


PAUL JOSEPH SACHS



PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

Directeur des Beaux-Arts

PREMIÈRE PARTIE



PARIS

AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

16, RUE DE LA GRANGE-BATELIÈRE

—

1883

12

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de L'ARTISTE — Année 1883

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

Directeur des Beaux-Arts

PREMIÈRE PARTIE



PARIS

AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

16, RUE DE LA GRANGE-BATELIÈRE

1883



SOUVENIRS D'UN DIRECTEUR

DES BEAUX-ARTS

CHAPITRE PREMIER

MES MINISTRES

Novembre 1881.



LA création d'un ministère spécial des Arts, embrassant résolument tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à cet important service, vient de modifier avec bonheur, nous l'espérons, les bases fondamentales et de son action et de son organisation. Ses proportions administratives se trouvent singulièrement élargies et transformées, et ce qui se passait dans les cadres étroits d'avant-hier pourra à peine se reconnaître après-demain. Je n'ai pas cru cependant devoir jeter au panier les feuillets suivants, écrits depuis quelques mois déjà, à l'usage de ceux qui nous suivront, et où il est question de ministres ayant gouverné les Beaux-Arts dans des conditions toutes différentes. Ce sont des notes d'histoire que j'avais prétendu recueillir; rien de plus, rien de moins, et je me croyais en situation de le faire, avec autant de sang-froid qu'un autre, quand il s'agissait de figures que je n'ai pas revues depuis 1878. Il y a trois ans de cela; nous sommes à l'arrière-saison de 1881, et vous m'avouerez, lecteur, que tout ce qui s'est passé avant la fin de 1878 est de l'histoire déjà si an-

cienne qu'il semble qu'on puisse parler des personnages de ce temps-là comme on parlerait des contemporains de Louis XV ou de Louis XVI.

Le hasard a fait surgir dans ma vie tranquille de chercheur et de lettré, deux périodes d'activité suffisamment remplies : l'une de dix-neuf ans aux expositions des artistes ; l'autre de quatre ans, et celle-là fort surmenée et énervante, à la tête du service des Beaux-Arts. Avant lors, depuis lors, j'ai été et je suis et je compte rester jusqu'au bout un homme d'étude, voué à l'histoire des arts de mon pays. C'est à ce titre, non à un autre, que j'ai entendu écrire mes souvenirs. Dans mes recherches et mes lectures j'avais remarqué combien ceux de mon métier étaient friands de détails sur le caractère des administrateurs et des artistes des siècles passés et étaient heureux de rencontrer, dans les mémoires de Marmontel ou de tel autre, le portrait d'un peintre ou d'un ordonnateur général des bâtiments, indiqué par quelque trait sur nature ou par quelques mots d'une conversation familière. Je me suis dit que peut-être certains croquis de même genre crayonnés sincèrement d'après ceux de mes contemporains appartenant au monde des Arts et parmi lesquels j'ai vécu, ne manqueraient pas d'intérêt dans une cinquantaine d'années. Mieux vaut, c'est moi qui vous le dis, mieux vaut, pour qu'on se souvienne de vous, écrire cent lignes qu'obliger cent artistes ; et pourtant les artistes, je les ai bien aimés et n'ai certes pas eu à m'en plaindre ; mais, que voulez-vous ! ils passent pour avoir la mémoire courte. Donc, pour l'amour de l'histoire et des chroniqueurs de l'avenir, n'ayant plus rien à démêler avec les passions et les intérêts des peintres et des sculpteurs et de ceux qui les gouvernent, je me suis cru aussi libre de parler d'eux et aussi assuré de mon impartialité que s'ils étaient déjà de l'autre monde. Il me semble même qu'à la distance où j'écris de ces vivants, séparé d'eux subitement par toute cessation d'action commune, je m'occupe de gens que j'avais quittés il y a cent ans.

Je voudrais raconter ici, avec la sincérité et l'impartialité dont je me targue, à quels hommes j'ai eu affaire durant mon court passage à la direction, quels furent mes ministres à moi. Les ministres, en temps de République parlementaire, et même en tous temps, sont les vraiment gros rouages de la machine, aussi bien en art qu'en marine ou en agriculture, puisque sans eux rien ne se fait et qu'il faut au moindre détail leur assentiment. A eux, si le bien se produit, doit revenir à bon droit la plus grosse part de l'honneur, car il suffirait de leur branlement de tête pour empêcher ce bien de naître et de sortir de la coquille. Or, un ministre des Arts est peut-être plus difficile à trouver, sous le régime parlementaire, qu'un secrétaire d'État de tout autre département. L'homme

chargé de l'administration des Arts doit avoir, dans sa vie, plutôt regardé et étudié que parlé; et s'il est tenu, tout d'abord, d'avoir le large sens patriotique, ce qui n'est déjà pas si commun que l'on pense chez les hommes politiques, il lui faut aussi, vertu plus rare, le sens des besoins qu'il faut satisfaire en un pays pour sa gloire et l'élévation de son esprit, ce bon sens spécial et pratique de l'utilisation du beau et du grand qu'avait Colbert et même le bonhomme de Noyers, l'homme de confiance du cardinal de Richelieu, qu'on retrouve encore en bonne mesure dans M. de Marigny et M. d'Angevilliers. Or, je ne me rends nullement compte de ce qu'aurait fait Colbert dans une Chambre du XIXe siècle, ni de quelle couleur y eût été son éloquence ; j'aime mieux le connaître par ses actes que par ses paroles.

Je n'entends point, toutefois, diminuer l'importance du Directeur des Beaux-Arts, de celui que le ministre charge de préparer, triturer, formuler les projets qui doivent être soumis à sa signature, et auquel appartient en presque totalité l'initiative et l'exécution de ces projets. C'est bien à celui-là qu'est nécessaire, avant tout, le bon sens du possible, le flair du moment propice, la connaissance familière des génies ou des talents aptes à tels ou tels travaux, et cet instinct capital qui transforme d'inspiration en commandes dignes d'être exécutées le mot volant du premier causeur qui passe, la vague idée qui court dans l'air.

Mais je veux dire qu'il dépend du caprice d'un ministre de mettre à néant ou de renvoyer aux calendes grecques les plus importantes propositions qu'ait pu imaginer, couver et mûrir son lieutenant le Directeur, et qu'il dépend aussi de lui, s'il s'éprend d'une idée, d'en précipiter, au moment opportun, la régularisation et de la sauver ainsi, j'en ai été témoin dans une grave affaire, des hésitations timorées d'un successeur. Et, voulez-vous que je vous déclare le fin fond de ma pensée, le résultat de l'expérience de toute ma vie administrative? c'est que le meilleur ministre des Beaux-Arts était jadis celui qui, profondément pénétré par toutes les manifestations diverses de l'opinion publique, de l'importance du rôle des Arts en notre pays, n'affichait nullement la prétention de s'y connaître. Il ne songeait qu'à les soutenir chaudement de son patronage, sans les entraver de son goût personnel. C'est ainsi que sous l'Empire, il m'en souvient, les meilleurs et les plus commodes ministres, ceux dont M. de Nieuwerkerke tirait le meilleur parti dans l'intérêt des artistes, c'étaient M. de Persigny ou le maréchal Vaillant. Les systématiques, les gêneurs, les favoriseurs de médiocrités, c'étaient M. Fould, qui se vantait d'avoir étudié jadis dans l'atelier de Girodet, ou le comte Walewski qui se piquait, lui aussi, de quelque connaissance spéciale. En vérité, en vé-

rité je vous le dis, rien de plus funeste dans les arts qu'un demi-savoir infatué de lui-même et qui se sent en main l'autorité! Un directeur, un intendant, un surintendant des Beaux-Arts est obligé à la compétence; mais un ministre, à moins de se vouer jour et nuit à son office, et en tournant résolument le dos à la politique, un ministre devra, comme la Chambre, faire le bien aveuglément, aveuglément pour le choix des artistes et la conduite des œuvres, avec discernement pour le profit général du pays.

Et maintenant voyons, l'un après l'autre, ce que furent les sept ministres de qui relevèrent les Beaux-Arts depuis janvier 1874 jusqu'en mai 1878.

I. — M. de Fourtou.

M. de Fourtou était un homme de taille un peu plus que moyenne et bien prise dans sa redingote noire boutonnée; on reconnaissait en lui cette trempe solide de la race périgourdine, amie du mouvement et de la chasse, les enfants de cette terre de fin et gaillard bon sens qu'ont cultivée Brantôme et Montaigne; cheveux déjà rares sur le front, mais noirs, comme noire était sa barbe, comme noirs étaient ses yeux, lesquels regardaient net et droit sous leur immuable lorgnon; figure volontiers souriante et qui prenait de suite son attrait par l'expression d'un esprit vif, décidé, point hésitant. Rien de plus rapidement sympathique dans les temps incertains et biaisant comme les nôtres, rien de mieux fait pour inspirer confiance et ardeur que les natures voyant clair et visant juste et bien.

Il va sans dire que je n'ai point à parler ici de l'homme politique, de l'avocat de Ribérac, que M. Magne devine et patronne et pousse en 1871 à l'Assemblée nationale, où M. Thiers sent dès l'abord en lui matière rare à ministre et ne tarde pas à lui confier, comme essai, le portefeuille des Travaux publics. Puis vient le 24 mai et voilà M. de Fourtou ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts. Quand il avait quitté les Travaux publics, il y avait été amèrement regretté par tout son personnel. Mêmes regrets, et de tout cœur, le suivirent chez nous, quand il nous fit ses adieux, pour prendre le ministère de l'Intérieur. Quant à moi, je sentis plus particulièrement que mes collègues des autres directions, qu'avec l'homme qui m'avait inopinément appelé à mon poste d'action, je perdais toute chance d'affronter avec sécurité des aventures nouvelles, et que je ne retrouverais dans nul autre le même imperturbable appui. Il est vrai que, pressentant dès le premier jour que

mon passage à la direction était étroitement lié à la fortune, toujours un peu éphémère pour un ministre, de celui qui s'était avisé de me choisir, et n'espérant nullement lui survivre, j'avais, en quatre mois, engagé et lié mes plus grosses affaires, celles que j'avais le plus à cœur d'implanter dans l'administration des Arts, celles en somme qui, le plus battues en brèche, se sont le mieux défendues et ont le mieux résisté aux perpétuels orages qui depuis les ont assaillies ; je veux parler de l'organisation des expositions par les artistes eux-mêmes, principe inaccepté d'abord par les intéressés, et que nous venons de voir triompher à la longue, par la force même des choses; — la décoration monumentale de Sainte-Geneviève — celle du palais de la Légion d'honneur; — l'institution du *Prix du Salon;* — l'inventaire des richesses d'art de la Franee; — la réorganisation des musées nationaux; — celle de l'école des Beaux-Arts, de l'école de dessin et de mathématiques, etc., etc. Et tout cela pêle-mêle avec la conduite et le règlement du Salon de 1874, le transport du musée des copies du palais des Champs-Élysées à l'école des Beaux-Arts, une abondante distribution de peintures et sculptures aux musées et monuments de province; la création du musée Kmer à Compiègne.

Il y avait, en vérité, de quoi troubler un ministre qui n'eût pas eu une certaine foi dans l'expérience spéciale et la profonde bonne volonté de son lieutenant. Son procédé, d'ailleurs, était vraiment celui d'un ministre politique. Quand chacune de mes propositions avait été bien ruminée dans mon esprit, avec ses voies et moyens, je la formulais en un rapport suivi de son projet d'arrêté, et je venais les soumettre à M. de Fourtou, qui en écoutait attentivement la lecture; cette première audition lui servait évidemment à juger si l'idée qu'il s'agissait de mettre en pratique n'avait rien de contraire à l'opinion publique et au courant gouvernemental; puis il me faisait relire à nouveau, épluchant cette fois les détails et les ressources d'exécution. Cela fait, il signait, et sa signature était bonne et solide et il la soutenait avec la fermeté de l'homme d'État, digne de ce nom. Ses collaborateurs savaient qu'ils ne seraient jamais reniés par lui et je ne connais pas de meilleur encouragement à une ardente et féconde initiative. — Les affaires de théâtre, dont je l'avais prié de se conserver entières la discussion et la décision délicates, particulièrement délicates à l'heure où il s'agissait de débrouiller les candidatures de M. Perrin et de M. Halanzier à la direction de l'Opéra, furent tranchées par lui avec un flair, un tact, un entrain et une précision admirables. Je n'oublierai de ma vie la longue séance où, pendant que se rédigeait dans un coin de son cabinet le cahier des charges de cet intérim de l'Opéra qu'il s'agissait de maintenir dans la salle Ventadour en attendant

l'inauguration de l'Opéra nouveau, intérim où pouvaient s'engloutir les ressources du signataire de ce cahier des charges, M. de Fourtou, enveloppant et étourdissant M. Halanzier, comme un confesseur charme et étourdit jusqu'à l'échafaud le malheureux condamné à mort, le tenait, l'entourait, le magnétisait de ses discours jusqu'à la minute de la signature, et quand on songe qu'il s'agissait d'amener à capitulation cet homme d'affaires, d'esprit si robuste, et qui, à ces heures-là, savait faire preuve lui aussi d'une éloquence à lui personnelle et très extraordinaire, je vous assure que c'était là un spectacle très étrange et presque émouvant, et que M. de Fourtou me parut ce soir-là avoir accompli le plus puissant effort de sa carrière oratoire.

II. — M. de Cumont.

A M. de Fourtou, énergique par tempérament, d'esprit facile, libéral et alerte, maître commode d'autrui parce qu'il était toujours maître de soi, succède M. de Cumont, qui fut constamment pour moi d'une bienveillance extrême, en souvenir de ses relations anciennes avec une partie de ma famille en Anjou. Il devait son entrée au Ministère à une certaine habitude de la supputation des groupes dans le Parlement, où il représentait les idées de M. de Falloux, dont il était le fidèle ami. Ce petit homme à larges épaules, type complet du gentilhomme légitimiste de province, avec son teint hâlé, sa barbe grisonnante, était la bonté même. La malechance pour lui fut d'accepter un Ministère aux services duquel il était fort étranger, sa vie politique ayant été consacrée tout entière à la polémique de journaliste dans l'*Union de l'Ouest*, à Angers, et le malheureux, sans préparation aucune et, il faut le dire, sans titre aucun de science spéciale ni de pédagogie, tombait là en proie à ce personnel de l'Université, le plus pointu, le plus sournoisement gouailleur, le plus plat à ses heures et le plus insolent dans sa cuistrerie, qui soit dans aucune administration. Avec les intentions les plus parfaitement droites, M. de Cumont n'avait rien de parisien et ne savait rien des institutions de Paris, encore moins, si possible, de celles d'art que des autres. Je l'éprouvai bien tout d'abord, alors que se produisit, dès les premiers jours de son entrée au pouvoir, le tintamarre motivé par le *Prix du Salon*. La protestation signée par quelques-uns des membres de l'Institut le mit littéralement aux champs. Vivement troublé par les insinuations d'un proche parent de l'un des signataires qui l'avait terrifié par la menace de tous les artistes, de tout le Jury et de l'Institut entièrement ameutés contre lui, il allait rapporter

l'arrêté. Je le sus et m'empressai de lui adresser ma démission très nette. Je me souviendrai toujours de quel pied léger je rentrai ce soir-là du Palais-Royal au Luxembourg, me croyant bien soulagé à tout jamais de ces tribulations, qui devaient renaître chaque jour encore durant quatre ans. Je recevais dès le lendemain de M. de Cumont un billet plein de cœur auquel personne n'eût résisté, mais comme il cherchait encore, pour détourner l'orage, à modifier le sens de l'institution, je priai M. de Fourtou d'intervenir en faveur de l'œuvre à laquelle il avait attaché son nom, et le Prix du Salon fut maintenu dans son intégrité; seulement, il fut convenu que cette année-là il serait attribué directement par l'administration, dont le choix se porta naturellement sur le jeune artiste remplissant toutes les conditions d'âge exigées par le règlement et auquel le jury du Salon venait de décerner la première des premières médailles, M. P. Lehoux. L'honneur de la direction était sauvé, sauvé aussi le Prix du Salon. J'eus, peu après, le plaisir de faire approuver par M. de Cumont la proposition de créer à la Manufacture de Sèvres un atelier de mosaïque qui affranchirait la France des artistes italiens pour la décoration des édifices; l'atelier a vécu et continue de vivre sans bruit et tranquille; c'est tout ce qu'il faut espérer par le difficile temps qui court.

Cependant, la politique commençait dès lors son odieux travail d'entrave de parti pris, contre tout ce que pouvaient tenter, fût-ce au profit évident du pays, les pauvres ministres du Septennat débonnaire; et, à ce vilain jeu, l'administration des Beaux-Arts n'était pas plus épargnée que ses voisines. Ne sachant de quel bois faire flèche pour fournir quelques ressources aux écoles de dessin de jour en jour plus indispensables au progrès de l'industrie nationale, j'avais songé à une exposition des chefs-d'œuvre dispersés dans nos musées de province. C'eût été indubitablement un spectacle magnifique et plein d'enseignements. Les journaux de Paris et la plupart de ceux de province avaient fait bon accueil au projet La *Commission de l'inventaire des richesses d'art de la France* (et on ne peut pas dire que celle-là fut réactionnaire, car dès l'origine, qui y eût regardé de près se fût aperçu que la majorité de ses membres se composait de républicains) avait étudié et débrouillé le choix des ouvrages à emprunter. L'*Union centrale,* société anti-politique et purement de bien public, se chargeait de la conduite matérielle de l'entreprise. La plupart des grandes villes de l'Ouest et du Midi donnaient leur adhésion. Mais quand M. de Cumont eut adressé aux maires des principaux chefs-lieux de département sa circulaire du 4 décembre 1874, conforme à mon rapport, il se fit, partant de Lille et des villes du Nord et s'étendant par

Lyon jusqu'à Marseille et Montpellier, une vague traînée de défiance et de chicane, dans les prétextes de laquelle il ne fut que trop facile de sentir une niche mesquine de la politique jouée aux membres légitimistes du cabinet; et cela a pu se vérifier clairement, trois ans plus tard, alors que les mêmes villes et les mêmes musées confièrent, sans broncher, leurs toiles les plus précieuses à l'exposition des Portraits nationaux, groupés dans les galeries du Trocadéro.

Cet inoffensif galant homme, incapable des rigueurs les plus justes et surtout les plus utiles, n'eut vraiment qu'un jour heureux durant l'année de son ministère ; ce fut celui de l'inauguration du Nouvel Opéra. Il prit radieusement sa part dans la solennité agitée, fleurie et éblouissante de cette fête mémorable ; je lui fis approuver et signer peu après les commandes des deux œuvres destinées à en perpétuer le souvenir : un dessin de Detaille qui devait être gravé par Jacquemart ; le dessin ne fut terminé que pour le Salon de 1879. La mort ne permit pas à ce pauvre Jacquemart, qui avait si impatiemment attendu la composition de Detaille, de même ébaucher le cuivre, dont la place était marquée, dans ma pensée, à la Chalcographie du Louvre, à côté des planches de Cochin et de Moreau.

M. de Cumont qui n'avait pas cessé un moment d'être vilainement desservi par des gens de son proche entourage, nous quitta le jour où la République fut introduite dans le Septennat par la proposition Wallon. Décidément, ce n'est pas dans le monde politique que se vérifie le mot divin : *Beati mites.*

III. — M. Wallon.

J'ai dit, un peu amèrement peut-être, à propos de mes projets avortés, ce que j'avais sur le cœur touchant M. Wallon. Il était trop clair que nos manières d'entendre l'administration et le bon service du pays, n'avaient absolument rien de commun. Il craignait tout, se défiait de tout et estimait d'instinct qu'un ministère devait se régenter comme une classe de lycée. Son chef de cabinet avait d'ailleurs formulé l'axiome demeuré célèbre dans les fastes de la rue de Grenelle : « Nous sommes trois hommes de bien, venus là pour réformer les abus.» M. Wallon entrava tout, découragea tout, blessa chacun sans le vouloir, et ne réforma rien. Bombardé dans ce haut poste par la force d'un amendement dont lui-même à coup sûr n'avait point prévu la portée d'avenir ni pour nous tous ni pour sa propre fortune, il n'y laissa naturellement comme traces de son passage que ce qu'avait pu dicter à un esprit étroit sa défiance ma-

ladive. Pour garrotter plus solidement son directeur des Beaux-Arts, dont les velléités d'action l'inquiétaient outre mesure, il s'était empressé, sur les notes et insinuations de gens qui ne me voulaient nul bien, de substituer à la commission consultative des Beaux-Arts, instituée sur ma proposition, dès le lendemain de mon entrée à la direction, le fameux conseil supérieur des Beaux-Arts, peu tendre en son principe et dans ses premiers éléments, au chef peu diplomate et peu éloquent de l'administration, et dont, après tout, j'ai pu alimenter les séances régulières de questions importantes et utiles, telles que celles de l'enseignement du dessin, de la préservation des monuments et œuvres d'art, de la commission des Gobelins, — instrument qui pouvait devenir fécond en tracasseries quotidiennes et que j'avais accueilli tout d'abord par l'offre de ma démission, et où, grâce à Dieu, je n'ai point laissé de trop gros morceaux de moi-même. Justice doit être rendue ici par moi au secrétaire général que s'était associé M. Wallon; je veux parler de M. Jourdain, vieux routier du ministère en d'autres temps et en d'autres fonctions, et l'un du groupe déluré des aristotéliens dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui excellait dans la conduite et le ravitaillement de ces sortes de séances et savait en débrouiller les mêlées parfois épineuses, se garant même, quand il le fallait, des exigences excessives de ses anciennes camaraderies.

L'une des plus pénibles tribulations que j'aie dues à M. Wallon prit sa cause dans la réparation de la statue de l'Empereur que la Commune avait jetée bas avec la colonne Vendôme et que l'Assemblée constituante avait ordonné de replacer en son état primitif sur la colonne redressée. Cette statue de Napoléon Ier en costume antique avait été terriblement endommagée dans sa chute. Après divers pourparlers qui n'avaient pas abouti pour la refonte d'une épreuve nouvelle, je m'étais entendu avec Pennelli, l'habile restaurateur des bronzes du Louvre, lequel s'était engagé à réparer la statue brisée au moyen de procédés très nouveaux et très ingénieux. Nous obéissions ainsi plus fidèlement aux volontés de l'Assemblée, et les conditions du traité passé avec Pennelli et revêtu de l'approbation ministérielle, procuraient à l'administration des Beaux-Arts de très importantes économies. Je vis le moment, — et cela pendant que les amateurs s'empressaient dans l'atelier du fondeur pour admirer le prodigieux travail de l'artiste (1), — où le ministre, se laissant gagner au bruit que faisaient au dehors, soit certains journaux par esprit de

(1) Je ne crois point pouvoir trouver meilleure occasion de faire connaître un document fort curieux sur les opérations auxquelles donna lieu la réparation de la statue replacée sur la colonne Vendôme. C'est la lettre que m'adressa, snr ma demande,

parti mal entendu, soit certaines appréhensions jouées et non désintéressées, allait à la dernière heure rompre le traité et renoncer à l'ouvrage restauré, en reniant la garantie de son directeur des Beaux-Arts Il revint pourtant assez vite, je dois le dire, sur ce mauvais mouvement; car bien qu'il fût, par son incertitude et ses hésitations soupçonneuses, le dernier homme en France qui eût jamais dû y être responsable du gouvernement des Beaux-Arts, j'aurais honte de ne pas proclamer très

le réparateur lui-même, M. Pennelli. L'original, il m'en souvient, n'était point écrit en français très correct; Paul de Saint-Victor, l'un des inspecteurs des Beaux-Arts, voulut bien se charger de la désitalianiser :

« Paris, le 28 décembre 1875.

« Monsieur le Directeur,

« Vous avez bien voulu me confier, au mois de juin dernier, la restauration de la statue de la colonne Vendôme. Voici les conditions dans lesquelles a été exécuté ce travail.

« Ce n'est qu'après l'avoir commencé que j'ai reconnu la mauvaise qualité du bronze, et la nécessité de faire recuire les morceaux avant de procéder au repoussage.

« Chaque pièce à peine mise au feu, des éclats de mastic jaillissaient autour de nous, de tous les côtés. Je n'en fus pas autrement surpris, car on sait que le mastic entre dans toutes les pièces qui dépassent une certaine dimension, et que le masticage fait partie de l'art du fondeur. Après le recuit des morceaux, je cherchai les trous où les anciens boulons étaient vissés, ce qui me servit de point de repère pour rajuster les pièces après le repoussage. J'ai fait ensuite d'autres trous pour recevoir de nouveaux boulons qui devaient garantir la solidité de la statue. Cette solidité a été constatée par l'épreuve que nous avons faite de la coucher et de la retourner en tous sens, devant de nombreux témoins, sans qu'aucune des pièces se soit ébranlée. Quant aux pièces rapportées, voici comment j'ai procédé. Voulant éviter autant que possible, d'entamer le bronze original, là où il y avait solution de continuité, j'ai vissé et serti à l'intérieur tous les morceaux qui servent à dissimuler ces lacunes. Puis, à l'extérieur, j'ai bouché les joints et les fissures avec du mastic de céruse, mélangé de limaille de bronze. On sait que ce mastic devient d'autant plus solide qu'il s'oxyde davantage, sous l'influence de l'air et de l'humidité. La quantité de mastic employé par moi ne dépasse pas trois quarts de livre. Il n'y a dans toute la statue que quatre pièces rapportées à l'extérieur, et ces pièces sont en cuivre jaune, métal que je préfère de beaucoup au bronze original. Ces pièces sont d'épaisseur différente, et cette épaisseur est subordonnée à celle du bronze de la statue. Quant à la tête de la statue et aux épaules, je puis vous affirmer qu'elles n'ont aucun trou. Mon travail terminé, je l'ai soumis à l'inspection de plusieurs personnes parmi lesquelles se trouvait M. Normand, et ce n'est qu'après examen que j'ai mis la patine composée de vinaigre, d'ammoniaque, de vert de gris, de sanguine et de plombagine.

« Le 27 décembre, à 5 heures du matin, le charpentier arrivait à mon atelier, pour charger la statue. Il m'assura que cette opération ne devait prendre que deux heures, elle en dura quatre. Partis de l'atelier à 9 heures du matin, nous arrivâmes au pied de la colonne à 10 heures 25 minutes. A ce moment, on était encore en train de monter le cabestan, et ce travail préliminaire dura jusqu'à 11 heures. De 11 heures à 12 1/2, on alla déjeuner. Donc, tout en ayant eu deux heures de retard, nous sommes encore arrivés plusieurs heures avant que tout fût prêt pour le montage de la statue.

« Agréez, Monsieur le Directeur, les respects très sincères de votre dévoué serviteur.

« *Signé :* HENRI PENNELLI. »

haut qu'il avait en lui toute la probité janséniste, dont le vantaient avec raison ses alentours.

Qui voudra d'ailleurs connaître M. Wallon n'a qu'à se souvenir de l'étonnant portrait que peignit de lui Bastien Lepage au commencement de 1876, et qui fut exposé au Salon de cette même année. Un jour, M. Wallon me fit l'honneur de m'introduire dans la chambre du ministère où se terminait ce portrait; il désirait avoir mon avis sur l'œuvre du peintre qui touchait à sa fin. Quand je me trouvai face à face avec cette peinture, je demeurai stupéfié et muet, le portrait était d'une effronterie et d'une malignité terribles. Bastien Lepage avait usé de toute la fine et retorse naïveté de ses yeux et de son pinceau pour reproduire l'homme tel qu'il lui apparaissait, l'indécision inexpressive de ces yeux gris bleu et de toute cette tête blanche flegmatique, bien rasée et maussadement ahurie d'un professeur marguillier, soucieux de ses petites affaires. J'avoue que médusé par l'audace du peintre, je ne trouvai pas une observation à lui adresser. Son œuvre, si elle devait jamais faire partie d'une galerie des grands maîtres de l'Université, expliquerait clairement d'elle-même, tout ce que mes collègues et moi nous avions enduré de son honnête modèle; elle était la vengeance suffisante du ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts.

IV. — M. Waddington.

Quitter M. Wallon pour M. Waddington, je dois confesser que, sauf la toujours vague appréhension de l'inconnu, et de l'heure du passage, et des préventions possibles, ce fut un soulagement pour tous. Celui-là au moins était un gouvernant et un gentleman. Il était vigoureux d'aspect, quasi trapu quoique de taille moyenne, barbe et cheveux drus et chatains, les yeux enfoncés dans une figure pleine, grand fumeur, ne craignant point le grand air et les exercices du corps, rien de pédant quoiqu'il soit archéologue et numismate distingué, membre, comme M. Wallon, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Son éducation avait été toute anglaise, plus Saxon, en somme, de race et de tempérament que Français. Il aimait les chevaux, et je crois bien qu'il est le seul grand-maître de l'Université que l'on ait vu si souvent sortir à cheval du ministère de l'Instruction publique pour aller prendre l'air au bois. Loyauté était sa devise : dans les rapports sociaux et d'amitié, nul n'a jamais dit qu'il ne la pratiquât pas fermement et ceux de ses camarades que j'ai connus lui étaient fort dévoués. Cependant il m'est revenu

plus tard qu'il était très capable de regarder, sans broncher, tomber à l'eau un ancien collaborateur, dès que celui-ci n'eût plus été dans sa main ; il paraît que c'est peccadille dans la vie d'ambition. Comme ministre des beaux-arts, il est l'un des seuls de mon temps qui ait fait figure et qui ait eu compétence. Ami de M. de Vogué, il avait visité l'Orient et les monuments de ses grands déserts, il avait étudié les fresques de la Toscane et de l'Italie du Nord. Cette étude profita fort, en 1876, à la défense des peintures du Panthéon, lors du discours, le meilleur peut-être comme forme et élévation, de sa carrière ministérielle, qu'il dut prononcer en réponse aux attaques violentes de MM. Bouchet et Madier de Montjau. Je lui garderai toujours une vive reconnaissance de cette réponse brillante et habile, d'autant plus méritoire et généreuse et « loyale » de sa part qu'elle venait d'un protestant convaincu, et qui ne fut ému, en pareille occasion, que par l'intérêt de l'art et des artistes engagés. Il avait la main ferme et l'esprit clair, point tout à fait dégagé de rancunes. Plus d'une fois la politique l'obligea, bon gré malgré, à des petites concessions fâcheuses aux exigences tatillonnes et tracassières des commissaires du budget. Au demeurant, c'était un laborieux bien ordonné, ne s'embrouillant point dans les dossiers, qu'il signait tranquillement, le soir, dans son petit hôtel de la rue Dumont-Durville, car il était l'un des rares ministres qui aient eu le bon esprit de se réserver un recueillement possible en demeurant dans leur logis d'habitude. C'est sous lui qu'eut lieu cette inauguration solennelle de la nouvelle manufacture de Sèvres, marquée par l'épisode bizarre de la première rencontre du maréchal et de M. Gambetta, figurant là comme président de la commission du budget et que le ministre présenta brusquement au président de la République, lequel s'en laissa voir un peu interdit. La représentation de cette cérémonie fut confiée, sur ma demande, à M. Edm. Hédouin, qui peu après la refusa, et elle passa à Gaucherel, lequel n'a jamais mené à fin ni l'eau-forte ni même le dessin. Décidément je n'ai pas eu de chance dans ces commandes d'estampes de solennités nationales. La cérémonie d'ouverture de l'Exposition universelle de 1878, confiée à M. Edm. Hédouin, en échange de celle-ci, n'a pas eu meilleur destin. Puisque je viens de parler de l'inauguration de Sèvres, je dois ajouter, à l'honneur de M. Waddington, qu'à l'occasion de ma respectueuse allocution à Mgr l'évêque de Versailles, qui mit en si grotesque fureur les journaux anti-catholiques, lesquels, ni plus ni moins, demandaient tous ma tête, le ministre, un moment embarrassé par ces cris, ne me gourmanda cependant qu'avec une grande modération. Sous M. Waddington commencèrent les premiers travaux prépa-

ratoires de cette Exposition universelle, source pour moi de tant d'ennuis et de déboires, et où, dès l'origine, la bonne volonté de mon ministre et celle de M. Teisserenc de Bort, ministre du commerce, homme de bonnes formes et d'esprit distingué, plus tard celle de MM. Brunet et de Meaux, eurent tant de peine à obtenir des commissaires du Champ-de-Mars, ingénieurs avant tout, les plus minces égards, que leur propre plan leur imposait, pour les Beaux-Arts qui en formaient le centre et le cœur. Tout là, du premier au dernier jour, se disputa pied à pied, sou à sou, tout s'y passa en batailles et chicanes continuelles, en réclamations hargneuses et désagréables, en guettant une éclaircie favorable entre les éternels et si inutiles beaux discours du commissaire général. — C'est également au consentement de M. Waddington qu'est due la réunion annuelle des sociétés des beaux-arts de la province à la Sorbonne dans le même concours que les sociétés savantes de nos départements ; et ce fut lui encore qui, après les larges distributions aux musées de province, de tableaux et sculptures anciens et modernes, opérées sous M. de Fourtou et M. de Cumont, et par lesquelles j'avais cru devoir vider les magasins de l'Etat que d'excellents ouvrages encombraient sans profit, autorisa cette répartition de 300.000 estampes, morceaux de musique et cartes de géographie, amoncelés inutilement dans notre dépôt légal, et qui inonda les écoles de dessin, les musées, les écoles primaires et les écoles militaires, et dont sut profiter, pour sa part, la bibliothèque de l'Opéra. Il est vrai que, comme nous n'aimions rien laisser perdre, l'Opéra, de son côté, nous avait abandonné les modèles en plâtre des motifs décoratifs de son ornementation, et que ces modèles, eux aussi, furent répartis par lots entre bon nombre d'établissements scolaires. — En somme, M. Waddington s'intéressa de bon cœur aux écoles : à celle des Beaux-Arts de Paris où, le 7 juin 1876, il inaugura et ouvrit au public le musée des études ; aux écoles de Lyon et de Dijon ; — à l'inventaire des richesses d'art, dont il estimait la pensée et gourmandait les lenteurs d'exécution ; — à la commission des monuments historiques et au projet de loi pour la préservation des monuments.

Dans son cabinet, il écoutait bien, prévoyant posément, avec le sang-froid de sa race anglaise et la facile bonhomie de l'homme bien élevé, les objections de presse ou de tribune. Il fallait toutefois manœuvrer dans ces audiences rapides, avec une certaine prudence, pour ne point blesser l'autorité un peu chatouilleuse du maître, qui du reste n'avait rien de mesquin. Il avait, et je lui ai entendu manifester hautement, une confiance absolue en ses directeurs, et c'étaient en effet des hommes d'une

expérience et d'une sûreté admirables que MM. Boutan, Mourier, Dumesnil, de Watteville, Tardif, de Boissieu, Guizot; et sur lesquels tout ministre soucieux du respect traditionnel des droits acquis, a pu se reposer aveuglément jusqu'au jour de la rénovation radicale du cabinet Ferry. Ce qu'il était dans son cabinet de la rue de Grenelle, M. Waddington l'était partout, aussi bien à la commission du budget qu'à la tribune de l'Assemblée, ne cherchant jamais le brillant, mais la discussion simple, solide et familière; là encore c'était un homme de procédés anglais, et je dois dire que cette manière de débatteur d'affaires, toute contraire à la mode française, me séduisait beaucoup. Elle n'a rien valu, je le confesse, pour accroître dans le Parlement français et au dehors la faveur de M. Waddington; et cependant si les républicains veulent à la longue se faire prendre au sérieux par les parlements étrangers, il faudra qu'ils renoncent aux grandes phrases et aux périodes boursouflées et creuses de la tribune de 91. — En résumé, pour nous, simples serviteurs pratiques de l'administration française, M. de Fourtou et M. Waddington ont été deux ministres.

V. — M. Brunet.

Ah! le brave homme, ah! l'homme humain, que ce terrible ministre du 16 mai qu'on appelait M. Brunet, et à quelle crème bénigne de pères de familles le bon maréchal avait-il confié sa besogne de prétendus croquemitaines! Tous d'honnêtes gens, bourrés de scrupules, et du cœur le plus noble, et l'esprit dans les nuages, et les plus respectueux qui fussent en France de la légalité comme on l'entendait avant 48. Voilà-t-il pas de beaux faiseurs de coups d'État, voilà-t-il pas des hommes capables d'arrêter net la machine démocratique lancée à toute vapeur, ou même seulement de renverser la chaudière? Quand ce petit homme aux épaules carrées, à la grosse tête pâle et chauve, aux yeux noirs si intelligents, obsédé de ces abominables et perpétuelles dénonciations sur celui-ci et puis sur celui-là, dénonciations dont il semble que tous les courants républicains aient chacun le meilleur secret, m'interrogeait sur les relations suspectes de tel ou tel employé, il me suffisait de lui répondre que dans ce siècle-ci et sans acception de parti, tout le monde connaissait tout le monde et que moi, le premier, dans ma jeunesse, j'avais hanté toute la bohème littéraire de mon temps, et que j'y avais gardé des amis, et que certainement au point de vue qui lui était signalé, je ne pouvais manquer un matin d'être accusé auprès de lui pour mes détestables connaissances. Il en riait et c'était fini. Le lendemain il me fallait prolonger le congé

d'un autre employé qui, là-bas, assis à une table d'hôte des Pyrénées, s'était laissé aller à des bavardages imprudents. Une autre fois c'était un de mes plus chers fonctionnaires dont il fallait me faire garant, en l'invitant à quitter son arrondissement où son nom était mêlé à la propagande électorale. Ce ne fut naturellement pendant tout ce ministère agité où l'homme était excellent et aimé de tous, qu'un brouhaha politique, durant lequel il fallait cependant que les affaires allassent leur train aussi bien au Salon annuel des Champs-Elysées qu'à l'Exposition Universelle du Champ de Mars en pleine préparation. Et comme la passion politique faisait rage et se prenait à tout, elle ne manqua pas de profiter de la distribution des récompenses aux artistes à la suite du Salon de 1877, pour manigancer dans les ateliers de l'école une avanie à ce pauvre M. Brunet. Le charivari était annoncé d'avance, le Ministre eut pour s'y soustraire une raison bien imprévue : un accident de cheval à son fils l'appela à Amiens; mais le Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, M. Guillaume, chez lequel se faisait la cérémonie et moi qui la présidais en l'absence de M. Brunet, nous dûmes boire le calice jusqu'à la lie. Jamais pareil tapage n'ébranla la salle de la Melpomène. On me laissa à peine le temps de lire mon discours et de remettre leurs médailles aux exposants. Quant aux médailles des élèves de l'école, la plupart ne furent pas remises à leurs destinataires quoique présents, et cette partie de la séance ne fut qu'un long tumulte, où le nom du Ministre absent résonnait à chaque seconde, et auquel, j'ai regret à le dire, paraissait prendre plaisir l'un des futurs Ministres du Commerce de la République (M. Tirard). Je tins à endurer ce supplice jusqu'au bout, ne voulant pas, par une subite levée de la séance, rejeter l'agitation dans la rue où elle eût pu, par l'intervention de la police, ajouter un embarras de plus à ceux dont le gouvernement avait déjà sa pleine mesure. Mais cette scène véritablement écœurante à laquelle le Ministre répugna à infliger les châtiments quelle méritait, — sauf qu'il fut annoncé que dorénavant la distribution des récompenses aux élèves ne se ferait plus en même temps que celle aux artistes exposants, ainsi qu'il se pratiquait depuis plusieurs années, — cette scène mit le comble au dégoût du Directeur de l'école, lequel, à partir de ce jour, ne songea plus qu'à quitter une maison qu'il avait grandement honorée par son administration, et où, disait-il, le terrain manquait sous ses pieds. — M. Brunet signa de bon cœur l'arrêt assez libéral, je crois, qui commandait pour Versailles trente-six portraits (peinture et sculpture) de personnages repoussés ou oubliés par la politique, liste, où à côté des noms de Chateaubriand, de Villèle, Martignac, Guizot, Thiers, Berryer, Lamartine, Montalembert, Lacordaire, se trouvaient ceux de Sainte-Beuve, Alexandre Dumas,

A.de Musset, H. de Balzac, Ingres, Delacroix, Decamps, David d'Angers. Rude, Th. Rousseau, etc, etc.

Dans les derniers jours de son administration, M. Brunet avait approuvé la création d'un Bulletin spécial des Beaux-Arts, destiné à la publication des actes officiels et des pièces administratives de cette partie de ses services, et ce bulletin, entaché de telle origine, a été longtemps suspect au parti victorieux, qui le prenait pour un supplément du fameux Bulletin des Communes, et il a fallu l'insistance répétée de ses propres commissions du budget, pour lui faire comprendre que ce pauvre petit recueil périodique, qui du reste n'a vécu qu'un an, n'était pas si contraire aux principes nouveaux, et surtout si inutile au contrôle par le public de la bonne gestion du crédit tant discuté des Beaux-Arts. — Dieu donne souvent aux Beaux-Arts des Ministres aussi libéraux que le faiseur de coup d'Etat M. Brunet ; et combien durant ses six mois de fatigues sans nom, le galérien de si brave cœur a-t-il dû regretter les belles pelouses et les massifs superbes du haras de Pompadour où il caracolait au grand air, et sans souci des politiciens enragés, durant sa libre enfance !

VI. — M. Faye

Faut-il vraiment parler de ce Ministère de quinze jours, où le portefeuille de l'Instruction publique et des Beaux-Arts échut à M. Faye ? Charmant homme que M. Faye, toujours souriant, et auquel sa courte grandeur, sur laquelle il ne se fit jamais illusion, ne tourna point la tête. C'est au Caire, lors des fêtes de l'inauguration du Canal de Suez, que j'avais rencontré pour la première fois le savant, haut de taille, à la mine fraîche et gaie, aux cheveux grisonnants, et que la vue des Pyramides ne paraissait pas autrement émouvoir. Il garda au Ministère son inaltérable égalité d'humeur et sa remarquable justesse d'esprit qui tout de suite se fit jour dans les quelques commissions qu'il eut à présider. Il avait compris qu'il n'était là que pour ne pas interrompre la signature régulière des affaires courantes et se comporta exactement comme eût fait un Ministre durable qu'il savait ne point être ; il alla même jusqu'à donner le dîner coutumier aux principaux chefs de l'administration, ce dîner traditionnel où M. de Fourtou faisait servir les truffes et les vins de son Périgord, M. de Cumont les plus beaux poissons de sa Loire, et M. Wallon le menu de chez Foyot. Le successeur que M. Faye attendait avec un flegme si jovial ne tarda pas à paraître; c'était M. Bardoux, et sa venue n'étonna personne.

VII. — M. Bardoux

Nous le connaissions déjà beaucoup dans nos bureaux de la rue de Valois. Il avait d'abord été le rapporteur du budget entier de notre Ministère ; puis il avait abandonné la section des Beaux-Arts à son ami le comte d'Osmoy. Il n'en avait pas moins assez fréquemment recommandé les intérêts de son musée de Clermont-Ferrand. Nature très sympathique et estimée, intelligence fine, cultivée, déliée et enthousiaste, il avait la conversation attrayante et bon enfant. Ses cheveux longs rejetés en arrière, sa face rasée, jeune, pâle et mouvante, lui donnaient un air moitié séminariste, moitié acteur de province. Très aimable et constamment désireux de plaire, il avait mérité ce mot assez cruel de M. Dufaure, lequel l'avait eu pour Sous-Secrétaire d'Etat de la Justice : « Bardoux, il préfère tout le monde. » Cabasson qui l'avait connu à Clermont, alors que lui-même, pendant la guerre, y dessinait des billets pour la banque d'Algérie, me disait qu'il était la coqueluche de la ville, et il y avait de quoi, tant cet homme était porté à être serviable à tous. Le nombre est incalculable de ses collègues de la Chambre, qui, lui Ministre, crurent être sûrs d'être appelés par lui comme Sous-Secrétaire d'Etat de son Ministère. Il était prometteur, c'est vrai, mais aussi sa bonne volonté très sincère ne s'épargnait pas à l'action et à la peine. Quand il fut installé rue de Grenelle, la crainte de blesser qui que ce fût et la passion de se faire des amis, le rendit insupportable à tous les agents de ses différents services qui avaient à traiter avec lui les questions les plus graves et les plus urgentes ; il dépensait, sans désemparer, toutes ses forces, toute sa salive et tous ses instants, de neuf heures du matin à six heures du soir, à donner des audiences aux premiers venus, et cela dura ainsi, sans qu'il s'en fût corrigé, jusqu'à la dernière journée de ses hautes fonctions. Vous jugez du chaos qui devait se faire dans cet esprit mobile, bienveillant, tiraillé en tous les sens par les suggestions les plus contraires. Et quand travaillait-il ? La nuit, jusqu'à deux heures du matin. Alors qu'il aspirait à ce Ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, qui fut son but constant et dont il avait soigneusement étudié les ressorts en qualité de rapporteur du budget, il me disait volontiers en se frottant les mains : « Quand je serai Ministre, vous verrez, nous ferons de grandes choses. » Et de fait il avait l'appétit du grand, il se sentait plus alerte, plus parisien que la plupart de ses collègues provinciaux qu'il voyait Ministres et dont il regardait en ricanant les agissements patauds et vulgaires : « Tous de Niort, tous de Domfront, » répétait-il volontiers. Il

avait gardé en lui quelque reste de l'ancien étudiant, voire une pointe du bohême poétique de son temps, et naguère encore il avait fréquenté des lettrés de renom, Mme Sand et Flaubert et certains ateliers. Son goût pour la musique et l'Opéra était extrême, et il ne cessa de patronner chaleureusement M. Halanzier, auquel il fit donner, un tout petit peu plus tôt que je n'aurais voulu, la croix d'officier de la Légion d'honneur. La jurisprudence qui était sa science, et l'instrument très légitime de son ambition, il la cultivait par le grand côté, en philosophe, et il aimait à l'appliquer à des matières de noble portée ; ainsi, durant son Ministère, manifesta-t-il, comme précédemment M. Jules Simon, un penchant particulier pour son département des cultes. Quant à son Ministère des Arts, il suffisait que la direction lui proposât une mesure quelque peu brillante et généreuse, telle qu'un ensemble de décorations par nos peintres et sculpteurs des monuments publics de la France, ou bien une série de commandes pour raviver l'art quasi éteint de nos lithographes, ou bien la décoration du grand escalier du Luxembourg par des panneaux de paysages à exécuter aux Gobelins et à Beauvais, pour être sûr d'un accueil favorable. Le jurisconsulte qui était toujours en lui se complaisait à tourner et retourner le projet de loi pour la préservation des monuments, qu'il déposait un jour sur le bureau de la Chambre, et que sa prudence en retirait aussitôt pour le caresser encore.

Le lendemain du jour où M. Bardoux avait pris possession de son fauteuil, je crus avoir un droit de familiarité suffisant pour aller le trouver en son cabinet et lui dire que je ne pensais pas, de bonne foi, qu'il lui fût possible de me conserver à la direction, étant donné le rapide entraînement des choses politiques; que je sentais que je pouvais lui être un embarras de chaque jour et que j'étais prêt, au premier signe, à me retirer dans mon refuge prévu du Luxembourg, où j'attendrais, plus en paix, l'heure réglementaire de ma retraite. Il me laissa entrevoir, à demi-mot, qu'il avait lieu d'appréhender, en effet, de vives compétitions et de fortes manœuvres contre mon maintien au Palais-Royal. Il ne voulait pas d'ailleurs entendre pour l'instant, parler de ma démission, et s'engageait à me soutenir, quand l'heure viendrait, au conseil des ministres. Je sus bientôt que l'heure n'avait pas tardé à venir et que, malgré que quelques noms eussent été prononcés, entre autres celui de M. Blaze de Bury, par un de mes précédents ministres (M. Waddington), et que M. Dufaure se souvint avec amitié de mon prédécesseur, M. Bardoux avait honnêtement et chaleureusement défendu son directeur, et que la grande majorité et notamment M. de Freycinet, s'était sans ambages prononcée pour moi.

Il y avait là du mérite à M. Bardoux, car déjà, et personne n'en doutait, son cœur était ailleurs; les fins courtisans félicitaient déjà dans les antichambres le candidat futur, que dès longtemps, et même avant d'être au pouvoir, M. Bardoux, m'ont dit depuis les bonnes langues, appelait dans l'intimité son cher directeur des Beaux-Arts. J'ajouterai qu'alors que les choses se brouillèrent à ce point par les attaques acharnées, quotidiennes, mesquines, systématiques des journaux, que la lutte me devint odieuse et insupportable, M. Bardoux ne me poussa nullement par les épaules et laissa tranquillement faire mon impatience. Je ne cessai jamais jusqu'au dernier jour de le trouver bienveillant et doux. En cela, encore, il y avait effort généreux contre sa nature, car je n'ai jamais vu homme plus préoccupé des agressions et des faveurs de la presse, et plus inquiet, dès le principe, de ne pas l'avoir tout entière dans sa main. Peut-être eût-il pu faire pour moi, à cette heure écœurante, dans ce monde où il n'était pas si étranger qu'il lui plaisait de le paraître, un peu de ce qu'on comprit qu'il faisait quelques semaines après, pour couvrir mon successeur. Mais il ne faut pas demander aux hommes au delà de ce qu'ils peuvent donner. Il y aurait ingratitude à moi à ne pas répéter qu'il m'adoucit sous toutes les formes les derniers instants pénibles, en me reforçant jusqu'à la dernière minute de conserver mon poste (M. Gambetta était du reste de cet avis, me répétait M. Bardoux, que je pouvais y rester jusqu'à la fin de l'année), en approuvant, signant et publiant à *l'Officiel* mon rapport sur l'organisation de l'enseignement du dessin dans les écoles primaires et secondaires, et les projets d'arrêtés contenant les programmes de cet enseignement, affaire qu'il savait me tenir par-dessus tout à cœur, — enfin, en me consultant même sur le choix de mon successeur. Mon avis, sur ce choix, ne pouvait être douteux, et il s'accordait d'avance et pleinement avec le sien. J'avais dans la nomination de M. Guillaume la précieuse garantie que les plus gros projets édifiés par moi ne seraient pas brutalement démolis.

Je dirai, quand viendra l'heure de passer en revue, dans ces libres souvenirs, les directeurs et administrateurs des Beaux-Arts que j'ai pratiqués, ce que je pense de cette intelligence de haut vol, souple, flexible, rapide et prudente, ondoyante, pénétrante, ingénieuse, abondante, que je crois avoir connue aussi intimement que personne, et aussi de ses points défaillants; et nul ne s'étonnera de la séduction extrême qu'a exercée sur M. Bardoux, comme sur tous les ministres d'ailleurs qui l'ont précédé et suivi, et auprès desquels il s'est constamment ménagé, cet artiste, d'une éducation si distinguée, d'une instruction si raffinée, d'une parole si discrète et correcte à la façon des diplomates, d'une philosophie

et d'une théorie toujours si hautes, jamais banales, mais parfois un peu nuageuses, et prêtes à se développer sur les côtés divers d'une question; à bon droit préoccupé des courants nouveaux de la jeune école et porté d'instinct aux spéculations pédagogiques, avec cela sculpteur de grand renom, d'un art très réfléchi, très délicat et très pondéré, et saturé des eaux vives des plus pures traditions, ayant donné preuve durant sa longue administration de l'école des Beaux-Arts d'un esprit de sagesse, de modération, de prévoyance, qui avait fait de cette institution nationale une maison modèle pour l'univers entier. Pour qui ne voulait pas rompre avec toute tradition, M. Guillaume était en vérité le seul candidat possible, et le penchant très naturel et très enthousiaste qu'avait pour lui M. Bardoux, n'était pas, en bonne conscience, une raison pour l'écarter du poste dont lui seul apparaissait digne par les titres de son passé. Je n'ai, pour ma part, qu'un reproche à faire à tous les deux : tous les deux perdirent un temps précieux à se préparer très lentement à un avenir dont ni l'un ni l'autre n'étaient sûrs; l'un, en dépensant son année entière, sous prétexte de se renseigner, à donner audience à des mendiants, à des intrigants ou à des indifférents; l'autre, les six mois qu'il avait à durer, en faisant la toilette de ses fonctions et de son cabinet, en veillant à ce qu'on recouvrît à neuf et à ce qu'on exhaussât un peu, pour y paraître davantage, le fauteuil sur lequel il allait s'asseoir. Hélas! hélas! par le temps qui court, qui n'est ni aux lents ni aux circonspects, et où les mois et les jours sont comptés à l'avance pour chacun, il ne faut songer qu'à agir lestement et dès la première heure et, si l'on a quelque chose dans son sac, à le vider à la diable et sans hésitation, et le moins maladroitement qu'on peut. Une fonction aujourd'hui est une tente dont on secoue la poussière dans l'intervalle de deux batailles. J'ai vivement regretté leurs lenteurs et leur temps perdu pour ce ministre et pour ce directeur, car c'étaient deux natures très intéressantes, très fines l'une et l'autre et très déliées, très capables de bien conduire, et par de bons chemins, une affaire étudiée à loisir, et l'un n'eût pas fait défaut à l'autre et l'eût soutenu de sa plus tendre confiance. On doit croire que leur expérience était complète quand ils ont quitté honnêtement la place, et qu'ils étaient enfin prêts à agir. Il serait curieux dans une période à venir, — car bien que l'un ait momentanément perdu l'étrier, et qu'il soit rarissime que deux fois on rentre dans la fonction de l'autre, ce ne sont pas des hommes finis, — qu'on leur permît de reprendre leur carrière juste au point où ils l'ont laissée, et de montrer ce qu'ils portaient en eux. Ce serait une épreuve à recommencer.

CHAPITRE II

LE TREIZIÈME BULLETIN DES BEAUX-ARTS

Rome a mis cinq cents ans pour aller d'Auguste à Augustule, et il n'est pas à croire que la France, même à rouler du train dont elle va, n'ait pas encore, avant de perdre son nom, deux ou trois siècles devant elle. Notre pays aura ses hauts et ses bas, ses bas quelquefois terribles mais elle ne saurait disparaître du jour au lendemain, et j'espère encore pour elle quelques intervalles de bon sens rassis et même certaines périodes de paix demi-brillante. Notre patrie traverse aujourd'hui l'une des pires crises mentales qui puissent éprouver une nation, elle est travaillée par toutes les pestes morales capables d'empoisonner le corps social le plus sain, et notre corps à nous est bien vieux et bien ravagé, et bien fatigué par la carrière parcourue. Qui nous dit pourtant qu'un bon coup de vent de la saison prochaine ne balaiera pas tous ces mauvais nuages, et ne nettoiera pas pour un temps notre ciel et notre air vicié ? Et si cette belle matinée devait venir après-demain, serait-ce un crime de rêver dès aujourd'hui quelle série d'arrêtés un ministre de la France régénérée pourrait se donner le régal de signer à sa première heure pour la remise en honneur de notre art national et la décoration des plus chers monuments de la patrie?

En 1877, il se trouva un ministre de bonne volonté, M. Brunet, pour approuver la création d'un *Bulletin administratif des Beaux-Arts*. Ce bulletin compte juste douze numéros; l'administration française aime fort la paix et le ronronnement sans querelles et ne se soucie point de travailler au trop grand jour. La direction des Beaux-Arts laissa, comme par mégarde, son Bulletin s'éteindre, et depuis lors, quoi que lui aient conseillé les rapporteurs du budget, elle s'est bien gardée de le rallumer. Ne serait-il pas intéressant d'en préparer de longue main le treizième numéro ? J'y lis, pour ma part, à l'avance, tout ce qu'ont négligé de faire et de résoudre les tristes endormis qui, depuis cinq ans, gouvernent sans paraître se douter de ce qu'ils ont dans les mains, le plus beau et le plus fécond ministère de ce pays-ci. Rien ne m'irrite comme l'inertie, dans les serviteurs d'une nation qui meurt de langueur et a tant besoin

d'être remise en éveil; rien ne m'est odieux comme ceux qui ne songent qu'à la sauvegarde de leur petite fortune administrative, quand la fortune de la France s'en va en telle détresse.

Projets de rapports à M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

I

Monsieur le Ministre,

J'ai entendu de mes oreilles le puissant Lacordaire déclarer, du haut de la chaire de Notre-Dame, que l'art seul était assez grand pour occuper, après Louis XIV, le palais de Versailles. Mieux encore ces paroles eussent convenu au palais du Louvre, devenu peu à peu, depuis cent ans, le *sanctum sanctorum* de la peinture et de la sculpture, et du génie universel. Aussi tous les gouvernements qui se sont succédé depuis le commencement du siècle, ont-ils compris que le plus doux chatouillement qu'ils pussent faire à l'orgueil français, c'était d'ajouter quelque parure à ce monument devenu le cœur de la nation, à cette chose d'un prix mystérieux et sacré, dont l'incendie supposé, annoncé lors des fureurs de la Commune aux paysans de ma petite ville et aux aux bûcherons de sa forêt, les mettait en torpeur, comme le plus grand crime de lèse-patrie. Le premier mouvement des deux Empires et de la Restauration a été d'en réparer les ruines, d'en agrandir les galeries, d'en décorer pompeusement les salles. Même à la République de 1848, le Louvre doit son Grand Salon et sa salle des Sept Cheminées, et la restitution charmante de sa galerie d'Apollon. Seule, la République de 1871 n'a rien fait pour cette maison sainte et semble même l'avoir prise en dédain, trop pleine qu'elle était sans doute des splendeurs et des souvenirs du passé. Il ne faut pas qu'on puisse le penser plus longtemps, et c'est pour le Louvre que, soucieux avant tout, dans l'intérêt supérieur de l'école, de la reprise des grands travaux de peinture et de sculpture monumentales, je vous demanderai la commande des premiers travaux, la décoration des grands escaliers nouveaux, demeurés inachevés par les événements de 1870, et celle du merveilleux escalier d'Henri II, dont les murs pourraient comporter une ornementation dans le goût de la Renaissance et conduisant doucement les yeux vers les voûtes célestes de J. Goujon.

Il est certain que la reconstruction des Tuileries va ménager sur

les murailles nouvelles des travaux considérables, et vraiment dignes d'eux aux peintres renommés ayant fait leurs preuves d'entente du décor en d'autres monuments et qui s'appellent Cabanel, Delaunay, Lenepveu, Joseph Blanc, H. Lévy, Olivier Merson, etc.

Mais pour les escaliers dont je parle, trois artistes me paraissent plus spécialement désignés par leurs œuvres antérieures, à Amiens et à Marseille, à l'Opéra, et chez MM. Ed. André et Vanderbilt.

En conséquence, Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur de proposer à Votre Excellence de confier :

1° A M. Puvis de Chavannes, la décoration de la cage immense de l'escalier monumental du Louvre;

2° A M. P. Baudry, après qu'il aura terminé les travaux à lui confiés dans le Panthéon, la décoration de l'escalier du Pavillon Mollien, faisant face à celui-là, à l'autre extrémité des galeries basses;

3° A M. Galland, la décoration de l'escalier dit de Henri II, par des ornements entremêlés de rinceaux d'arbres à feuillages variés, selon la mode italienne du xvi[e] siècle.

II

Considérant que tout Français, à quelque parti qu'il appartienne, doit se montrer respectueux de l'histoire de son pays, respectueux aussi des noms de ceux que la Providence a appelés tour à tour, même en des temps néfastes, à diriger ses destinées; et qu'il est possible de songer que la chalcographie nationale ne possède pas, au nombre de ses quatre mille planches, les portraits gravés des trois présidents de notre dernière République, je vous propose, Monsieur le Ministre, de confier : A M. François, à défaut de son vénéré maître, M. Henriquel Dupont, peu disposé peut-être à quitter, pour un travail officiel, sa *Vierge d'Orléans*, la gravure au burin du portrait de M. Thiers, d'après M. Bonnat; à M. Gaillard, la gravure au burin du portrait de M. le maréchal de Mac-Mahon; à M. Bertinot, la gravure au burin du portrait de M. Grévy, d'après M. Bonnat.

De même la République, — en dehors de son inauguration de l'Hôtel-de-Ville de Paris, qui fut si maladroitement tournée en fête d'un parti, — ayant connu trois inaugurations solennelles, seules cérémonies avouables de cette République : l'inauguration de l'Opéra, celle de la manufacture de Sèvres et celle de l'Exposition universelle 1878, — on avait eu à cœur de faire conserver ces souvenirs, d'ailleurs parfaitement intéressants pour le monde des arts, par trois commandes, adressées jadis

à M. Jacquemart, que la mort seule a empêché d'exécuter sa tâche, et à MM. Edm. Hédouin et Gaucherel, qui ont toujours négligé la leur et qui échangeraient sans doute volontiers ce travail contre un autre mieux approprié à leur goût. Je vous proposerai, Monsieur le Ministre, de confier à nouveau les trois planches à l'eau-forte, destinées à la chalcographie du Louvre, pour y faire suite aux fêtes de Cochin et de Moreau, à MM. Flameng, Bracquemond et Maxime Lalanne.

III

L'entreprise des constructions qui vont compléter la Sorbonne doit nécessairement amener la décoration d'une vaste salle destinée aux distributions solennelles des prix, et aux grandes fêtes de l'Université. Ce jour-là, Monsieur le Ministre, je vous proposerai de faire peindre, sur l'un de ces murs nouveaux, une ancienne composition du plus illustre artiste qui ait jamais habité cet édifice, de P.-P. Prudhon, le *Séjour de l'Immortalité.* Cette composition ne nous a été conservée que par un admirable dessin appartenant aujourd'hui à Mgr le duc d'Aumale; mais le peintre au divin génie avait certainement rêvé de l'exécuter lui-même dans l'une des salles du monument de Richelieu.

Je vous demanderai de confier l'exécution en grand de ce petit carton de Prudhon à M. C.-L. Muller, qui, dans sa *Madeleine* du Salon de 1882, a montré sa préoccupation de pénétrer en leurs intimes secrets les procédés de la peinture et des glacis de Prudhon. Que si, ce dont je m'étonnerais, M. Muller jugeait indigne de lui d'accepter d'être le serviteur de la pensée d'un autre, cet autre fût-il Prudhon, je vous proposerais dans ce cas, Monsieur le Ministre, de confier cette commande à M. Mazerolles, dont la première œuvre exposée au Salon, il y a, hélas! bien des années, un dessin de la Vieille et les deux Servantes, fut un très intelligent pastiche du dessin et des types de Prudhon.

IV

Monsieur le Ministre,

Bien qu'il soit possible de se rendre compte dès aujourd'hui de ce qu'aura gagné en honneur, en bon exemple pour l'avenir, notre art présent du XIXe siècle, à la grande entreprise de décoration du Panthéon, grâce à l'effort et à l'émulation admirable des artistes qui ont été appelés à ce concours, on peut dire qu'au point de vue de l'ornementation du

monument, le Panthéon restera incomplet tant qu'au-dessus du bandeau général qui coupe les piliers auxquels sont adossées les grandes figures de marbre, l'espace vide aux yeux ne sera pas rempli par des bas-reliefs animant et réchauffant la froide muraille et diminuant la proportion entre les statues et la hauteur de ces piliers ou surmontant les portes intérieures de la basilique. Il s'agirait de vingt-six bas-reliefs de pierre, représentant des scènes de la vie de nos plus fameux saints français, de ceux, au besoin, dont ils surmonteraient la figure.

Le même sentiment d'unité qui a conduit dès le principe à confier à un même peintre l'ensemble de chaque paroi de l'édifice, m'engagerait encore à vous demander de confier au sculpteur qui a créé la statue principale, le bas-relief qui la dominerait ; et ainsi de nouveau seraient utilisés les talents de MM. Cavelier, Chapu, Mercié, Frémiet, Hiolle, Falguière, Montagny, Becquet, quitte à commander, pour ceux qui ne sont plus, le bas-relief qui leur eût été destiné, à un artiste du même atelier : par exemple, à M. J. Thomas, le bas-relief surmontant le saint Denis du regretté Perraud, qui fut, comme lui, élève de M. Dumont ; à M. Marqueste, le bas-relief dominant le saint Bernard, de M. Jouffroy, son maître. Les autres bas-reliefs surmontant les portes diverses de la basilique trouveraient des sculpteurs éprouvés en MM. Crauk, Delaplanche, Carrier-Belleuse, Barrias, Degeorge, Moreau-Vauthier, Lanson, Noël, Schœnewerk, Saint-Marceaux, Bonnassieux, Aimé Millet, Christophe, Gérôme, Gautherin, A. Lenoir.

Pour couvrir à l'intérieur les quatre maîtres piliers qui soutiennent la coupole, j'imaginerais volontiers, au-dessous des penditifs un peu rudes de Gérard, de grands partis-pris de grisailles, où se reconnaîtraient en leurs graves attitudes nos plus illustres docteurs et apôtres français, porteurs de civilisation chrétienne.

De même, au-dessous de la mosaïque de l'abside, je vous proposerais de placer une répétition en grisaille, à rehauts d'or, de la superbe composition de Chenavard, les *Catacombes;* ainsi serait rappelé aux artistes et au public l'un des projets de décoration du Panthéon. Entre le Chenavard et la mosaïque d'Hébert pourrait régner un beau système d'ornements, où se retrouveraient les deux figures de Saint-Pierre et de Saint-Paul, les « saints apôtres », patrons primitifs de l'église de Clotilde et de Clovis.

Toutes ces peintures et sculptures, au fur et à mesure de leur achèvement, continueraient à être gravées à l'eau-forte, comme a été gravée par A. Masson l'œuvre de Puvis de Chavannes, — de manière à former un ensemble d'estampes, dont les planches seraient destinées à la chalcogra-

phie : la peinture de H. Lévy, par Laguillermie, celle de Maillot par Milius, Jos. Blanc par Tib. de Mare, — J. P. Laurens par Teyssonnières, — Cabanel par Boilvin, etc., etc.

Quant aux trente-deux statues colossales, franchement décoratives, destinées à surmonter la haute colonnade extérieure qui fait couronne au dôme, elles seraient confiées, sous l'étroite direction de l'architecte du monument, aux grands talents qui ont nom Geoffroy de Chaumes, A. Jacquemart, Cugnot, de Conny, Ch. Gauthier, Franceschi, Blanchard, Debry, Dalou, Tournois, Idrac, Oliva, Mathurin Moreau, Bayard de la Vingtrie, Bartholdi, Doublemard, Albert Lefeuvre, Injalbert, etc., etc.

V

Depuis assez longtemps il est parlé de l'emploi que pourrait trouver l'habileté de nos peintres et de nos sculpteurs dans la décoration des gares de chemins de fer. On a pensé à substituer cet art laïque à celui qui se consacrait jadis, et sur un mode plus élevé, à l'ornement de nos cathédrales. Bien qu'il me semble, — même admettant ce point de vue, — que la science de nos artistes pût s'appliquer plus gravement et plus sincèrement et avec une ambition plus haute et plus digne à la décoration de nos Hôtels de Ville et de nos Palais de Justice, ainsi qu'il avait été proposé à votre prédécesseur M. Bardoux, qu'à l'embellissement de ces gares, je ne disconviens pas qu'il y aurait là un très vaste champ, et encore très beau et assez nouveau au développement de l'imagination de nos peintres. Je vous demanderai de vouloir bien m'autoriser à entrer en pourparlers, à ce sujet, avec l'une ou l'autre des grandes Compagnies, celle du Nord, par exemple, ou celle de Lyon, dont la richesse leur permettrait d'accepter la plus grosse part des frais d'une telle entreprise, et je vous signalerai à l'avance comme prête et mûre pour de semblables travaux toute une légion de peintres que leur éducation solide ou leur tempérament robuste semble avoir prédisposés à des décorations de cet ordre : MM. J. P. Laurens, Roll, Lhermitte, Bin, Ehrmann, Ranvier, Becker, Cormon, Dupain, P. Leroux, Glaize, Rixens, Lerolle, Regamey, etc., etc.

Sans parler du groupe entier de nos paysagistes, qui leur viendraient en aide, pour la représentation poétique des villes et des provinces que traversent les voies ferrées; car c'est ainsi qu'au XVIIe siècle les panneaux des plus habiles paysagistes étaient mêlés dans Fontainebleau et dans l'hôtel Lambert à ceux des peintres d'histoire.

Mais, même sans s'adresser aux Compagnies de chemins de fer, ne

saurait-on dans nos monuments en trouver un où donner champ à ce qu'on appelle la peinture moderne, le Trocadéro, par exemple, qui se prêterait à être décoré par des processions de types des nations étrangères ayant visité l'Exposition universelle de 1878; tâche superbe qui se partagerait aisément entre Carolus Duran, son élève Sargent, Manet et ses élèves, et Cazin et Duez et Besnard; — et combien d'autres fins artistes à l'esprit aussi distingué que la main, ne pourrait-on pas encore, en les cherchant dans leur retraite, appliquer à de telles œuvres murales, Legros, Lehénaff, etc., etc.!

VI

En même temps que l'État s'enorgueillit et s'enrichit par les travaux des grands artistes, il faut que les petits vivent et que ceux qui souffrent mangent, mais toujours en profitant au pays dans la mesure de leurs forces. La guerre faite en ces dernières années aux édifices religieux et aux splendeurs du culte a suspendu pour un temps les travaux de ces copistes auxquels était consacrée jadis une médiocre part du budget pour leurs médiocres besognes, destinées à la parure des églises de province et fort appréciées alors par les députés de toute couleur.

Je vous proposerai, Monsieur le Ministre, de demander à cette classe intéressante d'humbles artistes, des copies scrupuleusement exécutées d'après les portraits des peintres et sculpteurs qui faisaient jadis partie de l'Académie royale de peinture et de sculpture, portraits qui, empruntés, sous Louis-Philippe, aux magasins du Louvre, pour la formation du musée de Versailles, se trouvent manquer aujourd'hui à la série des morceaux de réception de l'ancienne Académie que le Palais de l'Ecole des Beaux-Arts a obtenu avec raison de rassembler en ses galeries; — en compensation de ces originaux remplacés par des copies, le musée de Versailles aurait quelque droit d'exiger l'acquisition des rares portraits anciens qui se présentent dans les ventes publiques, et surtout la continuation des commandes de portraits de personnages modernes manquant aujourd'hui aux galeries si intéressantes de son attique.

Je n'ai jamais compris, Monsieur le Ministre, comment ces pauvres copistes déshérités et comme proscrits par le temps présent, n'avaient pas été recueillis, soit par Mgr l'archevêque de Paris, soit par la société de Saint-Jean, fonctionnant sous son patronage. Il y aurait là, ce semble, matière à une sorte de petit ministère, ou plus modestement, à une direction de l'art religieux, qui se donnerait pour but de fournir les basiliques et les églises de campagne, les plus riches comme les plus

pauvres, d'ouvrages conformes à la dévotion chrétienne, et appropriés aux ressources de chaque fabrique; on centraliserait là des originaux et des copies de maîtres, sous la surveillance d'une commission épiscopale; cette même commission ouvrirait des concours et fixerait les programmes quand il s'agirait d'une décoration de quelque importance; et vous-même, Monsieur le Ministre, ne pourriez manquer de vous intéresser à une telle œuvre, et de lui témoigner votre faveur, au nom des principes supérieurs et absolument impartiaux de l'art, quand l'art et ses fonctionnaires se respectent.

VII

Est et demeurera à jamais supprimée, comme affligeante pour la gloire de cette commission des monuments historiques qui a rendu de si grands services à nos édifices nationaux, et aussi pour la gloire de son président, la page de ses procès-verbaux où elle approuve à l'avance la complète démolition des ruines des Tuileries, et se lave ainsi les mains de la destruction du Pavillon central, œuvre de haut prix de Philibert Delorme, et dont la seule conservation maintiendrait le souvenir du palais le plus fameux de notre histoire.

De ce qu'un architecte, pressé par l'impérieuse et naturelle ambition d'édifier un monument nouveau de toutes pièces, désire en tracer les fondements sur un terrain déblayé au ras du sol, il n'y a pas lieu de s'étonner. Les architectes, en ce sens, ont trop souvent été impitoyables aux œuvres de leurs devanciers les plus illustres. Mais la commission des monuments historiques a été justement créée pour sauvegarder le pays du danger de telles tentations; et, encore un coup, quel monument chez nous est plus historique que celui-là ?

Il semble donc que la commission, mue par le seul sentiment de ce qu'on pourrait appeler la grande impartialité patriotique et par le devoir de ses instructions d'origine, tout en reconnaissant que l'Etat ne pouvait laisser plus longtemps debout ces ruines des Tuileries, navrant témoignage de nos fureurs civiles et que n'eût pas dû voir l'étranger accouru à l'Exposition universelle de 1878, aurait pu imposer à l'architecte nouveau l'obligation de respecter le Pavillon central et de lui refaire la toiture créée par Philibert Delorme et dont les estampes anciennes nous ont conservé la forme; elle lui eût enjoint d'ailleurs d'utiliser, pour la décoration intérieure de ce pavillon, tous les fragments d'art et matériaux précieux qu'eût mis à sa disposition la démolition du reste de l'édi-

fice, de manière à en faire le reliquaire du Palais de Catherine, de cette noble maison hantée par tant d'émotions héroïques ou tragiques durant les deux plus grands siècles de la civilisation française. En dehors du Pavillon de Delorme, l'architecte eût été libre de donner cours aux inventions de son génie personnel.

VIII

Le 31 mai 1830, le roi Charles X obtenait du vice-roi d'Egypte, par l'entremise du commissaire royal, M. le baron Taylor, la cession à la France des deux obélisques de Louqsor, et de l'une des aiguilles de Cléopâtre à Alexandrie. On sait comment l'un des deux obélisques de Thèbes fut transporté à Paris et dressé, en 1836, sur la place de la Concorde, « aux applaudissements d'un peuple immense ». M. le baron Taylor, prévoyant les dépenses particulièrement lourdes que nécessiterait le déplacement de l'obélisque d'Alexandrie, en avait fait aisément son deuil, d'autant qu'il le jugeait d'intérêt inférieur; d'ailleurs, il y aurait cruauté à priver cette ville de son plus précieux ornement, l'Angleterre aujourd'hui s'étant fait attribuer l'aiguille tombée à terre, sœur jumelle de celle concédée à la France. Mais l'autre obélisque, resté debout en avant du pylone de Louqsor, celui-là nous appartient toujours, en vertu du traité de 1830; et au nom de la science, comme au nom de la splendeur de nos collections nationales, nous n'avons pas droit de renoncer à la possession, à Paris, d'un monument d'art et d'histoire aussi considérable.

C'est pourquoi j'ai l'honneur de vous proposer, Monsieur le Ministre, de reprendre les négociations accessoires relatives à l'enlèvement de cette œuvre fameuse, et de charger M. le conservateur des monuments égyptiens du Louvre de s'entendre avec l'ingénieur que vous désignera votre honorable collègue, M. le ministre des travaux publics, pour procéder au transport du second obélisque de Louqsor et l'amener au milieu de la cour carrée du Louvre, en usant des moyens éprouvés, il y a cinquante ans, par M. Lebas, et qui ont fait la gloire de cet ingénieur. Le colossal monolithe, enviable pour toute l'Europe savante, formera le centre de nos richesses nationales, et complétera le trésor des antiquités des bords du Nil, que nous ont acquises et classées dans le Louvre les deux plus grands esprits de l'Egyptologie moderne, Champollion et M. de Rougé, et leur élève regretté, le courageux Mariette.

IX

Monsieur le Ministre,

M. Antonin Proust, pendant son ministère, avait commandé à M. Falguière un projet de couronnement pour l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Ce n'est pas la première fois qu'un projet semblable est soumis à l'approbation publique. Il vous suffira de lire, dans l'*Inventaire des richesses d'art de la France*, la suite des propositions de ce genre, dont la première remonte à la création même du monument. Tous les gouvernements ont tour à tour proposé leur solution de l'énigme, et aucune jusqu'à ce jour n'a été jugée parfaitement heureuse. Peut-être n'en existe-t-il pas une qui, étant donné la mesure et le profil du colossal édifice, puisse, en effet, pleinement satisfaire le goût. Cependant, il faut en prendre son parti, et nous n'aurons la paix que quand couronnement il y aura. Encore importe-t-il de choisir; mon devoir, monsieur le ministre, m'oblige à vous exprimer à ce sujet mon avis : je vous dirai que M. Proust, en poursuivant l'idée de ce couronnement, rêvé par tous les artistes depuis trois quarts de siècle, a fait œuvre de ministre des arts, mais je m'en serais tenu pour ma part à l'exécution de la pensée de Barye. Vous savez que le projet du grand sculpteur consistait à poser sur la masse gigantesque de l'Arc de l'Etoile une aigle immense aux ailes éployées, et vous avouerez, monsieur le Ministre, malgré les précédents des chevaux de Venise et l'arc de triomphe du Carrousel, qu'il est plus naturel de voir un aigle se reposant sur un monument de cette hauteur, que de voir un char à quadrige se précipitant vers le vide, après être monté là, on ne sait trop par quel chemin. Et puis mes yeux me disent que, pour important que soit le groupe de la France et de ses coursiers, il ne forme qu'un point trop resserré sur cette plate-forme et n'en accompagne pas assez largement la puissante ligne du faîte; — ne vous semble-t-il pas voir une pendule de bronze posée sur le milieu d'une cheminée, et à laquelle manquent ses candélabres; — tandis que les ailes de l'oiseau impérial peuvent suivre cette ligne aussi amplement que l'exigera le jugement des yeux artistes. L'oiseau impérial, je le sais bien, tout le mal est là; mais pourtant, il faut bien que le bon sens ait voix au chapitre, et l'on ne pourra faire que l'Arc de l'Etoile ne soit monument impérial; et le couronner par une République à bonnet phrygien, autant eût valu, sous l'Empire, surmonter d'un aigle le monument expiatoire de Louis XVI. L'Empire, disons-le à son honneur, ne commit point de

ces sottises et restitua les fleurs de lys aux grilles de Versailles. Faisons de même et respectons avec une égale fierté tous les chapitres de notre histoire.

Donc, s'il vous plaît que l'Arc de l'Etoile ait son couronnement, je reviendrais volontiers au rêve de Barye, en l'étudiant à nouveau par des essais sur place pareils à eeux qu'a tentés M. Proust. Quant à l'invention de M. Falguière, je la trouve très belle, fougueuse, tumultueuse, bien révolutionnaire, comme il l'a voulue, et comme expression fidèle et convaincue de l'esprit actuel, elle fera grandement honneur à qui ordonnera son exécution. Seulement, je la voudrais en autre place, au sommet de quelque monticule artificiel du bois de Boulogne, ou de Vincennes, ou de Chaumont, ou de Montsouris, où elle s'enleverait sur le ciel entre deux puissants massifs de verdure; — ou bien même, pour entrer dans la pensée de l'artiste, en haut de quelque terrasse de Versailles, tournant le dos au château de 89 et des journées d'octobre, d'où la Loi nouvelle s'élance furieusement à la conquête du monde qu'elle va bouleverser.

Pour le rédacteur du Bulletin des Beaux arts,

Ph. de Ch.

CHAPITRE III

TRAVAUX DES GOBELINS

Août 1882.

On m'a beaucoup reproché la traduction en tapisserie du *Ciel d'Homère*, de M. Ingres. Il a semblé aux commissions des Gobelins que cette commande était une idée perversive des véritables principes d'art de notre manufacture nationale, et qu'une telle œuvre devait compromettre le goût et la main de nos habiles tapissiers, et condamnait l'intelligence de qui l'avait fait mettre sur le métier. Peut-être, pour être juste, serait-il bon de connaître le sentiment qui m'avait guidé dans cette commande et de se reporter au moment où elle fut soumise par moi à l'approbation du ministre, de préférence aux propositions qui m'étaient faites par l'administrateur de la manufacture. C'est le 3 décembre 1875 que j'écrivais la lettre suivante à mon ami Darcel :

Mon cher Darcel,

Je pensais hier à vos Gobelins, et je me disais que peut-être, par les travaux dont vous me parliez l'autre jour, le Ghirlandajo, la Simonette, les Vertus exécutées par les élèves de Raphaël, nous ferions fausse route, et que nous laisserions, vous et moi, meilleure trace de notre passage dans l'administration en occupant vos artistes à la reproduction des vrais chefs-d'œuvre contemporains. La *Filleule des Fées*, de Mazerolle, est une bonne commande; c'est un carton de tapisserie fait en vue de la tapisserie. Mais à côté de cela j'aimerais à vous voir entreprendre le *Ciel d'Homère,* d'après M. Ingres, et la *Justice de Trajan*, d'après Delacroix, ou les *Croisés à Constantinople*, d'après le même. Qu'en dites-vous, mon ami, et pensez-vous que Lebrun n'approuverait pas ce projet, lui qui se trouvait si bien de faire traduire par ses tapissiers les œuvres du Poussin et les siennes propres? Plus tard nous prendrions du Baudry. Cela ferait une date dans l'œuvre des Gobelins, et cette date serait la nôtre. Songez-y, et disposez en conséquence le travail de vos métiers. Je ne renonce pas pour cela à vous voir entreprendre la répétition par le procédé simple dont vous m'avez parlé, des grandes tapisseries décoratives de Ferrare, que nous avons vues, l'hiver dernier, à l'Hôtel-Drouot. Mais les copies d'après des tableaux de chevalet, comme le Saint-Gérôme du Corrège, ou le Ghirlandajo, ne me disent rien, et je crois fermement que, quelque habileté prodigieuse qu'y montrent vos artistes, ce n'est point là la besogne des Gobelins.

Tout à vous,

Signé: PH. DE CHENNEVIÈRES.

Depuis lors, l'*Apothéose* d'*Homère* a été exécutée et attribuée au Palais de Versailles; et aussi la *Filleule des Fées*, pour la décoration de l'Elysée; et aussi le *Saint Michel*, d'après L. Olivier-Merson, pour la salle des évêques au Panthéon; et aussi la *Séléné*, d'après Machard; et aussi des *Verdures,* d'après nos plus habiles peintres de paysages historiques, pour l'escalier du Luxembourg; et aussi les grands morceaux en tapis de la Savonnerie, d'après les cartons de Lemaire, pour les chapelles de la Vierge et de Sainte-Geneviève au Panthéon; et il était convenu avec Baudry que, quand il aurait terminé ses compositions de l'histoire de Jeanne d'Arc pour le Panthéon, il reprendrait et complèterait ces mêmes compositions dans des dimensions différentes, de manière à m'en former une série de cartons exécutables aux

Gobelins et qui se serait appelée dans l'avenir la *Tenture de Jeanne d'Arc*, comme au siècle dernier on avait la *Tenture de Médée*, ou celle de *Don Quichotte*, ou celle d'*Esther*, ou, au XVIIe siècle, celles de *Moïse*, des *Mois* et des *Eléments*.

Darcel avait très bien, et du premier mot, compris l'idée de ma lettre, qui était d'appliquer le merveilleux talent de ses artistes à la reproduction d'œuvres contemporaines et décoratives, et il s'y était voué avec son ardeur accoutumée. J'ai toujours regretté, pour ma part, que la *Justice de Trajan* n'ait pu être exécutée. Des maîtres tapissiers furent envoyés au musée de Rouen pour étudier, au point de vue de la tapisserie, l'admirable toile de Delacroix ; ils affirmèrent, à leur retour, que la traduction de cette savante peinture très compliquée était impossible à leur métier, et je dus y renoncer. Mais je crois encore que l'application de l'art des tapissiers à la reproduction des chefs-d'œuvres des vrais grands maîtres ne pouvait qu'honorer et exalter les traducteurs, satisfaire le goût public et glorifier la maison nationale où l'on sentirait le respect de tels maîtres.

Quel singulier itinéraire que celui d'une autre tapisserie des Gobelins, le *Christ mort*, d'après Philippe de Champaigne ! La pensée m'était venue de l'attribuer au Saint-Sépulcre de Jérusalem, dont la chapelle avait été décorée jadis de tapisseries fameuses des ducs de Bourgogne, détruites depuis par l'un de ces incendies assez coutumiers dans les bagarres entre sectes différentes de chrétiens. Il me semblait intéressant, pour la France et son prestige, de contribuer à l'ornement de ce sanctuaire archi-sacré, et ma proposition avait été approuvée par arrêté de M. de Cumont. Sur l'observation qui m'avait été faite qu'il était prudent de confier ce don, non directement au Saint-Sépulcre, mais à la communauté religieuse qui y représentait notre nation, ce beau morceau pouvant, par sa forme, servir de devant d'autel dans les cérémonies pieuses, fut destiné aux Franciscains du couvent de Sainte-Anne; et, pour le leur faire parvenir en mains sûres, il fut convenu que la tapisserie serait déposée au ministère des affaires étrangères qui se chargeait de la transmettre. On l'y garda longtemps, et dans une visite que je fis à la maison des Franciscains de la Terre-Sainte, rue des Fourneaux, à Paris, pour y voir les peintures commandées par moi à M. Janmot, sur les instances du vénérable père Fulgence, auquel s'intéressait M. de Broglie, j'eus occasion de rappeler l'affaire et le dépôt du précieux tapis à l'un des révérends pères, qui se déclara prêt à le réclamer au palais du quai d'Orsay.

Je croyais mon tapis sous bonne garde et rendu depuis longtemps à

sa destination, quand parcourant, au printemps dernier, les ateliers de la manufacture des Gobelins et l'exposition permanente que Darcel y a organisée de ses derniers produits, j'ai été fort étonné d'y retrouver mon Philippe de Champaigne; le ministère l'avait purement et simplement restitué aux Gobelins, et il recevra quelque jour, j'en ai peur, une destination nouvelle, sans se rappeler qu'il a été appelé dans l'origine à occuper la plus noble place qu'une tapisserie des Gobelins puisse envier dans le monde. Ainsi vont les choses par l'oublieuse incurie des administrations; et puis, dans ce pays des fils des croisés, le courage aura manqué peut-être à quelque fonctionnaire des affaires étrangères, pour prononcer devant son ministre le nom compromettant du Saint-Sépulcre.

CHAPITRE IV

LE COMTE CLÉMENT DE RIS

ET LES EXPOSITIONS DU TEMPS DE L'EMPIRE

Mon pauvre Clément de Ris est mort avant-hier, 10 octobre 1882. Nous avons dit ce que nous savions l'un de l'autre, lui dans le *Bulletin du Bibliophile*, de Techener, en 1866, à propos des *Aventures du petit roi Saint-Louis devant Bellesme*; en 1872, à l'occasion des *Contes de Saint-Santin*, sous la forme d'un essai de bibliographie; — moi, en tête de mes *Mémoires de l'Académie de Bellesme*. Il est mort d'une maladie de cœur, longtemps traînée, et qu'il prenait pour un asthme, et qui l'a cloué les cinq derniers mois dans sa chambre, où il n'a pas cessé de travailler et d'écrire quelques courts articles pour la *Gazette* et la *Chronique des Arts*, et cela avec une certaine tranquillité d'esprit; car, Dieu merci, il ne se doutait pas de la gravité de son mal. C'était, à coup sûr, l'un des meilleurs, et des plus honnêtes, et des plus attrayants, et des plus inoffensifs, et des plus égaux en amitié et en bonne humeur, de notre génération, et des plus dispos à agir ardemment et droitement au premier signal, et à servir ses amis, et à accepter n'importe quelle besogne à laquelle le conviassent soit ses fonctions, soit les sociétés savantes, d'art ou d'archéologie, qui l'appelaient volontiers à elles et où il se plaisait. Nous

étions, à quelques mois près, de même âge, et quand je l'ai connu en 1846, il était encore l'un des beaux garçons de son temps, grand, de bonne mine, ne craignant pas le plaisir, ni les gais soupers, gardant dans son air et dans sa tenue l'élégance de l'homme du monde, dont plus tard il se montra moins soucieux. Ses relations avec M. de Nieuwerkerke remontaient à la même époque, aux bains Vigier, où il avait rencontré le futur surintendant des Beaux-Arts, dans les passades qu'ils se donnaient l'un à l'autre. Lorsqu'à peine attaché au Louvre, je fus mis en rapport par Eudore Soulié avec ses amis de l'atelier de Célestin Nanteuil, rue de Seine, les Hédouin, les Lélut, Paul Mantz, etc., Clément était déjà lié avec Edm. Hédouin de la plus étroite amitié, si étroite, qu'ils avaient pris rue de l'Université, 58, un appartement commun, où Hédouin demeure encore, et que Clément n'a quitté que lors de son mariage. Clément jouissait déjà dans l'*Artiste* d'un certain crédit; dès l'année suivante, 1847, il y rédigeait le Salon, et dans ses imprécations contre les oppresseurs du coloris et du romantisme il n'y allait pas de main morte. C'est là sûrement ce qui en fit un personnage suffisant pour être appelé, dès l'hiver suivant, à prendre part aux violentes protestations de la jeune école d'alors contre le jury de l'Institut et à s'adjoindre au conciliabule qui se tenait dans l'atelier de Boissard, hôtel Pimodan, dans l'île Saint-Louis. Sa qualité de plume éprouvée, le fit choisir pour rédiger, avec Boissard, au refus de Jeanron, la partie du programme de la protestation qui avait trait à l'organisation administrative des futurs Salons. C'est là qu'il rencontra Villot, rédacteur de la partie historique, et qu'il devait retrouver au Louvre quelques années plus tard. Il ne fut pas de ceux en effet qui profitèrent immédiatement, au lendemain des journées de février 1848, de la révolution amenée dans le monde des arts par les réunions de l'hôtel Pimodan, bientôt suivies par les discussions si comiques des clubs d'artistes, à la salle Valentino, à l'Institut, au Palais-Bourbon, et par les délibérations plus recueillies et plus fructueuses des comités de peinture et de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts. Il se soustrait deux ou trois ans à ces bizarres mêlées des artistes, est attaché à une administration de chemins de fer, tout en continuant à écrire des *Salons*, et ne reparaît parmi nous que grâce à M. de Nieuwerkerke, qui veut bien me le donner pour aider au placement des tableaux du Salon de 1852. J'avais juste trouvé la place qui convenait à son activité, et à sa connaissance, acquise de vieille date, des noms et de la valeur des artistes, et aussi à sa patience, jamais étonnée ni blessée de leurs inquiétudes naturelles et de leurs exigences. — Je dirai quelque jour, dans un chapitre moins familier, les modifications que, dans cette période de

l'Empire, je crus utile de proposer à M. de Nieuwerkerke pour l'organisation des Salons : les amateurs mêlés aux artistes, comme au temps de la Restauration, dans la composition des jurys; — le rattachement historique des catalogues à la série des livrets depuis 1673; — la désignation dans ces catalogues du lieu de naissance des exposants, du nom de leurs maîtres, des récompenses acquises; — bientôt la limitation du nombre des ouvrages à soumettre aux jurys; — puis l'ordre alphabétique introduit dans leur classement; — les Salons des refusés; — plus tard, l'offre faite au surintendant de remettre aux artistes, en les organisant en société, l'administration elle-même des expositions. — Je ne veux songer aujourd'hui qu'à nos souvenirs les plus intimes du Palais-Royal et des Champs-Elysées. Quelles bonnes années, de 1852 à 1869, nous avons passées là, avec mon pauvre Clément, avec Buon, avec Tauzia, avec Darcel, au catalogue! Ç'a été le bon temps de notre vie, le plus gai certainement, le plus rempli de courbatures, mais aussi de bonne humeur folle à travers mille anicroches et difficultés de chaque heure, dont nous nous tirions toujours à force de bonne volonté et de sincère amitié pour de malheureux nerveux que nous avions à cœur de renvoyer calmés. Et nos déjeuners fameux pendant le placement, à onze heures sonnant, dès que le brave gardien Bassaget sifflait « le chant de l'alouette », et quand dans notre baraque de planches, à l'autre bout du palais, venaient tour à tour nous rejoindre nos invités, tous les bons compagnons de ce temps, Alfred Arago, Ph. Rousseau, Maurice Cottier, Henry Monnier, Fromentin, Gérôme, Français, Pils, Eug. Isabey et Nieuwerkerke une fois l'an; — nous pouvons nous vanter d'avoir entendu les plus ébouriffantes drôleries, les fariboles les plus désopilantes qui aient jamais fait tressauter bedon humain : l'inépuisable répertoire d'Arago, *David visitant l'atelier de son élève*, le *Maréchal Soult à la tribune*, le *Cicerone au Louvre*, etc.; — l'*Adrien Boireau* de Monnier; — l'*Éloge académique du baron du Bouchon* et le *Montreur de bêtes* de Cottier; — le *Portrait d'Henri IV* et le *Feu d'artifice* de Rousseau; les *Chansons rustiques* de Français, etc., etc. — Puis venait, dans l'après-midi, le moment du repos et de buvette des gardiens, et c'était l'instant où nous allions boire dans notre cabinet, avec les placeurs et les employés des autres services, le verre d'eau trempé de la traditionnelle anisette de Hollande dont la bonne Princesse nous envoyait chaque année deux cruchons, et qu'un journal de 1870 nous reprocha avec une sérieuse amertume, en y ajoutant de son cru mention de pâtés fantastiques, qui n'ont jamais existé que dans l'imagination du journaliste. C'est le seul acte de corruption, je l'avoue, qui ait

été tenté contre mon personnel, durant mes 18 ans de gérance des expositions, et cela par une princesse qui s'intéressait si vivement et si utilement aux Salons et aux artistes, et qui nous avait tous pour amis très dévoués, et j'ose dire plus désintéressés que bien des peintres, alors si empressés courtisans de son brillant patronage.

Ç'a toujours été une campagne et un coup de feu terribles que l'organisation de chacune des expositions annuelles; on en avait pour trois mois de préoccupations et de fatigues sans nom. Cela commençait avec le dépôt et l'enregistrement des premiers ouvrages, mais surtout à ce que nous appelions « l'investiture du mètre », c'est-à-dire au jour où l'on mesurait et groupait par terre en panneaux les premiers tableaux destinés à être accrochés par les gardiens. On arrivait à huit heures du matin, on travaillait jusqu'à onze heures ; puis après le déjeuner, on reprenait, habit bas, la besogne jusqu'à trois heures; là, nouvelle halte et repos d'une demi-heure, et c'est alors que pendant que mes compagnons s'en allaient reprendre leur corvée avec les gardiens, je me livrais en pâture durant une heure à la meute furibonde des exposants, accourus de tous les faubourgs de la ville pour me dévorer de leurs sollicitations et réclamations. Enfin, après une dernière poussée dans les galeries, pendant laquelle nous taillions à nos ouvriers la besogne du lendemain matin, nous quittions la place, mais tellement harassés, énervés, migrainés et fourbus, que nos pieds nous refusaient la marche, et qu'il fallait qu'un fiacre nous déposât, l'un après l'autre, à la porte de nos maisons. Cela a duré dix-huit ans de la sorte, depuis le Salon de 1852, au Palais-Royal; de 1853, aux Menus-Plaisirs, jusqu'en 1869 aux Champs-Elysées, dont nous avions pris possession en 1857. En 1867, il fallut mener de front les deux expositions, l'annuelle et l'universelle, et je ne sais, en vérité, comment nous avons pu résister à ces allées et venues perpétuelles entre le Champ-de-Mars et les Champs-Elysées, suffisant aux ordres à donner pour les deux, sans parler des escapades inévitables auxquelles nous sollicitaient incessamment les tentations des galeries voisines et des guinguettes de tout pays, durant le joyeux tohu bohu du Champ de Mars, en cette fabuleuse année-là. A côté de cette éblouissante et étourdissante kermesse, que fut l'insipide et ennuyeux bazar de M. Krantz en 1878?

Ce qui suit est une immense parenthèse à l'usage des amateurs d'autographes, en quoi nous imitons Clément de Ris lui-même, quand il publiait dans la *Gazette des Beaux-Arts* une belle série d'autographes d'artistes modernes, empruntée à la collection d'Alfred Arago.

Le placement des tableaux au Salon a toujours été l'occasion, et bien naturelle, vu l'importance pour les artistes de ne pas perdre le fruit de leur année de travail et les chances d'honneur qui en peuvent résulter pour eux, l'occasion des réclamations les plus vives et des sollicitations les plus embarrassantes pour l'administrateur.

J'en citerai, pour premier exemple, l'*Arrivée des Zurichois à Strasbourg pour le grand tir célébré en 1576 et leur réception par le délégué des magistrats*, grande toile à petits personnages, de Théophile Schuler, né à Strasbourg et élève de Drolling et de P. Delaroche. Le 7 juillet 1857, le peintre m'écrivait : « Monsieur, je viens, comme exposant au Salon de 1857, sous le n° 2,426, salle 8, vous soumettre une réclamation relative à la place qu'occupe mon tableau. Cette toile représentant un sujet historique qui a trait à l'histoire de ma ville natale et aux détails de laquelle j'ai mis une très grande exactitude archéologique, est placée de manière à perdre complètement, par suite de la place élevée qu'elle occupe et de la petitesse des figures qui s'y trouvent, le but de l'exposition. Vous comprendrez, monsieur, qu'il est pour moi du plus grand intérêt de voir mon tableau exposé à une place aussi peu élevée que possible. J'ose espérer, monsieur, que vous voudrez bien prendre ma demande en considération, et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués. — Théophile Schuler. »

Trois jours après, le 10 juillet, je recevais d'Eugène Delacroix la lettre suivante : « Mon cher monsieur, étant toujours très souffrant, je ne puis aller moi-même vous faire la demande que je prends la liberté de vous adresser. Ce serait, si la chose est faisable, de faire placer un peu plus bas le tableau de M. Schuler, représentant l'*Arrivée des Zurichois à Strasbourg*. Il désirerait bien, et a adressé déjà une demande à cet égard, qu'on pût voir le tableau de plus près, pour faire apprécier les détails. Le tableau du reste était dans un jour excellent. Je n'ai pu encore juger par moi-même ni de ce tableau ni de l'exposition elle-même. Comme il m'est défendu de parler, le Salon est le lieu où j'ai le plus de chances d'être arrêté à chaque pas par des conversations. Y aurait-il moyen de s'y présenter avec une carte de membre du jury avant dix heures ou après quatre heures? — Si j'abuse en quelque chose par ma demande pour M. Schuler, auquel pourtant je m'intéresse beaucoup, ne tenez pas compte de mon importunité. — Recevez, cher monsieur, les assurances de mon dévouement et de ma haute considération. — E. Delacroix. »

Puis, le 24 juillet, pour m'achever : « Mon bon ami, je vous recommande bien vivement le tableau de Schuler. (Il a été, dit-on, placé beaucoup trop haut.) Je ne connais pas le tableau. Mais Schuler est un de

nos tout premiers artistes. Il est inconnu ou presque inconnu à Paris, — et c'est une honte. — Vous avez vu les Schlitteurs? — Mille bonjours. — Gavarni. »

Pensez-vous qu'il soit facile à un pauvre inspecteur des Expositions de résister à des apostilles et à des certificats de cet ordre, alors qu'il s'agit d'un aussi grand dessinateur que Schuler, même quand est malaisé le mouvement d'un vaste cadre et quand ce mouvement peut faire tort à d'excellents ouvrages de mesure plus modeste. Et pourtant le plus souvent on faisait la sourde oreille, moins par crainte de la peine à prendre que par esprit de justice générale.

Ou bien, c'était le vénérable M. Ingres qui « recommandait aux bons soins de M. de Chennevières le portrait de M. Cambon et son tableau de *Renaud dans les jardins d'Armide.* »

Ou Duret : « Mon cher marquis, connaissant votre obligeance, permettez-moi de vous recommander M. Carpeaux, sculpteur, mon élève, qui a exposé un bas-relief représentant l'Empereur recevant Abd-el-Kader. Ce bas-relief étant trop élevé, si vous pouvez le placer plus bas, d'une façon plus convenable, je vous en serai bien reconnaissant. Agréez, mon cher marquis, l'expression de ma parfaite considération et de mon dévouement. — F. Duret, membre de l'Institut. »

Ou bien M. Duban : « Monsieur, M. Rundt, qui a exposé cette année un tableau représentant l'église de Morreale, en Sicile, désirerait bien avoir l'autorisation de faire dorer son cadre et, s'il y a lieu, d'obtenir une place moins défavorable. Il me prie d'invoquer à ce sujet la bienveillance dont vous voulez bien m'honorer, et je viens vous demander cette faveur, si elle est possible, pour mon requérant qui, à tous égards, a droit à des marques d'estime et de considération. — Excusez-moi, Monsieur, et veuillez croire aux sentiments de haute considération et de dévouement de votre très humble serviteur, — Félix Duban. »

Hippolyte Flandrin m'écrivait le 13 avril 1855 : « Cher Monsieur de Chennevières, je viens d'apprendre qu'il était interdit à tout le monde de pénétrer dans les salles de l'Exposition, et je me soumets d'autant plus volontiers que j'ose compter sur votre bienveillant intérêt pour l'arrangement de notre petit coin. Pour obtenir le meilleur effet possible, je vous rappellerai notre idée de faire alterner les paysages de mon frère avec mes portraits; puis de nous adjoindre, si c'est possible, le brave Desgoffe, ce pauvre ami si maltraité par le jury! Enfin, plein de confiance, je vous remercie d'avance et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués. — Hippolyte Flandrin. »

Aux antipodes, c'était même chanson : « Mon cher ami, mon ignorance de votre adresse et aussi une maladie de volonté qui me fait toujours renvoyer mes devoirs indéfiniment, m'ont empêché de vous remercier de vos charmants petits contes. Ne m'en veuillez pas, et croyez que je ne suis jamais insensible à un bon souvenir. — Voici l'Exposition (l'Exposition est celle de 1864, et les petits contes sont les *Contes de Saint-Santin*). Je désire vous recommander vivement deux de mes amis, dont l'un a déjà eu à se louer de votre bienveillance : M. Manet et M. Fantin. M. Manet envoie un *Episode d'une course de taureaux* et un *Christ ressuscitant assisté par les anges*. — M. Fantin envoie un *Hommage à feu Eugène Delacroix* et *Tannhaüser au Vénusberg*. Vous verrez quelles merveilleuses facultés se révèlent dans ces tableaux, et, dans quelque catégorie qu'ils soient jetés, faites votre possible pour leur trouver de bonnes places. — Votre ami bien reconnaissant, — CHARLES BAUDELAIRE. »

Tout cela, à coup sûr, c'est de la bien petite cuisine et bien monotone, et qui peut sembler de peu d'importance pour le lecteur, si l'artiste en cause, lui, en trouve une énorme, car il s'agit ce jour-là, pour lui, du jour ou de la nuit, d'être ou de ne pas être.

Ou encore des lettres bizarres comme celle-ci, du marquis de Boissy, dont on se rappelle les continuelles et plaisantes interruptions au Sénat de l'Empire, et qui avait épousé cette belle Teresa Guiccioli, le dernier amour de Lord Byron. — « Paris, 15 mars 1861. — Monsieur le marquis, — M. Fagnani se recommande par son beau talent, talent exceptionnel, puisque non seulement il fait bien, très bien ; mais encore il fait vite, très vite. — Toutes fois, Monsieur le marquis, à cause de l'intérêt très vif que Mme de Boissy et moi portons à M. Fagnani, je viens le recommander à vos bontés s'il les réclame. Le talent ne suffit pas, surtout s'il est étranger ; pour être apprécié, il faut qu'il soit vu. — Or, l'année dernière, ou plutôt à l'Exposition dernière, ses tableaux *n'ont point été vus;* conséquence : ils n'ont point été reçus. — C'est plus tard qu'on s'est aperçu qu'ils n'avaient point été présentés au jury. — Comment cette erreur matérielle ? Mme de Boissy et moi, Monsieur le marquis, vous prions, avec les plus vives instances, d'accorder votre protection, c'est-à-dire justice, à M. Fagnani. Nous serons fort reconnaissants de ce que vous aurez la bonté de faire pour lui. — J'ai l'honneur d'être, etc. — Marquis DE BOISSY. » — M. le marquis de Boissy ne se rendait point compte assurément du fonctionnement du jury ni de la façon dont toute œuvre présentée par un artiste était fatalement soumise à son examen. M. Fagnani était un portraitiste italien de premier ordre, paraît-il, dans

son pays, de quatrième ordre dans le nôtre, et qui se remuait fort dans le haut monde politique pour l'admission et le bon placement de ses toiles. En 1861, M. de Boissy me faisait l'honneur de m'écrire le billet ci-dessus; en 1863, M. Nigra, l'ambassadeur d'Italie, intervenait instamment auprès de M. de Nieuwerkerke, pour obtenir « une place convenable » aux trois tableaux envoyés par le même artiste, et qui n'étaient rien moins que les portraits du roi d'Italie, de Ratazzi et du chevalier Nigra. Il est vrai que de ces trois, un seul fut admis par l'impitoyable jury, celui de Victor-Emmanuel. L'année où le marquis de Boissy se mêlait de ses affaires, M. Fagnani avait été plus heureux, et il avait pu montrer au public Garibaldi, Richard Cobden et deux portraits de femmes.

Et parfois il fallait avaler, venant d'hommes qu'on estimait le plus, des couleuvres de cette espèce. Il s'agit de tableaux de Rousseau, alternés, à l'Exposition universelle de 1855, avec ceux de Decamps, pour enlever aux deux grands maîtres l'inévitable monotonie de leurs œuvres : « Monsieur, je me résume avec vous sur ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, — que le changement qui a eu lieu pour mes tableaux est tout à fait à mon préjudice. — Je suis parmi les Decamps, comme d'autres médiocres choses sont parmi l'exposition complète de tel ou tel peintre. J'ai 5 tableaux sur la cimaise; Decamps, 24. Je ne me plains certes pas d'être à côté d'un Decamps; mais je demanderais au moins que mes tableaux alternassent d'une façon suivie et égale avec les siens jusqu'à expiration de mon *nombre* 13, inférieur de beaucoup au sien. — Je serais désolé, monsieur, d'être obligé de renoncer désormais aux expositions, si, au lieu des égards que j'ai jusqu'alors rencontrés en vous, cette *unique* demande était dédaignée. — Agréez, Monsieur, mes salutations empressées. — Th. Rousseau. »

Par bonheur, tous n'étaient ni si impérieux, ni si peu soucieux des difficultés d'exécution, témoin, pour la même Exposition de 1855, cette lettre d'Eug. Delacroix : « Ce 1er septembre. — Cher Monsieur, Riesener m'a dit que vous aviez eu la bonté de lui dire de m'avertir qu'on allait faire quelques changements à l'exposition, dans le cas où je désirerais en profiter. — Partant pour un assez long voyage, et ignorant si je pourrai aller vous voir, je prends le parti de vous prier de laisser mon exposition telle qu'elle est, si cela ne choque aucune disposition. J'y tiendrais excessivement, n'ayant point sous la main de tableaux propres à remplacer ceux qui y sont et me trouvant très satisfait de leur effet. Voilà mon ambition pour le moment, et je me recommande encore à cette complaisance dont vous m'avez donné de si aimables preuves. —

Riesener voudrait bien qu'on pût réunir ses tableaux; il vous serait bien reconnaissant, et moi aussi, de ce que vous feriez pour lui dans cette occasion. — Agréez, cher Monsieur, les assurances de mon bien sincère et bien affectueux dévouement. — Eug. Delacroix. »

Delacroix apportait d'ailleurs une attention minutieuse à tout ce qui touchait à l'envoi de ses œuvres aux Salons. J'en citerai pour preuve le billet suivant adressé à Eud. Soulié, lors de l'exposition de son grand portrait de l'empereur du Maroc, aujourd'hui au Musée de Toulouse : « Mon cher Monsieur, je m'adresse encore à vous pour me donner quelques facilités pour que mon tableau puisse être retendu dans l'intérieur des salles, au lieu de l'être dans la cour. Ma notice sur l'*Empereur* est un peu plus longue que les autres. J'y ai été induit par M. de Cailleux lui-même, qui m'a conseillé d'y mettre des détails qui pussent lui donner l'authenticité nécessaire. C'est donc un peu avec cette considération que je vous prie de plaider auprès de M. Debusnes (l'ancien chef du bureau des Musées royaux). — Je vous renouvelle mille excuses de ce nouvel embarras et mille amitiés bien reconnaissantes. — Eug. Delacroix. — *N. B.* Il serait bien important aussi qu'il fût possible de remonter le cadre du tableau, à cause des ornements des coins qui sont détachés et qui seraient égarés sans cette précaution. »

Et sa politesse naturelle le montrait très touché de tout procédé courtois qui lui venait de ce côté; il m'écrivait le 9 décembre 1852 : « Monsieur, j'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance la suite intéressante de portraits (il s'agit d'un lot de portraits gravés de la Chalcographie nationale qui était alors distribué à chacun des membres du jury du Salon annuel), que vous avez bien voulu m'envoyer de la part de M. le directeur général des Musées. Je vous prie de lui transmettre tous mes remerciements de cette attention. Je ne doute pas que tous mes collègues du jury n'y aient été sensibles. Je saisirai, comme eux aussi sans doute, cette occasion de vous exprimer, Monsieur, combien votre direction éclairée a exercé d'influence sur l'effet de l'Exposition et combien nous avons eu tous à nous louer de nos relations avec une personne de votre goût et de votre amabilité. — Agréez, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de ma considération la plus distinguée. — Eug. Delacroix. »

Puis, quand le jour venait des acquisitions, nous recevions des billets de cette sorte, qu'on eût voulu, pour tout au monde, satisfaire : « Paris, ce 17 juin 1865. — Mon cher monsieur de Chennevières, — je suis allé hier vous voir, revenant de campagne, pour vous demander s'il y avait quelque acquisition faite à M. Teinturier, paysagiste. J'avais

écrit à M. le Surintendant pour le prier de faire quelque chose pour cet artiste intéressant, qui a été blessé affreusement dernièrement dans un accident arrivé à Moret. — Vous seriez bien bon, par un mot, de m'instruire, parce que je vais voir ce malheureux jeune homme. Je voudrais lui apporter du baume. — Recevez mes salutations empressées. — C. Corot. »

Ou bien cette lettre, qui m'était adressée de Lyon par Saint-Jean, le 15 juin 1853 : « Monsieur, veuillez me permettre de venir vous prier d'accueillir favorablement ma faible recommandation en faveur d'un artiste de notre ville, M. Fabisch, statuaire, dont un des ouvrages, reçu au Salon de cette année, porte le numéro 1335. Cette statue représente une Madeleine repentante ; elle a du mérite et la place favorable que vous avez bien voulu lui accorder en est une preuve. Les statuaires ne peuvent pas, en province, être encouragés par les particuliers. Ils n'ont que des travaux d'église très mal payés ; il leur est presque impossible de développer leur talent sur une œuvre d'art. M. Fabisch est du nombre de ceux qui font exception ; il a su, par son ardeur, surmonter bien des difficultés et faire de l'art, malgré l'impossibilié où il est placé. Plusieurs statues, et même des groupes de plusieurs grandes figures pour l'Hôtel-Dieu, lui font le plus grand honneur. Il est professeur de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon depuis dix ans et a formé de bons élèves. Il a demandé que sa statue soit achetée par le Gouvernement de Sa Majesté l'Empereur pour notre Musée, où il n'a rien encore. M. le comte de Nieuwerkerke a favorablement accueilli sa demande. Le prix qu'il désire obtenir est au-dessous de ses déboursés. S'il vous était possible, monsieur, de prendre ces raisons en considération, et d'être favorable à la demande d'un artiste qui honore sa profession autant par son mérite personnel que par son talent, j'aurais l'espoir que vos bonnes dispositions à son égard aideraient puissamment à la réalisation des désirs de M. Fabisch. Veuillez m'excuser d'oser vous soumettre ces détails que vous apprécierez, j'espère, avec l'indulgence que vous m'avez toujours témoignée. — J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monsieur le directeur, votre très humble serviteur. — Saint-Jean. »

Mais la plus étrange série de lettres qui me soit restée à propos des acquisitions, est celle-ci venant du madré Courbet. Il m'écrivait le 18 avril (1866, l'année où fut exposée la *Femme au Perroquet*, en même temps que la *Remise de chevreuils au ruisseau de Plaisirs-Fontaine, Doubs*) : « Monsieur, à la réception de votre lettre, hier soir, j'allais justement dîner dans une assemblée de peintres ; je leur ai soumis la

proposition que vous me faites, en mettant à votre place le nom d'un amateur qui m'a été amené par l'abbé Lenoir et qui désire aussi acheter ce tableau. — On a passé en revue tous les prix des tableaux vendus en ce temps-ci, depuis quatre mille jusqu'à quatre-vingt mille. On est arrivé, à propos du mien, à ceux de Rosa Bonheur et de Troyon, tableaux de même genre. Alors il fut déterminé que je ne devais pas céder ce tableau à moins de quinze mille (prix, du reste, que j'avais dans l'esprit, parce que, disaient-ils, ce tableau allait avoir, à l'ouverture de l'Exposition, un succès sans égal). — On voit qu'il s'agit ici de la *Remise de chevreuils*. — Puisque de toute part on traite ces tableaux de chefs-d'œuvre, je pense que ce n'est pas le moment d'en baisser les prix, je ne suis pas assez riche pour cela, et il me semble qu'au contraire c'est le devoir de l'administration de les élever si elle peut. — L'argent le mieux placé est celui qu'on place dans l'art, parce qu'on ne peut pas faire de l'art sans argent, j'en sais quelque chose. — J'ai vendu à huit mille dans le temps, j'ai vendu à douze mille. M. Luquet veut vingt mille de ma *Curée*. Par conséquent le prix de quinze mille me paraît extrêmement raisonnable. C'est un prix que je ferais à un particulier et qui est bien inférieur aux prétentions ordinaires de mes confrères des Expositions précédentes. Si cela peut s'arranger ainsi, M. le marquis, je vous serai très obligé, je n'ai encore aucun engagement d'autre part. — Tout à vous. — Veuillez accepter mes salutations les plus distinguées. — GUSTAVE COURBET. — M. le comte de Nieuwerkerke m'a autorisé à terminer une draperie dans mon tableau de la *Femme au Perroquet* avant l'ouverture du Salon. Je n'ai pu jusqu'ici m'y rendre à cause d'une maladie d'échauffement qui ne m'a pas permis encore de sortir. J'aurai l'honneur d'aller vous demander cette autorisation demain ou après. »

Deuxième lettre : « Samedi. — Monsieur de Chennevières, — c'est par la concision de votre lettre que j'ai cru que c'était de la part de l'administration que vous me demandiez ce tableau. — En effet, si comme vous le dites, c'est une personne qui le désire, j'aurais pu faire d'autres conditions; et si cette personne continue à le désirer, qu'elle veuille vous dire quel prix elle pensait y mettre, je verrai si je puis lui céder. Je vous remercie beaucoup de vous être occupé de cette affaire dans mon intérêt. — Veuillez accepter mes salutations empressées. — GUSTAVE COURBET. »

Troisième lettre. — « Paris, 12 mai : Monsieur le marquis, je suis contrarié de ce qui se passe; vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre, quand je vous disais de me faire un prix. En sortant de chez

M. de Nieuwerkerke jeudi, je suis allé chez M. Lepel Cointet qui avait ma parole si l'administration n'achetait pas. M. Lepel m'a donné 15 mille francs et m'a commandé une femme nue dans le genre de celle du Salon, ce que j'ai écrit à M. de Nieuwerkerke ce matin. — Si c'était une contrariété pour la personne à laquelle vous vous intéressez, il n'y aurait qu'un moyen à employer, ce serait de dire à M de Nieuwerkerke de vouloir bien demander à M. Lepel Cointet, boulevard de Strasbourg, 59, qu'il veuille bien avoir la courtoisie de laisser faire une copie exacte de ce tableau, ce qu'il ne refusera pas, je pense, autrement je puis faire des tableaux semblables aussi attrayants que celui-là, si vous avez confiance en moi; monsieur le marquis, je continue à vous remercier de votre amabilité. Veuillez accepter mes compliments et mes salutations empressées. — Gustave Courbet, rue Hautefeuille, 32. »

Tout ce qui regarde cette première négociation de la *Remise des Chevreuils* est suffisamment correcte et les hésitations en sont fort naturelles, sous la forme outrecuidante propre à l'artiste, quand il s'agissait d'une œuvre qui est restée son meilleur paysage, et il fit fort bien d'obtenir de M. Lepel Cointet le prix qu'il avait fixé dès l'origine; mais pour la *Femme au Perroquet*, l'affaire devient beaucoup plus louche et la finauderie chicanière du paysan franc-comtois s'y donne carrière en des termes bien comiques et qui lui font moins d'honneur. — « Paris, 29 juin 1866. Monsieur le marquis de Chennevières, quand je me suis présenté au palais de l'Industrie pour terminer le tableau la *Femme au Perroquet*, je vous ai remis une lettre de M. le comte de Nieuwerkerke dont le texte, autant qu'il m'en souvient, était ainsi conçu : « J'autorise M. Courbet à terminer au palais de l'Industrie dans une salle qui lui sera indiquée, le tableau de *la Femme au Perroquet*, qui M'APPARTIENT. » Je ne sais si c'est exactement l'ordre des mots de la rédaction, mais je suis absolument sûr de la phrase : le tableau la *Femme au Perroquet* QUI M'APPARTIENT; *qui m'appartient* est dans le texte. — Ayant besoin de cette lettre, je suis allé hier au palais de l'Industrie pour la réclamer. Je n'ai pas eu l'honneur de vous rencontrer, M. le marquis, — vous étiez parti en voyage de vacance, — mais M. Buon à qui j'ai exposé l'objet de ma visite, m'a dit que cette lettre d'autorisation figurait en effet à la date dans vos archives et que rien ne s'opposait à ce que j'en prisse connaissance. — En conséquence, j'ai l'honneur de vous prier, M. le marquis, de vouloir bien me faire remettre cette lettre, ou du moins (si elle vous est nécessaire pour la bonne tenue de vos archives), de m'en faire délivrer une copie conforme. — Veuillez, M. le marquis, accepter mes salutations les plus distinguées. — Gustave Courbet. »

M. Buon me renvoya l'épitre ci-dessus de Courbet, en m'écrivant : « M. Courbet me fait affirmer beaucoup trop, je lui ai dit que je n'avais pas la lettre dont il me parlait, et que si cette lettre avait été écrite, vous l'aviez peut-être. D'après l'instance qu'il y met, il me paraît encouragé par quelqu'un à réclamer cette pièce pour s'en faire une arme, s'il y a lieu. » J'insistai auprès de Buon pour que l'autorisation du surintendant se retrouvât dans les papiers de nos tiroirs ou des bureaux. Pendant ce temps-là, Courbet me signifiait cette dernière et fantastique injonction : « Paris, le 10 juillet 1866. — Monsieur le marquis, — je vous ai écrit le 29 juin une lettre qui est restée sans réponse. Cette lettre était relative à une question d'administration, et par conséquent votre absence de Paris ne suffirait pas pour expliquer le silence qui l'a accueillie. — Je suis contraint de renouveler ma demande. — Quand je me suis présenté au Palais de l'Industrie 15 jours environ avant l'ouverture de l'exposition, pour terminer le tableau de la *Femme au Perroquet*, on m'a demandé si j'avais une autorisation de M. le comte de Nieuwerkerke, et j'ai remis une lettre par laquelle ce haut personnage m'accordait le droit d'aller travailler dans une salle qui me serait désignée au tableau de la *Femme au Perroquet*, tableau *qui m'appartient*, ajoutait-il en propres termes, — *qui m'appartient* y est. — Cette lettre, je voulais la garder, mais on me l'a demandée, et depuis, M. Buon m'a appris qu'on l'avait classée dans les archives. Je sais trop le respect que les archives inspirent en France pour penser que les vôtres ne soient plus intactes aujourd'hui. — Rien n'est donc plus simple que de me donner une copie de cette lettre. C'est ce qui se fait chez les notaires, chez les avoués et jusque dans les greffes des tribunaux; à Ornans du moins, ça se passe ainsi et il ne viendrait à la pensée ni de maître Muselier ni de maître Henriot, de me refuser le duplicata d'un acte où ma personne serait intéressée. — La copie de cette lettre, monsieur le marquis, j'ai donc l'honneur de vous la demander une seconde fois. Je dois vous prévenir que si je ne l'ai pas reçue dans le délai de trois jours, je considérerai votre silence ou celui de votre administration (car il est impossible que quelqu'un ne vous remplace pas pendant les absences où l'administration est privée de vos services) comme une reconnaissance des termes que j'ai rappelés plus haut, et je me servirai de cette reconnaissance comme bon me fera plaisir. — Veuillez, monsieur le marquis, agréer l'assurance de ma considération distinguée. — *Gustave Courbet*, rue Hautefeuille, 32. »

Ce n'était point généreux à Courbet de prendre un absent de si court, et j'ai même idée qu'il n'était point fâché de mon absence pour pousser

à fond cette farce enfantine. Toujours est-il que le 11 juillet, Buon envoyait à l'intéressé, copie de la pièce retrouvée, et devant sa rédaction Courbet dut rester coi.

Au Salon de 1861, Courbet avait exposé le *Combat de Cerfs*, et ce magnifique tableau j'avais pressé M. de Nieuwerkerke d'en faire l'acquisition pour le Luxembourg. Le surintendant qui faisait cas de la peinture de Courbet, témoin la pensée qu'il eut d'acquérir la *Femme au Perroquet*, et l'achat pour la liste civile de la charmante étude de paysage qui se voit aujourd'hui au Luxembourg, témoin surtout son projet de décorer ce rustre de tant de talent et qui lui réussit si mal; il ne repoussa point ma proposition, et j'entamai la négociation par Poulet-Malassis, notre ami commun. Voici le billet que m'écrivait Malassis, le 5 juin 1861, à ce propos: « J'ai vu avant-hier Courbet, en l'honneur de qui un banquet réaliste, où le vin à 16 fut abondamment servi, a eu lieu à la barrière Clichy. Son orgueil,

Bien plus haut que les monts!

n'a pas empêché qu'il ait été très touché de la proposition que vous avez faite, et le mot *Luxembourg* qui la termine, voltige depuis lors dans ses rêves, j'en suis bien sûr. Pour le prix d'acquisition, il s'en remet complètement à vous. *Luxembourg* prend dans le prix d'achat la valeur d'un zéro placé à droite. — A vous, *A. P. Malassis.* »

Mais il était dit qu'avec Courbet, les relations administratives n'iraient jamais toutes seules; la négociation que j'eusse été si heureux de mener à fin, n'aboutit point, et le *Combat de Cerfs* ne devait entrer que vingt ans après au Musée national dont il était si digne.

Pour en revenir à Clément de Ris, il avait acquis dans l'habitude de ses fonctions de placeur de tableaux, une placidité, un flegme qui faisaient notre admiration, mais non toujours celle de ses anciens amis, Adolphe et Armand Leleux et d'autres encore, lesquels s'étonnaient qu'il ne reconnût pas leurs œuvres à première vue, et qu'il n'eût pas d'yeux que pour elles, et qui s'en plaignaient parfois à lui avec une naïve aigreur; mais, je dois le dire, il ne s'en troublait pas autrement, et quand il avait le mètre en main, il ne connaissait plus que ses panneaux.

M. de Nieuwerkerke pour lui assurer une position durable, l'avait, depuis 1853, rattaché au service des musées nationaux; nous l'avons vu successivement attaché au Musée des Souverains, à la conservation

des peintures, puis à la conservation des objets d'art du Moyen-Age et de la Renaissance, dont il fut l'un des conservateurs adjoints, et pour laquelle il rédigea les catalogues des faïences françaises et des fers, cuivres et étains; enfin il était repassé, comme conservateur adjoint, au département des peintures, quand mourut Soulié, en 1876. Je poussai alors de mon mieux M. Reiset à proposer Clément pour la conservation du Musée de Versailles, et là, enfin, le pauvre ami crut avoir trouvé la paix et la sécurité pour le restant de sa carrière. Et c'est là en effet qu'est arrivée sa fin, mais non sans inquiétude à un certain instant, au commencement du sous-secrétariat des Beaux-Arts de M. Turquet. Il fut fort menacé à ce moment par je ne sais quelles intrigues de bureaux, qui avaient traitreusement lancé le nom d'un galant homme dans cette candidature : Clément fut sauvé par l'active intervention de MM. G. Dreyfus, Ch. Ephrussi et de la famille Guichard, et il pouvait se croire désormais à l'abri jusqu'au jour de sa retraite. La mort n'a pas attendu cette heure critique qui eût sonné dans un an.

18 octobre. — Ch. Ephrussi vient de m'envoyer le discours de P. Mantz aux obsèques de Clément. Il est bien ce discours, les derniers mots en sont émus ; quelques lignes surtout y sont à noter, quand, après avoir raconté que Clément de Ris avait eu la bonne fortune d'entrer en 1853 dans l'administration des Musées, il ajoute : « Le Louvre est la maison bénie où les esprits s'agrandissent et se tranquillisent. En montrant combien le génie humain s'est épris de formes changeantes et combien d'idéals différents ont troublé et consolé les maîtres, le Louvre enseigne la tolérance et il enseigne aussi l'histoire. » Il est certain que le Louvre a été excellent à Clément, le Louvre et l'impartialité de ses chefs-d'œuvre, et aussi la fréquentation quotidienne de M. Reiset, qui nous a été si profitable à tous, à Clément, à Tauzia et à moi, et à Soulié et à Montaiglon et à Darcel et à tous ceux qui l'ont approché, même à ses collègues les conservateurs, à Villot et à Longperier, voire au surintendant. Je n'ai jamais vu d'homme dont la causerie sur les maîtres fût plus nourrissante, ni l'enseignement plus sûr dans sa simplicité familière, ni plus clair, ni plus pénétrant, ni plus sensé. Il rendait sensible à l'œil le plus ignorant, les beautés et les faiblesses de n'importe quelle œuvre.

C'est de cet enseignement du Louvre que sont sortis les *Musées de province*, dont la seconde édition est supérieure à la première par la retouche de certaines erreurs et l'adoucissement de certains jugements. Le défaut de Clément, qui tenait à sa loyale franchise, était de s'embal-

ler aisément et ses opinions toujours de bonne foi, sa plume ne les mâchait pas et les articulait sans nul détour. Quand il se trompait, ce n'était pas à demi, et il y allait bon jeu bon argent. Aussi les conservateurs de ces musées municipaux, dont il ne respectait pas la crédulité à l'endroit des attributions qu'ils avaient imaginées ou religieusement conservées par vanité locale, pour certains tableaux, protestaient-ils de toutes leurs forces contre ses audacieuses débaptisations, qu'il formulait parfois avec un aplomb qui ne semblait point permettre la réplique; et il m'en revenait des confidences demi-plaintives, demi-plaisantes, et qui m'amusaient bien, moi qui connaissais la douceur et la sincérité de l'homme, quand je repassais quelques années après par les mêmes musées. Je n'ai jamais vu d'ailleurs personne corriger plus aisément les méprises qu'on lui signalait dans ses écrits, ni céder plus simplement sur les ordres administratifs qu'il avait mal compris; il ne mettait à tout cela ni entêtement ni vanité. N'oublions pas le vigoureux coup d'épaule qu'il nous prêta, en 1878, avec Arthur Gentil, pour l'installation des « portraits nationaux » dans les deux grandes salles du Trocadéro. L'attache qu'il a eue successivement au musée des Souverains et au musée des objets d'art de la Renaissance l'avait lancé par métier dans l'étude du « bibelot », et de là son volume sur *la Curiosité*, où il a réuni ses articles éparpillés dans diverses revues sur les plus célèbres collections d'Europe et sur quelques collectionneurs fameux de notre temps. Il se livrait ainsi volontiers aux courants des goûts à la mode du jour, et il en traitait aussi bien que pas un avec sa facilité élégante. Nous avons tous sacrifié d'ailleurs à ces dieux inférieurs de la curiosité, et moi comme un autre, avec mes compilations sur les ivoiriers et mes dentelières du Point de France, et nous y avons même, Clément et moi, à la fin plongé jusqu'au menton par notre concours actif donné au musée des Arts décoratifs et à ses expositions dont il a rédigé certains catalogues. Clément avant tout, était un lettré dilettante, pour lequel l'exactitude minutieuse était chose accessoire et qui ne le touchait qu'à demi. Pour les pointus et les scrupuleux, cela ôtait un peu de crédit à ce qu'il écrivait, mais quant à moi, je n'en sais guère parmi les littérateurs de notre temps dont la lecture soit plus alerte, plus libre, plus franche et plus agréable, et dont le style ait une allure de meilleur ton. Jugez du talent littéraire de Clément par ses *Portraits à la plume* et par ses *Critiques d'art et de littérature*, mais surtout par son dernier volume, sa maîtresse œuvre, *les Amateurs d'autrefois*, dont Plon avait fait un très beau livre. Le sujet convenait à merveille à Clément qui avait passé sa vie à feuilleter les catalogues de tous ces braves gens des deux autres siècles, cata-

logues de livres comme bibliophile, catalogues de tableaux et de dessins pour l'origine des toiles des musées divers de la province et de l'étranger, catalogues de curiosités pour ses travaux du Louvre. Cela le conduisit même à réunir une jolie collection de ces catalogues qui garnissait l'un des bons coins de sa riche bibliothèque, car après les estampes de Chardin, de Moreau, de Meissonier et de quelques petits maîtres, ce qu'il s'était pris à aimer, c'étaient les livres, et les belles reliures étaient sa grosse dépense. Je ne lui ai même jamais connu qu'une ambition, à cet excellent cœur, le plus dépourvu de vanité qu'on puisse être, et cette ambition et cette vanité parurent satisfaites le jour où il obtint le titre de membre de la Société des bibliophiles, et ses meilleures heures étaient celles où il se retrouvait parmi ses collègues de bonne compagnie.

Dans la vilaine période du siège, notre fréquentation a été de tous les jours et presque de tous les moments, je ne le quittais guère, et j'avais fort affaire pour relever son moral singulièrement abattu. Il avait vu plus clair que nous tous, dès la première heure; il n'eut jamais un moment d'espoir. Il fut tout le temps prophète de malheur, et il était dans le vrai; même il poussait les choses trop loin, et sa tendresse pour sa femme et sa fille qu'il savait en Touraine, l'inquiétait jusqu'à une demi-folie. Il se les figurait sans asile et sans pain, et courant les chemins, dépourvues de toutes ressources; à tout moment cette vision maniaque le faisait fondre en larmes. J'avais beau lui représenter que la province est hospitalière, et qu'elles étaient dans leur famille, et que dans une telle bourrasque c'était une raison de plus pour qu'elles fussent choyées de tous; il ne pouvait se remettre, et cette idée fixe, amollissante et énervante, et qui dura jusqu'au dernier jour de la guerre, avait fini par nous préoccuper pour sa santé. Je m'étais donc attaché à sa personne, et pour distraire son humeur sombre, nous allions tous les soirs à la sortie du Conservatoire des Musées, faire au café d'Orsay une partie de dominos, jamais de ma vie je n'ai tant remué le double six; puis du café d'Orsay je le conduisais chez lui au coin de la place Sainte-Clotilde, et le remettais entre les mains de ses domestiques fort dévoués, qui recommençaient après dîner une partie nouvelle, ou encore je l'emmenais faire une partie de billard au Luxembourg dans la pièce contiguë à mon cabinet et qui dépendait de l'ancien appartement du gendre du grand référendaire du Sénat, le général d'Hautpoul. Parfois dans les après-midi, nous allions visiter à Vincennes un mobile de Rouen, ou nous partions pour Saint-Denis où commandait son beau-frère et cousin, l'amiral Clément de la Roncière le Noury, qui nous faisait, — ô fortune inespérée! — manger des œufs à la coque, et puis

monter au haut du clocher de l'antique abbaye d'où nous observions la canonnade échangée entre le fort de la Briche et les batteries prussiennes. Nous rencontrions là le brave Louis d'Armaillé, alors officier d'ordonnance du général Vinoy, et qui de Saint-Denis rapportait en cachette dans sa voiture une provision de haricots. Ces journées, animées d'un peu de soleil, étaient autant de pris sur les angoisses paternelles du pauvre Clément. Qui de nous d'ailleurs affirmera qu'il n'a pas eu, durant ces affreux cinq mois, son hallucination, sa minute de folie? Je l'ai eue pour ma part le lendemain de la réouverture des murs de de Paris, quand j'aperçus tout à coup entrant dans ma chambre, Léon Forgues, que je savais franc-tireur dans l'une des armées du dehors; je me dressai et le regardai tout hagard sans pouvoir mot dire. Il était là, c'est qu'il avait des nouvelles à me donner des miens; il ne me disait mot, c'est qu'elles étaient mauvaises. Sa grand-mère ne pouvait pas ne pas en avoir reçu, et lui il était là pour me les apporter. Le brave garçon ne comprenait pas ma mine haletante et mon silence; ses premiers mots remirent mon cœur en mouvement, mais trois minutes durant j'avais été fou.

Clément est mort à 61 ans, étant né le 8 décembre 1820; son enfance se passa en partie au Palais du Luxembourg, où logeait son père, comme questeur, je crois, de la Chambre des Pairs, et comme héritier de la pairie de l'ancien sénateur de l'Empire, de ce comte Clément de Ris qui fut enlevé par un coup d'audace encore inexpliqué, en plein Empire, dans son château de Touraine, aventure attribuée à la chouannerie et dont Balzac a fait son livre d'*Une ténébreuse affaire*. Clément rappelait volontiers ses souvenirs du Luxembourg, et aussi les grandes soirées théâtrales de la lutte romantique, auxquelles tout gamin il avait assisté dans la loge paternelle. A Versailles, dans ses dernières années, il fut bien aise de retrouver l'ancien compère de nos travaux, à Soulié et à moi, le bon et honnête Dussieux, celui avec lequel de 1853 à 1861, nous avions collationné tant de manuscrits de Dangeau et de Guillet de Saint-Georges, et tant dessiné de croquetons géographiques sur la guerre de Crimée, et tant tripoté de notes sur les artistes français à l'étranger, et qui nous avait tant compulsé de mémoires sur Mme de Maintenon, en compagnie de Th. Lavallée, que nous appelions le veuf Scarron, et que nous avions tant empoisonné, dans le cabinet de Soulié, de la fumée de nos cigarettes, et tant traîné, durant les repos de nos effrenés collationnements, à travers tous les bosquets du Parc, et des Trianons et de Marly, et à Dampierre, dans les « bavettes » les plus interminables, où aient jamais été épluchées par le détail et avec le plus d'enthousiasme

les splendeurs du grand Roi. — Vingt ans plus tard Dussieux reprenait les mêmes causeries avec Clément de Ris, et celui-ci qui n'était pas de ceux qui font économie de science et de complaisance, aidait de ses recherches et de ses conseils, ce travailleur patient et tenace, labourant chaque jour son sillon, et qui, par Soulié, connaissait déjà si à fond la distribution des petits et grands appartements du Palais de Louis XIV, et de là nous est venue une histoire vraiment définitive du château de Versailles.

Là encore, Clément rencontra notre vieil ami Questel, l'architecte du Palais, le plus excellent des hommes, correct, poli, bienveillant, le beau Questel, comme on l'avait appelé longtemps, l'ami et le protégé de Lenormant, l'artilleur de la garde nationale de 1832, et c'est dans ce costume que l'avait dessiné Ant. Etex; Questel, droit, net et propre comme sa haute taille, l'un des esprits les plus sensés, les plus instruits dans les traditions de son art et du goût le plus pur que j'aie connus, témoins ses beaux travaux de l'église et de la fontaine de Nîmes, et de la préfecture et du musée de Grenoble. Les relations furent faciles et vite amicales dans le même palais, pour ces deux hommes dont l'humeur était si égale et si accommodante, et il en fut de même avec Guillaume, le successeur de Questel comme architecte du palais, quand celui-ci quitta Versailles pour rentrer à Paris, après la mort de sa chère femme, la mère si franche et si loyale de Mme Daumet et de Mme Gion. Et c'est Guillaume, qui, même après avoir été nommé architecte du Louvre, étant resté à Versailles et y visitant souvent notre pauvre Clément, lequel s'était fort attaché à lui, a été chargé par Thérèse Clément de Ris, la fille tant aimée de notre ami, de m'annoncer, à Bellesme, la mort de mon vieux camarade.

CHAPITRE V

LE QUATORZIÈME BULLETIN DES BEAUX-ARTS

I

Le chef de l'Etat a visité le Louvre le 28 du mois dernier. Le ministre des beaux-arts, le directeur des musées, les conservateurs de nos diverses collections, et l'architecte du palais l'attendaient à l'entrée du pavillon

Denon. La visite a été longue et profitable. M. le Président a tout d'abord admiré la galerie basse où sont exposées les belles fontes du Primatice et des Keller d'après les chefs-d'œuvre antiques, puis il s'est étonné de voir entre ces bronzes précieux des fragments mutilés, sans têtes ni bras, de marbres grecs et romains : « Mais c'est un hôpital, cela! n'a-t-il pu s'empêcher de dire, et vous gâtez comme à plaisir votre superbe vestibule. Que vont penser les visiteurs étrangers à ce premier aspect de notre musée national ? Ne sauriez-vous placer là des figures moins invalides, ou ne pourriez-vous rebouter à ces pauvres massacrées les têtes et les membres que nous leur avons connus jadis, sauf à indiquer minutieusement dans vos catalogues les restaurations anciennes ou modernes, et qui d'ailleurs ne trompent que les yeux inexpérimentés ? La première impression de l'entrée au Louvre ne doit éveiller dans les esprits nulle inquiétude mauvaise; elle doit produire tout d'abord plutôt l'idée d'apparat que d'étude. Le recueillement scrutateur naîtra de lui-même dans les salles suivantes consacrées aux chefs-d'œuvre. C'est grand dommage qu'il y ait là autre chose que des bronzes. » — Et le Président, poursuivant sa marche, a commencé à gravir les degrés du grand escalier. Et à mesure qu'il montait, ses regards rencontrant soit sur les paliers, soit dans les profondeurs du rez-de-chaussée, de vieux plats étrusques ou des morceaux informes de statues: « Tessons, tessons, répétait-il, ôtez-moi de là tous ces magots; n'avez-vous donc point des magasins pour y classer toutes ces balayures ? » Il s'est rassuré pourtant à la rencontre qu'il a faite, en haut de l'escalier, de M. Puvis de Chavannes, qui prenait ses mesures pour la décoration de cette cage immense. Le peintre a expliqué à M. le Président les projets déjà conçus par lui, et celui-ci l'a vivement félicité d'avoir à consacrer la maturité de son talent à une entreprise aussi colossale. — « Voilà, a-t-il répété, voilà celui qui en le désencombrant de vos résidus grossiers, va nous remettre cet escalier en ordre et lui rendre sa vraie majesté. »

Le cortège a parcouru successivement toutes les galeries de peintures, de dessins et de curiosités, puis s'est engagé dans le musée Charles X; là le chef de l'État a observé que les vitrines consacrées, dans les dernières salles, aux menus objets de la collection Égyptienne, n'étaient plus de même modèle ni de même luxe que celles livrées, lors de la Restauration, à l'ameublement des premières salles. Il a exprimé le regret de ce désaccord, qui montrait une simplicité, presque une pauvreté, peu digne du Louvre. — « L'ameublement de cette enfilade de chambres doit être uniforme, a-t-il dit; réservez ces vitrines de médiocre matière pour d'autres salles plus humblement décorées; ici elles donneraient à croire que la

nation s'est appauvrie depuis cinquante ans, et n'a plus dans ses coffres de quoi appareiller son mobilier avec celui des anciens jours. »

Et poursuivant sa marche, le Président a voulu descendre vers la galerie basse des Monuments Égyptiens. Ses yeux ont aussitôt rencontré les minces cadres noirs — quelques-uns avec leurs affreux petits rideaux verts, tout jaunis et frippés, — consacrés aux inscriptions coptes et à leurs traductions, et qui remplissent la cage de cet escalier. Se retournant alors vivement vers le personnel des musées qui lui faisait escorte, il s'est écrié : « Messieurs, vous êtes véritablement cruels pour les magnifiques escaliers de votre maison, et vous êtes en même temps bien modestes pour les beaux travaux de votre science. Vous les exposez là sans plus de vanité que les marchands du quai n'accrochent au hasard et sans symétrie leurs images à la devanture de leurs boutiques, et sans plus de pitié pour votre vieux Louvre que si ses murailles, que vous mutilez de vos clous, n'étaient pas quelque peu sacrées aux architectes et aux artistes du monde entier. Les étrangers nous voyant si négligents du bon air de cette maison unique dans l'univers, pourraient crier au scandale, et répandre que nous en laissons gâter les murs par des choses ressemblant à des pariétaires de ruines. Il faut vite remédier à cela, en prenant un grand parti, indiqué par la nature même des œuvres qui sont confiées à votre garde. Ces œuvres se divisent naturellement en deux classes bien distinctes : celles qui sont d'art pur, et celles-là seules doivent remplir sans mélange les galeries et les salles du Louvre proprement dit. Le Louvre est le palais de l'art, de l'art le plus noble, le plus élevé, de l'art des maîtres. Puis vous avez la part, et très considérable et très intéressante, elle aussi, des reliques qui touchent à l'archéologie. C'est un département auquel il importe d'assurer son espace, et d'autant plus large qu'il tend, de par la science, à devenir plus envahissant chaque jour. Que faites-vous donc de cette longue série de salles et de chambres qui s'étend tout le long du quai sous la grande galerie, là où nous avons vu jadis, avant l'Empire, la bibliothèque du Louvre, et qui pourrait vous rendre les mêmes services que l'interminable voie quasi-souterraine qui, à Florence, conduit des Offices au Pitti ? C'est là que vous devez transporter et classer toutes vos inscriptions, en pierres et en papyrus, vos pièces de céramique antique à marques précieuses, vos moulages de stèles, vos copies de peintures Égyptiennes, etc. Ces documents se trouveront là tout près de votre école du Louvre, qui n'est, à vrai dire qu'un ensemble de cours d'archéologie. Ils seront ainsi chez eux, dignement, honorés et honorables, et non plus humiliés par le voisinage des chefs-d'œuvre de la main et de l'invention des artistes supérieurs,

Mon avis, Messieurs, est qu'il faut beaucoup aimer l'archéologie, puisque l'archéologie est la grande éducatrice de l'histoire, mais il ne faut jamais lui sacrifier l'art, parce que l'art est l'éducateur du goût des nations ; c'est lui qui les affine et qui leur prépare leur plus haute élévation dans l'estime et l'admiration des générations à venir. »

Sur ces paroles de M. le Président, le Ministre des Beaux-Arts a promis d'ordonner l'évacuation immédiate des logements qui s'étendent sous toute la grande galerie, et l'architecte s'est engagé à présenter sans retard un plan d'appropriation de ces locaux aux besoins des musées. Le chef de l'État, prenant alors gracieusement congé du ministre et du directeur et des conservateurs des musées, leur a dit : — « Vous me reverrez messieurs, prochainement, car nul ne s'intéresse plus passionnément que moi, comme c'est mon devoir, à ce Louvre qui est l'honneur même du pays. Je ne suis et je ne serai jamais inquiet de vos acquisitions, connaissant votre goût et votre discernement, mais songez bien à les mettre en leur juste valeur par la place que vous leur assignerez dans la merveilleuse châsse destinée à les contenir, châsse aussi précieuse aux arts que les joyaux à elle confiés. Souvenez-vous que ce fut une gloire pour certains hommes, tels que MM. Denon, de Forbin, de Nieuwerkerke, d'avoir donné à cette maison le grand air et la belle tenue, le bel aspect de bon ordre et de magnificence que l'on y vantait de leur temps, qui vous ont fait si fiers vous-mêmes de lui appartenir, et dont après 70, par les incertitudes d'une époque troublée, et le manque d'espace et le tiraillement des services, on a failli se départir un moment. Vous avez, je le sais, la volonté de réparer tout cela. Comptez sur moi et au revoir, je reviendrai bientôt visiter vos acquisitions nouvelles. »

II

Le premier jour du mois prochain sera ouverte au public, au Palais de l'École des Beaux-Arts, l'exposition des modèles de vases pour décoration des squares, jardins et vestibules de nos palais et édifices nationaux. Cette sorte d'ouvrages d'art qui avait produit durant les deux siècles derniers des morceaux de sculpture du plus haut intérêt, à Fontainebleau, à Versailles, aux Tuileries, où ils partageaient avec les figures et groupes en marbre et en bronze l'ornementation de nos jardins et monuments, après avoir exercé le talent des plus habiles statuaires, était complètement abandonnée par nos artistes depuis cent ans ; l'administration des Beaux-Arts a cru devoir en raviver l'usage en proposant un concours à nos plus éminents sculpteurs. Nous croyons savoir que la plupart des

concurrents s'inspirant des merveilles de ce genre dispersées dans les bosquets et sur les terrasses et autour des bassins de Versailles, ont produit des modèles que ne désavoueraient pas les Tuby et les Regnauldin, non plus que ce Pigalle dont on se rappelle les beaux vases venant du château de Ménars et vendus si chèrement l'un de ces hivers derniers. D'autres sculpteurs, malheureusement, faute d'avoir suffisamment médité les principes de la forme des vases fixés avec tant de science par M. Duc dans son rapport à la commission de Sèvres, se sont lancés dans un décor confus et trop chargé, défauts de la céramique actuelle et qui ont gâté les profils de leurs conceptions et la sobriété robuste et de grand goût nécessaire à de telles œuvres. Mais il faut songer que c'est là le premier essai nouveau d'un art quasiment oublié, et qu'un peu de dévergondage y était inévitable. Pour les prochains concours, l'expérience sera faite, les lois du goût seront plus claires pour tous. Dans un temps où l'architecture des châteaux et des villas élégantes a pris tant de développement, la rénovation de l'art des grands vases de marbre fera certainement honneur à l'administration des Beaux-Arts.

III

Monsieur le Ministre,

Il se produit un phénomène bizarre dans l'administration des arts en notre temps : on ne songe pas à faire peindre ou sculpter nos artistes; on ne songe qu'à les faire parler; et qui choisit-on pour leur faire perdre leurs meilleures heures en inutiles discours ? justement les plus habiles, les plus illustres, ceux dont les œuvres font le plus d'honneur à la France. Quand, aux derniers jours de 1873, M. de Fourtou fit entrevoir au nouveau directeur des Beaux-Arts que l'Assemblée nationale désirait lui voir organiser une commission des Beaux-Arts, dont feraient partie quelques députés, celui-ci proposa à son ministre d'adjoindre à six membres du Parlement : MM. Acloque, Beulé, J. Buisson, Clapier, Lambert de Sainte-Croix, de Vinols, cinq fonctionnaires des Arts : MM. de Cardaillac, H. Delaborde, Guillaume, Michaux, Reiset, et deux amateurs : le comte d'Armaillé et Maurice Cottier. Tous les services étaient représentés d'une façon compétente et sans confusion. C'était là une commission fort éclairée ; et elle laissait les artistes à leurs ateliers. Mais cela ne put suffire plus tard à votre prédécesseur M. Wallon, qui, par horreur de la responsabilité de son ministère des Beaux-Arts, eût voulu la partager avec l'univers entier. Il avait la manie de s'affubler de

conseils beaucoup plus gros que lui et sous lesquels il disparaissait. Le 22 mai 1875, il bourrait son conseil supérieur des Beaux-Arts d'une quinzaine de peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, qui n'ont point, que je sache, apporté des lumières bien nouvelles dans les discussions. Ces esprits très éminents, chacun en son art, effarouchés dans leur bon sens par la loquacité facile et banale des députés, des sénateurs, et des autres piliers ordinaires de commissions administratives, ont presque tous gardé le silence, même quand il s'agissait des questions qui leur étaient le plus familières, et que d'ailleurs, soit dit à leur honneur et en signe de leur parfaite loyauté, beaucoup auraient traitées au point de vue de leur tempérament et du parti pris de leur école et de leur éducation forcément systématique, car tout artiste sérieux et convaincu est un artiste à vues personnelles.

Or, vous êtes-vous rendu compte, monsieur le Ministre, de ce que la France a perdu en gaspillant, dans les convocations journalières, les heures de ces grands peintres et de ces grands sculpteurs ? Observant que le conseil supérieur, outre ses séances générales, se subdivise en commissions et sous-commissions, réglant les principes des commandes et des acquisitions, des souscriptions, des expositions de l'État, des manufactures nationales, etc., sans parler des commissions d'art de la Ville où ces mêmes artistes sont presque tous appelés, non plus que de leurs séances obligatoires dans les jurys de l'École des Beaux-Arts, etc., on peut affirmer qu'en un espace de dix ans, ne calculant qu'une diminution par semaine d'un seul mètre de peinture murale, ces six peintres ont fait tort à notre pays de trois mille mètres carrés de décoration monumentale, c'est-à-dire ce qu'il faudrait pour illustrer plusieurs palais ou plusieurs églises par les mains les plus renommées de notre école française. Et l'on ne saurait estimer à moins de vingt statues d'ordre supérieur ce que les sculpteurs de la taille des Guillaume et des Dubois, des Cavelier et des Chapu auraient modelé et mené à fin durant la même période.

Grâce donc, monsieur le Ministre, grâce, au nom du pays, grâce pour ces peintres et ces sculpteurs, et laissez-les là où ils sont utiles, et où ni vous ni moi ne pouvons les remplacer. Faisons dans nos bureaux nos petites combinaisons, où il ont si peu de chose à voir et qui, au fond, leur importent si peu; ce qu'ils regardent est plus haut que nous — Si vous saviez, monsieur le Ministre, combien les artistes, — je ne parle pas des mendiants et des pauvres nécessiteux, — connaissent peu l'administration des Beaux-Arts, et s'en soucient médiocrement, et combien leur sont étrangers les noms des ministres et des sous-secrétaires

d'État, voire des directeurs qui se succèdent là, et cette belle hiérarchie de chefs et de sous-chefs de bureau et de commis d'ordre, et cette paperasserie savante à laquelle nous attachons tant d'importance. Beaucoup de puissants personnages se seront prélassés rue de Valois, dont les trois quarts des peintres et des sculpteurs auront ignoré le passage. Et tant mieux. Cela prouve qu'ils n'ont pas besoin de nous. C'est nous en somme qui avons besoin d'eux. C'est au directeur des Beaux-Arts à savoir le nom et la valeur des artistes, ce n'est pas aux artistes à savoir le nom du directeur.

Si vous m'y autorisez, monsieur le Ministre, j'aurai l'honneur de vous proposer l'organisation d'un conseil nouveau, capable d'étudier à fond la matière de vos arrêtés, à la manière du conseil d'État. N'y seront plus appelés à délibérer sur les questions administratives des Beaux-Arts, que les anciens sous-secrétaires d'État, secrétaires généraux, rapporteurs du budget et surintendants, habitués par l'expérience aux rouages et pratiques de cet important service, assistés de quelques amateurs ayant consacré leur vie aux arts et à leurs besoins. Quant aux artistes, ils seront respectueusement réservés pour la création des œuvres qui honorent la patrie française. La honte sera pour les ministres qui les ont si longtemps détournés de cette tâche sacrée.

IV

On annonce que la Société de Saint-Jean vient de prendre une résolution qui lui fait grand honneur.

Elle avait observé que l'imagerie religieuse en France était, depuis cent cinquante ans, en complète décadence, et que nous étions, depuis un demi-siècle, tributaires de l'imagerie allemande, laquelle s'était, pour s'aviver, retrempée dans les grands maîtres de l'art italien des XVe et XVIe siècles, Léonard, Pérugin, Raphaël, Fra Bartolommeo, etc. Elle a pensé que son patriotisme et le but de son institution la devaient pousser également à la rénovation de l'imagerie française, et elle a tout d'abord choisi comme sujet d'essai la série d'un si grand usage dans nos édifices religieux, églises et oratoires, les 14 compositions du *Chemin de la Croix*. Il n'est pas de plus beaux thèmes ni de plus poignants dans la liturgie catholique, ni de plus propres à exciter le génie des vrais peintres d'histoire; et assurément si cette dévotion eût eu cours au temps du Poussin, le chef austère de notre école n'eût point manqué d'en traiter les scènes passionnantes, comme il s'est assimilé par deux fois les *Sept Sacrements*. M. Joseph Blanc, l'ancien pensionnaire de Rome, imbu des

traditions les plus hautes de l'École Romaine, ayant dernièrement consacré tout son talent à l'exécution d'un chemin de croix de grande proportion pour l'église de Douai, la Société de Saint-Jean a résolu de demander à ce jeune maître la réduction en dessin de ses compositions et elle a confié à nos plus habiles xylographes la gravure sur bois de ces quatorze sujets. Elle a en vue la rénovation en France de ces admirables planches que Titien à Venise, Albert Dürer à Vienne, Rubens à Anvers faisaient exécuter sous leur direction par les plus fameux graveurs sur bois, et qui sont restées des merveilles de vigueur et d'éclat, supérieures aux pièces les plus brillantes de l'imagerie sur cuivre.

V

Mue par l'heureuse initiative de la Société de Saint-Jean, l'administration des Beaux-Arts a tourné, elle aussi, sa pensée vers la gravure sur bois. Elle a songé que cet art était proche de sa fin, aussi menacé que la gravure au burin par les procédés mécaniques, capables de reproduire plus vite et plus économiquement les conceptions des dessinateurs, et que l'État devait respecter ou faire durer aussi longtemps qu'il serait possible toute manifestation directe du génie et de la main de l'homme. La direction des Beaux-Arts a donc résolu de confier à la gravure sur bois la traduction des plus beaux décors de nos théâtres contemporains, œuvres où se dépensent tant de talent et de savoir, et destinées à disparaître si rapidement par leur usage même et par des causes d'insuccès qui ne dépendent point d'elles. Ces bois seront naturellement conservés dans la Chalcographie nationale, à côté des planches de nos graveurs au burin et des pierres nouvellement commandées à nos lithographes, comme témoignages des arts reproductifs du génie de notre siècle, en leurs dernières manifestations. — En conséquence, les plus magnifiques imaginations de MM. Ciceri, Séchan, Feuchère, Badin, Dieterle, Desplechin, Cambon, Jos. Thierry, Rubé, Lavastre, Cheret, Chapron, Carpezat, etc., seront traduites et perpétuées par MM. Yon, Boetzel, Gusman, Chapon, Froment, Chevin, Pisan, Bertrand, A. Joliet, Robert, Thiriot, Pannemaker, Huyot, etc.

VI

Allocution du directeur des Beaux-Arts aux artistes et élèves de l'atelier-école de mosaïque, à l'occasion de la découverte au public de la grande composition de M. Hébert décorant l'abside de Sainte-

Geneviève et exécutée en mosaïque par MM. Poggesi, Vannutelli, et autres artistes de l'atelier national.

Messieurs, et vous aussi jeunes élèves, vous n'avez point oublié la visite dont vous honora un jour d'automne de l'année 1882, Monseigneur Guibert, le vénérable archevêque de Paris; le saint vieillard, gravissant avec courage le rude escalier qui conduisait à votre échafaudage, voulut voir de près vos travaux pour les comparer à ceux qu'il avait admirés dans les antiques basiliques de Rome et de toute l'Italie. Il vous adressa alors les éloges mérités par la magnifique image du Christ, seule encore achevée à ce moment, au milieu des autres figures tracées sur le fonds d'or par le pinceau d'Hébert. Et puis, mes amis, que vous dit encore l'archevêque? Il vous promit, souvenez-vous-en, il promit à votre art des travaux pour des millions, pour beaucoup de millions dans son église du Vœu national à Montmartre. En réalité il était venu s'assurer que vous étiez dignes de ce grand avenir et il vous quittait, sûr que vous étiez capables de seconder ses vues de décoration impérissable pour le monument qui était sa plus chère œuvre, et où il ne voulait pas que les rigueurs de notre climat pussent anéantir rapidement les créations des peintres dont il provoquerait le génie. Des travaux à dizaine de millions, il y a là de quoi donner du cœur à ce petit atelier, né si modestement en un coin de la manufacture de Sèvres, et qu'elle n'a même pas voulu garder dans son palais nouveau, et qu'elle a comme renié, après que vous aviez décoré son fronton d'une frise qui, bon gré mal gré, racontera les premières heures de votre histoire et aussi l'ingratitude de cette maison.

Avant que l'heure ne soit venue de transporter votre atelier de Sainte-Geneviève à Montmartre, je voudrais vous proposer une tâche digne de vous . ce serait la décoration par la mosaïque de cette galerie basse de notre Bibliothèque nationale qui, passant devant la vaste salle de lecture et devant le cabinet des estampes, conduit au grand escalier du monument. L'illustre architecte, M. Labrouste, avait ornementé les murs de cette galerie par le simulacre en pierre d'une lourde tapisserie semée de cabochons de marbres divers ; mais la partie supérieure de cette tenture feinte pourrait être réchauffée par une frise colorée; et comme à ce rez-de-chaussée la peinture à l'huile courrait grand risque de se détériorer aisément, la pensée m'est venue d'y employer l'art indestructible de la mosaïque. Quant à la composition que vous auriez à traduire, elle pourrait représenter soit une sorte de procession de tous les grands génies dont les œuvres remplissent les rayons de ce recep-

tacle universel des sciences humaines, soit, plus simplement, un système de décoration à l'italienne, de branchages jouant dans des balustrades.

En outre, il ne serait ni juste ni digne que dans le palais du Louvre, où l'atelier de Belloni, au temps du premier Empire, a laissé les deux pavages célèbres de la salle de Melpomène et du vestibule en rotonde de la galerie d'Apollon, une place ne fût pas réservée à notre jeune atelier national pour imprimer la trace de son passage, dans le même palais, à l'autre extrémité du même siècle. — Cette place, je la verrais dans les voûtes et tympans du grand escalier du Louvre que M. Puvis de Chavannes a été chargé de décorer. Vous vous souvenez, mes amis, que l'illustre architecte M. Duban, ayant à composer les immenses voussures du grand Salon et de la salle des Sept-Cheminées, jugea avec raison que pour ne point faire tort aux tableaux des grands maîtres auxquels ces salles étaient destinées, il convenait de ne point attirer l'œil du visiteur par des peintures trop brillantes et de même nature. Il employa donc des sculptures en demi-relief, et tout au plus usa-t-il de tons doux et mats pour teinter légèrement les figures de la salle des Sept-Cheminées.

De même, si l'on a choisi M. Puvis de Chavannes pour lui confier, d'accord avec l'architecte, la décoration du grand escalier du Louvre, c'est qu'on a pensé que la peinture douce et mate de cet éminent artiste, se rapprochant le plus, entre les manières de ses confrères, des tons de l'ancienne fresque, conduirait plus tranquillement et plus harmonieusement les spectateurs de la vue des sculptures garnissant le long vestibule et les paliers de cet escalier même, aux galeries contenant les chefs-d'œuvre des écoles d'Italie et de France.

Mais je suis convaincu que la mosaïque, ou, du moins, quelques points espacés de mosaïque, appliqués aux voûtes de cette décoration, y produiraient l'effet magique du tendre resplendissement des étoiles dans un beau ciel de nuit.

A ces très nobles tâches qui ne sauraient vous échapper, et doivent assurer enfin à votre atelier les solides et durables assises d'un établissement vraiment national, préparez-vous, Messieurs, par un redoublement d'études, par la multiplication de vos jeunes apprentis, par l'initiation constante et attentive de ces recrues, destinées à faire votre armée et partant votre force, à tous les secrets de la pratique de votre art, et surtout au plus difficile, celui de traduire largement sur la muraille les cartons à vous confiés, par les procédés les plus sobres et les plus simples. Souvenez-vous que c'est pour fonder ici une école de mosaïque,

et non pas seulement pour y exécuter, au passage, quelques travaux intéressants, que les grands papes Pie IX et Léon XIII vous ont prêté les maîtres les plus expérimentés de la fabrique pontificale du Vatican.

CHAPITRE VI

JALONS DÉPLANTÉS, PROJETS AVORTÉS

Août 1882.

Dans le premier rapport que j'eus à adresser au Ministre, le 6 janvier 1874, à propos du Musée des Copies, je disais que « l'un des grands défauts de l'administration des Beaux-Arts en notre siècle était d'avoir manqué d'esprit de suite ». Les œuvres de ma direction l'ont cruellement éprouvé depuis le lendemain de mon départ. Je cite au hasard :

1° Le *Bulletin des Beaux-Arts* interrompu dès la fin de sa première année. Ce Bulletin, que les rapporteurs du budget des Beaux-Arts ont tous successivement approuvé et réclamé, et d'une exécution si facile, n'a jamais trouvé, pour reprendre sa publication, un directeur assez amoureux de la franche lumière et assez soucieux de la responsabilité de ses actes;

2° La reproduction par la gravure des tableaux et des sculptures ayant obtenu au Salon annuel les médailles d'honneur. M. Turquet a interrompu cette tradition, prévue par un article du règlement, l'année où il se trouva devant la commande d'une planche à graver d'après la belle figure agenouillée de l'ancien évêque de La Rochelle par Jules Thomas. Se résoudre à faire graver une statue d'évêque, a dépassé les forces d'un sous-secrétaire d'État de la République;

3° Il en a été de même des trois planches à l'eau-forte, commandées pour la chalcographie nationale et devant représenter des fêtes ou cérémonies : l'*Inauguration de l'Opéra*, que le pauvre Jacquemart devait graver d'après le beau dessin de Detaille, et que M. Turquet n'a pas commandée à Flameng, tout indiqué pour cette succession, sans doute parce qu'on y voyait le maréchal de Mac-Mahon; — l'*Inauguration de la Manufacture de Sèvres*, commandée à Gaucherel, celle de l'*Exposition universelle de 1878* à Edmond Hédouin; ces deux dernières planches délaissées à coup sûr, sous le même prétexte, et avec le même agrément généreux de l'administration;

4° Et le pauvre atelier de mosaïque honteusement rejeté du giron de

la Manufacture de Sèvres, dont il avait pour première épreuve décoré la façade d'une frise monumentale, d'après le carton de Lameire; et qui ne survit aujourd'hui que caché dans les combles du Panthéon, où il exécute, comme en secret, d'après les cartons d'Hébert, l'œuvre la plus colossale dont les Mosaïstes, ces artistes des âges héroïques, aient doté la France depuis les temps mérovingiens ?

5° Et le projet, approuvé par M. Bardoux, de décorer de peintures et de sculptures les monuments publics de la province, Hôtels de Ville, Palais de Justice, etc. ?

6° Et les commandes de lithographies, approuvées par le même, d'après les œuvres les plus célèbres de l'Art contemporain?

7° Et les plafonds pour le Luxembourg, commandés à Carolus Duran, J. Lefèvre, Giacomotti, Tony Robert Fleury, et qui s'en vont se desséchant sur le même rouleau, de magasin en magasin de l'île des Cygnes, sans prendre jamais leur place dans les salles des Vernet ?

8° Et la continuation des commandes de portraits de contemporains pour les galeries de Versailles, dont le projet m'était venu en tête à propos des insistances de M. Latour-Dumoulin auprès de M. Brunet, pour faire placer à Versailles le portrait de son père?

« La sollicitation qui vous a été adressée, — écrivais-je au ministre, le 4 octobre 1877, — et à laquelle vous n'avez point paru défavorable, de commander pour le musée de Versailles le buste de M. Pierre Latour-Dumoulin, l'inventeur du touage à vapeur, l'un des hommes, a dit M. Dumas, qui ont le plus fait pour la prospérité du commerce en France, m'engage à vous soumettre, dans le même sens, une proposition plus large, dont l'exécution serait certainement bien accueillie par l'opinion publique, et qui comblerait, dans ce même musée d'histoire nationale, une lacune regrettable qu'on nous reprochera plus tard d'avoir laissé s'élargir sans remède ». (J'ai cité, dans le rapport général à M. Bardoux, le reste de ma lettre par laquelle furent motivées les commandes impartiales, en bustes ou en peintures, des portraits de Chateaubriand, de Villèle, de Martignac, de Serres, Royer-Collard, Ampère, Guizot, Molé, Thiers, Berryer, de Lamartine, Dupin, de Montalembert, Lacordaire, Cousin, Mgr Sibour, Mgr Darboy, président Bonjean, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Alfred de Musset, Honoré de Balzac, Ingres, Delacroix, Horace Vernet, Delaroche, Decamps, Flandrin, David d'Angers, Rude, Th. Rousseau, Leverrier, Scribe, Auber, Rossini, Halévy, Félicien David). — Et j'étais souvent amené à procéder ainsi, par improvisation et comme par surprise, pour enlever auprès des ministres des morceaux difficiles, et parfois pour détourner quelque attaque injuste ou dange-

reuse, par exemple le jour où, dans une querelle trop vive au Conseil supérieur sur le terrain des Gobelins, je transportai tout à coup la question sur un projet d'exposition des tapisseries anciennes pouvant être utile à l'enseignement de nos deux manufactures nationales ; je développai immédiatement l'idée et ses moyens d'exécution, qui furent agréés d'emblée par le conseil et le ministre; et de là l'intéressante exposition de tapisseries de toute époque qui obtint tant de succès, en 1876, aux Champs-Elysées, dans les galeries de l'*Union Centrale*, et nous valut comme conséquence le remarquable rapport de Denuelle.

9° Je retrouve la copie d'une lettre adressée par moi, le 13 décembre 1875, à M. de Ronchaud, l'un de mes inspecteurs des Beaux-Arts, que l'on a vu depuis secrétaire général du Sous-Secrétariat d'État des Beaux-Arts, et puis Directeur des Musées Nationaux :

Mon cher Ronchaud,

Voulez-vous bien vous charger d'étudier et de conduire jusqu'au bout, tant auprès de M. de Watteville et de M. Servaux qu'auprès de M. Lafolye, architecte du Palais de Compiègne, une affaire qui me préoccupe depuis longtemps déjà et que je n'ai jamais eu le loisir de poursuivre moi-même. Après l'installation à Compiègne du musée Kmer, M. de Watteville et M. Servaux me parlèrent des nombreux moulages et estampages rapportés du Mexique par M. Mehédin, et m'apprirent que cette collection très considérable d'estampages avait été acquise par l'État. Il en avait laissé la garde à M. Mehédin, lequel les conservait aux environs de Paris, dans une petite habitation occupée par lui, où ils avaient eu singulièrement à souffrir et des ravages des sièges et surtout de l'inclémence des saisons, car les estampages sont là depuis 1867, époque où vous les avez vus, comme moi, à l'Exposition Universelle, au Champ de Mars. Ces Messieurs voulurent bien me dire que leur département consentirait volontiers à se dessaisir en notre faveur, pour une collection publique, de cette très intéressante série de documents plastiques qui pouvait fournir à l'étude les renseignements les plus précieux sur une civilisation dès longtemps disparue. J'ai pensé que si le palais de Compiègne pouvait offrir dans une de ses ailes un asile convenable aux estampages de M. Mehédin, l'érudition ethnographique nous saurait gré de les lui montrer à côté des antiquités cambodgiennes, et que dans tous les cas ils seraient sauvés d'une ruine certaine et prochaine. — Voyez donc MM. de Watteville et Servaux pour vous assurer auprès d'eux s'ils sont toujours dans les bonnes dispositions qu'ils avaient bien voulu m'exprimer ; puis voyez M. Mehédin et ses estampages pour

vous rendre compte de l'importance de la collection à laquelle est attaché en partie l'honneur de son nom et qu'il doit être le premier désireux de voir conservés en lieu sûr ; puis M. Lafolye, qui vous dira où et comment nous trouverions dans le palais de Compiègne l'espace nécessaire ; après quoi nous irions prier M. de Cardaillac de nous prêter son bon concours pour cette installation. Enfin, mon cher ami, faites de cette affaire votre affaire, et si nous réussissons, nous aurons l'honneur d'avoir ajouté, au profit de l'art et de la science, une collection de plus et non des moins curieuses, au cadre magnifique de nos Musées Nationaux.

Tout à vous,

Ph. de Chennevières.

Qu'est-il advenu de cette affaire, prise au vol elle aussi, et dont la conduite à bonne fin semblait si facile ? Tout le monde s'y prêtait de bonne grâce, MM. de Watteville et Servaux, et M. Mehédin, enchanté, semblait-il, de sauver les monuments de sa mission, et le Ministre qui avait bien voulu m'accorder 16,000 fr., s'il m'en souvient, pour les réparations et nouveaux moulages, et M. Lafolye qui avait fini par trouver l'espace suffisant au rez-de-chaussée de Compiègne, et M. de Ronchaud qui s'en allait assez fréquemment visiter l'atelier de M. Mehédin, près la gare de Meudon. Et avec tout cela, deux ans et demi après, quand je quittais la direction, rien n'était mené à terme, rien n'avait pris le chemin de Compiègne, et il est à craindre que rien n'y aille jamais ; et M. de Ronchaud a certainement passé, depuis quatre ans, l'éponge sur cette affaire, sans en transmettre la continuation à l'un de ses confrères de l'inspection des Beaux-Arts.

Depuis quatre ans, j'ai eu le cœur ulcéré par l'abandon de mes pauvres projets, venant de gens qui n'avaient su rien mettre en leur place et les délaissaient ou les enterraient soit par insouciance, soit, il me répugnerait de le croire, par quelque sentiment inavouable.

10° On a laissé languir, de parti pris, mon cher *Inventaire des Richesses d'art de la France*, auquel il semblait que tout le monde voulût tant de bien et dont, depuis mon départ, pas un volume n'a été achevé ou mis en circulation. La crainte ridicule d'avoir à en livrer des exemplaires à d'anciens ministres, exécrés aujourd'hui, a suffi, peut-être, pour en arrêter la distribution, tant les puissants de ce jour excellent à se donner des apparences mesquines.

11° Et la publication des *Restaurations des monuments antiques*, à

laquelle l'Assemblée nationale avait voté un crédit annuel de 20,000 fr. arrêtée, elle aussi.

2° Et les *Archives de l'Académie de France à Rome*, que j'avais fait reconstituer pour la bibliothèque de la villa Médicis, par MM. Lecoy de la Marche et Olivier Merson, et dont j'avais motivé le travail par le court rapport suivant :

Le 30 mai 1874.

Monsieur le Ministre,

Le rapport que M. Olivier Merson déposa à la direction des Beaux-Arts, à la suite de la mission qui lui avait été confiée en 1870 pour aller étudier en Italie l'histoire de l'Académie de France, que Colbert avait établie à Rome, m'a appris que cette grande institution nationale était complètement dépourvue d'archives, et qu'on n'y trouvait aucune trace ni de ses origines, ni des documents administratifs qui devaient lui rappeler la sollicitude et les actes et les réformes diverses de ses anciens directeurs.

J'ai pensé qu'il y avait là, monsieur le Ministre, une lacune à combler, et je vous proposerai de charger M. Olivier Merson, qui achève en ce moment l'impression d'un volume sur l'Académie de France à Rome, et M. Lecoy de la Marche, qui vient de publier un livre intéressant sur la correspondance des directeurs de cette Académie, de rassembler tous les documents nécessaires pour la reconstruction de ses archives, documents dont la copie s'exécuterait sous leur contrôle, dans les dépôts de nos divers établissements publics, par les employés de mon administration.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monsieur le Ministre, votre très humble et très dévoué serviteur.

Ph. de Chennevières.

Quand j'ai quitté le Palais-Royal, toute la période du XVIIe et du XVIIIe siècles, jusqu'en 1789, était complète, et il ne s'agissait plus que d'en relier les nombreux volumes de copies, avant de les expédier à la villa Médicis. Mais aussitôt M. Etienne Arago les réclamait pour son fonds des archives de l'École des Beaux-Arts dont il ne savait comment motiver le titre et les fonctions d'archiviste sans archives. J'ai eu beau presser l'Académie des Beaux-Arts d'intervenir en faveur de son école de Rome, dont elle a le patronage, en invitant le directeur de cette école à réclamer des documents qui lui ont été attribués par arrêté régulier ; il est cent fois probable que cette précieuse suite de volumes formant l'his-

toire la plus minutieuse d'une des plus nobles institutions de la France, restera à Paris perdue et inutile dans un casier des bureaux du Palais-Royal.

13° Et les projets d'agrandissement de cette école des Beaux-Arts, par la reconquête des terrains du mont-de-piété voisin, projets étudiés et réétudiés et auxquels nous avions acquis la faveur du préfet de la Seine, M. Ferdinand Duval ?

14° Et la reconstruction des Gobelins ?

15° Et la translation de l'École des Arts décoratifs sur les terrains de l'Hôtel-Dieu, près de Saint-Julien-le-Pauvre ?

16° Et le projet de loi pour la conservation des monuments et des œuvres d'art ?

17° Et la fameuse question de l'enseignement du dessin, dont les programmes avaient été longuement discutés et minutieusement élaborés par une commission composée d'esprits aussi éminents que ceux de MM. le préfet de la Seine, Guillaume, Delaborde, Cabanel, Lehmann, Muller, Gérôme, Cavelier, P. Dubois, Henriquel-Dupont, Duc, Bœswilwald, Ravaisson, Jourdain, de Cardaillac, Tetreau, de Longpérier, A. du Mesnil, Ath. Mourier, Boutan, Gréard, — et dont je me glorifiais naïvement comme de la maîtresse affaire de ma direction, — qu'est-elle devenue, bon Dieu ! si ce n'est une occasion de grasse sinécure pour une douzaine d'hommes de bonne volonté, et de faveurs dispersées au profit de telle ou telle ville bien recommandée, ou de tels et tels personnages bien recommandants, alors que dans ma pensée elle avait pour but et pour ambition un intérêt général, un service immense et de bas en haut à l'instruction publique et à l'industrie nationale.

Ce sont là ce que j'appelle mes jalons déplantés. Je veux rappeler ici ce que j'ai dit ailleurs de mes projets avortés.

Août 1881.

Dans le rapport général que j'ai adressé à M. Bardoux, au commencement de 1878, sur l'ensemble des travaux de ma direction, j'ai publie la plupart des rapports partiels qui avaient motivé en leur temps les propositions suivies d'effet, et approuvées par ses prédécesseurs. Mais il est d'autres propositions que je n'avais pas été assez heureux ni assez persuasif pour faire accepter par mes différents ministres, et qui pourtant, à mon sens, ne manquaient pas d'intérêt et auraient peut-être fait quelque honneur à l'administration qui les eût endossées. Je n'en citerai que trois ou quatre : le projet de concours pour les tombeaux de Molière et de La Fontaine au cimetière du Père-Lachaise; — le projet de

rétablir la mode des cénotaphes, ou des petits monuments, adossés aux pilastres ou murailles de nos églises, à la mémoire des hommes illustres inhumés jadis dans ces églises; — le projet de participer, par une statue colossale de saint Louis, en cuivre repoussé, au monument que les missionnaires d'Afrique se proposaient d'élever au saint roi, au bord de la mer de Carthage; — celui enfin d'ouvrir un concours européen pour un monument à Pie IX; ce dernier projet, il est vrai, des amis me dissuadèrent de le faire parvenir au ministre, jugeant, avec raison peut-être, que M. Bardoux, dans l'état déjà rétréci et rébellionné des esprits, ne le tiendrait pas pour opportun et ne me saurait nul gré de le lui avoir mis sous les yeux.

Vous m'objecterez, lecteurs, que, même à cette date de 1875, qui fut commune aux trois premiers, même avec des ministres tels que MM. de Cumont et Wallon, étant donnée l'Assemblée qui, par ses égards complaisants pour la minorité démocratique, était en train de faire la République, et lui lâcha la bride malgré ses préjugés antireligieux que celle-ci ne cacha jamais, — les temps n'étaient pas propices aux projets ci-dessus, imprégnés, je ne le nie pas, d'une vague odeur de sacristie. Mais vous m'accorderez aussi que, dans leur esprit et dans leur forme, le vrai patriotisme y tenait hautement sa place, car je n'ai jamais su séparer, quant à moi, l'avenir de mon pays de ses traditions originelles, civiles et religieuses. Il n'est point d'arbre, si vous attaquez et meurtrissez ses racines, qui ne doive à bref délai dépérir et tomber.

Le 22 février 1875, je recevais du Ministre la lettre suivante, qui fut reproduite par quelques journaux:

Monsieur le Directeur,

Mon attention vient d'être appelée sur l'état de dégradation où se trouvent, dans le cimetière du Père-Lachaise, les tombeaux de Molière et de La Fontaine. Il me paraît indispensable, pour l'honneur des lettres, de mettre fin à un pareil état de choses. Vous voudrez bien, en conséquence, m'adresser d'urgence un rapport à ce sujet. Vous examinerez spécialement la question de savoir si nous devons nous contenter de simples réparations, ou s'il ne conviendrait pas, au contraire, d'élever à Molière et à La Fontaine des monuments dignes à la fois de ces grands poètes et de la France qui les compte parmi ses plus illustres enfants.

Recevez, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts,

A. DE CUMONT.

Cette dépêche, je ne le sus que plus tard, était provoquée par une note de l'Académie française, qui signalait au Ministre l'état, assez honteux en effet, de délabrement des deux tombeaux du Père-Lachaise. La presse en fit aussitôt assez grand bruit. Le lendemain du jour où elle avait reçu du ministère communication de la lettre de M. de Cumont, je voyais pleuvoir autour de moi des demandes d'architectes et de sculpteurs ; des articles très remarquables furent publiés à cette occasion ; je citerai entre autres ceux de M. Edouard Drumont, dans la *Liberté* du 26 février et du 2 mars, où se trouvaient produits des documents absolument nouveaux et des plus étranges, sur la livraison à Alexandre Lenoir des restes de Molière et de La Fontaine par l'administration municipale du IIIe arrondissement (Division de Brutus), le 18 floréal an VII, et sur leur dépôt dans les cercueils du Musée des Monuments français, le 17 thermidor an VII et le 17 vendémiaire an VIII.

Quant à moi, après l'enquête nécessaire et attentive, je répondais à M. de Cumont :

1er mars 1875.

Monsieur le Ministre,

Conformément à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, je suis allé visiter au cimetière du Père-Lachaise les tombeaux de Molière et de La Fontaine. J'ai constaté qu'en effet ces monuments, qui contiennent les restes des deux génies les plus populaires de la France, se trouvaient dans un état de dégradation tout à fait indigne de notre pays. J'ajouterai, monsieur le Ministre, que même à leur origine et avant le ravage des années, ces monuments n'ont jamais été dignes des noms illustres qui y sont inscrits.

Il ne faut point s'en prendre toutefois au bon citoyen qui les édifia ; il convient au contraire de louer la piété patriotique qui les lui fit élever avec les faibles ressources dont il disposait, et qui sauva en somme des dernières profanations et peut-être de la voirie ces ossements qui nous sont sacrés à tous.

Vous n'ignorez pas, monsieur le Ministre, que ces restes de Molière et de La Fontaine, qui reposaient depuis un siècle dans le cimetière Saint-Joseph, furent exhumés le 6 juillet 1792, et ne furent transportés aux Petits-Augustins que le 7 mai 1799, après les plus tristes vicissitudes et le plus honteux abandon. M. Alexandre Lenoir, qui leur offrait enfin un abri dans le Musée des monuments français, les conserva dans ce qu'il appelait son *Elysée*, jusqu'au 6 mars 1817, jour où après avoir

été présentés à l'église Saint-Germain-des-Prés, ils furent conduits au cimetière du Père-Lachaise.

Les tombeaux que nous leur voyons aujourd'hui sont les mêmes que ceux auxquels le public s'était accoutumé dans le jardin des Petits-Augustins ; ils n'ont rien, il faut le dire, des monuments funèbres de l'époque des deux grands poètes. M. Lenoir, je le répète, fit pour le mieux et obéit à la mode un peu maigre de son temps ; mais, rien qu'en recueillant des ossements délaissés, il rendit à l'honneur de la France un immense service. Aujourd'hui, ces deux tombeaux nous paraissent un peu mesquins quand on les mesure à ce qu'ils contiennent. De plus, les matériaux, qui n'étaient pas de l'espèce la plus durable, se sont rongés et délités ; l'inscription de la tombe de Molière est devenue difficile à lire ; certaines lettres se sont détachées, deux des masques comiques et la couronne en bronze sont tombés. Le sarcophage de La Fontaine est dans un état de dégradation pire encore, quant à la pierre ; l'inscription ancienne a disparu ; les ornements en bronze (le renard placé sur la tombe et les bas-reliefs représentant des sujets de fable) sont néanmoins mieux conservés.

S'il ne s'agissait que d'une réparation devenue imminente et indispensable, je vous proposerais, monsieur le Ministre, de modifier complètement le choix des matériaux et de substituer le granit ou le marbre à des pierres que le temps a dévorées trop vite. Mais, si j'ai bien compris l'esprit de votre lettre, ce n'est pas en réalité une simple restauration que vous jugeriez bon d'entreprendre pour des tombes qui ne présentent en elles-mêmes aucun intérêt d'art ni d'ancienne tradition. Vous croiriez, et cette pensée vous fait le plus grand honneur, qu'il convient plutôt « d'élever à Molière et à La Fontaine des monuments dignes à la fois de ces grands poètes et de la France, qui les compte parmi ses plus illustres enfants ». Le monde entier des lettres partagera votre sentiment, et j'ai cherché les moyens d'entrer le mieux possible dans vos vues.

Il est fâcheux, monsieur le Ministre, que la France ne possède pas un Campo-Santo comme en consacraient à leurs morts fameux les plus petits États de l'ancienne Italie ; l'Angleterre a son Westminster, Florence son Santa-Croce ; mais la loi ne nous permet plus à nous de confier aux églises les restes de nos grands hommes (1), et c'est dans un cimetière qu'il faut chercher leur place.

(1) Je n'eusse jamais, pas plus alors qu'aujourd'hui, proposé pour cette destination, la basilique de Sainte-Geneviève. L'épreuve a été faite en 1791 et en 1830, et il faut avouer qu'elle n'a point réussi. Proud'hon est d'accord là-dessus avec Michelet, et M. J. Claretie et tous les républicains de bon sens. Dans sa lettre du 14 juillet 1881, Mme Michelet, parlant au nom de son mari, réclamait pour Mirabeau, au Père-Lachaise, juste, la place que, six ans auparavant, je proposais pour Molière et La Fontaine.

Il appartiendrait certainement à la ville de Paris et à son administration de tracer sur une des hauteurs qui l'environnent un champ sacré, un asile monumental où viendraient se reposer les plus glorieux de nos morts : le respect traditionnel du Parisien pour la mort trouverait certes là à se manifester noblement et à satisfaire ses plus religieux instincts. Il n'est pas douteux que l'édilité parisienne ne s'honorât beaucoup aux yeux de ses administrés par l'exécution d'un pareil projet.

Sur l'emplacement assez étroit qu'occupent aujourd'hui côte à côte les tombes de Molière et de La Fontaine, il semble assez difficile d'élever deux monuments dans les conditions d'importance et de splendeur que rêvera pour eux l'admiration nationale, et je ne vois dans le cimetière du Père-Lachaise qu'une place véritablement convenable : ce serait au milieu et à mi-côte de la large avenue qui de la porte principale conduit à la chapelle.

La ville de Paris, qui rentrerait en possession d'un terrain profitable, ne saurait vous refuser les quelques mètres carrés destinés à décorer l'entrée de sa plus importante nécropole par deux tombes jumelles consacrées à ce que la France a de plus glorieux.

Quant aux dépenses qu'entraînerait l'exécution des soubassements et des marbres sculptés, il ne faut pas se dissimuler qu'elle devraient être considérables, plus considérables que n'en pourra supporter de sitôt le budget des Beaux-Arts. Mais ce sera là une œuvre nationale à laquelle ne refusera certainement son vote aucune Assemblée française, et si l'Assemblée ne croyait pouvoir s'y associer, je suis convaincu qu'il nous serait facile de pourvoir aux nécessités de l'entreprise par l'appel à une souscription nationale.

Quel que soit, monsieur le Ministre, le parti que vous adoptiez pour la place des tombeaux et l'ouverture des crédits nécessaires, il est un principe que je dois vous proposer dès aujourd'hui ; c'est celui du concours national à ouvrir pour les deux monuments de Molière et de La Fontaine. Jamais plus beau sujet ni mieux fait pour les inspirer ne fut offert aux artistes de notre pays, et je ne doute pas que les plus illustres de notre école ne s'empressent d'y prendre part. Si vous approuvez ce principe, j'aurai l'honneur, après avoir pris vos décisions relativement aux questions d'emplacement et des moyens d'exécution, de vous soumettre prochainement le programme du concours, programme qui demande quelque loisir pour être convenablement étudié.

Le Directeur des Beaux-Arts,

Signé : PH. DE CHENNEVIÈRES.

L'occasion était unique en effet, et jamais nos sculpteurs du XIXe siècle n'en retrouveront une plus belle, de renouveler les merveilles des Anguier, des Girardon et des Coyzevox. Pensez donc à la taille de ces deux génies, les plus français de France, et les plus aimés, et à leur popularité universelle. M. de Cumont n'eut pas le temps d'ailleurs d'assister, comme ministre, à l'effondrement subit de sa généreuse pensée. M. Wallon venait à peine de s'asseoir dans son fauteuil qu'il recevait la lettre suivante des promoteurs mêmes de l'affaire, lettre qui tombant dans les mains d'un ministre débutant, naturellement économe et peu porté aux choses d'éclat, devait couper court à tout ; — et ainsi fut-il.

INSTITUT DE FRANCE
—
ACADÉMIE FRANÇAISE
—

Paris, le 17 mars 1875.

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

A monsieur le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes, et des Beaux-Arts.

Monsieur le Ministre,

Je réponds tardivement à la lettre que votre prédécesseur, l'honorable M. de Cumont, a bien voulu m'adresser le 8 de ce mois. Elle n'est parvenue au secrétariat de l'Institut que le 13, et il n'a pu en être donné communication à l'Académie que dans sa séance d'hier.

Par cette lettre, monsieur le Ministre transmettait à la Compagnie, en lui demandant son avis, copie d'un rapport de M. le Directeur des Beaux-Arts, sur la restauration devenue nécessaire des tombes de Molière et de La Fontaine, dans le cimetière du Père-Lachaise.

Sans méconnaître ce que les propositions de M. de Chennevières ont de patriotique et d'élevé, l'Académie croit devoir s'en tenir au vœu modeste, et d'un accomplissement facile, qu'elle a d'abord exprimé.

La gloire, toujours si présente, de nos deux grands poètes, ne semble pas réclamer, pour s'entretenir et se perpétuer, des monuments nouveaux. Pour donner satisfaction au sentiment public, c'est peut-être assez que leurs tombes, à la place et sous la forme auxquelles est accoutumée, depuis le commencement du siècle, la piété des visiteurs nationaux et étrangers, n'affligent plus les regards par une apparence fâcheuse de négligence et d'abandon. D'intelligentes et peu dispendieuses répara-

tions suffiraient sans doute à amener promptement un si désirable état de choses.

Veuillez agréer, monsieur le Ministre, la nouvelle assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très obéissant serviteur.

Signé : PATIN.

Inutile d'ajouter que, conformément aux désirs peu exigeants de l'Académie française, deux ou trois maçons changèrent deux ou trois pierres, replantèrent deux ou trois clous et il ne fut plus jamais question, de par le Ministre, ni de Molière, ni de La Fontaine.

* * *

Cependant ce premier projet avait eu presque immédiatement une sorte de post-scriptum, de moindre importance en apparence, mais qui pouvait toutefois offrir à la Direction des Beaux-Arts une série considérable et fort intéressante de travaux à poursuivre. Le 2 avril 1875, j'adressai à M. Wallon la lettre suivante :

Monsieur le Ministre,

J'ai reçu hier la visite de M. le Curé de Saint-Étienne-du-Mont, auquel le bruit qui s'est fait dernièrement dans la presse à l'occasion des tombeaux de Molière et de La Fontaine, avait suggéré la pensée que des monuments convenables pourraient être élevés dans son église à la mémoire de Pascal, de Racine et de Lesueur, qui, tous les trois, y ont été inhumés, et dont elle conserve les inscriptions tumulaires au moins pour les deux premiers.

Je crois, monsieur le Ministre, que la mise à exécution de ce projet ferait honneur à la Direction des Beaux-Arts et qu'elle ne pourrait mieux appliquer ses crédits qu'à la commande des bustes de ces trois grands génies français, bustes destinés à faire partie, dans Saint-Étienne-du-Mont, de petits monuments funèbres, pareils à ceux qui, appliqués aux piliers et aux murailles sacrées, remplissaient du XVIe au XVIIIe siècle les églises de France, aussi bien que celles d'Italie et de toute l'Europe chrétienne.

En conséquence, je vous proposerai de confier la commande du buste de Blaise Pascal à M. Allouard, celle du buste de Racine à M. Chervet, la commande du buste de E. Lesueur à M. Iselin, et de destiner ces trois bustes à l'église Saint-Étienne-du-Mont, pour la décoration d'appliques funéraires dans lesquelles entreraient naturel-

lement celles de leurs épitaphes qui ont été conservées jusqu'aujourd'hui.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Directeur des Beaux-Arts,

Signé : Ph. de Chennevières.

L'illusion ne fut pas longue : M. le Ministre me renvoya sans retard mon rapport, que j'avais cru plus conforme à ses idées ; seulement au lieu de signer l'*approuvé* administratif que j'attendais, il avait écrit en marge ces simples mots : « Je ne puis souscrire à ce projet. H. Wallon. » Tout n'est pas rose, je vous l'assure, dans ce métier de directeur des Beaux-Arts. Combien de fois le même ministre ne devait-il pas me répéter que ce n'est pas lui qui aurait jamais approuvé les rapports sur la décoration du Panthéon ; mais la troisième épreuve était mieux faite encore pour m'enlever toute patience et tout courage.

* * *

Un jour je vis entrer dans mon cabinet, au Palais-Royal, un grand moine blanc, de stature et de figure superbes, dont la robe religieuse était couverte d'un vaste burnous arabe, et qui s'annonça à moi comme envoyé de l'archevêque d'Alger. Il venait m'entretenir d'un projet de Mgr Lavigerie, et me parla d'un monument funéraire en l'honneur de saint Louis, qu'il s'agissait de reconstruire sur la colline de Byrsa, l'ancienne citadelle de Carthage, là où était mort, en 1270, aux portes de Tunis, le vaillant patron de la France. Charles X, le lendemain même de la prise d'Alger, s'était fait céder à perpétuité, par Hussein-Pacha, bey de Tunis, « un emplacement dans la Maalka suffisant pour ériger un monument religieux en l'honneur de Louis IX, à l'endroit où ce prince est mort », et Louis-Philippe y avait fait bâtir une fort modeste chapelle de vingt-cinq mètres carrés. On voulait faire plus digne de la France, car la chapelle nouvelle, d'un caractère mieux d'accord avec l'architecture africaine, devait servir de centre à deux établissements hospitaliers, rappelant aux populations de ces côtes la charité du saint roi. Je répondis tout d'abord à ce représentant de la noble congrégation des missionnaires d'Afrique qu'il ne devait pas compter sur la Direction des Beaux-Arts pour aider de ses fonds à la construction dont il me parlait, mais que le jour où il serait question de la décoration de l'édifice, je regarderais comme un devoir pour mon administration de coopérer au décor d'un monu-

ment où était intéressé l'honneur de la nation. Il fut convenu que je le reverrais quand le moment serait venu, et qu'il me communiquerait alors les plans de l'architecte. Très peu de temps après, me trouvant en vacances dans ma petite ville de Bellesme, la rencontre d'une lecture dans un journal me donna l'occasion d'écrire directement, le 25 août 1875, la lettre suivante à Mgr l'archevêque d'Alger :

Monseigneur,

Aujourd'hui, jour anniversaire de la mort et de la fête de saint Louis, dans la petite ville devant laquelle, pour la première fois, avec sa mère Blanche de Castille, il vit la guerre et combattit la trahison, je lis la lettre éloquente que vous adressez à la Société des missionnaires, fondée par vous à Alger, pour les encourager à la restauration du sanctuaire élevé au saint roi sur les ruines de Carthage.

Je m'estimerais bien heureux, Monseigneur, de pouvoir contribuer, selon mes forces, à votre bonne œuvre et à votre pensée patriotique, en proposant à M. le Ministre de faire participer la Direction des Beaux-Arts à la décoration de ce monument si profondément national.

Il y a quelques semaines déjà, dès qu'il fut question de l'entreprise par vous de ce glorieux travail, je m'étais enquis des plans du premier édifice, élevé, je crois, vers 1840; mais je n'avais pu me les procurer. Il me paraît aujourd'hui plus simple de m'adresser directement à Votre Grandeur pour savoir si une figure agenouillée ou couchée du roi saint Louis, et un ou deux bas-reliefs ne trouveraient point une place convenable dans la chapelle projetée par vous et quels en devraient être les dimensions et les sujets.

Ce serait, je le répète, Monseigneur, un grand honneur pour la Direction des Beaux-Arts de prendre part, — dans la mesure de ses humbles ressources, et en espaçant ses commandes selon les nécessités de ses crédits, — à une œuvre si éminemment française, et je ne doute point que M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts ne voulût bien approuver la proposition qui aurait pour but de glorifier sur une terre étrangère, sanctifiée par sa fin admirable, le plus vraiment grand de nos rois, dont lui-même a écrit l'histoire.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble et très dévoué serviteur.

Ph. de Chennevières.

Le 17 septembre, Mgr Lavigerie voulait bien m'annoncer la prochaine visite de l'architecte porteur de l'avant-projet du monument; ce ne fut

toutefois qu'en janvier 1876 que le R. P. Charmetaux, supérieur des missionnaires, vint se représenter à moi avec un petit plan indiquant suffisamment la forme, dans le goût arabe, non seulement de la chapelle avec les autels de Saint-Louis, de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis, mais aussi du portique à colonnade cintrée qui l'encadrait en arrière, et des deux vastes caravansérails, également à portiques, qui la flanquaient à distance des deux côtés; l'un, destiné à servir d'asile pour des vieillards incurables; l'autre, devant former asile pour des enfants orphelins. Ce qui me frappa dans l'heureuse combinaison architecturale de la chapelle, sorte de grand tombeau de marabout, où dans le support des coupoles, le style africain se combinait ingénieusement avec certains détails de style roman, rappelant le terrain de France et l'époque du pieux héros couronné, ce fut une statue équestre colossale qui, juchée sur un haut piédestal dominant le porche de l'édifice, regardait vers la mer et devait frapper de loin la vue des navigateurs, abordant aux côtes de Tunis. Je me dis que la grande œuvre d'art du monument, c'était cette statue, et je me demandai comment nous pourrions aider à son exécution. Quelques jours après, je me rencontrai avec le préfet de la Seine, M. Ferdinand Duval, et comme je savais, — par la quasi-commande faite par lui au sculpteur Jacquemart d'une statue équestre de Philippe-Auguste, pour l'une des places de Paris, — qu'il entrait dans sa pensée de décorer divers points de sa grande ville d'œuvres considérables de cette sorte, je lui demandai s'il ne consentirait point à partager avec la Direction des Beaux-Arts les frais du modèle d'une statue équestre de saint Louis, dont la place était tout indiquée à l'extrémité de l'île portant le nom du saint roi, et qui aurait certainement produit de ce côté de l'entrée de Paris un effet admirable. J'avais calculé que les frais du modèle étaient, dans les travaux de cette nature, la dépense relativement la plus onéreuse; s'ils étaient partagés entre la préfecture de la Seine et la Direction des Beaux-Arts, l'affaire devenait bonne pour chacune des deux administrations, et je n'aurais plus, pour ma part, qu'à songer à l'exécution de la statue en cuivre repoussé, système peu coûteux, et convenant à merveille, par sa légèreté, à la place que l'œuvre devait occuper là-bas, sur un piédestal qu'il ne devait point écraser. M. Ferdinand Duval ne refusa point mon offre, dont nous devions reprendre plus tard la discussion, et je crus enfin que l'heure avait sonné de soumettre l'affaire à M. Wallon. Je me souviens que, naïvement, pour adoucir par tous les moyens possibles la rigidité du ministre parcimonieux et me rendre favorable l'historien de saint Louis, j'avais emporté dans ma poche, pour le lui offrir, un petit livre dont Sainte-Beuve a dit

quelque part deux mots élogieux, les *Aventures du petit roi saint Louis devant Bellesme.* J'entre dans le cabinet du ministre, mon innocent petit livre à la main, j'explique de mon mieux le but de ma visite et les préliminaires de la négociation, et les moyens prévus et étudiés. M. Wallon, — que saint Louis et Jeanne d'Arc le lui pardonnent! — ne me laissa même pas aller jusqu'au bout. Il m'arrêta net, de l'air obstiné et sans grâce qu'il savait si bien prendre, et qui cassait bras et jambes de ses chefs de service. Et Dieu et le Secrétaire général du ministère savent seuls dans quel état d'exaspération je refranchis ce jour-là la porte de ce cabinet que les plus désireux de bien faire n'ouvraient jamais qu'à regret.

Cependant, comme il est dit qu'il n'est pas l'un des ministres sous qui j'ai servi, auquel je n'aie à cœur d'avoir quelque obligation, je tiens (malgré toute une année quasi perdue dans une inaction forcée) à confesser que je dois à M. Wallon cette reconnaissance qu'il m'a autorisé à organiser, d'accord avec l'*Union centrale*, l'exposition des tapisseries anciennes, par laquelle fut éclairée en une fois la tradition complète de cet art bien français, et aussi qu'il m'a permis d'attacher le grelot, dans le conseil supérieur des Beaux-Arts, de la grandissime question de l'enseignement du dessin dans les établissements d'instruction primaire et secondaire. Je dois même ajouter que cette question, si claire à son origine, et si embrouillée et délaissée depuis, fut poussée par lui avec plus d'ardeur et de bonne volonté que je n'en ai rencontré dans les ministères suivants.

*
* *

Le dernier rapport que j'aie à citer ici s'explique assez de lui-même et quand je le relis, je ne puis me défendre de penser qu'il fallait que je me sentisse, déjà à cette heure du 13 février 1878, bien fatigué de ma fonction et bien pressé de la quitter, pour songer à tracer sur le papier une telle proposition. Oser la glorification d'un pape qui, seul entre les souverains de l'Europe, manifesta fièrement sa pitié pour la France en son heure d'agonie, pour la France à laquelle il devait ses propres malheurs, et l'abattement de l'Église, — quel est le ministre de la République française qui eût survécu vingt-quatre heures à l'approbation d'un tel projet? C'était folie, et il n'en faut point demander de cette espèce aux hommes d'État de notre temps.

Monsieur le Ministre,

La Rome moderne n'a pas, dans ses édifices sacrés, de monuments plus considérables que les tombeaux de ses papes. On dirait que l'art a

voulu résumer là, en chaque siècle, ses combinaisons les plus savantes et ses inspirations les plus élevées. Les artistes de tous les pays y ont apporté leur part de génie, aussi bien nos Français, les Jean de Douai, les Francheville, les Legros, les Théodon, que le Danois Thorwaldsen, que le Flamand Duquesnoy, que les plus illustres enfants de toutes les principautés italiennes. Ces œuvres se sont toujours exécutées à Rome, alors que Rome était, par excellence, la ville d'élection des sculpteurs, la patrie des chefs-d'œuvre. Aujourd'hui que notre école française de sculpture se croit en droit de le disputer à toute école contemporaine, ne jugerez-vous pas, monsieur le Ministre, que nos statuaires auraient quelque titre pour concourir avec leurs rivaux d'Italie, de Belgique, d'Angleterre ou d'Allemagne, quand il s'agira de l'exécution du monument que le respect universel va élever dans Rome au pape Pie IX. Consultez les artistes d'Europe et d'Amérique, et tous vous diront qu'ils regarderaient comme leur gloire suprême d'avoir une œuvre capitale, le tombeau de Pie IX, placé et livré à l'étude de toutes les générations dans l'une des basiliques de la Ville Éternelle. Ne pourrait-on point prendre occasion de l'Exposition universelle de 1878, où fonctionnera un jury international destiné à récompenser les œuvres de toutes les écoles, pour soumettre à ce jury les projets d'un concours qui intéresse le monde entier, le tombeau du pape Pie IX?

J'ai l'honneur de soumettre à monsieur le Ministre des Cultes et des Beaux-Arts la pensée d'un tel concours, m'en remettant à lui pour arrêter ou approuver un projet qui serait en lui-même une grande provocation à l'élan de toute notre école de sculpture, sûre à l'avance d'un triomphe éclatant, en même temps qu'un juste hommage à celui qui fut tendre à la France au milieu de ses propres angoisses, et dont la force d'âme généreuse et inflexible et la sérénité héroïque ont fait l'admiration de toutes les nations, j'allais dire de toutes les religions.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monsieur le Ministre, votre très humble et très dévoué serviteur.

Le Directeur des Beaux-Arts,

PH. DE CHENNEVIÈRES.

En voilà assez pour ce chapitre, — projets avortés, rêves en l'air, fumée, fumée, — et qui valent à peine qu'on s'en souvienne. Même les entreprises commencées par moi dans des conditions qui semblaient durables, ne les ai-je pas vu tourner en fumée, elles aussi? La seule observation que je veuille noter ici, en forme de moralité à l'usage de

mes successeurs, c'est que si, comme leur devoir le leur commande, ils mettent sérieusement le bien de l'art éternel au-dessus du bien de la politique passagère, ils devront considérer que les monuments religieux sont autrement propres que les édifices civils au développement de ce que les vrais artistes portent de supérieur dans leur génie, et que, même dans une époque athée, — l'homme étant, selon la définition antique, un animal religieux, — c'est aux murailles d'un temple ou aux stèles d'un *campo santo* qu'ils suspendront toujours de préférence leurs plus nobles et leurs plus enthousiastes inspirations.

POST-SCRIPTUM

6 mai 1883.

A propos des étranges aventures d'outre-tombe, par lesquelles passèrent, à l'époque révolutionnaire, les ossements vénérés de Molière et de La Fontaine, je voudrais insérer ici deux documents relatifs à d'autres ossements, qui devront intéresser plus vivement encore le cœur de la France, tant qu'il restera un cœur à notre patrie; je veux parler des reliques de ces rois et de ces reines qui firent la nation française, et que la fureur révolutionnaire arracha aux tombeaux de Saint-Denis en octobre 93. Dans ces jours d'abominable rage populaire, où le monde étant renversé par la loi nouvelle, ce qui avait été grand sortit de ses caveaux funéraires pour être traîné dans l'ordure, et ce qui était l'ordure même terrifia et gouverna notre pays, — où Hugues Capet, François Ier, Henri IV et Louis XIV furent, à l'éternelle honte de la Révolution, tirés de leurs cercueils violés pour être jetés dans la fosse où la chaux devait anéantir ce qui restait de leur poussière humaine, un homme s'était trouvé là qui, mû par je ne sais quelle vague piété patriotique et au risque de sa vie qu'il avait déjà jouée vingt fois en semblable rencontre, avait ramassé quelques débris de ces ossements sacrés; et Alexandre Lenoir les avait plus tard confiés à la curiosité respectueuse de ses amis. Alors que M. de Nieuwerkerke fut chargé par Napoléon III d'organiser au Louvre le *Musée des Souverains*, la décision de l'empereur éveilla dans les quelques familles dépositaires de reliques royales, l'idée de mettre en lieu sûr et honorable les augustes restes dont l'avenir les inquiétait et qui pouvaient être méconnus par une génération oublieuse. Le surintendant reçut les lettres suivantes avec les ossements royaux qu'elles décrivaient et authentiquaient :

Monsieur le Surintendant,

Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir, il y a quinze jours, vous

m'avez invité à vous faire une notice historique au sujet des ossements royaux qui se trouvent en ma possession.

Je vais être obligé d'entrer dans quelques détails, mais je tâcherai d'être aussi bref que possible.

Vous m'avez dit que ces ossements ne vous étaient pas inconnus et que vous aviez déjà été informé de leur existence. Je n'entreprendrai pas, dès lors, d'expliquer comment M. Ledru, ancien maire de Fontenay-aux-Roses, se les était procurés.

Il me suffira de vous faire connaître que M. Ledru avait été l'ami intime du chevalier Lenoir, le fondateur du Musée de Curiosités, dit des Petits-Augustins, lequel, créé en 1793, fut fermé sous la Restauration, et que le chevalier Lenoir avait assisté, comme inspecteur, à l'exhumation des cadavres, lors de la profanation des tombes royales de Saint-Denis, qui eut lieu au mois d'octobre 1793.

Ce que je dois surtout vous expliquer, c'est comment les objets ont quitté le cabinet de curiosités du maire de Fontenay pour devenir ma propriété.

M. Ledru est mort vers 1834 ou 1835; c'est sa veuve, Mme Ledru, née Lemaire, ma tante, qui me les a donnés en 1842 ou 1843. J'avais quinze ou seize ans, j'apprenais le dessin depuis quelque temps et, comme je paraissais avoir des dispositions pour les arts, Mme Ledru, qui avait pour moi une grande affection et qui suivait mes progrès avec une sollicitude presque maternelle, me remit ces ossements en me disant qu'ils pourraient m'être utiles pour l'étude de l'académie.

Elle ne me parla aucunement de leur origine ; mais elle me recommanda de les conserver soigneusement, et, lorsque je ne m'en servirais plus, de les rendre à la terre.

Je les dessinai sous toutes leurs faces, puis comme par un pressentiment de leur valeur historique, je les renfermai soigneusement dans un coffre, le même qu'ils occupent encore aujourd'hui.

Je me rappelle que plusieurs fois ma tante me demanda si je les avais encore et qu'elle me renouvela sa recommandation de ne pas les donner et de les ensevelir s'ils n'étaient pas utiles.

Ce n'est que lorsque ma tante mourut, au mois d'octobre 1848, que j'appris, presque par hasard, l'importance du cadeau qu'elle m'avait fait.

Comme j'assistais, quelques jours après son décès, au dépouillement de ses nombreux papiers, j'entendis un des hommes d'affaires lire à haute voix une liste d'ossements dont la réunion paraissait assez étrange. Je fus frappé du rapport qui existait entre cette liste et les objets dont j'étais possesseur; je réclamai le papier et aussitôt que je fus rentré chez moi,

je fis une comparaison à la suite de laquelle je fus convaincu que j'avais entre mes mains une *omoplate de Hugues Capet*, un *fémur de Charles V*, un *tibia de Charles VI*, une *vertèbre de Charles VII*, une *vertèbre de Charles IX*, une *côte de Philippe-le-Bel*, une *côte de Louis XII*, la *mâchoire inférieure de Catherine de Médicis*, un *tibia du cardinal de Retz*.

Les étiquettes hiéroglyphiques qui se trouvent sur les ossements, et que j'avais prises, jusqu'alors, pour des abréviations scientifiques, répondaient exactement aux indications contenues dans cette liste si heureusement retrouvée. (C'est sans doute, au moment même où les ossements ont été recueillis, que ces étiquettes, faites avec la plus grande hâte, y ont été adaptées.)

Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'importance de cette liste qui, bien qu'elle ne soit revêtue d'aucune signature, porte en elle-même un caractère d'authenticité incontestable. A cette liste est joint un deuxième papier sur lequel sont écrits par une autre main (peut-être celle du Chevalier Lenoir) les noms des souverains (il n'est pas question du cardinal de Retz), la date de leur décès, l'âge qu'ils avaient quand ils sont morts et la date d'ouverture des tombes royales.

Quelques jours après cette trouvaille, M. Ledru-Rollin, maire de Fontenay-aux-Roses, fit demander à la succession si l'on avait trouvé les objets en question. Il lui fut répondu qu'ils m'avaient été donnés depuis quelques années déjà.

Quelques mois plus tard, je lisais dans un roman de M. Alexandre Dumas, intitulé : les *Mille et un Fantômes*, chapitre IV, un passage où l'illustre conteur parle de ces ossements qu'il avait eu l'occasion de voir en 1831, chez M. Ledru lui-même.

Je me suis demandé depuis pourquoi ma tante m'avait caché l'origine de ces reliques, et voici la raison la plus plausible que j'aie pu trouver pour expliquer son silence : il est probable que Mme Ledru croyait les papiers ci-dessus mentionnés perdus, et qu'elle avait dès lors jugé inutile de me confier un secret dont il lui paraissait impossible d'établir la preuve. D'un autre côté, j'étais peut-être bien jeune pour recevoir une telle confidence.

Quoi qu'il en soit, je puis vous affirmer, monsieur le Surintendant, que les ossements que j'ai l'honneur de vous offrir sont bien ceux qui m'ont été remis par Mme veuve Ledru, car ils ne sont jamais sortis de chez moi.

Je les ai montrés quelquefois à des intimes, à des amateurs de curiosités, mais je les ai toujours conservés avec un grand soin.

On m'a souvent engagé à en tirer parti, à les vendre ; on m'a offert des

6

sommes relativement considérables ; j'ai toujours pensé qu'il eût été indigne de moi de trafiquer de ces reliques.

Ce n'est pas sans effort, je vous en fais l'aveu, que je m'en sépare, car elles sont pour moi non seulement des objets précieux sous plusieurs rapports, mais encore des souvenirs qui me rappellent mes parents, on ne peut plus dévoués, on ne peut plus vénérables.

C'est en admirant les curiosités historiques qui se trouvent, par vos soins, réunies au Louvre, que la pensée m'est venue de vous les offrir.

J'éprouvais, en effet, quelque adoucissement au sacrifice que je suis prêt à faire en me séparant de ces souvenirs de famille, en ayant l'assurance qu'ils occuperont désormais, dans les admirables collections de l'Empire, une place digne de leur importance.

Je n'ai pas la prétention, d'ailleurs, en vous remettant ces ossements, de faire un acte bien méritoire, car je le considère, ainsi que vous, monsieur le Surintendant, comme une restitution.

Toutefois, cette restitution de ma part étant toute spontanée, je serais heureux si, en la faisant, j'avais acquis quelque titre à votre haute bienveillance et si j'avais pu être agréable à S. M. l'Empereur.

Dans cet espoir, je vous prie, monsieur le Surintendant, de vouloir bien agréer l'hommage de mon profond respect.

Le Maire,

Avenue de Neuilly, 165.

Neuilly, ce 27 avril 1864.

A cette lettre étaient jointes les deux notes citées par elle, et dont la première me semble indubitablement de l'écriture bien connue d'Alexandre Lenoir :

Omoplate de Hugues Capet.
Charles V, fémur.
Tibia de Charles VI.
Vertèbre de Charles VII.
Vertèbre de Charles IX.
Côte de Philippe-le-Bel.
Côte de Louis XII.
Mâchoire inférieure de Catherine de Médicis.
Tibia du cardinal de Retz.

La seconde, plus détaillée et à quatre colonnes, est ainsi formulée

NOMS	DATES DU DÉCÈS	AGES	DATES D'OUVERTURE
B Charles V............	en 1380	de 42 ans	16 octobre
C Charles VI...........	en 1422	de 54 »	17 »
D Charles VII..........	en 1461	de 59 »	17 »
G Catherine de Médicis.	en janvier 1589	de 70 »	18 »
F Charles IX............	en 1574	»	18 »
E Louis XII.............	en 1515	de 53 »	18 »
A Philippe-le-Bel........	en 1314	de 46 »	18 »

Les trois qui suivent sont écrits au crayon :

B *bis* Bertrand du Guesclin	en 1380	»	20 »
Bureau de la Rivierre....	en 1400	»	»
Hugues Capet...........	en 996	»	»

Dans le carton vert du Louvre où ils sont aujourd'hui pêle-mêle, plusieurs des ossements ont perdu leur petite étiquette; mais ceux d Hugues Capet, Philippe-le-Bel, Charles V, Charles VI, Charles VI I, Louis XII, cardinal de Retz l'ont conservée, bien énigmatique en vérité, et l'on comprend que le jeune dessinateur, neveu de Mme Ledru, les ait prises pour des signes scientifiques : *H. Cap.* — *Ph.-le-B.* — *Ch.* 6. — *Ch. 7.* — *Rez*, — ni plus, ni moins. Cela suffisait sur l'heure, à Al. Lenoir, et sans le compromettre, pour se rappeler plus tard les noms de ces grands déterrés, dont il ramassait la poussière au milieu des éclats de leurs monuments funèbres.

La pièce suivante n'est pas moins curieuse et n'offre pas de preuves moins incontestables d'authenticité. Elle se compose d'une double feuille de papier, reliée par un ruban de soie verte fixé — par un double cachet de cire rouge portant les initiales A. F. entrecroisées, — à la mâchoire inférieure dont elle raconte la trouvaille. En haut de la première page est collé un petit morceau fripé de papier de vieille apparence et d'écriture ancienne, où sont tracées les trois lignes suivantes :

> Partie inférieure de la mâchoire d'Anne
> d'Autriche. C'est moi qui l'ai détachée dans
> le cercueil même de cette reine.
>
> B.

Puis vient cette explication détaillée d'une autre plume et beaucoup plus moderne :

« La note ci-dessus est de la main de ma mère, Adélaïde Bernier, née Quatremère, qui avait recueilli elle-même la mâchoire inférieure de la reine Anne d'Autriche dans les circonstances suivantes.

« L'abbé Saucerotte, ami intime de mon père, avait été contraint, dès

le commencement de la Terreur, de renoncer ostensiblement à l'exercice de son ministère : il avait fait dans sa jeunesse quelques études de médecine et à ce titre il avait pu obtenir une place dans le service médical du Val-de-Grâce. Dans cette position, ce fut lui qui me donna les premiers éléments d'instruction chrétienne pendant les plus mauvais jours de la Terreur, et c'est dans une des visites que je lui fis avec ma mère pour cet objet qu'il nous conduisit dans les caveaux de l'église du Val-de-Grâce. Là se trouvait deposé le cercueil d'Anne d'Autriche brisé, mais contenant encore une partie du corps de cette reine. Ma mère, voyant que la mâchoire inférieure était presque entièrement détachée de la tête, acheva de l'en séparer, et l'emporta comme un souvenir de la triste visite que nous venions de faire.

« Depuis lors ce reste précieux, sauvé, par le hasard, de la destruction, est resté entre les mains de ma mère, qui me l'a transmis à sa mort.

« AG. ANGRAND,

« Née BERNIER. »

A-t-il été possible à Mme Bernier et à sa fille, malgré leur bonne foi évidente, de recueillir au Val-de-Grâce la mâchoire d'Anne d'Autriche? Piganiol de La Force et tous les descripteurs du Paris de l'autre siècle vous affirmeront que non. Son cœur, à la bonne heure, comme les cœurs des autres Princes et Princesses de la Maison de France en ce temps-là; mais les mâchoires avec les corps (sauf un que nous allons dire) étaient à Saint-Denis.

Piganiol de La Force, au tome VI de sa *Description de la Ville de Paris*, donne la liste des princes et princesses dont les corps reposaient, en 1765, dans le caveau ou dans la chapelle de Sainte-Anne de l'abbaye royale du Val-de-Grâce depuis l'année 1662. Quand vient à sa date « Anne d'Autriche, reine de France et de Navarre, épouse de Louis XIII, mère de Louis XIV, fondatrice de cette maison, décédée le 20 janvier 1666, âgée de 64 ans et 4 mois », Piganiol dit fort nettement : « Son cœur fut apporté le 22 par messire Henri de La Mothe-Houdancourt, archevêque d'Auch, son grand aumônier, accompagné des Petites-Filles de France et des Princesses du sang. » Il ne peut donc être question, à propos de cette mâchoire détachée d'un crâne dans la chapelle de Sainte-Anne, d'une relique de la reine; mais Piganiol, après avoir raconté qu'Anne d'Autriche avait obtenu du roi son fils, en 1662, que, comme les corps des princes et princesses de la famille royale reposaient dans l'abbaye de Saint-Denis, leurs cœurs seraient déposés dans

la maison du Val-de-Grâce, ajoute : « Depuis ce temps-là, tous les cœurs de princes et princesses de la famille royale qui sont morts reposent dans l'abbaye du Val-de-Grâce. Ils furent d'abord déposés dans la chapelle Sainte-Scholastique; mais, le 20 janvier 1676, ils furent transportés, par ordre du roi, dans la chapelle Sainte-Anne, qui est dans le dôme de cette église, du côté de l'Evangile et vis-à-vis du chœur des religieuses... Tous ces cœurs, *aussi bien que le corps de Mademoiselle de Valois, fille aînée de Philippe d'Orléans, pour lors duc de Chartres, et de Marie-Anne de Bourbon*, furent transportés, par ordre du Roi, dans le *caveau* qui est sous cette chapelle Sainte-Anne, le 17 janvier 1696. Ce caveau est incrusté de marbre, et autour sont de petites niches où sont les cœurs. Celui d'Anne d'Autriche et celui de Philippe de France, duc d'Orléans, son fils, sont les seuls qui sont restés dans le tombeau qui est dans la chapelle Sainte-Anne. » Voilà donc le vrai personnage, « Mademoiselle de Valois », d'où vient la relique sauvée pendant la Terreur par Mme Bernier. Il s'agit, sans aucun doute possible, du crâne de l'arrière-petite-fille de la fondatrice du Val-de-Grâce, la seule de la Maison royale dont le corps ait trouvé place dans cette partie de l'église, dans le *caveau* dont parle Mme Angrand, au-dessous de la chapelle Sainte-Anne, où reposaient les cœurs de la bisaïeule et du grand-père de la jeune princesse.

Le premier soin de la République de 71 fut de disperser le musée des Souverains, et les ossements remis à M. de Nieuwerkerke par M. Le Maire, et la relique crue d'Anne d'Autriche, qui n'avaient pas jusque-là trouvé place dans ce musée décrété par l'Empereur, demeurèrent, avec les feuillets à l'appui, dans le casier bureaucratique où la conservation du Louvre les avait déposés, sans guère plus de façon que les restes de Molière et de La Fontaine, sur les planches poudreuses du bureau de l'administration municipale du troisième arrondissement; — et ce petit carton banal les garde toujours au fond d'un placard des archives du Louvre, et les gardera jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à ce que les menues étiquettes qui les désignent aient été rongées par la poussière ou par les vers, et qu'un honnête garçon de bureau les balaie innocemment à la voirie. Une nation respectueuse de son histoire ne devrait-elle pas faire pour ces reliques de nos rois et de nos reines ce qui fut fait, en décembre 1866, pour le plus grand ministre de la monarchie, alors que le crâne de Richelieu fut réintégré solennellement, et avec toutes les pompes de l'Église et de l'État, archevêque et ministre en tête, dans le cénotaphe vide de la chapelle de la Sorbonne ? Quels applaudissements de la conscience publique n'accueilleraient pas aujourd'hui le ministre

qui rendrait à l'abbaye de Saint-Denis les ossements de Hugues Capet, de Philippe-le-Bel, de Charles V, de Duguesclin, de Charles VII, de Louis XII, de Catherine de Médicis, et au Val-de-Grâce celui de l'arrière petite-fille d'Anne d'Autriche, et ordonnerait aux architectes de ces monuments de rouvrir pour ce qui reste de ces grandes ou intéressantes figures, au nom de la reconnaissance nationale, les tombeaux dont elles furent arrachées en un jour d'aberration farouche, qu'il importe d'effacer à jamais pour l'honneur de la France !

CHAPITRE VII

CHARLES BLANC

Janvier 1882.

Charles Blanc vient de mourir. J'aurais voulu, comme j'ai fait pour les autres directeurs, le crayonner de son vivant. Il était né à Castres le 15 novembre 1813 ; il s'est éteint après une longue et pénible agonie. Une tumeur cancéreuse au cou, se compliquant d'une décomposition du sang, nous l'a enlevé en quelques semaines. Pourtant ce travailleur abondant nous paraissait, dans les dernières visites qu'il a faites à l'Académie des Beaux-Arts, aux séances de laquelle il était fort assidu, plutôt un peu fatigué qu'usé, et il semblait encore avoir nombre d'années à vivre. Il laisse la réputation d'un grand écrivain ; il la méritait par la correction de sa phrase et son tour grammatical plein de variété, de souplesse et d'agrément. Il était fort académique d'esprit et de talent ; il aimait profondément les académies et les académies l'aimaient. Il avait de la mesure dans le goût et dans le style, et à son éclectisme on sentait l'élève de Paul Delaroche et de Calamatta, chez lequel il avait appris à graver. Sa grande amitié, après son frère, a été pour P. Chenavard, mais surtout pour Paul de Saint-Victor, avec qui il a vu Venise et les autres villes fameuses de l'Italie du Nord. Saint-Victor maniait une autre plume que la sienne, et bien qu'il ne soit pas arrivé à l'Académie française, c'était, à mon sens, un écrivain de plus haut vol, l'un des deux ou trois de la seconde fournée de notre siècle. Ce ne fut point d'ailleurs

la faute de Charles Blanc si son ami ne fut pas son confrère, car il poussa de toutes ses forces sa candidature, mais inutilement. Saint-Victor avait de la morgue, une considération discutée dans le monde des arts, le ton parfois très dur, bref, n'était pas aimé. Charles Blanc était un républicain bourgeois fort autoritaire, et, comme son frère, je le dis à son honneur, il était plus républicain de 48 que de 71. La taille était moyenne, la tenue assez négligée, la figure médiocre, les yeux clairs à fleur de tête, et plutôt la mine d'un professeur de troisième dans un lycée de province que d'un artiste, écrivain célèbre, gouvernant les arts d'un grand pays. Il avait de l'esprit, de la gaieté et savait se faire très bien venir de ses ministres, qu'il amusait par des histoires plaisantes, voire par des salées quand l'homme s'y prêtait. Beaucoup de bonhomie avec ses inférieurs, qui lui étaient très attachés. Passionnément dévoué à ses amis intimes, P. Chenavard, J. Gigoux, etc., dont les intérêts et les œuvres avaient le don de l'émouvoir aux larmes. Il parlait bien, aisément, même brillamment, et je l'ai entendu, en 1849, défendre avec une assurance éloquente le budget des beaux-arts, l'école de Rome, les inspecteurs des musées de province, en qualité de commissaire du gouvernement. C'est même ce jour-là que, plein de la lecture de mon premier volume des *Peintres provinciaux*, qui venait d'être publié et avait trouvé quelque indulgence auprès des dix ou vingt personnes s'occupant alors de l'histoire de l'art français, le nouveau directeur des Beaux-Arts s'aventura jusqu'à dire à la tribune que dans les échanges qui pourraient être négociés avec les musées de province pour compléter les lacunes de notre Musée du Louvre, on ne saurait trop payer le bonheur d'obtenir d'Aix ou de Marseille un tableau de Finsonius, en abandonnant à ces villes notre trop-plein des peintures de Giorgione. Je fus, je l'avouerai, quelque peu confus de tant d'honneur pour mon pauvre Finsonius, mais Charles Blanc connaissait mieux son auditoire qu'il ne connaissait Finsonius, et par des arguments de cette sorte, il sauva son budget, et ses inspecteurs des musées de province et tout ce qu'il voulut.

Il avait la conversation passionnée, la discussion vive et parfois violente, et souvent des emportements à froid, qui pouvaient devenir assez embarrassants pour son auditoire. Ce n'est pas qu'il fût difficile à vivre et durant notre voyage d'Égypte, où l'on se voyait de fort près, tout le monde l'a trouvé fort bon compagnon. La politique lui a fait tort, et je ne crois pas pourtant qu'au fond et par nature, il attachât une si grande importance à la politique. Les préoccupations d'écrivain d'art l'ont toujours absorbé de préférence. Mais il avait pour son frère Louis un culte

vraiment touchant, qui l'a très crânement conduit sur le terrain pour la défense de l'honneur de ce frère; tout le monde sait l'histoire de son duel avec Pierre Lacombe en 1848. Durant sa seconde direction des Beaux-Arts, les séances de l'Assemblée nationale l'ont trop attiré et lui ont pris le meilleur de ses journées; il rentrait le soir de Versailles n'ayant plus le temps ni la force de s'occuper du courant des affaires de sa fonction, encore moins de préparer des combinaisons nouvelles qui eussent pu lui faire honneur. Durant les trois années de sa première direction, il avait su demeurer populaire dans le monde des artistes. N'arrivait-il pas juste à point, et dans toute la verdeur de l'âge et de l'esprit, et poussé par ce qu'il y avait de généreux dans le vent révolutionnaire d'alors, pour servir la jeune école et réparer les torts qui lui avaient été causés par les proscriptions de l'ancien jury des salons? Il put faire des commandes importantes, en vue du musée du Luxembourg, à tous les beaux lutteurs, que favorisait à ce moment l'opinion publique, Meissonier, Th. Rousseau, Decamps, Dupré, Diaz, etc., commandes, dont par les négligences assez habituelles aux artistes, quand il s'agit de satisfaire l'État, bien peu ont été menées à une fin régulière. Quoi qu'il en soit, lorsqu'en 1850, il céda la place à M. de Guizard, son nom n'était nullement usé. En 1870, ce n'était plus tout à fait le même homme: il rentrait tout de go dans sa place, naturellement semblait-il, et sans que personne songeât à s'en étonner; mais il y rentrait plus désireux de tranquillité que d'agitation, et plus ingriste et académicien que courbetiste et communard. C'est que les années avaient marché.

Le temps n'était plus en effet, où, chargé d'organiser une fête solennelle à la jeune République de 1848, le directeur des Beaux-Arts, se souvenant des cérémonies à l'antique de David, promenait par les places et les boulevards de Paris des théories de jeunes filles vêtues de blanc, et chantant des hymnes à la gloire de l'ère nouvelle, et des chars mythologiques traînés par des bœufs à cornes dorées. Je me souviens que durant la soirée célèbre de septembre 1870, où Paris, assiégé, fut éclairé et comme enflammé par les lueurs sinistres de l'aurore boréale, après avoir dîné chez Darcel avec Louis et Charles Blanc, je me promenais sur le boulevard de la Madeleine avec le plus jeune des deux frères, et je l'interrogeai sur ce qu'il ferait de la direction qui venait *in petto* de lui être confiée à nouveau. Je le trouvai bien indécis et bien insouciant de sa tâche, et il est certain que le moment n'invitait guère aux grands projets d'avenir. Quelques semaines ou plutôt quelques mois après, je lui adressai une lettre où je l'engageais à occuper les pauvres artistes désœuvrés à peindre quelques panneaux représentant des vues

diverses de Paris tel que le siège l'avait fait, panneaux qu'on eût pu utiliser plus tard pour la décoration de certaines galeries de l'Hôtel de Ville.

Voici le billet que je lui écrivais du Luxembourg, le 3 février 1871 : « Mon cher directeur, trouvez donc dans votre budget une somme de trente mille francs, et faites faire, à 500 francs pièce, par les artistes pleins de talent, mais très gênés, dont Paris fourmille à cette heure, soixante tableaux, ou plutôt soixante panneaux, représentant chacun un coin de Paris assiégé et bombardé. Ce serait déjà, par la honte de cette histoire indélébile, encastrée dans un de nos monuments, le commencement de la revanche, un affront à la Prusse plus cruel pour l'avenir que la colonne Vendôme que notre ami Courbet (1) voulait déboulonner. A vous de tout cœur. — Ph. de Chennevières. »

L'idée apparemment ne sourit pas à Charles Blanc, car il ne fut rien exécuté en ce sens, et on a pu le regretter par la suite, rien ne valant l'impression du moment en fait d'histoire graphique.

Le point de départ de la fortune littéraire et administrative de Ch. Blanc a traîné longtemps sur les quais. C'était un volume in-8°, ayant pour titre : *Les Peintres français du* XIXe *siècle*, et où, à la suite d'études sur Poussin et Lesueur, venaient des biographies sur David, Géricault, et Prudhon, etc., livre d'un bon style, dérivant de la manière correcte, sobre, à la fois solide et brillante, qui avait fait, avec un certain ton de sévérité à la Tacite, le succès de l'*Histoire de dix ans*. On peut dire qu'en dehors des salonniers, les gens qui écrivaient sur les arts étaient fort rares vers 1847, et quand M. Armengaud conçut à cette date l'idée d'une histoire générale des peintres, le volume dont je viens de parler lui désigna suffisamment Ch. Blanc comme l'instrument d'exécution de sa vaste entreprise. On sait quelle popularité ne tarda pas à acquérir cette énorme publication illustrée, popularité à laquelle ne contribua pas peu l'élévation de l'écrivain à la direction des Beaux-Arts par suite des événements de février 1848.

Ce travail, qui n'attendait pas et à la périodicité duquel il fallait faire face, eut l'avantage de forcer Ch. Blanc à triompher de son péché mignon; car ce laborieux avait deux défauts charmants et que je n'aurai garde de reprocher à l'aimable homme; il était distrait, à ce point que

(1) Je vois encore, comme si j'étais aux derniers jours de septembre 1870, affiché sur le mur de l'Institut qui commence la rue de Seine, le numéro du *Bulletin de la Municipalité de Paris*, publié sous le patronage et le contre-seing du maire de Paris, M. Étienne Arago, où se développait la proposition par Courbet du déboulonnement de la colonne Vendôme.

ses intimes lui avaient donné le sobriquet de La Fontaine; mais surtout, qui le croirait? il était paresseux; il adorait le ne-rien-faire. Et qui cependant se sera attelé à de plus grosses besognes? l'*Histoire des peintres*, la *Grammaire des Arts du dessin*, celle des *Arts décoratifs*, l'*Œuvre de Rembrandt*, le *Trésor de la curiosité*, le volume sur *Ingres*, la *Gazette des Beaux-Arts*, les *Artistes de mon temps*, son *Voyage en Égypte*. Je me rappelle, à propos de ce dernier volume et du voyage dont il est le récit, que, tandis que nous tous, ses compagnons de navigation, ne songions qu'à nous rassasier de la beauté des bords du Nil et des merveilleuses grandeurs des monuments détruits, tandis que Fromentin, ne pouvant, durant les trop courtes haltes de ce pèlerinage hâtif, esquisser une ébauche, notait par écrit sur son carnet les tons doux ou éclatants de cette singulière nature, dont il ne devait pas traduire aussi fidèlement l'aspect qu'il avait su le faire pour son Algérie préférée, Ch. Blanc n'avait qu'une idée fixe et qui ne cessa de nous étonner, celle de rencontrer, dans les temples et les tombeaux des Pharaons, le canon des anciens Égyptiens, le canon, toujours le canon, les proportions que les décorateurs des hypogées avaient adoptées pour la mesure de la figure humaine. Voilà ce qu'il cherchait avant tout dans ce prodigieux pays.

C'est qu'en réalité il était né grammairien, et grammairien il resta par passion jusqu'à la fin de sa vie, et dans ses ouvrages les plus amoureusement caressés. A mon sens, c'est le faible de son tempérament et de son œuvre; mais cela n'a pas nui à son crédit, car notre pays aime les bouches d'or et les dogmatiques; il les lit quand l'écrivain est aussi séduisant que Ch. Blanc, et en tout cas il les estime. Chacun, après tout, a son goût et sa pente; l'important est d'y mettre sa conscience et le talent que le bon Dieu nous a donné. Ch. Blanc, à force de prendre au sérieux l'esthétique, a inspiré au public un respect profitable pour l'art dans ses généralités les plus nobles. Moi, j'ai toujours tenu l'esthétique pour la plus vaine et la plus vide des spéculations philosophiques. Poussin a dit làdessus le vrai mot du bon sens français : La peinture a pour objet « la délectation », la délectation de l'esprit et des yeux, rien de plus, rien de moins.

Après tout, c'est peut-être moi qui ai tort et qui vois trop à l'étroit, mais j'ai peine à me figurer un artiste recueillant dans ce docte et ingénieux verbiage une note profitable à l'exécution d'une de ses œuvres, et ce sont les œuvres qui nous importent au demeurant. La *Grammaire des arts du dessin* a concouru pour le grand prix de 20,000 francs et avait réuni beaucoup de suffrages. Bien que le livre soit, comme pensée et

comme style, le plus éminent qu'ait écrit Ch. Blanc, l'Académie, à mon sens, fit très sagement en décernant le prix à l'opéra de Félicien David, qui était une œuvre créée. Ceux des ouvrages de Ch. Blanc qui resteront utiles et par conséquent feuilletés, sont l'*Histoire des peintres*, où il entre toutefois plus de phraséologie et de compilation que de critique, mais qui peut fournir çà et là un renseignement à l'étude courante; son *Ingres* et ses *Artistes de mon temps*, c'est-à-dire ses travaux biographiques, et cependant ce n'était point là — Dieu le sait — qu'étaient son orgueil et ses préférences.

Cette manie de l'esthétique a été pour Ch. Blanc l'occasion d'une faiblesse, qui le diminuait auprès d'un certain groupe, et ce certain groupe n'est pas méprisable dans le pays des arts; je veux parler des amateurs. A force d'étudier les théories, il avait négligé d'étudier les œuvres, et il n'en convenait pas. Il se croyait grand expert et n'admettait pas qu'on lui contestât ce titre : « C'est qu'alors je ne m'y connais pas », répliquait-il avec amertume et d'un ton fort tranchant à qui mettait le moins du monde en doute l'autorité de ses jugements dans l'attribution des ouvrages de peintres ou de sculpteurs. Eh! non, il ne s'y connaissait pas; et il s'est fait, dans ses dernières années surtout, de vilaines affaires avec ses prétentions à l'expertise. Souvenez-vous de ses articles sur les collections de San Donato et d'Albe. Cela s'était vu déjà dans quelques notices de son *Histoire des peintres*. Et cela n'est pas arrivé qu'à lui; son ami Paul de Saint-Victor était logé à la même enseigne. On peut être grand écrivain d'art, et expert plus que douteux. Ces jours passés, la vente des tableaux recueillis par Saint-Victor a mis à nu la faiblesse de son discernement personnel, et a montré combien ses articles éloquents devaient aux conseils de M. Lacaze. Les vrais connaisseurs sont rares, fort rares; j'en ai à peine fréquenté deux ou trois dans ma vie : M. Reiset, M. Lacaze, M. de la Salle, qui encore? et les écrivains d'art sont, vous le savez, beaucoup plus nombreux; mais, comme on dit, ils n'y regardent pas de si près, et il suffit que pour le courant de leur plume ils reçoivent l'inspiration de quelques gens de goût. C'était le cas de Charles Blanc comme ç'avait été le cas de Diderot, comme ç'a été le cas d'Edmond About pour ses *Salons* du temps de l'Empire. Th. Gautier, Baudelaire, voilà les hommes qui s'interrogent eux-mêmes sans besoin des souffleurs. Charles Blanc d'instinct n'avait d'abord aimé que les petits maîtres hollandais, dont les sujets familiers convenaient à merveille aux aimables descriptions de ses phrases ciselées. P. Chenavard, Ricard et Peisse lui ouvrirent peu à peu les yeux aux supériorités idéales des maîtres italiens. L'architecture, avec ses lois

précises, mathématiques et doctement combinées, a des charmes particuliers pour les esprits dogmatiques. Charles Blanc y fut pris et en fit volontiers le premier des arts, parce qu'il lui en semblait le plus grave et le moins accessible à l'amateur banal. Il devait à ses amis le meilleur fonds de son savoir et n'avait plus qu'à semer là-dessus les paillettes et la poudre d'or d'un style qui lui appartenait en propre. Il le sentait et paya sa reconnaissance à qui l'avait si bien nourri d'idées et de vues nouvelles par un dévouement de toute heure et de tout cœur. Le lendemain même du jour où il avait été nommé directeur, il arrivait chez moi, au boulevard Saint-Michel, avant huit heures du matin, et me demandait du ton le plus pressant, avec les câlineries les plus irrésistibles, de donner asile au Luxembourg, parmi les toiles du musée que nous mettions à l'abri contre le bombardement, à la grande œuvre de P. Chenavard, qu'il était en train de faire acquérir par le ministre : je parle de cette *Divine Tragédie* qui est naturellement restée depuis lors au musée, et qui m'avait valu, lorsqu'elle parut au Salon de 1869, une forte querelle de M. de Nieuwerkerke pour la place d'honneur que j'avais essayé tout d'abord de lui donner dans le Salon carré. Il est vrai que Ch. Blanc ne tarda pas à me remercier gracieusement de l'obligeance que je venais d'avoir pour l'œuvre de son ami ; car l'été suivant, un dimanche de 1871, lui ayant, par Chenavard que j'avais rencontré à Saint-Gratien se rendant à l'une des maisons de campagne que Charles Blanc y possédait, fait rappeler ma très vive recommandation en faveur de mon pauvre Fréd. Legrip, qui sollicitait une place de professeur adjoint à l'école de dessin et de mathématiques de la rue de l'Ecole-de-Médecine, la place fut accordée très peu de semaines après à mon malheureux protégé, lequel en jouit à peine durant quelques mois.

En 1859, Edouard Houssaye fonda la *Gazette des Beaux-Arts*. Ch. Blanc se trouvait fort en vue, comme ancien directeur des Beaux-Arts et comme écrivain de l'*Histoire des Peintres*. Houssaye se l'adjoignit comme rédacteur en chef de la luxueuse publication. Le choix était heureux et le groupe se fit vite autour de ce nom. Ch. Blanc a inséré là ses plus gros et ses meilleurs morceaux, sa *Grammaire des Arts du dessin*, son *Ingres*, sa *Grammaire des Arts décoratifs*. Il y a donné le ton de l'élégance, de la dissertation savante, sans pédanterie, et du bien-dire agréable aux lecteurs mondains. Dès la première livraison, Houssaye et lui avaient bien voulu me demander quelque travail. Je leur remis peu après une page ou deux sur la décoration en carreaux de faïence émaillée d'une chapelle du XVIe siècle, que j'avais notée lors de mon passage par Gênes en 1856, et j'en prenais occasion pour comparer

la décoration de cette église de Gênes avec une œuvre analogue du Piémontais J. Devers, l'*Ange gardien*, exposée à notre Salon de 1853. N'entendant plus parler de cette note, j'en touchai un jour deux mots à Ch. Blanc ; il sembla fort ébahi de ma question : il avait égaré les feuillets, qui ne se retrouvèrent jamais. Et il paraît que j'avais tort de m'en étonner; tous ses amis savaient que de n'importe quel papier confié à Ch. Blanc, la distraction et le désordre incarnés, il fallait à tout jamais faire son deuil. La chance de voir de nouveau ma copie disparaître de la sorte dans les fonds de poche de son directeur, ou dans les casiers de sa rédaction, me refroidit longtemps, je l'avoue, pour la *Gazette des Beaux-Arts*, et ce ne fut que bien des années après qu'à la demande de Galichon, j'y collaborai, sous le pseudonyme de M. de Saint-Santin, par une suite d'articles sur les « musées de province », sur « quelques arts qui s'en vont », sur Heim et sur Brascassat.

Charles Blanc m'en a quelque temps voulu d'avoir accepté d'occuper la place qui lui était retirée par M. de Fourtou. La nature n'exige pas qu'un fonctionnaire adore celui qui brusquement lui succède sans qu'il ait demandé ce successeur. Or, Charles Blanc non seulement n'avait pas demandé de successeur, mais il s'était attaché très vivement à la conservation de son titre et de son emploi; et la venue du ministre réactionnaire, M. Batbie, voire celle de M. de Fourtou, ne lui avait inspiré nulle velléité de lâcher prise. En principe, il avait raison : ç'a été l'un des signes de la bêtise étroite des gouvernants de notre temps, on peut presque dire de notre siècle, de ne jamais se résoudre nettement à isoler l'intérêt des arts des variabilités politiques ; et quand un bon directeur des arts était trouvé et avait fait ses preuves, de ne point savoir le maintenir à travers tout. D'ailleurs, Charles Blanc n'avait pas appris au premier moment, et je crois même qu'il n'a jamais su ce qui s'était passé la veille et le lendemain du coup qui l'avait frappé. Trois jours avant qu'il ne fût appelé dans le cabinet de M. de Fourtou — c'était, s'il m'en souvient, le 18 décembre 1873 — j'avais reçu chez moi, au nº 64 du boulevard Saint-Michel une visite bien inattendue : un ancien confrère du collège Saint-Louis et des listes civiles de Louis-Philippe et de Napoléon III était venu me trouver de la part du ministre. M. de Fourtou l'envoyait me demander si j'accepterais la direction des Beaux-Arts. J'opposai tout d'abord l'embarras particulier de la situation pour moi; je connaissais Charles Blanc depuis vingt ans, non pas bien familièrement; mais à cause de la communauté de nos études, nos relations avaient toujours été excellentes, et je ne voulais être pour rien dans son départ de la direction. « Que vous

acceptiez ou non, il ne sera point conservé, me fut-il répondu; la résolution du ministre est arrêtée et irrévocable; c'est une affaire de quelques heures. Si vous refusez, il n'en sera ni plus ni moins, et le ministre, qui a entendu votre nom prononcé par quelques journaux et par quelques artistes, peut être conduit à faire un choix de hasard. » Mon visiteur me pressa quelques minutes encore, avec sa netteté habituelle, et alors je fixai mes conditions : ne pas être chargé des théâtres, à l'administration desquels j'étais complètement étranger ; laisser une large et d'ailleurs utile autonomie à la direction des musées, à laquelle j'étais attaché depuis 1846 et où il m'était difficile de commander impérieusement à des hommes dont j'étais fier d'avoir été l'élève ; enfin, avant tout, me ménager le droit de rentrer dans mes fonctions de conservateur du Musée du Luxembourg, le jour où j'aurais cessé d'être en conformité de vues avec le ministre ; et plus probablement dès que j'en aurais assez de ce terrible métier dont je prévoyais à l'avance les perpétuelles tribulations. Mon ancien camarade se chargea de reporter ma réponse au ministre, et durant les trois jours qui suivirent je n'entendis plus parler de rien. Le 22 décembre au soir, vers les quatre heures, on vint me prévenir que M. de Fourtou m'attendrait dans une heure dans son cabinet; et quand je me présentai, son chef de cabinet, M. Aylies, me conduisit dans un bureau voisin avec une sorte de mystère, qui tout d'abord ne me plut qu'à demi, me disant qu'en ce moment même Charles Blanc était en explication avec le ministre, et que cette explication durait depuis longtemps déjà. Je sus plus tard qu'elle avait été fort vive, et que Charles Blanc y avait défendu passionnément son maintien à la direction, et qu'une fois sorti, il n'avait peut-être pas mesuré l'expression de sa colère auprès des amis qu'il avait rencontrés. Le ministre lui-même était encore étonné de cette résistance quand il me fit entrer, et notre entrevue ne fut pas longue. Il accepta mes conditions, sauf la première, celle relative aux théâtres, qu'il me demanda de garder dans mes attributions pour ne rien changer au cadre administratif de la direction, se chargeant d'ailleurs de traiter avec les directeurs des théâtres toutes les affaires contentieuses de quelque importance.

Le lendemain du jour où j'avais pris possession de mon bureau, me préoccupant de la situation de fortune de Ch. Blanc, j'allai trouver notre sous-secrétaire d'État, M. Albert Desjardins, et lui expliquai combien il me serait agréable qu'une sorte de compensation fût donnée par le ministre à mon prédécesseur, sous la forme d'une chaire de l'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts. Il y aurait là une utilisation excellente des

qualités particulières de l'homme, et une satisfaction donnée à ses nombreux amis. M. Desjardins, esprit très fin, très délié, très modéré, comprit fort bien ma pensée, et se chargea d'en parler le jour même au ministre ; il m'engagea toutefois à m'assurer que Ch. Blanc accepterait la combinaison. Me voilà aussitôt à la recherche de Guillaume, le directeur de l'Ecole. Celui-ci me représenta avec raison qu'il serait peut-être pénible pour Ch. Blanc de faire partie d'un personnel relevant de son successeur et me conseilla de penser plutôt à une chaire au Collège de France. Si j'avais songé tout d'abord à l'École des Beaux-Arts, c'est qu'il m'était plus facile et plus expéditif de régler directement avec M. de Fourtou une solution dont la proposition ne relevait que de moi. Cependant je ne me rebutai point et me dirigeai sans hésitation vers l'Institut, où Ch. Blanc occupait le logement qui lui avait été accordé jadis sur la recommandation de la princesse Mathilde. Une fois assuré de son consentement, et après m'être entendu avec lui sur l'École des Beaux-Arts ou le Collège de France, sur le cours d'histoire ou d'esthétique, je me voyais déjà maître de l'affaire, grâce à l'aide promise du sous-secrétaire d'État. Je grimpai lestement l'escalier et frappai à la porte. Une servante vint m'ouvrir ; je demandai à parler à M. Ch. Blanc. « M. Ch. Blanc n'y est pas, » me répondit la fille, d'un air assez grognon, et la porte se referma. Je m'en retournai là-dessus au ministère, un peu déconfit d'avoir manqué d'enlever la réponse de l'intéressé dès la première visite ; mais il était écrit que je ne renouvellerais point la tentative, et la brave servante en refermant brusquement la porte m'avait rendu un fier service. M. Desjardins m'apprit, en effet, que, dès les premiers mots qu'il avait dits à M. de Fourtou de mon idée, il avait été arrêté net par le ministre. Celui-ci ne voulait entendre à rien qui ressemblât à une compensation. Il avait su que depuis la veille Ch. Blanc s'en allait déblatérant contre lui avec une extrême violence, et la chance d'être appelé à professer l'esthétique au Collège de France se trouva quatre ans ajournée pour l'auteur de la *Grammaire des Arts du dessin*. Quand, en 1878, j'appris que M. Bardoux était de lui-même favorable à cette pensée, je m'empressai de lui écrire (à la date du 15 janvier) ce que je viens de raconter ci-dessus, ne voulant point qu'il pût croire que la nomination de Ch. Blanc pût m'être en quoi que ce soit désagréable ; et de fait, étant donné l'homme, ses aptitudes, sa tournure d'esprit, le penchant de ses études, sa conversation aisée et familière, jamais il ne s'est trouvé, ni à la Sorbonne ni au Collège de France, professeur plus épris de son cours, ni mieux préparé pour son enseignement. Quinze jours avant sa mort, le malheureux ne songeait qu'à reprendre ses leçons.

Le second grief de Charles Blanc, l'autre cause d'amertume, et celle-là, j'en conviens, pour inévitable qu'elle fût, ne devait pas lui être la moins cruelle, ç'avait été la dispersion ou, pour mieux dire, la translation du Musée des copies. Son Musée des copies. L'idée n'était pas de lui ; elle avait couru durant tout l'Empire, et même par delà, dans les feuilletons d'art des journaux de la démocratie bourgeoise, sous la plume prud'hommesque, médiocrement autorisée, mais toujours grave, des Viardot et des Du Pays. En réalité, l'idée venait de M. Thiers. On sait la manie qu'avait M. Thiers pour les copies ; c'est lui qui avait commandé à Sigalon la copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange ; il avait passé sa vie à faire exécuter par les deux Bellay et par Tourny, de vastes aquarelles d'après les chefs-d'œuvre des grands maîtres italiens, et je n'oublierai jamais le seul entretien que j'aie eu avec lui. C'était vers 1868, il m'avait été amené, aux Champs-Elysées, par Henriquel-Dupont, et désirait, sans demander cette faveur à M. de Nieuwerkerke, voir au Salon, qui n'était pas encore ouvert, l'une de ces aquarelles par lui commandée à Bellay fils, et que celui-ci avait envoyée à l'Exposition. Le petit homme à peau parcheminée, ayant été conduit par moi devant le cadre qui l'intéressait, se mit à me faire de sa petite voix de fausset, toute une théorie sur la reproduction des maîtres, et sur ce genre particulier de traduction par l'aquarelle, et comment il avait dressé lui-même ses trois copistes, et peu s'en fallut qu'il ne me démontrât qu'il leur avait appris le dessin et le mélange des procédés, et leur avait guidé la main.

L'on n'a pas idée de l'aplomb d'infatuation de ce petit homme en matière de goût, comme d'ailleurs en tout le reste; et il avait trouvé dans Charles Blanc le causeur commode et complaisant qu'il fallait au débit infatigable de ses théories banales. Charles Blanc adorait la causerie; il s'y montrait dans son beau jour, et il ne détestait point d'être agréable aux puissants. Les deux personnages devaient se plaire; ils se séduisirent évidemment l'un l'autre; Charles Blanc s'occupa fort, au moment de la Commune, des bronzes et des autres collections compromises de M. Thiers et ne tarda pas à se consacrer à la réalisation de son rêve du Musée des copies.

Par malheur, il se voua à cette entreprise avec une précipitation qui nuisit à sa réussite. L'argent ne fut pas épargné, les artistes de grand talent furent mis en branle et dépêchés à tous les musées étrangers, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Hollande, en Angleterre; mais les copies se firent à la diable, et n'aboutirent qu'à gâter le beau noyau d'œuvres pareilles qu'on avait fait sortir de l'École des Beaux-Arts, des Gobelins, des églises de Paris, des musées de province.

M. Antonin Proust, dans le discours qu'il a fait lire, l'autre jour, par P. Mantz, devant le caveau funéraire de Ch. Blanc, a pu dire avec raison : « La copie peinte n'est pas assez souvent une traduction fidèle et expose parfois celui qui la recueille à se rendre coupable d'un outrage involontaire envers les maîtres. » Telle quelle, cette agglomération de copies que son créateur avait appelée le « Musée Européen », et à laquelle l'opinion publique ne s'était point montrée favorable, avait envahi le tiers du palais des Champs-Elysées ; ne fût-ce que pour reconquérir l'espace nécessaire à l'Exposition prochaine des artistes, force me fut, dès le lendemain de mon arrivée à la Direction, de proposer l'épuration immédiate de la collection, et son transport ou plutôt sa restitution à l'École des Beaux-Arts, où sa place était marquée logiquement à côté des galeries de moulages. Ch. Blanc ne me le pardonna de longtemps et il avait tort, car, en ramenant ses copies à leur logis et à leur milieu naturel, je sauvais sa pensée compromise par une exécution trop hâtive et je lui assurais pour l'avenir un développement plus calme et désormais légitime. Et que l'ombre de M. Thiers se réjouisse, car la série des copies est allée former le plus beau décor de ce *Musée des études* que lui-même avait fondé à l'École en 1833 ; et il savait mieux qu'un autre que, pour avoir été conduit, dans son principe, aussi précipitamment que le Musée des copies, le Musée de Versailles a pris définitivement sa place entre nos institutions les plus populaires et les plus utiles après que les gens de goût ont eu fait mentalement le triage que j'avais cru devoir exécuter en réalité, entre ce qui était médiocre, et ce qui doit demeurer intéressant.

En résumé, on ne saurait trop honorer dans Charles Blanc la tendre affection qu'il a eue pour son frère et la passion exaltée qu'il a toujours manifestée pour l'art. En ce sens sa carrière a été très simple et bien remplie et d'une simplicité vraiment de bel exemple. Charles Blanc, toute sa vie, avait servi son frère avec un attachement canin, et Louis Blanc, sans ménagement et sans générosité, s'est servi de son frère, même par delà la mort. Il a pris son cadavre pour plaire à ses électeurs et il lui a fait un enterrement que les vrais patriotes n'ont pu suivre, car il était un affront et un outrage prémédité à la religion de leur pays. La femme énergique, ancienne actrice du Théâtre-Français, Mlle Maria Lopez, que Charles Blanc avait associée à sa vie, où elle avait mis de l'ordre et de l'économie, vertus qui manquaient par nature à cet aimable esprit insoucieux, avait su, lors de la mort de sa belle-sœur, appeler, bon gré malgré, un prêtre protestant pour lui faire accompagner jusqu'au cimetière le cercueil de Mme Louis Blanc. Cette fois elle n'a pu réussir à

rester maîtresse jusqu'au caveau funéraire de ce pauvre corps dont elle avait veillé les souffrances, et qu'elle avait voulu faire passer par l'église qui avait consacré leur mariage. Il lui a fallu lâcher prise et abandonner à ces fanatiques d'athéisme qui s'en emparaient avec rage, pour leur manifestation impie, les restes de celui qui ne s'était jamais caché de croire à Dieu et à l'âme immortelle.

Triste sort commun des deux frères : doués tous deux d'un esprit brillant et souple, ne manquant l'un ni l'autre de l'ambition des grandes choses, tous deux armés d'une langue ferme et du mot juste, tous deux historiens de valeur, se seront laissé détourner par je ne sais quel amour des nuages, de ce qui pouvait assurer dans l'avenir une renommée et une utilité incontestable à leurs talents : l'un aura consacré le meilleur et le plus délicat de lui-même aux creuses billevesées de l'esthétique; l'autre moins innocent, et pour tenir son fameux « serment d'Annibal contre la société » et pour éterniser une popularité conquise dans les jours mauvais de la patrie par les mots sonores et vagues d'*organisation du travail*, de *droit au travail* et *d'ateliers nationaux*, n'aura jamais donné le sens loyal de ces logogriphes malsains sur lesquels il a vécu et au nom desquels il a poussé l'ouvrier des grandes villes à l'éternelle révolte et souvent à la bataille mortelle, dont sa prudence savait très bien se garer à l'heure pressante. Il est évident que c'est l'influence de son frère qui fut la meilleure carte dans les grandeurs administratives de notre Charles Blanc. Mais, disons-le à l'honneur de celui-ci, son tempérament n'avait rien qui le poussât à épouser les violences politiques de son aîné ; la politique, quand on ne l'échauffait pas de ce côté, lui était naturellement assez indifférente; c'était, comme on dit, un Athénien, demi Platon, demi Epicure avec un grain de Diogène, et il eût donné toutes les querelles des politiciens de l'Agora, pour une causerie sur l'art, sous le Portique, au milieu d'un cercle d'amis.

CHAPITRE VIII

DÉCORATION DU PALAIS DE LA LÉGION D'HONNEUR

Quand on songe à ce qui a pu s'accomplir jadis dans une période de vingt-cinq à trente ans, aux époques vraiment florissantes de l'art, soit à Rome de 1495 à 1520, soit en Belgique de 1600 à 1630, soit à

Fontainebleau de 1530 à 1560, soit à Paris de 1640 à 1670, soit, pour les seules églises de ce même Paris, de 1835 à 1860, on se sent le cœur tout navré de la torpeur, de l'insouciance actuelle, de la lenteur voulue de nos artistes devant les tâches qui devraient le mieux émoustiller leur courage. On dirait qu'ils subissent l'influence de ce je ne sais quel vent de paresse et d'endormissement qui agit aujourd'hui sur les ouvriers de tous les métiers et paralyse leurs bras, et prolonge par delà toute mesure et toute patience la durée de leurs plus ordinaires travaux. Nulle ardeur à aboutir, nulle ambition pour nos peintres et nos sculpteurs à toucher le terme et à voir leur œuvre accomplie. L'administration n'a nulle autorité pour hâter et stimuler cette langueur de parti pris. Quand on les presse, il semble qu'on les opprime, et ils se retournent par une sorte de taquinerie vers d'autres besognes passagères et de moindre importance et dont à cette heure nos artistes, même les secondaires, ne sont jamais dépourvus. Les Jules II et les Léon X, au beau temps de l'Italie, les Archiducs du temps de Rubens, les François I[er] et les Henri II, au temps de notre Renaissance, les Surintendants des bâtiments, au temps de Louis XIII et de Louis XIV (qui obtenait de Mignard en treize mois la peinture de la coupole du Val-de-Grâce, et de Le Brun, en quatre ans, l'immense décoration de la galerie de Versailles), et nos préfets de la Seine durant la première moitié de notre siècle, exerçaient sur les peintres employés par eux une instance supérieure, perpétuelle et personnelle que sont bien impuissants à exercer de nos jours nos pauvres inspecteurs des Beaux-Arts, voire même les administrateurs qu'ils représentent. Ah ! si j'avais eu partout des auxiliaires aussi zélés, aussi impatients du labeur et de l'avancement quotidien de la tâche des artistes, aussi sollicités par l'intérêt de leur propre jouissance, que l'excellent général Vinoy le fut pour les peintures de la Légion d'honneur, les commandes de mes quatre années de direction m'auraient mieux défendu et mieux payé de mes soucis et auraient en même temps fait plus d'honneur à qui les avait reçues.

On n'a peut-être pas encore tout à fait oublié en notre pays, — mais il ne s'en faut guère, — les abominables incendies de la Commune, et comment avec les Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, la bibliothèque du Louvre, ils détruisirent, sur le quai d'Orsay, le Palais du Conseil d'État, l'Hôtel des dépôts et consignations, la caserne de cavalerie et le Palais de la Légion d'Honneur, sans parler des maisons les plus voisines dans la rue de Lille, et de ce nombre celle qui contenait les précieuses collections du pauvre M. Gatteaux. A peine le général Vinoy, en récompense de ses rudes combats contre les Prussiens et la Commune, venait-il d'être

nommé Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, que, faisant appel aux souscriptions des légionnaires, il entreprenait la restauration du palais à lui confié, et, en moins de trois années, réparait complètement ses dévastations et le montrait plus pimpant qu'il n'eût jamais été. Mais aussi quelle ardeur, frappant à toutes portes, et quelle insatiable activité! Il lui fallait pour ses salons des vases de Sèvres de toutes tailles; il lui fallait pour ses paliers les meilleures statues de nos magasins de l'Ile des Cygnes. Dès les premières semaines de ma direction, je voyais arriver au Palais-Royal son insupportable agent, M. Mortier l'architecte, liardeur, chicanier, harassant, mielleux, se faufilant par toutes les serrures, et puis se redressant avec des exigences quasi-impérieuses, et qui sut, au cours des travaux, se faire prendre tour à tour en exécration par les plus honnêtes et les plus patients de nos artistes. Il avait eu d'abord la prétention d'obtenir de nous les sommes nécessaires à la décoration des salles et galeries du Palais, dont il eût lui-même choisi les peintres, et il nous désignait à l'avance ses préférés: Faustin Besson et Yvon. Déjà Faustin Besson avait été chargé par lui de deux plafonds. Mais ces noms ne me convenaient qu'à demi, et je faisais la sourde oreille, et malgré son insistance de chaque jour, je laissais passer les semaines. Cependant, au fond, la tentation était grande pour moi qui cherchais partout l'occasion de commandes d'un intérêt général, pouvant faire honneur au pays et à l'administration des Beaux-Arts, et où je trouverais à exercer aux travaux décoratifs des artistes que je regrettais de n'avoir pu employer au Panthéon. Il s'agissait d'orner à nouveau ce délicieux palais, merveille de l'architecture coquette de la fin du XVIIIe siècle, bâti en 1786 par l'architecte Pierre Rousseau pour le prince de Salm, et dont M. Destailleur a prêté depuis lors, à notre exposition des dessins d'ornement de maîtres anciens, au Musée des Arts décoratifs, en 1880, le « plan-coupe, projet de décoration, lavé d'encre de Chine et d'aquarelle, indiquant l'usage des diverses pièces: portique, antichambre, antichambre des valets de chambre, premier salon, grand salon. » Le palazzino avait gardé son nom d'Hôtel du prince de Salm jusqu'en 1802, quand à cette date, la Légion d'Honneur ayant été créée par la loi du 19 mai, il fut consacré à l'administration de la chevalerie nouvelle, et son inauguration célébrée le 14 juillet 1804. — On sait par M. Darcel (*les Musées et les Arts pendant la Commune*) que le pétrole de mai 1871 respecta à peu près, Dieu merci, les façades de ce palais, et, en fait d'œuvres d'art vraiment regrettables, ne détruisit à l'intérieur qu'une charmante cheminée de marbre blanc ornée de bronzes ciselés qu'on attribuait à Gouthière.

Donc le fameux dimanche où sentant s'approcher le départ de M. de

Fourtou, je m'enfermai au Palais-Royal, avec le chef et le sous-chef du bureau des Beaux-Arts, G. Lafenestre et Mayou, pour rédiger d'affilée et soumettre à l'approbation du ministre les rapports relatifs à l'*Inventaire des richesses d'art de la France* et au *Prix du Salon*, je fis venir M. Mortier et lui annonçai que j'étais prêt à proposer au Ministre la décoration du Palais de la Légion d'honneur, à condition toutefois de m'en charger complètement, et même à y consacrer une somme supérieure à celle qu'il attendait de nous. En même temps j'envoyais, rue de Grenelle, le rapport suivant :

« Monsieur le Ministre,

« Si nombreux que soient les travaux de peinture monumentale que vous avez bien voulu commander pour l'église Sainte-Geneviève, vous n'avez pu, par la distribution de ces peintures, donner satisfaction à tous les artistes que la nature élevée de leur talent désigne aux encouragements de l'État et qu'il serait, plus que jamais, regrettable d'abandonner au milieu des difficultés de l'heure présente.

« Le palais de la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur, ce chef-d'œuvre de l'architecture civile du XVIIIe siècle, dont la reconstruction est aujourd'hui achevée, m'a paru fournir à l'administration une occasion précieuse d'utiliser immédiatement le concours de quelques-uns de ces artistes. En effet, deux coupoles, quatre plafonds, plusieurs panneaux de dimensions diverses, offrent dans ce palais un champ assez vaste où se peuvent déployer à l'aise les facultés des peintres doués du sentiment décoratif et de l'amour du grand art.

« C'est dans cette pensée, Monsieur le Ministre, que j'ai l'honneur de soumettre à votre signature les arrêtés ci-joints, confiant à MM. Maillot, Sirouy, Laurens, Bin, Ehrmann, Ranvier et à Mme Escallier les travaux dont il s'agit.

« Si vous voulez bien, Monsieur le Ministre, revêtir de votre approbation le présent rapport, qui n'est à vrai dire que le corollaire du rapport déjà approuvé par vous sur les peintures de Sainte-Geneviève, vous aurez, je le crois, donné au grand art, dans notre pays, une des plus vigoureuses impulsions qu'il ait reçues depuis longtemps et attaché votre nom à l'accomplissement de deux œuvres d'un caractère éminemment national et patriotique.

« Veuillez agréer, etc.

« *Le Directeur des Beaux-Arts,*

« PH. DE CHENNEVIÈRES.

« Approuvé :

« *Le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts,*

« DE FOURTOU. »

Dans ce bel ensemble de travaux à exécuter, j'attribuais à Maillot la décoration de la coupole du grand salon; à Sirouy, les importants pendentifs de cette même coupole; à Bin, un grand concert pour le plafond de la salle à manger; à J.-P. Laurens, la petite coupole de la salle des Chanceliers; à Ehrmann, le plafond du salon des Muses; à Ranvier, le plafond de la salle de l'Aurore; à Mme Escallier, les panneaux de fleurs ou d'attributs pour les dessus de portes de ces deux dernières salles; à Yvon, un tableau d'après la grande esquisse de Gros, conservée au musée de Versailles et représentant la distribution de croix faite aux artistes par Napoléon Ier; à Viger-Duvignau, une copie du tableau de Debret : *Première distribution de croix dans l'église des Invalides;* à Fournier, une copie du tableau de Hennequin : *Distribution des croix au camp de Boulogne.*

Enfin, pour le petit salon d'attente, six panneaux en hauteur, représentant les maisons relevant de la Grande Chancellerie; à P. Flandrin, vue de la maison de Saint-Denis; à Al. Desgoffe, vue de la maison de la Légion d'honneur aux Loges; à Lansyer, vue du palais du quai d'Orsay; à Navlet, vue de la maison de la Légion d'honneur à Écouen; au même, intérieur de la grande salle du château d'Écouen; à Chardin, intérieur de la chapelle du château d'Écouen.

Deux de ces peintres, Th. Maillot et J.-P. Laurens, étaient choisis, quelques mois plus tard, pour remplacer au Panthéon J.-Fr. Millet et Gérome. Le premier, pour décorer la chapelle de sainte Geneviève, m'était désigné par les naïves et délicates peintures de sa chapelle de Notre-Dame; le second, pour traiter le sujet funèbre des derniers instants de la patronne de Paris, m'était indiqué par la suite de tableaux tragiques où depuis longtemps se complaisait son pinceau vigoureux et grandissait sa popularité.

Il m'a paru que pour bien faire connaître la pensée de chacun des artistes employés à la décoration du palais de la Légion d'honneur, je ne pouvais mieux m'y prendre qu'en demandant à chacun la description de son œuvre personnelle; c'était le parti que j'avais déjà adopté pour mon travail sur le Panthéon, et qui m'avait si fort réussi, il y a trente ans, quand je m'adressai à Eug. Delacroix pour sa description du plafond de la galerie d'Apollon.

Voici tout d'abord la note de Th. Maillot sur sa coupole du grand salon rond, qui donne sur le quai d'Orsay :

« *Institution de l'Ordre de la Légion d'honneur.* La Victoire (avec des ailes, malheureusement!) passe au cou de Napoléon Ier, fondateur de l'ordre, le collier de grand-maître. Assise sur les marches du trône,

l'Équité désigne parmi les plus braves les généraux Masséna et Murat. J'ai placé, avec intention, ce dernier, qui fut roi, parmi les soldats qui acclament l'empereur; sur le second plan, Davout à cause de la campagne de Prusse et Lefèbvre. Derrière, à gauche, un blessé soutenu par un aumônier. A droite, les savants, les magistrats, les artistes, Portalis assis, Monge en costume de sénateur, Cuvier, Lacépède, David et son élève Ingres (profil). — Beaucoup d'illustrations françaises manquent dans ma composition. J'étais lié par l'époque et le fait que je devais représenter. Elles ont trouvé naturellement une place dans les autres peintures décoratives du palais de la Légion d'honneur. »

Puis la note de Sirouy sur les pendentifs du même grand salon :

« Quatre tympans et quatre grisailles.

« 1° *Charlemagne.* — Charlemagne, couronné par la Victoire, reçoit la soumission des Saxons. — Les envoyés du pape reconnaissent sa suzeraineté sur les États de l'Église. Le calife Haroun-Al-Raschid lui envoie des ambassadeurs avec de riches présents. — Alcuin fonde l'Académie du palais.

« 2° *François Ier.* — Budé, protégé par Marguerite de Valois, reçoit les lettres patentes pour la création du Collège de France. Côté gauche : Pierre Lescot et Jean Goujon travaillent ensemble au plan de la Fontaine des Innocents ; près d'eux Jean Cousin et Pierre Bontemps, puis Philibert Delorme avec Germain Pilon et Michel Colomb, Clouet, Palissy. Côté droit : le cardinal du Bellay présente Rabelais (1). G. du Bellay et Malherbe; Bayard et l'amiral Chabot. — Au fond, Ambroise Paré avec Amyot et Ronsard.

« 3° *Louis XIV.* — La France réunit au domaine de la couronne l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté. Côté droit : Louvois, Bossuet, Poussin et Lesueur, Puget, Mansard. Derrière le roi, Mazarin et Colbert. — Pierre Corneille causant avec Molière, Mme de Sévigné et La Fontaine. Au second plan, Pascal, Racine et Boileau. Côté gauche : Turenne et Vauban, Condé, Villars. — Duquesne, Tourville et Jean Bart.

« 4° *Napoléon Ier.* — Sous son inspiration, la Loi écrit le Code civil. La Force terrasse l'Anarchie. Côté gauche : Jacquart, Philippe de Girard et Oberkampf. Au-dessus, Cuvier avec Monge, Laplace, Berthollet et Thénard. Côté droit : David et Gros, Prudhon, Houdon ; au second plan, Méhul avec Chateaubriand et Mme de Staël; puis le prince Eugène, Murat, Masséna, Larrey.

(1) Rabelais accompagna du Bellay en Italie comme médecin, et il dut à sa constante amitié de n'être pas inquiété pour ses ouvrages.

« Quatre grisailles : 1. Sainte Geneviève. — 2. Jeanne d'Arc. — 3. Duguesclin. — 4. Bayard. » Les esquisses de ces tympans et grisailles ont été exposées au musée des Arts décoratifs, mai 1882. »

Voici la charmante page et très curieuse que je tiens de la plume de J.-P. Laurens ; combien d'écrivains de métier n'auraient pas su lui donner un pareil tour !

« J'ai bien peu de choses à vous dire, cher monsieur et ami, sur le sujet qui vous intéressse relativement au travail de la Légion d'honneur. En me le commandant, vous m'aviez donné le programme vous-même : c'est l'*Institution de l'ordre.* C'était mon premier essai de peinture murale ; aussi ai-je passé deux mois bien agréables dans cette jolie *salle du Livre d'or*, sous la petite coupole plate où la lumière n'arrive malheureusement que par reflets très affaiblis ; c'est, du reste, le sort de toutes les coupoles, de tous les plafonds. Cette raison m'a obligé à combiner mes tons et mes colorations en vue de l'éclairage du soir. J'avais demandé au général Vinoy de ne pas m'oublier à la première soirée qu'il donnerait. Mais j'attendrai longtemps avant de voir les effets de ma peinture. Ce palais, qu'on ne peut visiter le jour, semble condamné à rester silencieux et noir la nuit.

« Si on l'éclaire un soir, quel effet produira mon œuvre à la lumière du gaz ? Comment jouera la note rouge de l'habit du premier consul ? Ne regretterai-je pas d'avoir éludé le conseil du brave chancelier, qui désirait tant voir Bonaparte « tout de vert habillé » ?

« Ce personnage, assis sur son trône de marbre, dominant la scène, lit le décret de l'Institution de l'ordre. Plus bas, sur des sièges incrustés dans la pierre, j'ai placé les grands chanceliers : Lacépède, Macdonald, Exelmans, Duprat, Mortier... Ce dernier, qui relie le groupe occupant la circonférence de la coupole, me rappelle un mot du général Vinoy, qui, trouvant singulier d'avoir osé mettre des épaulettes à Mortier, m'en demanda la raison... Comme je restais interdit d'une pareille objection : « Il faudra donc que je le décore », ajouta-t-il. Le brave guerrier avait pris son ex-collègue pour M. Mortier, l'architecte restaurateur du palais. Simple distraction.

« Au centre, j'ai voulu figurer la renommée par le Génie ailé qui tient le Livre d'or, sur lequel la France, personnifiée dans cette femme à la draperie rose, inscrit des noms, sans doute celui du général Vinoy, qui méritait bien de passer avant son architecte. J'ai voulu asseoir cette représentation de la France sur un épais tourbillon de fumée que vient de donner le canon, dont on voit la gueule encore fumante à gauche du trône, au bas du marchepied.

« Toute la composition est là. Dans si peu d'espace j'aurais craint d'apporter de la confusion en augmentant le nombre de mes personnages, toujours fidèle à mon principe que l'inutile est invariablement nuisible. »

M. Em. Bin a bien voulu écrire pour nous la description suivante de son plafond de la salle à manger des grands appartements du palais de la Légion d'honneur :

« *Harmonie.* — Au centre d'un ciel lumineux, Apollon, dieu de l'intelligence et des arts, préside un concert céleste, qu'il dirige avec le plectrum de la main droite; de la gauche il s'appuie sur sa lyre. Il est entouré des divers genres de musique : guerrière, sacrée, pastorale et héroïque; cette dernière représentée par Orphée, fils d'Apollon. A droite du spectateur est l'Abondance, à gauche la Renommée; en haut au centre est la Paix. Toute cette partie est traitée en allégorie et se voit par l'ouverture centrale du plafond réel ou *impluvium*, qui est formé par une balustrade; on voit une sorte de portique décoratif en perspective curieuse sur un plan un peu en arrière. Sur la balustrade réelle sont groupées des figures grandeur naturelle, vêtues en musiciens florentins, qui jouent de divers instruments : violons, guitares, mandolines, hautbois. Près d'eux sont des personnages qui écoutent le concert. Sur la balustrade divers objets, un tapis oriental pendant en dehors. Une musette de velours et d'ivoire, posée sur ce tapis, est prise par un jeune homme qui se penche en dehors de la balustrade. Toute cette partie, traitée comme chose réelle, fait un contraste violent avec toute la partie allégorique et idéale. »

Dans le catalogue du Salon de 1877, voici sous quels auspices de grand poète François Ehrmann avait présenté son plafond au public : « *Les Muses.* — Après leur naissance, elles s'avancent vers l'Olympe, en déployant la douce harmonie de leurs chants. Les échos de la terre répètent leurs accents et le bruit cadencé de leurs pas. — Hésiode, *Théogonie.* »

Un ami lui avait trouvé cette séduisante citation. En réalité, c'était le renversement de l'idée qui avait inspiré son œuvre, et qu'en advint-il? C'est qu'en un feuilleton à propos du Salon, un critique qui ne voulait point de mal à l'artiste décrivit ses figures comme remontant au ciel. Quand je vous disais qu'il n'était rien de tel qu'une sincère explication de sa pensée fournie par le peintre lui-même; nous l'avons demandée à Ehrmann et voici celle que nous tenons de lui : « Apollon sur son char éclaire le monde et pour réjouir le cœur des hommes leur envoie les Muses ; obéissant à leur père, elles descendent lentement de l'Empirée.

La Danse et la Musique, qui les premières ont touché terre, ouvrent la marche, bientôt suivies de la Poésie lyrique mollement couchée sur un nuage. Le groupe de l'Épopée, de la Tragédie, Comédie et Histoire flotte entre ciel et terre, tandis que l'Éloquence et les Sciences semblent s'attarder encore dans les nuages. »

Ehrmann avait dix fois recommencé son esquisse dont il ne pouvait arriver à se contenter; il a à mainte reprise consulté Galland. C'était à désespérer de le voir se mettre à l'œuvre définitive, tant ces braves cœurs étaient résolus à bien faire. Aussi leur en ai-je gardé à tous une reconnaissance profonde.

Quant à J.-V. Ranvier, le peintre ingénieux et poétique qui avait décoré tant de pièces de céramique de ses inventions charmantes avant de se dépenser tout entier, durant quatre années, à l'exécution très caressée des belles figures rayonnantes de lumière qui remplissaient sa grande toile, il avait confié à son ami Louis Rambaut le soin de décrire son plafond de l'*Aurore* dans le huitain suivant, que l'on retrouve au catalogue du Salon de 1878 :

L'Aube fraîche se lève, et, fuyant ses clartés,
La Nuit silencieuse emporte dans ses voiles
L'indolent souvenir des molles voluptés
Et les songes épars dans l'ombre et les étoiles!
Debout! voici le Jour, pur, ardent et joyeux!
La vie, en s'éveillant, envahit l'air sonore
Et ses bruits éclatants se mêlent, dans les cieux,
A l'éclat rayonnant et calme de l'Aurore.

Il m'a été assez amèrement reproché, par des journalistes et des politiques, qui, ce jour-là n'étaient pas dans toute leur bonne foi, d'avoir éparpillé mes commandes sur des artistes de talents les plus divers, au grand préjudice des monuments à décorer (1), pour que j'aie le droit de rappeler ici que mon but, durant toute ma direction, fut surtout de remettre en honneur le principe de la grande décoration monumentale, et d'y préparer ou d'y exercer les peintres de quelque renom, ceux qui me semblaient, par la nature de leurs études précédentes, pouvoir rendre de vrais services à cette noble cause, trop négligée depuis le commencement du siècle. Si l'on excepte Delacroix à la Chambre des députés et

(1) Il est certain que, dans l'affaire du Panthéon, la préoccupation du monument lui-même a été l'un de mes moindres soucis; je né pensais qu'aux peintres et aux sculpteurs et à leur bon emploi, à un concours, je l'ai dit et redit, entre les chefs de l'école. MM. tel et tel en parlent aujourd'hui avec une aisance quelque peu hypocrite; mais au point où en était alors la renommée de Puvis que son travail au Panthéon a justement tiré de pair, je les aurais défiés, tous les premiers, de confier l'ensemble de la décoration au seul Puvis de Chavannes. Et où en voyaient-ils alors un assez grand pour avaler tout le morceau qui est énorme? On s'est plaint de la lenteur des artistes. C'eût été dans la main d'un seul la besogne d'un demi-siècle.

au Sénat, Chassériau au palais de la Cour des comptes, Lehmann à l'Hôtel de Ville, Baudry à l'Opéra et à l'hôtel Païva, Puvis de Chavannes aux musées d'Amiens et de Marseille, ce n'étaient point, à vrai dire, des œuvres décoratives qu'avaient accomplies nos peintres, mais des tableaux selon la donnée commune, dont ils avaient rempli les églises de Paris. Ma pensée était de réveiller la peinture murale et de tourner de ce côté les souples aptitudes de notre jeune école. C'est ainsi que pour la Légion d'honneur, sauf Bin, qui avait fait ses preuves dans un monument de Suisse, les artistes désignés, Ehrmann, Ranvier, Maillot, Laurens, Sirouy, Mme Escallier, étaient appelés pour la première fois à des travaux de coupoles, de plafonds, de pendentifs ou de dessus de porte, en un mot à obéir aux lois de l'architecture, qui est le principe même de l'art décoratif (1). Par malheur, en cette occasion, il se trouvèrent avoir affaire à l'homme qui sut leur rendre les relations nécessaires si insupportables, et la confiance mutuelle tellement impossible, que l'œuvre en souffrit, et c'est à quoi il faut s'en prendre du manque de justes proportions entre les figures des plafonds de Ranvier, d'Ehrmann et même de Bin et la dimension et la hauteur des salles auxquelles elles étaient destinées; les peintres refusaient, à bon droit, tout contact avec l'architecte, quand architecte et peintres auraient dû s'entendre entre eux pour essayer en place, dix fois au besoin, le carton et les ébauches des grandes toiles conçues par les artistes.

Ces trois plafonds exposés successivement, celui de Bin au Salon de 1876, sous le titre l'*Harmonie*, — celui d'Ehrmann au Salon de 1877, — celui de Ranvier au Salon de 1878, — y obtinrent tour à tour un

(1) Mes quatre années de direction se sont consumées, je le répète, en essais de toute sorte, que je jugeais profitables à l'avenir de l'administration des arts. Mon but n'a cessé d'être d'essayer des peintres, d'essayer des sculpteurs, de les ramener à l'application d'arts oubliés, tels, par exemple, pour les paysagistes, que les modèles de cartons pour les *verdures* en tapisserie, et ce fut l'objet de ce concours ouvert entre ce qui restait de peintres capables de concevoir ce qu'on appelait précédemment un *paysage historique*, pour les panneaux destinés à décorer les entre-fenêtres du grand escalier du Luxembourg et qui devaient être traduits en tapisserie aux Gobelins et à Beauvais. Qu'on ait ramené depuis ces paysages à une certaine unité de composition, de ligne d'horizon, même de coloration, très bien, et c'était la conséquence naturelle d'une ordonnance générale à adopter avant l'exécution. Mais je n'eusse jamais pensé que l'on pût me faire un crime du concours lui-même, car sans lui on serait encore à savoir à qui nos manufactures peuvent s'adresser avec quelque confiance pour inventer et colorier un modèle de ce genre. Un peu plus d'indulgence, messieurs, et de reconnaissance pour qui vous a préparé des hommes, si vous savez vous en servir; et j'en doute à voir combien peu vous avez, depuis cinq ans, su tirer profit de l'expérience acquise par mes peintres de la Légion d'honneur; car si Ehrmann a enlevé de haute lutte, et non point par votre confiance, mais par le concours, son grand carton pour les Gobelins, vous avez laissé parfaitement inutiles la science et l'expérience acquises par Ranvier dans sa grande peinture de l'Aurore.

succès très grand et très mérité. Les vastes toiles s'épanouissaient là à l'aise et au large, en belle et pleine lumière sur les parois du grand salon central, et personne ne songea alors à leur demander ce qu'elles diraient dans la perspective plus étouffée des salles assez basses du palais de la rue de Lille. Deux des panneaux de Mme Escallier avaient déjà paru au Salon de 1875. Ehrmann et Ranvier, pour justifier leur coup d'essai et montrer que du premier effort ils étaient passés maîtres consommés dans le sentiment décoratif, ne s'étaient, je l'ai dit, soustraits à aucune peine ni à aucun patient tâtonnement.

Leurs œuvres leur eussent valu la décoration à tous les trois (Bin et Ranvier furent tous deux chevaliers en 1878), si Ehrmann ne m'avait demandé d'arrêter ma sollicitation auprès du bon grand chancelier; sa croix lui vint plus tard, par un chancelier qui lui convenait mieux apparemment, et pourtant, en vérité, quel homme excellent que celui auquel ils avaient alors affaire, et où en trouvera-t-on jamais un plus pressé de jouir des travaux de ses artistes et d'en faire parade dans sa maison! Encore un coup, ce triste M. Mortier a tout gâté. Autrement qui n'eût été charmé de la bonhomie du brave général Vinoy? Celui-là ne cédait à personne le soin de faire les honneurs de ses salons et de ses peintres; il vous précédait coiffé de sa calotte, et le pied encore leste, et ses petits yeux bleus clignotant, dans les escaliers les plus difficiles du bas en haut de son palais, jusqu'au niveau de l'échafaudage sur lequel Maillot travaillait à sa coupole; il savait par cœur les personnages de Sirouy; il se mirait dans les vues de Saint-Denis et d'Écouen. C'était la meilleure préoccupation de ses journées. On aurait bien dû le laisser mourir, cet héroïque soldat, dans le brillant logis qui lui devait un si prompt relèvement. Mais notre époque n'a plus de ces générosités de justice nationale; on a bien permis à Barbet de Jouy de sortir du Louvre qu'il avait sauvé en mai 1871, et même qui niera qu'on l'ait poussé par les épaules? O temps bas et lâchement sournois, hypocrite ennemi de tout dévouement, ingrat avec bonheur de tout service rendu à la patrie! Je n'ai plus, le vieux général parti, voulu remettre les pieds dans cette maison, dont j'aurais été obligé de solliciter piteusement l'entrée, et où personne n'aurait connu le nom de celui qui en avait fait décorer tous les panneaux et toutes les voûtes.

Je retrouve dans le journal la *Liberté*, à la date du 1er juillet 1875, l'article suivant, intéressant comme description du tableau d'Yvon, mais qui n'a qu'un tort, celui de ne pas rappeler que la composition de l'œuvre appartient à Gros, dont la grande ébauche se conserve au musée de Versailles.

« La décoration intérieure du palais de la Légion d'honneur avance rapidement. D'ici à deux ou trois jours, on placera dans le grand salon un tableau d'Yvon qui est une des plus belles œuvres du maître qui a peint la *Prise de Malakoff*. Ce tableau représente Napoléon Ier distribuant la croix d'honneur aux artistes après l'Exposition de 1808.

« D'un tableau officiel, Yvon a su faire une page dramatique, vivante et chaude où revit tout entière une époque qui fut glorieuse dans les arts de la paix autant qu'héroïque sur les champs de bataille. Au milieu du tableau apparaît l'empereur tout puissant, dont les traits déjà plus calmes que ceux du général de l'armée d'Italie, ont encore le juvénile rayonnement qui animait la physionomie du premier consul. Derrière lui se pressent en leurs costumes éclatants les généraux et les dignitaires, parmi lesquels on distingue Denon, Duroc et Murat. A la droite de l'empereur, on aperçoit l'impératrice Joséphine et la reine Hortense tenant par la main un jeune enfant, le frère aîné de Napoléon III, qui fut tué, comme on sait, en combattant pour l'indépendance de l'Italie. Sur la gauche, voici les peintres appelés à recevoir les récompenses; celui qui, le premier, s'incline devant le vainqueur d'Austerlitz est David, auquel on remet la croix d'officier; après lui on reconnaît Gros avec sa figure admirable, sa beauté virile; puis, Gérard, Guérin, Carle Vernet, Girodet, le sculpteur Cartelier, et dans le coin, Prudhon, qui semble modestement vouloir se dérober à son triomphe. La scène se passe dans la grande galerie du Louvre. On retrouve sur la muraille les deux chefs-d'œuvre du Salon de 1808 : la *Justice poursuivant le Crime* et le *Portrait du général Lasalle*, par Gérard. Dans le lointain, la foule qui emplit la salle de l'Exposition acclame l'Empereur et salue de ses bravos les artistes récompensés.

« Encore une fois, cette toile magistrale, d'une composition très grandiose et très simple en même temps, est une des œuvres remarquables du peintre illustre qu'on a nommé l'Horace Vernet du second Empire... »

Alors que je m'inquiétais de trouver pour les derniers lithographes une besogne qui pût remettre en honneur leur art quasiment disparu, je pensai que le mieux était d'appliquer leur talent à la reproduction d'œuvres contemporaines, et de même que je projetais de faire graver par les aquafortistes les vastes compositions du Panthéon pour la Chalcographie nationale, je me dis que la traduction sur pierre des coupoles et plafonds du palais de la Légion d'honneur formerait un ensemble d'estampes analogue à ce que le XVIIIe siècle avait fait pour les peintures

de Le Sueur et de Le Brun à l'hôtel Lambert. J'en parlai à Sirouy, à la fois peintre et lithographe, qui n'eût certes point été fâché de reproduire ses propres peintures. Il se mit en quête et ne tarda pas à m'apprendre que Lemercier, le fameux imprimeur de lithographie, était disposé à entreprendre sur la palais de la Légion d'honneur une publication complète, à laquelle la direction des Beaux-Arts n'aurait plus eu qu'à souscrire avec quelque largesse, sans charger son budget du fardeau complet. Je reçus à ce propos la visite au Palais-Royal de l'homme de confiance de la maison Lemercier. Ils comptaient, me dit-il, sur l'appui de la grande chancellerie. Mais l'affaire traîna en longueur et finalement n'aboutit point. Je le regrettai, car de même que j'aimais les commandes formant groupe, j'aurais aimé les publications formant un corps d'intérêt solide, et il serait resté par là un livre faisant date et présentant dans son ensemble une entreprise de décoration d'un palais d'espèce historique dans la seconde moitié du XIX[e] siècle.

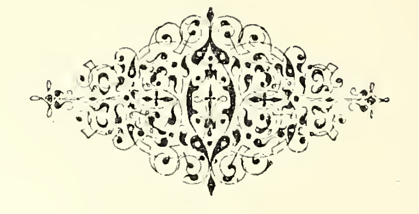


TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 44355

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 44356

Extrait de L'ARTISTE — Année 1883

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

DEUXIÈME PARTIE



PARIS
AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*
44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

1885

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

DEUXIÈME PARTIE

Extrait de L'ARTISTE — Année 1885

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

DEUXIÈME PARTIE



PARIS
AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*
44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

1885

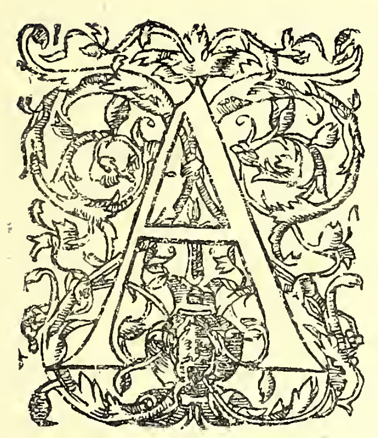


SOUVENIRS D'UN DIRECTEUR

DES BEAUX-ARTS

CHAPITRE PREMIER

L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE



VANT les ministres et les directeurs, j'aurais dû faire passer les empereurs, princes et chefs d'État. Ceux-là, il est vrai, ne m'ont guère confié leurs plus graves secrets. Quand je les ai vus se mêlant de nos affaires, c'était à leurs meilleurs moments de loisir, et aux solennités qui, à coup sûr, leur étaient les plus douces, aux heures furtives où ils échappaient à leurs soucis. Pour ces pauvres déshérités de notre siècle, la peinture et la sculpture, dont ils admiraient tranquillement et recherchaient les meilleurs ouvrages, ont été, tout de bon, des arts d'agrément ; aussi, je le déclare à l'avance, je n'ai nulle calomnie noire à propager contre eux. Je les ai toujours vus, dans la mesure de leur éducation première, et selon leur instinct personnel, accomplir de leur mieux cette tâche de patronage gracieux et bienveillant, attachée en France, depuis les Valois, à l'exercice du pouvoir suprême. Les rois et présidents sont hommes, mais ces hommes portent en eux la majesté de leurs peuples, et cette majesté devrait les rendre sacrés à tous ceux qui respectent la dignité d'une nation. J'ai toujours cru que celui qui, en

politique ou en administration, tient, comme on dit, la queue de la poêle, l'agite de sa main la plus consciencieuse et la plus honnête, et de façon à laisser de soi le souvenir le plus estimable. Dieu m'a donné, et je l'en remercie, une certaine indépendance d'esprit, partant, une sincère impartialité. J'ai toujours vu dans l'homme, avec Pascal, un être mi-parti d'ange et de bête; nul n'a eu une admiration plus empressée pour l'ange, ni une commisération plus facile ni plus tendre pour la bête; et dans son plus haut et dans son plus bas rang, je n'ai jamais dans l'homme méconnu l'humanité. Je vois, il est vrai, comme chacun, les grimaces et les verrues de ceux à qui j'ai affaire, mais dans le portrait que j'ai à peindre du personnage, elles ne me cachent ni sa noblesse d'âme, ni son élévation de talent. Tout animal humain m'apparaît, je le confesse, assez petit par nature; pour peu qu'il produise une œuvre de quelque grandeur, je m'exclame volontiers et la loue d'enthousiasme; et puis j'ai horreur de la haine, je la trouve démesurée avec l'importance de l'action de mes semblables. La terre tourne et le soleil aussi; il y a, que voulez-vous? des bons et des mauvais temps. Il n'est pas donné au prince, le plus désireux de mieux faire, de gratifier son pays d'une époque d'art mémorable; et dans les périodes les plus barbares, soit à Byzance, soit sur le Rhin, il y a peut-être eu des souverains, à commencer par Charlemagne, qui ont tenté des efforts plus généreux pour faire florir les arts autour de leur trône, que les Antonins, que les Médicis, ou que nos derniers rois; efforts inutiles, largesses perdues, le temps n'y était pas encore, ou le temps n'y était plus.

Gros et M. Heim ayant à représenter des souverains dans leurs relations avec les artistes nous ont montré Napoléon Ier et Charles X, distribuant des récompenses à la suite des Salons. Les Salons sont, en effet, le grand point de contact des rois, empereurs ou présidents avec les peintres et les sculpteurs. Aussi n'est-ce guère qu'à l'occasion des Salons qu'il m'a été donné de les rencontrer et d'éprouver leurs goûts.

Napoléon III, dont la mère, la gracieuse reine Hortense, avait eu pour maître le paysagiste Thiénon, dessinait lui-même agréablement; il avait sur ce chapitre la petite instruction commune des princes, cette pratique moyenne qui aurait fait qu'un de ses croquis ou lavis n'eût point été déplacé dans la série curieuse des dessins de mains princières, conservée jadis au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, et qui disparut, hélas! au moment de la formation au Louvre du musée des Souverains, ordonné par ce même Napoléon III. L'empereur n'avait rien, par malheur, de cette éducation des yeux par l'art florentin, dont la forte nourriture, durant toute leur jeunesse, a si bien profité au prince Napoléon et à la princesse Mathilde. Je me souviens d'avoir vu dans l'une des pièces extrêmes des appartements privés des Tuileries, quand j'allai avec Daudet, en septembre 1870, recueillir les tableaux et

œuvres d'art que l'on voulait mettre à l'abri des dangers du siège, d'agréables petites sépias à la mode du temps qui étaient de la main de l'empereur, alors qu'en sa jeunesse, il habitait Arenenberg. Elles étaient mêlées à d'autres dessins de famille dispersés dans de modestes cadres. Je ne sais ce que tous ces souvenirs intimes ont pu devenir ; ils auront sans doute péri dans l'incendie de la Commune.

Napoléon Ier avait eu même bonne fortune que Louis XIV ; l'un et l'autre avaient hérité de la couvée de grands artistes éclos à la veille de leur règne ; celui-ci de Le Brun et de tous ses camarades de l'école de Simon Vouet ; celui-là de David et de la légion de ses élèves. Napoléon III recueillit, lui aussi, l'honneur des dernières œuvres d'Ingres et de Delacroix, commandées pour la décoration de l'Hôtel-de-Ville, et il put jouir, aux premières expositions du nouvel empire, des derniers produits de la brillante pléiade de la Restauration et de Louis-Philippe. Il put montrer à l'Europe entière, en 1855, les merveilles d'art de tout son siècle, et il ne tint qu'à lui d'acquérir aux Salons des œuvres tout fraîchement sorties des ateliers de Decamps, de Meissonier, de Rousseau, de Diaz, de Troyon, d'Isabey, de Robert-Fleury, de Millet, etc.

Aux Salons de 1852 et 53, l'Empereur encore réservé dans ses choix, n'acquérait guère que des tableaux d'inégale importance. En 52 surtout, il s'arrêtait volontiers à des tableautins de genre, dont le sujet amusait son goût pour les scènes familières ou pour les costumes militaires. Il avait cependant certains partis pris pour des noms d'artistes qui revenaient chaque année dans ses préférences et que j'étais sûr à l'avance d'avoir à noter, tels que celui d'Alex. Couder, et surtout d'Adolphe Leleux. J'ai su depuis que le prince-président, se sentant fort délaissé alors par les artistes, — il avait été plus que froidement reçu par eux à la distribution des récompenses du Salon de 1849, dans l'Orangerie des Tuileries, — avait été très flatté qu'Ad. Leleux se fût adressé directement à lui pour une acquisition ou une commande, et il s'en montra longtemps reconnaissant au peintre. Cet Ad. Leleux, l'homme aux scènes bretonnes, et que dans ce temps-là je voyais souvent, très lié qu'il était avec les Hédouin, Nanteuil, Eud. Soulié, etc., était, bien que natif de Paris, une manière de sauvage très honnête, très droit, très rustique, — rustique à ce point que Buon ayant eu justement à lui payer l'un des tableaux acquis par l'Empereur, ne put lui faire accepter le paiement en papier, en billets de banque ; il ne voulait connaître que les écus de cinq francs, et peut-être bien les pièces de vingt francs.

Qui de ceux de mon temps n'a pas en mémoire la belle tête brune, carrée et obstinée de cet Ad. Leleux que nous retrouvons encore aujourd'hui, après 45 ans, occupé des mêmes scènes et danses bretonnes qu'en 1838 et les peignant du même pinceau et des mêmes touches un peu grosses, mais toujours fraîches

et souples. C'était dans son commencement, un chef de groupe important, avec ses adeptes et ses imitateurs fervents : son frère Armand, Edm. Hédouin, Ch. Chaplin, etc. J'ajouterai qu'après la *Barricade* terrible de Meissonier, il n'y a pas de témoignages plus profondément empreints de l'esprit révolutionnaire de 48 que les deux *Patrouilles* et le *Mot d'ordre* d'insurgés d'Ad. Leleux, à nous fidèlement conservés par les eaux-fortes d'Edm. Hédouin.

Parmi les artistes qui avaient cherché dans leur art le moyen de remercier le prince qui venait de faire le 2 décembre, je citerai le vieux peintre Trézel, élève de Prud'hon et frère du général ; il avait envoyé au Salon de 1852 un tableau représentant le *Nœud gordien*. Mais l'excellent homme, qui jadis avait mérité une médaille au Salon de 1810 et la décoration en 1839, avait commis là une peinture tellement sénile, que, pour ne point ameuter les rieurs, je la fis cacher dans la frise d'une des galeries. Le lendemain de l'ouverture de l'exposition, il m'écrivait : « En traitant le sujet d'Alexandre tranchant le nœud gordien, je croyais être agréable aux amis du prince-président ; il paraît que je me suis trompé... » Et sur sa propre demande, la toile lui fut rendue.

Mais à partir de l'Exposition universelle de 1855, l'Empereur se lança dans l'acquisition d'œuvres capitales, gardant toutefois pleinement l'initiative personnelle de ses choix. Ainsi M. de Nieuwerkerke qui n'avait pas de goût pour les Corot, ne pouvait s'empêcher de sourire et de se tourner vers moi, en disant : « Voilà qui va faire plaisir à Chennevières, » quand il voyait l'Empereur désigner pour ses achats, en 1855, une vue de Marcoussis, et plus tard un *Souvenir de Morte-Fontaine*. Pour ne parler que de celles de ses acquisitions que j'allai recueillir aux Tuileries et à l'Élysée en septembre 1870, afin de les mettre à l'abri de tout saccage et bombardement dans les salles blindées du Luxembourg, je puis citer : des *Raisins*, de Saint-Jean (1855), le *Lac des Quatre-Cantons*, de Calame (1855), les *Puritaines*, de Mme H. Browne (1857), le *Saint Jean Baptiste*, de Baudry (1857), le *Môle de Naples*, d'Osw. Achenbach (1859), le *Siège d'une ville par les Romains*, de Brion (1861), une *Nymphe enlevée par un faune*, de Cabanel (1861) et du même la *Naissance de Vénus* (1863), la *Jeune fille au puits*, d'Hébert (1863), la *Baie de Saint-Ouen à Jersey*, de Desjobert (1863), les *Baigneuses*, de Ranvier (1863), une *Sainte-Famille*, de Bouguereau (1863), une *Sainte Élisabeth*, de Laugée (1865), la *Femme Fellah*, de Landelle (1866), un *Douar en Algérie*, de Guillaumet, les *Noces enfantines*, de Salentin, — et combien de Penguilly-L'haridon et de *Départ pour le baptême*, de Plassan, et de *Cinq sens*, de Schlesinger, pour les peintures desquels l'Empereur avait un faible !

De toutes les visites impériales à nos expositions des Beaux-Arts, la plus émouvante peut-être fut celle où LL. MM. firent à la reine d'Angleterre, au prince Albert et à toute leur famille, les honneurs de l'Exposition universelle

de 1855. Lefuel avait élevé à l'extrémité de l'avenue Montaigne, proche la Seine, un grand bâtiment très bien distribué, mais trop étroit, ce qui nous força souvent à monter bien haut, sur les parois, des œuvres très considérables des meilleurs peintres de notre siècle. Mais chaque école européenne avait sa galerie sagement proportionnée à son importance et l'on se souvient que les Anglais nous avaient apporté un choix exquis de leurs maîtres les plus expressifs. Quelques minutes avant que l'Empereur arrivât avec la reine Victoria et tous les siens, nos salles étaient presque vides. En un moment, elles furent remplies; le grand salon central consacré aux plus vastes toiles de l'école française se trouva tout à coup envahi par une foule inouïe de visiteurs de toute sorte, et particulièrement des sujets de Sa Majesté Britannique. Ils tenaient à acclamer leur reine et ils avaient bien raison; mais la foule aussitôt devint cohue; et leurs hurrah! poussés comme avec rage, et que je n'avais de ma vie entendus, avaient pris, par l'enivrement de l'enthousiasme, une frénésie de ton quasi-menaçante. Le cortège impérial et royal se sentant pressé par la masse désordonnée des curieux, avait hâté le pas depuis l'entrée du palais jusqu'à ce grand salon, et sans doute avait-il espéré qu'il aurait là quelque latitude en ses mouvements; mais point: les curieux se ruaient toujours plus serrés avec leurs cris de sauvages, vers le groupe de l'Empereur et de la Reine, du prince Albert et de l'Impératrice, et le moment arrivait où ils allaient être écrasés contre les balustrades; même, la future princesse impériale d'Allemagne fut un moment séparée de sa mère; il est certain que si des mal intentionnés s'en étaient mêlés, il serait advenu là quelque horrible piétinement et peut-être une mémorable catastrophe. Nous nous mîmes, mes collaborateurs et moi, à contenir la foule de toute la force de nos épaules, et tout ce que nous pûmes faire, en jouant vigoureusement des coudes, ce fut de ménager le plus étroit passage à l'auguste cortège, juste le moyen de contourner au plus près des tableaux la moitié du salon central, jusqu'à ce que la Reine et les siens fussent sortis et se fussent jetés dans le troisième grand salon que l'on fit aussitôt évacuer, et où l'Empereur et ses hôtes purent enfin respirer. L'Empereur était très ému et très pâle, et chacun autour de lui se récria contre l'imprudence de ceux qui, chargés de la conduite supérieure de cette exposition universelle, n'avaient point su prévoir ce moment plein d'angoisse pour la responsabilité impériale, et avaient reculé peut-être devant l'impopularité d'une mesure de police, suspendant pour une heure l'invasion du flot des visiteurs. Rien de pareil ne se produisit en 1867 à l'Exposition du Champ-de-Mars, où sous la conduite triomphante du même Empereur et de la même impératrice, circulèrent à l'aise et sans périls tous les autres souverains de l'Europe, nos jaloux de ce jour-là, nos impitoyables vainqueurs du lendemain.

Si j'avais à parler des fêtes qui furent l'une des institutions du règne, car

elles avaient en vue d'activer les industries parisienne et lyonnaise, je n'aurais garde d'oublier la fête éblouissante qui fut donnée à cette même reine Victoria dans le parc du palais de Versailles, et dans cette même grande galerie de Louis XIV, souillée quinze ans plus tard, pour notre suprême humiliation, par le couronnement de l'empereur d'Allemagne. Cette fête intéressa l'art par divers côtés: d'abord par les inventions ingénieuses et pleines de de goût et les brillantes décorations imaginées par Questel, alors architecte du palais; puis aussi par la pensée qu'eut l'Impératrice d'offrir à la Reine un album des faces diverses de cette soirée mémorable; chaque page eût été aquarellée par nos plus habiles et élégants artistes. Je me rappelle, entre autres, qu'on avait utilisé les talents d'Eug. Lami, pour le souper dans le théâtre, de V. Chavet pour la grande galerie, de Bonhommé pour le feu d'artifice, et à chacun Questel fournissait les documents d'architecture nécessaires à son sujet. Il fut même question de faire reproduire par la gravure la série des dessins. Par malheur, comme d'habitude en ces cas-là, quand il s'agit d'une cérémonie éphémère, l'enthousiasme de l'idée conçue ne dura pas; et il n'est guère resté que la charmante aquarelle d'Eugène Lami, représentant, ai-je dit, le souper dans le théâtre, et que j'ai sauvée pour le public, quelques années après, en l'introduisant dans les salles des dessins du musée du Luxembourg. J'ai pu attirer plus tard dans le même musée une autre aquarelle de sujet analogue et représentant un coin des Tuileries pendant une fête de l'Exposition universelle de 1867, aquarelle de Baron, désirée, puis écartée par l'impératrice à cause de sa dimension. Durant ma direction, j'avais rêvé de faire reproduire à l'eau-forte pour la chalcographie ces deux épisodes de fêtes historiques, à la suite des trois inaugurations commandées par moi et dont j'ai trop parlé. Mais pour cela, il me fallait attendre un ministre dépourvu de la sotte partialité courante, et je suis parti avant que ce ministre fût venu, et bien m'en a pris, car je l'attendrais encore. — De cette nuit de la fête de Versailles, il m'est encore resté un autre souvenir et celui-là presque pénible, je veux parler du voyage que dut faire à une heure du matin, courant la poste vers Poissy, le pauvre M. de Nieuwerkerke, courbaturé par une fièvre de grippe, pour aller demander à Meissonier le prix de son tableau de la *Rixe*, que le prince Albert avait remarqué à l'exposition de l'avenue Montaigne et que l'Empereur voulait absolument offrir à son hôte.

Le salon de 1863 eut son aventure mémorable dans l'histoire des expositions. Il faut dire que depuis l'exposition universelle de 1855, M. de Nieuwerkerke, fort embarrassé sur le parti qu'il devait prendre pour la composition du jury des expositions redevenues biennales, et ne sachant comment se débarrasser des sollicitations d'hommes de cour ou de politique, qui voulaient tous s'introduire dans ce jury à titre d'amateurs, avait résolu en 1857 de revenir purement et

simplement à l'ancien jury de l'Institut, mis à l'écart depuis 1848, mais qui venait d'être rappelé pour former le tiers des examinateurs des œuvres à exposer en 1855. J'avoue que j'avais fait tout le possible auprès du directeur général pour le dissuader de ce projet, et je lui avais même écrit de Florence une lettre suppliante où je lui faisais entrevoir les inconvénients prochains d'une telle délégation par l'Institut et pour lui-même. Il avait passé outre; mais les clameurs et les orages avaient commencé à grossir lors des préparatifs des salons de 1857, 59, 61 ; ils éclatèrent avec violence en 1863. Le jury de cette année-là s'était montré sévère pour les œuvres de certains jeunes artistes qui ont gagné depuis lors leurs chevrons, tels que Manet, J. P. Laurens, Fantin Latour, les deux Desbrosses, Chintreuil, Darjou, Cazin, Berne Bellecour, Parrot, Amand Gautier, Harpignies, Jongkind, Saint-François, Saint-Marcel, Vollon, A. Legros, Whisler; et les réclamations, après avoir mis en émoi le monde des ateliers, étaient arrivées jusqu'aux Tuileries. Si bien qu'un jour d'avril, pendant que nous étions occupés dans les galeries des Champs-Élysées à préparer en hâte l'exposition des œuvres reçues, qui devait, comme d'usage, s'ouvrir le 1er mai, on vint me prévenir que l'empereur montait l'escalier du Palais. Je m'avançai vers lui, il était seul, accompagné tout bonnement de deux officiers de sa maison, et me dit de suite qu'il désirait voir les ouvrages refusés par le jury. Je le conduisis dans la partie du Palais où nous empilions les tableaux refusés, et alors se passa la scène la plus étrange. J'avais avec moi Buon, Clément de Ris, Tauzia, Mortemart, et j'avais appelé quelques gardiens pour remuer et soutenir les piles de tableaux. Mais sans attendre que je fisse retourner les toiles les plus importantes, l'Empereur mettant sa canne sous son bras, se prit à feuilleter lui-même les cadres des plus petits tableaux, les appuyant contre son genou, et s'arrêtant de temps en temps pour s'étonner de la sévérité du jury ; même il me donna l'ordre d'acquérir pour lui une nature morte de Salingre, dont la peinture consciencieuse l'avait frappé. Puis il me dit de prévenir de sa visite le surintendant qu'il comptait revoir ce jour même, et auquel il nous annonça qu'il allait exprimer son désir d'une exposition des tableaux refusés, de manière à faire le public juge des réclamations des artistes. Cette exposition s'ouvrit en effet le 15 mai. Le *Moniteur* l'avait annoncée dès le 24 avril. Les curieux pourront en retrouver le catalogue composé de 687 numéros. On s'attroupa beaucoup devant certaines toiles, entre autres, je m'en souviens, devant le *Lever* de Rod. Julian « assez dormir, ma belle », — le *Bain* de Manet (la baigneuse nue assise à terre au milieu d'étudiants à vêtements noirs), le jeune homme en costume de Majo, et une jeune fille en costume d'Espada du même Manet, — la *Dame blanche*, de James Whisler, qui reparut plus tard à l'exposition universelle de 1867 ; et on fit des gorges chaudes devant les gammes de couleurs appliquées en manière d'arc-en-ciel aux dix types de chevaux du vétérinaire M. Brivet protégé du général

Rollin. L'exposition des refusés se renouvela une seconde fois, l'une des années suivantes, sur l'initiative des artistes eux-mêmes. M. de Nieuwerkerke fit toutefois allusion à la première, dans son discours, lors de la distribution des récompenses à la fin du salon de 1863, mais avec de certains ménagements d'expression qui, pour ne point blesser le jury ainsi contrôlé, traduisirent avec une grande douceur ce que le mouvement de l'Empereur avait eu de spontané et d'un peu vif. La visite de l'Empereur que je viens de raconter nous avait paru d'ailleurs devoir produire un tel étonnement dans le monde des artistes, que le soir même nous allâmes prier Français de faire dès le lendemain sur place un croquis de la scène; il vint en effet aux Champs-Élysées; nous lui indiquâmes bien devant les piles des tableaux, le groupe des assistants et l'attitude de l'Empereur; mais le Franc-Comtois, après avoir crayonné les lignes principales de son croquis, nous leurra en vain de l'espérance de voir son dessin terminé à la hâte ; et à cette heure on le retrouverait peut-être encore au fond de l'un de ses portefeuilles. Inutile d'ajouter que cette visite impériale marqua la fin de la nouvelle période des jurys de l'Institut. Cette année-là même d'ailleurs je me mettais ardemment en campagne avec l'aide très précieuse de ce brave Desjobert, le charmant paysagiste, à la langue si fine, le digne neveu du poète H. Delatouche, et nous faisions pétitionner les artistes pour obtenir le rétablissement des expositions annuelles, devenues biennales seulement depuis 1853. L'annualité reprit son cours dès 1864, et n'a plus été interrompue qu'une fois par la sinistre année 1871.

Après s'être fait peindre en 1850, par notre peintre national Horace Vernet vieillissant mais toujours adroit, l'Empereur ne pouvait éternellement laisser au Badois Winterhalter le privilège de sa portraiture officielle; et il résolut enfin de s'adresser aux plus renommés de nos portraitistes français, depuis la mort de M. Ingres, c'est-à-dire à Hipp. Flandrin, en 1863, puis à Cabanel en 1865. La rivalité de ces portraits fit événement. Ils furent tour à tour exposés sur le panneau gauche du grand salon central, dont on avait entaillé la cimaise, et reparurent tous deux à l'exposition universelle de 1867. On les discuta beaucoup, chacun à la date de son achèvement, et la cour et la ville furent très divisés, — non pas la cour, devrais-je dire, car le modèle avait pris parti sans hésitation, dès le principe, contre le portrait de Flandrin. Je le vois encore, la première fois qu'il se trouva en face de ce tableau, se tournant vers moi pour me demander mon avis; et comme je lui répondais que l'œuvre était d'une grande tournure et digne par la gravité de son caractère et de son dessin du très habile peintre qui l'avait signée, l'Empereur dit avec sa douceur ordinaire : « Ne trouvez-vous pas qu'il m'a donné un air bien mélancolique ?» — Il est certain que ce portrait, l'un des plus beaux après tout qu'ait conçus Flandrin, avait, par le regard tristement poussé au loin, une apparence fatale, et qui

semblait raconter ou un long passé de mystérieuses conspirations, ou un avenir chargé de terribles problèmes. L'Empereur garda toujours contre cette belle et forte peinture une rancune tranquille mais inflexible ; si bien que, comme on ne se souciait point de le garder aux Tuileries, je le réclamai pour le Luxembourg à titre de maîtresse œuvre de Flandrin, dont nous n'avions rien alors dans mon cher musée ; mais là encore on ne voulut pas me le laisser, et l'architecte du Tribunal de Commerce ayant demandé aux Tuileries un portrait de l'Empereur, celui-ci désigna son portrait de Flandrin et il fut tiré du Luxembourg où il était livré en belle vue au public, pour s'en aller dans la salle la plus noire du Tribunal de commerce, où il est resté jusqu'en 1870, et il y est encore, caché et perdu dans je ne sais quel garde meuble.

Pour celui de Cabanel, ce fut autre fortune ; celui-là triompha et fut porté aux nues, par l'entourage de l'Empereur; et qui se permettait de défendre et de préférer le pauvre exilé, ou même de le rappeler, n'était plus un bon citoyen Cela nuisit fort dans les ateliers au portrait de Cabanel, qui en somme, sauf de certaines petites fautes d'ajustement qui prêtèrent aux railleries et lui firent donner le sobriquet de portrait du maître d'hôtel, était fort ressemblant, excellemment peint et mieux fait en bonne conscience pour plaire dans la famille.

En une autre occasion, il y eut encore rivalité et qui fit grand bruit, à propos de deux œuvres acquises au salon par LL. MM. Ce fut quand, au salon de 1863, l'Empereur acheta la *Naissance de Vénus*, de Cabanel, et l'Impératrice la *Perle et la Vague*, de Baudry. Les artistes et le public s'étaient partagés sur ces deux œuvres remarquables, qui furent, il est bon de le rappeler, le commencement de cette interminable suite d'études de femmes nues, couchées, de face, de revers, et plus déshabillées et plus provocantes les unes que les autres, et dont nos salons d'aujourd'hui n'ont pas encore, après vingt ans, épuisé l'écœurante série. Celles-là du moins étaient de pures œuvres d'art où la recherche élégante de la forme et la grâce du pinceau avaient été les seules préoccupations de deux vrais artistes. Mais je me souviens que les querelles furent très vives, et les malheureux qui comme Soulié et moi donnaient la préférence au charme souple, gras et fin de la peinture de Baudry, étaient fort regardés de travers par ceux qui tenaient pour l'œuvre très délicatement dessinée et modelée, choisie par l'Empereur. Que ce temps est loin, grand Dieu ! et qui nous ramènera aux ardentes querelles, de chaque matin, alors que nous passions devant les tableaux tant aimés de nous, de Gust. Moreau, et que nous entendions le maître à la dent dure qui s'appelait Gleyre, dire à mi-voix à ses collègues du jury : « Oui, il s'est nourri des maîtres, la preuve c'est qu'il les rend par morceaux. » — Et lui-même, le pauvre Gleyre, qu'avait-il cherché toute sa vie, et où sont les morceaux de sa digestion, où, comme dans Moreau, l'on pourra reconnaître les maîtres ? Esprit doctrinaire et genevois, ce Gleyre, il a eu des séides obstinés

dans le monde mi-artiste, mi-lettré; les élèves très nombreux qu'il avait hérités de l'atelier de Paul Delaroche et qui formèrent la petite école subtile et raffinée des néo-grecs, avaient en lui une foi profonde. J'ai, de mes oreilles, entendu des intelligences aussi distinguées que Denuelle et Hetzel le placer tout de go à plusieurs crans au-dessus de M. Ingres. Il est singulier comme ces Suisses ont toujours eu depuis Rousseau, Necker et Marat, le talent d'éblouir à faux notre pays par je ne sais quelle austérité apprêtée et leur simplicité mensongère. Ils ont fini par m'inspirer de la défiance, même contre ce pauvre Toppfer que j'aimais tant dans ma jeunesse. Gleyre, grand dissertateur sur l'art et dessinateur soigneux, talent sec et sans ampleur, causant bien, esprit amer, chagrin, mordant, démocrate austère, était l'âme de ce petit groupe de républicains qui gravitait autour de Mme Cornu, la demi-sœur de lait et la collaboratrice de l'Empereur dans sa prison de Ham, et il dut partir de là plus d'une fois des insinuations et des biaiseries d'opposition, dangereuses pour M. de Nieuwerkerke.

L'Empereur consacrait chaque année cent mille francs pour des acquisitions d'œuvres d'art, indépendamment de ce qu'il achetait de sa cassette aux salons annuels. Et ces cent mille francs, c'était M. de Nieuwerkerke qui en disposait en son nom, à titre d'intendant des Beaux-Arts de la maison de l'Empereur. C'est, j'imagine, sur ces fonds qu'étaient payées un certain nombre d'œuvres éparses dans les divers palais, tels que les deux tableaux de M. Ingres que je trouvai dans son cabinet aux Tuileries : le portrait en grisaille de *Jules César*, peint pour être gravé au frontispice de son *Histoire de César*, et le *Louis XIV et Molière*, répétition de celui de la Comédie-Française ; — et aussi les deux Charlet que j'apportai au Luxembourg. M. de Nieuwerkerke obtint en outre de la générosité de l'Empereur qu'un prix décennal de cent mille francs serait attribué à l'artiste qui aurait produit dans cette période l'œuvre la plus éminente. Ce prix, pour lequel les peintres et les sculpteurs ne se seraient jamais mis d'accord, ne fut décerné qu'une fois, à M. Duc, l'architecte du Palais de justice.

Quand, au point de vue de l'art, on regarde d'un peu loin et d'un peu haut l'Empire et l'Empereur, on aperçoit que l'Empereur a fait, quant à lui, ce qu'il avait à faire ; il a été, par son initiative personnelle et en vrai chef d'État, le créateur des monuments qui datent son règne : le nouveau Louvre, l'Opéra, le palais des Champs-Élysées, l'achèvement du Palais de justice, la restauration de Pierrefonds et de la vieille cité de Carcassonne, et l'instigateur tout puissant de ce prodigieux mouvement d'architecture qui, sans génie peut-être, faute de serviteurs suffisants de ses volontés, a transformé et doublé la grand'ville. En ce sens, les 18 ans de l'Empire forment ce qu'en histoire on appelle un siècle. Ce n'est pas sa faute si, poussés par je ne sais quel instinct

décadent de la surcharge dans le pompeux, ses architectes ont montré, dans leurs conceptions hâtives, un goût trop compliqué d'ornements tourmentés qui fait plutôt penser à l'époque d'Henri IV qu'à celle d'Henri II, et au Bernin qu'au Bramante. L'Empereur, toutefois, ne fut pas heureux dans l'aversion qu'il prit du talent consciencieux de M. Duban et dans la préférence qu'il donna, sur la recommandation de M. Fould, à M. Lefuel, en écartant brusquement de son Louvre celui qui venait d'y restaurer la galerie d'Apollon et d'y décorer, avec tant de soin et sur des données si nouvelles, le grand Salon carré et la Salle des Sept Cheminées.

Mais, sauf ce point regrettable, c'est à ses ministres qu'il faut s'en prendre de l'organisation administrative qui a compromis la valeur et l'accord de la décoration peinte et sculptée avec les édifices eux-mêmes, en ne laissant pas entre les mains du surintendant créé par l'Empereur, l'unité et la responsabilité des commandes des peintures et des sculptures, que la hauteur même de son titre, écartant toute partialité, l'eût obligé à confier aux plus dignes. Aussi, voyons-nous, durant tout l'Empire, la gestion des décorations monumentales se maintenir beaucoup plus brillante et plus haute en ses choix dans les bureaux de la Ville de Paris que dans ceux de l'État, qui ne sut employer ni Ingres, ni Delacroix, ni Flandrin, mais seulement quelques habiles hommes recommandés par l'amitié des architectes, maîtres indépendants et quasi sans contrôle des travaux magnifiques de peinture et de sculpture applicables aux plus fameux palais nationaux. — La perpétuelle jalousie qui anima successivement contre M. de Nieuwerkerke les ministres de qui il relevait, et surtout M. Fould et M, Walewski sans cesse préoccupés de diminuer à leur profit personnel le prestige et l'autorité du surintendant sur les peintres et les sculpteurs, fut nuisible à l'Empereur et à l'éclat que la merveilleuse légion d'artistes dont on disposait alors pouvait assurer à son règne, en annulant les grands services que l'on devait attendre de la surintendance. Mais encore un coup, il n'en faut point accuser Napoléon III, dont l'amitié fut fidèle jusqu'au bout à l'homme de confiance tant de fois et si vilainement attaqué, et pour lequel l'Impératrice ne montrait pas autant de sympathie que l'Empereur. Mais aussi M. de Nieuwerkerke professait pour son maître l'attachement entier et de corps et d'âme qui fut commun à tous les officiers de la maison impériale, c'est-à-dire à tous ceux qui approchèrent familièrement de ce prince doux et admirablement humain, toujours égal en ses affections, courtois et généreux aux plus humbles, dans lequel ceux même qui, comme moi, n'avaient pas été élevés dans le culte de sa race, ne pouvaient méconnaître la splendeur qu'il donnait alors à la France, ni ses élévations d'homme d'État et de patriote toutes les fois qu'il n'était pas opprimé par ses anciens complices du carbonarisme, ni son beau langage politique, car il fut, en ce sens, avec le comte de Chambord, l'un des grands

écrivains de notre temps. Quant à moi, je garderai toujours comme une marque de très grand honneur la poignée de main que me donna ce malheureux Empereur, lors de sa dernière visite au Salon de 1869.

Un jour, M. Reiset rentra dans son cabinet tout étourdi, tout ébloui : — où diable ce Nieuwerkerke a-t-il rencontré l'admirable personne dont il est en train de faire le buste dans son atelier ? une tête délicieuse, des traits d'une finesse et d'une distinction idéales, un cou et des épaules adorables, je n'ai de ma vie rien vu de pareil. — Nous sûmes, peu après, que le buste modelé par le directeur des musées était celui de Mlle de Montijo, et, bientôt, que cette Mlle de Montijo, dont l'Empereur se laissait voir éperdument amoureux, allait devenir Impératrice des Français. Tenir dans son atelier, sous ses regards assidus de sculpteur, la beauté déjà mise en vue par les chasses de Compiègne et dont son maître raffolait ouvertement et non sans quelque jalousie, n'était pas sans danger pour l'artiste ; cependant, il conduisit son œuvre avec tant de discrétion et de bonheur et on peut dire de justesse et de talent, que quand le buste fut apporté aux Tuileries, — c'était la veille ou l'avant-veille, quelques jours à peine avant le mariage à Notre-Dame, — l'Empereur, amoureux comme un enfant, ne put s'empêcher d'embrasser le marbre à plusieurs reprises et laissa voir à M. de Nieuwerkerke qu'il était fort touché de son travail, en même temps qu'il était charmé de la ressemblance du modèle. Ce premier buste de l'Impératrice demeura tout d'abord le seul buste officiel, comme le buste du prince-président, par Em. Thomas, première image exposée au Salon d'après le futur empereur, conserva, dans les premières années du nouveau règne, une manière de privilège. D'autres bustes, d'autres portraits peints de l'Impératrice ne tardèrent pas à se produire ; il en plut de toute main et en tout genre, surtout dans les premiers temps, jusqu'au jour où le peintre Winterhalter en obtint comme le monopole. Mais d'abord on avait vu la statuette agenouillée, par Mme Lefebvre-Deumier, notre compatriote d'Argentan, femme du bibliothécaire de l'Élysée et sœur du préfet Rouleaux-Dugage ; et au Salon de 1853, le portrait par Ed. Dubufe et le dessin par V. Vidal. En ces deux ouvrages, la pauvre Impératrice n'avait pas joué de bonheur ; mais aussi la faute en était un peu à elle ; elle avait le don de troubler ses portraitistes : Dubufe, craignant de lui économiser la fraîcheur et l'éclat du teint, lui avait outré le ton rouge velouté de la pêche, et quant à Vidal, son fin pastel, destiné à être gravé par Pollet, avait exagéré l'étrange et caractéristique ligne des sourcils ; bref, ils avaient tremblé, s'étaient épuisés à bien faire et n'avaient pas vu. — A l'Exposition universelle de 1855, paraît Winterhalter, avec ses deux portraits officiels en pied de l'Empereur et de l'Impératrice, un autre portrait de l'Impératrice, et encore, dans ce grand tableau qui occupait la place d'honneur du salon central de l'École française, l'Impératrice entourée de ses dames d'honneur. On a

parlé légèrement et injustement, à mon sens, de cette sorte de *décaméron* de la cour impériale. Personne autre n'eût su le peindre.

On a pu en juger très bien par l'*Exposition des portraits du siècle,* qui vient de s'ouvrir en avril 1883, au palais de l'École des Beaux-Arts. Il y avait là des œuvres de musée, de pures œuvres d'art, dans les Greuze, les David, les Prud'hon, les Ingres, les Ricard, les Baudry, les Meissonier, les Delaunay, les Bonnat, d'autres encore; — mais des peintres de cour et d'apparat, des arrangeurs brillants et faciles de grands personnages mondains, des peintres maîtres de leurs modèles mal commodes et de leurs modes exigeantes, des peintres de « portraits meublants », comme on s'est habitué à dire, depuis que les Nattier, les Tocqué, les Largillière ont pris le pas, dans la décoration des appartements, sur les œuvres savantes ou profondes des artistes fameux, on n'en voyait guère à cette exposition : un ou deux Gérard, un superbe Th. Lawrence, un ou deux Chaplin, un ou deux Carolus Duran, et puis quoi? et avant ces derniers, le très fin profil de l'impératrice Eugénie, par Winterhalter. Quinze ans durant, Winterhalter tourna et retourna son superbe modèle, il l'accoutra de robes de bal, de robes à fourrures; il posa sur ses genoux le prince impérial. On ne discutait aucun ajustement ni aucune attitude à celui qui avait été le peintre attitré de la famille royale d'Angleterre, de la famille royale de France, de la famille royale de Belgique, devant qui avaient posé toutes les familles princières d'Allemagne, et toutes les grandes dames de l'Europe, et qui, en somme, était le peintre né de cette singulière beauté de keepsake, éclatante, aristocratique et d'un caractère plus éblouissant que grave, qu'était Mlle de Montijo. Il faut avouer que nos portraitistes en renom, M. Ingres tout le premier, et après lui Flandrin et Cabanel, n'y auraient point réussi; Baudry peut-être, avec sa charmante distinction et vivacité de pinceau; encore vaut-il mieux pour lui qu'il ne s'y soit pas essayé.

Ces pauvres gens, l'Impératrice aussi bien que l'Empereur, ont rempli du meilleur de leur conscience et de leur cœur, leurs devoirs souverains envers cette classe des peintres et des sculpteurs, qu'ils sentaient bien être le groupe tenant le plus de place dans la faveur populaire. Ils ont fait tout le possible pour s'attacher ces esprits fugaces, et non toujours avec bonne chance. J'ai dit ailleurs la petite jalousie que l'on entretenait aux Tuileries contre la cour d'artistes qui s'était formée rue de Courcelles autour de la princesse Mathilde. On voulut attirer à Compiègne les plus fameux des peintres et des sculpteurs; mais on n'eut pas toujours la main heureuse. Lezay-Marnesia, chambellan de l'Impératrice, qui était l'homme de ces invitations d'artistes, protégeait naturellement Th. Couture, dans l'atelier duquel il avait fait un peu de peinture, et Couture, entre nous, n'était pas la fine fleur des artistes bien élevés. Il avait reçu la commande d'un grand tableau devant représenter le *Baptême du prince*

impérial, sujet qu'il se proposait de traiter selon la mode allégorique des tableaux de Rubens ; nous en avons vu des fragments, et assez faibles, lors de son exposition posthume. Il va sans dire que cette vaste composition n'a pas été plus menée à fin que celle tant promise et si longtemps prônée du *Départ des volontaires ;* mais à Compiègne on le pressait d'y mettre la main, et les malins, dans les ateliers de Paris, racontaient que Couture ne revenait jamais de ses voyages à la cour sans en rapporter l'une des robes de l'Impératrice, soi-disant pour en revêtir dans son tableau la figure de son auguste modèle, mais l'Impératrice ne les revoyait plus, et le peintre s'en composait une pompeuse collection d'étoffes. — Autant en pourrait-on dire de Carpeaux, plus sérieux artiste, à coup sûr, que Couture, mais dont les formes n'étaient pas beaucoup plus courtisanesques et dont la mine était celle d'un serrurier. L'Impératrice, qui l'avait choisi pour maître à dessiner du prince impérial, avait marié le vaniteux sculpteur à la fille du général de Montfort, et l'on a assez répété que, ce faisant, elle n'avait pas eu la main heureuse.

Hélas ! parmi ces préférés de l'Empire, combien ont porté, d'un cœur vraiment trop léger, le deuil de leur reconnaissance ! — à quoi bon nommer cet architecte-archéologue de tant de savoir, d'activité et de ressources ingénieuses, dont l'Empereur avait fait son instrument le plus intime et son plus familier compère, dans les fouilles qui devaient éclairer ses études sur l'époque césarienne, et dans les restaurations, qui lui plaisaient entre toutes, de monuments d'architecture militaire. L'empereur ne pouvait se passer de lui dans ses moindres divertissements de Compiègne, et lui-même disait gaiement à ceux de ses amis qui voulaient parfois le retenir : « Papa m'attend, je vais chez papa » ; dans toute la famille impériale il était comblé des attentions les plus câlines. Que se passa-t-il dans cet esprit, jusque-là si sympathique, et pourquoi, dès le lendemain de la chute, renier si violemment son maître ? Le coup parut dur au prisonnier de Wilhemshohe, écrasé et mourant. Ceux qui l'ont vu alors assurent que jamais autre nom que celui-là ne sortit de ses lèvres pour une plainte ; le nom de l'ami des meilleurs jours, dont il n'avait pas prévu l'abandon, est le seul qu'il ait prononcé avec une apparence d'étonnement et d'amertume.

A quoi bon nommer cet autre architecte que l'Empereur était allé chercher, là-bas, dans l'une de ses moyennes résidences, pour lui confier, sans preuves autrement faites, la plus magnifique entreprise de son règne, dans le plus noble de ses palais ? Celui-là, pendant que son confrère se vouait aux radicaux, celui-là, pis encore, se vouait au Prussien ; chacun semblait avoir choisi le pire ennemi de son bienfaiteur. Et l'on serait tenté de croire à l'inconscience, tant l'audace dépassait les bornes, quand on songe que le Prussien, dont on faisait, dans les ateliers même du nouveau Louvre, nettoyer les tapis, frotter les bronzes, préparer les modèles, était celui justement qui, le premier, venait

d'être choisi par son kaiser pour tenir sous son talon l'Alsace et la Lorraine.

A quoi bon nommer ce peintre d'histoire, chargé des plus grandes pages militaires qu'un artiste ait eu à ordonner en notre siècle, et qui, cinq ans plus tard, exposait un tableau de *César*, injure évidente et voulue à l'Empire qui l'avait comblé des plus belles commandes de son temps, à l'Empereur, pour lequel il s'était un peu commandé lui-même le portrait du prince impérial ? Je n'ai point oublié le jour où l'Empereur, venant visiter pour la première fois la composition capitale de Solférino, l'artiste s'était introduit dans le salon carré avec les siens et avec la nourrice qui portait son nouveau-né ; il avait amené l'Empereur, auquel le peintre avait présenté sa famille, à regarder, avec sa bonté accoutumée, l'enfant qu'on lui mettait sous les yeux comme pour une bénédiction. Décidément, il est plus glorieux d'être courtisan de l'Empereur vaincu que courtisan de M. P. Bert et de M. H. Martin victorieux.

L'Impératrice prenait grand plaisir à ses visites aux expositions ; elle y venait le plus souvent avec l'Empereur, parfois avec le Prince Impérial pour les fugues enfantines duquel elle se montrait assez sévère, tandis qu'on lisait dans les yeux de l'Empereur toutes les gâteries du père passionné pour l'enfant. Avant le jour d'inauguration de chaque salon annuel, le surintendant ne manquait pas de se trouver là pour recevoir LL. MM. qui arrivaient en voiture, accompagnées de leurs officiers et dames du palais, et parfois précédées de leurs intimes de la cour : le général Fleury, venu tout exprès à l'avance pour étudier les scènes chevalines ou bien les côtés faibles des portraits équestres de son maître ; — Mmes de Metternich, Walewska, etc., mais toujours en petit nombre, de manière que l'Empereur et l'Impératrice fussent parfaitement libres dans les saillies de leurs impressions. M. de Nieuwerkerke faisait les honneurs ; moi, je suivais de près l'Empereur pour lui donner les explications de détail désirées par lui, et pour prendre ses ordres d'acquisition. J'ai souvent assisté à des scènes bien bizarres, par exemple le jour où l'Impératrice m'envoya chercher l'Empereur, attardé dans une galerie précédente, pour lui montrer le portrait de la belle comtesse Castiglione, qu'Eugène Giraud avait exposé cette année-là, et que l'Empereur regarda avec d'autant plus de flegme que l'Impératrice le louait davantage. — Je me souviens qu'à la première inauguration où elle assista, — c'était au salon de 1853, aux Menus-Plaisirs, Faubourg-Poissonnière, — étant arrivée devant la *Baigneuse* de Courbet, elle laissa échapper en riant le mot : « C'est une Percheronne », qui courut longtemps alors dans les ateliers, et même elle dessina en trois traits au crayon, sur l'une des fiches, où je notais les acquisitions, une certaine croupe, que j'avais gardée par curiosité, mais non pas avec assez de soin, car depuis lors en classant mes papiers, je n'ai jamais pu retrouver celui-là. Il lui échappait ainsi des mots primesautiers, et souvent fort drôles, mais

dont elle avait peur elle-même ; et c'est pourquoi, quand elle faisait ses visites au salon, à l'heure où le public y remplissait les galeries, elle ne manquait pas de me demander si je voyais aux alentours les artistes dont elle regardait les toiles ; elle craignait de laisser apercevoir une moue ou éclater une parole de franchise qui eussent désobligé le malheureux peintre.

L'Empereur n'était pas seul à faire ses acquisitions aux salons ; l'Impératrice aussi faisait les siennes, et ses choix n'étaient pas les moins importants ni les moins délicats. A la fin de l'Empire, elle se trouvait posséder une collection où les noms favoris du public étaient peut-être représentés plus complètement que dans l'assemblage formé par l'Empereur, forcé, par des influences diverses, à plus de complaisances mêlées et parfois bien singulières; je n'en citerai qu'un exemple que se rappellent tous mes compagnons d'alors. C'était à l'un des derniers salons de son règne. L'Empereur, malgré l'humidité pénétrante et dangereuse qui nous faisait redouter à tous les galeries basses où nous tenions les refusés de la sculpture, insista pour y descendre ; il voulait y voir deux figures en bronze, œuvres plus que médiocres d'une sculptrice belge. Il répéta à plusieurs reprises : « Je tiens à les voir, Jules Favre me les a recommandées ». — D'autrefois, il acquérait un tableau pour l'offrir au général Dufour, sous lequel il avait étudié en Suisse. — Il lui arrivait même d'acheter de confiance pour obéir à son devoir de souverain : en 1870, la guerre était déclarée; on rendait les tableaux du salon ; les cadres étaient pendants le long des cloisons, à demi décrochés. M. de Nieuwerkerke arrive subitement aux Champs-Élysées ; il annonce à Buon que l'Empereur, pour ne rien changer aux habitudes de chaque année, veut que l'on achète, pour lui, quelques œuvres en souvenir de ce salon de 1870, et le surintendant montant dans les galeries, nota une douzaine de tableaux, qui furent désignés d'office par lui et payés d'urgence. Mais l'Impératrice n'avait à observer que son propre goût; aussi avait-elle acquis successivement et pu réunir dans le petit hôtel qu'elle possédait rue de l'Élysée les deux meilleurs tableaux d'Hamon, *Ma sœur n'y est pas* et l'*Aurore*, et des œuvres charmantes de Fromentin, de Gérome, la fameuse *Perle* de Baudry, l'*Absolution du péché véniel* d'Heilbuth, etc. etc.

L'Impératrice, — c'était, s'il m'en souvient, en 1868, — me fit, un certain après-midi, appeler aux Tuileries. Il s'agissait de régler les comptes de ses acquisitions au salon de cette année. LL. MM. quittaient ce jour-là Paris pour aller à Saint-Cloud. Tous les meubles avaient leurs housses, les lustres leurs mousselines, les voitures allaient arriver. On me fit attendre dans le salon que l'Impératrice avait fait décorer par Chaplin, et la salle voisine était celle qu'elle avait fait orner de portraits des dames de la cour qu'elle favorisait de son amitié. Elle entra, en costume très simple de déménagement et de voyage, et c'est la seule fois que je l'ai vue sans ombre de poudre au visage, elle qui se peignait

peut-être à l'excès. Toute pressée qu'elle fût, elle voulut bien cependant causer assez longuement avec moi de ses tableaux et des peintures qui nous environnaient, et je trouvai l'occasion favorable de lui soumettre une idée qui me tourmentait depuis longtemps. Je lui parlai de l'intérêt qu'il y aurait pour elle, qui semblait faire un cas particulier du talent d'Hamon, puisqu'elle avait acquis successivement ses deux meilleurs ouvrages, à confier à cet artiste d'une imagination charmante, la décoration d'un petit salon sur les panneaux duquel il multiplierait ses figures d'une ingéniosité si finement capricieuse. L'Impératrice parut goûter ma pensée, et plus tard elle en reparla à Basset, maréchal des logis du Palais, qui connaissait Hamon et s'intéressait à lui. La chose en resta là pourtant, et je le regrettai bien vivement, de même que j'ai toujours regretté que l'Empereur n'eût point commandé à Courbet la décoration d'un salon ou d'un pavillon de chasse; car de telles commandes honorent les souverains parmi les artistes de leur temps et sont pour certains peintres spéciaux l'occasion d'une sorte de petit monument durable de leur talent trop éparpillé d'ordinaire. Pour Hamon, il faut s'en consoler d'ailleurs plus aisément, car si l'Impératrice eût trouvé pour lui dans les Tuileries un boudoir non encore couvert de peintures, l'œuvre du merveilleux fantaisiste n'eût pas duré longtemps; elle aurait, moins de deux ans après, péri avec tant d'autres par le pétrole de la Commune. — Ce pétrole, il n'a rien respecté, pas même certains tableaux qui étaient venus dans les Tuileries de façon bien imprévue: l'Impératrice, au début de la guerre, avait donné l'ordre de transporter en son palais, pour en décorer les salles transformées en ambulance, où déjà étaient arrivés les premiers blessés de Forbach et de Reischoffen, divers tableaux dont trois très grands. Parmi eux s'en trouvaient qui étaient destinés aux églises de Paris. Ils ont disparu, je le répète, dans l'incendie des Tuileries allumé par la Commune.

La dernière fois que j'eus l'honneur de rencontrer l'Impératrice, ce fut en Égypte, à Luxor d'abord, et puis à Ismaïlia. Le jour où sa flottille avait rejoint à Luxor celle des invités du khédive, l'Impératrice, autrement dit la comtesse de Pierrefonds, n'avait pas trouvé là des esprits bien disposés. Toute la journée, nous avions espéré par son bateau, dont la fumée nous était signalée dès le matin, des lettres de nos familles, et nous venions d'apprendre qu'elle n'avait pas daigné se charger de ces lettres passionnément attendues; même un mot malheureux avait couru: « son bateau n'était pas la boîte aux lettres »; jugez de notre humeur et de nos imprécations à tous. Aussi, quand elle débarqua, le vide s'était-il fait par les Français, et ne rencontra-t-elle d'abord que des visages curieux de Prussiens et d'Espagnols. Mais elle m'avait aperçu de loin, et venant droit à moi, elle m'aborda avec la gracieuseté d'une femme enchantée d'aviser une figure de connaissance au milieu d'une foule d'étrangers. Elle me

chargea de lui présenter les plus notables de notre troupe. Je la laissai un moment avec M. de Brissac et M. Raimbaux et courus à notre bateau pour y chercher et lui ramener au plus vite les moins récalcitrants de ceux qu'elle connaissait : MM. de Quatrefages, Ballard, Wurtz, Gérôme, Fromentin. La conversation dura ainsi sur la plage jusqu'au banquet international des invités du khédive. Mais pendant ce banquet, M. de Brissac était venu, par ordre de Sa Majesté, m'inviter à amener à l'Impératrice tous les artistes mes compagnons qui prendraient le thé sur son bateau, et j'avais spécifié la même faveur pour Berchère et Darjou non encore présentés. L'amabilité gaie et bienveillante pour tous de la souveraine parvint à faire oublier le sujet de notre bouderie Elle nous avait fait prévenir que le lendemain matin, jour de la Toussaint, la messe serait dite à bord, et Fr. Lenormant, Guillaume, Tournemine, quatre ou cinq autres d'entre nous, en profitâmes pour adresser au Dieu des chrétiens, à l'intention des morts et des vivants que nous avions laissés en France, des prières que tous les matins nous voyions réciter si dévotement par les bons mariniers musulmans de notre navire.

Nous apprîmes même, par les journaux qu'elle nous avait laissés emporter, et qui allaient jusqu'à la date du 17 octobre, la mort du pauvre Sainte-Beuve. Puis l'Impératrice nous précéda vers Assouan et les cataractes, et nous ne la retrouvâmes que quelques jours plus tard à l'inauguration du canal de Suez. Jamais je n'oublierai l'émotion profonde qu'à un certain moment me produisit cette femme. Nous étions tous dispersés dans l'innombrable multitude, venue de toutes les nations, pour saluer le passage des premiers navires qui allaient, de Port-Saïd, arriver à Ismaïlia. Le hasard, à cette heure si grave où les cœurs battaient fort, m'avait donné pour compagnons, sur la berge de sable, Lambert de la Croix et Fromentin. La prudence nécessaire dans cette première navigation, où il importait tant de ne pas créer d'ensablement dans le canal, avait causé d'inévitables retards qui semblaient démesurés par l'impatience générale. Quelques légers bateaux d'avant-garde avaient déjà paru, et puis il fallait attendre encore. Enfin, nous vîmes s'avancer lentement, solennellement, majestueusement, le premier des navires faisant son entrée dans le lac Timsah, immense comme une mer, et cela au soleil couchant sur les montagnes rousses de Suez, et au bruit des canonnades et des fanfares, et parmi ces grandes dragues qui avaient servi à creuser le canal, sortes de monstres fantastiques, semblant des machines inventées pour prendre des villes au temps des Pharaons; — et sur l'avant du pont de ce premier navire, que suivaient, comme une humble escorte, ceux de l'empereur d'Autriche, du prince royal de Prusse et du prince des Pays-Bas, se tenait debout, — ayant près d'elle en habit noir, M. de Lesseps, le créateur de cette œuvre colossale, — une femme tout habillée de blanc. C'était l'impératrice, c'était la France. A ce moment,

je sentis tout d'un coup mon cœur s'oppresser, et un sanglot d'émotion me monter à la gorge, et les larmes me couler tout le long des joues, et quand je regardai vers mes deux compagnons, ils faisaient comme moi et pleuraient comme des enfants. Cette femme venait de nous apparaître comme l'image vivante et triomphante de la patrie française. Ah ! la pauvre, la pauvre Impératrice, quel jour pour elle et pour nous tous ! Le lendemain, je la revis à travers la cohue de cette fête indescriptible. Elle était en robe couleur nankin, montée sur un dromadaire, et s'en allait au milieu de son escorte d'empereurs et de princes royaux de tous pays, faire une promenade dans le désert, le long des bords du canal. — Peu de jours après, elle repassait la mer, et rentrait en notre patrie, où l'attendaient, à bref délai, et coup sur coup, de si épouvantables fatalités. Et que vous dirais-je ? je n'ai jamais revu cette éblouissante souveraine, dans le gentil pays de France, où le destin des plus belles est d'être les plus malheureuses : Marie Stuart, Marie-Antoinette, l'impératrice Eugénie.

CHAPITRE II

MADEMOISELLE DE FAUVEAU

La mort du dernier descendant français de Louis XIV, cause d'une émotion si profonde dans notre pays, m'a remis en mémoire un portrait de lui, qui me fut comme dicté par l'amie et la compagne d'armes de sa mère héroïque, par l'artiste privilégiée de sa famille, alors que le Prince avait vingt ans, et nous étions du même âge. Ce portrait, qui alors me semblait à moi-même un peu idéal, tracé qu'il était par des femmes dévorées par le zèle de la maison royale, il est demeuré, pendant les quarante ans que le comte de Chambord avait à prolonger sa mission de droit divin, d'une exactitude absolue dans les lignes invariables de sa beauté, de sa fière attitude chrétienne et de sa noblesse inflexible. Mlle de Fauveau l'avait représenté sous l'ogive de saint Louis et il s'est offert à nous, en effet, après six siècles, comme la dernière incarnation de saint Louis. Mais, qu'eût fait de saint Louis en personne la France du XIXe siècle ?

J'ai cru devoir conserver le chapitre en son entier, malgré ses minuties d'extrême jeunesse, à cause des détails qu'on y trouve sur certains lettrés et peintres de cette époque, lesquels visitant l'Italie, ne manquaient pas de traverser cette maison hospitalière, pleine de bienveillance et de douce cau-

serie, dont la porte était marquée de l'enseigne toujours attirante du génie féminin, du courage romanesque et de la proscription.

Florence, mars et avril 1841. (Extrait d'un calepin de voyage de la vingtième année.)

Nous sommes entrés à Florence, Ernest Lafontan et moi, le mardi soir, 2 mars 1841. La journée avait été belle ; celles qui suivirent furent horribles : vent, neige, pluie ; nous n'osions trop sortir, mal garantis que nous étions contre une gelée si drue. Les deux premiers jours se passèrent presque entièrement auprès du feu de notre salon de l'Arno. Le mercredi soir pourtant, nous sommes allés à la Pergola, où l'on chantait *Robert le Diable*. Durant les entr'actes je ne fus guère occupé qu'à chercher des yeux dans laquelle de ces loges pouvait se trouver Mlle de Fauveau. C'est elle seule, semblait-il, que nous fussions curieux d'admirer dans Florence. Je fixai, entre autres, une certaine petite dame blonde et déjà d'âge accompli ; Ernest m'avait, depuis Marseille, répété les deux vers de Mery :

Il faut revoir, au fond de son vaste jardin,
L'artiste aux cheveux blonds, la femme paladin.

Le jeudi, étant au lit, je me suis mis tout de bon aux vers que je rêvais de lui adresser dès longtemps. Je retrouve, en effet, dans mes notes écrites au mois de novembre précédent, à Ouville en Normandie, « un projet de vers à Mlle de Fauveau » ; et depuis que nous étions à Florence, Ernest ne me laissait plus en repos. Ce matin-là, je ne sus trouver que deux stances. Le lendemain, j'en mis à terme quatre autres qui complétèrent l'envoi. Ce vendredi même, j'en tirais belle copie, et Ernest rédigeait le petit mot de prose. L'adresse nous fut enseignée à la légation de France. Le lendemain samedi, le paquet était déposé au Fondacci San Spirito. Ces deux dernières journées s'étaient passées à visiter les Offices. Le samedi même, Mlle de Fauveau nous écrivit le billet le plus gracieux, nous priant, si la journée ne nous semblait point trop longue, d'attendre à la soirée du lendemain. Cette journée nous la dévorâmes comme nous pûmes, — à Boboli, s'il m'en souvient. Ce fameux lendemain soir, nous quittions notre hôtel de très, très bonne heure et nous étions reçus d'abord par M. Hip. de Fauveau qui commença la kyrielle de compliments, lesquels ne devaient plus finir que par Mlle de Fauveau. Mme de Fauveau entra quelques secondes après son fils et nous annonça qu'elles possédaient en ce moment Mme la comtesse de La Rochejacquelein, nouvellement arrivée de Venise où elle avait vu le Prince. Mme de La Rochejacquelein parut à son tour et voulut bien aussi nous féliciter, et me dire

qu'elle se proposait de prendre copie de mon envoi à son amie. Mme de Fauveau me parla des vers charmants que Mme de La Rochejacquelein avait faits pour l'embarquement du Prince. Enfin, comme j'étais au plus beau de mon rayonnement, barbottant au milieu des compliments de ces dames et de mes remerciements de modestie, Mlle de Fauveau se glissa par l'une des portes, et il faut dire que ce fut elle qui me louangea le mieux à mon gré. Au bout de tout cela, comme vous pensez, je n'étais pas mincement fier, et j'en rabats quand je relis ces pauvres vers d'album qu'il faut bien, tels quels, que je transcrive ici :

Vous êtes glorieuse entre toutes les femmes,
Vous, martyre des temps mauvais,
Qui dédaignez de voir nos tristes oriflammes
Balayer la poussière aux toits de nos palais.

Aux jours réparateurs vous mettez votre attente,
Car vous êtes pleine de foi ;
Vous avez dit : Qu'importe où je plante ma tente ?
La France n'est pas vraie où n'est pas le vrai roi.

Florence, d'arts perdus terrible et saint trophée,
Est la ville des cœurs amoureux du passé ;
Votre règne est bien là, prestigieuse fée,
Par qui le chêne vit et le marbre a pensé.

Souvent par les beaux jours il nous vient de Florence
De pieux pèlerins qui vont disant tout bas
Que vos fécondes mains, avares pour la France,
Ne se reposent pas ;

Que de ces Majestés que malheur a saisies
Les fronts sont préférés de vous,
Et que votre ciseau taille des fantaisies
Dont Cellini serait jaloux.

Alors qui s'achemine à travers cette ville
Et qui sent combien là tout est grand, tout est beau,
Souhaite d'entrevoir la charmante Sibylle
Au seuil du sanctuaire, et baiser son manteau.

Puis, l'on parla de ce que nous avions vu, de ce que nous verrions, et beaucoup d'Henri V. Mlle de Fauveau était vêtue d'une robe de soie noire, dont le corsage se boutonnait au milieu à deux rangs de petits boutons de jais. Nous avons vu une robe pareille à Mme de La Rochejacquelein ; c'est, croyons-nous, en souvenir de leur uniforme de Vendéennes. Mlle de Fauveau porte les cheveux courts, elle les a d'un châtain superbe qu'enrichit une nuance sombre d'ardent. Elle les recouvre toujours d'une calotte de damas rouge, et quelque fois en même temps d'une autre de satin rouge. Par dessus ces calottes elle pose encore une espèce de Bu-

ridan, ou plutôt de Louis XI. Les petites mèches courtes qui s'échappent sur son front lui siéent à merveille. Tout son masque est de saint Louis. La face est carrée, le nez avancé, le front plein. Tout en elle porte énergie et bonté. Tout est arrêté, rien de vague. Les mains sont longues et fortes, mais blanches et belles. Ses joues sont fermes et ne tombent point. Ses paupières sont un peu plissées, mais l'œil voit bien et s'illumine bien. Toutes ses religions sont actives autant que profondes. Il ne m'a point été donné de connaître simplicité plus élevée et plus adorable, ni bonté que l'on aime de plus grand cœur. Sa fille s'étant retirée, comme tous les soirs, de très bonne heure, Mme de Fauveau nous fit voir l'album de Mme de La Rochejacquelein. J'avais été toute la soirée très occupé des cheveux de la comtesse; je voyais bien qu'ils étaient plutôt gris que blonds, mais elle nous semblait si belle et si jeune, ses aventures l'avaient si peu fatiguée, que je n'eusse osé croire à cette franche et épaisse chevelure grise dont le lendemain seulement la couleur nous fut au grand jour démontrée. Sa figure est de l'ovale le plus pur; les mouvements de sa physionomie sont d'une malice et d'une grâce enivrantes, ses mains à rebaiser cent fois, sa voix légèrement nazillarde, comme qui raille ou qui commande. Elle s'amusa bellement toute la soirée de M. Sainte-Beuve et du cours qu'il avait fait à Genève. Ces dames avaient commencé à nous faire un catalogue un peu choisi de ce que nous ne pouvions manquer de voir avant de partir de Florence. Nous avions accusé un séjour de huit à dix jours. L'album de Mme de La Rochejacquelein était plein d'aquarelles qui devaient être pour elle du plus charmant intérêt; c'étaient des vues d'Italie, de Suisse, de Vendée. Deux ou trois étaient signées de Bonnechose; une était de Bellangé; deux représentaient son château d'Ussé, en Touraine, flanqué d'une douzaine de fines tourelles, et qui est, dit-on, celui qu'habita la Dame aux belles cousines du petit Jehan de Saintré. Il me semble qu'il y avait là aussi un dessin de Sorrieu, le dessinateur des romances. Ces dames nous avaient engagés à revenir les voir et l'atelier nous avait été promis. Mlle de Fauveau s'excusait par avance du désordre et du vide qu'y laissait le départ de la Judith à laquelle elle avait travaillé depuis trois ans. Mme de Fauveau voulut bien nous assigner la journée du surlendemain mardi et nous prîmes congé.

Ces dames avaient dit bien bénévolement que si je voyais le Prince, je ne pourrais m'empêcher de faire les plus beaux vers du monde. Je pensai qu'on me saurait gré d'en rimer de méchants sans le voir, et j'y occupai mes deux matinées. J'en avais fait huit strophes; mais comme toutes se trouvaient malheureusement disloquées, et que deux ne me semblaient guère à propos, vu le peu d'amour dont ces dames étaient obligées à l'Empereur, et le peu de clarté de l'autre, je les supprimai. Le mardi, à deux heures, nous nous som-

mes présentés chez Mme de Fauveau. On nous a menés à l'atelier. Pour comprendre les vers de Mery, il faut savoir que l'atelier se trouve au fond d'un jardin, qui n'est rien moins que vaste, et qui se trouvait alors dans la plus désolante nudité. Au milieu seulement, il y avait un méchant plâtre qui n'eût pas suffi à faire reconnaître ni l'habitation ni les habitants. La portière de l'atelier soulevée, nous nous trouvâmes vis-à-vis de Mlle de Fauveau en costume d'atelier et de sa mère. Mme de La Rochejacquelein était au fond en grande conversation avec le général Talon que Mme de Fauveau voulut bien nous nommer en nous présentant les uns à l'autre. Mlle de Fauveau était vêtue d'un justaucorps de drap rouge, sur une jupe de velours bronze et sous un pourpoint de même velours. Elle avait, comme d'habitude, sa double calotte de soie rouge et portait tout cela d'un air assez défait. Elle voulut bien interrompre son travail pour nous montrer ce que contenaient ses deux ateliers. Elle travaillait, en ce moment, à une sainte Geneviève que Mme la duchesse de Berry lui avait demandée pour son oratoire. La sainte est représentée à mi-corps dans une amande que l'artiste nous dit être le symbole de la virginité, et tenant dans ses deux mains le vaisseau de la ville de Paris qu'elle tend vers le ciel. Dans les flancs de l'amande, des fleurs de lys allongées. — Elle nous fit sortir de ce premier atelier et nous mena dans le second où elle tenait sur le chantier un buste assez grand d'Henri V pour Mme de La Rochejacquelein. Il y en avait là un autre plus petit qui était merveilleusement beau. Les cheveux du Prince, nous disaient ces dames qui s'accordaient pour nous le donner comme étant d'une beauté achevée et idéale, — ses cheveux jaillissaient par aigrettes et comme empanachés. La raie n'est pas formée au coin de la tête; il y a là de petites mèches inarrêtées d'un effet charmant. La tête est délicate, longue, belle, d'une distinction royale; le nez aquilin, parfait, une nature fine et forte à la fois. Mlle de Fauveau l'a représenté dans le manteau royal, décoré du cordon du Saint-Esprit, dans une petite chapelle gothique de l'époque de saint Louis. Dans le modèle qu'elle taille pour Mme de La Rochejacquelein, la main sort du manteau; elle est large, bien nouée, courte un peu. La peau en serait assez fine, mais elle est fendillée et ridée par le peu de soin qu'il en prend. Pour le corps, on ne le dit pas très grand et un peu fort déjà. Ce qui le rehausse, c'est la manière superbe dont il porte la tête, toujours haute et franche, point raidie en arrière, ce qui serait arrogance, mais fièrement rejetée et un peu penchée, signe de bonté. La bonté qu'il porte en lui n'est point niaise; il sera bon, mais avec la conscience de l'être. Du reste, à voir ce buste, tant il est beau, et à écouter parler Mlle de Fauveau, on se prend à douter si le roi qu'elle a fait n'est pas le roi qu'elle appelle et désire; c'est son type de roi (si beau à l'église quand il s'agenouille par terre pour prier), ferme (tenant bien ce qu'il tiendra),

ayant pour lui jeunesse, beauté, force, et le passé qu'elle vénère et l'avenir auquel elle croit. Quelques jours après, elle nous disait : « C'est vraiment une œuvre de Dieu. Si la France ne l'a pas, c'est qu'elle est condamnée ; il n'y a plus rien à attendre d'elle ni de l'Europe. » Quand le prince passa par Florence et la visita, elle lui présenta en cire la figure qu'elle pensait donner à son buste. Le prince l'approuva et voulut bien laisser mouler sa main en plâtre. On la garde très précieusement dans le premier atelier sous une petite chappe en toile ou même en velours, si je ne me trompe. En ce moment, Mlle de Fauveau a trois Henri de commandés, plus la sainte Geneviève de Mme la duchesse de Berry, plus le petit portrait de Mme de La Rochejacquelein ; elle ne sait où donner de la tête. Elle passe pourtant toutes ses journées au travail et au plus rude travail. Dans ce second atelier est un modèle en plâtre de la nymphe sortant de l'eau, qui couronne la fontaine qu'on nous mena voir dans l'antichambre de leur appartement. La fontaine est formée d'un bassin, supportée par un pied fort long, chargé d'incrustations. Depuis le bas du pied jusqu'au bassin tourne une spirale qui se continue jusqu'à la nymphe, laquelle suit elle-même la ligne dans sa torsion. Sur le bord du bassin sont posés quatre oiseaux aquatiques, dont deux ont la tête cachée sous le niveau de l'eau. Ces oiseaux et tout le bas du petit monument sont de M. de Fauveau. Sa sœur nous raconta que quand il avait fini de chouanner, il était venu la rejoindre à Florence, et qu'alors ne sachant plus que faire, il s'était occupé d'architecture et un peu de sculpture, et que c'était lui maintenant qui exécutait dans les compositions de sa sœur les parties d'architecture. Ses oiseaux étaient fort réussis et tout le morceau qui était de marbre gris non poli nous sembla bien remarquable. La nymphe qui était de Mlle de Fauveau, était vêtue, l'eau tombait des plis de sa robe et l'alourdissait. La robe était collée au corps et dessinait les cuisses et le sein. La nymphe d'une main, rejetait ses cheveux en arrière et regardait si le temps lui permettait de reprendre son vol; de l'autre main, elle déployait son aile, d'après le mouvement qu'ont les oiseaux aquatiques, qui s'aident de la patte pour déployer leur aile. — Revenus de là à l'atelier, on nous montra la tête de la Judith qui était en route pour Paris, et aussi la tête de son Holopherne, frisée à la mode des anciens rois syriens. Mlle de Fauveau voulut bien aussi nous montrer le dessin de toute l'œuvre et nous expliquer comment Judith ayant rapporté la tête à Béthulie, l'enfonçait sur un crochet des murailles de la ville en vue du peuple et entonnait son cantique gravé sur le manteau. — Nous vîmes suspendu à l'un des murs de l'atelier le modèle en bois d'une petite figurine. On nous apprit que c'était Minos, l'un des personnages d'une grande composition représentant tout l'épisode de Francesca de Rimini, du Dante. Tout l'ensemble en marbre noir avec incrustations, se trouvait chez M. de

Pourtalès, dont on nous vanta peu l'aménité et la politesse: « Pour quelques petits succès, avait-il dit à Mlle de Fauveau, il ne faut point vous croire un Michel Ange. » — Ce que nous vîmes encore dans cet atelier ce fut une main de la Judith, un petit tableau ancien que nous aperçûmes mal, et une composition sur laquelle une toile était jetée. En sortant je n'osai remettre mes vers sur le prince à Mme de La Rochejacquelein que je voyais toute à sa conversation avec le général. Je priai Mlle de Fauveau de vouloir bien s'en charger; elle me le promit, et ainsi finit notre seconde visite. — Je recopie ici les stances à Monseigneur. Quand je revis Mme de La Rochejacquelein, elle s'empressa de me dire, avec les compliments les plus aimables, qu'elle les avait, sans perdre un jour, adressés au prince.

Marchez de votre marche fière
Sur la tempête, devant tous.
Ne regardez point en arrière;
La main qu'il étendit pour Pierre,
Sire, Dieu l'étendra pour vous.

Tous âges que sa gloire embrasse
En vous Dieu les veut contenir,
Vous êtes toute votre race,
Vous êtes le siècle qui passe,
Sire, vous êtes l'avenir.

Alors qu'apparut le prophète
Qui la terre de mort sauva,
Il attendit dans la retraite
Que la mort à lutter fut prête;
Quand vint le jour il se leva.

Sire, quand viendra la journée,
Les femmes fortes vous suivront
Et cette jeunesse enchaînée,
Que Dieu pour votre destinée
A comme vous marquée au front.

L'orgie injurieuse et folle
Qui roule sur nos jours blafards,
N'aura point comme à telle idole
Terni l'or de votre auréole
Ni l'éclat de vos beaux regards.

Qu'en vos deux bras la force abonde,
Aux faibles le temps est cruel;
Pour son peuple en vous Dieu se fonde;
Vous êtes précieux au monde,
Vous êtes précieux au ciel (1).

(1) Ces stances je les ai reproduites depuis lors, à la page 59 du tome II des *Mémoires de l'académie de Bellesme,* en les appliquant au vaillant Helidor, mon prince idéal, fondateur de Bellesme et premier comte du Perche.

Mlle de Fauveau nous avait donné une grande liste de ce que nous avions à étudier dans les églises et hors des églises de Florence. En sortant de chez elle, nous allons voir les Massaccio de l'église des Carmes. Mme de Fauveau nous avait dit : Venez un de ces matins ; je vous montrerai les vers charmants de Mme de La Rochejacquelein. Je pensai que mes rimes me seraient une occasion d'en demander lecture à la comtesse elle-même. — C'est elle, nous disait Mme de Fauveau, qui a appelé Henri V l'*Ange-Roi*. Il me reste encore à savoir dans quelle pièce elle le nomme ainsi. Dans toutes celles qu'elle voulut bien me laisser lire deux jours après, je n'ai point rencontré ce mot.

Propos de la première soirée : Alexandre Dumas était encore à Florence ; il travaillait, assurait-on, à un drame d'Alexandre-le-Grand. Dumas portait couronne de marquis, disant que M. Dumas, son père, possédait ce titre avant la Révolution. — Quand Mery vint faire visite à Mlle de Fauveau, il s'occupait de blason avec fureur. — Il y eut une exclamation quand nous racontâmes que nous venions de voir Cabrera à Hyères : que fait-il là-bas ? Comment est-il fait ? — Je dis que j'avais vu Marie-Christine à Paris, où le peuple était, en vérité, bien peu respectueux pour elle. — Elle a attiré de son plein vouloir, me répondit-on, bien des maux sur l'Espagne.

Mlle de Fauveau aime les chevaux et les chiens ; quand elle monte à cheval, elle préfère pourtant le bridon à la bride. Quant à Mme de La Rochejacquelein, c'est une parfaite écuyère et qui se connaît aux beaux-sangs mieux que personne. Mlle de Fauveau a une grande levrette magnifique, que le prince a bien caressée à son passage, et qui a posé dans un portrait de sa maîtresse ; elle est d'ailleurs parfaitement élevée, paresseuse, dormeuse, efflanquée, faisant merveilleusement le salut du Roi, sachant se blottir au fond d'une bergère aussi câlinement que pas une chatte. Dans le salon est un petit dessin de Mlle de Fauveau, exécuté pendant que ces dames étaient en prison, quelque temps après la mort en Vendée de M. de Bonnechose : l'Archange jugeur tient une balance. Au-dessus de l'Archange est la légende : *Quam gravis est inultus sanguis justi*. Dans l'un des plateaux de la balance est la goutte de sang, celui de M. de Bonnechose ; dans l'autre plateau, tous les procureurs du Roi des Deux-Sèvres, de la Vendée, etc. Le Dragon est un coq, l'Archange est dans une chapelle qui porte tous les écussons des prisonniers. Celui de M. de Bonnechose est en haut, soutenu par son ange qui pleure. Des deux côtés sont les écussons de Mme de La Rochejacquelein et de Mme de Fauveau à gauche, à droite celui de M. de La Tour-du-Pin. Le dessin, ai-je dit, fut exécuté dans la prison même ; ce que nous avons vu est une lithographie sur parchemin et peinte.

Soirée du samedi 20. — Ernest avait passé toute sa journée avec un grand mal de tête, gagné la veille en allant vers les Cascines au coucher du soleil. Il

s'est donc couché de bonne heure, et je suis allé seul chez ces dames. Mme de La Rochejacquelein s'occupait à dessiner un écusson. Il a été parlé de la partie de Fiesole qui s'était faite l'avant-veille et que j'ai regrettée pour nous de toutes mes forces. On a plaint Ernest, on m'a demandé d'où lui venait son mal. Il a l'air si faible ! j'ai dit qu'il avait souffert à deux reprises de la poitrine, tout nouvellement à Marseille, et que c'était pour cela que nous venions en Italie, Il a l'air si timide ! a dit à je ne sais quel propos Mme de La Rochejacquelein, Mlle de Fauveau m'a regardé et s'adressant à moi, m'a dit : moins que vous, Je lui ai répondu qu'elle avait raison, et qu'il était cent fois moins timide et moins embarrassé que moi. — Regarde donc la tête de M. de Ch., Félicie, reprit la mère. Je l'en ai priée et conjurée. Alors, mi-enchanté, mi-effrayé, j'ai tendu la tête qu'on m'a compassée avec les mains. Mlle de Fauveau s'est fait une mesure de ses mains, et c'est par le plus ou le moins de jonction qu'elle calcule. Quand elle a eu bien pris toutes ses dimensions, et fait, en me tâtant le haut de la tête, un signe de bien à Mme de La Rochejacquelein, elle s'est assise devant moi, s'est recueillie un tout petit peu et m'a expliqué mon être : « Les facultés de l'intelligence sont en belle proportion. Votre tête n'est point ce qu'en phrénologie on nomme une tête simple ; elle a été alterée par une lutte opiniâtre et qui date de longtemps. Vous avez une faculté de désespérer terrible ; point de volonté. Votre front a une espèce de solution au-dessus des facultés de l'intelligence, qui leur enlève toute action. L'action vous est interdite, vous êtes tout de contemplation. La faculté de concentration est très développée : vous voyez la naissance des choses, vous en calculez toutes les chances, mais les difficultés vous arrêtent. Vous avez une distance énorme entre le voir et l'agir. Vos facultés intellectuelles sont separées de vos facultés morales par cet horrible cercle de désespérance qui a déprimé votre front. L'inutilité des choses vous retient, — à quoi cela peut-il servir ? — Chacune de ces parties de votre front agit isolée sur vous-même, en vertu de votre faculté si prononcée de concentration, vous vous inquiétez, vous vous tourmentez. Vous serez tout en vous-même ; de cette lutte doit sortir une grande disposition à *lamenter*. Cette organisation gênera votre bonheur, si vous n'en prenez le dessus. Il faut qu'une action extérieure vous secoue violemment pour sortir de là. Il est déjà bien tard pour en sortir par vous-même. Vous avez à un très haut degré le courage passif. La foi, la théosophie prédominent en vous. En art, le sentiment du coloris, la faculté du rythme et du mètre. Point de sciences exactes, point d'esprit de répartie ni d'éloquence, la faculté de bâtir moralement, de l'invention, de l'imagination tournée contre vous, et un petit peu l'amour des pierres bâties. Un grand amour du merveilleux, de la bienveillance, de l'attachement ; peu de penchant pour les descriptions sanglantes et en général pour tout fracas. Il faudrait, pour vous refaire complet, que la volonté se

remît de niveau avec le reste et qu'une action une en fît mouvoir toutes les facultés. »

Soirée du 25 mars. — M. de Fauveau dessinait un contrescel pour Mme de La Rochejacquelein. Mme de La Rochejacquelein et Mlle de Fauveau étaient occupées à regarder des sceaux. Nous avons conté qu'enfin nous avions vu la chapelle Riccardi. Alors on s'est retourné vers nous, et chacun a rappelé tout haut ce qu'il en trouvait d'admirable : les anges de l'autel en adoration, ceux à genoux plus beaux que ceux debout ; les richesses du paradis terrestre, — l'ange indiquant le ton sur le quatrième doigt d'un autre ; — dans la procession des Mages, d'abord les portraits de tous les Médicis, en tête le vieux Côme, puis Laurent, bien reconnaissable par les portraits qu'on en peignit plus tard, tous les cousins et arrière-cousins des Médicis, et le portrait même de Benozzo Gozzoli qui porte son nom sur sa tête. On chasse une biche chemin faisant. Le petit roi blanc que ces dames adorent et que Mlle de Fauveau trouve si bien écuyèrement posé ; les pages qui, devant lui, portent un présent et l'épée ; le roi vert, si fier, si dur, si net, si riche ; — le page à pied, derrière lui, s'appuyant sur sa lance ; — le petit roi au tigre, — un page tient en laisse la tigresse ; — caprices d'animaux : — paysage de montagnes blanches et de grands pins tout verts ; — dans les deux coins, entre les Mages et les anges, des bergers. P. Delaroche disait qu'il passerait sa vie à copier la chapelle Riccardi. M. le chevalier de Kériou est entré et s'est mis à causer avec Mme de La Rochejaquelein. Le vieux comte Alexandre de Laborde, toujours alerte, est venu aussi ; c'était sa seconde visite. Louis-Philippe l'a envoyé en Toscane, pour le tenir encore une fois à distance de M. Dimanche. Jamais aimable prodigue n'a eu dans son sac une provision plus drôle d'histoires sur les avares qu'il a connus dans son monde ; nous en riions tous aux larmes. Quand nous sommes restés seuls, j'ai pressé Mlle de Fauveau de nous dire ses réserves à l'endroit de ma tête. Mme de Fauveau a parlé de celle d'Ernest qui l'a présentée à Mlle de Fauveau. Celle-ci a tourné alors sa chaise vers les nôtres et a commencé à mesurer le crâne d'Ernest : « Vous avez la compréhension très facile, voyant l'ensemble des choses, mais toujours pour le but, en toute chose voyant la fin, mais point la base. Vous voyez les surfaces, M. de Ch., le point de départ et il se préoccupe tant des moyens d'arriver, qu'il ne résout rien et n'arrive à rien. La volonté en vous est très prononcée, mais point exercée. Vous vous décidez souvent, mais point de plan de conduite ; des décisions continuelles, mais point d'action. Des idées élevées, vous aussi, mais religieuses point. Une immense confiance dans l'avenir, une justice énorme, mais sans bienveillance, — une grande sociabilité, affections motivées, mais sans calcul intéressé, besoin d'attachement, habitude dans l'attachement. Amitié ndre ; vous avez la caution, grand courage ; point d'aversion pour le meurtre.

Concentration par calcul. Pas de sciences exactes ; de l'imagination ; esprit de saillie, mais point d'éloquence. Dans le dessin, un peu la ligne, beaucoup la couleur. Conservation, une curiosité prodigieuse qui penche la tête en avant. — M. Lafontan, me disait en riant Mlle de Fauveau, est votre plus grand ennemi.

« Les substances cérébrales ont une vraie respiration qui chasse aux parois et les dilate. C'est en cherchant leur niveau qu'elles inclinent la tête à droite et à gauche. La contradiction relève la tête par l'effet de la lutte de la volonté. — Le chatouillement de la cervelle incline la tête et l'attire vers qui parle. — Le système phrénologique n'est point une cause mais un effet. C'est notre âme qui agit sur les substances cérébrales et les pousse vers telle ou telle faculté. Chaque faculté ne profite guère qu'aux dépens de sa voisine. Au-dessus des tendances est le libre-arbitre. — Gall n'était point un esprit inventeur ; il était sensuel et a nié qu'il le fût. Il aura ramassé l'idée de son système dans un coin de l'Allemagne, où cette idée avait déjà cours sans doute ; il avait une rare faculté d'induction et ses 35 divisions du crâne sont justes, plus justes que celles de Spurzheim et des autres. Gall niait la théosophie que Spurzheim a justement affirmée. Les Anglais et les Ecossais poussent trop loin la phrénologie en subdivisant Spurzheim, et d'ailleurs ce système ne peut avoir de valeur qu'autant qu'il sera bâti sur une base idéaliste. — Il y a six ans que Mlle de Fauveau en avait à peu près abandonné l'étude. Étant très jeune elle avait des scrupules, mais une fois appuyée sur la certitude que notre âme était la cause et n'était point l'effet, elle avait poussé ses expérimentations qui avaient souvent été merveilleuses. Dans la Franche-Comté, elle avait dit à un homme qu'il avait tendance au meurtre, et quelques semaines après, cet homme avait tué son fils avec une ancienne dague à ressort. Elle pouvait dire dans ce temps-là l'époque à laquelle s'étaient faites, dans la vie d'un homme, ses révolutions d'idées, les livres qu'il préférait ; et en effet, par la force de la volonté et du libre-arbitre, l'homme peut chasser son âme avec plus d'intensité vers telle ou telle faculté. Les révolutions cérébrales peuvent se produire en cinq années et le cerveau changer de tout au tout ; elle-même l'a éprouvé pour le sien. »

Mlle de Fauveau s'est retirée presque aussitôt. Mme de La Rochejacquelein nous a parlé de Naples : c'est avec sa fiancée qu'il faut aller à Naples. Le bruit est incommode à qui ne s'y mêle pas. La côte de Naples à Sorrente est aussi heureuse que la baie même de Naples. Messine, dans une position ravissante, descendant des montagnes à son beau port si profond que les vaisseaux peuvent presque toucher au quai. C'est en venant du Portugal qu'elle a vu la Sicile.

Nous étions demeurés trois jours sans faire de visite, tant nous nous étions fatigués à fouiller à nouveau l'Or San Michele, le Baptistère, Sainte-Marie-

Nouvelle, Saint-Marc, et l'Annonciade, de notre cher André del Sarte, et Sainte-Croix, et quoi encore ? Nous reçûmes un petit mot charmant de Mme de Fauveau, qui témoignait son inquiétude de ne point nous voir et nous disait que si nous n'avions déjà disposé de notre soirée du lendemain, nous étions invités à faire partie d'une petite réunion de Français, à propos de la mi-carême, chez le marquis de la Laurentie. L'heure venue, nous nous présentâmes chez ces dames qui n'étaient point tout à fait prêtes ; mais Mme de La Rochejacquelein était là qui nous annonça l'arrivée de deux Angevins, dont l'un lui était dès longtemps connu et dont elle avait copié sur un album quelques fort jolis vers sur l'*ajonc* de Vendée, cher à ces dames :

Voyageur, je défends la terre,
Qui couvre un peuple de héros.

Je me souviens que ce soir-là, Mme de La Rochejacquelein portait une écharpe de dentelle fort longue et avait mis un bonnet sur ses cheveux. Elle nous dit que ces deux jeunes gens voyageaient ensemble comme nous, que l'un était peintre, l'autre poète, que l'on doutait du reste qu'il y eût entre eux le même accord qu'entre nous. Au bout de tout cela, ces messieurs furent annoncés et la présentation faite (je regrette de n'avoir point conservé leurs noms). Ils commencèrent à conter la route de la Corniche qu'ils avaient suivie à pied, causant Génois avec ceux qu'ils rencontraient, s'arrêtant rarement pour prendre des croquis, mais souvent pour voir, et parfois séjournant dans les petites bourgades. Depuis une dizaine d'heures qu'ils étaient entrés à Florence, ils s'étaient déjà orientés dans la ville et prétendaient ne pas perdre une minute. M. de Fauveau vint dire que la voiture attendait.

2 avril. — Mme de La Rochejaquelein était adorable ce soir ; elle avait une robe écossaise qui lui donnait une fraîcheur rayonnante. Elle m'a appelé auprès d'elle et m'a dit, sur la nouvelle de notre départ, qu'elle nous chargerait de remettre, à Rome, à M. Letondal, un exemplaire de la tête du Dante, nouvellement lithographiée, d'après Giotto ; puis, qu'elle avait fait emplette, ce jour même, d'une madone de Rossellino, qui a exécuté plusieurs sculptures à San Miniato del Monte, et qui, nous a dit Mlle de Fauveau, est la plus belle qu'elle ait vue à Florence. Mlle de Fauveau dessinait, pour les vitraux d'Ussé deux héraults, et M. de Fauveau nous a laissé voir une poignée de sceaux en bronze, représentant la Force, l'Honneur et la Justice, surmontées de têtes d'aigles et de béliers alternés ; un fondeur coule le morceau en bronze sur la cire, et M. de Fauveau reciselle après coup. — On a parlé de la galerie de visiteurs qui passaient à Florence par le petit salon de Mme de Fauveau. Histoire d'une dame Brot qui demandait à Mlle de Fauveau de lui faire un abrégé de l'histoire de Florence et de lui dire si les œufs se vendaient au quar-

teron en Italie comme en France. — Autre histoire du procureur de Rouen qui avait perdu son parapluie à Empoli et qui demandait à tout le monde son *paraqua*, et qui fit en normand-italien une requête pour qu'on lui retrouvât son *paraqua*. — Mais, lui disait Mlle de Fauveau, le grand-duc serait perdu à Empoli qu'on serait bien empêché de l'y retrouver. Ce qui est volé à Empoli est bien volé. — Le même procureur de Rouen était allé jusqu'à Sienne et disait : ils m'ont montré là une Vénus qu'ils l'appellent, une femme sans jambes ; je vous demande, une femme qni n'a ni bras ni jambes, et ils appellent cela une Vénus. — Mlle de Fauveau concluait que les gens de Normandie étaient les êtres les plus antipathiques à l'Italie. — Mme Allart, la femme « indépendante », et qui portait un cordon rouge en sautoir, l'auteur de *Settimia*, étant venue pour prêcher l'indépendance aux femmes d'Italie, avait fait sa visite à Mlle de Fauveau, qui aimait beaucoup sa sincérité et son esprit vraiment très distingué. Quant à ses opinions sur la femme, elle ne les partageait pas. La femme est bien comme elle est ; sa mission n'est pas la même que celle de l'homme ; elle ne lui est pas inférieure, mais à côté. — Il a été question des peintres vivants, pour lesquels ces dames semblaient souvent peu portées d'enthousiasme. Paul Delaroche, malgré ses succès de salons, n'était point un dieu. — H. Vernet n'avait rapporté qu'une idée fausse de l'Italie, pour l'avoir trop peu étudiée, ce qui se reconnaissait dans les tableaux qu'il y avait peints. — Ingres, après avoir travaillé dix ans à Florence dans la retraite et la gêne, en était sorti déblatérant contre la pauvre ville. — Jean Gigoux, nous conta Mlle de Fauveau, était un beau jour venu à Florence avec deux de ses élèves. Ils visitaient ensemble les musées, et les élèves allaient chantant de tous côtés que tout ce qu'on leur montrait était assez pitoyable, qu'il n'y avait guère qu'un peintre au monde, à savoir Jean Gigoux. Le maître ne disait pas non, et s'en vint un matin se rappeler au souvenir de Mlle de Fauveau. Pendant que, sous la Restauration, le père de Mlle de Fauveau demeurait à Besançon, où il était fonctionnaire, elle avait connu Gigoux. Il était alors chez son père à lui, maréchal-ferrant de son métier, qui ne lui permettait guère de s'occuper de dessin qu'aux heures où il ne ferrait pas les chevaux. Mlle de Fauveau qui, dans ce temps-là, lui mesura la cervelle, lui avait dit : Vous réussirez dans les petites compositions et les petites lithographies, mais elle ne lui supposa pas dès lors de rares dispositions pour la grande peinture et les arts élevés. Quand elle le vit à Florence, il lui présenta son *Gil Blas*, et elle fut frappée du peu qu'en réalité cela signifiait. Il lui parla d'une grande toile, qui a dû être son *Antoine et Cléopâtre*. Ce qui de lui déplut surtout à Mlle de Fauveau, ce fut son outrecuidance et sa façon de se poser. — Elle nous parla aussi de Camille Rogier, qu'elle avait vu et que nous connaissions par Gavarni. Elle nous apprit que Camille Rogier n'était plus à Venise ; qu'il avait fait rencontre d'un

prince russe, qui lui payait pour l'heure les frais d'un voyage à Constantinople. Rogier, ennuyé de son titre de faiseur de vignettes, s'était mis à la peinture sérieuse, et préparait une grande toile de costumes, de plusieurs mètres en tous sens, et devant, si j'ai bien entendu, représenter le passage de Henri III à Venise. — Mlle de Fauveau témoignait le vif désir de connaître le *Philibert-Emmanuel*, de Marochetti. Sa mère et Mme de La Rochejacquelein s'étant mises à nier que la *Jeanne d'Arc* fût de la princesse Marie, Mlle de Fauveau a répondu que tout au moins avait-elle pu en composer le plâtre, et que l'œuvre ainsi n'en était pas moins sienne ; que d'ailleurs on était dans une maison où il n'était guère permis de douter qu'une femme pût tenir un marteau. — On a fini par parler de *Sablé* la chienne, et des chiens en général. Mme de La Rochejacquelein a, à Tours, une petite levrette florentine, qui fait peur à voir sauter tant elle est légère. Quand nous passerons par Ussé, qui se trouve aux bords de la Loire, entre Tours et Saumur, nous devrons nous informer s'il y a quelqu'un au logis.

Hier samedi, 3 avril, nous avons fait notre dernière visite, nous avions voulu nous y présenter à trois heures, mais comme nous débouchions sur le Fondacci San Spirito, nous avons vu ces dames qui filaient en voiture ; elles nous ont renvoyés au soir. En entrant, elles nous ont appelés à voir la Madone de Mme de La Rochejacquelein, qui est exposée dans une chambre et qu'on venait d'y apporter. Nous l'avons vue là les premiers. L'enfant est ravissant et la Vierge est bien belle. Mlle de Fauveau aimait beaucoup deux petits anges qui volent au-dessus en priant ; celui de droite, qui croise les bras, lui plaisait surtout. L'Enfant a un mouvement de puissance superbe. Le cadre est carré, et c'est la plus grande dimension qui soit connue. Elle est aussi d'un effet énorme, quoique d'un relief réel très mince. Elle a été longtemps dans les ateliers de Bartolini, qui la dónnait à tout le monde : à M. de Jassand pour obtenir que le prince visitât son atelier, — à M. de Keriou, — un peu, je crois, à M. de Laborde; — mais personne ne pouvait la faire sortir de l'atelier. On est rentré au salon, et Mme de La Rochejacquelein a dit à Ernest qu'il ferait de petits missels délicieux s'il restait à Florence ; que s'il s'y était attardé davantage, elle lui eût demandé une petite image; sur quoi, il s'est bien vite engagé à dessiner la patronne de la comtesse, qui a décliné son nom de Félicie, qu'elle a commun avec Mlle de Fauveau. Sainte Félicie est une martyre du Pont. Le genre du martyre est inconnu. — Nous avons regretté de ne point voir, avant de partir, le portrait de Mme de La Rochejacquelein, mais nous avons été repoussés avec perte: Vous le verrez à Paris, nous a-t-on dit, et ainsi de l'œuvre nouvelle qu'elle ébauche en ce moment. Mme de La Rochejacquelain nous a confié le rouleau qui renferme le portrait du Dante à remettre à M. Letondal. Dans quinze jours, Mme de

La Rochejacquelein repart pour la France. Mlle de Fauveau lui enverra bien plus tard toute la cargaison de ses marbres. Pendant qu'elle me parlait, je ne m'occupais guère qu'à regarder ses divines mains, et ses pieds qu'elle a si jolis et si petits pour une femme à qui, disait-elle elle-même, à cause de ses aventures de guerre, on supposait nécessairement de la barbe et des mains calleuses. — J'ai tâché, pour la fin, de la mettre sur la Vendée. Elle m'a conté les ordres et les contre-ordres de cette malheureuse affaire. Les d'Autichamp ont tout empêché en prêchant la temporisation au maréchal. On ne pouvait réussir que par la surprise des cantonnements, et on les a attendus. Madame, en arrivant, écrivit un petit mot à Mme de La Rochejacquelein, mais elle ne l'a pas vue dans toute la guerre. Elle s'était mise à sa disposition et elle faisait passer les ordres. Elle était à Saint-Aubin le jour de la Pénissière, et, la nuit qui suivit, elle vit M. de Girardin dans un champ. C'est Emmanuel de Girardin qui était mort dans la journée, et il y avait trois frères à la Pénissière. La métairie elle-même appartenait à un jeune homme d'Angers ou de Nantes qui était fort indifférent à tout le mouvement. M. de Girardin, qui, depuis plus de deux mois, avait sa bande sur pied et la laissait soupçonner le moins possible, fut averti qu'on devait l'attaquer. Il choisit la Penissière comme le lieu le plus favorable à une défense. Mme de La Rochejacquelein a donné au prince du bois brûlé de la Pénissière. — J'avais parlé à Mme de La Rochejacquelein de M. de Sombreuil que j'avais rencontré parfois à Paris chez son vieux camarade M. de Bienville; elle-même l'avait vu tout dernièrement en Suisse et Mme de Sombreuil avait contribué à une petite loterie que la comtesse avait ouverte en faveur de Diot. — Après les événements de la Vendée, Mme de La Rochejacquelein resta plus de six mois cachée et poursuivie avec Mlle de Fauveau. Le passage de Mlle de Fauveau par Paris se fit très heureusement. Pour Mme de La Rochejacquelein ce fut plus difficile. A Paris même elle fut dénoncée un jour qu'elle était sortie pour aller à l'église ; mais elle échappa par bonheur et passa en Suisse, où ont pris asile plusieurs familles vendéennes en ce temps-là.

Nous nous sommes exhortés à l'espoir et nous nous sommes séparés. Mlle de Fauveau s'était depuis longtemps retirée. Elle nous avait tendu sa main à presser, nous invitant à revenir le plus tôt que nous pourrions à Florence, et nous avait dit que si nous y reparaissions pour quelque temps, on chercherait à nous caser d'une manière plus commode et moins coûteuse. Mme de Fauveau nous a aussi donné congé bien gracieusement, et nous ne devons plus revoir personne. Ainsi finit l'épisode de ces tant douces soirées de Florence, qui seront certainement pour nous le meilleur souvenir de notre voyage d'Italie.

Octobre 1883. — La vie est ainsi faite que cette Mlle de Fauveau, à laquelle s'attache ineffaçablement en ma mémoire l'un des mois les plus délicieux, les plus fervents et les plus printaniers de ma jeunesse, je ne l'ai rencontrée que deux fois depuis 42 ans, la première quand, en 1856, je lui amenai à Florence, ma femme, la sœur du pauvre Ernest Lafontan, accueilli par elle quinze ans plus tôt avec tant de grâce et de bonté ; — la seconde fois, à Paris, où j'eus le bonheur de l'entrevoir chez son vieil ami le baron de Coubertin. — Quant à la comtesse de la Rochejacquelein, la veuve d'Auguste le Balafré, la fille de l'auteur d'*Ourika*, je ne l'ai revue qu'une fois, en 1874, à Paris, dans son hôtel de la rue de Grenelle, le jour où elle voulut bien me consulter sur les soins à donner à un tableau de Francia, qu'elle désirait faire revenir d'un château possédé par elle aux environs de Bologne.

CHAPITRE III

AU LUXEMBOURG

C'est en 1861 que M. de Nieuwerkerke me confia le musée du Luxembourg. J'ai eu cette chance heureuse d'en avoir la garde, alors que les chefs-d'œuvre accumulés d'Ingres, Delacroix, H. Vernet, Delaroche, Scheffer, Heim, Schnetz, Deveria, Robert Fleury, Roqueplan, Isabey, Gudin, Brascassat, P. Huet, Aligny, Corot, Cabat, Flandrin, Couture, Gigoux, Muller, Th. Rousseau, Rosa Bonheur, Troyon, Saint-Jean, Chenavard, Meissonier, Gérôme, Cabanel, Baudry, Breton, Hébert, Français, V. Vidal, Daubigny, Fromentin, Belly, G. Moreau, Henner, Vollon, Ziem, H. Regnault, Bida, Barye, Guillaume, Chapu, Falguière, P. Dubois, Mercié, lui assuraient aux yeux des visiteurs de toute l'Europe un éclat incomparable, dont il avait à peine brillé au moment de sa création par le roi Louis XVIII, dans ce temps fécond en œuvres graves et magistrales, où Naigeon le père avait pu grouper sur les murailles de sa grande galerie, les *Horaces* et le *Brutus*, de David ; le *Déluge*, l'*Endymion* et l'*Atala*, de Girodet ; les *Remords d'Oreste*, d'Hennequin ; le *Phorbas*, de Meynier ; le *Zeuxis*, de Vincent ; le *Saint-Étienne*, d'Abel de Pujol ; la *Zénobie*, de Blondel ; le *Caïn*, de Paulin Guérin ; les *Saturnales*, de Callet ; le *Lévite d'Ephraïm*, de Couder ; le *Christ descendu de la croix*, de Regnault ; la *Justice poursuivant le crime*, de Prud'hon, etc.

Je suis resté chargé de cette fonction pendant les sept premières années, avec le simple titre de conservateur adjoint des Musées Impériaux, qui était celui de mon prédécesseur M. Elzéar Naigeon, fils du fondateur de ce musée en 1802, puis organisateur en 1818 de la pensée royale, qui consacrait spécialement la galerie aux ouvrages des artistes français vivants. Lors de la retraite de mon prédécesseur, on lui attribua, avec justice, le titre de conservateur honoraire. Je ne fus promu conservateur qu'à partir du 1er janvier 1868. La réunion, entre les mêmes mains, de la conduite des Expositions annuelles que j'administrais déjà depuis dix ans, et du musée des œuvres des artistes vivants, parut logique au surintendant. Il lui semblait, avec raison, que le Musée du Luxembourg, se ravitaillant surtout par les acquisitions faites aux Salons, celui qui classait et plaçait les peintures et sculptures de ces Salons était mieux préparé que quiconque à y prévoir ceux des ouvrages exposés qui pouvaient convenir à ce Musée ; et de fait, il les choisissait depuis longtemps, depuis 1852. Et comme, par mes fonctions précédentes au Louvre, j'en connaissais les magasins, j'ai pu, à ce double titre, obtenir de M. de Nieuwerkerke, l'attribution au Luxembourg de tout ce qui, en dehors de tout parti pris d'écoles, me semblait propre à l'enrichissement de mon cher musée. Je citerai, au hasard, parmi des centaines d'autres, la *Jeanne d'Arc*, de M. Ingres; la *Liberté*, de Delacroix ; *Solferino* et *l'Etat-Major de l'Empereur,* par Meissonier, le *Tepidarium*, de Chasseriau; les *Pèlerins de la Mecque*, de Belly; les deux paysages de Lanoue ; la *Revue en* 1810, de Bellangé, les deux Brion, l'étude d'*Enfant*, d'Amaury Duval; les deux études de Flandrin, celles de Decamps ; le *Printemps*, de Daubigny ; la *Chasse au faucon* et les *Courriers*, de Fromentin; l'*Orphée*, de Français ; l'*Inondation*, de P. Huet ; l'*Orphée*, de G. Moreau ; l'*Amende honorable*, de Legros; la *Charité*, de Laemlein ; la *Mort de Géricault*, de Scheffer ; la *Communion des Apôtres* et la *Peste*, de Delaunay; la *Suzanne*, d'Henner; la *Sainte-Communion*, de Michel, les deux Vetter, etc.

J'ai pu y ajouter depuis 1871, la *Divina Tragedia*, de Chenavard ; le *Prim* et *l'Exécution*, de Regnault ; les *Portraits de la famille Rivière*, de M. Ingres ; les deux natures mortes de Vollon ; l'*Espace*, de Chintreuil, et dès mon entrée à la Direction, le *Combat de coqs*, de Gérôme.

Sans parler des ouvrages de peintres étrangers, pour lesquels j'avais proposé à M. de Nieuwerkerke une salle particulière : la *Promenade*, de Knaus ; le *Mont-de-Piété*, d'Heilbuth ; la *Fête à Genazzano*, d'O. Achenbach ; les *Chevaux de Cosaques*, de Schreyer.

Plus, la salle des dessins d'Aligny, de Benouville, de Bida, de Delacroix, d'Ingres, de Heim, d'Eug. Lami, de Rude, etc.

Puis, en sculpture, la *Mère des Gracques*, de Cavelier ; le *Mercure* et la

Jeanne d'Arc, de Chapu ; le *Saint-Jean*, le *Narcisse* et le *Chanteur Florentin*, de P. Dubois ; le *Tarcinus* et le *Vainqueur au combat de coqs*, de Falguière; l'*Arion*, de Hiolle ; le *P. Ventura*, d'Oliva ; l'*Enfance de Bacchus*, de Perraud, etc.

Pendant ma direction, Corot, Barye, J. Fr. Millet, Fromentin, Daubigny, étant venus à mourir, j'ai pu mettre à la disposition de mon cher suppléant P. Dubois les sommes nécessaires pour acquérir à la vente des quatre derniers les œuvres qui pouvaient compléter au Luxembourg une digne représentation de leurs talents. Quant à Corot, il avait pris soin de nous léguer ses deux adorables études de Rome, bijoux de son atelier, et jadis, avant même d'être attaché au Luxembourg, j'avais pu désigner le ministère, dans l'un des salons duquel se cachait son chef-d'œuvre d'*Une matinée*, merveille de son art Virgilien et qui l'a longtemps seule représenté dans notre musée.

On s'est félicité avec raison, dans ces dernières années, d'avoir pu amener du ministère de l'intérieur au Luxembourg quelques charmants tableaux de Diaz, de Th. Rousseau, de Pils ; mais ces tableaux je les avais signalés dès longtemps au conservatoire des musées, comme choisis avec plus de cent autres et transportés à la place Beauveau, lors de la décoration de l'appartement ministériel, sous M. de Persigny, et j'avais même écrit, à leur endroit, des lettres suppliantes aux ministres successifs, M. Jules Simon, M. de Fourtou, M. de Marcère ; mais chacun, tout en me faisant témoigner grande bonne volonté, avait ajourné à des moments meilleurs l'autorisation de reprise. (M. de Marcère m'avait cependant laissé emporter, en attendant mieux, un groupe d'animaux de Barye). Qui est venu après moi s'est trouvé mieux en cour ; il a bien fait d'en user. Mais, je vous le dis, la mine n'est pas épuisée, et si vous cherchez bien encore, vous y rencontrerez de l'excellent, même du J. Fr. Millet.— Nous en recrutions alors dans tous les ministères, des tableaux bons pour le Luxembourg, et je me souviens encore de la rafle que nous fîmes au ministère d'État, en août 1863, quand après le départ du comte Walewski, M. Billault se fut laissé convaincre par M. de Nieuwerkerke que de véritables œuvres d'art étaient inutiles à la décoration de ses appartements. De là sont venus, entre autres, au musée les deux esquisses de Decamps, les *Pèlerins de la Mecque*, de Belly ; les *Courriers*, de Fromentin ; la *Promenade aux Tuileries*, de Knaus ; le *Mont-de-Piété*, d'Heilbuth ; les *Vendanges*, de Baron ; les *Pommiers en fleurs*, de Daubigny ; le *Troupeau de moutons*, de Ch. Jacque, le *Souper à Versailles*, d'Eug. Lami ; l'*Appel du soir*, de Bida.

Mon premier catalogue du Musée est daté de 1863, et il s'ouvre par une ongue lettre à M. de Niewerkerke, où je raconte l'histoire du Musée et un peu celle des diverses décorations du Palais de Marie de Médicis. Elle se erminait par deux propositions assez importantes, l'une ayant pour but de

fixer à cinq ans l'attente au Luxembourg, avant d'être transportés au Louvre, des ouvrages d'artistes nouvellement morts; l'autre dont j'ai déjà parlé et relative à une salle qui serait spécialement consacrée aux œuvres des artistes étrangers.

Cette notice se reproduisit dans les diverses éditions du catalogue, et elle a continué à servir d'introduction aux catalogues de P. Dubois, et même aux premiers livrets de mon successeur. — Quand, en 1872, je rouvris le Musée réorganisé après les événements du siège et de la Commune, je crus devoir compléter cette introduction historique par la liste assez curieuse des noms des artistes dont les œuvres, depuis l'origine du Musée en 1818, avaient traversé la galerie du Luxembourg. J'y joignis, pour ne rien omettre, la nomenclature de quelques tableaux rapportés par moi, en septembre 1870, des appartements impériaux des Tuileries et de l'Élysée pour être mis à l'abri du bombardement dans les mêmes salles basses que les peintures et sculptures du Musée.

Je n'ai point à m'étendre ici sur les quelques améliorations que j'ai pu proposer au surintendant, et qui avaient surtout pour but d'élargir, autant que possible, le trop étroit espace, réservé dans le palais aux plus remarquables productions de l'école contemporaine. Galerie et salles des Vernet craquaient d'année en année, de leur trop plein, et nous étions forcément limités par l'escalier du Sénat et par les salles des commissions. Les arts dans ce palais ont toujours dû disputer pied à pied le terrain aux puissants corps politiques qui en étaient les grands locataires; il a fallu même parfois guetter le moment et conquérir par surprise. La petite galerie basse, ou plutôt le passage couvert qui sur la terrasse reliait les deux gros pavillons en avant du Palais, et qui ne nous servit longtemps qu'à exposer quelques dessins, il a fallu que les varioleux du siège en eussent, par leurs déjections affreuses, empoisonné les tentures, les parquets et les cloisons de planches, pour obtenir qu'on l'élargit de toute la surface de son dallage, et qu'on en fît le délicieux promenoir, où j'ai pu suspendre tous les plus charmants tableaux de chevalet de la collection. — Pour la galerie de sculpture, ç'a été une affaire bien autrement difficile et compliquée.

On a certainement oublié qu'avant 1870, les quelques sculptures conservées au Musée du Luxembourg, se voyaient éparpillées dans l'axe des salles et naturellement fort mal éclairées, sauf celles qui pouvaient obtenir un voisinage de fenêtre. Je citerais telle salle, où nous empilions jusqu'à sept statues de marbre, et c'est miracle que les planchers ne s'en soient pas effondrés. Puis, quand il s'agissait d'introduire un des marbres à ce premier étage, il fallait requérir du charpentier un système de chèvres et d'échafaudages fort coûteux, et il n'entrait pas là-haut une sculpture de quelque importance à moins de trois à quatre cents francs, sans parler des chances d'accidents pour les

hommes et pour les œuvres. En ce temps-là, la galerie voûtée à gauche de l'entrée du palais, et qui est à cette heure consacrée à la sculpture, était occupée par l'imprimerie du Sénat. Je ne pensais jamais, sans l'envier pour mon cher Musée, à cette galerie qui lui eût donné une entrée bien à lui et bien digne de lui, et qui nous eût enfin permis de montrer dans un jour d'atelier, les plus belles pièces de cette école française de sculpture qui conquérait d'année en année une importance plus grande dans la renommée de notre art national, et était même en train d'y prendre le pas sur la peinture. J'en avais, à diverses reprises, entretenu le surintendant, et M. de Nieuwerkerke m'avait autorisé à aller de sa part en parler au Grand-Référendaire. Mais je n'ai jamais été un grand diplomate, et une première fois, puis à une seconde tentative, ma négociation avait été fort mal accueillie par le général d'Hautpoul. J'avais beau représenter que l'imprimerie du Sénat pouvait trouver sa place dans toute autre partie du Palais, voire dans les combles ; les frais de son installation étaient nouveaux et avaient été considérables. Bref, on ne voulait rien entendre, et j'avais été très nettement évincé. Mais en 71, même dès 70, je revins à la charge; il n'y avait plus de Sénat, partant plus d'imprimerie, et je trouvai dans M. J. Simon une oreille plus complaisante. Cependant d'autres services du Palais, jaloux du pauvre Musée, bataillèrent encore. Je pris le parti d'envahir la galerie et de l'encombrer de mes marbres et bronzes avant qu'elle eût été nettoyée, et les travaux de réparation de l'architecte se firent à travers cet affreux entassement; mais rien ne m'en pouvait plus faire déloger, et comme presque aussitôt elle se trouva tellement remplie qu'on n'y pouvait circuler autour des œuvres, je profitai, quatre ou cinq ans plus tard, de ce que le Palais dépendait de la direction des Beaux-Arts, pour faire évacuer la galerie attenante en retour, et la livrer de même à la sculpture, qui a désormais, sous les galeries de peinture, un développement d'espace digne de ses chefs-d'œuvre.

Elle était, en effet, venue l'année maudite, et elle avait apporté au Luxembourg une bonne part de ses cruelles émotions. A peine rentré de Brest, où M. de Nieuwerkerke m'avait envoyé accompagner l'un des convois des tableaux du Louvre, que l'on y mettait en sûreté, loin du bombardement prévu de Paris, j'avais dû, comme chacun de mes confrères des divers départements du Musée national, m'occuper des soins à prendre pour le salut de la collection à moi confiée. Notre ministre, M. J. Simon, donna, je dois le dire, le branle à ces travaux de préservation avec une activité, une précision et une sollicitude admirables. A tout moment m'arrivaient des rendez-vous du ministre, ou des billets de lui et de son aimable secrétaire général, Saint-René Taillandier. Chaque jour, réunion des conservateurs au Louvre (1), pour s'entendre sur les

(1) A l'une de ces séances quotidiennes du Conservatoire, qui se tenaient au second étage du Louvre, dans le cabinet du secrétaire général, M. Villot, je vis même un jour

mesures générales, et rendre compte des précautions prises. Mais là, je l'avoue, je souffrais de l'état pénible de suspicion où mes confrères étaient tenus par un semblant de commission d'artistes qui s'était instituée, dès le 6 septembre, soi-disant pour sauvegarder les richesses des musées, et dont le prétendu mystère enveloppant la caisse des armes de Pierrefonds appartenant à l'Empereur avait fourni l'occasion. Courbet, déjà Courbet, était là dedans, avec MM. Moulin, Ottin, Feyen-Perrin, Veyrassat, Leveel, Bracquemond, Reiber, etc., et à tout moment c'étaient des tournées dans le Louvre, sous la conduite de ces messieurs, pour s'assurer que tout y était en bon ordre, selon leur bon vouloir.

Quinze jours après, il est vrai, pour couper court à ces vagues insinuations de détournements des œuvres de la collection nationale, M. J. Simon établissait une commission véritable dont MM. Courbet et Burty faisaient partie; mais il leur avait adjoint M. Vacherot pour président, et MM. de Guillermy, Boeswilwald et Ballot. Tous les conservateurs, à tour de rôle, avaient été entendus par cette commission et il en était résulté un rapport qui mettait à néant les accusations portées, mais que MM. Courbet et Burty se refusèrent à signer, malgré le vote de leurs collègues. Devant cette situation froissante faite à mes confrères du Louvre, je pris lestement mon parti : je m'en allai battre le rappel dans les ateliers avoisinant le Luxembourg; je convoquai peintres et sculpteurs, Toulmouche, E. Lambert, Ranvier, Mouchot, Carolus Duran, Legrip, Le Harivel, Oliva, Truphème, vingt autres encore, et je les suppliai de venir m'aider à transporter les tableaux et les sculptures du musée dans les deux locaux voûtés et blindés qui avaient été préparés dans la cour du Palais par l'architecte Constant Dufeux. Ils s'y prêtèrent d'enthousiasme, et en quelques jours, par les artistes eux-mêmes, peintures et statues furent mises en sûreté et les baies garnies de haut en bas de madriers et de sacs de terre. Je me souviens que le malheureux Moulin s'étant un jour avisé de venir rôder de ce côté pendant que les sculpteurs tiraient un câble pour soutenir la descente d'un marbre dans l'escalier de la cour, à gauche, Oliva et ses camarades lui crièrent aussitôt : Allons, Moulin, à la corde, à la corde! Il disparut comme par enchantement, et on ne l'y a jamais revu. — En octobre 1870, j'avais adressé au ministre, M. Jules Simon, qui m'avait exposé son idée de consacrer le Palais du Luxembourg au service des sociétés savantes, et m'avait fait l'honneur de me demander mon avis sur la part que le musée pourrait conserver dans le Palais, deux lettres d'une certaine étendue, et que j'ai su plus tard

venir de compagnie M. Jules Simon et M. Rochefort avec sa tête maigre, blême et verte de ce temps-là. Ces messieurs vivaient alors patriotiquement en bonne confraternité. Rochefort prit, par distraction, un tableau de petits génies de Simon Vouet pour des amours de Boucher, et se félicitait d'avoir sauvé, la veille, et fait rapporter à Paris, de Meudon ou de Saint-Cloud, un buste de la Du Barry.

avoir passé par les mains de Pilotell, le délégué de la Commune. Le brouillon de la seconde lettre m'est seul resté, et comme il y est touché à certaines questions fort débattues depuis, il me semble curieux de le reproduire ici :

A Monsieur Jules Simon, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Palais du Luxembourg, le 17 octobre 1870.

Monsieur le Ministre,

Dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 13 courant, je m'appliquais à vous démontrer que le Palais du Luxembourg, désormais acquis à votre ministère, pourrait devenir, par un acte qui ferait grand honneur à votre initiative, le Palais de l'art contemporain, comme le Louvre est celui de l'art ancien. Si cette pensée vous agréait et prenait force de décision ministérielle, les personnes que vous en chargeriez auraient, pour en préparer l'exécution, tout le temps du siège; et ce temps ne serait pas de trop, l'exécution d'un tel programme, très simple, mais large, ayant besoin d'être mûrie avec tout le soin et la prudence possibles.

L'Administration des Beaux-Arts, qui tiennent une si grande place dans la France d'aujourd'hui, manque depuis bien longtemps de logique et d'ensemble, et ce ne vous serait pas un mince honneur, Monsieur le Ministre, d'y mettre un peu d'ordre et de cohésion Pour ne vous en citer au hasard qu'un exemple, vous avez vu, comme moi, dans un temps qui n'est pas très éloigné du nôtre, les théâtres réunis à la Direction des Beaux-Arts, quand ils n'ont vraiment rien de commun et appartiennent légitimement aux Lettres, — et la Direction des bâtiments civils, c'est-à-dire l'Architecture et tous les grands travaux de peinture et de sculpture qui en dépendent et sont les seuls enviés des artistes dignes de ce nom, attribuée au ministère des travaux publics; — la Direction des manufactures de Sèvres, des Gobelins, de Beauvais, etc., attribuée à je ne sais quelle autre administration, — ne laissant en réalité à la Direction, dite des Beaux-Arts, que d'infimes commandes de copies, certains secours et encouragements à peine avouables, et quelques acquisitions au Salon. — La vraie Direction des Beaux-Arts serait celle qui s'exercerait sur les commandes des Bâtiments civils et sur les travaux des Manufactures nationales. Telle qu'elle existe aujourd'hui, c'est une dérision; et elle en est réduite, pour se conserver quelque prestige aux yeux du public et quelque importance aux yeux des artistes, à se mêler du service des expositions, service plein des plus difficiles et des plus inutiles responsabilités, et qui, depuis longtemps déjà, devrait être remis aux artistes eux-mêmes.

Les dépenses d'installation de l'Exposition prochaine ont été comprises

dans le budget promulgué il y a quelques jours, et vous aurez à vous en préoccuper prochainement à la première éclaircie, le règlement de chaque exposition devant être naturellement publié un grand nombre de mois avant son ouverture. Vous aurez alors, Monsieur le Ministre, à étudier cette très grave question qui, chaque année, soulève tant d'animosités dans le monde des arts, animosités qui retombent infailliblement sur l'administration et s'en détourneraient à jamais le jour où un ministre franchement libéral dirait aux artistes : Faites vous-mêmes vos affaires; je n'ai charge aux yeux du pays que de faciliter votre éducation, d'acquérir vos meilleurs ouvrages et de décorer les monuments dont la nation a besoin. Je n'ai point à me mêler inutilement à vos querelles et à vos rivalités d'écoles. — Le projet d'organisation des artistes que vous trouverez ci-joint, et qui avait reçu, il y a six mois, l'adhésion des 400 artistes les plus considérables de notre école, vous dira, Monsieur le Ministre, comment j'avais compris cette solution, conforme aux traditions de la France durant les deux derniers siècles; et j'en suis à regretter infiniment qu'elle n'ait pas été réalisée alors, car elle vous aurait offert un appui bien précieux pour résoudre, par le vœu de tous les vrais artistes, les questions si variées que les musées et tous les établissements d'art vous suscitent à chaque pas aujourd'hui.

Pardonnez-moi, Monsieur le Ministre, de vous entretenir d'affaires qui semblent ne me regarder que fort indirectement; mais la Direction des Expositions d'art, que j'ai eue pendant dix-huit ans, m'a tellement mêlé aux intérêts les plus passionnés et les plus intimes des peintres, des sculpteurs, des architectes et des graveurs, que je ne puis me défendre de vous dire quel intérêt capital s'attacherait, au point de vue d'une administration nouvelle, à l'émancipation des artistes. Ce sera, à coup sûr, pour vous le premier principe à étudier et à résoudre. Et si vous ne tranchez toutes ces questions de l'organisation des Beaux-Arts, à la fois philosophiquement et révolutionnairement (je vous parle en homme qui depuis vingt-quatre ans appartient à ce monde des arts), la routine et les précédents seront plus forts que tout votre bon vouloir, et vous n'en viendrez pas à bout.

Pour en revenir au Luxembourg, je vous dirai, Monsieur le Ministre, qu'il ne faut pas vous faire illusion sur l'immensité du Palais. Il est, en réalité, beaucoup plus borné qu'il ne semble. Ni ses ailes, ni son centre n'ont de second étage. Ses pavillons seuls sont élevés, mais inaccessibles au public pour une circulation facile. Je vous répéterai donc qu'avec une double série d'œuvres, celle des arts proprement dits, peinture et sculpture, dessins et estampes modernes, — et la série des arts d'ornement ou décoratifs, comprenant l'orfèvrerie, les bronzes, les tapisseries, l'émaillerie, les vitraux, etc., il serait très facile à remplir; à peine y trouveriez-vous deux ou trois salles pour les réunions ou commissions de l'Académie nationale des artistes français, à laquelle je vous

propose de remettre l'administration des expositions futures. — Quant au Petit-Luxembourg, qui relève inséparablement du même palais, mon idée serait d'y transporter l'École nationale gratuite de dessin, installée rue de l'École-de-Médecine, et qui appartient à votre ministère. Cette école est destinée à fournir des dessinateurs aux manufactures nationales et particulières. Elle serait ici à sa place et étroitement jointe à ses modèles vivants, et vous pourriez livrer exclusivement aux Sociétés savantes qui vous préoccupent justement le local important, consacré, rue de l'École-de-Médecine, à l'École nationale de dessin.

Le jour où vous en auriez ainsi décidé, Monsieur le Ministre, une grande institution, se tenant de la base au faîte, des élèves de dessin jusqu'à Ingres et Delacroix, serait fondée irrévocablement, et autant je défie aucun pouvoir au monde de déposséder le Louvre de son attribution actuelle de temple des chefs-d'œuvre éprouvés par le temps, et Versailles de son attribution de musée historique, autant, je vous l'affirme, je défierais tout pouvoir futur de déposséder le Luxembourg du caractère que vous lui auriez imposé de Palais de l'art vivant. Rien n'est tenace comme un musée, surtout s'il a son unité, son but bien clair dans l'esprit du public.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, Monsieur le Ministre, votre très humble et dévoué serviteur.

Ph. de Chennevières.

J'ai dit que je croyais toutes mes précautions bien prises contre les accidents possibles du bombardement. J'avais ma provision de seaux, de sable, de couvertures, mes gardiens bien renseignés en cas de sinistre; ce qui n'empêcha pas que j'eus une vilaine surprise, le soir où, pendant que je lisais tranquillement mon journal au coin de mon feu, au n° 64 du boulevard Saint-Michel, le premier obus vint éclater en face de ma maison, au coin de la rue de l'Abbé-de-L'Épée. Il fut suivi de seize autres qui venaient régulièrement s'abattre dans mon voisinage, sur ce terrain vague de l'ancienne pépinière, où avait été élevée à la hâte une ambulance qu'il fallut faire évacuer précipitamment pour transporter les pauvres soldats au Val-de-Grâce tout prochain. On se souvient combien cette première nuit du bombardement était belle et claire, et aussi combien la gelée en était raide et sèche. Quand je me fus rendu compte de ce que voulait dire ce sifflement cinglant et strident suivi de ces éclats rapprochés, je m'empressai de gagner le Luxembourg en longeant la grille, qui me parut fort longue, — car le jardin, où la lune dominait à peine une légère brume, était fermé même pour nous, — pour m'assurer que mes gardiens étaient prêts à tout événement. Et que trouvai-je? l'eau était gelée dans les seaux, quelques-uns de ces seaux en étaient crevés; les pompiers ne s'étaient point

avisés de ce détail, et si le malheur avait amené un obus sur nos galeries, le secours n'eût pas été possible. Le lendemain, je réclamai d'urgence des seaux nouveaux, et demandai au ministre, pour être plus à portée des deux salles blindées qui gardaient nos trésors, l'autorisation de m'installer dans l'un des appartements vides au rez-de-chaussée du Palais. C'est là que j'ai entendu chaque soir, de huit heures et demie à minuit, jusqu'à la fin de janvier, ce desagréable roulement des obus lancés des hauteurs de Châtillon et de Montretout, et qui se croisaient, en prenant d'abord pour cible commune le Panthéon et le Luxembourg, puis divergeaient peu à peu, les uns tournant vers le quartier Saint-Sulpice, les autres vers celui du Val-de-Grâce. Un obus, dans les premiers jours, vint défoncer le toit de ce que nous appelions la maison Giroux, occupée, à son sous-sol, par l'architecte Constant-Dufeux, mourant. Cette maison que j'ai habitée depuis, attenait au corps de bâtiment que j'avais quitté l'avant-veille. Il en plut, chaque nuit, dans le jardin même où par bonheur ils s'enfonçaient sans nuire ; il s'en abattit au pied du gros pavillon du Palais tout proche de l'Odéon, dans la rue de Condé, dans la rue de Tournon; les rues voisines du Val-de-Grâce en furent criblées; l'un perça la calotte du Panthéon; mais rien, Dieu merci, n'atteignit notre Palais lui-même ni les pauvres varioleux qui avaient fini par en encombrer les galeries. Le triste temps que c'était ! Et toujours, et toujours, la sale agitation, dans les rues puantes, des képis crasseux de faux soldats ivres et débandés et des émeutiers braillards du 31 octobre, et jamais un jour de sérieuse espérance; et ce qu'il y avait de plus dur à supporter, bien plus dur que le froid, avec lequel on trichait tellement quellement, en cachant son tas de bûches sous des couvertures, ou comme le pauvre Constant-Dufeux en s'enfumant avec les branches vertes tombées des arbres du jardin, bien plus dur que les gardes aux remparts où se nouaient de rhumatismes les braves artistes de mon quartier, bien plus dur que la nourriture écœurante, fantaisiste, qu'on baptisait de tous les noms, voire de celui de « charcuterie percheronnaise », — jamais, jamais de nouvelles des siens !

Enfin, le 6 mars, je partis de Paris. Les Allemands que j'avais vus sur la place de la Concorde et dans les Champs-Élysées, le jour où j'étais allé m'assurer que l'appartement de Tauzia, toujours fixé à Brest par la garde des chefs-d'œuvre du Louvre, n'avait pas été envahi, — les Allemands, après avoir souillé le Louvre de leur visite, étaient sortis de l'enceinte de la ville ; plus d'angoisses quotidiennes pour nos pauvres musées. Notre tâche de préservation semblait désormais accomplie. Après six mois de perplexités, nous avions quelques jours, voire quelques semaines de répit avant de nettoyer nos galeries du Luxembourg, encore pleines de leurs ambulances, et de les rouvrir au public. Je mourais d'envie de revoir ma femme et mes enfants. Je traversai Versailles et la Beauce, plein du dégoût que m'offraient à chaque gare des es-

couades odieuses de Prussiens et de Bavarois. La matinée avait été belle et ce n'est qu'en arrivant à Nogent-le-Rotrou que je sentis l'air se refroidir. Le conducteur du coche ordinaire de Bellesme était bien là ; mais il avait pour consigne de ne point faire sortir de chevaux, lesquels auraient été réquisitionnés par l'ennemi pour sa retraite commencée. J'insistai tant et tant auprès du brave Jumeau, que je le décidai à me trouver n'importe quel cabriolet ferraillant et la première rosse venue pour me traîner jusqu'à notre ville, et, pendant qu'il cherchait son équipage, j'allai faire visite à l'imprimeur, M. Gouverneur. Celui-ci était parti pour Paris et sa femme fort inquiète. De mauvais bruits couraient à Nogent sur les dispositions des Parisiens de Belleville et de Montmartre ; à quoi je lui répondis, très convaincu, qu'il n'y avait rien de bien sérieux à craindre ; à coup sûr, il y aurait un assaut à donner de ce côté, mais ce serait l'affaire de deux jours de fusillade, et le centre même de la ville n'aurait rien à redouter. Je répétai là, de pleine confiance, ce que tout le monde pensait à Paris. Me voilà donc en route pour Bellesme, et dans un cabriolet sans capote, où je fis monter une pauvre femme qui revenait, elle aussi, de Paris, et avait servi dans la maison de mon cher futur collègue, M. Mourier. J'étais mal couvert, je n'avais pas prévu le rude vent du soir. Je sentis, bien avant d'arriver à Serigny, que ma poitrine s'oppressait et s'engorgeait, et, dès le soir même, j'étais pris d'une affreuse bronchite, contre laquelle j'essayai de lutter toute la journée du lendemain, pour voir s'éloigner les dernières charrettes des juifs pillards qui suivaient les bandes allemandes ; mais il fallut céder et le mal me retint plus de cinq semaines enfermé dans la chambre et se prolongea jusqu'aux premiers jours de mai. Les privations du siège avaient trop affaibli tous ces Parisiens pour que leur santé ne se détraquât point à la première atteinte imprudente. C'est donc sous ma série d'emplâtres que j'appris combien j'avais été mauvais prophète à Nogent et, l'une après l'autre, toutes les abominations, dès la première heure, de la lutte de la Commune contre Versailles.

J'avais laissé au Luxembourg mon cher lieutenant, Charles de Tournemine, le très habile peintre orientaliste, formé aux leçons de Decamps, de Marilhat, d'Isabey et de Diaz, et qui occupait alors les fonctions d'attaché au Musée. C'était un des esprits les plus intelligents que j'aie connus et raisonnant le mieux sur son art et du goût le plus délicat. Fils du général d'artillerie, baron de Tournemine, il avait beaucoup couru le monde, s'était trouvé enfant à la bataille de Navarin, avait fait deux ou trois fois le tour de la Méditerranée, vu l'Algérie, l'Asie, Constantinople et les bords du Danube, et nous venions de rendre plus étroite encore notre bonne intimité par le récent voyage d'Égypte, entrepris sur le même bateau et, le plus souvent, dans la même cabine, lors de l'inauguration du canal de Suez, Je ne pressentais guère, en quittant

Paris, quelle rude et terrible tâche je laissais là à ce pauvre ami que nous savions tous atteint depuis longtemps d'une double et mortelle maladie de cœur et d'estomac. Voici la première lettre que je retrouve de lui. Les précédentes, auxquelles il fait allusion, s'étaient-elles égarées dans le tohu-bohu général?

Paris, 24 mars 71.

« Bien cher ami, voici la troisième lettre que je vous écris depuis votre départ. Dans la première je vous rendais compte de ce que j'avais fait, de votre part, relativement à nos intérêts du musée : autorisation par le ministre pour l'installation immédiate de notre musée de sculpture au rez-de-chaussée ; la nomination de Courbet comme brigadier, et enfin l'échange de nos logements. Tous ces ordres sont entre mes mains, après les avoir communiqués à Constant-Dufeux. Les ordres devaient être donnés pour l'abatage des cloisons; puis sont survenus les tristes événements que vous connaissez, et tout est arrêté. La lettre de M. Jules Simon au ministre de la guerre pour le déplacement de l'ambulance est aussi entre mes mains. Tous les ministres sont partis à Versailles.

« J'étais fort inquiet de vous n'ayant aucune espèce de nouvelles. Je vous ai écrit de nouveau, depuis, de notre triste situation à Paris. J'ai demandé au Louvre Courbet, qui ne quitte pas le musée et sur lequel on peut compter sûrement. Nous avons eu dix mille hommes campés dans le Jardin du Luxembourg. Vous connaissez le triste dénouement de cette armée qui a rendu ses armes. Il n'est resté qu'un seul et brave régiment avec trois pièces d'artillerie, qui ont eu le courage de partir avant-hier pour Versailles où ils sont arrivés sains et saufs. J'en ai été bien heureux, car nous devions être attaqués par dix bataillons de Belleville, le jour funeste de cette fusillade sur le boulevard. Le Luxembourg est gardé par un poste de garde nationale, et jusqu'à présent nous n'avons rien eu de mauvais. L'ambulance qui, heureusement, n'est pas partie, nous couvre de sa protection. Nous ne quittons pas notre poste et j'espère que les gens d'ordre finiront par faire bonne garde chez eux. Picard est toujours le commandant militaire, mais ne paraît pas en uniforme. Daveluy est resté à son poste.

« Tranquillisez-vous donc et soignez-vous bien ; si je voyais du sérieux, je vous écrirais aussitôt. Au Louvre tout allait assez bien. Les gardes du comité font le service et le musée est fermé. J'ai vu tous les nôtres bien découragés. M. Reiset m'a heureusement rassuré sur vous en m'annonçant que vous aviez écrit. M. Villot a été très bien pour moi dans toutes ces circonstances. Clément, toujours ce que vous l'avez vu. Avant-hier j'ai vu d'Armaillé qui avait une mission militaire pour notre Luxembourg ; il m'a chargé de son bon sou-

venir pour vous. Voilà, cher ami, tout ce que je puis vous narrer. Ne vous pressez pas ; il n'y a pas urgence pour votre retour maintenant. Veuillez présenter à Madame de Chennevières mes hommages les plus respectueux, et, pour vous, prenez la meilleure expression de mon dévouement.

« Ch. de Tournemine. »

« Votre petit logement est gardé par votre excellent serviteur (le gardien Morel), et il ne s'en va que très tard, comme je le lui ai recommandé ; et si j'en avais vu la nécessité, il y serait couché. Je n'ai pu voir ce pauvre Legrip ; il était très souffrant ; mais je vais aller de ce pas au Louvre, et je passerai le voir. »

Quinze jours après, je recevais de mon pauvre Tournemine le navrant billet suivant :

11 avril.

« Bien cher ami, un mot à la hâte. Un de mes amis part pour Versailles et se chargera de vous faire parvenir de là ce petit mot. Puissiez-vous être tout à fait remis de votre indisposition. Répondez-moi en adressant votre lettre à Soulié, qui me la fera parvenir. J'ai eu depuis tous ces néfastes événements de tristes jours à passer au Luxembourg ; délégué sur délégué. J'ai pour le moment M. E. Pilotell, chargé d'un rapport sur le personnel et le musée du Luxembourg ; l'autre, M. Tony Moilin, médecin à mouches, administrateur du Luxembourg avec tous pouvoirs. Jusqu'à hier, tout cela a pu marcher. Mais hier soir un bataillon de Vengeurs de Paris nous est arrivé vers neuf heures du soir, a occupé le Palais et s'est livré à une perquisition de tous les locaux, caves et greniers. J'ai eu de très tristes moments à passer, le canon des fusils de ces messieurs dans les reins. Ils ont forcé des portes, votre petit meuble à casier et ont cherché les deux mille fusils dans les petites boîtes qu'il contenait. J'ai pu tout garantir et mettre à l'abri. Tous ces malheureux étaient..... Tous nos tableaux ont été garantis, grâce à Dieu. Enfin, aujourd'hui, j'ai vu ces pauvres conservateurs du Louvre. Il ne reste ici que Villot, Barbet de Jouy, Daudet, Heuzey, d'Eschavannes et Darcel, qui attendent comme des victimes leur bourreau. On a serré tout ce qui se trouvait sous la main à votre logement, et votre homme est rentré au Louvre, je vous dirai pourquoi. Écrivez-moi et tâchez de m'excuser sur mon rébus. Veuillez présenter, etc.

« Ch. de Tournemine. »

Le 4 avril m'était arrivée de Versailles une lettre d'Eud. Soulié, avec un long *post-scriptum* de J. Buisson, le député de l'Aude, qui me racontait le début

des hostilités, les premières canonnades entre la Commune et l'armée de l'Assemblée. Après un nouveau détail des inquiétudes du Louvre et de mon pauvre Tournemine, il m'annonçait que le charlatan à mouches, Tony Moylin, m'avait réclamé personnellement et déclaré qu'il entendait me retenir pour « otage ». Je pouvais, ajoutait Buisson, venir prendre langue à Versailles; quant au Luxembourg, il n'y fallait plus songer. Mais du moment où je ne pouvais rentrer au Luxembourg, je n'avais rien à faire à Versailles avec mes tousseries et mes jambes encore débiles, parmi les flâneurs inutiles de l'avenue de Paris.

Un mois après, troisième et dernière lettre de Tournemine :

Paris, le 12 mai 71.

« J'espère, cher ami, que cette petite lettre vous arrivera bientôt, grâce à une bonne occasion (ce soir ou demain) d'un ami partant pour Versailles. Les allées et venues deviennent de plus en plus rares et on ne peut se fier au premier venu par le temps qui court. Voilà bien longtemps que nous n'avons de vos nouvelles et vous devez être aussi impatient de savoir ce que nous devenons. Pour mon compte, le moral et le physique sont à l'unisson. Depuis plus de deux mois, je souffre d'une anémie qui ne fait qu'augmenter. Ces jours derniers, j'ai dû garder le lit. Mon estomac est très malade et je ne puis surmonter le plus grand dégoût. Il me faut un très grand courage pour faire le métier que je fais; car les ennuis et les nausées ne me font pas défaut. Grâce à Dieu, ma femme est de retour; elle était allée rejoindre mon fils aîné à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or). Ma fille seule était près de moi, et cette chère enfant m'a été bien utile. Notre situation, cher ami, va bien lentement en amélioration; nous espérons toujours en finir et rien n'arrive. Cependant le discours de M. Thiers de ce jour nous ranime un peu. Fasse le ciel qu'il dise vrai! J'ai continué la lutte ici, et cela avec bien du dégoût. La Commission des artistes a délégué trois de ses membres pour l'organisation du Luxembourg : *les citoyens* Gill (vous voyez que les mauvaises charges n'auront pas manqué au Luxembourg), Chappuy et Gluck. Un nouvel architecte est adjoint à la Commission d'aujourd'hui. Ils y ont mis quelque forme; je n'ai pas eu à me plaindre d'eux. — J'ai commencé par leur dire que l'ouverture du musée était impossible, vu l'envahissement de l'ambulance. Quelques jours après, l'évacuation était ordonnée. Après des discussions interminables avec le nouvel architecte (car nous en possédons un, bien que Duffeux soit toujours dans son lit), il y a eu commencement d'abatage de notre galerie de sculpture au rez-de-chaussée; puis, discussion entre les fédérés et l'architecte. Arrêt des travaux. Intervention de la Commune. Reprise des travaux; enfin, aujourd'hui, cessation des travaux derechef, et ces messieurs partent pour vider la question à l'Hôtel-de-Ville. Je suis allé au Louvre. J'ai vu ce pauvre Villot, Dau-

det, Barbet de Jouy et d'Eschavannes. Ils m'ont dit qu'ils allaient de l'avant et qu'il valait mieux prévenir que de les voir arriver. Je commence donc par faire accrocher lundi les tableaux de la galerie. J'ai bien fait assainir les salles, mais les parquets sont tous à raboter; puis je réserverai la galerie de sculpture pour la fin. A votre retour vous reverrez tout cela. J'espère que ce ne sera pas long maintenant, et puis je vous demanderai un bon congé pour aller me remettre. Hier, la Commission m'a informé qu'elle était chargée de visiter votre appartement. J'avais affaire à d'honnêtes gens, et j'ai pris sur moi, pour éviter toute perquisition malséante, de m'adresser à leur honneur en leur permettant cette visite accompagnés du concierge. Je dois ajouter qu'ils ne sont restés que deux à trois minutes et que cette visite n'a été qu'une affaire de pure forme (1). Je les attendais au bas et les en ai remerciés.

« Voici donc, mon pauvre ami, en gros une partie de nos vicissitudes. A plus tard les causettes plus longues sur ces tristes jours. — Vos amis Moisson et Legrip ont retiré tout ce qu'ils ont pu de chez vous. Tous les employés des bibliothèques sont partis remerciés. Daveluy et tout le personnel du Sénat sont remerciés aussi. Je suis à peu près le seul resté au poste de combat. Mon tour viendra peut-être; mais j'ai la confiance d'avoir fait mon devoir pour sauvegarder l'honneur de notre drapeau. — Vous connaissez mon cœur pour vous et il a été comme il devait l'être pour dire à tous ce que vous étiez et ce que vous valiez.

« Je vous embrasse bien tendrement en vous priant de présenter mes hommages les plus respectueux à votre chère compagne.

« Votre ami.

« CH. DE TOURNEMINE. »

Darcel a raconté, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (années 71-72) toute cette écœurante histoire de la Commune au Louvre et au Luxembourg, où Tournemine avait si bien gagné son titre de conservateur adjoint; mais ce que Darcel n'a pu ajouter, bien que la conclusion ne se soit pas fait attendre, c'est que les horribles émotions de ces nuits néfastes où les « vengeurs de Paris », ivres-morts, tiraient de son lit, en présence de sa fille épouvantée, ce pauvre malade déjà épuisé, pour le pourchasser, le fusil aux reins, à travers les galeries et les caves du Luxembourg dans le but d'y chercher des fusils imaginaires, précipitèrent la fin du malheureux Tournemine. Rien ne put, dès ce jour, enrayer la marche de la maladie mortelle qui le minait dès longtemps. Il s'en alla, l'année suivante, mourir dans ce pays de Toulon où il était né en 1813 et qui lui était toujours resté si cher. J'obtins que son fils aîné fût nommé attaché à la conser-

(1) Legrip m'écrivait de son côté qu'on « avait fait sauter les serrures de la chambre en haut, mais sans toucher à rien. »

vation du Luxembourg; c'était une manière de conserver à la veuve et à ses enfants le privilège du logement dans le Palais auquel il s'était si fermement dévoué. Ils restèrent là jusqu'après mon propre départ dans cette humble situation que je croyais éternellement durable. Mais la République n'a malheureusement pas reconnu ces services, et il y a beaux jours que les Tournemine ont dû céder la place à de nouveaux venus. Tout au moins pourrai-je rappeler que le lendemain de la mort de Ch. de Tournemine, MM. Vitet et Casimir Perrier avaient eu la pensée de faire nommer Paul Dubois, le grand sculpteur, conservateur adjoint du musée du Luxembourg; mais je n'étonnerai personne entre ceux qui connaissent l'homme et sa droiture en leur apprenant que Dubois, au premier mot que je lui dis de mon idée de proposer le fils, avec un titre moindre, en remplacement du père, m'approuva hautement et me déclara sans ambages qu'aucune démarche ne serait faite en sa faveur. Et quelle peine j'eus quelques mois plus tard à le forcer d'accepter, malgré lui, les fonctions de conservateur suppléant, quand je quittai le Luxembourg pour la direction des Beaux-Arts. Cinq jours après la dernière lettre que je viens de transcrire, le *Journal officiel* du 17 mai 1871 annonçait : « Les citoyens Tournemine, conservateur, et Chennevière, directeur du musée du Luxembourg, nommés par l'ex-administration impériale, sont relevés de leurs fonctions. — Sur la proposition de la Commission fédérale des artistes, le citoyen André Gill, dessinateur, est délégué comme administrateur provisoire du musée du Luxembourg. Les citoyens Chapuy (Jean), sculpteur, et Gluck, peintre, lui sont adjoints pour l'assister dans ces fonctions provisoires. »

Personne n'a jamais parlé des agissements au Luxembourg du sculpteur Jean Chapuy, et il y a apparence qu'on ne l'y vit que bien rarement en fonctions. Tout roula dans cette administration provisoire, et qui ne fut pas de longue durée, sur l'administrateur André Gill, et sur son adjoint Gluck. Mais quelle différence de procédés et d'humeur! Tandis que Gill, pauvre cerveau troublé et toujours défiant et furieux, s'emportait contre Tournemine et ses hommes et laissait voir volontiers les revolvers dont il aimait à garnir ses poches, — Gluck arrivait dès le matin, comme le plus scrupuleux et le plus exact des employés, et il s'asseyait sur les banquettes, questionnant les gardiens sur les habitudes et les besoins du service, si bien que ces gardiens, qui ne savaient pas au juste son titre ni son autorité, prenaient pour un personnage suspect, et tout au moins de haute police, cet homme le plus doux et le mieux intentionné des hommes, et qui ne s'était laissé fourrer dans cette bagarre de la fédération, où d'ailleurs il avait toujours protesté contre Courbet et la démolition de la colonne, que par son patriotisme profondément ulcéré d'Alsacien.

Quatre ou cinq jours après que j'étais rentré dans Paris, — et j'y rentrai le 31 mai, en compagnie de Cardaillac et d'une foule énorme de confrères, par

le premier train qui fut organisé à Versailles à l'usage de tous les fonctionnaires, pressés de retrouver leur logis ; le mien était tout brisé et en miettes, porte cochère descellée et renversée, cloisons défoncées, meubles culbutés, rideaux en pièces, plus une vitre aux fenêtres, de la poussière de verre jusqu'au fond des lits, secouée qu'avait été la maison jusqu'en ses fondations par l'épouvantable explosion de la poudrière, dont nous étions les plus proches voisins et qu'avaient déjà cherchée cinq mois plus tôt les obus des Prussiens, — je reçus, un beau matin, la visite du peintre Ranvier. Il me raconta que Gluck avait été arrêté, comme fonctionnaire de la Commune, et qu'il était détenu au Palais de Justice. Le brave garçon s'inquiétant outre mesure du rôle qu'il avait joué, s'était montré si perplexe dans ses mouvements depuis que les troupes occupaient la gare et les premiers abords du boulevard Montparnasse où il demeurait, entr'ouvrant à demi sa fenêtre, puis se retirant brusquement, — qu'il avait donné l'éveil aux moins défiants, et maintenant il était sous les verroux et Ranvier ne savait comment l'en tirer. J'allai trouver ma providence au parquet, Bachelier, le plus aimable et le plus humain des hommes, l'ami de Nanteuil et des Leleux, et que j'avais connu jadis en 1847 chez Lud. Lalanne, avant que M. Marie, le futur ministre de la justice en 1848, ne l'eût fait entrer dans la magistrature de Paris. C'est ce même Bachelier que la République de 1883, peu tendre aux hommes de sa devancière, vient de rayer, comme entaché sans doute d'esprit trop brillant et trop modéré, de la liste des conseillers de la cour de Paris. Bachelier se fit rendre compte par moi du cas du pauvre Gluck, il s'informa du corridor qu'il occupait dans la prison, nous fit précéder par l'un des geôliers qui ouvrit la porte de la cellule du détenu, et que vîmes-nous ? un grand garçon à lunettes et à mine pâle et fort paisible qui était en train de colorier de petites aquarelles, souvenir du Triomphe de Maximilien d'Albert Durer et qui devaient apparemment servir dans sa pensée à quelque petit tableau de costumes, ou plutôt à la décoration de quelque vase pour Deck, car c'était là son plus ordinaire gagne-pain, et le plus profitable de son talent. J'avais, en entrant, prononcé le nom de Bachelier et le mien, mais Gluck, dans son premier étonnement, avait pris Bachelier pour moi qu'il ne connaissait pas ; Bachelier s'amusa beaucoup à faire parler le criminel sur ses aquarelles, qui lu démontraient suffisamment la tranquillité d'âme du coupable ; pas un mot sur le crime. Nous sûmes par le geôlier que Gluck, assez interloqué par le caractère singulier de cette visite, lui avait demandé si c'était bon signe pour lui. Le signe était si bon que, deux jours après, sur l'intervention de Bachelier auprès de son ami le général de Rivière, Gluck était relâché, et jamais plus il ne fut question de son affaire.

Il est vrai que l'innocence de tous n'était pas si évidente, et chose triste à rappeler, la plupart des artistes qui s'étaient faits les agents les plus violents

ou les plus apparents de la Commune, auront péri de triste fin. Courbet au procès duquel j'avais été appelé et contre lequel je n'ai rien eu à témoigner de fâcheux touchant le Luxembourg, car je ne l'avais vu qu'une fois traversant la cour du Palais, et il avait suffi à l'adroit M. Jules Simon, présent à ce moment, de l'interpeller du nom de « mon cher grand peintre, » pour faire tomber, comme par enchantement, son air de défiance importante, Courbet s'est éteint en Suisse, par suite des émotions mal supportées du conseil de guerre de Versailles; Moulin, le très habile sculpteur, esprit très distingué, très instruit, sachant plusieurs langues, est mort fou dans une maison de santé; J. Héreau s'est brisé le crâne contre une voûte de chemin de fer, et voilà qu'André Gill, lui aussi, est devenu fou.

C'étaient tous gens de talent qu'avaient dévoyés la politique et l'orgueil et la nervosité particulière à ce déplorable moment. Tout le monde était nerveux, les artistes, qui s'en étonnera ? l'étaient un peu plus que de coutume.

Il me suffira, d'ailleurs, pour faire comprendre à tous le fond de loyauté et d'honneur qui remplit le cœur des artistes, même quand ils ont été le plus vivement troublés, de publier la lettre profondément touchante, que trois ans après ces sinistres événements, je recevais du pauvre Jules Héreau. Cette lettre est le meilleur commentaire du mouvement chevaleresque de Barbet de Jouy, le jour où tenant dans ses mains la vie de Héreau et de Dalou qui venaient de faire passer au personnel du Louvre des moments pleins d'angoisse, il offrit le bras à Mme Dalou et fit sortir du palais les deux délégués de la Commune :

« Monsieur, daignez agréer l'expression de ma reconnaissance. Je viens de voir ma femme ; elle m'a dit votre bienveillant accueil et aussi l'achat de son tableau.

« Permettez-moi, Monsieur le Directeur, de vous affirmer ceci : si M. de Chennevières eût été directeur des Beaux-Arts lors des malheureux événements du 4 septembre et du 18 mars, jamais le peintre Jules Héreau n'aurait fait partie d'une commission fédérale ou non.

« J'ai beaucoup souffert pendant le siège; je suis Parisien, mon père l'était aussi. J'ai surtout souffert des privations imposées à ma femme, à ma belle-mère, à ma petite-fille. Quand plus tard je me suis trouvé délégué, *presque malgré moi*, aux fonctions d'adjoint à la direction des musées du Louvre, j'ai pensé que le concours d'un honnête homme pouvait empêcher de grands malheurs. J'affirme que je me suis toujours conduit en homme d'honneur, et je crois ne pas avoir démérité de l'estime des honnêtes gens. — Je proteste absolument contre toute idée d'ambition, contre toute idée de préméditation ; mon caractère, mon tempérament, mon passé en font foi.

« Ma conscience ne me reprochant rien, j'avais demandé des juges ; j'avais

donné ma parole d'honneur de ne point chercher à me dérober à l'action, aux enquêtes de la justice, et en me présentant *seul* devant ces juges, je croyais fermement à un acquittement. La condamnation qui me frappe m'a vivement peiné; cependant mon honneur est sauf, et je suis bien loin de l'idée qu'on m'a prêtée de vouloir m'en faire un titre pour l'avenir. Je n'ai, Dieu merci, aucun goût pour la profession ridicule d'ancien détenu politique.

« J'ai souffert bien des humiliations ; ma santé est cruellement éprouvée ; mais j'ai surtout souffert du chagrin que je causais aux miens. Je souffre surtout d'être séparé de ma femme bien-aimée; je souffre de la voir malheureuse. Je ne puis m'habituer à vivre dans une cellule; j'essaie de travailler, mais la mémoire me fait défaut et ma vue, déjà mauvaise, s'obscurcit tous les jours, car je ne puis obtenir le sommeil.

« Vous avez bien voulu faire espérer à madame Héreau que la demande dont mes amis et confrères ont pris l'initiative, serait prise en considération. Si un mot de vous, Monsieur, de vous qui êtes père de famille, peut abréger de longues formalités, je vous conjure de le dire, car chaque jour que je passe ici m'enlève une partie de mes forces et de mon intelligence.

« J'avais pensé, aussitôt ma peine terminée, à quitter la France avec tous les miens. Ma femme me conjure de renoncer à cette idée, et il est convenu que nous irions vivre loin de Paris dans un trou de campagne. Je n'ai d'autre désir que d'y vivre tranquille, ignoré, tout entier à mes devoirs de père de famille et à essayer de me faire une position par mon travail.

« Je me suis souvenu que vous aviez autrefois daigné vous intéresser à mes travaux ; j'ai pris la liberté de vous écrire, et je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments de respect et de reconnaissance.

« JULES HÉREAU. »

« 6 juin 74. — Prison de la Santé, cellule 101.

« *P. S.* — Je ne me suis jamais occupé de politique sous l'empire. Mon oncle, le docteur Héreau, était chirurgien de l'impératrice Marie-Louise, et ma tante dame d'honneur. Je n'ai jamais songé à m'en faire un titre pour obtenir la faveur du gouvernement. J'ai eu quelquefois le tort de protester un peu vivement contre les mauvaises places données à mes tableaux à l'Exposition ; mais là se bornaient mes critiques. »

Oui, les artistes sont de braves cœurs, et Paul Baudry et Jules Lefebvre avaient droit de rappeler, en 1880, à M. Turquet, — qui avait incriminé, à la tribune française, les membres du Jury de peinture, coupables d'avoir donné

leurs œuvres au comité catholique pour l'organisation des écoles libres, — que « quinze membres de ce même Jury s'étaient empressés de répondre à l'appel qui leur avait été fait en faveur de la famille de Jules Héreau, condamné cependant pour sa participation aux faits de la Commune ». — Et je puis ajouter que quand il s'agit d'avancer pour le sculpteur Capellaro, la fin de sa transportation à Nouméa, tout ce qu'il y avait de gros noms dans notre école de sculpture s'inscrivirent au bas de la supplique, et je fus heureux pour ma part de recommander de mon mieux au ministre la généreuse sollicitation des confrères de l'artiste.

Que la paix soit avec les artistes et qu'ils détestent la politique. Ceux d'entre eux, depuis cent ans, je parle de David et des plus grands, qui sont montés sur les tréteaux, en sont toujours descendus salis et diminués. Dieu leur a fait sur terre la meilleure part celle d'illustrer et d'orner la patrie par leurs œuvres et non pas de la tirailler par des querelles sanglantes ou des ambitions mesquines; qu'ils n'oublient jamais, eux qui aiment la gloire, que le plus grand politicien ne laissera jamais en ce monde un souvenir aussi durable qu'un peintre ou qu'un sculpteur s'étant respecté dans son art.

CHAPITRE IV

QUELQUES DIRECTEURS DES BEAUX-ARTS

M. CAVÉ

Quand j'ai connu M. Cavé, que son livre des *Soirées de Neuilly* avait fait, sous Louis-Philippe, chef de l'Administration des beaux-arts au ministère de l'Intérieur, il n'était plus rien, malgré sa vigueur encore solide, que l'ami fort écouté, assurait-on, de son compatriote rouennais, M. Senard, ministre de l'Intérieur sous Cavaignac. Cela veut dire qu'on était en 1848 et que Ch. Blanc et Jeanron gouvernaient Beaux-Arts et Musées. De tous les événements du monde des arts auxquels il avait été mêlé durant quinze ans, un seul avait alors le privilège d'émouvoir M. Cavé, c'était la façon brutale dont on l'avait expulsé de son poste, quand le 24 février, le jour même de l'émeute triomphante, le sculpteur Garraud s'était présenté à son bureau et lui avait signifié qu'il eût à f..... son camp, et tout de suite; et il avait fallu obéir à Garraud. Tous ceux qui l'ont connu s'accordent à dire que c'était un

homme fort spirituel et fort intelligent, que M. Cavé, très apprécié d'Eugène Delacroix et de tous les artistes supérieurs, qu'il savait appliquer à des travaux dignes d'eux; mais pour les artistes de seconde portée, et ceux-là sont les plus nombreux et les plus circonvenants, il ne songeait pas à mettre assez de mitaines aux moments de ses audiences; ses mots, parfois, étaient durs, et il s'était fait des ennemis enragés qui, à la mauvaise heure, le payèrent sans pitié de la même monnaie. Ce n'était pas la mode, en ce temps-là, d'être tendre aux artistes; et quand de la rue de Grenelle ils allaient au Louvre, chez M. de Cailleux, ils tombaient de Charybde en Scylla. Je me souviens toujours, quand j'entra dans l'Administration des Musées, en 1846, combien j'étais étonné et mortifié pour ces pauvres gens de l'accueil rude et impoli qui leur était fait en nos bureaux, et j'admirais leur endurance. En ce sens, les peintres et les sculpteurs gagnèrent beaucoup à la révolution de février; on commença dès lors à les respecter et à les tenir pour ce qu'ils valaient, et leur immixtion à la gérance des Salons par les jurys d'admission et de récompenses n'y fut pas inutile. Et puis c'étaient deux artistes ou écrivains d'art, Ch. Blanc et Jeanron, qui venaient d'être mis à la tête des deux principaux services, et ils devaient à leurs confrères, dont ils dépendaient quelque peu par l'opinion, des ménagements dont MM. de Cailleux et Cavé, s'appuyant directement sur le roi et sur le ministre de l'intérieur, se croyaient malheureusement trop affranchis à l'égard de leurs administrés. D'ailleurs chacun sait, qu'au moins pour parler de Ch. Blanc, ses formes étaient fort douces et agréables et n'avaient rien d'orgueilleux. Je n'ai pas besoin de dire que Garraud, la bête noire de M. Cavé, et plus gueulard, comme on dit aujourd'hui, que méchant, n'avait fait que passer par les bureaux de l'Administration des beaux-arts, où de toute façon il était impossible; il avait, trois ou quatre jours après sa terrible entrée rue de Grenelle, cédé le fauteuil à Ch. Blanc, lequel était amené là, comme on pense bien, par le crédit de son frère, membre très important du Gouvernement Provisoire. Et sur Ch. Blanc je ne reviendrai pas.

M. DE GUIZARD

Les malins, en 1852, prétendaient que quand on demandait à ce bon M. de Guizard comment il était devenu directeur des Beaux-Arts : — C'est bien naturel, répondait-il, ma femme fait un peu de peinture et ma fille joue du piano. — Eh bien! c'est triste à dire, mais les vraies raisons n'en valaient même pas celle-là. M. de Guizard avait été nommé directeur parce que M. Guizot et M. de Rémusat, et les autres rédacteurs du *Globe*, de 1830, devenus fort en crédit par la réunion de la rue de Poitiers, s'étaient souvenus de leur ancien collaborateur et avaient voulu le mettre hors de gêne. Le nom de Charles Blanc n'était plus en faveur à cause de son frère; sa place de direc-

teur des Beaux-Arts avait semblé bonne à prendre, et on l'avait donnée à l'ancien journaliste comme on lui eût donné un bureau de tabac. Voilà le cas que même des hommes d'État considérables faisaient alors et ont souvent fait depuis de l'Administration des arts en France. M. de Guizard était d'ailleurs un fort brave homme, affable et doux qui, sentant son incompétence, ne fit ni bien ni mal, et apportait même une certaine fermeté dans le règlement des querelles entre les artistes et ses bureaux à propos des questions d'exposition. Il était bègue, mais l'émotion agissait singulièrement sur lui ; je l'entendis un jour défendre son budget à la Chambre et fus bien étonné de voir que l'abordage de la tribune lui avait du coup supprimé son bégaiement. Il garda deux ans la place, puis la céda à M. Romieu que le besoin de caser convenablement l'auteur du *Spectre rouge*, à la suite du coup d'État, amena avec des titres plus drolatiques encore, si possible, à la direction des Beaux-Arts.

M. ROMIEU

Celui-là était le vieux farceur célèbre du temps de la Restauration et de Louis-Philippe, l'homme du *Lampion* et des *Hannetons;* mais quand il vint là, ce n'était plus qu'un farceur usé et qui allait s'éteindre après sa dernière flammèche du *Spectre rouge*. Ce fut le bon temps des gaspillages de livres du dépôt des souscriptions. Romieu avait remarqué avec raison l'encombrement inutile de ce dépôt; mais sa répartition se fit comme un coup de tête et à l'aveuglée. Il jeta les plus beaux livres par les fenêtres ; il en plut sur ceux qui voulaient les ramasser ; si bien qu'Hor. de Vielcastel, il m'en souvient, se fit donner la magnifique publication des *Catacombes de Rome* quand je ne pouvais plus obtenir ce précieux et coûteux ouvrage pour la bibliothèque des Bénédictins de Solesmes. — Pour justifier par ses fonctions la véracité de sa brochure célèbre, son premier soin avait été de commander à Marcel Verdier un immense tableau représentant une *Scène de Jacquerie moderne*, qui parut au Salon de 1853, et dont le texte, cela va sans dire, était emprunté au *Moniteur* du 11 décembre 1851. — Enfin, Dieu merci, aux approches de l'Exposition universelle de 1855, dans un moment qui s'annonçait comme délicat et difficile, le poste, débarrassé enfin de ces politiques de passage, échut à un homme du métier et qui en était digne, qui savait, en un mot, de quoi il s'agissait. C'était Frédéric de Mercey.

M. FRÉD.-B. DE MERCEY

Ce pauvre Mercey a écrit à la première page de l'un de ses livres les lignes les plus poignantes, les plus navrantes que puisse tracer un homme ayant le sentiment de la valeur de son intelligence, raisonnablement ambitieux

et qui se voit arrivant à l'arrière-saison après avoir échoué à toutes les portes de l'art et de la littérature pour finir avec aigreur dans le triste fauteuil d'un bureaucrate. Il méritait mieux en vérité et le musée du Luxembourg a gardé, pendant vingt ans, un paysage de sa main, — une lisière de forêt, exposée au Salon de 1839, — où se montrait une finesse et une fermeté de pinceau pouvant assurer le nom d'un artiste de métier. Son maître Bertin n'avait certes pas produit beaucoup de meilleurs élèves. Il était bien apparenté, tenant de près à la famille du maréchal Soult dont il a, de science certaine, décrit la collection fameuse. Il avait, dans les grandes Revues, publié maints travaux d'une plume élégante et discrète (1). Il avait du goût, beaucoup de savoir, une fortune plus qu'indépendante, son beau château de la Faloise, en Picardie; il avait beaucoup voyagé et vu les bons endroits, connaissait à fond le monde des artistes et leur valeur à chacun, et avec tout cela il n'était arrivé que tardivement à être le sous-ordre, à peine le lieutenant de tous ces directeurs, alternant selon les variations de la politique et qu'il devait, dans tous les replis de son cœur, mépriser souverainement. Quand vint son heure, il était fatigué, aigri, malade et de ces maladies qui tournent tout à l'impatience et au découragement. Joignez, pour comble, une réputation de galanterie qui provoquait dans les bureaux les scènes les plus étranges. Ce n'en fut pas moins un soulagement pour tous d'avoir affaire, durant six ans, à ce quinteux intelligent qui savait du moins ce qu'il faisait et à qui il avait affaire. Il se laissa malheureusement aller, plus que de raison, à servir d'instrument aux sentiments de jalousie et de guerre cachée du ministre Achille Fould contre M. de Nieuwerkerke. En quoi il avait doublement tort, car M. de Nieuwerkerke l'avait poussé de toutes ses forces à la Direction. C'était un nerveux indolent; mais quand il était monté, il allait droit et raide, et comme il avait l'esprit clair, dans les discussions de la commission supérieure de l'Exposition universelle, il tenait fort bien sa place, surtout s'il était piqué par quelque argument contraire. Il lui arriva, dans l'organisation du personnel de cette exposition, une méprise bien comique. Cam. D... lui avait recommandé un brave garçon à utiliser dans ce personnel, et Mercey s'était empressé de faire droit à l'apos-

(1) Lisez plutôt son *Tyrol et le nord de l'Italie*, sa *Toscane et le midi de l'Italie*, ses *Souvenirs et récits de voyage*, *Trente et Inspruck*, et ses trois volumes d'*Études sur les Beaux-Arts*, dont le dernier est plein de l'Exposition universelle de 1855, qui fut son heure d'apogée et qui hâta sa fin. — *Tiel le Rodeur*, que je suppose avoir été son premier livre, et qu'il publia chez Renduel en 1834, est une suite de nouvelles à la mode de ce temps, dans le goût érudito-sentimentalo-philosophico-romantico-fantaisiste de Charles Nodier, mêlé d'Hoffmann, et d'assez grande prétention littéraire, quoiqu'il dise que « Tiel, occupé de *travaux* bien autrement *graves*, attachait peu d'importance à ces bagatelles. » — « Tenons en réserve, ajoutait Tiel, d'autres ouvrages plus sérieux quand le public redeviendra grand garçon. »

tille de son confrère, en nommant le protégé dans nos bureaux où, d'ailleurs, étant donné l'affreux mélange des employés, celui-ci joua fort convenablement son rôle tant que dura l'Exposition. Mais un matin du printemps suivant, l'un de nous, passant par la rue de l'Odéon, aperçut à une fenêtre son collègue qui, en gilet rouge, battait à tour de bras les habits de son maître. Nous avions eu, huit mois durant, un valet de chambre pour confrère, et Cam. D..., en le recommandant à Mercey, n'avait jamais pensé à solliciter pour lui qu'un modeste emploi de gardien. Mais on en voit de toutes sortes dans ces tohubohu des Expositions universelles. La rude corvée de 1855 avait fort épuisé Mercey. Son long corps si mince allait se maigrissant, l'échine se courbant, sa pâle et brune tête qui ne manquait pas de race, aux cheveux et aux yeux noirs, allait s'attristant, sa bouche se pinçant en largeur, et il fallut le talent d'Oliva pour trouver en lui, dans ses dernières années, le modèle du buste superbe que nous vîmes alors au Salon. Enfin le pauvre être, chagrin, ennuyé et souffrant, mourut en 1860 à l'âge de cinquante-six ans, ne laissant pas après lui grands regrets, malgré toutes les aptitudes de son incontestable intelligence. Mais le malheureux avait un vice bien involontaire : il était peu aimant et partant peu aimé. La santé et l'amabilité sont décidément les premières conditions indispensables à un bon bureaucrate.

M. H. COURMONT ET M. J. TOURNOIS

A Mercey succéda Courmont. Sur celui-ci je serai bref. M. de Nieuwerkerke l'avait pris à la Commission des monuments historiques ; on l'y connaissait pour un excellent chef de bureau, l'ordre même, parfait comptable et serviteur très estimé et compétent de cette commission. Ce furent sans doute Viollet-Leduc et Mérimée qui le recommandèrent au surintendant. Il était leur intime ami. Indépendant de caractère, d'un commerce agréable, droit et facile, proche parent de Ch. Lenormant, très correct et régulier, bon vivant dans sa jeunesse, d'un esprit très classique et voltairien, de la religion négative de Mérimée, et fils d'un riche notaire d'Orléans. Son goût en matière d'art était porté au terre à terre; il se rappelait volontiers qu'il avait appris le dessin chez Pensée, artiste médiocre d'Orléans. N'ayant été, pour bien dire, jamais mêlé aux intérêts des peintres et des sculpteurs, puisque ses relations avaient été limitées aux seuls architectes des monuments historiques, il se trouva être un instrument incomplètement préparé, malgré sa bonne volonté, quand il s'agit de seconder le surintendant dans le choix des artistes dignes d'encouragements, ou des ouvrages méritant l'acquisition. Il ne tarda pas du reste à se décourager lui-même ; et, fatigué et demi-aigri des menues tracasseries de sa fonction, il l'abandonna un beau jour sous prétexte de santé à refaire. Retiré dans sa chère villa de Cannes, dont Penguilly et

d'autres artistes ont dessiné les beaux pins parasols, on ne l'a guère revu que de loin en loin à Paris. La place fut aussitôt confiée à Tournois.

Tournois était le modèle des employés, le plus honnête, le plus exact, le plus laborieux, le plus scrupuleux, le plus ordonné, le plus minutieux et le plus abatteur de besogne des chefs de bureau; le plus hiérarchique aussi, et ce n'est pas en médire. Il servait bien le surintendant par ses précieuses habitudes administratives; il plaisait davantage encore à M. Gautier, le secrétaire général de notre ministère, administrateur avant tout, et toujours en défiance contre ce qu'il supposait être le laisser aller des Beaux-Arts, et qui n'était en réalité que la facilité nécessaire dans les relations avec les artistes. Un peu strict et sec parfois, ce pauvre Tournois, avec les peintres et les sculpteurs dont, faute de regarder au dehors, il n'avait pas appris à mesurer la valeur ni à estimer les œuvres, un peu trop raide aussi avec ses subordonnés, qu'il ne ménageait pas plus que lui-même. Il ne connaissait que ses papiers et son bureau et ramenait tout un peu étroitement à ce bureau. J'ai eu le malheur d'avoir avec lui, en 1867, à propos de l'Exposition, une discussion beaucoup trop vive, et que je regrette très sincèrement aujourd'hui. Elle me valut pourtant la première marque d'affection active des artistes; car, ayant appris ma démission et ma sortie immédiate de l'administration du Salon, un groupe d'entre eux, dont la plupart m'étaient alors inconnus, et qui de ce jour furent mes amis, Lajolais, Toulmouche, Mouchot, E. Lambert, etc., députés par leurs camarades, s'en allèrent trouver le surintendant, et arrêtèrent les premières suites de cette malheureuse affaire.

Il faut dire que, depuis la mort de Mercey, ceux que l'on continuait, par habitude et courtoisie, d'appeler des directeurs des Beaux-Arts, Courmont et Tournois, n'étaient en réalité que de très simples chefs de bureau. Volontairement ou involontairement, la surintendance avait été mal bâtie, pour le peu de besogne qu'on lui laissait à gouverner; ses rouages ne s'engrenaient pas. Trop d'écart entre le surintendant et ses chefs de service. L'un était trop haut, les autres trop rabaissés, trop émasculés par lui d'initiative et de crédit; il les avait voulus de trop courte taille et trop renfermés dans leurs casiers, ne se souvenant plus du profit qu'il tirait dans son Louvre de l'autorité et de l'importance personnelle de ses conservateurs. — Quand mourut le pauvre Tournois, M. de Nieuwerkerke le remplaça par Alfred Arago, dont le cabinet, comme inspecteur général, était tout proche de celui du chef de la section des Beaux-Arts. Grâce à l'étroite intimité d'Alfred Arago avec le surintendant et à sa familiarité universelle avec les artistes et à son immense désir de leur plaire, la situation fut un peu différente, mais non guères plus féconde en résultats de popularité et d'éclat pour la surintendance; car, pour qu'une administration des Beaux-Arts soit vraiment florissante et avantageuse à l'école et au pays, ce

n'est pas des artistes et de leur petit contentement qu'il se faut préoccuper, mais de leurs œuvres ; les œuvres avant tout et le bon choix des ouvriers. — Alfred Arago n'était pas homme à engager le surintendant, ni plus tard le ministre des Beaux-Arts, M. Maurice Richard, en de fâcheuses aventures, et l'on sait quel très grand honneur il se fit à lui-même par sa retraite en septembre 1870. Je n'en dirai pas plus sur ce nom d'Arago qu'il me soucie d'écrire en ces pages, placé que je suis entre le souvenir du camarade le plus aimable, le plus gracieux et le plus inoffensif, et celui de son oncle, que, tiraillé par les témoignages contraires de la bonne Mme Sand, de L. Veuillot et du commandant de Mauduit, j'aurais de la peine à considérer comme un vieillard très vénérable.

CHAPITRE V

NOTES SUR DIVERS ARTISTES DE CE SIÈCLE

J'ai connu tous les artistes de mon temps, peintres et sculpteurs, de 1846 à 1880. Je n'ai pas été, bien s'en faut, dans la familiarité de tous, et j'avoue même m'en être gardé, pour conserver dans mes fonctions l'indépendance nécessaire; mais, depuis le jour où je suis entré au Louvre, en 1846, et où, par suite, j'ai été mêlé aux expositions, il n'en est guères qui n'aient eu affaire à moi et dont je n'aie suivi attentivement les travaux. — J'ai rencontré M. Ingres dans le cabinet de M. Reiset et je l'ai entendu s'extasier et disserter sur les dessins des maîtres; et quelques mois après, chose bien curieuse et étrange pour deux génies si différents et l'on peut dire si ennemis, j'entendais dans ce même cabinet Eug. Delacroix professer sur les mêmes dessins de Rubens et de Michel-Ange la même admiration quasiment en mêmes termes.

Delacroix, cet esprit si fin, ce causeur si délicat, avec ses yeux demi-fermés et le cache-nez dont il s'emmitouflait, je l'ai connu dans son atelier tout rempli de ses ébauches, à sa table avec Saint-Victor et Soulié, et il m'a honoré de quelque amitié. L'un des plus agréables déjeuners que je me rappelle en ma vie, ç'a été celui où j'étais en quatrième avec M. de Nieuwerkerke, Delacroix et Mérimée, et où ne cessèrent les plus gais bavardages de ces deux derniers, qui avaient tant de souvenirs communs des galanteries et des amitiés de leur jeunesse. — J'ai accompagné Delaroche au salon de 1852, et causé avec David d'Angers à son retour de Grèce en 1853. J'ai connu Hor.

Vernet, Decamps, Corot, Th. Rousseau, Troyon, Léon Cogniet, Couture, Pradier, Duret, Duban, Barye, Gleyre, Simart, le vieux Rude, Labrouste, Hittorff, Lassus, aux expositions du Palais-Royal, des Menus-Plaisirs, de l'avenue Montaigne, des Champs-Élysées; j'ai écouté les histoires plaisantes de Dauzats, et les mots mordants de Préault, et les instructives théories paradoxales de Chenavard; j'ai même hanté, lors de mes premiers salons, toute cette génération finissante des académiciens de la Restauration : Abel de Pujol, Picot, Alaux, le maigre Hersent, le plus maigre Petitot, Seurre et Nanteuil, l'ardent garde national Lemaire, Caristie, Desnoyers et Forster; ceux que leur spirituel confrère, M. de Gisors, appelait un jour si drôlement « le bataillon de Sambre et Meuse ». Le commerce que j'ai eu longtemps avec M. Heim, chez son vieil ami M. Lebas, l'architecte attitré des tombeaux de ses femmes, et avec Brascassat dans la famille Paulinier, m'a mis en mesure d'écrire sur eux, après leur mort, des études d'une certaine étendue dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1867 et 1868. — J'eusse pu écrire une étude pareille sur Schnetz, qui m'avait fait un accueil courtois à la villa Médicis en 1856, et que j'avais retrouvé quelques années plus tard à Flers, dans mon département, chez son neveu mon collègue au conseil général; celui-ci m'avait offert de me communiquer les papiers de son oncle, mais presque aussitôt ils furent utilisés par M. Beulé et aussi par Baudry, successeur à l'Institut de celui qui avait été son directeur à Rome.

Je n'entends nullement ici rédiger avec scrupule des biographies bien ordonnées, ni me vouer particulièrement à l'apologie des maîtres supérieurs, mais recueillir, au hasard de la mémoire, et avec le sans façon de la plume courante, des notes sans suite sur certains peintres et sculpteurs dont les silhouettes me sont restées plus présentes et plus familières.

M. BARBIER-WALBONNE

Mai 1883.

J'ai maintes fois rencontré, en 1851, dans le parc d'Issy, — alors que nous passâmes l'été dans l'un des pavillons que louaient comme nous des familles parisiennes, autour du château occupé en ce moment par Fromental Halévy, — j'ai maintes fois rencontré un grand vieillard, très âgé et très aimable, très gai, très alerte encore, très causeur, avec un restant d'accent méridional, et que je sus bientôt être M. Barbier-Walbonne, l'ami de Gérard et du vieil Isabey; celui-ci, au meilleur temps de leur jeunesse, avait miniaturé, puis fait graver le portrait de son compagnon de plaisir, sons le titre bien connu du *Fumeur*. M. Barbier était constamment accompagné dans ses excursions à Issy, chez les Halévy et la famille Lebas, par Jalabert, dont, à

titre de compatriote et de peintre, il avait protégé la jeunesse. Dans un âge très avancé, cet élève de David, plein des souvenirs de la Révolution et du Directoire, toujours vert et gaillard, avait épousé une très jeune femme, fraîche et jolie, qui était, si je ne me trompe, la fille de Willemin de la publication des costumes. Mais jadis, aux temps aventureux de la première République, le beau hussard avait eu une première femme, de race noble et d'une beauté remarquable, qui fut la mère de la générale baronne Darriule (1), peinte par Gérard dans son entrée d'Henri IV à Paris, laquelle fut mère, elle-même, de la baronne, puis comtesse L. Hallez-Claparède, devenue ainsi, par alliance, la cousine germaine de ma femme.

Dans nos promenades sous les superbes ombrages du parc princier d'Issy, dont les avenues et les massifs d'arbres centenaires étaient d'une majesté et d'une splendeur incomparables, M. Barbier-Walbonne m'avait souvent raconté ses amitiés avec les plus célèbres peintres de son temps, et le rôle actif qu'il avait joué dans le transport de Belgique en France des plus fameux tableaux, conquis par nos armes, de Rubens, de Van-Dyck, de Jordaens, etc. — Voilà que ces jours derniers, dans un dossier de papiers provenant de l'héritage de cet artiste, né à Nîmes le 18 octobre 1769, mort à Passy depuis longues années déjà, le 16 mars 1860, et à la vente duquel (le 11 juin de la même année), j'ai acheté quelques dessins de Gérard et d'autres de ses amis, dossier offert au Louvre par M. Féral, je trouve certaines pièces intéressant sa biographie et qui ne sont pas inutiles pour l'histoire générale de l'art, car d'aucunes sont signées du nom de David, et visent les mœurs semi-militaires des ateliers de cette étrange époque.

« Au citoyen Ministre de la guerre,

« Le citoyen David, peintre et membre de l'Institut national, expose que les nommés Barbier, Taunay, Ducis, Caillier, Mulard, Camus, ses élèves, ayant fait chacun une ou plusieurs campagnes pour la défense de la liberté, ont été rappelés dans leurs foyers par le Comité de salut public pour se livrer à l'étude de leur art;

« Mais le Corps législatif ayant jugé à propos d'annuler toutes les réquisitions en conférant néanmoins au Directoire le droit d'employer les militaires de la manière qu'il jugera la plus convenable.

« C'est en conséquence de cette loi que je vous prie, citoyen Ministre, d'autoriser les jeunes gens ci-dessus nommés à continuer paisiblement leurs études.

(1) La baronne Darriule est morte le 20 mars 1883, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

« Votre amour pour les arts, dont j'ai déjà eu des preuves, me fait espérer que vous accueillerez favorablement ma demande.

« DAVID. »

« Paris, ce 11 germinal an VII de la République.

« Citoyen Ministre,

« Luc Barbier (de Nismes) a quitté ses pinceaux en 1791 pour défendre sa patrie en qualité d'officier d'hussards, dans le 5e régiment, jusqu'en 1795. Il a été requis par le Comité de salut public et les représentants du peuple en mission près les armées du Nord (Sambre-et-Meuse) pour recueillir dans les pays conquis tous les objets de sciences et arts. Ayant fini sa mission, le Directoire l'a mis en réquisition pour exercer son art exclusivement. Vous venez d'ordonner un concours dans lequel il a obtenu, pour prix, un tableau à faire pour le gouvernement; il n'a point d'atelier pour faire ce tableau. Celui qu'occupait le citoyen Gérard devient vacant, en ayant obtenu un plus grand.

« Luc Barbier vous prie de le lui accorder.

« Salut et respect.

« L. BARBIER (de Nismes). »

Et au-dessous cette apostille :

« Permettez, citoyen Ministre, qu'en ma qualité de maître du citoyen Barbier, je vous fasse connaître ses généreuses dispositions pour la peinture. Son talent n'est point le fruit stérile du métier ou de l'habitude, puisqu'il a passé cinq de ses plus belles années à l'armée; c'est celui d'un homme vraiment né pour l'art qu'il a embrassé. Aussi sa première production vient-elle de lui mériter un encouragement de la nation (1). Accédez à sa demande, citoyen Ministre, et la France comptera *un artiste* de plus dans son sein.

« DAVID. »

Le respect de M. Barbier pour son maître David l'avait poussé jusqu'à recueillir des copies de ses lettres et discours, témoin celle de la motion célèbre sur Marat au Panthéon et cette copie d'une lettre de David, peintre d'histoire, adressée à M. Thiénon, peintre de paysage :

« Monsieur,

« Il ne sera pas dit que le roi aura formé un désir sans que je me mette en

(1) David fait ici évidemment allusion au tableau *Scène morale d'un père à son fils* qui, en 1797, avait mérité à Barbier-Walbonne un prix de 3,000 francs.

devoir de le satisfaire. Sa Majesté désire un changement; il faut que je lui obéisse. Ce sera un surcroît de travail pour moi; mais n'importe, il est trop content de tout mon ouvrage que je veux le satisfaire en tout; mais priez, monsieur, Sa Majesté de me seconder et de ne pas me faire recommencer une figure aussi essentielle que celle-là et puis ensuite me laisser dans l'embarras, car, comme vous le savez, tout est calculé dans un tableau et le changement d'une figure peut amener une suite incalculable et désorganiser tout un côté d'un tableau et souvent tout l'ouvrage. Je vais donc recommencer la figure, changer d'attitude; mais il faudrait, pour y réussir, que Sa Majesté eût la complaisance de faire apporter des habits de cérémonies; s'il n'en a pas de la couleur, n'importe, je n'en ai pas besoin pour le croquis que je vais faire, d'après le roi, vendredi. Ils ne me serviront que pour la forme; j'ai besoin également de la toque et surtout d'une épée qu'il avait au côté, partie essentielle pour un connétable. Si Sa Majesté n'a pas de toque à Paris, elle pourrait envoyer prendre celle du prince de Berg. Il est inutile qu'il soit chaussé, je saurai bien y suppléer. Je ne dis pas qu'il ait les habillements sur le corps pour venir; j'entends seulement qu'il les fasse porter pour les passer sur lui quand Sa Majesté sera à mon atelier. Je fais pour le roi ce que je n'ai jamais fait de ma vie; mais il est si bon, mais il est si aimable que j'aimerais mieux risquer mon tableau que de lui déplaire. Je suis aux anges d'avoir retouché la tête de la reine; peut-être réussirai-je aussi bien pour le roi; mais ceci est un peu plus sérieux, refaire *une figure entière;* n'importe, le motif en est trop beau; j'espère que la postérité m'en saura gré. Faites, je vous prie, monsieur, toutes ces demandes-là à Sa Majesté qui consistent à faire porter un habit de cérémonie avec le manteau, une cravate, le grand cordon, la toque, l'écharpe, l'épée avec le ceinturon. Assurez Sa Majesté que je ne serai qu'une heure au plus pour faire le dessin; encore se reposera-t-elle. Je compte assez sur l'amitié qui nous lie pour être persuadé que vous en ferez part à Sa Majesté. Vous en sentez mieux qu'un autre toute l'importance.

« Je suis, avec un dévouement éternel, votre très humble serviteur.

« DAVID. »

« Ce soir 16 septembre 1807. »

Nous croyons, pour la mémoire de M. Barbier-Walbonne et l'histoire de nos musées nationaux, devoir transcrire ici les deux pièces les plus intéressantes du dossier offert au Louvre par M. Féral :

« Nous membres composant l'agence établie près les armées du Nord et des Ardennes, par l'arrêté du Comité de salut public du 24 floréal, — nous sommes transportés en la ville d'Anvers à l'effet de faire exporter en France

tous les objets d'approvisionnement, d'agriculture, arts et science, qui peuvent être utiles à la République, où étant, avons trouvé les citoïens Barbier et Léger, qui par arrêté des représentans du peuple du trente messidor, étaient chargés de faire descendre les divers tableaux des grands maîtres qui se trouvent dans les pays conquis, et après nous être communiqué nos pouvoirs respectifs, nous avons fait emballer et partir pour Paris, à l'adresse de la Commission du commerce et d'approvisionnement les tableaux dont la déclaration suit :

« *Premièrement.* — La Descente de croix de Rubens portant 14 pieds, 9 pouces de haut, sur 10 pieds, 10 pouces de large. Provenant de la cathédrale.

« *Secondement.* — L'esquisse de ce même tableau du même auteur, portant 4 pieds, 5 pouces de haut, sur 3 pieds, 3 pouces de large. Provenant des Recollets.

« *Troisièmement.* — L'Érection de la croix par Rubens, de 14 pieds, 10 pouces de haut, sur 12 pieds de large. Provenant de Sainte-Walbruge.

« *Quatrièmement.* — Le Christ entre les deux larrons par Rubens, portant 15 pieds, 2 pouces de haut, sur 10 pieds, 11 pouces de large. Provenant des Recollets.

« Lesquels tableaux ont été chargés sur des balandres, pour être conduits à Lille sous la garde et surveillance du citoïen Barbier, l'un des commissaires nommés par les Représentants du peuple, dont les lumières et les talens nous sont connus.

« Ainsi fait et rédigé à Anvers en présence des dits citoïens Barbier et Léger, qui ont signé avec nous. Le vingt-deux thermidor de l'an deuxième de la République française une et indivisible.

« *Signé :* Manier, Tisset, Richer, Barbier l. au 5[e] régt d'h., Léger, adjoint aux adj. généraux. »

Et dans un autre « procès-verbal des tableaux qui ont été enlevés de la ville de Malines, le 12 fructidor an II de la République française une et indivisible », on voit que « Barbier, lieutenant au 5[e] régiment d'hussards, et Léger, adjoint aux adjudans généraux, chargés par les Représentants du peuple de la recherche des peintures et sculptures dans les pays conquis, ont fait descendre et emballer les tableaux ci-dessous, provenant de la ville de Malines » : (Je cite les tableaux sans leurs mesures; ils ont tous été descendus du 15 au 19 thermidor.)

Église de Saint-Rombout : 1° La *Communion de la Cène*, par Rubens; — 2° L'*Entrée de Jésus dans Jérusalem*, par Rubens; — 3° *Jésus qui lave les pieds à ses apôtres*, par Rubens.

Église de Notre-Dame : 1° *Jésus qui se rend à bord du bateau de saint*

Pierre, par Rubens; — 2° Sur le volet de droite, d'un côté, les *Apôtres qui trouvent dans un poisson la pièce de monnaie pour payer le tribut;* de l'autre, *Saint Pierre*, par Rubens; — 3° Sur le volet de gauche, l'*Ange et le jeune Tobie qui se saisit d'un poisson sur le bord de la mer;* de l'autre côté, *Saint André*, par Rubens; — 4° *Jonas jeté à la mer*, esquisse dans la manière de Rubens; — 5° *Saint Pierre retiré de l'eau par Jonas*, esquisse de l'école de Rubens.

Église paroissiale de Saint-Jean : 1° L'*Adoration des rois mages*, par Rubens; — 2° Sur le volet de droite, d'un côté, *Saint Jean dans l'huile bouillante;* de l'autre, *Saint Jean dans l'île de Pathmos*, par Rubens; — 3° Sur le volet gauche, la *Décollation de Saint Jean;* de l'autre, le *Baptême de Jésus*, par Rubens; — 4° Le *Christ en croix*, par Rubens; — 5° La *Nativité*, par Rubens; — La *Résurrection*, par Rubens.

Église des Récollets : 1° *Jésus crucifié entre les larrons*, par Van Dyck; — 2° *Saint Bonaventure soutenu par un ange, lorsqu'un autre lui donne la communion*, par Van Dyck; — 3° *Saint Antoine tenant une hostie devant laquelle un âne se prosterne*, par Van Dyck.

Église Sainte-Catherine : 1° La *Sainte famille*, par Jordaens; — 2° La *Nativité*, par Quellin le père; — 3° Deux esquisses : *Sainte Catherine transportée sur le mont Sinaï* et le *Martyre de saint Laurent*, par Quellin le père.

Église des Capucins : *Jésus-Christ crucifié*, d'un côté la Madeleine, de l'autre saint François, par Crayer.

Couvent de Bleydembergh ou Mont Joyeux : La *Naissance de Jésus*, par Crayer.

Entre autres lettres que valait à Barbier-Walbonne sa vieille amitié pour Gérard, nous ne reproduirons que les deux suivantes :

« Aix-la-Chapelle, 4 août.

« Mon cher Barbier,

« J'ai vivement regretté de ne t'avoir vu au moment de mon départ, car je sais que tu as pris la peine de venir à la maison. J'ai différé de t'écrire dans l'espoir de te donner quelques bonnes nouvelles; mais le voyage, les promenades quotidiennes (comme je puis les faire) la vie de fainéant que je mène ici, le tout secondé par les eaux que j'y suis venu chercher, tout cela, dis-je, n'a point apporté de changement très notable à mon état. Ce qui me surprend peu, à dire le vrai, ne croyant guères aux miracles. Il en adviendra ce qui pourra; mais au moins on ne me donnera plus les voyages et le repos comme recette infaillible pour se bien porter. Tous les hommes ne sont pas jettés dans le même moule, et l'on ne refait pas son être à soixante-quatre ans en se pro-

menant tous les jours dans un assez joli pays, voire même en buvant de l'eau puante.

« Je n'ai point dit adieu non plus à nos bons amis Fontaine et Perrier. Si tu n'es pas parti toi-même lorsque cette lettre arrivera, je te prie de leur parler de moi. Adieu, mon cher Barbier.

« Pour la vie ton ami,

« F. Gérard. »

« Mon cher monsieur Barbier,

« Permettez-moi de joindre ici un petit mot de souvenir pour mon compte. Nous nous flattons que cette lettre vous arrivera encore avant votre départ. Si nous ne sommes pas assez chanceux pour cela, nous ne compterons pas moins que vous penserez un peu à nous pendant vos courses, et vous verrez, à votre retour, que nous en faisions autant.

« Je ne sais ce que je vous dis, assourdis que nous sommes par le bruit des voitures. Il y a aujourd'hui des courses de chevaux et la foule revient. C'est comme le plus brillant boulevard de Paris. Notre Aix-la-Chapelle n'est pas si sauvage que l'on pourrait le croire. Nous avons d'assez bonne musique pour nous récréer. Tout ici est en progrès. En somme, on est beaucoup mieux qu'il y a sept ans, à ce que l'on dit.

« Adieu, cher monsieur Barbier, soignez-vous bien et revenez-nous parfaitement bien portant. Nous allons faire des efforts surnaturels pour que votre ami vous revienne en bon état.

« Adieu encore, donnez-nous de vos nouvelles. Votre affectionné

« Godefroid. »

Au verso était écrite l'adresse du voyageur :

« M. Gérard, aux grands bains Saint-Charles, à Aix la-Chapelle (Prusse-Rénanne.) »

M. Barbier avait un autre ami, un quasi-compatriote de l'autre bout de la Provence, Paulin Guérin, de Toulon, dont nous nous souvenons d'avoir vu long temps au Luxembourg le tableau à grand effet de *Caïn après la mort d'Abel.* L'à-propos de l'Exposition donnera sans doute quelque intérêt aux deux lettres suivantes. On y verra que les émotions des artistes n'ont pas changé à soixante-dix ans de distance.

« Paris, ce 13 novembre 1812.

« Mon cher monsieur Barbier,

« Je voulais répondre de suite à votre bonne lettre, et je n'ai différé qu'afin

de pouvoir vous rendre compte de la petite commission que vous m'avez donnée. M. Poisson ne vint pas lundi chez Gérard, mais je l'y ai vu hier soir. Il m'a promis de se rappeler votre recommandation lorsqu'il ira à Saint-Cyr et de faire tout ce qui lui sera possible.

« Mes félicitations sur votre bonheur, mon cher monsieur Barbier, partent d'un cœur épris et avide des jouissances paisibles que vous goûtez et qui les apprécie chaque jour davantage. — Je vous demande si, tel que vous me connaissez, j'ai pu voir sans regret l'impossibilité de me rendre à l'invitation obligeante de mesdames Barbier? Exprimez-leur bien, je vous prie, toute ma peine, et persuadez-les de toute ma reconnaissance et de mon respect. Ma mère vous prie aussi de leur faire agréer ses civilités et vous remercie de votre bon souvenir.

« Le Salon est ouvert depuis le premier du mois. David et Guérin n'y ont rien mis. Gérard n'a pas encore pu y mettre son *Impératrice*, et ne pourra guères avoir fini son tableau que dans deux mois d'ici. On y voit de Gros un tableau pour Saint-Denis et un portrait en pied de Mme Lasalle, admirable sous bien des rapports. Le tableau de *Brutus condamnant ses fils à mort* fait beaucoup d'honneur à M. Le Thiers. Girodet *s'y fait remarquer* par quelques portraits et une *tête de Vierge* dont le peu de mérite est encore terni par des menées indignes d'un homme délicat. Prud'hon, Steube, Rouget, les Franque, les Ducis, les Vernet, les Forbin, les etc., etc., etc., moi, nous sommes tous en jeu (1). Le spectacle de tant d'amours-propres dans un état d'irritabilité incroyable, doit avoir quelque chose de plaisant et de pitoyable pour tous ceux qui ne sont pas de la partie. L'on voit tous les visages des *exposants* passer alternativement de la tristesse à la joie et de la joie à la tristesse, suivant la rencontre fortuite d'un partisan ou d'un antagoniste, d'un ami ou d'un ennemi. Quelques-uns, comme moi, essayent d'un maintien calme pour paraître indifférents, insensibles à tant de vanités ; mais c'est encore plus risible, car l'humanité perce tous les voiles... — Venez donc bien vite vous amuser de tout cela. — Que vous êtes heureux de pouvoir vous en amuser!!!... Ah! Fortune; ah ! Philosophie!!...

« Votre dévoué ami et serviteur

« PAULIN GUÉRIN. »

Cette lettre et la suivante portent pour adresse : « A monsieur, monsieur Barbier-Walbonne, au petit village de Berne, près de Beaumont. — A Beaumont-sur-Oise. — Départ. de Seine-et-Oise. »

(1) En jeu, justement, par le *Caïn après la mort d'Abel*, qui parut à ce Salon de 1812, et reparut au Salon de 1814, où il fut acheté par le gouvernement.

« Mon cher monsieur Barbier, votre lettre ne m'étant parvenue qu'hier au soir fort tard, je n'ai pu faire que ce matin vos petites commissions. — M. David est au lit pour un mal qui lui est venu à la jambe, à l'endroit du *tendon d'Achille*, qu'il s'est cassé dans sa jeunesse. On dit que cela l'inquiète beaucoup. J'ai su par son portier qu'il commençait à aller mieux. — Les portraits de M. Gérard font le plus grand plaisir; on les trouve admirables comme harmonie, comme exécution, comme éclat; mais la malignité humaine, qui ne veut pas qu'il y ait de succès parfaitement complet, a trouvé que l'*Impératrice* était d'une longueur démesurée, qu'il y avait un peu de sécheresse dans les bras et dans les mains, que la ressemblance n'était pas bien satisfaisante. On a fait aussi quelques petites observations sur le portrait du roi de Rome. Marie Boutard les a loués et critiqués en des termes mesurés et des formes polies; mais son article porte un caractère de contrainte et de perfidie qui n'est pas équivoque. Quelques journalistes, notamment Landon dans le *Journal de Paris*, ont parlé du talent de Gérard avec enthousiasme et beaucoup de bienveillance. Delpèches seul, qui écrit dans le *Mercure*, a osé désapprouver son succès et n'a gardé, à ce qu'on dit, aucune mesure. Il a déclaré hautement que, depuis le *Bélisaire* et la *Psyché*, Gérard n'avait rien fait qui fût digne de la réputation que ces tableaux lui ont acquise, et que sa *Bataille d'Austerlitz* et ses derniers portraits prouvent sensiblement la décadence de son talent!!!

« L'empereur est allé au Salon lundi dernier. Il y est resté près de deux heures avec l'impératrice, entouré et suivi du public qui s'y trouvait (car il a eu la gracieuseté d'empêcher qu'on le fît sortir). Il n'a pas regardé les ouvrages de grande dimension, et n'a témoigné ni satisfaction ni mécontentement de ceux devant lesquels il s'est arrêté. Le portrait du roi de Naples, par Gros, seul a paru le frapper agréablement. — On ne dit rien de plus.

« Veuillez à votre tour, mon cher monsieur Barbier, me dire quelque chose de ce qui se passe à Berne. Comment faites vous pour l'habiter par cette température et y rester à cette époque? Que vous devez jouir de braver ainsi les frimats et de mépriser les vanités de ce monde!

« Ma mère, mon frère et mon neveu me chargent de vous présenter leurs vœux sincères, ainsi qu'à Mme Barbier. Recevez aussi les miens et veuillez, je vous prie, les faire agréer à ces dames, ainsi que mes hommages respectueux.

« Votre tout dévoué

« PAULIN GUÉRIN. »

« Ce 2 janvier 1813.

« Je vous prie aussi, mon cher monsieur Barbier, de vouloir bien présenter mes hommages et mes vœux à Mmes Léger, dans le cas où elles seraient à Berne. »

CHAPITRE VI

LE MARÉCHAL ET LA MARÉCHALE

2 mai 1884.

L'ordre moral! le directeur des Beaux-Arts de l'ordre moral; c'est sous ce titre que me désignait de préférence le journal de M. About, *Le XIXe siècle*, en des articles qui n'ont jamais cessé d'être perfides ou enragés. L'ordre moral ne fut oncques l'idéal de M. About. Tant pis pour lui. A caresser le désordre moral, il a pu grossir ses rentes, mais non pas sa considération, ne fût-ce que cette sorte de considération, si vainement cherchée par lui, qui, sous l'Empire, distribuait les préfectures, et sous la République les ambassades. Quoi qu'il en soit, M. About ne m'aimait pas, et je ne m'en sens ni humilié ni contristé. Quant au gouvernement de l'ordre moral, j'ai bien été en effet son directeur des Beaux-Arts, puisque le maréchal avait pris ce gouvernement en 1873, qui fut la première année de ma fonction, et l'abandonna à la fin de 1878, qui fut l'année de ma retraite. Mais je dois confesser que le chapitre de mes relations, au point de vue de l'art, avec le second président de la République, ne saurait être que fort court, faute d'incidents mémorables; la peinture et la sculpture ne touchaient guère le bon maréchal, et la République n'avait rien prévu dans le budget présidentiel qui fît un devoir au chef de l'État de détourner vers les artistes une part quelconque de ses très patriotiques, très droites, très dignes et très honnêtes préoccupations.

La première fois que j'ai rencontré le duc de Magenta, c'était sous l'Empire, durant une des courses à travers le Salon, où j'avais l'honneur d'accompagner Mme la princesse Mathilde. La princesse en entrant dans l'une des salles, à cette heure-là désertes, reconnut deux visiteurs, tous deux assez hauts de taille, pareillement vêtus de noir et coiffés de chapeaux bas de forme; on eût dit deux gentilshommes campagnards, de manières simples et de bonne maison. La princesse alla vers l'un d'eux et l'aborda gracieusement en le saluant de son titre de maréchal; je sus par elle que je venais de voir les deux frères de Mac-Mahon, le héros et le propriétaire rural. Ils longeaient, d'un air bonhomme et tranquille, les cimaises de cette salle du palais des Champs-Élysées, s'arrêtant aux petits tableaux de genre, aux paysages et aux menus épisodes militaires. Tel que je l'avais vu alors, tel je retrouvai le maréchal après son

élévation à la présidence, quand son devoir l'amenait au Salon les jours d'inauguration. Très bienveillant et poli, très net et très correct, il ne se battait pas autrement les flancs pour se forcer à l'admiration : il se plaisait aux mêmes cadres de chasse, de paysage ou de batailles, et ne fit jamais mine de vouloir s'embâter d'un tableau à succès. Mais aussi il ne poussa jamais ce cri du cœur économe et bourgeois que ne put retenir son successeur le jour de sa première visite officielle au Louvre ; du plus loin qu'il vit le Murillo du salon carré : « Regarde cette *Assomption*, dit M. Grévy à sa fille, c'est le tableau de six cent mille francs. » Le maréchal ne s'inquiéta point d'un peintre à réputation quand il s'agit de son portrait officiel, et se laissa peindre à cheval par Princeteau, le muet dont il connaissait l'oncle dans le monde parlementaire. Assez triste portrait qu'a répandu la gravure de Massard et qui a été, à défaut de mieux, distribué sur la demande des mairies et des préfectures. Cependant le maréchal avait, tout comme un autre et de vieille date déjà, son artiste d'habitude, et celui qui voudra étudier son image devra la chercher dans les bustes divers que Crauk en a sculptés, et dont celui-ci a gardé comme une manière de privilège, jusques et y compris la statue un peu maigrette exécutée pour l'Exposition universelle de 1878, et destinée au musée de Versailles. L'un des sculpteurs-modeleurs de la porcelainerie de Sèvres, qui avait bien observé le maréchal le jour de la visite d'inauguration de la manufacture nouvelle, en pétrit un petit buste fort ressemblant, que nous fîmes exécuter en biscuit, joujou distribué alors avec plaisir par la maréchale à ses plus intimes, et qui fait partie de l'intéressante série des biscuits de Sèvres, laquelle s'est enrichie depuis d'un buste semblable de M. Grévy. Quand j'aurai ajouté que notre ministre, M. Brunet, ayant lu un traître article de Rochefort sur la blessure du maréchal à Sedan, commanda à Armand Dumaresq, pour le Salon de 1878, un tableau représentant ce pénible épisode de la désastreuse bataille, tableau d'ailleurs assez médiocrement réussi, et que l'on ne put, à cause de cette médiocrité même, maintenir comme on l'eût voulu en place exceptionnelle, j'aurai fait, je crois, l'histoire à peu près complète des très simples relations du maréchal avec les artistes, qu'il convia d'ailleurs de bonne grâce aux dîners et réceptions de l'Élysée. Ne conviendrait-il pas de mettre à son acompte la belle tenue de sa maison, de ses livrées et de ses équipages, qui donnaient un certain lustre bien séant à l'exercice du pouvoir suprême, et relevaient, dans une certaine mesure d'élégance et de pompe, la dignité nationale ?

La maréchale, avec son activité naturelle, vive, mouvante, rondement décidée, se fût mêlée plus volontiers au monde des arts ; mais ses tendances d'éducation, communes, hélas ! aux femmes les plus distinguées, ne l'y avaient guères préparée. Pour disposer son goût aux choses un peu plus relevées, j'avais destiné à sa petite chapelle de l'Élysée les deux précieuses répétitions

d'Ingres et d'Ary Scheffer, la *Vierge à l'hostie* et la *Sainte Monique;* plus une charmante Vierge en marbre de Le Harivel-Durocher, *Ecce ancilla Domini*, jadis acquise pour l'oratoire de l'impératrice ; — deux excellents tableaux, l'*Ascension* de Jouvenet et le *Saint Luc peignant la Vierge* de Mignard, avaient été envoyés du Louvre à Versailles pour la chapelle de la présidence. C'est de cette époque que datent les commandes à Mazerolle et à Galland, pour le même palais de l'Élysée, d'une série de panneaux à exécuter aux Gobelins. Mais la maréchale ne connaissait notre direction des Beaux-Arts que par les porcelaines de Sèvres que nous fournissions incessamment à ses loteries de bienfaisance ; tout ce que je pus, ce fut de l'intéresser à l'école gratuite de dessin pour les jeunes filles que gouvernait Mlle Marandon de Montyel. J'eus l'honneur d'y conduire un jour Mme la maréchale, qui parut charmée de sa visite et montra là toute sa gracieuse bienveillance. Quelques mois après, l'école de Mlle Marandon envoyait à la duchesse de Magenta un album composé de ses plus habiles dessins et eaux-fortes, qui fut le premier produit de ce concours de fin d'année que j'avais eu la pensée d'y instituer. — Aux Salons, la maréchale n'était attirée que par les peintures douces et léchées ; c'est dire que quand elle se résolut à faire exécuter son portrait pour l'Exposition universelle de 1878, son choix tomba naturellement sur le pauvre Cot, qui vient de mourir dernièrement, et qui jouissait de la plus honnête clientèle du faubourg Saint-Germain, vrai pays de la duchesse. Cot ne manquait pas dans ses portraits d'une certaine fermeté, mais sa peinture n'était pas claire et ne trouvait pas en elle-même sa lumière. Aussi quand, au Champ de Mars, je lui choisis sa place, qui, sans égard pour la valeur de l'œuvre, devait être, avant tout, étant donnée la qualité du personnage, une place d'honneur, je fixai le portrait au milieu de la salle principale, vis-à-vis du grand triptyque de saint Louis par Cabanel. Cette place était superbe, le cœur même de l'Exposition, mais regardait le Nord. Le peintre, furieux, et qui ne connaissait que sa toile, s'en alla trouver Mme de Mac-Mahon, laquelle me dépêcha le marquis d'Abzac. Je courus à l'Élysée, et fis entendre à la maréchale que son portrait, excellent comme modelé et comme arrangement, serait noir partout et que le peintre n'y gagnerait rien, et que nous en serions pour notre manque de convenance. Elle accepta pleinement mes raisons et je me crus tranquille. Mais point, nouvelle insistance m'arrivait le lendemain par M. d'Abzac, au nom de la maréchale, qui, cédant au peintre, consentait à être placée dans un mauvais coin de la salle voisine, pourvu que la peinture regardât le Midi. Ma foi ! je tins bon et le portrait resta à sa place d'honneur; mais je ne tardai pas à comprendre, par la mine des aides de camp, que la présidente me gardait rancune de cette résistance aux exigences égoïstes et inconsidérées de son peintre et aux dernières démarches de ses officiers, et l'heure de ma retraite étant

venue à sonner vers ce moment, je sentis que nul regret de l'Élysée n'accompagnait mon départ et que qui me succéderait y serait mieux accueilli. En quoi vraiment ils avaient tort, car je les avais servis de mon mieux, et j'avais pour eux une sincère et secrète sympathie. On m'avait bien assuré que celui que nous appelions tous le bon maréchal n'était pas né très sensible, ni attaché indissolublement à ses amis les plus dévoués; mais la sensibilité n'a jamais passé pour vertu obligatoire chez un soldat ni chez un politique; et, au demeurant, l'on peut dire que son gouvernement, tout du moins durant ses cinq premières années, sut garder, comme sa propre personne, une très digne et honnête tenue; gouvernement de gentleman; qu'on n'y parla de rien de bas; que le pays, tout harcelé qu'il fût déjà par les misérables piailleries du dedans et par les pièges du dehors, y fit constamment bonne figure, intègre, sans arrogance ni platitude; et qu'enfin rien ne ressemble plus que cette difficile période, par sa probité et sa bonne volonté, à cette autre époque admirable et à jamais regrettable de la Restauration, dont le maréchal et la maréchale, par leurs habitudes, vraiment nobles et généreuses, de l'Élysée, leurs mœurs droites, polies et hautement désintéressées, et jusque dans le menu de leur mobilier et de leur simplicité de bonne aristocratie, ont pu rappeler à la France les saines et dernières traditions.

CHAPITRE VII

LE MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers mois, du musée des arts décoratifs. Sa fabuleuse loterie de quatorze millions, qui doit enfin le faire sortir des limbes où il languit depuis tantôt huit ans, à la grande honte de notre initiative, — la nécessité de plus en plus urgente de son organisation pour le bien de nos artisans, et de notre industrie menacée et dévoyée, — la recherche aux quatre coins de Paris du terrain qui puisse convenir au développement de ses galeries, recherche qui aura si longtemps promené les commissions de l'*Union des Arts décoratifs*, des confins du Bois de Boulogne aux Magasins-Réunis, et des ruines de l'ancien Palais du Conseil d'État qui semble désormais avoir ses préférences, à l'hôtel prochainement abandonné par l'École Centrale, dans le Marais, où, à mon sens, le musée eût été plus utile; — toutes

ces faces diverses d'une institution nationale peuvent donner, croyons-nous, quelque intérêt à la lettre suivante, adressée en mai 1881, au pauvre duc de Chaulnes, qui, le premier, fonda avec le zèle et le patriotisme dignes de son noble cœur, et présida la Société de notre musée. Cette lettre raconte l'histoire du *Musée des Arts décoratifs*, presque en ses origines, ou tout au moins durant une certaine période, correspondant à l'installation de nos collections dans les salles actuelles du Palais de l'industrie, aux Champs-Élysées, en même temps qu'aux riches expositions, de natures variées, où les cabinets des amateurs de Paris, favorables à notre idée, firent passer sous les yeux du public une assez belle série de leurs curiosités.

A MONSIEUR LE DUC DE CHAULNES

PRÉSIDENT DU COMITÉ DIRECTEUR DES ARTS DÉCORATIFS

Monsieur le duc, mon cher président,

Lorsque les soins nécessaires à votre santé vous forcèrent d'interrompre, pour un temps, la tâche de dévouement que vous aviez acceptée en faveur du Musée naissant des Arts décoratifs, le comité directeur voulut bien — sur votre insinuation, j'imagine — me faire l'honneur de me choisir pour exercer l'intérim de vos fonctions jusqu'à un rétablissement que nous espérons toujours prochain. J'avais, en d'autres temps, excité les esprits, dans la mesure de mes forces, vers la création de ce Musée dont tout le monde, en France, comprenait l'urgente nécessité. L'exemple de l'Europe entière était là pour nous solliciter à une œuvre où nous, les premiers dans les concours des expositions universelles, arrivions les derniers, alors qu'il s'agissait d'organiser des musées de modèles qui en étaient la conséquence. J'aurais eu mauvaise grâce à refuser ma part d'activité à une entreprise patriotique où vous, monsieur, aviez dépensé une si généreuse ardeur, et où, sans acception de partis et pour le seul bien de l'art et de l'industrie nationale, je trouvais, dans le comité d'alors, des coopérateurs aussi zélés que M. le comte de Ganay, notre vice-président, et MM. Édouard André, Ballu, Fel. Barrias, G. Berger, le marquis de Biencourt, Emm. Bocher, Boucheron, Bouilhet, P. Dalloz, Gust. Dreyfus, Duplan, Dupont-Auberville, Fourdinois, le baron Gérard, Gérôme, qui depuis a cédé sa place à Albert Goupil, E. Guillaume, G. Lafenestre, Tardieu, remplacé depuis par Alb. Liouville, Ad. de Longpérier, Louvrier de Lajolais, Mannheim, P. Mantz, Antonin Proust, le baron Adolphe de Rothschild, le duc de Sabran, de Sourdeval, auxquels ont été adjoints depuis lors, MM. le comte Clément de Ris, Ch. Ephrussi, L. Fould, V. Gay, A. de Liesville, Edm. Taigny. Le comité avait dès lors pour secrétaire M. de Champeaux. Je ne parle point des services de chaque heure, rendus par M. Gasnault, secrétaire général du Musée.

Un dissentiment avec mes chers collègues sur une question, ou plutôt sur un incident, où j'ai cru, à tort peut-être, gravement intéressé le principe de l'initiative privée, sur lequel repose, à mon sens, toute l'économie et le bon avenir de notre œuvre (1), m'a engagé à donner ma démission de la présidence intérimaire du comité directeur; et je pense qu'à cette occasion il convient que je rende compte au comité et à vous, en un résumé sommaire, des travaux accomplis par mes collaborateurs et par moi depuis le 28 octobre 1879.

Dès cette séance même du 28 octobre étaient votées :

1° Les sommes nécessaires à l'installation décente du Musée des Arts décoratifs dans le palais des Champs-Élysées, où l'État venait de nous concéder très courtoisement quelques salles, le jour où il avait repris possession, en faveur de la préfecture de la Seine, du pavillon de Flore occupé provisoirement par notre Société, deux années durant, après tant de démarches de vous, et où le comité que vous présidiez avait organisé ses deux premières et très brillantes expositions de tableaux de maîtres anciens et d'œuvres diverses de l'art décoratif moderne ;

2° La nomination d'une commission pour le projet de fusion de la Société du Musée avec celle de l'*Union centrale*. Il est certain que dès le premier jour nous avions compris — et les incidents d'aujourd'hui ne nous donnent que trop raison — combien ces deux Sociétés, nées de la même pensée et chargées de servir les mêmes études et les mêmes progrès, avaient besoin d'unir étroitement leurs forces pour faire pénétrer l'idée commune dans un public indifférent, mal renseigné ou hostile, et nous garder d'invasions ou d'absorptions périlleuses. La fusion s'est faite heureusement et dignement; nos intérêts supérieurs sont absolument liés, et nos deux Sociétés, tout en agissant chacune avec liberté, pour son meilleur développement spécial, n'ont plus rien d'isolé dans leur effort mutuel, et qui ne concoure au même but, et ne se défende et ne se couvre l'une par l'autre.

L'une des conséquences immédiates de cette intime alliance fut la publication, aussitôt résolue, d'un bulletin commun à l'*Union centrale* et au *Musée*, publication destinée à l'utile propagande de nos programmes, de nos actes et de toutes les tendances de notre œuvre, et dont la rédaction en chef fut confiée à M. Louvrier de Lajolais, assisté, pour notre part, de M. Victor Champier. L'actif M. Quantin accepta d'être l'éditeur de notre *Revue des Arts décoratifs* (2).

(1) Mes collègues avaient cru devoir tenter auprès de M. Turquet, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, une démarche qui me semblait porter dans l'avenir atteinte à l'indépendance de notre société.

(2) Il m'aura été donné d'écrire les premières pages d'introduction de cette excellente et très brillante revue qui vient de s'interrompre au bout de quatre ans, après avoir rendu les plus réels services, par ses collaborateurs et ses dessinateurs, à l'étude de l'ornement.

La réouverture du Musée avait été fixée au 10 avril 1880. Il s'agissait de donner au public, dans nos galeries nouvelles, appropriées avec grand goût par notre habile architecte, M. P. Lorain, une impression favorable des services que nous pourrions rendre à l'instruction des artistes et des artisans, et aussi des amateurs. Il fut convenu qu'outre le classement des curiosités diverses acquises par le Musée sous votre présidence, un appel serait fait aux collectionneurs pour solliciter d'eux le prêt des pièces les plus intéressantes de leurs cabinets, qui pourraient compléter les séries projetées. Dans la séance du 24 décembre était résolue une exposition de dessins d'ornements d'anciens maîtres. Cette exposition, qui s'accordait si bien avec la sorte d'enseignement qui nous appartient, fut naturellement confiée à MM. Gust. Dreyfus et Ch. Ephrussi, lesquels avaient, l'année précédente, organisé, avec tant de succès, cette admirable exposition de dessins des grands maîtres anciens, qui avait fait courir tout Paris au palais de l'École des beaux-arts. Vous avez su, par le catalogue qu'en rédigea alors M. Ch. Ephrussi avec sa science accoutumée, ce qu'avait été cette tant curieuse exposition des dessins de décoration et d'ornement fort peu connus jusqu'à ce jour, et qui sortaient pour la première fois des portefeuilles de Mgr le duc d'Aumale et de MM. Destailleur, Bérard, de Goncourt, Lesoufacher, Odiot, Guichard, Beurdeley, Eud. Marcille, Foulc, Spitzer, le comte de la Béraudière, Alb. Lenoir, le baron Pichon, Carré, Natalis Rondot, etc., etc., et de la bibliothèque de l'Opéra, et de l'*Union centrale*, etc., etc. En même temps, dans la grande salle voisine, MM. Dupont-Auberville et V. Gay organisaient une magnifique exposition de tissus et broderies dont ils rédigeaient eux-mêmes le catalogue, et dont la très riche collection de M. Dupont-Auberville, prêtée sans condition de temps à notre Musée, formait naturellement le fonds le plus précieux. L'étonnante collection de faïences et de porcelaines de M. Gasnault, déjà acquise par M. Dubouché pour le musée de Limoges, occupait deux salles tout entières, entre lesquelles une troisième salle était consacrée à l'ensemble des compositions et études, si variées et si instructives, du grand décorateur, M. Galland. — Une innombrable série d'éventails, rassemblée et disposée par les soins de M. G. Bapst, et pour laquelle les plus nobles et les plus élégantes Parisiennes, Mme la princesse Mathilde en tête, Mmes Furtado-Heine, la duchesse de la Trémoille, Drouin de Lhuys, Alex. Dumas, la comtesse Edm. de Pourtalès, Jules Ephrussi, Léon Fould, la comtesse Clément de Ris, Jubinal, MM. le Dr Piogey, Bapst, Fayet, Sichel, Burty, etc , avaient bien voulu vider pour un temps leurs écrins, était dispersée sous des vitrines, dans cette même salle des tissus où se voyait aussi la très singulière collection de boutons peints ou ornés de M. le baron Pérignon. — M. Darcel avait bien voulu rédiger le catalogue d'une très belle série de tapisseries, dont les plus intéressantes avaient été prêtées par M. le baron d'Hu-

nolstein, par le Mobilier national et par MM. Lowengard, Beurdeley, Michel Ephrussi, E. Peyre, Lavaley, etc. — La famille de Rothschild s'était vraiment signalée par son obligeance pour notre exposition : le baron Adolphe avait prêté son célèbre collier grec et ce superbe bronze florentin qui couronnait la vitrine des bronzes et de l'argenterie; le baron Arthur, un groupe de porcelaine vieux Sèvres d'une valeur fabuleuse; M[me] la baronne Gustave, son fameux éventail de Boucher et ses boîtes de vernis Martin; M[me] la comtesse Léon de Biencourt, M. le vicomte de Mortemart, M[me] Ramadié, M. Leroux, M. Ch. Mannheim, des pièces d'argenterie merveilleuses; M. Em. Peyre, des boiseries sculptées d'un art très varié, et entre autres, les marqueteries italiennes du château d'Urfé; M. Dupont-Auberville, d'autres boiseries et quantité de pièces de céramique; M. Maciet, des terres cuites; M. Feuardent avait rempli toute une vitrine de délicieuses figurines de Tanagra; M. Maillet du Boullay avait prêté des armes, des coffrets damasquinés; M. Gasnault, des bronzes chinois et japonais; d'autres bronzes encore nous étaient venus de MM. le vicomte de Ganay, Strauss, Gust. Dreyfus. M[me] la marquise de Talleyrand-Périgord nous avait prêté son grand bas-relief de Lucca della Robbia; M[me] la duchesse de Luynes, un précieux album de famille, des fêtes sous Louis XV. La salle orientale, disposée au haut de l'escalier par M. Albert Goupil, montrait, outre les admirables étoffes de l'ordonnateur, la curieuse collection de M. de Saint-Maurice et les manuscrits orientaux de M. Firmin Didot. Inutile de dire que l'*Union centrale* avait mis, dès le premier jour, toutes ses curiosités à notre disposition.

L'art moderne n'était pas oublié dans cette fête des yeux, et les vrais patrons de l'*Union centrale*, ceux pour lesquels est institué le Musée des Arts décoratifs, avaient prêté main-forte à notre exposition : la maison Christofle avait envoyé ses reproductions des trésors de Bernay et d'Hildesheim; M. Fourdinois, des bois sculptés; M. Barbedienne, des bronzes; M. Lièvre, sa table de M[me] de Cassin; M. Piat, une fontaine en argent; MM. Deck, Gust. Noël, Michel Bouquet, Dammouse, Jouve, etc., des morceaux importants de céramique.

Enfin l'administration des Beaux-Arts mettait à notre disposition vingt-huit moulages de l'atelier du Louvre pour la décoration de nos escaliers et de nos salles, plus vingt pièces choisies de porcelaine pour compléter chez nous la charmante vitrine de Sèvres. — Ce fut, il faut le dire, de la part de tous, un entrain et un empressement admirables, et le bruit dut vous en parvenir alors par la presse qui nous fut extrêmement favorable.

Quand le moment vint, hélas! de redisperser toutes ces merveilles, il fallut songer à couvrir les murs dénudés d'œuvres nouvelles d'un sens analogue, toujours appropriées à l'enseignement qui est notre but, et dans la séance du

22 juin, le comité décidait que les dessins anciens seraient remplacés par une exposition de peintures anciennes d'art décoratif qui serait organisée par M. Féral, sous la direction de MM. de Ganay et Alb. Goupil. Vous connaissez par le catalogue, dont M. le comte Clément de Ris accepta la rédaction, l'importance de ce nouveau groupe de peintures décoratives auquel voulurent bien concourir la manufacture des Gobelins, la Bibliothèque nationale et la ville de Paris, puis MM. le baron de Beurnonville, le vicomte de Ganay, le comte de la Béraudière, Beurdeley, P. de Saint-Victor, E. Marcille, Féral, le baron de Schwitter, le baron Gérard, Alb. Liouville, Ch. Pillet, J. Maciet, etc., etc.

Enfin, quand fut encore écoulée la période de cette seconde exposition, le comité directeur, dans sa séance du 20 octobre, en résolut une troisième qui complétait logiquement le cycle des deux premières, en décidant de remplacer l'exposition des peintures anciennes par celle des peintures et dessins de décorateurs modernes dont les principaux éléments venaient de figurer à l'exhibition de l'*Union centrale*. M. de Champeaux a rédigé le catalogue de cette dernière série, qui n'est pas la moins curieuse ni la moins profitable et qui réunit dans nos galeries tous ou presque tous les noms de ces maîtres qui font l'honneur de la décoration moderne : Baudry, Puvis de Chavannes, Delaunay, Galland, Lameire, Mazerolle, L.-O. Merson, Ehrmann, Ch. Chaplin, Steinheil, Lechevallier-Chevignard, Chabal-Dussurgey, Lansyer, etc., — et des sculpteurs : E. Guillaume, Moreau-Vauthier, G.-J. Thomas, P. Dubois, Mercié, Ch. Gauthier, etc., etc. — En même temps, M. Julien Gréau, l'éminent amateur, aux collections si variées, voulait bien remplir l'une de nos salles d'un choix exquis de ses bronzes antiques, dont le catalogue était rédigé par M. de Villefosse, et ajoutons, en passant, que cette suite de savants catalogues, confiés aux plumes les plus compétentes, ne sera pas l'un des moins précieux souvenirs que notre Musée laissera des services qu'il aura pu rendre.

Déjà, sous votre présidence et par vous-même, le Musée s'était enrichi de dons considérables. Depuis lors, les amateurs et les artistes ont singulièrement grossi le noyau de nos séries diverses : le South-Kensington Museum nous a comblés généreusement de ses albums, de ses catalogues et de vingt-quatre reproductions en galvanoplastie; l'administration des Beaux-Arts a gratifié nos portefeuilles de six cents estampes de la chalcographie du Louvre; MM. Édouard André, Jules Maciet, Natalis Rondot, Edmond Taigny, G. de Monbrison, Alp. Thibaudeau, P. Sédille, Ch. Ephrussi, G. Dreyfus, Guichard, Ch. Stein, Th. Biais, etc., etc., ont fait preuve, à notre endroit, de leur libéralité accoutumée. Mais ce sont surtout les artistes qui ont compris que le Musée était leur chose et qu'il était destiné à devenir le Luxembourg

des œuvres d'art décoratif. De là le don, par M. Galland, d'une grande frise; par M. Lameire, du carton du tympan de la salle du Trocadéro; par M. Ch. Donzel, d'un cadre de compositions céramiques; par M. Ulysse Besnard, de trois pièces de faïences; par M. Deck, d'un grand vase (modèle de l'Alhambra); par M. Boulenger, de quatorze pièces charmantes de sa manufacture de Choisy-le-Roi, qui sont venues prendre place à côté de celles acquises, à l'Exposition universelle de 1878, de MM. Hache et Pepin-Lehalleur, de Vierzon; par M. Pull, d'un de ses plats de faïence; par M. Damousse, de six assiettes et un vase de porcelaine décorée grand feu; par M. Francastel, d'un bas-relief en faïence; par M. Bouquet, d'une peinture sur faïence émaillée; par M. Christofle, d'un service à café Louis XVI, en galvano-argent; par M. Durenne, de deux bas-reliefs en fonte d'après Jean de Bologne; par M. Ambr. Choiselat, d'un bas-relief en plâtre bronzé, portrait de Le Brun entouré d'attributs, etc., etc.

Dans ces derniers temps, la ville de Paris a bien voulu nous prêter deux très belles rampes en fer forgé, provenant des démolitions de l'hôtel des Postes; et l'administration des beaux-arts a autorisé le dépôt, dans notre Musée, du modèle colossal en plâtre de la porte Est du grand Tope bouddhique de Sanghi dans l'Inde centrale, territoire de la Begum de Bhopal, que le Kensington Museum avait offert, il y a quinze ans, à la France en échange du moulage du piédestal de la colonne Trajane, et qui, par suite de nos démarches, lui était enfin livré.

Sur ses très modestes ressources, le Musée s'est appliqué à acquérir ce qu'il jugeait le plus nécessaire à l'étude de ses visiteurs, c'est-à-dire des moulages : une cinquantaine provenant de l'atelier de l'École nationale des beaux-arts; une vingtaine fournis par M. Mathivet d'après des morceaux de l'Hôtel-de-Ville, Carnavalet, Écouen, etc.; cinq, fournis par M. Küsthardt, d'après divers objets provenant d'Hildesheim. Lors de la vente récente des curiosités du musée Carnavalet, nous avons acquis quarante-trois pièces d'arts divers : ferronnerie, bois sculptés, céramique, dinanderie, etc. D'autre part, notre collègue, M. Edm. Taigny, a bien voulu acquérir pour nous dix-neuf pièces de céramique chinoise, japonaise, etc.; notre autre collègue, M. Alb. Liouville, s'est chargé de même pour nous de l'acquisition de trois tableaux d'études de fleurs du commencement du XVIIe siècle; inutile de noter d'autres menus achats, tels qu'une esquisse décorative de Ricci, un Christ en grisaille, émail de M. Alfred Meyer, qui ne sont rien à côté des douze tableaux, de cent vingt dessins et de tant d'autres curiosités, donnés généreusement par M. Jules Maciet.

Voilà, mon cher président, ce qui a été fait durant ces seize mois; voilà où en est aujourd'hui le fonds de notre Musée. Je n'ai point à ajouter que pen-

dant cette période le comité directeur n'a cessé, dans ses réunions, de tourner et de retourner les très graves problèmes relatifs à son avenir toujours menacé et à sa meilleure organisation. La question de son emplacement si intimement liée à sa définition même et à tout son programme nous a surtout ét constamment préoccupés, et, dans sa séance du 24 avril 1880, en même temps que M. Bouilhet proposait de « réunir dans une de nos salles les spécimens les plus parfaits de la fabrication artistique de notre époque », ce qui exprimait clairement cette très juste pensée rappelée par moi tout à l'heure, à savoir que notre Musée se sentait, d'instinct, destiné, bon gré, mal gré, à devenir le musée du Luxembourg de l'art industriel contemporain (on est revenu à cette idée le 7 février dernier, en « chargeant MM. Bouilhet et Taigny de se mettre en rapport avec les industriels dans le but d'acquérir, dans des conditions favorables, des objets d'art devant contribuer au développement de nos collections »); ce même jour du 24 avril 1880, le comité directeur nommait une sous-commission composée de son président et de MM. Éd. André, Bouilhet, Antonin Proust, Liouville, de Ganay et Ephrussi, « dans le but d'étudier les trois points suivants : 1° choix d'un local définitif; — 2° organisation d'un programme pour le classement et le développement des collections; — 3° demande de subvention au gouvernement ». Tout était dans ces trois points, la question de vie, la question de mort, et peut-être même l'une portant l'autre, ou cachée dans l'autre. Il en a été de cette commission, mon cher président, comme de toutes celles que vous et moi avons connues, — et je ne crois pas, en disant cela, offenser bien cruellement nos chers collègues; — mais les questions sont restées debout. Il suffirait peut-être, pour les résoudre, d'examiner, une fois pour toutes, avec netteté, les conditions d'origine, les conditions vitales d'un tel musée dans notre pays. Vous vous souvenez mieux que personne de l'élan merveilleux qui accueillit dès l'abord la pensée de cette création. Tout le monde voulut en être, et nous comptâmes un moment parmi nos porte-drapeaux jusqu'au président lui-même du Sénat d'alors. Les chambres de commerce de Paris et de Lyon, tous les grands manufacturiers, tous les amateurs et artistes, tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent au progrès du goût dans notre industrie nationale, s'inscrivirent dès le premier jour sur la liste de nos souscripteurs. Personne ne songea à s'enquérir de quels éléments allait se composer ce musée. Il fallait un Musée des Arts décoratifs, un vaste ensemble de documents spéciaux à l'usage des artisans français; chacun en reconnaissait, chacun en proclamait la nécessité. Ce fut une affaire d'entraînement et d'enthousiasme tout autant que de réflexion. Personne ne songea, dans cette première heure, à marquer en quoi notre Musée pouvait et devait différer du *Kensington Museum*, qui tournait la tête de l'Europe entière.

Les collections publiques de Paris, si riches et si variées, n'avaient pas

attendu pour naître le prodigieux épanouissement du Kensington, ni son accumulation improvisée, même un peu confuse, des produits de l'art dans tout l'univers. Au Louvre s'était dès longtemps concentré l'art pur, en peintures, en dessins, en sculptures, en marbres et bronzes de l'antiquité et de la Renaissance ; en bijoux, vases, ustensiles, fragments précieux de tous les âges, depuis l'Égypte jusqu'à Louis XVI ; — à la Bibliothèque nationale, le cabinet des estampes et celui des médailles ; — à l'École des beaux-arts, une collection superbe de moulages classiques qui va se compléter au Trocadéro, et une admirable bibliothèque d'art ; — à Sèvres, un musée céramique, comme il n'en est de plus riche nulle part au point de vue technologique ; — à l'hôtel de Cluny, un musée archéologique des curiosités du moyen âge et de la Renaissance, curiosités dont les plus délicates se retrouvaient au Louvre dans les salles Sauvageot, dont les plus parisiennes se recueillaient au musée Carnavalet ; — dans le château de Saint-Germain, les antiquités celtiques et gallo-romaines ; — au Conservatoire, les instruments de musique ; — à l'hôtel des Invalides, une série étonnante d'armures et d'anciens instruments de guerre ; — au Conservatoire des arts et métiers, un rassemblement considérable de machines et des productions de l'industrie en tout genre ; — à l'île des Cygnes, le groupe intéressant des plus belles pièces du mobilier national ; — aux Gobelins, la galerie des modèles et des types anciens de l'art de la tapisserie, galerie qui va de jour en jour réparant ses pertes cruelles, causées par l'incendie de la Commune. — Nous avions tout cela, et il nous fallait encore un Kensington.

Oui, il le fallait, et il nous y faudra travailler jusqu'à ce que nous l'ayons ; mais que nous l'ayons vraiment utile et vraiment profitable à son but, qui est l'instruction pratique de nos ouvriers. Il ne s'agit point d'une entreprise de parade. Nous avons voulu et nous devons vouloir jusqu'au bout créer une œuvre sérieuse, une œuvre d'enseignement quotidien. Donc, pour un tel musée, si l'on pense à son emplacement logique, ce n'est ni au Trocadéro qu'il faut songer, bien que moi-même jadis j'aie, par erreur, rêvé de ce beau local, qui semblait nous tendre ses grands bras ; ce n'est pas au palais des Champs-Élysées, bien que nous ayons été très heureux que l'État nous y prêtât un asile passager qui nous a permis d'y faire acte de vie aux yeux du public ; ni aux bâtiments qui attiennent à l'église de l'Assomption ; ni aux ruines calcinées de l'ancien Conseil d'État ; c'est vers le quartier Saint-Antoine ou vers le quartier du Temple qu'il faut tendre, vers quelque hôtel Sully, ou vers les *Magasins réunis*, ou mieux encore vers quelque hôtel de la place Royale contigu à l'*Union centrale*. Tous ces noms-là ont été maintes fois prononcés et débattus dans notre comité, et là est la vérité. Je me contenterais, pour ma part, je le dis bien haut, de n'importe quel pauvre vieux logis, sur la porte duquel se planterait tranquillement notre drapeau, où s'empileraient provisoirement les

séries encore bien modestes de nos collections, mais dont les murs craqueraient peu à peu à mesure que se ferait le trop-plein et s'ouvriraient sur les maisons voisines. Ce musée populaire, ce Louvre des arts décoratifs, ce répertoire des chefs-d'œuvre de l'ornement et du mobilier, où l'ouvrier parisien, très avide d'études, reconnaîtrait vite ses types familiers, serait, je n'en doute pas, adopté rapidement par lui avec le respect et la faveur intime d'un musée qu'il sentirait bien le sien, qui serait l'orgueil et la richesse de son quartier, qu'il pourrait hanter chaque jour avec sa famille et ses apprentis ; et quand nous y aurions accumulé, par tous les moyens de reproduction que la science de notre siècle met abondamment à notre disposition, le fonds suffisant de modèles nécessaires pour l'initiation des artisans au goût caractéristique de chaque époque fameuse, alors, certainement, s'éveillerait tout de bon la générosité aujourd'hui somnolente des amateurs ; car, à quoi bon nous le cacher ? les amateurs pas plus que le gros du public n'ont, à cette heure, qu'une demi-confiance dans l'avenir de notre entreprise, pour lesquels notre titre lui-même, le *Musée des Arts décoratifs*, si clair et expressif pour nous, n'offre pas un sens bien net, faute d'être expliqué par sa place et son utilité visible. Alors, dis-je, les amateurs viendront, échauffés par cet excellent esprit d'émulation, que nous voyons si profitable, depuis quelques années, à l'enrichissement du Louvre et de l'École des beaux-arts, et de toutes les institutions d'art vraiment intéressantes. Nous les verrons imiter le généraux sir Richard Wallace, lequel, on sait, a déposé la plus brillante de ses splendides collections dans le quartier le plus loqueteux et le plus misérable de Londres. C'est alors que nous pourrons exécuter ce qu'a proposé, à plusieurs reprises et si justement, à notre comité, M. le marquis de Biencourt, à savoir, de disposer des salles représentant l'art et le goût de chaque siècle, le mobilier du seixième siècle, du dix-septième, du dix-huitième, et ainsi jusqu'à l'ameublement de Percier et de Riesener. L'amour-propre s'en mêlera parmi les donateurs, et l'honneur, j'allais presque dire la gloire de voir leurs noms inséparables d'une œuvre du plus réel patriotisme, et cloués à tout jamais à des galeries consacrées au classement des merveilles dout le rassemblement a fait leur renom et rempli le meilleur de leur vie, fera ce que ne peut pas, ce que n'a pas le droit de faire l'État avec toute son autorité. Je défie en effet l'État de dénaturer de leur caractère acquis nos grandes collections nationales : de dépouiller le Louvre de sa collection Sauvageot et d'aucune partie de ses trésors d'art supérieur ; le musée de Cluny de ses agglomérations archéologiques ; l'École des beaux-arts de ses moulages indispensables à l'étude des jeunes artistes et à l'enseignement de ses professeurs, et même le garde-meuble de ses tapisseries et de son mobilier de cérémonies, nécessaires à la décoration des palais et aux fêtes de la nation. L'État, il faut qu'il s'en rende bien compte, ne peut rien dérober aux collections publiques déjà existantes. L'Angleterre qui, pour Kensington, procédait de prime abord sur un terrain nu et

nouveau, n'a eu rien à emprunter à aucun établissement d'art fondé dans un but antérieur, et certes elle ne s'en fût jamais avisée. Mais ce pourrait bien être en France une illusion de bureaucrates, lesquels ne se doutent guère que de pareilles entreprises ne sauraient être des œuvres s'accomplissant au fond d'un cabinet et par des décisions prises sur le papier ; qu'il y faut l'ardeur personnelle extérieure, libre et désintéressée d'agitateurs pleins de feu et de connaissances spéciales.

Il est vrai aussi que l'État a besoin de voir s'organiser et fonctionner un tel musée pour compléter le cercle des moyens d'instruction du pays ; et que la ville de Paris n'y est pas moins intéressée au profit de l'industrie qui fait sa richesse. Et c'est en quoi l'État et la ville doivent se concerter, pour prêter à l'œuvre leur aide toute-puissante : à la ville de Paris de fournir le local et l'appropriation de la construction ; — à l'État il appartient d'octroyer chaque année au Musée des subventions dignes de lui, comme il subventionne l'École spéciale d'architecture et d'autres établissements d'utilité publique, laissant à l'initiative privée, forte de tels encouragements et fermement appuyée sur la pleine bonne volonté du gouvernement, le soin de remplir, les cadres d'un programme convenu ; cette initiative sentirait qu'elle peut travailler désormais, en toute sûreté de l'avenir, à une œuvre devant profiter à l'enrichissement, à l'éducation et à la prospérité de la nation tout entière.

C'est ainsi, mon cher président, que je comprends le role de chacun dans la conduite de l'entreprise dont vous avez, avec tant de zèle et de dévouement, dirigé les premiers efforts ; telle est, à mon sens, la marche qu'elle doit suivre en écartant de plus en plus, ce qu'elle a fait dès le premier jour, les préoccupations, de l'esprit de parti qui, s'il s'empare d'elle, la peut faire échouer dés demain. Elle triomphera, au contraire, à coup sûr, car elle est profondément utile et glorieuse, si on veut bien lui permettre de rester l'œuvre de tous.

Recevez, mon cher président, la nouvelle et bien sincère assurance de mes meilleurs sentiments.

CHAPITRE VII

LE COMTE DE NIEUWERKERKE

C'est aux obsèques de M. de Clarac, le 23 janvier 1847, que pour la premièr fois je vis M. de Nieuwerkerke. Il était venu là en cravate blanche et en habit de deuil pour rendre les derniers honneurs au vieux savant royaliste qui l'avait pris en amitié, et lui avait enseigné les secrets d'histoire de cette sculpture, qu'il pratiquait depuis longtemps déjà autrement qu'en amateur. Et en effet ce n'était plus un gentilhomme dilettante, mais un membre reconnu de la corporation des statuaires, que celui qui avait modelé et fait fondre la très remarquable figure équestre de Guillaume le Taciturne, destinée à l'une des places de la Haye. A cette date de 1847, le comte Émilien de Nieuwerkerke était à l'apogée d'une beauté presque fameuse dans l'aristocratie parisienne; il était superbement beau, la beauté virile dans toute son excellence. Des yeux bruns, brillants et doux, d'abondants cheveux bruns, barbe brune sur teint mat; un grand air de race; la personnification de la force confiante en elle-même dans sa large poitrine et sa très haute taille d'athlète prête à tous les exercices, et même aux excès de la vigueur. La démarche noble, aisée et libre, des mouvements pleins d'avenance. On le connaissait déjà dans tous les ateliers de sculpteurs, fiers d'un confrère de telle mine, de telle tournure et de telles relations. Lehmann et de Rudder avaient peint et dessiné de lui des portraits lithographiés par d'autres habiles gens (1). Chacun dans son haut monde se vantait de lui avoir donné les premières leçons de l'art, depuis le pauvre vieux marquis de Bruslard, ancien élève de David et image trompe-l'œil de Napoléon III, que le directeur général eut plus tard la généreuse pensée d'attirer dans le coin du Louvre où se conservait la bibliothèque des musées, et auquel il assura ainsi le pain des derniers jours, — jusqu'à ce déplorable et honteux Hor. de Vielcastel qui touchait à M. de Nieuwerkerke par des liens de famille, et que celui-ci eut le tort, mû par un sentiment de pitié et par l'espoir d'une réhabilitation impossible, d'in-

(1) J'ai regretté de n'avoir point osé, pendant que j'étais à la direction des Beaux-Arts, faire exécuter une épreuve en bronze de son buste par Barre, pour la laisser au Louvre à côté des bustes qu'il y avait recueillis lui-même de M. de Forbin et du baron Denon, ses modèles. Certainement ceux-ci n'avaient pas fait plus que lui pour le bon air de la maison.

troduire dans ce Louvre d'où il le devait chasser, quinze ans plus tard, pour des acquisitions plus que véreuses. Il avait hanté Triquetti, connu mademoiselle de Fauveau, étudié près de Marochetti, pris conseil de Rude dont il protégea particulièrement les élèves; il avait en Italie exécuté un buste du Comte de Chambord, car je n'ai pas besoin de dire que, fils et neveu d'officiers supérieurs de la garde royale, et allié par le sang et l'amitié à tout ce qu'il y avait de plus légitimiste dans le faubourg Saint-Germain, il demeura jusqu'en 1848 mêlé aux plus actifs partisans du roi. Il racontait même sans détour qu'il était de ceux qui, après les journées de juin, attendaient l'arrivée du Prince à Paris, et avaient espéré aller au-devant de lui dans les Champs-Élysées. Des relations nouvelles avec le prince Président, qu'il avait connu personnellement à Londres, décidèrent autrement de la destinée du comte de Nieuwerkerke. Mais cette première période de sa vie, partagée entre les plaisirs et la sculpture, a déjà presque suffi à une carrière d'artiste, tant il a multiplié ses menues œuvres et s'est dispersé dans les ateliers élégants et aussi dans les sérieux. Nulle aventure du monde des arts ne le trouve désormais indifférent.

On connaît l'histoire du duel de M. Ingres. Un soir, que, dans le salon de l'ancien chancelier, il regardait le portrait de M. de Pastoret, celui que depuis ce temps-là nous avons vu sénateur, et que le maître était en train de se dire que ce n'était point là son plus mauvais ouvrage, voilà M. de Pommereux, dont il n'était pas connu, qui s'avance derrière lui et dit à une dame: « Voyez cette croûte; est-ce assez pitoyable? Ce M. Ingres, c'est le dernier des peintres. » M. Ingres se retourne blessé au vif et lui replique: « Monsieur, vous n'êtes guère indulgent pour l'artiste. » Il ne sut pas dans sa fureur garder l'histoire pour lui, et le lendemain Alphonse Karr la racontait dans ses *Guêpes*, en l'assaisonnant d'une sauce qui ne fut pas du goût de M. de Pommereux. Celui-ci va trouver M. Ingres et lui demande raison. « Quand vous voudrez, » riposta le petit homme. Madame Ingres apprend l'aventure, elle est dans tous ses états. On cherche partout dans les entours de M. Ingres, qui voudra assister le maître: on songe à Amaury Duval, à Lehmann, à je ne sais qui encore. Nieuwerkerke en entend parler. Il n'avait jamais vu M. Ingres, il s'en va trouver M. de Pommereux qui, comme on sait, était une des fines lames de son temps. Il lui dit tout net: « Je prends l'affaire pour moi; le duel entre ce vieil artiste et vous serait une honte, autant vaudrait tirer à la cible dans un tonneau. » La querelle n'eut pas de suite; mais M. Ingres n'eût jamais dû oublier ce beau mouvement chevaleresque du jeune sculpteur qui, sans le connaître autrement que pour le plus grand peintre de son temps, allait se substituer à lui et s'exposer à un bon coup d'épée dans une affaire qui ne lui était de rien. Il l'oublia pourtant, et ce n'est pas le plus beau trait de sa vie, quand plus tard, affolé par le décret de 1863 qui touchait aux prérogatives de l'académie où il comptait, sans le savoir, plus de confrères demi-sceptiques que d'admirateurs sincères, il publia

la brochure où le surintendant était si rudement traité; quand il s'en allait répétant qu'il était le Mouravief des arts, et quand la même main qui avait crayonné naguère un superbe portrait de ce même surintendant, composa le malencontreux et grossier dessin où M. de Nieuwerkerke était représenté sous les traits de Midas, Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne; dessin que la seconde madame Ingres eut la jolie idée de prêter à l'exposition des Alsaciens-Lorrains et que M. Reiset intervint juste à temps pour empêcher de montrer au public.

Pour en revenir au futur Directeur des musées, le besoin d'activité qui travaillait ce corps alerte et vaillant, arrivant à sa maturité, mais toujours débordant de jeunesse et d'une légitime ambition, jusque-là trop inoccupée, le poussa, dès le lendemain du 24 février, — heure d'affranchissement pour les jeunes royalistes, — le poussa dans ces réunions d'artistes qui élaboraient, au Palais des Beaux-Arts, des projets de réorganisation pour les Salons et pour l'École, et allaient transformer les rapports des peintres et des sculpteurs avec les représentants de l'État.

A partir de ce jour, il ne quitte plus ce milieu agité des comités d'artistes, où son entrain, son esprit de décision et de courtoisie lui font bonne place, et où il va lier, dans les diverses sections, des amitiés qui feront de lui non plus un étranger, mais un confrère bien renseigné, le jour où le chef d'État dont il attend la venue l'appellera comme son conseiller préféré dans l'administration des Beaux-Arts. Et ce jour ne tarde pas, puisque dès le mois de décembre 1848, le Prince Président le désigna comme directeur général des musées. Il est vrai qu'un mouvement de galante confiance auprès de Jeanron, lequel s'empressa de s'en armer en excitant les jalouses susceptibilités de Dufaure et de Léon Faucher, ajourne d'un an la prise de possession du Louvre par le comte de Nieuwerkerke; mais il a en poche la promesse d'un prince fidèle à ses amitiés, il a l'alliance de Ch. Blanc mal disposé pour Jeanron par les perpétuels tiraillements de leurs deux directions; il a l'attente peu dissimulée de tous ceux qu'au Louvre même Jeanron a blessés, et quand l'heure arrive, certaine, inévitable, l'élu et l'ami du prince entre là comme chez lui, n'ayant à appeler à sa suite nul conservateur nouveau, car il y rencontre à leur poste tous ceux qui vont faire, durant vingt ans, l'honneur de sa direction : Villot à la peinture, Frédéric Reiset aux dessins, Emmanuel de Rougé aux antiquités égyptiennes, Adrien de Longpérier et le comte Léon de Laborde à la sculpture antique et moderne; Morel-Fatio au musée de marine; c'est-à-dire le plus beau corps de conservateurs et le plus compétent que l'on pût montrer à l'Europe. Eudore Soulié est chargé du Musée de Versailles, Barbet de Jouy est attaché successivement à M. de Rougé, puis à M. de Longpérier, puis à M. de Laborde, auquel il succédera plus tard dans la conservation des sculptures de la Renaissance; la fournée des lieutenants futurs, les Clément de Ris, les Darcel, les Tauzia vont se préparer par le service des expositions.

La justice veut en effet que l'on fixe bien ce point, c'est que, quand M. de

Nieuwerkerke arriva au Louvre, ce corps vraiment étonnant de conservateurs, tels que notre musée national n'en avait jamais vu, et tels que peut-être il n'en verra jamais plus, étaient entrés avant lui dans la maison : Longpérier et Laborde en 1847, Villot en 48, Rougé et Reiset en 49. Le branle général était donné par la Révolution de 48, et déjà, en 47, M. de Cailleux se sentant la main forcée par les travaux et les critiques du dehors, je ne cite que ceux d'O. Mundler et de Cl. Tarral, avait chargé E. Soulié de préparer les premiers éléments d'un catalogue érudit des tableaux du Louvre (on en trouverait les épreuves, bien rares il est vrai, soit dans mon exemplaire relié que doit posséder la bibliothèque de l'École des beaux-arts, soit dans l'exemplaire qu'aura certainement conservé la famille de Soulié). A peine en possession de la charge de conservateur, Villot reprit activement la besogne interrompue de ce catalogue, cette fois avec l'aide si précieuse et si sûre d'Eug. Daudet; le livret de la partie italienne était complet quand Jeanron s'avisa de vouloir escamoter à son profit l'œuvre très laborieuse de Villot, en la publiant sans nom d'auteur, et préalablement en la faisant éplucher et commenter par Kollof, le bibliothécaire des musées ; et la querelle en était là, quand survint, fort à point pour Villot, la nomination de M. de Nieuwerkerke. — Le classement chronologique des tableaux dans la grande galerie avait suivi la même marche, et non, je m'en souviens, sans résistance comique de la part des gardiens, de ce pauvre vieux Tubœuf notamment, qui ne voulait pas admettre que l'on touchât au *Déluge* de Girodet. Il était accoutumé à voir le *Déluge* depuis son entrée au Louvre, sous la Restauration, dans le même place, vis-à-vis la porte d'entrée du grand salon ; il aimait mieux quitter le musée et ses galons que de décrocher M. Girodet de son clou traditionnel. Et dans les autres départements du Louvre, les conservateurs ne perdaient point leur temps, tout en se faisant, Longpérier et Laborde, une guerre cachée et enragée ; mais les dessins, mais la chalcographie, mais les antiquités assyriennes et égyptiennes commençaient à se remuer fort sous leur vieille poussière; M. de Nieuwerkerke profita de cette première généreuse poussée, qui était toute, il faut le dire, dans le bon sens des choses, et mit l'ordre et le bel ordre, comme il l'entendait, dans les développements de la maison : c'est par son approbation que le Louvre montre aujourd'hui les salles et galeries françaises, la galerie des sept-mètres, la galerie d'Apollon, la galerie Lacaze, la salle des bronzes, toutes les salles des dessins et des pastels, le musée Sauvageot, les grandes galeries basses d'Assyrie et d'Égypte, et des sculptures modernes, et le remaniement complet des antiques, et durant quinze ans le musée des souverains.

Ceux qui voudront se rendre compte de ce qu'en son temps, en vingt années bien remplies, de 1850 à 1870, il est entré au Louvre de merveilleuses richesses, s'ajoutant à ce que nos rois avaient accumulé là de prodigieux trésors, n'ont qu'à lire les deux rapports que le surintendant adressa au ministre de la maison de

l'Empereur « sur la situation des musées impériaux pendant le règne de Sa Majesté Napoléon III », — l'un énumérant « les travaux de remaniement et d'accroissement réalisés depuis 1849 dans les musées », et indiquant « les objets d'art entrés dans les collections de 1849 à 1863 ». — l'autre la suite de ces acquisitions, jusqu'en 1868 (1).

Il ne faut pas croire que l'art de montrer en bon ordre et en belle harmonie les œuvres d'art au public, soit un talent secondaire pour un directeur de musée ou un conservateur de collection. Le meilleur du souvenir que l'administration de M. de Nieuwerkerke aura laissé d'elle-même au Louvre aura tenu à son mérite d'arrangeur et à la savante distribution à laquelle il aura présidé, des merveilles de l'art entre les salles et galeries de son palais. Mais aussi comme il a été admirablement secondé par Villot, dans le grand salon et la salle des sept-cheminées, — par Reiset, dans la grande galerie, et la galerie des sept-mètres, et les grandes salles françaises, et dans la salle Lacaze, et dans la série impeccable des salles de dessins, — par Longpérier dans les galeries des antiques, et particulièrement la salle des Empereurs, et les galeries des antiquités égyptiennes et assyriennes et, les salles Campana, et l'ancien musée Charles X, — et par Emm. de Rougé dans les salles à lui dévolues de ce même musée Charles X, — et par Barbet de Jouy dans la galerie d'Apollon et le musée de sculpture moderne, et le musée des Souverains, — par Morel Fatio dans son musée de marine. Le Louvre vivra longtemps encore sur ces magnifiques ordonnances de nos collections diverses; on pourra, par relâchement inévitable, les gâter peu à peu; mais l'arrangement premier fut d'un goût prodigieux, et on peut dire que, vers la fin de l'Empire, cette maison, la plus splendide d'Europe, si bien tenue, si proprement luxueuse, où tout jusqu'au choix et à la mine des gardiens avait si grand air, et où l'on sentait que l'œil du maître veillait à tout, n'avait point sa pareille au monde, et

(1) Rien que dans son premier rapport, dans la seule période de janvier 1850 à 1863, le surintendant pouvait s'enorgueillir à bon droit d'avoir vu notre collection nationale « augmentée d'environ vingt mille objets d'art, sans tenir compte des collections dont se composait le musée Napoléon III, — de l'ouverture de salles nouvelles en très grand nombre, — du classement méthodique des peintures et des dessins dans les galeries du Louvre, toutes désormais largement éclairées, — de la réorganisation de la chalcographie et des plâtres moulés, — de la rédaction de catalogues et d'inventaires descriptifs et critiques, et de la fondation, particulière à son temps, du musée des Souverains, du musée américain, du musée ethnographique, du musée Napoléon III et du musée de Saint-Germain. » Et sous ce titre de 20,000 objets, il faut deviner l'inestimable collection Sauvageot, les collections Vattier de Bourville, Clot Bey, les envois de Mariette et du comte de Vogüé, les acquisitions aux ventes du roi de Hollande, de L. Fould, du maréchal Soult, du duc de Morny, d'Ary Sheffer; viendra plus tard la magnifique donation Lacaze.

Pour l'un de ces rapports de M. de Nieuwerkerke au ministre, Ernest Chesneau avait, s'il m'en souvient, tenu la plume; pour l'autre, Fréd. Villot. Chesneau, recommandé au directeur général par Sainte-Beuve, qui s'intéressait à lui, était venu de Rouen, au sortir d'un régiment de cavalerie. C'était un laborieux, de bonne volonté, point agressif, et qui s'était

qu'en regard d'elle, les Offices et le sacro-saint Vatican, le temple des chefs-d'œuvre, semblaient des maisons de vieille noblesse tombées en pauvreté.

Ç'a été un jeu facile et point périlleux, pour les jaloux et les mécontents, — et un surintendant n'en saurait manquer, — de lardonner M. de Nieuwerkerke. Tout d'abord, et naturellement, on ne s'est point privé de dire qu'il faisait faire sa sculpture : il est certain que, comme tous ses confrères, il usait du praticien; mais ses modèles, que nous avons tous vus dans son atelier, étaient fort bien pétris de sa main, et de sa main aussi il savait fort bien, sur le marbre dégrossi, jouer de la lime et du ciseau; il était même doué, on peut l'assurer sans trop basse flatterie, d'une adresse extrême, témoin ces petits médaillons de cire colorée dont il fit un temps son amusement, et où l'on était bien étonné de voir les forts doigts de ce géant manier et ajuster, avec une légèreté, une sûreté et une finesse inimaginables, les détails minuscules de ces sortes de médailles. On peut de même ajouter que cet homme, dont l'administration grossit le Louvre de tant de richesses admirables, où son devoir était de s'aider des avis spécialement compétents de ses conservateurs, était personnellement d'un goût et d'un conseil très délicats, même aux choses qu'il n'avait pas étudiées par métier; il avait par nature, en dose plus que suffisante à un administrateur des musées, cette qualité si rare, si rare, du discernement du beau dans les manifestations les plus diverses de l'art. Je l'ai souvent accompagné dans les visites qu'il faisait aux ateliers d'artistes, quelques semaines avant les expositions. Il s'entendait à

débrouillé vite; il fut, pendant dix ans, chargé des « communiqués » de la surintendance à la presse et des rapports de toute sorte du surintendant avec les journaux; les journalistes avaient même fini par donner son nom aux entrefilets venant de l'administration; on ne les appelait plus qu'*Ernestine communiqué*, comme on disait *Anastasie* de la censure. Le pauvre Chesneau, très courageux à la besogne, et écrasé d'une nombreuse famille, avait su se faire une situation passable, un gagne-pain suffisant de cette charge bizarre. La vie, après 1870, ne lui fut pas toujours facile; il n'en demeura pas moins fidèle à ses bienfaiteurs. — On peut rappeler, à son propos, que même les officiers un peu effacés et de second plan de la surintendance ne furent jamais les premiers venus. Les secrétaires intimes de M. de Nieuwerkerke furent des lettrés de la valeur de Galoppe d'Onquaire, le poète de *la Femme de quarante ans*, que je retrouvais plus tard en son petit castel faux-gothique (d'Assainvilliers ?), tout bariolé à l'intérieur de décalcomanie, près du bourg de Rollot en Picardie, dont, par les soins du même poète, la place avait été décorée d'un buste tel quel de Galland, le traducteur des *Mille et une Nuits*; — et Frédéric Henriet, le très délicat prosateur du *Paysagiste aux champs*, et des études les mieux renseignées sur Corot, Daubigny, Chintreuil, les Desbrosses, Villain, etc. Henriet fut, quelques années, attaché au service du catalogue des salons annuels; il se trouvait dans les salles des Champs-Élysées le jour de la singulière visite de l'Empereur, à l'occasion des refusés du jury de 1863; et il m'a dit que l'un des deux officiers qui accompagnaient l'Empereur et que j'avais si mal regardés, n'était ne plus ne moins que le général Lebœuf. Henriet empêcha même, par un mot soufflé demi-haut à l'oreille de Clément de Ris, que l'exposition des tableaux écartés par le jury ne fût obligatoire pour tous les évincés, ce qui eût pu compromettre, malgré eux, les pauvres professeurs de dessin, lesquels n'avaient pas besoin, en effet, que l'on connût, dans leur clientèle, la mésaventure toujours inquiétante d'un refus.

merveille à louer les peintres par le bon endroit, et à leur indiquer la correction possible, s'il était temps encore pour la correction. Quant aux sculpteurs, c'était plaisir de le voir tourner autour de leurs œuvres, et les féliciter en bon et loyal camarade qui lit nettement les difficultés et les réussites de la ligne cherchée, ou mettre le doigt sur le point faible avec une discrétion et une subtilité et l'autorité d'un professeur.

Je vous jure que les beaux messieurs de la critique opposante qui voulaient ne voir en lui qu'un courtisan et un chambellan, eussent été fort étonnés de le voir à ces heures-là le plus clairvoyant et le plus pénétrant des juges et fort empêchés eux-mêmes de rendre aux artistes des services aussi salutaires.

L'œuvre sculpté de M. de Nieuwerkerke n'est pas nombreux. Je ne reparlerai pas de la statue équestre de Guillaume le Taciturne, à la commande de laquelle la reine de Hollande se montra très favorable, ni du petit groupe de Princesse Bourguignonne à cheval, costume du quinzième siècle, dont on vit longtemps des épreuves à la devanture de Susse ; du jour où il eut installé au Louvre, sous le grand escalier du Nord-Est, son atelier de statuaire, on n'en vit jamais sortir que le buste de l'Impératrice, une jolie statuette de Naïade, le buste délicieux de mademoiselle Reiset, son chef-d'œuvre, et les deux autres bustes de Longpérier et du marquis de Lavalette. N'omettons pas, bien entendu, la statue de Descartes pour la ville de Tours, et la figure équestre de Napoléon Ier pour la ville de Lyon. J'ai assisté, emmené par M. de Nieuwerkerke, à l'inauguration de ces deux ouvrages, et Dieu sait au milieu de quelles fêtes plantureuses. A Tours, le maire, M. Mame, nous avait offert sa gracieuse hospitalité, et je partis de là pour Nantes, chargé par le directeur général d'une négociation bien délicate et où je devais échouer fatalement, quand j'eusse été le diplomate le plus retors que je n'étais pas : il s'agissait d'obtenir pour le musée des Souverains qui venait d'être décidé, la concession du cœur en or ayant contenu la relique d'Anne de Bretagne. Vous jugez si avec toutes les formes polies qui devaient envelopper un refus à la pensée favorite du souverain, je fus mal reçu par le député maire de Nantes. Il est certain que, s'il m'eût laissé emporter le cœur d'or de leur reine, le pauvre homme eût été lapidé le lendemain par ses Bretons ameutés, et moi-même eusse été un peu honteux pour lui de sa complaisance.

Pour la cérémonie de Lyon, Barbet de Jouy était du voyage. On se souvient dans quelles conditions fut inauguré le Napoléon à cheval prononçant le fameux mot : « Lyonnais, je vous aime. » C'était au commencement de la fameuse tournée politique du Prince Président se rendant à Bordeaux. Qui n'a pas vu de ses yeux les populations des environs de Lyon s'abattant sur les places et les quais de la ville, à travers les tourbillons de poussière, et leurs frénésies d'enthousiasme grotesques à la fois et entraînantes, et les cris furibonds de : Vive l'Empereur! ébranlant le soir les couloirs du théâtre, tandis que dans sa loge,

faisant face à la scène, le prince apparaissait radieux, flanqué de Saint-Arnaud et de Castellane dormant debout tous deux par fatigue derrière le futur empereur, ne saurait se faire idée de l'ivresse folle qui peut remuer jusqu'en ses profondeurs une ville, hier et demain ennemie passionnée de ce prince qui la traverse aujourd'hui dans un courant électrisé. Le discours qu'il prononça le lendemain devant la statue de son oncle, pour lequel M. de Nieuwerkerke avait trouvé un bon geste expressif, fut le premier discours à éclat de ce voyage triomphal; après la solennité, quittant notre directeur, mêlé désormais, cela va sans dire, au cortège du prince, nous montâmes, Barbet et moi, sur les hauteurs de Fourvières, d'où, je ne sais comment, en suivant les foules incohérentes de cette journée singulière, nous nous trouvâmes grimpés sur les terrasses de la cathédrale, juste au moment où le Prince Président venait d'être reçu avec le cérémonial accoutumé par le cardinal-archevêque, qui ne passait point pour son séide. Les jours qui suivirent s'écoulèrent avec une douceur charmante pour Barbet et moi, dans des visites aux collections de Lyon où nous étions guidés par l'excellent et doux vieillard M. Thierriat, l'habile peintre de fleurs, le maître de Saint-Jean et conservateur du musée, lequel nous entraîna jusqu'à Vienne, où, entre deux visites aux antiquités de la ville, nous attendait, par un soleil superbe, un déjeuner exquis de poisson et de poule bouillie à la lyonnaise.

La première pensée du directeur général des musées avait été de rendre son abord facile aux artistes et aux amateurs, d'une manière flatteuse pour eux-mêmes, et, à peine entré au Louvre, il y avait organisé ses réceptions de chaque semaine, qui tout aussitôt le haussèrent singulièrement et lui donnèrent le pas sur le directeur des Beaux-Arts, forcément renfermé dans son cabinet du ministère. Cependant celui-ci, par les commandes et les rapports intimes et intéressés qu'elles lui assuraient avec les peintres et les sculpteurs, aurait dû, s'il eût été bon lutteur, primer, tant qu'il garda les expositions, l'administrateur des musées; mais M. de Nieuwerkerke, rien qu'en obtenant dès l'abord le titre de directeur général, s'était assuré une sorte de suprématie; et puis, que voulez-vous? dans ces parages-là, on ne primait pas Nieuwerkerke. Supposez les rôles renversés, et M. de Nieuwerkerke directeur des Beaux-Arts, il eût dès le lendemain écrasé le directeur des musées.

On n'a pas idée combien étaient enviées les invitations à ces fameux vendredis du Louvre, et combien les artistes s'y montraient ravis d'y coudoyer en égaux les plus grands noms des deux faubourgs, et combien à leur tour les gens du monde, aussi bien les diplomates étrangers que les hommes de cour et ceux des anciens légitimistes restés fidèles au surintendant, paraissaient enchantés d'être mêlés à ce monde des arts et d'y rencontrer dans une causerie les peintres et les sculpteurs dont ils ne connaissaient que la célébrité. Cela dura avec le même empressement jusqu'au bout de l'Empire, et j'entends encore le sculpteur L... s'écriant dans son transport d'enthousiasme : « Quel malheur que chaque semaine n'ait qu'un de ces

vendredis ! » Moi, je m'en garais tant que je pouvais, car ce n'était pas pour moi une heure de pur agrément. Il va sans dire que chaque artiste, en venant là, trouvait l'occasion bonne pour y glisser au surintendant le mot qui touchait ses intérêts, et, surtout quand approchait l'exposition, pas un ne négligeait d'y recommander ses œuvres à M. de Nieuwerkerke, soit pour le placement, soit pour la future acquisition ; et j'avais à prendre note dans ma mémoire de toute cette cohue de sollicitations, sans parler des assauts personnels à moi donnés et des demi-engagements de visites aux ateliers qu'il m'était difficile d'éviter. Il est resté des soirées du vendredi au Louvre et des appartements du surintendant, des souvenirs peints et dessinés bien intéressants. Et d'abord ce grand tableau de Biard, pendant, pour la multitude et la proportion des figures, de la fameuse *Distribution des récompenses* de M. Heim, plus faible certainement comme art, mais non guère moins curieux, car il donne en portraits d'artistes le second quart du siècle ; — il représente, avec son fond de tapisseries, le premier salon de M. de Nieuwerkerke, celui proche du grand salon carré et où l'on accédait par l'escalier Percier et Fontaine. On y voit au premier plan M. de Morny, l'évêque de Nancy, et Visconti accueilli par M. de Nieuwerkerke, et puis, groupés par delà, des centaines de personnages. La toile parut à l'Exposition universelle de 1855. Je me souviens que Soulié et moi étions allés de compagnie poser chez Biard à son atelier, si haut perché et si encombré, de la place Vendôme. — Ce tableau, qui est une des pages de l'histoire du Louvre, avait été commandé à Biard sur les fonds de l'Intendance des Beaux-Arts de la maison de l'Empereur, et c'est pourquoi il a été rendu à l'Impératrice, lors de la liquidation de la liste civile, avec les autres tableaux appartenant à LL. MM., en même temps que deux autres tableaux de Ch. Giraud, intéressant également le musée, puisqu'ils avaient succédé au premier salon, comme lieu de réunion de ses vendredis, et qui représentaient le cabinet monumental et la chambre de M. de Nieuwerkerke, tels qu'il les avait décorés de toutes les merveilles de sa collection. Et c'est grand dommage, en vérité, que le surintendant n'ait pas eu le droit de les léguer au Louvre, où ils auraient dû rester l'ornement traditionnel du cabinet de ses successeurs. Espérons du moins que reviendra plus tard à notre musée, la merveilleuse série de portefeuilles renfermant les dessins d'Eug. Giraud ; je parle de ces portraits à l'aquarelle, demi-caricatures, des personnages qui fréquentèrent les soirées de M. de Nieuwerkerke. A la suite de chacune des réceptions du directeur général et plus tard du surintendant, le modèle désigné d'avance à Eug. Giraud ou choisi par lui, montait dans une sorte de fumoir où se réunissaient les intimes et posait devant ce prodigieux improvisateur qui de verve, et avec un art étonnant et une divination profonde du personnage, dessinait et coloriait de lui la charge la plus fine, la plus juste, la plus parfaitement ressemblante

D'abord le personnel des musées y avait passé, le vieux concierge Hénault en tête, avec les chiens et les chats de la maison ; l'ancien économe Jousselin et son gendre Moissenet en demi-cuirassier, le petit père Texier, le fidèle demeurant de M. de Clarac, et puis les conservateurs, dont les mieux réussis par Giraud étaient Villot, Longpérier, Reiset, le comte de Laborde, Morel Fatio, Viel-Castel, Montaiglon, Soulié, et parmi les artistes le vieil Isabey (un chef-d'œuvre), Ciceri, Jadin, Ph. Rousseau, Mélingue, Alfred Arago, Eugène Delacroix, Gérôme, Hébert ; une merveille était le portrait de l'élégant Morny ; on y voyait pêle-mêle : le marquis de Lavalette, Achille Fould, les maréchaux Canrobert et Bosquet, l'abbé Coquereau que Muller avait si plaisamment surnommé l'évêque d'Asnières, et des diplomates étrangers tels que le prince de Metternich, le Portugais d'Antas, le baron de Beyens, et de Saulcy, avec son fils, et Beulé, et Maxime du Camp, et le directeur des concerts du Louvre Pasdeloup, et le chansonnier Nadaudd et Sainte-Beuve, et moi-même, et, sans vanité, mon image n'était pas des pires. Je cite de mémoire et sans trop de sûreté; le fait est que quatre portefeuille en étaient remplis. M. de Nieuwerkerke a toujours exprimé, avant 1870, sa volonté de léguer ce précieux recueil au Louvre. Il est bien désirable que cette volonté ne soit jamais modifiée par lui. Le Louvre est toujours le Louvre.

Les soirées de M. de Nieuwerkerke n'étaient pas renommées seulement comme le rendez-vous de causerie de toutes les notabilités de l'art ; la musique y était excellente, et nous nous souvenons tous d'y avoir entendu les plus grandes cantatrices et actrices de ce temps-là ; Rachel, admirable de beauté, fut un soir de ce nombre. — Et qui ne se rappelle, parmi les épisodes de ces soirées, la promenade dans les antiques du Louvre aux lueurs des torches et des réflecteurs et la vision émouvante de la Vénus de Milo caressée par ces lumières fantastiques? On ne trouva rien de plus étonnant à montrer plus tard au shah de Perse que la répétition de ce prodigieux spectacle.

Les invités, ai-je dit, étaient très assidus à ces soirées du Louvre, et les invitations du vendredi étaient fort courues. Ce que sentant M. de Nieuwerkerke, il avait dans ses dernières années tenu la dragée assez haute, et ceux qui par hasard ne se montraient pas suffisamment empressés, ou ceux qui dans l'intervalle de deux hivers avaient fait acte d'hostilité systématique, étaient parfois rayés de ses listes; de là certaines amertumes parmi les anciens conviés, de là aussi certaines réclamations bizarres, dont je pourrais citer plus d'un exemple fort inattendu. M. de Nieuwerkerke avait en tout le goût, l'instinct, le besoin inné de la grande représentation ; c'était, par nature et par humeur, un incomparable maître de maison, et il est certain que les vendredis du Louvre ont été l'une des plus brillantes institutions de l'Empire, et des plus profitables aux artistes pour favoriser leurs relations mutuelles et les rapprocher des classes sociales qui jusqu'à ce jour s'étaient crues fort ridiculement leurs supérieures. Les soirées eurent surtout leur applica-

tion utile au moment des expositions universelles; et si elles n'avaient été créées, il eût fallu les inventer alors. Je le sentis bien moi-même, aux approches de 1878, et si les appartements du Palais-Royal qui ont servi depuis à mes successeurs, m'avaient été livrés en 1877, il m'eût été bien difficile, malgré mon horreur pour la représentation, de ne pas y appeler, comme en un centre et un point de rencontre, les commissaires et les jurés des nations exposantes. Parmi ceux qui sont venus après moi d'aucuns étaient des superbes, qui ont rêvé tour à tour de recommencer les réceptions de M. de Nieuwerkerke, l'un dans les anciens appartements du général Fleury qu'il avait projeté de s'approprier, l'autre dans les futurs salons du ministère des Beaux-Arts, mais ces galants aimables n'avaient point la grande mine ni les grandes façons de l'ancien surintendant, et je crois que ç'a été l'une de leurs rares bonnes fortunes de n'avoir point fourni aux artistes l'occasion de les mesurer sur ce terrain avec celui dont les peintres et les sculpteurs n'avaient peut-être pas encore oublié les affables manières d'homme de cour et de confrère bien né.

Chacun a, selon sa nature, son mode d'entraînement au bien à l'usage des inférieurs que sa fonction lui a donnés pour aides; moi, je n'ai jamais su rien inventer de mieux que de payer de ma personne, et d'entraîner mes employés et chefs et sous-chefs de services, en me mêlant à la besogne que je leur avais confiée, et en les prenant par l'amitié qu'ils voulaient bien avoir pour moi; et, ma foi, cela m'a toujours réussi, aux expositions aussi bien qu'à la direction des Beaux-Arts; d'autres, plus heureux, et ayant moins par là à dépenser leurs propres forces, portent en eux-mêmes le principe de commandement, lequel, pour se faire accepter sans rancunes, a besoin d'une douceur galante de formes, qui n'est donnée qu'aux mieux doués.

M. de Nieuwerkerke avait ce don rare et précieux de l'autorité, de l'autorité naturelle, celle qui se fait obéir sans discussion ni efforts; on aime à être commandé par qui sait commander; et cette autorité, il l'avait sur tous ses conservateurs, qui par leur âge et par leur monde étaient ses amis et ses camarades, aussi bien que sur le dernier des gardiens. Il lui arrivait de loin en loin de la faire sentir par un mot demi-haut; il en restait dans l'esprit des blessés deux ou trois jours de bouderie, qui se sont peut-être accumulés chez certains, mais dont, en vérité, il était difficile de garder mémoire devant la bonne grâce courante du personnage. Et qu'importe, d'ailleurs, si c'est à ces demi-raideurs passagères que le Louvre a dû sa belle discipline de vingt ans. Après les fort belles acquisitions faites au nom du Louvre, par MM. Villot et Reiset à la vente célèbre du roi de Hollande en août 1850, et qui introduisirent dans notre galerie nationale la Vierge aux deux saintes du Pérugin, le portrait du baron de Vicq par Rubens, et le lot admirable de dessins de Raphael, de Michel-Ange et de Léonard, — vint, en mai 1852, cette vente de la collection du maréchal Soult, qui fit tant de bruit par les enchères d'un seul tableau que l'on savait à l'avance devoir être disputé par les grandes

puissances de l'Europe, par l'Angleterre (tout au moins par l'un de ses plus richissimes amateurs), par la Russie, par l'Espagne et par la France. L'Empereur ne voulait pas être vaincu dans cette mêlée mémorable ; il fit prier M. Lacaze, qui passait avec raison pour bien connaître l'École Espagnole, de revoir avec attention la fameuse Vierge de Murillo ; celui-ci ayant affirmé sans hésitation qu'à son avis le maître n'avait jamais peint une plus belle Assomption, l'Empereur donna carte blanche au directeur général, en lui ouvrant un crédit illimité. M. de Nieuwerkerke se chargea lui-même de la conduite de l'affaire ; et il faut dire qu'elle fut menée dans le plus parfait mystère : au lieu d'envoyer à la bataille son représentant naturel, le conservateur des peintures du Louvre, il se rendit de sa personne à la salle Lebrun dans le quartier du Sentier, où devaient se pousser ce jour-là les formidables enchères. La salle était comble et l'on s'y étouffait, et notre directeur était tout bonnement mêlé à la foule. Buisson et moi nous nous trouvions assis quelques bancs derrière lui, et je puis certifier que pas un signe ne trahissait son émotion pendant que montaient et montaient toujours les centaines de mille rancs. Quand le tableau fut adjugé à ce prix fantastique, j'allais dire insensé, et qu'on n'avait jamais vu dans aucune vente, de 615,000 francs, un homme qu'on n'avait pas l'habitude de voir dans ces sortes de fêtes des amateurs de peintures fit passer sa carte au commissaire-priseur ; c'était M. Lepage, l'armurier bien connu de la rue Richelieu. Mais, au même moment, M. de Nieuwerkerke, se dressant de toute sa haute taille, prononça ces simples mots : « Messieurs, c'est pour le Louvre. » — Non, je n'ai de ma vie entendu tonnerre pareil d'acclamations, c'était à faire crouler la salle ; on eût dit une victoire nationale, et c'en était une en effet ; c'était si bien un triomphe d'orgueil chauvin, que les salves d'applaudissements continuant toujours même en dehors de la salle, les gens que nous rencontrâmes dans la rue du Sentier et qui n'avaient jamais vu le tableau, et peut-être ne devaient jamais le voir, après s'être enquis de la nouvelle qui mettait tant de monde en rut, nous serraient les mains d'enthousiasme et criaient plus haut que les autres : ce fut à coup sûr l'une des belles journées de M. de Nieuwerkerke.

Les ministres, personnages qui, comme Panurge, craignent naturellement les coups, ont eu de tout temps, Empire ou République, un faible pour les commissions qui les parent ou les couvrent. M. Walewski ne fut pas exempt de ce travers et s'imagina un beau jour d'instituer une commission pour les acquisitions. En faisaient partie, si j'ai bonne mémoire, MM. le marquis Maison, Lacaze, Marcille, Viollet le Duc, Gatteaux, et peut-être M. de la Salle. M. Reiset présenta à son acceptation l'Hobbema et le Philipe IV de Velasquez. Elle fit grimace pour Velasquez et ne fut plus reconvoquée. Je ne sais pas même si une autre commission, où figuraient MM. Robert Fleury, Flandrin, deux ou trois autres notoriétés, n'a pas fonctionné, une séance, elle aussi, pour veiller aux restaurations, et à celle-là M. Reiset avait proposé le Saint-Jean de Raphaël.

La vraie commission du Louvre, et celle-ci née de ses entrailles et non pas créée par M. de Nieuwerkerke, mais fermement maintenue par lui, ç'a été le Conservatoire, dont Clément de Ris, secrétaire muet, rédigeait les procès-verbaux; on y traitait en conscience de toutes les affaires intéressant les musées, et leurs acquisitions, mais on y parlait en gens pratiques, sobres de paroles, et sans viser à cette éloquence, noyante et délayante, que nous avons vue, hélas! pratiquer depuis lors au grand dommage des questions débattues.

La grosse affaire de la surintendance fut la réforme de l'École des beaux-arts, affaire pleine de querelles, d'ennuis acerbes, de mots cruels, d'attaques tellement violentes et personnelles qu'elles ébranlèrent pour l'avenir et menacèrent de ruine immédiate la haute situation que la faveur impériale venait de créer au surintendant. Et cette bourrasque dont il n'avait pas à coup sûr prévu les éclats tombait sur l'homme qui, naturellement doux et calme, point « bon haïsseur », comme les aimait l'Anglais Johnson, point aventureux en administration, s'était complu jusque-là dans la tranquille amitié des artistes, et ne s'était jamais montré à eux ni agressif ni turbulent, mais plutôt patient aux attaques sourdes et biaisantes de ses ennemis. Il est vrai que, cette fois, l'affaire était grave, d'autant plus étonnante dans sa forme et ses conséquences qu'elle semblait plus contraire à son tempérament; c'est qu'en effet l'on peut dire qu'elle ne venait point de lui; M. de Nieuwerkerke endossait là, sous l'apparence d'une réforme qu'il pouvait croire utile et opportune, une rancune qui n'était point la sienne et la couvrait bravement de son autorité. — Ce que j'ai à dire de ce coup d'État déséquilibrera peut-être par sa longueur le présent portrait du comte de Nieuwerkerke, mais que le lecteur me pardonne, car je ne saurais où mieux parler de cette terrible tempête qui fut de telle importance pour le surintendant.

En août 1863, je me trouvais à Pierrefonds, où nous avaient conduits les soins à donner à une pauvre enfant. Nous étions logés à l'hôtel où descendait d'habitude Viollet le Duc, quand il venait surveiller la magnifique restauration, qui est peut-être son plus parfait ouvrage; les ruines fameuses de ce château, ces ruines les plus romantiques de France, je les avais parcourues en septembre mil huit cent quarante-huit, et je dois avouer que, quinze ans plus tard, il m'eût été difficile de les reconnaître. Un jour donc que Viollet avait bien voulu me montrer lui-même leur merveilleux état de résurrection, en m'expliquant les inductions si profondément ingénieuses qui l'avaient guidé dans les moindres détails, nous sortîmes, le soir, après dîner et nous commençâmes à flâner le long du lac, en causant d'abord de son travail, et de la tour de Coucy sur laquelle il ne tarissait pas; et puis, du grand événement du jour, qui était la publication de la *Vie de Jésus* de Renan. Viollet en était aux anges; jamais ne s'était vu tel succès de lecture dans toutes les classes. Le catholicisme ne se relèverait point d'un pareil coup.

Viollet ne se doutait guère que la lecture de cette *Vie de Jésus*, de ce livre aujourd'hui si vieilli et si émoussé, allait, l'année suivante, servir par son écœurement, de prétexte à la conversion et à la mort chrétienne de son propre vieil oncle, le voltairien endurci, mais l'honnête homme loyal et de bonne foi, l'excellent M. Delescluze. — Et puis, la nuit tombant, et nous étant aventurés dans les premières allées de la forêt, nous nous prîmes à causer du Louvre, que j'avais quitté depuis de longues semaines. Je lui demandai des nouvelles de M. de Nieuwerkerke : que faisait-il ? que devenait-il ? L'Empereur, il y avait plusieurs mois déjà, l'avait nommé surintendant des Beaux-Arts. Quel usage ruminait-il de cette grande autorité ? Les journaux ne disaient rien ; on ne voyait rien paraître. Il me semblait qu'avec un tel crédit, il y avait tant à entreprendre. — « Soyez tranquille, me répondit Viollet le Duc, vous allez voir du nouveau ; une grosse, une très grosse affaire est en jeu. Mérimée a déjà rédigé le rapport ; le maréchal est tout disposé. L'École des beaux-arts va être remuée de fond en comble. Nous nous servirons de Robert-Fleury ; Muller sera l'un de nos professeurs. » Cette conversation se tenait, je l'ai dit, en août 1863, et le coup d'État ne parut au *Moniteur* qu'en novembre, c'est-à-dire trois mois après. Comment le secret du complot fut-il si bien gardé, c'est un miracle ; en tout cas il éclata comme une bombe, et Dieu sait avec quel tapage ! Jamais le monde des arts n'avait été soulevé si violemment ; à l'école, ce furent de vraies émeutes de cris et de protestations, spécialement parmi les élèves architectes, dont on n'avait peut-être pas suffisamment ménagé les intérêts, très faciles à distinguer de ceux des autres élèves peintres ou sculpteurs ; ceux-ci étaient loin d'avoir à se plaindre, puisque dans cette révolution, peintres et sculpteurs gagnaient la gratuité d'ateliers créés à leur profit et dont les résultats futurs étaient d'ailleurs mal prévus. Voilà ce dont les auteurs du coup d'État auraient dû se rendre compte, en épluchant, durant les trois ou quatre mois qui précédèrent l'explosion, les moindres détails du projet, les moindres pierres d'achoppement qui le pouvaient entraver ou faire échouer ; c'était là la besogne de Courmont, le nouveau directeur des Beaux-Arts, l'homme intime de Viollet et de Mérimée ; par malheur pour le surintendant, Courmont était absolument étranger à ce monde des artistes et de l'école et ne connaissait bien que sa commission des monuments historiques. L'Institut s'insurgea, fort de l'appui très invraisemblable d'un gros groupe de la jeunesse de l'école ; il plut des brochures, et les polémiques les plus violentes remplirent tous les journaux.

Jamais, je le repète, on n'avait vu, dans le monde des arts, pareille agitation, insurrection pareille, pugilat semblable, semblable hourvari. Tout ce qui, à ce moment — maîtres et docteurs, amateurs et journalistes, — se piquait de quelque crédit, en matière d'art, s'engagea dans la querelle avec une passion et une violence inouïes : l'Académie, en corps, par sa protestation à l'Empereur, suivie d'un long mémoire rédigé par son secrétaire perpétuel Beulé, Beulé trop heureux de cette occasion de

conduire une campagne, clairon en tête, en avant de sa compagnie ; — M. Ingres, par sa brochure demeurée célèbre, *Réponse au rapport adressé au maréchal Vaillant*, où il traitait, Dieu sait comme, M. de Nieuwerkerke, son ami de la veille ; — M. Léon Cogniet par sa lettre, rendue publique, de démission motivée au ministre ; — M. Ferdinand de Lasteyrie, par son article au *Temps* du 27 décembre ; — M. Beulé, de nouveau, par un article fort étudié dans la *Revue des Deux Mondes ;* dans le *Temp* du 31 décembre, polémique de rechef entre Beulé et Ferdinand de Lasteyrie ; — puis longue riposte, et fort acrimonieuse, du maréchal Vaillant, dans le *Moniteur Universel* du 6 janvier 1864, à la protestation de l'Académie des beaux-arts ; — deux lettres de P. de Saint-Victor et de sa plume la plus mordante, dans la *Presse* du 8 et du 9 janvier ; — l'*Indépendance Belge* dans son numéro du 8 janvier ; — Eud. Soulié et G. Reynaud dans *L'Artiste* du 15 janvier ; la *Patrie* du 31 janvier ; Olivier Merson, dans l'*Opinion nationale* du même jour : — Henri Rochefort, dans le *Nain jaune* du 3 février ; — Sainte-Beuve dans le *Constitutionnel* du 15 février ; — et que de brochures aux devantures de Dentu, de Morel, de Didier ! — M. Ch. Giraud, de l'Institut, répondait au nom de la jurisprudence et de l'histoire, à la lettre de M. Ingres ; — Ern. Chesneau reprenait, avec toutes pièces à l'appui, la discussion du décret du 13 novembre ; — Olivier Merson s'appliquait à faire les deux parts de la réorganisation de l'École des beaux-arts ; — à un an de distance du coup d'État, M. Vitet, dans la *Revue des Deux Mondes* de novembre 1864, publiait sous le titre *de l'Enseignement des Arts du dessin*, un travail plein de rancune contre le décret, travail auquel se hâtait de répondre Viollet le Duc dont M. Vitet avait cité certaines opinions franchement énoncées, après sa démission de professeur, dans la brochure *de l'Intervention de l'État dans l'enseignement des beaux-arts* ; — et Chesneau de son côté ne manquait pas de relever, dans deux articles du *Constitutionnel* (15 et 22 novembre), les contradictions de M. Vitet. — J'en ai passé, et des meilleurs, et n'ai parlé ni de la bruyante démission de M. Muller, ni des signatures des approuvants, ni des contre-signatures des désapprouvants, ni des sifflets au cours d'histoire de Viollet le Duc, ni des bandes d'élèves de l'école poursuivant de leurs cris injurieux le surintendant jusqu'au pont des Arts ; — l'émeute dans l'école avait duré cinq mois ; on vient de voir que, dans la presse, elle avait duré plus d'une année.

Demeurer impassible devant une telle mêlée et de tels horions, ce m'était en vérité trop difficile, j'allais dire contre nature, et, depuis le premier jour, la plume me démangeait fort. Je me jetai, tête baissée, dans la bagarre, et dès la dernière quinzaine de décembre 1863, j'écrivis de verve une brochure, mais tellement virulente et enragée, que lorsque les épreuves, corrigées en mon absence par Soulié et par Mantz (j'avais dû partir précipitamment pour Amélie-les-Bains), furent communiquées au surintendant, et par lui au maréchal, on m'invita à en suspendre le tirage. La 4e classe de l'Institut y était, je le confesse, très maltraitée, surtout

dans la personne de son secrétaire perpétuel, et j'y rappelais trop volontiers la distance qui séparait les origines et les principes de ce corps nouveau de ceux de l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture; une phrase en était restée, je ne sais comment, dans la mémoire de notre pauvre Clément de Ris qui l'a citée, je ne sais plus où, et je ris encore en la relisant : « Que cette triste révélation vous rabaisse un peu votre superbe : le Directoire vous conçut dans une nuit de Théophilanthropie. Vous n'êtes point les fils de Colbert; vous êtes les fils de Lakanal. » — J'imagine toutefois que ce ne fut pas seulement l'acerbité de ma polémique qui la fit paraître inopportune au maréchal et au surintendant, bien qu'ils tendissent déjà à l'apaisement; mais c'est que je m'étais avisé de défendre M. de Nieuwerkerke par des procédés particuliers et qui n'allaient pas sans être quelque peu embarrassants. Je proposais de porter la guerre chez l'adversaire, et j'invitais le surintendant à noyer l'influence hostile de l'Institut dans une influence alliée et plus large qui serait celle d'une société impériale des artistes français, sorte de corporation de tous les peintres, sculpteurs, architectes et graveurs récompensés aux Salons. C'était déjà ce *dada* que j'ai renfourché plus tard en 1870 et 1874 et qui a fini par triompher en 1880, mais dans des conditions moins vitales que les miennes, car je prétendais baser ma société sur un principe aristocratique et d'élection bornée ; tandis que le suffrage universel ne manquera pas de ronger prochainement la société actuelle par son principe envieux et délétère. — Puis, déjà aussi, je lui insinuais la création du *Prix du Salon*, que j'ai fait instituer dix ans plus tard et qu'on a, depuis lors, déformé tant qu'on l'a pu. — Les plus proches intimes de M. de Nieuwerkerke s'appliquèrent à l'effrayer sur la mise en œuvre de pareilles conclusions, où l'on ne voyait qu'une diminution de son autorité par l'abandon des expositions à la gérance des artistes. Le surintendant n'eût pas été éloigné par lui-même de comprendre l'importance de cette grande mesure puisqu'il la soumit plus tard à l'Empereur qui, comme je l'ai raconté ailleurs, la renvoya à M. Walewski. Et ma brochure, — fort heureusement pour moi sans doute, — en resta là avec sa trentaine d'épreuves. — Et depuis lors, j'ai songé souvent qu'il ne me fallait pas regretter pour l'exécution de mes rêveries, que M. de Nieuwerkerke, auquel je dois tout puisque c'est lui qui, en 1852, m'avait mis le pied à l'étrier en me confiant le service des expositions, et le titre honorifique d'inspecteur des musées de province, et, dix ans après, la conservation du Luxembourg, — ne m'eût pas appelé, durant les dernières années de sa surintendance, à mettre en pratique dans l'administration des Beaux-Arts les quelques idées, encore mal mûries, dont je l'avais de-çi et de-là entretenu, au fur et à mesure de leur éclosion. Avec l'affection constante qu'il m'a assez témoignée en me laissant le champ quasi libre dans l'organisation des salons, durant dix-huit ans, il eût peut-être accepté certains de ces projets; mais quand fût venue l'heure d'exécution, il se fût défié des moyens, ou plutôt son entourage l'eût mis en défiance, et rien de

complet ni de solide ne fût sorti de mes tentatives. Son expérience même des envieux qui le guettaient et sa crainte honnête de créer des embarras à l'Empereur eussent été des causes d'hésitation, tandis que, plus tard, j'ai pu manœuvrer librement et n'ayant à compter qu'avec la logique de mes entreprises, à travers des ministres peu mêlés par leur passé au monde chatouilleux des peintres et des sculpteurs, et qui dans mes propositions n'avaient à juger que leurs résultats aux yeux du public... — Et puis encore, — comment dirai-je cela ? — M. de Nieuwerkerke rencontrait dans l'une des grandeurs de sa situation acquise un autre embarras : le surintendant était membre de l'Institut. Soyez sûrs que ce lui fut, dans sa querelle avec l'Institut, l'une des causes les plus vives de l'acrimonie de ses confrères. Un surintendant, un directeur des Beaux-Arts, ne doit jamais être membre de l'Institut. Certes ce m'a été une bien grande joie et un bien grand orgueil d'être admis, en 1879, en ce corps de l'Institut, qui, dans la considération de l'Europe et du monde entier, représente la fine fleur de la France ; mais je ne me fusse jamais avisé de solliciter cet honneur, tant que je tenais en main la direction des Beaux-Arts. La liberté et la franchise du fonctionnaire se trouvent trop liées par les sympathies et les condescendances inévitables du confrère ; et un directeur, qui ne sait garder ni liberté ni franchise, n'est point digne d'un si noble poste. M. de Nieuwerkerke s'était cru supérieur à de tels tiraillements ; le fiel n'en eut pour lui que plus d'amertume. Ses plus vieilles et fermes amitiés du temps passé furent celles qui se brisèrent et l'éclaboussèrent avec le plus d'éclat : MM. Ingres, Lehmann, Lefuel, etc. — D'ailleurs, le dommage qu'un membre de l'Institut avait causé, un membre de l'Institut l'a réparé. Au lendemain de 1870, Ch. Blanc, d'accord avec ses confrères, a remis complaisamment les choses en état ; sauf quelques menus détails, et non des meilleurs, à mon sens, tels que les ateliers de peinture et de sculpture, le jugement des concours et de celui du grand prix de Rome ont été restitués à l'Institut avec leurs prérogatives à peu près complètes, et tout a marché comme devant, et villa Médicis ne s'en porte ni mieux ni pis.

Si, à vingt ans de distance, nous regardons aujourd'hui ce que fut et ce que donna le gros événement de la réforme de l'École des beaux-arts, nous sourirons un peu de si furieuses colères et nous regretterons, sans trop nous en étonner, qu'il ait porté de si petits fruits. En résumé, pour mettre l'administration de l'école d'accord avec l'esprit unitaire et hiérarchique du gouvernement d'alors, le décret du 13 novembre créait un directeur, un conseil supérieur d'enseignement, des chaires nouvelles de peinture, gravure, etc., ainsi que des ateliers préparatoires, éclamait pour l'administration la nomination des professeurs, ouvrait des cours gratuits pour tout programme promettant un enseignement utile, réduisait à 25 ans la limite d'âge des concurrents aux grands prix, supprimait les seconds prix, supprimait les grands prix de paysage, réduisait à quatre années la pension

des lauréats, deux années à Rome, deux autres en voyages, augmentait l'indemnité des pensionnaires, et modifiait le jury spécial pour le jugement des concours des grands prix en en confiant la formation à la voie du sort, sur une liste dressée par le conseil supérieur d'enseignement. — Tout cela de loin, et pour l'époque, ne nous semble point si illibéral, si oppressif, ni si gros de tempêtes; moi, j'y aurais voulu, pour la limite d'âge, un peu plus d'élasticité en faveur des élèves architectes dont les études spéciales sont plus longues et matériellement plus compliquées; — j'aurais maintenu plus de deux années à Rome, vrai lieu où le lauréat, isolé de l'embrouillamini de Paris, recueille ses forces, les concentre pour les mûrir, — un peu moins en voyages; — point d'ateliers spéciaux à l'école pour la peinture et la sculpture, car c'était y aggraver dans l'avenir les partis pris que l'on prétendait combattre. L'Institut qui sentait le coup à lui porté par la nomination des professeurs et la désignation du jury par le sort, l'Institut se défendit, les élèves architectes se défendirent : quoi de plus naturel?

La preuve cependant que le décret du 13 novembre avait vu juste en plus d'un endroit, c'est que l'Institut, en recouvrant son influence officielle sur l'école, n'a pas cru devoir contester sa nouvelle organisation administrative, la nomination de son directeur, de ses professeurs, de son conseil supérieur, ni la durée de la pension des lauréats, ni le grand prix de paysage, ni l'ouverture des conférences. Bien mieux, quand il s'est agi de reconstituer le jury des grands prix, l'Institut a reconnu lui-même qu'il était bon de s'adjoindre, en dehors de ses membres, pour assurer hautement l'impartialité du corps, un certain nombre d'artistes considérables représentant, par leurs talents élevés et variés, les faces diverses de notre école française. La paix s'est donc faite et c'est histoire ancienne. Au fond, on l'a bien vu depuis, le mal était ailleurs. L'Institut, plein de sa juste foi dans la necessité des fortes études, aura bien de la peine à le combattre, et c'est à désespérer qu'il le vainque. Le mal, il est dans l'air social qui court; il est, rue Bonaparte et à la villa Médicis, dans l'effroyable indiscipline de la jeunesse, sollicitée par le principe démocratique à braver tout règlement, à conspuer toute tradition ; il est dans la confiance insolente de la jeunesse en elle-même ; plus de respect des professeurs, plus de religion des maîtres ; toutes les infatuations de la vanité, toutes les avidités de l'enrichissement, tous les besoins, au moyen d'œuvres escamotées, d'arriver vite par le tapage et le clinquant. Et vous aurez beau faire ou défaire le décret du 13 novembre, et multiplier les chaires et es concours, et accumuler dans votre école de prodigieux moyens d'études, tant que cet air soufflera, qui pervertit les esprits et déprave les ambitions, vos envois de Rome iront s'étiolant et se maniérant d'année en année, et le mâle qui doit redonner sa sève à notre art épuisé, aura grand'peine à naître de votre enseignement.

La politique de ce coup d'État de la réforme de l'école serait étrange et incompréhensible, si Viollet le Duc n'en avait, quinze ans après, livré le fin mot. Il

semblait en effet peu logique, pour un libéral comme Viollet, de préférer l'autocratie de l'État à la sorte de république de professeurs organisée et fonctionnant à l'École des beaux-arts en vertu de l'ordonnance de 1819 : professeurs de l'Institut ou autres, c'était toujours de l'élection. Il fallait toute la haine passionnée et personnelle et invétérée de Viollet contre l'Institut pour agir de la sorte, sachant bien que l'État pouvait, lui aussi, donner avec le temps dans la coterie et dans le parti pris de certains principes ; mais il avait calculé que l'État seul était assez fort pour désemparer l'Institut, dût l'État, après cette autorité et cette responsabilité violemment conquises, commettre plus d'erreurs que celles reprochées à l'Institut. Et ces erreurs, déjà on lui en faisait commettre, et de graves, et tout à fait opposées au principe libéral qu'on prétendait servir : qu'était-ce, encore une fois, que les ateliers de peinture et de sculpture que l'on créait là pour faire de l'État le maître absolu et infaillible de la peinture et de la sculpture nationales, en fermant du même coup, par la gratuité de son enseignement, tous les ateliers ouverts par l'initiative privée indépendante et très variée des artistes les plus accrédités de chaque génération ? — Il est vrai que Viollet le Duc ne partageait point sur la peinture et la sculpture et sur leurs ateliers les idées courantes ; nous avons vu le cas qu'il faisait, aussi bien que Lefuel, de la peinture de M. Muller, puis qu'il avait compté sur ce dernier pour professer la peinture dans l'école réformée. Mais c'était là un sacrifice de goût particulier à la manière agréable et brillante de l'auteur de la *Ronde de mai*. Ingres pour ce poste ne lui aurait pas plus dit que Delacroix ; au fond, et cela se voit assez par les peintures qu'il a commandées et acceptées dans Notre-Dame de Paris, et par le groupe de sculpteurs, ou plutôt d'imagiers qu'il s'était recruté autour de Geoffroy de Chaumes, à l'usage de la restauration de ses cathédrales ; peintres et sculpteurs ne pesaient pour lui qu'autant qu'ils étaient disciplinés et, pour bien dire, asservis à ses théories de décorateur et à ses formes primitives préférées : au fond, peintres et sculpteurs le préoccupaient peu dans l'affaire de l'école ; ils le gênaient plutôt, et je l'ai bien vu depuis, à propos de l'*Inventaire des richesses d'art de la France*, pour lequel la commission des monuments historiques, qui était son arme et son écho, voulait qu'on ne tînt compte des œuvres d'art qu'autant qu'elles seraient autérieures au seizième siècle. La très juste admiration professée par lui, pour la sculpture française du treizième siècle, et qui s'est trouvée si glorieusement confirmée par la création, qui lui fait tant d'honneur, du musée du Trocadéro, n'était qu'une conséquence logique du cercle spécial et un peu étroit où il avait enfermé ses études et où il était inexpugnable. — Il est certain, pour en revenir à la réforme de l'école, que Viollet le Duc visait, avant tout, au cœur de l'Institut, en lui voulant retirer l'enseignement supérieur, l'enseignement des peintres en même temps que l'enseignement des architectes qui était son vrai but. Il avait sa logique de démolition. Il avait, le lendemain de sa leçon du 19 mars 1864, donné sa

démission de professeur, c'est-à-dire abandonné l'administration dans la querelle provoquée par lui ; mais c'était, assurait-il, pour se réserver sa liberté d'action. Ce n'est qu'en 1878 qu'il livra, je le répète, le fin mot de sa pensée. Cette pensée, — on peut le présumer aujourd'hui, à moins de croire qu'il allait à l'étourdit dans une si grosse aventure, — et Viollet le Duc n'était point un étourdi, — était de détruire l'Institut par la surintendance; puis, après avoir fait du socialisme d'Étae par les pouvoirs donnés à la direction des Beaux-Arts, et s'il ne se trouvait pas satisfait par les façons d'agir de cette administration, il sentait qu'il était plus facile de la démolir elle-même que la forteresse de l'Institut, en agissant contre la direction par les procédés usuels de la politique ; on la supprimait tout bonnement. En janvier 1878 il écrivait dans le *Bien public :* « De tout temps je me suis élevé contre ce qu'on veut bien appeler la *Direction des Beaux-Arts*, et si, chose peu probable, un ministre m'offrait ces fonctions, je les occuperais peut-être pendant vingt-quatre heures, dans l'unique espoir de lui démontrer que le plus sage est de les supprimer. » Et je ne dis pas que, pour un bon tiers au moins, un peu trop parasite, de leurs attributions, et pour les deux tiers de leurs paperasses, Viollet le Duc n'aurait pas eu raison.

L'on ne s'est point fait faute de reprocher mainte petite faiblesse au surintendant : les Brutus et les Caton du temps de l'Empire l'accusaient amèrement de se complaire aux uniformes et aux rubans ; mais cela ne convenait point si mal à une fonction qui de soi était toute pompeuse et à des administrés qui par nature aiment fort ce qui brille. On s'est bien gardé de songer que son habit de chambellan, il l'avait désiré pour se ménager le droit d'approcher plus familièrement l'Empereur dans l'intérêt de ses musées ; on ne s'est point dit que le titre d'officier d'ordonnance du général de Lawœstine flattait en lui, Nieuwerkerke, son ancien goût pour l'uniforme militaire, auquel la révolution de 1830 l'avait forcé de renoncer, et que nul n'avait plus grande hâte de le revêtir aux jours difficiles, comme j'en fus témoin le matin du 2 décembre, quand je trouvai M. de Nieuwerkerke montant à cheval pour rejoindre son maître dans la lutte encore incertaine ; et puis quoi encore ? Moi, je lui reprocherais de n'avoir pas bataillé suffisamment pour élargir sa surintendance, à l'heure de sa création, ni vu assez clair dans les attributions logiques qui devaient ressortir à cette fonction pour la rendre féconde, et surtout d'avoir abandonné à M. Gautier, le secrétaire général du ministère de la maison de l'Empereur, la direction si capitale pour lui des bâtiments civils ; de s'être trop, en un mot, contenté du paraître et du sonore de son titre. Si bien que le jour où il put faire fonctionner cette belle machine, si rayonnante à distance, de la surintendance, il dut s'apercevoir que, faute d'avoir dans sa main, par les bâtiments civils, les seules commandes dignes d'envie, c'est-à-dire celles des peintures et sculptures applicables aux grands monuments publics, ce titre n'était qu'une piperie qu'avait

organisée, contre lui, et dans une indépendance absolument hostile le corps très rétif et fort dangereux des architectes; il était désormais réservé à ceux-ci de distribuer, en dehors du surintendant, les plus magnifiques travaux aux artistes vraiment considérables, sous la gouverne illusoire d'un directeur spécial qui, pour se maintenir lui-même, ne pouvait être que le serviteur de son conseil des bâtiments civils. On ne lui laissait plus à ce surintendant que les miettes à semer à des mendiants, ou de menues acquisitions à faire aux exposants des Salons; c'est-à-dire la part d'un chef de bureau, et d'un chef de bureau inutile à ce que l'école avait de grands peintres et de grands sculpteurs, d'architectes en crédit et par conséquent négligeable pour eux. Position traîtresse et qu'il n'avait tenu qu'à lui de pressentir car elle crevait d'avance les yeux, le jour où se préparait la création de la surintendance Mais puisque je suis en train de lui faire son procès, à cet homme dont le nom devra demeurer très cher au Louvre, aussi longtemps qu'on s'y souviendra de ceux de M. Denon et de M. de Forbin, — M. de Forbin dont il avait fait dès l'origine son modèle, — je dirai que sa vie trop d'extérieur et trop tiraillée par ses devoirs de représentation et d'apparat, ne connut pas assez le recueillement du cabinet, et les résolutions combinées qui doivent s'y préparer et mûrir et où l'administrateur montre qu'il a étudié les besoins du monde à lui confié et formulé les solutions propres à son initiative personnelle. Or, dans les rapports de M. de Nieuwerkerke avec les artistes, dans les actes de ses dix ans de surintendance, on ne voit nulle trace de cette initiative personnelle, aucune aventure, si ce n'est celle de l'École des beaux-arts attribuable à une autre influence, et qui était bien faite d'ailleurs pour le tenir en garde; aucune de ces combinaisons nettes et nouvelles que semblait motiver et appeler sa charge à grand éclat.

Le surintendant avait beaucoup de bon sens et ce qu'il entreprenait pour son Louvre était bien mené; j'aurais voulu que pour le gouvernement des artistes, il fît preuve d'un peu d'imagination audacieuse, des ensembles de commandes d'un caractère inusité à des artistes d'un talent jeune et non encore banalisé. Peut-être jugea-t-il qu'il avait assez de se défendre contre les sournoises attaques qui lui surgissaient de toutes parts. Pour celles-là, chose curieuse, il s'en tirait toujours assez bien : il laissait venir l'ennemi, se laissait même secouer assez vivement, si bien qu'on le croyait à bas; mais, quand il se sentait serrer de trop près, il se retournait, s'adossait ferme à l'Empereur s'il était besoin, et culbutait les imprudents.

Parmi ces heures difficiles et qui n'avaient pas été sans amertume, je citerai le moment d'organisation de l'Exposition universelle, en 1855, alors que le prince Napoléon, chargé de la suprême direction de cette solennité, avait refusé de faire à M. de Nieuwerkerke la place qu'il avait le droit d'y prétendre par sa haute situation dans notre monde des arts et en le subordonnant, pour bien dire,

à Mercey qui n'était auprès de lui qu'un petit personnage. — Je citerai aussi l'affaire de la collection Campana, où le directeur général des musées eut à lutter longuement et péniblement contre une intrigue ourdie dans l'entourage de madame Cornu, et qui avait pour but de distraire du Louvre et de transformér en riche apanage, au profit de M. Cornu et de quelques amis, cette collection acquise par complaisance et chèrement payée par l'Empereur, et qu'on aurait isolée en manière de musée spécial. On chercha longtemps, je m'en souviens, au quai des Augustins et ailleurs, un emplacement favorable. Il fallut des années pour que le bon sens reprît son droit, et ramenât au grand percail des musées nationaux cette brebis qui ne demandait qu'à s'égarer et dont on fit bientôt le fonds du musée Napoléon III. Mais tous ceux qui ont vécu au Louvre sauront dire que le dévoûment de ce brillant courtisan pour l'Empereur, qu'il adorait, ne fut jamais servile ; l'honneur du Louvre resta toujours confondu pour lui avec son propre honneur, et il le maintient très fièrement en deux ou trois occasions fort importantes. et fort délicates, car l'amour-propre de l'Impératrice y était en jeu : j'entends d'abord parler de la prétention qui souleva un jour l'Impératrice d'emprunter au Louvre, pour la décoration de ses appartements particuliers, les tableaux de grands maîtres, qui bons lui sembleraient, arguant de la loi qui faisait des musées nationaux l'un des apanages de la couronne. L'Impératrice s'aigrissant hautement dans cette prétention, malgré les représentations instantes du surintendant qui lui faisait entrevoir l'effet déplorable dans le public de la confiscation d'un Raphaël ou d'un Rubens au profit d'un salon inabordable des Tuileries, M. de Nieuwerkerke en référa à l'Empereur, lequel décida que, pour ne point donner tort à l'Impératrice et maintenir un principe défendable, un seul tableau serait distrait du Louvre, et le sort tomba naturellement sur un Murillo, la Sainte-Famille à la Sainte-Anne, qui fut porté à Saint-Cloud, d'où il n'est revenu au musée que peu de semaines avant la guerre. — L'autre cas fut plus grave et faillit entraîner la retraite du surintendant, et par surcroît celle du maréchal Vaillant.

L'Impératrice était allée visiter le palais de la Banque ; on la promena dans la fameuse galerie de l'hôtel de la Vrillière dont la restauration par Questel était presque achevée. Elle put y voir le célèbre plafond de Fr. Perrier, qu'on avait fait recopier, ne pouvant le conserver, et on lui montra les panneaux vides qui contenaient jadis les grands tableaux des contemporains illustres du fondateur de la galerie : Poussin, le Guerchin, le Guide, etc. — Qu'étaient devenus ces tableaux ? — Ils avaient été, au moment de la Révolution, arrachés de leur place et portés au Louvre. — Ils y étaient encore ? — Oui. — Eh bien alors, pourquoi ne pas les y reprendre et les rétablir dans leur panneau ? — Naturellement, personne là ne contredit Sa Majesté, et, rentrée aux Tuileries, son premier soin fut de mander le surintendant pour lui donner l'ordre de renvoyer les tableaux

à la Banque. M. de Nieuwerkerke se récria avec justice : les tableaux étaient inscrits sur les inventaires du Louvre, et rien, si ce n'est une loi, ne pouvait les en faire sortir. — Mais j'ai fait une promesse et je la veux tenir.

Le surintendant, après avoir écrit à l'Impératrice une lettre des plus vivement instantes, s'en alla trouver le maréchal et lui conta l'affaire : — Si l'Impératrice insiste, Monsieur le maréchal, je vous prie, dès aujourd'hui, de faire accepter ma démission. — Ce n'est pas seulement votre démission qu'aura Sa Majesté, répondit le vieux soldat ferme et bourru, ce sera aussi la mienne. Le maréchal parvint à faire comprendre à l'Impératrice et à l'Empereur la gravité d'une telle cession qui autoriserait auprès du Louvre plus d'une revendication de même genre, et l'on convint de faire exécuter par les meilleurs copistes, au Louvre, à Caen, à Marseille, une série de reproductions fidèles des tableaux regrettés, et l'affaire en resta là, Dieu merci, mais l'émotion avait été chaude.

Comment ce même surintendant, si chatouilleux gardien des richesses de son Louvre, se laissa-t-il aller au prêt qui lui a été tant reproché, d'une série des tableaux de Vandermeulen au cercle impérial ? Crut-il de son orgueil de ne point obéir au haro des malveillants, ou pensa-t-il tout de bon avoir le droit, d'après le titre privilégié du cercle, de confier des toiles de ses magasins à un établissement impérial, comme d'autres étaient confiés aux palais parlementaires, aux ministères et même plus d'une toile de la direction des Beaux-Arts, aux appartements de certains officiers de la couronne ; — et la mode n'en a point passé, dit-on, même à l'heure qu'il est. — Toujours est-il que, comme il n'était plus dans ces jours où tout s'efface lestement pour les heureux, cette peccadille pesa lourdement sur lui jusqu'aux derniers temps de l'Empire ; le public imbécile ne songeait plus au Louvre splendide que cet homme lui avait fait pour son plaisir quotidien, mais à quelques tableaux prêtés par imprudente complaisance à un cercle jalousé ; l'Empereur avait beau satisfaire ses ambitions extérieures, nommer son surintendant chambellan, et puis sénateur, il y avait, malgré la nature bien trempée de l'homme, de quoi sentir peu à peu les ennuis se grossir jusqu'à l'écœurement.

Vint en effet le moment, où, sans se l'avouer peut-être à lui-même, le pauvre surintendant fut pris d'un vague dégoût pour son brillant métier. Les petites luttes continuelles et mystérieuses qu'il avait à soutenir ou à deviner du côté de certaines antichambres de cour ou de ministères, les désillusions qu'il éprouvait du côté des artistes dont beaucoup, lors de la querelle de l'École des beaux-arts, s'étaient reportés bravement dans le camp des architectes, dispensateurs des vrais travaux, et sur lesquels il ne se sentait pas une autorité suffisante, grâce aux attributions trop bridées qu'on avait faites à sa surintendance, peut-être l'idée paresseuse qu'il n'avait plus grand'chose à ajouter à son Louvre, le jetèrent petit à petit dans la manie d'une collection personnelle, et il faut avouer que cette collection, il sut la faire à sa taille. Tous ceux qui, dans les dernières années

de l'Empire, sont entrés dans cet appartement superbe, faisant face à la rue de Marengo, et qui avait, dès l'origine, allumé la jalousie du ministre M. Fould, se souviennent du vaste salon, en forme de galerie, décoré avec tant de goût par M. de Nieuwerkerke de toutes les curiosités que les fournisseurs et fureteurs renommés du temps venaient à l'envi proposer à ses acquisitions; ils savaient que le collectionneur ne marchandait pas quand un beau bibelot lui semblait par le goût, l'art de la délicatesse, digne de son cabinet, et c'étaient des tentations de tous les matins. On se rappelle cette armure complète d'homme et de cheval qui se dressait sur manequin au milieu de la salle, et ce casque magnifique du quinzième siècle, d'un travail si décoratif par ses riches ornements, et surtout la merveilleuse arquebuse, la plus rare pièce de la collection, que le surintendant avait achetée 25,000 francs, pour l'Empereur, et que l'Empereur avait trouvée trop chère pour lui. Les armes du meilleur temps de la Renaissance, italienne, allemande, française, formaient, cela va sans dire, le fonds le plus splendide et le plus intéressant de ce cabinet princier, et on pourra juger de leur valeur et de la finesse de leurs damasquineries par les eaux-fortes qu'en a gravées Ed. de Beaumont; mais il ne faudrait pas oublier les séries charmantes que M. de Nieuwerkerke avait recueillies de médaillons de bronze, de poteries italiennes, ses cires surtout, parmi lesquelles il en avait glissé plusieurs de sa main, et ce n'étaient pas les moins adroites, sa vitrine de tabatières, ses ivoires, dont le plus étonnant était son admirable Hercule, travail italien de la fin du quinzième siècle.

Le 3 septembre 1870, le sénateur surintendant des musées impériaux, pour le maréchal de France, ministre de la maison de l'Empereur, informait l'administration des chemins de fer de l'Ouest, — dans les mêmes termes dont il avait usé pour mes camarades des deux précédents convois, — qu'il me chargeait d'accompagner les dix-sept caisses qui partaient ce jour-là pour Brest, à l'adresse de M. de Tauzia, et de prendre pour leur sûreté toutes les mesures que nécessiteront les circonstances. — L'une de ces dix-sept caisses contenait les *Noces de Cana* de Véronèse, et ce n'était pas un petit colis. Le voyage ne fut pas sans émotions : tout d'abord, en arrivant fort tard à Rennes, après m'être assuré du bon état de mes caisses et de l'heure précise du départ matinal pour le lendemain, j'allais courir au prochain hôtel pour m'y jeter sur un lit, quand je croisai à la porte de la gare une troupe très nombreuse de mobiles et volontaires bretons partant pour Paris et qu'accompagnait avec des chants forcenés et torches allumées une bande de braillards de la ville. Ils forcèrent l'entrée de la gare et les voilà se répandant sur la voie et grimpant sur les wagons avec leurs torches pour assister au départ. Je rentrai précipitamment moi-même sur la voie, tremblant que le moindre accident d'ivrogne, une flammèche se détachant d'une torche et tombant sur une bâche goudronnée ne vînt allumer un abominable incendie parmi ces caisses pleines de Raphaël, d'André del Sarte et de Titien. Il me fallut attendre, là, une

heure, plein d'une inquiétude mortelle, que le train des mobiles se fût mis en marche, et que le dernier des ivrognes eût repassé la porte de la gare et que j'eusse jeté un dernier regard sur les trois wagons chargés de mes précieux colis, et l'on s'imagine que je ne dormis guère durant les quatre ou cinq heures que j'avais à passer à l'auberge. Puis quand se forma, dès le matin, le train qui allait continuer mon voyage jusqu'à Brest, je m'aperçus que les trois wagons, décrochés la veille, allaient être oubliés par le train nouveau, et me voyez-vous arrivant à Brest, et ayant égaré, chemin faisant, les *Noces de Cana?* Le 4 septembre, il faisait un temps superbe; la matinée était fraîche; c'était la première fois que je dépassais Rennes, et j'admirais, je m'en souviens, comment par les progrès des chemins de toute sorte, la civilisation rurale avait été, depuis mon enfance, reculée de cinquante lieues, car je reconnaissais, bien par delà la capitale de la Bretagne, les pauvres habitations de paysans et les procédés de culture, tels que je les avais vus, vers 1832, aux environs de Briouze. Malgré tout, la pensée était continuellement obsédée par les grands événements où se jouait, en ce moment, le sort de la patrie, et toute ma vie je me rappellerai l'effroyable torpeur dont je fus saisi à la gare de Saint-Brieuc, quand, au temps d'arrêt qui se fit là, je lus à demi collée sur la muraille proche du buffet la fameuse dépêche qui annonçait la capitulation de l'armée de Sedan et la reddition de l'Empereur. Oui, je verrai toujours cette demi-feuille de papier grisâtre, encore humide de la presse, mal adhérente au mu et frissonnant à la brise du matin et qui disait que les 200,000 soldats, dernier espoir sérieux de la France, étaient prisonniers de la Prusse, et l'Empereur avec eux. En passant sur le viaduc de Morlaix, j'apercevais s'agitant sur la place, comme des fourmis, des grouillements d'hommes effarés, s'attroupant vers un groupe, puis vers un autre. Avant midi, mes tableaux et moi avions retrouvé Tauzia à Brest, et, une fois les caisses dans l'arsenal, notre journée se passa en quête de nouvelles, chez l'amiral Raynauld, préfet maritime, puis à la sous-préfecture, puis le long des rues, ensoleillées, encombrées sans nul souci des événements de Brestoises endimanchées, de matelots ivres; nous errions, comme des âmes en peine, en flairant les affiches. Je devais repartir le lendemain, par le premier train; aussi, dès la nuit tombante, me dévêtissais-je pour me mettre au lit, quand j'entendis dans la rue des cris confus qui se rapprochaient de nous. Tauzia, qui occupait la chambre voisine et dont la fenêtre était ouverte, fut le premier à les comprendre: « La République est proclamée! la République est proclamée! » et la clameur sinistre se prolongeait par d'autres braillards, puis s'effaçait peu à peu en s'éloignant. Ce ne fut que le lendemain que je repris route vers Paris, après une nuit pleine d'amères appréhensions, mon cœur que j'avais déjà un peu gros ne cessa, tout le long du jour, d'être soulevé par la vue de tous ces affamés intrigants, à barbe longue et mal peignée, en habits noirs et cravate blanche, que nous recrutions à chaque station, se ruant cyniquement vers Paris, dès la première

heure, pour y quêter des places de ce gouvernement qui venait de sortir de la défaite au milieu des désastres de notre pauvre pays (1). Le lundi soir, fort tard, j'étais à Paris; le mardi matin, à onze heures, j'étais au Louvre. M. de Nieuwerkerke venait d'en partir, — d'en partir pour l'Angleterre.

Avant de quitter ce beau palais, où il avait régné vingt ans sur le plus cher résor de la France, il avait vu Gambetta qui tint, on s'en souvient, durant quarante-huit heures, les musées et les Beaux-Arts dans son département de l'Intérieur avant de les céder au ministère de l'Instruction publique, c'est-à-dire à M. Jules Simon. Gambetta avait très honnêtement reçu l'ancien surintendant, qui lui apportait sa démission, et le ministre avait approuvé la proposition faite par M. de Nieuwerkerke de remettre la gestion des musées au conservatoire présidé par le secrétaire général, M. Villot.

Il y a quelques semaines, M. de Nieuwerkerke m'écrivait que, lui aussi, confiait au papier ses souvenirs, sans penser toutefois à les publier prochainement; tôt ou tard on les connaîtra pourtant, car il n'est pas dans la destinée d'un papier de ce temps de rester à jamais inédit. On saura donc par le surintendant lui-même, mieux que par moi, les étranges aventures de ce voyage durant lequel, montant en wagon dans un état de violente indisposition qu'il traînait depuis quelques jours déjà, le malheureux fugitif est tiré évanoui de son compartiment à la station de Noyelles, transporté à Saint-Valery sur Somme dans la maison d'un ancien serviteur de sa famille, où il resta caché six semaines entre la vie et la mort, puis, se sachant dénoncé, se fait traîner, comme il peut, à Boulogne, où il s'embarque sur un bateau en partance pour l'Angleterre, tellement défiguré par la maladie, que, croisant sur la petite passerelle du bateau un ancien ami, il n'est point reconnu par lui; dans le village anglais où il s'est abrité, il faut à ce grand

(1) En traversant de nouveau la rude, vaillante et patriotique province de Bretagne qui allait fournir à la défense de Paris et de la France ses plus solides bataillons, j'avais écrit, couplet par couplet, sur mon calepin, cette manière de chant de guerre que j'insérais trois ans après dans la première partie de mon *Histoire du vaillant Hélidor :*

Ils sont venus par les bois,
Les loups de la Germanie ;
Ils sont venus par les bois,
Contre un homme ils étaient trois.

Ils sont venus par les bois
Affamés de pillerie ;
Ils sont venus par les bois,
Souvenez-vous en, Gaulois.

Nos troupeaux et nos enfants
Ont éprouvé leur traitrise ;
Nos troupeaux et nos enfants
Ont senti leurs longues dents.

Or sus, la battue aux loups !
Guettez bien dans la nuit grise :
Dent pour dent, battue aux loups,
Armez-vous tous, armez-vous !

Qu'aucun d'eux ne rentre aux bois
Des pays d'où vient la bise ;
Que pas un ne rentre aux bois ;
Contre un loup mettez-vous trois.

Quand, chargés de leur butin,
— Amis, guettez bien les traces, —
Quand, chargés de leur butin,
Ils reprendront leur chemin,

Poussons, poussons, mes enfants,
Aux flancs de ces loups voraces,
Poussons, poussons, mes enfants,
Notre fourche aux longues dents.

corps épuisé pour reprendre lentement, lentement un peu de force, tout le temps que nous dura la guerre et la commune; et quand, après ces mois sinistres, il nous revient à Paris, c'est pour y rassembler les lots épars de sa magnifique collection, disséminés chez Ed de Beaumont et chez d'autres amis, cette collection qui est désormais sa seule ressource, sa seule richesse; car il lui avait consacré toute sa fortune personnelle : « Je croyais à l'Empire, » nous disait-il, et de fait, sénateur et surintendant, il semblait n'avoir rien à redouter de la gêne à venir. Et voilà que ce puissant de la veille du 4 septembre, ce quasi-prince du Louvre, la gêne l'étreignit entre sa superbe collection, d'une défaite lente, coûteuse et difficile, et son inutile et trop capricieuse maison de la rue Murillo. Sa bonne chance heureusement, qui ne l'avait jamais trahi, ne l'abandonna pas. Il rencontra du jour au lendemain un Américain pour lui acheter la maison si spécialement bâtie à son intention par Lefuel et dont les parois extérieures, revêtues de carreaux émaillés, ne servaient de cage au dedans qu'à son atelier de sculpteur, surmonté d'une galerie pour ses armures et ses bibelots; à droite et à gauche un modeste gîte d'artiste et des écuries. — Ce fut mieux encore pour sa collection : il la recéda au prix coûtant à Richard Wallace, et le procédé de constatation de ce prix coûtant était vraiment admirable et d'un homme avisé. On sait que les bonnes langues du commencement de notre siècle avaient insinué que le baron Denon avait formé à bon marché sa prodigieuse collection de curiosités de toute sorte. Le souvenir de ces calomnies n'avait pas été perdu, et c'est pourquoi le jour où il entra au Louvre comme conservateur des dessins de la collection nationale, M. Reiset avait rédigé et imprimé le catalogue des merveilles contenues dans ses propres portefeuilles ; il s'était privé depuis lors d'y rien ajouter, d'en rien retrancher. M. de Nieuwerkerke avait usé d'un système analogue : il avait religieusement entassé dans son tiroir toutes les factures et bordereaux de ses acquisitions, et il en put remettre le paquet complet à sir Richard, le jour où il lui livra la collection elle-même. — Ainsi en quelques semaines l'ancien surintendant remontait de la détresse possible vers l'aisance riante, plus que jamais nécessaire à l'automne de la vie. Et de cet automne il a joui comme un sage, qu'il n'avait pas toujours été.

Paris, vide de ceux qu'il avait aimés et servis, et contre lesquels s'aiguisait de jour en jour la rancune passionnée et injurieuse des partis, Paris attristé et appauvri par la guerre et par l'éternelle incertitude démocratique, Paris abandonné par ses anciens amis de la cour, et du sénat et du cercle impérial, Paris où les artistes, se tournant facilement vers d'autres soleils, le reconnaîtraient à peine, Paris ne lui disait plus rien; il regarda vers les pays qu'il avait aimés dans sa jeunesse et bien lui en prit. Du haut en bas de l'Italie, la terre des grandeurs au repos, il s'enquit d'un coin à beau soleil et à beaux ombrages et il le trouva à Gattajola, auprès de Lucques, dans la Toscane fleurie. C'est là qu'il a rencontré

une habitation de grande mine, ne lui laissant rien regretter de son magnifique logis du Louvre. Il s'en échappe parfois jusqu'en Suisse, ou jusqu'àParis, et c'est une vraie fête pour ses amis de revoir dans sa beauté grisonnante, mais plus verte et alerte que jamais, et plus dégagée de soucis, ce puissant d'il y a quinze ans, toujours égal en sa gracieuse humeur, rappelant par ses larges épaules et ses gais propos les vigoureux compagnons d'Henri IV, et que n'a jamais cessé de guider, sans halte sans obstacle, la bonne étoile de l'homme heureux.

CHAPITRE IX

QUELQUES CONSERVATEURS DU LOUVRE

LE COMTE EMMANUEL DE ROUGÉ

Quand M. de Falloux était ministre du prince-président, les Angevins avaient à cœur de se grouper, au ministère de l'Instruction publique, autour de leur compatriote ; et j'avais été conduit rue de Grenelle par mon cousin et futur beau-frère, Ans. de Fontenay. C'est là que pour la première fois je rencontrai M. de Rougé ; il apportait au ministre une petite plaque daguerréotypée d'inscriptions gyptiennes, et il était bien aise de montrer à M. de Falloux quels services la phopographie allait rendre désormais à l'érudition pour le déchiffrement certain des hiéroglyphes, que les gravures et les dessins n'avaient reproduits jusqu'à ce jour que d'une façon bien indécise ou bien traîtresse. La conquête en effet était immense pour cet égyptologue éminent, dont la réputation était déjà faite dans son monde spécial, d'un bout à l'autre de l'Europe, mais qui n'avait jamais été un voyageur obstiné de l'espèce des Champollion et des Lepsius.

Il avait moins vu qu'eux sur place, mais sa pénétration d'instinct, sa divination étaient égales aux leurs, et il avait grandement élargi le champ labouré par ses devanciers. Cette science d'origine toute française, il l'avait creusée avec ses yeux de myope, fatigués et rougis par le travail, et avec son esprit clair, persistant et hardi ; il l'avait faite sienne, prenant le pas sur les Lenormant et les Longperier qui s'amusaient en chemin à d'autres recherches d'orientalisme ; en somme le représentant supérieur de l'égyptologie en notre pays après Champollion, ç'a été lui, lui le maître et patron des Mariette, des Maspero, des Deveria, et des Pierret. Ce n'était pas un homme à formes bien douces, ni très réservé en ses

propos ni en ses habitudes; mais comme il appartenait à l'une des meilleures familles de France, et vivait assez renfermé dans les études de son département qui l'avaient de bonne heure conduit à l'Institut, ses confrères et le surintendant le ménageaient à bon droit. On lui savait d'ailleurs une tête très solide et un esprit de forte envergure; ses avis au conservatoire étaient toujours des plus justes et des plus fermement sensés; si bien que, quand l'Empereur, pour faire à ce maître homme une situation hors gêne et digne de lui, s'avisa de l'appeler au conseil d'État, personne au Louvre n'en fut surpris ; il se trouva que l'égyptologue s'était fait tout aussitôt dans cette assemblée de politiques, hommes d'affaires contentieuses et de jurisprudence, une place incontestée ; s'il n'eût manqué au Louvre dans les années tiraillées qui suivirent 70 (il mourut à 61 ans, dans les derniers jours de décembre 1872), son tact administratif et l'autorité qu'il avait acquise par son passage au conseil d'État, l'eussent tout naturellement poussé au premier rang des défenseurs et des représentants de la sainte maison, ou tout du moins eussent prêté à ses confrères, à Villot comme à Reiset, un concours et un guide bien utiles. Je dirai même que s'il eût été là en 1874, il eût été difficile de ne pas le proposer au ministre comme directeur des musées par date de premier arrivé.

ADRIEN DE LONGPÉRIER

Des calembours et des calembredaines, des coq-à-l'âne et des histoires de l'autre monde, des citations de vieux vaudevilles, des rébus et des logogryphes, des quatrains pleins de malice et de drôlerie à écrire sous les charges de Giraud, voilà le Longpérier que l'on rencontrait dans les corridors du Louvre ou sur le pont des Arts.

Si vous entriez dans son cabinet de conservateur, c'était un feu d'artifice d'érudition *de omni re scibili*, sur tout ce qui, de près ou de loin, pouvait intéresser votre curiosité ; il connaissait tout, avait tout lu, menues gazettes, revues spéciales, jasait pertinemment de tout, inépuisable et étourdissant d'anecdotes et de renseignements au cours du jour, une mémoire prodigieuse, et qui n'avait d'égale que celle de son ami et compère Maury. Il savait toutes les langues anciennes, suffisamment d'hébreu et de persan, et les plus utiles parmi les modernes, particulièrement l'arabe dont il se servait à merveille pour se guider dans les branches diverses de l'orientalisme; il se mêlait aussi habilement que pas un d'égyptien et de copte, et d'assyrien et de phénicien, et de toutes les recherches historiques dont il voyait poindre la mode par les découvertes de nos voyageurs à fouilles. Il nous en eût remontré à tous sur les peintres et sculpteurs les plus inconnus de nos

provinces, et aux amateurs de bibelots sur les plus humbles faïenciers de nos plus obscures fabriques. Son point de départ avait été le cabinet des médailles, où il était entré à l'âge de vingt ans; et Dieu sait comme il a bien joué de cette numismatique, à côté des Dumersan (1), et des Lenormant, et des Saulcy, et des La Saussaye, et des de Witte, s'établissant là un vrai crédit, non par l'épaisseur de ses volumes, car il n'a jamais écrit que de minces catalogues et de plus minces plaquettes, — jamais on n'a vu à un savant plus léger bagage imprimé, — mais par l'ingéniosité de ses aperçus, et la finesse de ses déductions. Et quand, et comment eût-il trouvé le temps d'écrire? son cabinet était perpétuellement assiégé de gais bavards ou de confrères en archéologie attirés par sa bonne grâce.

Vers 1850, la Société des antiquaires de France le choisit pour président. Elle battait de l'aile à ce moment et nul directeur par la variété infinie de son savoir et de ses relations ne lui a jamais mieux convenu. Il enrôla sous la bannière des antiquaires sans perdre de temps, et, pour bien dire, sans les prévenir, tous ceux de ses collègues, petits et grands, qui lui tombèrent sous la main : Villot, Reiset, Montaiglon, je ne sais qui encore, et votre serviteur; la compagnie était fort honorable et j'y suis resté vingt ans, membre indigne, sans zèle, et tout à fait inutile, ayant en horreur les petits rapports exigés par le règlement et que je rejetais traîtreusement sur le pauvre Montaiglon. Les sociétés savantes, je les adore en principe, et je les ai encouragées de toutes mes forces, mais je n'ai jamais su me mêler personnellement à leurs exercices, et je me suis retiré de celle-là, comme des autres, quand j'ai pu en rencontrer l'occasion décente. Longpérier, lui, s'y dilatait et s'y grandissait, et c'est là qu'il a planté les meilleures racines de sa fortune scientifique et de sa renommée. Elles l'ont, lui et tant d'autres, conduit à l'Institut, par le chemin fleuri des causeries familières et des communications de courte haleine. Il joua, pour sa candidature à l'Institut, en 1854, d'une autre rubrique qui lui a réussi plus d'une fois, la rubrique de Sixte-Quint au concile : avec on grand corps, maigre et voûté à souhait, et sa mine aux traits secs et allongés, il excellait à se faire passer pour demi-mourant; les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui savaient d'ailleurs son incontestable valeur, n'eurent rien à refuser à un pauvre diable qui n'avait que quelques mois à vivre; et Dieu sait combien de confrères il a enterrés depuis lors. Cette santé éternellement chancelante, nous l'avons vue à l'épreuve pendant les deux hivers qu'il consacra à l'étude et au classement du musée Campana, dans les rez-de-chaussée humides du palais des Champs-Élysées, aux brouillards desquels personne n'eût pu résister huit jours, et où il travaillait du matin au soir en vêtement de demi-saison.

(1) Le père de Longpérier avait été maire de Meaux, et c'est lui que Dumersan, qui avait le fils comme attaché au cabinet des médailles, a mis en scène dans les *Saltimbanques :* « Monsieur et Madame le maire est-il content? — Très bien, très bien. »

Il a gâté les admirables dons qui étaient en lui par le manque le plus absolu et comment dirai-je? le plus naturel de franchise et de sincérité. Sa parole constamment gouailleuse et insaisissable, il était impossible de la prendre au sérieux. Le hâbleur se jouait de tous par pur plaisir de scapinerie machiavélique. Il n'est guère de ses camarades du cabinet des médailles et du musée du Louvre qui n'aient gardé souvenir de quelque mauvais tour de son sac; on ne pouvait lui défendre de se plaire à ses lazzi et ne pas à la fois se tenir en défiance; d'autant que ce n'était pas un ennemi peu dangereux, toujours prêt à renier ses malices, si machinées de loin qu'elles fussent. Et quel dommage, en vérité! N'était-il pas assez bien doué? une activité de corps et de tête si infatigable, une intelligence si déliée, un goût si fin, servis par une érudition si bien classée et toujours présente, et toujours en parade; un œil incomparable pour discerner par matière le faux du vrai dans les objets proposés à ses acquisitions; l'instinct des plus nobles et des plus heureux arrangements dans l'organisation de ses salles et de ses vitrines. Rien ne lui manquait pour être tout bonnement un conservateur modèle dans le département qu'il s'était choisi, rien si ce n'est d'appliquer au bon ordre des inventaires et à la publication des catalogues de ses antiques l'esprit de suite qu'il mit, vingt ans durant, à se dérober à de telles besognes essentielles, qui mettaient le surintendant dans une situation des plus embarrassantes devant ses ministres.

La garde des antiques de notre collection nationale a toujours exigé chez le conservateur une aptitude et une éducation spéciales. Et cela se sent si bien, que, même dans les jours de révolution, où les affamés croient le moment venu de renouveler à leur profit le personnel scientifique des musées, vingt candidats se présenteront pour la conservation de la peinture, contre un pour la garde des sculptures antiques. Il faut même, pour concourir à ce poste, une parfaite innocence ou un imperturbable aplomb. C'est ainsi qu'en 1848, je n'ai vu que cet honnête Hipp. Lazerges, le peintre, qui, désireux inconsciemment de se caser n'importe en quel coin du Louvre, se soit proposé à Jeanron, sans grande insistance du reste, comme conservateur des antiques. Il est vrai que, quelques jours après, un autre non moins galant homme, le paysagiste Jules André acceptait, avec la plus tranquille assurance, la garde des dessins du Louvre, à laquelle il n'était guère mieux préparé, et que son honnêteté foncière ne lui permit pas de garder longtemps. Mais aux heures révolutionnaires, les artistes ne se rendent guère compte des études qui leur manquent pour échapper au ridicule de leur impuissance en de telles situations, et les politiques qui les y appellent s'en doutent encore moins. — Longpérier, lui, était arrivé là dans les conditions les plus normales. Le lendemain de la mort de M. de Clarac, au commencement de 1847, son héritage du Louvre fut partagé entre deux candidats : l'un était Adrien de Longpérier, l'autre Léon de Laborde. M. de Cailleux se souvenait de l'indé-

pendance de M. de Clarac et, se défiant de l'influence en cour de M. de Laborde, il voulait avoir un homme à sa dévotion qui lui fît contrepoids ; il s'était donc empressé de patronner le quasi modeste employé du cabinet des médailles. Ce jour-là commença l'effrayante et implacable rivalité de ces deux hommes fins renards tous deux, rivalité enragée qui dura vingt ans, sans trêve ni merci, avec mines et contre-mines, jusqu'au jour où le marquis de Laborde fut investi de la Direction générale des archives de l'Empire. Leurs armes et leurs ressources de guerre étaient presque égales. M. de Laborde avait à cette première heure tous les atouts dans son jeu : il était député, il avait fait dans le Levant des voyages d'archéologie, ses publications étaient déjà nombreuses et luxueuses ; son propre salon était décoré d'une belle tête de Phidias ; joignez à cela le bagage savant de son père, et le crédit de toute sa famille. Mais, à cause de cela même, il effrayait ses directeurs qu'il semblait toujours prêt à écraser de son prestige et ses allures ambitieuses. Ce fut là, avant comme après 1848, la meilleure défense de Longpérier. Il s'appuya successivement sur tous les directeurs des musées, sur M. de Cailleux, sur Jeanron, sur M. de Nieuwerkerke, qu'il eut l'art de mettre en garde contre l'importance de son rival, dont eux-mêmes semblaient un peu menacés ; et, outre les directeurs, il sut railler à sa cause et grouper autour de lui ses confrères les conservateurs ; il faut avouer d'ailleurs que Laborde ne prêtait que trop bien à cette défiance qu'il traita toujours d'un peu haut et qu'il semblait braver dans ses propositions au Conservatoire.

Il prenait ostensiblement ses appuis en dehors de la maison, sur Mérimée, puis sur l'Impératrice ; son ennemi les prenait au dedans, dans le cœur de la place et en avivant à chaque heure les jalousies, et avec des alliés aussi peu scrupuleux que Vielcastel. Longpérier en joua si bien, qu'il fut successivement le favori et la coqueluche de Jeanron et de M. de Nieuwerkerke. Celui-ci en a sculpté un buste qui, après celui de mademoiselle Reiset, fut le meilleur de son œuvre. Ajoutons toutefois que son classement des terres-cuites de la collection Campana dans la salle consacrée depuis à la galerie Lacaze, et son arrangement de la salle des Empereurs au rez-de-chaussée du Louvre, furent des merveilles de goût. — Même alors qu'ayant quitté le Louvre, il fut chargé en 1877-78 de l'organisation des galeries de l'art rétrospectif au Trocadero, après avoir charmé de ses saillies M. Krantz qui d'abord ne jurait que par lui et auquel il finit par tourner le dos, il dirigea cette prodigieuse exposition d'antiquités avec un choix, une habileté et une harmonie incomparables, avec une légèreté de main qui n'appartenait qu'à lui dans ses rapports si délicats avec les amateurs ; mais quand il s'agit de rédiger et de publier le catalogue, les fiches devinrent introuvables et jamais on ne put obtenir l'impression de ce livre qui eût été d'un si haut prix pour l'histoire de la curiosité. C'est par cette sorte particulière de paresse invincible qu'a péri Longpérier. Il savait cent fois plus qu'il ne fallait pour livrer sur les antiques du

Louvre une série de notices qui eût facilement dépassé les volumes de plus de bonne volonté que de profonde science à nous laissés par M. de Clarac; et je ne crois pas qu'il fut arrêté par la crainte seule de la critique. Personne en France n'en savait vraiment plus que lui, et quant aux Allemands, il connaissait au jour le jour leurs publications, et il était de taille à se défendre. Mais il ne put jamais se résoudre à coudre l'un au bout de l'autre trois ou quatre cents fiches de catalogue sur les marbres les plus fameux rassemblés par nos rois; tout au plus nous a-t-il donné une plaquette sur partie des « bronzes antiques », objet préféré de ses capricieuses études. — J'allais dire qu'il perdit beaucoup en perdant l'hostilité de M. de Laborde, lors du passage de celui-ci aux archives. Il avait bien eu la joie de s'en débarrasser pour quelque temps en 1848; mais il avait fallu le reprendre, et le reprendre plus puissant lors de l'avènement de l'Impératrice, intime amie de la famille Delessert. Quand M. de Laborde, par son départ, eut fait rentrer entre les mains de son rival le département tout entier, il fallut bien s'apercevoir, au bout d'un temps du gouvernement de Longpérier, que le meilleur ordre ne régnait pas dans les livres d'entrée et les inventaires de cette conservation immense, que l'administrateur nouveau avait grossi par nombre d'acquisitions, excellentes d'ailleurs, par l'adjonction de collections entières, entassées désormais dans son cabinet sans l'ombre de notes, sans détail aucun. Et depuis le lendemain de la constitution de l'Empire, les ministres des finances exigeaient de la conservation des antiques les mêmes inventaires qu'ils avaient réclamés et obtenus, à heure dite, des autres conservations.

Le surintendant, harcelé par la loi et par tous les ministres tour à tour, y mit d'abord une patience d'ange. Cependant la résistance inerte de Longpérier prolongée systématiquement durant quinze ans, l'agaça peu à peu, puis le mit hors des gonds et il en vint, malgré sa vieille amitié, à des lettres d'une vivacité telle que le plus sourd s'en fût ému. Longpérier impassible se boucha quelque temps encore les oreilles; mais enfin il fallut quitter la place. Et le plus embarrassé ce jour-là, ce fut le surintendant. Il s'agissait de trouver un successeur à ce véritable érudit, à cet incontestable homme de goût; et voilà que l'espèce en était perdue. On avait beau fouiller dans l'Académie des inscriptions et dans le monde des savants, on n'y rencontrait plus que des doctes épigraphistes comme L. Renier, par-ci, par-la quelques numismates; mais des connaisseurs autorisés du beau antique, comme la génération précédente en avait fourni même aux collections privées et aux musées de province, à Lyon, à Aix, un peu partout, et comme l'Allemagne et l'Italie en produisaient, dit-on, encore, des arrière-descendants de Winckelmann, la France en semblait à jamais dépourvue. — Son archéologie était désormais condamnée à l'envahissement de l'érudition minutieuse, aux dépens des délicatesses plus relevées du goût. — Le catalogue des antiques fut confié, provisoirement, au Badois Frohner, introduit là depuis quelque temps déjà, par

la recommandation du maréchal Vaillant et avec le propre agrément de Longpérier et qui, demeuré par trop allemand, n'eût jamais dû entrer dans ce noble Louvre. Quant au conservateur en titre, M. de Nieuwerkerke — c'est son excuse — n'eut pas même l'intime satisfaction de le choisir tout à son gré et en pleine confiance; il le reçut des mains de l'Impératrice aux soirées de laquelle M. Ravaisson était fort assidu et sur la recommandation à l'Empereur de l'honnête et naïf Renier qui refusait la place pour lui-même. — Qu'ajouter sur Longpérier ? Une fois hors du Louvre, son rôle était fini. Il reparut, je l'ai dit, à l'Exposition universelle de 1878. Mais ce jour ne pouvait avoir de lendemain ; ce n'est pas que ce fût un vieillard : il n'avait pas 66 ans quand il mourut, étant né en 1816. Le 17 janvier 1882, M. Girard et M. Perrot ses confrères, et Alfred Maury, son vieil et fidèle ami, apportaient, devant sa tombe, tous les adieux de cette académie des Inscriptions où il avait brillé de ses meilleurs dons.

MOREL-FATIO

Nous l'appelions *le petit matelot*. Il était brave, gai, serviable, alerte, blond à la normande, ne se grisant point sur son art, se rendant compte qu'il avait été un bon praticien très utile à Gudin pour l'exactitude de ses mâtures et de ses cordages, sachant sur le bout du doigt tous les agrès du vaisseau ancien et moderne, coloriste plus que médiocre et voyant tout en bleu et en sec ; mais si bon garçon, si actif et si précis dans ses fonctions, dans ses affaires, dans sa peinture et ses desseins, que les commandes officielles lui pleuvaient dès qu'il s'agissait de combats maritimes à reproduire pour Versailles ; — et aussitôt que fut retiré du Louvre l'ingénieur M. Lebas, après 1848, le titre de conservateur du musée de marine fut donné à Morel-Fatio sans qu'aucun réclamât. Il avait très bien ordonné dans ses salles de l'attique, les plus visitées de tout le Palais par le public, ses plans en relief, ses modèles, ses fragments sculptés de proues et de poupes, ses collections ethnographiques ; il s'était organisé une équipe parfaite de restaurateurs et d'ouvriers spéciaux ; rien à redire à son catalogue ; même il avait, sur les marines étrangères, au dix-septième et au dix-huitième siècle, une érudition peu ordinaire, qui lui avait fait collectionner avec goût des dessins charmants de G. Van de Velde, de Vernet et des autres grands maîtres du genre ; et avec tout cela, maire estimé de son arrondissement de Charonne, et il aimait à en ceindre l'écharpe autour de sa petite taille ronde. Ce pauvre Morel-Fatio eut une mort bien touchante. Le siège l'avait un peu fatigué comme nous tous, mais, si vaillant et si leste qu'il était, il ne paraissait rien qui le montrât à bout de

forces. Le jour où les Prussiens entrèrent dans Paris et s'avancèrent jusqu'à la colonnade du Louvre, Morel-Fatio, pour échapper aux émotions de cette heure navrante, était monté sur la toiture du palais, au-dessus de ses ateliers. Que se passa-t-il dans ce cœur et ce cerveau si affreusement angoissés dans leur patriotisme ? Quelques heures après, ses hommes, inquiets et cherchant sa trace, le ramassèrent mort sur la terrasse du Louvre.

TABLE

CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET.

Extrait de L'ARTISTE — Année 1885

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

TROISIÈME PARTIE



PARIS

AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

—

1886

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

TROISIÈME PARTIE

Extrait de L'ARTISTE — Année 1886

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

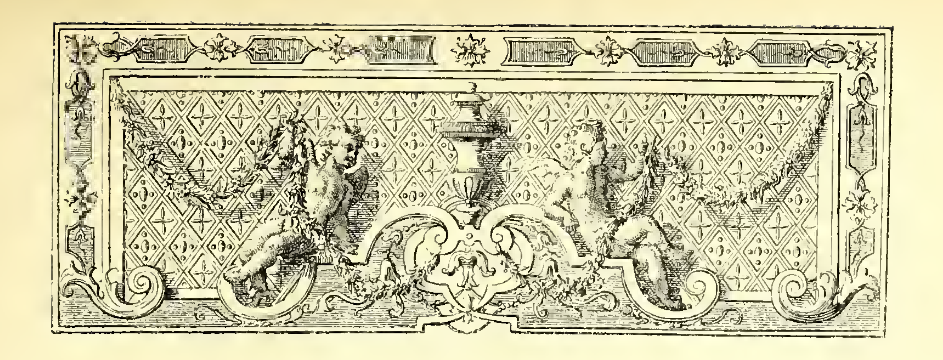
TROISIÈME PARTIE



PARIS
AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*
44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

—

1886



SOUVENIR D'UN DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

CHAPITRE PREMIER

GAVARNI

(Octobre 1884.)

En avril 1839, j'avais dix-huit ans, Ernest Lafontan dix-neuf ans à peine. C'était l'âge des bals masqués. A l'Opéra et au théâtre de la Renaissance, les *débardeurs* et les *chicards* de Gavarni faisaient rage. Chaque matin le *Charivari* collait aux vitrines de Martinet de nouveaux travestissements de la plus gracieuse et de la plus étrange fantaisie, et d'adorables coquineries de lorettes et d'étudiants dans des scènes de carnaval, de coulisses, de mansardes ou de cabinets particuliers. Et quelle verve juvénile et amoureuse dans les têtes charmantes et les mouvements souples et capricieux de ces fines créatures endiablées de plaisir et gâtées jusqu'aux moelles! Nous étions tous alors fous de Gavarni, fous de son crayon, fous de ses légendes, comme, bientôt après, l'on devint fou de Musset. Ernest voulait à toutes forces connaître ce grand artiste, et il me pressa de rimer à son adresse deux ou trois stances qu'il entourerait de dessins de sa plume, et que nous déposerions rue Fontaine-Saint-Georges, au logis de Gavarni. Les vers, vrais couplets de mirliton, avaient bien l'âge du poète (1).

O Gavarni, si j'étais femme,
Grisette, actrice, ou grande dame,
Le soir à ton manoir j'irais,
Et pour tes femmes si jolies,
Et pour leurs charmantes folies,
Un beau baiser t'octroyerais.

A ta chasteté reconnue
Je confierais mon ingénue,
Si d'hymen j'étais engagé;
Car j'ai toujours en la mémoire
L'œuvre morale et méritoire
De ces pauvres maris vengés.

Mais las! je suis garçon, poète,
N'ayant amour ni corne en tête,
Et pourtant je voulais aussi
De mon mieux te dire merci.
Nous nous mîmes deux à l'ouvrage,
Un mien ami fit l'entourage
Et moi les rimes que voici.

En revanche, l'entourage était très réussi ; il se composait naturellement de la reproduction, — fort réduite, cela va sans dire, — de diverses lithographies de notre cher dessinateur, reliées par des encadrements d'ornements ; et le tout nous valut sans retard le billet suivant :

« J'ai été bien touché — je suis bien reconnaissant, Messieurs, croyez-le, de votre gracieuse pensée et de votre envoi de l'autre soir. — J'aurais désiré vous en remercier de vive voix. — Ne me procurerez-vous pas le plaisir de le faire en me venant voir tous deux?

« Voici qu'au moment où je vous écris, le hasard m'envoie un professeur d'hébreu, qui vend des crayons ; c'est sans doute pour vous porter ma lettre qu'il est venu. — Je la lui donne ; ne trouvez-vous pas qu'à propos de *dessin* et d'*instruction publique*, les qualités de ce messager sont bien choisies ? achetez-lui quelques crayons. — Adressez-le à vos amis, — les miens me le recommandent bien vivement.

« Mille empressés compliments, Messieurs.

« Gavarni.

« 22 avril 1839. »

« Au secrétariat du ministère de l'Instruction publique. — M. Ern. Lafontan. »

Singulière adresse, en effet, qu'Ernest avait donnée là pour sa correspondance avec Gavarni ; mais c'est qu'il nous coûtait d'avouer que nous étions encore de étudiants en pension, lui dans la maison Morisson, moi dans la maison Bailly. Lui du moins pouvait se targuer déjà d'appartenir au secrétariat de M. de Salvandy, et trente-cinq ans plus tard je retrouvais dans le même ministère Ath. Mourier et André Dellient ses compagnons de bureau. Ils se rappelaient encore avec émotion ce camarade d'une nature si distinguée et si attachante, qui avait dessiné pours eux tant de croquis sur le superbe papier du ministre.

Nous ne tardâmes point, comme bien l'on pense, à faire connaissance avec cet appartement aux petites pièces de la rue Fontaine, au-dessus du pharmacien : Gavarni avait réservé la moitié de son logis à sa vieille mère qu'il aimait tendrement. Nous entrâmes dans ce petit salon qui faisait l'angle de la rue, et qui était décoré de quelques portraits à l'aquarelle du Maître, celui de la duchesse d'Abrantès, pour laquelle il avait un si grand attachement, celui d'Arnal qu'il estimait avec raison un des plus étonnants et des plus naturels comédiens de ce temps ; celui de Levassor du Palais-Royal, quoi encore ? un morceau de peinture espagnole, de très puissante facture, car le goût de Gavarni, cela se voit assez à ses lithographies, était tout porté vers les colorations énergiques et chaudes ; parmi ses contemporains, la palette d'Eugène Isabey le séduisait particulièrement ; il s'amusait même alors à peindre, de loin en loin, quelques toiles dans ces tons brillants, et je me souviens d'un tableau à costumes d'Espagnols qu'on aurait pu prendre, sauf le

caractere des têtes, pour un morceau d'Isabey, ou du Roqueplan des Pyrénées. — Gavarni nous avait accueillis avec cette grâce affable et gaie que ce galant homme, ennemi des fourberies courantes, mais doux et presque tendre aux sincérités de la jeunesse, portait en lui de pied en cap; nous avions été ravis de l'humeür simple et bon enfant dont le grand artiste à la tête si intelligente avec ses yeux, ses lèvres et son nez un peu gros, et ses cheveux bouclés et sa haute et fière tournure à la fois élégante et mâle, avait paru dès ce premier jour s'intéresser à nos essais. Nous sortîmes de là charmés et conquis à tout jamais. L'amitié, — cette amitié d'un quasi-frère aîné, — que nous venions d'éprouver à la première rencontre et qui ne se démentit jamais, devenait notre grand orgueil.

Madame Lafontan rappelait souvent à Ernest les costumes que Gavarni avait lithographiés dès 1830, pour le journal *la Mode*, fondé alors par Ém. de Girardin et où, contre l'habitude de ces sortes de figures de poupées, la femme, sous ses ajustements de couturière, n'a rien de ridicule et garde, même aujourd'hui, sa forme coquette et spirituelle et son attrait féminin. C'était, par la nature du dessinateur, qui restait épris de son modèle à travers tous les caprices de l'habilleuse, une révolution complète dans les journaux de modes. Il s'y prit si bien que les fins pieds de ses jeunes femmes laissaient deviner leur mignonnesse dans les petits souliers dont les rubans se croisaient autour de leurs chevilles; — que leur ceinture à boucle enroulait leur taille sans la trop épaissir ni l'opprimer contre nature; — que leur capote à la baie arrondie encadrait des minois délicieux, flanqués de tirebouchons aux mèches bien provocantes. Dans les premières femmes de son journal de mode, Gavarni montrait l'élégance de la riche et honnête bourgeoisie parisienne; mais sa fréquentation du théâtre et de ses plus intimes coulisses l'avait bien vite conduit à l'invention des costumes d'actrices, costumes qu'il a traduits, même les plus historiques, avec Dieu sait quel mépris de l'histoire, car à cette imagination il ne fallait demander que ce qui lui plaisait, et il avait compris mieux que personne la convention particulière qui sied aux atours des cabotines, voire des plus intelligentes. Et de ce jour le monde des actrices et des femmes de plaisir qui lui tiennent de si près, va fournir à Gavarni le type attrayant et sans vergogne dont son crayon ne se départira plus. Nul n'a mieux connu l'enveloppe qui convient au corps de la femme selon sa condition et sa beauté spéciale. Vêtir et dévêtir, voilà son lot. Ne lui demandez pas de traduire la pensée d'autrui; toutes les illustrations de livres célèbres, qui lui ont été commandées par des éditeurs mal renseignés, n'ont jamais, j'imagine, été prises au sérieux par lui. Cet homme n'a jamais eu la vision du passé; il est bien mieux que cela; il est le miroir de son époque, — et le miroir, comme il doit être, c'est-à-dire vif, juste et gai et sans caricature ni déformation. Les démocrates, — les plaisantes gens, — disaient de son temps que ce Gavarni était un corrupteur du

peuple. Gavarni, lui ! mais il aimait mieux le peuple qu'eux ; il y pensait plus qu'eux au peuple et il lui voulait plus de bien, c'était même l'une de ses meilleures et de ses plus honnêtes toquades. Gavarni a été corrupteur au même titre que tous les grands railleurs, Molière et Rabelais, Aristophane et Lucien, Balzac et H. Monnier. Il était misanthrope à la manière de ces honnêtes gens, qui, chacun à leur heure, ont livré sans voile à la risée publique les gredineries du vice ; sa misanthropie est allée s'amertumant jusqu'à la fin, c'est-à-dire que plus qu'un autre il a détesté et méprisé le coquin et le corrompu et mis à nu, sans fausse honte, la vraie et puante corruption des hommes de son temps. — Je ne parle point de ses femmes, puisque, depuis Adam, c'est l'homme qui fait la femme, sortie de ses propres côtes, et qui la fait bonne ou mauvaise selon ses propres mœurs. Or notre corruption à nous, il ne la faut point confondre avec celle des siècles passés ; il y a pourri et pourri. On a assez dit ce que valait la corruption du dix-huitième siècle, celle de notre temps est d'une bien autre fétidité. De quel œil Rousseau et Diderot eussent-ils regardé celui de leurs alentours qui eût raillé l'honneur et la vertu? aujourd'hui la vertu et l'honneur, on ne les raille plus, on les gouaille ; ils ne comptent plus, depuis cent ans, dans notre état social, et Gavarni a gouaillé lui-même, de toute sa hauteur de philosophe dédaigneux, une société que gouvernait désormais la bêtise humaine et où ne vivaient plus ni l'honneur ni la vertu, ni la probité ni la pudeur.

Trois mois après notre première visite, Gavarni nous écrivait : « Me voici de retour d'un petit voyage, Messieurs. Merci mille fois de l'amusant cadeau que vous avez bien voulu me faire. — J'espère aller vous remercier de vive voix un de ces jours-ci et vous prier en même temps de venir prendre une tasse de thé chez moi en assez mauvaise compagnie. A bientôt donc. — Mille et mille empressés saluts. GAVARNI, 23 juillet 39. »

Cette « mauvaise compagnie », c'étaient les fameuses soirées du samedi ; c'étaient Balzac et Ourliac, c'étaient Henry Monnier et Laurent Jan ; c'étaient Louis Leroy et Old Nick, Émile Forgues que je devais retrouver plus tard gendre de madame Paulinier ; c'étaient Arnould Fremy, le duc d'Abrantès et son beau-frère Aubert, c'était ce grand diable de Valentini, avec son accent italien, et dont on rencontrait aux expositions d'assez tristes aquarelles à la mode anglaise, et l'étrange docteur Aussandon, aux larges épaules, qui devait s'interposer quelque jour entre Alphonse Karr et le poignard de la belle Louise Collet née Revoil ; — c'était Alphonse Karr lui-même et Lassailly qui nous donna un certain soir le si cruel spectacle de son premier accès de folie ; c'était le sourd Antenor Joly, alors directeur de la Renaissance ; c'était Théophile Gautier avec sa belle maîtresse, laquelle nous arrivait là avec ses beaux bras égratignés par les ongles de son mant, alors que Gautier demeurait rue de Navarin où il montrait par la fenêtre ses épaules nues aux passants ; c'étaient Eugénie Foa aux yeux de travers et

quelques vertueuses et honnêtes dames qui venaient là pour jouer aux petits jeux du « pont d'amour », et pour entendre derrière l'éventail les plus ébouriffantes drôleries et les moins gazées d'Henry Monnier et d'Édouard Ourliac. Le plus heureux de tous, c'était Balzac que j'ai vu se tordre et se rouler aux scènes de « M. Prud'homme dans un mauvais lieu », et du garde national de Bruxelles qui allait « se prostituer prisonnier », et le dialogue entre le bourreau de Draguignan et celui de Carcassonne, et tout le répertoire salé de Monnier. Vous jugez combien nous tenions peu de place dans les folâtreries de ce salon, avec la réserve discrète séant à notre âge, et qui nous donnait l'apparence d'enfants de la maison, au milieu de ces belles éventées, et de ce feu de gaies bouffonneries d'hommes célèbres qui faisaient notre bonheur, et que nous humions pour toute la semaine. Puis nous revenions de là à pied avec H. Monnier ou Louis Leroy, et jusqu'à la fin de la saison personne ne fut à ces soirées plus assidu que nous.

Gavarni avait pris à cœur de patronner de son mieux le fin goût de dessin qu'il reconnaissait dans les croquis et les aquarelles d'Ernest Lafontan et dans ses essais de lithographies et d'eaux-fortes, où se trémoussaient les costumes de « Romains » pour notre fameux quadrille du bal de la Renaissance, et il en avait parlé à Philipon du *Charivari*. Mais était venue la première crise terrible de la maladie du pauvre Ernest, puis le voyage à Grasse, et plus tard en Italie, et ce ne fut qu'au retour, en 1841, que Gavarni lui écrivit billets sur billets pour lui ménager la surprise qu'il avait imaginée : « J'ai reçu plusieurs de vos cartes, mon cher voyageur, et j'ai été bien désolé de ne pas vous avoir rencontré chez moi quand vous avez eu la bonté d'y venir. — J'ai quelque part ici une longue lettre que je vous avais écrite et qui devait vous être adressée à Arles ou en Italie ; je ne sais où j'ai eu l'esprit de cacher cette lettre. — Venez me voir un de ces jours-ci, nous la chercherons ensemble. — *Un de ces jours-ci*, parce que j'ai une *communication* à vous faire. — Vous voici bien intrigué ! n'est-ce pas ? — Venez donc vite — ou j'irai à vous. — Mille et mille compliments. GAVARNI. Mercredi 21 juillet 41. »

Puis, quelques jours plus tard sans doute, un « dimanche » : « J'ai été bien désolé, mon cher monsieur, des deux courses inutiles que vous avez faites. Voici un mot pour le Philipon. Si vous ne réussissez pas auprès de lui, nous verrons chez quelque autre. — Mille et mille compliments. GAVARNI. »

Cela finit pourtant par « réussir », car le lundi, 4 octobre 1841, le *Charivari* publiait la reproduction sur bois du dessin qu'Ernest avait offert, deux années auparavant, à Gavarni, avec les trois méchants couplets dont il était l'entourage. Mais quelle désillusion ! Ernest s'était fort appliqué à donner à son dessin sur bois la finesse et le brillant qui pouvaient conserver certaine valeur à sa répétition des scènes de *carnaval*, de *coulisses*, de *fourberies de femmes*, d'*étudiants*, d'*enfants terribles*, de *débardeurs*, empruntées au maître, et voilà que ces sabotiers de

graveurs lui rendaient l'œuvre si caressée de son crayon, dans un état outrageusement grossier, bête et méconnaissable. Le pauvre Ernest se trouva si confus et si malheureux de la façon dont il avait été traité par ces infâmes rabotteurs de bois qu'il ne voulut jamais souffrir chez lui un exemplaire de ce cruel numéro du *Charivari*, qui avait causé à Gavarni tant d'allées et venues obligeantes, et tant de soucis à lui-même. Mais les marchands sont les marchands, et j'ai revu plus d'une fois, depuis lors, l'un des fragments de cette gravure, celui qui reproduit une scène de coulisses, servir impitoyablement à l'illustration de quelques cancans de théâtre.

Et dire que, si Dieu lui eût prêté vie, le pauvre Lafontan eût pu se retrouver, quelques années plus tard, parmi les dessinateurs du journal, avec ce grand garçon aux manières chevaleresques dont il avait été un moment le camarade dans l'atelier de Paul Delaroche (1), avec Cham, le fils du pair de France, comte de Noë. Cham, le bon, le gai, le charmant, le généreux Cham, alors que je le rencontrais dans les dernières années de sa vie, se rappelait encore la pâle figure

(1) Le premier maître à dessiner d'Ernest Lafontan avait été un excellent petit homme, tout gris, tout riant et tout rond, qu'on appelait M. Leblanc et qui était fils du pâtissier renommé, dont la boutique regardait l'ancien collège d'Harcourt, depuis collège Saint-Louis, rue de la Harpe. M. Leblanc était l'un des dix mille de l'atelier de David, et il avait eu le bon esprit de ne point se vouer à la grande peinture gréco-romaine de son temps ; de bonne heure il avait copié les Tentations de saint Antoine de Téniers, et chose curieuse, et qui prouvait bien son humeur particulière, il avait été l'un des premiers, le premier peut-être, à ramasser sur les quais les images alors méprisées d'Albert Durer et des petits-maîtres allemands du seizième siècle, et à feuilleter dans les manuscrits les anciennes miniatures. Il connaissait toute la littérature des fabliaux de notre moyen âge. Cela le conduisit à imiter nos miniaturistes du quinzième siècle, et ce fut lui qui, chez Susse et chez Giroux, mit à la mode les mignonnes cartes de prière enluminées qui ont tant fait fureur depuis lors et ont ouvert, comme conséquence, la mode des Missels enluminés. Il excellait dans les petites figures de saintes mignardes à robes dorées et d'angelots roses et poupards s'enlevant sur des petits paysages à lointains lumineux et profonds. Il y gagnait fort bien sa vie, et habitait en 1838-39, une maisonnette à jardinet plein de pampres, dans la rue Neuve Sainte-Geneviève, vis-à-vis de la pension Morisson, où dans ce temps-là vivait Ernest. Je ne tardai pas à être conduit chez M. Leblanc, qui avec sa bonne humeur, très ami de la jeunesse, encouragea mes vers d'écolier et mes premiers contes normands. Il avait abouché Ernest, pour des cartes enluminées, avec la maison Giroux, et c'est lui qui dirigeait et retouchait même parfois les menus travaux de mon ami dans la composition de ses éventails et l'arrangement varié des pages du Missel qu'il peignait pour sa mère. La dernière œuvre que j'aie vue du bon M. Leblanc, c'est un charmant manuscrit enluminé du fabliau d'Aucassin et Nicolette qui fut proposé à M. de Nieuwerkerke pour être acquis par l'Impératrice. — Francis Wey avait bien connu cet excellent homme, et M. Leblanc se plaisait à raconter les premières visites que lui faisait sans façon, en sabots, le jeune et amusant lettré francomtois, dans les premiers temps de sa venue à Paris. M. Leblanc avait un fils qui dessinait bien ; ce fils passa d'abord par l'atelier d'Alaux, puis son père en fit un habile dessinateur d'étoffes. C'est la première fois que j'entendais parler de dessin industriel, et du profit très honorable que l'on pouvait trouver dans cet art à défaut de gloire plus ambitieuse et plus brillante. L'art industriel, l'art décoratif, je me demande parfois si, depuis lors, nous n'en avons pas un peu trop rebattu les oreilles de notre temps.

aux cheveux blonds de ce compagnon du bruyant atelier, qu'il protégeait un peu de sa haute taille, mais qu'il n'avait hanté que quelques mois, durant lesquels leurs esprits délicats et de bonne race s'étaient d'instinct rapprochés.

Quand on parlait à Gavarni des dessinateurs du *Charivari*, on voyait le grand cas qu'il faisait de l'énergique talent d'artiste de Daumier; mais il était trop clair que leurs habitudes d'esprit et de monde n'avaient rien de commun; il racontait qu'ayant voulu aller relancer Daumier dans son île Saint-Louis, on lui avait indiqué un café, où l'on ne parlait que de capitaines. Chaque habitué auquel il réclamait son confrère, répondait : Daumier, il est avec le capitaine un tel; — Daumier, il vient de sortir avec le capitaine un tel; — non, Daumier, il doit faire sa partie tout à l'heure avec le capitaine un tel. — Et tous ces capitaines, c'étaient des canotiers. — Le talent de Traviès intéressait vivement Gavarni; et en effet, à ce moment, Traviès dessinait pour le *Charivari* non seulement de curieuses scènes de voyous et d'ivrognes, mais surtout une série de petites figures populaires au trait, qui avaient certainement beaucoup de caractère. C'était le Traviès qui dans son beau temps, immédiatement après 1830, avait créé le type célèbre de M. Mayeux. Je l'ai encore connu lors de mes premières expositions, en 1852-53; le pauvre diable, ne pouvant plus gagner son pain avec son crayon, s'était mis à peindre, et sa peinture était navrante. — Granville semblait avec raison à Gavarni un peu sec et maniéré. Il avait un faible pour les caprices biscornus de ce grand toqué de Lorentz, dans lequel l'homme, cela va sans dire, l'amusait autant que l'artiste. Quant à Henry Monnier, c'était entre eux deux une vieille amitié, et qui s'explique de toute façon, car le double caractère drôlatique de dessinateur-écrivain, réuni dans Monnier, devait satisfaire dans Gavarni son propre idéal. — Le pauvre Monnier, la direction des Beaux-Arts a pu, de mon temps, venir en aide aux besoins de ses dernières années : qui m'eût dit cela quarante ans plus tôt?

Gavarni avait le noble don de l'admiration et cette indulgence facile aux œuvres de l'esprit et de la main, très naturel aux âmes bien portantes. Il répétait volontiers qu'il fallait bien du talent pour produire une chose même médiocre; il s'extasiait avec raison sur les lithographies de Mouilleron, de Français, de Baron, de Nanteuil, de Leroux, lesquelles, sans qu'il parût s'en apercevoir, devaient tant à sa propre manière; mais il proclamait très haut ce qu'il avait appris lui-même du procédé d'A. de Lemud dans les pierres fameuses de *l'Enfance de Callot*, de *Maître Wolframb* et d'*Hélène Adelsfreit*.

Un homme dont il aimait à faire l'éloge, c'était Lemercier, l'imprimeur lithographe; il se plaisait à redire comment ce simple ouvrier, à force de courage et d'intelligence, était devenu le chef et patron d'une maison considérable, plein de respect et de soins pour ses propres ouvriers. Les hommes de cette sorte, artisans sans bassesse de leur propre fortune, il en parlait cordialement, avec

estime pour l'espèce. On sentait alors que, s'il eût cru à la politique, —mais il n'y avait jamais vu que le pire passe-temps des intrigants et des imbéciles, témoin ses séries des politiqueurs, — il eût été républicain, républicain de l'école de son ami Cavaignac.

Plus tard, Gavarni me recommanda son ami Guys, l'étrange Guys, le dessinateur inépuisable des hommes de cheval et des filles de joie ; il aurait voulu que je lui trouvasse à l'exposition universelle un coin où il pût gagner quelques sous. Il me vanta les services que l'homme pourrait rendre à l'administration dans ses rapports avec les étrangers. Et, de fait, Guys, que je vis à cette occasion, avait couru le monde entier, et connaissait Constantinople aussi bien que Londres, et sa causerie était bien amusante. Il n'avait qu'un défaut, celui d'être sourd, et ce n'était pas une condition favorable pour servir d'interprète aux réclamations de nos invités de tous pays. Je le regrettai, car c'était l un cosmopolite très curieux à étudier, non au point de vue de la haute, mais de la basse vie, et Gavarni lui-même avait eu recours à Guys pour se faire envoyer en Angleterre certains croquis de nos émeutiers de février 48.

Gavarni, qui avait le goût de la jeunesse et nous avait toujours traités, Ernest et moi, avec une tendresse vraiment paterne, quelque chose de ce qu'il ressentit plus tard pour les Goncourt, s'était pris de partialité pour le petit volume des *Contes Normands*, dès que je le lui portai durant l'hiver de 1842, en même temps que les épreuves des trois lithographies terminées par le pauvre Ernest, dans les derniers mois de sa vie, à Montpellier, pour la série rêvée par lui sur le trentième chapitre du Pantagruel, l'enfer de Rabelais.

Gavarni vantait ces pauvres contes avec une complaisance aveugle à tous venants de ses amis ; il en semait les exemplaires, et Dieu sait en quelles bonnes mains; l'un de ces exemplaires s'en alla ainsi à Théophile Gautier, qui, sans me connaître, et à propos d'une pièce d'Émile Souvestre, à la Porte-Saint-Martin, roulant sur l'aventure d'un prêtre marié, déclara imperturbablement, sur la foi de Gavarni, que Mathieu Jouvet dans ses 15 pages en disait beaucoup plus long que le drame de Souvestre ; — un autre à cette bonne trompette de Docteur Aussandon, le médecin des artistes et des gens de lettres ; — un autre alla à Alfred de Musset ; — un autre à Feuchère qui l'importa dans l'île Saint-Louis, et de là à l'Arsenal où il fut connu du père d'Eudore Soulié. Ce méchant petit in-16, imprimé dans un coin de province, sur papier à chandelle, d'allure assez gauloise et surtout bien naïve et où l'on sentait du moins certaine fraîcheur de jeunesse, intriguait fort les bibliophiles, et aussi ceux des gourmets de lettres, qui aiment le fruit vert. Gavarni m'engagea à en déposer un chez Henry Monnier qui y avait pris goût dans son atelier. La réponse que je reçus de Monnier m'inquiéta d'abord, et je fus tenté de croire, par certaines phrases, que Joseph Prud'homme avait voulu se moquer à sa manière de son admirateur; mais je l'ai revu assez

souvent pour penser aujourd'hui que ses compliments étaient de bonne foi. Le billet est curieux par ce qu'il y dit de lui-même : — « Je regrette beaucoup, Monsieur, de ne pas m'être trouvé chez moi lorsque vous prîtes la peine d'y passer. Je vous aurais remercié de vive voix du beau présent que vous avez bien voulu me faire. Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous en remercier, ne pouvant de quelques jours vous aller rendre ma visite. Notre ami Gavarni m'avait fait connaître votre nouvelle de Romain, pleine de couleur et d'énergie. Vous devez être fier de son suffrage. Les peintres sont bons juges en fait de littérature et de poésie. Tous ceux qui liront vos ouvrages en seront enchantés ; voilà où j'en suis, moi peintre et Normand.

« Peut-être les gens du monde vous trouveront-ils amer. Que vous importent leurs jugements? J'ai été forcé de saupoudrer mon amertume de burlesque pour faire avaler mes pilules. Aussi suis-je très gai quant à la forme; quant au fond, bien peu de gens m'ont compris. J'en ai pris mon parti, prenez-en le vôtre. A bientôt, Monsieur, je serai très heureux et toujours très fier de votre amitié. Je vous la demande ; j'espère que vous voudrez bien me la donner. — Bien à vous de cœur. — Henry Monnier. »

Mes longues absences de Paris, en 1842 à Montpellier, auprès du pauvre Ernest mourant, de 1843 à 45, à Aix où je finissais mon droit, tout en écrivant les *Baguenaudières* et recueillant les premiers chapitres de mes *Peintres Provinciaux*, rendirent, pendant quelques années, mes rencontres plus rares avec Gavarni. A l'un de mes passages par Paris, il me fit pourtant savoir que je le trouverais dans le gîte que lui prêtait à ce moment, au haut du faubourg-Saint-Honoré, cité Beaucourt, son ami et élève, le brave et gai Chandellier, le tout roux Chandellier, dont il me donna le portrait, l'un des plus blonds crayons qu'il ait dessinés. Puis en 1845, à mon retour de Provence, je le retrouvai marié et installé à Auteuil dans cette maison du Point-du-Jour, dont le jardin a fait, durant vingt ans, ses délices et sa ruine ; — et marié, semblait-il, dans les plus durables conditions de bonheur, car la femme était belle et très séduisante, et de très bonne famille du Limousin et de manières charmantes, avec les plus beaux cheveux et les plus beaux yeux noirs et son beau teint mat, et un très remarquable talent de musicienne, que Gavarni, dans ce temps-là, se plaisait à faire valoir, et elle faisait à merveille les honneurs de sa maison. Mais quoi ! Gavarni dans le fond avait horreur de la musique; et je ne doute pas que cette aversion n'ait été plus tard l'un des plus sérieux griefs de sa mésintelligence en ménage. Il y avait eu méprise évidente dans cette résolution de mariage, et Gavarni avait été trahi par le trop heureux exemple de ses plus vieux amis, d'Émile Forgues épousant la belle mademoiselle Paulinier, de Louis Leroy épousant la charmante mademoiselle Cléry, de M. Tronquoy, et tous ravis et, pour cause, de la fin de leur vie de garçon. Mais lui, Gavarni, n'était point né pour une vie de famille régulière,

tout en ayant des parties exquises de chef de famille; il avait été fils admirable, il fut père d'une tendresse inouïe : il adorait ses fils. Son aîné, le petit Jean, qu'il perdit tout enfant, c'était de la passion qu'il avait pour lui. Il avait appris qu'à une certaine fête de la Saint-Jean, j'avais cherché partout, pour le donner au garçonnet, un petit agneau qui aurait trouvé sa pature dans un coin du jardin d'Auteuil. Il me sut un gré extraordinaire de cette recherche, qui était pourtant demeurée inutile; mais tout ce qui pouvait plaire à l'enfant le touchait au fond du cœur, et il ne se consola jamais, jamais, du vide fait par la mort de ce premier-né. Mais, en se mariant, il s'était trompé, et l'erreur était grave pour la pauvre femme qu'il avait associée à sa vie. La vérité est que, malgré les apparences d'homme livré au monde extérieur des arts, des lettres, des théâtres, d'homme de tous les plaisirs ou de toutes les élégances, Gavarni était un esprit solitaire, amoureux de son atelier et de ses rêves de mathématicien beaucoup plus même qu'amoureux de la femme, dont il avait toujours évité l'asservissement trop prolongé et qui avait été surtout pour lui, aux heures les plus papillonnantes de sa jeunesse, un intermède charmant à son travail du jour par l'escrime d'une causerie galante, une occasion reposante de caqueter et de coqueter. C'était avant tout un laborieux, et qui se grisait et se brisait de son travail. A l'une de ses soirées en 1839, on racontait que, dans les sept jours qui venaient de s'écouler, Gavarni avait crayonné vingt-huit pierres lithographiques. Quatre pierres par jour, c'était fantastique. Au temps où nous le connûmes, nous rencontrions dans son salon ou dans un coin de son atelier, une grande et belle fille à tournure nonchalante, aux beaux yeux doux de velours, aux bandeaux châtains, collés sur le front d'un beau visage ovale, et dont il a lithographié un portrait. Elle passait pour avoir appartenu au maréchal Vallée, et Gavarni semblait avoir pour elle une certaine affection. Louis Leroy l'appelait en riant sa cousine, parce qu'il y avait similitude de nom. Mais survint je ne sais quelle anicroche d'une rencontre au Salon, et cela lui suffit pour rompre. Encore un coup, malgré le plaisir qu'il prenait à une causerie bon enfant entre hommes de son choix, c'était un solitaire et un indépendant.

Durant l'été qui suivit son mariage, Gavarni m'avait appelé à ces dîners d'Auteuil où je retrouvai ses plus intimes amis, Louis Leroy et sa douce et gracieuse femme, la fidèle mademoiselle Aimée, Henry Monnier, M. Tronquoy son vieux camarade, et Chandellier, et Laurent Jean qui s'y grisait littéralement à force de fous bavardages. La porte de la maison vous était encore ouverte, alors, par ce Félix, le déluré serviteur des anciens jours, celui qui dans les vieux temps avait connu les gardes de commerce, et qui six ans plus tôt nous avait introduits dans le salon de la rue Fontaine. Avant de se mettre à table, on avait flâné longuement dans le jardin et sur sa terrasse regardant la Seine. Ah! ce ardin, cet étonnant jardin d'Auteuil, le gouffre aux écus de celui qui l'avait

dessiné et redessiné vingt fois, et qui l'avait planté et déplanté et replanté des essences d'arbres les plus rares et les plus ruineuses, ce jardin qu'il remaniait par un bout quand il croyait l'avoir terminé par l'autre, et où les mamelons, par des caprices continuels, succédaient aux vallées, et les vallées aux mamelons, et chacun sait ce que coûtent les sueurs des terrassiers et les allées et venues de leurs brouettes. C'est dans ces pelletées de terre incessamment remuée que se sont enfouis tous les gains de Gavarni durant la longue période de son séjour d'Auteuil; ç'a été son vrai bonheur, mais il l'a bien payé.

Puis le soir, après ces grands dîners de famille, quand les voitures manquaient, on s'en revenait en baguenaudant tout le long du fleuve jusqu'à la barrière de. Paris.

C'est dans les premiers mois de 1852, s'il m'en souvient, quand je commençais à m'occuper du service des expositions, que Gavarni nous mit en relations les Goncourt et moi. Tout naturellement ce n'était point l'administrateur des Salons ni l'explorateur des *Peintres Provinciaux,* que les Goncourt venaient, envoyés par leur ami d'Auteuil, chercher au Palais-Royal; c'était, cela va sans dire, le Jean de Falaise des *Contes Normands,* que Gavarni leur avait, à eux aussi, mis en tête. Eux-mêmes, les jeunes charmants compagnons, ces jumeaux singuliers d'esprit et d'âme, d'essence si distinguée et délicate, et si naturellement bien élevés, en étaient encore à leur premier petit volume, in-18... imprimé depuis quelques mois (le Maiden Specke, Sterne, Nodier, sonnant bien l'heure de 1850) et qui, quand on le refeuillette, offre le plus confus et le plus pailletant kaléidoscope de tous les scepticismes chaleureux et généreux et de toutes les espérances truculentes et turbulentes de la jeunesse, de ces sortes de désillusions prématurées et excessives qui fermentent dans les cœurs les plus tendres au premier éblouissement de la vie. — Ils étaient en train de préparer leur physiologie de la *Lorette* que Gavarni allait illustrer d'un petit bijou, et cette série de portraits fantasques, à la manière de Callot, qu'ils publieront bientôt sous le titre d'une *Voiture de Masques* et pour laquelle je leur prêtai le volume des eaux-fortes de Jules Buisson. Ils travaillaient beaucoup alors pour le journal littéraire de leur cousin M. de Villedeuil, *l'Éclair,* auquel Gavarni fournissait quelques pierres; puis vint le *Paris,* fondé par le même M. de Villedeuil, et que Gavarni, par une fécondité prodigieuse, alimenta, un an durant, d'un dessin quotidien.

J'ai gardé mémoire d'une partie que Gavarni nous fit faire, un beau jour d'été, d'aller dîner tous les quatre, les Goncourt, lui et moi, dans un cabaret d'Asnières, dont il connaissait le personnel, une vraie famille de bandits. La chère était bonne, surtout la friture, la piquette un peu rude, et la causerie en fut bien gaie. Il ne tarissait pas sur les cocasseries qu'il avait vues en Angleterre et le flegme inflexible des farces anglaises et sur les haillons corrompus de ce peuple-là qu'il avait étudié si avant dans ses bouges. Il voulait à toute force refaire avec nous trois une

pointe dans ces parages et c'eût été, avec un tel guide, un voyage sans pareil. Mais déjà alors j'étais difficile à mettre en branle et cette occasion unique de voir en une promenade le fin fond de l'Angleterre fut perdue pour moi. — Il revenait volontiers sur les choses et les hommes qu'il avait rencontrés à Londres; et les Français qu'il y avait coudoyés n'avaient pas toujours été de son goût. Il parlait toujours avec respect de la tenue digne et austère et très honorable de Martin Bernard; mais s'il prononçait le nom de Louis Blanc, c'était pour se moquer de ses grotesques et perpétuelles prétentions d'homme à bonnes fortunes, en travers des portes duquel venaient s'étendre et faire sentinelle les plus jolies femmes des Trois-Royaumes. — Et qu'est-ce aussi que ce dîner que Louis Blanc voulut faire avec Gavarni chez M. Ward pour l'enrôler sous le drapeau du « Progrès »? — « Le Progrès! répondait simplement Gavarni, mais je le nie formellement, le Progrès. » — Singulière idée en vérité de choisir, pour le convaincre de la marche et de l'élévation graduelle de l'humanité, l'homme qui en voyait le plus clairement et le plus vivement la défiguration et l'abaissement dernier, les rides affreuses de sa suprême décrépitude. Le progrès! mais, depuis l'origine de ce monde, chaque déluge, chaque cataclysme n'a-t-il pas rapetissé l'espèce, ou plutôt toutes les espèces vivantes? où sont ces mastodontes et ces géants que vit périr Noé autour de l'arche? mais sans compter par delà deux siècles, l'homme de Louis XV valait-il celui de Louis XIV, et celui-ci valait-il l'homme de Louis XIII, et celui-ci valait-il les robustes amis de Henri IV? Et où est le progrès de l'homme de 89 à celui de 93, et du scélérat de 93 au pourri du Directoire? et de nos jours, où est le progrès de l'humanité sous la Restauration à celle de Louis-Philippe, où le progrès de Louis-Philippe aux bohèmes de 48, où le progrès des insurgés de juin 48 à la hideuse commune de 1871? — Prétendre, par des mots sonores, engager Gavarni, le mâle à la droiture si pénétrante et si ferme, dans le bataillon de ses dupes, dans la guerre de ses utopies haineuses et prétentieuses contre le sens commun, le traiter comme un imbécile adepte des conférences du Luxembourg, c'était en vérité, pour le petit Louis Blanc, un peu bien impertinent.

Vers les derniers jours de 1871, j'écrivais à Edm. de Goncourt, dans l'une de mes *Lettres rurales* : « Nous, les anciens, mon ami, les vétérans, comme on disait au temps du siège, que devons-nous faire du restant de notre vie et des travaux que nous avions ébauchés ou rêvés? Il convient tout d'abord de mettre ordre à nos affaires,... en racontant du présent, que nous avons connu jusqu'en ses nuances, ce qui peut profiter à l'avenir et faire juger notre temps avec équité, voire avec sévérité, si l'équité ne doit venir que plus tard. Puis, si nos œuvres ont été femelles jusqu'à ce jour, qu'elles soient mâles dorénavant. Prenons le parti de louer et d'honorer les choses, non parce qu'elles sont plaisantes, mais parce qu'elles sont louables et honorables. Gardons fidèlement notre amitié aux hommes, mais

ne glorifions d'eux que celles de leurs actions ou de leurs œuvres que nous jugerons conformes à la vérité supérieure et au bien de la patrie, ne laissons point les faibles et les jeunes se complaire dans des systèmes nuisibles, fussent-ils de nos plus chers contemporains... » — Je me suis tenu, pour la sincérité des présents *Souvenirs*, parole à moi-même; — et Goncourt, comme je l'en pressais alors, a publié la vie de Gavarni, dont le pauvre Jules, déjà bien malade, bien malade, m'avait lu à Auteuil les chapitres les plus étudiés; Edmond annonçait dernièrement que viendrait plus tard à son heure le Journal des deux frères, dont alors je ne soupçonnais point la rédaction quotidienne, et, à coup sûr, nous y verrons repasser, à chaque page, l'ombre chère de notre ami. De ce qu'il y avait à dire sur Gavarni (1), les Goncourt ont tout dit dans leur volume de 1870, écrit du meilleur de leur cœur; et il n'est pas artiste dans notre siècle qui puisse espérer un tel monument, d'une tendresse si pieuse, d'une analyse si minutieuse, d'un travail si habitué à la valeur des détails, basée sur les confidences de chaque jour, et les incessants rappels du passé et sur les carnets et papiers de famille; et tout cela manié, au lendemain encore tout ému de la séparation, par les deux êtres excellents qu'il avait le plus aimés après ses enfants, et qui avaient à bon droit la religion de leur vieil ami, et auxquels lui-même répétait qu'ils étaient « la joie de sa maison ». Aussi dans les présents feuillets, de si médiocre intérêt et si enfantin, ce que je me donne à raconter, ce n'est pas ce qu'il était, mais ce que je lui dois, et la bonté toujours fidèle dont il m'honora, moi le petit étudiant de jadis, et combien ce cher grand misanthrope gardait enraciné au fond de lui-même cet instinct paternel, la fine fleur de son âme.

La première année que je fus chargé des expositions, en 1852, je me souviens que, me trouvant dans le cabinet de M. de Nieuwerkerke au Louvre, le Directeur général voulait bien me consulter sur les décorations à décerner à la suite du Salon. Quelques noms déjà avaient été prononcés. Fut introduit, pour je ne sais quelle demande, le petit Paul Flandrin; dès qu'il eut le dos tourné, je fis signe du doigt en le désignant à M. de Nieuwerkerke, qui me répondit de la tête, et le nom du charmant paysagiste fut écrit sur la liste avant qu'il fût en bas de l'escalier. Un nom restait à ajouter sur le papier, où figuraient déjà les deux Rousseau Théodore et Philippe. Je prononçai celui de Gavarni. Le Directeur général l'accueillit sans hésiter et d'enthousiasme; et, quand vint le jour de la distribution solennelle, je n'ai pas besoin de rappeler comment le nom de Gavarni fut acclamé par des salves de *bravos*.

Gavarni, — et c'est ce qui lui a fait chez nous son immense popularité, — a été l'artiste le plus français de France; il a eu la grâce, c'est-à-dire l'élégance et le charme, et par surcroît il a eu l'esprit, sans quoi l'art n'a pas toute sa valeur

(1) Voir sur son œuvre immense, que les Goncourt estiment à dix mille pièces, le catalogue raisonné de ses trois mille lithographies par MM. Mahérault et Emm. Bocher (1873)

dans notre pays. Ce n'est point un caricaturiste puisqu'il est l'envers de la grossièreté et de la lourdeur. Entre 25 et 26 ans, il s'est fait, comme dessinateur, une énorme provision de science et d'habileté de main qui suffira à toute sa vie, cette provision que doit accumuler, dès sa jeunesse, tout ambitieux de la gloire, qu'il soit artiste ou littérateur, et que plus tard on n'a plus l'heure de renouveler, la poudre dans le sac pour les grimpeurs de mât de cocagne. Il sait, à partir de 1830, toutes les souplesses du corps humain ou féminin, toutes ses formes, tous ses gestes, toutes ses enveloppes; peu à peu les rubriques du procédé se développeront, puis il les devinera par l'exercice et les tâtonnements du crayon et arrivera, lors de son voyage en Angleterre, à des prodiges de coloration qui égaleront les plus rares merveilles de nos grands peintres. Je ne parle pas de ses aquarelles, qui sont à coup sûr fort belles et très prisées, un peu fades parfois, à force de légèreté; mais c'est dans ses lithographies qu'il est maître et dominateur de son terrain, et, sans sortir des œuvres écloses dans son atelier de France, je citerai telle pierre que je revoyais hier, dans la magnifique publication des *Artistes contemporains* que m'avait donnée mon pauvre Tournemine, et représentant une belle fille du corps de ballet, aux noirs bandeaux ondulés, appuyée contre un portant de théâtre et causant avec un petit secrétaire d'ambassade, son stick sous le bras et campé de dos de l'air le plus impertinent du monde.... — Je mettrais cela (Dieu me pardonne), à côté des plus belles eaux-fortes de Rembrandt; autant de profondeur d'art et d'expression dans l'une que dans les autres. — Personne n'a rien à réclamer dans l'art de Gavarni; il se l'est créé absolument lui-même, de son propre et riche instinct, de sa propre et fine observation. Ce pauvre petit élève architecte, ce Guillaume-Sulpice Chevallier, graveur sans sou ni maille du pont de Bordeaux, ce vagabond désespéré de Tarbes et d'Argelès et de Bagnères et de Gavarni, dont le nom lui restera dans les siècles à venir, par la méprise d'un éditeur qui prend la désignation d'un paysage pour la signature de l'artiste, il l'a trouvé au bout de ses doigts ce dessin moelleux et gras et si caressant pour l'œil, le dessin le plus souple et le plus sûr qui ait fouillé, tourné et retourné l'espèce humaine, et en ait, bien plus encore pour l'esprit que pour les yeux, scalpé toutes les hideurs élégamment vicieuses. Les grâces de son outil, d'aucuns les ont cherchées après lui : son fidèle Chandellier dont on ne se souvient plus guères; Grevin en a eu quelque chose, qui tient le milieu entre Gavarni et Ed. de Beaumont. Mais le fonds et la langue, cette langue terrible des légendes, personne ne les a trouvés, car il fallait la tête et surtout le cœur superbe du philosophe.

Je ne me souviens plus si les Goncourt ont raconté dans leur beau livre sur Gavarni que l'introduction de notre cher sauvage chez la princesse Mathilde fut pour lui l'occasion d'une commande d'habit noir, le premier qu'il se fût fait tailler depuis plus de trente ans. Toujours est-il que ce fut à Saint-Gratien que le grand dessinateur moraliste de notre siècle retrouva Sainte-Beuve qu'il avait

perdu de vue depuis 1835, et il éprouva un tel contentement de cette rencontre, qu'il voulut, pour renouveler et entretenir leurs causeries, organiser des dîners à date régulière, où chacun amènerait ses plus vieux et ses plus sûrs amis, de là le dîner Magny.

On a souvent parlé, depuis vingt ans, de ce dîner Magny, qui fut l'une des plus curieuses institutions littéraires du temps de l'Empire. Je retrouve dans mes papiers un billet à moi adressé par Gavarni qui en fixe la date d'origine; l'enveloppe est timbrée d'Auteuil, 5 novembre 1862. Voici la lettre : « — Mon conservateur, Sainte-Beuve et les Goncourt dînent ici *samedi prochain*. — Avis aux conservateurs qui ont quelque peu de nez, — parce qu'il y a des conservateurs (il y en a) qui font joliment plaisir chez des Gavarnis. — Auteuil, mercredi. »

Ce samedi-là, en effet, nous nous trouvâmes réunis à Auteuil, chez Gavarni : Sainte-Beuve, les Goncourt, le docteur Veyne et moi. — Le dîner suivant y furent appelés Théophile Gautier et Charles Edmond ; puis rendez-vous fut pris à Paris, chez Magny, rue Contrescarpe-Dauphine, le lundi soir, de quinzaine en quinzaine, et peu à peu furent introduits, par Gautier Saint-Victor, par Veyne Prarond, puis, l'un présentant l'autre, Renan, Taine, Eud. Soulié, Flaubert, Bouilhet, Fréd. Baudry, Neffzer, Schérer, Juste Olivier, Hébrard, Berthelot, Robin, Th. Gautier fils, d'Althon-Shée, Harris l'Américain; puis nous y vîmes plus tard et en passant, Tourgueneff, Nieuwerkerke, Eug. Giraud, madame Sand, Berlioz, Popelin, Broca, Batbie, Charles Blanc, etc. Il est vrai que depuis longtemps Gavarni s'était retiré de ces réunions, aussitôt qu'il les avait vues envahies par les politiques et les savants, car au fond, dans tout cela, ne lui plaisait que l'esprit sans malice et bon enfant à ces heures-là de Sainte-Beuve, de Gautier et des Goncourt. Dès qu'il y avait du bruit, de la doctrine et du système, autre chose en un mot que du gai paradoxe littéraire, cela ne lui allait plus. Au reste, je noterai ici que les introductions à ce dîner, qui demeura longtemps assez limité quant au nombre des convives, ne furent pas sans choix de parti pris. Et ainsi, malgré les instances vingt fois réitérées de Taine, on ne voulut jamais y appeler Edm. A., chacun connaissait son humeur bavarde et indiscrète ; et l'on voulait y jaser à l'aise sans prêter à ses racontars du lendemain. De même, P. de Saint-Victor s'opposa toujours à l'invitation des auteurs dramatiques auxquels le lundi il avait affaire. — D'ailleurs Gavarni n'avait pas renoncé aux intimités dînatoires, sans tapage, où il s'était toujours complu, et le 3 avril 1863, il m'écrivait d'Auteuil : « Par exemple, demain, samedi, après la besogne, on prend l' « américaine », et on arrive, tout doucement, route de Versailles, 49. — Arrivé là, qu'est-ce qu'on trouve ? On trouve Sainte-Beuve, les Goncourt, Ch. Edmond, ah ! et Veyne, ah ! Et tout ça dans une vieille maison où les vieux amis sont aimés, faut voir ! — Et bonjour. Gavarni. »

Gavarni a peu fréquenté les artistes ; il est clair qu'il leur préférait les hommes

de lettres. Sa nature le voulait ainsi, étant lui-même plus homme de lettres, plus homme d imagination écrite qu'homme d'atelier par métier. Ce que ce Gavarni a griffonné d'écriture en sa vie est fabuleux ; il vivait bien plus par le cerveau que par le crayon. Le peintre trouve, dans les combinaisons de sa palette et dans la conduite de son crayon observant avec un respect tranquille les lignes de la nature, une part de pratique doucement agréable et où l'esprit, sauf à quelques heures de conception plus tendue, n'éprouve point de trop rudes fatigues. Gavarni ne connut point ce demi-repos dans les exercices de la tête ; et qui dira combien cette tête a travaillé ? les mathématiques, algèbre et géométrie, la dynamique, l'astronomie, l'art des jardins, la décoration des places publiques, et avant cela des montagnes de lettres galantes, et de la littérature comme « Madame Acker », et cinq ou six mille légendes à dessins. C'est de lui que l'on peut répéter ce mot banal que la lame a cruellement usé le fourreau, quand on songe à ce qu'était devenu, aux derniers jours de sa vie, ce corps né si robuste, aux membres si souples et si solides et qui, au temps de sa jeunesse, s'était tant complu aux plus fortifiants exercices. Mais aussi, quand il m'arrivait, au temps qui suivit l'exposition universelle de 1855, en allant de Paris à Versailles, de faire halte au Point-du-Jour, je le trouvais ce pauvre vieil ami, à ses heures de travail solitaire, plus souvent enfoncé dans des séries effroyables de chiffres algébriques, que devant ses pierres ithographiques, où il crayonnait pourtant quelques portraits des personnages qu'il aimait : Decamps, Sauvage l'inventeur, le prince Napoléon, le vieil Isabey, etc. — ou bien imaginant des projets de transformation du jardin du Palais Royal en une immense serre, mi-marché aux fleurs, mi-salle de fêtes.

Gavarni a vécu et n'a vécu que par l'imagination. L'imagination avait nourr sa jeunesse et sa maturité ; elle a dévoré ses années de première vieillesse, les seules qu'il eût à vivre. Cet homme qui, dès l'enfance, a été livré à lui-même pour le combat de la vie, il a, je l'ai dit, inventé son art sur les chemins des Pyrénées ; puis, lui, le fils de tonneliers vignerons, il a livré son cerveau à celle des inventions la plus fugace, la plus quintessenciée, à l'élégance des modes masculines, des modes féminines ; puis il s'est pris à nager à travers la grande mer du monde, la mer de nos vices et de nos hontes, à travers les fourberies et les politiqueries et les menues infamies de son temps, pour en extraire, à l'exemple de Balzac, une autre comédie humaine, bien plus multiple et variée, et qui dans l'invention de ses vingt mille figures restera l'image la plus complète d'une société, que moraliste ou misanthrope, mais misanthrope riant de pitié et sans fiel, aura jamais conçue ; et enfin quand il se sent à jamais lassé et dégoûté du spectacle humain, son imagination se retourne vers ses épures et ses cahiers d'arithmétique d'enfant ; il croit qu'il va pouvoir inventer la science. — Il a passé le meilleur de sa vie, penché sur la table de dissection où s'agitent les vers du cadavre. Comment voulez-vous qu'il échappe à cette fatigue et à cet écœurement, si ce n'est par une

distraction de l'antipode, si ce n'est par la science la plus opposée, la plus abstraite de cette terrible besogne, si ce n'est par les chiffres et les mathématiques ? Oui, dans cet hermitage qu'il s'est fait et orné à l'écart de Paris, dans cette solitude de corps et d'âme où il s'est peu à peu plongé et comme enlisé, et qu'il aime avec volupté et dont il ne veut plus se départir, il s'est laissé aller à la manie des mathématiques, et les plaisirs d'invention de l'artiste ne lui disent plus rien. Comme l'ouvrier se laisse gagner tout doucement à la manie de l'ivrognerie, lui s'est laissé gagner, dans son isolement volontaire, par la manie de la science, par cette ivresse des calculs insondables, par cette ivresse des chiffres, la plus captieuse, la plus capiteuse des ivresses, celle pour l'amour de laquelle on s'enferme de plus en plus loin du bruit de la ville et des anciens passe-temps ; sorte de haschich qui vous donne l'hallucination de toutes les richesses, de toutes les puissances et la vision et presque la folie de l'infini. Dès lors et pendant de longues années pour notre pauvre Gavarni, plus nul souci de son corps ni de lui-même. Il a fini comme un alchimiste du moyen âge, enfumé et desséché par les vapeurs de ses rêves, dévoré par les monstres sortis de ses cornues.

Un jour de juin 1864, Gavarni m'écrivait : « Mon brave, M. Boittelle désire vous montrer ses tableaux, — et nous vous demanderons votre avis sur un portrait. — Par conséquent j'irai vous demander à déjeuner au Palais de l'Exposition un de ces matins-ci, et nous irons, vers une heure, à la Préfecture. — Hein ? quel matin ! — Gavarni. — Auteuil. Route de Versailles, 55, jeudi. »

Il vint en effet un matin aux Champs-Élysées ; mais le pauvre appétit qu'il y apporta ! rien déjà ne stimulait plus son estomac en détresse et son corps défaillant. Mais sa vieille passion pour les arbres verts et les plantations ne l'avait point abandonné, et il me fallut faire venir Masson, le jardinier, qui approvisionnait d'arbustes la nef du palais, pour la décoration de la sculpture, et Gavarni fit marché avec lui d'un très gros lot de pins et sapins, livrable à la fin du Salon, pour son jardin d'Auteuil.

Un autre souvenir pourtant m'est resté de ce déjeuner, c'est l'enthousiasme de Gavarni pour le maître écrivain qu'était Veuillot (1) et pour ses superbes coups

(1) Je ne me suis trouvé en conversation avec Veuillot qu'une fois dans ma vie, et l'occasion fut singulière. J'étais allé chercher Baudelaire à son hôtel Voltaire, sur le quai, où il demeurait alors, et nous flânions en jasant sur le trottoir. Nous nous assîmes à la porte d'un petit café, proche du pont Royal. Vint à passer Veuillot, son paroissien sous le bras ; c'était un dimanche et il allait à vêpres. Baudelaire l'arrêta pour lui parler de je ne sais quelle orde calomnie qui courait alors dans les brasseries contre le grand polémiste catholique, et à laquelle Baudelaire se défendait d'avoir jamais cru. Veuillot s'assit un moment avec nous. J'admirais cette belle et solide laideur, cette carrure d'athlète au teint hâlé et sanguin ; et le voilà chapitrant doucement sur ses œuvres le pauvre poète déjà fatigué, mais avec une douceur paterne et tendre qui me charmèrent, lui faisant bien entendre qu'il ne confondait pas son vrai talent employé à une fin pervertie et périlleuse, ni son esprit subtil et distingué, digne de plus hauts horizons, avec les parnassiens du courant. Je fus touché de la tranquille

de trique ; évidemment ces deux mépriseurs d'hommes étaient faits pour s'entendre.

J'étais souffrant quand, l'un des derniers jours de novembre 1866, mourut, à bout de forces, le pauvre Gavarni, et l'humidité pénétrante qu'il faisait le jour de son enterrement ne me permit point d'être de ceux qui l'accompagnèrent au cimetière d'Auteuil. J'ai maintes fois revu depuis lors son fils Pierre, ce second fils qui fut longtemps d'une beauté si étonnante, que son père lui-même disait qu'il était trop beau. Puis, comme il arrive souvent, Pierre passa de la plus parfaite ressemblance avec sa mère, dont il était la vraie image, à je ne sais quelle singulière ressemblance avec son père, si bien que pas un ami du grand dessinateur n'eût pu méconnaître en ce fils ses traits et sa physionomie. Pierre s'est marié, il est père de famille, il a exposé souvent au Salon, il envoyait là de grandes aquarelles pleines de talent dont les sujets étaient empruntés aux scènes de sport et d'élégance de la vie moderne ; l'une de ces aquarelles lui valut même, grâce à l'enthousiasme très motivé de Fromentin, une médaille au Salon de 1874. Depuis lors, il a exposé des tableaux peints avec éclat et d'assez grande allure, dont une Femme nue se reposant et une Andromède fort remarquées aux Salons de 75 et 79. Il me plaisait pourtant davantage dans sa première veine des aquarelles mondaines ; il me semblait qu'il suivait là, dans ce joli sentier des élégances contemporaines, une certaine trace du génie paternel : c'est un grand nom que le sien, il suffit qu'il le porte avec respect et honneur ; c'est celui de l'un des artistes dont notre siècle recommandera le plus longtemps la mémoire, c'est celui de l'un des hommes que dans ma vie j'aie le plus profondement estimés et le plus sincèrement aimés.

SAINTE-BEUVE

Septembre 1884.

Sainte-Beuve, je le connaissais depuis 1854. Soulié, Dussieux et moi étions allés le remercier, en sa petite maison de la rue Montparnasse, des beaux

et chrétienne charité de ce lutteur, que je ne connaissais que par le génie de son pugilat. Il est clair que toute intelligence supérieure, même gâtée et piquée à fond par le mauvais ver de notre siècle, était sacrée pour Veuillot, comme un don de Dieu. Aussi les plus généreux enfants de la bohème de mon temps, j'entends ceux qui gardaient en eux une vraie valeur d'esprit ou de cœur, laissaient-ils voir un faible pour ses vigoureux éclats de plume et la fermeté consciente de sa langue et ses rudes coups d'ailes, pour cette verve concentrée et toujours drue et dispose, fortement armée à la gauloise et ne baissant jamais les yeux devant l'imbécile ou le coquin, et ce faible il le leur rendait bien ; il les eût volontiers, comme le bon Pasteur, emportés gaillardement à la bergerie sur ses robustes épaules. Je me suis rappelé, depuis, ce cri superbe d'un billet à Nadar, à propos de son premier ballon : « Si la tempête est la plus forte, si tu te sens perdu, *jette l'ancre en haut!* »

articles qu'il avait consacrés, le 25 septembre et le 2 octobre dans ses fameux *Lundis* du *Moniteur Universel,* à nos deux premiers volumes du *Journal du marquis de Dangeau.* Il nous avait accueillis avec beaucoup de bonhomie et d'affabilité, et j'étais sorti pour ma part le dos bien rond de ce qu'il nous avait répété de notre publication et de cette « introduction biographique très copieuse et bien travaillée », déjà notée par lui dans son premier article; il la savait écrite par moi sur les documents rassemblés avec tant d'ardeur par mes deux compères, et le fin liseur avait trouvé moyen d'y ajouter une page fort curieuse de Duclos. — J'ai revu souvent, depuis lors, Sainte-Beuve dans son petit logis, désormais historique. J'avoue qu'à cette première visite l'ameublement m'avait paru d'un bourgeois de goût douteux, et l'homme lui-même dans cette robe de chambre n'avait rien d'idéal. Il m'était resté de sa tête l'impression d'un Hugo épaissi à bajoues; ce que m'avaient conté jadis de ses habitudes à parapluie ses quasi-compatriotes Prarond, Labitte et Louandre, était moins éloigné du poète des *Consolations.* Je le revis plus tard chez la Princesse, et cette tête alors me parut plus éveillée et plus illuminée et, son œil et sa voix demi éclatante aidant, on retrouvait bien sous sa maligne calotte, le personnage très particulier qu'il était tout de bon : très fin, très éloquent, plus éloquent peut-être encore en causeries qu'en écrits, très armé d'un fonds inépuisable de lectures, d'anecdotes et aussi de bon sens pour soutenir ses préférences ou ses rancunes souvent fort ustifiables, ayant tout lu avec maturité, tout connu, tout fréquenté depuis près d'un demi-siècle, ne souffrant pas qu'on montât tel homme trop haut, ni qu'on descendît trop bas tel autre, les mesurant tous un peu trop à sa taille, n'aimant pas naturellement les géants dont les proportions un peu trop grosses et les mouvements outrés effarouchaient ses nerfs délicats; je parle, sans qu'il l'avouât bien net, de Shakespeare et de V. Hugo. — Il faut dire que, quand nous fréquentions Sainte-Beuve, il était à l'apogée de sa puissance et de son talent. Ce n'était plus le poète secondaire de la Pléiade, ni le prosateur maniéré et trop subtil, un peu fatigant, de *Volupté* et des premières *Critiques et Portraits.* Sa manière s'est élargie et simplifiée tout en gardant ses souplesses déliées de jugement, sa pénétration psychologique prodigieuse, sa sûre entente des goûts de chaque époque, ses malices terribles et son ample abondance, renouvelée chaque semaine, de considérations raffinées et définitives sur toute œuvre d'esprit qui tombe sous son scalpel. A la date du dîner Magny, il est sans conteste le prince, le maître et le modèle des critiques, des historiens littéraires de son siècle ; il semble qu'avec cet homme de lettres, dont toute la force est son amour exclusif des lettres, va se clore la série de la grande génération de 1830. J'ai raconté comment Gavarni, pour le plaisir de rejaser avec Sainte-Beuve retrouve par lui à Saint-Gratien, avait, à Auteuil, organisé les dîners Magny. Ces dîners, à peine décidés, devinrent les dîners Sainte-Beuve. Ce fut lui qui en réalité les recruta, ce fut lui qui les présida. Il en forma comme sa famille, son école et son

milieu ; et ce noyau d'amis très variés d'études et d'origines, mais charmés par lui et trés cohérents autour de sa personne, sorte de clientèle d'un patricien d'esprit, auxquels i distribuait la meilleure graine de son intelligence, il le garda fidèlement jusqu'à la fin de sa vie. On voyait d'ailleurs qu'il avait à cœur de choyer de son mieux ses convives de Magny. Il usait, pour les servir à sa manière, de ses *Causeries du lundi ;* Gavarni eut sa belle étude en plusieurs chapitres ; Flaubert son article à l'occasion de *Salammbo;* Renan le sien, comme de juste, dès que parut la *Vie de Jésus ;* les Goncourt, Th. Gautier, Taine, etc., eurent chacun leur tour. Moi, mon bagage n'y prêtait guère, et cependant, pour montrer qu'il était attentif même aux œuvres de très humble volée, il m'écrivait à propos des *Aventures du petit roi saint Louis devant Bellesme* : « Ce 13 août 1865. — Cher ami, je lis votre charmant petit livre : il réunit toutes vos jolies qualités et cette bonté fine comme l'or et pure comme lui. C'est à joindre au Joinville et vous avez retrouvé là un des chapitres de l'enfance de saint Louis. Que de choses il fallait pour cette restitution, où l'antiquaire, le poète et le père se confondent et se dérobent dans un récit qui demandait encore le cœur d'un chrétien, d'un Français et d'un Bellesmois. — A vous d'amitié. — SAINTE-BEUVE. — A demain, j'espère. » — Et comme pour donner un peu de gravité à ce bon billet d'amabilité pure, Sainte-Beuve écrivait les lignes suivantes dans ses *Cahiers* qu'a publiés Troubat : « Avoir le *Saint Louis* de Joinville, — le *Saint Louis* de Tillemont, — le *Saint Louis* de M. de Vailly, — le *Saint Louis* de M. Zeller, — le *petit Saint Louis* de M. de Chennevières. »

Dans son étude sur Gavarni, Sainte-Beuve, passant en revue les amis de vieille date de l'artiste et les caractérisant d'un mot, a loué en moi, s'il m'en souvient, — je n'ai plus le livre sous les yeux, — le don de savoir bien écouter (1). Éloge bizarre, mais qui montre sa bonne volonté, quand on songe que le pauvre Sainte-Beuve n'en pouvait guère trouver d'autre sur le muet qu'il avait toujours rencontré devant lui, soit chez Magny, soit à Saint-Gratien.

Je n'ai jamais eu l'esprit vif et leste, prompt aux ripostes, ni suffisamment muni d'histoires plaisantes, et les idées que je puis avoir, je n'ai jamais su les expliquer clairement et prestement ; cela même a son bon côté pour mon propre plaisir intérieur, car, dépouvu de la sorte de mémoire qui classerait dans ma cervelle sous leur forme exacte, les bons mots et les bons contes d'autrui, je trouve une ubilation égale à entendre dix fois la même plaisanterie bien dite, ou la même scène de comédie. Écouter les bien disants m'offre donc des délices sans cesse renouvelées, et Sainte-Beuve était de ceux que je ne me serais jamais lassé d'entendre. Or Sainte-Beuve, chez Magny et chez la Princesse, se sentait en pleine confiance et donnait de son meilleur. On n'a pas idée combien ces dîners Magny, dont

(1) Depuis, j'ai relu la phrase; elle est en vérité bien gracieuse et de la bonne mesure des complaisances amicales : « Le marquis de Chennevières, esprit poétique et délicat, qui admire avec passion, qui écoute avec finesse. »

Sainte-Beuve était l'âme, — car après lui, les demeurants n'ont pas manqué de verser dans l'ennui vulgaire de la politique et de la science, et je n'ai plus tardé à m'abstenir d'y paraître, — on n'a pas idée combien, de son temps, les dîners Magny étaient nourrissants pour l'esprit, et comme on en sortait fortifié par ces belles causeries sur les lettres et l'histoire, d'abord un peu éparpillées et décousues puis que le maître amenait sur un terrain ferme et qu'il résumait avec une étonnante autorité dans des gerbes de philosophie littéraire très éblouissantes et très élevées et où il remettait chaque chose et chaque homme à son juste plan. On a voulu faire de ces dîners Magny la préface et la répétition de ce fameux dîner du vendredi saint où figura le prince Napoléon chez Sainte-Beuve. Rien de plus faux. Je ne dis pas qu'une certaine gaillardise ne s'y soit point mêlée parfois à des propos de table de dîneurs bons vivants et d'esprit alerte et où les femmes n'étaient pas appelées à écouter aux portes ; mais dès que les questions s'entamaient par un beau paradoxe, les petites plaisanteries voltairiennes n'auraient eu, je vous le jure, qu'un succès médiocre, et Renan, avec son bon aspect de curé de campagne, eût été le premier à les arrêter. On se débattait plus haut que cela, — dans des nuages de contre-vérités si vous voulez, ou dans des poussées de vive ironie, mais jamais platement ni gueusement. Les livres de Renan lui-même n'étaient pas toujours épargnés, et je me rappelle la jolie chicane qui lui fut faite, un jour que, beau défenseur, — et il en avait bien le droit — de l'excellence de notre langue française au XVII[e] siècle, il prétendait n'avoir usé dans la *Vie de Jésus* que des expressions de cette époque supérieure ; l'un des Goncourt lui jeta le mot de *gentleman* qu'il avait étrangement appliqué à Jésus lui-même. La grande poésie, les beaux ouvrages courants de littérature française et étrangère, les plus éclatantes tirades de V. Hugo que P. de Saint-Victor nous déclamait avec une mémoire surprenante, quelques historiettes intimes sur des politiques véreux, de continuels retours sur Gœthe ou Musset, une échappée sur les alentours du personnage dont Sainte-Beuve, — que Th. Gautier appelait son oncle en pensant à Hugo son père, — s'était occupé le matin même dans son article du *Moniteur* ou du *Constitutionnel*, des dissertations sur les poètes de la décadence romaine, car tous ces-gens là, y compris le chimiste Berthelot, savaient à fond les lettres grecques et latines, il ne fallait point pature moins relevée pour satisfaire ces affamés de beau langage. Sainte-Beuve méritait d'ailleurs à bon droit le plein crédit dont il jouissait chez la Princesse. Il y était gai et bon enfant pour tous, de bonne compagnie et d'attitude parfaite auprès de la très grande Dame, maîtresse de la maison, et de bon conseil, toujours sensé, redressant au besoin avec légèreté et bonne humeur les partis pris parfois excessifs de l'excellente femme, à laquelle il semblait attaché de vraie amitié. Il fallut en effet, pour que ce dévoûment se relâchât, que son importance d'ambition fût blessée au vif. L'oubli généreux des blessures, voire des piqûres, n'avait jamais été son fait, On aurait pu le savoir de vieille date, car le bon haïsseur

qu'il était ne s'était oncques piqué de miséricorde et avait toujours dégusté sa vengeance à froid. Très modéré d'ailleurs, et de la plus équitable clairvoyance dès qu'il ne s'agissait pas de lui ni de ses ennemis. En tout cas, il fut quinze ans, comment dirai-je ? le chef de la maison littéraire de la Princesse, l'arbitre de son salon de poètes, de romanciers, de critiques et de causeurs ; il y trônait, plus peut-être qu'au Palais-Royal, et il y avait, comme naturellement, le pas sur ses doyens d'âge, les de Sacy, les Ch. Giraud , se gardant bien du sans façon de suffisants malappris qu'on avait vu à d'aucuns de ses plus jeunes confrères de lettres, bientôt évincés. Certainement il apportait là, ce qui n'y déplaisait point, une certaine nuance d'opposition caustique, qui était dans sa nature, et qui pouvait passer pour de la simple indépendance, bien qu'il y entrât un grain de la défiance demi-hautaine et tout près d'être agressive de l'homme qui sent sa valeur égale aux plus prisées et qui, sans souffrir qu'on la mette à l'encan, ne permettra point qu'on la pèse ni qu'on la marchande. Qu'y avait-il en effet tenant plus de place que Sainte-Beuve dans le haut monde littéraire, lors des dernières années de l'Empire ? Je me suis parfois demandé quelle eût été sa « posture », comme disent aujourd'hui nos ministres, s'il avait survécu à l'Empire et se fût trouvé face à face du nouveau mouvement littéraire qui s'est développé chez nous depuis dix ans. Ce mouvement à coup sûr ne lui était pas inconnu, puisqu'il avait chaleureusement favorisé les premiers-nés de ses chefs, Flaubert et les Goncourt, très intéressants alors qu'ils étaient seuls. Flaubert, dans *Madame Bovary*, avait écrit pour nous gens de sa province, l'épopée, le livre sans pareil de la Haute-Normandie ; les Guoncort, avec leur style ciselé et pailleté, avaient accompli une série d'œuvres très fouillées et cherchées, et dont l'élégance foncière n'avait rien d'asservi à la manière de Balzac. M'est avis pourtant, qu'avec le nez si fin, et les sens si déliés qu'il avait, la migraine et la nausée n'eussent pas tardé à venir à Sainte-Beuve, devant le débordement de la fiente française ; et bien qu'à la fin de sa vie les odeurs un peu fortes ne lui répugnassent point, j'ai idée que le raffiné, ce pontife à son heure, de notre goût national, eût fait, avec une grimace d'impatience, quelque tressaut en arrière. On n'a point attaché une corde de démolition à la statue immense de Chateaubriand (1) pour élever *Fanny* ou *Pot-bouille* à la place ou au

(1) J'en ai toujours un peu voulu à Sainte-Beuve de ses deux volumes contre Chateaubriand, bien que ce livre soit à coup sûr l'un des mieux travaillés de son œuvre; mais j'ai gardé toute ma vie pour Chateaubriand une admiration très grande, et je relis presque chaque année quelque chapitre de ses *Études historiques*. Cette admiration remonte loin, car je retrouve en mes papiers la réponse qu'il fit, en 1838, à une question adressée par moi à propos de la ballade du « Chevalier des Landes », dont il avait parlé dans une note : « M. de Chateaubriand a l'honneur d'offrir ses compliments empressés à Monsieur de Chennevières. La ballade du Chevalier des Landes se chante dans plusieurs parties de la Bretagne; mais elle n'a jamais été imprimée. M. de Chateaubriand ne saurait donc indiquer à Monsieur de Chennevières le moyen de se la procurer; il n'en sait lui-même que quelques méchantes rimes sans suite. — M. de Chateaubriand prie Monsieur de Chennevières

niveau de *René*. Le vrai Sainte-Beuve se délectait à des régals plus nobles et plus sains. La pourriture est faite pour être couverte de terre; autrement la peste en vient.

Que s'est-il donc passé dans tous ces beaux esprits, voire dans ces génies de la plus féconde période de notre siècle? Leur jeunesse se développe dans une religiosité généreuse et quasi-mystique. Puis avec les années, dès qu'ils ont aspiré cet air enivrant pour l'orgueil qui suit 1830, tout ce monde supérieur qui s'est appelé Lamennais, Lamartine, Hugo, Sainte-Beuve, les voilà qui coupent court à la foi tendre et émue de leur passé, et s'en vont désormais à l'aventure de leur doute et de leur ambition. Mais, en réalité, qui des deux parts de leur vie a raison? Laquelle est dans la vérité de Dieu, — ou la jeunesse en son expansion radieuse et sincère, avec ses sens pénétrants et complets et sa fraîche clairvoyance? ou bien la maturité subitement desséchée par un vent d'orage, avec ses yeux tout troublés et brouillés, et qui en somme a perdu, en même temps que sa sûreté d'orientation, sa pleine beauté, la sérénité de sa première force? N'est-ce pas le propre d'une vieillesse prématurée d'errer à tâtons et vacillante, et non celui des jeunes années? Personne dans ce siècle n'a gagné à renier son passé, et les plus fidèles son restés les plus estimés.

Et qu'eût dit Sainte-Beuve avec son esprit très aristocratique, très chatouilleux sur l'indépendance et la tranquillité des lettres, d'un système de gouvernement dont l'instabilité est la base, et où le vulgaire est le maître? Je soupçonne que la patience de ce malendurant se fût trouvée à rude épreuve, car cette provision énorme de bon sens de rare qualité qu'il portait en lui, se fût révoltée à toute heure contre la médiocrité dirigeante et toujours prête à céder à la basse niaiserie des foules, à ces millions de lecteurs du *Petit Journal* dont on faisait tant de cas au dîner Magny. Il eût fait comme Renan et Taine, il eût regretté ou rêvé une douc tyrannie amie des lettres, respectueuse de leurs loisirs et de leur influence relevante, l'*otium cum dignitate*, goûté sous certains pouvoirs qu'il avait dans ses heures nerveuses harcelés outre mesure: et sa peine — et non pas mince — eût été de se voir perfidement ménagé et cajolé par ces hommes d'aujourd'hui, dont personne n'eût plus vite que lui compris la nature et qu'il eût conspués intérieurement de toute l'amertume de son esprit; mais ils auraient eu beau jeu à lui témoigner, comme ils l'ont fait en toute occasion à Renan, une reconnaissance doucereuse des principes émis par lui, et dont le plus clair et le plus offensant résultat était de leur avoir servi d'escabeau. — Bien lui prit à ce gourmet de la vie douce, bien lui prit de partir avant l'heure maudite.

d'agréer l'assurance de sa considération très distinguée. — Paris, 20 octobre. » — Ce génie ancêtre de notre siècle, le père des Lamartine et des Hugo, et de Sainte-Beuve lui-même, des Nodier et des de Vigny, des Augustin Thierry, des Michelet et des Lamennais, des George Sand et des Flaubert, oui Flaubert de *Salammbo*, ne se doutait guère de l'honneur que son billet faisait à un curieux de dix-huit ans.

GEORGE SAND

Octobre 1884.

M. H. d'Ideville, dans le *Figaro* du 16 octobre 1884, a raconté, d'une façon bien émue et touchante, une visite de hasard faite par lui, dans le fond du Nivernais, à mademoiselle Thuillier, Marguerite Thuillier, la *Mimi de la vie de Bohème* de Murger, la *petite Fadette* du vaudeville emprunté au roman de madame Sand. M. d'Ideville venait de retrouver la pauvre charmante actrice des Variétés et de l'Odéon, l'un des plus délicieux et des plus purs souvenirs du temps de notre jeunesse, retirée dans une maisonnette de la petite ville de Châtillon en Bazois; la gêne et les soins nécessaires à ses cruelles souffrances ne lui avaient pas permis de conserver le modeste logis de campagne, où elle s'était d'abord recluse, il y a dix-huit ans, « et d'où l'œil embrassait les prairies et les montagnes du Morvan, et au premier plan les ombrages séculaires du vieux château de Pracontal. » — En dépit des années et des douleurs, raconte M. d'Ideville « je l'ai retrouvée tout entière avec ses yeux bleus et profonds, son sourire si triste et le timbre de sa voix enchanteresse. Mimi devenue vieille n'a rien perdu de son charme, car avec les dons que Dieu lui a prodigués, la beauté, l'intelligence, elle a reçu le plus précieux de tous, la grâce, cette séduction éternelle qui donne au sourire et au regard de l'aïeule, la puissance et le prestige qu'ils avaient à seize ans. » — Quand Marguerite Thuillier avait quitté subitement le théâtre et Paris, il y a dix-huit ans, le bruit s'était répandu, bruit fondé sur sa piété bien connue, qu'elle était entrée en religion ; puis plus tard on avait annoncé sa mort. Sa mort, la vérité ne valait guère mieux ; la malheureuse jeune femme, brisée par le terrible métier où elle s'était toute dépensée, corps et âme, souffrait d'affreux rhumatismes dans la tête et d'une maladie de cœur, et, toute jeune et en pleine renommée, elle était condamnée, jusqu'à l'épuisement de sa vie, à un martyre sans trêve et à la solitude perpétuelle. La Providence lui avait, par bonheur, ménagé un trésor et une consolation dignes d'elle. « Ma vie est un tissu de douleurs, disait-elle à M. d'Ideville; je suis cependant privilégiée et Dieu m'a bénie, puisqu'il a mis auprès de moi la plus dévouée des compagnes, c'est elle qui me fait vivre ; sans elle, je m'en irais demain. » Cette compagne, cette incomparable Alexandrine, cette sœur de charité, qui ne l'a pas quittée un moment depuis vingt-cinq ans, c'est elle dont madame Sand va parler tout à l'heure, comme n'étant guère plus valide que sa maîtresse. Madame Sand, en effet, s'était prise pour la pauvre petite Fadette, d'une tendresse vraiment maternelle. Elle veillait de loin sur elle et ne l'avait jamais abandonnée ; son grand cœur devait cela d'ailleurs à la plus exquise incarnation des naïves héroïnes de

ses romans rustiques. Informée mieux que personne de la détresse qui s'en allait toujours croissant autour de sa protégée, la bonne châtelaine de Nohant crut, en 1876, que le moment était venu de faire appel à ses amis ; — ce m'est une occasion d'en dire deux mots et de citer quelques billets que j'ai reçus de l'excellente femme dans l'intérêt de sa *pauvre petite Margot.*

J'avais rencontré souvent madame Sand aux dîners Magny, où elle se montra un temps assez assidue, — où, pour faire valoir sa tête superbe, ses coiffures n'étaient pas encore tout à fait dépourvues de coquetterie ; et où, quasi sans parler, car elle n'était pas bavarde, elle semblait se complaire à écouter les gais propos, plus mesurés en sa présence, de brillants causeurs de sa famille intellectuelle, pleins des respects les plus attentifs et d'une sorte de vénération pour elle. Eugène Lambert, le peintre des chats et l'un de ses plus dévoués amis et de ses plus familiers, l'avait plusieurs fois amenée dans mon cabinet, aux Champs-Élysées, pour s'y reposer un moment de la fatigue d'une visite au Salon, en fumant une cigarette. Il était d'ailleurs impossible de la voir sans l'aimer, cette bonne et indulgente madame Sand, indulgente jusqu'à trouver du chevaleresque dans Étienne Arago. Mon admiration était profonde pour son génie d'écrivain. Ses paysanneries berrichonnes, surtout, que j'avais lues naguère dans l'une des heures les plus poignantes de ma vie, m'avaient comme en secret et sans qu'elle eût à s'en douter, personnellement attaché à elle ; Toulmouche et Fromentin et tous ceux qui l'approchaient à Nohant ne tarissaient pas sur sa simplicité de grand' mère et sa cordialité d'amie ; c'est dire que jamais personne ne s'était trouvé dans une telle disposition et une si bonne envie de lui être agréable, quand, ne l'ayant pas rencontrée depuis dix ans, je reçus cette première lettre :

« Cher marquis, — voulez-vous me permettre de vous présenter une supplique? Mademoiselle Marguerite Thuillier, cette pauvre petite paysanne bretonne, pieuse et fière, cette éminente et touchante actrice qui a si longtemps travaillé et qui n'a jamais spéculé comme tant d'autres, vit au fond du Nivernais, dans une petite maison où elle s'est tirée jusqu'ici d'affaire, avec une petite bonne dévouée, grâce à une pension de 2000 fr. du Ministère, et à une représentation à son bénéfice, qui lui a permis d'acheter la maisonnette et quelques meubles. Mais la voilà infirme et la petite compagne ne vaut guère mieux. S'il était possible d'augmenter de cinq cents francs la pension, ce serait une bonne œuvre et ce secours rendrait peut-être à la vie et à la santé une créature intéressante, digne d'estime et qui a rendu de grands services à l'art et aux artistes. Faites votre possible, vous qui êtes si bon, et permettez-moi d'espérer que vous me pardonnerez ma confiance en vous. Nous vous avons si souvent lu, ma petite-fille et moi, qu'il me semble que je vous ai vu hier et que vous ne m'avez pas oubliée. — A vous, d'un cœur dévoué. — George Sand. — Nohant, 27 janvier 76. — Madame Thuillier, à la Bouaine-Châtillon en Bazois, Nièvre. »

Je répondis naturellement et bien sincèrement à madame Sand, que j'allais faire de mon mieux pour grossir un peu, selon ses désirs, la pension de sa protégée. La chose n'était point si facile, les pensions de 2000 fr. étant déjà chose rare sur la liste des secours. De là, nouvelle lettre :

« Il n'y a rien d'aimable et de bon comme vous, cher marquis. Je le savais bien. Je le sais une fois de plus. Vous ferez le possible, j'en suis sûre. Hélàs ! le Ministre ne sait pas que le vivre a doublé de cherté jusqu'au fond de nos provinces et que le paysan lui-même, malgré son effrayante sobriété, ne peut plus vivre avec les anciens salaires. Ils nous demandent le double, et en faisant le calcul de ce que nous dépensons nous-mêmes, nous reconnaissons qu'ils ne peuvent nous demander moins. Mais les malades et les infirmes, les invalides du travail ? Marguerite Thuillier est de ceux-là, et elle vend ses nippes pour subsister. Quand elle n'aura plus rien à vendre ? Je ne l'abandonnerai pas, mais je suis si vieille ! Savez-vous que je vais sur mes 72 ans ? Prenez-la sous votre protection, je vous lègue cette infortune. Une femme de théâtre charmante et célèbre, qui ne s'est jamais vendue, bien qu'elle ait débuté enfant et qu'elle ait vécu sur les planches, vous n'en trouverez pas beaucoup qui aient de tels droits à votre sollicitude. Merci encore, et soyez sûr que, quand j'irai à Paris, je serai heureuse et fière de vous serrer la main de tout mon cœur. — George Sand. — Nohant, 2 février 76. »

De son côté, la pauvre petite infirme m'écrivait : « Châtillon en Bazois, 5 février 1876. — Monsieur le marquis, la chère madame Sand, dans sa bien veillante amitié, qui ne se dément jamais, veut bien me communiquer votre excellente lettre. Je suis si profondément touchée des sentiments d'intérêt qui s'y trouvent exprimés, que je ne puis résister au désir de vous en témoigner toute ma reconnaissance ! Je me sens vraiment tout attendrie, me croyant si parfaitement oubliée, de voir que l'on veut bien me conserver quelques bons souvenirs; c'est, je vous l'assure, une douce consolation dans mon exil. — Merci du fond de mon cœur, Monsieur le marquis, pour cette consolation et pour tout ce que vous voulez bien faire pour moi. Puissiez-vous réussir ; vous apporterez un peu de soulagement dans ma triste et difficile existence. — Soyez persuadé, Monsieur le marquis, quoi qu'il puisse advenir de vos bienveillantes démarches, que je vous serai toujours bien sincèrement reconnaissante du généreux essai que vous aller tenter pour venir en aide à une pauvre malade. — Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le marquis, avec l'expression de ma profonde gratitude, l'assurance de ma haute considération. — M. Thuillier. »

Le Ministre voulut bien m'accorder ce supplément de secours à l'artiste si tendrement aimée et si regrettée de tout Paris, à l'infirmité précoce de laquelle on n'avait pas, semblait-il, le droit de refuser un soulagement aussi minime ; de là ce dernier billet de madame Sand :

« Mon cher marquis, je reçois une lettre de Marguerite Thuillier (ma pauvre

petite Margot) qu a reçu son secours et qui est tout émue et reconnaissante de vos bontés. Je viens encore vous tourmenter, mais cette fois-ci, c'est plus aisé à faire et tant d'autres se le permettent ! Il s'agit de ne pas faire placer trop haut le tableau de madame Calamatta, la mère de ma chère belle-fille. Cette maman a bien du talent et j'appelle un regard de vous sur sa peinture. Vous verrez que cela n'est pas médiocre et qu'elle sait beaucoup. Elle commence à bien vendre et à être appréciée. Mais, pour retrouver dans son talent des ressources que son état maladif avait longtemps suspendues, il ne faudrait pas que, comme l'année dernière, son tableau fût impossible à voir. Cette fois-ci, c'est encore un petit cadre très fini : un mètre de long sur une hauteur beaucoup moindre. Faites, cher marquis, qu'elle n'ait pas le chagrin et le découragement de l'année dernière. C'est une artiste intéressante et une femme de mérite. Toute la famille vous sera reconnaissante, et je vous aimerai, s'il se peut, davantage. — GEORGE SAND. — Nohant-La Châtre. Indre. 20 mars 76. »

Ce même jour du 20 mars, mademoiselle Thuillier m'écrivait de son côté : « Je suis heureuse de vous annoncer que je viens de toucher les 250 francs que votre bonne intervention m'a fait obtenir. Merci mille fois du bienveillant intérêt que vous avez bien voulu m'accorder et qui me vient si fort en aide. Puissiez-vous me le conserver ! Pour moi je garderai toujours le souvenir de vos bontés, etc. » et au mois de septembre, nouvelle lettre de remercîment pour le second semestre : « Permettez-moi de vous supplier de vouloir bien continuer à vous souvenir de la pauvre malade qui vous doit tant, en lui conservant votre haute protection... »

Pauvre Marguerite Thuillier, qui m'avait, dans *la Vie de Bohème*, rempli les yeux de vraies larmes, madame Sand, en me la léguant, m'avait donc cru plus éternel que je ne me croyais moi-même? J'ai appris par M. d'Ideville que mes successeurs, meilleurs républicains que moi, avaient rayé de leur liste de secours la protégée de madame Sand. J'aurais pensé qu'ils devaient mieux que cela à sa mémoire. Elle fut, hélas ! une des leurs, et la plus glorieuse de tous. Mais, moi, je n'avais songé à satisfaire en elle que la femme au cœur d'or, tendre et active pour toutes les infortunes. Et puis aussi, je payais la dette de mes larmes du temps passé.

P. S. — 30 juillet 1885. — Elle vient de mourir, au bout de ses longues douleurs, la pauvre Marguerite Thuillier, dans sa triste retraite de Châtillon en Bazois. La presse de Paris s'est souvenue et, elle aussi, lui a payé sa dette.

AUG. POULET-MALASSIS

Octobre 1882.

Je ne m'en cache pas, j'ai beaucoup aimé Poulet-Malassis. C'était un vrai Normand d'Alençon, esprit chicanier, aigu et fin comme une lame, haïssant la justice, mais la haïssant de tout son cœur, non pas républicain, mais socialiste, et anarchiste, très bon ami et très fidèle, mais aimant surtout les audacieux et les indomptés ; voire ne les détestait-il pas un peu corrompus, gouailleur, se plaisant aux farces malignes, très aristocratique de nature, et méprisant le bourgeois, pour le moins autant que l'exécrait Baudelaire ; bohème et barricadier, toute révolte l'attirait, et il la poussait selon sa nature, gaiement, aigrement et bravement jusqu'à la route de Lambessa. On l'en put faire revenir à temps, — dès la station des pontons de Brest ; — mais il n'était que temps, et l'Empire, entre nous, ne put se vanter d'avoir été généreux pour un repentant, car jamais ne fut gracié un plus rebelle et plus revêche à l'Empire, ou plutôt à tout gouvernement d'ordre. De très grande et très vieille noblesse de lettres, puisque les Malassis n'avaient cessé d'être imprimeurs dans notre province de Normandie et quasiment dans toutes les villes de cette province depuis le XVIe siècle, et que l'un de ses ancêtres avait été appelé à Alençon par Marguerite de Navarre, pour lui imprimer une Bible ; son intelligence très distinguée, très délicate, très raffinée demeura jusqu'à la fin passionnée pour les lettres, pour les beaux livres, pour les belles œuvres de l'art et de la typographie. Toujours jeune même en cela, toujours révolutionnaire. Il a été l'un des précurseurs de tous ces charmants éditeurs de la littérature nouvelle, les Lemerre, les Jouaust ; il a remis en honneur les livres bien faits, les fines éditions, le luxe Elzévirien appliqué à la jeune génération de nos poètes et prosateurs fantaisistes contemporains ; les Banville, les Baudelaire, les Leconte de Lisle, les Asselineau, les Monselet, les Champfleury, les Al. Weill, les Hip. Babou, et les L. Lacour ont été ses pensionnaires et ses commensaux alors qu'il venait de s'associer à son beau-frère de Broise ; et je me rappelle combien était hospitalière cette maison d'Alençon et combien chère lie on y faisait et comme bien meublée y était la cave. On allait de là, il est vrai, en prison dans le donjon du vieux château des ducs, pour une publication des mémoires de Lauzun, et le bon et loyal et profondément honnête de Broise n'en était pas plus fier ni plus flatté des frasques aventureuses de qui compromettait ainsi son nom respecté. Mais sa sainte femme de mère, une mère antique et sa sœur madame de Broise n'en adoraient pas moins leur Auguste. Quel beau portrait d'ailleurs eût peint Vandyck, en son temps, de cette tête élégante et allongée, de ces yeux bleu clair si gais et de cette bouche riante, de ce nez fin et droit et

de ces cheveux et de cette barbe poussant le blond jusqu'au roux flamboyant ! — Tant que sa jeunesse s'était écoulée à Alençon, son érudition très nourrie, très agissante s'était intéressée aux choses de sa province ; de là la grande publication avec L. de la Sicotière du « Département de l'Orne archéologique et pittoresque », et plus tard l'édition nouvelle d'Odolant Desnos, et il collectionnait comme tout le monde, mais avec plus de goût que personne, les vieilles faïences de nos potiers français.

Vint l'heure où il pensa devoir installer à Paris sa librairie d'écrivains contemporains ; il l'organisa d'abord rue des Beaux-Arts, au fond d'une cour, assez modestement ; puis il la transporta rue Richelieu, au coin du passage des Princes et la génération de ce temps-là se souvient du fameux poêle en faïence de Deck et des médaillons peints qui décoraient les lambris de ce magasin élégant où l'on reconnaissait l'ami actif et précieux des artistes nouveaux : les Carolus Duran, les Fantin-Latour, les Bonvin, les Courbet, les Lafond, les Alph. Legros, les Méryon, les Bracquemond ; et déjà ce côté l'attirait singulièrement et il s'en allait partout recueillant et vantant les tableaux et les eaux-fortes de ses préférés. L'un des premiers portraits de Carolus Duran a été celui de la mère de Malassis. C'est lui qui aura inauguré à Paris et à Londres le commerce des eaux-fortes de Bracquemond, de Legros et de Méryon, qu'a si bien continué et développé notre ami Thibaudeau. L'horreur taquine qu'il avait des juges, et que les procès de L. Lacour et de Baudelaire n'étaient point faits pour calmer, l'induisit en cette manie des publications clandestines et inavouables en Belgique et en France, qui n'ont pas été le bel endroit de sa vie ; mais que voulez-vous, c'était plus fort que lui ; c'était sa manière de harceler la justice et aussi les bureaux de la presse impériale. Dans ses allées et venues vers la Belgique il avait fait rencontre de la femme intelligente et courageuse qui fut la compagne de ses dernières années. Il va sans dire que dans ses entreprises de librairie où il avait fait montre de tant d'initiative, il n'avait pas fait fortune ; pis que cela, il avait compromis celle de tous les siens. Sauf les livres de Baudelaire, de Banville et de Champfleury, ce qu'il publiait ne se vendait pas. N'eut-il pas l'idée, le malheureux, de faire un volume d'un choix de mes *Contes normands ?* il me donna pour prix de cette édition deux ou trois dessins, qu'il avait eus de ses amis, l'un de Bracquemond, l'autre de Courbet. Je ne peux donc me reprocher d'avoir, pour mes droits d'auteur, contribué à sa ruine ; mais il ne retrouva certainement dans cette affaire ni le déboursé du papier ni celui de l'impression. Sa fin fut triste et difficile ; il languit longtemps, de la phtisie qui l'emportait. Il dut vendre peu à peu les raretés de sa bibliothèque, et les curiosités qui ornaient les murs de son petit rez-de-chaussée dans la maison de la rue de Grenelle qui s'ouvre par la porte de la fontaine de Bouchardon. Il m'avait demandé dans une lettre touchante et fière, que j'eus la sottise de communiquer à Bardoux qui ne me l'a jamais rendue, de lui obtenir une souscription à sa dernière publi-

cation, les Lettres de madame de Pompadour. Cette souscription qui devait parer aux dépenses d'un voyage rêvé par lui, cette souscription que j'avais sollicitée de toutes mes forces, je n'en pus arracher qu'une bribe (5 ou 600 francs) tant au ministre qu'à mon confrère Watteville, lesquels n'y mirent qu'une médiocre bonne volonté, et encore cette piètre somme n'arriva-t-elle qu'à sa veuve de longs mois après la mort de mon pauvre Malassis. Il avait, cela va sans dire, beaucoup connu le Gambetta des brasseries. Sa malheureuse femme sans ressources alla plusieurs fois frapper à la porte du dictateur, à son hôtel de la rue de la Chaussée-d'Antin, et aux heures impossibles où il recevait d'ordinaire. Elle ne put jamais en obtenir une apostille, ni même approcher du tout-puissant, jadis familier de son mari. Et pourtant, chacun en est convenu, ce Gambetta n'était pas des pires. Mais ainsi va le monde et la gratitude des politiques.

LE BARON TAYLOR

Notice lue à l'Académie des Beaux-Arts, dans la séance du 10 décembre 1881.

Messieurs,

L'éloquente notice sur le baron Taylor, qui a été lue dans votre séance publique du 30 octobre 1880, par no re cher secrétaire perpétuel, aurait certes dû m'interdire l'obligation de recommencer devant vous une étude pareille sur le même personnage ; mais il est des hommes dont l'éloge ne fatigue ni ne s'épuise ; et votre compagnie d'honnêtes gens, spécialement éprise des œuvres du beau, n'est pas de celles qui se lasseront d'entendre deux fois la louange des œuvres du bien.

La figure du baron Taylor restera, dans notre souvenir à tous, l'une des plus particulières qu'aura connues votre Académie. La jeunesse de notre siècle fut héroïque, généreuse, pleine de beaux rêves et de turbulence ; sa maturité éclatante fut vouée aux efforts les plus courageux pour l'amélioration du bien-être humain, à toutes les espérances orgueilleuses, à tous les progrès positifs de la science, à toutes les glorifications du pays par les lettres et par les arts. Sa vieillesse, il est vrai, quelque peu désillusionnée, s'achève, pour beaucoup d'entre nous, dans le trouble des âmes et le vague découragement d'une nation jadis habituée à lire sa prospérité dans tous les cieux et qui paraît craindre aujourd'hui d'avoir perdu son étoile. Il semble toutefois naturel qu'en une telle époque, qualités et défauts aient été taillés tout d'abord à la mesure de cette exubérance d'ac-

tion, de cette agitation toujours visant au grand, à l'utile, au patriotique. M. le baron Taylor a été l'incarnation sincère, la vivante expression des plus honorables instincts de son temps. Son activité native et prodigieuse se porta vers tous les points où son esprit alerte et novateur, attentif à tous les courants nouveaux qui travaillaient le pays, sentit qu'il y avait quelque chose à faire pour la brillante génération à laquelle il appartenait. Il fut tout : soldat, peintre, homme de lettres, dramaturge, administrateur de théâtre, inspecteur général des beaux-arts, collectionneur, bibliophile, voyageur, diplomate, missionnaire d'art, archéologue, curieux, en un mot, de tout ce que l'esprit, et l'art, et la science peuvent enfanter d'excellent, et enfin, et par-dessus tout, homme de patriotisme et de bienfaisance infatigable. Nul, je le répète, n'a plus été de son temps, mais comme on doit en être, c'est-à-dire qu'observateur délié de ses besoins, devinant à demi-mot ses aspirations, il servit son temps sans hésitation et d'un cœur brave et élevé dans tout ce qui pouvait lui être honnêtement profitable. Il fut des premiers qui comprirent qu'au milieu des tiraillements contemporains, l'art était peut-être le plus grave des intérêts de la France. Il ne connut guère d'autre parti que celui de l'art; par là, il se montra indifférent et supérieur aux partis politiques ; par là il mérita le respect et la faveur de tous les gouvernements.

Indifférence trop justifiée, Messieurs, par ce dont avait été témoin cette longue vie de 90 ans, qui va du 5 août 1789 au 6 septembre 1879, et qui, dès son début, a pu voir, avec des yeux qui de bonne heure ne s'étonnent plus de rien, Charette à Nantes marchant à l'exécution ; Napoléon Ier conduit au sacre de Notre-Dame; les armées alliées sous les murs de Paris, à la défense desquels prenait part le sous-officier de la garde mobile; puis Louis XVIII repoussé par le 20 mars vers Gand, où le jeune garde du corps suivait le roi et s'attachait avec son camarade d'atelier, M. de Cailleux, au général marquis de Lauriston. Celui-ci, lors du retour en France, leur continuera sa faveur dans la maison du roi, et leur préparera leur fortune à tous deux dans l'administration des beaux-arts dépendant alors de la liste civile. Il est vrai que, cinq ans après, ils lui payeront bien ce patronage, en lui dédiant les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, sur lesquels ils comptaient avec raison pour honorer leur propre carrière. — A partir de ce jour, M. Taylor jouira successivement de la pleine et entière confiance de Charles X, de Louis-Philippe, de Napoléon III, des présidents de notre dernière république, sans que ces chefs d'État songent d'ailleurs à lui demander jamais, sans qu'il songe à leur jamais offrir que ce qui échappe à l'instabilité naturelle des gouvernements, c'est-à-dire d'utiliser ses forces et son expérience, son courage et sa ténacité pour le plus grand honneur de l'art, c'est-à-dire du pays.

Nous qui ne l'avons connu que durant la seconde moitié de sa vie, nous ne saurions oublier, Messieurs, cette tenue très distincte que le baron Taylor garda jusqu'en ses derniers jours, cette allure droite, nette, vive, ingambe, la tête

et la voix hautes, cette mise, comment dirai-je? ajustée, qui formait comme une enveloppe spéciale de son caractère et qui sentit toujours, par je ne sais quoi, le costume à la fois de l'officier de la Restauration et de l'homme de cour de la même époque. Je n'entends pas en médire par là, car, à mon sens, cette Restauration, par la courtoisie de ses mœurs et la politesse de son esprit, par la générosité et l'honnêteté de ses tendances, par la probité et le patriotisme de ses actes, est la maîtresse période de notre siècle, et bienvenus dans notre souvenir sont ceux qui ont pu nous en rappeler les délicates et nobles manières. — Il est certain que la carrière militaire flattait vivement par certains côtés les instincts de M. Taylor, puisque nous le voyons lui rester trente ans fidèle, et qu'après ses longues attaches à l'état-major de la garde royale, soit à Paris, soit durant la guerre d'Espagne, il appartenait encore à la même arme en 1843, avec le titre de chef d'escadron. Si j'insiste, plus que de raison peut-être, sur ce point d'apparence secondaire en sa vie, c'est qu'il me semble que les habitudes de précision, de décision et d'impertubabilité militaires ne lui auront pas été inutiles dans la conduite souvent pleine d'imprévu de ses entreprises; de même que les négociations confiées à l'officier d'état-major l'auront admirablement préparé à la diplomatie de ses missions d'art.

Ce Français, l'un des plus français qui furent jamais, Isidore-Justin-Séverin Taylor, était né à Bruges, d'un père de noble race irlandaise et d'une mère de très ancienne lignée flamande. Je ne m'arrête pas à ce que cette famille eut à souffrir de nos troubles révolutionnaires, durant lesquels Charles Walwein, oncle maternel du baron Taylor, fut assassiné à l'Abbaye lors des massacres de septembre. Je crois toutefois que cette origine irlandaise n'a pas été pour rien dans la vivacité du sang et de l'imagination de celui qui devait assurer la grande illustration de son nom et payer si généreusement chez nous la naturalisation française donnée à sa famille. M. Delaborde attribue certainement avec justice à l'influence que dut exercer sur ce jeune esprit l'éducation paternelle, quand Héli Taylor avait quitté Paris, peu de temps après son mariage, pour s'en aller donner dans les Pays-Bas des leçons de langue et de littérature anglaises, la prédilection qui remplit toute la jeunesse de son fils pour la sombre et outrancière poétique, alors en pleine vogue de l'autre côté de la Manche, et qui en fit, longtemps avant l'explosion de 1820, le mieux armé, le premier en date et le moins hésitant de nos plus violents romantiques. N'était-il pas en effet le mieux préparé par sa conviction profonde et passionnée, sa conviction d'enfance, aux grands services que le romantisme allait lui devoir, soit dans les choses de théâtre, soit dans l'âpre mêlée des luttes littéraires? Et comme à ce mouvement de la littérature moderne de l'Angleterre se trouve indissolublement liée la chaleureuse impulsion historique donnée par Walter Scott, invasion si profitable à notre propre histoire, puisque d'elle datent les travaux de nos Thierry et de nos Michelet, on peut dire

que l'éducation anglomane de M. Taylor a donné à sa double initiation de lettré et d'archéologue une unité sans ambages, que nul autre Français ne pouvait alors apporter à la grande cause de la génération qui entrait en scène.

M. Taylor, l'action même, était né voyageur. Depuis ces escapades d'enfant de Sèvres à Nanterre, passant par « l'immensité du paysage » de Gennevilliers, et les « énormes précipices » du Mont-Valérien, dont sa famille a retrouvé le récit poétiquement enthousiaste, et dont vous a parlé, avec tant de bonne humeur, notre secrétaire perpétuel, la vie du baron Taylor n'a été qu'un infatigable va-et-vient à travers toutes les régions où l'art avait à voir et réclamait la description de ses monuments. A vingt ans, sous le premier Empire, il parcourait déjà la Belgique, berceau de sa famille maternelle, l'Allemagne et l'Italie alors exaltées par madame de Staël; puis, quand sont accomplis les événements des *Cent-jours*, il visite, de 1816 à 1819, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse et l'Espagne, cette Espagne vingt fois revisitée depuis; plus tard, en 1823, il sera envoyé jusqu'à Lisbonne et à la Corogne. Mais la Méditerranée, qu'il a vue des côtes de Carthagène, va devenir désormais son lac particulier et il en connaîtra tous les rivages célèbres. De là, tous ces beaux livres énumérés par ses biographes, et qui, durant vingt ans, racontent les pérégrinations du peintre antiquaire : en 1826, *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et dans le Maroc* (*de Tanger à Tétouan*); — en 1837, *la Syrie, l'Égypte, la Palestine et la Judée;* — en 1841, *Pèlerinage à Jérusalem;* — en 1843, *Voyages en Suisse, en Italie, en Sicile, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, en Grèce*, etc.; le *Voyage sur la côte d'Afrique*, etc., etc. Mais ce ne sont point ces itinéraires-là, où il avait été précédé par Chateaubriand, Choiseul-Gouffier, Champollion, et tant d'autres poètes et savants illustres, qui devaient faire le plus d'honneur à sa mémoire; il avait trouvé mieux, tout jeune encore, à plus courte distance; sans sortir des frontières de la patrie, il avait découvert toute une France à décrire et à révéler à ses enfants, la France de nos pères, celle de nos monuments nationaux; et il allait appliquer à cette découverte toutes les ressources de la lithographie, introduite récemment en France par Senefelder, art nouveau, se connaissant à peine lui-même, que M. Taylor, mis de bonne heure en relation avec son inventeur, allait, presque du premier coup, pousser à son apogée, et qui devait, pour bien dire, mourir avec lui.

Dans la notice que vous vous rappelez tous, Messieurs, et où M. Perrin paya sa dette à M. de Cailleux, auquel il venait de succéder ici par vos suffrages, vous vous souvenez de la description charmante que notre cher confrère vous donna du tableau de M. Heim, *Charles X distribuant les récompenses aux artistes* à la suite du Salon de 1824. Énumérant les personnages qui, ce jour-là, en janvier 1825, font cercle autour du roi-gentilhomme dans le salon carré du Louvre, réunion à jamais mémorable de ce que l'art du dix-neuvième siècle devait dès lors fournir de plus noble et de plus généreux à la France, notre confrère signale à leur ordre

Charles Nodier et le baron Taylor ; on les reconnaît en effet, presque voisins l'un de l'autre, dans le groupe des illustres curieux qui se tiennent au fond de la salle, debout sur des banquettes. Il faut d'ailleurs se souvenir que M. Taylor, créé chevalier, dès 1822, pour récompenser le premier volume de l'ouvrage dont nous allons parler, obtint une médaille de seconde classe à ce Salon de 1824. Dans cette foule de célébrités, qui, la cérémonie le veut, appartiennent presque toutes à l'art, je ne vois guère que Nodier qui y représente les lettres ; et encore, dans la pensée de M. Heim et par le voisinage de M. Taylor, il n'est point douteux pour moi que Ch. Nodier ne figure ici qu'à titre de collaborateur des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Le troisième associé de la colossale publication, M. de Cailleux, n'était séparé de ses collègues que par la gravité des fonctions, qui, en pareille solennité, le plaçaient, comme secrétaire général des musées, dans le voisinage du roi, derrière le comte de Forbin, l'élégant directeur de ces musées. Les *Voyages pittoresques* ont été la grande œuvre d'intérêt national du baron Taylor, celle où les deux hommes qui étaient en lui, l'artiste avec l'archéologue, se sont rencontrés le plus haut.

Certes, les protestants du seizième siècle avaient cruellement mutilé nos monuments religieux ; certes, les transformations et les proscriptions implacables des goûts et des dégoûts de la mode depuis Louis XIII jusqu'à Louis XVI avaient détruit et dévasté chez nous bien des merveilles précieuses du moyen âge et de la Renaissance ; mais aucun esprit de ruine et de haine, mais aucune tempête furieuse, aveugle et renversant tout sans obstacle ni merci, n'avait, comme la révolution de 93, ébranlé jusque dans leurs fondements les plus magnifiques édifices de notre art national et balayé du même tourbillon les œuvres inestimables qui en décoraient les murailles. Il est juste de dire qu'il se trouva deux ou trois bons citoyens par province, qui, au péril de leur vie, se jetèrent dans cet ouragan terrible pour conserver au pays les débris qu'ils pourraient sauver du génie de nos ancêtres ; et en tête des noms de ces courageux patriotes, il faudra toujours et toujours citer celui qui nous est sacré à tous, d'Alexandre Lenoir, le père de notre cher collègue.

L'autorité d'alors se préoccupa elle-même de tant de désastres, un peu tard, il est vrai, et donna ordre de recueillir les épaves dans les musées de la nation. Le jour où revint l'accalmie, et quand on put se rendre compte des ravages irrémédiables et des trésors anéantis ou dispersés, une réaction naturelle s'opéra dans les esprits, et le goût public, échauffé par ces Revoil et ces Richard dont nous parlons aujourd'hui à la légère, mais qui alors accomplirent une tâche de mode salutaire, commença à s'éprendre de ce qu'il avait méprisé la veille. Tiraillé entre une antiquité décrépite et un moyen âge où l'étude de nos anciennes mœurs françaises, dont la Restauration semblait un rajeunissement, se présentait à lui sous des formes poétiques et idéales, il choisit le moyen âge. Ce fut à ce moment et sous ces

influences essentiellement favorables, que M. Taylor conçut le projet de sa grande et luxueuse publication.

Les deux premiers volumes, consacrés à la Haute-Normandie (1820-1825) avaient décidé pour l'avenir l'immense et légitime succès de l'œuvre. Le texte de ces deux volumes portait le nom de Ch. Nodier ; mais ce loyal collaborateur y faisait dès l'abord la part de celui qui avait assumé la charge d'une si lourde entreprise, en écrivant à la dernière page du tome II : « Je dois plusieurs chapitres tout entiers à mon ami Taylor, et tout ce qui concerne, dans l'ouvrage, la description et l'analyse des objets d'art lui appartient sans partage. » Et, en 1843, Nodier ne se lassait pas de répéter : « Depuis les deux premiers volumes, M. Taylor a rédigé et publié *seul* les dix ou douze volumes de cet immense ouvrage qui ont paru jusqu'ici ; je n'y suis pas pour une ligne. » Dans les deux volumes de la Haute-Normandie, parmi les cinquante noms de dessinateurs qui contribuèrent à leur illustration, on trouve, outre le sien et celui de M. de Cailleux, lequel fournit de loin en loin des dessins d'architecte, les noms de Visconti, Carle et Horace Vernet, Picot, Isabey, Baltard, Fragonard, Xav. Leprince, Devéria, J. Alaux, Géricault, R.-P. Bonington, E.-H. Langlois, Atthalin, Daguerre, Ciceri, Bergeret, Mauzaisse, Wattelet, et de tous ces peintres d'intérieur, dont il avait plus familièrement que personne connu les ateliers et apprécié les habiles crayons. Plus tard, il en est plus d'un entre ces derniers dont l'association, fondée par lui en 1844, aura à soutenir la vieillesse, privée de travaux par la concurrence des procédés nouveaux, alors que la grande publication organisée jadis par ses soins avait été, au temps de leur jeunesse, l'occasion de l'explosion de leur talent spécial et d'une popularité passagère.

Dix-neuf volumes ont été publiés : après la Haute-Normandie, sont venus la Franche-Comté, l'Auvergne, le Languedoc, la Bourgogne, la Picardie, la Bretagne, le Dauphiné, la Champagne. Et dans cette série d'in-folio, où se joue à travers les chroniques de nos provinces la science bénédictine, on retrouve à côté de ceux qui avaient déjà illustré les deux volumes de la Normandie, les Vernet, les Bonington, etc., les noms de quasi tous les artistes renommés qui ont donné en notre siècle sa popularité à l'École française, et que M. Taylor avait eu à cœur d'attacher à son œuvre par quelque précieux morceau de leur main : Ingres, Percier, Granet, Brascassat, Charlet, Eug. Isabey, Tony Johannot, Turpin de Crissé, Célestin Nanteuil, Dauzats, Harding, Fielding, Eug. Ciceri, et nos chers collègues, Questel, Signol, Albert Lenoir, et les architectes des ateliers les plus divers : Danjoy, Viollet-le-Duc, Blouet, Nicolle, Lassus, Boesvilwald, Duthoit, Daniel Ramée, et toujours ses fidèles suivants : Daguerre, Bouton, Justin Ouvrié, Alaux, etc., etc. Même au milieu des laborieuses et tiraillantes préoccupations de ses œuvres de bienfaisance, jamais M. Taylor ne renonça à la poursuite de sa colossale entreprise, et comme s'il était naturel à l'érudit vieillis-

ant de revenir, pareil au fauve blessé, mourir à son point de départ, M. Taylor avait tenu à terminer, en ses tout à fait dernières années, le troisième volume consacré par lui à cette Normandie, qui avait, soixante ans plus tôt, ouvert le cycle de ses pèlerinages à travers les ruines romantiques et les merveilles pittoresques de notre pays.

Quand j'indiquais tout à l'heure que les *Voyages dans l'ancienne France* avaient créé et vu mourir un art, c'est plutôt deux arts que j'aurais dû dire ; car personne aujourd'hui ne peut se dissimuler la fin irrémédiable de ce genre que nous avons vu si florissant en notre jeunesse, et qui, après avoir été illustré jadis par Peter Neefs et Steenwick, par Canaletti et Guardi, Panini et notre Hubert-Robert, avait joui, durant la première moitié de notre siècle, d'une faveur méritée : je veux parler des peintres d'architecture, de leurs vues d'intérieurs ou de ruines antiques, et il me suffira de vous rappeler les noms de Granet, de Forbin, de Daguerre, de Bouton, de Joyant, de Sebron, de Ch. Giraud, de Dauzats que nous retrouvons partout aux côtés de M. Taylor en ses voyages aventureux, l'inséparable et actif collaborateur de toutes ses entreprises, de Justin Ouvrié, le filleul du baron, et sur la carrière duquel il a tendrement veillé jusqu'au bout. Elle est bien morte, en effet, cette peinture des monuments, morte avec toute la légion d'habiles dessinateurs qui la secondaient et la traduisaient dans les mille publications du temps. La photographie l'a tuée, sans nous rendre pourtant l'utile coloration de ces édifices eux-mêmes, qui n'était pas sans ajouter un charme souvent bien poétique aux lignes et aux proportions qui en font la beauté essentielle ; mais il faut avouer que la grande œuvre des *Voyages romantiques*, basée sur les effets ingénieux, mystérieux et grandioses, sur l'interprétation parfois idéale des chefs-d'œuvre de l'architecture nationale, aura fait à cet art, où l'émotion humaine et plus particulièrement littéraire entrait pour beaucoup, des funérailles vraiment magnifiques.

Dans la disposition générale des esprits, dans le courant irrésistible des études archéologiques qu'elle avait tant contribué à ouvrir, la marche et le déroulement de cette vaste publication étaient si nécessaires, que pour la hâter ou la compléter, semble-t-il, des publications de même nature surgirent dans toutes nos provinces ; et c'est à elle qu'il faut rattacher, comme à l'œuvre mère, toute cette foule de recueils luxueux, lithographiés ou gravés à l'eau-forte, qui, depuis cinquante ans, se sont donné pour tâche de conserver le souvenir des plus intéressants édifices, civils et religieux, épars sur le sol de la France, et dont un grand nombre, hélas ! ont déjà disparu, ou se sont un peu plus enfoncés dans la ruine et la poussière inévitable des âges.

N'hésitons pas à rendre en tous cas à l'initiateur ce qui lui est dû, et à affirmer que quand, après 1830, pendant que M. Taylor était tout entier au transport de l'obélisque de Luxor, MM. Guizot et Duchâtel, Vitet et Mérimée organisèrent en France la commission des monuments historiques, laquelle a rendu par la suite de

si prodigieux services, ils profitèrent de la semence qu'avait répandue, depuis dix ans, la publication du baron Taylor, et de la faveur qui s'attachait dès lors, dans tous les bons esprits et dans le public, à la conservation de ces monuments, orgueil de la nation. M. Guizot l'indiquait lui-même assez clairement dans son rapport présenté au roi, le 21 octobre 1830, pour faire instituer un inspecteur général des monuments historiques en France, lequel n'était autre que M. Vitet : « ... Le musée des Petits-Augustins, fondé par M. Lenoir, prépara le retour des études historiques, et fit apprécier toutes les richesses de l'art français. La dispersion fatale de ce musée reporta sur l'étude des localités l'ardeur des archéologues et des artistes ; la science y gagna plus d'étendue et de mouvement ; d'habiles écrivains se joignirent à l'élite de notre école de peinture pour faire connaître les trésors de l'*ancienne* France » ; et le mot l'*ancienne* France est souligné, comme si l'illustre ministre eût voulu citer le titre même des *Voyages pittoresques*, et signaler à ne pouvoir s'y méprendre, l'antériorité des services rendus par le baron Taylor.

Le théâtre, sa littérature, ses décors, ses illusions d'optique, son administration, le soin de recueillir ses chefs-d'œuvre en tous les temps et en tous les pays, le soin aussi de secourir ses interprètes les moins favorisés de la fortune, ont tenu une très large place, j'allais dire une place de faveur et d'attrait personnel, dans la vie du baron Taylor. C'est là qu'on trouve le mieux marqué son instinct très délié de lettré, qui le mêla, dès le début, au mouvement romantique de la Restauration. Depuis le jour où, dans l'institution Jacob, à Belleville, Samson, le futur grand comédien, disait à son jeune camarade d'école : « Tu feras des pièces, et moi je les jouerai », M. Taylor, jusqu'aux dernières années de sa longue vie, où nous le voyons encore assidu aux premières représentations du théâtre qu'il avait gouverné, n'a jamais cessé de s'intéresser aux choses de la scène, aux émotions, aux pompes du spectacle ; le grand sens naturel et très pratique qu'il avait de l'art s'est constamment tourné de ce côté. Nous aurions peut-être dû raconter plus haut comment sa famille l'avait destiné d'abord à l'École polytechnique ; mais l'art, dans son acception la plus large et quasi la plus vague, l'attirait déjà si fort, qu'il trouva moyen d'échapper à des études plus abstraites et qu'il entra dans l'atelier du vieil académicien Suvée, dont ses parents avaient peut-être connu la famille à Bruges. La peinture académique ne le retint pas longtemps, et, pressé qu'il était de s'assurer les ressources nécessaires à la vie, il se voua de très bonne heure à la décoration de théâtre, sous la direction de Degotti, autour duquel travaillaient Ciceri, P. Alaux, Gué, etc., et c'est dans ce monde, alors plus circonscrit, de décorateurs qu'il connut Daguerre et Bouton, ses collaborateurs du lendemain.

M. Delaborde vous a expliqué, Messieurs, avec beaucoup de clarté, la part que prit M. Taylor, avec ces deux derniers camarades d'atelier, à l'installation du *Diorama*, dont Bouton venait de découvrir le principe, et celle non moins active qu'il prit aux tentatives de rénovation dans les traditions des décors de la scène,

qu'essayait son autre camarade, Pierre Alaux, au théâtre du *Panorama dramatique*. M. Taylor a souvent, entretenu les siens des rapports de sa famille avec le célèbre Fulton, qui, on le rappelait dernièrement, avait acquis en France le brevet d'organisation des premiers panoramas; il y a là une singulière connexité, qu'il appartient de démêler, à l'honorable fils de l'associé de P. Alaux. Il ne pouvait demeurer en repos, cet esprit toujours en quête de progrès et de nouveautés. Il avait pénétré intimement, sans prétendre autrement y laisser sa marque supérieure, dans la théorie et les secrets d'exécution de toutes les parties de l'art théâtral; or, vous le savez comme moi, Messieurs, rien ne prépare et ne trempe mieux un administrateur que l'exercice préalable et personnel, en ses menus détails, de l'art ou de l'industrie qu'il est destiné à gouverner, surtout quand il s'agit d'une administration où prime, à l'égal des beaux vers et des compositions scéniques les plus puissantes, le sentiment de la forme extérieure se mouvant devant les yeux du spectateur sur un fond savamment combiné d'architecture ou de paysage. Demandez à notre cher confrère, M. Perrin, si son talent expérimenté de peintre ne l'a pas singulièrement servi dans la conduite du théâtre où M. Taylor fut l'un de ses prédécesseurs, et avant cela et surtout à l'Opéra, où le contentement des yeux est le meilleur accompagnement de l'harmonie des grands maîtres.

L'amour de M. Taylor pour le théâtre s'était traduit, de 1815 à 1822, par des drames selon la mode du temps, ou plutôt selon la mode qu'il avait plus que tout autre travaillé à faire à son temps : le fameux *Bertram ou le château de Saint-Aldobrand*, dont le volume se retrouve encore dans nos bibliothèques et dont les deux cents représentations firent quasiment époque dans l'histoire du drame moderne; *le Délateur, Ismaël et Maryam, le Chevalier d'Assas, Amour et Étourderie, Ali-Pacha, Ariel et Astaroth, la Honte et le Remords*; puis quoi encore ? *Les Vampires, Melmoth ou l'Homme errant, les Serfs de Scandinavie, le Sculpteur et l'Aveugle, Poncet et Croquemitaine, Trois semaines après le mariage, la Fille de l'Hébreu et le chevalier du Temple, Luca Gaurocio ou le Nécromancien*. Ce n'est point sans doute avec ce bagage que notre confrère, Messieurs, fût arrivé à l'Institut. Pourtant dans *Bertram* et dans le *Délateur*, qu'il fit en collaboration avec Ch. Nodier, on reconnaît une visée littéraire très sincère et très voulue, très pure et très noble de langue, et dont il convient de tenir compte. Je parle surtout de *Bertram*, qui ne se produit que comme traduction libre de la tragédie anglaise du Rév. Maturin, mais où l'on ne peut cependant ne pas mesurer la distance parcourue entre la forme de dialogue, les ressorts dramatiques, et l'espèce des héros acclamés alors et ceux acceptés aujourd'hui. Étude bien curieuse en vérité, Messieurs, quand on songe que ce que Taylor et Nodier nous donnaient là comme une œuvre modérée et quasi en réaction contre ce qu'ils appelaient la littérature *frénétique* de leur temps, n'a plus pouvoir que de nous faire sourire par la violence hors nature des passions et l'aberration maladive de souffrances imaginaires. Leurs bizarres per-

sonnages, conçus en dehors de toute réalité, exhalent en chaque mot tout un monde de sentiments tellement sombres et tellement outrés, tellement extravagants, peut-on dire, que les Giaours et les Corsaires de Byron ne sont à côté de cela que de fades bergers de Florian.

Le 28 mai 1825, à la date et à l'occasion du sacre, le roi Charles X, qui appréciait à bon droit son goût d'artiste et son activité, et aussi les services rendus par sa publication aux traditions monarchiques, conférait à M. Taylor le titre de baron, et, six semaines après, le nommait commissaire royal près le Théâtre-Français. Il faut dire que ce prince, très bienveillant et gracieux protecteur de la jeune littérature de son temps, ne pouvait faire un meilleur choix, ni plus clairvoyant, ni plus hardi; car, ainsi qu'on vient de le voir, le nouveau commissaire royal était admirablement prêt, et l'heure était décisive. Sa direction a fait époque, et d'elle datent l'introduction au Théâtre-Français de la pléiade romantique, l'infusion du sang nouveau dans le répertoire rajeuni, les œuvres les plus mémorables de la révolution littéraire, qui pour un demi-siècle va transformer le génie de la France. Il commence en étonnant et en attirant subitement le public par les pompes de la mise en scène du *Léonidas* de Pichat; puis, avec cette audace qui sied aux vrais administrateurs, il obtient de la confiance du roi, malgré les naturelles appréhensions politiques du moment, l'autorisation de reprendre le fameux *Mariage de Figaro* et le *Tartufe*, tous deux mis depuis longues années à l'index; et le chef-d'œuvre de Molière, il le fait jouer, chose imprévue alors, avec les costumes exacts du temps; puis enfin, s'armant d'une foi profonde, il prend d'une main Victor Hugo, de l'autre Alexandre Dumas, tous deux inconnus au théâtre, et qui vont, du jour au lendemain, devenir les maîtres de la jeune école, et présente bravement *Hernani* et *Henri III* à la génération enthousiaste de 1829. Avant et après eux, il avait fait appel au comte de Vigny, à Casimir Delavigne, à Scribe, à tous les serviteurs compromis ou modérés de la cause nouvelle, à tout ce qui portait quelque jeunesse en soi. Ce fut une période unique dans l'histoire de notre théâtre français; car nous savons tous ici qui aurait bien eu même divination, même goût et même hardiesse; mais il n'est pas donné aux plus habiles d'avoir tous les jours à mettre en vue pareille floraison.

Son administration du Théâtre-Français avait été interrompue par l'importante mission en Égypte que nous allons raconter; mais, cette mission une fois acomplie, il reprenait la direction de la maison jadis sauvée par lui de la ruine, et répondait pour une somme de 60,000 francs que M. Laffite avait prêtée à la Comédie-Française. Et l'ami de Talma et de mademoiselle Mars ne renoncera à son titre de commissaire près de la première scène du monde qu'en 1838, après treize ans d'exercice, après avoir favorisé et salué les débuts de mademoiselle Rachel, l'interprète inoubliable de Racine et de Corneille. Par ce legs magnifique, il assurait une fortune nouvelle à son cher théâtre. Ainsi, la veille de son départ, il

faisait autant pour le répertoire ancien, par l'introduction de cette seule actrice prodigieuse, qu'il avait fait, en arrivant, pour le répertoire nouveau, par l'introduction des plus puissants dramaturges de notre époque. Le vrai administrateur de la Comédie-Française est celui qui, soucieux également du double héritage à lui confié, se porte avec solicitude vers celui des deux répertoires qui va languir par l'indifférence des contemporains et ne laisse jamais s'abaisser dans l'admiration et l'empressement publics ni l'un ni l'autre de ces précieux trésors du génie national.

Il en est parmi vous, Messieurs, et ce ne sont pas nos plus jeunes confrères, qui peuvent se souvenir d'avoir vu, comme moi, vers 1833, au milieu de la place de la Concorde, un faux obélisque fait de charpente et de toile peinte, et qui était là comme essai de l'effet devant être produit aux yeux par un monolithe de même dimension que l'on attendait d'Égypte, celui-là même auquel nous sommes habitués aujourd'hui et au pied duquel nos enfants passeront sans doute durant un certain nombre de siècles. Le négociateur qui, dès 1828, avait conçu le projet de doter Paris et la France de ce monument sans pair de l'art des Pharaons, et s'en était tout d'abord ouvert au ministre de l'intérieur, M. de Martignac, puis, qui, deux ans après, à la suite d'un nouveau voyage en Égypte, et cette fois muni des pouvoirs de Charles X, était allé l'obtenir du Pacha d'Égypte, c'était notre baron Taylor.

Quand on aborde au port d'Alexandrie, les deux premiers monuments qu'y rencontrent les yeux sont la colonne de Pompée et l'obélisque connu sous le nom d'Aiguille de Cléopâtre. Un autre est couché près de là, dans la poussière. Tous deux avaient été amenés d'Héliopolis par la fameuse reine d'Égypte pour décorer les abords de son temple à César. M. Taylor avait eu la pensée d'obtenir pour la France un de ces obélisques; puis, remontant le Nil jusqu'à Thèbes, il avait vu à Luxor les deux superbes obélisques en granit rose qui se dressaient à droite et à gauche en avant du pylône de Sésostris, comme les flèches de leurs clochers flanquent le portail de nos cathédrales. Et il s'était dit que, de même que Rome, au temps des splendeurs impériales d'Auguste, de Caligula et de Constance, avait voulu posséder, en signe de toute-puissance, une vingtaine de ces monolithes sacrés de la mystérieuse Égypte, dont les plus importants se retrouvent aujourd'hui devant Saint-Pierre, à la Porte du Peuple, à Monte Citorio; de même que Théodose en avait voulu un pour Constantinople, où il se voit aujourd'hui encore sur la place Atméïdan, Paris, le grand Paris, la capitale du pays de saint Louis, de Bonaparte et de Champollion, avait bien quelque droit à se parer, lui aussi, d'un souvenir monumental des bords du Nil, dont l'histoire est fort mêlée à la nôtre. Dans sa première lettre à M. de Martignac, il rappelait au ministre les paroles de Bossuet : « Les obélisques de l'Égypte font encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de

Rome, et la puissance romaine, désespérant d'égaler les Égyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur en leur empruntant les monuments de leurs rois. » Et il eût pu y ajouter ce singulier appel du précepteur du Dauphin à la magnificence de Louis XIV : « Maintenant que le nom du roi pénètre aux parties du monde les plus inconnues, et que ce prince étend aussi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature et de l'art, ne serait-ce pas un digne objet de cette noble curiositéde découvrirles beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts et d'enrichir notre architecture des inventions de l'Égypte ? » Au retour de son second voyage, M. Taylor, ne retrouvant plus M. de Martignac au ministère, s'adressait à M. le baron d'Haussez; celui ci, le 19 novembre 1829, réunissait une commission composée de MM. le baron de Mackau, le baron Tupinier, Drovetti, le général marquis de Livron, le comte Alexandre de Laborde, et notre baron Taylor. On décida qu'il y avait lieu de suivre à fond cette importante affaire ; on étudia les moyens de transport, et, le 6 janvier 1830, Charles X signait l'ordonnance dont l'article premier était ainsi conçu : « Le sieur baron Taylor sera envoyé comme commissaire du Roi auprès du Pacha d'Égypte, pour négocier la cession des obélisques de Thèbes et pour faire transporter en France l'obélisque d'Alexandrie. » M. Taylor partit de Paris le 19 mars avec les cadeaux qui devaient être présentés par lui au Pacha d'Égypte. Il était accompagné de MM. Dauzats et Mayer. J'ai eu sous les yeux le très intéressant rapport que le commissaire du roi adressait, le 15 février 1851 au ministre de la marine et des colonies, et je n'ai pu résister à l'envie de vous en transcrire quelques passages, en supprimant, bien entendu, tous les détails de comptabilité, d'emballage et de transport ; ces passages vous diront mieux que moi ce qu'était, dans les missions que lui confiait la France, la singulière et fructueuse activité du baron Taylor :

« Le 7 avril, nous arrivâmes à Palerme. J'avais ordre de rechercher toutes les antiquités qui pouvaient être utiles à nos musées. Je connaissais déjà la Sicile ; je me rendis tout de suite à Ségeste et à Sélinonte. J'appris que l'on avait découvert des bas-reliefs à Sélinonte (il s'agit ici des métopes du temple) ; je les fis mouler ainsi que plusieurs chapiteaux. Je convins du prix avec un artiste de Palerme... Ces bas-reliefs sont encore à Palerme. Il serait utile que Votre Excellence voulût bien donner des ordres, au printemps, pour les faire chercher et conduire au Havre. — Le 15 avril, je partis de la Sicile et j'arrivai à Alexandrie le 23. Le Pacha était dans le Delta. M. Minaut, consul général, était au Caire. Ibrahim Pacha était à Alexandrie. Je lui remis les cadeaux qui lui étaient destinés, et, d'après l'avis de M. Minaut, je partis le 15 pour le Caire. Je fis embarquer sur une Djerme qui devait remonter le Nil les cadeaux pour le Vice-Roi d'Égypte... Des nouvelles de la Porte avait forcé le Pacha à se rendre tout de suite à Alexandrie ; il me fit prier de venir l'y joindre. Je partis le 24 mai ; j'arrivai le 3

à Alexandrie. Le lundi 31, je fus reçu par le Pacha. Dans cette audience, il accorda les trois obélisques au gouvernement français. Cependant des difficultés s'étaient élevées; les deux obélisques de Luxor avaient été cédés aux Anglais; il fut convenu qu'en échange le Pacha leur offrirait l'obélisque de Karnac. Les deux beaux obélisques de Luxor et l'aiguille de Cléopâtre, dont la remise n'avait pas encore été définitivement arrêtée, furent donnés dans cette séance, et sont, depuis cette époque, la propriété de la France. Il fut de plus convenu qu'une lettre du Pacha ratifierait la fin de cette négociation.

« Mes instructions me prescrivaient de rechercher et de faire l'acquisition de quelques antiquités pour le musée égyptien du Louvre et même pour le musée des antiques, si j'en trouvais l'occasion, en Grèce ou en Syrie. J'achetai du nommé Spirro un sarcophage, forme de momie; d'un nommé M. Psarra, drogman du consulat du Caire, un second sarcophage, déjà marchandé par M. Champollion, et que je pus obtenir à cent talaris au-dessous de l'offre qu'il en avait faite pendant son séjour en Égypte; de M. Linant une colonne de granit et quatre dromadaires demandés par le ministre pour le département des Landes...

« J'avais aussi l'ordre d'envoyer un artiste à Thèbes et à Bet-Oually, au-dessus de la première cataracte du Nil, pour faire mouler les grands bas-reliefs de Karnac et les dix bas-reliefs du pourtour de la cour du temple de Bet-Oually. Ce fut l'une des opérations de mon voyage qui me coûtèrent le plus de peines et de soins. Après deux mois de travaux très difficiles, les moules de ces bas-reliefs arrivèrent à Alexandrie. Je remis à M. Valet, artiste chargé de ce travail, la somme de 614 talaris et 1 piastre...

« Je n'avais plus qu'à m'occuper de mes instructions relatives aux monuments de la Syrie. Le 4 juillet, je partis pour Jaffa. Je savais qu'un admirable bas-relief était enfoui dans les ruines du temple de Balbec. Je pus l'examiner, ainsi qu'un très beau lion en granit à Lataki. J'allais prendre toutes mes dispositions pour enlever ces antiquités, quand j'appris, à la fin du mois d'août, les événements qui venaient de se passer en France. A l'instant même, je cessai toute espèce d'achat et j'arrêtai toutes les dépenses qui se montaient alors à la somme de 4673 talaris, 4 piastres, 30 paras, dont je joins le tableau, seules dépenses reconnues par moi. Je dois faire observer que j'avais un crédit de cent mille francs, qu'il était à ma disposition de le dépenser, que j'avais des ordres positifs pour faire des achats considérables; mais que, loin de mettre la moindre légèreté dans mes dépenses, j'ai préféré faire recouvrir de terre, en Nubie, en Syrie et à Santorin, les objets les plus rares et les plus curieux pour l'ornement de nos musées. Ce sont des colonnes de porphyre, un autel de granit bleu et un lion de granit rose à Birquel dans le Dongola, l'admirable bas-relief du temple de Balbec, plusieurs chapiteaux, le lion de Lataki et les beaux vases des tombeaux de Santorin. Dans mes précédents voyages, j'avais reconnu toutes les antiquités. Je pouvais

les obtenir pour les frais de transport ; elles sont précieuses pour les arts et pour les sciences; elles honoreront le nom de celui qui les transportera en Europe. Je pouvais inconsidérément faire commencer les travaux pour renverser les obélisques de Luxor et celui d'Alexandrie, faire faire des achats de bois en Caramanie pour les radeaux, et j'ai préféré tout suspendre pour attendre la légalisation du crédit qui devait être voté par la Chambre. J'ai aussi abandonné l'achat de deux sphinx magnifiques, qui sont devenus, depuis mon refus, la propriété du consul anglais. — Je ne demande rien pour une mission dont la réussite a valu à la France les deux plus beaux obélisques qui existent dans le monde ; mais je désire au moins qu'on me rende justice pour l'ordre et l'économie que j'ai apportés dans l'exécution de cette mission. » Et après avoir prévu en tous leurs détails les mesures nécessaires au transport des deux obélisques de Thèbes, M. Taylor ajoutait : « Il restera l'aiguille de Cléopâtre à Alexandrie ; ce monument, moins beau que les deux obélisques de Luxor, demande, pour l'enlever et le mener jusque dans le Port Vieux, une somme considérable, qu'il est prudent peut-être, pour solliciter aux Chambres un semblable crédit, d'attendre l'arrivée à Toulon des deux obélisques de Luxor. » — Le 6 mai 1831, le ministre concluait la lettre où il remerciait le commissaire du Roi et de son rapport et des résultats de sa mission, par ces mots qui pourraient s'appliquer à la vie entière du baron Taylor : « Pour tous les services rendus à l'art, vous n'avez voulu accepter aucun prix, aucune rétribution, aucun dédommagement, et vous avez eu raison ; une seule chose est digne de payer de pareils services ; c'est la reconnaissance du pays auquel on les a rendus. »

On sait comment les opérations de l'abatage et du transport du plus précieux des deux obélisques furent confiées à M. Lebas, ingénieur de la marine, le même que nous avons encore connu conservateur du musée de marine jusqu'en 1848 ; et comment, à la fin de 1833, M. Verminac-Saint-Maur, alors lieutenant de vaisseau, conduisit le monolithe jusqu'au pied du pont de la Concorde, où M. Lebas en reprit possession pour le redresser, trois ans plus tard, sur le milieu de la place, « devant le roi Louis-Philippe, aux applaudissements d'un peuple immense ». Si nous nous sommes étendus un peu longuement sur cet épisode des missions de M. Taylor, c'est parce que le nom de l'ingénieur se trouvant glorifié par l'inscription tracée sur le soubassement de l'obélisque, il nous a paru équitable de rappeler le plus hautement possible à quelle initiative, à quel zèle courageux et persévérant la France est en réalité redevable de ce monument dont elle s'enorgueillit.

Le 29 octobre 1869, quatre de vos confrères, Messieurs, admiraient, par une chaleur torride, l'obélisque resté seul debout en avant du pylône de Luxor. Ils envoyaient naturellement un souvenir à celui qui décorait depuis trente-trois ans la maîtresse place de Paris, sans songer que cet autre avait dû suivre le même chemin ; et il nous est bien permis aujourd'hui, Messieurs, de regretter qu'il ne

l'ait pas suivi, car il m'est avis qu'il eût trouvé une place digne de lui, au milieu de cette cour du Louvre, centre de nos plus précieuses collections nationales, à côté de cette salle magnifique, peuplée de sphinx colossaux et de tombeaux gigantesques, près desquels il eût complété la mesure des grandeurs égyptiennes. Vous avez su, Messieurs, que l'Angleterre avait acquis dernièrement celle des aiguilles de Cléopâtre qui était gisante à Alexandrie. Le second obélisque de Luxor, qui sans doute appartient encore à la France, nous eût amplement consolé de cette troisième acquisition du baron Taylor, lequel paraissait lui-même y avoir aisément renoncé.

On peut dire que tout ce qui, dans la première partie de la vie du baron Taylor semble étranger aux arts, profitera plus tard à leur service ; et ainsi la campagne de 1823 lui fera connaître de bout en bout cette Espagne où il reviendra en mainte occasion, tantôt pour y étudier, avec son fidèle Dauzats, les éléments de sa publication du voyage d'Espagne et de sa monographie de l'Alhambra ; tantôt envoyé par Louis-Philippe et aux dépens de la cassette privée du roi, pour y recueillir, avec le même Dauzats et Phar. Blanchard, dans les monastères appauvris et dévastés par la guerre civile, la collection d'œuvres excellentes de la peinture espagnole, dont le Louvre, grâce à la munificence royale, a pu jouir jusqu'en 1848. C'est par là que furent vraiment connues en Europe les ressources si vigoureuses et si variées de cette magnifique école, qui, durant deux siècles, semblait avoir caché, de parti pris, au monde artiste non seulement ses richesses, mais son existence même. Rappelez-vous l'impression inattendue et profonde produite dans les salles de la colonnade au Louvre par l'exposition de ces Moralès, de ces Ribera, de ces Zurbaran, de ces Alonzo Cano, de ces Herrera, de ces Theotocopuli, nous révélant, dans leur poésie d'un sentiment si étrange, la religiosité ascétique et le caractère ardent et sombre d'un grand peuple, naguère souverain des deux mondes, et dont les rois avaient protégé tour à tour les primitifs exquis des Flandres, puis Albert Dürer, Titien et Rubens et les peintres violents de l'École napolitaine, avant de voir éclore sur leur propre terrain les vraies fleurs du génie national, les Velasquez et les Murillo. Certainement M. Taylor se rendait compte, avec sa hardiesse et sa pénétration accoutumées, de la nouveauté du spectacle ; mais se doutait-il qu'il introduisît là en France, à travers tant de peines et parfois de dangers, les derniers éléments d'étude qui pussent émouvoir nos artistes, et qu'il allait préparer le goût français à la dernière évolution de nos peintres, les uns vers Ribera, les autres vers Velasquez? Il faut admirer combien ont porté loin, à des distances qu'à peine pouvait-il prévoir, les coups de cet homme de bonne volonté. — Et chemin faisant à travers les fusillades de Cabrera et des Christinos, le même missionnaire de la France veillait à ce qu'on moulât pour son pays les ornements de l'Alhambra, et les tombes royales de Ferdinand, d'Isabelle, de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, et les monuments profanés d'Inès de Castro et des religieux

du monastère d'Alcobaça, et n'oubliait point les poteries mauresques dont il se réservait d'enrichir le musée céramique de Sèvres.

La mission d'Espagne avait fait du baron Taylor l'intime fondé de pouvoirs en telles matières du roi Louis-Philippe; c'est lui qui s'en ira chercher à Londres cette autre collection précieuse que lord Standish a léguée au roi des Français, et la ramènera au Louvre pour y prendre place à côté du musée espagnol; c'est lui qui s'en ira à Malte déposer sur le tombeau du duc de Beaujolais la statue que Pradier a sculptée de ce frère chéri du roi, mort sur la terre d'exil durant la sinistre période révolutionnaire. Et toujours, et toujours ces visites aux côtes de la Grèce et de l'Italie étaient pour le voyageur l'occasion de rapporter à son pays des œuvres et des documents précieux.

Je me souviens d'avoir vu, il y a trente-cinq ans, quelques morceaux peu importants du Greco que M. Taylor avait acquis pour lui-même lors de son expédition d'Espagne et qui décoraient, mêlés à des armes et à mille autres souvenirs de ses voyages, les hauts murs de cet appartement de la rue de Bondy qu'il occupa si longtemps, et dans une vaste salle duquel régnaient du haut en bas les rayons d'une bibliothèque, chargés des livres les plus précieux et les plus rares, salle libéralement ouverte à tous ceux qui avaient des recherches à faire sur l'histoire de l'art dramatique. Cette bibliothèque, dont les fonctions du commissaire du roi près le Théâtre-Français avaient motivé la spécialité, l'ami de Nodier, l'assidu de ses fameuses soirées de l'Arsenal, et son rival en belles trouvailles, l'avait rassemblée à grands frais et avec un flair admirable. Les embarras de la vie le forcèrent plus d'une fois à se séparer de quelques parties d'une collection que la plus fine curiosité avait formée, puis grossie singulièrement aux ventes Soleinne et de Pont-de-Vesle, et puis qu'il fallait, à un mauvais moment, abandonner, le cœur un peu gros, aux offres d'un acquéreur ou aux enchères de la salle Silvestre. Mais le lendemain, l'ardent amateur recommençait à céder chez Techener à sa passion favorite, et une série nouvelle de volumes rarissimes revenait prendre place sur les mêmes rayons, plus riche, plus choisie, plus magnifique que sa devancière. Qui a collectionné, collectionnera. De cette suite de bibliothèques aujourd'hui dispersées, que reste-t-il? rien que des catalogues qui attestent le goût délicat et raffiné du chercheur infatigable et sont devenus eux-mêmes des livres utiles où les érudits vont puiser les indications des sources indispensables à leurs travaux. Ceux d'entre nous, Messieurs, qui ont cédé durant leur vie à cette douce et entraînante manie, vous assureront, comme moi, que le baron Taylor qui a tant fait pour les autres et leur a donné la plus grosse part de lui-même, aura certainement trouvé, dans les heures délicieuses consacrées à ce passe-temps de grand esprit, la meilleure détente de ses fatigues et la plus enivrante distraction de ses soucis. Son appartement de la rue de Bondy était, il m'en souvient, une manière d'institution publique où rien de ce qui touchait à l'art n'était étranger,

où tout jeune travailleur pouvait, à l'heure du lever du vieillard, se présenter familièrement, sûr de ses encouragements et de ses bons conseils, et j'en ai reçu, pour ma part, plus d'un de la sorte. Il ouvrait aux essais des débutants son *Moniteur des arts*, recueil créé par lui pour la défense des artistes et la publicité de leurs ouvrages : car il n'est pas une espèce d'aide que cette imagination, qui traduisait tout en œuvre utile, n'ait offerte aux intelligences de son temps. Ç'a été l'homme fécond et fécondant par excellence : on voyait, par son ardeur à faire éclore les travaux d'autrui, qu'il était de ceux qui pensent que qui ne laisse rien après soi n'a pas vécu.

La vie du baron Taylor se partage presque également en deux moitiés d'application très différente : la première appartient aux lettres et aux arts, aux voyages, au théâtre, à l'archéologie; c'est la période du missionnaire officiel, de l'inspecteur général des établissements des beaux-arts. — La seconde moitié, depuis 1840, est vouée quasi exclusivement à l'œuvre qui d'ores et déjà fait le plus d'honneur à sa mémoire et qui a entouré sa vieillesse de la vénération de tous et d'une sorte d'auréole nationale.

Philanthropie était un mot cher au XVIIIe siècle, plus ami des hommes en paroles qu'en actions, et ce mot il le substitua pompeusement au doux et simple nom chrétien de la charité. Mais, en moins de cent ans, le titre de philanthrope s'est bien usé en ce monde, et à lui s'attache désormais je ne sais quel sens douteux de bienfaisance non dénuée de charlatanisme, qui fait qu'il me répugne de l'attribuer au baron Taylor. M. Taylor était un esprit organisateur, que sa vie avait mêlé aux groupes les plus divers des représentants de l'art sous toutes ses formes, que ses fonctions avaient rapproché de toutes les misères et de toutes les imprévoyances du lettré et de l'artiste, et qui, entrevoyant à la fois le mal profond et le remède, et aussi l'impuissance de l'administration à parer à ces incessantes détresses et même à les connaître, eut le courage de ne pas se croire inégal à la tâche. Une fois trouvé le principe du secours et se rendant bien compte de la puissance du levier, il mit toute l'énergie de son cœur, dont personne mieux que lui ne connaissait la mesure, à accomplir une de ces œuvres, comme on en vit surgir des grandes âmes du XVIIe siècle, de ces œuvres modestes dans leur germe mais d'une sève incalculée par leur promoteur même, de ces œuvres que l'homme plante et que Dieu aide.

Notre siècle, — ce sera peut-être dans l'avenir son titre le plus pur de gloire, bien qu'il ne songe quasi point à s'en targuer aujourd'hui, — a été un siècle profondément charitable et bienfaisant; les œuvres de charité y ont pullulé, plus abondantes et plus variées et plus richement dotées dans leur infinie préoccupation des maux qui sous toutes les formes peuvent affliger l'humanité, qu'à l'époque si ingénieusement chrétienne de saint Vincent de Paul et de Madame Legras. On ne saurait guère imaginer d'infirmité humaine qui n'ait été de nos jours prévue et

secourue; et le monde des artistes, si fécond en gênes et en misères cachées et si précieux au pays qu'il enrichit aux dépens de sa propre incurie, devait tenter quelque jour une initiative généreuse. M. Taylor lui-même faisait remonter au temps où il travaillait dans l'atelier de Degotti la première pensée qui s'était ébauchée dans son esprit, d'une société de prévoyance à organiser entre les artistes.

Notre cher et vénéré confrère M. Henriquel-Dupont se souvient encore certainement de cette séance du 7 décembre 1844, où fut fondée, par l'assentiment des dix-sept artistes et avocats présents, l'association des peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs, que M. le baron Taylor leur proposait d'organiser dans des conditions analogues à celles des associations d'artistes dramatiques et d'artistes musiciens déjà créées par lui. Elle a grandi, cette petite association, aux cotisations annuelles de six francs et qui ne se donnait d'autre but que « la création d'une caisse de secours dans l'intérêt des artistes associés... Indépendamment de la caisse de secours et de pensions, l'association devait venir en aide à chacun de ses membres, par tous les moyens qui seraient en son pouvoir et dans toutes les circonstances où son intervention serait jugée nécessaire, soit pour améliorer sa position, soit pour défendre ses droits. » Quand vous voudrez vous rendre compte, Messieurs, des bienfaits de la société, et de combien d'artistes jadis renommés, et de combien de veuves d'artistes elle a soulagé les derniers jours, vous n'aurez qu'à jeter les yeux sur l'annuaire de l'association ; c'est navrant à feuilleter, mais aussi c'est la glorification la plus éclatante de l'entreprise du baron Taylor.

J'insiste un peu, Messieurs, sur cette association des peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, parce qu'elle touche de plus près, semble-t-il, à notre Académie ; mais il serait injuste d'oublier les fondations non moins intéressantes et fructueuses de l'association des artistes dramatiques en 1840, de celles des artistes musiciens en 1843, des inventeurs et artistes industriels en 1849, des membres de l'enseignement en 1859, sans parler de ce qu'il a fait pour la Société des gens de lettres et pour la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. — Au lendemain de sa mort, on constatait qu'en ajoutant au capital des rentes acquises l'ensemble des sommes distribuées, M. Taylor avait procuré à ces sociétés, qui représentent les groupes divers des intelligences travaillant à la gloire de notre pays, environ douze millions de francs. Joli denier, Messieurs, pour les efforts d'un seul homme en moins de quarante ans, et qui vaut que la France s'en souvienne. D'ailleurs le difficile était d'organiser et de lancer ces associations ; elles sont grandes aujourd'hui et bien vivantes, et il n'est pas douteux pour nous qu'elles ne doublent rapidement leur patrimoine. Toutefois, en perdant leur père, on peut bien dire qu'elles ont fait une perte irréparable. L'homme était unique, unique par son crédit, unique par sa ténacité et par le sentiment qu'il avait de leurs ressources.

Lui mort, il n'était que trop certain qu'elles allaient se séparer. A coup sûr, elles ont confié leurs destinées à des présidents d'un zèle, d'une activité, d'une persévérance et d'un dévoûment admirables ; mais le corps si imposant des associations Taylor n'en sera pas moins dissous; les parties de ce grand tout ne se soutiendront plus l'une l'autre; et je regrette amèrement, pour ma part, qu'au moins pour perpétuer l'apparence d'unité de ce colossal monument de bienfaisance élevé par lui, M. Taylor n'ait pas eu le temps de mener à fin le projet qui préoccupait, paraît-il, ses dernières années : acquérir un hôtel où ses cinq filles eussent indissolublement vécu et fonctionné sous le même toit. Cet hôtel fût devenu de jour en jour davantage la maison de la corporation entière des artistes, parant à tous leurs besoins; et c'est là qu'on eût pu continuer désormais ces expositions dont l'association des peintres nous a donné le profitable enseignement, après la mort de chacun de nos artistes illustres, alors que repassa sous nos yeux l'ensemble de l'œuvre de P. Delaroche, d'Ary Scheffer, d'Hipp. Flandrin, de Bellangé, Baudry, Prudhon, Corot, Pils, Fromentin, Diaz et Léon Belly.

Ce patriarche, de tant d'expérience et de sagesse pratique, a été consulté jusqu'au dernier jour sur toutes les questions qui intéressaient la fortune et les droits des artistes. L'une des plus difficiles et des plus délicates entre ces questions a été naturellement celle de la propriété littéraire et artistique. On le trouve faisant partie de la première commission instituée pour élaborer un projet de loi; on le retrouve au congrès d'Anvers; on le retrouve jusqu'à la dernière heure, malade, à bout de forces, siégeant au Trocadéro, en septembre 1878, à côté du ministre, M. Bardoux, et de notre cher confrère, M. Meissonier, dans le congrès international, pour faire consacrer le grand principe du droit des créateurs sur le produit de leurs œuvres, non seulement leur vie durant, mais cinquante ans par-delà leur mort au profit de leurs héritiers.

Ah! il a bien mérité son monument, ce monument que l'un de nos chers confrères, Messieurs, est chargé par les associations, filles du baron Taylor, de sculpter à la mémoire de l'homme vénéré par qui elles prirent naissance. Ces filles, le baron Taylor les a faites assez riches pour qu'elles n'économisent point le marbre de son tombeau. Quant à moi j'imagine un tel monument pareil à celui où un sculpteur allemand a représenté Frédéric porté par les généraux qui sous lu gagnèrent des batailles, et je me dis que chacune des sociétés Taylor aura à cœur d'avoir sa statue comme support de la généreuse figure de son créateur.

Déjà, de son vivant, la France, Dieu merci, ne lui avait pas été ingrate. Ce qu'elle a pu accumuler de distinctions honorifiques pour acquitter la dette de tant de services rendus, elle l'a prodigué à M. Taylor. Ce titre de baron qu'il devait dès 1825 à la Restauration, l'empire l'a confirmé en 1864, sûr à l'avance que le nom et le titre seraient dignement portés. L'empereur avait appelé M. Taylor au Sénat en 1869, Louis XVIII l'avait fait chevalier de la Légion d'honneur; Louis-Philippe

le fit officier; Napoléon III le fit commandeur; en 1877, la république le faisait grand officier. Deux ans plutôt, la Société de l'encouragement au bien lui décernat une couronne civique pour ses grands travaux humanitaires. Votre Académie, Messieurs, l'avait choisi, en 1847, pour remplacer parmi vous M. le comte de Clarac. Ce fut, à coup sûr, la marque d'estime publique qui, entre toutes, flatta le plus son orgueil. Vous savez s'il était assidu à vos séances et s'il fut, jusqu'à la fin, bon, gracieux et serviable confrère.

Pardonnez-moi, Messieurs, ces menus détails qui peuvent vous fatiguer. Si je n'ai pas craint d'être quelque peu prolixe, c'est d'abord que je ne connais guère d'existence plus complexe à raconter, d'histoire plus ondoyante et diverse que celle du baron Taylor; et puis je me suis souvenu que nos prédécesseurs des deux siècles passés, les premiers historiographes de l'ancienne Académie royale, les Guillet de Saint-Georges, les Dubois de Saint-Gelais, les Lépicié, et ceux des honoraires amateurs qui leur vinrent en aide, les Caylus, les Valory, les Gougenot, bien pénétrés de la juste idée que les éloges de leurs confrères défunts, lus par eux devant les survivants de la compagnie, devaient rester le témoignage durable, autorisé, mieux renseigné, semble-t-il, qu'aucun autre, de l'œuvre et de l'influence des maîtres disparus, ne se faisaient point faute d'y donner le dénombrement aussi complet que possible de leurs actes et de leurs travaux.

En somme, Messieurs, la vie du baron Taylor, très brillante, très honorée, très féconde, est mieux que la vie ordinaire d'un lettré ou d'un artiste illustre; elle est par elle-même un grand exemple. Les dons que la nature lui avait départis n'avaient rien qui fussent de beaucoup hors de notre portée à tous : il n'avait pas le génie supérieur des arts, mais il avait le goût très élevé des choses d'art, une perception très nette de leur utilité et de la mesure pratique de leur application; — et avec cela, quoi? la ténacité qui mène toutes choses à leur aboutissement, qui ne les laisse jamais se détendre ni s'enliser, et qui, en même temps que le but prévoit tous les moyens, aussi bien l'heure favorable à l'entreprise, que la façon de lui préparer des aides et d'y entraîner l'opinion publique. En faisant de son esprit, souple et ferme comme l'acier, le serviteur dévoué, ingénieux, infatigable de ce monde des artistes, si étranger, le plus souvent, par son entraînement même vers l'idéal, aux besoins et aux soucis ordinaires de la vie, en faisant de l'intelligence française, en notre siècle et pour l'avenir, sa cliente et son obligée de chaque jour, il s'est assuré dans le cœur de cette noble débitrice, dont la mémoire est immortelle comme elle-même, des titres à une renommée que les plus hautes intelligences humaines peuvent à peine ambitionner. Le bienfaiteur des artistes se trouve ainsi, en vertu de la qualité particulière de ses protégés, promu à tout jamais, par leur juste reconnaissance, au niveau des plus grands hommes de ce siècle, on pourrait dire de tous les siècles, car qui de nous, connaissant le personnage, et les procédés de son dévoûment, et l'espèce de divins enfants au secours

paternel desquels il avait consacré sa verte vieillesse, s'est étonné que Monseigneur Sibour, le digne et malheureux archevêque, ait dit du baron Taylor : « C'est un nouveau Vincent de Paul; il est à la fois un apôtre de la philosophie chrétienne et de la philosophie antique? » Ce n'est pas que M. Taylor fut de ceux qui ignorent le bien qu'ils font, ou qui le cachent par instinct de modestie; lui, il en avait la conscience et l'orgueil, et cet orgueil le soutenait et le surexcitait, et il allait toujours en avant, se vantant, pour bien dire, des résultats acquis pour en acquérir davantage encore. Plein de foi et de passion qu'il était pour son œuvre, j'ai vu cet homme, l'urbanité et la bienveillance mêmes, exigeant, impérieux, n'entendant à rien, quand il s'agissait d'enlever de haute lutte ce qu'il s'était mis en tête d'obtenir pour ses chères sociétés; et il obtenait, et il avait raison d'en user ainsi, puisqu'au demeurant c'était l'une des meilleures manières de plaider la meilleure des causes.

Le baron Taylor acquit aux artistes des sommes immenses; il mit ainsi pour l'avenir, à l'abri de la misère honteuse et de la faim qui n'ose mendier, les maltraités du destin; et, gloire à lui, il ne se fait pas riche de leur richesse. Ce thésauriseur magnifique, qui avait doté si princièrement cinq grandes associations, garda pour lui et les siens la médiocrité du philosophe. Sa jeunesse d'ailleurs appartenait à une époque où l'opulence ne donnait pas à elle seule la considération. « Nous autres, bonnes gens, lui écrivait, le 24 octobre 1830, son fidèle ami M. de Cailleux, nous autres bonnes gens qui voulons le bien pour le bien, qui nous occupons de gloire, nous vivrons gueux et mourrons misérables. » Par le temps qui court de mauvais enrichissements et de philantrophie véreuse, il ne faut point compter cela, Messieurs, pour un mince titre d'honneur; gloire à ceux de nos jours qui, ainsi que le disait M. de Cailleux, veulent le bien pour le bien, sans souci du grossissement de leur propre fortune, et qui ayant, comme le baron Taylor, traversé des fonctions délicates, dont la noblesse et le prestige sont le plus beau salaire, se trouvent, dans leur désintéressement fort inconscient, n'y avoir cherché d'autre profit que la jouissance intime du dévouement, l'orgueil légitime de l'œuvre accomplie et du pays bien servi!

Je reviens en finissant, Messieurs aux merveilleux usage que le baron Taylor a fait, durant toute sa carrière, de l'activité si nette et si clairvoyante qu'il tenait de la nature et qu'il appliqua toujours plus réglée et plus sûre d'elle-même à mesure qu'il avança dans la vie. Celui qui, sauf au Théâtre-Français, n'eut pas, à vrai dire, la gérance d'une institution publique, était né administrateur; il avait le génie de l'administration. Ce fut là la vertu qui, sans qu'il s'emblât s'en douter, le rendit apte à son grand rôle et lui permit de le remplir très supérieurement. Il eût été, à son heure, si la politique eût su choisir, et s'il eût daigné se soumettre à la politique, un ministre incomparable des beaux-arts. Plein d'initiative et de décision, connaissant à fond, par la fréquentation des ateliers de tout genre, le monde entier de l'art, ne se laissant pas arrêter par les minuties des hommes et

des choses, non plus que par la variabilité des événements, voyant par leur ensemble l'importance des entreprises à poursuivre et ne craignant pas de harceler les plus puissants quand il se fût agi de mener à bien une idée profitable, portant en lui-même toute la charité qu'il convient d'avoir là pour les petits et aussi le discernement non équivoque des grands talents, il eût conduit cette barque difficile avec une sûreté d'œil et une précision que nul n'a jamais possédées à son égal. C'était, par excellence, l'homme d'entrain et d'éternelle jeunesse; il ne s'est reposé que dans la mort, à quatre-vingt-dix ans. C'est qu'il connaissait mieux qu'aucun le prix du temps et le joint des hommes, et comment il fallait profiter d'un personnage qui passe, et ce qu'on doit attendre de l'État, et ce qu'on doit attendre de l'initiative privée, et ce qu'on peut tirer de l'ardeur et de la bonne volonté humaines en les pressant au moment favorable et en ne s'épargnant pas soi-même.

Ce généreux agitateur aura laissé de son passage la double trace que tout homme digne de ce nom doit ambitionner de laisser après soi : par ses publications et ses missions, il a brillamment et fièrement servi son pays; par la fondation de ses sociétés, il a virilement servi ses semblables. On retrouve son souvenir partout : sur nos places, dans nos musées, dans nos bibliothèques. — Il a encouragé les jeunes dans leurs débuts, les vieux dans leur décrépitude. — Il a commencé en prouvant aux dessinateurs ses confrères la puissance que donnait à leurs talents épars l'administration d'une main sûre; je dis cela à propos de ses *Voyages dans l'ancienne France*, qui furent autant une œuvre d'administration que d'érudit et de lettré. — Il a fini en leur prouvant ce qu'en dehors du patronage de l'État, un administrateur d'un cœur libre et haut pouvait, au nom du même principe d'association, obtenir d'un siècle naturellement libéral, rien qu'en lui montrant les vrais larmes coulant sous le masque riant des artistes. — Nul n'a mieux su que, dans un temps où les heures sont précieuses, et les esprits, distraits, mobiles, résistants et contredisants, rien ne s'obtient pour le bien qu'aux prix d'une agitation sans relâche et d'un but fixe et jamais oublié; qu'on ne fait naître viable aujourd'hui une œuvre ayant chance d'avenir qu'en s'armant d'une triple et formidable cuirasse de patience et de ténacité; qu'administrer, c'est régler et endiguer les forces utiles et vivaces d'un pays; en un mot, qu'administrer, c'est agir, c'est s'obstiner, c'est lutter.

CHAPITRE VI

LE LOUVRE EN 1848

Nous voici au 24 février 1885. Je veux, pendant qu'il m'en souvient encore, raconter ce qui s'est passé au Louvre, il y a trente-sept ans.

Le soir du 23 février, Jules Buisson et moi avions rencontré Clément de Ris et Edmond Hédouin qui se rendaient chez Boissard, à l'hôtel Pimodan, dans l'île Saint-Louis, où se débattaient les affaires du jury de la prochaine exposition. Il faut dire que le salon de 1848 était en pleine préparation : les tableaux étaient déposés depuis longtemps dans la galerie du Louvre; l'Institut, le terrible Institut avait commencé ses jugements. Les artistes, comme de coutume, voire plus que de coutume, étaient en effervescence. Villot, Boissard, Jeanron, Clément, avaient été chargés de rédiger les plans révolutionnaires de réforme absolue dont j'ai parlé à propos de ce dernier. Nous débauchâmes pourtant nos deux amis et nous voilà tous quatre, pleins de l'émotion du jour, nous dirigeant vers le quartier de l'Hôtel-de-Ville ; nous avions constaté dans les rues d'alentour de cet Hôtel-de-Ville, un sentiment d'acquiescement aux propositions courant à cette heure-là de ministère Odilon Barrot et Thiers; puis nous remontions la rue Saint-Martin, où l'on rencontrait à chaque pas des patrouilles qui excitaient plus qu'elles ne calmaient le courant des bandes populaires. Nous arrivons au boulevard et nous entrons près du Bazar Bonne-Nouvelle dans un café, où on lisait la *Patrie* à haute voix, en discutant pêle-mêle et d'un ton fort échauffé les nouvelles du soir. Nous resortons sur le trottoir et voyons passer une longue patrouille de cavaliers à manteaux blancs. Le boulevard était sinistre, on rencontrait des gens qui couraient effarés, on parlait de fusillade; c'était apparemment celle du boulevard des Capucines. Nous regagnons notre quartier Saint-Germain par la place des Petits-Pères, dont le poste, à cette heure, n'avait pas encore été envahi, et quand nous sommes rentrés chez nous, Buisson rue de Beaune, moi rue de l'Université, à deux pas de là, j'entends par mes fenêtres sonner le tocsin dans les tours de Saint-Sulpice.

Le lendemain matin on s'éveille fort perplexe. Je vais chez Buisson qui s'apprêtait à rejoindre sa compagnie de la garde nationale, et je me dirige vers le quai du Louvre pour entrer dans le Musée et me mettre à la disposition de M. de Cailleux; mais toutes les grilles étaient fermées, et j'appris plus tard par Eud. Soulié que lui-même n'avait pu pénétrer dans le Louvre qu'en se mêlant au piquet de gardes nationaux chargés de la garde intérieure du Palais et dont

faisait partie ce jour-là M. Pierret, l'ami d'Eug. Delacroix. Je retraversai la Seine pour rôder dans mon quartier ; les voyous démolissaient le petit poste isolé, presque adossé à l'Institut, sur le quai Malaquais et qui n'a plus été reconstruit. Un moment après, voyant, des fenêtres de M. Lafontan, les masses de peuple armé défilant sur le quai du Louvre, je pris le pont des Saints-Pères et tombai, juste à son extrémité, devant le pavillon Lesdiguières, sur un groupe où Champfleury pérorait contre la Régence. Que voulez-vous ? Nous étions si curieux de l'inconnu, et voilà que la Régence ne convenait pas à Champfleury. J'appris quelques heures plus tard qu'on avait vu mon autre ami Baudelaire se promenant dans les bandes avec une carabine sur l'épaule. Jamais les poètes et les gens de lettres ne se sont tant mêlés d'une révolution qui semblait une œuvre de fantaisie.

Laissant la colonne d'insurgés braillards continuer sa route vers les Tuileries, déjà envahies, je me jetai dans la place du Carrousel et tournai à droite vers le Louvre. Avant d'arriver à la place du Musée, je rencontrai le long des baraques en bois, Pradier en veste et pantalon de velours, coiffé d'un large chapeau, et accompagné de deux jeunes femmes, qui revenait de chez M. de Cailleux, et plus loin à gauche, débouchant de la rue des Écuries-du-Roi, des gamins qui traînaient au bout d'une corde un buste de Louis-Philippe. Enfin, entré au Louvre, je me présentai à M. de Cailleux ; il avait auprès de lui Henri Gérard, le neveu du peintre et notre confrère dans l'administration, et Eudore Soulié, qui s'était le matin glissé là, comme je l'ai dit. M. de Cailleux nous chargea aussitôt, Eudore et moi, d'aller ouvrir la porte de la galerie à laquelle frappaient à grands coups les insurgés venus des Tuileries. Ils n'étaient pas nombreux, ni bien menaçants, et dès que nous nous montrâmes à eux, nous n'eûmes qu'à leur dire qu'il était de leur honneur de ne pas toucher aux tableaux des vieux maîtres non plus qu'aux œuvres des artistes qui encombraient le grand salon et la galerie en vue de l'exposition toute prochaine, pour qu'ils nous répondissent du respect du peuple pour les richesses de la nation. A peine deux ou trois gamins s'amusaient-ils à échanger leurs casquettes sales contre les casquettes galonnées de quelques gardiens du Louvre. Plus loin nous en rencontrâmes qui se faisaient traîner par leurs camarades dans le fauteuil à roulettes dont usait madame Adélaïde dans ses visites au Musée. Nous faisions inscrire de loin en loin à la craie par le gardien qui nous accompagnait, sur le parquet de la grande galerie, devant les piles de tableaux destinés au salon : *Respect à la propriété nationale et au bien des Artistes*, et cela suffit pour que pas une œuvre, sauf un pauvre petit méchant tableautin de l'école allemande, ne fut touchée ni endommagée. Nous pénétrâmes dans les Tuileries par la porte du fond de la galerie que nous n'avions jamais vue s'entrouvrir que pour les fils du Roi, quand ils s'aventuraient discrètement à jeter de loin en loin un coup d'œil sur les préparatifs de l'exposition. Ce

jour-là cette porte avait été forcée par le courant de l'émeute, et je ne sais comment, dans une embrasure du passage, se trouvaient posés à terre sur un plateau les reliefs d'un déjeûner destiné sans doute aux officiers de service du palais, et auxquels ils n'avaient guère songé à toucher. La cohue était effroyable dans toutes les chambres et galeries du château ; nous étant avancés jusqu'à la salle du trône, nous vîmes, au milieu des hurlements de forcenés, les draperies de ce trône, — le trône bourgeois, — qu'on mettait en lambeaux. Il y avait déjà dans cette salle des curieux de toute sorte, et nous aperçûmes même Balzac qui y avait pénétré avec un de ses amis, et c'est la dernière fois que je l'aie vu. Les émeutiers, ivres de bruit et de leur trop facile victoire, plus encore que de leur vin bleu, ne sachant que faire de leurs armes, déchargeaient leurs fusils par les fenêtres, au hasard, pour le plaisir, les uns vers le jardin, sur les statues et les cygnes des bassins, les autres vers la place du Carrousel, fourmillante d'envahisseurs, et quelques-unes de ces balles allèrent tomber jusques dans la petite cour du Sphynx, qui formait alors l'entrée du Musée. M. de Cailleux, dès que nous fûmes rentrés près de lui, nous chargea de raccoller quelques hommes sur la place pour en composer un poste de garde au bout de la galerie des tableaux, et ce ne fut pas chose difficile ; les premiers venus que je rencontrai traversant le Louvre le fusil sur l'épaule, au premier mot que je leur dis de la protection du Musée et sur la promesse d'être nourris et désaltérés (la cave du père Jousselin, l'économe du Musée, y passa tout entière en quelques jours), se laissaient conduire et embrigader. Jamais l'on ne vit émeutiers plus débonnaires, et d'humeur plus honnête que ceux de cette première heure de triomphe ; le lendemain, après la nuit passée dans l'orgie des Tuileries, ils étaient bien moins commodes. Je m'échappai un moment jusqu'au quai Malaquais pour y porter des nouvelles ; une brute, à coup sûr sans mal vouloir, y avait logé la balle de son fusil entre les deux fenêtres, et effrayé les pauvres jeunes filles. De là je poussai jusqu'au bout du quai Voltaire, et je fus ému par la première image vraiment révolutionnaire qui me fût apparue ce jour-là ; c'était un grand gars boucher, les manches retroussées, portant une hache sur l'épaule, et tenant par la bride le cheval d'un garde municipal sur lequel était juchée à caliberda une fille de Saint-Lazare, coiffée du casque de ce pauvre municipal certainement tombé dans la fusillade de la place du Palais-Royal. Pendant ce temps-là, un garde national, escorté d'un tambour et se hissant sur l'ombre d'une barricade, ébauchée au carrefour de la rue du Bac et de la rue de l'Université, lisait à quelques badauds une pancarte annonçant la proclamation de la République. Aussitôt la nuit tombée, je regagnai le Louvre. Les scènes les plus étranges s'y succédaient. Tantôt c'étaient de bons émeutiers qui, se souvenant d'avoir pratiqué cette rubrique en 1830, apportaient à M. de Cailleux des pendules, des coffrets vides, et divers menus meubles, sauvés par eux, disaient-ils, du sac des Tuileries, et deman-

daient au Directeur un certificat de leur acte de probité civique, qu'on leur échangeait quelques jours plus tard contre une récompense honnête; et M. de Cailleux multipliait, sans sourciller, ces certificats, dont il nous disait avoir délivré les pareils pour de pareils objets, dix-huit ans auparavant; et de ces sauveteurs il y en eut une procession durant toute la nuit. — Tantôt c'était une faction organisée sous la longue galerie de bois qui, depuis le mariage du duc d'Orléans, était accolée à la grande galerie du Louvre, et pour laquelle on redoutait un incendie. C'est la première faction que je montais de ma vie, et la seule consigne qui y était donnée, outre celle bien entendu, d'écarter les incendiaires, était de ne pas se tenir en perspective derrière les guichets donnant sur la Seine, pour ne pas servir de point de mire aux passants du quai, qui seraient tentés de décharger leurs fusils sur les factionnaires. La préoccupation des incendies était le grand souci de cette terrible nuit. De grands feux étaient allumés ici et là sur la place du Carrousel pour réchauffer les insurgés; l'un de ces feux plus flamboyant que les autres, léchait de ses énormes flammes les murs d'un poste, établi près le pavillon de Rohan. M. de Cailleux qui, de tout le jour, n'avait pas un instant quitté le Louvre et ne savait rien du dehors, m'ayant, vers le milieu de la nuit, envoyé demander des nouvelles des Princes et de son ami Dauzats, à M. Asseline, l'ancien secrétaire du duc d'Orléans, — M. Asseline logeait dans le bâtiment de la rue de Rivoli, qu'on appelait, quelques semaines après, la maison Sobrier, et où nous avons vu, depuis, sous l'empire, la grande aumônerie, puis la direction des Bâtiments civils, — je traversai ces navrants feux de bivouac de l'émeute, dont les fumées tourbillonnaient dans toute la place, et je voyais le long palais des Tuileries tout embrasé de lumières comme par une fête infernale, et des flammèches aux mille étincelles s'échappaient de toutes les cheminées, et deux de ces cheminées étaient en plein incendie. — Quand j'eus rassuré M. de Cailleux sur le départ des Princes et sur Dauzats, je remontai dans la galerie et là, à cette porte dont j'ai déjà parlé, qui communiquait avec les Tuileries, c'étaient d'autres émotions, les unes étranges, les autres abominables. On avait vu arriver, on ne sait comment, un homme saoul comme une grive, armé d'un fusil chargé jusqu'à la gueule; il y avait successivement fourré jusqu'à douze balles, et il voulait encore en ajouter d'autres, en le brandissant à grands gestes autour de lui. Il prétendait venir de Neuilly sans s'être arrêté; il avait à l'arrière de la tête une longue blessure en estafilade, par laquelle le sang coulait abondamment et dont il ne se doutait pas dans son exaltation. On le voulut désarmer de ce terrible fusil qui à coup sûr allait éclater au premier mouvement de l'ivrogne, et tuer ou blesser ses voisins; mais il n'en voulait point entendre parler, et il fallut le prendre par la soif qui le dévorait; on l'acheva avec deux bouteilles du vin du père Jousselin, et l'on n'eut son arme que quand la brute se fut écroulée comme morte sur le parquet. Pour commander ce poste scabreux

de l'extrémité de la galerie, on avait eu la bonne chance de mettre la main sur un élève de l'École polytechnique : son uniforme avait le don, ce jour-là, de méduser l'émeute. Ce qui n'empêcha que, vers les deux heures du matin, un autre ivrogne s'étant présenté, venant des Tuileries, pour sortir par la galerie, chargé d'un paquet douteux, le factionnaire le voulut arrêter, et comme il insistait, le garde croisa la baïonnette. L'autre, comme un furieux, tira son sabre et le plongea net dans le ventre du factionnaire. — Tout cela ne nous disait rien de bon pour l'heure où ces milliers de sauvages, en *delirium tremens*, qui avaient dans une nuit vidé les caves des Tuileries, se baugeant avec leurs femelles de Saint-Lazare sur les lits des Princesses, brisant tout, pillant tout, embrenant tout, chercheraient une issue pour sortir du Palais, et se porter en masse, annonçait-on, vers le château de Vincennes. Le pauvre Louvre, si le tourbillon de cette multitude furibonde et inconsciente prenait le chemin de sa galerie, pouvait voir anéantir en une heure ses plus merveilleux chefs-d'œuvre, et que faire? et qui pourrait le défendre? Nous eûmes l'idée d'aller battre le rappel chez les artistes les plus proches, et de les supplier d'arriver au plus vite avec ceux de leurs confrères qu'ils pourraient raccoler, pour s'interposer avec nous, entre les hordes populaires et les plus pures richesses de la nation. Me voilà, dès la pointe du jour, traversant le Pont des Arts, et courant à la Monnaie pour y réveiller tout d'abord mon ancien camarade de collège, Albert Barre, élève de P. Delaroche, et dont son père fit plus tard un excellent graveur de la Monnaie ; — puis de là chez Buisson, rue de Beaune; puis ensemble chez Hédouin qui se chargea d'aller quérir Célestin Nanteuil et les Gourlier et les Leleux. Il faut dire qu'à cette heure les quais étaient déserts; les Tuileries seules grouillaient, et devant leur guichet passaient tranquillement, sans être inquiétées, deux grosses charrettes chargées de farines. Après ma tournée faite, je regagnai le Louvre, et les artistes presque aussitôt commencèrent à arriver et à se joindre à nous. Par bonheur, nous en fûmes quittes pour nos frais de prévoyance, car l'heure étant sonnée de la prétendue marche vers Vincennes, les Tuileries se vidèrent tumultueusement par la cour du Palais, et aucune bagarre ne troubla la sécurité de notre cher Louvre. Mais les artistes étaient venus ; ils étaient venus en grand nombre, se faisant signe les uns aux autres, et ils y restèrent. Le corps de garde fut fixé au rez-de-chaussée de la cour du Sphynx, sous l'escalier de Percier et Fontaine, dans ce petit renfoncement où, quelques semaines avant, nous enregistrions les tableaux destinés à la prochaine exposition. Qui saurait dire ce qui s'est débité là, au milieu de la fumée des pipes et des cigarettes, de coq-à-l'âne et de charges d'atelier, et de folles billevesées sur l'art, et de discussions passionnées sur l'organisation des artistes, à propos du Salon, dont l'examen par le jury de l'Institut venait d'être si brusquement interrompu et ne devait plus être repris. Et quand la fumée était trop épaisse, on montait dans les galeries et les discussions recommençaient.

J'en ai déjà dit deux mots à propos du Salon de 1880 : « Ziegler, — le gros Ziegler, — paraissait dans la grande galerie et voulait faire l'inventaire des Musées en trois jours; Couture criait : « A l'Hôtel-de-Ville ! » et courait embrasser Lamartine. » — Et cela dura des jours et puis des jours; car les artistes, une fois sortis de leurs ateliers, et n'ayant plus, par les préoccupations publiques, de goût à leur pinceau, revenaient volontiers à ce petit club du Louvre où ils se plaisaient à débattre le sort de leur confrérie, débat qu'ils allaient bientôt continuer à l'école des Beaux-Arts, et dans les étranges réunions de Valentino, de l'Institut et du Palais-Bourbon. Il m'est resté de ce corps de garde du Louvre un petit papier que je m'amuse à transcrire ici pour la curiosité de sa signature : « Veuillez remettre à M. Duvignau un reçu pour un fusil qu'il a apporté hier soir. — Le 1er mars 1848. — *Célestin Nanteuil*, chef de poste (1). » — On se souvient que les journées qui suivirent le 24 février, furent des jours tristes, désagréables, de tempête molle et de bourrasque. Soulié et moi, déjà quelque peu fatigués de ces tournoiements inutiles des artistes dans le Louvre, des propositions à contre bon sens des Ziegler et des brailleries des Couture, et

(1) Puisque me voilà mettant la main dans le sac aux autographes, j'en veux encore tirer celui-ci, d'une signature amie et non moins inattendue. J'avais fait la sottise, le 15 mai 48, d'aller chercher un fusil à la mairie et de m'embrigader dans la compagnie des gardes nationaux de mon quartier, qu'on enferma, pour tout exploit, dans le jardin du Luxembourg; nous faillîmes y mourir de faim. Cela me dégoûta à ce point du métier, que — faut-il l'avouer ? — je fus pendant cinq ans un garde national incorrigible, un déplorable réfractaire; les condamnations du conseil de discipline pleuvaient sur moi, les meilleures excuses n'y pouvaient rien. Et quels juges pourtant! l'un est mort aux galères, ou les avait méritées. J'ai connu à plusieurs reprises les horreurs de l'hôtel des Haricots; si bien qu'à l'un de ces pénibles voyages, ayant été incarcéré dans le cabanon dit des Artistes, demeuré célèbre par les fusinages de Deveria, de Decamps, etc., j'y trouvai, entre autres croquis d'Espagne, mon profil dessiné par Buisson, lequel, par parenthèse, y avait transporté et fort avancé son tableau de la fontaine d'Ocaña. Le traître avait écrit en espagnol ces paroles prophétiques : « Portrait d'un qui ne tardera pas à venir ici. » — Il avait dit vrai, et je passai deux jours avec leurs nuits à tracer sur le plâtre, hélas! trop effaçable, des couplets vengeurs contre mon commandant Dar... J'en eusse dû crayonner, une autre fois, de plus vengeurs encore contre ce Du Sommerard, signataire de l'ordre d'écrou ci-dessous, le même Du Sommerard, je suppose, qui devait être un jour l'un de mes plus chers collègues et confrères, après avoir été l'un des plus brillants, des plus fringants et des plus zélés cavaliers de la Garde nationale : « Je certifie que le sieur De Chennevières (Charles-Philippe), demeurant quai Conti, 15 (17), — 18e bataillon, 8e compagnie, condamné à subir 24 heures de prison, par décision du conseil de discipline dudit bataillon, en date du 26 juillet 1852, est entré à la maison d'arrêt et de discipline de la Garde nationale de Paris, le 17 septembre 1852, à 9 heures et demie du matin, et qu'il y est resté jusqu'au 18 septembre 1852 à 9 heures et demie du matin. — A Paris, le 18 septembre 1852. » — Pendant les préparatifs de l'exposition de 1853, j'allais être contraint de nouveau à me constituer prisonnier, au grand dam de ma réputation parmi les artistes, quand une bonne Princesse qui était là copiant le portrait du baron de Vicq, entendit du coin de l'oreille ma plaintive demande de congé, et se prit à rire à grands éclats; elle me renvoya avec un petit billet au général de Lawœstine qui me raya des cadres, mais au prix de quel sermon du général! Pour lui, qui n'était pas de la Garde nationale était un mauvais citoyen. Princesse, c'est là l'un des services inoubliables que j'aie dus à vos bontés !

de l'indiscipline trop haut parlant des gardiens, nous avions vu, à un certain moment, passer Mérimée et le comte De Laborde en garde national, qui s'en allaient dans les Tuileries chercher les tableaux les plus précieux dont ils savaient la place dans les appartements des Princes, et entre autres la *Stratonice* de M. Ingres. Nous suivîmes le même chemin par la porte que nous savions et parcourûmes les quelques chambres les plus proches du Louvre. Non, je n'oublierai de ma vie le dégoût qui me souleva le cœur : les raffales de vent tourbillonnaient par les carreaux brisés ; les meubles étaient en miettes et ces miettes jonchaient le sol mêlées aux détritus de vases et de bouteilles ; les tableaux déchirés par des coups de sabres ou de baïonnettes ; les tapis et les lambris étaient trempés et pollués d'ordures de toutes sortes, et de tout cela montait au nez une infecte puanteur de bran d'ivrognes. C'était à rendre l'âme ; nous en avions assez, et nous rentrâmes comme effarés. Qu'était-ce pourtant après tout? Une nuit de fête du peuple roi.

Le 26 février, vers les 9 heures du matin, je débouchais de la cour du Louvre dans la petite place du Musée, quand j'aperçus Eud. Soulié qui s'entretenait avec un homme d'assez haute taille, à tête vigoureuse, intelligente, point distinguée, mais où l'on reconnaissait d'instinct un républicain de ce temps-là ; cheveux frisés et ébouriffés, nez carré, forte moustache, longue redingote marron au col relevé, et cravate blanche ; il tenait un fusil sur l'épaule, comme s'il eût monté la garde sur cette place. Soulié me nomma à lui ; c'était Jeanron qui venait de prendre possession de la direction des Musées à lui confiée par Ledru-Rollin. Il me demanda, par manière de conversation, ce qui se passait dans mon quartier. Je lui répondis que je venais de traverser le pont, et que sur la rive gauche, on commençait à replacer les pavés, à nettoyer les rues et à démolir les barricades. Jeanron fit une grimace, comme s'il eût voulu dire que l'on y mettait à son goût trop d'empressement et que les barricades eussent bien pu rester là par prudence quelques jours encore. Cependant le gaillard ne perdit pas son temps et dès que M. de Cailleux lui eut fait remise de son modeste appartement, à l'entresol de la cour du Sphynx et des papiers administratifs, pour se retirer très dignement chez Henry Gérard, qui lui avait offert l'hospitalité dans l'hôtel de la rue Saint-Germain-des-Prés, qu'il tenait du grand peintre son oncle, Jeanron se trouva en quelques heures, et comme par miracle, entouré des aides qu'il attendait ou qui s'étaient convoqués eux-mêmes, et s'enfermant avec eux, entreprit d'urgence son travail d'organisation, personnel et matériel. Ce Conseil de la première heure se trouva composé tout naturellement, outre Longperier, de ceux que Jeanron avait pratiqués chez Boissard à l'hôtel Pimodan, lors des réunions pour la réforme des expositions : Villot et Clément de Ris, puis son ami Sensier, puis Soulié dont on avait besoin pour s'orienter dans la maison, et que Villot connaissait de vieille date par les Pierret, alliés de son beau-frère l'architecte Villa. Jeanron en avait

bien écarté quelques autres dont il ne se souciait pas. La garde des sculptures en bloc fut réservée à Longperier, de Laborde ayant été immédiatement évincé; Villot eut les peintures en remplacement de l'excellent M. Granet qui, il est vrai, s'était toujours mêlé trop insuffisamment de sa conservation; Soulié au premier moment eut les dessins et la chalcographie, mais il ne tarda pas à céder les dessins au paysagiste Jules André, recommandé par Hauréau, vieil ami et ancien complice en républicanisme de Jeanron. Clément ne voulut rien. Les antiquités Égyptiennes ne tardèrent pas à être confiées à un très singulier personnage, aux théories plus que bizarres, Camille Duteil, solide et haut de taille, homme très doux et très désintéressé, bon enfant et disert, républicain passionné, qui se fit tuer bravement en province, en combattant le coup d'État de décembre. Le très tranquille, pauvre et honnête Th. Salmon, le peintre des gardeuses de dindons, fut plus tard utilisé pour Versailles. Sensier, l'homme de confiance de Jeanron, obtint dès le premier jour, l'importante succession du brave M. Davin, notre chef de bureau.

Deux ou trois jours après que M. de Cailleux eut quitté le Louvre, il nous fit savoir qu'il recevrait volontiers ses anciens employés du Musée, pour les remercier et prendre congé d'eux. Nous allâmes tous à l'heure dite chez H. Gérard. O bizarre nature humaine! Ce M. de Cailleux, la terreur et le détesté de la veille, celui que M. Dubois, le sous-conservateur des antiques, le caustique à la dent dure, nommait notre garde-chiourme; celui que l'honnête Davin, n'appelait jamais que « Monsieur », comme s'il eût été son domestique; celui qui naguères à Henry Gérard, aujourd'hui son hôte, adressait devant les gardiens, en pleins préparatifs de l'exposition, au milieu du salon carré, les boutades les plus mal sonnantes; celui que Soulié, aux rares moments où il était appelé par lui pour les notes sur le musée de Versailles ou les premières épreuves du nouveau catalogue de la galerie du Louvre, n'abordait jamais que pâle comme un linge, prévoyant ses cruelles rebuffades; celui qui, racontait-on, avait, au sortir du bain, reçu en caleçon Meissonier pour lui remettre sa médaille; et de qui les employés de ses bureaux avaient si bien appris à recevoir les malheureux artistes de cet air rude, désobligeant, presque grossier, dont j'avais été si fort froissé dès le premier jour; celui qui, pour ma part, avait si durement accueilli mon entrée au Louvre; — quand nous nous retrouvâmes devant lui pour la dernière fois, devant cet homme dont nous ne nous rappelions plus alors que le renom légitime de ferme justice, de probité, d'absolu désintéressement et qui, serviteur fidèle de son roi, le cœur tranquille et sans l'ombre d'un doute sur son devoir, sortait du Louvre si dignement, plein d'honneur et de pauvreté, après trente ans d'austère administration, nous nous sentîmes tous pris d'une émotion profonde; nous avions les larmes aux yeux en lui serrant la main, et Soulié qui avait eu le plus à souffrir de ses rudesses, et le plus à espérer de

son départ, mais qui portait en lui-même l'âme impressionnable et tendre d'une femme, éclata en sanglots que rien ne pouvait arrêter et qui finirent en crise de nerfs. J'ai vu, depuis lors, plusieurs révolutions, et des bouleversements sans nombre de la direction des musées, mais je n'ai jamais assisté à une séparation plus émue d'un chef de service et de ses sous-fonctionnaires. Était-ce le spectacle de la grave impassibilité de l'homme devant l'écroulement de sa haute situation de la veille? Était-ce notre inexpérience de ces sortes de renversements de fortune devenus si communs depuis et quasi journaliers? Était-ce un reste de cet esprit de famille administrative, encore vivace alors et qui s'est si fort émoussé qu'il n'en reste plus trace? — Jamais plus nous ne revîmes M. de Cailleux. Nous savions qu'il s'était retiré dans un galetas, vivant étroitement d'une petite pension que lui faisait le Roi, et s'occupant de chimie pour laquelle il avait toujours eu du goût, témoin le certain vernis inventé jadis par lui et dont on usait au Louvre au grand chagrin de nos tableaux de maîtres. — Il venait, dans ses dernières années, sommeiller fort régulièrement à son académie des Beaux-Arts, où il fut remplacé par notre confrère Ém. Perrin. J'ai regretté depuis, quand le fils du baron Taylor voulut bien me communiquer, pour mon éloge académique de son père, un certain dossier de papiers de famille, que M. Perrin n'ait point connu la très belle série de lettres que M. Taylor recevait de son ami M. de Cailleux durant son expédition d'Égypte à la recherche de l'obélisque de Luxor. Presque toutes se rapportaient aux bouleversements de la révolution de juillet et au changement de fortune de leurs amis communs; très respectueuses des grandeurs tombées. L'émeute qui dix-huit ans plus tard regrondera autour du Louvre ne l'a pas en 1830 troublé outre mesure; peu ou point d'inquiétudes pour leur propre avenir; on sent, Dieu merci, que leur ami Atthalin sera là pour les sauvegarder dans la nouvelle maison du Roi; l'âme reste haute, dédaigneuse et ferme, et j'ai pu déjà citer cette phrase datée du 24 octobre 1830 : « Nous autres bonnes gens, qui voulons le bien pour le bien, qui nous occupons de gloire, nous vivrons gueux et mourrons misérables. » Souhaitons pour M. de Cailleux que le fils du baron Taylor, quand il écrira les mémoires projetés sur son père, n'oublie pas de citer tout du long, ces lettres fort intéressantes pour l'histoire du certain monde qui alors gravitait autour du Louvre, et qui font tant d'honneur à ce courageux bourru.

Jeanron avait toujours été dans le monde des artistes, un être assez particulier. D'abord c'était un peintre démocrate, et la graine, dans ce temps-là, en était rare encore. Il avait été, dès sa jeunesse, mêlé d'outrance à la politique, et à toutes les sociétés secrètes, et à toutes les conspirations, et à toutes les émeutes; mais il était aussi de ceux, espèce assez commune, qui s'entendent très bien à sortir sains et saufs de l'arrière d'une barricade. Combattant de

1830, combattant de 1832, et alors il s'était dérobé aux poursuites dans la maison de Sirey, le fameux jurisconsulte, et de là son mariage. Confident et élève du Buonarroti (le dernier neveu de Michel-Ange, et l'historien et complice de Babeuf), intime ami de Godefroy Cavaignac, partant lié de près avec le général son frère, il faut lire la profession de foi qu'il publia, tout comme un autre, en avril 1848, au moment des premières élections, pour se rendre compte de la langue et des titres politiques du personnage. Le goût qu'il avait toujours eu pour les bavardages de clubs, clubs révolutionnaires ou clubs d'artistes, et où il aimait à se dépenser, avec sa forte voix un peu faubourienne, en propositions toujours osées, parfois réalisables, avait, l'on n'en doute pas, fait grand tort à sa peinture. Cependant cette peinture n'était pas la première venue : elle pouvait paraître brutale, et cherchant le vulgaire, mais elle n'était pas bête. Elle était rousse, et cuite, et rissolée, toute de pratique et de mémoire et la nature n'y était pour rien ; elle visait à l'énergie, au Rembrandt, et au Caravage, plutôt encore au Salvator Rosa. Comme il était né à Boulogne, en 1810, il se disait élève de Souchon de Lille, mais plus souvent il prétendait avoir étudié sous Sigalon, et c'était une manière de se poser entre les vigoureux. Mais encore une fois, son vrai modèle était Salvator, c'est-à-dire un maître tout de rudesse et de fantaisie, dans ses conceptions, et qui a constamment joui d'une bonne renommée parmi les révolutionnaires pour son aventure de la conspiration de Naples. Il va sans dire que, dès le début, Jeanron s'était voué aux sujets d'émeutes, et dans cette première manière, le musée de Caen conserve de lui un tableau de petits voyous parisiens auprès d'une barricade, qui n'est certes pas sans valeur. Son dessin était ferme et anguleux, tout de *chic*, et il était l'illustrateur né de l'*Histoire de dix ans,* de L. Blanc. Plus tard, il aborda tous autres sujets, mêmes les bibliques, où il pouvait pasticher, selon son instinct, ses maîtres préférés. Puis on le retrouve associé à son corépublicain Léclanché, pour une traduction de Vasari, traduction fort utile d'ailleurs à l'immense majorité des amateurs français ignorants de la langue italienne ; Leclanché traduit, Jeanron recopie les petits portraits placés par Vasari en tête de ses notices ; puis il est censé fournir des notes et des commentaires pour ces notices ; il n'y avait à cela qu'un embarras : Jeanron, bon bavard et estheticien en chambre, se sentait en réalité fort étranger à l'érudition spéciale et précise qu'il fallait pour un tel travail ; mais personne ne savait plus dextrement glisser sa besogne au prochain, tout en s'en réservant l'honneur, et celle-ci il la remit à Kolloff, très au courant des recherches et de la littérature d'art allemandes ; au bout de quoi, le nom de Jeanron, inscrit sur la couverture de la publication, lui donna parmi les artistes la réputation d'un docteur. C'est encore ainsi que, lors des longues discussions, à l'Hôtel Pimodan, sur l'organisation projetée des Salons, durant les semaines qui précédèrent les journées de février,

Jeanron, fort mêlé par son bagout à ces grands projets révolutionnaires des peintres et des sculpteurs, avait été chargé de formuler avec Villot et Boissard les conclusions des débats; mais il trouva moyen de repasser à Clément de Ris la rédaction du chapitre de règlement qui lui incombait. Il lui suffisait que la part prise par lui à ces débats l'eût mis bien franchement en vue parmi les artistes, et ses vieilles relations avec Ledru-Rollin, Recurt, Flocon, Marrast et les Cavaignac aidant, la vocation de Jeanron à la direction des musées était, comme naturellement, sortie des pavés de 1848.

A peine était-il assis à son bureau de ministre de l'Intérieur, le jour même du 24 février, Ledru-Rollin avait signé l'arrêté suivant : « Tout ce qui concerne la direction des Beaux-Arts et des Musées, autrefois dans les attributions de la Liste civile, constituera une division du ministère de l'Intérieur. Le jury chargé de recevoir les tableaux aux Expositions annuelles sera nommé par élection... Le Salon de 1848 sera ouvert le 14 mars. » Et par un autre arrêté, daté du 29 février, « le citoyen ministre de l'Intérieur charge le Directeur du Musée national du Louvre d'ouvrir l'Exposition de 1848 sous le délai de 15 jours. Tous les ouvrages envoyés cette année seront reçus sans exception. Tous les artistes sont convoqués à l'École nationale des Beaux-Arts, le 5 mars 1848, à midi, pour nommer une commission de 40 membres, savoir : 15 peintres, 11 sculpteurs, 5 graveurs, 5 architectes et 4 lithographes, chargés avec le concours de l'administration du Musée national, du placement des ouvrages à exposer.» — Ainsi dès le premier jour, les deux grandes conquêtes sont faites : l'élection par les artistes du jury d'admission, et le placement des ouvrages par les délégués des exposants. Le reste viendra de soi après de longs tâtonnements. Et ici il faut rendre honneur aux artistes et au bon mouvement de leur premier suffrage. Savez-vous quelle liste éclatante sortit de ce scrutin du 5 mars, à ne parler que des peintres : Léon Cogniet, Ingres, E. Delacroix, H. Vernet, Decamps, Robert-Fleury, Ary Scheffer, Meissonier, Corot, P. Delaroche, J. Dupré, E. Isabey, Drolling, H. Flandrin, Roqueplan ; et les supplémentaires c'étaient : Isabey père, Brascassat, Théodore Rousseau, Couture, Abel de Pujol. Que peut-on imaginer de plus large, de plus loyal, de plus impartial, et en vérité de plus grand ? Inutile de dire qu'une si noble équité, après s'être maintenue pendant deux Salons, alla s'affaiblissant, peu à peu toutefois et comme à regret. Il est juste d'observer que quasi tous ces illustres ou leurs équivalents nous manquent aujourd'hui ; mais avouons que, par la seule pente irrésistible du suffrage universel vers le moindre, nous avons bien changé tout cela ; et le plus bas niveau, celui auquel on viendra, n'est pas encore atteint.— Les Musées et celles des commandes qui s'y rattachaient, avaient tout d'abord, avec les Expositions, rejoint au ministère de l'Intérieur, l'ancienne division des Beaux-Arts qui y fonctionnait de vieille date, et qui des mains de Cavé, passait à celles de Ch. Blanc, après l'apparition éphémère de Gar-

raud, que j'ai racontée ailleurs. Cette réunion de tout ce qui touchait aux Beaux-Arts attribuée au ministère de l'Intérieur était à nos yeux une combinaison illogique et déplorable, et je ne pus m'empêcher, quelques semaines plus tard, d'en expliquer mon sentiment sous forme d'une pétition « à l'assemblée nationale, sur la nécessité de transférer l'administration des Beaux-Arts du ministère de l'Intérieur à celui de l'Instruction publique (1) ». Je l'insérai dans le *Corsaire* du 24 mai 1848;

(1) Voici d'ailleurs cette pétition :

« A l'Assemblée nationale. Sur la nécessité de transférer l'administration des Beaux-Arts du ministère de l'Intérieur à celui de l'Instruction publique.

« Citoyens représentants, l'un des premiers devoirs de vos comités sera de reviser l'organisation de l'administration publique d'après les règles pures de la raison et de la justice, tâche qui se bornera le plus souvent à ramener chaque département administratif à sa pensée créatrice et constitutive, qu'il a corrompue ou transformée depuis 1792.

« C'est pourquoi, je crois devoir dès aujourd'hui, vous signaler l'un des vices capitaux de l'organisation actuelle, et vous en proposer le remède motivé avec ce projet de décret :

« L'Administration des Beaux-Arts sort des attributions du ministère de l'Intérieur, pour entrer dans celles du ministère de l'Instruction publique.»

« En effet, les Beaux-Arts, citoyens représentants, n'eussent jamais dû être séparés de l'Instruction publique, et ma proposition s'appuie à la fois sur les éternels fondements du sens commun, et sur les traditions de la première République Française, sources précieuses d'institutions logiques.

« Dans les premiers jours qui suivirent la Révolution de Février, quelques écrivains demandèrent qu'il fut créé un ministère spécial des Beaux-Arts ; les écrivains comprenaient sans doute instinctivement que l'administration des arts se trouvait au ministère de l'Intérieur déplacée et en souffrance, mais ne se rendaient certes pas compte des causes simples du mal.

« Ne multiplions pas sans nécessité absolue les grands rouages de l'administration supérieure. Il n'est pas plus besoin d'un ministère spécial des Beaux-Arts, qu'il n'est besoin d'un ministère spécial du travail ; il ne s'agit que de leur faire respirer à suffisance un air salubre et naturel, et de les ramener, les beaux-arts comme le travail, à leur ministère propre, en élargissant et en en affermissant les principes et les garanties.

« La haute administration était beaucoup moins divisée dans les premières années de l'ère révolutionnaire qu'elle ne l'a été depuis. Le comité d'instruction publique institué par la Convention avait sous sa dépendance et son active impulsion toutes les commissions conservatrices des monuments d'arts et de sciences. Le ministère de l'Intérieur, sous le Directoire encore et sous le Consulat, avait gardé, parmi ses attributions multiples, la direction de l'Instruction publique, et sous ce même titre il continuait à gouverner les beaux-arts. — L'on suit tristement la variation des titres que prit de l'an V à l'an VIII de la République, la cinquième division du ministère de l'Intérieur, de laquelle dépendait l'administration du Musée central des arts, car ces diverses dénominations montrent le discrédit graduel avec lequel on considéra les beaux-arts, et comment la pensée gouvernementale s'habitua peu à peu à séparer faussement l'idée des arts de celle d'instruction publique. En l'an V, la cinquième division du ministère de l'Intérieur s'intitulait *Direction générale de l'instruction publique ;* le directeur général était Ginguené. — Dans cette même année, le bureau qui correspondait avec le Louvre était le *bureau des Musées, bibliothèques et Conservatoires.* — En l'an VI, ce bureau gardait encore son titre à peu près intact : *Bureau des Musées-Bibliothèques.* En l'an VII, la cinquième division était encore celle des *Établissements littéraires;* — mais dès cette année VII et dans l'an VIII, celui de ses bureaux dont le Louvre prenait les ordres, s'appelait *bureau des beaux-arts et des Fêtes nationales,* dénomination qu'il continua à porter fort longtemps.

« Certes, depuis cette époque, les beaux-arts eussent encore été trop heureux et trop honorés si on eût laissé leur pensée jointe à celle des fêtes nationales. C'était, en ce temps surtout, un beau et large rôle qu'ils n'ont même plus joué depuis lors. Mais il y

et comme je reconnaissais que l'organe manquait d'autorité, je le fis tirer à part pour répandre mon idée et la faire parvenir jusqu'à sa destination. Cette prétention était d'un jeune homme, et il a fallu une heure extraordinaire de bon sens à la troisième république, et une vraie clairvoyance démocratique aux deux

avait déjà loin pour eux, comme dignité et comme gravité, d'être associés aux fêtes nationales, au lieu d'entrer en partage avec les bibliothèques et les conservatoires de sciences dans le but magnifique et vraiment orgueilleux de l'instruction publique d'alors. Car savez-vous, citoyens représentants, quelle idée la Convention se faisait de l'instruction publique, à quelle hauteur elle la considérait, et quelle en estimait les moyens? Lisez ces lignes que j'extrais de l'*instruction sur la manière d'inventorier et de conserver dans toute l'étendue de la République tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement, proposée par la commission temporaire des arts, et adoptée par le comité d'instruction publique de la Convention nationale* (an II de la République).

« Les objets qui doivent servir à l'instruction du peuple méritent toute l'attention des vrais amis de la patrie; on les trouvera dans les bibliothèques, dans les Musées, dans les cabinets, dans les collections sur lesquelles la République a des droits, dans les ateliers où sont rassemblés les instruments les plus nécessaires à nos besoins, dans les palais et dans les temples que décorent les chefs-d'œuvre des arts, dans tous les lieux où des monuments retracent ce que furent les hommes et les peuples, partout enfin où les leçons du passé fortement empreintes peuvent être recueillies par notre siècle qui saura les transmettre, avec des pages nouvelles, au souvenir de la postérité. — Tous ces objets précieux qu'on tenait loin du peuple et qu'on ne lui montrait que pour le frapper d'étonnement et de respect, toutes ces richesses lui appartiennent. Désormais elles serviront à l'instruction publique; elles serviront à former des philosophes, des magistrats éclairés, des agriculteurs instruits, des artistes au génie desquels un grand peuple ne commandera pas en vain de célébrer dignement ses succès, des professeurs qui n'enseigneront que ce qui est utile, des instituteurs enfin qui, par une méthode vigoureuse et simple, prépareront de robustes défenseurs de la République. »

« Heurtaut Lamerville, entretenant, en l'an VII, le Conseil des Cinq-Cents de la création d'écoles des Beaux-Arts dans les départements, lui parlait à la fois au nom de deux commissions d'instruction publique et d'institutions républicaines.

« L'Empire créa pour l'instruction publique un ministère spécial; l'instruction publique valait bien cela. Mais M. de Fontanes n'envisagea l'instruction publique qu'au point de vue le plus étroit; il crut que la science des livres était tout son gouvernement, et négligea tout ce qui, en dehors de la lettre écrite, pouvait parler à l'intelligence un langage vivant et élevé. Il ne fit donc sortir du ministère de l'Intérieur que le personnel et l'administration des Lycées et des Académies, laissant à ce ministère les Beaux-Arts et les théâtres, c'est-à-dire la moitié de son autorité et de ses ressources.

« Or, le ministère de l'Intérieur n'ayant plus dans ses attributions l'intégralité de ce grand département d'instruction publique et n'en ayant plus conservé par erreur qu'un démembrement, ne songea plus à comprendre l'esprit et les besoins de cette partie désormais secondaire et toute à part de son administration, et ne la considéra trop souvent que comme bonne à exploiter au bénéfice de ses autres divisions; de là ces donations d'objets d'art réparties à diverses époques entre des villes non en mesure du degré de lumières et d'instruction qu'elles réclamaient, mais en récompense de services civils ou militaires, glorieux ou deshonnêtes.

« De tels abus doivent être tranchés vifs par le régime républicain, et la raison qu'il doit consulter en tout, doit remettre, je l'ai dit, en son vrai lieu et dans ses justes limites chaque grande division de l'administration générale. Le ministère de l'instruction publique est appelé à un développement immense par la Révolution de Février. En lui reposent, pour bien dire, mieux qu'en tout autre les destinées durables de la nouvelle République. Il faut donc lui rendre tout son privilège, toute son importance, toutes ses annexes logiques, toutes ses armes, toute sa puissance; et la première force à lui restituer, ce sont les Beaux-Arts. Les artistes et les collections d'art ne seraient plus, de la part d'un minis-

esprits de Gambetta et de Jules Simon pour aboutir d'accord à une telle conclusion saine et féconde, au lendemain même du 4 septembre.

Jeanron, avec une suprême adresse, s'était dégagé de toute responsabilité envers l'exposition des artistes. Nul cette année-là, lui étant chargé du salon, ne pouvait se dire blessé par un refus, puisque tous étaient admis, tous allaient être placés par leurs pairs. Pour l'avenir, ils seraient les électeurs de leurs juges. On sait ce que fut cette fameuse exposition de 1848, et le souvenir est resté légendaire de l'enfant dans le buisson de roses, et de la tête d'arabe et de vingt autres de pareille force. Ce fut un éclat de rire immense, et les bons tableaux de ce Salon, — et il n'en manquait pas, — furent loin d'obtenir le même succès que les grotesques. Leçon utile d'ailleurs et péremptoire pour les Salons qui devaient suivre. Mais encore un coup Jeanron n'en souffrit pas ; et s'étant tiré si habilement d'un premier pas qui pouvait lui être si scabreux, il compléta son débarras, en obtenant que les expositions ne se feraient plus au Louvre, et que ses galeries et salons n'appartiendraient plus dorénavant, et sans intervalle, qu'aux chefs-d'œuvre des maîtres anciens. On se rappelle en effet que jusqu'en 1848, le grand Salon, la grande galerie, six semaines avant l'ouverture des expositions, étaient fermés au public et envahis par des charpentiers qui dressaient devant les merveilles de l'art ancien des murailles de madriers et de planches sur lesquelles on appliquait les deux mille cadres bons ou méchants de l'école vivante, et, quatre mois durant l'Europe entière était privée de l'admiration de nos plus précieuses peintures, et nos artistes de l'étude de leurs plus utiles modèles. Sans parler des dangers vraiment terribles que couraient chaque année, par les manœuvres hâtives d'aussi rudes ouvriers, nos Raphaël, nos Titien et nos Rubens. En congédiant à jamais du Louvre, ces Salons annuels, habitués à son hospitalité depuis

tre affairé avant tout des plus hautes questions politiques de la France, l'objet d'une attention distraite et d'une protection négligente. Le ministère de l'Instruction publique, quand il aurait reconquis l'administration des Beaux-Arts, partagerait sa sollicitude entre les artistes et les savants. Les arts, qu'il s'habituerait vite à estimer comme son influence la plus brillante et la plus profitable, sauraient exiger de lui la large moitié de son intérêt et de ses travaux. — Le bon sens public et comme une sorte d'instinct n'a jamais cessé d'indiquer la nécessité de fusion des arts et de l'instruction : dans les villes de province, les Musées sont toujours logés sous le même toit que les bibliothèques.

« La vue fréquente d'objets d'art d'un goût pur et élevé agira plus vivement pour l'éducation et la moralisation du peuple que cinquante traités de morale et de science. C'est par les yeux que l'homme se prend toujours, et la jouissance des beaux tableaux l'amèneront à la digestion des bons livres et des saines pensées. Votre jugement individuel développera et multipliera en vous, citoyens représentants, les considérations que j'indique ici sommairement, et vous rendra évidente cette vérité que les beaux-arts souffrent de la position illogique qu'ils occupent au ministère de l'Intérieur, et demandent à retourner à leur gouvernement naturel et légitime, le ministère de l'Instruction publique, avec autant d'instance que l'instruction publique les réclame pour reconquérir sa véritable valeur, ses larges bases, et les grands moyens d'action par lesquels elle compte amener le peuple français à la réalisation des plus beaux rêves de bonheur et de gloire.

« Ph. de Ch. »

cent cinquante ans, et en les renvoyant aux palais les plus proches, vidés, pour un temps, par la Révolution, aux Tuileries en 1849, au Palais-Royal en 1850, Jeanron rendit un immense service à la maison qui lui était confiée, et ce jour-là seulement il fut maître chez lui.

J'ai déjà raconté, dans le chapitre de M. de Nieuwerkerke, avec quel entrain, dès le lendemain du Salon de 1848, Villot, Longpérier et leurs collègues, sous la conduite de Jeanron, menèrent la réorganisation des galeries et des salles du Louvre : l'ordre chronologique établi dans le classement de chacune des grandes écoles ; le Salon carré transformé en vaste *tribune,* ou choix de chefs-d'œuvre de toutes ces écoles, à l'imitation de la *Tribune* de Florence, et ne lui cèdant en rien par la qualité prodigieuse des œuvres ; le Salon des Sept-Cheminées réservé, après sa décoration projetée, pour la réunion des toiles maîtresses et à jamais populaires de David et de ses élèves et de Prudhon et de Géricault ; — les colosses égyptiens mis en branle et s'emparant magnifiquement de la salle grandiose, où nous avions, depuis tant et tant d'années, l'habitude de voir s'empiler les plâtres et les marbres des expositions annuelles ; les dessins commençant à subir un premier épluchement et une première toilette ; la chalcographie enfin révélée au public après avoir été mise sous le boisseau durant cinquante ans, si bien que les amateurs ignoraient son existence et que quelques marchands seulement savaient le chemin de son dépôt et le cachaient de leur mieux à leurs confrères, se réservant de vendre fort chèrement aux collectionneurs, les épreuves de nouveau tirage pour des épreuves de l'autre siècle. — Et dans tous les coins du Palais, ce fut même remue-ménage, même secouement de la poussière ancienne.

J'aurais le droit d'avoir quelque rancune contre ce malheureux Jeanron : il m'a fait perdre deux années de ma vie, et non des moins alertes. Je veux parler de la création des inspecteurs de musées de province. Il me berna, profita de l'idée pour satisfaire ses amis, ou du moins les ministres et personnages d'influence dont il pouvait attendre protection, et quand le tour fut joué, pour m'ôter tout crédit à crier, il me rabattit au plus bas dans les bureaux, où je fus chargé de distribuer des cartes aux copistes ; et de fait, jeune et impuissant que j'étais, je n'eus plus qu'à espérer son départ. Dans cette affaire il fut injuste, et pour si peu qu'il eût confiance dans l'idée, il devait penser que je l'eusse mieux servi que ses quatre inspecteurs ensemble ; mais au demeurant, rien dans le passé ne me rattachait à lui ; de près ni de loin je ne lui étais de rien ; il eut la bonhomie, quoique me sentant blessé, et mal relégué, de me laisser dans mon coin, où plus tard M. de Nieuwerkerke a pu me retrouver ; j'avais eu un moment la pensée de me retirer du Louvre et de lui faire, moi tout petit, une guerre acharnée ; les griefs ne m'auraient pas manqué ; le baron Taylor m'en dissuada et me donna là un conseil de grande expérience. Il me faut donc, en fin de compte, lui garder une certaine obligation à ce Jeanron, et dans ses dernières années affligées par

la terrible gêne et par la maladie, je lui prouvai de mon mieux que je comprenais ce que je lui devais, pour ne point m'avoir poussé hors du Louvre après m'avoir dérobé et ce que devait la direction des Beaux-Arts à celui qui avait été deux ans, et non sans réels services, directeur de nos musées nationaux. — L'inspection des musées de province, en voici l'histoire :

Dès mes premières recherches sur les peintres provinciaux, j'avais été conduit naturellement à m'occuper beaucoup des musées de la province. J'avais écrit à droite, à gauche, des études telles quelles sur les musées de Lyon, de Rouen, de Cherbourg, etc.; mes *Observations sur le Musée de Caen* ne vinrent que plus tard en 1851; mais dès 1847, immédiatement après mon premier volume des *Peintres Provinciaux*, j'avais conçu le projet d'une grande publication sur les musées de province; le prospectus en avait même été imprimé à Caen, in-4°, chez F. Poisson, sous la surveillance de mon cher et vénérable ami Trébutien, avec le millésime de 1848, et une belle lithographie par G. Bouet d'après le fameux *Sposalizio* de Perugin. L'on voit qu'il s'agissait tout d'abord du musée de ma région, et le titre de ce volume de début devait être : « Musées de province. Notices historiques sur le musée de Caen et sur ses principaux tableaux, accompagnées de dessins lithographiés par M. Georges Bouet... » Ce beau projet fut coupé court par la révolution de février ; mais la lithographie de Bouet fut utilisée plus tard dans la plaquette des *observations* sur ce même musée, en même temps que l'eau-forte que me grava Villot d'après la *tentation de saint Antoine* de Véronèse, dessinée par lui au cours du voyage qu'il avait fait jadis en Normandie avec Eug. Delacroix. — Je me trouvais donc l'esprit tout éveillé de ce côté, tout échauffé et déjà passablement armé et renseigné, quand la venue au Louvre d'une nouvelle direction, avec un esprit rajeuni, qui semblait disposé aux choses nouvelles, me mit en tête toute une impulsion nouvelle à donner à ces musées. Jeanron n'était pas là depuis dix jours, quand dans un grand galetas, alors inoccupé, du Louvre et qui avait servi jadis à M. Granet, pour l'un de ses ateliers préférés, à cause des grandes charpentes qui le traversaient et du jour à tabatière qui l'éclairait bizarrement, je fis transporter tout ce que les archives du Louvre contenaient de cartons bourrés de paperasses sur les musées des départements et de correspondances échangées de plus vieille date avec les municipalités et les conservateurs de ces collections. Je me pris à feuilleter tous ces documents avec mon entrain de ce temps-là, sans être distrait dans ma besogne par d'autres visites que celles des souris qui me couraient entre les jambes et que je nourrissais des miettes de mon goûter, ni par d'autres exercices que ceux de la gymnastique que je faisais de l'une à l'autre de ces vieilles poutres monumentales. Villot dans les dernières années de l'empire, avait installé dans cette vaste cachette, située à l'angle sud-est du Louvre, son vrai cabinet de travail, et c'est là qu'il se retirait, loin des curieux, pour dessiner ou écrire les notices de ses

derniers catalogues et ses rapports administratifs. Mais les souris n'y étaient plus; autrement ses études peintes, ses portefeuilles de dessins, ses livres, ses partitions de musique et ses estampes auraient éprouvé beau ravage. — Dès que j'eus de mon mieux dépouillé mes dossiers, je rédigeai rondement et de verve mon « rapport au citoyen Ministre de l'Intérieur, sur la nécessité de placer les musées des départements sous la protection et la surveillance du directeur des musées nationaux résidant au Louvre ». — On a beaucoup, depuis, rabâché sur ce sujet des musées de province, et Clément de Ris en a écrit un bon livre, compendieux et fort utile, mais à ce moment je ne pense pas qu'on eût encore offert à l'étude des renseignements précis et de source certaine sur l'organisation première de ces musées, sur les provenances diverses des œuvres dont ils s'étaient composés à leur origine, et sur la part qu'y avait prise, avec ses règlements bien déduits, et ses réserves nettement formulées, le gouvernement central de la République de 1794.

Dans ce premier rapport, du mois de mars 1848, après avoir défini les attributions logiques du directeur des musées nationaux, je rappelais comment « l'idée d'établir au Louvre, en galerie publique, les tableaux du cabinet du roi, avait préoccupé, sous Louis XVI, les derniers jours de l'antique monarchie. La République acheva, au milieu des plus grandes tempêtes politiques qui aient jamais agité le monde, les apprêts de cette collection superbe; par décret du 27 juillet 1793, elle en ouvrit avec orgueil les portes à la nation, et ne tarda pas à substituer à son premier titre de *Muséum français,* celui de *Musée central des Arts.* Vous n'ignorez pas comment la fermeture des monuments religieux, l'abolition de l'académie de peinture et sculpture, l'envoi de commissaires de la République dans quelques départements du midi, comment surtout nos butins de conquêtes en Belgique et en Italie, produisirent dans le Louvre un encombrement merveilleux. De là, comme première succursale, un *Musée spécial de l'École française,* à Versailles, qui ne fut dissous qu'avec la République consulaire. Dans les premières années de la République, on ne s'occupa guère que de disposer sur les parois du Louvre les plus précieux chefs-d'œuvre de tous les pays. Mais en l'an VII, on trouve à la fois plusieurs pensées données à la création de musées dans les départements, et à leur dotation par le musée central. » — Et après avoir raconté les premières concessions du Louvre à la province, et particulièrement celles magnifiques de 1803 à 1805, et de 1811, où 950 tableaux, provenant de l'ancienne collection royale, des églises de Paris et des conquêtes de nos armées en Lombardie, à Venise, à Parme, à Bologne, à Florence, à Perouse, et à Rome, à Anvers et à Bruxelles, jusqu'à Munich et à Vienne, furent répartis entre les vingt-deux musées de Nancy, Lille, Toulouse, Nantes, Rouen, Lyon, Strasbourg, Dijon, Mayence, Bordeaux, Marseille, Genève, Caen, Rennes, Bruxelles, Montpellier, Tours, Grenoble, Angers, Le Mans, Autun et Amiens, —

j'expliquais comment, « par les termes mêmes du rapport d'Heurtaut Lamerville, et du prêt conditionnel fait à la ville de Grenoble (en l'an VII), il était clair qu'il entrait dans la pensée de la République de former de tous ces musées des départements un système de rayonnement des arts dans les divers points du territoire français, système admettant évidemment unité d'impulsion, centre actif et fécondant... » Ce système avait été vicié successivement par l'insouciance du premier Empire saturé de trop de richesses, puis par la loi d'apanage qui, isolant le Louvre de la province, avait fait de lui la plus riche parure des diverses listes civiles de la royauté constitutionnelle. « Les musées de province, livrés à eux-mêmes par l'oubli que le musée central témoignait tacitement de ses droits, et ayant, dans leur éloignement, essayé et reconnu leur indépendance pleine et isolée, s'habituèrent peu à peu à en faire acte, et ces actes par malheur ont eu et ont encore chaque jour des conséquences irréparables. Dans les conditions présentes, tout directeur ou conservateur d'un musée dans les départements, est omnipotent pour le bien, mais surtout pour le mal de sa collection : point de contrôle, point de commission qui l'observe et le gouverne ; rien qu'une responsabilité fictive. En fait, je ne dis pas en droit, il peut restaurer, c'est-à-dire détruire ; il peut prêter aux églises, c'est-à-dire donner ; il peut même vendre, prétextant à son conseil municipal, peu capable souvent de juger de la valeur véritable des choses d'art, un échange contre des tableaux nouveaux. Enfin il pourra tarder quarante ans à composer le catalogue d'une importante collection. De tous ces faits des exemples se citeraient aisément... De la création imparfaite des musées de province qu'est-il advenu ? ignorance et mépris des départements pour leurs richesses d'art, désolation amère des savants européens sur tant de merveilles qu'ils ont crues perdues et détruites. Ne semblerait-il pas juste et naturel qu'une sollicitude légale, intelligente, modérât l'arbitraire ou activât parfois l'incurie paresseuse de quelques conservateurs, empêchât la destruction et la mise au grenier des chefs-d'œuvre de nos vieux maîtres dispersés aveuglément, sans condition de reprise en cas d'abus, entre tant de collections municipales, oublieuses et insoucieuses d'art, chicanières, avares et irresponsables... ? » — Aussitôt mon rapport mis au net, Soulié le porta à Jeanron et lui en expliqua la portée, les rouages et les conclusions. Le directeur, entrevoyant le parti qu'il en pourrait tirer pour lui-même, se saisit immédiatement du cahier et me fit affirmer par Soulié qu'à coup sûr il ne manquerait pas de m'assigner un bon poste d'action dans la conduite de cette grosse et très délicate affaire. J'avouerai que sur cette parole je dormis quelques jours tranquille ; mais hélas ! l'illusion ne fut pas pas longue. Le 10 avril 1848, le *Moniteur* insérait un rapport signé de Jeanron, et qui, sauf quelques lignes appartenant à la phraséologie administrative, particulière à mon directeur, n'était que la reproduction littérale de mon travail. Et voilà qu'en conséquence de ce rapport, quatre inspecteurs des musées de province étaient

nommés : Decaisne, recommandé par Lamartine dont il avait peint le portrait en pied, exposé peu avant, le portrait à la levrette; — Delattre, le peintre spécial des ânes et ânons, recommandé par Ledru-Rollin ; — Dubois, peintre de marines de troisième ordre, sur la recommandation d'Elias Regnault et des Lasteyrie; ce Dubois était mal noté, je m'en souviens, auprès des gardiens du Louvre, pour avoir exigé de l'administration (il en avait le droit), le payement d'un assez méchant tableau de lui, endommagé par le voisinage d'un poêle, lors du dépôt des ouvrages à l'un des derniers Salons; le tort de l'artiste avait été d'abuser un peu de son malheur et d'estimer sa toile mille francs; mille francs, dans ce temps-là, c'était un gros prix, et M. de Cailleux avait fait solder à Dubois cette somme par les gardiens coupables de l'imprudence; jugez si Dubois leur était cher. — Le quatrième de ces inspecteurs était Séchan, l'habile peintre décorateur, patronné par les Bertin et le *Journal des Débats*. Pas un de ces quatre ne savait le premier mot de la besogne pour laquelle ils étaient choisis; et ils ne s'y entêtèrent point. Il leur suffit longtemps de toucher les appointements de leur titre. Cependant deux plus avisés cherchèrent comment motiver leur fonction et ces appointements : Dubois s'accola au bureau des Beaux-Arts, et se fit son inspecteur intime auprès des artistes; il allait constater l'état des commandes dans leurs ateliers; et cette charge, en se faisant modeste personnage et très actif, et roulant de quartier en quartier dans son petit cabriolet, il la garda jusqu'à sa mort. — Séchan, artiste de grand goût et d'intelligence et de relations plus relevées, très habile tapissier comme on eût dit au siècle dernier, et comme l'avait fait la spécialité de son art, se fit confier l'organisation du Salon de 1850, la première qui s'ouvrit au Palais-Royal; il en dirigea l'aménagement et il y fit merveille. Dans tout cela, il est vrai, l'inspection « des musées de province » avait sombré; en janvier 1852, M. de Nieuwerkerke m'en renouvela le titre ; mais le titre sans budget spécial, et jamais un crédit de cent écus ne m'a été ouvert pour aller m'assurer de mes yeux que les musées de Strasbourg ou de Rennes, de Lille ou de Montpellier avaient un catalogue et dans quel état le conservateur municipal y conservait les chefs-d'œuvre commis à ses soins.

Mais dans le premier moment je ne m'étais point tenu pour battu. Très mortifié au fond de l'âme de la duperie que me faisait-là Jeanron, plus encore par le choix ridicule des inspecteurs auxquels il confiait l'exécution de mon projet, que pour le tour de passe-passe joué à moi-même, j'avais une telle foi dans mon idée, que je ne me rendis pas du premier coup. J'essayai pour ma malheureuse inspection des musées, un sauvetage impossible. Sans sourciller et comme de gaieté de cœur, je rédigeai un nouveau rapport, et beaucoup plus étendu et plus minutieux que le précédent, « au directeur des Musées nationaux, sur les diverses fonctions des inspecteurs, délégués par l'administration des Musées du Louvre, et sur les relations qu'ils doivent établir entre les musées des départements et

l'administration qu'ils représentent ». Ce second rapport s'appliquait à définir les attributions des quatre inspecteurs : « Ces fonctionnaires auront d'une part à réintégrer au Louvre tous les objets d'art à lui appartenant et dispersés dans divers monuments publics et surtout dans les résidences royales : et d'autre part ils seront les agents intermédiaires de l'autorité protectrice rendue au Musée central sur les musées des départements » ; et je commençais par transcrire, en neuf grandes pages, les points les plus intéressants de la si curieuse « instruction » publiée, dès l'an II, par la première République française, « sur la manière d'inventorier et de conserver, dans toute l'étendue de la République, tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement, proposée par la commission temporaire des arts et adoptée par le comité d'instruction publique de la Convention nationale ». C'était le bon morceau de la brochure, et plus loin, quand j'en venais, moi aussi, à mon projet d'instruction pour les inspecteurs délégués par la direction des Musées nationaux dans leurs rapports avec les musées des départements, je ne manquais pas de présenter mes fonctionnaires nouveaux aux conservateurs des musées de province non « comme des ennemis et des conquérants, mais loin de là, comme des auxiliaires venant les appeler à prendre part au grand travail de l'organisation des arts en France. Ils sont les émissaires d'un pouvoir tout protecteur, tout organisateur et qui ne veut fermement que faire jouir la France entière de toutes ses richesses d'art en lui en révélant le nombre et l'importance ». Puis je reprenais l'histoire des premiers envois du Musée central à la province, et les lettres à ce sujet des divers ministres de l'intérieur, Benezeth, Letourneur, François de Neufchâteau, Laplace, Lucien Bonaparte, aux administrateurs de ce Musée central, tantôt pour exciter, tantôt pour modérer ces prêts aux départements, ou pour faire à ces derniers d'admirables conditions d'échange, alors qu'en retour de tableaux de Tournier, d'André Lèbre, de Rivalz, de Crozat et de Subleyras, l'administration centrale offrit à Toulouse un Perugin, un Guide, un Guerchin, un Rubens, un Crayer et un Champaigne ; et je traçais de mon mieux un cadre modèle, soit pour l'inventaire demandé à chaque Musée provincial, soit pour le catalogue savant de ce Musée.

Inutile d'ajouter que mon second rapport n'eut pas auprès du Directeur le même succès que le premier. On n'avait point besoin d'instruction pour des inspecteurs qui ne voulaient pas être instruits et ne se souciaient pas d'inspecter. Mon travail, — j'avais eu soin d'en faire imprimer les deux parties chez Lacour, pour revendiquer hautement ma pensée et en interpréter clairement le système et les bornes, — mon travail ne servit qu'à inquiéter quelques honnêtes Musées, et même des corps savants de la province, tels que l'académie de Rouen, qui confessa au ministre son compatriote ses graves appréhensions ; je crus devoir leur répondre par la lettre suivante : « A Monsieur le Directeur de la *Revue de Rouen* sur les inspecteurs des Musées de province. » Ce directeur était mon cher

et savant ami, M. André Pottier, l'incomparable bibliothécaire de sa ville, l'*alter ego* de Sauvageot, et que tout le monde a connu par son *Histoire de la faïence de Rouen :*

« Cher Directeur, il me faut protester au plus vite contre les quelques lignes qui me concernent dans la *Revue de Rouen*. L'amitié de la *Revue* pour son collaborateur dévoué lui a exagéré, du tout au tout, ma minime importance dans l'administration des Musées nationaux dont je suis l'un des plus humbles employés. Puis, il faut me hâter de dire que la publication faite par moi : 1° du rapport qui a servi à M. le Directeur des musées nationaux pour la création d'inspecteurs des musées de province ; 2° des instructions rédigées à l'usage de ces inspecteurs, dans le but de fixer les rapports des musées départementaux avec le musée central du Louvre, provient, comme la pensée même de ces travaux, de ma propre et personnelle initiative, et ne prétend nullement engager l'administration de laquelle je dépens. Je me sais bon gré de n'avoir point attendu les observations de l'Académie de Rouen, pour livrer à la presse mes deux rapports ; et je puis dire que M. le Directeur des musées nationaux aurait épargné aux départements beaucoup d'effroi, à notre administration beaucoup d'accusations amères, si, parmi les modifications qu'il crut devoir faire subir à mon travail primitif, avant de le présenter en son nom au Ministre, il n'en avait point retranché la conclusion entière. Il se peut que, grâce à la triste incapacité des inspecteurs choisis par M. Ledru-Rollin, grâce surtout aux conditions de loisir et d'appointements, que l'on a faites à ces quatre fonctionnaires, l'idée que j'ai crue autant et plus profitable aux musées des départements, qu'au musée central du Louvre, soit condamnée par M. Senard, et périsse ; mais j'ai du moins à cœur de constater que depuis l'instant où elle est née, où elle s'est formulée, ma pensée n'a point varié, et qu'elle n'a pas attendu les cris plaintifs ou menaçants des musées départementaux pour reconnaître et sauvegarder leur droit de propriété. Voici, vous le savez, les conclusions de mon premier rapport :

« Il devient urgent, M. le Ministre, vu leur importance croissante, de rassembler par un fil à peine sensible, toutes ces précieuses perles éparses de nos musées de province, pour en faire, à notre patrie, un magnifique collier que les étrangers ne soupçonnent pas. Relier par une facile uniformité de règle, par une inspection désarmée de pouvoirs vexatoires, les deux cents collections publiques de nos départements, il n'y aurait certes point là usurpation de pouvoir ; aujourd'hui surtout que les musées nationaux sont venus se remettre aux mains du ministre de l'Intérieur. Il n'y aurait que reprise d'une autorité longtemps négligée. Le juste et désormais incontestable droit de propriété des villes sur les tableaux de leur musée serait scrupuleusement reconnu et respecté ; toute l'oppression du musée central se bornerait à l'exigence de rapports annuels sur l'état de la collection qui leur est confiée, faits par les conservateurs municipaux au direc-

teur général du Louvre. Un modèle de catalogue sévèrement discuté et uniforme serait imposé à tous les musées; un inventaire général et raisonné de chaque musée départemental rédigé sous les yeux et avec l'aide d'un inspecteur délégué par le ministre de l'Intérieur, serait déposé au musée national; enfin cet inspecteur continuerait, d'une part, à surveiller activement les intérêts de ces collections multiples, et d'autre part à faire connaître au public, par des rapports adressés au directeur du musée central, l'histoire si obscure et si inconnue de notre peinture provinciale. Quand les ruines de nos châteaux et de nos cathédrales, quand les bibliothèques départementales ont dès longtemps des inspecteurs, vous vous étonnerez vous même, M. le ministre, que les musées des départements n'en aient point. Plus les monuments des arts sont délicats et périssables, plus ils mériteraient, paraîtrait-il, d'exigeantes attentions ; les livres eux-mêmes ne périssent pas si vite que les toiles par l'oubli et la négligence. Un livre se remplace par un livre pareil ; une peinture de Poussin ou de Véronèse, une sculpture de Jean Goujon, de Puget ou de Bachelier n'ont point leur duplicata.

« Cette organisation si simple et si peu abusive, que j'ai l'honneur de vous soumettre, citoyen ministre, sera à la fois une consolation bien juste pour le Louvre, car le donateur ne peut voir sans regret la chose donnée périr par ignorance ou par mépris entre les mains du donataire; un avantage profitable pour les villes elles-mêmes, dont les étrangers viendront enfin apprécier sincèrement les richesses ; un honneur pour les conservateurs, par l'attrait et l'importance rendus à leur collection ; un bien pour les artistes qui essayent leurs premières forces dans les musées des départements, et qui ne doivent pas êtres trompés sur la valeur des modèles qu'ils suivent ; et avant tout, une gloire de plus pour notre France et sa jeune République. »

« Et mon projet d'instruction pour les inspecteurs, rédigé avant même que ces fonctionnaires ne fussent avertis, commençait ainsi :

« Il est bien entendu, par votre rapport au ministre de l'Intérieur, citoyen directeur, que les inspecteurs, délégués par la direction des musées nationaux ne devront point se présenter aux conservateurs des musées de province comme des ennemis et des conquérants, mais loin de là, comme des auxiliaires venant les appeler à prendre part au grand travail de l'organisation des arts en France. Ils sont les émissaires d'un pouvoir tout protecteur, tout organisateur, et qui ne veut fermement que faire jouir la France entière de toutes ses richesses d'art, en lui en révélant le nombre et l'importance. »

« Il est vrai, cher Directeur, que je ne me préoccupais pas seulement de protéger les musées de province contre l'usurpation centrale et intérieure, mais aussi et surtout peut-être contre l'ignorance, ou, qui pis est, contre l'indifférence de leur ville même, et par exemple, contre ces tripotages mystérieux de l'espèce

de celui que crut pressentir ou prévenir votre *Revue de Rouen,* vers 1835. En bonne foi, cher Directeur, les musées des départements ont moins à craindre du Louvre que d'eux-mêmes, et ils ont plus à espérer de son patronage, que le Louvre n'a à prétendre d'eux ; mais ce n'est que par l'alliance et la science réciproques qu'ils pourront acquérir leur vraie et leur plus haute importance.

« Toutes ces idées du reste, ne sont point nouvelles, pour vous, et la proposition d'une inspection pour les musées de province, et les élégies sur l'abandon de ces musées et mes plans d'organisation pour ces musées encore, tout cela était renfermé, quelques semaines avant le 24 février, dans les cartons de la *Revue de Rouen*, et faisait préface à des notes décousues sur les plus intéressantes peintures de votre galerie de Saint-Ouen. Ces notes, cher Directeur, je vous les renvoie, moins la malencontreuse préface qui a soulevé tant d'orages contre le Louvre et tant d'ennemis contre moi. Elles voulaient servir au prochain catalogue du musée de Rouen ; puissent-elles, par occasion, être utiles à MM. les inspecteurs délégués par le musée central, si jamais vous les voyez s'écarter de Paris jusqu'à vous.

« Quant à moi, cher Directeur, si j'avais eu le bonheur et l'honneur d'être appelé par le ministre à exécuter moi-même ma pensée, j'aurais, je vous l'avoue, entendu autrement les intérêts de mon administration supérieure, et persuadé que la plus innocente innovation est de soi effrayante, je me serais hâté vers le premier essai, vers la première application. Avant que l'Académie de Rouen eût même eu le temps de s'émouvoir, avant que son rapporteur eût eu le temps de tailler sa plume, j'aurais voulu, avec l'aide de M. le conservateur du musée, avec le vôtre, avec celui de tous les hommes de bonne volonté de Rouen, commencer de votre galerie normande un inventaire le plus consciencieux possible ; j'aurais voulu, à mon entreprise patiente, multiple, respectueuse des œuvres du génie, soigneuse des intérêts de chaque cité, glorieuse pour le Louvre et l'art national, intéresser la plume de M. Deville et l'Académie de Rouen elle-même.

« PH. DE CHENNEVIÈRES. »

En vérité, quand j'y songe, je ne saurais me vanter d'avoir apporté dans mes affaires des Beaux-Arts, une imagination bien riche ni bien variée. Alors qu'en 1874, je proposais à M. de Fourtou d'approuver mon idée d'un *inventaire des richesses d'art de la France*, je ne faisais, après dix essais infructueux, après mes propositions aux Congrès des sociétés savantes de M. de Caumont, en 1851 et 1856, que rhabiller et retourner dans sa dernière forme, celle-là définitive espérons-le, la mise en lumière que je poursuivais depuis 1847 et 48, des richesses de nos collections provinciales, qui avaient été l'éblouissement de ma jeunesse. Tout au plus pourrais-je me targuer de la ténacité de l'indigent, qui n'ayant qu'une seule chanson la chante obstinément sur tous les airs. — Dans mon rapport au citoyen

ministre, en 48, ne lui disais-je pas déjà en manière de conclusion : « *Un inventaire général et raisonné de chaque musée départemental, rédigé sous les yeux et avec l'aide d'un inspecteur délégué par le ministre de l'Intérieur, serait déposé au musée national.* » — Ainsi il a fallu que notre pays passât par la cruelle épreuve de deux Républiques, pour que mon *dada* d'un inventaire des richesses d'art de la France, reconnu viable par la première, fût mis en mouvement par la seconde, mouvement bien lent, il est vrai, bien ahaneux, puisqu'après dix années d'efforts gigantesques de sa commission, et de ses reviseurs jamais écœurés, A. de Montaiglon, P. Mantz, J.-J. Guiffrey, et de son infatigable secrétaire H. Jouin, et d'incessantes pressions administratives sur les préfets et les conservateurs des musées, et les sociétés savantes, et sur tous les érudits de la province, la publication n'en est encore qu'à son sixième volume. Nous serions plus avancés si le formidable labeur eût commencé vingt-cinq ans plus tôt. Il est vrai que l'armée de chercheurs qui lui était nécessaire était à peine née ou s'essayait encore à ses premiers tâtonnements. Mais combien, pour la vivacité de son initiative et sa naïve ardeur à bien faire, l'aînée de ces deux Républiques fut supérieure à sa cadette ! comparez combien celle-là a de prime abord aimé le Louvre, et combien celle-ci lui a été longtemps froide et chiche. Était-ce une rancune des splendeurs impériales du Louvre de M. de Nieuwerkerke ?

La République de 48, pourquoi n'avouerai-je pas que je l'ai aimée pendant ses premiers mois : elle était généreuse, désintéressée, sincère, héroïque, tendre aux faibles et aux pauvres, rêveuse du bien universel, religieuse, chrétienne, quasi-mystique, tout l'envers de celle d'aujourd'hui. Je regardais, avec des larmes plein les yeux, moi naïf, Nadar défilant sous la terrasse des Tuileries, en une sorte d'uniforme vert, au milieu d'un groupe de Polonais, qui devaient après la bénédiction de l'Hôtel de Ville, partir pour délivrer la Pologne. Oui, je l'ai aimée jusqu'au mois de juin, et bien d'autres avec moi, parmi les fils de royalistes. Et puis elle nous prenait par le côté littéraire : Lamartine, Proudhon, L. Blanc, Lamennais, Thoré, Girardin, Veuillot, quels beaux polémistes ! et quel régal pour un peuple qui avait déjà perdu tout sens commun ! Les journées de juin gâtèrent tout cela, et le Louvre y eut encore son moment de perplexités. Jeanron avait consigné tout son personnel au musée, et c'est de la fenêtre « de l'infâme Charles IX » que nous entendîmes, remués jusqu'au fond des entrailles, le premier crépitement de la fusillade, à la barricade du bas de la rue de la Harpe. Le ciel de ce côté était noir et gros d'orage ; et pendant qu'éclatait vers la cité cette guerre enragée de trois jours, bouillonnant de sang et de rancunes et d'égorgements d'étage à étage, nous voyions, presque à nos pieds, sur la berge du fleuve, un pêcheur qui jetait sa ligne, et chose plus bizarre, dans les bains d'hommes attenant au pont des Arts, un baigneur, tout seul, dans son long peignoir blanc, se promenant philosophiquement le long du

bassin de sa maison flottante. Il était là, allant et venant, sans nul souci de la mêlée fratricide qui faisait battre à le rompre, le cœur de tout Paris. Les deux Hédouin et Gustave Le Vavasseur qui se trouvait alors à Paris, étaient venus nous rejoindre et passèrent avec nous ces sinistres journées, et les nuits qui ne valaient guères mieux. L'une de ces nuits en effet, que nous dormions tellement quellement, étendus sur les banquettes de la grande galerie, nous fûmes réveillés par l'abominable fusillade qu'échangeaient entre eux par méprise les gardes nationaux accourus de la province; nous crûmes tout d'abord à une invasion du Louvre, car la fusillade avait éclaté sous nos murs et se prolongea assez longtemps par la panique même. Mais Jeanron qui, tout en nous renfermant sans nouvelles dans le palais, s'en échappait continuellement pour passer sa vie au Ministère de l'Intérieur, où il se tenait au courant de l'état de la ville et des progrès de la bataille, nous apparut presque aussitôt, s'étant sauvé par miracle des balles perdues de ces effarés, avec l'expérience qu'il avait de la guerre des rues. Le lendemain, à la pointe du jour, nous vîmes étendus sur la paille, sous les fenêtres de notre galerie attenantes aux Tuileries, les cadavres amoncelés et sanglants de ces pauvres diables qui avaient quitté bravement leurs petites villes et leurs familles pour débarrasser Paris de la sauvagerie des communards, des partageux comme on les appelait alors, et qui guidés par de plus inexpérimentés qu'eux-mêmes sur un terrain qu'ils ne connaissaient pas, et avec des mots d'ordre mal écoutés, mal obéis, n'étaient arrivés qu'à s'exterminer les uns les autres.

Ces journées de juin, en privant Jeanron de l'appui de Ledru-Rollin, ne diminuèrent nullement son crédit de Directeur. Il n'eut qu'à se retourner sans effort vers le général Cavaignac, et à lui mettre sous les yeux la montre qu'il tenait par testament de son père Godefroy. Puis une occasion merveilleuse s'offrit quelque mois plus tard à l'habile homme, de mettre d'un seul coup la main sur un groupe tout-puissant de protecteurs et de patrons, la fine fleur de l'Assemblée constituante. Inutile de rappeler qu'au lendemain du 24 février, le vieil architecte des Tuileries et du Louvre, l'homme de Napoléon Ier et de la Restauration, l'ami de Louis-Philippe, M. Fontaine que nous rencontrions souvent encore dans ses dernières années sur le pont des Arts, traînant un peu la jambe et traçant par habitude des plans du bout de sa canne, avait été mis au rancart par le pouvoir nouveau. Son successeur, bien choisi d'ailleurs, avait été M. Duban. M. Duban, artiste d'une immense valeur, du goût le plus pur et le plus ingénieux, bien qu'incertain parfois et tâtonnant, chef incontesté, avec Labrouste, de notre jeune école d'architectes, respecté et admiré de tous avec sa belle tête au front superbe, couronné de son abondante chevelure, Duban nommé architecte du Louvre en pleine maturité de ses forces, après avoir construit les bâtiments nouveaux de l'école des Beaux-Arts et restauré le

château de Blois, c'est-à-dire donné la double mesure de ses talents comme inventeur et comme restaurateur, ne pouvait dans ce poste nouveau, responsable de la splendeur du premier monument de France, demeurer inactif. Il vit aussitôt ce qu'il avait à y entreprendre, et se sentant fort de son propre crédit et du branle donné par Jeanron et ses conservateurs à un classement nouveau des musées, il sut émouvoir, d'accord avec le directeur du Louvre, les personnages de l'Assemblée nationale qui s'intéressaient aux arts. Ils étaient plus nombreux alors qu'aujourd'hui et surtout d'autre importance, quand on songe que « la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif à un crédit de deux millions demandé pour la restauration de diverses salles du Louvre, était composée de MM. Duclerc, Edmond Baume, Groslier Desbrousses, *d'Albert de Luynes*, Blavoyer, Hauréau, Garnier Pagès, Donatien Marquis, Coquerel, *Thiers* (1), Camille Béranger, *Walferdin*, *Taschereau*, *Renouvier* et *Ferdinand de Lasteyrie*, rapporteur ». Le rapport fut lu dans la séance du 7 décembre 1848, et il en résulta en moins de trois ans la décoration monumentale du Grand Salon, celle plus heureuse peut-être encore de la salle des Sept Cheminées et la restauration admirable de la galerie d'Apollon. J'ai écrit en 1851, un petit livre sur cette galerie, sur l'histoire de ses décorations diverses, et sur les travaux de Duban, et je tenais de Duban lui-même la note de la part de chacun des artistes et artisans qu'il y avait employés. J'obtins de Delacroix (2) la belle description de son plafond célèbre, que j'insérai dans mon livret.

(1) Je me rappelle encore M. Thiers venant assister à la remise en place, dans le grand Salon, décoré par Duban, des *Noces de Cana* restaurées. L'opération était émouvante; le vieux Tubœuf commandait la manœuvre avec le même silence, le même ensemble, la même autorité qu'un amiral sur son navire; et M. Thiers en ressentit un tel contentement qu'il délia les cordons de sa bourse, et offrit à nos gardiens, avec la permission de M. de Nieuwerkerke, de quoi boire à sa santé.

(2) Comme les lettres de Delacroix ont, depuis lors, été fort recherchées, je crois devoir donner ici le long billet qu'il joignit à sa notice, et qui était le premier que je reçusse de lui :

« Ce 17 juillet (1851). — Monsieur, je vous envoie avec beaucoup de plaisir cette petite rédaction qui toute médiocre qu'elle est, donne de mon tableau une idée beaucoup trop brillante, à supposer que je ne remplisse encore qu'une partie de mon programme. Les yeux sont plus difficiles à satisfaire que l'imagination.

« Je voulais en même temps vous demander s'il y aurait, à votre connaissance, un moyen, pour une personne qui s'est recommandée à moi, de placer, au musée par exemple, un plan très soigné et très important de Pompéia qui est le fruit de sept ou huit ans de travaux d'un architecte nommé Bibeut, qui a séjourné très longtemps sur les lieux pour l'exécuter. Des héritiers ont été sur le point de vendre la planche pour le cuivre. L'un d'eux, moins barbare, désirerait tirer parti de cette œuvre remarquable de son parent. Il m'a demandé si le musée faisait des acquisitions de ce genre. Vous pourriez être assez bon, Monsieur, pour m'écrire un mot de renseignement à cet égard. Peut-être vos relations vous donneraient-elles le moyen de m'indiquer un autre mode de placement. Ce plan est très considérable. On pourrait au besoin y joindre d'autres petits plans particuliers qui donnent les détails mais qui sont accessoires et ne sont pas nécessaires pour l'intelligence du tout. — Agréez, Monsieur, avec mes excuses pour mon

Pour Jeanron, ses relations politiques avaient été sa force; elles furent aussi fatalement sa pierre d'achoppement et sa faiblesse. Quand vint à Ledru-Rollin sa ridicule journée du Vasistas, il fallut fuir tout haletant et se dérober aux recherches. Et où se cacher sûrement, dans quel coin imprévu, et auquel nul limier ne songerait? Il pensa au Louvre et à Jeanron, qu'il avait fait jadis directeur des musées. Jeanron agit en administrateur imprudent; il agit aussi en brave homme; il accueillit le fugitif, et lui donna dans son palais l'asile d'une nuit. Il se compromit, c'était bien et honnête; mais il compromettait en même temps la maison sacrée, dont la police des partis ne doit jamais avoir à franchir le seuil; c'était maladroit et impardonnable. Comment pouvait-il espérer qu'un tel secret resterait muet entre les cent gardiens du musée? Comment n'avait-il pas entraîné son ami dans l'atelier bien dissimulé de l'un de ses confrères? La faute était grosse et pesa désormais lourdement sur lui. La politique est implacable et Jeanron de ce jour se trouva sans merci condamné par lui-même. Ce n'était plus qu'une affaire de mois ou de semaines. D'ailleurs, je l'ai dit en d'autres pages, il avait depuis six mois une mauvaise épine au pied. En décembre 48, le prince président de la République avait, par un arrêté personnel, nommé le comte de Nieuwerkerke, directeur général des musées. M. de Nieuwerkerke, poussé par son instinct de généreuse confiance, était allé trouver Jeanron pour le préparer à un changement de situation que la politique nouvelle rendait à l'avance inévitable, et ne lui avait point fait mystère de l'arrêté du président; mais Jeanron à peine informé, avait couru chez Léon Faucher, et n'avait pas eu grand peine à monter la tête de ce ministre de l'Intérieur, dont on se rappelle l'humeur aigre et pointue. La nomination directe de M. de Nieuwerkerke était apparue à Léon Faucher comme un attentat damnable du pouvoir personnel; il en avait fait une scène au président. Celui-ci, avec son flegme ordinaire, avait déchiré l'arrêté; mais dans sa tête, à mémoire fidèle, la nomination était faite; il ne fallait qu'attendre, on attendrait; et c'est ainsi que Jeanron se vit prolongé à son poste durant toute une année.

importunité, l'assurance de ma plus haute considération — Eug. Delacroix. — On m'assure dans ce moment que l'architecte en question était un homme de beaucoup de mérite. Il est mort en quelque sorte des suites des fatigues que lui a causées son entreprise. » — Et cette première lettre était, à cinq mois de distance, suivie de cet autre billet : « Ce 22 décembre 1851. — Mon cher Monsieur, la personne qui vous remettra ce mot et qui est revenue depuis peu à Paris, est propriétaire du grand dessin et de la planche gravée représentant les ruines de Pompéia, dont vous avez bien voulu me faire espérer que le musée pourrait faire l'acquisition. Sur cette espérance, je prends la liberté de vous adresser directement M. Desclaux et crois pouvoir cesser d'être intermédiaire entre lui et l'administration. Quelque soit la conclusion de cette petite affaire, je vous remercie toujours bien vivement de la peine que vous avez prise à son occasion. Je me réserve d'aller vous le répéter quand ma santé qui est toute dérangée depuis le froid me permettra d'aller et de venir comme à l'ordinaire. — Recevez en attendant, cher Monsieur, mille assurances de mon bien affectueux dévouement. — Eug. Delacroix. »

Ses derniers mois de 49 n'avaient pas dû être au reste sans inquiétudes. Il avait pu sentir que grossissaient autour de lui les rancunes de son propre personnel, celle de Villot entre autres, qui, dans l'origine, lui avait été des plus utiles, et qui était ulcéré si à vif par les chicanes de revision et de signature de son premier catalogue; puis il voyait peu à peu sa maison envahie, malgré lui, par des visages nouveaux qu'il n'avait pas appelés, par des hommes aussi considérables, et aussi libres de ses attaches que M. de Rougé l'égyptologue, que M. Reiset nommé conservateur des dessins, à la recommandation de M. Ingres, tous amis ou camarades avérés de son successeur désigné et inécartable M. de Nieuwerkerke. Enfin le jour vint où, sur un arrêté nouveau et celui-là décisif, il fallut céder la place, et Sensier et Kolloff, trop compromis par leur fidélité personnelle, et l'abus que leur maître en avait fait, sortirent seuls avec Jeanron. L'un trouva son refuge au ministère de l'Intérieur, l'autre au cabinet des estampes. Le reste n'avait pas à bouger. En dehors du Louvre, il y eut bien aussi, dans la presse, un moment d'hésitation devant le nouveau directeur. Dans les journaux d'art, et non les moins importants, on me disait à moi-même, quand je prêchais la confiance, qu'on voulait se tenir sur la réserve et attendre ses premiers actes. Mais cela ne dura point, et dès que M. de Nieuwerkerke eut ouvert son salon aux artistes, chacun y courut, et personne, selon l'usage, ne pensa plus au prédécesseur.

Je me souviens que ce qui agaçait le plus Jeanron dans son départ, c'était que Charles Blanc lui survivait. Il n'en pouvait prendre son parti. Il se sentait plus délié et plus fûté que le frère de Louis Blanc, et il avait dépensé pour se maintenir bien plus de diplomatie madrée. Quoi qu'ils fussent d'origine pareille, ils n'avaient jamais été très cousins. La direction des musées, toute indépendante qu'elle parût, et qu'elle fût bien près d'être, relevait bureaucratiquement de la direction des Beaux-Arts. C'est Ch. Blanc qui défendait à la tribune de la Chambre le budget des musées; il le défendait très bien, et ce jour-là il en avait l'honneur. C'est lui qui commandait des tableaux pour le Luxembourg : à Decamps, à Rousseau, à Diaz, à Meissonier, à tout ce qui avait un nom. Il avait soulagé Jeanron des expositions; il en avait la charge, mais il en avait le lustre; et d'autre part il endurait parfois malaisément l'agitation que se donnait Jeanron, pour le primer parmi les hommes politiques et se passer de son intervention. Il n'eut pas d'ailleurs à attendre longtemps la chute de son confrère. Ch. Blanc dut céder, lui aussi, son fauteuil de directeur à M. de Guizard, mais ce n'avait pas été sans avoir pu s'honorer par la commande à Jeanron de son meilleur tableau; — son meilleur tableau quasi un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de Jeanron en tout cas. Je veux parler de ce *Port abandonné d'Ambleteuse*, qui fit une manière de sensation au salon de 1850-51, salon, comme on sait, si riche en œuvres d'une valeur extraordinaire. On n'espérait point cela de

lui, et son tableau étonna ses confrères du jury avant d'étonner le public. On lui chercha dans le grand salon du Palais-Royal un panneau d'honneur, et il occupa un moment l'un des pans coupés de ce salon carré; on en avait même décroché pour le mettre en sa place, le grand paysage de Th. Rousseau, la *Sortie de forêt*, que l'on voit aujourd'hui au Luxembourg, où le Port d'Ambleteuse se peut juger aussi. Cette faveur singulière souleva les colères furieuses des proches amis de Rousseau, et Diaz, qui n'était pas endurant, s'emporta jusqu'à lui dire dans son verbe imagé : « Tu n'es qu'un ouvrier, tu voles la place des maîtres..., je te f...rai mon pilon dans le c... » Ce grand paysage d'une exécution large et forte, d'un ton gris et délicat, où Jeanron avait rencontré un sentiment de désolation d'une poésie presque haute, reparut avec le même succès à l'exposition universelle de 1855, où M. de Nieuwerkerke sollicita et obtint pour le peintre, son prédécesseur, la croix de la Légion d'honneur. Moi-même, dans le compte rendu du salon de 1850, — que j'écrivis pour le *Journal de l'Orne,* de mon ami Moisson, et qui fut tiré à part sous le titre de *Lettres sur l'art français en 1850*, —je disais à Gust. Le Vavasseur : « Tu sais, mon cher Gustave, que cet homme m'a été assez nuisible et que j'ai acquis le droit de dire librement le bien que j'en penserai. Son exposition de cette année est sincèrement remarquable. Sa vue du *Port abandonné d'Ambleteuse,* est une œuvre d'un grand sentiment de paysagiste et d'une étrange impression de tristesse. Ses petits tableaux de la *Fuite en Égypte,* rappellent avec une rare vigueur propre les maîtres napolitains et génois, et le portrait de Mme Jeanron, est d'une fierté et d'une force de pinceau tout à fait supérieures. Mais toutes ces œuvres ne sont plus trop, si je ne me trompe, d'une palette démocratique, ou du moins sa démocratie a été bien dépassée... » Cependant je dois noter ici que cette violence abominable de langage, dont le bruit avait retenti dans les bureaux et les ateliers, ces invectives de Diaz à Jeanron, d'artiste à artiste dans le même jury, m'étaient restées en mémoire et ne furent pas pour rien dans la proposition que je fis l'année suivante à M. de Nieuwerkerke, d'introduire à nombre égal dans les jurys du salon, les amateurs et les élus des exposants. J'avais raison d'espérer que les premiers apporteraient dans ces réunions des formes de politesse et d'impartialité qui seraient utiles à la gravité de leurs travaux communs.

En somme, cette année 1851 avait été excellente à Jeanron; ce fut son dernier moment d'éclat. Par son triomphe du salon, l'ancien directeur des musées faisait une rentrée des plus honorables dans son atelier d'artiste; il paraissait en pleine maturité d'âge et d'adresse de main; sa fonction passée et même sa chute l'avaient fait plus respectable et plus respecté. Il semblait qu'il n'eût qu'à reprendre dignement son gagne-pain de jadis, et il est certain qu'il s'y appliqua. Mais d'autre part, ceux qui connaissaient Jeanron, prévoyaient que le pauvre

homme une fois hors du Louvre, pouvait retomber du jour au lendemain dans la vie besogneuse et d'expédients, qui avait été la sienne avant 48. Il avait à nourrir une famille peu ordonnée, qui venait de goûter au bien-être, lui le premier, qui était une bonne fourchette, jusqu'à sa femme un peu peintresse, et son fils André, brave garçon innocent, malingre et qui ne tenait de l'éducation de son père, qu'un talent si faiblot de dessiner et de peindre, qu'il en serait mort de faim. Les tableaux de Jeanron n'avaient jamais été de ceux que se disputent les amateurs et les marchands, et depuis son fameux *Port d'Ambleteuse,* demeuré sa maîtresse œuvre, et dont il chercha si longtemps à retrouver le pendant, il ne semblait plus de force à rien créer de peu ou prou mémorable. La protection d'un homme généreux le sauva tout d'abord de cette première misère. Le duc de Luynes qui l'avait connu dans cette commission des grands travaux du Louvre, à la fin de 1848, et avait estimé en lui le fonctionnaire actif et déluré, qui défendait avec rondeur et finesse les intérêts de sa sainte maison, M. de Luynes, voyant à terre un pauvre hère, victime, pensait-il, d'une politique dont lui-même était l'ennemi, commanda et acheta, à diverses reprises, à Jeanron, en les payant un prix que lui seul en eût offert, des *Fuites* et des *Repos en Égypte* et des *Pêcheurs* du Pas-Calais, qui rendirent l'aise à la famille. Le duc de Luynes, au cœur si large et si élevé, et qui joua dans ce temps, un rôle si noble de munificence, partageait ses encouragements et ses hommages aux arts, entre les œuvres de haute lignée, telles que la *Pénélope endormie* de Cavelier, la *Minerve* chryséléphantine de Simart, les magnifiques commandes à Gleyre, à M. Ingres, à M. Desgoffe, pour Dampierre, restauré par Duban, — et les œuvres à l'acquisition desquelles la bienfaisance pour d'honnêtes artistes dignes d'intérêt semblait raison prédominante : je cite les tableaux de Jeanron et ceux d'Adr. Guignet. Dans ces deux cas, il était mû par une générosité digne de sa belle âme. Nous avons eu l'honneur de le voir à Dampierre, en 1854, ce grand gentilhomme à mine si honnête et tranquille, avec sa haute taille et sa tête blonde ardente, portraiturée en 1869, par Cornu, — quand nous allâmes avec Soulié et Dussieux, y chercher le manuscrit original du *Journal de Dangeau*, dont lui même s'ignorait possesseur, comme de la plupart des prodigieuses richesses historiques, installées dans les armoires de sa bibliothèque. Sa préférence et ses études spéciales le portaient vers la numismatique et l'archéologie, beaucoup plus que vers les arts proprement dits, et chacun sait le legs princier qu'il a fait à notre cabinet national des médailles. Mais, en 48 et 49, nommé par l'Assemblée constituante membre, puis président de nos commissions de Beaux-Arts, il avait cru de son devoir et de sa conscience de faire aux peintres et aux sculpteurs, aux affaires desquels il se trouvait mêlé, une part de largesses proportionnées à sa puissante fortune, et dans le double sens que j'ai dit, il s'était laissé guider par son brave cœur et

par les conseils bien renseignés de ses collègues. — A la veille de l'exposition de 1849, Charles Blanc avait prévu dans son règlement que « des noms d'amateurs pourraient être compris dans les listes du jury ». — Je ne doute pas que cet article ne visât particulièrement le duc de Luynes, que Ch. Blanc et Jeanron avaient intérêt égal à caresser par une si simple politesse, et qui d'ailleurs assistait là au dépouillement de ce scrutin comme « président de la commission des Beaux-Arts ». — Mais les artistes, n'entendant pas à demi-mot, manquèrent en cette occasion de finesse et d'urbanité. Ils donnèrent à « M. d'Albert de Luynes », juste ce qu'il fallait de voix pour arriver bon quatrième et dernier parmi les « supplémentaires » de la peinture. M. de Luynes leur prouva à sa manière qu'il ne leur gardait pas rancune. — Pour en revenir à Jeanron et à l'heure difficile où le duc de Luynes lui était venu le premier en aide, disons à son honneur que son courage n'avait point failli. Il montrait à chaque salon, autant de tableaux qu'il était permis d'en envoyer, et comme il ne s'était pas abandonné, ses amis de la finance ne l'abandonnèrent point : les Odier, les Biesta, les Pinard, les Pereire. Et quand cette veine de crédit sembla un peu épuisée, par la faiblesse croissante et monotone de son pinceau, intervint M. de Nieuwerkerke, avec son bon cœur, qui se chargea d'assurer une rente à son prédécesseur, en lui achetant, bon an mal an, l'une de ces éternelles marines du littoral de sa province, ou des environs de Marseille, dont la dimension, le sujet, la coloration et le prix semblaient comme fixés à l'avance. Vint à vaquer, vers 1863, la place de directeur du musée de Marseille; Jeanron la désira. M. de Nieuwerkerke, s'entremit chaleureusement et l'obtint pour lui. Il y avait là pour Jeanron une chance inespérée de fortune. C'était le temps où Marseille, rajeunie, agrandie et enrichie, se reconstruisait de bout en bout, sur des boulevards nouveaux, et renouvelait avec pompe tous ses monuments publics. Tout artiste se détachant de Paris pour offrir ses talents à une telle cité en travail, y eût trouvé besogne par delà ses forces et des écus par delà son espoir. Qu'était-ce si ce peintre y apportait, comme Jeanron, le prestige encore éclatant d'un ancien directeur des musées nationaux ? Le pauvre Jeanron, allangui peut-être par le commencement de la vieillesse, ou par les habitudes paresseuses des anciens ateliers, ne comprit rien à cette situation, et en laissa prendre, à sa barbe, tous les avantages par un jeune peintre du cru, élève de L. Cogniet, Magaud, infatigable, insatiable de besogne, qui de proche en proche, et de plafonds de café en panneaux de cercles religieux, et de tableaux de sainteté en décorations de préfecture, s'était juré de suffire à lui seul à toutes les belles entreprises de cette ville transformée ; nommé directeur de l'école des Beaux-Arts de Marseille, il a fini par y adjoindre la conservation du musée après le départ de Jeanron. Magaud était devenu pour sa ville ce que Th. Blanchet avait été pour Lyon au XVII[e] siècle. Pendant ce temps, Jeanron

envoyait de loin en loin un méchant tableautin aux expositions de Paris; il s'était laissé peu à peu tenir à l'écart par les Marseillais; trop négligent de lui-même, il s'était trop endormi dans la fumée de son tabac. Las et dégoûté, quand il fut rentré à Paris, même la République venue, en qui il devait tout espérer, il n'y avait plus de case possible pour ce pauvre homme, quasi aveugle : tout en lui allait s'éteignant, hélas! jusqu'à la fierté. On lui adoucit ses dernières années; c'était notre devoir, et nous l'avons fait. Il mourut, s'il m'en souvient, en 1877.

Oui, certes, ses allures par trop démocratiques causèrent grand dommage au prestige de Jeanron. Il avait beau s'encravater éternellement de blanc, dès le matin; trop de tuyaux de pipes sortaient des poches de sa redingote au col retroussé. Il n'y pouvait rien le malheureux : sa nature, ses opinions l'avaient fait cela et aussi directeur des musées sous la République. Mais que voulez-vous? le Louvre est le Louvre, et quand on succède au baron Denon, au comte de Forbin et à M. de Cailleux, une certaine tenue est plus impérieusement, plus fatalement nécessaire que si vous aviez choisi le poste voisin de directeur des Beaux-Arts : rue de Grenelle, on ne remue que le fatras des paperasses; au Louvre, on manie de ses doigts les plus précieux et les plus délicats trésors du génie humain. L'autre tort de Jeanron fut de finauder de façon louche avec ses conservateurs, dont il pouvait décourager le zèle et d'encourir ainsi leur méfiance et leur désaffection. Par là il a mérité de laisser, dans les traditions de la maison, une sorte d'interrègne d'oubli trop dédaigneux, entre M. de Cailleux et M. de Nieuwerkerke. Mais il faut bien pourtant faire la part, et très juste et plus que large, de ce que lui doivent vraiment le public et les amateurs. Je l'ai dit et je le répète, il débarrassa le Louvre des expositions annuelles, qui pendant quatre mois en cachaient les chefs-d'œuvre; lui étant directeur, furent entrepris et quasi terminés les magnifiques travaux de décoration du grand Salon et de la salle des Sept-Cheminées, et la restauration de la galerie d'Apollon ; furent reclassés dans la grande galerie les tableaux de toutes les écoles; furent rédigés et imprimés par Villot, le premier des catalogues modèles de ces tableaux et par Soulié, celui de la chalcographie, tirée la pauvre chalcographie, de sa complète obscurité. Villot commença à surveiller les premiers montages de dessins à la mode de Mariette. On vit peu à peu s'ordonner les antiques et les monuments égyptiens; et fut vraiment constituée la bibliothèque des musées, sous la conduite de Kolloff, le fidèle et savant instrument de Jeanron. Et tout cela en moins de deux ans. Dans ce grand mouvement de rénovation indispensable à nos collections nationales, Jeanron avait eu la chance heureuse d'arriver le premier et à la bonne heure; quels qu'aient été ses procédés d'action, il vit clair dans ce qu'il avait à faire; il marcha de l'avant, et il en a mérité l'honneur. M. de Nieuwerkerke, donna un autre lustre

à la maison, et il y avait tout un monde entre les manières des deux hommes. Mais l'équité veut que l'on déclare ici que M. de Nieuwerkerke n'eut qu'à développer à la taille et à l'envergure qui lui étaient propres, les principes posés, dans les classifications du Louvre, par Jeanron et par ses aides, ou pour mieux dire par le bon sens des choses. Les petites chicanes et les menues injustices, de personne à personne, doivent disparaître à distance; il ne faut pas demander à un bon démagogue des raffinements d'éducation délicate. Dans les temps troublés où il parvient à s'insinuer par aventure, il se fait valoir et se défend selon ses instincts. Et c'est pourquoi, en m'étendant à l'aise sur le passage de Jeanron par le Louvre, et sur les traces fécondes qu'il y a laissées, je n'ai pas cru devoir imiter le plus glorieux poète de ma province, répondant à propos du Grand Cardinal :

Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien ;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal.

CHAPITRE V

AUTRES CONSERVATEURS DU LOUVRE

FRÉD. VILLOT

Je n'ai, de ma vie, rencontré personnalité plus personnelle, plus naïvement égoïste et oublieuse d'autrui, et aussi plus inoffensive que celle de ce pauvre Villot. Le *je* et le *moi* ont joué grand rôle dans notre siècle, et c'est notre siècle qui l'a voulu, avec son virus démocratique et l'importance donnée à l'individu par l'orgueil surexcité aux dépens de la société. Ce *moi* est le mal de notre temps et nous en sommes tous odieusement infectés. Le *moi* est haïssable, disait Pascal; le *moi* de Villot qui se traduisait à tout propos et avec un aplomb si ingénu dans ses moindres discours, avait fini par ne plus être que comique, ne gênant et ne trompant en réalité personne. On en riait entre nous et on le laissait dire. Il avait tout fait, il avait tout inventé, il avait tout écrit, il savait tout. La vérité est qu'il savait beaucoup, qu'il était fort laborieux, qu'il s'appropriait à merveille, et de la meilleure foi du monde, en vertu de la fiction bureaucratique, le

travail des autres, et qu'au demeurant le Louvre en profitait. Beaucoup de clarté et de netteté dans l'esprit, un sens administratif tout à fait remarquable, et par ce côté il a fort bien servi le surintendant et les musées, comme secrétaire général, après qu'il les eût admirablement servis par la publication de ses catalogues comme conservateur de la peinture. Personnage de second ordre, mais fort utile par la précision de sa plume et la décision de ses idées. Il avait surgi très tard et à une mauvaise heure, mais il rattrapa le temps perdu et en quelques années, bien commandé par Nieuwerkerke, solidement avoisiné par Reiset et Longpérier, merveilleusement secondé par son conservateur adjoint Daudet, il put se vanter d'avoir bien mérité du Louvre.

Villot était l'homme de toutes les grammaires : traités théoriques, traités techniques sur la musique, sur le grec, le moderne et l'ancien, sur tous les dialectes de l'Italie, sur les procédés les plus divers de peinture, de gravure, d'orfèvrerie, de fonte et de ciselure, il les avait tous dans sa riche bibliothèque, et mieux encore dans sa cervelle. Quant à sa pratique de tant d'arts bariolés et qu'il avait tous essayés, il en fallait rabattre, et il avait eu beau se frotter de très près et familièrement à ce que l'école romantique de peinture avait produit de plus habile et de plus excellent, à Delacroix, son intime ami, avec lequel avait fait le voyage de Normandie, à Bonington, à Poterlet, à Isabey, à Eug Lami, apprendre l'aquarelle de Bonington et l'eau-forte à Delacroix, tailler des bois dans le goût des graveurs de Rubens, et étudier à Venise les instruments et comment dirai-je? la cuisine de Véronèse, il n'était jamais parvenu à dégager de lui-même un artiste de quelque valeur propre, autre chose qu'un amateur à la suite, un connaisseur des écoles coloristes, un curieux érudit et distingué. — Né d'une famille d'officiers supérieurs, apparenté à des intendants généraux, et aussi, ne sais comment, à M[me] Sand, riche d'ailleurs, Villot s'était trouvé, dès sa jeunesse, d'une constitution trop délicate pour se mêler, comme les siens, à la carrière militaire. Il s'était marié jeune à une femme remarquablement jolie et vivante, et ce mariage, chose curieuse, s'était célébré dans la même église et le même jour que celui de M. de Nieuwerkerke. Villot était alors un élégant mondain, habitué des Bouffes, très épris de musique, très soigneux de sa proprette personne, et cela il le resta toute sa vie. Mais une attaque de choléra, en 1832, avait profondément atteint sa santé, et il ne s'en remit jamais complètement. Les soins de sa convalescence l'avaient conduit à Venise ; il y fit un très long séjour qui nourrit et influença à tout jamais d'une façon spéciale ses goûts et sa passion de coloriste, si bien préparé, d'ailleurs par ses amitiés dans les ateliers romantiques de Paris. Il est certain qu'il ne connut et ne comprit jamais bien que les écoles coloristes, et particulièrement les maîtres de Venise. Il était très en défiance contre le dessin de Raphaël. Son dieu était Véronèse, et l'on pouvait plus mal choisir. Il l'avait étudié à fonds, dans le menu de sa palette et

dans la légèreté, la transparence, la clarté que donnent à sa peinture ses préparations à la détrempe. Il ne tarissait pas sur tout cela; malheureusement il voulait parfois prouver ses études par la démonstration de son propre pinceau, et c'est là qu'il échouait. Il avait été, comme Delacroix son ami, mais avec moins de moyens de revanche, l'une des grandes victimes du Jury de l'Institut, et de là contre le jury les rancunes qui l'avaient conduit, aux approches de 48, dans les conciliabules d'artistes à l'hôtel Pimodan. Là il s'était trouvé sur son vrai terrain. C'était, je le répète, un érudit, un curieux, il connaissait bien l'histoire des arts; il l'avait fouillée dans ses détails beaucoup plus qu'on ne le faisait en ce temps là. Il avait fondé et dirigé, avec Eug. Piot, le *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire,* excellent recueil de documents et d'études, illustré de précieuses eaux-fortes de Meissonier et d'Eug. Delacroix, ces dernières retouchées trop souvent hélas! par Villot lui-même. On y publiait les premiers fragments de l'*Abecedario* de Mariette. L'art français, l'ancien et le moderne, avait là une bonne tribune, de rédaction distinguée et bien renseignée dans ses sources point communes. Peu de recueils d'art en France ont eu cette allure d'érudition neuve, variée et de bon aloi. Villot était affilié au monde des belles ventes; il possédait de beaux dessins anciens bien choisis; il aimait les belles estampes, de préférence, cela va sans dire, celles de ses écoles préférées. Il savait écrire sur tout cela d'un bon style clair et châtié, et quand vint son heure, il ne lui coûta pas de rédiger, pour le comité des artistes conspirateurs de l'île Saint-Louis, un excellent chapitre de l'histoire administrative de l'art français : *De l'oppression dans les arts.* Ce jour-là sa fortune fut faite, et le lendemain du 24 février, Jeanron l'appela au Louvre; peut-être bien s'y présenta-t-il lui-même. En tout cas ce fut une rencontre très heureuse pour Jeanron et pour le Louvre. Villot apportait là les qualités les plus utiles en un pareil moment : une rare précision de jugement et de plume; le sentiment net et actif de ce que le monde des arts, j'entends le monde jeune et mis en branle par le mouvement nouveau, demandait que l'on fît pour le Louvre, ses collections, ses catalogues. Villot sut comprendre et servir ce mouvement, sans hésitation, et en discernant les points et les moyens applicables, beaucoup plus clairement que Jeanron n'eût su faire. Et Jeanron eut le bon esprit de laisser aller Villot et Longpérier et de leur lâcher la bride pour les reclassements nécessaires de tous les départements du Louvre. Le salon carré et la grande galerie furent remaniés de fond en comble au grand ébahissement des gardiens et les tableaux des maîtres rassemblés en groupes selon l'ordre chronologique. Villot donna aussi quelques premiers soins aux dessins, dont il devait favoriser les gravures en fac-similé par A. Leroy, Marvy, Butavand, Rosotte, etc., et plus tard, en collaboration avec M. Reiset, il écrivit le texte d'un recueil de ces fac-similés par Leroy. Surtout, par bonheur pour lui, il s'occupa des catalogues. Villot, au fond, était né bureaucrate, rédacteur par

excellence de rapports administratifs, et cela se reconnut mieux plus tard, à la fin de sa carrière, quand il exerça les fonctions de secrétaire général des Musées, où il se montra sans égal. Dans son rôle de conservateur des peintures, il sut agir de suite comme bon distributeur des travaux, et se servir, pour son propre et bon usage, des instruments qu'il avait sous la main; il confia à Eud. Soulié le catalogue de la chalcographie, qu'il s'appropria par la signature de la préface. Quand il débrouillait les premiers éléments de son catalogue de l'école française, alors que cette école occupait provisoirement les salles du bord de l'eau, là où nous voyons aujourd'hui la céramique du Musée Campana, Villot m'avait rendu le service de me charger de relever sur les tableaux les noms et les inscriptions des artistes, et de prendre part à l'accrochement de ces tableaux. Ce me fut un exercice fort utile pour la fonction qui allait bientôt m'échoir par M. de Nieuwerkerke, d'ordonnateur des expositions annuelles. J'ai appris mon métier, pièce à pièce, à cette bonne école du Louve et il me faut savoir gré à qui m'y employa. Le jour où je fus envoyé au Palais-Royal par le Directeur général, j'avais cet avantage, pour avoir été enseigné dans la maison-mère, de n'ignorer point ce que c'était qu'un placement de tableaux, ce que c'était qu'un catalogue. — Mais la meilleure chance de Villot, au Louvre, fut d'y rencontrer celui qui devait être son aide inestimable, son attaché intime et fidèle, son conservateur adjoint des dernières années, la cheville ouvrière, sûre, solide, consciencieuse de ses meilleurs travaux, l'homme auquel revient la bonne moitié de l'honneur qu'il a mérité, Eug. Daudet, le fils de l'ancien graveur ami de Forster, l'élève du peintre Langlois, l'honnête, modeste et laborieux Daudet. Celui-là moisissait, comme nous tous, au Louvre, depuis une dizaine d'années, occupé du menu fretin des fiches du musée de Versailles, et il ne lui manquait qu'une occasion de montrer les trésors d'ordre, de régularité et d'exactitude dans les recherches, qu'il portait en lui. Dans ces trois parfaits volumes de catalogues, sortis de la première ébauche commandée en 47 à Soulié par M. de Cailleux et restée inachevée par la révolution de février, ces catalogues auxquels est attaché le nom de Villot, et dont nous nous sommes trop déshabitués d'admirer le cadre impeccable, quand ils ont fait révolution dans la catalogie de la France et de l'Europe, l'élucubration très considérable des 600 notices de peintres, d'après les publications les plus récentes des écrivains d'art de tous pays, appartient bien en propre à Villot, et ce n'a pas été une petite besogne, ni peu louable; mais la description minutieuse des tableaux, les dimensions et les signatures, et, pour l'histoire de chacun d'eux, le dépouillement scrupuleux et patient de nos archives et de nos inventaires, et de tous les *Mercures*, et des catalogues de vente d'anciens cabinets, livrets d'anciens Salons, toute cette part énorme revient à Daudet; et il est juste de dire que pour une telle entreprise, vraiment colossale par la masse des menus détails de recherche qu'elle représente, un

homme seul, si infatigable qu'il fût, n'eût pu suffire en six ans, et les trois volumes étaient terminés pour l'exposition universelle de 1855. En somme, la conduite ferme, sensée, ininterrompue, sur un plan vraiment savant, logique et complet de nos catalogues modèles des peintures du Louvre, voilà la gloire de Villot, voilà son titre à jamais incontestable au respect de nos musées nationaux. Les conservateurs de ces musées ont deux sortes de tâche : cataloguer les œuvres et les entretenir en bonne santé. Cette seconde part de sa fonction, Villot, par malheur, la prenait un peu trop à cœur. Il avait là-dessus des principes quelque peu terribles, et il ne s'en cachait pas assez. Il était grand partisan des restaurations, et ce fut, avec le temps, sa pierre d'achoppement. Il professait qu'un tableau était comme une agate, et qu'on pouvait le nettoyer impunément, pour retrouver le maître sous les vernis anciens et nouveaux. Il entreprit, avec une audace qui faisait trembler, la restauration des Rubens, la *galerie de Médicis;* il en obtint, par endroits, des résultats inespérés; d'autres toiles de la même série y perdirent de leur fraîcheur et de leur finesse, par les glacis trop attaqués. Comme c'était chez lui une affaire de foi profonde, il n'avait pas craint d'appliquer sa médecine à son cher Véronèse, aux immenses *Noces de Cana* qu'il avait fait du même coup rentoiler et nettoyer, et ce nettoyage ne manqua pas de les desharmoniser pour un assez long temps. Mais quand il s'en prit à des tableaux d'exécution précieuse, comme la *Madone* de Cima da Conegliano, la belle *adoration* du Palme, quand s'attaquant au *Campo Vaccino* de notre Claude Lorrain, il prétendit faire une fraîcheur matinale de la coloration dorée de son soleil du soir, alors il s'éleva contre ce rêveur par trop dangereux un *tolle* qui gagna l'Institut et les artistes; l'Institut depuis 48, s'était toujours méfié de Villot et le lui fit bien sentir plus tard, quand il fit mine de se présenter à sa porte. Que l'exemple de Villot mette à jamais en garde contre eux-mêmes les conservateurs trop enclins aux restaurations ; ce sera toujours leur chausse-trape au Louvre. M. de Nieuwerkerke se vit obligé de sacrifier son imprudent conservateur, et de le transformer en secrétaire général des musées impériaux. J'ai dit qu'il avait excellé dans ce dernier poste, qu'il garda jusqu'à sa mort. Personne ne préparait mieux que lui un budget des Musées, et n'était défenseur mieux armé et plus net des droits et des besoins de ses anciens confrères. Personne ne connaissait mieux les antécédents administratifs et les privilèges de cette maison. Aussi, quand, le 5 septembre 70, le surintendant alla remettre sa démission entre les mains de Gambetta, et lui fit accepter que le gouvernement des musées passât au conservatoire présidé par le secrétaire général, Villot continua-t-il, à la vraie satisfaction de tous, à diriger nos séances et à parer, avec la décision qui était dans son esprit, à toutes précautions de salut que réclamaient les collections. Nos réunions étaient quotidiennes, pleines d'ardeur et de bonne volonté ; il avait la prudence et l'affabilité du politique, ne brusquant point trop

les énervantes commissions d'artistes; il en avait aussi la clairvoyance; car de même qu'avant le 2 décembre 51, il nous avait prédit chaque jour le coup d'État comme tout prochain, et jusqu'à son mode d'exécution, et comment un de ces matins nos servantes nous annonceraient que le tour était joué; de même il ne s'illusionnait point sur la fin que devait avoir ce siège maudit; et le malheureux souffrait plus qu'aucun de ses privations dans sa santé débile, qui ne se soutenait dès longtemps qu'à force de drogues et de soins minutieux. — Après la Commune il se remit quelque peu, et se reprit au travail dans cet atelier retiré que j'ai dit, caché dans les combles du Louvre, et il s'y essayait encore à ces copies trompe-l'œil qui avaient toujours amusé ses loisirs, des miniatures de Fragonard et de Hall, de Hall dont il avait, en 1867, publié une très curieuse monographie d'après les papiers de famille. Mais la présidence du Conservatoire n'était plus si facile à ce pauvre Villot, fatigué, plus amaigri que jamais, nerveux, chétif et jauni; les discussions y étaient devenues bavardes et empiétantes, et y tournaient à la cour du roi Pétaud. Lui-même y manquait désormais de l'autorité suffisante. Il n'avait jamais beaucoup primé ses confrères; ils marchaient un peu trop sur lui maintenant. Il faisait correctement leurs affaires, mais il ne les dirigeait plus, et la maison en souffrait trop pour qui l'aimait. C'est pourquoi, dès le premier mois de ma direction des Beaux-arts, je me hâtai de remettre une tête à ce corps qui s'en allait trop ballottant et trébuchant, et me souvenant comme il se trouvait bien jadis d'une certaine unité dans la gestion et le conseil, c'est-à-dire d'un directeur qui primât les conservateurs et assurât un équilibre salutaire entre leurs naturelles ambitions et les besoins réciproques de leurs départements, au grand profit général de la maison, je proposai à M. de Fourtou le rétablissement de la Direction des Musées, et le Ministre accepta d'en confier le titre au conservateur de plus ancienne date, c'est-à-dire à M. Reiset. Villot m'en voulut certainement d'avoir provoqué cette décision, et ses amis plus que lui-même. Ils ne se rendaient pas compte que le titre n'y aurait rien fait, et qu'il était à jamais usé d'autorité auprès de ses anciens collègues, et c'était l'autorité, avant tout, qu'il s'agissait de rétablir là. Au reste le pauvre Villot ne survécut guère à sa retraite. Il était à bout de forces, à bout de vie; son pauvre petit corps, sa tête aux traits fins et aigus allaient s'amincissant, se rétrécissant, menu, menu; plein d'énergie et de puissance sur lui-même jusqu'au bout, cet homme qui avait lutté quarante ans contre un affaiblissement de chaque heure, avait encore, tout râlant déjà, le courage d'écrire pour ses amis le bulletin de maladie de sa femme qui allait mourir trois jours avant lui.

FRÉD. REISET

J'ai vu bien des fois, dans le cabinet de M. Reiset, les fameux oracles de l'Allemagne, les Waagen et les Passavant, et je puis affirmer qu'ils ne lui allaient pas à la cheville. Notre pays ne choie point volontiers ses hommes de valeur; il ne les reconnaît qu'au bruit qu'ils feraient d'eux-mêmes. Quant aux délicats bien nés, qui n'aiment pas la réclame grossière, il les laisse, non sans une petite moue maligne, à l'honnête silence qui semble leur complaire, et qu'il prend apparemment pour un dédain de son estime. On n'a jamais su, en dehors du Louvre, tout ce que valait M. Reiset; les artistes particulièrement l'ont ignoré ou regardé avec défiance, comme s'ils n'étaient pas les plus intéressés à la considération des amateurs soigneux des œuvres du passé et les mieux aptes à recommander les ouvrages contemporains à l'attention de l'avenir. Or si l'art et le goût ont eu quelque importance en notre siècle, je déclare que ce petit homme, aux manières capricieuses et d'enfant gâté, d'humeur inégale et parfois demi-avenant aux intrus, a été certainement sur son terrain l'un des personnages les plus extraordinaires de notre temps. Oui, M. Reiset a été le goût même et le discernement en matière d'art, le plus parfait expert de peintures et de dessins que la France ait connu depuis Mariette. Je dis peintures et dessins; l'enthousiasme, la lucidité d'esprit, la précision du jugement, la finesse de ses yeux demi-clignottants, quand il se délectait devant une belle chose, n'étaient pas moins sûrs alors qu'il s'agissait d'un beau bronze antique, ou d'un marbre de la Renaissance; il a été pendant trente ans la vraie lumière du Louvre.

C'était l'un des cinq enfants de l'ancien receveur général de Rouen. Il avait hérité de sa mère sa passion pour la musique des grands maîtres; et la religion de Mozart, de Gluck et de Beethoven ne fit que précéder et s'accorder bientôt avec la religion de Raphaël et de Michel-Ange, de Poussin et de Lesueur, dans cette âme vouée dès la prime jeunesse à tout ce que l'art et la poésie ont de plus naturellement pur, probe, simple et élevé. Il savait par cœur tout le V. Hugo du bon temps. Il faut dire que Rouen, où s'était passée son enfance, était, à cette époque, de 1825 à 1835, le centre des premières études romantiques, avec les dessins et les publications d'Hyacinthe Langlois et de ses enfants, avec ses amis les A. Deville, les Ch. Richard, les Aug. Leprovost, les André Pottier et Hippolyte Bellangé conservateur du Musée, et le bruit des premiers succès de Court après ceux de Géricault. Celui que bien des années après, le bon M. de la Salle appelait son cher Fritz, et il ajoutait parfois à nos oreilles le mot que j'ai dit : l'enfant gâté, n'eut point, comme l'on pense bien, la vie très contrariée, et cette vie, dès

le commencement, il en assura lui-même le bonheur, en épousant, tout jeune, par amour, sa belle cousine blonde, Mlle Hortense Reiset, la plus charmante, la plus gracieuse et la meilleure des femmes, trésor exquis d'un honnête homme. C'est dans son voyage de noces qu'il connut à Rome M. Ingres et les Flandrin : — Hip. Flandrin, qui peignit alors son portrait, — M. Ingres qui devait plus tard peindre le portrait de Mme Reiset et dessiner, selon son procédé admirable, les crayons de la fille et du beau-père de notre maître. Qui croirait que M. Reiset n'a jamais vu l'Italie qu'en ce seul et unique voyage ? et quel prodige de mémoire vraiment géniale et extra-naturelle que celui qui, dans cette course à travers les principales villes, c'est-à-dire à travers les principaux centres des écoles italiennes, lui fixa à jamais dans l'esprit et dans les yeux les moindres détails des chefs-d'œuvre innombrables de Florence, de Sienne et de Pise, de Rome, de Perouse et de Bologne, de Milan, de Padoue et de Venise, — à ce point que, quarante ans après, il reconnaissait dans tel dessin, l'étude du personnage de telle composition. C'est alors qu'il commença à acquérir les premiers tableaux de sa galerie, et son goût, dès le principe, le porta vers les génies précurseurs, dont sa jeunesse savourait les sincérités naïves et profondes. On lui aurait volontiers, plus tard, tourné à crime ce penchant pour les primitifs, oubliant qu'alors qu'il développa sa collection de tableaux, nul ne sut y faire mieux place pour les maîtres supérieurs de toute école, aussi bien pour les délicieux hollandais que pour les Murillo, et quand il en vint à la noble manie des dessins, la moitié de ses portefeuilles était remplie d'Albert Durer, de Holbein, de Rubens, de Van Dyck, de Teniers, de Rembrandt, d'Ostade, de Cuyp, d'Everdingen, de P. Potter, de Vandevelde, aussi bien que de Fra Angelico, et de Lippi, de Botticelli et de Verrochio, de Signorelli et de Perugin, de Michel-Ange et de Fra Bartolommeo, de Raphael et de toute son école, les Perin del Vaga et les Polydore, de Mantegne et de Bellin, de Titien et de Véronèse, de Corrège et de Parmesan, de Nicolo del Abbate et de tous les Carraches, jusqu'au Dominiquin et au Guerchin. Je ne parle point de sa passion pour Nicolas Poussin, Le Sueur et Claude, qui de chez lui ne repoussaient pas Clouet, Pujet, Watteau ni Géricault. — M. Reiset n'a jamais dédaigné que le médiocre. J'en eus bien la preuve dès notre première rencontre au Louvre, dans la salle basse de nos bureaux, au fond de la cour du Sphynx : il entendit mon nom et se tournant vers moi de l'air le plus aimable, il me plaisanta gentiment sur mes *Peintres provinciaux*, dont quelques-uns lui étaient familiers par sa ville natale et par notre province commune ; il se rabattit particulièrement sur mon pauvre Finsonius, dont la glorification un peu trop poussée à l'extrême, dans le discours de Ch. Blanc, proposant, lors de la récente discussion du budget, d'échanger notre trop plein de Giorgione et de Bassan contre un échantillon du Belge provençal, l'avait si cruellement froissé lui, M. Reiset. Il en avait fait l'objet d'une longue note à la page 35 de ses *Courtes*

réflexions sur les dessins du Louvre, brochure qui appuyée par l'amitié de M. Ingres, lui avait ouvert les portes du Louvre peu après sa publication. Collectionneurs, mes confrères, ne vous découragez pas; cet amateur né avec des yeux si déliés, si pénétrants, si prédestinés, avouait gaiement qu'en ses débuts dans la curiosité, alors que M. de La Salle et lui recherchaient leurs premiers dessins du Poussin, le finaud Guichardot, le borgne au bandeau de soie noire, le même qui avait abusé de l'innocence de M. Thiers pour l'embâter de tant et tant de Boissieu, leur avait glissé, à eux aussi, bien des griffonnis de Corneille et peut-être de Bergeret pour des croquis du Poussin, et nous avons tous passé par ces premières duperies de nos illusions ou fourberies de nos pourvoyeurs. L'important c'est d'arriver tôt à cette pureté, à cette chasteté du goût qui, chez M. Reiset comme chez M. de la Salle, savent repousser à leur place le bas et le médiocre, pour jouir avec délices du vraiment choisi et du vraiment supérieur; l'important est que la manie de ce qui est simplement curieux ne se substitue point, d'habitude et par complaisance à l'instinct de ce qui sera essentiellement et absolument beau; et à cela M. Reiset était arrivé de bonne heure en cueillant dans les collections qu'il achetait en bloc, soit à la mort du général Griois, soit de M. de Cédron ou de tel autre amateur, une vingtaine de beaux dessins de Raphaël, du Pérugin, de Botticelli, de Jules Romain, de Perin del Vaga, du Polydore, du Titien, du Véronèse, du Nicolo, d'Albert Durer, de Van Dyck ou de Teniers, et en éloignant et en rejetant le reste, où il y avait de l'excellent encore, mais qu'il estimait de moindre qualité, au panier des commissaires-priseurs. — « Émonder et expurger » semble bien avoir été sa devise, « chasser du Musée, pour l'enrichir, les ouvrages douteux ou secondaires. » — Mais il faut bien s'entendre et il n'importe pas moins de conserver, dans toute sa largeur et son équité sereine, le discernement sensé des maîtres : maître on est dès que l'on garde en son temps une qualité saine de maîtrise; tout connaisseur sincère a et doit avoir ses préférences entre les époques d'art et les artistes renommés; c'est affaire de tempérament et d'affinité personnelle; mais il n'y a que les sots ridicules et ignares qui fassent les dédaigneux et voudraient exclure de l'art et du Louvre certaines écoles passagèrement proscrites par les modes du goût, telles que aujourd'hui l'école de Bologne, par exemple, tels que des hommes de la taille et de la robustesse des Carache et du Dominiquin; et M. Reiset, quoiqu'on ait pu penser par ses préférences, et la sélection raffinée de sa propre galerie, n'a jamais été de ces sots-là. On l'a pu assez voir par ses classements des tableaux du Louvre, et par les salles des dessins où tous les siècles et tous les groupes d'école ont trouvé place en leurs plus hauts et parfois en leurs plus coquets représentants.

M. Reiset, je l'ai dit, avait connu M. Ingres à Rome, alors que celui-ci y dirigeait l'académie de France de 1834 à 1841. Je me trouvais moi-même à Rome

durant la semaine sainte de 1841, avec Ernest Lafontan, et nous allâmes voir notre camarade du collège Saint-Louis, Gounod, à la villa Médicis. La villa était en pleine effervescence. M. Ingres la quittait à regret, et l'on y attendait M. Schnetz. Gounod, pour sa part, était désolé du départ du grand maître, dont il était l'un des favoris, qui lui faisait faire constamment chez lui de la musique de chambre, qui avait dessiné son portrait, et qui encourageait son goût pour le dessin et la peinture, car alors Gounod, le Gounod de Faust et de Mireille s'essayait, à ses heures perdues, à peindre des horizons de la campagne romaine, tout en composant une messe pour Saint-Louis des Français. Il nous guidait dans les églises, drapé dans son manteau romain, et avec les pieuses génuflexions du pays. Ses deux années de pension l'avaient déjà fait tout transteverin. M. Ingres avait exercé son directorat avec l'autorité naturelle que lui assuraient ses convictions profondes et la vénérable naïveté de son caractère, que raillaient parfois entre eux les jeunes pensionnaires peu portés au respect, tels que ce Papety dont je me rappelle à la Villa Medicis la grande copie du plafond de la Farnesine, mais qu'ils ne subissaient pas moins malgré eux dans leurs études maintenues plus graves. M. Ingres rentra à Paris, couronné de la même auréole de maître qu'il avait au départ, le lendemain du *Saint-Symphorien*, et il y retrouva ses amis, et M. Reiset parmi ses plus fervents. Là-bas en Italie, tout avait fait pencher M. Ingres vers le jeune voyageur : égale adoration de Raphaël, égal enthousiasme pour toutes les œuvres suprêmement belles de l'art, égale sympathie délicate pour les ombriens et les primitifs, égale passion pour la musique de Mozart, de Gluck et de Beethoven, et aussi la plus profonde et la plus pénétrante admiration de M. Reiset pour les œuvres de M. Ingres. Avec une pieuse et filiale tendresse, M. et Mme Reiset attirèrent le vieux maître et sa courageuse compagne dans le délicieux chalet qu'ils possédaient au bord du lac d'Enghien et dont ils avaient agrandi les pelouses et les corbeilles de géranium par l'acquisition de terrains d'un chalet voisin appartenant à Eug. Isabey; et là ils leur firent, le plus souvent qu'ils purent, des journées tranquilles et riantes; et quand vint le jour terrible de la séparation, le jour où M. Ingres perdit sa vieille femme tant aimée et si héroïquement dévouée, c'est à Enghien que les Reiset entraînèrent le pauvre homme fou de désespoir. — M. Ingres qui savait le goût si merveilleusement sûr de M. Reiset, n'avait pas pu ne point être flatté de voir successivement entrer dans cette maison amie les œuvres les plus exquises peut-être de son pinceau, celles qu'il devait préférer en raison de ses souvenirs de jeunesse : son fameux portrait par lui-même de 1804, acquis par échange du prince Napoléon ; puis, par une pension viagère servie au modèle, la perle de son œuvre, l'étrange portrait de Mme Devauçay; puis cette délicieuse et tant caressée Vénus Anadyomene, commencée à Rome en 1807 et que le maître consentit à terminer pour son ami, et à laquelle tout le monde a raconté qu'il travaillait, pour s'étourdir,

pendant les canonades et fusillades de juin 48. — Pour M. Reiset encore, il reprit et termina un admirable dessin aquarellé du Virgile lisant l'Énéide. Joignez à ce choix merveilleux, le portrait peint de Mme Reiset et les charmants crayons de sa fille, de son père, dont j'ai déjà parlé ; et cette maison, pleine de ses œuvres les plus chères, et aussi de ses plus attachants souvenirs, devait lui sembler comme un logis de famille. Il pouvait s'y enivrer à bouche que veux-tu de cette ambroisie des maîtres dont il était si friand, en savourant les portefeuilles de dessins, où M. Reiset avait réuni l'élite et la moelle des plus rares génies; et c'est là, je n'en doute pas, ce qui l'excita à pousser son ami vers la conservation des dessins du Louvre.

M. Reiset était alors le seul amateur de France qui, avec son cher M. de la Salle, connût quelque peu intimement les richesses du Louvre en dessins. Grâce à une autorisation spéciale qu'ils avaient obtenue, je ne sais comme, de M. de Cailleux, lequel se réservait jalousement ce joli coin du musée, et avait groupé dans des cadres les quelques centaines de dessins livrés alors au public, et fait coller dans de grands albums quelques centaines d'autres études, pour être classés dans des armoires hermétiquement fermées, — grâce à la surprise de cette autorisation, les deux amis avaient pu éplucher de près ces cadres et feuilleter ces volumes avec la merveilleuse sagacité de leurs meilleurs yeux, et rien qu'en deux visites, le 23 mars et le 6 avril 1846, ils avaient pris note dans 33 volumes parcourus par eux, de huit dessins de Raphaël, sans parler « de plusieurs dessins admirables de Michel-Ange, Titien, Corrège, Andrea del Sarto, Lorenzo di Credi, etc., une vingtaine de dessins de N. Poussin et deux ou trois Lesueur. » — Vous jugez quel feu de curiosité ces deux visites avaient allumé en ces connaisseurs passionnés, et combien M. Reiset trouva mauvais, lors de la première discussion du budget (22 novembre et 2 décembre 48), que la Constituante eût marchandé un conservateur à ce superbe département que l'administration et ses défenseurs à la chambre prétendaient s'élever jusqu'à 40,000 dessins, et dont 20,000, disait à la tribune M. Ch. Blanc, directeur des Beaux-Arts, venaient d'être « découverts par hasard, ensevelis dans la poussière, mangés aux vers, et qui, n'étant pas garantis de l'humidité, commençaient à se moisir par les bords. » — 40,000 dessins, M. Reiset avait cru d'abord « ce chiffre exagéré » ; quand plus tard il les eut examinés et décrits l'un après l'autre, il dut constater qu'il y en avait 36,000. — Il avait donc écrit, dans la première quinzaine de décembre 48, ses *Courtes réflexions sur une décision de l'assemblée nationale concernant les dessins du Louvre,* et là en 37 pages bien compétentes, bien renseignées et où il ne pouvait se défendre de quelque raillerie sur les trop légères assertions des orateurs et des rapporteurs, il démontrait clair comme le jour l'absolu besoin d'un conservateur pour débrouiller ce chaos magnifique; et ce qui en ressortait plus clair encore, par la façon dont il parlait de ce trésor de la nation, c'est que

lui seul était digne d'en être le conservateur. Un an plus tard il l'était; et sa première préoccupation pour qu'on ne pût l'accuser dans l'avenir d'avoir profité des occasions offertes par ses nouvelles fonctions pour l'enrichissement de sa propre collection, fut de dresser lui-même l'inventaire de ses portefeuilles, et d'en arrêter les acquisitions au jour de son entrée dans le Louvre. Le parti était héroïque mais d'un homme sage et prévoyant, étant donnés les jolis ragots du monde des amateurs, et il servit plus tard d'exemple à M. de Nieuwerkerke, quand celui-ci prit soin de conserver tous les bordereaux d'achat de sa propre collection, bordereaux dont l'addition fixa d'ailleurs si utilement, à l'heure difficile, le prix de son superbe cabinet. La *Description abrégée des dessins de diverses écoles appartenant à M. Frédéric Reiset,* dédiée naturellement à M. His de la Salle, et datée du 1er avril 1850, est restée un livre précieux à nous tous, dévots de la même chapelle, et pouvait dès lors, par ses notes si sûres et si précises, donner l'avant-goût de ce qu'allait devenir l'inventaire de la collection du Louvre, qui en était restée à la nomenclature et aux attributions de Morel d'Arleu.

Je viens tout à l'heure de m'emporter contre ceux des amateurs et des artistes qui n'avaient pas su à distance apprécier la valeur singulière de M. Reiset et la supériorité personnelle des services qu'il rendait au Louvre. Le public, il est vrai, ne l'a pu connaître que par le choix et l'ordre admirable qu'il avait apportés dans le classement de cette série de salles consacrées aux dessins, depuis l'escalier de Henri II jusqu'à la collection Sauvageot, et par le catalogue qu'il a donné de ces dessins exposés. Mais rien ne pouvait mettre ce public en confidence de la partie la plus délicate et tout à fait capitale de sa tâche, celle qui avait pour but l'inventaire général des 36,000 dessins de la collection nationale, c'est-à-dire l'étude minutieuse et l'attribution, un à un, de ces 36,000 dessins, et leur groupement par maîtres et par écoles. C'était le chaos à débrouiller, un monde à découvrir et à coordonner. M. Reiset tenait évidemment de son père le receveur général, l'esprit d'ordre, de numérotage et de classement; il rumina quelques jours le plan de son travail gigantesque, et les moyens de se retrouver dans le dédale de tous ces numéros d'ordre des anciens inventaires et de les faire concorder avec sa propre classification. Puis, un matin, il se mit en mouvement avec la ferme et confiante ardeur que ce petit homme apportait à toutes ses entreprises : 36,000 dessins à flairer, à retourner, à attribuer et à décrire, ce n'était pas l'affaire de quelques semaines, et il a usé, sous ses ordres, plusieurs attachés, je veux plutôt dire plusieurs apprentis; car il a toujours eu ce légitime orgueil que cette besogne fût entièrement la sienne, et il avait absolument raison. La tâche était si intéressante, échauffés que nous étions par le voisinage et les éclairs perpétuels de l'enseignement d'un tel maître, que nous nous donnions de tout cœur à la poursuivre. J'ai été le premier en date de ses aides, jusqu'au jour où M. de Nieuwerkerke voulut bien m'appeler au service des expositions. Montaiglon

me succéda avec son esprit si alerte et son omniscience, jusqu'au moment où Vielcastel l'enleva à M. Reiset pour le musée des Souverains. Puis vint Darcel qui travailla là longtemps et mit au service de M. Reiset son zèle courageux, sa tenacité infatigable aux questions d'érudition et son esprit méthodique. Darcel, lui aussi, monta en grade et laissa la place à Clément de Ris pour un court passage jusqu'à ce qu'il succédât à Soulié dans Versailles, — et enfin à Tauzia qui y demeura le plus fidèle et le plus justement favori du maître, et qui s'imprégna le mieux de ses leçons quotidiennes, et qui était aussi, devons-nous dire, le mieux préparé pour les digérer, par la finesse, et la sûreté instinctive, et la délicatesse de son goût, et le bon bagage que ses yeux avaient rapporté de ses voyages en Italie, en Allemagne et en Espagne. — Ne croyez point d'ailleurs que ce consciencieux et scrupuleux M. Reiset, l'homme au monde qui se rendit le mieux compte de l'énormité de sa tâche, se fit faute d'appeler dans son cabinet, pour leur soumettre ses doutes, les sérieux connaisseurs de son temps, ceux dont il pouvait attendre quelque sérieuse lumière. J'ai vu passer par ce cabinet et consultés par lui M. de la Salle, M. Gatteaux et Chenavard pour les dessins des grandes écoles italiennes, les Goncourt pour le XVIIIe siècle français, Bordier pour les émaux de Petitot et jusqu'à un certain M. Saint-Phar, un répugnant petit homme à perruque et à col et manchettes retroussées, qui passait alors pour le plus sûr connaisseur en émaux et en miniatures.

Le jour où ce pauvre Villot, pour le péché de ses restaurations, fut, comme j'ai dit, privé du département des peintures, ce gros lot échut à M. Reiset, qui se trouva réunir en une même main les deux conservations, ainsi qu'elles l'avaient été avant sa venue au Louvre. M. Reiset avait toujours blâmé, comme nuisible aux maîtres eux-mêmes, l'abus du système de rapprochement absolu de leurs œuvres. Son premier souci fut de remanier la galerie et de donner un peu d'espace aux cadres, en dispersant quelque peu leurs tableaux, sans toutefois les écarter l'un de l'autre hors portée d'un même coup d'œil : l'aspect général y gagna certainement en grâce, en meilleure pondération et en honnête et plus harmonieuse liberté. Il sembla tout de suite, à ces équilibres mieux coordonnés dans les panneaux, qu'il y avait plus de pureté dans le choix, plus de respect pour les chefs-d'œuvre. Et quel plaisir il prit à l'arrangement de cette galerie des Sept-Mêtres où il rassembla, comme en un écrin, les œuvres les plus choyées de ces maîtres du XIVe, du XVe et du XVIe siècles Italiens, où il avait ses adorations intimes. — Plus tard il disposa, et Dieu sait avec quel goût et quelle majesté, les grandes galeries attribuées dans le Louvre nouveau à l'École Française ; et enfin, cette galerie Lacaze, l'ancienne Salle des États, où il groupa les tableaux légués par son vieil ami, et de telle façon que M. Lacaze eût été bien fier de voir en si bel ordre et en si beau jour, la collection si précieuse pour nous Français, à laquelle il avait consacré sa vie. — Les restaurations qui avaient été si dange-

reuses et si nuisibles pour Villot, M. Reiset ne les évita pas quand il les jugea indispensables, mais il y apporta une prudence et des scrupules et une attention méticuleuse que l'autre n'avait pas su y mettre, et Briotet, le restaurateur des tableaux, très habile quand il était bien dirigé, ne toucha jamais à un ancien vernis, ne boucha jamais un trou large comme une pointe d'aiguille, sans que M. Reiset ne fût là penché sur son épaule avec son lorgnon, pour arrêter le frottis juste à point, pour lui dicter les moindres touches que devait poser son pinceau. Ce n'est pas sur les merveilles du Louvre qu'il est permis à un conservateur d'essayer le difficile apprentissage d'une telle science si scabreuse, la santé des peintures ; M. Reiset avait acquis son expérience au nettoyage de ses propres tableaux, et c'est ainsi que doit agir tout honnête homme en appliquant même souci aux choses de l'État et aux richesses de la nation qu'à son trésor personnel. M. Reiset était arrivé en telle matière à un tact et à une sûreté sans égale ; la dernière preuve qu'il en donna, dans ses dernières années et non la moins admirable, fut la restauration du fameux triptique de l'hôpital de Beaune, où il y avait tant à détruire de mauvais replâtrages et tant à retrouver de précieuses figures, et qui avec les deux petits Mantegna de Tours, restera dans la mémoire des amateurs comme un prodige de résurrection. Ah ! si les chefs-d'œuvre des musées de province avaient pour tenir en bride les massacres qui les réparent, des surveillants aussi respectueux des maîtres, aussi préoccupés du faire de chacun, pour mesurer à chacun sa cure ! Pauvres et chers musées de province, qui vous rendra M. Reiset ?

Tant que Villot appartenait au Louvre, c'est-à-dire jusqu'au jour où lui-même prit la direction du musée, M. Reiset s'était fait scrupule d'entreprendre un autre catalogue des peintures des grands salons et de la grande galerie. Son devoir l'obligea toutefois à publier les deux menus catalogues du musée Napoléon III (tableaux Campana) et de la collection Lacaze. Mais en cette sorte de travaux, il a donné sa pleine mesure dans les deux volumes de la *Notice des dessins, cartons, pastels,* etc., *du Musée impérial du Louvre*. C'est, à mon sens, un pur modèle de clarté, de bon ordre, d'attributions fines et justes, de sûreté d'informations, et j'allais ajouter de bon et sobre langage, si la littérature de catalogue se piquait de vanité à cet endroit. M. Reiset, comme ses confrères les amateurs, alors qu'il était tout entier à sa passion de collectionner pour ses propres portefeuilles, n'avait guère songé à mettre encre sur le papier, et ce n'est qu'alors qu'il y fut contraint par les premiers appels de sa fonction, qu'il en vint à écrire, d'abord, en 1849, ces *Courtes réflexions sur les dessins du Louvre,* dont j'ai déjà parlé, puis l'année suivante, en 1850, la *Description abrégée des dessins de diverses écoles appartenant à M. Frédéric Reiset,* — vous savez déjà dans quel sentiment de prudente et honnête réserve. Nous autres qu'a pris de bonne heure la rage d'écrire, et pis encore, la manie d'imprimer, nous nous étonnons de cette indiffé-

rence qu'ont toujours manifestée pour le maniement de la plume d'oie nos plus sûrs et nos plus délicats connaisseurs, les plus aptes à nous instruire, et à nous analyser la beauté des œuvres qui les touchent. Mariette est le seul qui leur ait donné le bon exemple ; mais Mariette par la profession de sa famille, fort mêlée au commerce des estampes et des dessins et par suite à la rédaction de leurs catalogues, avait pris de naissance l'habitude de telles notes. Les autres vrais collectionneurs n'y ont jamais songé, absorbés innocemment qu'ils ont été par la pure jouissance égoïste des merveilles de l'art. Ils en jasent volontiers entre eux et autour d'eux, et Dieu sait avec quel feu, et aussi quel profit pour les lettrés qui les écoutent. Diderot vous en dirait quelque chose, et aussi de nos jours Ch. Blanc et P. de Saint-Victor. Que n'avez-vous entendu de notre temps M. Reiset, et M. de La Salle et Chenavard, et M. Lacaze, et Sauvageot sur ses bibelots! Ils savourent avec délices et enthousiasme leur plaisir mignon ; c'est une passion de chaque jour et de toute heure ; l'écriture d'autrui leur est en vérité peu de chose. C'est ainsi que, sans sortir du Louvre, vous trouveriez tout un groupe d'esprits distingués, que l'obligation de leur métier a amenés à écrire les catalogues les plus savants de la maison avec une plume taillée très tard, très tard, presque à l'arrière-saison de leur carrière de collectionneur ou de curieux : Reiset, Barbet de Jouy, Eud. Soulié, Tauzia, Sauzay, Morel-Fatio, Villot lui-même, malgré les menus articles courants du *Cabinet de l'Amateur et de l'Antiquaire*. Il est vrai que quand ils ont tâté de la plume, et ne s'y sont pas reconnus plus maladroits que d'autres, la tentation leur vient de travaux accessoires ; et c'est ainsi que M. Reiset nous a donné successivement d'excellentes études, sur *un bronze de Michel-Ange,* sur *Nicolo del Abate,* sur *une visite aux Musées de Londres,* de ces chapitres d'histoire où se donnaient carrière sa maîtresse sûreté de goût et le flair divinateur de sa merveilleuse perspicacité.

Un jour était venu où M. Reiset avait dit un douloureux adieu à sa collection de dessins, et sa seule consolation, ce jour-là, fut de les voir passer, par l'entremise de M. de Triqueti, entre les mains du duc d'Aumale. Ses chers dessins, du moins ne se séparaient-ils point les uns des autres. Ce qu'il avait mis tant d'amour, tant de soins et tant d'années à rassembler, demeurerait là uni à toujours et inaliénable, aussi inaliénable, par la richesse du prince, que s'ils étaient entrés dans la collection nationale. Heureux M. Reiset de n'avoir point à assister à l'éparpillement cruel de ce qui a fait la jouissance passagère et l'orgueil d'un collectionneur. Il en fut de même plus tard pour sa collection de tableaux qui prirent en bloc, eux aussi, la route de Chantilly, et c'est à Chantilly que nous pouvons voir aujourd'hui, outre les trois Ingres dont j'ai parlé, le portrait du maître, celui de Mme Devauçay et la Vénus Anadyomène, toute cette série de cadres admirables : la *Smonnette*, cette figure aussi étrange et mystérieuse que la Devauçay, la petite madone de Fra Filippo Lippi, celle de Zaganelli da Cotignola,

l'enfant de Luini, l'*Annonciation* du Francia, la grande Sainte Famille du Palme, la *Procession* de Stuerbout, les deux petites têtes de Van Eyck, et son choix de tableaux du Poussin : l'*Annonciation*, la Sainte Famille de la galerie Fesch, le grand paysage au serpent, etc.

C'étaient là de bien grands vides faits dans la maison et dans les habitudes de M. Reiset, et il faut n'avoir jamais été touché du démon de la collection pour admettre que cet amateur de tant de belles choses et curieuses, ayant accompli au Louvre la tâche qui l'avait tant d'années absorbé, de remuer et classer les 36,000 dessins de la collection nationale, et puis de dépendre et rependre, de bout en bout de l'immense Palais, toutes les peintures de nos galeries, ne se sentirait pas repris de quelque manie reposante. Cette manie fut celle des catalogues de ventes anciennes. Il en avait tant feuilleté pour ses propres catalogues de dessins et de tableaux, qu'il les voulut avoir tous, et il apporta à leur recherche son ardeur, sa tenacité, et des ressources qui ne sont pas permises aux plus zélés ; tous les libraires furent mis en branle, et aussi tous les relieurs et surtout les plus habiles. On tenait à posséder les plus rares et les plus beaux exemplaires, et les plus annotés par des plumes contemporaines. Il sortit de là une collection innombrable et telle qu'il ne s'en était jamais vu par la qualité et la quantité d'adorables petites plaquettes. Le public a connu d'ailleurs cette collection extraordinaire par la vente qui en fut bientôt faite en un jour de contre fantaisie, et quand M. Reiset ne pensait plus pouvoir partager désormais son souci entre la poursuite quotidienne de ces curieux livrets, et la charge beaucoup plus grave qui venait de lui échoir, celle de directeur des musées nationaux. Le Louvre et ses dépendances, et leur personnel et la valeur de chacun, personne mieux que lui ne les connaissait depuis vingt ans par le menu, et j'ai raconté à propos de Villot pourquoi j'avais cru qu'un secrétaire général ne suffisait plus au prestige et au gouvernement de cette chère maison.

Appeler M. Reiset à la direction des musées nationaux, j'avoue que j'avais cru bien faire pour le Louvre et pour M. Reiset. Certes le Louvre s'en est bien trouvé pour la paix, et la saine hiérarchie des conservations diverses, et le beau choix dans les acquisitions, et la dignité des relations plus directes avec les ministres. Mais l'excellent homme, si droit, si juste, si ordonné, l'homme de bonne volonté par excellence, ne tarda pas à y perdre sa propre paix et sa propre santé. Tant que je fus au Palais-Royal, il n'avait rien à redouter des tracasseries des ministres ; de mes bureaux, je garais le Louvre de toutes les petites tribulations d'en bas, sans rien pouvoir, il est vrai, contre les grises mines des ministres. Je lui maintenais, du moins autour de moi, l'autonomie que j'avais sollicitée pour lui de M. de Fourtou. Mais cette autonomie et cette indépendance n'étaient après tout qu'une fiction, le Louvre, toujours et quand même, se rattachant aux bureaux de la direction des Beaux-Arts par certains fils administratifs de budget et d'or-

donnancement de depenses que nulle organisation n'avait pu rompre; et, moi parti, on le lui fit bien voir. M. Reiset n'était point l'homme des petites luttes sourdes, des chicanes quotidiennes, des lenteurs calculées, des papiers perdus ou sciemment étouffés dans un dossier, des empiètements détournés, des mille roueries qui s'interposent, pour la plus grande importance d'un chef de bureau, entre un ministre et un chef de service inférieur. M. Reiset était bien le dernier des hommes et le plus mal armé pour une pareille guerre; toutes ses qualités y tournaient contre lui : sa sincérité, sa probité naïve, son amour de l'exactitude, son ardeur à obtenir ce qu'il savait juste et utile à son Louvre, son attitude polie et réservée inconnue dans ces pays-là, son esprit méthodique, son impatience des choses attardées et mal comprises, son horreur bien naturelle des heures perdues aux antichambres ministérielles, et des visages de bois qu'on rencontrait dans les cabinets mêmes de certains ministres, qu'il sentait prévenus à l'avance par des entraves ennemies; tout cela le dévorait, le minait, le mettait hors de lui. Cette fine monture avait la bouche trop tendre pour des cavaliers si tracassants. On vint à bout aisément d'une nature si nerveuse et si impressionnable, et qui ne savait pas mieux supporter les piqûres et les airs de maîtres de la rue de Valois, ni les intrigues ambiantes de la rue de Grenelle. Il sortit de là bien fatigué, bien dégoûté, ne comprenant pas comment il avait pu entrer dans cette galère administrative qu'il avait vue naguères si brillante, au temps de M. de Nieuwerkerke, et qu'il venait de trouver si dure et si lourde à la rame. Et de cette fatigue et de ce dégoût qui pèsent encore sur lui, il ne sera guéri que le jour où il aura bien oublié, bien effacé de sa mémoire son cauchemar de cinq années, pour ne plus se souvenir que des temps antérieurs à la date fatale de 70. Jusque-là la vie lui avait-elle pas été assez constamment riante, polie, unie, large, aisée, soignée en tout : alerte et très adroit chasseur en Normandie et en Écosse, habile pêcheur et coureur de bordées à voile dans son canot coquet du lac d'Enghien, plutôt courtisé que courtisan de la meilleure des Princesses, dont Mme Reiset était dame d'honneur, et dont lui-même était le conseil attitré en ses acquisitions de peintures anciennes; entouré dans son propre logis de tout ce qui fait le charme des yeux et l'élévation de l'esprit, les plus beaux tableaux, les plus exquis dessins, les livres les plus choisis; et dans ce cabinet du Louvre, où il était vraiment roi et arbitre officiel du goût, nous étions là rôdant quotidiennement autour de lui, jasant en famille et gaiement, de tout ce qui dans le monde des arts touchait aux ventes célèbres et aux nobles collections, humant ses enseignements féconds et de primesaut, et ses déductions impeccables sur les dessins feuilletés par lui, car ce cabinet, à tout aussi bon titre peut-être que ce qu'on a fait depuis, eût pu s'appeler l'école du Louvre, la lumière jaillissant des lèvres du maître devant les œuvres mêmes des génies éprouvés, et jaillissant assez vivace pour préparer et former des conservateurs dont la graine hélas! peut

nous manquer quelque jour. Et cela a duré vingt ans, et durant ces vingt ans, heureux qui aura vécu six mois auprès de cet homme vraiment unique dans l'espèce des connaisseurs, car il en aura eu profit pour toute sa vie, et le Louvre, auquel il a tant donné de lui-même, sans efforts, sans bruit, et par la seule clarté de ses yeux et de son jugement, le Louvre, n'est-ce pas, Tauzia : — n'est-ce pas, Montaiglon ? — n'est-ce pas, Darcel ? — n'est-ce pas, Villot ? — n'est-ce pas, Daudet ? — n'est-ce pas, Soulié ? — n'est-ce pas, Clément de Ris ? — n'est-ce pas, vous autres qui l'appréciiez de plus vieille date, M. de la Salle, M. Lacaze, M. Gatteaux ? — le Louvre ne verra plus son pareil.

M. REISET — POST-SCRIPTUM

Mai 1886.

Je ne voudrais, pour rien au monde, contrister, par ma faute et injustement, le plus honnête et le plus droit des hommes, et c'est pourquoi il me faut ici, et sans retard, faire amende honorable. — Le jour où sont tombés sous les yeux de M. Reiset les premières lignes du chapitre où il était traité de lui dans *L'Artiste*, et où je prononçais, à son propos, les noms de Waagen et de Passavant, sa loyauté nerveuse n'a pu se tenir et il m'a écrit : «... Pour Passavant, je proteste ! son livre est admirable, plein de patientes et consciencieuses recherches. Malgré les lourdes et ridicules annotations de P. Lacroix, c'est un ouvrage excellent et digne de son sujet... » Et cinq jours après il y revenait : « Je vous en supplie, effacez, quand le moment sera venu, le nom de Passavant, ou parlez de lui en bons termes. Faites cela par amitié pour moi. Si votre début devait rester tel qu'il est, l'idée de ce déni de justice empoisonnerait les éloges que vous m'avez prodigués... Si je me croyais de pair avec Passavant, je serais bien fier. A côté de lui, tous ceux qui ont osé parler de Raphaël me paraissent d'insipides phraseurs... » — J'ai eu beau depuis, lui dire, pour mon excuse, que quand j'avais assisté jadis, dans son cabinet du Louvre, à des discussions entre Passavant et lui sur certains dessins de Raphaël, l'Allemand me paraissait alors si lourd et si incertain de ses discours, en comparaison de sa clarté à lui, qu'il m'en était resté un souvenir défavorable à cet homme qu'il estimait si haut; M. Reiset, en sa probité enthousiaste, ne faisait

que redoubler d'éloges sur la sûreté de goût, de jugements et d'informations de cette histoire de Raphaël, dont il a fait jusqu'aujourd'hui son livre de chevet.

Et puisque je suis en train de rectifications, disons que ce ne fut nullement à l'amitié de M. Ingres que M. Reiset dut de voir s'ouvrir à lui les portes du Louvre. M. Ingres avait même en cette matière une opinion qui n'est que trop naturelle aux artistes, sans être pour cela plus fondée : « Je n'y comprends rien, disait-il naïvement, mais pour ces fonctions de Beaux-Arts et de musées, on va toujours chercher des amateurs. » — Par bonne chance pour M. Reiset, il avait un autre ami, sur lequel il ne comptait guères pour sa fortune au Louvre, c'était M. de Morny : celui-ci lui avait demandé souvent de bons avis pour des acquisitions de tableaux, et, dès le lendemain du coup d'État, il voulut donner à M. Reiset le titre sans grande responsabilité, disait-il, d'inspecteur général des Beaux-Arts. M. Reiset eut besoin de se défendre pour échapper à cette fonction trop vague et sans action précise, et fixa lui-même, d'accord avec Ferdinand Barrot, alors ministre de l'Intérieur, et M. de Nieuwerkerke, directeur désigné des Musées, ses attributions comme conservateur des dessins du Louvre.

Comme on trouve souvent à calomnier même les plus suspects ! J'ai prétendu que le madré marchand de dessins Guichardot, très fin connaisseur en réalité de dessins et d'estampes, spécialement des Hollandais, avait abusé de l'inexpérience de M. de la Salle et de M. Reiset pour insinuer dans leurs premiers portefeuilles, des dessins de Corneille et de Bergeret en les garantissant Poussins véritables. Eh bien, en ce qui concerne M. Reiset, c'était pure médisance. Loin de là, je tiens de M. Reiset que ce fut Guichardot qui lui révéla, dès leur première rencontre, le nom et le métier de pasticheur de Bergeret. C'était le jour de la vente de la collection Barni. M. Reiset, tout jeune, il avait peut-être vingt ans, était entré pour la première fois, et par hasard, à l'hôtel des commissaires-priseurs; je ne sais s'il avait de sa vie regardé un dessin de maître. Échauffé par les superbes croquis et dessins qu'il voyait passer sous ses yeux, et aux prix fabuleux de cet heureux temps, il se prit à acheter comme un fou et c'est de cette vente Barni que lui étaient restés deux ou trois Raphaël. Guichardot avait, du coin de son bon œil, observé ce tout jeune amateur dont la clientèle lui semblait bonne à conquérir; il lui fit, à la fin de la séance, compliment de ses choix, et crut devoir y ajouter avec bonhomie, quelques conseils de vieux routier sur les dessins vrais, et aussi sur les dessins faux qu'il lui signala entre ceux vendus. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en garde un bon averti si bien doué; et les Bergeret n'eurent plus de secret pour lui; quant aux Corneille, M. Reiset ne nie pas que M. de la Salle et lui aient pu dans le principe s'y laisser prendre. Mais Guichardot était peut-être de la meilleure foi du monde en les leur proposant; les plus habiles ont pu s'y tromper sans honte.

Comment M. Reiset devint possesseur de la Vénus Anadyomène. J'ai dit, par

erreur, que M. Ingres l'avait terminée pour lui : non; dans le principe, elle était destinée à un autre amateur. Un jour, en 1848, M. Reiset alla faire visite à M. Ingres dans son atelier de l'Institut. Il y trouva deux personnages, à lui inconnus et auxquels le maître faisait avec agitation, tournant et retournant autour d'eux, les honneurs de son tableau dès lors presque achevé. M. Reiset alla s'asseoir près de sa vieille amie M[me] Ingres, qui était là travaillant dans un coin à l'une de ces tapisseries où elle excellait, et où elle mettait un art véritable. M. Ingres inquiet et comme déjà froissé de la réserve presque silencieuse des deux graves visiteurs, demanda au plus âgé s'il voyait dans l'œuvre quelque chose qui ne le satisfît point. — Monsieur, répondit celui-ci en désignant son voisin, me fait observer qu'il y a peut-être une certaine incorrection dans le dessin de cette jambe de la Vénus. — M. Ingres bondit, blessé jusqu'au fond du cœur, et se retournant vers M. Reiset qui jusque-là n'avait sonné mot : — Voyez vous cela, comme ces messieurs ? lui demanda-t-il. — Non, je ne vois pas du tout, se contenta de répondre M. Reiset. — La visite ne se prolongea point, et dès que les deux amateurs furent sortis, — le plus âgé était M. Delessert, l'ancien préfet de Police et destinataire du tableau, l'autre était M. Léon de Laborde, son beau-frère et conseiller — le maître se laissa aller à son bien naturel emportement; M. Reiset, tout en riant de cette étrange critique qui tombait là sur la science de dessinateur dont se targuait avec raison le grand artiste, lui dit tout bonnement : M. Ingres, si M. Delessert ne s'estime pas très fier de posséder votre tableau, et si vous voulez bien me le céder aux mêmes conditions qu'à lui, vous ferez de moi le plus heureux des hommes. — Il y eut encore quelque hésitation de la part du peintre, à cause d'un certain engagement de tableau à exécuter, qu'il avait pris envers M. Demidoff; mais la *Vénus* ne tarda pas à entrer chez M. Reiset, et c'est par ce chemin qu'elle est allée à Chantilly dans la galerie du duc d'Aumale, — avec le portrait de Mme Devauçay que l'on avait dit à tort payé par une rente viagère, et qui le fut en réalité par une somme donnée en une fois; — avec le portrait de M. Ingres, acquis, non « par échange », mais à beaux deniers comptants, du Prince Napoléon, lorsque celui-ci vendit sa collection. Ce qui avait prêté au vague souvenir d'un échange, c'est que M. Reiset avait négocié pour le Prince l'acquisition du portrait *en échange* d'un certain tableau de « Harem », dont l'achèvement, d'après une étude charmante de son bon temps, avait été commandé à l'artiste par le Prince ; mais celui-ci s'en était vite dégoûté. M. Reiset avait à l'avance demandé le prix de sa négociation, en priant le nouveau possesseur du portrait de lui donner la préférence le jour où il se séparerait de cette admirable figure.

Quand j'ai dit que M. Reiset avait dispersé en vente publique l'étonnante collection d'anciens catalogues, pour laquelle il avait fait appel à tous les libraires de France, et d'Angleterre, et de Belgique, et d'Allemagne, et de Hollande, et à

tous les relieurs les mieux famés de Paris, j'ai prétendu à tort que cette vente avait pour but, chez l'amateur, de n'être plus, par sa chère manie, distrait des soucis plus graves de la direction des Musées nationaux. C'est le contraire qu'il eût fallu écrire. La collection des catalogues sans nombre de M. Reiset ne fut vendue qu'en avril 1879, après sa sortie du Louvre, et bien lui avait pris de la conserver durant sa direction, car je tiens de lui qu'elle avait été la consolation, le seul soulagement des ennuis, des écœurements de cette direction. — Quand je revenais de la rue de Grenelle ou de la rue de Valois, me disait-il, je n'avais d'autre moyen de me ravoir et de calmer mes pauvres nerfs agacés, qu'en me tournant vers les rayons où s'enfilaient les séries de mes chers livrets, et de les classer et reclasser pendant des heures dans un ordre nouveau. Ç'a été le seul baume aux odieuses tracasseries qui m'ont été faites là-bas durant cinq mortelles années.

TABLE

LE MANS — IMPRIMERIE EDMOND MONNOYER

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



LE MANS (Sarthe)

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

QUATRIÈME PARTIE



PARIS

AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

—

1888

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

QUATRIÈME PARTIE

Extrait de L'ARTISTE — Année 1888

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

QUATRIÈME PARTIE



PARIS

AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

—

1888



SOUVENIRS D'UN DIRECTEUR

DES BEAUX-ARTS

CHAPITRE PREMIER

EUDORE SOULIÉ



UAND Eudore Soulié mourut à Versailles, le 29 mai 1876, on me pressa beaucoup de parler au cimetière sur la fosse encore ouverte. Je n'y voulus jamais consentir, et la pensée ne m'en était même pas venue. Mon devoir de fonctionnaire m'avait engagé à prononcer devant la tombe des artistes éminents, morts pendant ma direction, de petits discours, écrits la veille dans mon cabinet et où je m'appliquais à leur rendre la justice qui leur était due, en termes qui plus d'une fois se trouvèrent très sincèrement émus. Mais il m'eût semblé que lire un discours apprêté de la sorte devant le cercueil d'un de mes plus tendres amis, d'un intime camarade de trente années, dont la perte m'avait profondément remué, eût été une profanation et je n'en eusse pas eu la force, et il me suffisait de le pleurer tout bonnement. Même chose pour Clément de Ris, à l'enterrement duquel les siens me pressaient de venir de Bellême et l'on m'en eût voulu, une fois là, de ne pas faire de l'éloquence de cimetière.

Ce sont là jeux de plume, où le cœur a moins à voir que la tête et la mémoire,

et quand je me suis demandé, après coup, si l'on n'avait pas eu le droit de voir dans mon silence, indifférence ou manque d'amitié, je n'ai jamais pu, que voulez-vous, regretter de m'être tu à ce cruel moment.

L'amitié de Soulié, ç'a été toute ma vie du Louvre, tant que nous y avons gratté le papier côte à côte ; quand nous nous retrouvons à Versailles, c'est tout un ordre de travaux communs, où nos noms se trouvent associés ; nous fûmes décorés le même jour en 1855 ; je ne puis me souvenir d'une seule journée de mes meilleurs temps du musée sans qu'il n'y soit mêlé ; bref, pour faire entendre ce que me fut Soulié, je n'ai rien de mieux à faire que de raconter ici les premières années de ma carrière bureaucratique.

Je suis entré au Louvre le 1er mai 1846. (J'y entrais, cela va sans dire, comme surnuméraire ; le 1er mai suivant, j'étais nommé commis de huitième classe. C'était la hiérarchie administrative d'alors ; mais je dois avouer qu'à chacun de ces grades je ne me suis pas trop attardé.) — Voici ce qui était arrivé :

Après mon voyage d'Italie avec le pauvre Ernest Lafontan en 1841, après sa mort à Montpellier, en 1842, après mon droit fini en 1845, à Aix d'où j'avais rapporté mes plus grosses notes pour le premier volume de mes *Peintres provinciaux*, je me retrouvais à Paris assez désorienté, car j'avais laissé passer l'heure d'entrer dans les Consulats, auxquels mon ancien tuteur M. de Fontenay avait songé pour moi. Par ce voyage, par ces notes, par mes études sur les Musées de province, par les mille et une visites, quasi quotidiennes, qu'Ernest et moi, à peine échappés du collège, n'avions cessé de faire au Louvre, je me sentais violemment et comme fatalement tiré de ce côté. Mais comment et par quelle puissante influence me faire attacher à la sainte maison et franchir le seuil sacré ? Ma bonne chance voulut que les choses allassent d'elles-mêmes. M. le comte de Montalivet, intendant de la liste civile, de qui relevaient les musées, sollicité à la fois par Hallez-Claparède, cousin germain de Lafontan, et qui venait de négocier le mariage d'une des filles de M. de Montalivet, — et par mon ancien tuteur qui avait été, durant les dernières années de l'Empire, attaché au cabinet de M. de Montalivet le père, alors ministre de l'Intérieur, — accueillit gracieusement la double demande, et me nomma au poste tant désiré, si peu espéré. Il le fit sans prendre conseil de M. de Cailleux, le directeur des musées, qui m'en garda rancune ; si bien que le jour où il manda dans son cabinet son nouvel employé, le directeur m'ayant interrogé sur ce que j'avais fait jusqu'alors, comme je crus devoir lui répondre que j'avais vu l'Italie et que je m'étais intéressé à l'histoire des artistes dans nos provinces, et que je pensais que je pourrais utiliser mes études au service de la maison, il me répartit d'un ton très brutal et que je n'ai jamais oublié : « Vous n'êtes point ici pour vous occuper d'art, mais d'administration. » — Cela ne souffrait point de réplique et c'était la pure vérité ; l'art, au Louvre, était un souci de contrebande, on ne devait l'aimer

qu'en cachette, et mal noté qui tournait les yeux de ce côté. L'administration du Louvre, c'était préparer des fiches historiques d'après le P. Anselme pour M. Vatout et la rédaction du catalogue de Versailles. On m'en confia de ces fiches à extraire du P. Anselme; mais il paraît que je n'y réussissais point et c'est pourquoi, durant dix-huit mois, je n'ai guères fait que transcrire dans le *Moniteur universel,* à l'usage de M. Cailleux, les notes intéressant les découvertes archéologiques; — mais heureusement, dans ce bas entresol du Louvre, au fond de la cour du Sphynx, dans ce petit bureau où le hasard et M. Davin m'avaient casé dès le premier jour, j'avais trouvé mon homme, ma consolation et mon intime ami de trente années : c'était Eudore Soulié, mon aîné d'un peu plus de deux ans; il était né à Toulouse, le 2 décembre 1817. — Nos atômes crochus s'emmêlèrent du premier coup; nous nous fûmes à tous deux la Société secrète des amis des arts dans le Louvre; littérature, art, nos goûts étaient communs, notre curiosité commune; nos amitiés furent bientôt les mêmes. Je crois que je lui apportai un peu de grand air et de soulagement dans ce bureau où il étouffait; quant à moi, sa générosité de cœur et son entrain d'esprit jeune et ouvert à toutes les recherches, sa délicatesse native me calmèrent vite mon premier effarement des tristes mœurs de bureau si nouvelles pour moi et qui m'avaient tout d'abord profondément blessé par les façons malapprises et grossières dont je voyais au rez-de-chaussée accueillir les artistes et les pauvres gens nés polis que leurs affaires amenaient vers nous. Moi, accoutumé durant vingt-six ans à la pleine indépendance et au vagabondage, cet asservissement journalier à une table chargée des plus sottes paperasses, m'avaient dans le principe cruellement pesé; ces malotrus commandés par un bourru, était-ce donc là la Maison du Roi? ces copiasseries ridicules, était-ce donc là le Louvre ? Soulié me charma tout cela; il m'initia aux anciens inventaires et aux raretés de la bibliothèque.

Il m'apprit aussi, aux heures d'escapades, les détours de ce palais où j'aurai tant vécu. Les bureaux du Louvre étaient à ce point terrorisés par M. de Cailleux que nul, sans ordre du Directeur, ne se fût écarté de la cour du Sphynx et des galeries autorisées ; nul ne se fût aventuré dans les escaliers et les corridors interdits du second étage du Musée. Cela réduisait les pauvres employés à de vraies cachoteries d'écoliers. Je me souviens que Soulié ayant appris que je m'intéressais vivement à ce qui touchait Charlotte Corday, à cause des alliances de sa famille avec la mienne au XVII[e] siècle, voulut me montrer le portrait de l'héroïne peint par Hauër, que l'on venait d'acheter pour Versailles et qui n'y était pas encore transporté. C'est le portrait dont nous venons de voir une copie si fidèle par Baudry, à la seconde exposition des « Portraits du Siècle» ; l'original était, au moment dont je parle, accroché dans le corridor obscur qui sépare, au second étage du Louvre, les cabinets des conservateurs et les bureaux de l'administration. Il y était, avec 2 ou 300 des toiles de rebut, jugées inemployables pour

Versailles, et dans ce nombre il fallait compter une quarantaine au moins de portraits de Choiseul et de Praslin, les ministres de Louis XV. Force nous fut de guetter patiemment une occasion propice et d'attendre un voyage de trois jours que fit par hasard M. de Cailleux au château d'Eu. Alors nous entreprîmes notre expédition et je pus voir, dans les pires conditions de lumière, mais alors les yeux ne me manquaient pas, cette étrange, faiblotte et précieuse peinture. Il y avait de tout, dans ce second étage : des magasins, des ateliers d'artiste, non seulement ceux de M. Granet, mais d'autres concédés à Gudin, à Larivière, à Alaux, aux copistes de Winterhalter; d'aucuns y travaillaient pour Versailles, d'aucuns pour la famille royale. C'était le recommencement tacite et bienveillant de ces concessions d'ateliers aux artistes sous l'ancienne monarchie. Les besoins nouveaux de la direction, après 48, balayèrent ces installations provisoires de peintres favoris du régime déchu; parce qu'ils étaient favoris, la direction put en venir à bout et non encore sans peine. Rien n'est tenace comme un atelier dans un coin de palais.

La première fois que Soulié vint chez moi, — je logeais alors rue de Lille, à un rez-de-chaussée sur un jardin, juste en face du pavillon occupé par Jules Sandeau, et j'y étais parfois témoin de scènes très étranges, comme le jour où j'aperçus ce grand bonhomme sale et déguenillé, Gustave Planche, l'habitué de la maison, qui se précipitait comme un furieux à la poursuite du charmant garçonnet qu'avait Sandeau, celui qui fut depuis un brave marin et que son père a tant pleuré; le gamin faisait sauter en l'air et puis bousculait du poing dans les allées le chapeau du critique; et tout intime qu'il fût dans ce logis aimable, Planche était pris d'une colère de Cyclope et c'était à croire qu'il allait étrangler l'enfant. — Donc, à sa première visite, Soulié aperçut en un coin un exemplaire de mes petits *Contes normands;* il le prit, l'ouvrit et le feuilleta, et puis se tournant vers moi avec curiosité, me demanda : Est-ce que vous en connaissez l'auteur ? — Mais oui, lui dis-je en riant, c'est moi. — Il n'en revenait pas. Feuchère, le sculpteur, très mêlé aux hommes de lettres, avait eu, je ne sais comment, dans ses mains cet in-16 d'odeur et de tournure si provinciales, et il l'avait prêté, à l'Arsenal, au père de Soulié et les bibliomanes de ce bon coin s'étaient creusé la tête sur le petit bouquin singulier, dont les feuilles sur papier à chandelles venaient de Caen et les images de Montpellier.

Le Louvre n'a jamais été, pour ses employés, le pays du Pactole. Quand j'y fus admis,venait de mourir, depuis quelques années à peine, M. Debusne l'ancien chef de bureau des musées. Or, le vieux M. Debusne racontait qu'en sa jeunesse, au temps de la République, le plus clair de leurs appointements c'étaient une pièce de drap qu'on leur fournissait pour s'habiller, une paire de chaussures et quelques fagots.

En 48, après dix ans de services, — et quels services, ponctuels, stricts,

astreints, opprimés, et qui ressemblaient comme la nuit au jour, aux libres travaux, dans leurs libres et riants bureaux, des libres attachés d'aujourd'hui, — Soulié touchait 1,600 fr. et il fallait vivre là-dessus, c'est-à-dire se loger, se vêtir, se chauffer et se nourrir, lui, sa petite femme et ses trois fillettes. Et ce malheureux Soulié, justement parce qu'il avait le goût fin, quand il sortait du Louvre dans cette place du Carrousel, alors remplie de bouquinistes, de marchands d'estampes et de curiosités, ne savait pas se défendre d'acheter pour quelques sous, de loin en loin, une pièce gravée de Prud'hon ; sur quoi, notre brave chef de bureau, Davin, qui était fort gourmand, et qui ne connaissait que trop la détresse du pauvre jeune ménage, ne manquait pas de s'écrier, en haussant les épaules : Ce Soulié, comme il est faible, toujours des dépenses! moi aussi, je passe tous les jours devant Chevet, j'y vois des saucissons qui me séduisent beaucoup, mais je sais résister à la tentation. — La tradition que les fonctionnaires du Louvre étaient faits pour être mal rétribués, se prolongeait encore du temps de l'Empire, et je me rappelle que les conservateurs du Louvre (on épargna, Dieu merci, cette avanie aux conservateurs adjoints), ayant demandé une audience à M. Fould pour lui exposer le légitime désir d'être assimilés aux conservateurs de la Bibliothèque Impériale, le ministre les reçut debout sans même les inviter à s'asseoir, leur déclara qu'ils étaient trop heureux d'appartenir à la maison de l'Empereur, et leur tourna le dos sans plus de façons. — La gêne, l'éternelle gêne, avec ses embarras et ses privations et ses inquiétudes de tous les jours, le pauvre Soulié l'avait connue dès son enfance. Son père était des plus hommes d'esprit du temps de la Restauration, où cette espèce foisonnait. Il était du groupe de ces Bordelais, Martignac, Peyronnet, Marandon de Montyel, qui apportèrent tant de gaieté et d'envie de bien vivre à cette époque fortunée; le plus insoucieux et le plus paresseux de tous ; c'est lui qui disait qu'il ne travaillait jamais entre ses repas. Très royaliste et rédacteur de la *Quotidienne,* cela va sans dire, avec Martinville et les Michaud ; si royaliste, que son fils, en 1831, ayant entendu crier dans les rues : Vive Napoléon ! ne savait ce que c'était que ce nom, qu'on n'avait jamais prononcé devant lui. Le père avait été du premier mouvement romantique et avait même publié un petit volume d'anthologie des poètes de cette première heure. Pour assurer la vie d'un si tranquille et charmant fainéant, on l'avait casé dans la Bibliothèque de l'Arsenal, et c'est là que notre Eudore était devenu comme l'enfant de la maison, dans le giron des Nodier, et avait vu passer et danser, à ces fameuses soirées de l'Arsenal, éclairées par des chandelles, tout ce qui allait flamboyer dans cette étonnante époque, les Hugo, les Dumas, les de Vigny, les Musset, les Sainte-Beuve, les P. Foucher, les Lacroix, les P. Paris, Mme Desbordes-Valmore, les Merle, les Guiraud, les Devéria, les Johannot, L. Boulanger, Dauzats, le baron Taylor avec son inséparable M. de Cailleux, et c'est ce dernier qui, par amitié pour Charles Nodier et pour le père de notre

Eudore, avait pris de bonne heure, dès le 28 janvier 1838, le tout jeune homme dans les bureaux du Louvre, pour y utiliser sa superbe écriture. Mais avant cela, le pauvret en avait traversé de dures : lui-même plus tard racontait gaiement que, comme il était logé à l'Arsenal dans quelque galetas des combles, il faisait, l'hiver, si froid dans son pauvre grenier, que pour s'empêcher de grelotter, il s'y couvrait, faute d'édredons, de vieux in-folios. — Et pour compléter sa destinée, le malheureux s'était marié quand il n'avait pas encore barbe au menton. Et il n'en resta pas moins, tout le long de sa vie difficile, le plus gai, le plus tendre, le plus attrayant, le plus égal, le plus délicat des amis, l'esprit le plus fin et le plus ingénieux et le plus imprévu dans ses idées, la mémoire farcie des plus singulières historiettes contemporaines de son père ou des Michaud, qu'il disait à merveille, les assaisonnant à sa sauce, en fabriquant de son cru qui dépassaient en drôlerie les meilleures du temps passé ; il était adoré de tous ceux qui le hantaient, presque autant que de ses enfants.

La jolie tête qu'il avait cet Eudore avec sa très abondante chevelure blond cendré et frisée en broussaille ! le nez droit très fin, les lèvres mobiles et bien ondulées, tout l'ovale et le menton d'une grâce charmante, et tout cela, avec ses yeux myopes cachés sous ses lunettes, riant aisément et avec bonhomie. Sa sensibilité était extrême ; nerveux comme une femme. Michel Pascal le sculpteur a modelé de lui dans sa jeunesse un joli médaillon ; plus tard, dans ses dernières années, on a son portrait au pastel par son protégé et quasi compatriote Ch. Escot, qu'il avait connu comme habile copiste à Versailles et auquel il avait fait copier à Genève le curieux portrait de Mme d'Épinay par Liotard. Soulié a encore son portrait-charge dans la série des aquarelles d'Eug. Giraud, exécutées aux soirées de M. de Nieuwerkerke. Je me souviens que J. Buisson a crayonné de lui un charmant profil, et si l'on pouvait remettre la main sur la suite de croquis que dessinait Français, vers 1846, au petit café de la rue du Coq, on y trouverait un Soulié, dans le groupe des artistes amis qui fréquentaient ce bon endroit. Là et dans l'atelier de Célestin Nanteuil, Eudore retrouvait les peintres de la jeune école avec lesquels il s'était intimement lié par les Hédouin, connus de lui chez M. Merle, ami particulier de son père et mari de Mme Dorval, les frères Leleux, H. Baron, etc. ; et chez M. Pierret il rencontrait d'habitude Eug. Delacroix, Villot et le baron Schwiter. C'est dire qu'il était tout au romantisme et à ses virulentes colères contre l'Institut. Vous jugez de l'état où le mettaient les proscriptions impitoyables et quasi régulières du Jury des Salons d'alors, quand le hasard de ses fonctions le faisait assister du coin de l'œil à l'expulsion, l'expulsion à grands cris et à grands rires de l'*Avenue de Châtaigniers*, de Th. Rousseau ou du *Marc-Aurèle*, de Delacroix. De là, l'impossibilité de se tenir, et la rédaction dans *L'Artiste*, en 1847, d'un article sur « l'Oppression dans les Arts », dont Clément de Ris assumait la signature ; de là sa joie de la libéra-

tion de la jeune école par les événements de février 48. Mais à quoi bon répéter ce que j'ai dit ailleurs ?

Les lecteurs de mes précédents récits, ont déjà vu passer la figure de Soulié à travers les chapitres sur Jeanron et le Louvre en 48, sur M. de Nieuwerkerke, sur Villot, M. Reiset et Clément de Ris. Ils savent ses angoisses humiliées sous M. de Cailleux, l'indigence cruelle et bravement portée de ce ménage, où cinq bouches vivaient avec 1,200, puis 1,300, puis 1,400, puis enfin avec 1,600 fr., après dix ans de galères occupées à écrire des fiches pour le catalogue de Versailles. Comment vous fussiez-vous repus à ce régime, jeunes affamés de nos jours ? Nos lecteurs savent aussi que M. de Cailleux reconnaissant enfin que Soulié était à ce moment le seul curieux, que possédât le Louvre, l'avait chargé, en 47, de préparer l'embryon du premier catalogue érudit que le monde des amateurs réclamait de toutes parts pour notre galerie nationale ; et ces quelques feuilles d'épreuves allaient servir de point de départ pour les catalogues de Villot, devenus classiques en Europe.

Les choses en étaient là, quand la venue de Jeanron qui a besoin d'être guidé dans les traditions de la maison, change du tout au tout, en l'améliorant selon sa juste mesure, la condition du pauvre Soulié. Il est nommé conservateur de la chalcographie, de la chalcographie oubliée depuis le dernier Empire, et dont il rédige le catalogue dont Villot, sur ses renseignements, écrira la préface. On lui confie un moment les dessins, qu'il recède à J. André, lequel ne les gardera que quelques mois, et il est lui-même ramené, en décembre 48, au titre de conservateur adjoint, par les réductions de budget de l'Assemblée nationale. Enfin, dès qu'arrive M. de Nieuwerkerke, Soulié va remplacer Salmon à Versailles (février 1850). Sa position s'y affermit, par suite de l'organisation des Musées du 1er janvier 1852. Il restera toutefois simple conservateur adjoint, chargé du service du Musée de Versailles, jusqu'à ce qu'il soit nommé en 1867 conservateur en titre de Versailles, de ce Versailles dont pendant 26 ans, il aura été l'âme et l'esprit, et l'anecdote incarnée, dont il connaît tous les coins et recoins, et les moindres figures des bosquets, et les moindres réduits des petits et grands appartements, et où il aura promené, en 55 et en 67, tous les souverains et les personnages politiques du monde entier, en les intéressant passionnément aux plus grandes et aux plus menues figures de notre histoire, — ce Versailles où personne ne le remplacera jamais.

L'installation de Soulié à Versailles rendit pendant trois années nos rencontres plus rares. Il étudiait avec ardeur son palais qu'il peuplait de deux garçons, et les Trianon, et les parcs et les jardins, et son Louis XIV, et son Louis XV et et son Louis XVI ; mais le Louvre le revoyait souvent, et aussi le cabinet de M. Reiset, et nous nous retrouvions au pavillon de Breteuil chez la bonne Princesse, et il envoyait à nos *Archives de l'art français* ce qu'il rencontrait de

documents. Pendant ce temps, je suivais de mon côté mon petit chemin. De son grand cabinet de la chalcographie, où Eudore m'avait donné asile près de lui, en 48, Jeanron m'avait relégué, pour la pénitence de mes péchés, au bureau où se distribuaient les cartes aux copistes. De là Villot, puis Reiset m'avaient attaché à leurs travaux; puis M. de Nieuwerkerke m'avait confié les expositions, et les expositions s'étaient emparées de moi, et il me fallait les suivre où elles allaient, et elles étaient très vagabondes.

Les pauvres expositions, on les pourchassait alors de palais en palais. Du Louvre, on les avait repoussées en 49 vers les Tuileries; des Tuileries, en 50, vers le Palais-Royal; après 52, pour faire place au Roi Jérôme et à son fils, on les avait transportées du Palais-Royal en vue du Salon de 1853, aux Menus-Plaisirs, l'ancien Garde-Meuble, faubourg Poissonnière. L'architecte Chabrol, inventeur de ce singuiier déménagement, qui après tout ne fut pas sans réussite, car il avait eu l'ingénieuse idée de rejoindre l'heureux baraquement de la cour du Palais-Royal, réédifié là, à l'ancien et immense atelier des décorateurs de l'Opéra, ce qui nous donnait pour les grandes toiles deux salles monumentales, — Chabrol nous avait coquettement accommodé un vrai petit paradis terrestre dans les maisonnettes habitées jadis par Méhul et par Gossec. Nous occupions l'une, celle avec jardinet, où couraient indiscrètement, parmi les arbustes et les fleurs, des cochons de Barbarie et des poules, à nous donnés par le brave paysagiste Coignard, et les murs du jardin et le pignon de la maison et la petite cuisine étaient cachés par un revêtement capricieux de lierres et de clématites. Desjobert en peignit un charmant tableautin que je conserve à Bellême. La maisonnette voisine était occupée par Buon et sa jeune famille, et dans la large cour sur laquelle s'ouvraient nos deux logements, nous faisions le soir d'amusantes parties de ballon qui nous reposaient des tracas bruyants de la journée. C'était en plein cœur de Paris, à deux pas du boulevard, côte à côte du Conservatoire et du Comptoir d'escompte, dont les grands arbres prolongeaient les nôtres, une vraie habitation de bourgeois de province, aussi calme, et silencieuse et isolée que si nous eussions été à cent lieues de Paris. Une telle bonne fortune ne pouvait durer, et nous n'étions pas là depuis huit mois, quand M. Fould s'avisa de réclamer, au nom du Ministère des finances, le terrain sur lequel se sont élevées depuis l'église Saint-Eugène et les maisons voisines, et il nous fallut chercher un nouveau gîte. Ah! j'ai regretté toute ma vie notre délicieuse installation des Menus-Plaisirs. L'exposition universelle de 1855 était décrétée, par conséquent point de Salon en 1854; que faire jusque-là du matériel des Salons? je proposai à M. de Nieuwerkerke de le transporter à Versailles, dans les magasins inoccupés du palais, et je fus autorisé à m'installer, pour veiller sur ce matériel, dans l'un des appartements de l'aile gauche des Ministres, celui occupé avant la Révolution par le Ministère de la guerre. Je retrouvais là

Soulié, et pendant près de huit ans, de 53 à 61, notre intimité, presque notre vie commune, fut de tous les jours, — sauf, depuis 57, les mois d'hiver et les saisons d'exposition.

Le Versailles de ce temps-là, mais vraiment quand j'y songe, c'était une petite Athènes. On y compilait dans tous les coins les travaux les plus estimables. Ce n'était pas de la très fine pâtisserie, mais on y pétrissait ici et là de la bonne pâte ferme et bien boulangée, pour des estomacs d'honnêtes gens. Théophile Lavallée y éditait la correspondance volumineuse de Mme de Maintenon, si utile pour la juste réhabilitation de ce très méritoire personnage d'un si grand bon sens et d'une tête si solide. — Dussieux, le confrère de Lavallée à Saint-Cyr, en même temps qu'il dessinait les cartes de son atlas, préparait à grand renfort de notes nouvelles, la seconde édition de son excellent volume sur les *Artistes français à l'étranger ;* puis trouvait dans les archives du Ministère de la guerre, les éléments de cet étonnant récit, d'une grandeur épique, de la lutte de Montcalm au Canada, émouvant jusqu'à l'enthousiasme; son chauvinisme, éveillé par la guerre de Crimée, lui dictait entre temps un gros mémoire sur la force et la faiblesse de la Russsie au point de vue militaire. — Le bon vieux M. Delescluse mettait en ordre ses souvenirs sur David et son temps, et le soir, assis avec nous sur les degrés de marbre des escaliers du parc, nous racontait les anecdotes de sa jeunesse, et comment son père l'avait mené voir les démolitions fumantes de la Bastille, au lendemain même de l'assaut, spectacle que tout bourgeois de Paris avait voulu donner à sa famille; — et comment, en 98, personne dans la grande ville voltairienne, ne croyait plus que les églises pussent se rouvrir jamais, et comment deux ans plus tard elles se rouvraient toutes seules aux acclamations du populaire, sur un signe du Premier Consul. — Fréd. Baudry, le savant philologue, l'ami et le compatriote de Flaubert et de Bouilhet, et que nous devions retrouver plus tard bibliothécaire de la Mazarine, traduisait pour Hachette, un choix exquis des Contes des frères Grimm. — L'honnête M. Chanlaire, ancien administrateur des forêts de la couronne, classait méthodiquement dans sa petite maison sa collection de dessins, dont il m'admettait à feuilleter les cartons; — comme M. Fossé-d'Arcosse ses autographes.— Questel, l'architecte du Palais, combinait là ses plans, du goût le plus noble et le plus pur, pour la Préfecture et le Musée de Grenoble, en se faisant aider pour les dessins de détail par l'habile main d'Esperadieu, alors tout jeune et tout charmant, et qui allait bientôt partir pour Marseille, comme dessinateur et inspecteur et puis successeur de Vaudoyer, dans les travaux de la cathédrale, pour y finir sitôt hélas! après ses admirables œuvres de Notre-Dame de la Garde et du Musée. On rencontrait par les rues et au chemin de fer toute la rédaction des Débats : Saint-Marc Girardin, Rigaud, Bersot. — Moi-même, malgré ma paresse, je trouvais moyen d'écrire en mon coin la plus grosse moitié de mon 3e, puis tout mon 4e vo-

lume, de *Recherches sur les peintres provinciaux,* et d'y commencer, comme contre-partie de Dussieux, mes quelques études sur les *Artistes étrangers en France.*

Et pendant ce temps que ne faisait pas Soulié ? — Son premier livre est de 1852, sa *Notice des peintures et sculptures de Trianon.* Il avait donc 35 ans, quand il avait été amené par son métier à imprimer ce qu'il appelait, en me l'envoyant, « son premier bouquin ». Et dans ce coup d'essai, il avait mis toutes les qualités de recherches minutieuses, précises et sûres qu'il gardera jusqu'à sa dernière épreuve. Mais pendant 15 ans, les volumes vont se suivre dru et s'entasser avec ordre, des volumes d'histoire, tous sur Versailles, ou tournant autour de la cour de Versailles, et où se complaira sa consciencieuse ponctualité. Le singulier homme que ce Soulié ! c'était l'imagination même, et la plus vive, et la plus capricieuse, et la plus preste, et la plus étincelante, et la plus inventive, et la plus sensitive, et la plus ailée, et la plus bizarre en son vol et dans ses incartades, et la plus romanesque et la plus romantique ; et il avait horreur des besognes d'imagination. Mais chacun a sa sorte et son mode de paresse. Lui, fils de lettré et le gourmet le plus friand des jouissances littéraires et des plus délicates, ne se laissa jamais aller à la création d'une œuvre, à un enfantement du cerveau. Tout au plus lui ai-je vu, en 47, rêver d'un livret à musique pour son ami Membrée, le camarade des Leleux et des Hédouin. Mais le travail de recherches devant un bureau, voilà son affaire ; il y était infatigable, il nageait dans les in-folio, et quelle passion pour les corrections d'épreuves ! il nous répétait que si une Révolution le mettait à pied, il se ferait correcteur dans une imprimerie. Ce qu'il a abattu de besogne, en quelques années, comme éditeur de longues séries de livres historiques, et comme conservateur de Musée, est à peine croyable. Songez qu'en même temps qu'il fournissait une incessante copie du journal de Dangeau, à l'imprimerie Didot, il composa, durant les quinze mois qui précédèrent l'exposition universelle de 1855, les trois énormes et denses volumes formant le catalogue complet du Musée de Versailles. Il avait mis 15 mois à l'écrire ; il expia ce cruel tour de force par 15 mois d'horribles souffrances, 15 mois de clous et d'anthrax.

Dussieux, en quête de renseignements pour la seconde édition de ses *Artistes français à l'étranger,* avait mis la main sur une mine inestimable. Il avait trouvé dans les cartons de l'école des Beaux-Arts les éloges très minutieux et très circonstanciés des plus fameux peintres et sculpteurs de l'Académie royale, écrits au XVIIe et au XVIIIe siècles par les historiographes de cette Académie. Après avoir, sur le conseil de Soulié, gratifié le premier volume de nos *Archives de l'Art français*, de la liste complète, si utile pour nos travaux à tous, de l'Académie royale, il nous avait comblés en publiant en tête de notre second volume ses « Recherches sur la vie et les ouvrages de Le Sueur », c'est-à-dire « le Mémoire historique des ouvrages d'Eustache Le Sueur, par Guillet de Saint-

Georges », éclairé par un grand nombre de notes des plus précieuses, et suivi d'intéressants appendices et d'un catalogue des œuvres de Le Sueur. Ce fut l'une des meilleures fortunes qui soient échues à nos *archives* et qui les posèrent tout d'abord le plus gravement dans l'estime des chercheurs. Mais les choses n'en restèrent pas là. Dussieux, le dénicheur de ce trésor fabuleux, était presque embarrassé de ses richesses, qu'il ne fallait pas songer à éparpiller dans les mélanges très bariolés des livraisons de nos *archives*. Nous prîmes le parti de nous constituer en une sorte de petit comité, composé de Dussieux, de Soulié, de Montaiglon, Mantz et moi, et de proposer l'affaire à notre éditeur Dumoulin; celui-ci passait pour le plus audacieux des libraires, pour avoir osé, l'année précédente, entreprendre, à ma demande, une publication périodique de documents sur l'art français, alors que ces documents trouvaient en librairie un écoulement si difficile. Dumoulin pour lequel les *Archives de l'Art français* n'avaient pas été une trop méchante spéculation, Dumoulin qui était de cette chère province de Normandie, fournissant à Paris, depuis le commencement du siècle, la plupart de ses libraires et de ses marchands d'estampes et de dessins, Dumoulin se laissa convaincre, à la condition toutefois que le ministre de l'Instruction publique souscrivit à la publication nouvelle, ce qui fut obtenu. Grâce à l'obligeante connivence de Duvivier, de l'école des Beaux-Arts, les manuscrits de Guillet de Saint-Georges, de Lépicié, de Hulst, de Desportes, du comte de Caylus, de Gougenot, du Chevalier de Valory, de Wleughels, de Mme Tocqué, de Moulinneuf, de Cochin et de Haillet de Couronne, passèrent entre les mains des copistes ; Soulié et Dussieux collationnèrent avec acharnement ces copies, en épluchant et choisissant leur bien dans les manuscrits divers, et en corrigeant méticuleusement les épreuves. Soulié écrivit l'*Avertissement des éditeurs*, Paul Mantz, sur bons renseignements fournis par chacun, la très jolie *introduction*, où il a résumé la fort plaisante biographie de Guillet de Saint-Georges et des autres historiographes de l'Académie, et où j'ai intercalé une page sur Haillet de Couronne, sans m'être d'ailleurs mêlé d'aucune autre collation que de celle de J. Duvivier. Et c'est ainsi qu'en 1854, en pleine préparation de l'exposition universelle, en pleine rédaction par Soulié de son écrasant catalogue de Versailles, par Dussieux, de son Atlas et de ses travaux sur la Russie et le Canada, paraissaient ces deux volumes, dont nul ne peut se passer désormais pour étudier l'histoire de la peinture et surtout de la sculpture française aux derniers siècles : les *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, publiés d'après les manuscrits conservés à l'Ecole impériale des Beaux-Arts.* — Le tour était joué, le service rendu, les papiers de l'École désignés aux chercheurs, et Soulié pouvait clore son *Avertissement* par ces mots : « Espérons qu'il ne faudra pas cinquante ans encore pour imprimer le reste des archives de l'Académie royale de Peinture. »

D'autres, depuis, ont entendu cette voix. Notre ami H. Jouin a trouvé à la même source, ses *Conférences de l'Académie royale;* Oct. Fidière a recueilli pour la Société de l'Histoire de l'Art français les « Billets d'enterrement de 1648 à 1713. » (État civil des Peintres et Sculpteurs de l'Académie royale.)

Et c'est au milieu de ce tohu-bohu d'épreuves des *Mémoires inédits des membres de l'Académie,* que ces enragés de besogne allaient de gaieté de cœur faire surgir une montagne de labeurs nouveaux qui devaient pendant quinze ans peser sur leurs tous les jours.

L'origine de la publication du *Journal de Danjeau,* je la trouve dans un billet que Soulié m'écrivait de Versailles, le 27 juillet 1853 : « J'ai parfaitement oublié de vous demander hier si Montaiglon vous avait parlé du manuscrit de Dangeau à vendre chez Jannet. J'ai aussi oublié d'en parler à Montaiglon. Je suppose cependant que vous savez qu'il s'agirait d'acheter ce manuscrit à nous cinq *Guillet*, pour la somme de 500 francs, sauf à dédoubler nos actions. Dussieux a pris le mors aux dents et voulait partir immédiatement. Enfin il est convenu que nous nous trouverons samedi prochain, à quatre heures et demie, dans la galerie d'Apollon, nous cinq, pour causer de cela. Dussieux écrit à Montaiglon, moi à Mantz et à vous. Il est certain que ce serait une belle, intéressante et honorable publication à faire... »

Elle se fit, cette publication; elle se fit comme Dussieux et Soulié l'avaient voulu, et, pour bien dire, par eux. Le manuscrit fut acheté, et aussitôt on se mit en campagne pour savoir avec quelles copies on le collationnerait : on fouilla la bibliothèque de l'Arsenal, puis la Bibliothèque Impériale, et les copies de Mme de Genlis, et les extraits de Lemontey; et l'on se mit à collationner tout cela avec rage, Soulié tenant la plume, et nous lisant tour à tour. On s'enfermait de midi à trois heures dans le petit cabinet de Soulié que l'on empoisonnait de la fumée de nos cigarettes. Et à chaque découverte d'un manuscrit nouveau, l'on recommençait avec une patience d'ange une collation nouvelle. C'était un travail abrutissant de Pénélope. On parvint de proche en proche à mettre la main sur la copie faite pour Saint-Simon et déposée, avec le formidable amoncellement de ses mémoires et de ses papiers, au ministère des affaires étrangères; et grâce aux anciennes relations qu'avait Soulié avec Feuillet de Conches qu'il avait connu par Eug. Delacroix et les Pierret, nous obtînmes de joindre à notre texte de Dangeau les tant précieuses additions de Saint-Simon. Et enfin, d'induction en induction, de furetage en furetage, nous en vînmes à la source mère, au manuscrit original de Dangeau, c'est-à-dire aux archives du château de Dampierre. Mais il nous avait fallu bien des mois pour en arriver là, et comment s'en étonner, puisque le possesseur de ce manuscrit ne se doutait point lui-même de sa bonne fortune, non plus que de tant d'autres merveilleux trésors de même espèce qu'il avait dans son chartrier de famille?

Le besoin de voir et de décrire les véritables registres originaux du *Journal de Dangeau* nous conduisit donc un beau jour à Dampierre.

Le duc de Luynes nous avait obligeamment fait savoir qu'il serait ce jour-là à son château et nous y attendrait. Il nous en fit les honneurs avec une bonne grâce parfaite. Il avait bien oui dire que sa bibliothèque possédait une copie ancienne du *Journal*, et que sur cette copie Mme de Genlis avait travaillé pour la publication de ses extraits; mais il fut bien étonné quand Soulié, ayant mis la main sur l'un des 37 registres, reliés en parchemin, dont avait usé Mme de Genlis, et non sans maculature, lui démontra que les archives de Dampierre avaient là l'original même des mémoires du marquis, son ancêtre. Le bon duc de Luynes qui avait, comme je crois l'avoir dit ailleurs, plutôt la mine d'un homme de science, calme, droit et flegmatique, que d'un curieux de paperasses, et qui n'avait certainement jamais en sa vie feuilleté une liasse de ses papiers de famille, — d'ailleurs ce n'était point la mode au temps de sa jeunesse, et l'on ne saurait se faire idée aujourd'hui de l'insouciance que les meilleures maisons nobles de ma province professaient alors pour leurs titres et parchemins, — le duc de Luynes n'en revenait pas quand Soulié, dès le premier coup d'œil jeté sur les rayons de la bibliothèque, lui signala dans le voisinage du journal de Dangeau, celui non moins curieux du marquis de Sourches, et près de là la suite non moins volumineuse des registres de mémoires de son autre aïeul le duc de Luynes, celui du temps de Louis XV, et que Soulié et Dussieux devaient aussi publier, au grand profit de l'histoire du XVIIIe siècle, en continuation du Louis XIV, de Dangeau. Et à chaque dossier qu'épluchait Soulié, à la hâte et du bout des doigts, il lui sautait aux yeux des lettres de Colbert, et du Roi, et de Mazarin; toute l'histoire de France se trouvait là, en sa plus belle époque. Ces Archives de Dampierre étaient une mine inépuisable.

M. de Luynes voulut bien, pendant un moment de repos, nous montrer la statue d'argent du Connétable, par Rude, puis la Minerve en ivoire de Simart, puis la Pénélope de Cavelier, et enfin nous conduire lui-même à cette galerie fameuse, que M. Ingres avait dû décorer des deux grandes compositions de l'*Age d'or* et de l'*Age de fer*, galerie d'une construction étrange, dont les parties accessoires étaient peintes par H. Flandrin et Desgoffe, ou sculptées par Simart. La muraille destinée à recevoir l'*Age de fer*, demeuré, comme on sait, à l'état de projet, était cachée par une riche panoplie; quant à l'*Age d'or*, M. de Luynes fit écarter le grand rideau de velours qui le couvrait depuis l'interruption du travail, et nous nous trouvâmes en face d'une œuvre profondément admirable en son inachèvement. Inachevée, certes elle l'était; mais quelle fleur de beauté, quelle grâce d'éternelle jeunesse, quel rêve de volupté idéale dans le fourmillement de tous ces beaux corps aux lignes si pures et aux mouvements si harmonieusement balancés. Ce n'étaient plus les chaudes ivresses des Bacchanales du

Titien à Madrid ; c'était un Eden, aux tons doux, tranquilles et voilés, conçu par un génie grec amoureux de suaves et juvéniles contours, une œuvre ou plutôt une vision toute musicale, où le vieux et grand maître semblait faire repasser en cent groupes divers, toutes les formes de beauté qu'il avait adorées en sa vie. M. de Luynes nous voyant là béants et tout émus, semblait assez embarrassé ; il souleva, discrètement d'ailleurs, toute une série de petites critiques, sur des menus détails, sur le lapin blanc, sur la race du chien qui est là couché, sur l'attache du bras de l'une des danseuses, et nous comprîmes aussitôt comment ces deux très nobles et très honnêtes personnages n'avaient jamais été faits pour s'entendre. S'il était possible que M. le duc de Luynes eût fait entrevoir, non pas par un mot, mais par un pli de sa bouche ou de son front, une chicane de cette espèce un peu bourgeoise au chatouilleux et pétulant M. Ingres, la rupture s'expliquait de reste, fatale, inévitable, et il n'était besoin pour la motiver ni des histoires de voitures, ni des cancans de choux et de carottes. — Quant à nous, nous étions si passionnément impressionnés que notre sincérité, me semble-t-il, ne put déplaire à l'honnête homme qui, en fin de compte, se trouvait possesseur d'une œuvre si extraordinaire, et en prenant congé de lui je ne crus pas l'affliger en lui prédisant qu'avant cinquante ans on viendrait en pèlerinage à Dampierre pour y admirer l'*Age d'or*, de M. Ingres. — Ce château, vraiment seigneurial de Dampierre, où nous venions de passer une si bonne et si fructueuse journée, l'un des seuls châteaux de France que n'eût pas atteint la Terreur, et qui avait pu ainsi conserver intactes toutes ses richesses d'art des siècles passés, ses meubles somptueux, ses services de porcelaine de Chine, décorés en Chine même des armoiries des De Luynes, était tellement bourré de portraits de famille, qu'on en trouvait jusque dans la lingerie. Le respect et le dévouement reconnaissant des habitants du pays avaient si bien, aux plus mauvais temps révolutionnaires, protégé la famille des d'Albert et leur demeure, que la bourrasque de 93 n'était pas venue jusque-là. Et ce respect et ce dévouement se perpétuaient dans cet heureux pays où notre duc bienfaisant occupait chaque hiver, sans compter, tous les bras valides ou besoigneux à l'entretien de son parc et de ses jardins magnifiques.

Du temps où, par le collationnement du *Journal de Dangeau,* nous étions plongés fortement dans la lecture des mémoires anciens et nouveaux, Soulié fut pris du désir de connaître ceux qu'avait écrits le vieux peintre Isabey, le Père Isabey comme on l'appelait, et qui occupait durant les étés un appartement dans le Palais de Versailles. C'était, chacun sait cela, le plus aimable des vieillards, et aimable il l'avait été tout le long de sa vie ; l'amabilité, l'entrain, la gaieté étaient même une bonne partie de son talent, la partie qui avait mis l'autre très en valeur, et en avait fait l'artiste le plus choyé « des belles et des grands » comme on disait dans l'autre siècle, — des grands et des belles dont il avait été

par la mode le portraitiste le plus ordinaire, miniaturiste, aquarelliste, plein de finesse et de légèreté. Il était de nature, d'esprit et de tempérament et surtout par sa petite taille si menue et si leste, l'homme le plus léger de France, né courtisan et peintre de cour, dessinateur par vocation du cabinet du Roi ou des menus plaisirs du Roi, dès qu'il y avait un roi ou un empereur. Il avait toutes les grâces, toutes les souplesses et toutes les gentillesses du rôle, et aucune puissance n'y avait résisté. Il se plaisait à raconter comment sous Louis XVI, il patinait déjà dans la grande galerie du Louvre avec le comte d'Artois, et il nous contait cela en prenant encore plaisir à l'arrière-saison de sa vieillesse, à voir les patineurs glisser, en plein hiver de 1854, sur le grand bassin de Versailles. Son portrait en pied du Premier Consul dans le jardin de la Malmaison est resté l'une des images historiques de l'Homme en son plus beau temps légendaire, et je ne sais s'il ne se vantait pas d'avoir alors franchi à saute-mouton les épaules un peu courbées du plus puissant mais du moins endurant génie de ce siècle. Les deux Impératrices avaient raffolé tour à tour de son faire minutieux, délicat et charmant. Toutes les élégantes et toutes les amoureuses de la Révolution, toutes les grandes dames de l'Empire, de la Restauration, voire de 1830 avaient posé devant lui dans les plis vaporeux de leurs voiles de gaze. Il avait été un personnage au Congrès de Vienne. Il avait dessiné les costumes du Sacre. Il avait fréquenté, avec la familiarité qui lui était permise en tout lieu, le plus haut monde de son temps, et ses causeries étaient des plus intéressantes; ses mémoires écrits de vieille date, disait-il, au cours d'une longue carrière, devaient l'être bien davantage encore et fourmiller d'anecdotes intimes. Nous le rencontrions chaque jour, soit dans son appartement de l'aile droite des ministres, que Louis-Philippe lui avait concédé outre son logement de l'Institut, et que tous les gouvernements, et plus naturellement l'Empire, avaient maintenu à cet artiste inoffensif que nul état de choses politiques ne trouvait hostile, il en avait tant vu! — soit dans le parc de Versailles, avec ses petites jambes arquées, son chapeau à larges bords et ses lunettes à verres partagés, — soit dans l'appartement de Questel, où le gai petit vieillard mettait en branle les charades qui se jouaient là par les deux filles de l'architecte et les trois filles de Soulié, et par la future Mme Beulé, et la future Mme Taine, et mes deux petites belles-sœurs et d'autres jeunes fillettes de la ville, et sa propre fille à lui Isabey, la future Mme Way, la jolie tardillonne de son dernier mariage; et lui-même dirigeait les scènes et combinait les costumes, s'en affublant même au besoin. — Pour en revenir à ses *Mémoires,* le père Isabey les apporta un jour à Soulié, les recommandant, cela va sans dire, à tous ses soins. Mais hélas! notre désillusion fut immense et presque comique. Le bonhomme, l'indulgence, la politesse et la prudence mêmes, et dont le premier principe était de ne froisser personne, et de ménager tour à tour les divers courants d'opinions, à mesure que l'une supplantait l'autre,

le bonhomme avait biffé et raturé, puis surchargé de papiers collés, tout ce qui, justement, pour nous, pouvait avoir quelque piquant, portraits, jugements, historiettes ou cancans. Il ne restait qu'un pâle et inutile canevas, tout fade et décoloré, et où l'historien des temps extraordinaires traversés par Isabey, la Révolution, l'Empire, la Restauration, c'est-à-dire les temps les plus terribles, puis les plus grandioses, puis les plus fortunés qu'aura peut-être connus la race française, n'aurait pas trouvé à glaner la plus mince broutille.

Jamais, on peut l'assurer, publication ne fut conduite dans des conditions pareilles à celle du *Journal de Dangeau*. Jamais éditeurs ne furent éclairés et échauffés sur leur texte par les commentaires de telles promenades et de tant de choses vues et épluchées sur place. Soulié, depuis le jour où il était entré au Louvre, n'avait fait que s'y occuper du Musée de Versailles ; nul n'était donc mieux prédestiné à la garde de ce Musée, car il le savait par cœur, alors que M. de Nieuwerkerke l'avait envoyé là, et le Directeur général ne pouvait mieux choisir. Les galeries par elles-mêmes n'avaient plus rien à apprendre à ce conservateur. D'ailleurs le Musée historique, œuvre favorite et vraiment nationale de Louis-Philippe, était par cette origine même, frappé à l'avance de discrédit auprès du régime impérial qui ne se piqua point d'en grossir les collections, et se contenta d'en continuer les séries contemporaines en faisant peindre ou sculpter, à cette destination, les figures de ses maréchaux et de ses principaux officiers tués à l'ennemi, dans les guerres de Crimée ou d'Italie, et en expédiant vers les dernières grandes salles qui restassent à y remplir, les vastes toiles d'Horace Vernet, de Pils et d'Yvon. Soulié l'avait vite compris, et n'ayant rien à faire pour le Musée, si ce n'est cet énorme catalogue en trois gros volumes dont la première partie achevait d'être imprimée à la fin de juin 1854, — Soulié, à peine installé dans le pavillon gauche du château, s'était consacré tout entier à l'étude du Palais de Louis XIV et de ses origines, et de ses transformations, et de ses décorations, et de ses vicissitudes. Il savait tout cela par le menu, et sur le bout du doigt, et avec tous les témoignages contemporains à l'appui. Aussi lorsque, après trois heures de collationnement quotidien de nos copies de Dangeau, nous sortions de notre petit réduit, les yeux crevés et la tête brisée, et que nous allions respirer l'air sur ces magnifiques terrasses, aux vastes degrés de marbre rose, ou que nous descendions vers ces bassins où se miraient tant de groupes de bronze ou de marbre, et de là vers ces larges tapis de verdure, bordés de majestueux massifs abritant tout un monde de blanches statues, que Soulié à ce moment faisait nettoyer avec tant de précautions, en vue des prochaines solennités de l'Exposition universelle,— et de là dans tous ces parterres, et bosquets, et charmilles, et grottes, et labyrinthes, où pullulaient sous les mille formes inventées par Le Brun, Girardon et Lenôtre, toutes les combinaisons de la statuaire, au service des eaux jaillissantes, pour les plus belles et les plus nobles

fêtes qu'un roi de la terre, justement enivré de sa puissance, ait jamais rêvées dans une cour de gloire et d'amour, — il n'est pas un coin de ce dédale féerique, bien diminué pourtant par l'abandon révolutionnaire, et les économies obligées de la Restauration et de Louis-Philippe, que Soulié ne connût par sa date d'exécution et par les noms de ses artistes, et par les cérémonies ou ballets galants qui l'avaient inauguré. Et quand, les jours de pluie, nous flânions dans les galeries du Palais, il fallait l'entendre démêler dans les petits appartements aux bas plafonds, avec les étroits escaliers et passages qui les déservaient, les chambres et les cabinets des reines et de leurs dames d'honneur, et les appartements des maîtresses, de la Pompadour et de la du Barry, et reconnaître les logements des grands officiers de la couronne, et même, dans la partie du château éventrée pour la Galerie des Batailles, les fenêtres de ce qui fut l'appartement de Dangeau. Il ne possédait pas moins sûrement ses deux Trianon, et sa vieille ville de Versailles, celle des anciens hôtels des fonctionnaires de la cour; et son excellent ami M. Le Roi, le très complaisant, très aimable et très érudit bibliothécaire d'alors, l'homme des rues de Versailles et du *Journal de Fagon*, n'en savait pas plus que lui sur ce chapitre. Je me souviens encore du charmant voyage que nous fîmes à pied, Soulié, Dussieux et moi, par une très belle journée jusqu'à Marly. Marly tient une fort grande place dans le *Journal de Dangeau;* et il s'agissait de reconnaître la place de ces fameux pavillons, dont l'habitation émouvait si passionnément les courtisans du Roi; or, quand nous visitâmes leurs ruines sacrées jadis, il n'était pas si facile d'en reconnaître la trace, au moins pour le plus grand nombre, à travers les broussailles et les enclos divers. Seul l'emplacement des groupes de chevaux, qui décorent aujourd'hui l'entrée des Champs-Elysées, était facile à discerner, mais le flair de Soulié n'hésitait pas, et nous en revînmes le soir, à la nuit tombante, aussi édifiés sur ces Marlys célèbres, que si nous avions eu part à leurs invitations tant enviées. Ce Soulié était un admirable fureteur de pistes.

L'Empereur avait pris beaucoup de goût pour Soulié, pour son esprit vif et clair, dans les visites qu'il avait faites à Versailles, avant, pendant et après 1855, quand il y accompagnait quelqu'un de ses illustres hôtes. La précision, la sûreté et comment dirai-je? la grâce et la science intime avec laquelle Eudore expliquait son Musée et son château, avaient frappé Sa Majesté, qui lui demanda un jour d'écrire l'histoire du Palais de Versailles, comme le vieux Champollion-Figeac venait d'écrire l'histoire du Palais de Fontainebleau. Soulié fut d'abord aux anges de ce projet et de cette commande; et le voilà partant en campagne pour rencontrer des documents qui ne traînâssent pas dans les brochures banales. Mais c'était là pour lui l'inévitable écueil. Il quêta partout, il fouilla dans les archives du département, il trouva les pièces les plus curieuses sur les anciens possesseurs du terrain avant l'époque où fantaisie prit à Louis XIII de bâtir le

pavillon de chasse que son fils devait élargir au point d'en faire le plus fastueux palais du monde, envie de tous les potentats. Peu à peu Soulié grossit le dossier; mais quand il s'agit de coudre et de mettre en pages tout cet intéressant butin, sa paresse (je connais cela ; — et pourtant était-ce un paresseux ?) sa répugnance à cette sorte de travail ajourna de mois en mois la besogne ; et c'est Dussieux, en fin de compte, c'est Dussieux, notre compère, qui, quinze ans après, a écrit le livre.

L'Empereur eût bien mieux fait, pour l'intérêt qu'il portait à Soulié, de le débarrasser de ce qui fut son cauchemar d'un bout à l'autre de l'Empire ; je veux parler de ce colonel A..., qui, régisseur du palais de Versailles, et commandant à ce titre, on ne sait pourquoi, les gardiens du palais, c'est-à-dire les gardiens du Musée, avait le don d'agacer, par ses moindres consignes, les nerfs du conservateur, entravé dans sa juste autorité, voire dans sa responsabilité. Soulié s'en soulageait à sa manière, et il ne se passait pas un jeudi sans qu'il nous apportât tout chaud au conservatoire un coq-à-l'âne nouveau du malheureux colonel : c'est le colonel qui, le premier, s'avisa de se purger avec de l'huile d'Henri cinq ; — le Roi de Portugal, étant venu visiter le Musée de Versailles, le colonel avait fait préparer pour lui un cabinet de toilette; il avait envoyé acheter chez le parfumeur « un savon dans les dix sous » ; — il disait d'une de ses proches, solliciteuse habile : Elle a beaucoup d'entrejam..., et sait toujours choisir le moment importun; — de l'une de ces figures colossales en marbre qui décorent la cour du château : Il faudrait pourtant qu'on se fixât : tantôt on l'appelle Duguesclin, et tantôt Duguay-Trouin; etc., etc., et ainsi chaque semaine durant dix ans. Pauvre colonel A... !

Pour en revenir à Dangeau, ce n'est pas moi, vous le pensez bien, qui fus capable de réunir, dans les mémoires, dans les *Mercures*, dans les *Gazettes*, dans les correspondances, dans les chansonniers du temps, la masse de renseignements nécessaires à une biographie à peu près complète d'un personnage aussi effacé que jusqu'à ce jour l'avait été celui-là dans l'histoire. Soulié et Dussieux s'y étaient attelés dès le premier jour, et sur le dossier rassemblé par eux, j'écrivis cette apologie furibonde du marquis chanté par Boileau et dénigré par Voltaire et Saint-Simon. Notre publication était une œuvre de bonne foi, presque de passion. Notre rancune contre Saint-Simon était sincère et profonde. Devant tant de mensonges perfides et dangereux d'un si grand écrivain, mais d'un si petit homme, que nous prenions à chaque pas en flagrant délit de mauvaise foi et d'injustice, nous étions devenus comme enragés ; et je crois avoir assez bien traduit ce sentiment de mes deux compères. Au reste je défie un galant homme d'écrire à Versailles un livre sur Versailles, dans cet air encore et à jamais rempli des splendeurs du grand roi, de ce prince si laborieux, si ennemi de la fraude, si soucieux de la justice et du bien public, de la discipline religieuse et sociale,

portant si haut l'orgueil et l'intérêt et l'ambition de son royaume, et les lois obéies et les esprits apaisés, dans ce palais dont tous les murs, les plafonds et les lambris racontent les conquêtes de la Flandre, de la Franche-Comté, du Roussillon, de l'Alsace et de la Lorraine, dont les escaliers ont été gravis par les plus purs génies de la France, et les souveraines beautés, et les guerriers triomphants, et les ambassadeurs humiliés des nations les plus lointaines, je le défie de ne pas se ranger, comme nous tous, à la religion de Louis XIV; et quant à nous, nous ne cessions de nous étonner que la Restauration, au lieu d'adopter pour patron populaire la figure d'Henri IV, ne se fût pas réclamée, de préférence, du roi de Versailles, qui semble mieux résumer dans son plein, dans sa maturité, l'apogée véritable de nos gloires nationales. Aujourd'hui, en notre présente détresse, pensant à un prince sachant rentrer chez lui, je comprends mieux Louis XVIII.

Enfin, vint un moment où la publication du Dangeau alla se précipitant et se compliquant de l'apparition prochaine des mémoires du duc de Luynes. Il fallut bien rentrer dans la vérité et la justice des choses, en déclarant en tête du tome XI, « qu'à partir de ce volume les noms de MM. Soulié et Dussieux, restaient seuls attachés à la publication du *Journal de Dangeau.* » La vraie vérité est, au moins pour ce qui me regarde, que depuis le cinquième volume, je n'avais plus pris aucune part à la laborieuse collation des textes multiples des différentes copies. C'est au moment où est mis en vente ce tome XI, que le public voit poindre la continuation de Dangeau, par son petit-fils; Soulié m'écrivait le 22 juin 1857 : « ... Les Didot sont pressés d'imprimer le titre et la couverture de ce onzième volume sur la couverture duquel on lira : Sous presse. — Mémoires sur la cour de Louis XV, par le duc de Luynes, 1735-1758. — Publié sous le patronage de M. le duc de Luynes, par MM. Soulié et Dussieux. »

C'est qu'en effet les longs soins à donner au *Journal de Dangeau,* l'immense lecture de documents de toute sorte, où il avait entraîné Soulié et Dussieux, les avaient désormais mis en goût et comme en besoin de publications pareilles. Ils se sentaient tellement pleins de tout ce qui de près ou de loin tenait à la cour de France, à ses généalogies, à ses usages, à son tous les jours, que rien n'eût été capable de leur remplacer cette besogne commode, riante, d'une constante et très douce préoccupation, passionnante à la longue, surtout depuis que, dans les mêmes armoires de la bibliothèque de Dampierre, où ils avaient mis la main sur le manuscrit de Dangeau, ils avaient, je l'ai dit, rencontré la suite naturelle de ce journal, son énorme complément, et plus nouveau et plus intéressant peut-être, les *Mémoires du duc de Luynes, sur la cour de Louis XV (1735-1758).* « Les *Mémoires* du duc de Luynes que son arrière-petit-fils nous permet de publier aujourd'hui, sous son honorable patronage, — écrivaient-ils en tête du

premier volume édité, toujours par les Didot, en 1860, — sont restés jusqu'à présent tout à fait ignorés. Leur existence a été signalée pour la première fois au public par les mémoires du président Hénault. « M. de Luynes, dit-il, avait hérité des mémoires de M. de Dangeau, et il les continuait avec bien plus de soins et de recherches. Ce seront des annales bien curieuses du présent ; » et il ajoute : « Quelquefois il m'admettait à ce travail. » Les mémoires historiques sur le XVIIIe siècle sont trop peu nombreux pour qu'il soit nécessaire d'insister sur l'importance de la publication de ceux du duc de Luynes... » Et ils en remplirent 19 volumes, qui continuant exactement les 19 tomes de Dangeau, « donnent ainsi, sans interruption, l'histoire de la cour de France de 1684 à 1758. » Tâche colossale pour ces deux laborieux solitaires, collationnant désormais en tête à tête leur méticuleuse copie, piquant leurs notes au bas des pages d'après les gazettes ou correspondances contemporaines, et où Soulié se réservait toujours, comme par habitude, le plus gros et le plus scrupuleux de la besogne, par la correction des épreuves et la confection des tables.

Et quand la longue tâche des mémoires du duc de Luynes est menée à terme, arrive le tour du *Journal d'Héroard,* qui, en ne semblant d'abord que le prototype de ces journaux de la santé du roi, tels que les Fagon les ont compris et poursuivis plus tard, en dit beaucoup plus sur le courant des mœurs et des arts, aux premières années du XVIIe siècle, sur l'abominable grossièreté ribaude d'Henri IV et de sa maison, que tous les mémoires et tous les livres d'histoire. Soulié, qui était écrivain de fine race, dressé à l'école de Nodier et dans l'admiration de sa langue claire, pure, bien nourrie et coulante à la française, a résumé le journal entier d'Héroard, tout son suc et sa saveur dans une *introduction* de 69 pages, qui ne laisse pas grand'chose en vérité à glaner après lui dans le texte gaulois qu'il publie. Et ainsi, en ajoutant l'espace qui va de 1601, c'est-à-dire de l'heure où Henri IV confie son dauphin naissant à Jean Héroard, jusqu'à 1628 où le vieux médecin quitte son roi Louis XIII pour mourir lui-même, aux soixante-quatorze ans de Dangeau et de de Luynes, on trouve que Soulié nous aura raconté, jour par jour, durant plus d'un siècle, l'histoire de nos rois, qui était alors l'histoire de la France. Et il advient par surcroît que cette histoire est tout entière celle du château de Versailles auquel sa vie à lui-même est vouée, car il est dit que tout en ce siècle tourne autour de Versailles, et même, dans Héroard, on voit poindre l'origine de ce palais du roi des rois.

Les figures les plus aimées et les plus populaires de la cour de son roi sont naturellement les plus familières à Soulié, celles qui, semble-t-il, viennent d'elles-mêmes au-devant de lui : voyez La Vallière, voyez Molière.

Pour l'amour de la première, Soulié est venu voir une fois ma maisonnette du Perche et voici à quelle occasion. Le comte H. de La Ferrière m'avait envoyé

son *Histoire du canton d'Athis,* où il s'était occupé de ma famille, et en lisant, à Bellesme, le volume, j'y avais rencontré mention d'un portrait, par Mignard, de la duchesse de La Vallière avec ses enfants, portrait qui se trouvait chez les d'Oilliamson, à leur château de Saint-Germain-Langot, près de Falaise. J'avais aussitôt signalé ce portrait à Soulié, qui n'avait, dans son musée de Versailles, que des portraits plus que douteux de la première maîtresse de Louis XIV. Il chercha, cela va sans dire, dans la vie de Mignard, de l'abbé de Monville, l'indication de cette œuvre importante et il m'envoya la description minutieuse qu'en écrivit l'abbé en 1730, d'après les souvenirs de la comtesse de Feuquières, fille du peintre, dix ans après que le tableau avait été donné par le Régent, on ne voit trop à quel propos, à M. d'Oilliamson, son capitaine des gardes. Je m'adressai à Saint-Germain-Langot, et M. d'Oilliamson voulut bien répondre que la description était à peu près exacte et il nous invitait gracieusement, Soulié et moi, à venir constater l'authenticité de la peinture. Nous partîmes, il m'en souvient, pour ce gentil voyage, un beau soir d'été, après avoir passé une charmante journée près de Chartres, chez Camille Marcille, à Oisême, très belle habitation rurale, alors toute rayonnante des merveilles inséparables de cette heureuse famille. Son frère Eudoxe nous avait menés là en compagnie des deux Goncourt, de Clément de Ris, de Tournemine et de Bellier de la Chavignerie. Le lendemain, nous déjeunions tous deux au château de Saint-Germain, où nous reconnaissions, à n'en pouvoir douter, l'œuvre de Mignard, et nous nous entendions avec le propriétaire du portrait sur le choix du copiste, approuvé d'avance par M. de Nieuwerkerke ; ce copiste n'était autre que le bon petit père Schmitz, aimé de vieille date de Soulié, ancien élève de David, l'un des derniers peintres de vénerie de la branche aînée, et qui était chaque année l'hôte très choyé des châtelains de Normandie, alliés à la famille d'Orglandes; il avait même donné, dans cette famille, les premières leçons au pauvre Albert de Balleroy. C'est ainsi qu'est venue à Versailles la copie du « portrait authentique de Mlle de La Vallière », sur laquelle, en 1866, Soulié écrivit une brochure, dont le plus gai paragraphe eût certainement pu être le récit de notre voyage à Falaise et Saint-Germain, et de notre passage, au retour, par Bellesme et sa forêt. — O souvenirs de jeunesse, vous gardez votre douceur et votre enfantin sourire, même alors que la triste et impuissante expérience est venue infecter notre arrière-saison de son arrière-goût d'amertume. La jeunesse, — je veux dire le gai contentement d'innocents travaux, et la jouissance de généreuses et insouciantes causeries, — la jeunesse, pour Soulié et pour moi, elle avait duré, Dieu me pardonne, jusqu'à près de la cinquantaine. Il est parti, voilà dix ans, le pauvre Eudore, et ceux qui l'ont aimé ne l'ont jamais connu vieux.

C'est Fréd. Baudry, si j'ai bonne mémoire, qui emmancha pour lui l'affaire de l'édition de Molière, pour la maîtresse publication de la maison Hachette :

Les Grands Écrivains de la France, sous la direction de mon ancien professeur, M. Ad. Régnier. Le choix de l'éditeur était une trouvaille. Nul ne connaissait, comme Soulié, la langue de Molière, et les détails de ses costumes, et le menu des mœurs et des usages, et à quels personnages de cour s'adressaient les allusions et le vrai terrain du théâtre sur lequel se mouvaient toutes ces figures. Mais voilà : Soulié était, par sa nature, de l'espèce rare qui a horreur des choses banales, et n'aimait point à se traîner dans les sentiers rebattus. Une édition de Molière, il y vit tout aussitôt matière à des explorations toutes nouvelles, et avant tout, il lui fallut un Molière revisé de pied en cap et de la naissance à la mort, sur des documents certains et inédits. De là cette fouille obstinée, cette chasse enragée à travers les dossiers de toutes les études de notaires de Paris et de la province. Que de poussière secouée! Travaillant habit bas dans les galetas étouffés où s'empilaient depuis deux siècles les liasses des vieux tabellions parisiens, il rentrait à Versailles la chemise noire de cette poudre vénérable. Quelles filières imperceptibles le conduisaient avec un rare bonheur d'une étude à une autre, et, au bout de tout cela, quelle moisson curieuse ! mais il n'était jamais rassasié ; et ce volume l'eût mené à d'autres, sans qu'il songeât de sitôt à entamer le vrai corps de l'édition. Il était d'ailleurs si plein de son homme que déjà il songeait à une société de Molière, pareille à la société de Shakespeare qu'il savait fonctionnant en Angleterre. Cette société de Molière elle s'est fondée depuis lors, par la force même de la poussée d'études qui s'est portée tout d'un coup vers notre grand comique. Mais la première pensée en appartient certainement à Soulié qui y revenait volontiers.

Insistons bien sur ce fait, que l'esprit ingénieux de Soulié nous a ouvert à nous autres curieux une veine nouvelle, ou du moins jusqu'alors presque impratiquée dans nos fouilles : « Depuis quelques années, — nous dit-il lui-même, — les registres des anciennes paroisses ont fourni d'utiles rectifications pour la biographie de nos personnages célèbres. Les actes de mariage et de décès donnent, outre des dates précises, les domiciles, les noms des parents, des témoins, des parrains et marraines, et ces indications, en apparence dépourvues d'intérêt, revèlent parfois des circonstances très importantes..... Les actes de baptême, de mariage et de décès se complètent surtout par les actes notariés, qui, presque toujours, les ont précédés ou suivis : un contrat de mariage stipule les conventions antérieures à l'accomplissement des formalités civiles et religieuses ; un testament fait connaître les dispositions prises avant la mort ; un inventaire établit les droits des héritiers, constate la valeur des biens laissés après le décès, et donne une analyse sommaire des papiers de famille. L'espoir de retrouver quelque acte de ce genre, et d'ajouter ainsi des documents nouveaux et authentiques à la vie si peu et si mal connue de Molière, m'a conduit à faire des recherches dans les anciennes minutes des notaires... » Et, en effet, il s'était

lancé sur cette piste avec l'ardeur et la finesse de flair qui étaient dans sa nature, et pour qu'il soit possible de se rendre compte des montagnes effrayantes de paperasses qu'il avait eu à secouer et à feuilleter, sans parler des minutes du Châtelet, conservées aux Archives de l'Empire, il suffit de transcrire la liste des notaires que lui-même il remercie dans son introduction et qui, sur la recommandation de M. le président Benoît-Champy, et les indications de M. Aubry, notaire honoraire de Paris, et de M. Thomas, président de la Chambre des notaires, lui avaient communiqué les répertoires et les minutes des pièces des deux siècles derniers conservés dans leurs études : d'abord, MM. Delafoi et Dessain, notaires à Argenteuil ; puis à Paris : MM. Acloque, Aumont-Thiéville, Beaufeu, Cabaret, Chapellier, Cottin, Armand et Ferdinand Courot, Defresne, Émile et Jules Delapalme, Delaporte, Desprez, Devès, Durant, Du Rousset, Faiseau-Lavanne, Fovard, Émile Jozon, Lavocat, Massion, Maignan, Mouchet, Prestat, Robin, Schelcher, Turquet, Arsène Vassal. Et là, il faisait cette florissante récolte de 65 documents nouveaux sur Molière et sa famille, qui va du contrat de mariage entre Jean Poquelin et Marie Cressé, son père et sa mère, et l'inventaire fait après le décès de Marie Cressé, jusqu'à l'inventaire fait à Argenteuil après le décès de M. de Montalant, gendre de Molière, en passant par le contrat de mariage entre Molière et Armande Béjard, l'inventaire après le décès de Jean Poquelin, puis l'inventaire après le décès de Molière lui-même, et le contrat de mariage entre Isaac François Guérin et Armande Béjard, veuve de Molière, « documents dont, Soulié l'avoue lui-même, dans sa dédicace, la forme n'a rien de littéraire », mais qu'il coordonnait et analysait, dans sa première partie, de la façon la plus déliée et la plus piquante, les reclassant à leur date dans l'histoire de son génie favori et de la troupe dont il fit la gloire et la fortune.

L'idée de Soulié a, depuis lors, fait école dans le monde des chercheurs, et nous avons vu J.-J. Guiffrey butiner richement, aux Archives nationales, dans les minutes du Châtelet de Paris, au profit de la Société de l'Histoire de l'Art français. Soulié, du reste, n'avait pas manqué, chemin faisant, de noter lui-même sur son calepin, les pièces les plus curieuses sur les artistes qu'il rencontrait dans les dossiers feuilletés par lui chez les notaires ; et si Sardou prenait la peine de reparcourir les calepins de son beau-père, il pourrait grossir d'une jolie gerbe *les Archives de l'Art français*. Je me souviens, entre autres, d'un testament ou inventaire, après décès, de Sébastien Bourdon, que Soulié m'avait cité parmi les plus intéressants. Le pauvre Eudore, cinq jours avant sa mort, que je ne pensais guère si prochaine, m'écrivait d'une plume bien tremblante, hélas ! et qui sentait la fin de ses forces, m'écrivait de Marly-le-Roi, chez son gendre, le 24 mai 1876 : « Oui, certainement, mon cher ami, je pourrais vous fournir un certain nombre de renseignements, tirés de mes carnets de recherches sur

Molière, mais ce serait toujours l'indication de pièces notariées qu'il faudrait aller copier et ce n'est pas toujours facile et abordable. »

Les catalogues de Versailles et de Trianon, les publications des journaux de Dangeau, du duc de Luynes et d'Héroard, n'étaient pas des livres; mais les *Recherches sur Molière et sur sa famille*, tout capital et principal qu'y soit le rôle des « documents », les *Recherches sur Molière* sont un livre. C'est même le seul livre de ce grand travailleur Soulié, et ce livre il le dédia à S. A. I. Madame la Princesse Mathilde. Ce n'est point là une dédicace banale ; la forme y a conservé, comme elle doit, les attitudes des temps respectueux. Mais quand ce « très humble, très obéissant et très dévoué serviteur » dit à la bienfaisante Princesse : « J'ose offrir ce livre à Votre Altesse Impériale, comme un hommage de ma profonde reconnaissance pour toutes les marques d'encouragement que je dois depuis longtemps à sa haute et bienveillante protection », ce ne sont point là de vains mots, un vulgaire protocole, une banale formule courtisanesque. Soulié ne badinait pas avec la reconnaissance; ç'a même été le côté sérieux et touchant de ses dernières années. Il devait certes beaucoup à la Princesse qui n'avait jamais perdu l'occasion de lui être utile et excellente à lui et à tous les siens. Mais personne, dans les bons et dans les mauvais jours, n'a été plus simplement ni plus fidèlement attaché, du plus profond du cœur, à sa bienfaitrice; et cette naïve et honnête gratitude, dont la tradition semble à jamais perdue, l'Empereur en avait presque une aussi grosse part que la Princesse. Le pauvre Eudore avait joui bien pleinement, bien doucement, bien entièrement des belles et riantes journées de Saint-Gratien, alors que cette cour jeune et gaie, brillante, jasante, de lettrés et d'artistes qui entourait la Princesse, remplissait son salon et son atelier et les ombreuses et verdoyantes allées de son parc et les abords de son lac, de causeries capricieuses et insouciantes. Mais quand la terrible bourrasque est venue, quand le cyclone épouvantable a tordu, et déraciné, et balayé, et la famille impériale et la France, et flambé les Tuileries, et conduit les Bavarois à Saint-Gratien, et pollué la Galerie de Versailles par le couronnement de l'Empereur Tudesque, la secousse a été trop forte pour cette tendre et délicate nature, et l'on peut dire qu'il en est mort.

En revenant du Perche, dans les derniers jours de la Commune, je m'étais arrêté à Versailles. Son appartement y était, comme tous ceux de sa ville, transformé en hôtellerie ; il y logeait Mantz et sa fille et la famille d'Alfred Hédouin, et il m'offrit à moi aussi, jusqu'au lendemain, jour de la première journée des rentrants à Paris, l'hospitalité de sa table et d'un matelas. Je l'avais retrouvé là bien assombri, bien énervé, bien agité, et comme s'il eût senti encore autour de lui la sinistre obsession du Prussien. Il me raconta cette aventure bizarre des visites reçues par lui, sans qu'il l'eût jamais vu ni connu, d'un personnage

inexplicable, nommé M. Régnier, qui piqué d'on ne sait quelle folle tarentule politique, s'était mis, avec une signature banale du Prince Impérial pour tout laisser-passer et sa propre audace pour tout pouvoir, à courir de Hastings où se trouvait l'Impératrice, à Ferrières où son assurance intriguait un moment M. de Bismarck, de là à Metz, d'où il faisait sortir Bourbaki, de là retournait à Chislehurst, pour enfin se rabattre sur Versailles, où il avait raconté à Soulié les histoires les plus étranges, mêlées des plus fantastiquement comiques. Eudore écrivit, quelques mois plus tard, une partie tout au moins des récits de ce personnage douteux et mystérieux? et comme il m'en avait donné copie, en m'invitant gracieusement à l'imprimer, dans ma province, en manière de petite curiosité bibliographique, je pense que cette très intéressante relation trouvera bien sa place à la suite du présent chapitre. M. Sardou doit posséder le brouillon d'un autre récit, mais celui-ci d'une nature autrement grave et navrante pour nous tous; je veux parler du rapport de Soulié sur le Musée de Versailles, durant l'occupation prussienne, rapport dont la copie officielle ne se trouve pas dans les archives du Louvre. Le premier jour où nous nous trouvâmes réunis en conservatoire au Louvre, chaque conservateur dut rendre compte de ce qui s'était passé dans son département. Ce fut une lugubre séance. Le plus cruel chapitre de cette lamentable histoire, après celui de Barbet de Jouy, était naturellement celui de Soulié, en ce qui touchait notre orgueil national. Mais ce que Soulié n'avait pu dire, c'était son long martyre personnel, son martyre de six mois, sans une heure d'espérance ni de soutien, ni de consolation, abandonné à lui-même et aux noires angoisses, que renouvelaient incessamment les bulletins trop confirmés là de nos perpétuelles défaites; dans ce palais de Louis XIV, occupé par l'insolence triomphante de ces hordes d'au delà du Rhin et de leurs états-majors victorieux; et les voilà qui acclamaient empereur d'Allemagne, dans la grande galerie de Versailles, la galerie décorée de toutes les victoires de notre grand Roi, ce même Guillaume que Soulié, au nom de l'Empereur, promenait petit roi de Prusse trois ans auparavant; et il ne parlait jamais de ce jour de déshonneur pour son Versailles, qu'avec des larmes plein les yeux. Il était là, le malheureux Soulié, seul enfermé tout le long des jours dans son cabinet, sans voir âme qui vive, se refusant à rien entendre, ne voulant pas avoir à répondre à un Allemand, livré obstinément, perpétuellement à sa désolation. Il n'en sortait que le soir, une fois la nuit tombée, et comme pour se cacher son cher palais à lui-même; et c'était, quand il étouffait, pour aller serrer la main de son ami Sturler, l'un des élèves favoris de M. Ingres. On doit se douter de ce que son corps frappé d'inertie et son pauvre cœur malade étaient devenus à ce régime.

Ainsi l'écroulement de l'Empire, la guerre de 70, la disparition de l'Empereur et de tous les siens, c'est-à-dire de tout ce qu'il avait, par juste reconnais-

sance, honoré avec un attachement sans bornes, l'effroyable spectacle de ce qui s'était passé à Versailles, durant ces six mois éternels, autour de l'étroite cellule où sa douleur et son devoir le tenaient enfermé, tout cela avait frappé Soulié de si rudes coups, qu'il n'en devait pas revenir. Je l'avais bien vu jadis, à mainte heure de sa vie, s'abandonnant à l'humeur noire dont il avait par nature de faciles accès, — et parfois il y avait de quoi, soucieux qu'il devait être du présent et de l'avenir de ses chers enfants. Mais aujourd'hui et désormais la blessure était à fonds; c'était un désespéré, et qui pis est, un désespéré décomposé, et ni lui, ni nous, ne nous doutions qu'il fût atteint à ce point. Nous voyions sa mélancolie et ses regrets respectables, et ne l'en estimions que davantage. Nous ne soupçonnions pas l'incurable, ni ce que lui voulait cette transformation de sa santé et de ses apparences bouffies par son emprisonnement volontaire pendant le séjour des Prussiens. Ses deux filles aînées étaient brillamment mariées, et très aimées et très heureuses; Marie restait la compagne charmante de sa mère; ses deux fils voyaient leur carrière solidement ouverte. Lui-même s'en rendait bien compte; mais il était désemparé, s'en allait à la dérive et rien n'y faisait: « Tout va bien, m'écrivait-il, du côté de la famille, et malgré tout je continue à être dans un état de marasme dont rien ne peut me tirer... Bonne santé, mon cher ami, ne vous fatiguez pas trop; moi, ce qui me tue, c'est de n'avoir rien à faire et de ne m'intéresser à rien. » — Il me disait dans cette lettre datée du 7 mai 1875: « Je vais essayer si une petite absence ne me remettrait pas un peu le moral, et je compte partir samedi, pour passer quelques jours auprès de ma fille aînée à Orléans. J'irai, bien entendu, revoir le Musée que je n'ai pas revu depuis plus de trente ans, et si quelques notes à ce sujet peuvent vous être utiles (pour l'Inventaire général des richesses d'art de la France), je me mets tout à fait à votre disposition. » D'Orléans il m'écrivait le 12 mai: « Je vous écris d'ici un mot pour vous prier de vous intéresser à M. Guillaumot, fils de M. Guillaumot avec qui je préparais sur Marly un ouvrage, dont le meilleur résultat a été de me faire connaître Sardou. Je vous ai écrit avant mon départ pour vous offrir mes services ici; mais en vérité je serais bien embarrassé si vous me preniez au mot. Il y a un charmant Musée archéologique, très nombreux, très curieux, mais pas l'ombre d'un catalogue. Quant au Musée de peinture, j'avais apporté avec moi le catalogue de 1851, espérant ou qu'il y en aurait un meilleur, ou, dans le cas contraire, me servir de celui que j'avais pour y faire quelques rectifications. Eh bien, pas du tout. Le catalogue de 1851 a disparu et avec lui les numéros qui y correspondaient, et il n'y a pas de catalogue nouveau, et il n'y a pas moyen de contrôler l'ancien. C'est désespérant (1).

(1) Le catalogue des tableaux, statues et dessins exposés au musée d'Orléans par M. Eud. Marcille, paraissait l'année suivante, 1876, à Orléans, chez Herluison; et le

« Ainsi partout même préoccupation de créer des musées, de conserver, de mettre à l'abri les vestiges du passé, et en même temps, même négligence pour les inventaires et les catalogues. Combien y a-t-il que le musée de Saint-Germain est commencé et quel catalogue en existe-t-il? Une petite notice, spéculation particulière, je crois, de M. Mortillet, et que je ne connais pas. — Publicité, publicité immédiate, telle quelle, c'est toujours là que j'en reviens et je voudrais que le Louvre publiât un bulletin mensuel des acquisitions et augmentations de chaque musée ou de chaque département. — C'est toujours pour vouloir trop bien faire qu'on ne fait rien... » — On ressent encore bien mieux cette agitation nerveuse et grandissante, dans la lettre de Versailles, du jeudi 24 juin (1875) : « Mon cher ami, il me sera impossible de venir demain à la commission des Richesses d'art (dont il avait été naturellement l'un des premiers membres désignés au ministre). Vous ne pouvez vous imaginer dans quel pétrin je suis avec les travaux de la nouvelle salle d'Assemblée. C'est la dispersion, l'émiettement du musée de Versailles. J'en suis à demander le Jeu de Paume comme magasin et succursale du musée. On me prend à la fois galeries et magasins. Mon titre devrait être en ce moment : *Destructeur* du Musée de Versailles. Je n'avais pas une grande tendresse pour ces collections mal formées et mal digérées. (Soulié avait toujours protesté contre le système d'encastrement des tableaux à poste fixe, vice d'origine, qui entravait tout remaniement et toute classification logique du Musée.) Je n'en suis pas moins navré. — Vous m'excuserez auprès de nos collègues. Ma présence ne fût-elle pas nécessaire à Versailles, je pourrais, dans l'état d'irritation où je suis, me laisser aller à quelques plaintes trop échevelées. Buisson que j'ai rencontré il y a quelques jours, vous aura peut-être dit que je devenais impossible. J'ai perdu tout le bénéfice de mon séjour à Nice, d'où j'étais revenu plein d'ardeur et de bonnes intentions de travail et de curiosité. Tout cela a disparu et je maudis de plus en plus la nécessité où je suis de rester à un poste qui me dégoûte de plus en plus. »

J'avais beau travailler de mon mieux à maintenir en haleine ces dernières bouffées de curiosité qui n'avaient jamais été tout de bon éteintes dans cette tête toujours en éveil. Alors qu'il était parti pour Nice, je l'avais chargé d'une petite mission pour visiter à son passage par Toulon les tableaux de Six-Fours. Mais la fatigue du retour de Provence ne lui avait pas permis de s'arrêter là. Et pourtant du commencement à la fin de sa carrière, quelle verte et preste et infatigable imagination !

Soulié avait été toute sa vie un homme à idées, un rêveur utopiste, comme on l'était volontiers dans notre période romantique, en tout cas l'envers de la routine

travail sur le même musée, par M. Marcille, pour *l'Inventaire général des Richesses d'art de la France* est daté du 13 août 1877.

et du banal. Ses idées ne se présentaient point dans une forme immédiatement pratique ; mais il était rare qu'elles n'eussent pas des parties réalisables ; et il s'en est exécuté plus d'une, quand l'heure était venue de sa maturité.

J'ai dit ailleurs, à propos du *Salon* de 1880, comment je dus à Soulié l'idée de l'ordre alphabétique pour le classement des tableaux. C'était l'exposition des projets pour la construction de l'Opéra, projets alignés l'un au bout de l'autre, selon cet ordre, pour le jugement du fameux concours, qui avait fait jaillir de son alerte cervelle cette observation si juste : ah ! si l'on pouvait exposer ainsi à la queue leuleu, alphabétiquement, les œuvres des exposants aux Salons, plus de récriminations, plus de plaintes, tous égaux, partant tous satisfaits, orgueilleux et charmés.

L'ordre alphabétique présenté par moi à M. de Nieuwerkerke avec les accommodements d'une élasticité inévitable, fut adopté, réussit et dure encore. — Je citerai un autre ingénieux paradoxe de Soulié dont le pauvre ami n'a pu voir la mise à exécution partielle, car elle suivit de près sa mort; mais il m'avait fallu les vivacités personnelles d'une discussion embrouillée et chicannière, à propos de la manufacture des Gobelins, au cours d'une séance du Conseil supérieur des Beaux-Arts, dans les premiers jours d'avril 1876, pour faire jaillir de ma part tout à fait à l'improviste et accepter la proposition d'une grande exposition des tapisseries au palais des Champs-Élysées. Soulié m'écrivait le 3 mai 1875, à propos de sa visite, l'avant-veille, à l'ouverture du Salon. « ... Je suis descendu m'asseoir sur un banc et fumer quelques cigarettes... Le banc était uniquement occupé par des nourrices avec leurs bébés, et je me suis peu à peu laissé aller à l'utopie qui me revient ce matin et que je vous envoie pour causer un moment avec vous. — Ce palais des Champs-Élysées est, — me disait l'hiver dernier Anne (Mme Sardou), — le seul endroit couvert où l'on puisse aller avec son enfant et la nourrice, un jour de pluie ou de gelée. Je profite de l'exposition des costumes pour y aller m'installer tous les jours et tel qu'il est, c'est vraiment le plus agréable des jardins d'hiver. Quel malheur qu'il ne soit pas constamment ainsi ! — Voici mon utopie : aussitôt l'exposition *fluviale* terminée, Chennevières devrait reprendre possession du local sous un prétexte quelconque : exposition des tapisseries du garde-meuble, qui, si l'on en juge par le peu placé sur les murailles des escaliers, contient certainement des merveilles. Je me rappelle l'exposition de tapisseries qui eut lieu, vers 1840, dans la galerie de bois au Louvre. — Bien plus, appeler, pendant le temps qui s'écoulera jusqu'aux préparatifs du Salon de 1876, appeler les artistes à exposer dans les salles disponibles un certain nombre d'œuvres, tableaux, pastels, aquarelles, statuettes, médaillons, copies même, etc., convoquer aussi les exposants d'art industriel, bronzes, faïences, porcelaines, Sèvres aussi et les Gobelins, et votre concours de vases ; affermer un buffet en permanence ; affermer un loueur de sièges, celui

des Champs-Élysées serait trop heureux d'abriter ainsi l'hiver une partie de son matériel et d'en tirer parti ; convoquer aussi quelques inventeurs d'appareils de chauffage qui exposeraient là leurs divers systèmes et permettraient de se chauffer les pieds ; de louer même quelques chaufferettes ou boules d'eau chaude, admettre aussi à prix d'argent quelques marchands de gâteaux, de jouets et de fleurs. — Je voudrais voir la direction des Beaux-Arts prendre peu à peu possession de ce palais, comme la Direction des Musées a pris peu à peu possession du Louvre. On cherche un emplacement pour le Musée de Marine. Pourquoi ne pas la mettre à la suite de l'exposition de l'Algérie ? Un franc d'entrée par personne tous les jours, excepté le dimanche ; et encore le dimanche je voudrais qu'on payât cinquante centimes pour entrer dans le jardin, afin d'y éviter le trop grand encombrement de fumeurs... Une semblable organisation rapporterait certes plus qu'elle ne coûterait, et utiliserait d'une manière permanente le magnifique local couvert qui offrirait ainsi une ressource précieuse à la riche population qui habite depuis le boulevard des Italiens jusqu'aux avenues du bois de Boulogne. — Peu à peu ce serait là le siège de votre académie des artistes projetée. — L'exposition permanente qui se ferait là pendant huit mois de l'année, permettrait de donner au Salon plus de dignité, en n'y admettant que des œuvres dignes de récompense, et pour lesquelles la réception serait déjà une récompense. — Pour me résumer, je crois que l'*ouverture permanente* du Palais des Champs-Élysées, avec un jardin permanent en bas et des expositions de toutes sortes en haut, aurait un grand succès et serait un lieu très agréable de réunion pour la population parisienne et pour les étrangers... » — L'exposition de tapisseries qui eût rappelé à Soulié mieux que celle de 1840, a été organisée en 76, au Palais des Champs-Élysées ; depuis lors, en 1881, mon « académie projetée » a pris pied dans ce même palais sous le nom de Société des Artistes français. Quant à « l'ouverture permanente », connaissant, depuis 1857, ce palais pour l'avoir hanté en toute saison, et y avoir assisté, avec ses architectes successifs, Viel et Dutrou, à leurs mille essais infructueux de chauffage et de ventilation gouvernables, j'en suis encore à me demander si pour les jeunes mères et leurs enfants, le vœu de Mme Sardou et de son père ne serait pas, — du 1er décembre au 1er mars, c'est-à-dire pendant la seule période où vaquent les expositions qui s'y tiraillent tour à tour au nom de tous les ministères, d'une satisfaction plus périlleuse qu'utile, et si la fréquentation de cette immense halle, humide comme une cave, brouillardeuse, mal aérée et inchauffable, ne serait pas, fût-ce avec des calorifères hauts comme des maisons, une source perpétuelle de maux pour les familles trop confiantes. Demandez aux exposants ce qu'ils en pensent vers les derniers jours de novembre.

Le dimanche soir, 2 janvier 1876, il nous écrivait de Versailles ce billet, plein de noirs et trop vrais pressentiments : « Mes bons chers amis, je ne vous verrai

pas demain, comme je me le proposais, car dès ce soir je me sens incapable d'entreprendre le voyage de Paris. Versailles s'en éloigne de plus en plus pour moi. La mauvaise santé et la mauvaise fortune m'y clouent. Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, chers amis. Bonne santé à vous et aux vôtres, et bon courage pour supporter les misères, qui, je le crains, vont continuer pendant cette année 1876, qui ne me dit rien de bon d'avance. Puissé-je me tromper. — Je vous embrasse du fond du cœur. — Votre vieil ami — *Eudore Soulié.*

Et enfin, enfin, cinq mois après, ce dernier, dernier billet venu de Marly, où la main défaille et tremblote et n'a plus la force de tenir une plume, et où après quelques lignes sur ses carnets de Molière, il ajoutait : « Je suis bien malade, mon cher ami, et je ne vois pas la fin de cette bronchite. Je n'ai plus de jambes et ne peux faire quatre pas dans ma chambre. — Comment rentrer dans mon deuxième étage de Versailles, d'où je ne pourrais plus bouger. — Aussi je compte rester ici jusqu'à la fin de juin et si je n'ai pas retrouvé de jambes, en partir directement pour les Eaux-Bonnes avec ma femme et Marie. — Je voudrais bien vous voir, mais pas possible. — Je n'en peux plus et vous embrasse tendrement. — Votre Eudore.

Cinq jours après, c'était fini. J'avais perdu un ami d'une nature exquise, intelligence lumineuse et scintillant à mille facettes dans une âme charmante ; — Versailles avait perdu son grand témoin.

POST-SCRIPTUM : SES RAPPORTS AVEC M. E.-V. REGNIER

I

Quand après la guerre et la Commune, nous nous étions retrouvés au Louvre, Soulié nous avait, à diverses reprises, raconté les visites étranges reçues par lui, durant l'occupation prussienne, d'un personnage bizarre et mystérieux; et les jours où le pauvre ami retrouvait quelque chose de sa gaieté et de sa verve d'antan, il nous répétait les conversations de ce personnage en des termes si bouffons et si prodigieusement comiques, que nous nous en tenions les côtes, et nous ne manquions jamais, durant les mois qui suivirent, de le remettre à tout propos sur ce terrain-là. Je le sollicitai maintes fois, pour ma part, d'écrire le récit de ces entrevues fantastiques. Mais dans les singulières confidences du visiteur, il y avait un côté fort triste et grave, et c'est ce côté qui avait le plus profondément frappé Soulié. C'est cette partie de ses conversations avec M. Regnier qu'il se décida à écrire, la seule tout du moins dont il nous ait communiqué le manuscrit. S'il a confié au papier

la partie drolatique, ce dont je doute aujourd'hui, celle-ci se trouverait, je suppose, entre les mains de son gendre, M. Sardou, et il serait homme à en savourer, mieux que nous tous, l'étourdissante comédie. Voici, en tout cas, le billet que m'écrivait Soulié en m'envoyant copie de l'incroyable et extravagant récit que nous reproduisons aujourd'hui. Les lecteurs de *L'Artiste* en jugeront le fond bien dramatique, quand ils se souviendront que le personnage fut celui qui, par des combinaisons d'une audace d'esprit et de conduite qui semblent toucher à la folie, et dans un but d'aventure si extraordinaire, qu'elle troubla pour quelques jours M. de Bismarck lui-même, au moment le plus scabreux de ses résolutions terribles et de ses conférences avec Jules Favre, — fit sortir de Metz le pauvre Bourbaki, qu'il chargeait, de sa propre autorité, de la mission la plus capitale pour l'Impératrice et pour la destinée de notre pays, et ne fut arrêté, dans l'imbroglio insensé de ses allées et venues à travers les avant-postes et les camps des armées ennemies et les cabinets des négociateurs diplomates et les tentes des généraux, que par la force d'inertie de l'Impératrice, confondue d'un tel furieux mouvement d'initiative sans mandat. Oui, je tiens avec Soulié que ce Regnier était un fou, mais qui sait s'il n'était pas, avec son auto-magnétisme, de ceux qui peuvent aider à sauver les royaumes ? Malheur aux royaumes ou aux empires quasi-perdus qui dédaignent de se défendre par des fous! Les fous seuls sont capables, aux heures d'angoisse nationale, de confondre et de culbuter la sagesse des plus hauts politiques. Je ne connais, à ces heures suprêmes, que le génie ou la folie; et le génie, en tout temps, est plus rare que la folie sa sœur. — L'idée maîtresse de celui-ci était de faire reprendre pied par l'Impératrice sur le territoire français, soit sur un bâtiment de la flotte française, soit en Corse ; et de là la Régente, demeurée toujours et quand même la représentation de notre gouvernement, nommé en vertu d'un acte constitutionnel ratifié par le vote de sept millions de Français, avait pouvoir de traiter de la paix avec un ennemi qui ne se souciait point de négocier avec le comité douteux de la Défense nationale ; et il se faisait fort d'obtenir que notre armée évacuât Metz avec les honneurs de la guerre. On a soi-même la tête perdue quand on arrive au bout des 72 pages de la brochure de ce Regnier : *Quel est votre nom? N. ou M.?* et quand on a vu ce qu'il trouva moyen de mettre en branle avec une photographie d'Hastings, au bas de laquelle il a obtenu que le Prince Impérial ajoutât sa signature avec ces mots pour l'Empereur prisonnier : « Mon cher papa, je vous envoie les vues d'Hastings, j'espère qu'elles vous plairont. *Louis-Napoléon.* » Et c'est avec ce laisser-passer qu'il enserre de gré ou de force et fait figurer dans son imbroglio l'Impératrice, M[me] Lebreton, MM. de Castelnau et Pietri, M. Fillion, précepteur du Prince, le baron David, M. de Bismarck, le comte de Hastfeld, le grand-duc de Hesse, et les maréchaux Bazaine et Lebœuf, et le général Coffinières, et cet héroïque Bourbaki, destiné bien innocemment à porter la peine de toute cette

agitation forcenée, les deux frères Chevreau et le général Boyer. Il va sans dire que je n'ai point à reproduire ici la brochure de M. Regnier; c'est aux curieux de raretés bibliographiques de rechercher non seulement celle-là, mais les autres dont parle Soulié à la fin de sa relation; il nous suffit de connaître par ce récit l'homme et les allures mi-aventurières, mi-hallucinées, de son étrange personne, bien préparée à se donner carrière dans les entreprises les plus audacieuses et les plus insensées, au milieu des noirs tourbillonnements d'une pareille tempête.

Donc, à la fin d'octobre 1872, Soulié m'écrivait, en m'envoyant son manuscrit, la lettre suivante : « Mon cher ami, — Si j'avais, comme vous, à ma disposition et dans mes moyens, une bonne petite imprimerie provinciale, je m'amuserais probablement à faire tirer une cinquantaine d'exemplaires numérotés de la petite brochure ci-jointe, sur lesquels j'inscrirais moi-même les noms de ceux à qui je la destinerais. Je n'oublierais certainement pas en tête de ma liste plusieurs hauts personnages qui ignorent certainement encore à qui ils ont eu affaire, lorsqu'ils ont été abordés par l'homonyme d'un excellent comédien et du précepteur du comte de Paris. — Voyez ce que vous en pensez, et communiquez à Clément, à Tauzia, et à qui vous voudrez, mais ne perdez pas ce petit manuscrit dont je n'ai que des brouillons informes.— A vous de tout cœur, Eudore S. — Ci-joint la brochure : *N. ou M.*, que j'ai en double. »

En manière d'avant-propos de son manuscrit, Soulié avait écrit la page que voici :

« Des circonstances particulières et, pour ainsi dire, indépendantes de ma volonté, m'ont mis, à plusieurs reprises, en présence d'un personnage épisodique, incidemment mêlé aux derniers événements de notre histoire, et dont il sera peut-être bien difficile un jour de caractériser le singulier rôle. Je tiens de la main même de M. Regnier diverses brochures et imprimés provenant de lui, et je joins à ce dossier une relation aussi exacte que possible de mes rapports avec cette figure énigmatique. Ce que j'écris sera peut-être consulté plus tard avec intérêt par quelque chercheur, qui ne voudra pas, sur ce point historique, se borner à la lecture des documents officiels et des journaux. E. S. — Versailles, le 23 octobre 1872. » — La relation de Soulié n'avait point, dans l'origine, été destinée par lui à la publicité. Il n'avait d'abord songé qu'à satisfaire ce « chercheur » dont il parle, et aussi les quelques amis qu'il avait entretenus de ses rapports bizarres avec M. Regnier. Je ne pus confier alors sa copie à la petite imprimerie de Bellesme à laquelle il fait allusion; mais l'appel qu'il me faisait dans le billet que je transcris plus haut, je trouve aujourd'hui l'occasion propice pour y répondre, au moment où je viens d'essayer de crayonner son portrait aux lignes fugaces, ondoyantes, attrayantes, et d'indiquer de mon mieux l'unité

laborieuse et variée de ses études tournant autour de son Versailles. Il me semble que ce *Post-Scriptum* de sa main ne fera que mieux connaître encore les délicatesses de cette bonne et fine et patriotique nature.

PREMIÈRE ENTREVUE

Dans le courant de l'année 1865 et, autant que je peux me le rappeler, car je n'ai pas conservé trace de la date, vers l'époque des vacances, un visiteur frappa à la porte de mon cabinet. L'étranger qui se présentait était en tenue de touriste, propre, mais sans ombre d'élégance : chapeau rond, chemise de couleur, costume complet en grosse étoffe de fabrique anglaise, de couleur brune ou grisâtre. A son air timide et embarrassé, j'eus un moment la pensée que cet inconnu venait, ce qui m'est arrivé quelquefois, solliciter, à l'aide de quelque fable plus ou moins vraisemblable, les moyens de continuer sa route ou de rentrer à Paris, n'ayant pas de quoi payer sa place en chemin de fer. Les premiers mots que m'adressa le visiteur purent me laisser pendant quelque temps sous l'influence de cette prévention et me faire garder une certaine réserve.

Sans garantir d'une manière absolue l'exactitude d'un dialogue qui remonte à sept ans au moins, mais en cherchant à rendre aussi fidèlement que possible une impression qui, d'ailleurs, m'est restée bien présente, je vais essayer de reproduire la conversation échangée entre mon visiteur et moi.

— « Monsieur, me dit-il, en restant à la porte de mon cabinet et avec beaucoup d'hésitation dans l'attitude et dans la voix, c'est bien à M. Soulié que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, Monsieur.

— Veuillez me pardonner mon indiscrétion. Y a-t-il longtemps que vous habitez Versailles ?

— Depuis 1850.

— N'avez-vous pas été élève à la pension Favard, à Paris?

— Oui, Monsieur.

— Monsieur votre père n'était-il pas conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, Monsieur, me dit mon interlocuteur d'une voix de plus en plus émue et attendrie, veuillez me permettre de vous raconter une petite histoire.

— Mais volontiers, Monsieur, répondis-je un peu étonné et intrigué. Prenez la peine de vous asseoir. »

Je voudrais pouvoir rendre l'accent particulier avec lequel mon étranger entama son récit. Il y avait dans sa voix quelque chose de plaintif, de larmoyant, je dirais presque d'enfantin, et cependant celui qui parlait était un homme dont les cheveux et la barbe commençaient à grisonner. De temps en temps il levait vers moi ses yeux légèrement couverts ; son regard avait une expression indéfinissable de douceur, d'inquiétude et d'interrogation muette. J'écoutai avec grande attention d'abord, puis avec une certaine émotion mais sans l'interrompre une seule fois, la « petite histoire » que je vais tâcher de reproduire avec toute la naïveté des paroles du narrateur.

— « A l'époque où vous étiez à la pension Favard, il y a eu pendant quelque temps dans cette pension un enfant qui s'y trouvait bien seul, bien dépaysé, bien malheureux, et au lieu de le plaindre, de le consoler, ses petits camarades se moquaient de lui, le taquinaient toujours et le frappaient souvent. Heureusement pour l'enfant, il trouva parmi les élèves plus âgés que lui un défenseur qui le prit sous sa protection et, à partir de ce jour, il passa auprès de ce camarade les heures de récréation. Il aimait bien son camarade, et son camarade l'aimait bien aussi. Au bout de quelque temps, les parents de l'enfant le retirèrent de cette pension et il eut bien du chagrin de se séparer de son camarade qui lui promit d'aller le voir. En effet ce bon camarade vint un jour chez les parents de l'enfant et demanda son petit ami qui était en train de jouer à l'étage supérieur; mais en apprenant cette visite tant désirée, l'enfant fut pris d'un bizarre accès de timidité, et au lieu de descendre, il courut tout pleurant se réfugier dans un grenier d'où il fut impossible de le décider à sortir. Une fois son camarade parti, l'enfant regretta bien amèrement le caprice dans lequel il s'était obstiné ; il ne cessa d'en parler, de manifester le désir d'aller lui demander pardon, et enfin il fut convenu avec le père du camarade qu'un dimanche il leur ferait passer toute une journée ensemble. Au jour dit, l'enfant arriva chez le père de son camarade qui le reçut avec beaucoup de bonté et lui annonça en l'embrassant que son fils avait été obligé de s'absenter pour un devoir imprévu, indispensable à remplir, mais que la partie projetée n'en aurait pas moins lieu sans lui. En effet, le père emmena l'enfant à Saint-Germain, et, après l'avoir bien promené sur la terrasse, le conduisit dans un restaurant, lui donna un excellent dîner, lui fit cadeau d'une belle pièce de cent sous, la première que l'enfant ait eu en sa possession, et le reconduisit ensuite chez ses parents. Depuis cette époque, l'enfant n'a jamais revu son camarade, ni le père de son camarade ; des années se sont passées, l'enfant est devenu un homme, il a voyagé, il est parvenu à une honnête aisance, mais il n'a jamais oublié son camarade, ni cette pièce de cinq francs offerte avec tant de bonté. Son rêve a toujours été de venir

trouver son camarade et de savoir s'il a conservé le souvenir de son petit ami... »

Ici le narrateur s'arrêta et me regardant avec anxiété : « Régnier, Monsieur, Régnier ! vous rappelez-vous Régnier de chez Favard ? »

On devine que dès le commencement du récit, j'avais tout d'abord compris que c'était de moi, puis de mon père qu'il s'agissait. L'émotion de celui qui me parlait m'avait peu à peu gagné et j'espérais toujours qu'avant la fin de son histoire la lumière se ferait tout à coup dans ma mémoire rebelle ; mais rien, pas même son nom n'eut le pouvoir d'évoquer l'ombre d'un souvenir dans ce passé si lointain.

Après un moment de silence pendant lequel je fis un dernier et vain appel à ma mémoire, et avec une hésitation tout à fait analogue à celle de mon interlocuteur : — « Monsieur, lui dis-je, il est des circonstances où il ne faudrait peut-être pas se renfermer dans une sincérité trop absolue et je voudrais pouvoir prendre sur moi de répondre affirmativement à votre dernière question. Je sens que je vais vous causer un véritable chagrin et je vous assure que j'en éprouve un très profond moi-même en vous avouant que votre récit, votre nom, n'éveillent en moi aucun souvenir. Depuis bientôt trente-cinq ans que j'ai quitté la pension Favard, je n'ai conservé de relations avec aucun des maîtres ou des élèves de cette maison ; mon père est mort il y a une vingtaine d'années et vous comprendrez que la plus grande partie de mon existence s'étant écoulée sans qu'aucune circonstance, aucune particularité soit venue vous rappeler à ma mémoire, j'aie complètement oublié les faits que vous venez de me raconter, bien que je n'aie aucun doute sur leur authenticité. La naïveté même de vos souvenirs est un garant de leur sincérité, et je reconnais bien le caractère généreux de mon père dans sa conduite envers vous. » Il me répondit tristement : — « Je vois bien, Monsieur, que j'ai eu tort de céder aujourd'hui à la pensée qui m'est venue si souvent de me présenter à vous, et que j'aurais mieux fait de conserver une illusion qui m'était bien chère. Je me complaisais dans l'idée que vous aviez gardé mon souvenir comme moi le vôtre. Bien des fois je me suis figuré cette entrevue et mon bonheur si vous vous rappeliez le passé. Maintenant tout est fini, et mon camarade d'autrefois n'existera plus pour moi. Désormais vous serez un étranger pour moi, comme j'en suis un pour vous. »

L'impression de son désappointement, où perçait une pointe d'amertume, m'avait péniblement affecté. Mon visiteur se levait pour prendre congé et cependant je ne voulais pas le laisser partir sans lui témoigner le regret que me causait sa déception, sans lui donner au moins l'espoir que tout n'était pas fini entre nous. Je lui dis que j'avais éprouvé plusieurs fois par moi-même, et tout récemment encore, combien en croyant raviver des impressions lointaines, des souvenirs vagues et pleins de charme, on courait risque de les voir s'altérer ou s'éva-

nouir par l'aspect de personnes ou de lieux qu'on avait le plus désiré revoir. J'ajoutai qu'il y avait dans la mémoire des replis obscurs où la volonté était impuissante à faire pénétrer la lumière, mais que le lendemain, dans huit jours peut-être, son histoire me revenant à l'esprit, une de ces cases fermées pouvait se rouvrir tout à coup. Je lui promis que s'il en était ainsi je m'empresserais de l'en prévenir et je le priai de me laisser l'indication de sa demeure. Il l'inscrivit lui-même sur un petit livre d'adresses : *Régnier, Edmond (Favard), 106, hound-sditch London. (14, rue Royale, Vincennes.)*

Après son départ, l'émotion assez vive qui m'était restée de ce singulier incident se prolongea jusque dans la soirée et j'en racontai la cause à ma femme et à mes enfants qui n'ont pas oublié le récit que je leur en fis alors. Mais ce fut tout. Ma mémoire continua à demeurer obstinément fermée, et, sans mon livre d'adresses qui le faisait parfois repasser devant mes yeux, j'aurais peut-être oublié de nouveau le nom de mon visiteur : *Régnier, Régnier de chez Favard.*

DEUXIÈME ENTREVUE

Le samedi 18 février 1871 (cette fois j'ai tenu note de la date), après avoir, comme je le faisais depuis cinq mois que Versailles était occupé par les troupes allemandes, passé seul une triste journée dans mon cabinet, je me disposais à sortir vers l'heure du dîner. Les communications avec Paris avaient été rouvertes dans les derniers jours de janvier, avec beaucoup de difficultés et de restrictions il est vrai; cependant j'avais déjà reçu la visite de plusieurs amis qui avaient réussi à sortir de la ville assiégée. Il était environ quatre heures; je venais de fermer la porte de mon appartement situé à l'étage au-dessus de mon cabinet et je descendais l'escalier lorsque je me croisai avec un étranger qui le montait et semblait chercher quelqu'un à qui s'adresser. Je l'abordai en lui demandant ce qu'il désirait.

— « Je voudrais, me dit-il, parler au conservateur du musée.

— C'est moi, monsieur, lui répondis-je et je m'empressai de le faire entrer dans mon cabinet.

— Vous ne me reconnaissez pas? me demanda l'étranger, au moment où il passait devant moi : Régnier, Régnier de chez Favard!

— Ah! pardon, lui dis-je en lui tendant la main, mais les douloureux événements que nous traversons, l'isolement dans lequel je vis depuis plusieurs mois, m'ont tellement éprouvé que vous m'excuserez de ne pas vous avoir immédiatement reconnu. Je n'ai pas oublié la visite que vous m'avez faite il y a quelques

années et l'impression qu'elle m'a laissée, bien qu'aucune des circonstances dont vous m'avez entretenu alors ne me soit revenue à la mémoire.

— Aussi, me répondit-il en s'asseyant avec plus d'aisance que la première fois, aussi n'est-ce pas l'ancien camarade de pension qui vient vous trouver aujourd'hui. Vous ne vous êtes pas souvenu de nos relations d'enfance, mais vous vous en souviendrez un jour. J'irai à votre enterrement, monsieur, je me le suis bien promis, car je sais que ce jour-là vous vous rappellerez ce que je vous ai raconté. Non, monsieur, non, ce n'est plus le petit Régnier qui s'adresse à son ancien ami et camarade Soulié; vous l'avez oublié, vous vous en souviendrez le jour de votre enterrement; c'est un passant qui vient parler au conservateur du Musée et il me semble que vos fonctions doivent vous obliger à recevoir tous ceux qui se présentent à vous. »

A cette singulière entrée en matière, je dus supposer que la tête de mon ancien camarade ou se disant tel, s'était quelque peu dérangée depuis notre dernière entrevue. Rien cependant d'inquiétant dans son attitude, dans sa voix, dans son regard. Il s'exprimait toujours avec calme et douceur. Son extérieur était à peu près le même qu'autrefois : chemise de flanelle, cravate de soie noire, jaquette et pantalon en même étoffe de laine grise; seulement ses cheveux et sa barbe avaient presque entièrement blanchi. Quelque étrange que pourra paraître la suite de ce récit, j'affirme que, de même que je l'ai fait jusqu'à présent, je chercherai à me rapprocher autant que possible de la vérité des faits et à reproduire aussi fidèlement que ma mémoire me le permettra, le sens, sinon l'exactitude sténographiée des paroles de mon interlocuteur. Si sa première visite m'avait étonné et intrigué, la seconde promettait de n'être pas moins bizarre et je lui répondis qu'en effet je me faisais un devoir de me tenir à la disposition du public, des artistes, de tous ceux enfin qui avaient quelques renseignements à me demander.

— « Je n'ai besoin d'aucun renseignement particulier, reprit mon visiteur; je suis en passage à Versailles, et, n'y connaissant personne, j'ai pensé que pendant mon séjour vous voudriez bien me permettre de passer quelques moments avec vous.

— « Mais certainement, lui répondis-je, et je tiens à vous prouver tout mon désir de réparer mon manque de mémoire en ce qui concerne vos souvenirs d'enfance.

— « N'en parlons plus, me dit-il, vous vous les rappellerez le jour de votre enterrement. Je suis plus jeune que vous et j'y assisterai, je me le suis bien promis. »

Cette dernière phrase revint à plusieurs reprises dans la conversation qui suivit et que je ne reproduirai que sommairement, en me bornant à ce qu'elle a d'essentiel pour caractériser ce singulier personnage. Il me parla d'abord de la

triste situation financière dans laquelle la France allait se trouver par suite des exigences pécuniaires de l'ennemi, de la nécessité d'opérer de grandes économies dans le budget de dépenses et de restreindre de beaucoup le nombre des fonctionnaires. On devrait, disait-il, nommer un inspecteur chargé de vérifier l'utilité de chaque emploi salarié par l'État ; et il paraissait fort disposé à accepter cette mission si on voulait l'en charger. Puis passant assez brusquement à un autre ordre d'idées, il me dit tout à coup : — Mais vous avez dû entendre parler de moi, de Régnier?

— Vous savez, lui répondis-je, croyant que, malgré ses protestations, il allait en revenir à son ancienne histoire, vous savez que j'ai fait de vains efforts pour me rappeler nos relations d'enfance et c'est pour cette raison que je ne vous ai pas écrit à l'adresse que vous m'aviez laissée.

— Non, non, il n'est pas question de cela, reprit-il avec vivacité mais toujours avec une extrême douceur, vous vous en souviendrez le jour de votre enterrement et j'y assisterai. Mais, depuis les derniers événements, vous avez dû entendre parler de moi, de Régnier, de ce que j'ai fait pour essayer d'arrêter la guerre, pour obtenir des conditions de paix plus avantageuses que celles qui nous menacent. »

Pour le coup je crus que mon interlocuteur déraisonnait de plus en plus. Je lui répondis cependant : « — Non, monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire. Depuis l'occupation de Versailles par les Prussiens, le 19 septembre dernier, je suis resté absolument sans autres nouvelles que celles que l'ennemi affichait et affiche encore sur nos murs, et vous devez penser avec quelle répugnance on s'arrêtait devant les douloureux renseignements qu'ils mettaient sous nos yeux.

— « Eh bien, me dit-il, en tirant de sa poche une brochure à couverture rose, lisez cette brochure et vous y verrez que j'ai essayé de fonder en opposition au gouvernement de la Défense Nationale, un gouvernement de *l'Existence Nationale* dont voici le cachet, » et il me montrait en effet un petit papier sur lequel était imprimé un timbre de forme ovale : *Gouvernement de l'existence nationale.*

Je pris tout en l'écoutant la brochure qui avait pour titre *Jacques Bonhomme,* et il continua : « Je me suis porté candidat à Nancy aux dernières élections et voici l'affiche de ma profession de foi. J'ai bien encore une autre brochure que je pourrai vous faire lire, mais non vous donner, car il ne m'en reste qu'un exemplaire. Seulement je ne peux vous la laisser maintenant; il faut que je retourne avant à l'hôtel des Réservoirs où je suis descendu, car je pourrais recevoir l'ordre de quitter Versailles dès ce soir. Je suis ici pour parler à M. de Bismarck et à M. Barthélemy Saint-Hilaire qui doit me faire avoir une audience de M. Thiers. S'il n'y a rien de nouveau à l'hôtel, je vous rapporte la brochure immédiatement.

Il me quitta en effet, le temps d'aller et de revenir, et me remit une autre

brochure de couleur bleue, en me disant qu'il passerait le lendemain matin pour la reprendre et en avoir mon avis.

Je n'avais que le temps de sortir pour aller dîner, et je laissai les brochures sur la table, me promettant de passer ma soirée à les lire. Le titre de la brochure bleue : *Quel est votre nom, N. ou M. ?* le portrait de l'auteur qui figurait en tête de la brochure bleue et de la brochure rose, tout confirmait de plus en plus ma conviction que M. Régnier devait avoir la tête légèrement égarée et bien des titres étranges de brochures, composées à diverses époques par de tranquilles extravagants politiques ou littéraires, me revenaient à la mémoire. Mais j'étais loin de m'attendre à la surprise, aux émotions, que devait me causer la lecture des documents imprimés que mon visiteur m'avait laissés.

TROISIÈME ENTREVUE

Le lendemain, 19 février 1871, jour où commençait le sixième mois de l'occupation prussienne à Versailles, j'étais encore sous l'impression du douloureux événement, de l'agitation fébrile qui s'étaient prolongés pour moi bien avant dans la nuit, après la lecture des récits que je ne chercherai pas à analyser puisque les lignes que j'écris sont destinées à les accompagner. Un passage surtout de cette incohérente brochure : *Quel est votre nom ?* parue à Bruxelles dès le mois de novembre 1870, me revenait continuellement à l'esprit : « Dans ce cas Bourbaki se brûlera probablement la cervelle » (page 46). En effet, à deux mois de distance cette sinistre prévision venait de s'accomplir dans un de nos derniers désastres. Quelle fatale aberration avait poussé cet inconnu à s'attribuer ce rôle mystérieux, cette intervention insensée dont les résultats avaient été si funestes ? Je regrettais de l'avoir engagé à revenir et je désirais qu'un ordre quelconque l'eût forcé de quitter précipitamment Versailles. Je le revis pourtant arriver exactement à dix heures. Il écouta sans m'interrompre, avec ce même air placide, bonhomme, timide et presque souriant, les paroles amères que je lui adressais sur les conséquences de la déplorable mission à laquelle il s'était cru appelé. Après m'avoir laissé dire tout ce que j'avais sur le cœur, et je m'étais beaucoup animé en lui parlant, il me répondit avec calme et tranquillité : — « Je crois que vous avez raison et que j'ai eu tort de céder au premier mouvement qui m'a fait quitter Londres pour aller à Hastings, mouvement qui a entraîné tous les autres. Je ne suis pourtant pas plus impérialiste que légitimiste, orléaniste que républicain. Je suis un propriétaire, un père de famille, un citoyen paisible, indépendant de toute opinion et de toute ambition. J'ai vu mon pays, et par suite moi-même, menacé d'une ruine complète et je me suis cru capable d'arrêter

le torrent. J'ai agi sous une impulsion qui se produisait comme malgré moi et qui m'a fait passer à travers tous les obstacles pour arriver à mon but. L'argent ne me manquait pas et je serais allé au bout du monde dans la persuasion où j'étais de réussir. Cependant je n'ai pu parvenir à être reçu à Wilhemshœhe et je possède encore la photographie qui m'avait été remise à Hastings et que j'ai reproduite dans ma brochure. »

Il parla longtemps sur ce ton, se plaignant un peu de tout le monde, tout en paraissant assez satisfait de lui-même ; mais sans emphase, sans entraînement et avec une sorte de sérénité à lui particulière.

— « Mais enfin, lui dis-je de plus en plus intrigué par cette singulière figure, comment se fait-il que vous, étranger au monde politique et administratif, vous vous soyez lancé dans toutes ces aventures ? Est-ce la première fois que vous prenez une part quelconque à des événements de ce genre ? »

Alors commença de sa part, sur la manière dont il avait été mêlé aux journées révolutionnaires du 15 mai et du mois de juin 1848, un récit dont les détails sont tellement extravagants, malgré le sérieux avec lequel il me les racontait, que toutes les fois (et cela m'est arrivé assez souvent depuis, lorsqu'il était question devant moi de ce Régnier) que j'ai voulu les faire connaître à mes auditeurs, j'ai toujours obtenu un succès de fou rire. Je ne les redirai pas ici, je me contenterai seulement d'affirmer que les entraînements irréfléchis et insensés auxquels Régnier avait cédé en 1848, à l'âge de 26 ans, expliquent jusqu'à un certain point ceux, beaucoup plus graves comme résultat, auxquels il devait céder en 1870, à l'âge de 48 ans. Ses premiers égarements ont pu passer inaperçus et ne laisser aucune trace; les derniers appartiennent malheureusement à l'histoire.

Il me tint ainsi presque toute la journée, qui était un dimanche, passant d'un sujet à un autre, me parlant de ses voyages, de sa fortune, de sa maison de campagne située à Boissise-la-Bertrande près de Corbeil, de sa famille, et particulièrement de sa fille aînée qui, disait-il, avait reçu une éducation complète, sachant monter à cheval, nager, tirer le pistolet, et ajoutait-il « comme il faut qu'une femme puisse toujours se tirer d'affaire, car on ne sait jamais dans quelle position on se trouvera un jour, j'ai voulu qu'elle apprît un état. Elle sait admirablement repasser et avec cette ressource elle est sûre de ne jamais mourir de faim. »

Vinrent ensuite les souvenirs de jeunesse, mais il ne fut plus question de la pension Favard, bien qu'il m'assurât de nouveau que la mémoire me reviendrait le jour de mon enterrement et qu'il ne manquerait pas d'y assister. Puis, se placèrent encore d'autres particularités, de nature à expliquer les actions incohérentes de cet étrange personnage. Il avait été atteint, me disait-il, d'une terrible maladie devant laquelle tous les médecins avaient échoué et qu'enfin le célèbre docteur baron Dupotet avait reconnue pour être l'*auto-magnétisme,* c'est-à-dire

que celui qui en était affligé se magnétisait lui-même et magnétisait les autres sans s'en douter le moins du monde. Il entrait à ce sujet dans des détails et dans des histoires de femmes, où le comique se mêlait à la crédulité la plus naïve et la plus inouïe, mais que ma plume se refuse également à reproduire.

A la suite de cette longue séance, je restai, lorsqu'il me quitta, complètement abasourdi ; mais je ne pouvais douter que ce fatal et mystérieux agent, dont l'intervention avait été si funeste, ne fût une espèce particulière d'halluciné, sans instruction et pour ainsi dire sans éducation, sans idées nettes et pratiques, du moins dans les choses dont il avait voulu se mêler, mais tellement asservi par moments aux fumées bizarres et incohérentes qui lui traversaient l'esprit qu'elles lui donnaient une assurance tranquille, un sang-froid particulier et un extérieur assez peu différent de celui des autres pour lui permettre d'en imposer au premier abord aux gens les plus clairvoyants.

* * *

Je revis plusieurs fois M. Régnier jusqu'à la fin de février 1871, mais cette longue séance avait épuisé tout ce qu'il pouvait m'apprendre sur son compte, Le 23 mars suivant, il m'apporta une nouvelle brochure de lui ayant pour titre : *Trois ans de dictature,* avec cette dédicace écrite de sa main : *Souvenir d'outre-tombe,* qui me prouvait qu'il ne perdait pas de vue le jour de mon enterrement. Régnier dut être arrêté à Versailles quelques jours après et je ne le revis qu'à sa sortie de prison, le 27 juillet. Il me parla de son arrestation et de la perquisition faite en sa présence, dans sa maison de Boissise-la-Bertrande, où il se proposait, me disait-il, de retourner.

Enfin plus d'un an s'était écoulé lorsque M. Régnier se présenta chez moi à l'heure de mon dîner, le jour même où il avait été appelé à déposer dans l'instruction du procès de M. le maréchal Bazaine. Pendant le peu de temps qu'il passa seul avec moi, ne voulant pas, disait-il, déranger mon repas de famille, il me parla brièvement de sa déposition et m'annonça gravement qu'à l'occasion de l'entrevue qui devait avoir lieu à Berlin, il venait d'écrire directement aux trois empereurs d'Autriche, d'Allemagne et de Russie, ajoutant que si ces souverains ne tenaient pas compte de ses conseils, il rendrait sa lettre publique et qu'elle était déjà entre les mains d'un éditeur. J'ai su depuis que M. Régnier avait réalisé son dernier projet et bien que cette brochure manque à mon dossier, il est pour moi hors de doute qu'elle doit édifier tout lecteur impartial sur les accès de maladive initiative auxquels l'auteur ne fut que trop souvent porté à se livrer.

CHAPITRE II

LE COMTE LÉON DE LABORDE

J'ai un si grand faible pour les agissants, que je leur passerais volontiers d'assez vilains travers. Certes, je confesse que M. de Laborde, avec ses airs provocants et inquiétants pour la saine hiérarchie de la direction des musées, avec ses partis-pris de contredire par ses votes et ses protestations les acquisitions et les jugements de ses confrères, a dû parfois agacer à bon droit les susceptibilités de ses directeurs. Dans la maison, il faisait, à lui seul, trop bande à part, et ses collègues eussent été des saints s'ils n'eussent ressenti l'envie instinctive et trop marquée de les primer, qui ressortait de tous ses gestes et de toutes ses attitudes. Qui sait? Cette attitude fâcheuse et presque pénible d'antagonisme perpétuel qu'il garda au Louvre, jusqu'à l'heure tardive où il passa à la direction des Archives Nationales, il est possible qu'elle ait tenu surtout à la condition gênante et gênée qui lui avait été faite dès le premier jour de son entrée dans ce Louvre. On l'y avait appelé comme avec défiance, et cette défiance il sembla jusqu'à la fin prendre un taquin plaisir à la mériter. Il se sentait là d'ailleurs des ennemis enragés. On a pu le voir depuis par le *Livre noir* d'Hor. de Vielcastel. Aujourd'hui, à distance, la haine baveuse de cet odieux Vielcastel n'est pas faite pour lui nuire. Et pourtant quelle idée, quand on s'est fait un système de se montrer hautain, cassant, voire dédaigneux envers ses autres collègues, quelle idée d'aller choisir cette indigne espèce de Vielcastel pour confident de ses impressions sur les beautés de l'Angleterre ! Il n'était pas oreille en France dont M. de Laborde eût dû se plus garer, car il était trop clair qu'au Louvre Vielcastel était son ennemi né, puisque celui-ci ne pouvait y prendre d'importance ou se glisser dans une conservation, qu'au détriment de son collègue, en faisant valoir sa prétendue connaissance du moyen âge dont il avait étudié un peu légèrement et dessiné les costumes à l'usage des bals de cour, au temps de la Restauration; et puis, quel meilleur moyen d'échauffer son propre crédit auprès de Nieuwerkerke qu'en l'amusant et l'excitant aux dépens de celui qui trop souvent manœuvrait contre lui? Enfin, du côté des Tuileries, Laborde, quoique mieux attaché par là, rencontrait encore Vielcastel, et ne devait pas y lire, dans ses yeux vilainement bridés et peu francs, une malveillance moins narquoise. Aussi tout cet immonde venin du *Livre noir* ne semble-t-il vomi tout d'abord que pour salir le malheu-

reux Laborde, mais, encore une fois, quand on a lu ce que l'affreux personnage a écrit là sur sa propre famille et sur ses plus hauts et ses plus confiants bienfaiteurs, le souvenir de M. de Laborde ne s'en trouve pas plus mal.

M. de Clarac était mort subitement le 20 janvier 1847, et le 11 février suivant, on lisait dans le *Constitutionnel :* « Notre feuilleton d'hier sur la place de conservateur des antiques du Louvre, nous a valu de connaître enfin le nom, tenu secret jusqu'à présent, du député choisi par la liste civile pour succéder à M. de Clarac : c'est M. le comte de Laborde, que ses travaux antérieurs auraient pu dispenser de tant de protection. M. de Laborde a publié un *Voyage dans l'Arabie-Pétrée* (1), grand ouvrage avec gravures; un *commentaire archéologique sur le Pentateuque,* in-folio; une excellente *Histoire de l'imprimerie et de la gravure,* dont les trois premiers volumes seulement ont paru, et des *Lettres sur la Bibliothèque du Roi.* Quoiqu'il doive peut-être un peu sa place de conservateur des antiques à sa qualité de député conservateur, M. de Laborde n'en est pas moins un écrivain très érudit et un amateur tout à fait dévoué à l'art antique. Du reste, la liste civile ne lui a attribué que la section de l'art grec et romain et de l'art du moyen âge. L'art égyptien et oriental a été réservé pour une section spéciale et indépendante de la première, comme au temps de l'illustre Champollion. La conservation des antiques se trouvera donc maintenant divisée en deux catégories distinctes. M. Adrien de Longpérier est nommé conservateur pour la partie égyptienne et pour toute la primitive Asie. Ici, le catalogue est à rédiger entièrement, et le jeune savant, qui avait succédé à Mionnet à la Bibliothèque nationale, est bien capable de nous faire un pendant au catalogue de M. de Clarac. Nous verrons quelle influence ces deux artistes distingués, M. de Laborde et M. de Longpérier, vont exercer sur leur collègue de la section de peinture et sur M. le directeur général du Musée. »

C'est bien ainsi, en effet, qu'entrèrent de front au Louvre Laborde et Longpérier, l'un gardant l'autre, ou plutôt se gardant de l'autre. Ils allèrent une année s'observant dans une paix relative; M. de Laborde était fort de sa situation personnelle de député ministériel, — fort de ses beaux-frères, M. Delessert, le préfet de police, M. Bocher, notre préfet si populaire du Calvados, et M. Odier, l'habile peintre amateur de l'*Épisode de Moscou,* — fort du souvenir de son père très aimé du Roi, — fort aussi, il faut bien le dire, de son propre bagage, qui, bien qu'un peu bariolé dans ses tendances et ne montrant pas une spécialité bien suivie, n'était ni mince ni vulgaire pour un bagage de conservateur. On y sentait le curieux et l'actif, et l'appétit des recherches nouvelles; c'était énorme à

(1) Qui devait être, sept ans après, en 1837, suivi d'un *Voyage en Asie Mineure et en Syrie.* Plus tard, en 1854, il reviendra encore une fois vers ses souvenirs d'Orient avec ses *Documents inédits ou peu connus sur l'Histoire et les Antiquités d'Athènes.*

cette date, et les jeunes du Louvre en pouvaient beaucoup attendre. Éclata la Révolution de février 48, qui jeta bas du coup M. de Laborde, en l'écrasant sous les siens et sous son titre personnel de député agréable, et, vous n'en doutez pas, sous le croc-en-jambe de son dangereux collègue Longpérier, lequel s'était insinué sur l'heure, avec une adresse surprenante, dans les bras de Jeanron. Laborde eut beau faire mine un instant de se défendre (j'ai dit comment, le 25 février, il n'avait pas manqué de se montrer au Louvre en costume de garde national, si bien vu encore ces jours-là, et s'était porté dans les Tuileries, en compagnie de son ami Mérimée, au sauvetage de la Stratonice de M. Ingres), — rien n'y put, il lui fallut quitter provisoirement la place, qu'il ne devait reconquérir qu'un an après, le 10 mai 1849, et on peut dire qu'il n'y fut vraiment très solide qu'après le mariage de l'Impératrice.

Si M. de Nieuwerkerke n'eût pas été là avec son grand air et son puissant crédit, et ses dons si précieux de commandement et de bon ordre général, et de bon goût naturel, il est à croire que Laborde n'eût pas été un médiocre directeur des musées, puisque plus tard il se fit bien venir aux Archives. Il eût infusé au Louvre son ardeur d'études variées. Peut-être eût-il trop tourné son administration en écriture. C'était le danger pour lui qui aimait fort la plume et en avait tiré nombre d'œuvres utiles. Mais il y a là un point de tact, et un administrateur peut souvent servir bien sa maison avec moins d'encre aux doigts. Cela me rappelle un mot d'Henriet, le secrétaire de M. de Nieuwerkerke. Le jour où l'Empereur était venu au Salon faire cette singulière visite aux tableaux des refusés, Henriet, pendant que l'Empereur feuilletait si familièrement les cadres de ces pauvres refusés, avait remarqué une tache d'encre sur la manchette de Sa Majesté : Ah! disait Henriet avec amertume, ce n'est pas sur les manchettes du surintendant que l'on verra une tache d'encre! — C'est vrai; on eût pu remarquer aux doigts de M. de Nieuwerkerke, parfois de la terre glaise ou de la cire, rarement des taches d'encre; le surintendant n'en fut pas moins un excellent directeur des musées. Il savait à sa manière faire travailler les autres au profit des collections nationales. Il est certain que Laborde nous eût fort émoustillés, ne fut-ce que par son exemple et par son incessante curiosité, curiosité un peu volage et qui a tout effleuré, appuyant cependant assez sur chaque point de ses recherches pour y laisser une empreinte personnelle et prime-sautière et y suffisamment marquer son nom pour l'avenir, abandonnant aux autres la fouille plus profonde.

Fut-ce tant mieux, fut-ce tant pis pour la solidité future de la renommée de M. de Laborde, que cet éparpillement, ces variations perpétuelles dans ses études? Ne demandons à chacun que ce qu'il peut donner selon sa nature; c'est dejà beaucoup qu'il donne. Que voulez-vous? De Laborde était né comme cela; et cette efflorescence bariolée et après tout très distinguée, il la tenait de

sa famille. Jamais famille n'a prolongé, de génération en génération, un goût plus élégant ni plus constant pour les arts, depuis le marquis de Laborde, le fermier général, le banquier de la Cour, le mélomane si connu des bibliophiles par le somptueux recueil de chansons qu'il avait fait graver, l'ami de Greuze qui, dans le *Retour du Chasseur,* autrement dit la *Mère bien-aimée,* peignait pour l'amateur généreux le tableau portrait de toute sa joyeuse et belle couvée ; l'homme de confiance qui fut chargé de conduire en Angleterre pour y être vendue la collection célèbre des tableaux du duc d'Orléans, et qui ne tarda pas à être guillotiné en 1794, — jusqu'à ce comte Alexandre de Laborde que j'avais rencontré à Florence chez M[lle] de Fauveau et dont les grands titres littéraires sont : le *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne* et les *Monuments de la France classés chronologiquement*, esprit léger et charmant jusqu'à ses dernières années, d'une érudition étendue, lui aussi, et un peu dispersée comme celle de son fils, et, lui aussi, partagé entre le goût des arts, des voyages et des lettres, et le laisser aller un peu sceptique de l'homme du monde dans une politique sans aigreur ; il avait précédé son fils à la Chambre des députés, dont il fut l'un des questeurs, et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il appartint même en 1832 à l'Académie des Sciences morales.

Ses dévouements et ses attaches l'avaient, dès la Restauration, voué lui et les siens, au plus pur orléanisme. N'avait-il pas été aide de camp du roi Louis-Philippe, après avoir passé un instant, en 1830, par la Préfecture de la Seine ? le plus aimable personnage du régime des trois Journées. Que dire de ses trois filles, plus intelligentes, plus séduisantes, plus artistes, plus gracieuses l'une que l'autre, et qui, élèves d'Ary Scheffer, quand elles semblaient, par l'espèce allanguie de leur beauté, être ses modèles naturels, avaient appris de lui, avec un talent égal, la pratique de l'aquarelle, — dont par sa mère M[me] Delessert, hérita M[me] de Nadaillac, on sait avec quel rare instinct des colorations harmonieuses. M[me] Bocher, durant qu'elle était la préfète adorée du Calvados, groupait autour d'elle tout ce qui, dans cette ville lettrée de Caen, faisait œuvre de poésie, d'histoire littéraire ou d'archéologie, et je me souviens de l'enthousiasme de mon pauvre poète infirme Alph. Leflaguais et de notre ami Trebutien pour les dons brillants d'artiste de cette patronne charmante. Son fils Emmanuel Bocher n'a-t-il pas gardé la tradition maternelle d'habile aquarelliste, et ne lui devons-nous pas les travaux de catalographie les mieux renseignés, les plus délicats et les plus intéressants sur les maîtres du XVIII[e] siècle et aussi sur Gavarni ?

Notre Léon de Laborde avait de commun avec ses sœurs, d'abord sa chevelure blond cendré dont il semble qu'il tirât coquetterie, à voir le soin qu'il en prenait; il en avait aussi l'élégance facile qui se reconnaissait rien qu'à son écriture de forme distinguée et d'allure jamais hésitante. Je parle de son écriture comme je pourrais parler du goût courant de son dessin à la plume, à cause de

la déclaration qu'il a faite plus tard et qui est restée et restera dans la mémoire de son siècle, à savoir que dessin et écriture étaient, à son sens, même principe : tout homme devait savoir dessiner comme il devait savoir écrire. Il n'est pas un système de reproduction des choses d'art ou des apparences naturelles qui n'intéressât sa curiosité, et il se passionna dès l'origine pour la photographie. Son neveu Édouard Delessert, et Benjamin Delessert, cousin d'Édouard, ne furent-ils pas avec lui des premiers élèves de Legray, — le plus adroit praticien de ces premiers temps ? Je me souviens d'avoir vu Benjamin Delessert manipulant des clichés, dans l'atelier de Legray, au boulevard Clichy, en 1852, un jour que nous allâmes y poser en groupe d'amis, Jules Buisson, Gust. Le Vavasseur, Anat. du Boulet et moi. Ce pauvre diable de Legray que j'avais employé au Salon de 1852, pour y reproduire les principaux panneaux de l'exposition, je devais le retrouver, 17 ans plus tard, au Caire, grand dignitaire des arts dans le pays des Pharaons, je veux dire professeur de dessin et de peinture à l'École polytechnique du Vice-Roi, — et toujours photographe. Il habitait proche de l'Esbekieh une belle vieille maison arabe, et avait été amené là, à travers les plus étranges vicissitudes, par sa foi aveugle en Alexandre Dumas. Quand viendra, — et il ne saurait tarder à venir, — le Vasari des photographes, il aura sur les navigations de Legray et sa navrante station à Malte, à la manière d'Ariadne, des pages bien comiques.

Alors que je connus M. de Laborde, nous étions aussi proches voisins que possible, n'étant séparés que par le palais de l'Institut. Je demeurais au dernier numéro du quai Conti, lui au premier numéro du quai Malaquais, dans ce bon vieil hôtel aux appartements élevés que protège contre les vents, en le masquant un peu, le gros pavillon ouest du Palais. Et comme tout ce qui le touchait était pour lui matière à dire son mot, et son mot d'importance, il n'avait pu résister, coudoyant de si près l'Institut, à imaginer tout un projet de restauration du Palais ; il s'était fait aider de M. Magne, pour la mise au net des plans ; et sous son nom, auquel il avait adjoint galamment celui de ce collaborateur, il exposa au Salon de 1842, le projet aussi complet que possible avec tous ses châssis de détails. (Voyez encore en cette même année 42, sa brochure publiée chez J. Renouard : « Projets pour l'amélioration et l'embellissement du Xe arrondissement, quartier de la Monnaie. »)

Donc, un jour, très aimablement, mon voisin voulut bien me proposer d'essayer mon portrait en photographie. Il en résulta une épreuve qui ne satisfit que médiocrement l'auteur. Il n'avait pas prévu la décomposition par la lumière de la couleur rousse de la barbe; il se trouvait que barbe et cheveux paraissaient également noirs; et cela, joint à la physionomie un peu sombre à ce moment et tendue du modèle, me donnait un faux air d'Eug. Pelletan. Il réussit beaucoup mieux un autre portrait qu'il tenta à la suite du mien ; c'était celui du

vieux M. Odier, le beau-père de sa sœur; la tête était poudrée à blanc, et le procédé, alors encore incomplet, de son instrument s'en accommodait mieux. En quittant la petite terrasse sur laquelle M. de Laborde opérait ses essais, nous traversâmes la vaste salle, où se voyait la fameuse tête de femme de Phidias, rapportée du Parthénon d'Athènes, et aussi la riche bibliothèque aux riches reliures uniformes de maroquin rouge, très abondante en catalogues, et le gracieux portrait de famille, nouvellement peint par Muller, exposé avec grand succès au dernier Salon, et représentant les enfants de M. de Laborde courant et jouant dans un parc. On aura pu y admirer plus tard le délicieux dessin aquarellé de M. Ingres pour son tableau de Jupiter et Thetis, orgueil du musée d'Aix, dessin rencontré par M. de Laborde chez un tapissier. Encore une fois, je le répète, tout était art aimable et distingué dans cette maison, dans cette famille. — Point d'encombrement d'ailleurs ni de médiocre bric-à-brac, bien qu'au Louvre, devant les œuvres soumises à l'examen des conservateurs, le discernement de celui-ci ne passât point pour impeccable, mais là ne pouvait-il pas être parfois dévoyé par l'esprit de contradiction? Quand M. de Laborde s'éprenait d'une question et y courait sa bordée, il lui arrivait bien d'ajouter chez lui une jolie pièce à l'appui de cette visée nouvelle; et c'est ainsi que je fus mis par lui en rapport avec Otto Mundler. C'était au moment de cette tant curieuse vente de la collection de portraits historiques du général Despinoy. De Laborde s'occupait alors de la *Renaissance des arts à la Cour de France,* et des artistes qui avaient flori autour des Valois. Il me chargea de signaler à Mundler, qui suivait la vente, un charmant petit portrait de femme sur ce fond bleuâtre qu'il attribuait, et qu'on a attribué depuis, d'après lui, à Corneille de Lyon. Je m'assis à la table des enchères près de Mundler qui poussa et acquit le délicat petit panneau pour L. de Laborde. J'achetai pour ma part mon tableau d'Henri IV, prenant son repas, entouré de sa famille et de ses officiers servants, au milieu d'une forêt, et qui était attribué à Bunel; — et aussi un portrait d'homme signé Stella, — et encore la toile intéressante signalée et mise en rimes par d'Argenville et où se voient groupés par le pinceau de Bon Boullongne les trois portraits du peintre et de ses amis le musicien Campra et le poète Danchet; l'excellent Fromental Halévy m'enviait plus tard, cette portraiture de son ancêtre à l'Opéra. Et je me souviens combien j'étais désolé que notre musée ne fût pas en mesure d'acquérir à cette vente unique, soit pour le Louvre, soit plutôt pour Versailles, quantité de tableaux ou de figures historiques que l'on ne pouvait espérer de revoir à telle foison ni à si modestes enchères, — depuis ce tableau de N.-D. du Puy d'Amiens où se reconnaissait Henri IV, peinture un peu secondaire attribuée à Porbus, et que je m'étais empressé de signaler au musée d'Amiens (nous l'avons depuis lors revue dans la galerie de Maurice

Cottier), jusqu'à l'amusante et coquette allégorie de notre Claude Deruet en l'honneur d'une princesse de Lorraine.

Ce brave Mundler, on ne s'en souvient plus assez chez nous ; j'espère qu'en Angleterre, où il fut si utile à sir Charles Eastlake, et à la National Gallery, on l'aura moins oublié. Ce sont, il faut bien le dire, des personnages très particuliers et très intéressants que ces, — comment les désigner ? ce ne sont ni des marchands, ni des experts, — que ces négociateurs d'acquisitions de tableaux et d'œuvres d'art, accrédités par eux-mêmes, par leur goût raffiné et leur expérience délicate, et je ne sais quoi de diplomatique, auprès des riches amateurs et des grandes collections publiques, tels que ce Mundler et aussi les trois Belges Arthur Stevens, Van Cuyk et Gauchez, sans parler des Italiens que chacun sait à Milan, à Florence et à Venise, pourvoyeurs d'œuvres précieuses pour les galeries Européennes. Ce sont de très vrais savants en leur genre, et très délurés, et auxquels ceux qui font métier d'écrire sur les arts n'en imposent guère, car ils sont autrement pénétrants que ceux-ci sur les procédés, la matière et les manières des maîtres. Mundler avait sur les habiles qui l'ont suivi un désavantage qui tenait à son pays autant qu'à sa nature ; il était trop allemand, et s'était trop imprégné des manies minutieuses et nuageuses de l'érudition germanique ; à ses débuts, c'était un rêveur et rêveur il resta toujours quelque peu. Quand je le connus, il avait trop lu, et n'avait pas encore assez vu ; ou du moins l'œil était encore bien incertain, mais cet œil se forma plus tard, et le savant Waagen eût pu reconnaître dans Otto Mundler le meilleur de ses élèves. Toutefois, comme homme, l'élève, par l'estime qu'il méritait, valait autrement mieux que le maître, que ce Prussien gourmand et lippu, qui là-bas en Angleterre passait pour faire un peu commerce des plus belles attributions moyennant un bon gîte et un bon dîner. Mundler s'était destiné, je crois, dans sa jeunesse à être pasteur; il était venu d'Allemagne en France pour être précepteur dans une famille opulente de la Gironde. Il était fort instruit dans les lettres anciennes et modernes et il n'en perdit jamais le goût. Il adorait Toppfer et voulut me donner un de ses albums en échange d'un de mes *Contes normands*. La curiosité de l'art s'était de bonne heure emparée de lui, et peu après 1848, son coup d'essai fut un vrai service rendu au Louvre : il publia une analyse critique du catalogue des tableaux italiens que venait de publier Villot ; il y relevait mainte petite ou grosse erreur avec une sûreté et une précision d'érudition qui étaient alors très nouvelles dans ce pays-ci et qui émurent fort l'attention du groupe encore bien clairsemé des curieux spéciaux. Ses preuves d'éplucheur de bévues étant ainsi faites et ayant passé la mer et le Rhin, il lui restait à grossir sa compétence comme appréciateur des peintures des époques supérieures. Sa grande expérience des tableaux lui vint des nombreux voyages qu'il fit au service de la National Gallery. Sir Charles Eastlake avait deviné en lui le précieux instrument

de piste, le limier bien au courant des bons gîtes aux quatre coins de l'Europe, chargé de lever le gibier au profit de l'Angleterre. M. Eastlake se faisait donc accompagner par lui dans toutes ses battues d'Italie et d'Allemagne. C'était sa fonction et elle était comme officielle. Mais à la suite d'une acquisition que désapprouva le Parlement, la Chambre des Communes supprima les appointements de Mundler. Dès lors il s'établit à Paris rue de Laval, et y fit le commerce des tableaux, où il gagna honnêtement une modeste aisance. Et c'est là que jusqu'à sa fin, qui fut en vérité trop prématurée, nous l'avons tous revu, au milieu de ses vieux cadres, de ses anciens dessins, de ses notes et de ses catalogues, ce brave Mundler, avec son poil roux grisonnant et ses lunettes et son accent tudesque, point joli, mais d'une autre laideur que celle de Waagen, toujours vif et alerte, toujours passionné aux choses curieuses, toujours-fureteur habile, toujours bienvenu des collectionneurs pour son amabilité gaie, complaisante et sans bassesse, toujours ingénieux et subtil dans ses observations sur les maîtres, et, comme je l'ai dit, toujours un peu rêveur.

M. de Laborde qui a eu tant de visées personnelles sur le Louvre, semble à distance celui des conservateurs qui aurait dépensé pour la maison le moins de ses peines, bien qu'il faille en tout cas avouer que, selon son ordinaire, ce qu'il y produisit était utile, nouveau et bien fait. Dans le grand remue-ménage qui devait renouveler les salles et galeries du Louvre, il eut sa part, limitée par ses fonctions, et s'en tira à son grand honneur. Aux morceaux superbes de notre sculpture de la Renaissance, que le musée des Petits Augustins avait légués au Louvre pour en former le musée d'Angoulême, il sut, en fouillant les magasins et caves du Palais de l'École des Beaux-Arts, rejoindre, à travers tant de précieux détritus amassés par Alex. Lenoir dans le cahos bouleversé de nos anciens monuments et oubliés là depuis 1816, des pièces du plus haut intérêt de G. Pilon (les Vertus qui soutenaient la châsse de Sainte-Geneviève), et tant d'autres de Michel Colomb, de Richier, de J. Goujon, des Della Robbia, et autres Italiens de la Renaissance, de Franqueville, etc., et les Puget de Versailles et du Luxembourg, et Dieu lui pardonne, les Coustou de Notre-Dame, que Viollet-le-Duc ne tarda pas d'ailleurs à lui reprendre. Et les salles qui, aux deux coins opposés du rez-de-chaussée de la cour du Louvre, lui furent attribuées pour la sculpture moderne enrichie de tant de conquêtes imprévues, il les disposa avec ce goût large et élégant et dans ce bel ordre que nous admirons encore, sauf le remaniement nécessaire qu'entraîna plus tard pour Barbet de Jouy, dans certaines salles de la Renaissance, l'introduction de la porte de Crémone.

Quant aux catalogues, partie non moins nécessaire des devoirs de sa charge, nous voyons, à la date du 15 février 1852, M. de Laborde, membre de l'Institut, conservateur des collections du moyen âge, de la renaissance et de la sculpture

moderne, soumettre, en même temps, à l'approbation de M. de Nieuwerkerke les épreuves de la *Notice des émaux, bijoux, etc.*, *exposés dans les galeries du musée du Louvre;* 1re partie : *histoire et descriptions*, — et aussi les épreuves de la seconde partie : *documents et glossaire.* Sur la 1re partie il s'expliquait ainsi : « J'ai cru devoir composer cette notice dans une forme nouvelle. Les objets du moyen âge et de la renaissance sont devenus si familiers à un public nombreux qu'il ne peut plus se contenter d'une nomenclature alphabétique ; il en sait plus et il désire en apprendre davantage... J'ai tracé l'histoire de l'émaillerie depuis ses origines jusqu'à sa complète décadence, et j'ai intercalé dans ce récit les descriptions de tous les objets dont se compose la collection du Louvre.» La seconde partie, — je veux dire le second volume, livre du plus haut intérêt en son genre, — M. de Laborde la motivait ainsi au directeur général des musées nationaux : « Il était impossible de faire entrer dans la partie historique et descriptive de la notice des émaux, bijoux et objets divers, les textes anciens qui représentent ce qui était le grand luxe du moyen âge, et cependant ces documents sont utiles aux études, puisqu'ils font mieux apprécier les richesses de nos collections et qu'ils comblent une lacune. En effet, l'émaillerie de bijouterie, qui fut le luxe de nos pères et la gloire de l'orfèvrerie française du XIIe au XVIe siècle, a passé presque tout entière dans le creuset du fondeur. La collection des émaux réunie au Louvre, si complète d'ailleurs et si belle, ne possède qu'un petit nombre de bijoux émaillés d'une époque antérieure au XVIe siècle, tandis que le duc d'Anjou, frère de Charles V, en avait à lui seul près d'un millier dans son trésor. C'est son inventaire, dressé par ses ordres vers 1360, qui nous donnera le tableau de ce luxe inouï, et au moyen d'un commentaire puisé aux sources originales, une idée exacte du style, des applications et de la valeur de cette masse d'or et d'argent émaillé qui s'accumulait dans les trésors des rois, des princes, des seigneurs, et, par leurs générosités, dans les trésors des églises.» Les deux volumes ne furent publiés qu'en 1853, et, pour la seconde partie, — c'est-à-dire pour le *Glossaire*, — avec les restrictions calculées et un peu maniaques de l'auteur quant au tirage à petit nombre, dont il avait déjà usé pour la *Renaissance des Arts à la Cour de France*, — ce qui fera vite de ce catalogue une rareté, si bien qu'au bout de quelques jours la vente en était épuisée. — Et encore ce livre n'est-il pas véritablement un catalogue, mais une histoire de l'émaillerie basée sur les échantillons superbes de la collection du Louvre, que Barbet de Jouy avait décrits avec le soin et la conscience qu'il apportait en toutes choses. Barbet, alors attaché à la conservation de M. de Laborde, était un lieutenant merveilleux dont celui-ci d'ailleurs s'est plu à reconnaître la bonne assistance, et Barbet de Jouy, de son côté, s'est toujours loué hautement de M. de Laborde, déclarant qu'il lui devait d'avoir appris l'art de savoir travailler. — Quand le moment fut venu, par le départ du Louvre de M. de Laborde et

par l'épuisement de son livre, Darcel donna en 1867, une *Notice des émaux et de l'Orfèvrerie*, qui cette fois était un catalogue; un catalogue très érudit, retrempé aux sources les plus nouvelles, mais rentrant dans la série des livrets savants du musée, car tout en revisant et reclassant chaque pièce tour à tour, tout en complétant, par la description des acquisitions dernières, le travail de Barbet de Jouy et les recherches de M. de Laborde, il élaguait naturellement les chapitres accessoires consacrés par celui-ci à l'examen d'œuvres précieuses étrangères à notre collection nationale. Mais Darcel ne manque en aucun endroit de rendre justice à « l'autorité du livre » de son prédécesseur, et de parler avec bon goût de « l'estime universelle » que son étude des émaux et des émailleurs avait value à M. de Laborde. Voilà tout ce qui apparaît de cet homme si actif au Louvre, durant l'exercice de sa fonction. Il est vrai qu'étroitement enchaîné par son titre, il ne pouvait guère faire davantage. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il ne visât point à élargir ses attributions, et ne réclamât de haut, à l'occasion, celles auxquelles il se croyait droit. Il vous suffira de la lettre suivante, fort curieuse de M. de Laborde à M. de Nieuwerkerke, pour vous donner une idée du ton et de l'aménité de leurs relations, et des bons tours où se jouait Vielcastel :

« Paris, 23 mars 1852. — Monsieur le directeur général, — M. de Vielcastel est venu, il y a quinze jours, dans mon cabinet, annoncer à M. Barbet de Jouy qu'il était chargé par vous de l'arrangement de la collection des objets du moyen âge, de la renaissance et des temps plus rapprochés de nous, qui ont été à l'usage des souverains de la France. J'ai fait peu d'attention à cette communication indirecte, pensant que j'avais à l'attendre de vous et d'une manière officielle ; mais, depuis, j'ai vu dans les journaux qu'une commission dont je ne fais pas partie et dont M. de Vielcastel est membre, était nommée pour rechercher ces objets. J'ai alors demandé une audience au Prince Président de la République et il a eu la bonté de m'inviter à dîner hier et de m'écouter avec sa bienveillance habituelle. Voici en résumé quelle a été ma réclamation. Je lui ai dit : J'étais, avant 1848, conservateur des Antiquités Grecques et Romaines, d'objets du moyen âge, de la renaissance et des temps modernes. Chassé par M. Ledru-Rollin, j'ai été réintégré par Votre Altesse dans la partie de mes anciennes attributions qui consiste dans la conservation des collections du moyen âge, de la renaissance et de la sculpture moderne ou pour mieux dire des objets modernes, le Louvre comprenant sous ce dernier titre aussi bien le buste du général Bréa que le pot à eau de Marie-Antoinette et que le fusil du Dauphin, fils de Louis XVI. La collection royale que vous fondez ne sera composée naturellement que des objets qui sont dans mes attributions, et à moins d'une destitution que je ne crois pas avoir méritée, et qui ne peut être prononcée que par Votre Altesse ou son Ministre, je suis le conservateur de cette collection. — Le Prince Napoléon m'a assuré avec bonté qu'il n'avait jamais eu l'intention

de me faire ce tort et il m'a proposé de prendre un arrêté qui me maintiendrait dans ces fonctions. Je l'ai prié de n'en rien faire, parce que je considère ma nomination ministérielle comme suffisante pour défendre mes droits, et il m'a promis devant M. le Ministre de l'Intérieur de vous dire d'y avoir égard. — J'ai tenu à vous faire connaître moi-même et franchement ma démarche et son résultat, parce qu'il n'entre nullement dans ma pensée d'affaiblir votre autorité; mais des droits sont des droits, et dans toute hiérarchie il est permis de les revendiquer quand on n'a d'autre prétention que de s'y renfermer. Je vous prie donc d'être assuré du zèle que j'apporterai à ce travail, comme aux autres travaux dont je suis chargé sous votre direction, et j'attendrai vos ordres pour me conformer à vos instructions, comme à celles que j'ai reçues de la bouche du Prince Napoléon. — Agréez, monsieur le Directeur général, l'assurance de ma haute considération. »

On sait de reste que Vielcastel fut maintenu dans ses fonctions d'organisateur et de conservateur du musée des souverains. Qu'était-il advenu? je ne saurais le dire; mais dans un imbroglio où se trouvaient compromis le crédit et les intérêts de l'honorable Vielcastel, il suffisait à celui-ci de produire le moindre arrêté ministériel, surpris quelques jours plutôt, pour tenir en échec la bonne volonté manifeste du Prince-Président en faveur de M. de Laborde.

J'ai dit que M. de Laborde, si l'Empereur l'eût substitué à M. de Nieuwerkerke, aurait pu tenir d'une manière utile et active les fonctions de Directeur des musées. Il semble, à feuilleter ce massif et touffu volume de « l'Application des arts à l'industrie », publié en 1856, à propos de l'exposition anglaise de 1851, que son ambition rêvât la surintendance des arts, tant il y fait montre et presque parade d'une compétence universelle, touchant à chaque point et à chaque détail de tous les arts, quasi de tous les métiers, avec une imagination et une aisance que rien ne déconcerte. Quand il en a fini avec les « principes qui doivent diriger dans une réorganisation de l'administration des arts, — avec l'enseignement de l'art dans les carrières spéciales de l'industrie, — avec l'enseignement supérieur des arts, et l'école des Beaux-Arts, et l'école de Rome, et l'éducation artistique par les voyages, — il explique par le menu, c'est-à-dire en des centaines de pages, les devoirs de l'État envers la nation dans les questions d'art et de goût, — le maintien du goût public par les créations des artistes, — par l'éloignement de tout ce qui affecte le bon goût, — par les musées, les bibliothèques et les cours publics, — par les belles publications à bon marché, — par les spectacles, — par les exercices gymnastiques, — par l'initiation des citadins à la belle nature, — par l'excellence de l'architecture, — par les embellissements de la voie publique, — par la représentation et les fêtes, — par les élégances d'une cour. » — Vous le voyez, encore une fois, c'est un rêve où tout est prévu, c'est une Salente, c'est une Atlantide. Le moment où il parut était assez bien choisi; car si l'on a beau-

coup fait sous ce brillant Empire, on y a encore plus rêvé, et en 1851-56, on était à l'aurore du rêve. M. de Laborde, même avec l'agrément de l'Empereur, était-il l'homme dont les reins eussent pu pousser tout cela? C'était bien lourd et compliqué, même pour les plus vigoureux. Mais le livre par lui-même, énorme et assez ordonnée fourmilière d'idées, et où ont cherché et cherchent encore leurs meilleurs arguments les projeteurs de la rénovation et des progrès des arts décoratifs en France, est resté l'un des plus étranges que dans l'avenir les curieux de notre espèce iront feuilleter au fond de nos bibliothèques.

Je crois bon, pour l'honneur de M. de Laborde et pour notre usage à tous, de transcrire ici les premiers paragraphes de cette proposition fameuse sur le dessin rendu obligatoire à tous, en manière d'écriture. On l'a citée souvent quasi en forme de proverbe; mais peu sont allés la chercher dans l'énorme volume de 1,040 pages, où elle se développe de la page 559 à la page 635, ou pour mieux dire jusqu'à la fin de ce livre sans fin, bourré de visions de réformes et de considérations, jamais hésitantes et coulant comme eau claire *de omni re scibili*, touchant à l'enseignement et l'application des arts à tous leurs degrés. Le volume a pour titre : *Exposition universelle de 1851. Travaux de la commission française sur l'industrie des nations, publiés par ordre de l'Empereur. Tome VIII. Paris, Impr. Imp., 1856.* — Son idée singulière obsédait déjà et dès longtemps notre homme, et, en 1845, dans sa 8e lettre *de l'organisation des bibliothèques dans Paris*, il disait : « le dessin n'est déjà plus un art; il avait précédé l'écriture, il en a été l'origine, il doit la compléter. Est-il donc plus difficile pour l'enfant de dessiner ceci : *(ici le profil d'un nez)*, que de tracer les trois traits arrondis qui composent cela : B? Si l'élève copiait des yeux, des nez et des oreilles en même temps et avec autant d'application qu'il griffonne des M, des P et des Z, il arriverait du même coup à écrire et à dessiner sa pensée. Il en sera ainsi dorénavant si l'enseignement donne à l'enfant cette double puissance intellectuelle et communicative. » Dix ans après, M. de Laborde reprenait : « Cette manière d'envisager le dessin et son étude acquiert chaque jour dans mon esprit plus de consistance, et une organisation de l'enseignement conforme à ce système me semble contenir en soi la solution la meilleure de cette grande difficulté de l'élévation des arts par l'extension indéfinie de leur culture. Si c'était une innovation dans les habitudes de l'humanité, j'hésiterais à en proposer l'application; je douterais de son succès; mais c'est vieux comme le monde. 400 ans avant Jésus-Christ, Pamphile, le plus fameux peintre de Sicyone, avait fait admettre pour règle, et même comme loi obligatoire, que tous les enfants apprendraient à dessiner avant d'écrire, avant d'entreprendre aucune autre étude; et la génération formée par cet excellent système donna à la Grèce plus d'artistes que d'écrivains, lui donna surtout ce public délicat qui fut le juge compétent d'Ictinus, de Phidias et d'Apelle. — Le dessin n'est pas un art, disons-le tout d'abord et bien haut, pour

qu'on ne le repousse pas comme une superfluité de luxe réservée aux gens oisifs, ou comme une étude spéciale du ressort de l'artiste. Le dessin est un genre d'écriture, et avant peu chacun aura un bon ou un mauvais dessin, comme il a une bonne ou une mauvaise écriture ; mais il sera honteux de ne pas dessiner ; on en rougira, comme aujourd'hui on rougit de ne savoir pas écrire, et de même qu'écrire, c'est-à-dire tracer sur papier sa pensée avec l'encre qui découle de sa plume, ne constitue pas le talent d'écrire, c'est-à-dire d'avoir une pensée élevée ou profonde, exprimée dans un style précis ou coloré, de même aussi dessiner tout ce qu'on voit, tout ce qu'on a vu, ne saurait constituer le talent de l'artiste, ni autoriser les prétentions qui en découlent. On tenait en honneur autrefois un homme qui lisait et écrivait correctement, une place lui était réservée ; bientôt, pour être remplaçant dans l'armée, homme de peine dans la vie civile, il faudra savoir lire, écrire et dessiner. — Remarquons bien que le dessin est un langage qu'aucune description parlée ou écrite ne remplace, car l'intelligence qui comprend un dessin est non seulement ordinaire, mais elle est aussi arrêtée dans les limites justes de la vérité, tandis qu'il dépend de l'intelligence de l'auditeur d'interpréter une description suivant la lenteur ou la rapidité, la pauvreté ou la richesse de son imagination ; et cela est si vrai, que celui qui décrit s'efforce par ses gestes en parlant, comme par ses comparaisons en écrivant, de fixer, de borner à des limites raisonnables l'imagination de son auditeur ; avec un léger, un furtif dessin, il précisera complètement sa pensée, il abrégera sa description, avantage précieux pour ses auditeurs, pour ses lecteurs et pour lui-même. — L'écriture est une partie du dessin ; l'enseigner seule a été l'erreur. Il y a différents genres d'écriture : on connaît l'anglaise, la bâtarde, la gothique, on aura dorénavant l'écriture figurée, c'est le dessin. Apprendre aux enfants les proportions des choses par l'habitude de figurer les objets naturels, c'est se rapprocher de leurs instincts imitatifs ; les conduire en même temps à faire des lettres, c'est leur faciliter l'imitation de ces figures conventionnelles qui composent l'écriture. Ainsi l'enfant qui aura reproduit avec plaisir et facilité cette fleur *(ici le trait simple d'une fleurette)*, parce que c'est pour lui un objet familier, plaisant, séducteur, passera facilement de ce dessin à l'imitation d'un P, qui malgré son étrangeté, son insignifiance, répond à des idées naturelles par un même rapport de justes proportions qui font, comme dans la fleur, dans l'œil ou dans l'oreille, l'élégance de la forme..... L'enseignement de l'écriture seule est un ennui, une fatigue, un dégoût pour l'enfant ; l'enseignement du dessin, à titre de hors-d'œuvre, une fois et deux fois par semaine, est une perte de temps, puisque c'est un temps employé sans résultat possible ; mais le dessin et l'écriture, enseignés simultanément et confondus ensemble, s'allègent en alternant, se soutiennent en s'appuyant, et font faire des progrès chacun au profit de l'autre. — Les rapports de l'écriture et du dessin ne sont devenus mystérieux qu'avec le temps ; ils étaient

manifestes dans l'antiquité. Dans son état primitif, toute écriture a été figurée et s'est transformée conventionnellement en devenant cursive pour les besoins.

« Les hiéroglyphes des Égyptiens se servent de l'homme, décomposent son corps et emploient chacun de ses membres pour figurer une idée; plus tard, transformant cette écriture pittoresque en caractères hiératiques, ils réduisent chaque figure à ses éléments principaux et à ses rudiments; enfin, passant au démotique, qui est l'écriture cursive, ils se contentent d'une abstraction, d'un diminutif conventionnel, mais qu'il n'est pas impossible d'amplifier et de ramener à son origine figurée. Les nations qui sont venues ensuite dans l'ordre de la civilisation, ont adopté immédiatement des caractères de convention, qui conservent encore de leur principe d'imitation des œuvres de Dieu, certaines proportions naturelles et humaines qui en font la beauté, tellement que vous pouvez juger du degré de civilisation de tous les peuples par la pureté, la grâce, la justesse et l'équilibre des caractères de leurs inscriptions..... — Dessiner, écrire, seront donc une même étude, et quand chacun pourra plus facilement et plus vite peindre les objets qu'écrire leur description, l'écriture redeviendra pittoresque et commune à toutes les nations; ce ne sera pas encore la langue universelle que sollicite le présent, que nous réserve l'avenir, mais c'est un acheminement vers elle, son premier rudiment et le germe qui la contient... »

Dans cette sorte d'immense rêve d'Icarie où l'intarissable imagination de M. de Laborde voit en tout matière à reconstruire, à embellir, à décorer palais et places, et jusqu'aux écoles, et aux collèges (à quoi, je le répète, il est peut-être sollicité par le vent de remue-ménage en bâtiments, et alignements, et percements et ravalements et ornements décoratifs qui soufflait au commencement de l'Empire), on rencontre ici et là, de curieux détails personnels : « Nos collèges sont au point de vue de l'art, de véritables bouges. Je conduis bien souvent mon fils à Louis-le-Grand, le plus fort et l'un des meilleurs collèges de Paris, et je reviens chez moi profondément attristé de l'aspect lugubre de ses dehors, de la vue mélancolique de ses cours étroites, tapissées de cinq étages de fenêtres grillées, de ses escaliers aux murs livides, de ses couloirs aux parois sordides, de ses classes privées d'air et de jour, de tout un ensemble fait pour des prisonniers coupables de quelques grands méfaits... Quand je rentre, j'arrête mon fils dans mon salon tapissé des plâtres du Parthénon, de quelques marbres de Phidias et des belles époques de la statuaire ; je lui montre ces chefs-d'œuvre pour distraire sa vue du spectacle qui l'a offensé, pour lui apprendre que les anciens, dont il lit les auteurs, dont il apprend l'histoire, mettaient la poésie partout, et dans les vers de leurs chants héroïques, et dans les images de leurs dieux, et dans les ornements de leur architecture Je sens le besoin de ranimer en lui le goût des belles choses que cet affreux collège est bien fait pour tuer à sa naissance, pour corrompre dans sa source ouverte, naïve et limpide. » — Et le livre fournit à

chaque page des *a parte* de cette espèce ; au demeurant livre fantastique, sorte de marmite des Invalides pleine de bouillie pour les curieux, où chaque art, chaque industrie trouve sa lippée, pas très bien cuite, mais la farine y est. — M. de Laborde semble s'être avisé le premier de l'importanee et de l'avenir, un peu trop bruyant peut-être, de ce monde agité et bientôt grossissant dans ses prétentions et ambitions si chaudement encouragées depuis lors par nous tous, — le monde des arts industriels, nous disons aujourd'hui les arts décoratifs. C'est bien un mérite cela d'avoir, fort longtemps avant le gros du public, découvert ce monde, et de lui avoir entr'ouvert les portes où il frappait, par les expositions universelles, et de lui avoir montré son étoile. J'ai idée qu'à la longue, M. de Laborde, admirateur entre tous de Phidias et tellement raffiné sur les quintessences de la forme, qu'il trouvait, je l'ai raconté à propos de M. Reiset, des fautes de dessin dans les jambes de la Vénus de M. Ingres, M. de Laborde eût été étonné lui-même de l'importance envahissante et absorbante qu'on se donnait dans ces parages nouveaux, et qui, au lieu d'élargir et d'élever le goût public, ne tendrait bientôt, si on lui laissait par trop carrière, qu'à l'abaisser démocratiquement.

Cet esprit léger mais d'un flair singulier, ce divinateur par instinct des chemins bons à ouvrir et où il pouvait marcher de l'avant, en montrant la voie à la jeunesse de son temps, a, je crois, été plus heureux dans un autre ordre d'idées, je veux dire d'études d'apparence plus modeste. Le grand moment pour nous de la vie de M. de Laborde fut celui où il publia, de 1849 à 1851, *les Ducs de Bourgogne, études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XVe siècle,* et *la Renaissance des arts à la cour de France, études sur le XVIe siècle.* Son flair, dont je viens de parler, devinant de loin les veines inexplorées et qui allaient forcément s'ouvrir, par le besoin des études nouvelles, dans le monde des érudits, éveillé sans doute aussi par son goût personnel, ami des choses élégantes, lui fit préférer, pour ses recherches, les deux périodes premières de la Renaissance française : celle de la cour de Bourgogne qui se ramifiait sur les époques, si parfaitement obscures encore à ce moment, et si charmantes, de la deuxième moitié du XVe siècle, Charles VII, Louis XI, Charles VIII et Louis XII, c'est-à-dire Michel Colomb, Fouquet, J. Poyet, Perréal, etc.; — et le vrai XVIe siècle, manifesté en ses détails intimes et désormais certains, au grand profit des futurs historiens de notre art, par les comptes des Bâtiments du Roi, empruntés par lui à une copie faite jadis pour Félibien, d'où nous étaient révélés les travaux de la cour des Valois, Maître Roux, Le Primatice, Nicolo del Abbate, les Clouet, avec tous leurs collaborateurs et servants. En quoi, M. de Laborde se montra plus avisé et plus raffiné que moi, qui me suis toujours senti — ainsi le veut dame nature, — porté de préférence vers le XVIIe siècle, le siècle des qualités que j'ai toujours enviées : la simplicité, la force grave, fût-elle un peu lourde, la tranquillité sobre et claire, c'est-à-dire vers tout ce qui m'a manqué.

Oui, M. de Laborde a été notre chef et notre guide et notre bienfaiteur à tous dans le vaste champ des recherches de documents et des dépouillements d'archives. Il s'est assuré sur ce terrain, et dès l'abord, une supériorité incontestable, tout à sa gloire personnelle, et que nul ne pouvait prétendre à partager avec lui, en dressant lui-même, dans des pages raisonnées d'histoire et de déductions critiques, le portique complet de l'édifice, où il classait et mettait hors du chaos les conséquences de ses trouvailles, « débrouillant l'art confus de nos vieux imagiers ». Qu'était-ce auprès des diamants, des perles qui surabondaient dans les *Ducs de Bourgogne* et la *Renaissance,* qu'était-ce que cette poignée de menues notes sans valeur sur des artistes ou des époques le plus souvent secondaires, avec laquelle, à l'instant même où M. de Laborde publiait son deuxième volume des *preuves* des *ducs de Bourgogne*, je m'aventurais à lancer le premier fascicule de mes *Archives de l'art français !* Je n'avais dans la main que ces broutilles insignifiantes ; mais l'heure était bonne, paraît-il, et la semence favorable puisque le lendemain il sortait de terre tout un faisceau de travailleurs ; à ces travailleurs, jusque-là dispersés à Paris et dans tous les coins de la province, je venais d'ouvrir un recueil, où ils allaient pouvoir faire œuvre d'ensemble. Les miettes inestimables qu'ils gardaient inutiles dans leurs tiroirs, ils les ont versées là, et de ces miettes ils ont fait un fier lingot à l'honneur de notre pays, et finalement, de volume en volume, un monument quasi gigantesque, dont je n'aurais jamais osé, à cette première heure, entrevoir les proportions énormes. Et il n'est pas l'un des artistes dont M. de Laborde nous avait jadis signalé quelque œuvre, qui n'ait retrouvé là son chapitre largement amplifié par les incessantes investigations des deux ou trois couches d'érudits qui se sont déjà succédées dans nos *Archives*.

Il me souvient que Montaiglon a écrit, dans sa notice sur M. Renouvier, que les quatre saints de notre église française des historiens de l'art, c'étaient Émeric David, Viollet Le Duc, Renouvier (1) et le comte de Laborde. Il est certain que

(1) Je l'ai aussi connu, et de vieille date, ce M. Jules Renouvier, car le monde des amis des arts est une petite ville où chacun a hanté son voisin et l'a coudoyé plus d'une fois dans la rue, et où l'on cousine volontiers, tant les intérêts, je veux dire les études, y sont mêlées. J'ai connu M. Renouvier, dès 1842, à Montpellier. J'étais allé retrouver là mon pauvre Ernest Lafontan achevant de mourir, et M. Renouvier, qui l'avait rencontré quelques mois plus tôt, dans le salon de son amie Mme Marès, — c'était le salon des lettrés, des artistes, des savants de Montpellier et on se sentait attiré là pour peu qu'on eût l'intelligence éveillée, — M. Renouvier s'était de suite intéressé à ce blond jeune homme au teint pâle, qui dessinait si agréablement et venait de voir l'Italie. Lui-même, bien qu'il ait prolongé dix-huit ans encore sa vie, ne semblait pas alors, avec sa mine hâve sous ses cheveux noirs, d'une santé beaucoup plus résistante. Ils causèrent de cette Italie, des vieux maîtres qu'ils aimaient tous deux, et M. Renouvier confia à mon pauvre Ernest les œuvres de Vasari, que j'eus bientôt hélas ! à reporter à qui les avait obligeamment prêtées. J'avais en outre à le remercier, trois mois après, du bel et touchant article consacré par lui, dans le *Courrier du Midi* (8 décembre 1842), aux *Croquis,* lithogra-

Laborde est le patron de notre petite chapelle des documentaires, chapelle qui dans notre temps n'aura pas été sans importance, et aura même un peu trop primé ce qu'on appelait jadis les amateurs, c'est-à-dire ceux qui se préoccupaient plus des œuvres que des noms. Chaque chose a son jour en ce monde ; il est très heureux que les documentaires aient eu le leur ; il n'en faudrait pas abuser pour supprimer à tout jamais les connaisseurs. J'ai eu ma part dans ce mouvement ; je ne la veux ni diminuer ni grossir. Mon idée des *Archives de l'art Français* a été l'une des imaginations les moins médiocres de ma vie ; et j'en resterai toujours très fier ; l'arbre, je l'ai dit, était utile à planter à son moment, puisqu'il a porté de si bons fruits et si inespérés ; mais j'entends expliquer comment M. de Laborde a conquis dès le premier jour sur notre petite armée une autorité que nous saluerons toujours en lui.

C'est en 1851 que commença la publication des *Archives de l'art français*, en cette année 51, où j'écrivais pour le *Journal d'Argentan* mes *Lettres sur l'art français* à l'occasion du Salon de 1850, et aussi mes *Observations sur le Musée de Caen*, et où j'entreprenais ma série de livraisons sur les *Portraits inédits d'artistes français*, vrai corollaire de mes *Archives*. On a, comme cela, dans la vie, des poussées de travail, qui excusent ensuite, pour les esprits flâneurs, de longues mortes-saisons. Le prospectus qui annonçait les *Archives* et en expliquait de son mieux la raison d'être, disait : « Le recueil de Bottari et Ticozzi et la suite que lui ont donnée Mich. Ang. Gualandi, le volume de Jay, les publications des lettres du Poussin et de Rubens, le soin singulier qu'ont pris les historiens modernes d'enrichir la monographie des artistes célèbres de toutes

phiés par Lafontan, *sur le chapitre XXXe du livre IIe de Pantagruel.* — Six ans se passèrent et je ne revis plus M. Renouvier, qu'alors qu'il fut envoyé par ses concitoyens à l'Assemblée constituante de 1848. Dès 1842, on le connaissait pour républicain, mais de ces républicains droits, purs et honnêtes qui ont fait tant d'honneur à l'Assemblée de 48. Dans la Constituante, il fit, cela va sans dire, partie de toutes les commissions d'art ; on a déjà vu son nom dans la commission des grands travaux du Louvre et de la galerie d'Apollon ; je crois même me souvenir qu'il fut nommé rapporteur du budget des Beaux-Arts, et c'est à ce moment que nous nous rencontrâmes de nouveau. Quand je l'avais visité jadis à Montpellier, il était encore tout entier à ses goûts pour l'architecture. Dès 1835, alors qu'il n'avait encore qu'une trentaine d'années, il avait débuté par des études archéologiques sur les monuments de sa ville et du Bas-Languedoc ; sa publication était illustrée d'habiles lithographies de l'un des hommes les plus intéressants et les plus intelligents de cette province, M. J.-B. Laurens, très épris de musique, très adroit dessinateur de paysages, de figurines et d'architecture ; celui-ci était le propre frère aîné de Jules Laurens, le peintre voyageur de la Perse, lithographe lui-même et plus renommé que son aîné, et auquel ses peintures et ses pierres exposées aux salons et très justement récompensées ont fait une réputation très supérieure à celle de l'artiste charmant demeuré fidèle à Montpellier. Quant à M. Renouvier, esprit laborieux, élevé, philosophique (il était frère du Ch. Renouvier le philosophe démocrate), naturellement grave, et par cette gravité même sentant un peu la province en ce qu'elle a de meilleur, je parle de sa sincérité, — après avoir secondé de son mieux en sa région les efforts de M. de Caumont, comme inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie,

les lettres de ces artistes, ou de leurs amis et rivaux, qu'ils pouvaient donner au public (voir les études sur Fr. Gérard par M. Ch. Lenormant, sur Léopold Robert par M. Feuillet de Conches, etc.), tous ces faits ne disent-ils pas que les plus minces documents, émanant des peintres et des sculpteurs eux-mêmes, intéressent la curiosité publique au moins autant que le ferait la sèche histoire de leur vie. Chaque art, chaque artiste, chacune de ses œuvres, sont des mystères que nous espérons mieux pénétrer avec trois mots tracés par l'artiste lui-même qu'avec tout un livre de biographie. Il est un autre genre de documents plus varié, plus aride, mais d'une autorité plus incontestable encore : c'est celui qui contient les marchés conclus entre les artistes et les acquéreurs de leurs œuvres, les reçus de payement de ces œuvres, les actes de naissance ou de mort, les testaments des artistes, les comptes des rois, princes ou abbés leurs protecteurs, etc. Cette catégorie qui a donné naissance au précieux *Carteggio* de Gaye, aux *Memorie originali risguardanti le belle arti* de Michel Angelo Gualandi, aux *Archivi storici* publiés à Bologne, au *Messager des sciences et des arts* de Gand, aux *Ducs de Bourgogne* de M. de Laborde, est celle qui redressera le plus nettement les renseignements erronnés ou incomplets dont se sont servis les écrivains d'art les plus accrédités. Les livres que nous venons de citer ont place inévitable à côté de Vasari, de Baldinucci, de Lanzi, de Van Mander, et de tous les historiens attitrés dont ils forment le contrôle perpétuel et nécessaire. Nous, Français, en présence de ces grands noms devenus suspects, notre bonhomie ou notre vanité pensera-t-elle que nos Félibien et nos d'Argenville soient des biographes plus infaillibles, ne laissant rien à redresser, rien à com-

et aussi par ses articles dans le *Bulletin monumental,* après son voyage d'Italie où il était allé chercher les traces de l'art gothique dans les monuments de la Toscane, de Rome et jusqu'à Naples, après sa publication des *Maîtres de pierre,* après sa courte carrière politique, — il avait renoncé à ses études sur les origines de notre architecture ogivale, pour se vouer avec la même passion studieuse, scrupuleuse, tenace, aux origines de la gravure ; de là ses *Types et manières des maîtres graveurs* et son *Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas et en Allemagne jusqu'à la fin du XVe siècle,* pour laquelle il avait mis à point des chapitres sur Vérard, Geoffroy Tory, Jean de Paris, Simon Vostre, etc. — Il avait été conduit par la fidélité, honorable après tout puisqu'elle était sincère et comme innée, et qu'il avait gardée pour les idées philosophiques de la Révolution, à ce livre qui fut son dernier labeur : *Histoire de l'art pendant la Révolution.* — Et dans ce dernier ouvrage, où, par une intuition ingénieuse, il salue dans Prud'hon et dans son génie pour les allégories, l'expression d'une religion nouvelle, et le véritable peintre religieux de cette révolution, M. Jules Renouvier se retrouve ce qu'il a été dans tous ses ouvrages précédents et dans la conduite de sa vie et de son œuvre, l'homme des déductions raisonnées et sérieusement creusées, pour y chercher d'une façon moins évaporée que nous, éplucheurs légers des surfaces de l'histoire, le secret des choses et des hommes et des diverses manifestations et transformations de l'art ; — l'homme de la ville où la philosophie et la science furent toujours en honneur, où florissaient de son temps son propre frère et le vénérable abbé Flotte malgré les doctrines les plus opposées ; — l'homme né philosophe et demeuré philosophe, philosophe dans le bon sens du mot.

pléter ? » Et j'ajoutais dans l'avant-propos du premier volume de notre publication : « Bien que l'initiative dont nous nous honorons soit née spontanément de la réunion en nos mains de quelques pièces rassemblées par le hasard, l'idée d'un tel recueil est, à coup sûr, du domaine public, et ne vaut que par sa persistance et ses services rendus. Notre livre ne reniera jamais pour ses devancières et ses sœurs aînées, toutes ces publications italiennes, allemandes et flamandes que nous citions avec respect et fierté dans notre prospectus, comme des garanties éprouvées de l'utilité et de l'opportunité de notre entreprise. Il est une considération qui nous doit valoir un peu d'indulgence de la part de ceux de nos lecteurs qui opposeraient à nos humbles débuts les abondants trésors qu'a remués, comme sans peine, l'érudition étrangère, surtout celle qui a pris l'Italie pour but de ses fouilles ; — c'est qu'en France, nous éprouvons plus d'embarras dans nos recherches qu'en aucun autre pays, qu'en Italie spécialement, où malgré les guerres allemandes et françaises, rien n'a bougé, rien n'a été touché. En Italie, les actes civils, confondus et identifiés, dans tous les siècles, avec ceux de l'église, se sont retrouvés intacts dans les dépôts religieux, pieusement respectés par les conquêtes et les révolutions. Chez nous, au contraire, 1793 a bouleversé toutes les archives jusque-là immobiles et immaculées de la vieille France ; archives des rois, archives des villes, archives des corporations, archives des couvents, etc., tout a été dispersé, pillé, brûlé, vendu au poids ; tous les papiers de famille ont été jetés au vent ; toutes les traditions se sont oubliées ou dénaturées. Cependant on commence à reconnaître que ces fatales dévastations de la première révolution ont plus déclassé que détruit ; beaucoup de choses reviennent au jour peu à peu ; et, Dieu merci, grâce à l'érudition classifiante de notre temps, tout reprend sa place, sinon dans le dépôt, supprimé peut-être, où il se trouvait primitivement, du moins dans cet universel et anonyme inventaire de la science commune, où chacun de nous sait retrouver son bien, souvent, il est vrai, en le cherchant avec quelque peine. Aussi ne faut-il point s'étonner si la province nous envoie beaucoup de pièces qui intéressent directement l'érudition parisienne, si, en retour, les dépôts publics de Paris nous ont fourni beaucoup pour la curiosité provinciale... »

Dès la seconde livraison de mes *Archives* je voyais venir gaillardement à mon aide Anatole de Montaiglon (1), celui qui devait être, sinon le père, au moins

(1) Personnage d'Hoffmann ce Montaiglon, étrange et fantastique. L'antipode de la beauté grecque, mais non pour cela sans un certain maniéré naturel. Sur sa face large, éclairée par des yeux saillants et myopes, un petit nez plat et pointu, une barbiche châtain mal fournie, des dents se montrant volontiers en grimace de chat. Ongles très longs et taillés en pointe à la mode chinoise. Beaucoup de chinois dans tout son être, un mandarin chinois mâtiné de rat de bibliothèque. Haut de taille et droit, les épaules effacées, poitrine et ventre en avant, regardant fixe et de façon tranquille devant lui, et tout cela sans rien voir ni personne, sauf quand il usait de son monocle. Je n'ai jamais vu toilette plus

l'oncle de mon recueil, — un véritable oncle à succession celui-là, la plus millionnaire des mémoires, et qui, par la suite fit plus que le père lui-même, car lui ne l'a jamais délaissé et il en est resté à travers toutes les fortunes inégales et tous les changements d'éditeurs, le pourvoyeur jamais découragé, le tuteur infatigable. Il apporta aux *Archives,* pour son entrée de jeu, ce qui menaçait avec moi de leur manquer éternellement, la familiarité paléographique avec les documents du XVIe siècle et des siècles antérieurs.

En même temps que dans la seconde livraison de ce recueil, — pour lequel, ce jour-là, j'avais, Dieu merci, rencontré son vrai titre, *Archives de l'art français,* dont je ne m'étais pas encore avisé pour le premier fascicule, — Montaiglon publiait sa première pièce : « État des gages des ouvriers italiens employés par Charles VIII », il m'amenait à sa suite le bataillon si précieux et bien venu, des Le Roux de Lincy, des Benjamin Fillon, des Ch. Grandmaison, L. Merlet, E. de Fréville, Ch. de Beaurepaire, Douet d'Arcq, André Salmon, Achard, Fr. Michel,

négligée, et il portait cette négligence été comme hiver, et les habits d'été en hiver, et les habits d'hiver en été, et sans fanfaronnade, sans se douter à coup sûr de son manque absolu de respect pour Brummel. Depuis le temps où je l'avais connu, rue de Bondy, chez son père, honorable avoué de Paris, et qu'il perdit tôt, comme il avait perdu sa mère, le pauvre ami avait toujours vécu en garçon, et n'avait jamais acquis le sentiment des boutons bien cousus, ni des vêtements sans poussière. Je ne sais en vérité, pourquoi je m'arrête sur ces vétilles, n'ayant jamais été, pour ma part, suffisamment coquet dans ma toilette. Mais Montaiglon ne peut point ne pas figurer ici, et avec sa juste importance, dans la série des hommes de notre temps qui ont le mieux mérité de l'histoire de l'art, et je n'ai jamais su expliquer un personnage sans que son apparence extérieure, voire ses verrues, ne fissent partie de la portraiture et n'en accusassent bien les traits. Je viens de dire le dehors de Montaiglon, mais le dedans était bien celui de l'un des êtres les plus extraordinaires de ce temps-ci. — Ce qu'il y avait dans cette tête si peu Apollonienne, dépassait ce qu'on a raconté des La Mirandole, des Scaliger et autres monstres de savoir de la Renaissance. Une mémoire miraculeuse dans laquelle ce qui était lu, ne fût-ce qu'au vol, se casait, se gravait à fonds, pour n'en jamais sortir. Et cette mémoire s'est appliquée à tout, aux arts, peinture, sculpture, gravure, architecture, aux lettres, aux anciennes, aux nouvelles, particulièrement à cette chose essentiellement chaotique qu'on appelle l'érudition. Toujours prêt à tout, armé pour tout, sans façon ni hésitation, aussi bien pour un *salon* de peinture que pour un sonnet qu'il eût tourné à la Ronsard, et rimé au besoin en italien, aussi bien pour l'édition d'un mystère du XVe siècle, que pour celle des « joies de mariage » ou, s'il vous eût mieux plu, pour une chanson de geste du XIIIe, ou pour les thèmes latins de Marie Stuart, ou pour l'annotation d'un marché d'artiste, le plus inconnu du XVIe ou du XVIIIe. Je n'ai jamais vu sa complaisance se refuser à la besogne la plus ingrate, de lui sollicitée par un libraire. Ces besognes s'accumulaient sur son bureau et dans tous les recoins de sa chambre, et naturellement s'y retardaient l'une l'autre, de quoi il ne s'émouvait pas autrement ; et cependant elles finissaient par en sortir, et en sortir avec une richesse de notes et de rapprochements ingénieux, dont nul autre n'eût su les parer. Mais, juste ciel ! griffonné de quelle écriture ! jamais chat fâché n'a griffonné de la sorte. Les protes se faisaient payer double pour travailler sur la « copie » de Montaiglon, et je me souviens que plus d'une fois, pour économiser ces frais, Dumoulin a fait retranscrire par un copiste, avant de les envoyer chez Pillet, plus d'une page des *Archives de l'Art français.*

Comme par moi il avait connu le cabinet de M. Reiset, où je travaillais alors, et que j'allais quitter pour le service des expositions, le conservateur des dessins ayant besoin d'un employé de quelque érudition pour décrire, avec un certain discernement des sujets,

P. Cheron, E. Grésy, de la Morinerie, le baron Jér. Pichon, d'Arbois de Jubainville, etc., quand je ne pouvais compter encore que sur la petite légion intime de mes amis ou de mes vieux camarades en recherches : Eud. Soulié, P. Mantz, L. Dussieux, baron de Girardot, Lud. Lalanne, H. Bordier, G. de Soultrait, MM. Jul. Boilly, Fr. Reiset, Villot, L. de la Sicotière, Meaume, J. Niel, Fossé d'Arcosse, H. Lepage, J. Renouvier, Champfleury, G. Duplessis, Arnauldet, Léon Lagrange, Duvivier, etc.

Bientôt allaient me venir obligeamment à la rescousse, M. de Laborde, avec son relevé des « notes manuscrites de Claude Gellée, dit le Lorrain, extraites du *Liber veritatis* », puis Victor Cousin, en personne, avec son très intéressant travail sur les « divers tableaux du Poussin qui sont en Angleterre » et son « inventaire, — annoté avec vous savez quelle plume amoureuse du grand siècle, — des objets d'art qui étaient au grand couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, avant la destruction de ce couvent en 1793 ». — Le re-

les croquis et compositions de maîtres, attacha Montaiglon à cette besogne, et il fut heureux de le garder jusqu'au jour où Hor. de Vielcastel le débaucha pour le débrouillement de son Musée des Souverains nouvellement créé par ordre de l'Empereur. Ce fut un malheur pour Montaiglon, car Vielcastel, duquel il n'avait rien à apprendre, et qui ne faisait qu'exploiter son savoir, ne tarda pas à lui chercher traîtreusement chicane et à le desservir près du Directeur général, tandis qu'auprès de M. Reiset, Montaiglon avait grandement profité du lumineux enseignement de ce maître incomparable ; et il est l'un de ceux qui aient le plus gagné à sa fréquentation de chaque jour. Son passage de dix-huit mois par le Louvre (du 17 janvier 1852 jusqu'au milieu de 53) eut une action consisidérable sur toute sa vie .et son jugement et son goût en sortirent transformés et mûris. Il était fin, il avait la mémoire des yeux comme toutes les autres mémoires, et même quand il se fut replongé plus avant que jamais dans les chartes et documents écrits, il n'oublia point ce qu'il avait acquis là. J'en ai eu la preuve quand vers 1879 je je me suis arrêté à Tours pour y reviser les fiches du musée préparées pour l'inventaire des richesses d'art de la France. Montaiglon avait passé par là avant moi et avait refondu le travail premier de ces fiches. Il avait reflairé les tableaux l'un après l'autre et je fus frappé de la justesse de son remaniement des attributions. — C'est à l'École des Chartes qu'il retourna au sortir du Louvre, et cette bonne maison lui refit l'accueil qu'il méritait. Il y prit place parmi les professeurs, et ne l'a plus quittée. Bien des élèves m'ont depuis lors parlé de lui, comme du maître que chacun de ces jeunes gens consultait d'instinct sur les questions les plus variées et les plus disparates d'art et d'histoire, de paléographie, de philologie, d'archéologie, et il les renseignait tous avec une complaisance, une patience, une abondance de lumières intarissables, prenant plaisir à se faire, presque en camarade, le dictionnaire du premier venu.

Très bon, très intelligent, tout aux bouquins et aux parchemins, parfaitement indifférent à la politique, d'une introublable égalité d'humeur ; très constant dans ses amitiés, et ne les accroissant ni ne les renouvelant point, car je lui ai toujours vu les mêmes compagnons : Paul Chéron, Jacques Leman qu'il avait connu par moi, Guiffrey, Gaston Guitton, Grandmaison, Benjamin Fillon, J. Cousin. C'étaient, tous ou presque tous, des relations formées par des études communes. Je ne manquai pas de l'appeler avec Cheron, Guiffrey et J. Cousin dans ma commission de l'Inventaire des richesses d'art de la France ; il y était de très bon conseil et Dieu sait les services qu'il y a rendus depuis lors comme reviseur et contrôleur des travaux et épreuves, avec P. Mantz et Guiffrey. J'ai dit qu'il aimait, en esprit délicat, toutes les sortes de lettres ; mais les curiosités de l'art ont toujours, Dieu merci, gardé ses préférences.

cueil était lancé ; et comme mes collaborateurs l'avaient si bien nourri, qu'ils lui avaient fait la santé robuste, il ne devait plus s'arrêter. L'Exposition universelle de 1855 m'avait pourtant contraint à les bien négliger personnellement, mes pauvres *Archives;* Montaiglon, durant trop de mois, en avait eu toute la charge; elle lui fut dévolue entièrement avec le brin d'honneur qui la pouvait relever. A la dernière page de la livraison du 15 janvier 1856, j'écrivais cette note :

« Chers collaborateurs, amis lecteurs, pendant cinq années, vous avez soutenu et fait vivre entre mes mains le recueil des *Archives de l'art français.* Votre patience n'a été fatiguée ni par les documents trop longs, ni par ceux trop courts, ni par ceux trop vieux, ni par ceux trop jeunes. M. de Montaiglon, plus libre que moi, et dont nos abonnés ont éprouvé, dans toutes les livraisons, l'active et sûre érudition, prend de ce jour la direction du recueil. Préoccupé d'autres travaux (je pensais dans ce moment à une histoire de l'administration des arts en France), je lui cède de bon cœur celui-ci, que je lui laisse, grâce à Dieu, bien vivant. Merci encore une fois, chers collaborateurs et chers abonnés, de vos bontés pour les *Archives,* et oubliez, comme on disait en Espagne, oubliez les fautes du fondateur et ancien directeur. » — Et de son côté Montaiglon commençait la livraison du 15 mars par cette autre note : « M. de Chennevières, qui jusqu'à présent a dirigé les *Archives de l'art français,* se trouve, à cause de nouveaux travaux, dans l'impossibilité de donner à ce recueil les mêmes soins que par le passé. Je dois à son amitié de le remplacer dans cette mission. Attaché à la rédaction des *Archives* depuis leur origine, j'ai travaillé assez longtemps à côté et sous les yeux de M. de Chennevières pour en connaître parfaitement le plan et le but, et tous mes efforts tendront à continuer la voie qu'il a tracée. Il m'y aidera lui-même, car il promet de ne pas nous priver de ses communications, et nos lecteurs retrouveront fréquemment, je l'espère, son nom dans les *Archives.* Rien n'est changé d'ailleurs à la publication du Mariette, que nous avons commencée et que nous achèverons ensemble. »

Et Montaiglon conduisit les *Archives* jusqu'en 1860, avec un redoublement d'ardeur et de savoir, en grossissant notre vieux bataillon de collaborateurs par des noms nouveaux et considérables, tels que ceux de Léopold Delisle, Huillard-Bréholles, le docteur Pons, Alfred Ramé, Ch. Réad, Jules Cousin, Riocreux, Marchegay, Laperlier, Guigue, Vallet de Viriville, P. Margry, puis plus tard Anat. de Barthélemy, Destailleurs, L. Passy, Rolle, Rathery, etc., et sut mettre en branle ses anciens camarades de l'école des Chartes, devenus archivistes dans les principales villes des départements. Mais en 1860, Dumoulin arrêtait la publication, au bout des douze premiers volumes, — six de documents, six de Mariette.

Montaiglon n'était pas homme à se décourager : il porta chez le libraire Tross le titre et la fortune des *Archives de l'art français,* et entreprit là une nouvelle

série. L'aventure échoua au bout du second volume, et pourtant jamais le recueil ne s'était senti plus riche en trouvailles inespérées et en pièces touchant les plus grands noms. On était en mars 1866, et les pauvres *Archives* périssaient; les deux volumes inédits disparurent même pour un temps au fond des magasins de Tross. — Qui n'eût dit que cette fois c'était bien fini ? et en vérité c'eût été dommage. Mais voilà qu'au bout de quatre ans, un groupe d'obstinés, — toujours avec l'imperturbable Montaiglon, — s'avise de réveiller l'œuvre endormie, et entreprend d'organiser une *Société de l'histoire de l'art français,* qui la ferait désormais indépendante des caprices et des défaillances des libraires. Ils délibèrent et arrêtent leurs statuts en avril 1870, à la veille même de l'année terrible, rassemblent cent trente noms de fondateurs aussi fervents qu'eux-mêmes, se constituent en comité de quinze membres : Montaiglon, président; J.-J. Guiffrey, secrétaire; Guiffrey, le croyant, le tenace, l'âme, la cheville ouvrière, le grand moteur de l'entreprise; ils veulent bien, par un gracieux souvenir, me nommer leur président d'honneur; Montaiglon, Guiffrey, Joseph de Laborde, fils de notre Léon de Laborde, forment à eux trois la commission de publication; et les voilà repartis pour une campagne nouvelle que rien désormais ne devait plus arrêter. La guerre effroyable, qui vient, par la ruine de la France, de bouleverser l'équilibre du monde entier, les horreurs de la Commune, les incendies de Paris, ajournent à peine de quelques mois l'apparition, en 1872, du premier volume de cette troisième et définitive série des *Archives,* et Dieu sait, depuis lors, ce qu'ils y ont fait entrer. Il semblait que les quatre ans de sommeil du vieux recueil eussent accumulé un arriéré de matériaux qui avaient soif de voir le jour; et je ne crois pas qu'aujourd'hui aucune nation d'Europe puisse montrer sur ses artistes une telle réunion de documents. Outre ses douze années de publication régulière de pièces éparses, — et ce sont le plus souvent de gros morceaux pleins de noms inattendus, — on a vu s'y adjoindre les *Procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture,* et les *Maisons royales* de Félibien, et la *Stromatourgie,* et les *États civils d'artistes français,* combien d'autres volumes encore? Comme le nom de M. de Laborde ne pouvait manquer de reparaître dans le corps des travaux d'une société dont il est lui-même l'ancêtre et la souche-mère, les *Ducs de Bourgogne* ont repris leur place dans l'ensemble des publications de cette société, puis aussi les *Comptes des Bâtiments du Roi (1528-1571),* qu'il avait recueillis et mis en ordre, et qu'a complétés pour nous Guiffrey, grâce au généreux désintéressement du fils du grand chercheur. Quant aux Comptes des Bâtiments du roi sous le règne de Louis XIV, qui auraient par trop débordé les petits in-8° de la Société de l'art français, ils ont été publiés par Guiffrey dans la collection de Documents inédits sur l'histoire de France. Et pour le menu des petites pièces et le courant des renseignements quotidiens, un *Bulletin* a d'abord été fondé; puis ce Bulletin est devenu une *Revue* mensuelle *de*

l'art français, et cette revue, confiée aux soins attentifs d'H. Jouin, Jouin l'étonnant redresseur d'épreuves, l'homme aux lectures abondantes et bien ordonnées, se grossit et va son train, semblant ne devoir jamais épuiser les sources perpétuelles des archives publiques et privées de Paris et de nos provinces.

En vérité, M. de Laborde, vers la fin de sa vie, a pu être fier de cette légion de pionniers, dont il avait été le porte-drapeau. Certes, quand, en 1849, il publia le premier volume de ses *Ducs de Bourgogne, études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XV*e *siècle, et plus particulièrement dans les Pays-Bas et le duché de Bourgogne* (il commençait par le tome Ier de la seconde partie », consacrée aux *Preuves ;* — la première partie, c'est-à-dire le récit, la description historique, a toujours manqué ; les *preuves*, c'étaient les documents, c'est-à-dire, pour nous, la partie vraiment importante ; les tomes II et III des *Preuves* continuèrent à paraître chez Plon, en 1851 et 52), — M. de Laborde ne prétendait point être le premier, même en France, à ouvrir la carrière des éplucheurs de dates. Émeric David avait déjà chez nous allumé la lanterne, et maint archéologue de province, de l'espèce des Langlois et des Deville, avait exhumé plus d'un nom d'artiste, ou de donateur, plus d'une mention d'œuvres d'art, de la lecture des vieilles chartes ou de la signature des vitraux. Des fureteurs à études générales, comme les Ch. Lenormant et les P. Lacroix, en savaient sur ces matières plus long qu'ils n'en écrivaient. Les étrangers d'au delà du Rhin ou d'au delà des Alpes nous avaient, il est vrai, précédés de loin sur ce chemin ; mais enfin la France commençait à s'ébranler. M. de Bastard, depuis le temps de la Restauration, étudiait de près et avec passion, et trop à ses dépens, hélas ! nos miniaturistes de la Renaissance ; M. Robert-Dumesnil, par son *Peintre-graveur français*, et M. Pr. de Baudicour, par son abondante collection de nos graveurs nationaux, remontaient fort avant dans notre école de Fontainebleau.

Du temps que j'étais en Provence, et que j'y amassais mes premières notes, dans ses églises, et ses musées et ses cabinets, sur Finsonius, Daret, R. Levieux et les mille artistes qui, de siècle en siècle, depuis et par delà les années bienheureuses du roi René, avaient décoré de merveilles ses monuments, je voyais des curieux de ce pays, les Reyne à Avignon, les Jacquemin à Arles, les Kuhnholtz à Montpellier, les Pons et les Porte à Aix, s'intéresser avec ardeur à leurs anciens peintres locaux, sur lesquels ce dernier écrivait parfois des notices. MM. Renouvier et Ricard venaient d'imprimer à Montpellier, en 1844, leurs *Maîtres de pierre*. Le courant y était ; une complaisance encourageante accueillait à Paris les tentatives des plus novices, et je me souviens que quand je publiai, en 1847, mon premier volume des *Peintres provinciaux*, les trente personnes qui goûtaient ces sortes d'études, et entre autres, — je m'en fais gloire, — M. Robert Dumesnil, faillirent me prendre pour un érudit que je n'étais point ; et Lassus, et Didron, et M. de Montalembert m'eussent volontiers, sur le vu de son titre, enrôlé dans la

compagnie militante de leurs archéologues. — Deux ans après, pendant que je m'attardais à rassembler mes petites notules sur Jean Boucher de Bourges, J. Mosnier de Blois, Claude de Ruet de Nancy, éclataient dans leur nouveauté et leur imprévu, les triomphantes gerbes de documents des *Ducs de Bourgogne*, et, de cette première bordée, M. de Laborde passait notre maître à tous. — Et immédiatement après le premier volume des *Ducs de Bourgogne*, paraissait, en 1850, la *Renaissance des Arts à la cour de France*, *études sur le seizième siècle*, dont les *Additions* au tome Ier, consacré à la peinture, ne furent publiées qu'en 1858. Il avait dit, dans sa manière d'introduction au tome Ier (*Plan de l'ouvrage*, qu'il avait rêvé en quatre parties, c'est à dire en quatre tomes : peinture, sculpture, architecture, mélanges) : « Cent et quelques exemplaires de cet ouvrage m'ont paru suffire à ce public (les érudits), je dirai mieux à ces amis... » — Quand, pour faire suite à ses lettres sur l'*Organisation des bibliothèques dans Paris*, il publiera son livre très intéressant et bourré, lui aussi, de pièces inédites : *Le Palais Mazarin et les habitations de ville et de campagne au XVIIe siècle*, il usera encore, en faveur de ces mêmes érudits, du tirage à petit nombre ; et ceci confirme ce que je disais tout à l'heure du groupe très choisi, je le veux bien, mais très étroit de lecteurs auquel devaient prétendre alors les écrivains de cette sorte de littérature ; encore M. de Laborde était-il M. de Laborde. — Eh bien, malgré tout, ces documentaires, avec leurs minutieuses et épilogueuses recherches, ils se sont imposés à leur temps. Ils ont fait la loi aux catalogues, et Dieu sait si les catalogues ont été des livres considérables en notre siècle ; ils ont fait la loi, en les surveillant de près, aux éloquents historiens et aux savants monographes de nos peintres et de nos sculpteurs, lesquels historiens et monographes leur rendaient à leur tour le service de vulgariser leurs trouvailles en de vastes ou pompeuses publications qui créaient un monde inespérable de lecteurs pour ces livres d'art, dont personne ne se souciait il y a quarante ans.

En résumé, M. de Laborde est venu, qui nous a largement ouvert notre xve et notre xvie siècle ; puis le lendemain, les *Archives* sont arrivées, obéissant, presque à leur insu, au même souffle du temps. Elles ont repris, peu à peu et nom par nom, l'œuvre de M. de Laborde, la complétant par des documents de fouille plus fraîche et de source différente, confirmant les plus importants, et continuant cette œuvre de siècle en siècle, jusqu'à nos contemporains. Il nous avait dit les miniaturistes, les peintres et les sculpteurs de Charles V, de Philippe le Bon, de Charles VII, de Louis XI, des deux maris d'Anne de Bretagne, de François Ier et d'Henri II ; nos *Archives*, après avoir cherché leur butin dans les comptes et correspondances des mêmes princes, se sont tournées vers les provinces, où elles ont fréquenté les artistes, enlumineurs, imagiers, décorateurs d'hôtels de ville ou de cathédrales, du Comtat et de Bourges et de Rouen, et de Chartres, et de Nancy et de Bretagne et de Gascogne et du Lyon-

nais. Et après avoir bien vidé l'entourage d'Henri IV, à Fontainebleau, à Saint-Germain, au Louvre, et dans ses manufactures, ses crayonneurs et ses tapissiers et ses émailleurs et tout ce que nos rois abritaient sous leur Grande Galerie d'orfèvres, de brodeurs, de graveurs, côte à côte avec leurs peintres favoris, — elles ont recueilli dans leurs plus intimes et leurs plus authentiques détails de famille et d'atelier, tout ce qui touchait à ces grands noms du xviie et du xviiie siècle, qui sont dans le monde entier la gloire de la France, Poussin, Claude, Lesueur, et toute la couvée de Simon Vouet, Puget, Le Brun et tout son séminaire des Gobelins et de Versailles, et Watteau et Boucher et Chardin et les Vernet et David et ses dix mille, et Géricault et tous les derniers venus d'hier, — et toutes les académies, et toutes les corporations. Il n'est pas si petit maître, ni si grand créateur ou décorateur de palais, qui n'ait rencontré là son gîte. — Certes, le désordre y est grand, après trente années d'accumulation de noms, de faits et de dates, et il y faut jouer, à tour de bras, pour le plus gros comme pour le plus mince personnage, du feuilletement des tables. Mais aussi, je vous le dis, la vie est là, et n'est que là ; et pour peu que vous vous plaisiez à étudier l'histoire de l'art, l'histoire vraie et palpitante, c'est dans ce fouillis prodigieux qu'il sera bon pour vous de la chercher, et non point de la trouver toute faite et sans fatigue dans les tranquilles alignées des dictionnaires biographiques. Et c'est pour cela que je ne trouvai rien de mieux à prêter à Flaubert, le jour où, dans ses dernières années de travail, il voulut étudier les grandeurs et les misères de la vie d'artiste.

A maintes reprises M. de Laborde avait pu espérer voir M. de Nieuwerkerke culbuté soit par ses ennemis, soit par quelque imprudence administrative, et il semblait que l'Impératrice gardât le conservateur de la sculpture moderne en réserve pour occuper au jour venu la place de surintendant. Mais les années se succédaient et M. de Nieuwerkerke, au lieu d'être désarçonné, semblait affermi plus que jamais par l'amitié de l'Empereur. De Laborde se découragea enfin de ce côté, et voyant libre la Direction générale des Archives, vacante par la mort de M. de Chabrier, l'ancien précepteur du frère de l'Empereur, il l'obtint, en 1857, par l'entremise de l'auguste amie de Mme Delessert. Je n'ai pas à rappeler ici que M. de Laborde, fidèle jusqu'au bout à son tempérament d'actif travailleur, ne fut pas plutôt à son palais Soubise, qu'il s'occupa à bien pénétrer et mettre en lumière le superbe dépôt à lui confié; il écrivit un volume, — *les Archives de France, leurs vicissitudes pendant la Révolution, leur régénération sous l'Empire* (1867), — qui en signalait, comme elles le méritaient, les magnifiques richesses et l'importance nationale, les folles destructions aux temps révolutionnaires et les divers systèmes de classement de Camus et de Daunou, sans oublier, cela va sans dire, ses propres idées. Il sut mettre en branle toute l'ardeur du jeune et savant personnel qu'il avait entre les mains, et où il avait introduit son fils

dont il avait surveillé lui-même avec tant de soin l'éducation érudite, ce fils qui a perpétué avec honneur aux Archives les traditions paternelles. Mais le temps manqua à M. de Laborde pour tirer le parti qu'on pouvait attendre d'une telle direction. Sa santé se trouva tout d'un coup affaissée et perdue; sa claire et brillante intelligence s'amollit et se fondit, alors qu'on en devait espérer encore de longs services; et dès que ce remueur, un peu agité d'idées et de papiers, eut disparu du Palais des Archives, il y fut remplacé, — les choses ont toujours leur ironie, — par Alfred Maury, l'intime ami de son intime ennemi Longperier, Maury le dictionnaire vivant de l'Empereur pour sa *Vie de César*.

Dans les dernières années de M. de Laborde, l'Empereur l'avait appelé au Sénat. Son vrai titre à un tel honneur, c'était, non d'avoir été un écrivain hors ligne et un grand artiste, ni un politique supérieur, mais d'avoir eu, comme le baron Taylor, le diable au corps et le génie de l'initiative dans les choses de l'intelligence qui touchent aux arts. Aussi l'on peut dire qu'en ce temps-là, en n'oubliant point M. de Nieuwerkerke qui y figurait de vieille date déjà, et même après la mort de M. Ingres, l'art au Sénat tenait assez grande place et ne manquait pas de représentants.

Léon-Joseph-Simon-Emmanuel, marquis de Laborde, sénateur, membre de l'Institut, ancien directeur des Archives de l'Empire, ancien conservateur du Musée du Louvre, ancien député et ancien membre du Conseil général de Seine-et-Oise, commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, grand officier de l'ordre de l'Aigle Rouge de Prusse, commandeur des ordres du Sauveur de Grèce, du Lion d'Or de Hesse, etc., etc., né à Paris le 12 juin 1807, mourut en son château de Beauregard (Eure), dans sa 62e année, le 25 mars 1869. Ses obsèques se firent à Paris, dans l'église de la Madeleine, sa paroisse. — La vente de sa riche bibliothèque, dernier enterrement des hommes d'étude, fut confiée à Labitte, en 1871.

CHAPITRE III

LES EXPOSITIONS ANNUELLES

ET

LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANCAIS

La Société des Artistes français est née d'avant-hier, et elle est ma fille, et je l'aime. Mais dans ses heures d'infatuation juvénile quand il s'agit des élections de jury, — ou des visées peu raisonnées, quand il s'agit de l'emploi de ses richesses, elle perd, semble-t-il, parfois, la mémoire de ses origines. Elle me saura gré de les lui rappeler. Aussi bien, pour la sage conduite de son avenir, a-t-elle intérêt à savoir d'où elle vient, et dans quelle pensée, et dans quelles circonstances un peu perplexes elle fut conçue, et à quelles traditions anciennes elle se rattache sans peut-être s'en douter.

Entré au Louvre en 1846, alors que Louis-Philippe continuant les généreuses habitudes de la Restauration, de l'Empire et de la première République, offrait l'hospitalité de son Grand Salon et de ses galeries aux expositions des artistes qu'il organisait à ses frais et qu'il ouvrait gratuitement au public, je n'en avais pas moins pris part, comme toute la jeunesse de mon temps, aux criailleries de ces artistes et de ce public contre l'organisation prétenduement arbitraire et tyrannique de ces salons.

Louis-Philippe avait raison de choisir qui bon lui semblait pour juger les ouvrages d'une exposition qui se faisait chez lui et dont il payait les dépenses (1) ; mais nous n'avions pas tort puisque ces juges frappaient impitoyablement de leur ostracisme des artistes tels que Delacroix, Th. Rousseau, Barye, c'est-à-dire des maîtres que le temps a mis au premier rang. La question existait donc dès lors par ce tiraillement et cet antagonisme ; elle était encore bien confuse, mais elle était posée. 1848 crut la résoudre ; il appela les artistes à élire eux-mêmes leurs juges, à contrôler le placement des ouvrages et à désigner les dignes de récompenses, — mais toujours sous la haute direction des administrateurs des Beaux-Arts. Eh bien, ce n'était pas encore cela. Les artistes

(1) Nos lecteurs trouveront en appendice à ce chapitre le compte rendu officiel assez peu connu, croyons-nous, de la distribution des récompenses à la suite de l'exposition de 1831.

s'en prirent moins à leurs juges, mais un peu plus vivement à l'administration; et Dieu sait cependant à quels administrateurs paternes ils avaient affaire et avec quel désir passionné de leur plaire on retournait chaque année les articles du règlement qui pouvaient donner satisfaction à leurs doléances.

C'étaient, chaque année, des palais nouveaux : après le Louvre, les Tuileries, — puis le Palais-Royal très habilement aménagé par l'architecte Chabrol, — puis le Garde-Meuble du Faubourg-Poissonnière, par le même, — puis le Palais des Champs-Élysées, par Viel et par Dutrou, — et transformés avec tant de soins et une telle préoccupation des belles ordonnances des galeries et mille tâtonnements successifs pour le gouvernement plus favorable de la lumière ; — si bien que les artistes n'ont jamais songé à regretter ce vieux Louvre et les certaines travées, obscures en ce temps-là, de la grande galerie où les maltraités du hasard avaient à pâtir si cruellement. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'administration des Beaux-Arts y a mis, trente ans durant, une patience et une bonne volonté angéliques.

Rien n'y faisait, le vice d'incompatibilité était ailleurs et il partait de plus loin. Par qui avaient été fondées les Expositions? Par une corporation puissante, à la fin du XVIIe siècle, par l'Académie Royale de peinture et de sculpture. Cette grosse Académie, la plus noble corporation qu'on eût jamais vue et dont l'Europe entière voulut copier les statuts, n'était point limitée quant au nombre de ses membres ; mais elle n'admettait que ceux qui lui offraient des preuves incontestées de leurs talents, et ces preuves elle les conservait sous les yeux de tous sous la forme de morceaux de réception. Quand en 1663, sur un désir du Roi et à l'instigation de Colbert, l'Académie décida qu'elle ouvrirait tous les ans une exposition dans les salles de ses séances, — projet qui ne s'exécuta tout de bon et pour la première fois qu'en 1667, puis ensuite à intervalles fort irréguliers, — elle ne montrait et ne montra jamais au public que les ouvrages de ses membres dont elle se faisait en quelque sorte responsable, laissant plus tard à l'Académie ou communauté de Saint-Luc le soin d'exhiber les siens et aux expositions de la place Dauphine la charge de montrer les œuvres « de la Jeunesse ».

Les expositions de l'Académie royale étaient naturellement la grande fête de l'art et c'est d'elles que s'occupe seulement Diderot en ses étonnants Salons. Bientôt la Révolution va supprimer les académies; l'Exposition « de Messieurs de l'Académie royale » pour l'année 1789, a encore été « ordonnée, suivant l'intention de Sa Majesté, par M. le comte de la Billardrie d'Angiviller » ; mais dès le 21 août 1791, l'Assemblée Nationale « considérant que par la constitution décrétée, il n'y a plus pour aucune partie de la nation, ni pour aucun individu, aucun privilège ni exception aux droits communs de tous les Français ; qu'il n'y a plus ni jurande, ni corporation de Professions, Arts et Métiers..., décrète provisoire-

ment... ce qui suit : Art. premier. Tous les artistes français ou étrangers, membres ou non de l'Académie de peinture et de sculpture seront également admis à exposer leurs ouvrages dans la partie du Louvre destinée à cet objet... Art. 3. La direction du département de Paris fera diriger et surveiller, sous les ordres du Ministre de l'Intérieur, ladite exposition, quant à l'ordre, au respect dû aux lois et aux mœurs, et quant à l'emplacement qui pourra être nécessaire. » — A partir de cette date, les expositions ne seront plus l'œuvre d'une corporation qui organise la solennité dans une traditionnelle indépendance, par les siens et pour les siens. Le Ministre de l'Intérieur se fait responsable par ses agents d'un Salon ouvert à tous ; et pendant 90 ans, Républiques, Rois et Empereurs garderont cette responsabilité avec tout le trésor de chicanes quotidiennes et de menues rancunes qui s'y rattachent fatalement.

Lorsqu'après 1830, Louis-Philippe confia à l'Académie des Beaux-Arts le jury des Salons, il s'imaginait peut-être, par un souvenir de jeunesse, remettre les choses en l'état où il les avait vu fonctionner avant 89 : les Salons à l'Académie royale. L'illusion ou plutôt l'erreur était grande. La nouvelle Académie des Beaux-Arts, la quatrième classe de l'Institut était désormais trop restreinte pour suffire à elle seule, par ses ouvrages, à une exposition nationale, et pour y représenter tous les genres très multipliés et très diversifiés de notre jeune école. Et le Roi, tout en lui confiant le jugement des œuvres du Salon, n'eût jamais osé, ce qui eût été logique, l'investir du monopole et de la gestion de ce même salon. 1848 lui-même, qui chargeait les artistes de l'essentiel des expositions : jugement des ouvrages, contrôle de leur placement et récompenses, 1848 n'eut pas l'idée de leur en remettre l'administration complète. Et les querelles se poursuivaient toujours. Il ne manquait cependant, pour arriver à la solution raisonnable, à la seule solution, qu'un bien petit effort, un rien, regarder le passé, les conditions humaines et vitales de l'organisation des expositions. Le souvenir de la création première de nos Salons par une compagnie large, ouverte et puissante et ayant fonctionné pendant plus d'un siècle dans une paix parfaite, pour la gloire et la prospérité de tous, me revint un matin en mémoire, et j'accouchai sans retard de mon beau projet.

Quand je parle de paix, je dois avouer que le temps, à ce moment, n'était pas à la paix. M. de Nieuwerkerke, à la suite de l'Exposition universelle de 1855, où il s'était servi de l'Académie des Beaux-Arts pour en composer le tiers de son jury de la partie française de l'Exposition des Beaux-Arts, avait cru devoir conserver à l'Institut le jugement des Salons, et ces Salons étaient devenus bisannuels : 1857, 59, 61, 63. La guerre s'était déclarée de nouveau, comme avant 48, à cause de certaines sévérités, entre les artistes et l'Institut. On rendait l'Académie, et aussi un peu de M. de Nieuwerkerke, responsables de cet écart des expositions, écart préjudiciable à la fécondité et au bien-être de la jeune école.

Sans en prévenir tout d'abord mon Directeur général, qui n'allait pas tarder à devenir surintendant et que je ne voulais point compromettre dans mon aventure, j'entamai avec quelques artistes de mon quartier, et particulièrement avec Eug. Desjobert, le très habile et très spirituel et mordant paysagiste, élève et ami de Français, une campagne des plus actives pour obtenir, par pétition, que l'annualité fût rendue aux expositions. Ces pétitions, d'ordinaire, cela ne marche pas très rondement, tant il y a loin d'un atelier à un autre et tant il faut dans chaque atelier de discours et de ripostes aux observations; et puis il y a les récalcitrants, et c'est chez ceux-là que Desjobert excellait avec sa langue bien pendue et ses coups de croc très aigus. Notre papier fit pourtant son chemin, si bien que le 6 juillet, à la distribution solennelle des récompenses qui suivit le Salon de 63, le Maréchal Vaillant, notre ministre, annonça aux artistes que sur la proposition de son prédécesseur, le comte Walewski, l'Empereur avait décidé le rétablissement des expositions annuelles. C'est un matin du printemps de 1863, quand j'allais m'entendre pour cette grande conspiration avec Desjobert dans son atelier, que je lui portai, il m'en souvient, le premier brouillon, tout frais éclos, de mon triomphant projet d'une Académie impériale des Artistes français. Les choses ne vont pas vite en ce pays-ci : l'oiseau a mis près de vingt ans avant de voleter de ses propres ailes. Et cependant il ne fut jamais abandonné. J'avais, dès le principe, communiqué le projet à M. de Nieuwerkerke, qui n'y prêta d'abord, je dois le dire, qu'une attention distraite. Je ne tardai pas à revenir à la charge, et c'est alors que M. de Nieuwerkerke ayant soumis à l'Empereur mon rêve de remettre aux artistes la gestion du Salon, Sa Majesté qui inclinait à ce moment vers les idées libérales et demi-décentralisatrices de cette sorte, vers ce qu'on appelait alors l'initiative individuelle, se montra favorable à celle-ci, en disant toutefois à M. de Nieuwerkerke : parlez-en à Walewski. Mais Walewski n'avait de sa vie connu peu ou prou l'existence de notre ancienne Académie royale, et n'avait jamais vu fonctionner son système qu'à l'Académie de Londres, copie de la nôtre. Au premier mot du directeur général, il ne manqua pas de répondre : Cela ne nous va pas, c'est une idée anglaise. Et de quelques mois il n'en fut plus question. Mais dans les derniers jours de cette même année 63, en plein feu de la grande querelle du surintendant avec l'Institut, quand je m'avisai de prendre part à l'effroyable mêlée, deux raisons m'entraînaient violemment à cette guerre, celle de venir à la rescousse de mon chef trop injustement malmené, et puis aussi l'espérance de glisser mon idée fixe dans un débat fort embrouillé, où elle pouvait triompher comme remède final. Cette fois, alléché par les complications de la lutte, je ne me contentais plus, pour ma Société des Artistes, du gouvernement des expositions ; je prétendais conquérir pour elle une part, et non la moindre, de l'enseignement de l'école. Voici du reste, dans sa nouvelle contexture, adaptée à la bataille du moment, la

seconde édition de mon « projet d'une Société impériale des peintres, sculpteurs, architectes et graveurs » : « Une société est instituée sous le titre de Société impériale des peintres, sculpteurs, architectes et graveurs. — Elle a pour but les progrès et la dignité de l'art. — Elle se compose naturellement et exclusivement de tous les artistes récompensés pour leurs ouvrages, soit par la décoration de la Légion d'honneur, soit par des médailles décernées à la suite des expositions d'art de Paris. — Protecteur : S. M. l'Empereur. — Directeur : S. Exc. M. le Ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts. — Président : M. le Surintendant des Beaux-Arts. — Premier Vice-Président : M. le Directeur de l'Administration des Beaux-Arts. — Deuxième Vice-Président : un artiste élu annuellement par la Société. — A cette Société est confiée l'élection du jury chargé de l'admission et des récompenses aux expositions annuelles de peinture et de sculpture. — Et c'est dans ce jury que le Conseil supérieur de l'École impériale des Beaux-Arts choisira les juges du concours pour le Grand-Prix, limités, quant au nombre, par l'article 16 du décret du 13 novembre. — Cette Société est en outre chargée de présenter tous les trois ans à M. le Surintendant des Beaux-Arts une liste de 22 noms, 6 de peintres, 6 de sculpteurs, 6 d'architectes, 2 de graveurs en taille-douce, 2 de graveurs en pierres fines, parmi lesquels seront choisis les onze professeurs, prévus par le décret précité et qui devront entrer en exercice aux ateliers de l'école durant les trois années suivantes. — Les œuvres des seuls membres de la Société sont exemptes, lors des expositions annuelles, de l'examen du jury. — La médaille, d'espèce unique, telle qu'elle sera décernée au Salon de 1864, conformément au nouveau règlement, servira de premier titre à l'admission dans la Société. Le rappel de cette médaille à une exposition suivante sera le titre définitif à cette admission. Auront droit d'être également admis dans la Société les artistes que l'Empereur décorerait pour œuvres d'art étrangères aux expositions. — La Société s'adjoindra un certain nombre de membres honoraires, destinés à l'éclairer de leurs lumières et à défendre au dehors ses intérêts. »

Dans tout cela, pas un mot de la bureaucratie des expositions. C'est que lors de mes premières tentatives j'avais été un peu échaudé de ce côté. Le surintendant se rendait enfin compte de l'important concours que pourrait lui apporter, dans les moments difficiles, une société très nombreuse, englobant tout ce que le monde des artistes vivants et agissants comptait de considérable. Mais les personnes qui s'intéressaient le plus intimement à sa haute situation, craignaient de voir diminuer, aux yeux du public, par la liberté rendue aux Salons, le prestige de la surintendance et son autorité sur sa clientèle de peintres et de sculpteurs. J'ai toujours cru, pour ma part, que le calcul était faux, et que le personnage chargé de l'administration supérieure des Beaux-Arts n'avait qu'à gagner en se débarrassant des chicanes misérables des expositions, et que tant qu'il tiendrait

d'une main le sac aux écus des commandes, et de l'autre main la corbeille des décorations, ni le crédit ni le prestige ne lui manqueraient. Je me contentais donc d'indiquer de mon mieux ma pensée dans les considérants de mon projet : « Les attaques injustes et perfides, — disais-je au surintendant, — qui depuis plusieurs années vous harcèlent à toute occasion, et où vous comptez bien vos assaillants, sans pouvoir compter ni faire compter au public la multitude moins bruyante qui approuve votre initiative, elles dureront éternellement et sans profit pour l'art ni pour vous-même, tant que vous n'aurez pas songé à vous rattacher et à opposer à vos contradicteurs toute une légion que vous avez là sous la main et aux décisions de laquelle nul n'aurait à résister ni à tendre des pièges : je veux parler des artistes eux-mêmes, de la légion des artistes reconnus et consacrés par les récompenses à eux décernées par leurs propres confrères... Il a été, jusqu'à ce siècle, d'éternelle tradition en France, Monsieur le Surintendant, que les artistes fissent eux-mêmes leurs affaires. Les artistes, j'entends tous ceux qu'une admission sur épreuve, moins difficile assurément à aborder que nos secondes médailles d'aujourd'hui, avait constaté dignes de ce nom, — formaient sous la protection du roi et le patronage du surintendant, la plus libérale des corporations, tellement libérale que la Révolution, dans ses plus mauvais jours, ne la condamna jamais régulièrement, et que toutes les nations éclairées de l'Europe : l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, l'Espagne, en calquaient fidèlement dès le XVIIIe siècle, avec l'aide de ces mêmes surintendants, le cadre, et l'ont précieusement conservé chez elles. Avec l'aide de ces mêmes surintendants, qui, sans les inquiéter sur le choix de leurs œuvres, leur prêtaient, au nom du roi, tantôt le palais Brion, tantôt le salon et les galeries du Louvre, les académiciens avaient créé ces expositions publiques, devenues l'une des grandes forces de notre école, le principe de toute émulation, le nerf du goût public. Ils avaient, dès l'origine même de leur illustre société, organisé un robuste, fervent et multiple enseignement, dont faisaient à la fois partie non pas quinze, mais trente professeurs sans gages, et si Colbert leur confia le soin de décerner les prix qui conduisaient à Rome, c'est que les élèves de l'Académie appartenaient, non pas par privilège exclusif à une secte de l'école, mais à l'école tout entière, qu'elle-même était tout l'art français..... Nulle place jadis, vous le voyez, à la défiance entre le surintendant et les artistes. Il ne tient à leur société que par son patronage. Les artistes gouvernent par eux-mêmes leurs menus intérêts d'éducation et de publicité : le surintendant n'a que faire dans les chicanes et les intrigues de ménage ; il gouverne de haut les artistes par les commandes et les récompenses, c'est-à-dire, en somme, par le vrai but de son titre et de sa dignité, qui est de faire produire aux génies de son temps, pour l'honneur du pays et de son souverain, les plus belles œuvres et les plus nobles qui soient en eux. Discerner et nourrir le talent qui éclôt; bien employer le mérite dans sa maturité; mettre en lumière quelques

originalités qui donnent à un siècle son caractère et sa pente ; protéger, sans se laisser atteindre par les éclaboussures rejaillissant naturellement des rivalités les plus fécondes, les institutions qui rapprochent les artistes et les invitent au respect et au progrès de leur art, n'est-ce pas assez d'activité pour les forces d'un homme ? Les deux Colbert, le duc d'Antin, Mansart et M. de Tournehem, et M. de Marigny, et M. d'Angevilliers, n'ont jamais eu avec les artistes des rapports plus minutieux, ni plus abaissés. Ils n'en ont pas moins gouverné avec splendeur, les peintres, les sculpteurs, les architectes de leur époque ; ils n'en ont pas moins créé ces palais, ces manufactures, ces galeries, ces jardins dont toute la France s'honore, et qui sont la plus solide gloire des souverains leurs maîtres. — Or, cette Société, qui serait votre force, Monsieur le Surintendant, elle existe, il ne lui manque qu'un nom. Vous lui faites appel, cette année même, pour la nomination du jury de l'Exposition. Vous l'estimez digne de désigner parmi les siens qui jugera et récompensera les œuvres les plus délicates du concours universel où seront couronnés soixante-dix artistes notables... Nul n'a le droit de protester contre l'influence d'une société de six cents artistes, à laquelle n'échappe aucun grand talent dans aucun genre... Que la Société des artistes soit constituée, ce jour-là, ce jour-là seulement vous pourrez croire à la paix dans les ateliers. Ce jour-là seulement vous pourrez faire le bien sans défiance.... L'Empereur verrait peut-être sans déplaisir les artistes faire eux-mêmes le gros de leurs affaires, celles justement dont les criailleries aiguës remontent parfois jusqu'à lui ; et si on lui disait que nos peintres et nos sculpteurs s'ingénient en cela à suivre la mode anglaise, vous seriez là, Monsieur le Surintendant, pour lui rappeler qu'ils ne font que reprendre, au contraire, l'ancienne tradition des artistes de la France. »

Le vieux Maréchal, il avait peut-être raison, n'aimait point beaucoup les belligérants en administration. Ma brochure guerroyante fut condamnée, je l'ai dit, à rester à l'état d'épreuves. Mon projet dormit six ans ; c'était pour lui un sommeil bien lourd. Mais voilà qu'aux premiers jours de 1870, avec le ministère Ollivier, il se réveilla comme par enchantement. Les expositions étaient passées de la surintendance au ministère des Beaux-Arts, c'est-à-dire à M. Maurice Richard. Je n'étais plus mêlé à leur grabuge et n'avais plus à y compromettre M. de Nieuwerkerke. Je crus le moment bon de reprendre librement mon idée. Je l'étudiai à nouveau dans son fonds et dans sa forme, pesant chaque mot et chaque article, de façon à lui assurer une rédaction bien administrative, où toute conséquence fût prévue. Pour être plus sûr de mon terrain et n'avoir point à rencontrer près du ministre des objections inattendues, je m'en ouvris à Alfred Arago, alors chef de la division des Beaux-Arts, et c'est chez lui, dans son petit entresol de la rue du 29 Juillet, que se tinrent de nombreuses séances, où le fameux projet fut étudié sous toutes ses faces, et le conciliabule était d'impor-

tance. On y rencontrait, s'il m'en souvient, Fromentin et Toulmouche, et Chesneau, et Mantz, et Lajolais, et Busson, et Cavé-Boulanger l'ami d'Arago. Puis, quand nous jugeâmes le programme de mon académie bien complet, bien épluché et bien mûri dans d'aussi graves discussions, je le fis autographier : et c'est alors que commença la terrible campagne des adhésions et des signatures à recueillir. Les choses allèrent beaucoup mieux que je n'eusse jamais osé l'espérer. J'avais laissé, faut-il croire, quelque bon souvenir et quelque affection au cœur des artistes par mes dix-huit ans de gérance des Expositions, car de confiance et par entraînement, grands et petits adhérèrent d'enthousiasme au projet. J'avais dû, il est vrai, payer allègrement de ma personne, en m'aidant de sympathiques introducteurs, pour obtenir les premières et les plus importantes signatures, celles qui selon les avis de Fromentin, de Toulmouche et de mes plus expérimentés conseillers dans la conduite de cette affaire, devaient entraîner toutes les autres ; et les premières, je dois le dire, soit qu'elles comprissent le haut intérêt d'avenir du projet, soit qu'elles se laissassent aller à leur bonne amitié pour l'auteur, ne se firent nullement prier. Certes il nous fallut, en ces premiers jours, à mes plus intimes et à moi, faire rouler bien des fiacres et grimper bien des étages et dépenser bien des paroles ; mais ma foi profonde me soutenait ; puis il suffit à une douzaine d'artistes de bonne volonté de prêcher dans leurs groupes et leurs quartiers l'idée nouvelle, et d'éparpiller dans les ateliers une trentaine d'exemplaires de l'autographie des statuts, pour y récolter en quelques semaines les 400 adhésions les plus considérables de notre école.

Voici quel était le projet, et quels furent les noms des adhérents :

ACADÉMIE NATIONALE DES ARTISTES FRANÇAIS

PROJET DE STATUTS

L'Académie nationale des Artistes français est instituée sous la présidence honoraire de M. le Ministre des Beaux-Arts.

Elle se compose provisoirement de tous les peintres, sculpteurs, dessinateurs, architectes, graveurs et lithographes français, qui ont été récompensés pour leurs ouvrages, soit par l'admission dans la 4me classe de l'Institut, soit par la décoration de la Légion d'honneur, soit par l'une des médailles décernées à la suite des expositions de Paris, soit par le grand prix de Rome.

La commission que l'Académie élira chaque année pour organiser et gérer les

expositions, sera chargée de désigner parmi les exposants, et sans limite de nombre, ceux qui lui paraîtront dignes de faire partie de l'Académie. L'Académie tout entière statuera sur l'admission définitive.

La même commission aura le droit de proposer à l'Académie nationale l'admission des artistes qui, ne prenant point part aux expositions, n'en feraient pas moins, par leurs travaux, honneur à la compagnie.

Les artistes étrangers feront partie de l'Académie en vertu des titres qu'ils ont obtenus à ces expositions ; mais ils ne devront point participer aux délibérations qui auraient pour but son organisation et ses règlements intérieurs.

En dehors des membres artistes, l'Académie pourra s'adjoindre, par l'élection, des membres honoraires.

Les attributions de l'Académie nationale sont les suivantes :

Elle sera chargée du règlement et de l'organisation des expositions, l'État ne lui imposant, en retour du prêt du Palais, d'autre obligation que celle d'ouvrir, comme par le passé, chaque exposition annuelle aux artistes français et étrangers.

Tous les artistes ayant pris part aux expositions d'art de Paris (l'Exposition de 1848 exceptée) seront appelés à élire le jury des expositions annuelles. Les membres du jury élus antérieurement et désormais par les exposants seront de droit membres de l'Académie.

L'Académie nationale se divisera en quatre sections :

1° La section des peintres et dessinateurs ;

2° La section des sculpteurs, graveurs en médailles et pierres fines;

3° La section des architectes ;

4° La section des graveurs et lithographes.

L'Académie nationale élira tous les trois ans, en séance générale, un président, deux vice-présidents ; un comité d'administration de... membres et deux secrétaires ; lesquels pourront toujours être réélus à l'expiration de leurs fonctions

Un mois après l'élection de son bureau, la Société procèdera à l'élection d'un administrateur et d'un trésorier, dont les fonctions, également renouvelables, seront de même, au bout de trois ans, soumises à l'élection en assemblée générale de la Société.

L'Académie nationale des artistes français pourra accepter, en se conformant aux lois et règlements, des legs et donations.

Ses ressources consisteront dans les bénéfices qui résulteront des recettes de l'exposition faites au palais des Champs-Élysées, que l'État met à cet effet à sa disposition.

Des règlements, rédigés ultérieurement, détermineront son régime intérieur, la tenue de ses assemblées, l'ordre et la direction de ses travaux, la gestion de ses bénéfices, et, en général, tout ce qui n'aurait pas été prévu et réglé par les présents statuts.

Ont adhéré au projet ci-dessus :

MM. Alex. Cabanel, Gérôme, Jalabert, P. Baudry, Eug. Guillaume, H. Lehmann, P. Dubois, Eug. Fromentin, Brion, Mouchot, Pils, C. Gleyre, Jouffroy, Berchère, Léon Cugnot, Ch. Busson, Gust. Moreau, de Curzon, B. Ulmann, E. Escallier, Hanoteau, E. Isabey, Henriette Browne, Carolus Duran, F. Willems, Aimé Millet, P.-C. Comte, A. Toulmouche, L. Bonnat, Ed. Dubufe, Ch. Marchal, Puvis de Chavannes, Robert-Fleury.

MM. Elie Delaunay, Monchablon, J. Lefebvre, Chevandier de Valdrôme, Clément, Chaplain, Vidal (Vincent), J.-J. Henner, Luminais, G. Boulanger, Bénouville, Carrier-Belleuse, Pabst, Omer Charlet, Vidal, Français, Montagny, L. de Latouche, Soitoux, Aug. Bouchet, Ch. Iguel, Léon Perrault, Mathurin Moreau, V. Vilain, H. Nazon, Cordier, Ch. Lefebvre, L. Schutzemberger, L. Schrœder, A. Jourdan, J. Caillé, Ch. Monginot, P. de Pommayrac, J. Becquet.

MM. Antony Serres, Chatrousse, Oudinot, Jos. Devers, Jean Aubert, E. Grandjean, F. Heilbuth, J. Mazerolle, J. Meynier, A. Oliva, Eug. Bertier, Paul Cabet, J.-F. Millet, Ed. Manet, Louis Cabat, Ch. de Tournemine, Ad. Viollet-le-Duc, A. Cambon, J.-G. Vibert, Berne-Bellecour, Ed.-Jules André, E. Zamacoïs, Alb. Girard, Paul Lenoir, Aug. Leloir, Héloïse Leloir, P.-V. Galland, Théod. Delamarre, Eug. Lavieille, L. Flahaut, Th. Gide, J. Cavelier, E. Desmaisons, Tony Robert-Fleury.

MM. D. Laugée, Pérignon, Aug. Cain, Edouard Detaille, R. Goubie, Louis Leloir, J. de Nittis, Emile Adam, Al. Colin, E. Toudouze, Anaïs Toudouze, Isabelle Toudouze, Eug. Bellangé, Justin Ouvrié, Quévremont, E. Hillemacher, Maurice Poirson, E. Fremiet, Eug. Fichel, Jules Ravel, Alexandre Jazet, Paul Jazet, Jazet, H. Baron, Plassan, C. Pecrus, E. Lambinet, Harpignies, Caraud, Renault, Jules Trochu, Eug. Battaille, Paul Girardet, Ch. Jacque, Léop. de Moulignon.

MM. V. Chavet, T.-E. Duverger, Lefortier, F. Rouillard, Lud. Durand, Halou, Leclaire, J. Blanchard, Baujault, A. Douillard, Janet-Lange, Goupil, Paul Saint-Jean, Louis Thiénon, Auguste-Emeric Tamagnon, E. Boutibonne, C. Bernier, Ed. de Beaumont, Alexis Bogolnhoff, Lecomte-Dunoüy, A. Beauvais, H. Dützsch-Hold, Delance, Petna, Edm. Béranger, Aug. Sauvage, A. Martin, Mellerio, Lucien Berriaud, G. Maigret, N. Marie, A. Cilos, Roubaud (Al.), Lefrant, Courtois.

MM. Gustave, Alb. Bonnot, J. Apoux, Bouillet, Vion, A. Dupont, E. Vidal, Beaulieu, G. Lefebvre, A. Aublet, J. Gamba, H. Rooke, Jules Béranger, Ogé Charles, Jarraud, Eugène Charpentier, Max. Lalanne, E. Boëtzel, E. Guillemet, Feyen-Perrin, J. Veyrassat, Louis Sauvageot, Eug. Gluck, Otto von Thoren, Tony Faivre, Schenck, Eug. Joliet, H. Martin, Perrichon, A. Bertrand, F. Noël, Ch. Chaplin, C. Sauvageot, G. Jundt, Bartholdi, Ryckabusch.

MM. E. Yon, H. Boëtzel. A. Queyroy, Vollon, Decaen, C. Pâris, Plantet, L. Clémancet, L. Lepic., A. Protais, Henri Klagmann, Louis Priou, L.-Eug. Lambert, F. Humbert, A. Pasini, Henri Lévy, Bida, E. Christophe, Henri Pille, F. Barrias, A. Ségé, Ch. Poussin, H. Lavigne, Maxime David, Auteroche (Alfred), Mathieu-Meusnier, Eug. Bellangé, Karl Girardet, Jules Worms, F. de Mesgrigny, Ed. Chagot, Jean Petit, C. Antiq, Ch. Maniglier, H. Sobre.

MM. Dieudonné, Grabowski, Badiou de la Tronchère, J.-H. Maillet, Ch. Janson, B. Frison. J. Delangle, Félix Sanzel, Dubois, Marius Dubois, N.-J. Girard, J. Allasseur, Robert David d'Angers, Murgey, Pottier, Auteroche, Théod. Hébert, Gust. Navlet, E. Picault, Capellaro, E. Charrier, Daumas, Henri Cros, E. Grandjean, Jules Fossin, Masson, Dujardin, J. Cambos, A. Ottin, J. Garraud, P.-E. Fournier, Lancelot, J.-A. Boileau fils, A. Pauffard, Rochet.

MM. Reverchon, G. Lange, Leharivel-Durocher, L. Lecointe, L. Astoud-Trolley, E. Casse, Evrard, J. Marcellin, Godfrin, Dubucaud, A. Léonard, Debut, P. Solari, X. Boryczewski, F. Dumaige, O. Gallwey, E. Gallwey, Masson, Dénécheau, Liénard, Pautrot, Carlier, Geoffroy, Révillon, Laurent-Daragon, Laquis, Auvray, Demay, L. Perrey, L. Grégoire, Adolphe Mégret.

MM. A. Roullet, Vital-Dubray, G.-C. de Blezer, E. Thivier, Bernhard, Grandfils, E. Capy, Tessier, Em. Thomas, A. Francia, G. Guitton, Poitevin, Geoffroy-Dechaume, Chemin, Elmerich, Detrier, A, Fannière, N. Allouard, J.-F. Julien, P. Robinet, Constanciel, A. Fautras, Victor Chappuy, Duprey, Laplanche, Bullier, E. Farochon, Godebski, Charles Gauthier, Delorme, Jules Dubois, N. Varnier, M[me] Léon Bertaux.

MM. Matabon, Durst, Henri François, J. Marcellin, C. Pitou, A. Badin, M. Montagne, M. Briguiboul, Paul Comoléra, Ranvier, Jules Levraud, A.-A. Hirsch, Aug. Préault, L. Matout, Éd. Brandon, Émile Vernier, Ch. Schreiber, Barclay, Jules Hereau, Alf. Decaen, Glaizot, Ed. Borchard, P. Vayson, Léon Martin, Hugrel, Becq de Fouquières, Becq de Fouquières (M[me]), P. Mathey, A. Grolleau, Paul Saint-Martin, E. Marc, Adolphe Forestier, E. Déglise.

MM. J. Mélin, Frédéric Legrip, J. Richomme, Allongé, L. Tanty, A. de Fontenay, Marie Simon, A. Cabasson, Laemlein, A. Faure, Ruprich-Robert, Ponscarme, Sébille, Sanlot-Baguenault, P. Loison, P. Lazerges, H. Lazerges, Clovis Arrault, Am. Barré, Desmarquais, P. Leyendecker, A. Delobbe, P. Parrot, Eug. Lejeune, Germain Bonheur, Isidore Bonheur, Alfr. Guillard, Théod. Lemonnier, Faverjon, E. Ponsan, Aug. Bouchet, M[lle] Nélie Jacquemart.

MM. H. Carrier, L. Baader, A. Masson, A. Hédin, P. Naturel, Laffougue, Hédin père, Paisan-Duclos, E. Brion, E. Delaplanche, Delorme, Ch. Gauthier, J. Cambos, F. Truphême, James Bertrand, Gust. Noël, Jean Valette, Viollet-le-Duc, de Baudot, Darcy, Bourdais, Bruyère.

Fort de ces quatre cents signatures, je soumis le projet à M. le Ministre des Beaux-Arts, en le priant instamment de vouloir bien l'étudier. Vous ne doutez pas que, malgré ses idées très libérales et sa bonne disposition foncière à être agréable aux artistes, M. Maurice Richard n'ait été tout d'abord fort embarrassé et interloqué d'une telle manifestation qui se jetait au-devant de son inexpérience dès les premiers temps de son ministère. M. Maurice Richard était le plus excellent des hommes, le plus aimable et le mieux intentionné; mais oncques ne s'en vit de plus novice en de pareilles questions. Jamais il n'avait su ce que c'était qu'un artiste; à peine se doutait-il de ce que c'était qu'une œuvre d'art, sauf les paysages du pauvre Chintreuil. C'était un galant homme politique, ne songeant qu'à la politique, de ce qu'on appelait l'école libérale, de cette école qui a fait tant de sottises. Son ami, Ém. Ollivier, l'avait bombardé là, à tout hasard, pour être assuré d'une voix de plus au Conseil, sans nul autre souci, d'ailleurs, de sa compétence, et sans imaginer, sans doute, que le confrère créé par lui pût avoir parfois à débrouiller une affaire spéciale intéressant peu ou prou les peintres et les sculpteurs. La parfaite bonne volonté de M. Maurice Richard ne suffisait point en notre cas. Il crut s'en tirer et s'en tira par une rubrique de son métier, par un détour politique : il convoqua une commission. Ah! les commissions, les commissions! la mort de l'action virile, la peste des vrais gouvernements, le refuge des impuissants et des irrésolus; le lendemain du jour où il eut pris le pouvoir, ce fatal ministère Émile Ollivier-Maurice Richard en empoisonnait toutes les administrations. Ce fut le dictame aux moindres embarras, la panacée aux moindres questionnettes, une façon de ne rien décider, et de fournir amusette à toutes les vanités, l'entrave de toutes les initiatives, la confusion introduite dans toutes les idées nettes et leur dislocation inévitable. L'administration des Beaux-Arts a particulièrement souffert de l'abominable ingérence de ces mille commissions qui ont fait perdre aux artistes, c'est-à-dire à la France, les meilleures de leurs journées, pour le plaisir de noyer leurs avis peut-être profitables dans le flux des discours de bavards ou de finauds parlementaires, et pour le beau résultat de couvrir, à leurs dépens, devant les assemblées politiques, la responsabilité de ministres venus on ne sait d'où. Et c'est l'honnête Maurice Richard qui a lâché sur nous ce fléau, lequel devra toujours peser sur sa mémoire, et c'est mon pauvre projet d'académie qui en fut l'une des premières victimes.

La commission devant qui comparut mon projet était loin, je le vis dès la première heure, de le regarder avec des yeux amis. Le ministère, tout fraîchement créé pour Maurice Richard, était plutôt avide, bien naturellement, de se grossir que de se diminuer; or, renoncer aux Expositions avant d'avoir goûté de leurs appétissantes relations avec les artistes et avec le public, cela pouvait sembler, en effet, au jeune et ardent personnel dont le pimpant ministre était entouré, d'une

complaisance vraiment trop débonnaire. Nous étions là un petit nombre de bien convaincus, — et encore je me faisais illusion sur d'aucuns; mais la maison elle-même, malgré son gracieux accueil, n'était pas favorable et avait trop beau jeu à présenter mon projet comme une utopie. Outre le ministre et son secrétaire général, M. J.-J. Weiss, et Gerspach, chef du cabinet de M. Maurice Richard, il y avait là, Alfred Arago, le chef de la division des Beaux-Arts, chez lequel j'ai dit nos premières réunions préparatoires; mais, dans le salon du ministre, gardant une attitude très impartiale en apparence, peu encourageante au fond, il avait fait appeler dans la nombreuse commission, son ami Meissonier, lequel n'avait jamais caché son opinion très contraire à notre projet, et s'était toujours entêté à nous refuser sa signature d'adhésion. Je ne crois point calomnier le caractère, si profondément honorable d'ailleurs, de Meissonier, en disant qu'il était de nature porté à la contradiction, et peut-être suffisait-il que ses plus hauts confrères patronnassent une proposition, pour qu'il marchât d'instinct à l'encontre. Il y avait là Gérôme et Guillaume, et Toulmouche et Fromentin qui m'étaient favorables; mais il y avait aussi M. Baltard qui avait apporté des dispositions carrément hostiles, s'imaginant les intérêts de l'Institut engagés dans le débat. Quant à M. Weiss, libéral autoritaire, il ne pouvait se faire à cette idée que les artistes sussent librement gouverner leurs affaires, et les voulait garder sous la tutelle de l'État. Mais il n'était pas besoin, pour disloquer mon beau projet, de tant de partis pris ou non pris contre l'idée; le ministre n'eut qu'à ouvrir la discussion, et à la laisser aller au hasard des vagabondages oratoires des artistes convoqués; M. Baltard, d'un ton doctoral, combattit, dans son discours solennel, ma proposition; Toulmouche lui riposta avec verdeur, le ramenant sur le vrai terrain, et n'eut pas de peine à culbuter ses arguments. Pendant le plaidoyer de M. Baltard, j'entendais Fromentin qui fulminait à demi-voix contre ses banalités, mais il n'osa jamais prendre la parole. Puis le désordre s'en mêla, inévitable dans une délibération d'artistes. Au bout d'une heure, il ne restait ni morceau ni pièce du projet; tout était en miettes; et impossible d'en plus rien raccorder. Et dans tout ce grabuge, j'avais perdu Fromentin, mon plus séduisant et plus précieux allié, celui sur l'éloquence duquel j'avais le plus compté.

Qui n'a pas connu Fromentin, n'a pas connu la finesse, n'a pas connu la distinction de l'esprit, et aussi le charme attrayant. Il jouissait d'un très juste crédit parmi ses confrères dans les jurys annuels, où son goût et son adresse savaient entraîner les récompenses vers les œuvres les plus délicates; artiste lettré lettré artiste : ce n'était point sa faute, il était né comme cela, et dans ses deux talents il était d'essence très choisie. On est en train de diminuer sa peinture par sa littérature, et sa littérature, en effet, venue la seconde et comme par le hasard de ses voyages, a montré au bout de ses doigts une plume d'une rare délicatesse de sentiment et de paysagiste; et son livre des *Maîtres d'autrefois* fit

voir, en ses derniers jours, avec quelle pénétration très personnelle il entrait dans les œuvres des plus grands peintres, surtout si ces peintres se rapprochaient de sa mesure. Mais sa peinture à lui-même, très relevée d'esprit et de caractère dans l'allure de ses fières petites figurines, et si vive de trait et si piquante de touche et d'une harmonie si brillante, riche, savante et déliée, et où il semblait fondre, en un charmant escamotage, l'orientalisme des palettes de Delacroix et de Chasseriau, se maintiendra dans notre école du XIXe siècle, à l'une des places les plus enviables, au premier rang de nos petits maîtres ; or ces petits maîtres, à distance convenable des deux géants Ingres et Delacroix, seront, je vous le dis, la fine fleur de notre école. Si vous voulez savoir ce que valait l'intelligence profonde des conseils de Fromentin, j'allais dire la poésie très raisonnée de son enseignement intime, demandez à un certain groupe des élèves les mieux doués de Cabanel, à Henri Lévy, à Humbert, à Ferrier, à Thirion, ce qu'ils ont gagné à le consulter de plus près, à l'interroger sur les qualités qu'une recherche particulière de conception et de coloration pouvait ajouter à leurs tableaux. — Mais aussi Fromentin était, par surcroît, né avocat; il aimait le bien parler, les discussions élégantes; il se savait la langue diserte et souple, et s'appuyait volontiers sur Bida, autre langue d'habile avocat. Fromentin avait fait son droit, il eût triomphé dans les conférences. Le pour et le contre troublaient également son intelligence nerveuse, agitée et inquiète, facile à dérouter par la contradiction d'amis à convictions plus nettes bien que sans arguments plus solides; l'instinct de plaider d'entraînement une cause, dont le faible dans son cerveau succédait rapidement au fort, l'emballait souvent loin de sa conviction première. Je m'en aperçus cruellement chez Maurice Richard au cours de cette discussion de mon projet d'académie. Fromentin, je l'ai dit, en avait été le plus chaud partisan, aussitôt que je l'en avais entretenu, dans sa charmante maison si hospitalière de la place Pigalle, à notre retour d'Égypte où nous nous étions liés fort intimement. Je sentis tout à coup, ce jour-là, qu'il faiblissait devant l'opposition obstinée de Meissonier, devant le ton académique de M. Baltard, devant l'attitude plus que reservée de M. Weiss, et devant la confusion en tohu-bohu qui dépeça, en moins d'une heure, mes pauvres statuts. Par une sorte d'égard pour le nombre et la qualité des signataires de mon projet, la commission se réunit une seconde fois au ministère; mais la cause n'était plus à plaider; la discussion s'en allait dans un chaos vide et ridicule; la partie était perdue, irrémédiablement perdue cette fois encore, et que devenait dans une telle déroute l'adhésion des quatre cents artistes les plus respectés de l'école ? Eh bien, non, il ne fallait pas que cette manifestation demeurât à jamais inutile; il ne s'agissait que de laisser passer M. Maurice Richard, et de serrer précieusement cette liste au fond d'un tiroir, et d'attendre des temps meilleurs. Hélas! M. Maurice Richard passa, et les temps devinrent pires, ils devinrent lamentables; et qui eût pensé, durant les deux années sui-

vantes, à réveiller de pareilles questions ? Ce que je gagnai tout d'abord de plus clair en tout cela, c'est que naturellement M. de Nieuwerkerke ne me sut nul gré de ma campagne malheureuse et d'avoir introduit dans les dossiers du ministère rival, par qui il avait été dépossédé d'une grosse partie de ses attributions, une idée dont il ne s'était pas soucié pour lui-même. Ma conscience, il est vrai, était fort tranquille de ce côté! mon projet, dont un ministre nouveau, avisé et voyant de haut, eût pu rêver de profiter dans l'avenir pour développer les moyens de sa propre importance, par un prestige plus éclatant assuré à la classe de ses administrés, mon projet avait surtout en vue d'établir immédiatement et de façon durable le prestige dont je parle des peintres et des sculpteurs. C'est eux qu'avant tout et sans plus attendre, je prétendais servir en mettant leur corporation hors portée des caprices de la politique et des bureaux. La très humble révolution que je tentais, bien simple en ses apparences, et bien logique puisqu'elle avait ses précédents et ses racines dans l'histoire même de notre école, pouvait, de proche en proche, fournir modèle à l'affranchissement et à l'organisation décentralisatrice de mainte autre corporation pareille d'artistes et d'artisans : s'en fût fait du bien, plus tard, le surintendant ou l'homme d'État de l'espèce des Colbert, qui eût su conquérir et entretenir leur alliance et l'utiliser au profit du pays.

Le hasard, et peut-être aussi quelque peu, (ç'a été le bonheur de ma vie de le croire, et l'accueil qu'ils me firent n'y contredisait point), peut-être l'amitié qu'avaient pu me garder les artistes pour notre longue fréquentation de dix-huit ans au service des expositions, m'amenait à la Direction des Beaux-Arts, dans les derniers jours de 1873. J'avais à m'occuper, tout aussitôt, du règlement et des préparatifs du Salon de 1874. Quelle eût été sur moi l'opinion des artistes, et quelle estime pouvais-je attendre d'eux, si je n'avais profité de ce premier abord pour remettre sous leurs yeux leurs 400 signatures de 1870, et les inviter à y faire honneur, en se constituant eux-mêmes en société, pour recevoir de mes mains le gouvernement des expositions. Et ici, je n'ai plus qu'à transcrire les pages de mon *Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, sur l'administration des arts depuis le 23 décembre 1873 jusqu'au 1er janvier 1878*. Mes deux lettres au ministre, celle insérée au *Journal officiel* le 11 janvier 1874, et suivie du projet de statuts, avec les noms des adhérents, l'autre lettre du 16 décembre 1874, insérée également à l'*Officiel*, et les observations que je croyais devoir, au commencement de 1878, adresser à M. Bardoux, sont l'histoire même de ma lutte obstinée et inutile pour l'établissement de mon *Académie nationale des Artistes français*, et elles en feront mieux comprendre que tout autre récit nouveau, les péripéties et les découragements.

« Rapport adressé à M. de Fourtou, et inséré au *Journal officiel* le 11 janvier 1874 :

« Monsieur le Ministre,

« Chargé par vous de diriger les services divers de l'administration des Beaux-Arts, j'ai dû tout d'abord porter mon attention vers le point le plus urgent, je veux parler de l'exposition des ouvrages des artistes vivants, dont la date traditionnelle approche, et dont le règlement, pour le Salon de 1874, n'a pas encore été publié.

« Pendant les dix-huit années qu'il m'a été donné d'étudier les évolutions continuelles de nos expositions et leur histoire, j'ai pu reconnaître combien leur organisation à son origine était plus sensée et plus logique qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ce sont les artistes français qui, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, ont inventé les expositions d'art. Ce sont eux qui, constitués en académie royale de peinture et de sculpture, académie où étaient appelés, sans limite de nombre, tous les artistes ayant fourni preuve certaine de leur talent, ont ouvert au public, depuis 1667 ou mieux depuis 1699, ces Salons qui ont été les fêtes de notre art national durant deux siècles. Ils les ont préparés eux-mêmes, administrés eux-mêmes pendant cent quarante ans sans que l'État se mêlât autrement de leurs affaires que pour leur fournir, soit au palais Brion, soit au Louvre, le local nécessaire à une solennité dont devait profiter le goût public dans notre pays. Durant cette longue période, nulle plainte, nulle demande d'intervention ne se sont élevées parmi eux.

« Depuis le commencement de notre siècle, les divers gouvernements, mus par un sentiment généreux de protection et n'ayant plus devant les yeux cette association considérable à laquelle incombait jadis tout naturellement la tâche de choisir et d'exhiber les œuvres d'art que réclamait périodiquement la curiosité des amateurs, ont cru bien faire en assumant eux-mêmes le soin et la responsabilité des expositions. Mal leur en a pris. Il n'est plainte, juste ou injuste, qui ne se soit élevée contre les règlements d'admission, contre les jurys, contre les systèmes de récompenses. L'administration n'a rien gagné et a, de gaieté de cœur, compromis son prestige en se mêlant d'une affaire qui se pouvait conduire sans elle. Les artistes, en somme, connaissent mieux que l'administration l'esprit général qui anime leur confrérie ; ils ont le sens très passionné, il est vrai, mais très délicat des courants nouveaux qui s'établissent dans l'art.

« Je pense, monsieur le Ministre, que l'administration n'a point à se fourvoyer dans ces querelles qui profitent aux ateliers, les animent et les échauffent, mais où elle a mauvaise grâce à vouloir imposer son influence qui passe

facilement pour une tyrannie et à laquelle le temps peut trop souvent donner tort.

« L'État, quand il a fourni aux jeunes artistes les meilleurs et les plus abondants moyens d'étude, ne doit, selon moi, songer qu'à conquérir et à faire exécuter les belles œuvres qui naissent de ces variations incessantes allant du maître de la veille au maître du lendemain, et à en enrichir les collections nationales dont il a la garde, ou les monuments qu'il est chargé de décorer. La tâche, pour être bornée, n'en est pas moins grande et assez difficile.

« Quant aux expositions elles-mêmes, que les artistes les dirigent, les gèrent et les récompensent selon leur discernement très subtil et très compétent. L'association à laquelle je vous demanderai instamment d'en remettre à bref délai la charge, existe, aussi vivante, aussi bien constituée que le pouvait être l'ancienne académie royale. Elle se compose de tous ceux auxquels le vote de leurs confrères a donné un brevet indiscutable d'artistes, c'est-à-dire des peintres, sculpteurs, architectes, graveurs ou lithographes qui ont obtenu soit le titre de membres de l'Institut, soit une médaille aux expositions, soit la pension de Rome, soit la décoration de la Légion d'honneur. Voilà un corps bien défini et incontestable : c'est ce corps-là qui déjà, depuis de longues années, formait le jury des expositions, lequel décernait les récompenses et coopérait même au placement.

« Je ne vous proposerai donc, monsieur le Ministre, rien de bien nouveau; il s'agira seulement de régulariser des situations acquises. Tout se réduit, en réalité, à soulager l'administration du soin de préparer désormais un règlement dont l'application et le bon usage appartiennent depuis vingt-cinq ans aux artistes par le double jury d'admission et de récompenses. Je ne dois point vous dissimuler cependant, monsieur le Ministre, que, pour l'avenir, j'attends de la mesure que je vous prierai de vouloir bien étudier aujourd'hui et sanctionner bientôt, des résultats plus considérables. Nos artistes peuvent avoir reconstitué demain, dans un cadre plus large et à la vraie mesure de notre temps, cette ancienne académie de peinture et de sculpture, l'institution la plus libérale, puisqu'elle n'était fermée à aucun talent constaté; tellement libérale que les lois de 1792 ne la comprirent jamais dans la condamnation des corporations, et qu'elle ne fut dissoute que par le désordre général, après avoir servi de modèle à toutes les académies d'art que l'Angleterre, et l'Autriche, et l'Espagne, et la Russie, et le Danemark, et la Suède, l'Europe entière en un mot, organisèrent au XVIIIe siècle, et dont la plupart prospèrent encore de notre temps.

« Le jour où notre Académie nationale, formée, je le répète, de tous les peintres et sculpteurs, architectes et graveurs reconnus artistes par leurs confrères, et qui sera à la quatrième classe de l'Institut, où de si beaux talents sont déjà réunis, ce que l'Académie de médecine est à l'Académie des sciences, aura donné

des preuves de sagesse, de son bon ordre, de son zèle, de son aptitude à conduire ses affaires, qui furent l'honneur de l'antique académie dont je parle, je ne désespère pas qu'il vous plaise alors, monsieur le Ministre, de l'immiscer peu à peu aux choses de l'enseignement qui intéressent si fort son recrutement, et qui intéressent aussi la rénovation de notre École, aujourd'hui, Dieu merci, si florissante encore, mais que l'immense faveur dont elle jouit dans le monde peut épuiser et compromettre rapidement, si elle ne se préoccupe point à temps de la question des études graves et fortifiantes. Dans les premiers mois de 1870, quatre cents artistes parmi lesquels je puis citer les noms les plus illustres de notre école contemporaine, adhérèrent au projet suivant de statuts d'une académie nationale des artistes français. Je vous demande, monsieur le Ministre, de vouloir bien en examiner avec faveur le cadre et les articles. J'ai la conviction profonde qu'en ce projet est la solution de la question que j'ai l'honneur de vous exposer plus haut, et si, entre l'heure présente et le jour de la prochaine ouverture de l'exposition, il y eût eu un espace de temps suffisant pour la délibération de l'organisation d'un système d'ailleurs bien simple en lui-même, je vous aurais supplié de vouloir bien en demander l'application immédiate à M. le Président de la République.

« Mais ceux des artistes qui l'ont, dès le principe, le plus chaleureusement secondé et qui veulent, comme moi, qu'il soit conduit à bien, et sans surprise, et sans une sorte de violence, observent qu'au moment où l'exposition se prépare et ne permet pas aux artistes de sortir de leurs ateliers, ce serait jeter dans le monde des arts une préoccupation trop vive, une agitation trop distrayante. Peut-être ont-ils raison : pourtant si l'idée est saine, il ne faut pas tarder indéfiniment à la mettre en pratique; et le lendemain même de l'ouverture de l'exposition, alors que les artistes auront reconquis la liberté d'esprit nécessaire à la prise de possession d'un état de choses destiné à être pour eux et leurs intérêts d'une importance capitale, vous me permettrez, monsieur le Ministre, de replacer sous vos yeux le projet des statuts de l'Académie nationale et de mettre les artistes en mesure, j'allais dire en demeure, de nommer les administrateurs de leur association.

« Ce jour-là, monsieur le Ministre, vous aurez accompli un acte qui dans l'histoire de notre art national, vous fera, je l'espère, quelque honneur, et les artistes rendus à eux-mêmes pourront reprendre la devise de l'ancienne académie : *Libertas artibus restituta.*

« J'aurai l'honnenr ces jours-ci, monsieur le Ministre, de soumettre à votre approbation le règlement de l'exposition qui doit s'ouvrir le 1er mai 1874. Je ferai en sorte que les artistes, pour la dernière fois que l'administration aura à préparer leur Salon annuel, n'aient pas à se plaindre trop amèrement de la sévérité de ses prescriptions, et qu'ils gardent bon souvenir de la

façon dont elle exerça une fonction qui, à mon sens, n'eût jamais dû lui appartenir.

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

« *Le Directeur des Beaux-Arts,*

« PH. DE CHENNEVIÈRES. »

Suivait ici le projet de statuts de *l'Académie nationale des Artistes français*, avec la liste des noms des adhérents.

La publication de mon rapport dans le *Journal officiel* du 11 janvier 1874, fit grand bruit dans le monde des ateliers. Le jour même, je recevais la lettre suivante adressée au directeur des Beaux-Arts : « Monsieur de Chennevières, nous avons l'honneur de vous exprimer nos vifs sentiments de gratitude pour l'initiative que vous avez prise, de rendre aux artistes français cette indépendance qu'ils réclamaient si ardemment. — Tout en reconnaissant la bonne volonté de l'administration des Beaux-Arts, nous regrettions que les peintres et sculpteurs fussent traités autrement que leurs confrères les littérateurs et les musiciens ; ils aspirent à former, eux aussi, un groupe ne recevant son impulsion que de lui-même, et c'est vous, monsieur le Directeur, qui avez eu la pensée de réaliser leur désir. — Tous nos confrères ont certainement éprouvé, comme nous, le même sentiment de satisfaction et de reconnaissance, mais nous avons voulu vous exprimer de suite, monsieur le Directeur, avec nos remerciements, l'assurance de notre profonde sympathie pour votre courageuse initiative. — Agréez, monsieur le Directeur, avec nos salutations, l'expression de tout notre respect. — Paris, le 11 janvier 1874. — Félix Barrias, — J. Mazerolle, — J.-G. Vibert, — J. Worms, — Louis Leloir, — Édouard Detaille, — E. Berne-Bellecour, — Jules Goupil, — Alphonse Hirsch, — Ém. Renié, — De Nittis, — Eug. Decaen, — M. Rico, — Alph. de Neuville. »

Et de toutes parts m'arrivaient, à ce premier moment, félicitations et adhésions. Je trouve là sous ma main, parmi les plus enthousiastes, celles d'Antigna, d'Émile Trelat, des deux arrières-petits-enfants du peintre Roslin le Suédois, de vingt autres qui regrettaient de ne pas s'être inscrits trois ans plutôt sur la grande liste du pétitionnement en 1870. — L'architecte de l'assemblée nationale, M. de Joly, et la future Mme Rouvier, Claude Vignon, avec un article chaleureux dans *l'Indépendance belge*, et Charles Edmond dans un billet qui commençait par ces mots : « Hier, réunion au *Temps*, applaudissements unanimes pour votre projet relatif aux expositions. Décision de vous soutenir vigoureusement dans tous les actes de votre administration. Je suis chargé de vous informer que vous

seriez bien aimable de vous considérer au journal comme chez vous... » — Et un autre petit billet de tournure bien bizarre qui me fut communiqué par mon ami F. Baudry, et auquel je fus très sensible, comme me venant du très philosophe, très savant, très estimé de tous, Louis Ménard, le frère de René Ménard : « Mon cher Baudry, félicitez donc votre ami Chennevières de ses excellentes réformes. Dites-lui que vous connaissez un enragé communard, qui ne lui demandera jamais rien, mais dont il a toutes les sympathies. Voilà enfin, un fonctionnaire libéral. On dit qu'il est légitimiste, tant pis pour lui, mais pour nous cela vaut mieux qu'un républicain qui fasse détester la république. Seulement qu'il se dépêche ; par ce temps d'ordre moral on n'est jamais sûr du lendemain. » — Et puis c'était du Sommerard : « J'approuve fort votre projet d'Académie nationale des Beaux-Arts, et vous prie de me faire inscrire dans les premiers rangs des membres associés. » — Il n'était pas jusqu'à ce brave baron de Vinols, député de la Haute-Loire, flambeau des arts en son musée du Puy, à ce titre proposé par moi au Ministre pour faire partie de la commission des Beaux-Arts, et qui, m'a-t-on dit, a fort vilipendé depuis lors, mon dangereux et coupable révolutionnarisme, dans une sorte de long compte rendu à ses électeurs politiques, au moment où il dut rentrer dans la vie du commun; il n'était pas, dis-je, jusqu'au baron de Vinols, qui, le 13 janvier, ne crût devoir donner carrière à son aimable délire. Je transcris ici sa lettre prud'hommesque pour donner idée aux artistes de ce qu'ils ont à attendre, pour les représenter, du monde parlementaire, car j'affirme que, dans nos dernières assemblées, pas plus qu'en celle-là qui fut fort éminente, ils ne trouveraient six hommes de compétence pour y mieux comprendre et défendre leurs intérêts, soit à la chambre, soit dans les commissions ministérielles, que ce pauvre éventé de baron de Vinols : « Monsieur le marquis, sorti de la lutte suprême qu'a soutenue le gouvernement et que nous avons partagée avec lui, mes amis et moi, le dirai-je non seulement contre nos ennemis naturels, c'est-à-dire contre les ennemis de la France, de tout ordre moral et de toute société, mais contre quelques-uns même de nos amis de la droite, sorti donc de cette lutte qui nous a tenus en suspens pendant quatre jours, mais retenu à Versailles par les travaux d'une commission, je ne puis toutefois me défendre de prendre le temps de venir vous remercier, au nom des arts, du rapport si plein d'excellentes, fécondes, libérales, et je puis bien le dire, nobles pensées, que vous avez adressé tout récemment à monsieur le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, et qui a pour objet de rendre aux artistes la direction, la gérance et les récompenses des expositions. Pas un des motifs qui vous ont inspiré cette résolution, monsieur le marquis, qui ne pût être mis en lumière comme tiré d'une connaissance aussi profonde de la nature artistique, que d'un sentiment exquis de cette liberté utile, féconde et sans danger, laissée par l'État, même aux époques où il était le plus jaloux de son

omnipotence, pour laisser produire des fruits abondants et exquis à cette plante du génie artistique, qui n'est vive et féconde qu'au souffle de Dieu et à la lumière de son soleil. — Je m'applaudis donc, monsieur le marquis, de voir à la tête d'un ministère qui a toutes mes préférences, un homme de goût, un homme de tact, et tout à la fois un artiste délicat et un philosophe profond. — Veuillez agréer, je vous prie, monsieur le marquis, l'expression de ma reconnaissance, et de ma plus haute considération. — Baron de Vinols, député de la Haute-Loire.» — Et voilà de quel bois sont faites les commissions semi-parlementaires des Beaux-Arts, depuis le jour où Maurice Richard les inventa, jusqu'à celles d'aujourd'hui; et elles n'ont jamais servi qu'à entraver l'initiative des directeurs des Beaux-Arts, dissolvant dès le premier jour les propositions quelque peu osées comme au temps de Maurice Richard, puis quand ces propositions reparaissent, les applaudissant en parfaite ignorance, par les mains de M. de Vinols, qui les conspuera quelques mois après, — toujours le même sabre, brandi par le même impuissant, sonore et banal, pour défendre les créations les plus utiles, et au besoin pour les combattre.

Mais tandis que l'adhésion semblait générale à distance, un mouvement très périlleux de recul se produisait autour de moi. Sachant les éternelles habitudes de petites objections et de menus tiraillements qui ne manquent pas d'entraver et arrêtent le plus souvent tout effort un peu aventureux d'initiative en administration, j'avais pris le parti, depuis mon arrivée au Palais-Royal, de ne guère consulter que moi-même sur le lancement de mes propositions au Ministre; et ces propositions, pour l'Académie des artistes, comme peu après pour la décoration du Panthéon, pour le prix du Salon, pour l'Inventaire des richesses d'art de la France, etc., ont toujours pris des allures de petits coups d'État, qui ne me nuisaient pas dans le public, les idées par elles-mêmes n'étant point toutes mauvaises, puisqu'elles émanaient le plus souvent d'une opinion déjà mûrie et depuis longtemps tournée et retournée dans mon esprit, et qu'elles avaient à passer par l'épreuve du Ministre et du sous-secrétaire d'État, mais leur explosion ne manquait pas d'effarer quelque peu mes plus proches amis, et aussi quelques-uns qui, comme F..., pensaient que je ne devais rien entreprendre sans leur avis. Quand éclata l'affaire de l'Académie des artistes, d'aucuns et de mes meilleurs et de mes plus attachés de vieille date se récrièrent, disant qu'ils avaient signé en 1870, le projet de statuts, par pure amitié pour moi, et parce qu'ils comptaient alors sur moi pour les piloter dans la conduite de leurs affaires, dans un temps où par le refus de M. de Nieuwerkerke de prêter son personnel à M. Maurice Richard, j'étais devenu étranger aux expositions; mais qu'aujourd'hui les Salons relevant directement de moi, ils n'avaient plus à se méfier de l'avenir, et à s'imposer la corvée d'une administration où ils perdraient leur temps à se débattre les uns contre les autres. Et ainsi, ceux sur lesquels je pouvais le mieux

compter, se dérobaient l'un après l'autre à la mise en train de mon projet. Dès les premiers mots qui en avaient été dits dans la commission supérieure des Beaux-Arts, Beulé et Cardaillac avaient manifesté les défiances de l'Institut, et tel autre, mon ancien confident, mais aussi académicien, avait battu en retraite. Ce que j'avais voulu avant tout, c'était de montrer aux artistes que j'étais fidèle à mes anciennes idées, et que j'étais décidé, en honnête homme, à persister dans mon offre que je croyais entièrement utile à leur corporation. Quant à la date de mise à exécution du projet, nous étions en effet pris de bien court par les préparatifs nécessaires de la très prochaine exposition, et je me voyais contraint bon gré mal gré d'ajourner de quelques mois la solution de la très grave question et la mise sur pied de l'Académie.

Je commençais d'ailleurs à m'apercevoir tout de bon que j'avais commis une faute, et cette faute les artistes et moi nous l'avons bien payée. Dans la dernière forme de mon projet, j'avais donné à la société rêvée le titre d'*Académie nationale des Artistes français*. Ce mot *Académie* ajourna de dix ans la réalisation de mon idée. D'aucuns m'avaient bien observé qu'il y aurait là quelque confusion avec l'académie des Beaux-Arts, et que celle-ci s'en pourrait inquiéter. Mais je tenais au mot, et je répondais que la 4e classe de l'Institut n'aurait pas le droit de protester davantage que n'avait fait l'Académie des sciences contre l'Académie de médecine. C'était mon grand argument, et en vérité il était juste. Je tenais au mot, parce que dans ma pensée, il satisfaisait au sentiment de dignité et d'orgueil que j'entendais, dès le principe, mettre au front de ma corporation nouvelle. Je ne voulais à aucun prix qu'on la pût confondre avec les sociétés d'assistance matérielle que je voyais s'organiser de notre temps en faveur des divers corps de travailleurs. Rien de commun entre elle et les associations Taylor qui avaient leur but excellent de bienfaisance philanthropique, mais qui ne visent point où je visais. Rien de mercantile ni d'humilié. Dans mon imprudente ambition je prétendais avant tout maintenir ma devise de 1863 : La dignité de l'art; et je voulais, par le titre seul de ma corporation, bien afficher cette devise. Il en a cuit à mon projet, mais encore aujourd'hui, voyant la pente que semble prête à suivre la société désormais fondée, je ne saurais renier ma prévoyance, et serais disposé à croire que je n'avais point tout à fait tort. D'ailleurs la plupart des jeunes membres de l'Académie des Beaux-Arts, et ceux qui n'allaient pas tarder à être des siens, passèrent bravement outre, et adhérèrent en 1870, à mon projet, mais il resta au fond du cœur des gardiens les plus jaloux de ses privilèges une certaine défiance hostile, qui se manifesta et sut se faire valoir dans les heures d'hésitation ministérielle, et dans les débats des commissions supérieures, et que servirent d'ailleurs à merveille les reculades de quelques signataires, et non des moins importants.

Certes, ce n'est point moi qui eusse jamais songé à organiser la société des

artistes dans les conditions où elle fonctionne aujourd'hui. La démocratie m'a toujours fait horreur et je ne vois en elle que les principes dissolvants et destructifs de toute société civile ou politique. J'entendais fonder une corporation aristocratique, basée sur l'élite et sur le mérite reconnu, sur l'élection des meilleurs par les meilleurs, et par conséquent maintenant haut le niveau des élus. Jamais il ne fût entré dans ma pensée, ayant, je le répète, de grandes visées pour l'avenir de mon association, de remettre la garde de cet avenir aux suffrages toujours de plus en plus abaissants d'une multitude sans choix et sans garanties supérieures. D'autant que les cadres de ma corporation d'artistes je n'avais pas à les créer, je les trouvais tout constitués d'avance par la désignation incontestable de leurs propres confrères. Les membres de l'Institut, les décorés, les médaillés, les grands prix de Rome, m'offraient un corps d'un millier d'associés : peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, la plus belle, la plus noble, la plus indiscutable élite que notre école française pût présenter au pays, et qui pouvait, chaque année, se grossir et se compléter sans limite par le libre appel de cette élite même. J'étais si profondément convaincu de l'excellence évidente de ce système, que l'on ne m'en eût point fait aisément démarrer. Les événements, il est vrai, ont précipité les choses. Pour avoir trop tardé à résoudre la question, on a été lancé tout à coup dans le hasard, et comme le dit un éminent sculpteur à ses confrères, le jour où le sous-secrétaire d'État, leur signifiant congé, les jeta brusquement à l'eau, il fallut, à la diable, et tellement quellement, prendre son parti de nager. Au reste, M. Turquet, dans son mouvement de hautaine impatience, et comptant sans doute sur une soumission d'effarés, leur rendit ce jour-là un fier service et ils lui en devront, pour peu qu'ils ne soient point ingrats, une éternelle reconnaissance. Autrement, dans leur mutuelle et maladive défiance, ils en seraient encore à hésiter et à tâtonner. Mais adieu, mon aristocratie; le ver, dès l'origine, est dans le fruit, et déjà il y fait des siennes; et si l'on ne trouve moyen de l'en faire sortir ou de l'y détruire, en fermant les trous de la coque, il l'aura tôt rongé et pourri.

Le 16 décembre 1874, nouveau rapport inséré dans le *Journal officiel :*

« Monsieur le Ministre,

« Dans un rapport publié par le *Journal officiel* du 11 janvier dernier, j'exposais à M. le ministre, votre prédécesseur, les motifs qui me faisaient croire opportune, dans l'intérêt de l'administration aussi bien que dans celui des artistes, l'organisation d'une large association de nos peintres, de nos sculpteurs, de nos architectes et de nos graveurs et lithographes. Cette société, sous le titre d'*Académie nationale des artistes français*, se serait composée provisoirement de tous

ceux qui ont obtenu soit le titre de membres de la 4e classe de l'Institut, soit la décoration de la Légion d'honneur, soit l'une des médailles décernées à la suite des Expositions de Paris, soit le grand prix de Rome.

« C'était, en réalité, la rénovation, dans un cadre plus large et à la mesure de notre temps, de l'ancienne et très libérale *Académie de peinture et de sculpture* créée en 1648 et dissoute en 1793, non par une loi, mais par le désordre général. Je proposais là une institution d'État dont le modèle était pour moi, de nos jours, l'*Académie de médecine*, créée par ordonnance du roi Louis XVIII, à cette différence près que l'association des artistes, étant appelée à encaisser les produits des Expositions et à en gérer les bénéfices, prenait par là un caractère financier et devenait une société à responsabilité limitée. Aussitôt que cette société aurait fourni les preuves d'une constitution régulière, l'administration des Beaux-Arts lui eût remis le soin d'organiser et de diriger les Expositions instituées en 1667 par sa devancière, l'Académie royale, qui les gouverna ainsi pendant plus d'un siècle sans que l'État, occupé seulement à commander et à acquérir des œuvres utiles à la décoration de ses palais et de ses galeries, songeât à intervenir.

« A la suite de mon rapport venait un projet de statuts de l'Académie nationale des artistes français, projet auquel avaient adhéré, en 1870, les quatre cents artistes les plus recommandables de l'école contemporaine.

« La publication de ce projet dans le *Journal officiel* ne faisait que le livrer à l'examen de l'opinion publique et à la discussion des artistes eux-mêmes, puisqu'il ne nous appartenait pas d'imposer à aucun d'eux, contre son gré, la responsabilité de son titre de sociétaire. La commission des Beaux-Arts se réserva de l'étudier attentivement, ainsi que les amendements ou contre-projets élaborés par les artistes, quand viendrait l'heure de l'exécution. Cette heure est venue, monsieur le Ministre.

« La commission des Beaux-Arts, qui n'avait pu se réunir pendant les vacances de l'Assemblée, a été récemment convoquée pour examiner la question. Vous-même, vous avez reçu les adresses de plusieurs groupes d'artistes demandant instamment que la solution indiquée par le rapport du 11 janvier dernier, conformément au projet de statuts de 1870, reçût une prochaine exécution. Ces artistes ont compris quelle force apporterait à votre administration, dans toutes les occurrences où les intérêts de l'art sont en jeu, une corporation aussi considérable que celle des peintres, des sculpteurs, des architectes et des graveurs unis en un seul faisceau, et combien il serait navrant de songer que ce qu'ont pu leurs pères pendant cent quarante ans, par la sagesse et le bon sens, au grand bénéfice des artistes et à la grande gloire des Expositions françaises, soit devenu aujourd'hui, par la division des esprits et la crainte chimérique de quelques difficultés, un rêve impossible à réaliser pour la nouvelle direction des Beaux-Arts. Il est donc urgent d'encourager ce mouvement, d'inviter de nouveau les artistes

à ne point se laisser arrêter par l'apparence mal comprise de ces difficultés, et d'organiser sur des bases simples, dans le cadre tout tracé par le projet de 1870, l'association légale qui les mettra en possession de la plénitude de leurs forces et de leur crédit. Le jour où ils seront ainsi constitués, l'administration serait heureuse de leur confier le soin de gérer les Expositions annuelles et d'élargir le cercle de leurs attributions en proportion de l'autorité qu'ils auraient acquise. Qu'il ne soit pas dit que les artistes ont refusé les avantages qui leur étaient proposés, avantages qui, selon les temps et les hommes, ne leur seraient peut-être plus offerts de sitôt!

« En attendant que les artistes aient organisé eux-mêmes leur Société nationale et soient prêts à recevoir la gestion des Expositions, l'administration avait le devoir de ne laisser peser aucune indécision sur le Salon de 1875, pour lequel, d'ailleurs, l'Assemblée nationale avait voté le crédit ordinaire indispensable à ses dépenses. J'ai donc l'honneur, monsieur le Ministre, de vous soumettre le règlement provisoire de cette Exposition, qui deviendra définitif le 15 janvier, si la Société des artistes ne s'est pas constituée à cette époque. En le comparant avec le règlement du Salon dernier, vous y remarquerez une modification dans le système de la composition du jury. Depuis dix ans, le jury d'admission et des récompenses était formé, pour les trois quarts de ses membres, par l'élection directe des artistes, membres de l'Institut, décorés de la Légion d'honneur, médaillés ou prix de Rome.

« Théoriquement, ce procédé avait paru supérieur à toute discussion. Cependant, nous avons vu peu à peu quelques-uns des artistes, je ne puis dire les plus considérables, mais certainement entre les plus considérables, se soustraire par leur démission à un honneur qui, se renouvelant inévitablement chaque année, pendant deux mois de l'année, leur était devenu une corvée insupportable et ruineuse; et ceux qui acceptaient la tâche n'étaient pas sans se plaindre, avec quelque justice, de ces fatigues auxquelles cependant, vu l'extrême honneur qui résulte de la confiance de leurs confrères, il était difficile de renoncer. D'autre part, cette perpétuité presque forcée de si grands pouvoirs dans les mêmes mains, les plus autorisées à coup sûr, pouvait amener à la longue certains artistes, moins heureux que leurs confrères dans la répartition des récompenses, à accuser le jury de système et de parti pris, et ces accusations, très injustes assurément, se sont fait jour plus d'une fois dans la presse.

« J'ai pensé, monsieur le Ministre, qu'il était bon, pour prévenir ces deux causes possibles de mécontentement et du jury et de ses justiciables, d'étendre le cercle des juges et de faciliter leur renouvellement par un procédé qui ne laissât peser sur nous aucune responsabilité arbitraire. J'ai donc l'honneur de vous proposer de faire élire par les artistes membres de l'Institut, décorés, médaillés ou grands prix de Rome, 45 peintres pour la section de peinture,

27 sculpteurs ou graveurs en médailles pour la section de sculpture, 18 architectes pour la section d'architecture, 18 graveurs et 6 lithographes pour la section de gravure et de lithographie, et, sur cette liste de notables, le sort désignera les 15 peintres, les 9 sculpteurs, les 6 architectes, les 6 graveurs et les 2 lithographes prévus par le règlement dernier pour les travaux du jury.

« Ce mode de tirage au sort sur une liste de notables, pour la désignation du jury, a beaucoup d'analogie avec ce qui est en usage depuis plusieurs années pour l'examen des concours à l'école des Beaux-Arts ; et pour la sûreté des jugements et pour la liberté des consciences, il n'a cessé d'y donner les meilleurs résultats, incontestés par les maîtres, incontestés par les concurrents.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« *Le Directeur des Beaux-Arts,*

« Ph. DE CHENNEVIÈRES. »

Et trois ans après, dans les premiers mois de 1878, jetant en arrière un triste regard d'adieu à mon pauvre projet, je disais encore à mon dernier ministre M. Bardoux : « Malgré mon insistance obstinée, les artistes, frappés d'une injustifiable défiance envers eux-mêmes, ont renoncé à la liberté et à l'initiative qui leur étaient offertes et les mettaient dans les mêmes conditions indépendantes que les artistes de toutes les autres nations de l'Europe, et ils ont préféré depuis lors, tout en maugréant chaque année et contre les règlements et contre les jurés élus par eux-mêmes, demeurer soumis à la coutume administrative qui depuis trente ans régit leurs Expositions. Cependant les vices de cette coutume vont chaque année s'aggravant davantage, et ils viennent d'atteindre, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878, une acuité désolante et inutile, que l'État ne peut vouloir laisser se perpétuer éternellement entre les artistes et l'administration des Beaux-Arts.

« A qui doit incomber aux yeux des artistes et du public la responsabilité des Salons? Si les jurys admettent les œuvres, les placent, les récompensent, c'est au jurys qu'appartient cette responsabilité, et l'État doit leur abandonner raisonnablement et la réglementation et les profits des Expositions annuelles. Il n'est pas plus difficile aux artistes de désigner chaque année par le vote une commission administrative qu'un jury; et l'État rentre dans son rôle d'acquéreur d'ouvrages utiles à la décoration de ses monuments, et se soustrait à des accusations passionnées et dont il n'a nul besoin d'encourir l'injustice. Encore une fois, je crois, monsieur le Ministre, je crois profondément qu'il n'est pour l'administration des Beaux-Arts qu'un moyen de faire cesser à tout jamais le malentendu et les récriminations qui renaitraient éternellement entre les artistes et elle : ce serait de déclarer à ceux-ci que les Expositions ne se feront désormais que par eux, dans un local que l'État mettrait chaque année à leur disposition. Ce jour-là,

rien qu'en s'organisant en société et en dénombrant leurs forces, ils reconnaitraient quelle puissance énorme ils possédent eux-mêmes et ce qu'il se perd pour eux d'influence légitime à vivre ainsi isolés. Une corporation de 1,200 membres ne saurait, quoi qu'ils en pensent, redouter aucune coterie; ces 1,200 artistes d'élite, s'appuyant sur la faveur publique qui, dans notre temps surtout, est toute acquise au monde des arts, seraient, je n'en doute pas, en quelques mois, possesseurs de ressources immenses, ne relevant que d'eux-mêmes et maîtres de leur chez-soi ; j'ajouterai qu'ils pourraient, dans l'intérêt de l'Administration, qui n'est autre que leur intérêt propre, soulever des montagnes et obtenir des représentants du pays un budget d'acquisitions et de commandes véritablement en proportion des services que l'art rend depuis longtemps et tous les jours à la France.

« Dès 1863, j'avais soumis ce projet à M. le surintendant des Beaux-Arts, et c'est en vue de sa réalisation que je lui demandais de décerner aux artistes exposants une médaille d'espèce unique qui, répétée deux fois, eût été, à mon sens, un titre suffisant d'admission dans l'*Académie nationale des artistes français.* Ce mode de récompenses dura jusqu'en 1870; le jury, depuis lors, demanda que l'ancienne classification de médailles en trois degrés fût rétablie, et ce mode a, depuis lors, prévalu. De là un grand désordre dans l'estimation à faire de la valeur des médailles pour la mise hors concours des artistes récompensés, question que les règlements se sont efforcés depuis lors d'éclaircir et d'adoucir, mais qu'il conviendrait peut-être quelque jour de trancher d'une façon plus libérale.

« Cette conviction absolue à laquelle je n'ai jamais pu renoncer, de l'intérêt commun qu'auraient les artistes et l'Administration, l'une à abandonner, les autres à diriger eux-mêmes le service des Expositions, et que les derniers tiraillements n'ont fait que confirmer, m'avait toujours empêché de rompre, dans la désignation des électeurs du jury, ce que je regardais, dans mon illusion, comme le corps déjà fonctionnant de l'association des artistes; et c'est pourquoi jusqu'à ce jour j'avais réservé le privilège électoral aux artistes décorés, membres de l'Institut, médaillés ou ayant obtenu soit le prix de Rome, soit le prix du Salon, c'est-à-dire, en un mot, à ceux qui, dans ma pensée, devaient composer tout d'abord cette association nationale. Mais je vois bien, monsieur le Ministre, que si la nécessité de cette organisation n'est point cette fois patemment reconnue, il serait puéril d'en perpétuer le rêve, rêve, je le maintiens, de bonne et grande prévoyance dans l'intérêt des artistes. Si donc les artistes, et vous-même, repoussez définitivement la réalisation d'une telle société, d'origine si nationale et si libérale à la fois, je serai le premier à vous proposer pour le Salon prochain une modification complète dans le système électoral des Expositions; et je vous demanderai d'étendre très largement le droit de suffrage, ou d'user du procédé qui fut tenté par nous-même en 1875, alors que le sort fut

chargé de désigner les jurés sur une liste triple en nombre votée par les artistes. Désirant pousser à sa dernière limite la preuve de sa condescendance aux vœux des artistes et leur bien marquer que, dans sa pensée, rien ne devait échapper à leurs délégués de ce qui constitue l'organisation des Expositions, la direction des Beaux-Arts, en 1875, invita les diverses sections du jury à formuler les modifications qu'elles croiraient utiles d'apporter dans la rédaction du règlement de l'année suivante, et ces modifications, fondues par nous dans le règlement de 1876, furent présentées, conformément aux prérogatives du Conseil supérieur des Beaux-Arts, à l'examen de ce Conseil. Je ne crois pas, en bonne conscience, monsieur le Ministre, qu'administration soit jamais allée plus loin dans sa déférence envers les artistes. »

Quelques derniers et courageux efforts, pour ne pas renoncer à la mise en demeure suprême du 16 décembre 1874, furent tentés dans des réunions convoquées, Ile Saint-Louis, chez Daubigny (1). On s'y escrima fort pour arriver à des combinaisons pratiques qui pussent rallier et entraîner les artistes, et rencontrer

(1) Le bon, et honnête, et sincère Daubigny s'était toujours préoccupé des expositions, et, dans les expositions, de la cause et de l'intérêt des petits. A peine étais-je installé au Palais-Royal, que je recevais de lui la lettre suivante : « Monsieur et cher Directeur, permettez-moi de vous féliciter de votre nomination à la direction des Beaux-Arts; j'en ai été très heureux. Je vois autour de moi, dans mon milieu artistique, une satisfaction générale. On espère obtenir de votre administration un règlement nouveau pour les expositions, plus en rapport avec la production moderne. D'après le mécontentement presque général des artistes à propos du programme de la dernière exposition, mécontentement que je partageais complètement, je crois qu'il serait tout à fait nécessaire d'en faire un autre plus juste, se basant sur les intérêts de tous, et non fait au profit d'une école plutôt que d'une autre; enfin, un programme encourageant les militants et les chercheurs, et non un règlement qui châtie les audacieux, car les expositions annuelles ont cela de bon qu'elles sont une grande émulation et un enseignement mutuel excellent. Il est donc de la plus grande importance que nulle entrave ne soit apportée à toutes les manières de voir et de faire; il faudrait, pour arriver à ce but, que le jury soit un composé éclectique pris dans les diverses écoles et nommé par tous les artistes ayant exposé l'année précédente, qu'on soit sûr de trouver en lui un encouragement aux audaces, ainsi qu'aux sincères et naïves productions, et que beaucoup d'artistes ne disent pas comme je les entends parfois : Je ne mettrai pas ce tableau, ou je ne peindrai pas de telle façon, car je serais refusé par le jury. Il est vrai que j'ai vu moi-même que le jury préfère souvent les œuvres tièdes, possédant une fausse perfection, aux œuvres s'écartant des routines admises : ces œuvres, disent-ils, font tache. Ils préfèrent ainsi, je crois, contenter un public ignorant et faire les expositions pour lui, plutôt que des expositions instructives qui seraient moins uniformes à voir et qui réjouiraient davantage les véritables amateurs. — Voici, cher monsieur, le sentiment dans lequel nous espérons que sera conçu le prochain règlement, et si je n'étais retenu à la chambre par la goutte, je me serais empressé d'aller vous porter mes félicitations. J'irai vous faire ma visite aussitôt que je pourrai sortir, et si vous le permettez, je développerai les idées que je n'ai pu qu'indiquer dans ma lettre. — Agréez, je vous prie, cher monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée et de mon entier dévouement. C. Daubigny. » — Et joint à cette lettre se trouvait le programme suivant : « 1° Les artistes français seuls feront partie du jury. — 2° Tout exposant nommera son jury. — 3° Sont admis de droit à l'exposition tous les artistes ayant déjà exposé trois fois. — 4° Il suffira, pour être admis à l'exposition, du tiers des voix des votants. — 5° Les médailles pourraient être données par les exposants à la majorité relative. »

un terrain solide d'organisation légale ; mais on n'y parvenait jamais qu'à grouper des bonnes volontés de renommée secondaire, un peu bruyantes en leurs principes égalitaires et dont on se méfiait dans les hauts parages du monde artiste. Rien n'aboutissait donc. Les délais expiraient, nécessaires à la préparation du Salon de 75. Il fallut, cette fois encore, et pour n'y songer de longtemps, renoncer à une entreprise qui paraissait de plus en plus insoluble aux vrais intéressés. Les Salons de 75, 76, 77, se passent, mais non pas sans le menu train ordinaire de querelles et de taquineries, l'administration continuant à être surveillée d'un œil défiant et jaloux par le jury, et je me souviens d'une scène violente qui me fut faite parce que, par delà un sursis très motivé, allongé par moi de deux jours, j'avais autorisé l'introduction dans le Salon d'un *David vainqueur* de Delaunay. Il est vrai que le Prix du Salon qui aurait dû, me semblait-il, me valoir quelque indulgence des artistes, puisque j'accroissais ainsi d'un très gros lot, le trésor annuel de leurs récompenses, et grossissais par suite l'importance du jury, n'avait réussi qu'à me créer dans le jury un certain groupe d'ennemis fort actifs, et dont en vérité je n'avais nul besoin. — Et cependant n'y mettais-je pas assez de mitaines ? Le jour de l'installation du jury du Salon de 1875, après avoir énuméré les nombreuses observations adressées directement ou indirectement à l'administration des Beaux-Arts sur les points les plus importants du règlement de cette exposition, je leur disais : « Ces questions et bien d'autres encore, toutes celles, en un mot, qui peuvent être soulevées par l'étude attentive du règlement, et par l'intérêt de chacune des sections des exposants, j'ai pensé, messieurs, qu'il serait fort utile aux artistes et à l'administration que vous voulussiez bien les examiner, de manière à préparer avec nous le meilleur règlement possible pour le Salon de 1876. Ce que j'aurais été heureux de vous voir faire sans nous, je vous prierai de le faire avec nous. Les artistes élisant le jury, admettent, par le jury, les œuvres du Salon, contrôlent le placement de ces œuvres, décernent les récompenses ; quand ils auront fixé par vous, messieurs, qui les représentez, les points capitaux, les détails essentiels du règlement, nous n'aurons plus qu'à pratiquer et à faire observer ce règlement. L'administration se trouvera ainsi désintéressée de ce qui peut soulever contre elle, de la part des artistes, des récriminations pénibles, et des tiraillements que pour tout au monde je voudrais éviter, car je ne suis point venu à la direction des Beaux-Arts pour diviser les artistes, mais au contraire pour les unir de mon mieux. — Je ne puis vous dire combien j'ai horreur des discordes qui peuvent agiter les ateliers, diminuer nos forces communes, notre commune considération, et créer des partis sur les questions que je ne soulèverai jamais que pour le commun intérêt. Je regarderais comme une honte pour moi de me faire l'homme d'un groupe d'artistes, le serviteur d'une coterie ; mais nul n'est plus désireux de consulter l'opinion publique des artistes, et d'en saisir l'expression

dès qu'elle me semble autorisée. C'est pourquoi, messieurs, vous qui êtes leurs délégués, je vous prie, pendant le long et pénible travail auquel vous allez vous livrer, soit pour choisir les œuvres destinées au Salon, soit pour les récompenser, je vous prie de vouloir bien être attentifs aux améliorations que vous jugerez bon d'apporter au prochain règlement, et je vous demanderai de les formuler dans les dernières séances de vos sections réunies. »

Malgré tout, les rapports se tendaient; les artistes, sentant leurs forces, se montraient plus absolus, plus tyranniques, et quand vint l'exposition universelle de 1878, pris comme en un étau, entre leurs exigences hautaines, sournoisement excitées et secondées par les madrés politiques qui cherchaient de ce côté fortune de ministres ou de sous-secrétaires d'État, et les résistances inertes de ce malheureux commissaire-général M. Krantz, lequel ne comprenait rien aux emportements peu formalistes et toujours impétueux de ce monde-là, je perdis patience, et passai les guides à de plus endurants. M. Turquet, après le court interrègne de M. Guillaume, avait recueilli l'héritage; il en usa avec sa superbe naturelle : trop d'allures capricieuses et fantasques, trop de paroles maladroites et imprudentes, trop de favoritisme naïf, tout cela mal recouvert des formes trop légères d'une politesse banale; ajoutez une réputation de demi-maquignon des tableaux de sa galerie, et l'affaire de la coupe émaillée acceptée à l'étourdie de M. Mayer. Il n'avait pas fermé le Salon de 1879, qui fut sa première rencontre avec le gros des artistes, que déjà tout était gâté. Le petit groupe de ses peintres familiers était le premier à s'en rire et à répandre dans les ateliers ses propos tranchants et ridicules. Ce n'était point là décidément l'homme à autorité calme et pacifiante par qui eût pu être ramené, si possible, un peu de conciliation et de concorde entre l'administration et les artistes, et il était à peine question des apprêts du Salon de 1880, que les tiraillements et l'agitation étaient partout; sa mauvaise étoile voulut, pour comble, qu'une révolution de bureaux, rue de Valois, eût bouleversé par ricochet, le personnel des Champs-Elysées, en substituant à Buon, commissaire des expositions, pénétré jusqu'aux moelles de leurs traditions et usages, et mêlé depuis tant et tant d'années, aux plus intimes confidences des artistes, un successeur qui amenait là des visages nouveaux, des habitudes nouvelles, et des systèmes ingénieux mais compliqués, pour l'application desquels une tranquille pratique et des essais tentés à loisir eussent été fort nécessaires. — Joignez à cela une mauvaise volonté manifeste et passablement taquine du jury contre des changements aussi brusques et qui semblaient tenir si peu de compte des précédents et de ses avis, et qui lui fit jeter à l'improviste, et comme par défi, sur les bras de l'administration, plus de six mille cadres à placer. Ce Salon de 1880 se présentait comme un tohu-bohu sans nom.

Chaque jour avait donc apporté son aigreur nouvelle, sa raison inévitable de divorce; et dans l'article préliminaire du Salon de 1880, que je publiai dans la

Gazette des Beaux-Arts, à la date du 1er mai, j'en étais venu à prophétiser à coup sûr, en répétant ma perpétuelle antienne, comme un oiseau de mauvais augure : « En vain a-t-on parfois insinué aux peintres et aux sculpteurs que les Salons, inventés jadis et organisés par eux-mêmes en dehors de toute initiative gouvernementale, avaient été, durant cent ans, leur propre bien, leur domaine particulier, et qu'il ne tiendrait qu'à eux qu'il en fût encore et toujours ainsi. Il semble désormais impossible de les ramener à cette idée, pourtant bien simple, et la gestion indépendante de leurs propres affaires leur paraît un fardeau plein de ronces et d'épines, et dans lequel ils soupçonneraient volontiers des serpents. Et cependant, je vous le dis, ils ont beau se débattre et s'agiter au milieu de leurs propres défiances et lutter contre eux-mêmes, ils y viendront. Le moment est proche où la situation se tendra de telle sorte que l'administration signifiera son congé à l'ingérence absolument impérieuse des artistes, ou que les artistes prendront les devants et se libéreront des lisières naturellement un peu impatientes de l'administration. Au point quelque peu humiliant l'un pour l'autre, et chaque jour plus froissant, où en sont venues les choses, comment voulez-vous que marche la machine, de quelque huile de bienveillance polie que l'on en graisse chaque année les ressorts ? Qui commande dans la maison ? Sont-ce les artistes ? Est ce l'administration ? Il faut bien que cela se décide. Et pourtant chacun hésite à lâcher la clef de cette maison, car qui tient les expositions a en main une direction quasi-complète des Beaux-Arts. » Et après avoir rappelé l'agitation des artistes en 1848, et les réformes capitales obtenues alors pour le règlement des Salons par le comité de l'école des Beaux-Arts, où se trouvaient à la fois réunis Ingres et Delaroche, M. de Nieuwerkerke, Célestin Nanteuil, Hédouin, les Leleux, etc., et comment j'étais parti de là, en 1863, pour proposer au surintendant mon Académie nationale des artistes, j'ajoutais : « C'était tout bonnement, je n'en disconviens pas, l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture, laquelle, de 1648 à 1790, avait conduit si admirablement les affaires de notre école, et que j'élargissais, le plus libéralement que j'avais pu imaginer, à la mesure de notre siècle. Je pensais, et je penserai toujours, qu'une institution née des entrailles mêmes d'un pays, a le don de servir utilement ce pays tant qu'il lui reste un vrai germe de vie. Le lendemain du jour de mon arrivée à la direction des Beaux-Arts, mon premier soin fut de rappeler aux artistes leurs 400 signatures et de les mettre en demeure d'y faire honneur. En 1874, en 1875, ils m'ont encore renié deux fois en deux ans ; jamais je n'ai vu gens moins soucieux de leur liberté, faisant plus aisément litière de leurs intérêts de corps par horreur les uns des autres ; et cela donne quelque raison à ceux qui, d'après les récits anciens, les traitaient comme des parias, et les recevaient en caleçon, au sortir du bain, pour leur remettre leurs médailles. Je répète, et répète encore, qu'il faudra que les artistes et l'administration en vien-

nent là, et qu'il n'est pas d'autre solution, et qui puisse d'abord se formuler autrement qu'avec ce cadre net et bien défini, incontesté, incontestable..... Mon opinion, à moi, c'est que le système est usé et a fait son temps; il a été utile durant trente années pour habituer les artistes à ces mœurs d'élection, et de jugement, et de placement, et de distribution de récompenses. Désormais, les artistes vont énerver l'administration et s'énerver eux-mêmes. Cela se voit aux expositions partielles qui s'organisent de toutes parts..... » Et j'y revenais, et y revenais encore avec acharnement : « Non, ne touchons pas au Salon; seulement remettons-le sur son terrain vrai. Que sa gestion passe bien entière et bien en bloc de l'administration aux artistes; mais, pour Dieu, sortons de l'équivoque. Les artistes sont tout dans l'exposition, qu'ils y fassent tout. Encore une fois, ils élisent les juges, lesquels admettent les tableaux, les placent et les récompensent. Quelle part est celle de l'administration? Elle fournit des bulletins pour l'élection, des registres pour les jugements, des catalogueurs pour le livret, des placeurs pour les tableaux bien ou mal notés, et fait fondre à la Monnaie des médailles pour les récompenser. Et pour tout cela que recueille-t-elle? Les colères souvent fort injustes des exposants et les observations des jurys, tout au plus aux yeux du public une apparence un peu clinquante de protection des arts. Les artistes, à leur indépendance reconquise, gagneraient une situation plus franche, plus de dignité peut-être, l'influence considérable de leur corporation organisée, influence irrésistible en tout ce qui toucherait aux intérêts supérieurs de l'art, enfin, ce qui n'est point à dédaigner, les bénéfices des produits des Salons. Toutes les fois que j'ai vu les terreurs profondes et les défiances acrimonieuses des artistes devant ces solutions, je n'ai pu me défendre d'en rire, car je me demandais s'il leur était plus difficile de charger, chaque année, par un bulletin de vote, leurs fondés de pouvoirs de régler les comptes du papetier, des clous et des échelles, et de solder les appointements d'un personnel connu d'eux et dévoué, que de confier à ces mêmes jurés délégués la mission autrement délicate, et qui les touche bien plus à fond, de les admettre, de classer et de placer leurs œuvres et de leur distribuer prix et médailles. Quant à l'administration, sauf le menu plaisir de parade dont j'ai parlé, ayant abdiqué dès longtemps et avec raison toute autorité et toute ingérence dans ce qui fait la vie même de l'exposition, et n'ayant à intervenir dans aucune des décisions du jury, que fait-elle là, dans une situation gratuitement humiliée? Convient-il qu'elle s'expose à ce qu'on puisse jamais penser qu'elle se dérobe, durant quelques mois, chaque année, derrière la gestion tout extérieure du Salon, pour se dispenser d'agir chez elle-même, et d'y remplir ce grand rôle d'initiative et de perpétuelle et efficace agitation, qui est bien le sien, où tant d'entreprises, les plus passionnément intéressantes qui puissent occuper le plus brillant ministère, la sollicitent incessamment, la décoration de nos monuments,

l'enrichissement de nos musées, le développement de nos écoles, la prospérité de nos manufactures, l'éclat de la France en un mot, c'est-à-dire la fonction suffisant le mieux à dévorer son homme, la plus noble fonction qui soit sous le soleil ? »

Et comme si une sorte de fatalité devait, jusqu'au choc final, profiter, cette fois, à ma cause, les moindres incidents devenaient, entre M. Turquet et les artistes, l'occasion des querelles les plus passionnées et des piqûres les plus profondément blessantes, — que, Dieu merci, je n'avais pas à calmer. — Dans la séance de la Chambre du 18 mai 1880, M. Turquet, ayant son cœur à vider contre le jury, saisissait, comme heure favorable, l'interpellation de M. Robert Mitchell. — M. Mitchell avait cru devoir mettre M. Turquet sur la sellette, d'abord à propos de ses circulaires d'une gravité si désopilante sur l'art dramatique, puis à propos du « dissentiment », qui venait d'éclater entre le sous-secrétaire d'État et le président du jury de peinture. Les griefs, paraît-il, étaient nombreux et vifs, puisque le président, M. Bouguereau, approuvé par MM. Vollon et Van Marcke, venait de signifier à M. Turquet sa démission motivée de membre du jury. Le sous-secrétaire d'État, avec son aisance habituelle, affirmait, de propos délibéré, « son droit de changer le règlement, où, quand, et comme il lui conviendrait. » Ainsi, le règlement ne formait plus contrat absolu, impérieux, immuable, entre les exposants et l'administration, depuis l'heure de sa publication jusqu'à la dispersion des ouvrages exposés. « Je croyais, lui disait fort bien Bouguereau, que le ministre des Beaux-Arts, en signant le règlement qui avait force de loi, était aussi engagé à le respecter que ceux qui le subissent. » M. Turquet faisait accrocher dans les salles, voire à des places d'honneur, des tableaux qui n'avaient point passé par l'examen du jury. Il infligeait aux ouvrages, sans le consentement des artistes, un certain éclairage électrique qui dénaturait atrocement leur coloration. Et M. Mitchell avait beau jeu à signaler le retard et le désordre, inévitables, il faut en convenir, dans un placement si discuté, le retard dans le Catalogue, et ce chaos qui faisait déserter le Salon aux peintres les plus populaires. — M. Turquet n'a jamais eu qu'un talent, celui de garder sa place, et de savoir par quelle chanson parlementaire il la pouvait défendre ; et cette chanson il ne l'a jamais variée, et elle n'a jamais manqué son effet, et elle lui a toujours valu les mêmes applaudissements : Tous ceux qui l'attaquaient étaient les ennemis de la République, et lui, il en était le tenant et le chevalier. Cette fois encore, il n'eut qu'à répéter le même air, et M. Mitchell et les artistes et leur jury furent conspués par la gauche. Cette « hostilité sourde qu'il constatait contre tous ses actes et qui contrecarrait toutes ses réformes », n'en voulait qu'à son attachement aux institutions républicaines. « C'est à la direction républicaine des Beaux-Arts qu'on a voulu créer des embarras... Il a voulu faire pénétrer dans l'administration des Beaux-Arts

les idées représentées par la majorité de cette Chambre. » Si Buon, « commissaire délégué aux expositions, était mis à la retraite, » c'était, ô bonté d'âme, pour assurer « à sa vieillesse et à sa famille » un abri plus tranquille, dans ce dépôt des marbres, d'où M. Turquet et les siens n'ont eu ni paix ni trève qu'ils ne l'aient évincé. Si « les groupes sympathiques » ont été substitués à « l'ordre alphabétique », c'est que cet ordre alphabétique était un système purement illusoire, et qui se prêtait aux plus partiales complaisances, et aux *repoussoirs* les mieux combinés. — « Si on s'est préoccupé des tendances républicaines de l'administration nouvelle, c'est qu'elles gênaient les habitudes prises, c'est qu'elles gênaient des influences perdues, c'est qu'elles gênaient certains coureurs d'achats et de commandes », — gracieux compliment à jeter au nez du jury (car le jury et son « mauvais vouloir », et son « inertie malveillante », et sa « passion », et ses « préjugés » et sa prétendue opposition politititique étaient seuls en jeu dans cette discussion), c'est-à-dire aux nez des délégués particulièment chers aux artistes, et sur lesquels se reportait constamment d'année en année le choix des exposants, et que le sous-secrétaire d'État était sûr, par conséquent, de retrouver éternellement devant lui. — Puis, pour chatouiller, dans sa péroraison, l'opinion irréligieuse de cette Chambre, M. Turquet lui montrait du doigt une manifestation cléricale dans la part que venaient de prendre quatre ou cinq membres isolés de ce même jury à une œuvre de bienfaisance, en donnant qui l'un, qui l'autre, un dessin, un bout d'esquisse, ou un bronze pour une vente de charité en faveur des écoles chrétiennes, dont certains se faisaient un juste honneur d'avoir été les élèves. Tels étaient les arguments édulcorants de M. le sous-secrétaire d'État ; mais l'habile homme se rendait bien compte de leur valeur là où il parlait, devant le Parlement, le Parlement dont il avait en toute occasion la bouche pleine, ce Parlement républicain qui devait le couvrir contre de si traitresses attaques, et c'est à coup sûr qu'il « espérait que dans une assemblée républicaine une majorité se trouverait pour répondre à l'honorable M. Robert Mitchell que le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts avait eu raison en agissant ainsi ». Et, de fait, cette assemblée républicaine n'y manqua pas. Cependant, sur un point, j'ose dire que M. Turquet était vraiment allé trop loin. Son inconcevable aplomb ne s'était-il pas avisé de me mêler à sa querelle. Parlant de ces fameux *repoussoirs*, dont les privilégiés du Salon ne manquaient pas, selon lui, d'entourer leurs ouvrages au temps néfaste de l'ordre alphabétique, il m'appelait en témoignage dans des termes d'une si obséquieuse révérence, qu'ils ne pouvaient que me blesser profondément, quand l'orateur prétendait, quoique à faux, se servir de mon aide pour accabler ceux des artistes que j'estimais le plus : « Il y a quelqu'un, du reste (s'adressant à la droite), dont vous ne récuserez pas le témoignage, un homme dont vous ne méconnaîtrez pas l'autorité, dont vous ne discuterez pas le caractère, c'est M. le marquis de

Chennevières, ancien directeur des Beaux-Arts. Voici ce qu'il écrivait, il y a huit jours, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, n° du 1er mai : — Je me souviens qu'on racontait, en 1850, que le soin de la direction du placement ayant été confié à deux des maîtres les plus considérables de notre école en ce temps-là, l'un occupa tous les gardiens, pendant trois jours, à chercher les tableaux de fleurs qui encadreraient le mieux son propre ouvrage ; l'autre fut absorbé exclusivement par le souci de bien placer ses élèves ; et si le directeur des Beaux-Arts n'avait pris sur lui d'interrompre ces préoccupations trop paternelles, le Salon de 1850 ne serait point encore ouvert. — Est-ce clair, messieurs, est-ce bien l'opération du choix des repoussoirs qui est signalée par M. de Chennevières ? » — (*Journal Officiel*, 19 mai 1880.)

Cette prise à partie dont s'avisait là M. Turquet, et où il me mettait en jeu, en pleine tribune française, pour la défense de ses propres maladresses et pour vilipender le jury du Salon à propos de la bonne action de quelques-uns de ses membres, me mit, je m'en souviens, hors de moi, et le 22 mai, je publiais, dans la *Chronique des Arts*, le billet suivant, adressé au directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* : « Mon cher Directeur, M. le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, dans la séance de la Chambre des députés du 18 mai, a daigné citer l'article que vous avez bien voulu insérer de moi dans votre dernier numéro. Quelque honneur que j'aie ressenti de cette citation en si haut lieu, et quelque flatteuse pour ma personne qu'aient été les paroles de M. Turquet, je crois devoir protester contre l'argument qu'il a tiré d'un fait relatif au Salon de 1850, en plein régime républicain, pour combattre l'ordre alphabétique que lui-même déclare dater de 1861. Puisqu'il s'agissait de condamner les *repoussoirs* que les artistes cherchent d'instinct à leurs tableaux, M. le sous-secrétaire d'État aurait pu se dire, qu'il ne pouvait m'être très agréable de voir ma prose servir de repoussoir à l'acte d'accusation qu'il a cru devoir porter à la Chambre contre un jury suspect en bloc de trop d'indépendance. Je connais de vieille date les artistes ; je les ai fort aimés et les ai servis de mon mieux. Pris en corps, ils ne sont pas exempts de travers et de caprices, et, à coup sûr, ne sont pas incapables de préoccupations personnelles. Mais moi, qui ai, je pense, le sentiment profond du respect que se doit à elle-même l'administration, et de ce qu'elle doit à ses administrés, je n'eusse jamais de gaieté de cœur, devant les représentants du pays, jeté à l'eau, avec cette vivacité et cette désinvolture, tout un jury de peinture, sous des prétextes d'anti-républicanisme, que beaucoup des membres de ce jury trouveront au moins très singuliers. J'aurais cru commettre non seulement une injustice peu prudente, mais pis que cela pour un homme politique, une maladresse insigne ; et M. le sous-secrétaire d'État ne me paraît pas avoir fait la part assez large aux consciences. Ce n'est pas, j'imagine, de cette façon que les artistes, gent fort délicate et fort chatouilleuse, demandent à être traités, surtout quand on s'en

prend aux chefs les plus honorés de l'école, aux fondés de pouvoir des exposants. — Veuillez agréer, etc. Ph. de Chennevières. »

M. Turquet ne s'en tira pas d'ailleurs à si bon marché. Les journaux du temps nous ont conservé deux lettres, très raides et très fières, à lui adressées, l'une par le jury de peinture, l'autre par Baudry, son président. Il est bon de les reproduire ici, ne fût-ce que comme un noble témoignage du brave cœur et de la généreuse fraternité des artistes.

Le jury de peinture avait pensé d'abord à donner sa démission collective, comme réponse aux accusations de M. Turquet, dans la séance de l'interpellation Robert-Mitchell ; mais les membres du jury, comprenant qu'une résolution de ce genre équivaudrait, à la veille de la distribution des médailles, à une véritable désertion, renoncèrent à toute idée de retraite et se bornèrent à envoyer la protestation suivante à M. Turquet :

« *A Monsieur le sous-secrétaire d'État.* — Le jury de peinture, atteint par les allégations portées contre lui, par M. le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, à la tribune de la Chambre, déclare qu'il est inexact qu'il se soit préoccupé de questions politiques et qu'il ait cherché à apporter un désordre préjudiciable dans l'organisation du Salon de 1880. — Tout au plus s'est-il montré trop libéral envers le nombre toujours croissant des travaux soumis à son examen. — La quantité des toiles représentant des sujets dits politiques de toute nuance, prouve son désintéressement en toute question autre que celle de l'art, dont il s'est uniquement préoccupé. — L'âpreté qu'on attribue aux membres du jury dans le choix de leurs places, aux dépens de leurs confrères, est également erronée, un règlement fait par l'administration leur assignant une place à part, de même qu'il a été fait un classement pour les étrangers et les autres catégories d'exposants. — La dispersion de la plupart des membres du jury en ce moment les a seule empêchés de répondre aussitôt qu'il l'eussent voulu aux attaques dont ils sont l'objet, mais si tardive que soit leur protestation, ils se doivent à eux-mêmes et à ceux dont les intérêts leur sont confiés, de la formuler et de la rendre publique. — Ont signé : les membres du jury de peinture, 24 mai 1880. »

Dans cette même séance, Baudry donnait sa démission de président et de membre du jury de peinture ; il annonçait cette démission à M. Turquet par la lettre suivante :

« Monsieur le sous-secrétaire d'État, les insinuations formulées, dans votre discours, contre le jury de peinture, ne peuvent être acceptées par nous qu'à l'état d'arguments pris au hasard pour les besoins de votre thèse. — Et c'est dans le même esprit qu'on peut apprécier l'habileté de votre défense qui met votre personnalité sous l'égide de la République. Mais ce qui nous semble tout au moins singulier, c'est de vous entendre, sous le couvert de cet abri inviolable, nous signaler au gouvernement comme ses adversaires. — Vous avez dépassé, à

notre avis, les droits de la discussion ; pour nous qui restons dans les limites d'une juste revendication, nous ne pouvons admettre que vous interprétiez comme actes factieux des faits de pure charité. — Les agissements d'un comité que vous dénoncez à la Chambre nous sont entièrement inconnus. Nous avons donné nos œuvres pour une vente de bienfaisance, voilà tout notre rôle. Qu'on se soit depuis servi de nos noms pour les attacher à une manifestation politique, cela s'est fait à notre insu, et nous n'avons pas à nous en inquiéter, ayant, par grâce professionnelle, l'habitude de mettre au-dessus des querelles de parti les sentiments de la simple commisération. — Pour nous, hommes de travail et de bonne volonté, qui n'avons d'autre but et d'autre souci que l'honneur de notre métier et la paix du pays, ces procédés oratoires ont lieu de nous causer quelque surprise. — Je regrette que vous ayez porté à la tribune de la Chambre, sur le terrain politique, ces pacifiques questions d'art. Au surplus, Monsieur le sous-secrétaire d'État, vos récriminations contre nous sont bien intempestives ; déjà de graves dissidences s'étaient produites par l'arbitraire application du règlement. — Ces embarras avaient été écartés une première fois par le jury, qui n'avait pas accepté les démissions justement motivées de MM. Bouguereau, Vollon et Van Marcke. Mais le jury ne peut être responsable des difficultés nouvelles que vous lui créez à plaisir. — Vous me permettrez d'ajouter, Monsieur le sous-secrétaire d'État, que vous avez laissé de côté ce détail précis des questions : le traité conclu pour cinq ans avec la compagnie d'électricité, le retard de vos installations, alors que vous aviez en main, à la date du dépôt légal, tous les ouvrages des artistes hors concours et exempts. — Néanmoins le jury vous a apporté le concours le plus dévoué dans tous vos essais de réforme : j'en appelle au témoignage de tous mes collègues. — Je ne veux plus être mêlé, pour ma part, à toutes complications nouvelles ; mais ayant le devoir de ne pas laisser suspecter ma conscience, j'ai l'honneur de vous envoyer ma démission de membre du jury de peinture. — Veuillez agréer, etc. PAUL BAUDRY, président du jury de peinture. »

Le « Comité de souscription artistique au profit des écoles chrétiennes », dont parle Baudry, disait dans sa circulaire du 6 mars 1880 : « Le Conseil municipal de Paris a décidé la suppression totale de l'enseignement primaire congréganiste... Ces mesures, qui portent une grave atteinte à la liberté des pères de famille, ont ému la population parisienne. En effet, sur 285 écoles municipales, 112 seulement étaient dirigées par des congréganistes : 40,400 enfants, du libre choix de leurs parents, y recevaient l'instruction des frères et des sœurs. Ce choix, basé avant tout sur des considérations morales et religieuses, était pleinement justifié par la supériorité imposante de l'enseignement. Sur 1445 bourses accordées depuis 30 ans par la ville de Paris, les élèves des frères en ont obtenu 1148, tandis que les élèves des écoles laïques, quoique plus nombreux, n'en ont obtenu que 207. L'initiative privée a permis la réouverture de presque toutes les écoles

supprimées,... mais il reste beaucoup à faire... Le présent est à peine assuré, il est de toute nécessité de songer à l'avenir. A cette intention nous organisons une vente publique de tableaux et d'objets d'art dont le produit sera remis entre les mains du Comité diocésain des écoles primaires chrétiennes. Nous faisons appel à toutes les bonnes volontés, non seulement aux artistes mais encore aux chefs de nos grandes industries d'art et de luxe et aux amateurs qui voudraient bien détacher de leurs collections un bronze, un tableau, un objet d'art ou de curiosité... Nous n'hésitons pas à solliciter votre concours au succès de notre œuvre. Elle est digne des sentiments généreux que développent le goût et la pratique des arts et dont les artistes français nous donnent de constants témoignages. » — Et cet appel du Comité était signé des noms de MM. Ch.-L. Muller, Bonnassieux, Bertinot, P. Baudry, Hébert, Robert-Fleury, Al. Cabanel, H. Chapu, membres de l'Institut, et entre autres artistes, de MM. Gust. Moreau, P. Puvis de Chavannes, F. Gaillard, Alex. Protais, F. Roybet, Ach. Sirouy, J.-L. Brown, Berchère, Jules Lefebvre, Ch. Lameire, G. Jacquet, Caraud, Th. Frère, Luc Olivier Merson, Jean Béraud, Lapostolet, Willems, R. de Madrazo, etc. Qu'avait affaire à cela, je vous le demande, le pauvre jury de peinture de 1880, et pourquoi M. Turquet ne proposait-il pas, pendant qu'il y était, la proscription en masse du corps des artistes ?

La mesure était comble des animosités réciproques.

Les imprudents discours de M. Turquet à la tribune de la Chambre avaient ulcéré au vif les peintres et sculpteurs les plus respectés et rien n'était plus capable de ramener une paix durable entre le ministère et les artistes. Les allocutions après boire, du ministre au jury, dans ces banquets si favorables d'ordinaire aux réconciliations, n'y faisaient plus rien. « Les artistes sont ingouvernables », leur disait en plaisantant M. Ferry. M. Turquet n'osait même plus se mettre en contact avec le corps des exposants, et six mois après la clôture du Salon de 1880, les médailles et récompenses n'étaient pas encore distribuées en séance solennelle, malgré la promesse expresse du règlement, et bien mieux, ne l'y furent jamais. La bataille était imminente, et le sous-secrétaire d'État, en bon stratège parlementaire et voyant qu'il n'y avait plus à reculer, préparait de loin un savant plan de campagne. Le 15 novembre il provoquait un décret qui reconstituait le conseil des Beaux-Arts, mis au rancart par lui depuis deux ans. Qu'allait-il faire de ce nouveau conseil supérieur, recomposé, cela va sans dire, avec des éléments bien épurés à sa dévotion ? Évidemment il ne pouvait s'agir que de régler l'embrouillamini des expositions annuelles et de l'exposition triennale. En tous cas il fallait se défier de cette redoutable machine de guerre que M. Turquet, peu soucieux d'habitude d'interposer un tel instrument entre ses volontés et les artistes, ne pouvait avoir remis sur pied que pour un gros intérêt. Des deux côtés cela sentait la poudre.

On trouve dans les lettres publiées alors par le *Paris-Journal*, sous le titre de la *Comédie des Beaux-Arts*, un écho de l'agitation extraordinaire qui sourdait en ce moment dans le monde des ateliers, des défiances en éveil, un reflet de l'incendie déjà flambant. On y voit des réunions d'artistes provoquées au Trocadéro pour y débattre leurs intérêts; on y voit, dans le conseil supérieur, l'antagoniste non dissimulé de M. Turquet, M. Proust manœuvrant pour que soit confiée la solution provisoire à une société qu'il a dans sa main par son entente avec M. Du Sommerard. M. le sous-secrétaire d'État semble se prêter tout d'abord à toute combinaison qui le soulagera de sa responsabilité; il va au-devant de la proposition de son rival. « Sur l'invitation de M. le sous-secrétaire d'État, déclarant, devant le conseil supérieur, avoir hâte de remettre aux peintres et aux sculpteurs le soin de leurs Salons annuels, la société Taylor, forte de ses six mille adhérents et de ses trente-sept ans de durée, avait offert les bons offices de sa respectabilité éprouvée et de sa longue pratique des expositions. A peine avait-elle déposé ses propositions et son projet de contrat entre les mains de M. Turquet, qui faisait mine alors de lui être favorable, qu'elle a été huée, vilipendée, conspuée et traitée, ou peu s'en faut, de capucinière bonapartiste, par la société libre des artistes suscitée juste à point. Cette société libre, en faisant ainsi le jeu et la besogne occulte de M. le sous-sécrétaire d'État, a montré en cette occasion un rare et perspicace discernement des intérêts supérieurs de ses commettants et de leurs confrères. Elle s'en apercevra le 12 janvier et se verra bernée. La société Taylor s'est désistée devant les injures de M. Turquet insérées dans le *Gaulois* du 22 décembre, et la société libre, qui n'avait dans l'imbroglio d'autre mission que de la démolir, l'a aussitôt suivie dans la même trappe. Aujourd'hui la trappe est fermée, le terrain est libre, nu comme la main; rien ne paraît plus, que va-t-il se passer? L'éternelle scène des Grecs aux jeux Olympiques, quand le consul romain leur fit annoncer la liberté rendue : tout d'abord de prodigieuses exclamations de joie, à faire tomber les oiseaux du ciel; de vains discours ensuite, puis la supplication aux Romains de les délivrer de cette gênante liberté. »

Dieu merci, tous ces fâcheux pronostics du *Paris-Journal* ne se réalisèrent point. Si l'administration renonçait de mauvaise grâce à son privilège de gouverner en pleine autorité les expositions annuelles, et espérait toujours rattraper ce privilège par quelque malin biais et par l'indécision des artistes, habilement entretenue dans leurs groupes divers, le vœu, nettement formulé par le conseil supérieur des Beaux-Arts, de laisser désormais aux artistes le soin d'organiser eux-mêmes leurs expositions annuelles, ne permettait plus le recul ni la reconquête des anciennes situations, avec le droit de désignation du jury tel qu'on l'avait rêvé. C'en était fait des expositions par l'État, et la cause était perdue pour lui. Il allait suffire d'un de ces mouvements de droit bon sens que l'on trouve

quasi toujours aux instants vraiment critiques, dans les assemblées menacées, pour faire rompre et traverser victorieusement aux artistes ces arrière-tissus de toiles d'araignées où l'on espérait les arrêter jusqu'à la dernière heure. Je tremblai d'inquiétude jusqu'à cette dernière heure, c'est-à-dire tout un mois encore, jusqu'au 17 janvier. Mais dès le 13 décembre 1880, mon vieux projet de 1863 avait victoire gagnée. Les artistes étaient maîtres de leurs Salons, et, s'ils le voulaient, maîtres de toutes leurs affaires.

Vous savez le reste, et je n'aurais guère besoin de pousser plus loin mon histoire. Le rédacteur de l'intéressant avant-propos placé en tête de l'*Annuaire de la Société des Artistes français* a raconté en quelques pages les premières heures décisives de la brusque révolution qui mit au monde, un peu comme avec un forceps, cette utile association des artistes, et les contraignit, après une hésitation de dix-huit années, à se constituer du jour au lendemain pour sauver l'exposition de 1881. « Le conseil supérieur des Beaux-Arts, dans sa séance du 13 décembre 1880, présidée par M. Ed. Turquet, député, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, exprimait le vœu de laisser désormais aux artistes le soin d'organiser eux-mêmes leurs expositions annuelles, et de ne réserver seulement à l'Etat que la faculté de faire de loin en loin des expositions restreintes. — Conformément à ce vœu, M. le Président du Conseil, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, prenait un arrêté en date du 27 du même mois, convoquant tous les artistes vivants, peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, ayant été admis une fois au Salon, pour élire un comité de quatre-vingt-dix membres (cinquante peintres, vingt sculpteurs, dix architectes, dix graveurs), pour, d'accord avec l'administration des Beaux-Arts, régler les conditions suivant lesquelles se ferait l'exposition de 1881. — Ce vote eut lieu le 12 janvier 1881, sous la présidence de M. G. Lafenestre, inspecteur des Beaux-Arts, commissaire général des expositions. » — Suit une de ces listes pleines de bon sens, de droiture et de bonne volonté, comme en savent trouver les artistes, dans les jours où leurs plus graves intérêts sont en jeu, et où ils n'omettent que les noms qui à l'avance ont voulu être omis. « Ce comité convoqué régulièrement par le commissaire général des expositions, se réunit pour la première fois, le 17 janvier suivant, au palais de l'Industrie, où après avoir constitué un bureau provisoire, il reçut M. Ed. Turquet, député, alors sous-secrétaire d'État, lequel lui donnait connaissance d'un message exposant longuement la décision prise par le ministre, président du Conseil, déclarant formellement que, *pour donner satisfaction au vœu du Conseil supérieur, l'administration n'interviendrait plus dans les Salons annuels, mais qu'elle en remettrait la gestion libre et complète, la gestion matérielle et artistique, à tous les artistes français, l'expérience ayant suffisamment démontré, suivant ce message, qu'il n'y avait pas de transaction possible entre la gestion complète de l'État ou la gestion libre des artistes.* —

Puis après avoir déposé ce message sur le bureau du comité, M. le sous-secrétaire d'État déclara qu'il croyait devoir se retirer, ainsi que les fonctionnaires attachés à son administration présents à cette réunion, afin de laisser au Comité toute sa liberté d'action. » — Le *message* de M. Turquet, décision suprême et un peu désespérée de l'administration, est une pièce de telle importance dans l'histoire de notre grande affaire, que nous ne pouvons, malgré sa longueur, nous priver de la citer dans toute son étendue. Nos lecteurs trouveraient bien ce document dans les préliminaires du catalogue du Salon de 1881 ; mais les catalogues sont des livrets qui s'égarent aisément, et le morceau vaut la peine d'être conservé dans un recueil de meilleure garde.

« Le conseil supérieur des Beaux-arts, vous le savez déjà, — disait M. Ed. Turquet, reconnaissant la nécessité de rendre aux expositions officielles l'éclat et l'intérêt qu'on est en droit de leur demander, a émis le vœu que dorénavant ces expositions, comprenant la production choisie de plusieurs années, n'eussent lieu qu'à des dates éloignées. (Notons ici que ces expositions espacées et intermittentes, coupées par d'autres expositions quasi libres, étaient depuis longtemps l'idée fixe et non dissimulée de M. Guillaume, qui avait fait décréter l'exposition triennale sous le ministère de M. Bardoux.) — Tout en s'efforçant d'assigner ses véritables limites à la haute protection que l'État peut exercer vis-à-vis de l'art, le conseil ne pouvait oublier les intérêts des artistes, dont l'activité, chaque jour croissante, honore et enrichit notre pays. Ces intérêts respectables et multiples ne peuvent, on l'a reconnu, trouver leur satisfaction entière que dans les expositions annuelles, d'un accès plus facile. Le conseil a donc pensé qu'il fallait maintenir le principe de ces expositions, mais il a en même temps reconnu que l'État n'avait point à y intervenir directement, et que nul ne pouvait aussi bien que les intéressés les organiser au mieux de leurs intérêts. Il a proposé à M. le Ministre d'en offrir la gestion libre et complète, la gestion matérielle et artistique, à tous les artistes français. — C'est pour donner suite à ce vœu que j'ai invité tous les artistes français dont le nom est inscrit sur les livrets du Salon, à nommer un comité de quatre-vingt-dix membres, et que je viens aujourd'hui vous confirmer, au nom de M. le Ministre, les pouvoirs qui vous sont donnés par l'élection de vos confrères. — La mission que vous avez à remplir est simple et précise. Vous avez à prendre en main la gestion libre et entière, matérielle et artistique des expositions annuelles, aux lieu et place de l'administration. L'État n'interviendra plus dans vos affaires qu'à titre gracieux, si vous le désirez, par la concession temporaire d'un local, dans les conditions déjà faites à d'autres sociétés. — Vous aurez tous les bénéfices de l'entreprise; vous en aurez, comme il est juste, toutes les charges aussi. Les recettes seront encaissées par vous, les dépenses seront réglées par vous, vous serez seuls les maitres de fixer le nombre et la valeur des récompenses que vous jugerez à

propos de décerner au nom de votre association. S'il y a quelques difficultés dans une première organisation, elles sont moindres qu'on ne se l'imagine; en tout cas, ce ne sont point des difficultés de nature à effrayer une association qui compte dans son sein tant d'hommes supérieurs, accoutumés à diriger des entreprises autrement longues et compliquées, ni à vous faire renoncer aux avantages considérables d'une liberté qui permettra à votre corporation de conquérir en peu de temps une situation aussi indépendante que celle dont jouissent déjà, grâce à des efforts pareils, la Société des gens de lettres et la Société des auteurs dramatiques. — Vous avez encore tout le temps nécessaire pour vous organiser, c'est-à-dire pour établir votre acte de société, choisir votre conseil d'administration, former votre capital social, élaborer votre règlement, nommer votre personnel. Il suffit que vous soyez prêts à agir le 1er février. Dès que vous m'aurez présenté vos propositions, je m'empresserai de les soumettre à M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à M. le ministre des Travaux publics, et à M. le ministre des Finances, qui auront, chacun en ce qui le concerne, à prendre les mesures nécessaires, et qui seront heureux, j'en suis assuré, de prêter leurs concours le plus bienveillant à votre initiative. Je vous prie de me faire connaître les décisions que vous aurez prises le 31 janvier au plus tard. — Ai-je besoin d'ajouter que le concours de l'administration, dans les questions d'un ordre général et élevé, vous fera d'autant moins défaut que son intervention n'aura plus à s'exercer dans des questions inférieures de détail? La franchise avec laquelle je vous parle doit vous être un sûr garant de l'intérêt que je vous porte. — Si l'État reprend sa liberté, en vous rendant la vôtre, ce n'est point pour se séparer de vous. Notre conviction profonde est que nous marcherons d'autant mieux d'accord, que nous marcherons plus librement côte à côte, et que la dignité des artistes, aussi bien que celle de l'État, sera mieux sauvegardée par l'exacte définition de leurs rôles respectifs. Le soin de faire des acquisitions et des commandes utiles à nos musées et édifices publics, celui de désigner au président de la République les artistes éminents qui méritent les distinctions honorifiques, nous paraît une tâche assez honorable à accomplir pour que nous n'en désirions pas d'autre. — Je suis d'ailleurs tout à fait rassuré sur l'issue de vos délibérations par la composition de votre comité. Le suffrage intelligent des artistes ne pouvait confier le soin de diriger leurs affaires à des maîtres plus respectés ni à de plus dignes confrères. Vos résolutions auront une gravité et une autorité qui s'imposeront à tous. L'expérience a suffisamment démontré qu'il n'y avait point de transaction possible entre la gestion complète par l'État ou la gestion libre par les artistes. »

C'était vraiment parler à d'honnêtes gens, à des gens de cœur, d'un ton trop dur et trop narquois. Ces phrases, toutes barbelées de défi et de moquerie, ne semblent point celles dont un sous-secrétaire d'État devait user s'adressant au grand

corps des artistes, dans une heure de séparation solennelle, après 90 ans d'expositions organisées par l'État. Énumérer devant eux, à leur barbe, avec un cruel plaisir, à ces esprits si facilement nerveux, inquiets et troublés, tout ce qu'ils devaient en treize jours, sans une minute de répit, accumuler d'efforts et de résolutions capitales pour arriver à une organisation complète de la société la plus diverse et la moins naturellement cohérente, les épouvanter par la fantasmagorie de toute cette procession de ministres qui devaient, l'un après l'autre, contrôler et éplucher leurs statuts, compter sur l'ahurissement de la première heure pour amener à merci les indisciplinés et les rêveurs d'indépendance, affolés de perdre le patronage si commode et toujours respecté de l'État, les railler sans pitié sur l'habitude qu'on leur prête avec ironie de « diriger des entreprises autrement longues et compliquées », tout cela, en vérité, n'était guère généreux, et suintait le dépit mesquin. Ce n'était point davantage adroit, car la mesure du hautain et du provoquant était dépassée ; et pour répéter sous cette forme agaçante, le mot de l'autre : « Se soumettre ou se démettre », encore fallait-il bien se rendre compte du monde particulier auquel le défi s'adressait. Il fut relevé celui-là et lestement, et fièrement, et bravement : à peine le sous-secrétaire d'État était-il sorti, avec une impétueuse majesté, de la grande salle des délibérations du palais des Champs-Élysées, que fut prononcée, par Guillaume, m'a-t-on dit, cette parole désormais célèbre dans l'histoire de notre école : « On nous jette à l'eau, eh bien ! nous nagerons ». — Et sur l'heure, fouettés par l'affront, se sentant soulevés par cet honnête cri de vaillance, ils se prirent à nager. — Ce beau moment de courage et d'enthousiasme a tout sauvé. Les 90 ne levèrent la séance qu'après avoir nommé un bureau définitif et le choix en était admirable : président, M. Bailly ; vice-président, MM. Guillaume et Bouguereau ; secrétaires, MM. de Vuillefroy, Ch. Garnier, Thomas et Jules Laurens ; trésorier, M. Brune. On ne pouvait montrer, dans une heure si perplexe, plus de raison ni de sang-froid ; et l'idée de choisir pour président l'architecte M. Bailly, je ne parle pas de la valeur de l'artiste, ni de sa haute honorabilité aimable, calme et conciliante, mais de sa qualité d'architecte, c'est-à-dire d'homme ayant par profession l'habitude des affaires, et de plus absolument étranger aux tiraillements d'ateliers, — fut vraiment un coup lumineux du sort, une bonne fortune sans pareille pour la société naissante ; — ajoutez, dans les bureaux élus des sections, les noms les plus autorisés ; peinture : président, Cabanel ; vice-présidents, Bonnat, Français ; sculpture : président, Cavelier ; vice-président, Thomas ; architecture : président, Boeswilwald ; vice-président, Ballu ; gravure : président, Jules Laurens ; vice-président, Bracquemond. — L'on peut dire que ces sculpteurs et ces peintres et ces architectes et ces graveurs, qui se trouvèrent désignés là d'inspiration pour représenter les intérêts les plus divers du grand corps qu'il fallait par ordre de M. Turquet, constituer bon gré malgré, à la diable et le pistolet sous la gorge,

étaient tous, par leur intelligence ou leur fermeté, ou leur sens administratif, les fondateurs prédestinés de l'œuvre. On les eût cherchés longuement et à loisir qu'on n'eût su trouver mieux. — Et ils l'ont bien prouvé depuis, car c'est par ces élus de la première heure que la société a vécu, vit et vivra. Il faut dire que les 90 soutinrent et secondèrent leurs mandataires avec un ensemble et une discipline tout à fait dignes de la noble entreprise. La commission d'études nommée dans la mémorable séance du 17 janvier pour « trouver, d'accord avec un conseil judiciaire, les bases d'un contrat d'association ou de statuts d'une société financière, chargée d'assurer, à titre d'essai, le fonctionnement du Salon de 1881 », soumettait, le 23 janvier, son projet de statuts au comité réuni en assemblée plénière, à laquelle assistait le conseil judiciaire composé de MM. Chaix d'Est-Ange, avocat à la Cour d'appel, J.-E. Delapalme, notaire, Engrand, avoué, E. Lecomte, agent de change, commissaire de surveillance. Dans la même réunion, 206,800 francs étaient souscrits par les 90 membres du comité, devenus ainsi actionnaires fondateurs. Le 28 janvier, trois jours avant le strict délai fixé par M. Turquet, l'acte définitif de la société, dressé par Me Delapalme, était signé par tous les membres du comité. M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts l'approuvait le 5 février. La société tout aussitôt publiait son règlement, et grâce à son activité, triomphe admirable, le Salon de 1881 s'ouvrait le 1er mai à l'heure accoutumée. La réussite en fut complète, les résultats financiers excellents. La société, dès ce moment, se sentait sûre d'elle-même. Le jour de la distribution des récompenses, décernées par ses suffrages et sur ses propres ressources, elle put recevoir, sans fausse honte, les compliments du ministre. L'improvisation surprenante du Salon de 1881, accomplie sous la pression d'une force majeure par le grand comité élu le 12 janvier pour une tâche définie et temporaire, avait été l'œuvre vraiment difficile ; la tâche qui échut au nouveau comité élu le 3 novembre de la même année, plus commode peut-être grâce à la confiance déjà acquise par les artistes en leurs propres forces, n'était pas de moindre importance. Il s'agissait cette fois « d'établir les assises durables d'une association pour un temps indéterminé, afin d'assurer à jamais les expositions annuelles dans les conditions les plus libérales en faveur de la grande famille des artistes français. » — Après avoir combiné les préparatifs du Salon de 1882, le comité s'occupa, avec des études très mûries, de la rédaction des statuts définitifs de la société qu'il avait pour mission d'organiser. Ces statuts, souvenez-vous de cette date, furent approuvés, le 15 juin 1882, par le comité convoqué en réunion plénière. Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts les transmit au Conseil d'État, qui les adopta dans sa séance du 19 avril 1883. Le 11 mai suivant, par décret du président de la République, la société des artistes français, était reconnue d'utilité publique. Je ne citerai que l'article premier de ces statuts : « Il est fondé, entre les artistes français, une société qui a pour objet :

1° de représenter et défendre les intérêts généraux des artistes français, notamment par l'organisation des expositions annuelles des Beaux-Arts ; 2° de prêter aide et assistance à ses membres dans toutes les occasions où cela pourrait leur être utile. — Elle prend le titre de *Société des Artistes français.* »

Cette définition n'est point celle d'une société très ambitieuse, et sans doute on a bien fait de la formuler ainsi. Mieux vaut se produire avec modestie, que d'effrayer les gens au début, en se vantant et promettant plus qu'on ne peut tenir de sitôt. Quand les statuts prévoient à quoi sont affectées les ressources de la société, c'est « 1° à l'organisation et au fonctionnement des expositions annuelles; 2° aux acquisitions et dépenses pour objets mobiliers ou immobiliers, votées soit par le comité, soit par l'assemblée générale des associés ; 3° aux secours, dons, encouragements et récompenses, accordés, au nom de la société, par le comité; 4° enfin à la création et à l'accroissement d'un fonds de réserve qui sera placé dans une caisse publique ». — A merveille ; et je comprends fort bien que l'âme généreuse de la jeune société, étonnée elle-même des grands bénéfices que ses premiers Salons accumulaient dans sa caisse, ait fait, comme on dit, la part des pauvres, et qu'elle ait songé tout d'abord à porter secours à ceux de ses vieux confrères que le sort avait maltraités. Pour cette part de ses bonnes œuvres, elle a d'ailleurs su utiliser l'homme qui, par les Salons mêmes, avait appris, mieux que nul en France, pendant trente ans de sa vie, à connaitre, par une perpétuelle et intime confession et son naturel attirant de bienveillance familière, les besoins, les déboires, et le fin fond de la gêne des pauvres exposants. C'est Fréd. Buon, mon vieux et fidèle compagnon d'armes de 1852 à 1869, déjà mêlé en 1849 au personnel du Salon des Tuileries et qui sera, après moi, de 1870 à 1879, chargé spécialement du service des expositions. Voilà l'homme de mutuelle et délicate confiance sur lequel la société a su mettre la main, et qui remplira religieusement l'office de discret aumônier des artistes. — Depuis lors, la société, obéissant à la préoccupation immédiate et un peu matérielle des exposants, a étudié la très grave et très complexe question de la « propriété artistique ». Cela rentrait encore dans ses très légitimes attributions. Mais si je savais lire, selon mes désirs, et avec des yeux assez presbytes, entre les lignes des statuts de la corporation, ce n'est pas à ces premières visées que je bornerais les soucis d'avenir et l'emploi des ressources d'une telle société. On parle dans les statuts « d'acquisitions d'objets immobiliers ». A la bonne heure. M. de Nieuwerkerke, vers 1857, pensait à négocier avec les Pereire la location ou l'achat pour les expositions, encore très errantes, d'un vaste terrain dans les parages occupés depuis par le quartier de Villiers. Ce quartier semblait alors le *finis terræ* de Paris, et l'on y renonça aisément. Ce n'en était pas moins une idée de sage prévoyance administrative. Tant que la société ne possédera pas, à elle appartenant, un bon terrain, et sur ce terrain une bonne bâtisse, où elle se

puisse dire libre et maîtresse chez elle, elle demeurera éternellement à la merci du premier coup de hasard politique ou du premier mauvais vouloir administratif, qui peut lui disputer et lui interdire, à l'heure traditionnelle, l'usage du palais des Champs-Élysées. Les moyens d'enrichissement de la société des artistes français sont bien autrement puissants que ceux de l'association Taylor; or, nous voyons que cette association a su, en 40 ans, se faire un trésor de deux millions, tout en laissant couler entre ses doigts, au jour le jour, plus de douze cent mille francs, au profit de ses innombrables besoigneux; et la société des artistes est en mesure de thésauriser beaucoup plus rapidement. Je sais que l'État a un si haut intérêt d'honneur et de profit national à soutenir les expositions qui sont le grand moyen d'entraînement du goût public vers les arts, d'où dépend au dehors une part de sa fortune, qu'un cas de force majeure semble seul pouvoir le dispenser de procurer gratuitement aux artistes le vaste bâtiment nécessaire à l'exhibition de leurs peintures et de leurs sculptures; mais, je vous le répète, il est toujours d'une suprême imprudence de vous en fier à votre bonne étoile du soin de vous conserver éternellement le palais des Champs-Élysées. Vous pouvez être jetés hors de là un beau jour, comme vos aînés furent jetés après 48, hors du Louvre, où ils avaient droit de se croire en sûreté après cent ans de résidence coutumière; et, à la fin de 52, hors du Palais-Royal, et, en 53, hors des Menus-Plaisirs. Et quelle fierté de corps et quelle considération plus grande au dehors vous conquérerait à tout jamais la propriété d'un hall, fût-il la simplicité même, mais que vous n'occuperiez plus par tolérance, et sur la porte duquel flotterait librement le propre drapeau de votre société!

Et puis, et puis encore, car il faut tout prévoir, par ce temps où rien n'est certain, j'entends bien qu'aujourd'hui l'administration assure aux élèves de l'École des Beaux-Arts la tutelle d'un enseignement très richement libéral. Mais après-demain, demain peut-être, si l'État, contraint, et il le sera quelque jour, par la nécessité des choses et pour le salut de son honneur, aux plus rudes et radicales économies, était amené à des réductions néfastes dans le budget de ses écoles officielles, la société des artistes français ne doit-elle point se tenir prête à recueillir patriotiquement cette part de l'héritage de l'État en détresse, et à perpétuer, par le dévouement de professeurs choisis entre ses membres les plus respectés, cet enseignement de l'art qui demeurera éternellement le meilleur gage de l'éclat et de la prospérité de la nation. D'ailleurs, ce faisant, la société ne fera que rentrer dans la tradition de cette autre corporation dont elle descend tout droit, l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture. C'est cette Académie qui organisa en France un tel enseignement avec ses cadres de professeurs et de professeurs adjoints, non seulement pour le dessin, mais pour la géométrie, la perspective et l'anatomie. Et quand l'Académie fut dis-

soute aux mauvais temps révolutionnaires, les principes de son enseignement furent sauvés et transmis aux écoles de l'État par quelques pauvres académiciens d'ordre secondaire, les Lagrenée, les Renou, les Bachelier, et remis en mouvement pour le bien supérieur de l'école et partant pour la grande extension de notre influence française. Vous voyez quels services peut rendre, en ce sens, ne fût-ce que par émulation et par une rivalité profitable, une société telle que la vôtre, et quand elle s'y préparerait de bonne heure en se mêlant des choses d'instruction spéciale, elle ne ferait que chose utile, et tout à fait dans l'essence propre de sa nature, car les expositions sont, par elles-mêmes, l'une des forces, et des plus actives, de l'enseignement public des arts.

Ces mélanges confus de vagues rêveries, on les pardonne aux pères quand ils cherchent à pénétrer, à travers les épais brouillards du présent, la destinée future de leurs enfants. Ces pères seraient toutefois plus sages en se contentant de chanter l'*alleluia* de la naissance, et en jetant gaiement au ciel les dragées du baptême. Ainsi dois-je faire pour la société des artistes français.

Te voilà donc enfin vivante et agissante, ma pauvre chère société, rêvée durant vingt ans. Je t'avais couvée avec tant d'amour, et n'ai pas su te faire éclore. Un plus habile a trouvé ce secret, sans le vouloir à coup sûr, mais je ne l'en admire pas moins. Le secret, c'était de casser ton œuf avec un bon coup de bâton. Je ne me serais point avisé de ce moyen, et pourtant il était très simple, et, bien mieux, il était le seul ; tout autre eût échoué et nous en serions encore à la poursuite du mirage. J'eusse craint de passer pour brutal ; et à ce bel œuf que je tournais et retournais, je n'osais toucher qu'avec des mitaines ; et je l'aurais réchauffé vingt ans encore dans l'édredon, en suppliant de ma voix la plus douce le poussin d'en sortir, qu'il n'eût point davantage écouté ma musique. M. Turquet, en un jour de dépit et de vanité humiliée, l'a cassé net, et l'oiseau est sorti de sa coquille, et il s'est mis à marcher, et les ailes lui ont poussé tout à coup ; et nul désormais ne le fera rentrer dans cette coquille. Béni soit dans les âges le nom de M. Turquet le libérateur, le libérateur malgré lui !

APPENDICE

Pour cette époque, où les empereurs et rois s'étaient réservé les charges des Expositions, il nous reste quelques témoignages de la part qu'ils prirent à leurs solennités. Nous avons, à Versailles, l'esquisse de Gros, représentant le premier Empereur distribuant des croix aux artistes; nous avons, au Louvre, pour la

Restauration, l'inestimable chef-d'œuvre de Heim, représentant Charles X distribuant, lui aussi, les plus hautes récompenses aux peintres et aux sculpteurs du Salon de 1824. Ceux de mon temps se rappellent le Président de la République, qui allait être Napoléon III, venant dans l'Orangerie des Tuileries après le Salon de 1849, pour y présider à son tour la même distribution solennelle, mais là si froidement accueilli à cause du républicanisme, alors en honneur parmi les artistes, et aussi à cause d'un certain accent étranger dont il ne s'était pas encore défait et qui ne faisait pas valoir sa courte allocution, qu'il ne trouva parmi les exposants que ce pauvre grand Anastasi pour l'applaudir courageusement de ses longs bras, et que nos Salons annuels ne le revirent jamais plus dans leurs cérémonies finales. Ce discours de 1849 fut cependant le premier qui trouva place en tête du catalogue de l'année suivante; comme aussi le procès-verbal, extrait du *Moniteur*, de la séance de distribution; et cela s'est poursuivi d'année en année fort régulièrement, sauf pour le catalogue de 1872, où fut supprimé, après commencement de tirage, par ordre de Ch. Blanc, et sans doute comme souvenir de l'Empire attentatoire à la nouvelle République, le compte rendu de la cérémonie de 1870, avec le discours du pauvre Maurice Richard. Les chefs de l'État ont continué à manquer depuis lors à ces petites fêtes, dont les dépenses d'ailleurs ne regardaient plus leurs apanages. Mais, en tout cas, nous n'avions, dans les livrets de 1830 à 1848, aucun témoignage d'une cérémonie pareille pour l'époque de Louis-Philippe; et je crois qu'il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de connaître, par le journal officiel du temps, le long compte rendu de la distribution des récompenses à la suite du Salon de 1831. 1831, vous savez l'importance de ce Salon mémorable, et le récit du *Moniteur* est, pour les oublieux que nous sommes, tout un tableau de l'école française de ce moment, où le respect des anciens ateliers ne lutte plus qu'avec peine contre l'invasion et l'éclat des nouveaux. Vous noterez la division singulière des médailles par genres divers : histoire, portraits, genre, paysages et marines, fleurs, aquarelles, etc.

« Paris, le 16 août 1831. — Aujourd'hui à une heure, le Roi accompagné de M. le Comte d'Argout, ministre des Travaux publics et du Commerce, de M. le Comte de Forbin, directeur général des Musées, de M. de Cailleux, secrétaire général, et de plusieurs officiers, s'est rendu au Salon d'exposition où un grand nombre d'artistes des deux sexes et d'amateurs avaient été admis. — Le Roi a parcouru le Salon et la grande galerie, s'est arrêté devant les principales compositions en tout genre, et en a fait appeler les auteurs, auxquels S. M. a adressé des paroles de bienveillance et d'encouragement. — Après cette visite, le Roi est revenu dans le grand salon. Un cercle de dames s'est formé autour du bureau disposé pour la distribution des médailles ; M. de Cailleux a donné lecture de l'état de distribution qui suit :

MÉDAILLES

Peintres d'histoire. — *Première classe :* MM. Caminade, De Bay (fils), Dubois (François), Larivière, Monvoisin, Orsel. — *Deuxième classe :* MM. Odier, Vauchelet.

Peintres de portraits. — *Première classe :* MM. Champmartin, Court, Dubufe. — *Deuxième classe :* MM. Bouchot, Goyet (E.), Lepaulle.

Peintres de genre, de paysages et de marine. — *Première classe :* MM. Brascassat, Court, Dagnan, Giroux (André), Gué, Jolivard, Lami (E.), Renoux, Robert de Sèvres, Roger, Scheffer (Henri). — *Deuxième classe :* MM. Aligny, Canella, Colin (A.), Clerget, Melling (Mme), Dauzats, Debacq, Decamps, Dehérein (Mme), Deligny, Empis (Mme), Alfred Johannot, Tony Johannot, de la Berge, Lepoittevin, Lessore, Lugardon, Malbranche, Mozin, Pagès (Mlle), Perrot, Pingret, Revest (Mlle), Richard (Th.), Robert (Aurèle), Sarrazin de Belmont (Mlle), Smargiassi, Tanneur, Guet.

Peintres de fleurs. — *Deuxième classe :* MM. Chazal, Jacobber, Riché (Mlle).

Peintres d'aquarelles. — *Première classe :* M. Champin. — *Deuxième classe :* MM. A. Chenavard, Fort (Siméon), Hubert, Jaime, Justin Ouvrier, Roberts.

Peintres sur émail et en miniature. — *Première classe :* M. Duchesne. — *Deuxième classe :* MM. Lequeutre, Delorme (J.).

Peintres sur porcelaine. — *Première classe :* M. Langlacé. — *Deuxième classe :* Ducluzeau (Mme), Roquesante (Mlle de).

Statuaires. — *Première classe :* MM. Dumont (fils), Duret, Gatteaux. — *Deuxième classe :* MM. Barye, Chaponnière, Dantan (jeune), Desprez, Jacquot, Moine, Molchneht, Ramus, Triqueti (de).

Graveurs au burin. — *Première classe :* MM. Garnier, Laugier, Leroux, Lemaître, Leisnier. — *Deuxième classe :* MM. Blanchart, Fauchery, Lefèvre, Prudhomme, Ransonnette.

Graveurs en médailles. — *Première classe :* MM. Depaulis, Domard. — *Deuxième classe :* M. Vatinelle.

Lithographie. — *Première classe :* MM. Aubry-Le Comte, Grevedon. — *Deuxième classe :* MM. Arnaut, Richebois, Hippolyte Garnier.

Architectes. — *Première classe :* MM. Caristie, Hittorff. — *Deuxième classe :* M. Zanth.

MENTIONS HONORABLES

Peintres : MM. Aubry, Beaume, Bellangé, Belloc, Biard, Bodinier, Bonnefond, Coignet (Jules), Decaisne, Destouches, Ducis, Louis Dupré, Duval le Camus,

Fleury Robert, Franquelin, Jacquand, Mme Jacotot, Isabey(Eugène), Mme Joubert, Mme Haudebourt, Laurent père, Maricot, Meuret, Millet, Mme de Mirbel, Regnier, Remond, Ricois, Rioult, Roqueplan, Rouillard, Mme Rouillard.

Statuaires : MM. Bougron, Desbœufs, Foyatier, Lemaire, Lemoyne.

Commandes de Peinture. Plafonds pour la décoration du Musée de la Marine : MM. Blondel, Vinchon, Paul Delaroche, Forestier.

Commandes d'objets de Sculpture. Statues pour la décoration de la Cour intérieure du Louvre : MM. Pradier, David, de Bay (père), Nanteuil, Roman, Cortot, Foyatier, Lemaire.

Bustes en marbre pour le Musée de Marine : MM. Dantan, Therasse, Ramus, Brion.

Acquisitions d'ouvrages de Peinture : MM. Alaux, Baccuet, Hippolyte Bellangé, J.-V. Bertin, Bodinier, Bourgeois fils, Brascassat, Mme Bruyère, Chenavard, Cibot, Léon Cogniet, Jules Coignet, Crignier, Dauzats, Decaisne, Decamps, Delacroix, Paul Delaroche, Delorme, Dubufe, Ducis, Siméon Fort, Garneray, Gassies, Granet, Granger, Gué, Th. Gudin, Hittorf, Hubert, Eugène Isabey, Jacquand, Alfred Johannot, La Berge, Labouère, Eug. Lami, Lancrenon, J.-M. Langlois, de Lansac, Larivière, Laurent père, Lepaulle, Lepoittevin, Lessore, Mauzaisse, Monvoisin, Mme Pagès, Perrot, Poterlet, Renoux-Ricgis, Léopold Robert, Roehn, Roqueplan, Scheffer aîné, Scheffer jeune, Schnetz, Smargiassi, Steuben, de Triquety, Horace Vernet, Fleury, Court, Barbot, Tanneur, Robert Aurèle, Deveria, Ricois, Lapito, Bonnefond.

Acquisitions d'objets de Sculpture : MM. Dumont, Duret, Flatters, Foyatier, Gayrard père, Lemaire, Lemoyne, Molchnecht, Pradier, Seurre jeune.

Les artistes qui ont obtenu ces médailles ont été successivement appelés, et sont venus recevoir leurs médailles des mains de Sa Majesté.

MM. Léopold Robert, peintre, Dupont, graveur, et Dupré, graveur en médailles, ont ensuite été appelés ; ils ont reçu la décoration de la Légion d'honneur des mains de Sa Majesté, aux acclamations générales de l'Assemblée.

Le Roi a ensuite pris la parole, et annoncé qu'animé constamment du désir de favoriser les arts, et de contribuer à soutenir la gloire de l'École française, il avait ordonné que dorénavant l'Exposition publique des objets d'art, au Musée, aurait lieu tous les ans.

A peine Sa Majesté avait prononcé ces paroles que les cris de *Vive le Roi !* se sont fait entendre dans toutes les parties de la salle. Le Roi s'est retiré au milieu des acclamations réitérées des artistes et de toute l'assemblée. »

Le Roi propose, Dieu dispose. On sait qu'il n'y eut point d'exposition en 1832. Le choléra, sans doute, ou les désordres publics y mirent ordre. Mais à partir de 1833, l'annualité des Salons s'établit et n'a plus été interrompue durant tout le règne.

CHAPITRE IV

COLLECTIONNEURS

C'est vraiment une rare espèce d'hommes, et d'une graine tout à fait supérieure, que celle des collectionneurs. Il n'en est guères que je n'aie connus parmi ceux qui ont été l'honneur de notre temps, et je puis dire que tous ont été des modèles de bonhomie, de courtoisie, de douceur, d'urbanité, de noblesse, d'élévation d'esprit, de générosité et de tranquillité d'âme, de dignité dans la vie. C'est pour eux bien plus que pour les artistes et le reste de la nation que, suivant le commun proverbe, les arts adoucissent les mœurs. J'en appelle à tous ceux qui ont eu le bonheur de fréquenter les braves gens qui s'appelaient MM. Lacaze, His de la Salle, de Baudicour, Robert Dumesnil, E. Gatteaux, J. Niel, Sauvageot, Mis Maison, André Pottier, Maurice Cottier, Mahérault, Valferdin, et leurs survivants Fréd. Reiset, Eud. Marcille, Jul. Gréau, A. Armand, de Goncourt; même les enragés de politique, comme Benjamin Fillon, quand on les rappelle sur le terrain des arts, se retrouvent tout à coup tendres, aimables, humains, impartiaux, désarmés de haine et d'envie.

Où et comment les ai-je rencontrés? un peu partout, chez eux au milieu de leurs trésors, à Paris, en province, dans les ventes publiques, dans les musées, dans les arrière-boutiques des marchands de tableaux, de dessins, de curiosités, dans les cabinets des conservateurs du Louvre, dans les jurys de nos expositions. Le propre des amateurs c'est leur furetage et leur vagabondage, et je ne sais quel instinct riant de confrérie qui les rapproche. C'est à qui ouvrira le plus galamment à un collègue, fût-ce au plus humble, son cabinet ou ses portefeuilles, et lui fera déguster, non sans vanité, mais toujours sincèrement, ses trouvailles et ses jouissances. Ils étaient rares encore au XVIIe siècle ; le XVIIIe siècle en a connu beaucoup, à la cour, à la ville, dans la finance et la magistrature, dans les ateliers d'artistes. Le XIXe siècle en aura compté un très grand nombre, et l'espèce s'en est, en quelque sorte, démocratisée. Mais j'ai peur qu'au XXe siècle cette heureuse classe sociale ne disparaisse entièrement, car au train dont vont les choses, toute œuvre d'art de quelque valeur et digne d'être recueillie par un honnête homme, se sera fondue dans les collections publiques, nationales ou municipales, et il ne restera trainant que les balayures. Et ainsi le public sera devenu

le seul amateur. Mais il est rare que le public ait la passion des belles choses. Or sans passion la collection n'existe pas ; la curiosité sera morte, le culte des belles choses aussi.

M. LOUIS LACAZE

Chaque jour, quand je traverse au Louvre la grande salle des séances royales, remplie magnifiquement de cette multitude de morceaux merveilleux qu'on appelle la collection Lacaze et offerte en don princier à la nation par cet amateur généreux, je me souviens de l'homme dont le petit portrait par lui-même est là, isolé sur un large panneau, regardant les conquêtes de sa vie heureuse et si abondante en trouvailles triomphantes. Ce portrait est ressemblant ; c'est bien là son agréable mine, son bon visage rond, son œil attentif, son mouvement de sourcils, sa bouche bienveillante et un moment close, mais qui grille de parler ; même l'excellent homme, il s'est un peu endimanché, pour un teneur de palette, contre son habitude. C'est bien lui, mais il n'est pas tout là. Il était encore mieux lui-même dans ces deux installations, de la rue Neuve-des-Mathurins et de la rue du Cherche-Midi, où tous ceux qui de notre temps ont aimé les tableaux, ont connu tour à tour sa collection, et vu cet homme affable, ce brillant et chaleureux causeur, au milieu de ses cadres accrochés ou empilés et qui étaient plus maîtres que lui de sa galerie ou de son appartement. On eût dit que ce passionné n'existât point par lui-même, mais par eux. Il avait mis en eux sa vanité personnelle et sa coquetterie, comme il y avait mis le noble emploi de sa richesse. Point de meuble dans son logement qui accaparât la place des toiles ; lui-même, pour ne pas distraire les yeux sans doute, était vêtu, nous nous en souvenons tous, avec une simplicité qui touchait à la négligence. Je crois bien que M. Dufaure, lui et moi, avons été les derniers à porter autour du cou l'épaisse et antique cravate noire. Il ne quittait en aucune saison sa longue redingote noire, et ses chapeaux hauts n'étaient jamais à la dernière mode. Mais à tout cela l'on ne songeait guères quand on rencontrait ce gracieux bienveillant, ce connaisseur enthousiaste de tous les beaux coloristes, ce parleur plein de feu, qui se plaisait à vous expliquer dans un langage ardent, fortement imagé, voire parfois un peu subtil, son admiration pour les maîtres à brillante ou chaude palette, et ceux-là avaient ses préférences. On a dit, et je le crois, tant l'un cherchait volontiers l'autre, que les jugements de Paul de Saint-Victor devaient beaucoup aux conversations impétueuses et pénétrantes et primesautières de M. Lacaze, ses jugements sur les maîtres anciens et aussi sur les modernes. Je

les ai rencontrés en effet plus d'une fois ensemble au Salon, et M. Lacaze était homme à goûter la belle coloration des pages de Saint-Victor. Celui-ci, de son côté, avec son penchant d'instinct vers les peintres éclatants et son horreur de la sécheresse, ne pouvait que gagner à consulter les yeux sains et francs, le discernement inné de M. Lacaze qui versait du même côté que lui. Saint-Victor, par lui-même, n'avait pas le goût impeccable, cela s'est trop vu aux quelques tableaux anciens qu'il avait acquis pour en décorer son propre logis. M. Lacaze qui, lui non plus, n'aimait pas les maîtres sans ragoût, ne se trompait jamais sur la qualité de ces maîtres-là, et sa galerie, en ce sens, n'a pas une note douteuse. On y trouve des morceaux de petite importance, mais la qualité y est toujours ; il n'y a jamais erreur de l'œil. Quel service il a rendu au Louvre, outre la magnificence de son legs, en offrant enfin à notre Musée national le moyen de montrer à l'Europe et au monde ce qu'a été notre école française à son époque de brillante propagande et de crédit universel, c'est-à-dire depuis Rigaud et Largillière jusqu'à Chardin et Fragonard! Le Louvre si riche en Poussin, en Lesueur, en Claude, était archi-pauvre par delà ; les pièces pour le grand procès du XVIIIe siècle nous manquaient. Nous n'avions qu'un Watteau pour représenter ce grand nom.

Il fallait aller chercher Lemoyne au plafond de Versailles, quand M. Lacaze avait chez lui le maître morceau d'*Hercule et Omphale*. Après nous avoir fortement ravitaillés en Champaigne, en Lenain, en Rigaud, en de Troy, il nous apportait, avec l'étonnant et capital *Gilles* de Watteau, toute une gerbe adorable des œuvres de cet enchanteur. Et ses Lancret, et ses Pater, et ses Nattier, ses Largillière, il a su les trouver d'une espèce si choisie, d'une palette si éclatante et d'une telle importance, qu'ils sont toute une révélation sur ce grand portraitiste et en font comme notre Van Dyck français. Ses Boucher à lui n'ont rien de fade, et ses esquisses sont tout esprit. Ses Chardin (je ne parle pas du merveilleux portrait de femme à la brochure, cette perle exquise qu'on a bien été obligé de retirer à ce nom, sans qu'on en sache plus sûrement l'auteur), ses Chardin sont-ils assez délicats, harmonieux et solides, ses têtes de Greuze assez grassement peintes, ses Fragonard assez libres et assez mousseux ? Car le goût de M. Lacaze était l'antipode du grossier. S'il adorait la nature et se régalait des vigoureux et des lumineux qui l'ont le plus énergiquement traduite, le *Pied-bot* de Ribera, les deux *Baigneuses* de Rembrandt, la *Bohémienne* de Hals, la *Marie de Médicis* de Rubens, l'*Infante* de Velasquez,et tous ces Teniers et Ostade et tous ces Flamands et Hollandais dont il raffolait, il lui fallait toujours ce fonds de poésie, de vie généreuse et de beauté qui luit dans toute vraie œuvre d'art. Les savants endormis n'étaient point son affaire. M. Reiset a dit de lui en termes heureux : « Cet amateur passionné pensait que Watteau se soutenait à côté de Rubens ; il trouvait que Velasquez s'accordait parfaitement avec Rembrandt ou avec Hals. »

Nul n'excellait comme lui à trouver la perle dans le fumier. On sait à quel prix modeste il acquit, dans une boutique borgne, le *Gilles* dont personne ne voulait; et je lui ai vu acheter, dans cette vente si confuse et si mêlée, après tout si intéressante, du général Despinoy, pour une méchante somme de six ou sept francs, un portrait d'homme du Tintoret, dont il avait su démêler le mérite au milieu de ce capharnaüm.

Les natures mortes de Chardin foisonnaient dans sa collection, et ce n'était pas sans cause : elles servaient à son enseignement privé. Je me souviens que quand, pour la première fois, je visitai, rue des Mathurins, ce grand bâtiment si heureusement posé dans un riant jardin, et où les tableaux de M. Lacaze s'empilaient déjà dans une galerie, où j'étais tout étonné de ne pas trouver une chaise, il entre-bâilla la porte d'un cabinet tout bourré, bondé de cadres, lui aussi, et dans un coin duquel se dressait un méchant lit, un lit d'étudiant; la couchette de l'homme qui, pour grossir le magot de ses tableaux, déjeunait d'un saucisson à l'ail et d'une tasse de café noir et dînait à 40 sous ; et au bout de la galerie il nous fit entrer un moment dans une manière de cuisine, où étaient posées l'une sur l'autre des toiles d'une certaine taille, représentant des sujets de nature morte. C'étaient ses passe-temps, c'étaient ses œuvres à lui, et elles n'étaient point trop maladroites, et il n'en tirait pas vanité, pour avoir, aux années de sa jeunesse, traversé l'atelier de Girodet.

A le voir suivant consciencieusement les expositions des ventes à l'Hôtel Drouot, on eût dit qu'il n'avait d'autres soucis que ceux des peintures ; mais point. Savez-vous où on le rencontrait aussi souvent ? aux cours du Collège de France et de la Sorbonne. Il les suivait assiduement; car cet homme, qui a trouvé l'honneur de son nom dans la passion du collectionneur, avait donné à la science et spécialement à la médecine, la première moitié de sa vie, et il l'avait donnée, lui riche, lui d'une famille très influente dans le monde politique, avec le même entrain, ennemi de toute aise et de tout luxe, avec la même foi, studieuse, agissante, obstinée, courageuse, qu'il en donnera plus tard l'autre moitié à la noble folie des arts. Qui donc racontait qu'en 1832, au plus fort du choléra, quand on cherchait à calmer la terreur publique, en essayant de prouver la non-contagion de l'horrible peste, lui, Louis Lacaze s'était couché dans le lit d'un mourant cholérique. Ce brave des braves était en tout point la simplicité même, très humain, très droit, très charitable et en même temps que son fameux legs au Louvre qui représentait des millions et des millions, il léguait des rentes considérables à l'Académie des sciences et à l'école de médecine pour combattre ces deux affreuses maladies, désolation des mères, la phtisie et la fièvre typhoïde. Mais la verve entière et le cœur chaleureux de sa jeunesse, il ne les avait pas moins gardés tout enflammés pour ce qui fut la glorieuse manie de son âge mûr.

Depuis l'exposition universelle de 1855, tant qu'il y a eu des amateurs appelés

par l'administration dans les jurys de nos Salons, M. Louis Lacaze a été de ceux-là. Il était le membre le plus exact de la section de peinture, et aussi le plus indulgent. Son bon cœur, pitoyable à tout effort des pauvres exposants, ne savait pas leur fermer la porte du Salon. Son indulgence était proverbiale parmi ses confrères, et vous trouverez dans les cartons du Louvre un portrait demi-charge, qu'y a glissé Tauzia et que ce brave Pils avait dessiné d'après M.Lacaze à l'aquarelle, durant l'une des séances du jury. Il était vu, debout, de trois quarts perdus, mais impossible de ne pas le reconnaître, avec sa longue redingote et ses sous-pieds, la main très haut levée. Cette main levée c'était le signe de l'admission, de l'éternelle admission. Ne pensant qu'aux misères et aux désespoirs, il jugeait qu'il y en avait toujours assez d'autres sans lui pour décourager les vrais impuissants. Il faut toujours revenir à la bonté pour louer le plus dignement les gens, et quand celui-ci vous abordait, la main ouverte, avec son bon sourire, et ses yeux demi-clignotants après avoir jeté bas son pince-nez, et entamait une causerie verveuse à laquelle il était toujours prêt sur telle belle acquisition pour le Louvre de son ami Reiset, on se sentait tout ragaillardi par cette pensée que rien ne vaut mieux, rien n'est plus sûr à admirer dans ce bas monde qu'un brave homme et qu'un beau tableau.

Et quelle belle mort ! on était à la veille de l'année maudite, dont les mauvais vents ne soufflaient pas encore. Il avait 70 ans, bien que, plein de verdeur, il ne les parût guères ; mais l'âge allait venir l'agacer dans son activité. Il avait fait son testament, et sûr de la sollicitude de ses vieux amis du Louvre, il savait que ses chers tableaux, empilés dans sa rue du Cherche-Midi sur dix rangs de profondeur, ne sortiraient de là que pour éclater-là bas, au plein cœur du Palais des palais, dans le plus bel ordre et la lumière la mieux ménagée que ceux qu'il comblait d'un tel don, s'appliqueraient de toute leur âme à chercher et trouver. Un jour, le 22 septembre 1869, un jour qu'il faisait les honneurs de ses merveilles à deux amateurs, en s'animant, selon sa nature, dans l'exaltation des œuvres et des maîtres qui avaient fait les délices de sa vie, « tout à coup, a raconté M. C. Gavard, tout à coup sa parole s'arrête ; il s'affaisse, tout est fini ».

M. DE MORNY

J'aurais voulu les voir auprès de lui ces Catons de notre République, qui l'ont à distance si rudement malmené; lui le plus séduisant par son abord et ses manières, le plus parfaitement poli, le plus élégant, le mieux élevé des gentilshommes de

son temps, il les eût pris du premier coup, ne plus ne moins que leurs devanciers, les républicains de l'Empire, par cette fascinante courtoisie, cette suprême distinction, cette riante et familière causerie rejetant loin de là toute hauteur, par lesquelles il s'attachait comme naturellement à vous charmer, et auxquelles rien ne résistait. J'en ai vu un exemple bien plaisant, quand il était président du jury de peinture, dans ses rapports avec Desjobert. Pendant les opérations du jury, vint à passer sur le chevalet un petit paysage normand de Desjobert qui obtint au vol parmi ses confrères un très vif succès. M. de Morny, qui était très attentif à ces sortes d'ovations spontanées, espérant y trouver l'occasion de grossir à bon marché sa galerie, d'œuvres d'artistes peu renommés encore, mais à qui l'avenir était promis, me chargea de demander à Desjobert de lui réserver ce tableau. Par malheur, la toile était vendue, mais le paysagiste proposait d'en peindre une autre qui ne serait pas de qualité moindre. Il se mit au chevalet, et ne tarda pas à porter l'œuvre nouvelle à M. de Morny. Mais celui-ci, qui n'était pas très sûr de son propre goût, et qui n'avait plus pour l'entraîner l'applaudissement de ses collègues du jury, ne se montrait point pleinement satisfait, et il fallut recommencer trois fois l'épreuve sur des tableautins différents ; bref, on ne fit pas affaire et la chose en resta là. Mais Morny, dans ces tâtonnements bien faits pour mettre hors de lui l'artiste le moins endurant, et l'un des plus garçons d'esprit que j'aie connus, et de l'esprit le plus mordant, l'avait si gracieusement câliné et embobiné, que Desjobert, républicain déclaré, et d'humeur et de famille, car il était neveu d'H. de Latouche, nous avouait naïvement, qu'il voudrait que quelque malchance arrivât à cet Empire dont Morny était le second personnage, pour avoir occasion de lui donner asile à lui en un coin de son atelier.

Ce que c'est que la noble contrainte de la bonne éducation : pendant que M. de Nieuwerkerke était à tout propos traité de haut par ce malappris de M. Fould, M. de Morny ne se fût jamais cru permis d'introduire dans l'Exposition aux heures réservées, cet autre gentilhomme d'ancienne cour, et de si grande mine, M. de Flahaut, auquel il touchait, disait-on, de si près, sans en demander autorisation expresse à M. de Nieuwerkerke.

Quant à sa présidence du jury, c'était pour lui un jeu auquel il semblait se plaire infiniment, et qu'il conduisait avec un entrain et une autorité leste et un peu cavalière, qui était bien près parfois d'indisposer ses confrères, auxquels il désignait trop les tableaux du bout de sa canne. Il les menait par moments avec la même légèreté qu'il eût mené ses préfets, et d'aucuns de loin en loin s'en laissaient voir mortifiés, mais il rattrapait cette vivacité instinctive par des gentillesses personnelles qui remettaient leurs relations en bon état ; et puis ce jury acquérait d'un tel président un crédit fort précieux aux artistes. C'est M. de Morny qui s'avisa, en 1859, d'organiser une loterie au profit des exposants, et

qui, deux ans durant, fut l'âme de cette loterie. Il mit gaillardement tous les préfets en branle et Dieu sait le zèle que son nom en tira; surtout la première année où l'entraînement fut extraordinaire et les bénéfices admirables, qui vinrent en aide à bien des talents méritoires et soulagèrent bien des gênes. Il s'était adjoint pour la conduite de cette loterie, M. Ad. Moreau, l'agent de change (1), très aimable homme et très actif et bien connu de tous nos grands peintres par sa galerie riche en chefs-d'œuvre contemporains, spécialement de Decamps, de Delacroix et de Troyon, qu'il faisait reproduire par les plus habiles lithographes; son fils après lui a conservé ce noble goût. L'excellent M. Moreau prit tellement à cœur le succès de la loterie que voyant, la seconde année, l'entreprise faiblir, blessé par je ne sais quelle plaisanterie saugrenue qui, par antiphrase, mettait en doute son ardeur, très agité et nerveux qu'il était de nature, il fut frappé du jour au lendemain d'une attaque qui l'emporta en l'autre monde, et les loteries du Salon disparurent avec lui.

Les tableaux acquis par M. de Morny sur le produit des billets étaient exposés dans l'une des salles du Palais des Champs-Élysées, et c'est là que j'ai entendu l'un des mots les plus cruels et les plus cyniques que j'aie ouïs de ma vie. Je venais de solliciter de M. de Morny sur les fonds restant de ces acquisitions, quelques centaines de francs pour un fort méchant petit tableau que nous appellions entre nous, « le Cheval à deux têtes »; il représentait dans un pâturage deux chevaux dont l'un appuyait sa tête sur l'encolure de l'autre. Il s'agissait par cet achat bien modique, de venir en aide à une détresse navrante : la femme et les deux petits garçons d'un pauvre peintre, nouvellement nommé professeur de dessin en Vendée, n'avaient pas le moyen de rejoindre leur chef de famille et enduraient la faim dans un cinquième étage sans feu. M. de Morny, qui avait souri devant le tableau, ne sourit point devant la misère, et se prêta, sans l'ombre d'hésitation, à l'achat de ce triste lot. Mais à trois pas de là se trouvait une grande dame, que l'on traînait dans un fauteuil roulant. Elle voulut savoir de quoi l'on avait ri tout d'abord. Je lui racontai de mon mieux l'histoire lamentable de ce pauvre ménage, des enfants piétinant en février dans une chambrette carrelée de la rue Taranne et se dégourdissant les doigts à la vapeur de leur maigre soupe. Tout d'un coup de sa voix la plus aigre, faisant honte à M. de Morny de sa complaisance, elle se tourna vers moi et me dit : « Pourquoi ces gens-là ont-ils des enfants? Les riches s'en passent bien. »

Quelle qu'ait été la réputation détestable faite inévitablement à M. de Morny par les rancunes de la politique et surtout par sa passion incurable des affaires, qu'il ne cachait pas assez et pour qui tout était prétexte, j'avouerai à ma honte

(1) Les autres membres de la commission étaient MM. le duc de Cambacérès, le marquis Maison, E. Schneider, vice-président de la Chambre, tous amateurs, de compétence bien constatée par l'importance de leurs collections particulières.

que je n'ai jamais eu qu'à me louer de son aménité courtoise et de son accueil familier en toutes les occasions, et elles furent fréquentes, — où le soin des Salons de 52 et de 53 et de l'Exposition universelle de 55, et les damnées loteries de 59 et 61, m'appelèrent soit en son pavillon de l'avenue des Champs-Élysées, soit au palais du Président de la Chambre, et je confesse m'être fort complu dans la très agréable fréquentation des tableaux de sa galerie. Les députés, de son temps, ne pesaient pas lourd au Palais-Bourbon, en balance d'une visite d'artiste ou d'amateur : et c'est Morny qui, étonné et charmé d'avoir, parmi ses représentants du peuple, un aussi brave peintre que le paysagiste Ch. Le Roux, bien que celui-ci ne fût plus à l'apogée de son talent, tint à honneur de lui faire aménager dans les combles du palais, un superbe atelier qu'eût envié Th. Rousseau son maître. Morny, en fin gourmet de la haute vie, s'était dit de bonne heure que la plus brillante enseigne de toute maison vraiment aristocratique de la vieille Europe était une collection de tableaux, et cette collection il avait voulu l'avoir, et, pour en réunir chez lui les plus précieux morceaux, il avait pris conseil des plus délicats collectionneurs ses amis, ou des experts les plus raffinés; c'est ainsi qu'il s'était adressé tantôt aux sûrs avis de M. Reiset, tantôt aux très habiles négociations des Stevens. Son goût le portant de préférence vers les merveilles des maîtres hollandais et vers nos plus gracieux Français, on vit entrer dans le salon et les cabinets de ce luxueux petit pavillon, que tout Paris appelait « la niche à Fidèle », les chefs-d'œuvre que l'on sait : le *Portrait du doreur* de Rembrandt, le *Portrait de femme* de Van der Helst, la *Visite à l'accouchée* de Metsu, le *Cavalier et la jeune femme jouant aux cartes près d'une fenêtre*, de P. de Hoogh, les *Moulins* d'Hobbema, l'*Allée de bouleaux* de Hackaert, et les Ruysdaël et les Wynants, et le très intéressant *Congrès de Münster* de Terburg ; Canaletti et Guardi, et l'*Infante* de Velasquez, et le *Rendez-vous de chasse*, et l'*Amour paisible* de Watteau, et la *Petite fille* de Chardin, et la *Pelotonneuse* de Greuze, et l'*Innocence* de Prudhon, jusqu'au *Singe peintre* de Decamps, et à la *Halte* et au *Jeune homme lisant* de Meissonier. Il alla jusqu'à vouloir posséder les *Demoiselles de village* de Courbet.

M. de Morny était si justement fier de ses tableaux, qu'il ne put se défendre, lors de sa fameuse ambassade à Saint-Pétersbourg, d'y emporter ses meilleurs pour en parer son installation de gala ; puis quand il fut président de la chambre, il lui fallut, dans le palais nouveau, une galerie spéciale pour les installer dignement en lumière merveilleusement ménagée, et ils étaient le suprême attrait de ces fêtes à spectacle où le maître faisait jouer ses vaudevilles, au milieu des plus gaies mascarades, avec l'Épine et Crémieux pour collaborateurs et officiers d'ordonnance. Cette galerie avait pris une telle importance dans le Palais de la Présidence, que les tableaux appartenant à M. de Morny une fois retirés, il fallut, en 1866, les remplacer d'urgence par une cinquantaine d'autres toiles, et non pas

des médiocres, que j'eus charge de choisir dans le trop plein du musée du Luxembourg; ce fut pour moi comme une petite succursale de ce musée et je dus en rédiger un catalogue de quelques pages. On se rappelle comment finit la collection célèbre de M. de Morny : sa vente inaugura pompeusement l'Hôtel des Commissaires-Priseurs, que l'on venait de construire rue Drouot, le même que nous fréquentons encore aujourd'hui, où tant de journées pleines d'émotions charmantes se sont passées pour nous, et où sont venus se disperser tant de cabinets aussi renommés que le sien.

MAURICE COTTIER

Le nom de Maurice Cottier sera inscrit un jour, et il l'est déjà, parmi ceux des bienfaiteurs du Louvre. Il a légué par testament à notre Musée national, en en laissant, cela va sans dire, la jouissance à sa chère femme, le plus important et le plus célèbre des tableaux de Decamps, la *Bataille des Cimbres*, et du même les *Murs de Rome;* l'admirable *Hamlet au fossoyeur* (Poor Yorick), de Delacroix, et aussi ses *Tigres,* et un portrait de femme de Versprünck. Mais dans le vaste salon-galerie de son hôtel de la rue de la Baume, je me souviens, en outre, d'autres excellents Decamps : le *Singe au miroir* et l'*Ane*, et le *Relais de chiens,* la *Mort de Valentin* de Delacroix, une tête d'apôtre d'Ingres, le *Roi de Thulé* de Scheffer, le *Rembrandt* de Gérôme, le *Polichinelle* de Meissonier, le portrait du vieux gardien du Louvre Fuzelier par David, les *Bords du Nil* de Marilhat, les *Vaches sous bois* de Troyon, et des meilleurs de Cabat et de Français.

Cette très belle collection de nos plus fameux modernes, mêlés de quelques morceaux choisis des maîtres rares de la Hollande, le fit appeler de bonne heure, dès 1866, par M. de Nieuwerkerke, dans les jurys de peinture de nos expositions; et c'est là que j'ai commencé à le connaître plus familièrement, et depuis lors il ne nous a plus quittés. Comme c'était une nature très droite, et de bonne volonté, et très conciliante, et très sympathique à ses confrères des Salons, je l'avais désigné, en 1874, pour la commission supérieure des Beaux-Arts, et il continua à faire partie du Conseil supérieur, où son bon sens savait très bien apprécier les difficultés administratives. Il avait encore un autre titre à entrer dans nos commissions : après la mort du pauvre Galichon, lui Cottier et son neveu Édouard André, et Hoschedé avaient acquis la propriété de la *Gazette des Beaux-Arts ;* puis ce dernier ayant cédé sa part d'actions, Cottier, et André

étaient restés les seuls maîtres de ce très important recueil, et ainsi Cottier, dans les hautes commissions ministérielles, représentait la presse d'art qui y devait occuper une place légitime. On ne pouvait attendre de ces deux possesseurs de la *Gazette*, un peu distraits par les élégances mondaines, la même préoccupation exclusive, minutieuse et passionnée, la foi profonde en son recueil qui avaient absorbé toutes les pensées et toute l'activité de Galichon et en avaient fait un incomparable directeur de revue. Mais cependant Cottier s'occupait avec habileté et attention de la direction de la *Gazette*, et je me le rappelle encore, au commencement de 1880, entrant à cheval dans la cour de mon affreuse maison de la rue de l'Éperon, bien étonnée d'une pareille visite, pour m'y demander de me charger du *Salon* de cette année-là ; et quand l'année suivante je lui eus indiqué Buisson pour le *Salon* de 1881, il engagea avec lui une correspondance instante et n'eut cesse qu'il n'eût amené de la Bastide d'Anjou à Paris cet ami qu'il avait connu au Conseil supérieur et dans les jurys, et qui devait écrire pour lui le plus remarquable *Salon* que la *Gazette* ait certainement jamais imprimé. Il sut d'ailleurs le remercier et lui faire galamment fête, en organisant à son intention l'une des plus gaies et des plus charmantes réunions d'amis dont j'aie gardé mémoire.

Cottier était un grand gentleman, de haute taille et de belle mine, au long nez rappelant ceux de la maison de Navarre, et dans les bals des Tuileries, il avait su briller sous le costume des Valois. Malgré le faux air grave et quasi mélancolique dont il masquait si bien son fond de jovialité juvénile, on n'eût guère songé à deviner dès l'abord l'austérité de ses origines protestantes et financières. Il s'était tourné de bonne heure vers le goût et une certaine pratique des arts, et avait poussé cette pratique quasi plus loin qu'un amateur ordinaire. Il peignait habilement le portrait, et dessinait adroitement la charge, témoin celle très juste de pied en cap, et profondément ressemblante, de Fromentin tenant la sonnette du jury et dont il m'avait donné un exemplaire. Là bas, à Tours, près duquel était son château de Cangé, et son fameux cru de Saint-Avertin, on n'organisait pas une exposition d'art ou de curiosité sans qu'il n'en fût le conseiller et le boute-en-train. Sa vie était assurément l'une des plus fortunées, et des plus brillantes, et des mieux ordonnées, et des plus enviables, et des plus dégagées de soucis que pût rêver un honnête homme ; mais le cœur de cet heureux homme était très tendre et l'habitude même du bonheur le rendait plus sensible aux atteintes ; il ne put résister aux coups cruels qui le frappèrent. Ce corps à larges épaules qui nous semblait si robuste, fut, en deux saisons, ébranlé à fond, et puis terrassé, vers la fin de 1881, à l'âge de cinquante-neuf ans, par l'incurable chagrin de deux enfants perdus.

Cependant le vrai portrait de Cottier ne veut pas que nous restions sur de si rudes souvenirs. Maurice Cottier, avec son air de bonne grâce tranquille,

était de cette petite troupe de gais rieurs sans malice, exquis conteurs de farces, dont Alfred Arago fut le chef et le parangon, et qui aimaient à se donner la réplique dans des dîners de joyeuse compagnie ; ayant fait un art, et un art admirable, de la charge à fou rire dont les peintres se régalent dans leurs ateliers; mais cette charge, elle était très savamment composée, polie, poussée à un point de drôlerie fantastique où Henry Monnier ne les eût pu dépasser. Il fallait entendre l'*Éloge du baron Dubouchon* et le *Montreur de bêtes* de Cottier, ou l'*Henri IV* de Ph. Rousseau ; et les jours où ces chefs-d'œuvre de balivernes se débitaient dans le cabinet d'Arago, elles étaient entrecoupées par des mots d'un sel et d'une folie inénarrables, de ses amis Falaize, Édouard Delessert et Mossellmann. Heureux ceux à ce moment qui avaient la rate solide !

Quel dommage que cet Alfred Arago n'ait jamais consenti à mettre sur le papier ces mille et mille calembredaines, plus abracadabrantes l'une que l'autre, qu'il a imaginées chaque matin de sa vie durant trente ans, et qui lui saillaient de l'esprit et qu'il accommodait et affinait au cours de ses promenades solitaires le long des vertes terrasses des Tuileries ou sous les galeries de la rue de Rivoli ! Elles ont fait au jour le jour la fortune des petits reporters du *Figaro*. Mais quel recueil inouï, quel prodigieux *ana*, bien autrement désopilant que tous ceux du XVII[e] et XVIII[e] siècle, il eût pu nous laisser en les écrivant lui-même, au lieu de les jeter par les fenêtres, dans notre mémoire à tous qui n'avons pas su les mieux garder. Il y avait là de quoi défrayer d'un rire sans fin toutes les générations de nos arrière-neveux durant deux siècles. Il est vrai que l'air aurait manqué à la chanson, et elle y aurait peut-être perdu la moitié de sa valeur.

J'ai là sous la main l'*Éloge du baron Dubouchon*, de Cottier, et bien que la gravité de *L'Artiste* en puisse être quelque peu compromise, je ne résiste pas à l'envie de transcrire ici ce morceau académique ; mais ce que je ne puis y ajouter, hélas ! c'est le ton, c'est la mimique, c'est la grimace flegmatique et transformée que savaient donner à leur débit ces comédiens consommés, tout en gardant au fond leur distinction d'origine.

Éloge du docteur Dubouchon prononcé à l'Académie de médecine en 1869

MESSIEURS,

L'Académie de médecine obéit à un usage que l'Antiquité nous a transmis, en venant consacrer à la mémoire d'un de ses membres un éloge public. Notre collègue regretté était né en 1774. C'était, Messieurs, le plus jeune d'entre

nous. La mort l'a moissonné ! Courbons la tête devant ses insondables arrêts et sachons dire avec le poète philosophe : *Levius fit patientiâ quidquid corrigere est nefas.*

Claude-Aristide-Jean-Marie-Prosper Dubouchon, docteur en médecine, professeur d'entomologie au Collège de France, officier de la Légion d'honneur, chevalier du dauphin de Portugal et de la grue d'or de Bavière, naquit à Pont-à-Mousson (Meurthe). Sa mère, femme d'un grand sens et chez laquelle la vertu n'excluait pas des qualités plus solides, voulut donner à son fils une éducation sérieuse et forte ; mais Claude, dédaignant les jeux habituels de son âge, ne trouvait de plaisir que dans l'étude. Que de fois nous l'avons entendu s'écrier à l'automne de sa vie : « Jours de mon enfance, que vous êtes loin de moi ! » Dès l'âge de sept ans il remportait un neuvième accessit dans un concours qui avait pour sujet : *De ritu molluscorum.* Plus tard, en 1793 (date pleine d'enseignements, Messieurs), alors que des hordes avinées parcouraient nos carrefours en demandant chaque jour des victimes nouvelles, notre jeune étudiant, insensible à ces inutiles désordres, s'occupait de ses travaux modestes. Il corrigeait, à cette époque, les épreuves du 11e volume d'un de ses ouvrages, son meilleur peut-être : *La monographie du hanneton bigame.* L'éloge d'un pareil livre n'est plus à faire,il est aujourd'hui dans toutes les mains. Cependant l'effervescence révolutionnaire ayant conduit un jour l'émeute jusque sous les fenêtres de notre laborieux ami, une balle vint à percer les carreaux de sa pauvre chambrette ; quitter sa table de travail, saisir un morceau de papier, l'ajuster au moyen de deux pains à cacheter sur l'orifice encore béant du dégât populaire, fut, pour Claude, l'affaire d'un moment. C'est ainsi qu'il savait effacer les traces de nos guerres civiles. Il retournait ensuite à ses livres. La fenêtre ainsi réparée (il demeurait au faubourg Antoine, comme on disait en ces temps troublés) resta en cet état jusqu'en 1839. Ah ! Messieurs, n'a-t-on pas le droit de dire que de pareils traits honorent autant ceux qui les admirent que ceux qui en sont l'objet ! Arrivé au comble des honneurs, Dubouchon aimait à raconter cet incident charmant de sa jeunesse ; il le faisait avec bonhomie et gaieté.

Cependant sous une main ferme et glorieuse, la France volait à des destinées nouvelles. Le premier consul qui savait juger les hommes, nommait Dubouchon chirurgien honoraire des hôpitaux de nos colonies. Pourquoi ne le dirions-nous pas ? Il sut rendre dans ce poste ingrat, quoique difficile, les services les plus signalés.

Mais nous sommes en 1811 ! L'impératrice Marie-Louise gît à Saint-Cloud sur un lit de douleur ; la science vient de se déclarer impuissante ! Qu'on amène Dubouchon, dit l'arbitre du monde : Dubouchon accourt, il pâlit..... il se trouve en face d'un des cas les plus rares de la science génératrice, un engorgement spontané du *caséas bilatéral !* Que se passa-t-il dans cette cham-

bre auguste ? Nul ne le sait. Soudain une porte s'ouvre ! L'Empereur tient élevé au-dessus de sa tête un jeune enfant dont personne jusqu'alors n'avait contemplé les traits. Messieurs, dit-il aux grands dignitaires qui encombraient avec anxiété le vestibule du palais, je vous présente le Roi de Rome. Puis se tournant vers notre ami : Baron Dubouchon, la France vous remercie !

Comblé de faveurs, le savant gravissait enfin les degrés de cette Académie, à peine âgé de soixante-dix-neuf ans. Qu'on me permette, Messieurs, un dernier trait de celui qui fut plus qu'un homme illustre, car il fut un homme de bien. Vers la fin de sa vie, il faisait chaque jour une promenade solitaire dans le jardin du Luxembourg. Un soir d'été, un jeune enfant jouant à quelques pas du grand bassin, sous les yeux de sa mère, l'appela et lui dit : — Mère, regarde donc cette oie, qu'elle est belle ! — Ce n'est point une oie, dit le savant avec bonté, en se retournant, cher enfant, c'est un cygne ! — Un signe de quoi ? reprit l'enfant. — Un cygne d'eau, appuya notre vénéré collègue. — Il va donc pleuvoir, maman? en conclut le jeune élève. Ah ! Messieurs, cette leçon d'histoire naturelle ne devait pas être perdue plus tard, ni pour la mère ni pour l'enfant.

J'avais besoin de ce souvenir riant avant d'accomplir la dernière partie de ma tâche.

Dubouchon qui avait su conserver jusqu'au bout sa chaire d'entomologie, se rendait le 20 décembre dernier au Collège de France. Mais hélas ! il y a, vous ne l'ignorez pas, une mode pour la science comme pour les arts futiles ; ce jour-là l'auditoire du cours était réduit à une seule personne. Dubouchon l'examine, c'est un vieillard qui, sans se soucier de l'enseignement qui tombera tout à l'heure de la chaire, ne semble préoccupé que de retirer du poële une pomme de terre qu'il vient d'y faire cuire sous la cendre. Ce fut un coup cruel ! Dubouchon rentra et s'éteignit dans les bras de Joséphine, sa bonne fidèle, dont le nom est désormais inséparable du sien ; il a quitté ce monde, serein comme toujours, et dans la plénitude de ses facultés. Il laisse dans le nôtre, un vide qui ne sera pas comblé, car c'est pour de tels hommes, Messieurs, que semble avoir été fait ce vers du poète antique : *Integritate seniliter ossa manent.*

M. DE LA SALLE

En 1851, mon petit appartement du quai Conti, et ma collectionnette de dessins qui tenait alors dans un léger portefeuille, étaient honorés d'une

visite qu'ils n'attendaient guère. C'était ce bon M. de la Salle qui, la politesse et la courtoisie même, venait de sa rue de Clichy, regarder, avec ses yeux complaisants, les quelques feuillets rapportés jadis par moi d'Aix en Provence, et que j'avais peu à peu grossis d'un certain nombre de croquis français, rencontrés dans les cartons des marchands du quai ou de la place du Carrousel. J'avais été conduit chez lui par M. Reiset, dans son joli petit pavillon, dès longtemps disparu, au bas de la rue de Clichy, alors que M. Reiset lui-même demeurait rue de la Chaussée-d'Antin, et M. Lacaze rue Neuve-des-Mathurins, tous ces gros amateurs étant comme groupés dans ce beau quartier, d'où les percements et démolitions les ont plus tard fort dispersés, à grand écart les uns des autres. — Depuis lors, je n'ai jamais désappris, à travers tous les tiraillements des expositions, le chemin des appartements divers que n'a cessé d'occuper dans les mêmes parages cet excellent homme dont l'aménité était si attirante, et chez lequel on éprouvait le besoin de se retremper, de loin en loin, au milieu des œuvres les plus délicatement choisies, réchauffées par la causerie la plus amoureuse des choses d'art, et par les sentiments les plus nobles; car cet amateur, auquel je n'ai vu d'égal comme discernement primesautier en matière de goût que son fidèle ami, M. Reiset, n'excluait de ses enthousiasmes rien de ce qui, en tout genre et en toute époque, était marqué du sceau de la beauté supérieure : bronzes antiques, terres cuites, marbres ou bronzes de la Renaissance, tableaux, dessins, dessins surtout, gravures anciennes et modernes, lithographies ; et tout cela rayonnait autour d'un petit médaillon qui était le portrait de sa mère.

Tauzia, au cours de l'un de ses voyages d'Italie, avait copié sur son calepin l'inscription suivante d'une pierre tumulaire, rencontrée par lui dans le cloitre de l'église Santa-Croce à Florence, la Santa-Croce des grands tombeaux italiens : « Ici repose Hélène de Montgeroult, comtesse de Charnage, née à Lyon le 2 mars 1764, décédée à Florence le 20 mai 1836. » Et au-dessous une lyre. — Cette Hélène de Montgeroult c'était la mère de M. His de la Salle. Gruyer, dans l'excellente notice sur M. de la Salle, lue par lui à l'Institut en 1881, s'est longuement occupé de cette belle Hélène de Nervo, célèbre dès sa première jeunesse par ses talents extraordinaires comme musicienne, mariée en premières noces au marquis de Montgeroult, trouvant place presque aussitôt (elle avait à peine dix-neuf ans), parmi les plus renommées virtuoses du salon de Mme Lebrun, — veuve en 92 de ce général de Montgeroult, mort prisonnier à Mantoue, — puis passant deux années en Angleterre à donner courageusement des concerts qui lui assurèrent le pain de l'avenir; — remariée en 94 à M. His, alors rédacteur du *Moniteur;* — devenue, en 95, mère de celui qui sera son fils unique (1) et adoré

(1) M. His de la Salle avait un frère, du même père, qu'on appelait M. His de Butenval, le comte de Butenval ; celui-ci avait suivi assez brillamment la carrière diplomatique. J'avais retrouvé M. de Butenval à Versailles, quand j'y demeurais moi-même, et il

et auquel elle léguera le nom et la terre de la Salle. Cette terre, achetée par elle, près de Senonges, en la même année 95, sur ses économies d'Angleterre, son fils se plaira pieusement toute sa vie à en surveiller lui-même les plantations; — puis elle se remariera, pour la troisième fois, aux premiers temps de la Restauration avec le comte de Charnage dont, on l'a vu, elle ne répudia pas le nom pour son monument funéraire. Le délicieux petit portrait que l'anglais Cosway dessina d'elle, — à Londres sans doute, — en sa pleine beauté, et que nous voyons aujourd'hui au Louvre, au milieu des merveilles léguées par son fils, donne l'idée de la femme la plus gracieuse, la plus élégante de formes, et la plus séduisante; de cette grâce qui fit l'attrait de Joséphine de Beauharnais, et dont le crayon de Prud'hon a exprimé le charme ondulant, délicat, mystérieux et alangui. Joignez à cela la science la plus consommée et la plus brillante de son art, un don éminent de composition, qui la firent choisir comme professeur dès l'origine du conservatoire de musique, et lui valurent l'amitié respectueuse et constante de Gretry, de Cherubini, de Méhul, de Gossec, de Sarrette, de Baillót, de Viotti, et de tout ce que l'école française d'alors comptait de grands artistes. Girodet aussi était de ses assidus, et, dès 1813, attirait dans son atelier le fils de Mme de Montgeroult, quand celui-ci comptait dix-huit ans à peine; mais le peintre avait sans doute remarqué dans ce grand jeune homme, inséparable de sa mère, un goût déjà sensible pour l'art qui devait passionner sa vie, et M. de la Salle, presque enfant, put voir chez Girodet quelques-uns de ces dessins de maîtres qu'il devait tant aimer, entre autres, chose fort étrange pour le temps, des dessins de Watteau.

En 1814, à 19 ans, M. de la Salle s'engage dans les gardes du corps de Louis XVIII qui vient d'entrer à Paris; après le 20 mars 1815, il suit son roi à Gand, et à peine rentré en France est décoré de la Légion d'honneur, le 15 juillet, « comme sous-lieutenant au 2e régiment de cuirassiers de la garde royale, passe lieutenant le 10 mai 1822, et se retire du service le 12 mai 1826, pour se consacrer entièrement à sa mère, dont la santé s'était gravement altérée. » Je prends plaisir à transcrire ici, d'après la notice de Gruyer, les états de service

m'avait montré, chez lui, outre quelques antiquités recueillies durant ses stations dans le Levant, et dont certaines furent offertes par lui, plus tard, au Louvre, tout un mobilier, curieux par ses formes très contournées et baroques, particulières au Portugal du XVIIIe siècle, qu'il avait rapporté de ce pays où il avait représenté la France. M. de Butenval était naturellement, comme ses confrères en diplomatie, pour lesquels le nom n'est pas sans importance, soucieux des origines de sa famille, et il me souvient qu'il m'avait interrogé, me sachant de Basse-Normandie, sur le nom patronymique d'His qui était celui de son frère et le sien; je lui avais rappelé que, dans les dernières années de la Restauration, un M. His était député de la ville d'Argentan. M. de Butenval s'en alla poursuivre son enquête dans ces parages, et je crois bien lui avoir ouï dire qu'il avait trouvé de ce côté des cousinages et le vrai filon de sa famille. N'était-il pas ministre plénipotentiaire dans les derniers temps de l'Empire?

de cet honnête homme qui ne prêta jamais dans sa vie qu'un serment politique, celui de 1814, et qui durant cette vie si simple, si droite, et d'une dignité si haute et si mâle, ne connut qu'un devoir, son dévouement absolu à sa mère, et après elle qu'un culte, celui des plus nobles arts, dont l'Italie lui avait révélé les plus hauts sommets, quand il y avait accompagné Mme de Montgeroult, à Padoue, à Pise, et à Florence où, je l'ai déjà dit, il devait laisser les restes de cette mère tant aimée, dans le Campo-Santo des Italiens les plus illustres.

Ils ont gardé jusqu'à la fin de leurs jours cette affabilité, cette aimable courtoisie, la distinction naturelle de gens bien élevés, le respect d'eux-mêmes et des autres, ces hommes de la Restauration qui fut l'âge d'or de l'urbanité française, aussi bien dans le monde de la bourgeoisie grandissante que dans celui de ses deux aristocraties. Ils sont restés reconnaissables à la convenance réservée de leurs attitudes et de leurs manières prévenantes et dignes, et on eût retrouvé jusqu'au bout, dans M. de la Salle, dans ce grand vieillard de haute et noble stature, l'homme du monde accompli, éduqué par une mère de bonne race, l'ancien officier de la garde royale. Certes il n'avait rien dans son visage aux traits arrondis, un peu gros et sensuels, — le très galant homme demeura toujours un homme fort galant, — rien qui rappelât la fine beauté de sa mère; mais il vous accueillait avec un si bon sourire, et une cordialité si avenante ! Il prenait tant de plaisir à vous raconter l'histoire de ses précieuses trouvailles, et s'exaltait si chaleureusement devant le génie des maîtres, dont il vous faisait toucher et pénétrer les chefs-d'œuvre ! Son goût à lui-même s'était formé et développé avec tant de bonne foi et dans des conditions si naturelles ! Quelles images pouvaient mieux tout d'abord attirer les yeux et tenter la bourse d'un jeune lieutenant de cuirassiers que les lithographies militaires de Charlet et d'Horace Vernet, et lui, chargé du service de la remonte à Caen, que les suites de chevaux du normand Gericault (1) ? Puis, par l'entraînement fatal, de ceux-là il passa aux autres, à tous ces charmants crayonneurs sur pierre qui ont fait de la lithographie l'art le plus vivant et le plus populaire en France de 1820 à 1840; et déjà les lithographies de Prud'hon, de Bonnington, d'Eugène Lami, d'Eugène Delacroix, de Decamps, plus tard de Raffet et de son dernier amour, Gavarni, l'ont dès longtemps jeté, de proche en proche, dans la familiarité des vraies estampes, des gravures savantes, des pointes les plus fines, des plus savants burins, depuis Mantegne et Marc-Antoine, depuis Albert Durer, Rembrandt, Van Dyck, jusqu'à J. Cousin, Pesne, Nanteuil, Claude, Drevet et Watteau. Rien de ce qui est pièce de maître, ou pièce habile de petit maître ne lui est indifférent; mais toujours il faut que

(1) Je ne saurais oublier le beau soir où, après un joyeux dîner de camarades, j'arrivais juste à point à l'Hôtel Bullion pour m'y faire adjuger l'œuvre lithographié de Gericault réuni en volume par son ami Charlet; et ce volume, à en juger à sa fatigue, avait été bien feuilleté par toute sa génération d'élèves.

l'art y soit, et la qualité de l'estampe. Il suit déjà les belles ventes, et déjà connaît la porte des bons marchands qui plus tard connaîtront si bien la sienne, car ils sauront qu'il paye largement les épreuves qui l'auront tenté. Entre temps, il ne peut se défendre d'acquérir ci ou là quelque peinture ancienne, voire de ces primitifs alors si peu appréciés et auxquels un très délicat pouvait seul se laisser prendre. Mais c'est le voyage d'Italie, où il accompagne sa mère dont la santé est irréparablement atteinte, c'est le voyage en Vénétie et en Toscane, de 1834 à 1836, qui va affermir, affiner encore et développer son instinct naturel qui se laissait aller jusques-là à sa fantaisie d'amateur élégant, et lui ouvrir l'esprit dorénavant aux jouissances supérieures. Quand, après les derniers devoirs rendus à sa mère, il revient de Florence, les yeux pleins des souvenirs ineffaçables de ces peintres, de ces sculpteurs jeunes, fiers, naïfs et superbes qu'il a adorés là-bas, il rapporte à Paris ses caisses pleines de bas-reliefs en bronze du Donatello et de ses élèves, de son délicieux marbre de Mino de Fiesole, la *Vierge à l'enfant*, et d'un choix sans nombre de figurines et de plaquettes d'orfèvres, et de plusieurs centaines de ces chefs-d'œuvre de médailleurs italiens dont son fidèle ami M. Armand a depuis lors écrit l'histoire.

C'était le temps où M. Reiset venait, lui aussi, de rentrer d'Italie, sous les mêmes ardentes impressions. Tous deux savaient par cœur les mêmes fresques d'Assise et de Padoue, du Campo-Santo de Pise, des Carmes, de Saint-Marc, et de Sainte-Marie Nouvelle de Florence, depuis le Giotto et Orcagna, et Masaccio, jusqu'au Lippi et au Ghirlandajo ; les mêmes sculptures de la chaire de Pise, d'Or-San-Michele, du Baptistere et de la chapelle de Saint-Laurent. Tous deux avaient étudié aux Offices, avec la même passion, la même collection des dessins formée par les Médicis ; et quand ils se joignent à Paris, ils sont désormais inséparables. Ils se retrouvent chaque jour aux mêmes ventes de l'Hôtel Bullion, et chez les mêmes marchands, les Defer, les Guichardot et les Blaisot de ce temps-là ; ils pourchassent fraternellement le même gibier, qui est désormais les dessins de maîtres. Tous deux les veulent de premier ordre; et comme leur goût est sûr et ferme, et leur esprit large et voyant le beau où qu'il soit, ils ne se renferment point étroitement dans une école, mais choisissent l'excellent dans toutes. Et parce qu'ils ne marchandent pas, les plus précieux morceaux et les plus rares des anciens amateurs viennent tout d'abord les trouver chez eux. Cependant il est un maître dont tous deux s'étaient épris d'une passion particulière : c'était le grand maître français, Nicolas Poussin. Il semble qu'ils aient eu à cœur d'accaparer, dans leurs deux collections, tout ce qu'a tracé sur des milliers de feuilles, compositions et paysages, depuis ses illustrations de l'*Adonis* du cavalier Marin jusqu'aux griffonis tremblants de sa vieillesse vénérée, la plume intarissable du peintre des Andelys. Ils les resèmeront plus tard sans compter parmi leurs visiteurs, mais, en attendant, ils se délectent de ses moindres cro-

quis, de ses études d'après les bas-reliefs antiques, de ses premières pensées tant de fois tournées et retournées pour ses tableaux, de ses lignes d'horizons, notées avec tant de grandeur en ses promenades dans la campagne romaine. Claude, aussi, les séduit et les charme et ils n'en laissent guère échapper une belle pièce. Et ainsi parallèlement, et sans jamais se faire la guerre, et toujours s'expurgeant pour arriver à la beauté parfaite, se forment ces deux cabinets de dessins, les plus choisis dans leur quintessence et les plus nobles qu'aura connus notre siècle.

J'ai dit, à propos de M. Reiset, comment les deux amis trouvèrent moyen, en 1846, de feuilleter ensemble, au Louvre, les volumes où M. de Cailleux avait réuni la fleur des dessins non exposés, et ce qu'ils rencontrèrent, à leur grande admiration, dans ces 33 volumes. J'ai dit comment, le lendemain du jour où M. Reiset est nommé conservateur de ces dessins, il dédie à M. de la Salle la description de ses propres portefeuilles entreprise sur le conseil de son ami. Quand M. Reiset en vient à composer, avec son art et sa conscience ordinaires, ses salles de dessins français, il s'aperçoit que dans la dernière de ces salles, les modernes de vraie importance lui manquent pour bien caractériser l'époque de si grande marque qui va de David à Ingres ; il n'a, pour combler ces lacunes, que des échantillons insuffisants. Il s'en va faire appel, j'allais dire au patriotisme de M. de la Salle, qui lui laisse emporter, au prix coûtant (avec lui, cela va sans dire), ce qu'il faut au Louvre de Gros, de Gérard, de Girodet, de Prud'hon et de Géricault. Quinze ans après, la générosité de M. de la Salle n'y peut tenir, et ses dons commencent. Parmi ses innombrables Poussin, il a groupé une série d'études pour les sept Sacrements ; il les donne au Louvre, vous les pouvez voir là-haut, près de la salle des Boîtes. Il donne son admirable bas-relief de Mino de Fiesole, et le conservateur, par parenthèse, tarda bien à l'en remercier. Plus tard encore il offrira au Louvre et y enverra ce qu'il a de meilleur en peintures modernes, de Prud'hon, de Géricault, de Léopold Robert, tout cela en attendant le grand legs qu'il prépare et dont il tient à se séparer de son vivant.

Le Louvre a bénéficié abondamment, depuis trente ans, d'une certaine disposition morale, que n'avaient pas connue nos pères et dont pourtant le germe était déjà déposé en eux, sans qu'ils s'en doutassent, par l'esprit même de la révolution, l'incertitude et l'émiettement des héritages, l'éparpillement de la famille, la maison patrimoniale de l'ancêtre incapable d'assurer désormais son abri aux souvenirs et reliques de deux générations, voire même un lendemain aux curiosités rassemblées, pour son ornement et sa richesse, par un fils épris d'art ou de littérature. Voilà qui devait amener fatalement la dispersion, à dates quasi prévues, de toutes les collections anciennes ou de celles formées en notre siècle ; et si les braves cœurs qui leur avaient consacré leur vie, leur ardeur de chaque jour, leur fortune, leur tout, ressentaient pour elles, une fois qu'elles avaient

pris corps, l'horreur du néant, la passion trop juste de la durée, la monomanie de la perpétuelle survivance, alors il cherchaient l'asile sacré, inviolable au caprice des temps et des révolutions, auquel ils pourraient confier après eux la garde de leur trésor. Et le Louvre, et les autres musées de Paris et de la province s'offraient naturellement, avec leur garantie de bons soins, de dignité et de pérennité. Ce n'est pas un petit honneur, ni qui doive chatouiller médiocrement un collectionneur passionnément amoureux des belles œuvres conquises par lui, que de les voir, dans ces grands dépôts nationaux, continuer et grossir les souvenirs de munificence de nos rois, y rivaliser avec les chefs-d'œuvre rassemblés par eux durant les trois derniers siècles, et profiter au développement du goût dans notre pays. Et pourtant ce n'est guère que depuis trente années qu'on a vu les legs et donations magnifiques se multiplier au Louvre ; jusques-là nos musées ne s'enrichissaient que par leurs achats dans les ventes célèbres. Il semblait que personne n'eût idée que l'État, cet État plus riche et plus puissant que les princes, pût devenir le légataire glorieux des amateurs soucieux de l'avenir de leurs collections, et qui ne laissant pas d'héritiers besoigneux, n'entendaient point qu'on dispersât au lendemain de leur mort, un ensemble de merveilles savamment et péniblement formé, un ensemble qui, de leur vivant, avait déjà illustré leur nom. — Et voilà que l'on dirait que l'exemple de l'un ait entraîné l'autre : après Sauvageot, Lacaze ; après M. Lacaze, M. de la Salle, M. Gatteaux et M. Duchatel, et Maurice Cottier, et M. Thiers, et M. Hauguet-Coutan, et M. Ph Lenoir et le baron Davillier, etc. Et qui jurerait que ce sentiment si profondément personnel et inné en tout collectionneur, de préserver à tout jamais les séries précieuses de ses galeries de toute dispersion navrante, n'a pas été pour quelque chose dans la donation royale que vient de faire à l'Institut de France Mgr le duc d'Aumale? Sauvageot, le bon et charmant Sauvageot a légué son inestimable réunion de curiosités du moyen âge et de la Renaissance, d'un choix si raffiné et si délicat, et qui valait des millions, quand lui-même avait mené, à côté de ces bijoux et pour en multiplier peu à peu les variétés, la vie la plus économe et la plus médiocre, dans cette mansarde si plaisante et si encombrée du faubourg Poissonnière, où l'on craignait de se mouvoir en un geste trop brusque. — Sauvageot avait légué là son bien et son âme, dans la pensée très nette que les catégories de ses chers bibelots n'iraient point à la salle des enchères se livrer aux écus de ces concurrents millionnaires qui lui avaient fait, en ses dernières années, les acquisitions si difficiles et les trouvailles si rares. — Il eût bien ri, à coup sûr, mais d'un rire mêlé de narquoiseries salées, s'il eût vu auprès des petites salles où s'empilaient à l'étroit, dans le Louvre, les délicieuses raretés qu'il avait tant caressées, la suite de splendides salons attribués, Dieu sait avec quelles exigences, aux vulgaires porcelaines et aux bourgeoises aquarelles entre lesquelles disparaissaient les quelques jolis bronzes, encore trop récurés, et

qu'avec tant de pompe et une infatuation si naïve, M. Thiers léguait à la patrie.

Dis-moi ce que tu laisses, je te dirai ce que tu as été. Certes le hasard des rencontres peut faire entrer chez un collectionneur bien des œuvres d'art qui n'ont quasi rien de commun avec son propre goût; quand vient l'heure de l'inventaire, elles apparaissent chez lui comme étrangères et ne sauraient, semble-t-il, lui avoir jamais appartenu. Mais après avoir, comme ministre de l'intérieur, puis, comme représentant du pouvoir suprême, gouverné les arts de son pays, ne laisser sa maison pleine que de copies à l'aquarelle ou en marbre reproduisant les œuvres acceptées par l'admiration banale, et n'ayant pas plus de valeur que d'honnêtes chromolithographies assez criardes, quelques gentils petits bronzes, et la plus ridicule série d'assiettes et de coquetiers de Sèvres ou de Saxe, et pousser sa vanité jusqu'à imposer ces misérables babioles au Louvre, comme reliques vénérées du plus glorieux des citoyens français, c'est du même coup donner la mesure de ce patriote et de ce connaisseur.

M. Thiers est le bourgeois — lui-même s'est donné ce titre — il en tirait gloire et même vanité. Le madré, en prétendant incarner en lui tous les bourgeois de France, tenait avant tout à s'en faire une armée, armée sans nombre, et souverainement ambitieuse, l'armée de tous les orgueils et de toutes les suffisances, et qui portait dans son bagage toutes les prétentions. Ambitions, orgueils, suffisances, M. Thiers se sentait de force à tout porter gaillardement en sa petite personne ; mais ce sont les prétentions qu'il a le mieux incarnées, et de ce côté il a été l'unique et parfaite image de cette bourgeoisie, dont il fut à bon titre l'idole et qui se mira en lui.

Si vous aviez à désigner un amateur d'un goût mince, petiot, chétif, et condamné d'avance à une éternelle étroitesse, vous diriez : c'est un collectionneur de Boissieu. — Eh bien ! ce fut là le début de M. Thiers en matière d'art; il collectionna les Boissieu. Il fit longtemps la fortune de ce retors Guichardot, qui, de celui de ses yeux que ne cachait pas un bandeau noir, voyait si clair dans le cœur de ses clients et savait si à point jusqu'où il pouvait abuser de leur manie. M. Thiers recueillit pieusement tous les états des moindres eaux-fortes de Boissieu; il adora dans toute sa sécheresse le génie pseudo-hollandais du froid, patient et minutieux petit maître de Lyon, lequel n'était pas fait, on l'avouera, pour lui ouvrir jamais l'esprit à la pénétration des grands maîtres. Exemple : M. Thiers n'avait qu'un dessin, soi-disant de Léonard; et ce dessin était de soixante ans postérieur au Vinci.

On a fait grand bruit, pour porter M. Thiers aux nues, des quelques lignes qu'il a consacrées dans son *Salon* de 1822 à la *Barque du Dante* de Delacroix. On en a fait un prophète extraordinaire, un devin quasi illuminé du plus audacieux génie de la peinture moderne, et partant un apôtre de cette peinture.

Cela semble quelque peu fabuleux, quand on songe que M. Thiers, dans tout le courant de sa vie de politique ou d'historien, a plutôt passé pour mystificateur que pour devin, et quand on se rappelle ses railleries sur l'avenir des chemins de fer; quand surtout on lit dans ce même *Salon* ses apologies fantastiques des peintres les plus poncifs de l'école académique d'alors. On n'a jamais réfléchi que M. Thiers était l'assidu le plus familier de l'atelier et des soirées du baron Gérard, et que celui-ci, en vrai artiste de grand goût et de grand sens, avait du premier coup pénétré les qualités singulières de l'œuvre magistrale du débutant, et n'avait pas caché son enthousiasme, et s'en était généreusement ouvert au jeune peintre lui-même. M. Thiers ne faisait donc point là œuvre d'audace personnelle ni téméraire ; il mettait en prose, à l'usage du *Constitutionnel*, les exclamations très motivées qu'il avait entendu sortir des lèvres du peintre le plus autorisé de France en ce moment, et l'étonnant eût été qu'il s'aventurât à contredire le jugement du baron Gérard.

Quant à sa manie si mesquine des copies, elle ne datait pas d'hier ; le 17 septembre 1834, M. Cavé, chef de la division des Beaux-Arts, adressait à M. Thiers, alors ministre de l'Intérieur, un rapport qui commençait par ces mots : « Par arrêté en date du 18 juin 1833, vous avez chargé un de nos peintres les plus distingués, M. Sigalon, de se rendre à Rome pour y exécuter les copies des peintures de la Chapelle Sixtine, des Prophètes et des Sybilles par Michel-Ange... » Va pour la collection de ces copies peintes à l'école des Beaux-Arts, à côté des moulages de la sculpture ; mais que nous font ces grandes miniatures du cabinet Thiers, moins intéressantes que des photographies, à deux pas du musée des dessins, à côté des premières pensées de la propre main de Léonard, de Michel-Ange et de Raphaël ? Ainsi, je le répète, ce ramasseur de banalités, cet amateur de prud'hommeries, cet esthéticien convaincu des choses à contre-goût, occupera à tout jamais, et, comme pour imposer aux générations à venir le culte du médiocre, les salles les plus princières du Louvre, celles que Lefuel avait préparées jadis pour la collection de l'administrateur du premier palais du monde; et le nouvel architecte les aura décorées splendidement à nouveau pour y étaler en plus éblouissante lumière toutes ces pauvretés où se complut la manie du petit homme. Et cela pendant que ce même Louvre, où la place est si rare, marchande à ces grands connaisseurs, à ces vrais éducateurs du goût public, à ces vrais bienfaiteurs désintéressés, qui furent M. de la Salle, M. Lacaze, M. Sauvageot, M. Gatteaux, M. Hauguet, la place à peine suffisante pour y ajuster à rangs pressés les merveilles dont ils ont enrichi, et enrichi tout de bon nos collections nationales ! Qu'il eût mieux fait pour son propre honneur, M. Thiers, me disait avec raison l'un de mes amis, de conserver à leur clou ou sur leur étagère, dans la place qu'il leur assigna de son vivant, en sa maison, ces innocentes amusettes de l'homme d'État ! Place Saint-Georges, c'eût été un

musée, le musée Thiers, ornement et richesse et but de pèlerinage de son quartier, le monument complet de sa personnalité et de sa gloire, si vraie gloire il a mérité. Chaque objet n'eût point été une œuvre d'art, mais pour ses séides une relique, tandis qu'au Louvre on ne le pèse et on ne le doit peser que comme amateur ; on raille et on raillera éternellement son faux goût, ses prétentions enfantines de connaisseur ; sa collection fait tache dans le palais à côté de celles des autres donateurs, et l'on ne songe qu'à en mesurer la valeur avec l'importance ridicule de la place qu'elle y usurpe. Bien en a pris aux tableaux de M. Lacaze, d'occuper, par première possession, la galerie des anciennes séances royales. M. Duchâtel a, Dieu merci, trouvé un retiro à la taille de ses cinq cadres de grande valeur. M. Gatteaux a dû se contenter, pour les dessins marqués de son timbre, de se mêler, dans les meubles tournants, aux autres études et croquis de maîtres provenant de l'ancienne collection. Pour M. de la Salle, dont le présent égalait, aux yeux des vrais connaisseurs, les donations les plus somptueuses qui aient été faites au Louvre, la direction de ce Louvre lui a mesuré trop chichement, dans deux étroits couloirs, une place peu digne de la reconnaissance nationale. « M. de la Salle, observe à bon droit Tauzia, n'imposa jamais de conditions en retour de ses libéralités multiples ; à l'exemple de son ami M. Lacaze, il donna simplement et généreusement, sans songer à réclamer quelque salle particulière dans le Louvre, ou même une plaque commémorative ; il ne voulait pas laisser soupçonner que la vanité eût la moindre influence sur ses déterminations. »

Le bon M. de la Salle, cet homme aimable entre tous, ses collections firent les délices de sa vie ; elles entourèrent sa vieillesse comme celle d'un sage, d'amis attentifs à le voir et à l'entendre, et qui n'étaient autres que des fervents de la même religion. Le dimanche, se rencontraient volontiers chez lui ses fidèles anciens et nouveaux : M. Reiset, M. Armand, M. Valton, M. de Triqueti, Tauzia, M. Marcille, M. Lecomte, l'agent de change, G. Duplessis, Clément des *Débats*, Gruyer, M. Dumesnil, etc, etc. Chacun savait qu'il allait trouver là enseignement pour ses yeux, régal pour son esprit, et quelques fussent les préoccupations spéciales de ses études, pour peu qu'elles eussent d'élévation, satisfaction à sa marotte. On causait du courant gaiement et sans bégueulerie, mais de l'art toujours avec respect. M. de la Salle, en toute matière d'art, était un gourmet, — cela se voyait rien qu'à la manière dont il vous présentait ses dessins, en passant avec friandise sa langue sur ses lèvres, — mais un gourmet de large appétit, qui sans cacher ses préférences pour l'art grec et la Renaissance, dégustait et savourait, sans système, ce que chaque école a vu produire de plus raffiné, n'excluant d'instinct que le médiocre. Tous ceux qui l'entouraient là savaient qu'ils ne venaient point chercher chez lui l'œuvre de goût vulgaire, la petite curiosite chère aux dénicheurs de broutilles. Pour les amateurs de l'ordre de M. Reiset

et de M. de la Salle, la broutille n'existe pas. Ils peuvent tout d'abord, je le veux bien, se passer d'études, étant doués de je ne sais quel tact inné qui repousse le laid et le commun; ce qu'ils ont en eux, c'est avant tout un don subtil des yeux, et, sans doute aussi, une mémoire à eux propre, qui les maintient constamment au diapason des œuvres de premier ordre. Faut-il ajouter que cette génération qui mettait une si haute gravité, un si touchant respect dans l'admiration et le savourement des belles choses ,y apportait encore de pleins loisirs et une patience persévérante, une application de toutes ses heures et de tout soi-même qui semblent manquer désormais à la classe des collectionneurs.

Léon Bonnat fut, dans les derniers temps, l'un des visiteurs préférés de M. de la Salle. Le vieil amateur s'était épris de l'homme et du peintre, et même il a légué au malheureux Bonnat cette passion éperdue pour les dessins, qui distrait si fort aujourd'hui le portraitiste de ses portraits et ne lui laisse plus d'autre pensée que celle de la conquête d'un Léonard ou d'un Michel-Ange. M. de la Salle ne se doutait guères qu'il inoculât ce virus en si bonne veine. — Que les amateurs de peintures, comme vous ou moi, qui trouvent leur plus doux passe-temps et le meilleur ronron de leur vie dans la contemplation des œuvres de l'art, recherchent avidement les études et les premières pensées des maîtres, rien d'étonnant à cela : nous ne faisons que pénétrer, dans sa plus familière intimité, le génie de ces maîtres, et il semble que tout collectionneur de peintures dût être doublé d'un collectionneur de dessins; mais ce qui me surprend, c'est que tout artiste créateur ne soit point obsédé de la curiosité de poursuivre dans les croquis de ses devanciers leurs procédés de conception et d'incubation, et de transformation de leurs pensées. Il faut croire que le génie créateur n'admet point de tels intermédiaires; il pond comme l'oiseau, pour se débarrasser de son œuf; et c'est peut-être, après tout, le meilleur moyen de demeurer original; en tout cas, il est certain que les artistes du temps jadis ne dédaignaient point autant que ceux d'aujourd'hui la jouissance de réunir dans leurs ateliers des dessins de maîtres; et, sans rappeler Raphaël échangeant un dessin avec Albert Durer qui en possédait maint autre de Martin Schon et de ses contemporains, sans rappeler Melzi recueillant pieusement les études de son maître Léonard, comme Timotée celles de Raphaël, on peut distinguer dans le bataillon des collectionneurs célèbres les noms de Vasari, de Rubens, de Sandrart, de Rembrandt, P. Lely, Th. Lawrence, Cosway, Benjamin West, et chez nous J. Stella, P. Mignard, Girardon, Boule, de Piles, Coypel, Boucher, Vanloo, Bouchardon, Chardin, Fabre, Wicar; le cabinet de Crozat avait été, par économie, celui de Watteau. Enfin au commencement de notre siècle, Girodet et le Baron Gros et le sculpteur Rutxhiel ne dédaignaient point de s'asseoir devant la table des commissaires priseurs; et je plains de tout cœur ceux de leurs confrères qui ne les ont pas imités.

Je voulus un jour savoir de Bonnat lui-même comment lui était venue à lui aussi

la charmante et noble manie; et voici ce qu'il me répondit (avril 1887) : « J'ai toujours adoré les dessins et passais autrefois mes dimanches au Louvre. Mais c'est M. de la Salle qui m'a fait comprendre qu'on pouvait en avoir à soi, chez soi, qu'on pouvait, quand on le voulait, toucher une feuille de papier sur laquelle la main de Michel-Ange s'était appuyée. — Vous savez quelle passion c'est devenu ! — M. de la Salle demeurait dans la même maison que moi, place de Vintimille. Il me gâtait beaucoup et me donna un dessin de Rembrandt. Plus tard il ajouta un Watteau, voilà le commencement. — J'ai été fou de joie quand j'ai eu à moi votre dessin de Michel-Ange, qui a été un de mes premiers achats. — L'histoire du portrait d'Erasme par Albert Durer est assez amusante. C'était à la vente Jean Gigoux et les Allemands épuisaient leur crédit sur des Durer moins importants. Ils étaient devant moi, et quand ils achetaient un dessin, ils disaient (en allemand) : un pour Berlin, deux pour Berlin, etc. Quand arriva le tour de l'Erasme, ils poussèrent jusqu'à 11,500 francs, et Féral qui avait mes instructions dit 12,000; mes Allemands qui étaient à bout firent signe qu'ils ne pouvaient aller plus loin; le commissaire adjugea, et alors je leur dis dans les oreilles : un pour Bayonne ! — Vous savez l'histoire des Fra Bartolommeo, qui me viennent (sauf le vôtre) de Lucques. Ils appartenaient aux comtes Ottolini, qui pendant trois ans se firent tirer l'oreille et me les cédèrent, enfin, à Paris, au moment où ils allaient les vendre au British Muséum. — Vous devez vous rappeler l'achat, à Perouse, du Raphaël de la comtesse Alfani. Je vais par hasard chez un marchand de bric-à-brac qui a vaguement entendu dire que la comtesse Alfani, qui demeure dans sa maison, veut se défaire d'un dessin de Raphaël. Après des pourparlers que je vous ai racontés, j'emportai le dessin. Les pourparlers sont amusants. — Quant au carton de l'école de Léonard extirpé à Bertini, je vous l'ai conté tout au long, l'autre jour. » — Et l'on jugera de l'importance qu'a acquise, en quelques années de recherches endiablées, de fringale jamais rassasiée, et de prodigalités ruineuses pour un autre qui n'aurait pas un si bon gagne-pain, la collection de dessins de Léon Bonnat, par la simple nomenclature suivante, ne représentant, pour chaque artiste, que des œuvres de qualité supérieure : « Quatre dessins de Léonard de Vinci; — un carton, sainte famille (école de Léonard); — un portrait de profil (même école); — cinq dessins de Michel-Ange, dont un croquis pour le jugement dernier; — six Raphaël; — quatre Titien; — trois Véronèse; — deux Botticelli; — trois Giovanni Bellini; — six Perugino : — quatre Mantegna; — trois Pisanello; — vingt-trois Pollajuolo, volés en 1748 à Florence; — vingt-cinq Bartolommeo (un livre); — huit miniatures italiennes du xve siècle; — un Lorenzo di Credi; — huit Parmesan; — Polidore, Jules Romain, etc, etc.; — vingt-quatre maîtres du xve — sept Durer, dont le portrait d'Erasme et le Saint-Jean de Munich; — un Holbein (portrait); — dix-neuf maîtres allemands et flamands du xve; — cinq Rubens; — sept Van

Dyck (dont trois portraits) ; — un Brauwer : — un A. Van de Velde ; — quatre Teniers ; — soixante-quinze Rembrandt ; — un Dow, etc, etc. ; — vingt-sept Poussin (collection H. de la Salle) ; — sept Claude ; — un Clodion ; — deux Louis David ; — vingt-deux Ingres (dont une aquarelle, quatre compositions, sept portraits) ; — sept Watteau ; — un Lancret ; — cinq Prud'hon ; — huit Gericault, etc., etc. » Joignez à cela, pour imiter M. de la Salle dans son goût de toutes les belles choses, « douze eaux fortes, dont une belle épreuve de la Pièce aux cent florins et les Trois arbres de Rembrandt ; deux portraits de Van Dyck ; le Bouvier de Claude ; — vingt-deux bronzes de Barye, très bonnes épreuves ; — trois esquisses de Rubens, une de Van Dyck, — une Suzanne de Rembrandt (collection His de la Salle). — une terre cuite de Benedetto da Maïano ; une terre cuite de Bouchardon. »

Dans ses dernières années, M. de la Salle était possédé du démon de la libéralité. Il semblait qu'il ne se fût donné, toute sa vie, le plaisir d'acquérir, que pour se préparer plus tard le plaisir de donner. Pour peu que l'on fréquente les collections publiques de Paris, il est difficile d'ignorer ce qu'il a distribué, au Louvre, de dessins, de peintures, de sculptures ; au Cabinet des Estampes, de pièces superbes ou rares ; à l'École des Beaux-Arts, autres dessins exquis des plus grands maîtres ; mais dès qu'il entrevoyait qu'un musée de province saurait apprécier les études ou croquis des artistes illustres, aussitôt, bravement, galamment, il ouvrait ses cartons et lui faisait son lot. C'est ainsi que de 1862 à 1865, Louis Boulanger, « le peintre » de V. Hugo, et qui ne gagnant plus son pain à Paris par son talent romantique un peu fatigué et démodé, s'était refugié à Dijon comme conservateur du musée, obtint plus d'une centaine de dessins pour la collection de sa ville adoptive. M. de la Salle ayant réservé pour le Louvre et l'école des Beaux-Arts ses morceaux d'élite des plus grandes époques, il ne faut point chercher à Dijon ni les primitifs, ni les plus fameux italiens de la Renaissance, mais avec les plus honorables de la seconde moitié du XVI[e] siècle, il avait volontiers rassemblé là les maîtres renommés du XVII[e], les Carraches et leur école et tout ce qui fait encore si grande figure dans l'Italie d'alors ; c'est tout un chapitre à part et très considérable dans l'histoire de l'art, et représenté par des pièces capitales. L'excellent homme savait que, depuis 1857, j'avais confié mes portefeuilles au musée d'Alençon, et que ces portefeuilles allaient toujours grossissant en nombre, sinon en qualité. Il voulut, lui aussi, contribuer à l'enrichissement de cet honnête petit musée de mon département ; il fit donc son lot généreux à Alençon. Les Français y abondaient de préférence ; Poussin et Watteau n'y manquaient point, non plus que ceux des maîtres du commencement de notre siècle qui avaient tout d'abord attiré son goût. Il en donna encore aux musées de Lyon, d'Orléans, de Rouen. — Et il ne négligeait point de fournir lui-même les notes rédigées avec le plus grand soin et l'érudition la plus com-

pétente sur les charmantes œuvres qu'il offrait ; c'en était le catalogue tout fait, et nul n'était capable de l'écrire plus sciemment. Comme tous les vrais amateurs, M. de la Salle avait appris, je le répète, non par les livres mais par les yeux, et c'est par là que son goût était sûr, profond et personnel, et sans les illusions superficielles du prétendu connaisseur éduqué par les renseignements d'autrui. Des livres, il en avait, — qui n'en a pas ? — il avait en bon état tous les utiles et les catalogues essentiels ; il en faut toujours pour s'assurer des dates et des généalogies d'écoles ; mais ce n'est pas eux qui vous diront si une œuvre d'art est tout de bon méritante ou méprisable. En dehors de ces inventaires partiels, inséparables de ces donations, je ne sache pas que M. de la Salle ait écrit une ligne sur l'art qu'il aimait tant, si ce n'est des notes au vol sur les marges de ses catalogues de voyage ; et Dieu sait pourtant le nombre des érudits et des écrivains de métier qu'il a éclairés des lumières pures et nettes de son goût et animés aux recherches par la verdeur de son entrain ; décidément il avait pris la bonne part.

Tauzia qui a donné les soins les plus pieux au catalogue et à l'arrangement des dessins légués par M. de la Salle, dans l'étroit espace à eux mesuré si chichement, a raconté comment le vieil amateur, se sentant près de sa fin, nous avait appelés M. Reiset, lui et moi, pour procéder au dernier examen de ses chers feuillets couverts d'études de maîtres et qu'il avait résolu, ne voulant après lui ni hésitation ni équivoque, de faire transporter de son vivant au palais des musées nationaux. Je n'ai guère souvenir dans ma vie de journées plus passionnément intéressantes et j'allais dire plus émues, que celles où, dans le cabinet de ce grand vieillard, usé par de continuelles souffrances, et qui repassait là dans une dernière revue, les merveilles dont la conquête avait rempli de jouissances quotidiennes sa longue carrière de chercheur impeccable, nous savourions, un à un, chacun des trois cents dessins qu'il destinait au Louvre ; il les passait de ses propres mains, l'un après l'autre, à M. Reiset, à son cher Fritz, comme il l'appelait de si vieille date, et M. Reiset nous les transmettait tour à tour. M. de la Salle s'arrêtant sur chacun, en savourait avec tendresse la beauté, nous en répétait l'histoire, en motivait l'incontestable attribution de concert avec M. Reiset, et puis tantôt Tauzia, tantôt moi, nous écrivions, sous la dictée des deux amis, la description du précieux dessin, ses provenances, ses dimensions. C'était l'enregistrement pour l'inventaire final. Ne voulant offrir au Louvre que des ouvrages dignes de ses collections souveraines, M. de la Salle hésitait parfois sur certaines études, sur certains croquis qu'il jugeait de moindre importance ; mais M. Reiset, Tauzia ou moi, nous demandions grâce pour celui qu'on aller écarter et qui n'était jamais, étant donné le goût supérieur de l'homme, dépourvu de haut intérêt, et M. de la Salle se laissait faire, et l'enregistreur allait son train. M. de la Salle prit la peine, tout à bout de forces qu'il

fût, de retranscrire lui-même de sa main ce long travail. Le 19 février 1878, les trois cents dessins étaient remis au Louvre. Tous les vrais curieux de l'Europe les avaient maniés chez lui pour peu que leur étude les y appelât, mais désormais ils sont à qui passe près de la salle des pastels, et il n'est plus si petit connaisseur d'art qui ne pût aujourd'hui vous les énumérer : Lorenzetti, Donatello, l'Angelico de Fiesole, le Pisanello, Filippino Lippi, Benozzo Gozzoli, Botticelli, Pollajuolo, Signorelli, Lorenzo di Credi, Ercole Grandi, Mantegna, Carpaccio, B. Montagna, Verrocchio, Léonard de Vinci, Francia, Fra Bartolommeo, Mar. Albertinelli, Raphaël et ses élèves, Jules Romain, Perino del Vaga et Polidore, Jacques et Jean Bellin, le Giorgion, Titien, Palme le Vieux, le Véronèse, Orsi da Novellara, le Corrège, le Sodoma, le Rosso, le Parmesan, le Primatice, Niccolo, Luca Penni, Domenico del Barbiere, le Berruguete, Louis et Annibal Carrache, le Dominiquin, etc., sont là représentés par des morceaux exquis. — Puis viennent les Allemands, Flamands et Hollandais : Martin Schongauer, Holbein, Albert Durer, Lucas de Leyde, Rubens, Van Dyck, Jordaens, Teniers, Brauwer, Rembrandt, A. Cuyp, Ostade, P. Potter, et toute la suite des délicieux petits paysagistes de Hollande; — et quand arrivent nos Français, ce n'est point seulement les illustres du XVI[e] au XVIII[e] siècle qui figurent là : Cousin, Et. Delaune, Nic. Poussin (vingt dessins tous admirables, tous capitaux par la provenance ou par le tableau qu'ils ont préparé ; comment lui en restait-il, après tant et tant qu'il avait déjà donnés, au Louvre et à l'École des Beaux-Arts, et à Dijon, et à Alençon, après tous ceux qu'il avait quotidiennement dispersés, avec tant de largesse et de bonne grâce, entre les mains de ses amis ?) — Et Claude Lorrain et Seb. Bourdon et cet étonnant groupe de femmes de Watteau, l'un des plus argentins qu'il ait jamais crayonnés de sa mine de plomb et de sa sanguine ; mais encore voilà que M. de la Salle comblait au Louvre la lacune toujours regrettable de nos modernes les plus populaires : Gericault, Charlet, Léopold Robert, Eug. Delacroix, Decamps, Marilhat, Pils, Raffet et Gavarni.— Il en voulait faire de même pour ses médailles et ses plaquettes et son Saint-Jean de Mino de Fiesole ; mais le temps lui manqua ; le mal acheva de détruire ce corps robuste, et deux mois après qu'il avait déposé ses chers dessins entre les mains de son ami M. Reiset, M. de la Salle mourait le 28 avril 1878.

Qui nous rendra, qui nous rendra ces bonnes heures que nous passions jadis auprès de M. de la Salle ? on allait vers lui, plein d'une tendre vénération pour l'homme, on sortait de chez lui plein de religion pour l'art. Bientôt, en dehors de ces galeries de musées, ouvertes à tous les passants, n'y aurait-il plus un bon coin où l'on puisse causer familièrement, entre amis, devant un bon tableau, un beau dessin, ou un beau bronze ? Hélas! ils se font rares, — ils ne l'étaient pas tant autrefois, — ces amateurs de qui l'on

puisse répéter ce que Tauzia a dit sobrement de celui-ci : « M. de la Salle a laissé le souvenir de l'un des hommes les plus courtois et les plus généreux de notre temps. Vivant tout à fait retiré du monde, et sans aucune ostentation, il ne connaissait pas de plus grand plaisir que de se voir entouré de quelques amis qui partageaient son enthousiasme pour les chefs d'œuvre des arts. Si son âge et la dignité de son caractère ont inspiré le respect, ses qualités affectueuses lui ont valu en retour de vives amitiés; peu d'hommes ont mérité d'être regrettés aussi sincèrement et aussi profondément que M. His de la Salle. »

LES AMATEURS D'ESTAMPES

ROBERT-DUMESNIL, PROSPER DE BAUDICOUR

L'amateur d'estampes est un curieux à part; il est de l'espèce des hommes de cabinet. Il y a dans cette douce passion d'estampes, quelque chose de la pacifique manie des joueurs de patience, tandis que l'amateur de tableaux est un militant debout, qui trotte et voyage de galeries en musées, de monuments en églises. Ces fureteurs de portefeuilles sont surtout des classificateurs; c'est un goût qui se satisfait assis sur un tabouret. Le groupe des grands amateurs en ce genre se fait et se fera de plus en plus rare, la gravure elle-même, c'est-à-dire l'art qui doit incessamment renouveler leurs jouissances, tendant à disparaître. Les ventes se multiplient encore ; mais la classe des collectionneurs et le but et le mode de leurs recherches n'ont plus rien de commun avec ceux d'antan. Les fameux de mon temps étaient mieux que des assembleurs d'images légères, aux procédés mignons et croustillants; c'étaient des savants et des lettrés, et qui prenaient fort au sérieux le travail de leur loupe.

Vous ne pouvez vous faire une idée, jeunes studieux, qui labourez aujourd'hui les quelques coins de lande demeurés indéfrichés dans l'histoire de l'école française, vous ne pouvez vous figurer en quel cercle étroit de livres nous étions enfermés, nous autres d'avant 48, pour y chercher nos guides, nos documents et nos modèles : aux éternels Félibien, de Piles et Dargenville, ajoutez le catalogue Paignon-Dijonval, la table du père Lelong, et le *Peintre graveur français* de M. Robert-Dumesnil; on savait vaguement que Nagler publiait en allemand un gros dictionnaire des artistes, qui distançait le dictionnaire des peintres de Siret. Quelques raffinés avaient même ouï parler de l'abbé de Marolles. Mais c'étaient

Paignon-Dijonval, le P. Lelong et M. Robert-Dumesnil qui, dans l'entresol du Louvre, en 1847, étaient feuilletés tout d'abord, dès que nous avions à nous occuper d'un maître grand ou petit de la peinture française. Jugez de ma vraie émotion juvénile et du chatouillement délicieux que je ressentis, quand à l'envoi du premier volume de mes *Peintres provinciaux* je reçus cette réponse de la petite plume fine et nette de M. Robert-Dumesnil : « Paris, ce 27 juin 1847. — Monsieur, — tout cadeau motive d'ordinaire une visite de remercîments, mais quand ce cadeau est de la nature du vôtre, il commande quelque chose de mieux. — Je viens donc vous demander la permission d'unir ma voix à celles qui se sont fait entendre autour de vous, pour vous féliciter de la noble tâche que la vocation des arts vous a imposée et dont vous vous êtes si heureusement acquitté par votre excellent volume. — Jeune comme vous l'êtes, monsieur, doué au plus haut degré du talent de l'observation, de la finesse des aperçus, de l'amour du travail, vous devez continuer votre mission et nous fournir de nouvelles preuves de ce qu'on remarque avec tant de satisfaction dans celui-ci. — Permettez-moi, à mon tour, de vous offrir quant à présent : 1° un dessin à la sanguine de Jean Daret (1) et une de ses eaux-fortes, de la suite des *Vertus*. — Depuis la mise au jour de mon premier volume, j'ai eu occasion de voir le sujet de thèse dont parle Heinecke; il porte effectivement la date de 1642, et un petit *Reniement de saint Pierre*, daté de 1639. — 2° Quelques fragments du livre des *Éléments de portraiture* de Jean de Saint-Igny, dont le privilège de 1630 le qualifie de peintre et *sculpteur*. — Mon opinion bien arrêtée est que les figures du texte et que les bustes finis et ceux au trait ou à peu près qui l'accompagnent, sont dus à la pointe pleine de goût et d'effet de *notre* compatriote, dont la qualité de *sculpteur* se révèle pour moi autant par les deux grisailles, que vous citez, que par le *repentir* qui se voit dans son joueur de cornemuse à la partie du manteau touchant le verre de clairet. — Je compte bien comprendre, dans mon huitième volume, auquel je mets la dernière main, le catalogue des œuvres gravées de ce maître, de Levieux et de Pader, vos trois enfants. Vous êtes pour moi tellement le père de celui-ci, que sans ce que vous en avez dit, je ne savais à qui attribuer une eau-forte signée ainsi : *HP.P.P.F*t *1648*. — 3° Et quelques fragments d'un livre d'après Valesio, par François Collignon, lorrain. — Ce sont autant de bribes ; je puis d'autant mieux m'en séparer que leurs doubles me restent. — Une observation, monsieur, et ce sera l'unique. Vous dites dans votre volume : *qui donc connaît Simon du Mans?* — Cette question vous a, pour un moment, fait tort dans mon esprit par la pensée où j'ai été que vous feigniez d'ignorer pour dédaigner. Mais le ton de candeur qui règne à chaque page de votre volume, que j'ai lu et très fort relu, et

(1) Ce dessin représentait la Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. Bien que son attribution fût ancienne et vînt certainement de Provence, j'ai toujours hésité à le croire de Jean Daret, le donnant plus volontiers à l'un de ses fils.

dont la dédicace m'a charmé, m'a bientôt fait revenir de mon erreur. — Le Simon en question, du nom de famille *Hayeneuve*, fut une espèce de phénomène dans les arts en France à l'époque de leur renovation. Voyez Geoffroy Tori (Champ Fleury, feuillets XIV. r° et XLI v°, édition de 1526) et Lacroix du Maine (Bibliothèque historique, in-f°. Paris, L'Angelier, 1584, p. 457). — Lisez ces auteurs, monsieur, en les comparant à votre ordinaire, et puis reprenez le cours de vos pérégrinations pour les pays du Maine et d'Anjou. Avec votre talent d'observation et vos relations sociales et artistiques, vous en rapporterez infailliblement une ample moisson de renseignements, touchant ce vieux maître, architecte et peintre, et peut-être aussi des données positives sur René Boivin, célèbre graveur au burin du temps du Primatice, qui se qualifiait d'*Andegavensis*. Après quoi, mettez de nouveau la main à la plume et charmez encore le monde artiste. — Recevez, monsieur, avec l'expression de ma vive reconnaissance, l'assurance de la haute estime avec laquelle je suis — votre très humble serviteur — *Robert-Dumesnil.* »

Je n'avais de ma vie rencontré l'auteur, très vénéré de nous tous, du *Peintre graveur français*, mais, fût-ce à distance, on s'entre-soutenait, on s'entr'encourageait chaudement alors dans ce petit monde de chercheurs, et même, comme on vient d'en juger, on allait de bon cœur par delà la mesure. Si dans les trop gracieuses civilités de M. Robert-Dumesnil je n'avais à voir que la politesse naturelle à sa génération, toutefois de pareils billets échauffaient singulièrement à la besogne, et nous excitaient fort à suivre les pistes déjà explorées par de tels aînés, et sur lesquelles eux-mêmes nous mettaient obligeamment le museau.

G. Duplessis a fait placer en tête du dernier volume du *Peintre graveur français*, achevé d'imprimer par ses soins, un petit portrait, fort ressemblant, de M. Robert-Dumesnil, gravé par M. Chabannes; on y voit sous ses lunettes un nez un peu lourd et épais qui était bien le sien, et auquel ne cédait en rien celui de M. Prosper de Baudicour, son confrère et continuateur; comme si le goût des estampes se manifestait extérieurement par les mêmes signes qu'un appétit sensuel et gourmand. C'est qu'en effet ç'a toujours été une passion un peu vorace et goulue que celle des estampes, et qui ne se rassasie point, comme celle des tableaux, par la conquête d'une centaine de toiles occupant toute une vie d'amateur. C'est par milliers et dizaines de milliers de pièces diverses, qu'ont procédé depuis l'abbé de Marolles et Paignon-Dijonval, ces gros collectionneurs d'estampes. Leur travail de butinage est incessant et infatigable, et leur faim jamais apaisée, et leur besoin d'acquérir et de comparer et d'entasser jamais épuisé. M. Robert-Dumesnil avait, par le cadre de sa publication, presque spécialisé sa manie. Il achetait pour mieux voir, manier et décrire; puis, après description, il faisait des ventes pour se procurer des moyens nouveaux d'acquérir d'autres pièces à même usage. Et dans ces ventes, dont les premières sont de date bien reculée, il se trouvait des

dessins et fort bien choisis de maîtres de toutes les écoles, car il est impossible à un honnête homme qui feuillette tant de cartons de repousser la tentation d'y ramasser un joli croquis du Parmesan ou de Watteau, que le pêle-mêle des marchands confondait dans des lots d'estampes; autrement, s'il eût tout conservé, M. Robert-Dumesnil eût fini par posséder des portefeuilles aussi innombrables que M. de Baudicour lui-même.

Qui nous rendra le bon temps, où tout le long, le long des quais, depuis le Pont-Royal en face duquel trônait le normand Leclerc, et le quai Voltaire, et le quai Malaquais avec Rapilly et les Danlos, tous normands d'origine, et les arcades de l'Institut aujourd'hui bouchées, et le long de la Monnaie, et tout le quai des Augustins jusqu'au père Leloutre, encore un normand, et les rues adjacentes des Saints-Pères, Bonaparte et de Seine avec Le Chevalier, normand, et rue Guénégaud avec Blaisot, s'étendaient à chaque pas et à des bons marchés fabuleux des étalages sans fin de marchands d'images et de dessins; et la place du Carrousel en était couverte avec ses baraquements alignés et Dauvin et Painel et Vignères, et la rue Saint-Thomas-du-Louvre avec Guichardot, et le quai de l'École avec le père Deflorenne, et tout le boulevard Beaumarchais et rue de Provence avec un autre Leclerc, et rue Sainte-Élisabeth avec Michel, et Montmartre, et place Pigalle, et jusqu'à la rue d'Assas et au boulevard Montparnasse, et sans parler des grandes salles de ventes publiques de l'hôtel Bullion et de la rue des Jeûneurs. Les ramasseurs de gravures ou de croquis de maîtres avaient beau jeu alors et ne savaient où donner de la tête. Pour dix sous on avait des raretés, pour cinq francs des chefs-d'œuvre; je ne parle pas des grandes ventes où les hauts prix se maintenaient, mais du petit marchand chez lequel il fallait se donner le plaisir et la peine de la battue. Encore une fois c'était le bon temps, et les Baudicour pouvaient former des collections, qui eussent été impossibles, quinze ans plus tard, même aux millionnaires.

M. de Baudicour, son nom m'était familier bien avant celui de M. Robert-Dumesnil. Du temps qu'à Aix en Provence je recueillais mes premières notes sur les artistes provinciaux, je ne pouvais interroger mon cher docteur Pons sur tel ou tel petit maître de la Provence ou du Comtat, sans qu'aussitôt il ne me répondît : M. Baudicour possède telle eau-forte de Daret, telle autre de Levieux, telle autre de Nic. Pinson, telle autre de Séb. Barras, telle autre des Parrocel, telle autre de Toro, telle autre de Sauvan; et le plus souvent il ajoutait : M. de Baudicour a parmi ses estampes un dessin de l'homme qui vous intéresse. M. de Baudicour avait fini par devenir à mes yeux le marquis de Carabas des collectionneurs : non seulement l'école provençale, mais toute l'école française, semblait-il, était chez lui; et cela était bien près du vrai, tout au moins pour les estampes d'après les artistes du pays.

Quand, revenu d'Aix à Paris, j'eus la bonne fortune d'être admis par lui à par-

courir ses portefeuilles (1), je me pris pour cette collection d'une sympathie particulière et toute personnelle. Ce que M. de Baudicour avec ses larges ressources, sa très sûre mémoire et son infatigable patience, avait tenté par les gravures d'après les maîtres français, moi pauvret je le poursuivais de mon côté et à ma manière et dans ma mesure par les dessins de ces mêmes maîtres : l'entreprise quasi folle d'une histoire de l'art français par les estampes ou les croquis des artistes ; et dans cette histoire, les petits y passaient comme les grands. Chacun de nous ne faisait là que reprendre, en allongeant peut-être les proportions, je veux dire la chronologie du cadre, et en les poussant à l'extrême, selon l'ordinaire des spécialistes, la pensée de la collection Paignon-Dijonval; mais cette pensée, il faut bien en convenir, était plutôt celle d'un curieux que d'un véritable amateur. L'amateur, le « vertueux » des anciens temps, le « virtuose » italien, choisit le beau et s'en délecte; il écarte le médiocre qui le gêne et l'offusque; et c'est là ce qui fait sa supériorité et sa noblesse; nous, les curieux, nous sommes, je crois, sensibles au beau, et quand il s'offre à nous, il nous charme et nous en jouissons tout comme d'autres; mais le *dada* d'histoire qui nous entraîne, nous fait trouver une jubilation extrême dans la cueillette d'une pièce d'ordre inférieur, si elle est rare, fût-elle de goût plus que douteux; un dessin d'Hilaire Pader, s'il s'en rencontrait, nous ferait, ô profanation! presque autant de plaisir à rapporter chez nous qu'un croquis du Poussin. C'est à coup sûr une aberration du goût et du jugement; mais voilà où nous conduit fatalement l'histoire, je veux dire la curiosité. Ce qui n'empêche, ô faiblesse humaine! que si, juste orgueil du titre d'amateur estimé à sa valeur et mis à part, j'avais à recommencer aujourd'hui la poursuite d'une collection, dans les mêmes conditions que jadis, devenues, je le répète, désormais impraticables par le renchérissement des moindres bouts de papier, c'est encore à toi que je me laisserais aller, mon pauvre et cher ramassis de feuillets sans prix et presque honteux, car tu m'as rendu cinq mille fois heureux, et M. de Baudicour aurait pu sans doute en dire autant et à meilleur droit que moi, car sa collection était d'autre importance que mon méchant fouillis de croquetons. — Plaise à Dieu que,

(1) « J'ai reçu, il y a quelques jours, m'écrivait d'Aix, le Dr Pons, le 20 juin 1847, une lettre de M. Prosper de Baudicour. Il me raconte qu'ayant mis la main sur votre volume, et le parcourant, il ne fut pas peu surpris d'y voir mentionner sa collection d'estampes des Maîtres français par une personne qu'il n'avait pas l'honneur de connaître et qui ne connaissait pas sa collection. Il s'empressa d'acquérir le volume : y trouvant mon nom et voyant que j'étais en relations avec l'auteur, il pensa que c'était d'après mes indications que ce dernier citait sa collection. M. de Baudicour finit en me demandant votre adresse; il me témoigne qu'il aurait grand plaisir à vous voir, et à vous montrer diverses pièces qui vous intéresseraient sans doute, entre autres une suite qu'il avait, gravée par Saint-Igny, et dont vous ne parlez pas, et le portrait de Letellier que vous avez en vain cherché à la Bibliothèque royale. En répondant à M. de Baudicour, j'ai commis une nouvelle erreur à l'égard de votre adresse... Vous pouvez réparer mon erreur vis-à-vis de M. de Baudicour, en allant le voir vous-même; il habite rue d'Enfer, nº 43... »

pour la gloire de l'école française, et pour la démonstration de l'infinie variété de ses talents, cet étonnant rassemblement de gravures, d'après les grands et petits maîtres, ne soit jamais éparpillé de nouveau aux quatre vents des enchères et s'en aille tomber en bloc dans l'un de nos dépôts publics : un tel monument est l'honneur d'un nom et d'une famille; et celle de M. de Baudicour, si estimable en tous points et si considérée dans la magistrature, est digne d'une pareille bonne fortune, et devra résister, tant qu'elle pourra, à la dispersion de l'œuvre de l'aïeul.

J'ai été, pendant bien des années, le voisin de M. Prosper de Baudicour. Le charmant hôtel bourgeois qu'il occupait avec toute sa famille, entre la cour donnant sur le boulevard Saint-Michel, nº 91, et le jardin magnifique où se déroulaient les processions de la Fête-Dieu, alors qu'elles débouchaient de l'église attenante de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, regardait l'école des Mines et le bâtiment relevant du Luxembourg et dans lequel j'étais logé en qualité de conservateur du musée. Je me sentais si porte à porte et si libre de fréquenter un si bon endroit, si profitable à mes menues recherches sur nos amis communs les peintres français, que, comme il arrive d'ordinaire, je remettais toujours au lendemain la visite aux portefeuilles de M. de Baudicour, et je me reproche aujourd'hui de n'en avoir pas usé avec plus d'indiscrétion. Autrefois quand j'habitais rue d'Angoulême-Saint-Honoré, ou quai Conti, ou même à Versailles, j'y mettais plus d'importunité et de suite, et c'est alors que je logeais là-bas, à l'autre bout du quartier des Champs-Élysées, que je lui menai les Goncourt, lesquels avaient désiré connaître sa collection, au point de vue, naturellement, de leur études sur le XVIIIᵉ siècle. Après quelques questions sur les dessins de Pierre Lélu qu'il savait possédés par le Louvre, et dont il s'occupait à propos de son premier volume du « Peintre-graveur français continué, ou catalogue raisonné des estampes gravées par les peintres et dessinateurs de l'école française nés dans le XVIIIᵉ siècle, ouvrage faisant suite au Peintre-graveur français de M. Robert-Dumesnil », l'excellent homme m'écrivait le 26 décembre 1857 : « ... Je serai heureux de recevoir MM. de Goncourt si vous voulez bien me les amener; et si mardi 29 leur convient ainsi qu'à vous, je serai à votre disposition toute la matinée, à partir de onze heures. Mais que ces messieurs ne s'attendent pas à voir chez moi de belles estampes du XVIIIᵉ siècle; vous savez que ce n'est pas mon époque de prédilection et je ne me suis attaché à avoir que ce qu'ont produit surtout les peintres graveurs en eaux-fortes ou les graveurs dessinateurs. Dans toutes les estampes qu'on appelle aujourd'hui du XVIIIᵉ siècle, en les faisant remonter à Watteau qui est du XVIIᵉ, je n'ai que des choses fort ordinaires. Enfin s'ils étendent leur prédilection jusqu'aux *eaux-fortes*, je leur en ferai voir qu'ils n'ont certainement jamais vues... » — Ce que c'est pourtant que de nous et du hasard et de l'entraînement des études. Non certes, M. de Baudicour n'avait pas de goût pour ce païen XVIIIᵉ siècle, et il n'a écrit qu'un livre, et voilà qu'il l'a consacré à l'art du XVIIIᵉ siècle. M. de Baudi-

cour, sans être janséniste, était un pur et austère chrétien, le plus grave fabricien et de la plus vénérable prestance que l'on pût voir assis au banc d'œuvre de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, même quand il avait auprès de lui M. Demante, le professeur de droit. Souvent, dans les derniers temps de sa vie (il mourut le 29 juillet 1872 dans sa quatre-vingt-cinquième année), je rencontrais le long de la grille de notre boulevard Saint-Michel, le bon grand vieillard un peu alourdi dans sa marche, mais qui s'intéressait toujours aux arts et au musée du Louvre; un peu sévère parfois sur ce qu'il y voyait faire, et sur les lacunes de nos collections françaises, car les tableaux le touchaient presque autant que les estampes, et il en avait quelques-uns chez lui, — un Lesueur, par parenthèse, — dans ses appartements de famille, tandis que ses portefeuilles d'estampes se pressaient au second étage de l'honnête maison. Et puis nous causions volontiers de l'ami que nous avions perdu, le docteur Pons, et des anciennes collections provençales du bon temps, et de cette pauvre ville d'Aix qui s'était bien vidée, bien vidée.

Et en effet, presque toutes ces collections d'Aix en Provence, qui avaient fait la joie de ma vingt-cinquième année, et qui remplissaient les vieux hôtels parlementaires et tous les honnêtes logis de la ville du roi René, étaient venues se vendre à Paris : les tableaux du petit père Clérian, ce vieillard causant et alerte, ami de Granet, qui fut le maître de son fils; M. Clérian était arrivé autrefois, je ne sais par quel détour, de Normandie à Aix, où il exerçait les fonctions de conservateur du musée et de directeur de l'école de dessin. C'est lui qui possédait le portrait superbe de la mère de Finsonius que j'ai pu acquérir à sa vente; — les tableaux de M. Porte, l'homme sourd et d'humeur un peu chagrine qui avait écrit un bon livre sur Aix ancien et moderne, outre quelques notices sur Daret et sur Fauchier et d'autres artistes locaux; je me rappelle chez lui un tableau pastoral, quelque peu fatigué, de la jeunesse du Poussin, et trois tableautins que j'achetai à sa vente : le *Repos en Égypte*, dernière toile de Daret, une petite esquisse du même, et une mignonne *Sainte Marguerite* ou *Sainte Marthe* de Michel Serre; — et les cabinets de peinture du chanoine Tanneron et du petit abbé Topin, qui visaient aux maîtres hollandais, et ce dernier en possédait de très fins; j'ai su depuis par Mundler, que le neveu de l'abbé Topin les avait cédés à un adroit limier de Paris; — et les tableaux du chevalier d'Agay, parmi lesquels je me souviens de beaux portraits de Fauchier, et les Finsonius et les Daret de Mme Ravanas; — et ce grand hôtel, sur le cours, tout bondé par M. de Bourguignon de Fabregoules, depuis l'escalier jusqu'au fond des appartements, de toiles de toute taille et de toute école, et dans le nombre me sont restés en mémoire un grand tableau de David et de petites esquisses de Van Dyck; il avait déjà cédé, à ce moment, à M. Ch. Giraud, son compatriote, l'ami de M. Thiers, et que nous devions voir à Paris doyen de la Faculté de droit et ministre, ses riches portefeuilles de dessins qui furent vendus plus tard, à l'hôtel Drouot, sous le couvert et l'estampille de

M. Flury-Hérard; — et la collection de tableaux et particulièrement de miniatures des deux frères, MM. de Lestang-Parade, dont l'aîné, qu'on appelait le chevalier Alexandre, avait été jadis un fort habile miniaturiste; celle-là encore est venue se vendre à Paris, où L. Bonnat a pu acquérir le précieux triptyque de Simone Martini. Je ne parle pas de ces collections de grandes familles, telles que les d'Albertas, qui ont dû rester accrochées aux murs de leurs hôtels; et parfois on nous entr'ouvrait dans d'autres vieux hôtels parlementaires, des chambrées pleines de tableaux, parmi lesquels certains admirables, — je me souviens d'un éblouissant portrait de Van Dyck, gravé jadis par Coussin, mais que les héritiers tenaient sous clef, et j'allais dire sous toiles d'araignées, assez pieusement respectueux pour les conserver, trop ignorants pour en jouir. Ajoutez que les églises d'Aix resplendissaient encore de centaines et centaines de peintures et de sculptures, accumulées depuis quatre siècles, par les comtes et le parlement et les gouverneurs de Provence, et que l'aristocratie provençale, toujours riche et toujours magnifique, avait incessamment grossies des conquêtes faites au passage des œuvres d'art, allant et venant d'Italie en France. En vérité cette ville d'Aix était, à la date de 1843-45 où je la connus et la fouillai de mon mieux, une ville bien intéressante, la plus grouillante d'ouvrages d'art, qui fût certainement dans notre pays. Tout le monde s'y montrait curieux de mettre en lumière tant de richesses, et M. Rouard, le savant bibliothécaire, et le vénérable M. Roux-Alpheran, qui racontait les *Rues d'Aix* (1), maison par maison, et mon ami M. de Jullienne, le

(1) Ces *Rues d'Aix*, pur chef-d'œuvre d'histoire locale, modèle heureusement suivi, depuis lors, par de bons citoyens de villes à glorieux passé, comme Abbeville, Versailles, etc., a été le produit des recherches et des notes accumulées durant une vie de quatre-vingt-deux ans, par l'un des hommes les plus profondément estimables qu'il m'ait été donné de rencontrer. M. Roux-Alpheran, dont le buste devrait décorer, s'il ne le décore, l'une des salles de l'hôtel de ville d'Aix, était, quand je le connus, en 1844, un petit vieillard tout rond, très poli, très bienveillant, très complaisant, l'urbanité même, très religieux, royaliste jusqu'aux moelles, et qui ne pardonna jamais à Louis-Philippe son usurpation, au point de ne l'avoir pas oubliée en 1848; car il avait horreur de la Révolution, sentant qu'elle avait donné le coup mortel et incurable à sa chère ville natale en tout ce que ses grandeurs passées pouvaient promettre à son avenir. Il incarnait en lui tous les souvenirs de cette ville depuis Sextius Calvinus et toutes les générations des comtes de Provence et des familles parlementaires, jusqu'aux moindres détails des temps révolutionnaires, et de l'Empire et de la Restauration et de la Royauté de 1830; et il a fait entrer tout cela dans ses deux gros volumes avec une méthode, une clarté, une minutie, une conscience scrupuleuse et nette, un fonds si naïf et si probe de passion civique, qu'on ne pouvait se défendre de révérer, comme un demeurant de races disparues, ce type de droiture et de vérité. J'avais été conduit chez lui par le besoin de voir en sa maison un *Saint Sébastien* de Finsonius et un superbe portrait de Rubens, peint par Van Dyck, et qui avait été offert par Rubens à son ami Peiresc; il m'avait montré une petite *Adoration des Mages*, qu'il vénérait comme une relique, parce qu'on la tenait dans toute la Provence pour une œuvre incontestable du roi René; cette relique donnée par le Bon Roi aux religieuses dominicaines de N.-D. de Nazareth, après avoir passé par les mains du savant P. Pouillard, puis du célèbre amateur de tableaux, d'antiques et de médailles, M. Sallier, puis de M. Porte, puis du chevalier de Lestang-Parade, avait été offerte par celui-ci au bon M. Roux-Alpheran. Peu après, quand, pour l'amour de

secrétaire de la Faculté de droit, et l'arrière-neveu de l'ami de Watteau, et qui, lui aussi, peignait et collectionnait. Recueillir des tableaux et en décorer ses murs était devenu, à l'heure dont je parle, un tel besoin de nature dans l'ancienne capitale de la Provence, que les plus petits bourgeois n'y savaient résister, et dans la maison, bien simple pourtant, où je logeais au bout du Cours, à droite, proche l'église des Carmélites, ma propriétaire, Mlle Therasse, fille d'un ancien entrepreneur de serrurerie, me montrait, non sans orgueil, dans son salonnet, un joli petit choix de cadres, parmi lesquels une agréable peinture d'Oudry, et consentait à me céder, pour un prix assez modeste, un portefeuille de dessins et d'estampes; — et quand trois mois après, j'emportais d'Aix ce portefeuille, j'emportais hélas! avec lui, comme un virus dévorant, le commencement de ma chère manie.

La « belle collection d'estampes anciennes, principalement des écoles italienne, française et hollandaise, livres à figures, lithographies, composant la

mon glorieux compatriote, je m'occupai de transcrire l'*Instruction de Malherbe à son fils,* c'est encore à M. Roux-Alpheran que j'avais dû m'adresser, car il en avait déjà publié les parties essentielles d'après la même copie de la bibliothèque Méjanes; et je ne manquai pas de lui en envoyer un exemplaire dès qu'elle eut été imprimée à Caen, en 1846, par les soins de mon cher Trébutien. J'avais conservé un tel respect pour le souvenir et les mérites de ce très digne et excellent homme, — lequel de son côté ne m'avait pas tout à fait oublié, car il avait consigné mon nom et mon séjour à Aix au bas de l'une de ses pages, — que je m'étais proposé d'écrire une courte étude sur ses travaux et aussi sur ceux de M. Estrangin d'Arles, et m'étais adressé pour obtenir de bons renseignements à mon ami M. J. de Seranon. Une visite que Lud. Lalanne fit à M. Roux-Alpheran en 1849, quand il vint explorer la bibliothèque Méjanes, fut une occasion pour le bon vieillard de m'envoyer un exemplaire de ses *Rues d'Aix*, et comme Seranon avait tardé à me faire parvenir le document désiré, M. Roux-Alpheran m'adressa lui-même la courte notice qui suit, « de laquelle, — m'écrivait en tremblant cet honnête homme, — je vous supplie de faire usage, s'il y a lieu, avec toute la modération possible, car l'amitié que vous voulez bien avoir pour moi pourrait grossir à vos yeux des éloges que je suis loin de mériter » :

« François-Ambroise-Thomas Roux-Alpheran, né à Aix, le 29 décembre 1776, était destiné par sa famille à la carrière du barreau dans laquelle il n'entra toutefois que vers 1802. Nommé secrétaire en chef de l'hôtel de ville d'Aix au mois de juin 1807, il en exerça les fonctions jusqu'à la fin de 1815. M. le marquis de L... (Il veut parler ici d'un de nos plus célèbres patrons à nous autres amateurs de dessins, le marquis de Lagoy, si connu par son admirable collection d'estampes et de dessins dont les plus beaux ont été gravés par lui d'une pointe pour le moins aussi libre, légère, sûre et savante, qu'eût pu le faire Caylus en ses meilleurs jours. M. de Lagoy était mort le 1er septembre 1829, et le bon M. Roux-Alpheran avait fait placer dans son propre cabinet une inscription très touchante *aux mânes de son bienfaiteur.*) M. le marquis de L..., membre de la Chambre des Députés, sollicita et obtint alors pour lui, *et à son insu,* la place de greffier en chef de la Cour royale d'Aix, dont il prit possession le 6 janvier 1816, et qu'il remplit jusqu'au 7 août 1830, jour auquel il s'en démit spontanément, ne prévoyant que trop un changement prochain de dynastie. En effet ce fut ce même jour, 7 août, que M. le duc d'Orléans, qui n'était encore reconnu à Aix qu'en qualité de lieutenant-général du Royaume, fut proclamé à Paris, comme Roi des Français sous les noms de Louis-Philippe. (Voyez les *Rues d'Aix*, tome II, pages 150, note 1re, — 294, 393, note 1re, — 414 et 415.) Depuis lors, M. Roux-Alpheran est rentré dans la vie privée, s'adonnant exclusivement à la littérature et particulièrement à l'étude de l'histoire de sa patrie. Il avait été, en 1808, l'un des membres fondateurs de l'Académie des sciences, agriculture,

collection de feu M. le docteur Pons, d'Aix » — je cite le titre du catalogue, — devait venir, elle aussi, comme tout cabinet précieux de la province, se disperser à Paris; et la vente s'en fit, par Clément, à l'hôtel Drouot, le 25 mars 1872 et les quatre jours suivants. Lui-même était mort dans sa ville, le 19 avril 1870, en sa cinquante-huitième année. — J'ai parlé ailleurs de M. Jules Renouvier de Montpellier, et de la gravité de ses études et de la délicatesse et probité, et sincérité provinciales de ses travaux. Le docteur Emile Pons était de la même espèce. L'un et l'autre se sont occupés d'estampes, l'un en historien, l'autre en collectionneur, et je ne sais si M. Pons, vivant écarté, et recueillant comme il pouvait, dans une ville éloignée de tous les bons endroits d'approvisionnement et de comparaison, et n'ayant rapports à distance qu'avec M. de Baudicour et avec Guichardot et avec Vignères pour les catalogues, ne portait pas en lui un goût plus vraiment sûr et délié que ces collectionneurs de Paris qui puisaient à

arts et belles-lettres d'Aix. Il a publié : 1° *Choix de Lettres inédites de Voltaire au marquis de Vauvenargues.* Aix, Pontier, août 1813, 16 pages in-8°, reproduites par MM. Bélin et Brière dans deux éditions que ces messieurs ont publiées des œuvres de Vauvenargues, où ont été insérés, sous le titre d'*Œuvres posthumes*, dix-huit *Dialogues*, plus de cent *Nouvelles Pensées*, environ trois cents *Paradoxes*, *Réflexions* ou *Maximes*, un grand nombre de *Nouveaux Caractères*, un *Éloge de Louis XV*, des réflexions sur *Montaigne*, *Newton*, *Fontenelle*, sur l'éloquence et la poésie, le tout inédit, et que M. Roux-Alpheran céda gratuitement à MM. Bélin et Brière, uniquement dans la vue d'en faire jouir le public; — 2°. *Recherches biographiques sur Malherbe, adressées à MM. les maires, adjoints et membres du conseil municipal de la ville de Caen.* Aix, Pontier, 1825, 28 pages in-8°. (*Bibliographie de la France*, année 1825, page 421.) — Ces recherches ont été considérablement augmentées par l'auteur dans une seconde édition qui fait partie du IVe volume des *Mémoires de l'Académie d'Aix* (pages 365 à 426), sous le titre de *Recherches biographiques sur Malherbe et sur sa famille.* Il en a été tiré séparément un certain nombre d'exemplaires. Aix, Nicot et Aubin, 1840, 64 pages in-8°, avec *quatre fac-similés* d'autant de signatures différentes de Malherbe, les deux premières desquelles sont écrites *Demalerbe* en un seul mot et sans *h*. Il faut joindre à cette seconde édition un appendice en 3 pages in-8°, Aix, 1841, chez les mêmes imprimeurs; — 3° un grand nombre d'articles sur la ville d'Aix, insérés dans le *Mémorial* de cette ville, des années 1838 et suivantes. La plupart de ces articles sont reproduits dans l'ouvrage suivant, et quelques-uns avaient été tirés séparément à un petit nombre d'exemplaires, tels que ceux intitulés : *Rue du Pont-Moreau.* — *Procession de Saint-Sébastien.* — *La Valette.* — *Rue Saint-Michel.* — *Notice sommaire des Évêques natifs d'Aix, nommés depuis le Concordat de 1801* (au nombre de *onze* jusqu'en 1832, depuis lesquels deux autres évêques natifs d'Aix furent encore nommés). — *Notice biographique sur feu M. l'abbé de Tuffet.* — *La tour d'Aygosi.* — *Le château du Diable*, etc., etc. — 4° *Les Rues d'Aix ou recherches historiques sur l'ancienne capitale de la Provence;* en deux forts volumes in-8°. Aix, Aubin, tome Ier, 1846, tome IIe, 1848, illustrés de lithographies, lettres ornées, fleurons, etc. » — La publication de ce livre étonnant, entreprise par Aubin avec tout le luxe qu'il méritait, remplit de joie les dernières années du bon vieillard. Il était sûr désormais que son monument, qu'il avait fait digne de la ville à laquelle il avait consacré sa vie, lui survivrait à lui-même et pourrait consoler dans les générations à venir l'orgueil légitime des derniers habitants d'une cité jadis glorieuse, et que déjà lui-même voyait avec douleur se diminuant et s'appauvrissant. M. Roux-Alpheran mourut plein de jours, j'ai dit, à quatre-vingt-deux ans, le 8 février 1858. Il avait encore sa bonne compagne; il était père, beau-père, aïeul et bisaïeul; c'était un patriarche et il en avait gardé l'âme juste et la foi.

pleine source. En tout cas, il était facile de juger, à entendre cet homme d'un commerce si affable et si poli, et d'une si grande étendue de savoir dans les choses d'art de sa préférence, que l'on avait affaire à une nature supérieure malgré sa modestie, et à un véritable amoureux des maîtres. Et puis, que vous dirai-je ? et n'en riez pas, le docteur Pons avait ce joli don, très plaisant à l'œil et à l'esprit, de manier agréablement les estampes de son cabinet, avec légèreté, et respect, et propreté, et délicatesse, et sentiment du bel ordre, cet ordre qui, selon le mot d'Oct. Feuillet dans *M. de Camors*, est « la beauté morale des choses », et décore de son rayon celui qui le pratique, — don qui me charmait tant dans la façon dont notre cher M. de La Salle tirait de ses portefeuilles et vous mettait entre les mains un beau dessin, une belle gravure, ou une belle lithographie. — Pauvre docteur Pons, il semblait pourtant que ce goût des estampes, qui réclame un exercice perpétuel et si fatiguant et si pénétrant des yeux, ne fût pas fait pour les siens. Dans sa jeunesse, il avait accompagné en Égypte la mission chargée de ramener en France l'obélisque de Louqsor, et il avait rapporté des bords du Nil le mal ordinaire à ces parages, c'est-à-dire une cruelle ophtalmie, que la réverbération des terrains sablonneux de Provence et leur poussière à mistral n'étaient pas faits pour guérir; aussi était-il condamné, depuis quinze ans, aux lunettes à verres foncés, et c'était là une condition fâcheuse et pénible pour bien jouir de sa manie; mais l'intelligence particulière aux vrais amateurs d'art était là qui suppléait à tout. Et ceci me rappelle la singulière bévue que j'ai entendu professer par des esprits bien distingués pourtant, je ne nommerai ici que Viollet-le-Duc, lequel prétendait que M. Reiset ne pouvait pas être un grand connaisseur de peintures parce qu'il avait besoin de lorgnon pour examiner les tableaux; comme si ce que j'appellerai l'œil du goût n'était pas tout en ces matières; et les plus presbytes, s'ils ne sont doués de cette merveilleuse lumière spéciale, sont souvent les plus aveugles. Je voudrais, par quelques extraits des lettres dont il m'honorait dans les trop courts loisirs que lui laissait sa clientèle de malades, donner idée de l'intérêt toujours éveillé que portait ce galant homme au passé des arts dans sa Provence et en même temps à nos publications à nous autres de Paris, qu'il enrichissait des documents tombés entre ses mains. Je ne parle pas de ses premières lettres, de 1846-47, toutes remplies des plus précieux renseignements qui firent la richesse de mon premier volume des *Peintres provinciaux;* on les y trouverait à toutes les pages. Mais les hommes dont je m'étais occupé ne lui suffisaient pas; il en voulait d'autres encore qui lui inspiraient plus d'estime : « Avez-vous emporté d'ici, — m'écrivait-il le 15 janvier 1847, — quelques détails sur Fauchier? avez-vous étudié ses œuvres? Je désirerais vivement que vous fissiez aussi cette biographie. Laurent Fauchier était un si habile portraitiste! En conscience, je ne sache pas de portraitiste français qui vaille mieux que lui, si même il en est un

seul qui vaille autant (ailleurs il me dit de Fauchier qu'il le considère comme le portraitiste français du xviie siècle le plus original). Si vous vous décidiez à écrire sa vie, dites-le moi; je pourrais vous envoyer sur son compte plusieurs renseignements sûrs; mais il faut, avant tout, que vous ayez conservé de ses plus beaux portraits un souvenir suffisant pour pouvoir en faire un convenable éloge et une exacte appréciation... » Le 20 juin 47, il y revient : «... Je croyais vous avoir communiqué dans le temps mes notes sur Fauchier, notre fameux portraitiste, il paraît que ces dernières ne se trouvaient pas dans ma lettre, car vous parlez de Fauchier comme étant né à Brignoles, et il était d'Aix. J'avais trouvé moi-même les dates de sa naissance et de sa mort dans les registres déposés au greffe de notre tribunal. Du reste vous aurez trouvé toutes les dates très précises dans le travail que M. Porte vient de publier sur ce peintre et dont il m'a dit vous avoir envoyé un exemplaire. S'il ne vous était pas parvenu, veuillez me le dire, nous vous enverrions un autre exemplaire. » — Et, bien qu'en généreux confrère qu'il était, il eût livré à M. Porte et à M. Roux-Alpheran ses trouvailles sur Fauchier, il ne pouvait renoncer à étudier de plus près son homme : « J'ai commencé à travailler à mon Fauchier, — m'écrivait-il le 8 novembre 1849, — et je songe aussi à réunir tous les matériaux qui me seront nécessaires pour ce que je pourrai appeler mon *Peintre-graveur provençal*, et à ce sujet j'aurai dans quelque temps recours à votre obligeance pour savoir ce que la bibliothèque possède en fait d'estampes d'après le sculpteur Bernard Toro, par Honoré Blanc, graveur qui travaillait à Aix dans les trente premières années du xviiie siècle; il a beaucoup fait d'après Toro, et la bibliothèque doit avoir quelques-uns de ses cahiers d'ornements d'après ce dernier maître. Cet Honoré Blanc est peu connu et mérite cependant de l'être. Il a fait, dans divers genres des choses admirables par l'élégance et l'esprit de la pointe. Il avait compris merveilleusement le faire léger et gracieux des sculptures de Toro. » — Pour Laurent Fauchier, M. Pons était dans le vrai. Ce que j'ai vu de lui dans cette ville d'Aix, où il était né et mourut si jeune, le 25 mars 1672, à peine âgé de 29 ans, pendant qu'il peignait Mme de Grignan, la fille de Mme de Sévigné, est d'un superbe pinceau de maître, dont la touche grasse et libre n'a d'égale à ce moment, dans l'école parisienne, que celle de Claude Lefebvre, avec une coloration plus chaude, et une allure dans ses portraits plus fière et plus vivante; le grand Puget était dans le vrai quand il mettait son fils à pareille école. — Quant au *Peintre-graveur provençal*, on voit par le catalogue du cabinet de M. Pons, combien il était solidement armé pour une telle besogne. Il a certes des épreuves de choix des vrais maîtres supérieurs de tous les pays; mais dès qu'il s'agit de Seb. Barras, on rencontre chez lui cinq pièces non décrites par M. Robert-Dumesnil, — deux paysages de Constantin, non décrits par M. de Baudicour, — de très belles épreuves d'H. Coussin, des Crozier, des

Sauv an, des Cundier, de Dandré-Bardon, de Verdussen, de Balechou, de Boyer-d'Aguilles, de Bounieu, de Fragonard; — « la tête de saint Jean-Baptiste sur un bassin », pièce non décrite de Daret; — naturellement de Fauchier un portrait d'inconnu; — des pièces de MM. de Forbin, de Fontanieu, de Gaillard; de M. Reinaud, du chevalier de Valori; l'œuvre de Gibelin en soixante-huit pièces, dont vingt-deux non décrites par M. de Baudicour, — la *Sainte Famille* de R. Levieux, — le *Christ mort étendu par terre sur son linceul*, de Nicolas Pinson, que M. Robert-Dumesnil avait indiqué dans son catalogue sans l'avoir vu; — trois pièces non décrites de Nic. Prévost; — des états non décrits de Subleyras et de Seb. Bourdon, — tout ce qu'il a trouvé de gravé d'après les inventions de Toro; — sans parler des eaux-fortes de M. de Lagoy, dont il a là sous la main, les épreuves à discrétion. — On sent que le descripteur est tout prêt, et que d'Aix il peut remonter jusqu'à Montpellier, voire jusqu'à Lyon. — Mais les terribles malades étaient là qui ne lui laissaient ni paix ni trève, « le harcelant du matin au soir », et à peine avait-il le temps, pour se maintenir en haleine, de feuilleter les livres dont il apprenait de loin la publication et qu'il nous priait de lui envoyer : la *Notice de quelques copies trompeuses d'estampes anciennes, traduite de Bartsch avec addition* par Ch. Le Blanc, et le catalogue de *Strange* du même Le Blanc, le supplément au P. Lelong de Sol. Lieutaud, et les eaux-fortes de Grandville pour les *Fables de Lavalette*, et l'*Abecedario* de Mariette, et les catalogues de L. de Laborde et de Villot; et il n'était pas moins « friand des eaux-fortes de nos maitres contemporains », les Meissonier et les Daubigny.

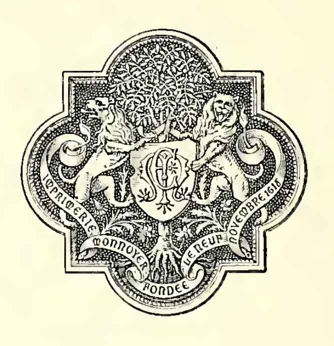
Le pauvre homme avait soif de tout, et n'avait même pas le loisir de prendre ces « quinze jours de congé », après lesquels il soupirait d'année en année. Et puis, et puis, il y avait bien aussi ces heures d'inévitable découragement pour qui travaille en province : « Vous me reprochez, — m'écrivait-il le 20 septembre 1853, — d'avoir laissé là mon travail sur les graveurs provençaux. Je me le reproche aussi à moi-même; mais que voulez-vous? d'une part, j'ai peu d'instants disponibles, et d'autre part, je ne trouve rien autour de moi, qui m'encourage et me stimule à pareille besogne; je suis seul amateur ici, et la solitude refroidit grandement. Peut-être si je vais à Paris, sentirai-je renaître en moi une ardeur nouvelle pour suivre les traces des Robert-Dumesnil et des Leblanc. » — En 1861, je le revis dans sa ville. Il m'y attendait pour me montrer les restes de la collection du marquis de Lagoy que la famille se proposait de mettre en vente et sur la valeur approximative de laquelle elle désirait être fixée. Hélas! je ne trouvai plus là que des morceaux de valeur bien secondaire : tout ce qui était chef-d'œuvre était parti. Encore quelques menues jolies pièces, un dessin de Gros entre autres, et quelques bouts de crayons plutôt du XVII[e] que du XVI[e] siècle, avec des compositions du peintre arlesien Réatu, et surtout de grands coquins de dessins représentant des vues de Tivoli, Frascati, etc., auxquels la

marquise de Lagoy attachait une grande importance, et qui lui auraient valu dans une vente de cruelles désillusions. La famille par bonheur renonça à cette vente, dont je lui avais signalé le triste sort possible, et en juin 62, on ne livra aux enchères publiques « que les objets composant la succession du fils aîné, objets consistant en armes, armures, ivoires, émaux, etc. » — Il y vint pourtant, à la fin de 1862, dans ce Paris où ce modeste curieux, qui voyait si juste, avait tant à voir pour remporter là-bas pâture suffisante de souvenirs. Il connut chez moi Mantz et Montaiglon, et quelques mois après, en janvier 63, il me parlait encore en termes charmants de ces deux bonnes connaissances. Depuis longtemps d'ailleurs il était en relation avec Montaiglon, car, pour l'amour des *Archives de l'art français,* il lui avait envoyé, en 1860, deux précieux travaux : l'un emprunté aux papiers de M. Porte, sur le peintre de marines attaché par Colbert au port de Toulon, J.-B. de la Rose ; l'autre puisé dans son propre fonds de notes et traitant de son sculpteur et ornemaniste favori, Bernard Toro. — Puissent les collectionneurs d'estampes de Paris se conserver un goût aussi libre, un zèle aussi généreux, et un champ d'études aussi large que notre pauvre cher docteur Pons, l'amateur d'Aix en Provence.

TABLE

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



LE MANS (Sarthe)

L'ARTISTE

REVUE DE PARIS

HISTOIRE DE L'ART CONTEMPORAIN

(58e ANNÉE)

Paraissant tous les mois en un volume in-8° accompagné de gravures et d'eaux-fortes

44, Quai des Orfèvres — Paris

PRIX DE LA SOUSCRIPTION A *L'ARTISTE* :

Paris........................ Un an, 50 francs.

Afin de mettre les prix d'abonnement à *L'Artiste*, pour les Départements et l'Étranger, en harmonie avec les tarifs postaux actuels, ces prix sont ainsi réduits à partir du mois de janvier 1888 :

Départements............... Un an, 52 francs.
Étranger (union postale)..... Un an, 55 francs.

PRIX DE LA LIVRAISON : 5 FRANCS

Il est tiré un très petit nombre d'exemplaires sur papier de Hollande de Van Gelder au lys, ornés d'une double suite des gravures : 1° avant la lettre, sur papier de Chine; 2° avec la lettre sur papier de Hollande. Le prix d'abonnement à cette édition est de 100 FRANCS PAR AN; pour les Départements et l'Etranger, le port en sus.

LE MANS — IMPRIMERIE EDMOND MONNOYER

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

CINQUIÈME PARTIE



PARIS

AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

—

1889

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

CINQUIÈME PARTIE

Extrait de L'ARTISTE — Année 1889

PH. DE CHENNEVIÈRES

SOUVENIRS

D'UN

DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

CINQUIÈME PARTIE



PARIS

AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

44, QUAI DES ORFÈVRES, 44

—

1889



SOUVENIRS D'UN DIRECTEUR

DES BEAUX-ARTS

CHAPITRE PREMIER

M. LE COMTE DE CLARAC (1)



ÊME après avoir rendu ici à la mémoire de M. le baron Taylor les honneurs que je lui devais, en une notice (2), dont peut-être, chers confrères, vous ne m'avez pas encore pardonné les longueurs, il m'a paru qu'il me restait un autre devoir pieux à accomplir auprès de vous, et que ma conscience ne serait pleinement apaisée que le jour où j'aurais loué, selon ses mérites, devant votre Académie, celui qui, avant M. Taylor, a occupé dans cette enceinte le siège dont vous avez bien voulu ne pas me juger indigne. Cette succession, Messieurs, me rend le souvenir de M. le comte de Clarac particulièrement respectable, et tant que son éloge n'aura pas été prononcé devant vous, il me semblera que, mauvais héritier, je laisse sans sépulture les ossements blanchis d'un aïeul.

Elle est d'assez fraîche date la résolution votée par vous, sur la proposition de notre regretté confrère M. Lefuel, et qui oblige chacun de vos nouveaux élus à

(1) Cette notice a été lue par M. le marquis de Chennevières à l'Académie des Beaux-Arts, dans la séance du 19 novembre 1887.

(2) Voir *L'Artiste*, 1885, II, 245.

raconter la vie et les travaux de son prédécesseur. Elle ne remonte pas au delà du 13 novembre 1867, et l'obligation, est-il dit expressément, ne devait pas avoir d'effet rétroactif. Avant cela, le secrétaire perpétuel de votre compagnie n'était tenu qu'à des devoirs bien restreints envers chacun des membres décédés. Encore savait-il s'en affranchir quand bon lui semblait, et c'est pourquoi, sans doute, le jour de l'enterrement de M. de Clarac, M. Raoul-Rochette ne trouva rien à dire sur la fosse entr'ouverte. Ce fut — chose triste en vérité — un membre de l'Académie des sciences, M. le vicomte Héricart de Thury, qui, lié de vieille amitié avec M. de Clarac, rappela brièvement devant sa tombe les traits principaux de sa vie agitée et bien remplie, et se chargea de lui rendre les suprêmes et nécessaires honneurs.

Nous pouvons avouer ici, entre nous, que M. Raoul-Rochette, jouissant d'une très légitime autorité sur son terrain d'archéologue, ne passait pas pour être, dans la république des érudits, un confrère des plus commodes, ni un polémiste des plus endurants. Vous me pardonnerez, Messieurs, de toucher, sans toute la révérence voulue, à la mémoire de l'un de vos anciens secrétaires perpétuels, vous souvenant qu'en Égypte les rois eux-mêmes étaient soumis, après leur mort, au jugement public. Celui qui exerce obligatoirement sur nous tous, à tour de rôle, le droit et les fonctions de juge, ne trouverait pas lui-même équitable d'échapper à toute réclamation posthume. Et, Dieu merci, nous pouvons traiter aujourd'hui ce point délicat avec d'autant plus d'aise et de liberté, que jamais notre compagnie n'a possédé un secrétaire perpétuel d'esprit plus calme, plus équilibré, plus ouvert à toute noble indulgence, plus désintéressé de toute querelle de coterie et d'école, plus impartial, en un mot, ni aussi plus ferme dans la vérité que notre cher vicomte Delaborde.

Mais demander à votre secrétaire perpétuel de revenir de vingt ans en arrière pour raconter un passé déjà lointain, quand il peut à peine suffire au présent et à son travail minutieux de chaque semaine, et aussi, hélas! à préparer l'éloge de confrères qu'arrache du milieu de nous la mort toujours impatiente, semble-t-il, d'appauvrir notre pays, ne serait-ce pas trop exiger des forces d'un homme de tant de bonne volonté ?

Messieurs, n'y aurait-il pas là une pieuse tâche à remplir pour ceux d'entre nous qui ont connu jadis l'un de ces négligés de votre Académie, s'ils ont quelque loisir à consacrer à l'étude toujours profitable des œuvres qui avaient créé à vos anciens confrères les titres légitimant vos choix? Je vous rappellerai une fois encore que les honoraires amateurs de l'ancienne Académie royale se prêtaient volontiers à de pareils travaux; et je ne doute point, pour ma part, que les membres libres de votre compagnie ne fussent heureux de contribuer, de loin en loin, par quelque notice, à compléter la galerie des portraits de ceux qui ont illustré votre maison.

Une mauvaise fortune singulière semble s'être attachée à ce qui pouvait servir la renommée de M. de Clarac. Même ces nécropoles banales qu'on appelle les biographies universelles, et où les plus médiocres et les plus inutiles, ceux dont la mémoire est le plus contestable, trouvent leur chapelle étiquetée, n'ont pas su tout d'abord et comme de parti pris, réserver la plus modeste case au souvenir de l'homme qui éleva un monument grandiose à la sculpture universelle. A peine au lendemain de sa mort, dans le *Moniteur* du 30 janvier 1847, un bout d'éloge funèbre, reproduit en tête du catalogue de ses livres et antiquités. Et ne dirait-on pas que la fatalité s'en est mêlée, quand on observe que le buste destiné, dans le palais de l'Institut, à conserver à ses confrères l'image du comte de Clarac, l'amoureux passionné de la belle sculpture antique et moderne, est certainement l'un des plus déplorables morceaux de marbre que nous devions à la générosité de l'administration des beaux-arts ? Mais aussi quel mauvais génie l'a poussé à vouer les études et les labeurs de sa longue vie à la glorification de celui des arts que d'aucuns estiment le plus difficile, le plus sévère, le plus noble en son abstraction, mais que le gros de la foule, à cause même de sa froide sévérité, ne considère que d'un œil distrait et ne pénètre qu'avec effort ? Il faut bien l'avouer, la popularité s'attache malaisément aux œuvres et aux noms de nos anciens statuaires. Tant qu'il s'agit des contemporains, que nous voyons vivant et travaillant au milieu de leurs confrères des autres arts, l'indifférence est plus difficile et il ne nous coûte pas de mesurer les mérites et l'intelligence de ces tailleurs de marbre avec ceux des manieurs de pinceaux ; même il arrive que l'équité publique se rend compte de la supériorité que peut avoir temporairement un art sur l'autre dans le courant général de l'école. Mais il est trop vrai que, dans la faveur et la mémoire des masses, la part entre les peintres et les sculpteurs sera toujours inégale, et cela se voit assez dans nos bibliothèques, où un volume à peine est consacré à la gloire de nos sculpteurs, quand dix autres plus pompeux énumèrent et décrivent et reproduisent par la gravure les œuvres de peintres fort secondaires. La plume brillante et chaleureuse de notre regretté confrère Charles Blanc a pu intéresser un nombre immense de lecteurs à l'histoire des peintres de toutes les écoles, et nous savons tous que son appétit d'étude était aussi largement ouvert à toutes les manifestations de l'art ; il eût mis en lumière avec une pareille ardeur le génie des statuaires et celui des architectes. Où est l'éditeur qui lui a proposé de raconter la vie des plus fameux sculpteurs des écoles diverses, en illustrant son texte par les estampes des marbres et des bronzes, honneur de nos musées ou de nos monuments ? Vos confrères de l'Académie française avaient encouragé par un de leurs prix les travaux de M. Jouin sur David d'Angers ; vous, Messieurs, vous avez mis au concours l'éloge de Coyzevox. Vous avez donné là un exemple digne de l'élévation et de l'impartialité de vos esprits ; et c'est

pourquoi il me semble que vous ne pouvez désapprouver ce que je tente ici en l'honneur de celui qui a consacré passionnément sa vie à la glorification de la sculpture.

La nation a pu, chose incompréhensible, oublier cette ère incomparable de paix, de dignité, d'honnêteté, de prospérité qu'on appelle la Restauration, et l'oublier à tel point, à la distance de quarante années, alors que le tiers des vivants de 1870 pouvait encore s'en porter témoin, qu'on a pu transformer, pour les masses populaires, cette époque bienfaisante et lumineuse en un temps d'oppression étroite et niaise. Mais le Louvre ne saurait avoir la mémoire si courte, et ce que les arts et nos musées doivent à ces quinze années est véritablement merveilleux. C'est d'abord le palais de Versailles, qui deviendra plus tard la grande œuvre de Louis-Philippe, et que Louis XVIII entreprend, dès la première heure, de remettre en état d'habitation royale. Il y emploie les jeunes pinceaux de M. Heim, d'Abel de Pujol, de Mauzaisse, etc. — Puis c'est la galerie du Palais du Luxembourg que le même roi consacre aux œuvres des artistes contemporains. — Puis, au Louvre, ce sont les salles du côté méridional du Palais, dont on fait décorer les plafonds par Ingres, Gros, Vernet, Picot, Heim, etc., que l'on destine à contenir les antiquités égyptiennes, grecques, étrusques, romaines, et qui formeront, sous le nom de Musée Charles X, l'écrin, très nouveau alors, des objets les plus précieux, entre les bijoux et ustensiles des civilisations antiques; — enfin, c'est sous le nom de Musée d'Angoulême, le premier noyau des plus fameuses sculptures de la Renaissance et des derniers siècles, choisies dans la dispersion du Musée des Monuments français, et qui est appelé à devenir, pour l'histoire de la statuaire depuis le moyen âge, ce que la grande galerie est pour l'histoire de la peinture depuis Cimabue jusqu'à M. Ingres. — M. de Clarac fut le serviteur de ce beau mouvement, de cette heure féconde et brillante dans l'histoire de nos collections nationales. Il était d'une génération robuste avant tout et agissante, et qui voyait les œuvres à accomplir par leur côté d'ensemble, par leur large façade.

A l'encontre de la plupart de ses confrères en archéologie, qui trop souvent, depuis lors, ont dépensé et dispersé leur érudition en menus mémoires, M. de Clarac concentrait la sienne en livres denses et solides; c'était l'homme des monuments, et celui qu'il a élevé à la statuaire, son *Musée de sculpture antique et moderne*, est, à coup sûr, le plus considérable qu'aucun savant de notre siècle ait songé à cimenter de sa peine et de sa fortune à la gloire de son art favori. Son affaire n'est point de disserter avec raffinement sur le geste probable de telle ou telle figure tronquée, ou sur les attributs hiératiques de telle ou telle divinité. Il discutait comme un autre à l'occasion, et il avait fait ses preuves. Pour les pas d'armes redoutables des doctes polémiques il était aussi fortement cuirassé qu'aucun de son temps. Mais il pensait, non sans raison et sans hauteur,

que son titre de conservateur des sculptures du Louvre l'obligeait à servir le roi et le public par de plus grandioses publications que celles des simples brochurettes, bagage ordinaire et suffisant de ceux qui se donnent l'honorable tâche et souvent fort délicate d'élucider, sur une œuvre de rencontre, un point parfois très curienx et litigieux de l'histoire de l'art archaïque. Dans les in-folio grecs et latins, et dans ceux de la Renaissance et du XVII[e] siècle, il avait tout lu ; dans ses voyages, d'un bout à l'autre de l'Europe, il avait tout vu ; et de ces milliers de marbres et de bronzes qu'il avait admirés de ses yeux et crayonnés de sa main, il ambitionnait de faire un corps de science, un répertoire colossal, où les érudits du monde entier retrouveraient classées en un ordre général toutes les œuvres de quelque valeur, pouvant intéresser la curiosité universelle, et dont ses études sur notre Musée national du Louvre demeureraient le centre et la base. Il y usa sa vie et son patrimoine, et la patience infatigable de deux ou trois honnêtes gens fanatisés par son indomptable courage : tel ce M. Alkan l'aîné, « typographe, ancien directeur des *Annales de la Typographie* », qui a raconté la vie de son protecteur avec tant de naïveté dans le *Journal des Artistes* de 1847 ; — tel surtout ce pauvre petit homme, M. Texier, son éditeur, que nous avons tous connu, et qui était resté le chien fidèle, le gardien religieux de l'honneur de son maître. Type du dévouement héroïque celui-là,d'une fidélité si touchante qu'elle en était quasi sublime ; car, après avoir, de son argent, fait construire le tombeau de M. de Clarac, il a voulu être inhumé à côté de celui auquel il s'était consacré tout entier, et dont il avait connu de près les dernières et rudes épreuves. Même après sa mort, il a tenu à être inséparable de M. de Clarac, comme on voit dans les cathédrales un personnage gisant ayant sous ses pieds le généreux compagnon de ses fatigues, qui l'a courageusement servi de son vivant.

Charles-Othon-Frédéric-Jean-Baptiste, comte de Clarac, était né à Paris le 23 juin 1777. Son père était maréchal de camp des armées du roi. Forcé d'émigrer en 1790, il emmena avec lui son fils en Allemagne. L'enfant apprit là sans effort une langue qui, plus tard, était destinée à lui fournir un utile instrument d'études pour ses travaux d'érudit. De là, il passa en Italie, et nous savons tous combien, à cet âge de prime jeunesse, l'air italien, tout imprégné d'art et de beauté, nous pénètre par tous les pores, et fait courir, à tout jamais, au fin fond de nos veines, la passion inextinguible du noble et du grand, et comment il en reste dans nos yeux l'éternelle vision des choses sublimes. M. Alkan raconte que « le cœur de M. de Clarac tressaillait encore de joie lorsqu'un demi-siècle après il racontait ce premier voyage. » Mais en 1795 son père l'appelait à l'armée de Condé, où il servit en qualité de sous-lieutenant dans les hussards de la légion de Mirabeau. Après les longs revers de cette petite armée, infatigablement dévouée à nos anciens rois, « M. de Clarac la suivit en Russie en 1797, et ne la quitta qu'en 1801, lors de son licenciement. »

De 1804 à 1807, on trouve à Paris M. de Clarac collaborant, par des articles de littérature orientale, de beaux-arts et de mélanges sur l'histoire russe ou américaine, à l'un des recueils les plus estimés de ce temps, les *Archives littéraires de l'Europe*, à la rédaction duquel prenaient part Bernardi, Dacier, Dupont de Nemours, de Gerando, Guizot, Morellet, Pastoret, Quatremère de Quincy, de Sainte-Croix, Suart, Vanderbourg, Walckenaer et autres. Ce qui semble l'attirer plus particulièrement dans ces études, ce sont les coutumes et les poésies des populations indiennes et persanes. Il va surtout emprunter la source de ses analyses et de ses traductions aux *Recherches asiatiques*, mémoires de la Société établie au Bengale. Mais, sans parler d'un compte rendu du Salon de 1806, il s'occupe déjà dans les *Archives littéraires* de sujets empruntés à l'antiquité, tels que « la connaissance que les anciens avaient du verre ». Deux ans après son dernier article dans le *Recueil* où il venait de mener campagne en si docte compagnie, le jeune érudit, en 1809, retournait en Italie, où, selon ses propres et trop justes expressions, « il *avait le bonheur* de diriger les fouilles de Pompéi. »

M. Alkan raconte que, pendant le séjour de M. de Clarac à Naples, il était devenu le précepteur des enfants de Murat, et que plus tard il revit à Paris, « avec une satisfaction inexprimable », le prince Achille Murat, le fils aîné du roi de Naples. Plus loin, il rappelle que M. de Clarac ne se séparait jamais d'une très jolie bague en or, ornée d'une pierre gravée antique, trouvée dans les ruines de Pompéi et dont la reine Caroline Murat lui avait fait présent. Il gardait non moins précieusement et avait fait encastrer sur le couvercle de sa tabatière d'or une petite médaille microscopique, portrait de la princesse Caroline, et qu'il tenait également d'elle. « La dernière fois que cette princesse vint à Paris, M. de Clarac lui fit la courtoisie de faire couler à son effigie plusieurs médaillons en bronze. C'était M. Depaulis, graveur en médailles, qui voulut bien se charger de ce soin et préparer le modèle. » Cette tendre piété dans les jours mauvais pour la reine qu'il avait servie, et dont il avait jadis éprouvé les bontés, était chose nouvelle alors et touchante, venant du légitimiste fervent et convaincu qu'il se montra toujours. Nous n'en voulons point toutefois faire un privilège de son parti. C'est devenu, depuis lors, une aventure assez commune, dans ce monde des arts, des lettres et des sciences, qui n'a point, Dieu merci, connu les brutales et grossières ingratitudes de la politique, que cette fidélité émue du souvenir pour les princes et les princesses des dynasties déchues, et cette reconnaissance libre et fière de tout cœur vraiment noble pour les gracieusetés des jours prospères.

Qu'il s'agisse de la fortune administrative de M. de Cailleux, du baron Taylor et du comte de Clarac, c'est toujours même temps, même origine et même histoire. La chute de l'empereur et les grands événements de 1814 avaient —

raconte M. Alkan — rappelé de Naples en France M. de Clarac. Il suivit le roi à Gand et revint avec lui à Paris. En 1816, il fut désigné pour faire partie de l'ambassade extraordinaire du duc de Luxembourg au Brésil. C'est à ce voyage que l'on doit le dessin exposé au Salon de 1822, et si connu de tous par la gravure de Fortier (aujourd'hui à la Chalcographie du Louvre), la *Forêt vierge du Brésil.* Pour qu'il pût dessiner à l'aise cette œuvre singulière, on avoit cru devoir faire escorter l'artiste d'un certain nombre de nègres, chargés de le protéger contre les hôtes incommodes de la forêt. Mais, dès 1815, il avait été nommé conservateur des antiques, en remplacement de l'illustre Visconti qui venait de décéder et dont il ne parlait jamais qu'avec la plus grande vénération. Depuis son retour du Brésil, il ne quitta plus la France que pour faire, en 1833, un voyage de quelques mois en Angleterre et en Écosse.

Si M. de Clarac resta, même avec une certaine âpreté, fidèle jusqu'au bout à la branche des Bourbons qu'il avait d'abord servie, on ne peut que lui en faire honneur. Les fortes convictions sont devenues si rares en notre siècle, que, pour demeurer honnêtement inébranlable en sa foi et en sa reconnaissance première, un homme grandit et prend, dans la perspective de nos contemporains, l'apparence d'être d'un autre âge et d'un autre métal. Dur aux intrigants et aux renégats, M. de Clarac ne sut tenir parfois, en ces matières, ni sa langue ni sa plume; et il faut savoir gré au pouvoir nouveau d'avoir fait la sourde oreille. Ce pouvoir donnait là aux révolutions futures un exemple qui n'a guère été suivi. Il leur apprenait comment un savant illustre qui honore son pays, et qui se dépense sans compter pour sa gloire, doit être, avant tout, respecté, même dans le for, fût-il imprudent, de ses préférences intimes : qu'en un mot l'intérêt et le bon service du pays doivent passer avant les mesquines défiances des susceptibilités politiques. Ne savait-on pas en haut lieu, aussi bien que dans le monde savant, que ce rude et noble M. de Clarac, cet homme de bien par excellence, dont les ressources de fortune étaient médiocres et allaient chaque jour s'épuisant, consacrait avec passion et jusqu'à l'aveuglement ce restant de richesse aux arts qu'il adorait ; et que nul n'était plus bienveillant et la main plus largement ouverte pour les artistes ; qu'outre son immense et dévorante publication, il avait soutenu à ses frais l'utile et dispendieux ouvrage du pauvre Willemin : les *Monuments français inédits, pour servir à l'histoire des arts, des costumes*, etc., continué après la mort de Willemin et pourvu d'un texte précieux par notre cher érudit M. André Pottier ; ne savait-on pas qu'arrivé lui-même quasiment à la gêne et à la misère, il s'était vu obligé de céder à la ville de Toulouse, en échange d'une rente viagère, son propre cabinet d'antiquités dont il était justement fier ; et que, pareil à l'alchimiste qui jette ses meubles dans son fourneau, c'était avec le produit de cette vente et ses maigres appointements qu'il entretenait toujours et toujours, et avec plus

d'acharnement que jamais, l'impression et la gravure, poussées avec des soins maniaques, de ces livraisons sur livraisons dont il ne devait pas voir les dernières ?

Je ne vous fatiguerai point, Messieurs, du détail de ses ouvrages. Si nous parlions devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à laquelle ses titres lui permettaient de prétendre presque aussi justement qu'à la vôtre, nous nous arrêterions sur chacune de ses dissertations pleines de vues justes et de déductions ingénieuses, remarquables souvent par leurs singularités bibliographiques. J'en veux du moins citer les titres depuis l'œuvre de début, *Fêtes des anciens*, imprimée à Naples vers 1809, au moyen d'une petite presse particulière dont il avait confié le maniement à un domestique du palais de la reine Caroline; puis les 93 pages, *Sur les Fouilles de Pompéi*, également imprimées à Naples en 1813, illustrées de seize planches dessinées par l'auteur, et dont il n'est venu en notre pays qu'un bien petit nombre d'exemplaires. M. de Clarac a voulu que vous possédiez, Messieurs, parmi les insignes raretés de votre bibliothèque de l'Institut, l'un de ces exemplaires, fort unique à coup sûr en son espèce, car il n'était pas seulement enrichi d'abondantes notes marginales, mais recomplété de sa page 93, disparue dans l'un des nombreux voyages qu'il avait faits entre les mains d'emprunteurs peu scrupuleux.

Dans sa *Description des antiques du Musée royal, commencée par feu M. le chev. Visconti, continuée et augmentée de plusieurs tables, par M. le comte de Clarac, conservateur des antiques dudit Musée* (Paris, impr. Hérissant Le Doux, 1820), et dans sa *Description des ouvrages de la sculpture française des XVI*[e], *XVII*[e] *et XVIII*[e] *siècles, exposés dans les salles de la galerie d'Angoulême* (Paris, Impr. royale, 1824), M. de Clarac avait fait acte de conservateur savant et consciencieux des sculptures du Louvre. Il avait rempli avec honneur les devoirs de sa fonction ; et ses catalogues sont restés jusqu'après 1848 le guide des curieux et des étrangers dans notre superbe collection nationale ; et depuis lors, hélas ! leur absence nous a fait défaut à tous, car, chose triste à confesser, après un demi-siècle ils n'ont pas été remplacés. Mais le grand monument de M. de Clarac, là où il est tout entier, honneur et science, et dont nul savant d'Europe n'a jamais conçu ni édifié le pareil, c'est ce « Musée de sculpture antique et moderne, ou description historique et graphique du Louvre et de toutes ses parties, des statues, bustes, bas-reliefs, et inscriptions du Musée royal des Antiques et des Tuileries, et de plus de 2,500 statues antiques, dont 500 au moins sont inédites, tirées des principaux Musées et des diverses collections de l'Europe ; accompagné d'une Iconographie égyptienne, grecque et romaine, et terminée par l'Iconographie française du Louvre et des Tuileries. (Dédié d'abord à Sa Majesté Charles X.) Paris, Impr. royale, chez Victor Texier, graveur, 1826-1846, texte gr. in-8°, et planches au trait gr. in-4° obl. » Un

pareil titre est comme une table des matières. Qui prétendrait vous dire, Messieurs, en quelques lignes, ce que M. de Clarac a fait entrer dans ces six énormes volumes dont les derniers, après la mort de l'auteur et sur ses manuscrits, ont été religieusement conduits à bonne fin par M. Alfred Maury, seul capable d'un pareil labeur, et de classer ces myriades de notes dont M. de Clarac avait usage de charger, recharger, surcharger, les épreuves de chacune de ses pages et dont la vue seule donne le vertige ?

Ce n'est pas seulement le monde des antiquaires, depuis qu'antiquaires il y a, qui est venu se fondre et se compiler là-dedans, par la description et l'explication, et l'histoire de toutes les statues antiques connues, et de tous les bas-reliefs, grecs et romains, et des autels, cippes, candélabres, sièges, etc., et des inscriptions grecques et latines, et quoi encore ? l'iconographie de l'univers ancien ; c'est la mythologie tout entière qui y passe, ou, pour mieux dire, les mythologies de tous les peuples connus ; il n'est si petit personnage des temps fabuleux qui n'ait là sa notice étudiée d'après les hiérographes les plus oubliés. Mêlez à tout cela l'histoire avec le chaos débrouillé de ses dates et ses détails biographiques les plus précis sur les figures représentées et sur les artistes de toutes les époques, et les investigations les plus approfondies sur les costumes de l'antiquité ; et avant cela, un demi-volume qui serait un livre sur la partie technique de la sculpture, et l'autre moitié de ce volume qui restera comme la monographie la plus complète du Louvre et des Tuileries et où M. de Clarac a rassemblé, avec la plus minutieuse patience et la plus exacte critique, tout ce que l'on pouvait savoir alors sur les excellents sculpteurs, architectes et artistes de toute sorte qui avaient pris part, depuis l'origine, à la construction et à la décoration de ces palais fameux ; et les 1,136 planches dont les cuivres sont conservés à la Direction des Beaux-Arts, et qui pourraient servir à la réimpression d'un ouvrage trop vite épuisé et si précieux pour l'enseignement supérieur de nos écoles. Quand je vous disais, Messieurs, que ce livre monumental était un monde, et que celui qui l'avait conçu et poursuivi jusqu'à la folie des plus minimes recherches, n'avait point la taille d'un homme de notre siècle aux études légères et dispersées, et où l'on semble craindre de bâtir sur des fondations trop puissantes !

Un jour Charles X, aux Tuileries, félicite M. de Clarac de la beauté de son ouvrage : « Sire, répondit le savant, je remercie Votre Majesté de ses bons souvenirs, mais avec de pareilles entreprises on va droit à l'hôpital. — Nous irons ensemble », répliqua le vieux roi, en lui frappant sur l'épaule. Et ce mot à M. de Clarac fait songer à celui, plus touchant peut-être encore, de ce même roi à Chateaubriand quelques années après à Holyrood, ce mot d'une insouciance si noble sur sa royale indigence. Et sans doute penserez-vous comme moi, Messieurs, qu'en notre siècle, assoiffé d'or sans vergogne, et où les plus hauts parvenus de la politique se sont montrés les plus âpres au gain et au thé-

saurisement, il sied mieux à un gentilhomme, fût-ce au premier gentilhomme de France, de mourir pauvre qu'enrichi.

Pour en revenir à la liste de ses publications courantes, tantôt escarmouches d'archéologue, tantôt solides enseignements de conservateur, comment M. de Clarac n'eût-il pas été l'un des premiers à parler de la conquête sans pareille que la France et les arts venaient alors de faire ? Aussi, dès 1821, publiait-il son savant mémoire « sur la statue antique de Vénus Victrix, découverte dans l'île de Milo en 1820 ; transportée à Paris et donnée au roi par M. le marquis de Rivière ». Il faisait suivre ce mémoire d'une courte dissertation « sur la statue antique connue sous le nom de Germanicus, et d'un personnage romain en Mercure ».

En 1829, il faisait imprimer, dans sa chère ville de Toulouse, ses « Artistes de l'antiquité, ou table alphabétique contenant jusqu'au VIe siècle de notre ère, tous les statuaires, les sculpteurs, les peintres, les architectes, les fondeurs, les graveurs en pierres fines que nous ont transmis les auteurs anciens et les monuments » ; travail qui laisse entrevoir des lectures immenses, et dont tous les érudits de son temps ont profité, à commencer par M. de Montabert pour son *Traité de la Peinture*.

Puis venaient encore, en 1830, ses « Mélanges d'antiquités grecques et romaines, ou Observations sur plusieurs bas-reliefs antiques du Musée royal du Louvre, et réplique à la réponse de M. Félix Lajard, de l'Académie royale des Inscriptions ». Il s'agissait dans cette « réplique » d'un sien article « sur le bas-relief mithriaque du Musée royal du Louvre ».

Et parallèlement à son ouvrage cyclopéen du *Musée de sculpture*, M. de Clarac menait la composition et l'impression très chargée et compacte de son « Manuel de l'histoire de l'art chez les anciens jusqu'à la fin du VIe siècle de notre ère. 1830-1847. 3 tomes en 4 parties ».

C'est à propos de ce *Manuel* que le pauvre souffre-douleur, le témoin martyr de ce remanieur perpétuel de ses propres textes, « sans plan et sans méthode arrêtée », M. Alkan l'aîné, s'écriait : « Il faudrait un volume entier et non quelques colonnes pour faire l'historique de ces quatre volumes in-12, pour raconter les vicissitudes qu'ils ont éprouvées, les changements, les métamorphoses que l'auteur leur a fait subir successivement. Nous y avons consacré quatorze années pleines et entières de notre existence. Que de travaux, que de démarches chez les artistes, que de tribulations, mon Dieu ! — Ces quatre volumes inédits sont venus se joindre au *Musée de sculpture* pour achever la ruine de leur malheureux auteur... »

Pour le second volume de son *Manuel*, M. de Clarac avait fait graver, toujours à ses frais, un alphabet étrusque et un alphabet ponctué afin de représenter toutes les lettres qui se trouvent sur les vases étrusques et sur les pierres gra-

vées; et les épreuves de ce volume avaient été revues par M. Dubois, sous-conservateur des Antiques, très versé dans la glyptographie et la dactyliographie, et qui mourut quelques jours avant M. de Clarac. Nous l'avons connu, ce M. Dubois, qui n'était guère d'humeur plus accommodante que celle de son maître. Il avait le verbe très drôle et la dent très dure, et son manque de respect remontait parfois, — Dieu lui pardonne, — jusqu'à M. de Cailleux. Pour jouer pièce à ses confrères les archéologues, on le savait homme à imaginer les plus singulières supercheries, et c'est lui qui leva ce lièvre dont tout le monde antiquaire fut si vivement ému, d'une lame en plomb trouvée à l'intérieur d'une statue de bronze, et qui donnait le nom de son sculpteur.

Voici d'ailleurs le récit de l'aventure, tel que l'a résumé M. Alkan : « Le Musée royal avait acheté, en 1835, du savant antiquaire M. F. Millingen, une statue d'Apollon Philésius, trouvée près de Livourne. Malgré tous les soins que l'on prit de cette jolie statue depuis son acquisition, on aperçut des traces d'oxydation. En 1842, M. le directeur des Musées royaux prit le sage parti de faire vider cette statue. Comme M. le comte de Clarac était à la campagne, ce soin fut confié à M. J.-J. Dubois, sous-conservateur du musée des Antiques, qui s'adjoignit M. Laitié, sculpteur, et d'habiles ouvriers. Cette statue avait longtemps séjourné dans la mer ; on en retira naturellement du sable ; mais bientôt il en sortit une lame de plomb, couverte d'oxyde, car c'est cette lame qui faisait tout le procès chimique à la statue d'Apollon. Sur cette lame de plomb, sous une épaisse couche de poterie, la sagacité de M. Dubois sut bientôt découvrir le nom de l'artiste qui a trouvé ce moyen ingénieux de passer à la postérité, car on sait que, dans les temps anciens, il était défendu aux artistes d'inscrire leurs noms sur leurs ouvrages. »

M. de Clarac ne manqua pas de s'occuper d'un incident étrange qui touchait de si près sa conservation des Antiques, et en mai 1834 (?) il faisait imprimer chez Vinchon la brochure de 16 pages intitulée : « Sur une inscription gravée sur une lame de plomb trouvée dans une statue en bronze du Musée du Louvre, et sur les signatures inscrites par les artistes grecs sur leurs ouvrages. »

Rien d'ailleurs de ce qui touchait à l'archéologie ne lui était indifférent, et le vieux Paris ne lui était guère moins cher que l'antique Athènes ; c'est ainsi qu'il avait fourni l'article sur Saint-Germain-l'Auxerrois à la belle publication de l'un de ses meilleurs amis, l'un de vos anciens confrères, et que j'ai encore eu l'honneur d'approcher dans l'un des premiers jurys de peinture que j'aie fréquentés en nos Salons annuels : *Souvenirs du vieux Paris; exemples d'architecture de temps et de style divers. Trente vues dessinées d'après nature, par le comte Turpin de Crissé, membre honoraire de l'Académie des Beaux-Arts. Dédié au duc de Bordeaux. Avec des notices historiques et descriptives,* par Mme la princesse de Craon, Mme la comtesse de Meulan et par MM. de Beau-

chesne, Castellane, de Clarac, de Courchamps, de Laporte, de Lasalle, de Pastoret, Quatremère de Quincy, Raoul-Rochette, de Rességuier, Revoil, du Sommerard et de Vimeux. Il existe de ce premier recueil in-folio deux éditions, l'une de 1835, l'autre de 1837.

On peut dire que l'œuvre de M. de Clarac était accomplie — sauf cette grande publication qui le dévora jusqu'à la fin, comme le vautour Prométhée — quand l'Académie des Beaux-Arts eut à cœur de couronner cette œuvre, en appelant parmi ses membres celui qui avait tant fait pour le noble art de la sculpture. Il fut élu académicien le 26 mai 1838, et le roi, quatre jours plus tard, approuvait l'élection. Il succédait dans votre compagnie, Messieurs, à un aimable amateur, dessinateur habile de paysages, et qui nous a laissé un beau livre sur Fontainebleau, Antoine-Laurent Castellan, né à Montpellier le 1er février 1772, mort le 2 avril 1838; celui-ci appartenait à votre Académie depuis le 6 avril 1816. — M. de Clarac, après avoir joui huit ans seulement d'une confraternité qui lui avait été un grand orgueil et un grand réconfort, laissait sa place parmi vous, Messieurs, à M. le baron Taylor, un homme de la même trempe et de la même génération vigoureuse, laborieuse et entreprenante et qui sut, Dieu merci, garder trente-deux ans ce même siège, pour représenter dans votre société, après les études sévères et quasi abstraites de l'art antique, le respect de nos monuments nationaux et des reliques trop longtemps et trop injustement dédaignées des arts du moyen âge et de la Renaissance.

Je n'ai vu de près M. de Clarac que trois ou quatre fois, les jours où les besoins de son service ou de ses études appelaient impérieusement dans les bureaux du Louvre le conservateur de la sculpture antique et moderne. Les conservateurs de ce temps-là n'avaient point de cabinet administratif dans le Musée, et si M. Granet avait pied dans le palais, ce n'était point comme conservateur de la peinture, mais à titre d'artiste gratifié d'un atelier. D'ailleurs dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, l'autorité des musées royaux et leurs relations avec le public étaient toutes concentrées dans les mains du directeur, M. de Cailleux, exclusivement préoccupé de la grande œuvre du Musée de Versailles. Les catalogues du Louvre, quand catalogue il y avait, — je parle de la peinture et des dessins, — se rédigeaient, comme besogne de bureau, par les employés de l'administration, sous la responsabilité, l'initiative et le contrôle du directeur, et c'est ainsi que lorsqu'un heureux mouvement d'études et de curiosité, manifesté par certaines publications du dehors, amena vers 1847 M. de Cailleux à la refonte érudite du catalogue de la peinture, il chargea non pas M. Granet, mais M. Eud. Soulié que vous avez connu, depuis, conservateur de Versailles, et qui n'était alors que simple commis d'une classe supérieure à la mienne, de relever les signatures et les dates ins-

crites sur les tableaux, et de chercher les origines et l'histoire de chaque œuvre soit dans les anciens inventaires, soit dans les guides, soit dans les biographies, — point de départ de ces excellents livrets de M. Villot et de M. Reiset, qui ont depuis servi de modèles aux catalogues de la province et de l'étranger.

M. de Clarac et M. Granet ne nous apparaissaient donc que fort rarement au Louvre, et je n'ai pu garder qu'un souvenir fugace du premier, soit quand nous le voyions allant et venant à travers la grande cour de ce palais, dont les salles basses étaient son domaine, soit alors qu'il cédait à son habitude italienne de la sieste dans le fauteuil de notre chef de bureau. Je me rappelle pourtant sa taille moyenne et robuste, et sa tête solide et carrée à la chevelure bien plantée et encore abondante. Quant à M. Granet, il venait coiffé de sa calotte légendaire, s'asseoir, une fois par mois, devant le poêle de notre rez-de-chaussée de la cour du Sphinx, et y devisait un moment avec sa bonhomie accoutumée. C'est tout ce qui me reste en mémoire de ces deux personnages illustres, à moi l'un des derniers survivants de l'ancienne administration des Musées. Mais nous savions que M. de Clarac poursuivait chez lui avec une persévérance indomptable, l'immense publication du *Musée de Sculpture*, et son ombre fidèle, le bon petit M. Texier, ne nous laissait rien ignorer de l'activité de son maître. M. de Clarac ne devait point d'ailleurs tarder à disparaître, car il mourut le 20 janvier 1847. Trois jours après, le personnel du Louvre était appelé à sa cérémonie funèbre. Je me souviens que c'est dans l'étroit escalier qui montait à l'appartement modeste de cet infatigable travailleur, rue du Faubourg-Saint-Honoré, que je rencontrai pour la première fois notre cher confrère M. le comte de Nieuwerkerke, le futur directeur des Musées. Celui-ci devait plus tard, en 1854, commander pour le Louvre au sculpteur A. Arnaud le buste de son vieil ami et le placer sur l'une des cheminées du Musée Charles X, non loin du buste de Visconti, que M. de Clarac n'avait jamais cessé d'exalter comme le premier et le modèle des antiquaires de l'Europe, et dont il avait continué et amplifié les beaux classements et les savants catalogues. M. de Nieuwerkerke fit mieux encore. Dans les dernières années de sa surintendance, il attacha à la conservation des Antiques du Louvre un jeune archéologue de bon œil et de bon jugement, plein d'ardeur et de science et qui appartenait à la famille de M. de Clarac, M. Héron de Villefosse.

Vous savez ce qu'il est devenu ; il est aujourd'hui l'un de vos confrères dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a su rendre au Louvre de si vaillants services par son intuition solide et pénétrante des choses de goût, par son esprit sûr et bien ordonné, par ses travaux déjà nombreux, par son amour héréditaire de la maison qu'il a protégée aux côtés de notre cher Barbet de Jouy durant la Commune ; il a su, au dehors, se faire estimer si haut parmi ses con-

frères en recherches, par son savoir spécial d'épigraphiste, et cette curiosité si précieuse et communicative, *de omni re scibili,* en ce qui touche le cadre très large de l'archéologie, que le voilà, quarante ans après la mort de M. de Clarac, occupant à bon droit et à l'appel de tous, le fauteuil de conservateur des Antiques qu'on a illustré dans sa famille, et ce n'est pas lui qui laissera dépérir cette mémoire vénérée.

A défaut de M. de Villefosse, que vos usages ne permettent pas, et je le regrette, d'aller chercher dans l'Académie voisine pour vous raconter la vie si pleine d'œuvres de ce parent, dont il prolonge au Louvre les traditions, j'ai là assis près de moi, Messieurs, un de nos chers confrères, M. Heuzey, qui eût pu vous parler de M. de Clarac avec une bien autre compétence que la mienne. M. de Clarac ne m'appartient à moi, très ignorant et très indigne, que par la filiation de nos sièges, mais à M. Heuzey est échu, au Louvre, l'un des départements du vaste empire que M. de Clarac tint jadis entre ses mains, et vous savez avec quelle érudition brillante, ingénieuse et nouvelle notre confrère gouverne aujourd'hui ce département. Je dis vaste empire ; sous M. de Clarac, il ne l'était pas autant que de nos jours, où il s'est fort étendu par le grossissement des séries anciennes, et par des conquêtes de provinces alors entièrement inconnues et que nous ont values les fouilles merveilleuses non seulement sous la vieille Grèce, mais dans les sables d'Asie et d'Afrique et jusque dans les forêts d'Amérique. Force a bien été de partager cet immense domaine quasi sans bornes et qui s'accroît et s'accroîtra désormais à chaque heure et qu'on ne peut plus parcourir qu'en épelant chaque matin une langue nouvelle, un alphabet nouveau, domaine auquel n'eût pu suffire ni M. de Clarac, malgré ses larges épaules, ni pas un de sa taille.

Nos jeunes conservateurs du Louvre ont matière à ajouter de beaux volumes au *Musée de sculpture antique et moderne* de M. de Clarac ; mais ils ne doivent jamais le laisser oublier. Ce Clarac c'est l'ancêtre, c'est le pionnier des travaux formidables, celui qui a appris au Louvre comment un passionné du beau et de la gloire peut à la science qu'il adore et à la sainte maison dans laquelle il s'est incarné, sacrifier sa vie, ses veilles sans repos, et l'héritage de ses aïeux et jusqu'au pain de ses derniers jours.

CHAPITRE II

LES PORTRAITS D'ARTISTES AU LOUVRE

Voilà encore l'un de mes rêves réalisé. J'aurais mauvaise grâce à ne pas féliciter celui qui m'a fait cette surprise. Car, pour si facile qu'en parût à distance la réussite, je sais pertinemment qu'elle n'était pas tant commode, et qu'elle avait arrêté plusieurs. Cette inquiétude, on vient de le voir, n'était pas très fondée; un bon coup de collier a suffi pour passer le gué; et maintenant il ne faut que se rendre compte de ce qu'on a voulu faire pour mener logiquement la chose à sa meilleure fin.

Le jour où M. Castagnary fut appelé à la Direction des Beaux-Arts, ce jour-là même, peut-être bien dès la veille, il annonçait à ses amis et au public et répétait dans son discours d'installation solennelle, qu'il allait consacrer l'un des salons du Louvre à une réunion de portraits d'artistes. C'était son idée favorite, et qu'il entendait faire aboutir et sans broncher. Pour l'exécution, il a été rapide et tenace, et je l'en loue. Il a sagement fait, sans s'en douter peut-être, de se lier lui-même par un rapport public au Ministre. Il brûlait ses vaisseaux, et quels que fussent les obstacles, il était tenu d'aller jusqu'au bout. Je répète que les menues difficultés étaient plus complexes qu'il ne le savait lui-même, mais un nouveau venu, arrivant avec une autorité toute fraîche, et ne connaissant point les petites chausses-trapes, peut agir plus librement et écarter gaillardement les chicanes de détail. J'ai trouvé même un moment qu'il prenait trop conseils de ci et de là, n'étant pas à l'avance disposé à les suivre. Il éprouvera plus tard que dans l'Administration qu'il gouverne, il est excellent de prendre l'avis de certains conseillers isolés, dont la sagesse et l'expérience personnelles peuvent être profitables et lumineuses ; mais qu'il se garde de soumettre, sauf dans les cas inévitables, les affaires qui lui sont à cœur, aux discussions des comités et commissions dont l'esprit se brouille naturellement par le nombre même et les tatillonneries de leurs membres et n'aboutissent qu'à des réponses mal digérées, confuses et dissolvantes, embarrassées et embarrassantes. Je l'ai fort senti moi-même, jadis, pour ma part, alors qu'il était question de l'Académie nationale des artistes français, ou du Prix du Salon, ou de certains travaux du Panthéon. Toute bonne résolution, pour garder son sens et son unité, doit se produire comme un coup d'État ; un bon administrateur doit rester secret dans la combinaison et dans les apprêts définitifs de l'œuvre qu'il médite.

Mais il faut méditer et mûrir chaque œuvre avec grande prévoyance; s'assurer d'abord qu'elle est bonne, puis faisable. Autrement le moindre accroc dans le détail la peut faire culbuter. C'est ainsi que faillit être écrasée dans l'œuf la réforme de l'École des Beaux-Arts en 1863, pour quelques inattentions de chef de bureau dans les formules du programme. M. Ant. Proust n'avait sans doute pas suffisamment combiné les raisons et les suites de son attaque aux ateliers de la même École quand il tenta de s'en prendre à eux, et dut battre en retraite. Je dis cela pour certains mauvais bruits qui avaient couru, et auxquels, Dieu merci, je ne vois point donner suite, touchant des projets d'attribution nouvelle de la Grande Galerie et de déplacement de l'École française. Je parle en toute sincérité et non sans intérêt pour celui à qui on les prête : l'administrateur qui transposerait dans le Louvre l'ordonnance chronologique des écoles, nous couvrirait de confusion aux yeux de l'Europe artiste, et s'il détruisait ce chef-d'œuvre prodigieux du salon des Sept-Cheminées, cette glorification superbe et vraiment grandiose du caractère si mâle et si robuste de notre école du commencement du siècle, lui-même, le mal accompli, se jugerait criminel. Il y a, d'ici là, autre chose à faire au Louvre. Quant à la commission qu'a nommée M. Castagnary pour son salon ou sa galerie de portraits d'artistes, et dont il pouvait si bien se passer, en réservant sa libre initiative, le plus précieux apanage et le premier honneur d'un Directeur des Beaux-Arts, elle lui a déjà créé et lui créera encore des embarras fort gratuits. Qu'il se souvienne bien que ce n'est jamais par trop d'initiative que les Directeurs périssent ; le public et les artistes leur savent gré de leur activité et de leur audace ; mais il importe absolument que leurs entreprises soient mesurées au bon sens des choses, et qu'elles se comprennent d'emblée, en leur ensemble, et qu'elles flottent pour bien dire dans l'air, dans l'opinion courante, n'ayant nul besoin d'être si nouvelles dans leur invention.

Ainsi voilà son Salon de portraits d'artistes au Louvre. Tout le monde y avait pensé depuis un tiers de siècle. Lui-même, en son rapport au Ministre, explique loyalement comment « dans ces trente dernières années, le regret (qu'une institution analogue à celle des Offices de Florence, permettant de recueillir et rassembler nos propres richesses, n'ait pas été depuis longtemps créée au musée du Louvre), ce regret a pris la forme d'un véritable mouvement d'opinion. Les critiques d'art sont entrés en campagne, et à plusieurs reprises l'administration a paru sur le point d'accueillir un vœu qui ne rencontrait point d'adversaires. » — Rien de plus vrai, et qu'il me soit permis d'ajouter mon témoignage à celui de M. Castagnary. Déjà dans mon *Rapport adressé à M. le ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, sur l'administration des arts, depuis le 23 décembre 1873, jusqu'au 1er janvier 1878*, je racontais les titres fort anciens de cette idée courante, et qui, pour cause, m'était bien familière; je n'avais qu'à retranscrire ma lettre du 17 juin 1876 à M. le Rédacteur en chef de la *Chronique des Arts :*

« Monsieur le Rédacteur en chef, le portrait de J.-P. Laurens, destiné à la galerie des Offices, fait naître en même temps et bien naturellement chez deux esprits distingués, MM. Lechevallier-Chevignard (*la Chronique des Arts*) et Olivier Merson (*le Monde illustré*), la pensée de la création au Louvre d'une collection des portraits de nos artistes nationaux analogue à celle de Florence, et tous deux me font l'honneur de m'appeler à leur aide.

« Il y a treize ou quatorze ans, je crus cette idée bien près de son exécution ; je l'avais proposée à M. le comte de Nieuwerkerke, et M. le Directeur général des Musées parut un moment ne pas la désapprouver. C'est pourquoi en publiant, en 1853, la première livraison de mes *Portraits inédits d'artistes français*, je m'aventurai à l'expliquer et à la motiver fort longuement dans les pages 11-13 du volume. Je vous envoie cet extrait qui n'est après tout qu'une pièce à l'appui de la proposition de MM Lechevallier-Chevignard et Merson. Je ne puis que me joindre à eux pour souhaiter la réalisation de leur projet toujours praticable au Louvre dans les salles mêmes où je l'avais rêvé, et pour le recommander instamment à M. le Directeur des Musées nationaux.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

« Ph. de Chennevières. »

Et la *Chronique des Arts*, en appuyant d'ailleurs chaleureusement le projet, reproduisait l'extrait suivant de mes *Portraits inédits d'artistes français :*

« Aussi le Louvre comptera-t-il parmi ses bonnes journées celle où M. le comte de Nieuwerkerke montrera au public, comme il l'a résolu, rassemblée dans les salles contiguës au Musée des Souverains, une suite sérieuse et digne de notre école, des portraits d'artistes de la nation française. Or, pour remplir ces salles encombrées aujourd'hui par un triste mélange d'œuvres secondaires, dont le voisinage dépare et gêne les chefs-d'œuvre de son Musée royal et impérial, M. de Nieuwerkerke n'aura qu'à étendre la main et à prendre dans son Louvre : Jean de Bologne, peint par Bassan ; Nicolas Poussin, par lui-même ; Lebrun, par lui-même ou par Largillière ; Lesueur, par lui-même, dans le tableau de la *Réunion d'artistes*, attribué longtemps à Vouet ; Mignard, soit peint par lui-même derrière saint Luc peignant la Vierge, soit peint par Rigaud ; Mansard, peint par Rigaud ; Pierre Puget, par son fils François ; Dufresnoy, par Lebrun ; Séb. Bourdon, par lui-même ; les frères Beaubrun, par Lambert, en 1675 ; Mansard et Perrault, par Ph. de Champaigne ; Samuel Bernard, par Louis Ferdinand ; Michel Corneille, par Vanloo ; Desportes par lui-même ; Jeaurat et Greuze, par ce dernier ; Joseph Vernet et Hubert Robert, par Mme Lebrun, dont on a là encore deux portraits par elle-même ; Ozanne, le dessinateur de marine, peint par lui-même. Si, comme aux Offices, on veut mêler la peinture au pastel à la peinture à l'huile, le Musée des dessins fournira à cette série : les portraits de

Girardon et De Cotte, par Vivien ; ceux de Lâtour, de Dumont le Romain et de Chardin, par Latour ; deux fois Chardin, par lui-même ; Laurent Cars, par Perronneau ; Natoire et Boucher, par Lundberg ; Dumont le Romain, par Roslin ; Bachelier, Pajou, Vincent et Beaufort, par Mme Guyard, sans compter les miniatures et les dessins de toutes sortes.

« A Versailles, M. le Directeur général trouvera : un très beau Simon Vouet, peint, dit-on, par lui-même ; J. Bourdon, peintre sur verre, par son fils Sébastien ; Simon Guillain, par Noël Coypel ; Jacques Lemercier, par un contemporain inconnu ; Henri de Mauperché, par Ph. Vignon ; Jacques Sarrazin, attribué à Jean Lemaire ; Séb. Bourdon, par lui-même ; Louis Testelin, par Ch. Lebrun ; Martin de Charmois, par Séb. Bourdon ; Jean Nocret, par Ch. Nocret, son fils ; Louis Lerambert, par Alexis-Simon Belle ; Gaspard de Marsy, par Jac. Carré ; Lenostre, par Carle Maratte ; Girardon, Sébastien Leclerc, Antoine Coypel, tableaux du temps ; Coysevox, par Gilles Allou ; Nicolas Coustou par Legros ; Charles de la Fosse, par André Bouys ; Michel Corneille, par Rob. Tournières ; J. Jouvenet, par J. Tortebat ; Elisabeth-Sophie Cheron, par elle-même ; Cl. Guy Hallé, par J. Legros ; Jacques Autreau, Hyacinthe Rigaud, Nicolas de Largillière, André Bouys, Jacques Lajoue, par eux-mêmes ; Nattier et sa famille ; J.-B. Martin ; Rob. Le Lorrain et Edme Bouchardon, par Fr.-Hub. Drouais, le premier en 1714 ; Nic. Vleughels, par Ant. Pesne ; le sculpteur J. Thierry, par Largillière ; Carle Vanloo, soit par lui-même, soit par Louis-Michel Vanloo ; ce Louis-Michel par lui-même, et encore par lui Nic.-Henri Tardieu ; Jacques Gabriel, J.-B.-Fr. de Troy, tableaux du temps ; Rob. Tournières par P. Lesueur ; Soufflot, par Carle Vanloo ; Boucher, par Roslin ; les deux Belle, Nic. Simon Alexis, et le dernier mort en 1806 ; Menageot, par Mme Lebrun ; Van Spaendonck, par Taunay ; Edelinck, Cochin et Coiny, les graveurs ; Gros, Girodet, par eux-mêmes ; Gérard, ébauche de sir Th. Lawrence, etc., etc. ; enfin la distribution des récompenses au Salon de 1824, par M. Heim, tableau qui a été gravé par Jazet. La collection de Versailles a encore, soit dans son magasin, soit dans ses attiques, affublés d'un nom de courtisan ou de celui d'un peintre donné au hasard, quelques portraits d'artistes dont on n'a pu, jusqu'à ce jour, constater bien authentiquement les noms, mais qui, peu à peu, livreront le secret de leur personnage et de leur auteur. La plupart de ceux que je viens d'énumérer plus haut faisaient partie de la série des morceaux de réception exigés de ses membres par l'Académie royale de peinture et de sculpture, et qui furent réunis par la dissolution de cette Académie, à la collection nationale du Louvre.

« Où sont allés les portraits d'académiciens qui manquent au Louvre et à Versailles ? J'estime que si on réunissait à ceux énumérés ci-dessus, les soixante-trois autres qui sont déposés à l'École des Beaux-Arts, dans l'une de ces salles où le public n'a point accès, cet ensemble présenterait non seulement la liste à peu

près complète des morceaux de réception des portraitistes de l'Académie, mais la plus nombreuse et la plus étonnante collection qu'aucun peuple du monde ait jamais pu réunir des figures peintes de ses artistes nationaux. Voici les soixante-trois portraits de l'École des Beaux-Arts :

« Adam l'aîné, par Perronneau ; Adam le jeune, par Aubry ; Allegrain, par Duplessis ; Barrois, par Gueuslain ; Bertin (Nicolas), par Delyen ; Blanchard, par lui-même ; Boullongne (Bon), par Allou ; Brenet, par Vestier ; Buirette, par Benoist ; Buyster, par Vignon ; Cazes, par Aved ; Christophe, par Drouais ; Collin de Vermont, par Roslin ; Corneille (Michel), par Tournières ; Coustou (Guillaume) le jeune, par Drouais ; Coustou jeune, par Delyen ; Coustou, par Legros ; Coypel (Noël-Nicolas), par lui-même ; Coypel (Noël), par lui-même ; Ch.-Ant. Coypel, par lui-même ; Dandré-Bardon, par Roslin ; De Seves, par Gascard ; De Troy, par Belle ; De Troy fils, par Aved ; Doyen par Vestier ; Favannes, par lui-même ; Ferdinand père, par Gascard ; Fremin, par Autreau ; Galloche, par Tocqué ; Girardon, par Revel ; Grimoux, par lui-même ; Hallé, par Aubry ; Houasse, par Tournières ; Hurtrelle, par Hallé ; Jeaurat, par Roslin ; Lagrenée, par Mosnier ; Largillière, par Gueuslain ; Leblanc, par un inconnu ; Leclerc (Sébastien) le fils, par Nonotte ; Lemoyne, par Tocqué ; Lemoyne, travaillant au buste de Louis XV, par un inconnu ; Platte-Montagne, par Ranc ; Mosnier, par Tournières ; Nattier, par Voiriot ; Oudry, par Perronneau ; Paillet, par Delamarre-Richard ; Pierre, par Voiriot ; Regnauldin, par Ferdinand ; Rigaud (H.), par lui-même ; Rigaud, par lui-même ; Servandoni, par lui-même ; Silvestre, par Valade ; Van Clève, par Gobert ; Vanloo (L.-M.), peignant le portrait de son père, par lui-même ; Vanloo (C.), par P. Lesueur ; Vanloo (C.-Amédée), par Mme Guiard ; Vassé, par Aubry ; Verdier, par Ranc ; Vernansal, par Lebouteux ; Vien, par Duplessis ; un peintre inconnu tenant sa palette à la main, par un inconnu ; par un inconnu encore, un peintre ou un dessinateur inconnu que je suppose être Pierre Dulin ; il tient en effet un crayon à la main et est assis devant un bureau sur lequel est placé un livre au dos duquel on lit : *Sacre de Louis XV*. Or, chacun sait que les dessins de cette grande publication officielle dont la chalcographie conserve aujourd'hui les planches gravées, sont de Dulin. — Cette chalcographie du Louvre, que je viens de nommer, possède les planches d'un très grand nombre de ces portraits du palais des Beaux-Arts, comme de ceux du Louvre et de Versailles. Ces planches sont l'œuvre des plus fameux graveurs français du siècle dernier ; elles étaient les morceaux de réception de ces graveurs, comme les tableaux avaient servi à la réception des peintres. M. Gavard a bien fait graver quelques-uns des portraits d'artistes de Versailles dans ses *Galeries historiques*, mais quant à ceux-ci, la plupart sont à refaire ou ne sont pas faits.

« Les soixante-trois portraits de l'École des Beaux-Arts furent *concédés temporairement*, par décision du 8 décembre 1825, et envoyés les 24 décembre 1825 et 23 juin 1826. Si M. le Directeur général des Musées impériaux jugeait qu'en réclamant pour sa collection nationale des artistes français au Louvre, des portraits qui lui appartiennent par ses inventaires, il fût cruel de mettre à nu quelques murailles du Palais des Beaux-Arts, il me semble que dans l'intérêt de ce palais et du public, M. le Directeur général pourrait offrir à l'École des Beaux-Arts une généreuse compensation, et pleine de convenance, en lui prêtant un choix assez large de ces compositions académiques, morceaux de réception des peintres d'histoire et qui, par malheur, sont éparpillés dans le Louvre. Ces intéressantes compositions de peinture historique serviraient là à l'histoire de l'art, aussi bien qu'à l'enseignement. L'échange serait logique, et les deux Palais y gagneraient. »

Et j'ajoutais pour M. Bardoux :

« Si ce projet est resté sans exécution par suite de la répugnance marquée des établissements auxquels les emprunts devaient être faits, à se séparer des beaux portraits qui décorent leurs galeries, je crois qu'il ne serait pas impossible de le reprendre plus tard d'autre manière dans le musée du Luxembourg, le jour où des salles y deviendront disponibles, en y formant un noyau de portraits des artistes contemporains, peints par eux-mêmes, et offerts par eux, sur l'appel de l'administration, comme il se fait pour les Offices de Florence. »

Je n'avais laissé échapper d'ailleurs nulle occasion de ramener sur l'eau ma pauvre idée fixe, car on retrouverait dans les Archives du Louvre la lettre suivante adressée en 1876 à M. Waddington, et que celui-ci avait transmise à M. le Directeur des Musées :

« Paris, le 20 novembre 1876, — Monsieur le Ministre, — vous m'avez fait l'honneur de me dire que l'on s'était plaint parfois à vous que l'administration des musées manquât aux yeux du public d'une certaine apparence d'activité. Peut-être y aurait-il moyen de donner satisfaction à ce sentiment du public, en consacrant certaines salles du Louvre et des autres palais qui relèvent des musées, à des collections nouvelles dont les éléments se trouvent déjà, en tout ou en partie, dans les mains de l'administration du Louvre. Je vous envoie ci-joint deux propositions de ce genre qui ont couru dans la presse, l'une relative à la création d'un groupe de portraits d'artistes français, rappelant celui des artistes de tout pays que vous connaissez aux Offices de Florence, et qui trouverait sa place dans les salles aujourd'hui inoccupées qui faisaient suite au musée des Souverains ; l'autre relative à un musée des costumes nationaux, à un musée ethnographique qui pourrait remplir les salles encore vides du château de Saint-Germain, à côté du musée des antiquités gallo-romaines, et dont j'ai émis l'idée l'autre jour à la cérémonie de l'Union centrale.

« J'ai pu obtenir l'installation au palais de Compiègne des antiquités du Cambodge, et vous m'avez autorisé à faire préparer pour le même palais les moulages des antiquités du Mexique. Je n'étais point là sur le terrain proprement dit de l'administration des musées ; mais au Louvre et à Saint-Germain, il ne m'appartient pas de peser trop directement sur les décisions de cette administration, et je ne puis que vous demander, si toutefois mes deux propositions vous paraissent dignes d'examen, de vouloir bien les transmettre, pour qu'il les puisse étudier, à M. le Directeur des Musées nationaux. La création de ces deux collections distinctes, qui pourraient être installées à peu de frais, — et même celle des portraits d'artistes absolument sans frais, — fournirait un aliment à la curiosité publique, et donnerait un peu plus de vie extérieure, là où vous exprimez le regret de n'en pas voir assez. — Votre respectueux et tout dévoué serviteur. — *Ph. de Chennevières.* »

Mais de même que jadis, en 53, on ne faisait point marcher le Directeur général des Musées plus vite qu'il ne voulait, — en 1876, la crainte de froisser un confrère en ses attributions faisait écarter doucement et puis tomber à vau-l'eau un projet dont ces trop friands gourmets des choses les plus délicates de l'art ne soupçonnaient point l'intérêt aux yeux du public ; ils craignaient d'encombrer le Louvre d'œuvres qui seraient jugées de valeur secondaire si on les comparait aux merveilles choisies des plus grands maîtres; en quoi m'est avis qu'ils ne savaient pas faire les deux parts équitables du raffinement de l'art et de la curiosité publique.

La France a toujours eu un goût singulier pour les collections de portraits. De là la fortune en notre pays, durant cent-cinquante ans, des Fouquet, des Janet, des Corneille de Lyon, des Dumonstier, des Quesnel, des Beaubrun, des Duguernier, etc., de là cette manie des *crayons* et des petits portraits peints qui encombraient de leurs séries les châteaux royaux et ceux des bords de la Loire, et toute maison un peu considérable de la noblesse et du haut clergé. Le bon Henri IV n'en avait-il pas voulu remplir cette galerie du Louvre qu'on a, depuis son incendie en 1661, appelée la galerie d'Apollon? Je ne sache que l'Angleterre qui ait poussé aussi loin que nous cette passion des recueils de portraiture dans les palais de son aristocratie, et qui ait donné pareille importance dans son école aux peintres de portraits. Car bien que chez nous, à partir du milieu du XVIIe siècle, la peinture d'histoire et la décoration des hôtels et monuments aient semblé prendre la première place dans l'application que nous donnions aux talents de nos artistes, le peintre de portraits n'a cessé de jouir dans notre école d'une faveur extraordinaire, et d'y foisonner à ce point que les élèves de nos Rigaud et de nos Largillière ont suffi à fournir de premiers peintres les cours d'Allemagne et d'Espagne, et celles du Nord durant tout le XVIIIe siècle. Dans notre siècle même, aux Salons annuels, le

portrait n'excite-t-il pas, aux dépens des meilleures compositions des peintres, une préférence de curiosité qui tient au double intérêt de l'artiste et du personnage ? On l'a bien vu aux expositions organisées, en ces derniers temps, au profit d'œuvres philanthropiques : l'exhibition des tableaux les plus renommés des anciennes écoles, prêtés par les amateurs dont les cabinets étaient le plus fermés, n'a pu obtenir une attention aussi empressée au Palais de l'École de Beaux-Arts, que le groupement de quelques centaines de portraits « les portraits du siècle », dont l'image était encore vivante dans notre mémoire à tous. J'affirme et j'en ai quelque honte, — que si Versailles n'était pas si loin du Louvre, ce pauvre Louvre, le temple prodigieux des merveilles de l'art universel, ne pèserait pas lourd, dans la fréquentation des foules, devant le palais consacré « à toutes les gloires de la France ». — En 1875, j'eus l'idée de réunir à Paris, au profit de nos écoles de dessin, les chefs-d'œuvre des musées de nos départements. C'eût été comme un autre Louvre, un rassemblement temporaire, une révélation éclatante de richesses inconnues non seulement de Paris, mais de l'Europe entière. Tout était prêt, le choix admirable était fait par la commission de l'Inventaire des richesses d'art de la France. Déjà nous avions les adhésions des musées les mieux pourvus de l'Ouest et du Midi ; de misérables défiances, soufflées traitreusement par la politique, firent avorter ce beau projet. Eh bien, quand trois ans après, nous entreprîmes de convoquer pour l'exposition universelle de 1878, ces mêmes musées de province à une exhibition solennelle de nos portraits nationaux, ceux mêmes qui nous avaient naguères cherché chicane semblèrent ne pouvoir résister à ce nouvel appel qu'ils jugeaient, je ne sais pourquoi, plus patriotique. Les salles du Trocadéro montrèrent pendant quelques mois trop courts, une collection à coup sûr incomparable des chefs-d'œuvre si variés du talent de nos portraitistes, inférieure certainement à la somme d'art pur que les amateurs eussent savourée dans la première en date de nos expositions projetées, mais qui chatouillait mieux l'orgueil de la nation, par son côté de galerie de famille des illustrations françaises. Qu'est-il resté, hélas ! de cette apparition si courte et si gênée ? un bon catalogue et, Dieu merci, une assez nombreuse série de photographies exécutées à la hâte et malgré toutes les entraves, par les Braun.

Une galerie de famille, toute maison qui s'honore doit avoir la sienne ; c'est le respect des ancêtres, c'est le stimulant et l'enseignement des générations à venir. Quant à moi, j'ai toujours cru que toute école d'art se devait de réunir et de conserver pieusement les portraits des maîtres qui ont fait sa gloire et ses traditions : les artistes dans une nation sont une famille supérieure ; et j'imagine que c'est cet instinct de juste orgueil qui avait engagé les membres de l'Académie royale de peinture et sculpture à demander aux portraitistes agréés dans la compagnie d'offrir, comme morceau de réception, les portraits

des membres les plus illustres de l'Académie. Ces portraits il nous sont restés, Dieu merci. Ils avaient, après la révolution, été dispersés dans nos musées nationaux : les plus beaux étaient démeurés au Louvre; d'autres avaient été *prêtés temporairement*, en 1826, pour la décoration de l'École des Beaux-Arts; d'autres enfin avaient été transportés à Versailles lors de la création du Musée historique, pour y tenir leur place au milieu des autres figures historiques des siècles passés. Comme je l'indiquais en 1853, il suffisait d'un coup de baguette pour rassembler tout cela. Ces pauvres portraits d'académiciens, ils avaient jadis habité le Louvre du vivant de l'Académie. Il a fallu plus d'un demi-siècle pour les y faire rentrer; et voilà que ce sont eux qui composent aujourd'hui le fonds, le vrai fonds de cette galerie d'ancêtres que j'avais rêvée pour nos artistes. Ce n'est pas, comme on l'a vu, que les appels manquassent, et celui qui a précédé de deux ans la décision de M. Castagnary, vaut bien par l'importance singulière du personnage, de ne pas être oublié!

M. Turquet, qui fut, avec sa légèreté bien inconsciente en toute chose, le seul de mes successeurs qui m'ait été cruellement nuisible, en quoi ce pauvre personnage à panache, agité et impuissant aux œuvres de sens commun, pouvait paraître fort ingrat, car c'est moi qui lui avais mis le pied à l'étrier dans le monde administratif des arts, en l'appelant, sur sa demande instante, dans nos jurys des salons, — M. Turquet, par une compensation comique, semble s'être appliqué à mettre en œuvre celles de mes entreprises que j'avais laissées inachevées ou fort empêtrées. Trois ans après mon départ de la Direction, il réussissait, malgré lui et en se prenant dans ses propres pièges, à mettre debout cette fameuse Société des artistes français pour laquelle j'avais tant lutté inutilement durant près de vingt ans. Et voilà que quatre ans plus tard, il s'échauffait, lui aussi, d'un beau feu pour organiser au Louvre une collection de portraits d'artistes, sollicitée par moi depuis trente-deux ans.

Le 20 août 1885, il écrivait au Directeur des musées du Louvre : « Je vous ai entretenu, ainsi que M. le conservateur Gruyer, du grand intérêt qu'il y aurait pour le musée du Louvre, à posséder une galerie de portraits d'artistes de toutes les écoles. Je vous prie de vouloir bien me faire connaître quelles mesures vous avez prises, afin que cette galerie soit organisée au Louvre pour la rentrée du Parlement. — Veuillez agréer, monsieur le Directeur, la nouvelle assurance de mes meilleurs sentiments. Le sous-secretaire d'État, *Edmond Turquet.* » — A quoi M. de Ronchaud, dès le surlendemain, répondait dans les formes les plus hiérarchiques, par un long rapport, une fin de non-recevoir du ton le plus narquois, sous son apparente gravité, et qui est en lui-même un couplet de haute comédie : « ..... Je vous ai promis d'étudier cette question avec M. Gruyer qui est aux eaux en ce moment et qui aura l'honneur de vous voir à son retour

pour vous faire part de ses reflexions en ce qui concerne l'organisation de cette galerie dont il a lui-même depuis longtemps l'idée... » — En attendant, venaient les objections de Ronchaud : le Louvre ne possède dans ses propres salles que fort peu de portraits d'artistes ; — l'établissement d'une telle galerie ne peut être que l'œuvre du temps ; celle de Florence n'a pas été formée en un jour ; — les règlements du Louvre n'admettent aujourd'hui nulle œuvre d'artistes vivants, nul portrait de vivant ; — qui commandera ces portraits d'artistes vivants ? le Ministre ou le Directeur des Beaux-arts ? — Le règlement soumet aux délibérations du comité consultatif l'entrée au Louvre de toute œuvre d'art ; — il faut un vote du Parlement pour les fonds d'appropriation du local., etc., etc. — Et ce joli bernement durait cinq pleines pages.

M. Turquet, superficiel et point tenace, fut abasourdi et désarçonné par cette série d'arguments terribles. Je ne vois point que M. Gruyer ait eu à venir à la rescousse de son directeur, ni à proposer d'autres moyens pour l'exécution du projet que lui aussi avait, disait-il, depuis longtemps à cœur. En tout cas le sous-secrétaire d'État n'insista plus et se tint coi. — Après tout cependant, même ceux qui ne goûtaient que médiocrement cette idée et l'ajournaient incessamment, auraient pu se dire que puisqu'elle se produisait et reproduisait avec une périodicité aussi régulière, c'est qu'elle portait en elle-même un certain grain d'intérêt réel, et qu'elle deviendrait quelque jour irrésistible, et qu'il faudrait s'y rendre, et que le mieux était de l'étudier sans retard, et de lui chercher à sa mesure le gîte le plus convenable et de s'en faire le plus d'honneur possible.

On ne peut dire en effet que jusqu'à la dernière heure, l'insistance publique se soit un instant relâchée, car le jour-même où M. Castagnary entrait rue de Valois, un laborieux érudit, M. Henry Jouin, corrigeait la dernière épreuve d'un livre plein de recherches patientes : *Musée de portraits d'artistes, peintres, sculpteurs*, etc., *nés en France ou y ayant vécu, état de 3000 portraits peints, dessinés ou sculptés,* etc., c'est-à-dire fournissait d'avance au Directeur des Beaux-arts, l'indication des collections publiques ou privées où pourrait se ravitailler inépuisablement la galerie projetée dont il devait annoncer sitôt le projet arrêté (1).

(1) Quelle place charmante se ferait dans notre monde des arts, le jeune homme qui s'adonnerait aujourd'hui à l'étude quelque peu approfondie des portraits, dût-il borner son champ d'investigation à l'iconographie française! Je me souviens que dans les dernières années du pauvre Soulié, il était tout disposé à se tourner de ce côté, et je l'y poussais de toutes mes forces. Depuis qu'il avait rédigé son catalogue du Musée de Versailles, et avait dû se familiariser, par ce catalogue et ses publications de Dangeau et de Luynes, avec tant de figures historiques et les signes qui les pouvaient faire reconnaître, il semblait mieux préparé qu'aucun à pareille besogne délicate ; et par son long stage au Louvre, il s'était suffisamment imbu du faire et des caractères divers des maîtres portraitistes. Les langueurs maladives de la fin de sa vie ne lui permirent point cette nouvelle transformation de ses études pour laquelle il fallait, j'en conviens, la

Mais ce qui ne semblait préoccuper personne en tout cela, et qui avait bien son importance, voire son importance capitale, c'était la place, la question de la place; où trouverait-on, dans le Palais du Louvre, la « galerie » dont tout le monde parlait, pour y réunir cette intéressante série de portraits d'artistes? En 1853, et plus tard en 1876, je proposais de les rassembler dans les salles alors inoccupées qui faisaient suite au « Musée des souverains ». J'avouerai qu'à l'encontre de ce que l'on vient de faire, mon souci était d'isoler cette collection de portraits des autres salles destinées à l'exhibition des chefs-d'œuvre de peinture des écoles diverses. C'est un chapitre d'histoire patriotique que je voulais voir écrire là, et je me rendais compte que dans cette réunion de portraits, beaucoup, fatalement inégaux par le talent des portraitistes, ne pourraient lutter avec les merveilles choisies des salles voisines, quel que fût leur intérêt pour la curiosité nationale. Chacun ne parlait que de la salle des Offices de Florence; mais c'était là un dicton de voyageur superficiel, et les deux collections, sans que l'on s'expliquât bien, devaient naître d'une conception entièrement différente. La salle des Offices de Florence est vouée exclusivement aux portraits des peintres de tout pays peints par eux-mêmes; ainsi l'ont voulu au XVIIe siècle les Léopold, les Ferdinand, les Côme de Medicis, et l'œuvre s'est poursuivie depuis lors dans ce cadre strict et spécial; mais son étroitesse même lui assurait une qualité supérieure, si les modèles étaient sévèrement choisis, car on était certain à l'avance, l'orgueil aidant, de l'excellence de l'exécution. Cependant les vrais amateurs ne sont pas tous aussi enthousiasmés de cette fameuse salle des Offices, et leur admiration ne s'y rechauffe que devant une trentaine de cadres, dont ils emportent le souvenir aux quatre coins du monde, ayant oublié en route une multitude de figures secondaires. Et qui sait si la faute n'en est pas au trop proche voisinage de ces autres salles où ils viennent de se remplir la mémoire des merveilles du Titien, du Giorgione, du Veronese, de Velasquez et de Rubens? — Et puis, que voulez-vous? même à Florence, des portraits, même excellents, ne

pleine ardeur et la vaillante activité de la jeunesse. Mais qu'un jeune curieux zélé, attaché de près ou de loin à la conservation du Musée de Versailles, se pénétrant à fond de la table du Père Lelong et de son supplément par Soliman Lieutaud, et des séries de portraits gravés, classées au cabinet des Estampes, se mette en campagne de musée en musée, de galerie en galerie, de cabinet en cabinet, sans se chercher des armes plus graves ni plus pesantes que la simple mémoire des yeux qui n'est pas la plus rare des mémoires, et un peu d'exactitude minutieuse dans le relèvement des notes, et un bon sens comparatif quelque peu aiguisé par l'exercice, — voilà un homme qui se sera fait, en quelques années, un renom tout à part, une place très enviable, singulière et hors pair dans le bataillon des connaisseurs. Le livre où il aura concentré ses observations, sera le regal et le manuel des curieux, le modèle à suivre pour les érudits des autres nations. Lui-même sera devenu tout à coup l'expert indispensable et autorisé, l'arbitre de cette science si intéressante non seulement pour l'art, mais pour chaque page de notre histoire. N'y a-t-il pas là de quoi tenter l'ambition éveillée d'un fureteur de bonne volonté?

demandent pas à encombrer une salle depuis le parquet jusqu'à la voussure. Je ne crois pas que dans les salles que je proposais, au Louvre, j'eusse admis plus de deux rangs de portraits superposés; les portraits sont d'essence monotone ; chaque époque a, dans les modes de sa portraiture, des attitudes, des habitudes de pose et de tour de tête, des similitudes de costumes qui forcément se répètent et fatiguent à la longue. Plus la salle que l'on consacre à ces portraits est vaste, plus cette monotonie lasse les yeux, qui ont d'autant plus besoin de pouvoir s'intéresser de près à la variété d'art et à l'étude vivante et expressive de chacun des personnages.

M. Castagnary a prévu lui-même que ces 104 portraits, superposés à perte de vue sur quatre rangs, et dont M. Lafenestre a rédigé le catalogue, pour le jour d'inauguration solennelle par le Président de la République, n'étaient pas le dernier mot de sa création. En même temps qu'il ordonnait l'emménagement provisoire dans le pavillon Denon, il demandait à l'architecte du Louvre deux ou trois projets pour une installation plus élastique et définitive dans les parages du pavillon de Flore. Ces projets ont été remis au Directeur des Beaux-arts, et l'un deux prévoit une quinzaine de chambres, sept de chaque côté, avec une salle un peu plus vaste, ces chambres s'éclairant non par le haût mais par de simples fenêtres; elles auraient, par leur moyenne dimension, l'intimité nécessaire à l'exhibition recueillie d'un choix d'intéressantes figures; à la bonne heure, et cette disposition est préférable à toute ordonnance pompeuse, et mieux faite pour mettre en valeur l'attrait très personnel d'une telle collection historique. Et quand M. Castagnary possédera ces salles, et y aura transporté et distribué, dans leur ordre chronologique, la série d'images de ses artistes, — ajoutant à ce qu'il possède une centaine seulement de têtes nouvelles, — complétant autant que possible cette série par les représentations des figures qui tiennent le plus de place dans l'histoire de notre école nationale, — les obtenant, au besoin, par échange, de nos musées de province, ou par acquisition, des cabinets de nos amateurs, et dans les ventes publiques, — ne craignant point, pour avoir le portrait de Le Sueur, de détacher des salles du Louvre le tableau d'une « réunion d'artistes », où il s'est peint lui-même en sa jeunesse au milieu des amis de M. de Chambray ; — et où ai-je donc vu, — n'est-ce pas à Versailles ? une superbe ébauche de tête de Gérard par Thomas Lawrence, — et un amusant portrait de Mme de Mirbel par Champmartin? (1) — quand M. Castagnary aura là-bas,

(1) On retrouverait certainement dans ce même Versailles un portrait de J. Restout, rencontré par moi, il y a belles années, chez Blaisot, et acheté à un prix minime pour les musées impériaux. C'est, je crois, le J. Restout qui a été gravé dans la *Galerie française;* que si ce Restout ne suffisait pas, on trouverait du même peintre une autre effigie de plus grande importance. Je veux parler du portrait d'apparat qu'avait crayonné de lui Maurice Quentin de la Tour, pour l'un de ses morceaux de réception. Les deux pastels fameux de Restout et de Dumont le Romain se voyaient jadis, en assez fâcheux

au bout du Louvre, ses vraies salles, logiques et spéciales, et les 200 portraits formant un corps bien solide; alors il pourra, mais alors seulement dormir en paix. Il ne craindra plus la dispersion d'une œuvre savamment agglomérée, où les lacunes ne seront plus apparentes, et ces vilains retours offensifs et jaloux, tels que les connut ce pauvre Musée des souverains que je regrette encore, et qui avait, lui aussi, son intérêt bien français, et dont il eût fallu seulement, pour un temps, dissimuler certaines pièces trop voyantes, sans jamais, jamais l'éparpiller et anéantir; c'était déjà trop, dans un siècle, d'avoir renvoyé aux quatre vents du ciel le généreux musée des monuments français, — bien que des meilleures pièces de celui-ci soit sorti notre musée d'Angoulême. Que voulez-vous? j'ai en horreur la démolition de toute œuvre qui chante la gloire de mon pays.

C'est, à coup sûr, une grosse affaire et un grand honneur que de doter le Louvre d'une collection nouvelle, et cela ne va jamais, je l'ai dit, sans difficultés. La première, brutale comme un chiffre, se présente inévitablement sous la forme de dépenses d'architecte; en aucun temps, ces dépenses ne sont minces, dès qu'il s'agit d'appareiller une salle neuve ou renouvelée aux anciennes magnificences du Palais. Les architectes, ici plus qu'ailleurs, ont l'habitude de faire grand et somptueux. Impossible sur ce chapitre de leur faire entendre raison. Point de budget prévu, et prévu grassement, et voté sur longs rapports, point de salle nouvelle; ajoutez les lenteurs de n'importe quel architecte, qui ne saurait, pour peu qu'il touche à un mur du Louvre, ne pas se piquer de génie; et M. Castagnary, même avec le meilleur rapporteur du budget, en avait pour le moins deux bonnes années d'attente; une impatience fort naturelle l'a pris. Il s'est contenté de la salle la plus obscure du Louvre, qui en était du moins l'une des plus vastes. Cette grande salle du pavillon Denon était à ce moment parée de larges toiles décoratives qui reliaient, dans la série historique de l'école française, le XVIIe au XVIIIe siècle. Il s'est trouvé qu'en somme à cette vaste salle venait aboutir la galerie de Poussin, de Le Sueur et de Claude, et aussi celle de Watteau, de Boucher et de Chardin, et par surcroît, la nouvelle grande galerie des chefs-d'œuvre du XIXe siècle, David, Ingres, Delacroix; c'est-à-dire qu'elle regardait à la fois par ses baies, les trois siècles de notre école française. En quoi le hasard se montrait ingénieux. Autre chance heureuse : le Directeur, en faisant rentrer subitement au Louvre une cinquantaine des 63 portraits prêtés à l'Ecole des Beaux-Arts, en 1825; — plus une quinzaine du Musée de Versailles; — en y ajoutant une trentaine de portraits disséminés dans les salles diverses de ce même Louvre, — arrivait à réunir une centaine de cadres, suffisant tout juste à

état, dans les magasins du Louvre; mais si détériorés qu'ils soient par le temps et l'abandon, j'imagine qu'un adroit pastelliste, — et il n'en manque pas dans notre temps, — les pourrait remettre en état de figurer dans la série de nos portraits d'artistes.

remplir la salle par lui désignée. Et pas l'ombre d'une dépense à prévoir ! pas un sou à demander au budget ! D'anciens tableaux étaient dépendus ; d'autres anciens tableaux étaient appendus à leur place. Ce n'était pas, paraît-il, plus difficile que cela. M. de Tauzia s'est servi, de son mieux et avec son goût ordinaire, de ce qu'on lui avait mis dans la main. Il n'a pu faire que la salle fût très claire; il n'a pu faire que l'ensemble ne présentât, — j'ai dit pourquoi, — un aspect un peu monotone. Une si grave assemblée de figures masculines alignées et immobilisées dans leurs cadres d'égale mesure, ne porte point à la gaieté; comme on dit sur les boulevards : « Cela manque un peu de femmes » ; les deux jolis minois de Sophie Cheron et de Mme Lebrun, et les deux honnêtes visages de Mme Vien et de Mme Haudebourt-Lescot ne suffisent point à illuminer cet immense salon. On se rend bien compte, même au premier aspect, qu'il y a là à la suite du portrait du Poussin, vingt-cinq ou trente peintures admirables, capables de donner la plus haute idée de notre école de portraitistes, car certaines qualités particulières de notre art, le goût du noble et ingénieux arrangement, la grâce facile et élégante, le sentiment de la haute expression sans étroite manière, imposent à notre portraiture française sa marque bien spéciale, intimement liée au caractère de notre peinture d'histoire, plus soucieuse, elle aussi, de l'élévation, de la délicatesse de la pensée et de la solidité de conception, que du naturalisme plus coloré, mais pesant, de certaines autres écoles renommées.

Ces portraits, rassemblés au Louvre, serviront eux-mêmes d'enseignement à nos portraitistes vivants. Ils leur réapprendront la souplesse et la liberté des attitudes; ils condamneront cette fausse dignité et cette raideur dans les poses qui ont été le malheur et la tare de nos portraitistes modernes durant la première moitié de notre siècle, la gêne des mouvements, la sécheresse glaciale et compassée des expressions, qui, depuis les élèves de David, ont appauvri et aminci notre école, et auxquelles seul a échappé M. Ingres dans le prodigieux portrait de Bertin. Ils retrouveront là cette facile aisance dans l'ordonnance générale de la figure, qui obéit au caractère même du modèle, et se fond avec sa physionomie. C'est la vie, en un mot, que cet ensemble concordant et sans effort du corps, du costume et de la tête ; et son principe, — même à travers les transformations de la mode qui ne s'épargne pas la variation, dans le goût de certains gestes et de certains attifements, — son principe a été instinctivement familier, comme la première loi de leur art, à tous ces maîtres et demi-maîtres que vous voyez là, depuis Sébastien Bourdon, Ch. Le Brun, Ferdinand, R. De la Marre, Rigaud, Largillière, De Troy, Tournières, Nocret, Aved, Tocqué, les Vanloo, Ant. Pesne, Perronneau, Duplessis, jusqu'à Greuze, Roslin et Mme Le Brun. Que serait-ce si vous voyiez La Tour ? Je n'ose pas, en vérité, écrire ce que je pense ; mais cette qualité essentielle du portraitiste, l'accord libre et sans façon du personnage avec son ajustement, qualité bien française disparue de notre

école, durant un demi-siècle, sous prétexte de style, ne fallait-il pas, dans les expositions, aller la chercher, il y a vingt ans, à travers des œuvres d'un bien autre mérite et autrement solide et réfléchi que le sien, — je mets ainsi hors de cause certains bustes exquis de Flandrin et de Lehmann, — dans les portraits d'un homme qu'on a bien malmené, mais qui avait cela sans quasi s'en douter, dans les portraits de ce pauvre Edouard Dubufe, le Roslin aux belles étoffes de notre temps, — et aussi dans les quelques toiles qui firent la réputation de Nelly Jacquemart. — Aujourd'hui, Dieu merci, nous avons mieux, et l'école semble avoir retrouvé sa vertu d'autrefois, je veux dire son esprit de vie intelligente, avec les franches portraitures de Baudry, de Bonnat, de Delaunay et de Carolus Duran.

Pour en revenir au grand salon Denon, supposez cette salle isolée des autres galeries convergentes, qui l'écrasent du pur choix de leurs chefs-d'œuvre, on se dira volontiers que ce n'est pas là l'une des moins attrayantes du palais, et qu'en somme ces portraits offrent une somme d'intérêt supérieure à ce qui remplissait ci-devant le pavillon Denon ; qu'une telle création est un bienfait pour le Louvre. Mais il y a là, dans ces peintures inégales et hors de vue, trop de mélange du médiocre avec le bon. Le côté curieux y est trop effacé par le voisinage de l'excellent de l'autre côté de la portière. Transportez ces cadres d'une moyenne inquiétante hors d'un pareil voisinage, et aussitôt la pensée d'où est née la collection nouvelle et le service rendu au Louvre reprennent toute leur valeur et toute leur évidence, et les amateurs les plus difficiles seront les premiers à applaudir des deux mains.

Que chaque chose soit en son lieu, et y croisse favorisée par le temps, la persistance et le bon sens. Personne en notre siècle ne veut continuer personne. C'est l'esprit révolutionnaire de mutabilité perpétuelle, c'est l'esprit de notre époque, ruineux et délétère, ennemi de tout avenir. Par là on n'arrive à rien fonder en notre pays, à rien y élever de grand, à rien pousser, en quelque coin que ce soit de notre administration, à sa suprême et complète hauteur. Charles Blanc, inspiré par M. Thiers, organisa en 1872 et 73, le Musée des Copies. C'était un projet comme un autre ; mais une idée malencontreuse lui vint de de s'emparer, pour son musée, du Palais des Champs-Élysées. Il ne réfléchit point que ce palais est, d'origine et à tout jamais, sans appropriation spéciale, un hall bon à tout, et qu'il faut se dire que là on est toujours à l'auberge, et que cette auberge même discrédite à la longue ses meilleurs locataires. L'État ne pouvait l'aliéner que pour quelques semaines ou quelques mois, et il en réclamerait fatalement l'usage pour la plus prochaine exhibition, ou fête passagère. L'occasion ne se fit pas attendre. J'eus besoin, en 1874, d'une plus vaste étendue de salles pour l'exposition annuelle des artistes vivants plus largement ouverte que les deux précédentes. Je n'hésitai pas. La vraie place du Musée des Copies,

sa place digne et utile n'était point dans ce bazar banal des Champs-Élysées, elle était à l'École des Beaux-Arts. En quelques jours le transport fut fait, les toiles remplirent les galeries, les salles, les escaliers du palais, à côté des moulages qui semblaient les attendre. Et en effet à l'École des Beaux-Arts, le Musée des Copies a sa raison d'être ; elles y servent de pièces à l'appui des leçons de professeurs de l'histoire de l'art. Qu'est-ce que ces leçons, sinon la description, c'est-à-dire la copie parlée des œuvres magistrales qu'analyse le professeur ? et les copies peintes y expliquent plus visiblement, par leur coloration et leur dessin, les enseignements de l'orateur. Aussi ne me serais-je jamais pardonné de détruire un tel musée, un tel amoncellement de documents qui, bien que rassemblé à la hâte, ne demandait, une fois remis sur son terrain, qu'à se développer sagement, selon les besoins de l'école, et selon un système de modèles à reproduire, que l'on était libre désormais d'étudier sans crainte du lendemain et de poursuivre à loisir. Moulages et copies peintes, voilà le vrai musée de l'École des Beaux-Arts ; voilà celui qu'elle doit accroître avec ténacité et âpreté, et sans jamais perdre de vue les occasions de l'enrichir. — Certes je comprends qu'il y ait matière à regret, pour les professeurs de cette école, de ne plus voir dans les deux salles de leurs réunions, ce bel assemblage des portraits de leurs devanciers en l'autre siècle, des fondateurs de l'enseignement d'art dans l'ancienne Académie, professeurs, professeurs adjoints, conseillers, recteurs, etc., que l'importance même de leurs fonctions avaient désignés aux choix des peintres pour leurs morceaux de réception. La présence de tels portraits donnait grand air aux délibérations des dignitaires actuels de l'École des Beaux-Arts. Mais, peu à peu, eux-mêmes se consoleront en retrouvant ces mêmes portraits dans une autre réunion plus complète des cadres de même provenance académique, dans une assemblée générale et plénière des grands artistes de la nation. Ils s'en consoleront le jour où ces images de leurs prédécesseurs, qu'ils ne pouvaient prétendre conserver à toujours puisque « prêtées temporairement » elles demeuraient rivées aux inventaires du Louvre — ces images seront remplacées sous leurs yeux, par des copies profitables de chefs-d'œuvre, utiles instruments d'étude, servant d'arguments à la doctrine saine et forte qu'ils ont charge de faire pénétrer dans l'esprit de leurs groupes d'élèves.

Je ne me suis pas bien expliqué pourquoi M. Castagnary avait cru devoir adjoindre aux images de nos artistes français, à côté de Nicolas Poussin et de Pierre Puget, les quelques portraits de Van Dyck et de Rembrandt, du Tintoret, du Guerchin, de Maratte, de Michel-Ange et de Canova. Champaigne passe encore, et même il y va de soi, car le meilleur de ses travaux a été pour la France. A même titre ne sont-ils pas venus là, Martin Desjardins, et Buyster, et Servandoni, et de Lyen ? Et qui s'étonnerait d'y rencontrer Van der Meulen ?

Ils furent de notre Académie royale et le jour où notre Académie les appela à

elle, leur morceau de réception leur fut le meilleur brevet d'artistes français. La légion en est nombreuse de ces associés étrangers des deux siècles passés, naturalisés français par le tableau ou le marbre offerts le jour de leur entrée à l'Académie royale. Dès le jour même où s'organisa la célèbre Compagnie, sur les vingt-six premiers appelés, six nous venaient d'Anvers ou de Bruxelles, et au XVIIIe siècle l'Italie et la Suède nous adjoignirent tout ce qu'elles avaient de vaillant. Que les portraits de ceux-là soient mêlés à ceux de nos peintres, à merveille et c'est justice. Quant à ceux qui ne nous tiennent pas par ce lien de famille, à quel titre se glisseraient-ils ici ? Prenons garde à une méprise. La salle des Offices fut dans son origine, et restera à jamais un très noble, un superbe caprice d'amateur princier ; rien de plus. Chez nous, l'idée n'est pas la même ; elle est, avant tout, patriotique. Si, par malheur, nous laissant aller à une hospitalité trop ouverte, et qui rendrait méconnaissable le sens de l'œuvre, nous prétendons au cosmopolitisme, nous resterons piteux et misérables, incapables à tout jamais de lutter contre les deux siècles d'acquit de la galerie de Florence. En vérité n'y songeons pas ; c'est déjà bien assez d'avoir à remplir notre cadre national, sans nous noyer dans le vague des autres écoles. Renvoyons bien vite Van Dyck et Rembrandt, le Tintoret et le Guerchin à la grande Galerie. Ne songeons qu'à les remplacer, si possible, par de sûres et suffisantes images de Watteau, de Simon Vouet, de Claude Lorrain, Lenain, Errard, Stella, Bourguignon, Valentin, Van der Meulen, Monnoyer, Coysevox, Lemoine, Desportes, Delafosse, les Boullongne, les Parrocel, Latour, Jac. Callot, J. Pesne et les Audran, en remontant si haut que nous pourrons, vers les Primatice, les Maître Roux et les Nicolo, les J. Cousin, les Freminet, les Clouet et les Dumonstier, ces derniers ayant peint et dessiné tant de portraits qu'il semble difficile à croire qu'ils n'aient pas laissé le leur en quelque portefeuille encore inconnu des curieux ; nous avons bien celui d'Ant. Caron. Je n'entends point d'ailleurs fermer trop rudement la porte aux étrangers modernes qui ont fait à Paris leurs études dans nos ateliers et acquis leur renommée d'artistes dans nos expositions, ou ceux encore que s'est associés notre Académie des Beaux-Arts.

Mais j'ai regretté, pour ma part, que M. Castagnary eût livré un peu trop ouvertement aux chatouilleuses espérances des artistes la seconde question qu'éveillait son projet, la question des vivants. Ne mêlez pas, pour que votre œuvre demeure sérieuse, la querelle des vivants avec le tranquille entretien des morts. Les morts seront peu à peu appelés par vous, selon la fortune des bonnes rencontres ; ils combleront peu à peu les places vides et dans leur ordre historique, dans les salles qui les attendront, là-bas au bout du Louvre. Ils n'entreront pas malgré vous, mais de votre plein gré, et ce sera une fête pour la venue de chacun d'eux. Craignez que pour chacun des vivants ce ne soit une bataille et, qui pis serait, une comédie. Encore une fois, rien de commun ici

avec la pensée et le procédé de Florence. Les Offices désignent à distance, dans les écoles européennes, les quelques peintres notables auxquels ils croient devoir faire appel. S'ils se trompaient, par erreur ou condescendance, sur l'importance réelle que méritent ces peintres entre les artistes de leur nation, qui s'en plaindrait ici? Ce ne serait ni plus ni moins qu'une bonne aubaine pour l'heureux désigné. Tout au plus quelque Florentin serait-il capable de redresser cette erreur ou cette complaisance. Mais à Paris, si vous laissez forcer les portes du Louvre par l'ambitieux trop pressé et sans titres, ce n'est point à la commission choisie par vous que l'on s'en prendra de la camaraderie qui aura fait passer cet intrus; on s'en prendra à vous-même, et vous n'aurez rien gagné à ce paravent. Je vous jure qu'un homme de bonne volonté, à cause même du sentiment de sa responsabilité, est toujours plus capable d'impartialité que la plus honnête commission du monde. Commission et complaisance, voire faiblesse un peu louche, sont quasi synonymes. Et puis cette commission même, fût-elle purement consultative, est-il permis à tout le monde d'en accepter le rôle? Cette commission « chargée de proposer au Ministre les noms des artistes vivants qui, à raison de leur notoriété, pourront être invités à offrir leurs portraits, bustes ou médaillons », y sera-t-il permis à un président de l'Académie des Beaux-Arts, y sera-t-il permis à un président de la Société des Artistes français, de choisir entre leurs confrères, auxquels ils doivent égale protection, égale affection, de désigner les dignes et les indignes, *dignus est*, *indignus est intrare?* Même vos inspecteurs des Beaux-Arts y perdront de leur autorité nécessaire, pouvant passer pour vos porte-paroles. Soyez sûr qu'à vous seul, vous feriez mieux et plus justement que tous vos commissaires assemblés. Dans le poste que vous occupez, sachez que pour peu que vous ouvriez aux choses une oreille attentive, les choses vous parlent d'elles-mêmes et vous crient leurs besoins. Le jour où, en octobre dernier, vous preniez en main l'administration des Beaux-Arts, vous avez dit : « J'arrive ici sans parti pris d'aucune sorte. La gloire de la France est faite du labeur de tous ses artistes; tous les talents, quels qu'ils soient, ont donc droit aux encouragements de l'État, et pour ma part je me propose de les appeler tous, sans m'occuper de savoir de quelle école ils sortent, ni de quelle doctrine ils relèvent. » Voilà le moment et l'occasion de vous montrer fidèle à votre parole. Je me souviens, moi, que le jour où la pensée me vint de combler à Versailles les lacunes laissées, depuis quarante ans, dans les séries des portraits, par les rancunes de l'esprit de parti, je n'eus pas un moment l'idée d'appeler une commission à mon aide. Je dressai ma liste en tout bien, toute conscience, en honnête et indépendant patriote qui fait cas de toutes les grandeurs, sur quelque terrain de littérature, de science et d'art qu'on eût servi la patrie, et m'est avis, sans vanité, que les lacunes dont je parle ne furent point trop mal comblées. — Il vous est plus facile encore de mieux faire, car vous n'avez à vous occuper que d'une

espèce de nos illustres, et les noms de nos artistes vivants vous sont plus familiers qu'à personne ; ils ne sont point d'ailleurs tant nombreux, ceux de qui l'on peut prévoir qu'après leur mort, leurs œuvres entreront d'autorité au Louvre. Êtes-vous sûr qu'en invitant à offrir leur image à la nation, les peintres et les sculpteurs ayant obtenu aux expositions annuelles ou universelles, l'une des médailles d'honneur, vous n'aurez pas déjà atteint bien près de la juste limite? Ces médailles d'honneur sont décernées par le suffrage des artistes, c'est-à-dire par quelque chose ressemblant fort à la plus indiscutable des commissions, la mieux acceptée à l'avance par les manieurs de brosses ou de ciseaux. N'oubliez point que tout artiste, pour suivre fermement sa voie et garder foi dans son propre talent, doit être orgueilleux, c'est-à-dire n'admettre au fond de lui-même que le jugement de ses pairs et rester défiant de toute autre juridiction sur un point aussi chatouilleux que l'appel de son portrait au Louvre. Ajoutez-y, en bonne équité, une dizaine de noms qui ont pu échapper aux jurys distributeurs de ces médailles, en une année particulièrement brillante, — il vous est facile de retrouver les listes des ballottages, — et je vous affirme que vous n'aurez, pour vous faire honneur d'une parfaite impartialité, besoin que d'un bien petit effort de mémoire. — Restent les architectes et les graveurs qui ne sauraient vous fournir eux-mêmes leurs portraits ni sur toile ni en marbre. Ce sera affaire à vous de demander leurs images, si vous le jugez bon, à quelques-uns de leurs amis. — Et si l'on vous répète, au bout de tout cela, que les règlements du Louvre n'admettent point dans les galeries du palais les œuvres d'artistes vivants, vous leur répondrez que dans ces salles écartées, hors du voisinage des anciens maîtres où vous vous proposez d'installer définitivement la collection des portraits d'artistes français, toute liberté vous est rendue, car vous n'avez entendu dérouler là, par ce procédé qu'on appelait jadis « la peinture parlante », que le chapitre le plus vivant, le plus éclatant et le plus attrayant, à tous les yeux, des archives de notre école nationale.

Voilà bien des pages à propos de l'ouverture de la nouvelle salle du Louvre. Je repète une fois encore que cette ouverture m'a réjoui. C'est l'exécution d'un rêve que j'avais regretté de ne pouvoir accomplir moi-même, le jour où, proposant, avec bonnes raisons, au Ministre de reconstituer la Direction des musées nationaux, je m'étais fait une loi de ne point peser sur l'initiative de cette direction. Je n'avais pu agir que par de vagues sollicitations, que des sollicitations contraires avaient entravées ; un plus libre que moi est venu qui, ne se sentant point les mains liées par lui-même, a poussé rondement une entreprise mûre depuis tant et tant d'années. Il a bien fait à mon sens ; mais encore un coup, qu'il ne tienne pas sa tâche pour terminée. Que M. Castagnary veille sur son œuvre, et la couve, et la caresse et l'enrichisse incessamment. Cette œuvre aura pour longtemps besoin de ses soins paternels pour produire son complet et

utile spectacle. Si vous voulez que les enfants grandissent, il faut veiller avec soin sur leurs premiers pas. Toute institution éclose de l'orgueil ou de la curiosité d'une nation ne saurait périr. On l'a bien vu par les expositions : on a eu beau les traîner chez nous, de palais en palais, de déménagement en déménagement, les Salons ont vécu et se sont propagés de peuple à peuple dans toute l'Europe. Ainsi pour la collection des portraits d'artistes au Louvre ; elle pourra être menacée à certaines heures critiques; elle pourra même être dispersée à nouveau ; ne craignez rien : trois ans après sa dispersion elle ressuscitera, et tous ses cadres reprendront d'instinct le chemin du Louvre. Il se trouvera toujours quelqu'un pour rappeler qu'elle a été, et qu'avec raison elle doit être à nouveau, et au Louvre et non ailleurs,— et ceux qui l'auront crue anéantie en seront pour leur fausse joie.

Tant que la France sera, soyons possédés de la folie du Louvre; au Louvre, écrin colossal, trésor des trésors de la patrie, au Louvre appartient de droit tout ce qui peut lui être une richesse, une lumière ou un décor.

CHAPITRE III

LE VICOMTE BOTH DE TAUZIA

Août 1888.

Cette fois, mes amis, nous voilà bien battus de l'aile du corbeau; nous avons perdu celui d'entre nous qui valait le mieux, et savait le mieux, par sa bonne grâce et sa solidité naturelles, s'attacher sans retour ceux qui l'avaient hanté. De celui-là on ne peut dire qu'il ait cherché des amis, encore moins qu'il ait courtisé les puissants : il avait horreur du bruit et de l'intrigue; c'était un stoïque à sa façon que cet aimable compagnon à la libre parole, fine fleur de probité, de droiture simple, de délicatesse et d'honneur, agrémentée de cette avenance gaie et riante, particulière à ceux de son pays de Bordeaux. Sa force était dans sa franchise et sa fierté native ; son charme dans les manières courtoises, dans les sentiments relevés qu'il tenait de son éducation de famille, et qui le maintinrent toujours noblement, quoique avec une fortune des plus étroites, au niveau de familiarité et d'égalité parfaites, presque de protection fraternelle, avec les plus grands noms de sa riche province auxquels l'unissaient ses relations d'enfance.

Laissez-moi, pour mon propre soulagement, laissez-moi vous en parler à l'aise. Aussi bien, dire adieu à Tauzia, c'est pour moi dire adieu à notre vieux palais du

Louvre et parcourir une dernière fois avec lui, comme il nous arrivait si souvent à la fin du jour, après la foule partie, ses galeries et ses corridors. — Certes, le Louvre ne mourra pas avec nous. Bien d'autres générations viendront de conservateurs et de conservateurs-adjoints,qui, pour satisfaire un public enclin à d'autres visées d'art, s'ingénieront à modifier les traditions anciennes et s'inciteront à imaginer des applications nouvelles de la curiosité humaine et de l'érudition. C'est pourquoi, s'il est vrai que la période de M. de Nieuwerkerke ait fait preuve dans l'administration de nos musées, d'une certaine unité, je voudrais, après avoir raconté jadis ce que furent ses deux premiers conservateurs de la peinture, Villot et Reiset, montrer sans trop de hâte et au hasard de la plume et sans compter mes mots, ce que fut Tauzia, le dernier fruit de cette direction.

En 1855, nous préparions l'Exposition Universelle des Beaux-Arts, au bout de l'avenue Montaigne ; les jours se précipitaient, la besogne était lourde et compliquée : j'avais à parer à la fois au placement de la peinture et de la sculpture françaises. L'un des attachés à cette exposition dont le personnel avait été, comme d'ordinaire, rassemblé de ci et de là, fort au hasard, s'en vint un jour à moi, me demandant de vouloir bien l'utiliser, car M. de Mercey ne lui avait pas assigné de tâche assez définie. C'était un jeune homme, aux allures simples et de bonne compagnie, très attirant de prime abord, quoique fort réservé, et que je fus enchanté d'embrigader avec moi pour le classement de nos sculptures. Nature fine, élégante et distinguée, de ceux qui sont nés pour commander sans cris ni agitation,bon œil déjà tout préparé d'instinct à sa corvée, en quelques jours il fit notre conquête à tous. C'est de là que date son intimité avec Alfred Arago, qui était chargé des relations de cette exposition avec les commissaires étrangers, pendant que m'incombaient les aménagements de notre école nationale. Je ne tardai pas à savoir que c'était par l'intervention de M. de Nieuwerkerke que Tauzia était entré dans la bizarre cohue qui fonctionnait là. Il était fils d'un ardent royaliste, adjoint à la mairie de Bordeaux, l'un des promoteurs du mouvement de 1814, et à qui cette ville avait donné mission de porter, en Angleterre, au roi Louis XVIII, les clefs de la cité fidèle : Madame la Duchesse d'Angoulême, l'héroïne de Bordeaux en 1815, qui depuis lors n'avait cessé de s'intéresser à la famille de Tauzia, l'avait, dans les dernières années de sa vie, recommandé à la famille d'Armaillé; Louis d'Armaillé, déjà lié avec Léonce de Tauzia, avait en même temps qu'un autre ami, Delarue, fait connaître à Mme la Comtesse d'Armaillé la mère, le grand désir du jeune homme d'être attaché aux Musées. Lui-même en avait fait la demande officielle dès 1852, et le cardinal Donnet l'avait apostillée en 1853. Mme d'Armaillé,parente de Nieuwerkerke, avait prié le directeur général de caser au Louvre son protégé bordelais. M. de Nieuwerkerke avait promis sa bonne volonté, mais en attendant qu'il trouvât le moment favorable pour sa propre maison, il avait obtenu de Mercey qu'il enrolât à l'avenue Montaigne

son futur employé; c'est de cette façon que Tauzia, le compagnon de plaisirs des fils les mieux nés de l'aristocratie de Guyenne et de Périgord, se voyait brusquement, et quasi sans se douter du mélange, le confrère fort dépaysé d'un parent du roi de Lahore, du docteur Tronsin-Dumersan, le futur confident de M. Thiers, voire de gens de pire acabit; mais enfin à travers ces broussailles, il était, par les expositions, comme Clément de Ris et Darcel, sur le grand chemin du Louvre: il ne fallait plus que prendre patience. Nieuwerkerke ne pouvait d'ailleurs qu'être bien disposé envers le descendant d'une famille qui, comme la sienne, était originaire de Hollande, et s'était, comme la sienne, fixée en France au commencement du XVIII[e] siècle, après avoir fourni à son pays l'un de ses grands personnages, Pierre Both, le premier gouverneur de Batavia et des Indes Néerlandaises (1610-1614). On voyait dans la galerie de lord Northwick, un portrait célèbre de P. Both, par Alb. Cuyp. Il y était représenté avec sa femme et un nègre qui tient un parasol; au fond sur la mer, une flotte hollandaise. — Mais comment notre vicomte Both de Tauzia était-il venu à se prendre de goût pour les choses d'art qui devaient remplir et passionner sa vie? Il nous parlait toujours en riant de ses études dans les ateliers de Catrufo et de Tourneux. J'ai interrogé sur ses années de jeunesse la mémoire de son plus fidèle camarade de ce temps-là, L. Delarue, dont le brave cœur, très digne et très haut, a toujours battu à l'unisson du sien. Je n'en sais qu'un autre pour lequel il gardât un égal attachement d'ancienne date, c'était Th. de Lajarte, le musicien érudit que nous connaissons tous, et puis aussi Chabouillet, du cabinet des médailles, que je trouve en décembre 1851, demandant à Nieuwerkerke la permission d'amener son ami de Tauzia, aux fameuses soirées du Louvre. J'entendais aussi revenir souvent, dans leurs causeries avec Delarue, les noms de deux autres camarades, Amédée Hennequin, que ses amis perdirent en 1859; celui-ci était fils de l'ancien et très éloquent député légitimiste, et je l'avais rencontré une fois avec Tauzia, juste assez pour apprécier son « âme élevée, délicate et timide »; l'autre était Destouches, mort en Algérie en 1886 et à qui Gustave Moreau et Delarue avaient fait leurs adieux quelques mois avant. — Pour en revenir à la famille de notre Tauzia, cette famille qui lui avait mis aux veines toutes les délicatesses et la fermeté de son cœur, et à laquelle, avec la plus noble discrétion et le plus absolu désintéressement, il dévoua sa vie entière, — son père renonça naturellement, en 1830, lors du départ de ses princes, aux fonctions que lui avait confiées la Restauration, et mourut quelques années après, ne laissant à sa veuve et à ses deux enfants que les ressources les plus modestes. « C'était un homme d'allures, de sentiments et de goûts distingués, et son fils a bien des fois regretté plus tard la dispersion de la belle bibliothèque paternelle, très littérairement composée. » Il habitait, dès 1830, cette maison au n° 2 de la rue Jean-Goujon, qui pouvait passer alors pour la fin de Paris, car les collégiens de mon âge que l'on menait, quelques années après, prendre leurs ébats dans ce coin mal planté et boueux des

Champs-Élysées, ne voyaient dans ce quartier désert qu'une bordure d'habitations de bien simple apparence, rien qui pût jamais faire prévoir les magnificences d'aujourd'hui. C'est cependant en cette maison qu'aura vécu près de soixante ans, rare bail dans la vie de notre siècle, la famille de notre ami, et qu'ils y auront vécu dans la plus digne et la plus respectable des retraites. « Vous avez connu la mère, me rappelait encore Delarue, femme d'une simplicité évangélique, pleine d'amour et de dévouement pour ses enfants et petits-enfants. — Vous avez aussi connu la sœur, pleine d'affabilité et de droiture, et c'était vraiment quelque chose de consolateur et de rafraîchissant que l'affection entière, dévouée, sans phrases, de ces trois êtres. — Quant à son beau-frère, le commandant d'état-major Lefebvre de Rumfort, c'était un homme instruit, modeste, d'un mérite solide, quelquefois méconnu et qui périt, le seul de son corps, à l'assaut de Sébastopol. » M. de Rumfort avait été lié jadis avec le peintre Pils, et c'est pourquoi Tauzia conserva toujours pour cet habile artiste, le meilleur des hommes, une amitié particulière. — « Tout en gardant son domicile à Paris, la famille faisait de fréquents séjours à Parempuyre (près de Blanquefort), et la première jeunesse de notre ami se passa à Bordeaux, où il fit ses études avec cette facilité méridionale qui n'a rien de pédantesque. Quand il vint à Paris, avec la vague intention de s'y faire une carrière, il crut devoir aller chez Tourneux, et je ne crois pas qu'il y ait couvert beaucoup de toiles. — A cette époque, ajoute Delarue, j'étais membre honoraire d'un atelier libre, dont le titulaire était le fils du compositeur Catrufo. C'était un homme qui avait eu plus que des promesses de talent, mais que l'abus du plaisir avait rendu versatile, paradoxal et assez semblable, quant au fond, au comédien La Rancune du *Roman comique*, bref très dangereux pour des jeunes gens. Il avait un ami, M. de Langalerie, mort conservateur du musée d'Orléans. Langalerie introduisit Tauzia, son cousin, chez Catrufo, et Tauzia fut plus sensible aux agréments de la compagnie qu'aux démonstrations intermittentes du professeur. Il n'avait point perdu son accent méridional. La bonne grâce de son caractère et sa générosité de camarade lui gagnèrent, sans désemparer, le suffrage de tous. Ses rapports étaient d'ailleurs d'une entière sûreté, n'avaient rien de banal et ne s'établissaient de sa part qu'à bon escient. » — Cette bonne grâce, cette générosité, cette sûreté de rapports, ne s'établissant que sans banalité et à bon escient, ce qu'en un mot il avait apporté de Parempuyre et de Bordeaux dans les ateliers romantiques de Tourneux et de Catrufo, où il avait pu d'ailleurs se familiariser avec les noms les plus populaires de nos artistes contemporains, il les gardera toute sa vie, et notre Tauzia, avec « sa facilité aimable dans les *juvenilia* », avec ses délicatesses chatouilleuses d'honneur et de probité, est déjà là tout entier. Mais, Dieu merci, il put encore exercer et façonner son goût à une autre école, et sur un tout autre ordre d'objets d'art. Il était, je l'ai dit, l'intime compagnon du comte L. d'Armaillé. Celui-ci, l'un des

plus fins et des plus expérimentés connaisseurs que son monde ait fournis à la haute curiosité, n'avait point son rival, si ce n'est peut-être du Sommerard, pour dépister et conquérir de belles armes, de beaux bronzes, de superbes candélabres, de brillantes étoffes, des meubles et ustensiles de mobilier incomparables, coffres et bahuts, cadres et miroirs, particulièrement du XVIe au XVIIIe siècle. Il avait le génie de l'échange, dès que son goût s'était lassé et qu'il rencontrait mieux à son caprice chez ses fournisseurs ou les amateurs voisins. On peut dire que, par le renouvellement perpétuel de son cabinet, toutes les belles choses de la curiosité et les plus précieuses qui ont eu cours chez les plus magnifiques collectionneurs de meubles, depuis 1850 jusqu'en 1875, avaient passé par les mains de ce chercheur passionné et inconstant, et dont l'œil était si sûr. Il reconnaissait avec un flair singulier, comme Longpérier pour les antiques, les trucs et les réparations des faussaires et des restaurateurs, et savait rencontrer dans les coins les plus ignorés de Paris, les ouvriers les plus habiles à monter et remettre en état ses trouvailles sur les socles de plus belles matières. Tauzia, initié par lui, avait pris goût à cette chasse au bibelot de bon goût, et la première fois que je fus conduit par notre ami dans son petit appartement de la rue J.-Goujon, je fus étonné d'y voir sur ses murs et ses meubles, mêlés à des souvenirs de famille, nombre d'objets de petite importance, c'est vrai, — ses ressources ne lui permettaient pas mieux, — mais choisis dans tous les genres de la curiosité, chinoiseries, terres cuites, menus bronzes ou biscuits du XVIIIe siècle, avec un discernement qui montrait la finesse native du chercheur. Bientôt, quand se transformera l'objet de ses études et de ses prédilections, il apportera aux peintures et aux dessins, avec ses yeux d'une force si pénétrante, le même don de trier le bon d'avec le médiocre, et d'indiquer les parties restaurées ou vraiment pures dans les œuvres les plus vantées des maîtres.

Il va sans dire que M. de Nieuwerkerke ne me refusa pas d'introduire Tauzia dans le personnel de l'exposition de 1857, alors que, pour les salons annuels, nous prenions possession du palais des Champs-Elysées. Son apprentissage était fait par l'exposition de 1855, et naturellement je le chargeai du placement des sculptures. Ne connaissait-il pas déjà, par 1855, tout ce monde particulier des sculpteurs, les grands et les petits, les méritants et les malcommodes ? Il sut très bien s'entendre avec eux et leurs exigences, décora à merveille cette nef immense du jardin, où les statues s'encadraient pour la première fois dans les massifs d'arbustes et de verdure et les fleurs exposées par la Société d'horticulture ; et il fut désormais, gaiement, allégrement, jusqu'en 1869, l'homme de la sculpture. J'entends encore Artaud, notre garçon de bureau, entre-bâillant la porte de la cabine où nous prenions, loin des visiteurs importuns, ces joyeux déjeuners dont j'ai parlé à propos de Clément de Ris, et disant discrètement à Tauzia, avec son sourire équivoque de guide des étrangers dans les grands

hôtels : « La Vénus que M. le vicomte attendait est arrivée. » Parfois il suppléait, à la peinture, les secrétaires du jury d'admission, et c'est alors qu'il commença à établir, avec les peintres les plus intelligents de notre école, des relations qui devinrent plus intimes encore et tout à fait familières, quand, quelques années plus tard, il me parut juste et convenable de l'appeler, lui le conservateur des peintures du Louvre, parmi les membres de ce jury, où il comptait déjà tant d'amis et qui firent toujours fête à sa bonne humeur, bien qu'il gouaillât volontiers leur indulgence, et ne se fît pas faute, avec sa franchise primesautière et son tempérament de tradition, de railler les contempteurs du dessin, et les plus extravagants entre les jeunes maitres du « plein air ».

C'est le 15 juillet 1858, que Tauzia fut enfin nommé expéditionnaire au Louvre, et au Louvre il appartint durant trente ans et quatre jours. Il n'eut son titre d'attaché aux dessins que le 1er janvier 1861 ; mais il n'avait pas attendu jusque-là pour commencer auprès de M. Reiset cet apprentissage intime, familier, qui devait plus tard en faire le seul digne de succéder à son maitre. Le disciple attentif et délié, avait le goût fin, l'esprit tout préparé à s'attacher aux œuvres des plus pures époques, la mémoire des yeux excellente ; ils s'entendaient à demi-mot, et c'était plaisir de voir comme l'enseignement de l'un entrait dans l'autre, mais lumineusement, sans routine, et par libre persuasion, sans lui rien faire perdre de sa propre initiative. Je n'en veux pour exemple que le volume fameux des dessins de Léonard. Il est certain que M. Reiset s'était senti bien souvent fort gêné dans son instinct par l'attribution traditionnelle de toutes ces études à Léonard. Ce fut toutefois l'élève qui le premier en vint à signaler au maître les raisons empruntées à je ne sais quels détails de médailles et de blason, et qui lui faisaient restituer la plupart des dessins du volume Vallardi au Pisanello, ne laissant à Léonard qu'un nombre limité de morceaux exquis, — et ce fut là une jolie trouvaille. — Pendant quinze ans, ont-ils assez, de compagnie, M. Reiset et Tauzia, feuilleté et refeuilleté ces trente-six mille dessins du Louvre, qui tous avaient passé déjà à trois reprises successives par les mains de M. Reiset, particulièrement ce coin à surprises et mystères qui provoquait entre eux tant d'hypothèses et de discussions, tant de rappels de souvenirs d'œuvres vues par delà les monts; — je veux parler des primitifs de l'école italienne.

M. de Nieuwerkerke, voyant comme se développait au Louvre cet apprenti conservateur, eut le bon esprit de favoriser Tauzia de quelques missions d'études, qui lui permirent de visiter l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique et la Hollande, et de fouiller à diverses reprises l'Italie dans tous ses coins, dans ses grandes et ses petites villes; je ne parle pas de notre voyage en Espagne avec M. Reiset. En Italie, avec son bon abord et son entrain naturels, il se mit en relation avec tous les conservateurs, et les amateurs et les marchands les plus habiles et les mieux renseignés de Milan, de Venise, de Florence et de Rome.

et ce sont eux qui plus tard le servirent si affablement dans ses négociations pour l'achat et l'entrée en France des tableaux et des fresques dont eux-mêmes lui avaient révélé les bons nids. Personne ne savait mieux, tout en gardant sa tenue porte-respect, leur parler leur langage et deviner leurs détours, et se familiariser avec leur entourage et leurs cachoteries de compères, et de combien on pouvait en rabattre avec eux; et quand ils venaient à Paris, leur première visite était pour le cabinet de l'aimable homme dont ils savaient la compétence déliée, et il les tenait en haleine pour une acquisition future. Dans ses premières allées et venues à travers l'Italie, il n'avait tout d'abord fréquenté leurs magasins que pour y faire trouvaille, en quelque coin, d'une miniature de haut goût ou d'un joli fragment de panneau ou de bas-relief de son cher XVe siècle, pour sa propre collectionnette (1). Mais ce qu'il rapportait en abondance de telles missions, c'étaient des carnets chargés de notes, vrai grimoire à pattes de mouche, dans lequel lui seul se pouvait reconnaître, mais qu'il reconsulta volontiers toute sa vie, car il n'y avait consigné que les observations les plus nettes et les plus précises sur les descriptions et les signatures des tableaux, fresques ou dessins des maîtres, et entre autres tout ce qu'il fallait pour une excellente étude sur les grands miniaturistes italiens du XVe siècle. Nous en avons tous griffonné de la sorte au cours de nos tournées, et le destin de ces pauvres carnets est de périr inutiles avec nous en laissant indéchiffrables le meilleur de nos souvenirs, les projets de nos meilleurs travaux. Mais ceux-ci étaient plus précieux que les nôtres, et il les faudra regretter davantage, car ils

(1) Par une certaine dignité particulière au respect de son nom, qui n'aimait pas le marchandage, et par dévouement absolu pour les siens, il avait de bonne heure renoncé à se faire à lui-même une famille. Tout ce qu'il avait et put acquérir, il le consacra à sa sœur, puis à son neveu et à sa nièce qu'il aimait tendrement et sur lesquels il ne cessa de veiller, non comme un oncle, mais comme un frère aîné. Vint un jour où dans leur intérêt il crut devoir se séparer de la charmante collection qu'il s'était faite peu à peu et à petits deniers, au cours de ses voyages d'Italie et chez nos marchands de curiosités de Paris. Ce cabinet de la rue Jean-Goujon, d'où la vue, par delà les massifs des Champs-Élysées, par delà le palais des expositions où il s'était avec nous agité si longtemps, s'étendait vers les Tuileries et les verdures des quais et du Palais-Bourbon, et s'en allait vers les flèches de Sainte-Clotilde et de la Sainte-Chapelle et les tours de Notre-Dame et de Saint-Sulpice et la coupole du Panthéon, ce cabinet aux fenêtres fleuries, il en avait couvert les murailles d'un choix d'œuvres qu'eussent enviées les plus riches amateurs; je ne me rappelle à distance qu'un fragment en stuc de la chaire de Prato, un groupe d'enfants par le Donatello, une superbe fresque italienne du commencement du XVIe siècle, figure assise d'enfant écrivant, des panneaux de cassone de l'école de Florence ou de Ferrare, une énergique petite figure de Saint de Crivelli, des morceaux charmants de l'école de Sienne, un admirable dessin de Pollajuolo, d'adorables petites fresques de Luini, de beaux bronzes florentins, et surtout des pages extrêmement fines et brillantes des miniaturistes les plus habiles de l'Italie et de la France en leur plus belle époque. C'était devenu un trésor dépassant la mesure de ce qu'il se croyait permis de réserver pour le plaisir de ses yeux; son ami d'Armaillé en négocia l'acquisition auprès de sir Richard Wallace; celui-ci en fit expédier à Londres les caisses que l'on crut perdues pendant la traversée, et Yriarte, chargé de cataloguer les collections de sir Richard, doit bien connaître ce joli assemblage formé par un homme de goût.

racontaient toute l'Italie, et tous les secrets des plus fameuses galeries, et bibliothèques à manuscrits et cabinets de dessins de l'Europe. Toutefois, au retour de chacune de ses missions, Tauzia ne manquait pas de rédiger à l'adresse du directeur général des musées, un rapport contenant le plus gros et le plus intéressant de ses remarques, et ses rapports étaient, selon l'usage, classés dans les archives du Louvre. Quand, en 1877, je fondai, à la direction des Beaux-Arts, le *Bulletin des Beaux-Arts*, j'eus l'idée d'y publier les meilleurs rapports de nos missionnaires du Louvre, et tout d'abord je songeai à ceux de Tauzia. Mais aussitôt il se récria avec horreur, déclarant que ses rapports n'étaient nullement faits pour cette publicité, et qu'ils étaient trop incomplets, et qu'il aurait tout à y revoir, et devant la répugnance de l'homme pour la lettre imprimée, il me fallut bien renoncer à mon beau projet.

La première affaire d'importance que M. de Nieuwerkerke confia à l'adresse et aux bonnes façons de gentleman de Tauzia, car ici les secondes étaient pour le moins aussi nécessaires que la première, ce fut d'aller à Milan, en 1867, conclure la négociation entamée par le Louvre, à propos des fresques de Luini, avec les héritiers du duc Antonio Litta Visconti Arese. Tauzia s'en tira tout à son honneur, régla à souhait et au gré de la famille les arrangements pécuniaires, surveilla avec un soin parfait les très délicats emballages et le transport de cette lourde cargaison, et put enfin les remettre à Paris entre les mains du surintendant et de M. Reiset; ils en décorèrent la petite salle, soigneusement aménagée à cette intention par Lefuel, et où nous les voyons encore; c'était une manière d'introduction que devaient présenter là les fresques, d'un caractère plus robuste et un peu fruste, au choix des merveilles du Louvre, réunies dans le Grand Salon. Dix ans plus tard, Tauzia lui-même a pu en donner la description, très brève selon sa manière, dans sa *Notice des tableaux des Ecoles d'Italie et d'Espagne;* mais il s'est bien gardé de dire la part qu'il avait eue à leur introduction dans le Louvre.

L'étude et l'amour de l'Italie ont tenu tant de place dans la vie de Tauzia, que je me demande si, sans tenir compte des dates, je ne dois point raconter ici, avant l'heure de sa pleine initiative comme conservateur des peintures, ce qui fut, douze ans plus tard, la suite de cette première acquisition de fresques, et le plus beau titre d'honneur peut-être du passage de Tauzia par le Louvre.

La négociation des Luini de Milan et l'heureuse conclusion qu'il avait su lui donner en conduisant bien saines et bien sauves les fresques à Paris, exerça, à n'en pouvoir douter, une réelle influence sur les acquisitions auxquelles dut songer Tauzia nommé conservateur des peintures du Louvre. Il avait pu s'assurer dès longtemps par ses entretiens avec Baslini, avec Bardini et les autres marchands si industrieux et si rusés diplomates de l'Italie, qu'il devenait de jour en jour plus impossible de trouver du haut en bas de la Péninsule et de faire sortir

de leurs galeries historiques des tableaux pouvant tenir dignement leur place à côté des merveilles acquises de Jabach par Louis XIV ou amenées dans notre musée national par les conquêtes d'Italie. D'ailleurs, parmi les œuvres de la plus grande époque, celles en qui les artistes avaient mis le plus gros de leur génie et qui avaient le plus puissamment consacré leur gloire, ce n'étaient pas les tableaux portatifs répartis aujourd'hui dans les cabinets princiers de l'Europe, mais les fresques monumentales auxquelles s'étaient échauffés les peintres les plus renommés de la Renaissance, et qui étaient demeurées fixées aux chapelles délabrées des monastères ou aux murs ruinés des palais de leurs protecteurs. Tout Florence, tout Rome, tout Sienne, Assise, Pérouse et toute l'Ombrie, Milan et tout le Milanais étaient là pour le dire. Et voilà que l'enlevage de ces fresques était devenu un art italien, dont les procédés s'étaient faits usuels et d'une pratique quasi courante et sûre entre les mains de certains habiles ouvriers de la Toscane. Ils détachaient de la muraille des décorations entières, comme on venait de le voir par la fresque de la Magliana.

Ch. Ephrussi a raconté dans la *Gazette des Beaux-Arts* (février 1881), comment, vers la fin de 1879, M. Barbet de Jouy étant directeur des Musées, et M. de Ronchaud étant secrétaire général de la direction des Beaux-Arts, « M. de Tauzia, conservateur des peintures du Musée, fut chargé de nouer des relations entre la direction du Louvre et les principaux marchands d'Italie, et de signaler parmi les morceaux qui seraient à céder, ceux qui lui paraîtraient dignes de nos collections. Après un pèlerinage de deux mois à travers l'Italie, M. de Tauzia, revenu à Paris, adressa au ministre un rapport concluant à l'acquisition de la fresque de Fra Angelico (une *Crucifixion*), et du portrait de Ghirlandajo, qu'il avait remarqué chez M. Bardini, le marchand bien connu de Florence. Sur l'examen des photographies rapportées par M. de Tauzia, l'achat fut décidé. Il fallait, pour mener la chose à bonne fin, à la fois de la hâte et du mystère; on savait, en effet, que les deux œuvres étaient convoitées par des amateurs rivaux, et que du côté de Berlin on ne les perdait pas de vue.

« L'approche de la vente San Donato à Florence fournissait à M. de Tauzia une occasion toute naturelle de retourner au delà des Alpes. Il sut assurer au Louvre les deux morceaux, quarante-huit heures avant l'arrivée des conservateurs du Musée de Berlin, envoyés pour les acheter, et non sans avoir à braver des colères que provoqua en Italie la nouvelle de son heureuse acquisition. Journaux et public s'émurent de cette double perte; il s'éleva presque un orage, à ce propos, au sein du conseil municipal de Padoue; mais le marché était en règle, et Fra Angelico et Ghirlandajo partirent pour Paris; l'ambassadeur de France à Rome avait dû intervenir pour lever les dernières difficultés. » Et Ephrussi décrit et analyse cette fresque admirable du Christ en croix, ayant à ses pieds la Vierge, saint Dominique et saint Jean, que Fra Angelico avait peinte pour le

réfectoire du couvent des Dominicains à Fiesole, et que nous voyons aujourd'hui sur le palier de l'escalier du Louvre qui conduit aux salles françaises et à la galerie des Sept-Mètres. Ch. Ephrussi décrit de même le portrait par le Ghirlandajo, du vieux magistrat florentin que l'on suppose de la famille Ridolfi, acquis du même coup de maître, et pour lequel j'aurais craint les railleries du public parisien, à cause de ce « nez énorme, affreusement bourgeonné », si l'expression ineffable de tendresse qui tend vers l'aïeul aimé les bras et les caresses de son petit enfant, et unit à l'enfant le sourire du vieillard, n'en faisait un chef-d'œuvre merveilleux d'art et de sentiment.

Dès l'année suivante, en mai 1882, Ch. Ephrussi étudiait dans la même *Gazette*, deux nouvelles fresques acquises par Tauzia en la même ville de Florence (mars 1881), et qui portent le nom de Luca Signorelli. Elles ont été placées sur le même palier du Louvre que la fresque du Fra Beato. Elles avaient été retrouvées sous le badigeon, dans une villa appartenant aujourd'hui au chevalier Pomponio Lemmi, entre Florence et Fiesole, et que posséda jadis la famille Tornabuoni, alliée aux Medicis et aux Albizzi. Toutes deux avaient été peintes, en 1486, à l'occasion du mariage de Lorenzo Tornabuoni avec Giovanna Albizzi, cette même Giovanna, d'une grâce si séduisante, que devait presque aussitôt introduire le Ghirlandajo dans la fresque de la *Visitation* à Sainte-Marie Nouvelle; et dans les deux allégories charmantes du Signorelli on retrouvait les portraits du fiancé et de la fiancée. Ephrussi, rappelant l'acquisition, en 1863 (c'est-à-dire à une date où Tauzia était déjà attaché au Louvre et pouvait y prendre part aux conseils de M. Reiset), de trois morceaux de fresques de Luini, provenant de la villa Pelucca près Monza, puis des six compositions de la succession Litta Visconti, venues chez nous par son entremise, et enfin de ses trois pièces capitales du Fra Beato et du Signorelli, observait que « le Louvre est aujourd'hui, si l'on excepte la collection Brera de Milan et la galerie de Pérouse, le seul musée d'Europe possesseur de peintures à fresques; et que l'introduction de ces Signorelli couronnait dignement sa carrière de conservateur des peintures avant que ses fonctions fussent limitées au département des dessins et de la chalcographie. » Quand plus tard les peintures furent de nouveau remises entre ses mains, il pensait encore à reprendre la série de cet ordre d'acquisitions qu'il jugeait désormais seules dignes du Louvre; mais, hélas! il ne se sentait plus suffisamment excité à de pareils voyages et à des négociations de longue haleine; et c'est grand dommage en vérité, car, avec deux ou trois fresques encore, une salle du Louvre eût pu être remplie, consacrée spécialement à cette manifestation supérieure du plus grand art, et à laquelle on eût dû attacher justement le nom de celui qui, en ses meilleures années, avait poursuivi la réunion de ces œuvres magistrales.

Barbet de Jouy a conservé avec soin quelques lettres particulières que Tauzia

lui adressait d'Italie dans les derniers jours de 79 et les premiers de 80, parallèlement aux rapports officiels qu'il lui devait comme à l'administrateur des musées. De ces lettres je voudrais, à l'appui du récit d'Ephrussi, extraire les passages qui donneront l'idée des intelligentes relations dont j'ai parlé plus haut, et que Tauzia avait su se créer parmi les amateurs les plus renommés et les marchands de l'Italie, et du profitable usage qu'il en pouvait tirer dans l'intérêt du Louvre et dont le Louvre a tout intérêt à maintenir, si possible, la tradition ; mais il y faut certaines façons et la main hardie, légère et sûre. Le 6 octobre 1879, il écrivait de Gênes à Barbet : «... Les marchands français, anglais et italiens se sont donné rendez-vous ici pour la vente Mylius ; au milieu de ces séries d'objets de toute sorte, beaucoup trop nombreux, se trouvent quelques objets remarquables : deux peintures de second ordre m'ont néanmoins intéressé, l'une de F. Zaganelli de Cotignola, l'autre de Macrino d'Alba, maître piémontais. Quoique ces deux peintres manquent au Louvre, je ne vous en propose pas l'acquisition, puisque à Milan et à Venise, d'après les renseignements qui m'ont été fournis, il sera possible de rencontrer ce qui doit convenir au Louvre. Baslini, le grand marchand de l'Italie, m'a dit être en marché pour les tableaux du palais Scotti, et il s'il n'a pas d'engagement avec la National Gallery, nous serions à même de faire une belle acquisition ; je connais de longue date les tableaux du duc Scotti, le Cesare da Sesto, le Borgognone, le Luini, etc. ; à cause de la promesse que m'a faite Baslini, je prolongerai mon séjour à Milan jusqu'au 20 novembre. C'est par lui que je pourrai arriver à quelque chose, et il est retenu ici pour toute la durée de la vente Mylius. Gagliardi de Florence, que vous connaissez sans doute, ne demande pas mieux que de m'être utile pour une acquisition dans son pays. — Dreyfus reviendra à Gênes, lorsque les sculptures seront mises en vente, et il aura peut-être la chance de rapporter à Paris deux ou trois marbres du Cinque Cento, et quelques bronzes. — ... J'ai appris avec chagrin la mise à la retraite de Buon, car je ne suppose pas qu'il ait demandé à se retirer... »

De Venise, le 29 novembre 1879 : «... Heureusement je retrouve ici le soleil de Milan et je vais en profiter pour visiter quelques collections particulières, suivant les indications que m'a fournies mon ami le vice-consul de France, Du Parc, que vous connaissez de longue date. — Vous saurez d'ici à quelques jours ce qui est en vente à Venise, et je ne vous parlerai, bien entendu, que des œuvres remarquables. M. Morelli m'a donné l'adresse d'un avocat de Vicence, possesseur d'un beau tableau de l'école vénitienne ; malgré tous mes efforts, je n'ai pu parvenir à rencontrer cet avocat. Malgré le froid, et sans tenir compte de l'absence des cheminées dans la plupart des auberges, j'ai revu Bergame, Brescia, Vérone et Vicence avant de débarquer à Venise. — Ephrussi a eu l'amabilité de m'annoncer par un télégramme l'élection de notre ami ; cette nouvelle m'a réjoui. »

De Venise, le 8 décembre 1879 : «... Je quitte Venise et son linceul de neige

demain matin sans faute. Il faut gagner Florence au plus tôt, et tâcher d'y rencontrer ce que j'ai vainement cherché ici. Les marchands ne possèdent rien, c'est-à-dire n'ont pas un objet digne de notre musée. Je pourrais vous signaler un Tiepolo, d'une charmante facture, mais les figures sont tellement maniérées, surtout pour une Assomption, qu'il ne peut en être question. La Vierge est tout simplement une petite poupée, en robe bleue ; les saints ne valent guère mieux ; mais tout cela n'est pas exempt de charme, à cause de la variété des couleurs et de l'agencement des draperies. — Le prince Giovannelli vient d'acquérir le petit Giorgione de la galerie Manfresi, et quoique nous n'ayons rien à désirer de ce maître dont nous possédons le *Concert champêtre*, je crois que ce tableau Manfresi aurait été le bienvenu. On me dit que peut-être le prince Giovannelli s'en dessaisirait, mais c'est peu probable, car il jouit d'une quarantaine de millions, et n'a acquis le tableau que pour empêcher le musée de Berlin de l'enlever à l'Italie. Du Parc, qui est l'ami de la maison, prendra des renseignements à ce sujet et nous les transmettra. — Les journaux de France ne me laissent pas ignorer que vous êtes maltraités à Paris par la neige et le froid, et ce que vous m'écrivez de la fermeture de la galerie confirme bien leur dire..... Malgré tout, je ne puis passer à Padoue sans y faire une halte ; je verrai à Bologne mon vieil ami M. Gualandi, qui servait autrefois de cicerone au directeur de la National Gallery ; je suis sûr que malgré son âge, M. Gualandi se mettra à ma disposition pour m'indiquer ce qu'il y a à vendre à Bologne. Vous pouvez en toute certitude m'adresser vos lettres, d'ici à trois ou quatre jours, à Florence, hôtel de Rome, Piazza Santa Maria Novella. Je verrai en arrivant le tableau signalé par M. Piot. On m'a également parlé d'un Botticelli, etc., etc. — Vous êtes donc en fête depuis la nomination de Ch... Vous me parlez d'un dîner chez notre directeur (M. Reiset), et j'en conclus que l'état de sa santé n'est pas aggravé... (Mardi matin, 9 décembre.) Avant de partir pour Bologne, j'ai tenu à aller de grand matin transmettre votre commission à mademoiselle Santa Barbara ; je lui avais déjà présenté mes devoirs ; ce matin, elle était plus belle que jamais... »

De Florence, 17 décembre 1879 : «.., Vous me chargez d'une nouvelle commission auprès d'une madone de Luca ; eh bien, sachez, monsieur, que je l'ai déjà vue. Je mentirais si je vous disais que je lui ai transmis tous mes compliments ainsi que je l'ai fait à Santa Barbara ; mais je connaissais de longue date votre prédilection, et en la revoyant j'ai naturellement pensé à vous ; tout à l'heure, en allant déjeuner, je ne vous oublierai pas auprès d'elle. — Hier toute ma journée a été consacrée à la recherche du beau tableau, et je crois l'avoir trouvé chez Bardini ; au reste, c'est le secret de Polichinelle, car tout Florence sait qu'il a acquis l'une des deux fresques du petit oratoire voisin de S. Domenico de Fiesole ; puis j'ai encore vu la collection Panciaticho, puis Conti, etc., etc. — Vous me dites, mon cher ami, combien l'accumulation des neiges vous préoccupe pour le musée ; en

Italie, c'est le moindre de leurs soucis; pour rien au monde les indigènes ne prendraient un balai. — C'est à Bologne que j'ai le plus souffert du froid; je croyais y avoir trouvé une très belle œuvre de Dosso, mais j'ai eu beau monter sur une console, le temps était si sombre que j'ai dû renoncer à la constatation de l'état du tableau; c'est un grand Saint Jean dans l'île de Pathmos, ressemblant à celui qui est assis au bas du trône dans le retable de Ferrare, et vous devez vous en souvenir. Nous avons dans tous les cas M. Gualandi à notre disposition, et il nous tiendra au courant de ce qui peut nous intéresser... — Deux lettres de M. de Nieuwerkerke m'attendaient ici, et il répond ce matin à celle que je lui ai adressée dimanche, sitôt arrivé à Florence. Les oreilles vous tinteront d'ici à deux ou trois jours. — Je sais le Miracle de St Marc par cœur; c'est un chef-d'œuvre incomparable, non seulement de couleur, mais d'expression et de dessin. — Le baron de Garriod, l'anglais Spence, Gagliardi, mes anciennes connaissances, me pilotent à qui mieux mieux; je verrai aujourd'hui le Pier della Francesca dont vous me parlez. Je compte écrire à Baslini au sujet du portrait de Morone, et je m'arrêterai, en allant à Rome, chez M. Evelino Waddington, grand ami du comte Passerini, gendre de M. de Garriod. On me parle d'un admirable portrait de Foppa qui est entre les mains de Castellani. — Quand vous connaîtrez le dessus du panier, c'est à vous qu'il appartiendra de choisir... »

De Florence, le 24 décembre 1879 : «.... Nous avons longuement causé de vous, dans la charmante villa que vous connaissez, et je n'ai pas besoin de vous dire de quelle façon j'y ai été accueilli. Je n'occupais pas votre chambre, car on change d'appartements suivant les saisons, même dans la petite succursale. M. de Nieuwerkerke m'a gardé deux jours, et malgré le froid, car tout est gelé dans l'Italie, nous avons bien visité Lucques. — Ma lettre vous a informé des tentatives que j'ai faites en vue de vous indiquer un vrai et beau tableau : les galeries de Florence sont absolument épuisées, et ce qui reste à la disposition du public ne répond pas à nos désirs. — La fresque de F. Angelico est vraiment une œuvre qui conviendrait au Louvre malgré l'austérité du sujet et l'imperfection de quelques parties. Vous savez comme moi que F. Beato est surtout incomparable dans ses peintures de petites dimensions. Ce qui m'inquiéterait le plus, ce serait l'accueil fait à une semblable acquisition, si on ne trouvait pas en même temps un tableau même de second ordre, mais d'une exécution plus brillante; c'est à cause de cela que j'aurais voulu vous proposer le portrait de Morone et même celui de Ribera. — Je pars tout à l'heure pour Sienne, j'y verrai la galerie De Gori, signalée à Ephrussi par le prince Odescalchi. Je reviens ici et je compte trouver un mot de vous. Alors je saurai si je dois poursuivre jusqu'à Rome et y voir les tableaux Castellani, ou rentrer par Milan, pour y rechercher encore, puisque les propriétaires ont quitté la campagne et sont revenus en ville, quelque belle peinture du XVIe siècle. — Vous connaissiez peut-être le portrait de l'homme au nez ;

mais j'ai cru devoir vous en parler, non pour vous engager à en faire l'acquisition, mais parce que, en dépit des tubercules qui en font l'ornement, c'est vraiment une chose très remarquable... — M. de Nieuwerkerke est tout joyeux de l'élection de Ch...., et quand je lui ai dit que notre ami demeurait rue de l'Éperon, toute la société a voulu me prouver qu'il n'existait pas de rue de ce vocable dans tout Paris, et que je confondais sans doute quelque ville de province avec la capitale. — Nous avons admiré le Della Robbia de Lucques; nous avons parlé de votre favorite du Marché et j'ai eu le plaisir de la voir hier... »

De Florence, 29 décembre 1879 : «.... Je me mets en route pour Pérouse demain, et je m'y arrêterai un ou deux jours pour voir les fresques signalées par M. E. Waddington, et je ne resterai à Rome que le temps indispensable pour rencontrer M. Castellani, et jeter un coup d'œil rapide sur les chefs-d'œuvre du Vatican, de Borghèse et Doria. Je ne tarderai donc pas à vous rejoindre, mais je crois qu'il me sera impossible d'être à la fin de la semaine à Paris; je renonce, bien entendu, à mon arrêt à Avignon. Ce matin encore j'ai visité deux ou trois palais, et j'ai eu le regret de trouver en pitoyable état une admirable composition peinte à fresque par Perugin; mais l'opération de l'enlevage a été si mal pratiquée, qu'il est impossible d'y songer pour le Louvre. Je vous parlerai de mes impressions relativement à F. Angelico et aux autres peintures que je vous ai signalées... — Baslini a échoué dans sa tentative pour le Morone et également pour un portrait de Moretto. «

De Rome, 6 janvier 1880 : «... M. Evelino Waddington, entouré de ses collègues de la Commission municipale, du syndic de Pérouse, etc., m'a reçu avec les honneurs qui ne sont pas dus à mon rang; le fond de l'affaire, c'est que ces messieurs veulent céder au Louvre, et non à bon marché, deux tableaux qui ne leur conviennent pas. Je vous raconterai cela plus au long. — Vous me demandez des détails sur l'affaire des plats de Castelgondolfo; voici comment l'affaire qui a causé tant de remue-ménage, s'est passée. On a offert à un dignitaire de la Cour pontificale une somme assez élevée de cette collection de trente faïences, parmi lesquelles une de la plus grande beauté. Le Pape a voulu voir par lui-même avant de laisser conclure le marché, et quelques-uns des sujets représentés sur les plats lui paraissant trop libres, il a donné son acquiescement. L'acheteur a vendu immédiatement, avec bénéfice, bien entendu, la collection au duc de la Verdura, député sicilien, qui s'est empressé d'en annoncer la vente aux enchères. Alors grand scandale dans la presse italienne, saisie des plats par la justice, et enfin transaction. Le pape a repris les faïences qui seront exposées prochainement dans la Bibliothèque, mais il a été obligé de payer le surplus de la vente au duc, de sorte que cette opération destinée à faire entrer quelques mille francs dans la caisse pontificale, lui en coûtera une dizaine. — Je suis arrivé avant-hier soir ici, et ma première visite hier matin a été pour M. Castellani. Le tableau me sera

montré tout à l'heure, et d'après ce que l'on m'en a dit, j'espère trouver enfin le *rara avis...* »

Enfin, de Rome, 9 janvier 1880 : «... Je suivrai ma lettre de très près, car je pars demain et je compte vous retrouver, avec grand plaisir, mardi matin, ou mercredi matin au plus tard, si le temps devenait plus froid près de Turin... J'ai quitté tout à l'heure M. Castellani, qui devait me remettre une photographie du portrait, mais l'épreuve était détestable, je ne m'en charge pas. — Mon séjour à Rome n'aura pas été long et j'ai perdu la journée de l'Épiphanie, car tout est fermé ici pour cette solennité, à l'exception des églises; aussi j'ai entendu prêcher les petits enfants à l'Ara Cœli. — A bientôt, mon cher ami, nous causerons longuement de mon long voyage, et croyez-moi toujours votre bien affectionné, Tauzia. »

Combien je regrette de ne plus retrouver sous ma main, ni mon carnet ni mes lettres écrites d'Espagne, au printemps de 1870. Et pourtant quel délicieux mois d'avril nous avons passé par delà les Pyrénées, Tauzia et moi ! Tant vaut le compagnon, tant vaut le voyage. Je l'avais déjà bien éprouvé quand j'avais visité l'Italie, une première fois avec mon pauvre Ernest Lafontan, une seconde fois avec Barbet de Jouy et Jules Buisson, la Belgique en 1846, avec Buisson, l'Égypte avec Fromentin, Berchère et Tournemine, Guillaume et Gérome. Cette fois il s'agissait d'étudier, sous le bon œil de notre maître, M. Reiset, ce fameux musée de Madrid que lui-même ne connaissait pas. Nous vîmes le musée de Madrid, mais, Dieu merci, nous vîmes aussi l'Espagne. Le musée de Madrid, nous y courions dès le matin, M. Reiset et Tauzia pour s'y repaître des Fra Beato et des Memling, des Raphaël, des Titien, des Rubens, des Velasquez, qui sont là en qualité incomparable, et moi, quand j'avais tourné avec eux parmi ces merveilles supérieures, je me rabattais sur ma marotte, c'est-à-dire que je notais, toile à toile, tout ce qui y portait un nom d'artiste français ; et il n'en manque pas de ces peintures françaises, sans parler des superbes Poussin et des Claude, et de ce tant curieux tableau de Lenain qui authentifie notre procession religieuse du Louvre ; mais surtout les portraitistes français y abondent depuis l'époque d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse jusqu'à celle de Philippe V et des autres princes et princesses qui prennent femme ou mari à la cour de France, les Champaigne, les Beaubrun, les Mignard, les Nocret, les Rigaud, les de Troy, les Gobert, les Houasse et les Ranc et les Carle et les Michel Vanloo et tous ont travaillé là de leur plus beau pinceau, pour satisfaire l'orgueil de famille de nos rois et de nos reines. Nos après-midi se passaient soit encore dans cet inépuisable musée royal, soit à parcourir le musée del Fomento, soit l'Académie de Saint-Ferdinand, soit l'Armeria real, soit en flâneries au Prado, à l'heure des coquettes mantilles, ou à Notre-Dame d'Atocha. Il faut dire que dès le premier jour, les rencontres inattendues ne nous avaient pas manqué. Nous

n'étions pas encore arrivés au milieu de la galerie du musée royal, le matin de notre première visite, qu'un artiste quittait son chevalet et venait à nous; c'était le graveur Laguillermie que j'avais connu jadis dans l'atelier de son maître Flameng, et qui, camarade d'Henri Regnault à la villa Médicis, avait, comme lui, quitté Rome pour venir étudier, peindre et graver en Espagne, où il achevait sa planche importante d'après la Reddition de Breda, de Velasquez. Et presque chaque soir Laguillermie, se faisant notre obligeant compagnon, nous guidait dans ce Madrid qu'il connaissait dans tous ses coins, mieux que pas un Madrilène, et nous menait dans les plus curieux cabarets, prendre notre aguardiente en regardant danser les gitanes les plus populaires, et écouter leurs chansons sur des airs qui me rappelaient, comme si je les eusse entendus la veille, les chants arabes de l'Égypte Cette illusion de la musique et de la danse arabe, elle me suivait partout,et je me souviens qu'un jour, comme nous sortions de l'Armeria real, ayant entendu dans une petite rue voisine, un chant monotone et plaintif, je courus de ce côté, croyant y voir une fellah, c'était une vieille qui jouait avec un enfant, et le berçait d'un air qu'avaient à coup sûr chevroté les Abencérages ; et, de même dans un faubourg de Séville, quelques jours plus tard, nous voyions dans une salle de musique, qu'on appelait la salle d'Apollon, danser la danse du ventre par une belle fille, aux yeux riants et brillants, qui s'en tirait avec autant de souplesse, sous son costume d'Andalouse, que pas une almée du Caire.

Mais, même avant Laguillermie, un autre visage de connaissance nous était apparu, celui du comte Nils de Barck. Il nous avait aperçus juste au moment où nous débarquions du chemin de fer à notre hôtel, au coin de la Puerta del Sol. Une heure après, nous avions sa carte et lui-même venait nous offrir ses bons offices pour nous ouvrir les collections privées des palais aristocratiques qui lui étaient familières. Le Louvre connaît aujourd'hui le nom de M. de Barck, par ce délicieux petit portrait de sa femme, bijou exquis du plus frais et du plus fin pinceau d'Henri Regnault; mais notre musée de France avait déjà eu affaire à lui. M. de Barck, gentilhomme suédois, avait, jadis, mis la main, dans son pays, sur un vrai trésor, un lot d'admirables dessins des plus grands maîtres, rapportés de France à Stockholm par le comte de Tessin au XVIII[e] siècle, et parmi lesquels M. Reiset avait acquis la belle tête aux trois crayons de Marie de Médicis par Rubens, et un autre dessin capital du même Rubens, la copie du Combat de Cavaliers, d'après Léonard de Vinci. D'autres dessins, dans des moments difficiles, avaient été cédés de même, soit à M. Thibaudeau, soit à d'autres amateurs; et puis il était advenu que ce M. de Barck, beau cavalier, lié dès avant son arrivée en France, avec le prince Louis, bientôt empereur, qu'il avait fréquenté en Angleterre, avait connu dans l'intimité de l'Élysée et des Tuileries, puis épousé M[me] Ludovic de Cénival, veuve d'un de mes anciens

camarades de collège et mon compatriote des environs d'Argentan. Il va sans dire que je me gardai de lui rappeler ces souvenirs de son premier mariage, lorsqu'elle nous fit l'honneur de nous inviter à dîner, et pendant ce repas il ne fut question que de l'entrain séduisant, de la verve capricieuse, du goût passionné de musique et des fougues endiablées qu'Henri Regnault apportait dans leur maison, avant son départ pour le Maroc, et surtout de l'aventure étrange qui avait fait d'eux les instruments de la rentrée de Prim en Espagne, sous les habits du piqueur de leur équipage, avant la Révolution de 1868. Prim semblait avoir récompensé généreusement ce signalé service ; mais depuis lors il s'était sans doute refroidi, car ils flairaient le vent et paraissaient chercher fortune du côté d'autres protecteurs. Ils ne tarissaient pas sur cet amusant casse-cou de maréchal Milans del Bosck que l'on voit à la suite du général Prim, dans cet éclatant portrait historique, peint d'emportement par H. Regnault, avec une furie révolutionnaire et qui représente Prim arrivant devant Madrid, le 8 octobre, avec ses bandes d'insurgés (1). Mme de Barck portait à ravir la mantille espagnole qu'elle ne quittait guère et qui seyait si bien à ses cheveux noirs, à ses beaux yeux et à son teint blanc; Regnault nous a bien traduit tout cela et sa jolie tournure, dans son petit cadre; et le soir, après ce dîner, pendant qu'elle nous chantait un air de bravoure de sa composition, nous entendions passer sous ses fenêtres, sur la place de la Puerta del Sol, la musique d'un régiment qui jouait l'air français de « Mourir pour la patrie », cet air fameux du chevalier de Maison-Rouge, aux accents duquel s'était faite notre Révolution de février 1848; c'est qu'Alexandre Dumas venait de faire un voyage à Madrid, et pour lui faire honneur, les musiques de garnison de la ville avaient appris et répétaient incessamment par les rues cet air qui étonnait et amusait nos oreilles. — Nous n'avions plus, depuis notre retour d'Espagne, entendu parler du comte ni de la comtesse de Barck, quand, six ou

(1) Ce grand tableau, comme improvisé et qui amena de gros tiraillements entre le peintre et son héros, fut exposé au Salon de 1869. La reine Isabelle, trahie par les deux généraux qu'elle avait jadis le plus comblés de ses bonnes grâces et de ses bienfaits, s'était réfugiée à Paris. Elle vint, avec sa famille et son cortège de dames d'honneur, visiter notre exposition, et mon devoir était de l'accompagner. Le danger de cette entrevue de la Reine et du portrait de Prim, en présence des curiosités de la foule indiscrète qui encombrait le Salon, m'était de suite sauté à l'esprit, et je commençai par entraîner le groupe royal du côté du Palais des Champs-Élysées, le plus éloigné de la cruelle peinture. Mais le côté droit du palais ayant été parcouru et expliqué toile à toile, il fallut bien retraverser le grand Salon central et se diriger vers les galeries à gauche. Je me penchai à l'oreille de la dame d'honneur qui suivait de plus près Sa Majesté, et lui glissai en deux mots à demi-voix que le portrait de Prim se trouvait dans la salle voisine, et que la Reine devant ce tableau serait bien observée par les curieux qui s'empressaient derrière elle. La Reine se retourna subitement demandant ce que nous chuchotons là. La dame d'honneur le lui expliqua en espagnol. — « Où est-il ? je veux le voir », repartit, en souriant, la Reine, et elle marcha résolument vers la salle que je voulais éviter. Elle s'arrêta un bon moment, sans broncher, devant cette diablesse de peinture qui m'avait tant inquiété, et puis se retournant vers moi, elle me dit de sa voix la plus tranquille : « Pourquoi lui a-t-on donné cet air hagard ? il était mieux que cela. »

sept années plus tard, M. de Barck me fit l'honneur de venir me trouver dans mon cabinet du Palais-Royal. Il me parut avoir renoncé désormais à ce pays qui lui avait été jadis si favorable ; il semblait n'avoir plus d'autre passe-temps que de peindre des éventails. Des éventails, un art bien espagnol, voilà tout ce qu'il rapportait de l'autre côté des monts.

Qui pouvait être plus surpris que nous d'apprendre que de ce magnifique musée de Madrid était devenu directeur, de par la révolution de 68, le doux et poli Antonio Gisbert, que nous avions, presque tous les ans, vu et revu aux expositions de Paris, où s'était faite, par des toiles considérables, sa réputation de peintre d'histoire, et que je venais déjà de retrouver, dans notre navigation sur le Nil, parmi les invités du vice-roi ? Il fut pour nous la courtoisie même, et nous ouvrit les salles les plus secondaires de son palais. C'est sans doute par la protection de Serrano, dont il nous montra un grand portrait en pied, qu'il achevait comme pendant au portrait de la belle maréchale Serrano, que Gisbert remplaçait là Federigo de Madrazo. Les Madrazo, comme on sait, étaient de père en fils, peintres de la cour d'Espagne, et conservateurs des collections royales ; leur éducation d'artistes s'était faite en France, et Frédéric avait toujours entretenu les meilleures relations avec notre pays qui ne tarda pas à se l'attacher comme membre correspondant de l'Institut, et où il avait, à lui seul, représenté dignement l'Espagne, à l'Exposition universelle de 1855. M. Reiset le connaissait ; notre visite fut reçue avec l'aménité exquise de l'homme du monde heureux de causer de l'art qu'il aimait avec un confrère de goût si pénétrant, et sa fille faisait avec la grâce la plus charmante et la plus simple les honneurs de la maison de son père. Ma manie des dessins m'avait fait espérer de rencontrer chez M. Madrazo quelques beaux échantillons des maîtres espagnols. Mais, sauf ceux de Goya, les dessins de peintres espagnols sont plus rares encore en Espagne qu'en France. M. Madrazo était fier de trois dessins portant le nom de Raphaël et dont le plus certain a été depuis lors acquis par Alph. Thibaudeau ; il en attribuait un autre, s'il m'en souvient, à Velasquez. Et je ne fus pas plus heureux quand nous accomplîmes avec M. Reiset, notre pèlerinage vers le sombre et sinistre Escurial, aux cloîtres glacés, aux végétations rabougries, à la noire chapelle d'une nudité si majestueuse, avec ses groupes fantômes de Charles-Quint et de Philippe II, et d'où nous rapportâmes une impression ineffaçable et terrible. Dans sa riche bibliothèque, j'avais demandé à feuilleter un certain nombre de volumes d'anciens dessins. Tout cela était d'une médiocrité désolante ; rien de nos Français, cela va sans dire, mais rien non plus des quelques grands artistes qui ont fait la gloire de l'Espagne. Tauzia y revint seul plus tard, à cet Escurial, après mon départ, mais ce fut pour y étudier à loisir les très beaux volumes à miniatures qu'il y avait rapidement feuilletés lors de cette première visite.

M. Reiset ne nous avait point toujours suivis dans nos excursions un peu fatigantes, et c'est ainsi que nous vîmes seuls les ruines audacieuses et colorées de Tolède, auxquelles on va à travers ces plaines dénudées de Castille, où l'œil cherche en vain un seul arbre, dans ces espaces ras et bleus, qu'a si justement peints Velasquez, dans les fonds de ses tableaux. En rentrant de l'une de ces courtes expéditions, nous avions trouvé notre hôtel mis en branle par une joyeuse bande d'amis qui étaient aussi des nôtres, sept ou huit peintres, parmi lesquels Vibert, Berne-Bellecour, Louis Leloir, et je ne sais si Detaille n'était pas de la compagnie. Ils revenaient d'Afrique et rentraient à Paris par Grenade et Madrid. Ils menaient gaiement et rondement leur voyage, comme bien vous pensez: dans la même journée, ils couraient dès le matin à un combat de coqs, l'après-midi à un combat de taureaux. Le combat de taureaux, cela ne disait plus rien à Tauzia, depuis le jour où nous avions assisté à une première course. Il avait eu le cœur tellement soulevé par le spectacle de l'horrible détripement de ces pauvres chevaux, qu'à peine avais-je eu le temps, pour empêcher la nausée, de lui passer une orange qu'une marchande venait de me jeter au vol; et à une autre course à Séville, il m'avait fallu de grands efforts pour l'entraîner au cirque ; il se trouvait beaucoup mieux, et il avait raison, dans les jardins de l'Alcazar. Au sortir de la course de Madrid, la montre de M. Reiset lui avait été volée, au milieu des poussées de la foule tumultueuse, par un affreux petit bandit, une montre à laquelle M. Reiset tenait beaucoup. Il la retrouva pourtant, à notre grand étonnement, au bout de quelques jours, par les soins de la police ; mais ce ne fut pas sans les scènes les plus dignes de Gil Blas et de Gusman d'Alfarache, et les insinuations les moins désintéressées et les plus tenaces, on eût dit les plus autorisées, des agents qui s'étaient employés à la recherche ; ils se plaignaient naïvement de la maigre paye qu'ils touchaient de leur métier. Avec tout cela, nous nous étions pris d'affection pour ce peuple espagnol, grave, un peu lourd, point bruyant, fier, sobre et honnête, le peuple à cigarettes, pas très artiste au fond, puisqu'à en juger par ce que nous avions vu depuis le rude Burgos jusqu'à la riante Séville, tout son art, sauf Velasquez, lui vint, peinture et sculpture, des Flamands du XVe et du XVIIe siècle et aussi de l'Italie; mais il semblait qu'il fît bon vivre avec ces gens à pauvres manteaux, et pendant que nous étions là, depuis dix-huit mois qu'ils se trouvaient en pleine anarchie, et malgré la mauvaise renommée de leurs pronunciamientos, une paix parfaite régnait, comme par habitude, dans leurs rues et, vous le voyez, on y retrouvait ses montres, ce qui n'est point d'usage courant dans les capitales les plus civilisées. Et quel merveilleux pays que cette Andalousie, par delà les montagnes grises et les routes poussiéreuses de la Manche, quand M. Reiset nous ayant quittés pour retourner vers Paris, nous fîmes en plein midi, un peu moulus que nous étions par le cailloutis des ruelles de Cordoue, dont la cathédrale aux sombres colonnades nous avait enfiévrés, la

découverte des rues de Séville, de Séville l'orientale, avec leurs grandes toiles tendues d'un toit à l'autre contre les ardeurs du soleil, exactement comme je venais, quatre mois avant, de les voir en Égypte, et les coquets balcons vitrés ou plutôt les mescharebiehs amoureux à chaque angle de blanche maison, et des fleurs partout, des fleurs aux balcons verts de chaque étage, des fleurs rouges ou blanches sur chaque noire chevelure de jeune ou de vieille, et la cathédrale flamboyante et mystérieuse à la fois, et la cour intérieure de chaque logis bourgeois avec sa fontaine jaillissante et son encombrement verdoyant d'orangers et de lauriers roses, et les bords ombragés du Guadalquivir, baignés du soleil du soir et où nous croisions près de leur palais de San Telmo les filles du duc de Montpensier, montant à cheval avec leur père, et le faubourg de Traini tout grouillant de brunes gitanes, et le Musée et la Charité tout pleins de l'œuvre et de l'école de Murillo; et l'éblouissant Alcazar, chef-d'œuvre dernier, en plein Philippe II, de la décoration arabe! Ce fut là l'enivrement final de notre voyage. Nous rentrions l'un après l'autre à Paris, où quatre mois après, nous attendaient des émotions d'autre nature et qui devaient, Tauzia et moi, nous séparer toute une année ; — et quelle année !

Le 29 août 1870, le conseil des ministres, présidé par l'Impératrice, « décidait qu'on retirerait des musées impériaux, pour les mettre en lieu sûr, les tableaux les plus précieux ». Le 30 août, le maréchal Vaillant signifiait cet ordre au surintendant des Beaux-Arts. Ce jour même, M. de Nieuwerkerke faisait choix de Tauzia pour lui confier le transfert à Brest et la garde dans l'arsenal de cette ville, tant que durerait la guerre, des plus précieux tableaux de nos musées, que l'on voulait soustraire aux périls d'un bombardement trop bien prévu. C'était là, entre toutes, une honorable mission. Dès le matin du 1er septembre, Tauzia partait en emmenant avec lui le premier convoi, lequel fut immédiatement suivi de ceux que lui conduisaient, chacun des jours suivants, Tournemine, puis moi, puis d'Eschavannes. J'ai dit ailleurs mes cruelles émotions pendant ce voyage, et quelle journée du 4 septembre Tauzia et moi avions passée dans les rues de Brest, et comment le soir nous apprenions, par les hurlements de la populace, l'effondrement de l'Empire et la proclamation de la République. Tauzia resta là, fixé à ce poste, toute une année, ne recevant pas plus de nouvelles du Louvre, pendant ce long siège de Paris, que n'en recevait d'ailleurs Soulié à Versailles, voyant passer et repasser par les rues de Brest des personnages agités comme Beulé et tant d'autres, préparant déjà leur fortune politique, ou bien le hasard lui faisait rencontrer la femme et la fille de notre pauvre ami Clément de Ris qui, là-bas, à Paris, se lamentait avec angoisses sur elles.

Certes à Paris nous n'oubliions pas notre Tauzia, et je me souviens que dans le jour néfaste où les Allemands occupèrent les Champs-Élysées et s'avancèrent

jusqu'au Louvre, je traversai, plein de dégoût, le pont de la Concorde, pour m'assurer de mes yeux que son appartement de la rue Jean-Goujon, et les souvenirs précieux qu'il y avait rassemblés, n'avaient point souffert de cette poignante invasion, par le séjour de quelque reître malotru.

Le *Journal officiel de la Commune* ne manqua pas d'annoncer dans son numéro du 26 floréal, an 79, que Tauzia, comme ses autres confrères du Louvre « nommés par l'ancienne administration », était « relevé de ses fonctions »; vous jugez qu'il ne s'en troubla guère; et la fédération des artistes était trop loin pour lui donner un successeur. Le pauvre exilé ne devait être relevé de son poste d'honneur que le jour où M. Reiset, étant venu en personne reconnaître à Brest ses chères caisses, reprit avec elles et avec son fidèle attaché, le chemin du Louvre; ils rentrèrent le 7 septembre, un an et sept jours après le départ de Tauzia.

Mais celui-ci n'y retrouva plus l'homme qui lui avait confié la mission, et lui aurait su gré de la façon dont il l'avait représenté là-bas. Six jours après que le surintendant avait expédié Tauzia à Brest, lui-même quittait son Louvre et Paris, cherchant un autre port pour atteindre l'Angleterre. — Toutefois la récompense que Tauzia avait si bien méritée pour cette rude faction, loin de sa famille et loin de ses amis, ne se fit pas attendre; elle arriva à son insu, comme de telles récompenses devraient toujours arriver, à l'heure juste et dans la forme la plus digne. Notre vieux et cher confrère Daudet avait toutes démarches faites pour prendre sa retraite. Néanmoins il voulut patienter jusqu'au retour de son ami Tauzia. Dès que celui-ci reparut au Louvre, Daudet lui céda la place qu'il ne voulait remettre à nul autre. Le 12 septembre 1871, cinq jours après sa rentrée, Tauzia était nommé conservateur-adjoint de la peinture et des dessins. — J'avais été, douze ou treize ans plutôt, l'occasion de la création de ce titre. M. Fould s'était avisé, un beau jour, que le service des expositions ne motivait pas, par ses longues vacances, la continuité du traitement d'une année à l'autre. Il ne voulait pas comprendre que la corvée extraordinaire des six mois employés au Salon annuel, légitimait le salaire de campagne, c'est-à-dire devait compter double. M. de Nieuwerkerke me rappela dare dare du fond de la Normandie pour me poser la question assez effarante du ministre. Celui-ci d'ailleurs, me fut-il dit, ne me voulait pas mal de mort, mais il exigeait un titre qui expliquât un traitement permanent. Il me vint par bonheur à l'esprit que la conservation de la peinture, l'une des plus compliquées de travaux, était la seule à ce moment qui n'eût point de conservateur-adjoint. M. de Nieuwerkerke et M. Fould acceptèrent l'idée, et la place fut créée, qui depuis n'a plus été vacante, car elle avait vraiment sa raison d'être.

Les années qui suivirent 71 furent intéressantes pour nous, par nos relations avec nombre de députés ruraux, amenés de leurs provinces par les élections

de l'Assemblée constituante. C'était en somme la fine fleur de ce qui lui restait de bonne race que la France nous avait envoyée là, et notre pays n'a plus revu et ne reverra de sitôt assemblée pareille, tous honnêtes gens, tous hommes de savoir ou de courage, et dès le premier jour, hélas! tous dupés. Par les bruits courants que Clément de Ris nous apportait des parages de l'amiral son beau-frère, par ce qui revenait à Tauzia des causeries de salon des d'Armaillé, et des Rainneville, nous n'étions point des plus mal renseignés sur les racontars parlementaires, voire sur les coulisses amusantes de ce nouveau monde politique, qui, malgré sa probité trop naïve, ne fut pas sans esprit ni sans grâce, et il nous arrivait, comme à tout le monde, notre lot des cancans de la préfecture de Versailles, des dangereuses singeries du premier magistrat de la République et des mesquines ladreries de sa maison. Ces commérages nous coupaient gaiement nos peu graves soucis du Louvre et du Luxembourg, car si à ce moment l'administration du Louvre, trop découverte par les tiraillements de son conservatoire, marchait un peu à la débandade, les artistes n'avaient point tant à se plaindre du réveil de l'empressement public vers leurs ateliers, vers les expositions et les ventes de belles collections. M. Thiers, là-bas à Versailles, retenait Buisson près de lui, des soirées entières, pour jaser ou plutôt pour l'entendre jaser d'art et de la philosophie de la peinture en ses écoles diverses; Ch. Blanc était encore mieux son homme, car celui-ci était plus complaisant que celui-là à son verbiage bourgeois. Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, devenait ministre de l'intérieur après le 24 mai, pour un brillant discours sur l'opéra; les directeurs et protecteurs de Musées de province, les Clapier de Marseille, les La Sicotière d'Alençon, Vinols du Puy, Calemard de Lafayette, ancien rédacteur de l'*Artiste*, foisonnaient dans l'assemblée, où des amateurs de belles œuvres modernes, comme Lambert de Sainte-Croix et Jos. de Rainneville, pouvaient, sur bons renseignements, défendre les intérêts des peintres et des sculpteurs. Quand on feuillette aujourd'hui le *Musée des Souverains*, cette étonnante galerie des constituants d'alors, dessinés d'une maîtresse plume si pénétrante par notre ami le député de l'Aude, on reconnait, même dans la gauche, des têtes de politiciens militants, Gambetta, Schœlcher, Eug. Pelletan, Ed. Charton, Corbon, Arago, Langlois, Waddington, qui pouvaient encore démêler à leurs heures d'impartialité, soit par leur propre goût, soit par leurs affinités de famille, ce que c'était que l'art en France et l'intérêt national dont il était digne. En somme, nous nous plaignions alors de l'indifférence et de l'ignorance de la Chambre; et nous étions bien ingrats, car oncques ne s'est retrouvé, dans les assemblées suivantes, un groupe aussi nombreux de gens de bonne volonté en telles délicates matières, et il ne nous est plus resté que quelques cerveaux à l'évent, s'échauffant par-ci par-là à contre bon sens, dans leur parti pris étroit, fanatique et saugrenu, de jour en jour plus âpre et plus passionné.

Tauzia n'aimait pas le monde ; il était ennemi de toute gêne et de toute fréquentation banale. Ce n'est pas quand Clément de Ris et moi avions tant de peine jadis à lui faire payer sa dette aux gracieuses invitations de la bonne Princesse, qu'il se serait empressé en courtisan, après 71, dans les salons des nouveaux puissants, et je ne sache pas qu'aucun Président ni Ministre puisse se vanter d'avoir vu sa courbette dans les soirées officielles. Se jugeant, avec raison, par ses sentiments, ses manières, au niveau des plus hauts, il ne se troublait devant aucun, et personne ne lui en imposait.

Les *a parte* dans les coins d'après-dîners politiques, lui montraient tant de médiocrités incolores et fades et impuissantes, qu'il s'en garait comme de la peste, et dans le salon Rainneville, où pourtant il aimait à se rencontrer avec des figures à lui sympathiques, comme les Blin de Bourdon, les Carrayon Latour, les Ravignan, il ne trouvait de vrai égayement qu'à écouter les propos gaulois de ce colosse massif de Batbie, qu'on appelait l'éléphant subtil, et qui fut un temps notre ministre des Beaux-Arts. La seule maison où il fréquentât avec plaisir et régulièrement et avec un attachement profond, était celle des d'Armaillé où il se sentait comme en famille, et d'où lui venait la première visite au moindre mauvais signe. Mais au temps dont je parle, les sorties du soir ne l'effrayaient pas encore, et, par obligations polies, il fallait bien parfois quitter son cher coin du feu. Chez son ami de Réau, l'ancien capitaine d'artillerie de la campagne d'Italie, mi-Limousin, mi-Bordelais, il rencontrait les parents de celui-ci, M. de Cazenove de Pradines, et le général baron de Polhes qu'il retrouvait plus tard à Rome et pour lequel il s'était pris d'affection. Chez les d'Armaillé, il avait connu les de Broglie et les Ségur, et les Greffulhe et le prince d'Arenberg. D'Armaillé l'avait même par deux fois entraîné à Broglie ; mais la vie de château politique, avec ses éloquents regards en arrière vers un passé récent et ses graves prophéties, ne lui disait rien; les courses à travers champs faisaient bien mieux son affaire. Il avait toutefois une certaine disposition à jouir mieux qu'un autre de la belle tenue d'une vieille maison. Ce sauvage de bonne mine et de bon air, et à jolie tête et d'élégante tournure, soigneux d'ailleurs de sa personne, aimait d'instinct l'aristocratie, ses modes, ses hôtels, ses équipages, dont ses yeux droits, d'une portée étonnante, reconnaissaient à distance les livrées et les armoiries, et nul, je l'ai dit, n'était plus au courant des cancans du haut monde, qu'il jugeait avec son verbe salé. Tauzia, avec l'agrément facile et la grâce avenante des gens de son pays, avec le même penchant naturel vers la bonne vie riante, et point bégueule et point empesée, Tauzia était de ceux qui, au fond du cœur et sans bruit, gardent intacte et ferme, et hors portée des discussions des sceptiques, la foi religieuse et politique transmise noblement dans leurs familles de génération en génération, dans le même for de conscience où s'y transmet le sentiment de l'honneur. Il ne faisait point profession à grands cris de ses opinions personnelles, et se rendait

compte aussi bien qu'un autre des fautes commises et des occasions perdues ; mais quand vint l'heure de singulière angoisse où disparut brusquement par la mort l'illusion de soixante ans des légitimistes, il put croire, ainsi que beaucoup de son âge, que l'histoire de France venait de s'arrêter, comme s'arrête une horloge dont le grand ressort est brisé, et qu'il n'allait pour longtemps rester, sur les tréteaux de notre pays, qu'une grotesque mascarade, bonne tout au plus à amuser de ses parades, dans un spectacle désormais désintéressé et sans espérance, les rieurs sensés de son espèce. Et de fait, depuis ce jour, je ne l'ai jamais vu se mêler de politique que pour en conspuer les vilains masques, et aussi pour railler les innocents, qui cherchaient à pressentir les solutions de l'avenir.

Quand en janvier 1874, à peine arrivé au Palais-Royal, je proposai à M. de Fourtou la réorganisation de la direction des Musées, je crus sage de lui indiquer, comme directeur, le plus ancien en date des Conservateurs. C'était le seul moyen d'éviter au Ministre les réclamations, les grises mines, les arrière-pensées des autres conservateurs,et à la maison des discordes nouvelles. M. Reiset était là depuis 25 ans, il savait mieux que personne par où cette maison pouvait pécher surtout en ses dernières années, et sa nomination était une garantie pour tous contre les passe-droits futurs. Pour remplir la place vacante dans sa conservation, je proposai naturellement au Ministre de confier le poste de conservateur des peintures et dessins à M. de Tauzia, conservateur-adjoint de ces mêmes peintures, et voilà comment, par décret du 25 janvier, Tauzia prenait possession du titre et du cabinet de son maitre M. Reiset. De ce jour, j'étais tranquille sur le Louvre; car M. Reiset, qu'un autre choix aurait fort troublé, attaché qu'il était du fond des entrailles à son département de la peinture et des dessins, pouvait s'en reposer en paix sur son cher élève, qui ne prendrait nulle résolution d'importance sans se concerter étroitement et respectueusement avec lui. Et c'est ainsi en effet que les choses se passèrent, tant que M. Reiset demeura au Louvre. — Le jour où celui-ci remit à Barbet de Jouy la direction des Musées, Tauzia n'eut point à s'inquiéter; il était sûr de même amitié et de même confiance; un peu plus d'attention toutefois, pour ne point étonner son ami par la trop libre exécution de mouvements ou de classements de cadres, conçus d'accord avec son prédécesseur. C'est sous la direction de Barbet que Tauzia fit l'une de ses tournées par la haute Italie, d'où il écrivit les lettres familières dont nous avons donné ci-dessus quelques extraits. Il y avait planté les jalons de certaines négociations; mais, les écœurantes tracasseries administratives, excitées en arrière par d'impatients et sournois appétits, ne tardèrent pas à harasser les nerfs de Barbet de Jouy, et c'est avec son successeur que Tauzia devait faire aboutir ces belles acquisitions des fresques italiennes qui lui ont fait tant d'honneur.

Mais notre musée ne saurait oublier qu'il doit encore à Tauzia d'autres enrichissements. Le jour où il était devenu l'homme du Louvre, il avait mis en

réserve ses préférences italiennes du xve siècle, et n'avait songé qu'à combler dans nos galeries les lacunes des diverses écoles. Comme c'était une manie de se plaindre parmi nos amateurs que l'école anglaise ne fût point convenablement représentée au Louvre, il partait pour Londres, en mai 1881, et rapportait de la vente Bale, à défaut d'un Reynolds d'une conservation suffisante, un excellent portrait par Lawrence de lord Whitworth, le négociateur de la paix d'Amiens. Puis venait le très fin tableau de Jean Ste n, la « Mauvaise compagnie ». — La direction des Beaux-Arts lui envoyait deux paysages de Rousseau, dont l'un particulièrement admirable; M. Gatteaux léguait son bijou exquis du *Mariage mystique de sainte Catherine* par Memling, — Maurice Cottier sa *Bataille des Cimbres* de Decamps et ses Delacroix; les dons pleuvaient trop souvent inégaux, mais le vent était aux dons et aux legs, et le département des dessins se trouvait très privilégié. Madame Timbal, exécutant un vœu de son mari, offrait au Louvre l'adorable première pensée de *La belle jardinière* de Raphaël, l'un des plus précieux du maître, en même temps que Tauzia acquérait un autre dessin inestimable de la jeunesse de Raphaël, la Vierge tenant l'enfant Jésus et assise sur un trône, entre St Sébastien et St Roch. Timbal qui était un acheteur hésitant, bien qu'il aimât les choses de haut goût, avait acquis jadis ce délicieux dessin, pressé par l'admiration de M. Reiset, et avant que ne s'ouvrît à Paris la vente de la collection Vallardi. — Le testament de M. Gatteaux apportait encore au conservateur des dessins, en avril 1881, un lot considérable de 155 dessins, riche en Michel-Ange, en Albert Durer, en Primatice, en italiens de tous les bons siècles, riche surtout en études de son vieil ami M. Ingres, pour le *Romulus*, pour les vitraux de Dreux, pour l'*Homère*, pour l'*Age d'or*, etc., mais les plus précieux morceaux étaient les portraits de famille qu'il tenait de l'intimité du grand Maître.

C'est le 22 octobre 1881, que survint dans la carrière de Tauzia, le pénible et cruel incident, qui, pour créer une fonction de plus, scinda, pendant plus de quatre années, à son détriment, la conservation de la peinture et des dessins. Triste combinaison offensante pour qui n'avait point mérité cet affront, ressenti très vivement et très justement par lui; d'autant que Ronchaud, se laissant aller jusque-là, et sans y être sollicité, aux plus familières confidences, où les confrères de Tauzia n'étaient pas toujours ménagés, ne pouvait se plaindre que celui-ci eût trop mal servi sa direction. Et Ronchaud, entre nous, n'eut point tant d'agrément de cette vilaine aventure, puisqu'il fut conduit à défaire ce qu'il avait fait et à blesser, en le lâchant sans vergogne, l'ami, l'ancien collègue de l'inspection des Beaux-Arts, qu'il avait cru devoir introduire par un mauvais chemin dans sa nouvelle maison. — La nature ferme et droite de Tauzia, trempée plus solidement encore par cet isolement du Louvre où l'on vivait, Dieu merci, loin des menues intrigues de la bureaucratie, ne s'accommodait ni

des biaisants ni des trop complaisants. Sa fierté loyale, peu mêlée à ce monde où il faut parfois faire la part des tiraillements d'humanité et des appétits d'ambition et de pain quotidien, avait en horreur particulière les caractères faux et louches qui se plaisent dans ces sournoiseries et s'y démènent cauteleusement. Sa bonne éducation le faisait bon camarade et bon supérieur, mais respectant les autres, il voulait être respecté. Fidèle avec constance et délicatement attentif à ses amis et à ceux qui l'avaient obligé, il n'admettait point l'ingratitude, encore moins les manœuvres basses, et gardait longue mémoire de ce qui pouvait, en ce sens, atteindre ses amis ou lui-même. — Devant ce coup qui lui était porté là si à l'improviste, et qui le mettait en défiance pour l'avenir, il eut le bon esprit de choisir, entre les deux conservations, celle des dessins, comme mieux à l'abri de toute nouvelle attaque extérieure. Mais, de ce jour, bornant à l'inévitable ses relations avec le directeur dont l'entourage l'offusquait et dont il avait toujours d'instinct, malgré l'attrait de sa causerie, suspecté la franchise, — et nous étions tous, autour de lui, un peu payés pour cela, — il s'enferma rigoureusement et froidement dans sa fonction diminuée. Le département de la peinture ne lui fut plus de rien. Il se fit stoïquement une loi de ne s'en occuper en aucun cas et s'abstenait même avec bon goût d'en parler, ne songeant désormais qu'à grossir notre collection nationale des dessins. A la fin de 1880, il avait acquis l'un des crayons les plus renommés de M. Ingres, la *Famille Lazzerini;* en 83, à la vente Lehmann, il acquérait le délicieux portrait de M[lle] Boinnard, et des « études de bras pour la figure d'Antiochus dans le tableau de la Stratonice ». Il lui en vint bien d'autres par le don de la collection Coutan. Ce merveilleux legs Coutan, que nous devons, sur parole seule et en vertu de traditions verbales, et sans une intention écrite, sans l'ombre de testament, au désintéressement absolu et admirable des héritiers, femme, neveux et arrière neveux de l'ami courtois des plus habiles peintres de son temps, fut annoncé au Ministre par une lettre de M[me] Milliet, datée d'Antibes le 12 avril 1883. Tauzia partit aussitôt pour la Provence, chargé par Ronchaud de porter à la famille Milliet-Hauguet-Schubert, les remerciements du musée, puis « d'examiner, selon l'invitation des généreux donateurs, quels objets de la collection conviendraient particulièrement au Louvre. » Et son examen devait comprendre à la fois les tableaux et les dessins. Cette collection Coutan, dont les vrais amateurs de Paris n'avaient jamais perdu le souvenir, et vers laquelle il avait toujours fallu se reporter dès qu'il s'agissait de l'œuvre de M. Ingres, on savait qu'elle était depuis longues années, conservée dans la villa Lucienne à Antibes, et c'est là que Tauzia fit son choix avec la discrétion d'un galant homme, et le discernement du connaisseur qui, chargé des intérêts du Louvre, ne devait, parmi tant de choses excellentes, n'omettre rien d'à jamais regrettable. Cette fleur du panier, deux mois plus tard, nous en jouissions à Paris. Les tableaux, c'était le

célèbre *Bonaparte au pont d'Arcole* de Gros, c'étaient deux esquisses de Prud'hon. l'une des *Chapelles Sixtines* d'Ingres, quatre Géricault, deux Bonnington. Quant aux dessins, outre une charmante miniature de M. Coutan par Augustin, c'était encore bien autre fortune : de Prud'hon, l'*Andromaque et Pyrrhus*, et le *Premier baiser de l'amour ;* et juste ciel ! quelle moisson de dessins d'Ingres : l'*Apothéose d'Homère*, le *Romulus vainqueur d'Acron*, la *Stratonice*, le *Tu Marcellus eris*, le *Cardinal Bibiena offrant sa nièce en mariage à Raphaël*, le *Raphaël et la Fornarine*, la *Mort de Léonard de Vinci*, le *Songe d'Ossian*, l'*Odalisque de la galerie Pourtalès*, le portrait de *Mme Devauçay*, le *J.-C. donnant les clefs à St Pierre,* et enfin ce prodigieux bijou de la *Famille Forestier*. — Je ne parle pas des quatre aquarelles de Géricault, des deux paysages de Bonnington, des deux aquarelles de Charlet, des trois Decamps, des deux Delaroche. Il est puéril à moi d'énumérer l'un après l'autre tous ces dessins ; mais que l'on songe quelle délicieuse matière de bavardes causeries c'était pour nous alors, quand il nous était donné de tourner et retourner de telles acquisitions à mesure qu'elles se présentaient.

L'un des derniers legs de dessins que Tauzia ait reçus pour le Louvre, fut, en avril 87, celui de M. Ch. Bellanger : un petit portrait à la plume de Prud'hon par lui-même, et le portrait à la pierre noire rehaussé de blanc, de Mlle Mayer. M. Bellanger n'était pas un inconnu pour Tauzia, qui trente ans plutôt était allé se présenter à lui de ma part, chargé d'une singulière mission. C'était le temps où j'avais entrepris, pour la *Revue universelle des arts*, une série d'études sur les « artistes étrangers en France » ; après Sergell était venu Roslin, et quand mon siège était fait sur ce dernier (août et septembre 1856), voilà que je venais d'apprendre que les papiers de famille du peintre suédois se trouvaient déposés par les descendants entre les mains de M. Ch. Bellanger, amateur et possesseur bien connu des plus belles miniatures de Hall et de Fragonard, et l'homme de Paris qui possédait le plus de portraits de la famille Roslin, soit par Hall, soit par Perrin, soit par Mme Roslin, soit par Roslin lui-même, et que j'avais déjà admirés chez lui. M. Bellanger voulut bien seconder ma curiosité et me mit entre les mains un manuscrit inestimable pour un biographe de Roslin, des « Mémoires historiques ou histoire abrégée et faits intéressants de la vie de M. Roslin », par l'un de ses gendres, M. Barmont. Mais qu'allaient dire les lecteurs de la *Revue universelle* de l'insipide et démesurée phraséologie de M. Barmont ? Tauzia était l'homme des documents brefs et nets. Entre les expositions, il n'était pas encore attaché au Louvre et ne lui devait pas son temps. Je lui demandai, me trouvant tiraillé d'autre part, de me rendre le grave service de me réduire en quelques pages la volumineuse et trop expansive apologie du peintre par son gendre. Il le fit avec sa précision ordinaire, et n'omit pas une date, pas un portrait, pas un déplacement qui pût être de quelque utilité pour la pleine connaissance de l'ar-

tiste. Il eut, au cours de ce patient dépouillement, l'occasion de retourner maintes fois chez M. Bellanger, dont il appréciait la civilité courtoise, et quand, de mon côté, je publiai dans la *Revue universelle* (tome V, mai 1857), le résumé qui avait donné tant de souci à mon ami, il me parut trop juste de faire connaître au lecteur ce que lui et moi devions à M. de Tauzia, pour la corvée de ce précieux supplément. C'est, je crois bien, la première fois que le nom de Tauzia ait occupé la presse, et j'ai tout lieu de penser que ce silence de la renommée n'avait point jusque-là troublé son sommeil, — ni alors, ni jamais.

Ne pensons plus hélas ! à ces beaux lots venus gratuitement au Louvre et rappelons à la hâte les deux cents dessins de Carpeaux offerts par le prince Stirbey, les préparations d'Augustin offertes par le journal l'*Art*, qui avait déjà donné un groupe de peintures anglaises, les deux aquarelles de Géricault, offertes par M. Lehoux, un ami du peintre, et père lui-même de ce P. Lehoux qui obtint, le premier, mon « prix du Salon ».

Tout cela, je le répète, c'était des dons et des legs. Trois occasions s'offrirent au conservateur des dessins de montrer ce qu'il savait happer au vol, malgré la misère de nos budgets, quand une bonne rencontre se présentait à lui. En avril 1882, Tauzia put acquérir de M. le chanoine Gallet, à Versailles, trente charmants feuillets de Liotard, dessinés aux trois crayons, à la mode de Watteau. Plusieurs portent la date de 1738, qui est celle de son voyage dans le Levant, d'où ce fantasque rapporta le surnom du « peintre turc », et aussi ce fameux bonnet arménien sous lequel il s'est peint aux *Offices :* curieux et fins portraits de consuls et de pachas; mais les plus grasses de ces jolies sanguines et par où il se rapproche le plus de nos meilleurs Français de ce temps-là, ce sont des études de femmes ou jeunes filles dans leurs élégants costumes populaires de Constantinople, de Smyrne, de Paros ou de Chio. — Quelques mois après, Tauzia mettait la main sur un autre lot, d'une négociation plus délicate et plus difficile : il s'agissait des Dumonstier du baron de Schwiter, et M. de Schwiter savait mieux que personne le prix et la valeur historique de ses dessins, bien qu'il les eût jadis acquis à bon compte, chez un fripier de Nancy, à vingt sous pièce. Mais pour nous l'intérêt était grand de développer au Louvre la série de ces « crayons », art si particulièrement français, et dont M. Reiset avait rempli avec tant de goût l'une des salles de son musée, quand il n'avait encore sous la main que quelques feuilles de l'ancien fonds royal et quelques autres acquises de M. Niel, par qui fut remis en faveur ce procédé spécial fin, léger et charmant de la portraiture française, reflétant cent ans de notre histoire, depuis les Janet jusqu'au dernier des Dumonstier. Tauzia nous offrit là d'un seul coup, du meilleur temps de Daniel Dumonstier, les figures les plus curieuses du commencement du XVIIe siècle : la duchesse de Longueville, en sa plus souriante jeunesse, (le crayon du duc de Longueville appartenait déjà au Louvre pour avoir été

cédé par le baron Schwiter à son ami Sauvageot), Marie de Gonzague, reine de Pologne, la duchesse de la Trémoille, la marquise de Sablé, Mme de Puisieux, le maréchal de la Force, le fameux comte de Bouteville, le duc de Sully, Mlle de Sully, et de Thou, et Duvergier de Hauranne, et le maréchal d'Ancre, et Fra Paolo Sarpi, et l'évêque d'Albi, et le prince de Phalsbourg, et tout ce qui avait fait figure et avait traversé l'atelier de l'artiste au moment où la mode des crayons français battait son plein. — Quand Tauzia rentré dans la plénitude de ses fonctions, mais déjà plus atteint qu'il ne croyait au fond de sa santé, songeait aux acquisitions les plus prochaines qu'il pourrait tenter pour le Louvre, sa pensée s'arrêtait volontiers sur le tableau célèbre de Jean Cousin *l'Eva prima Pandora*. Il tournait autour de cette idée, ne sachant par où entamer la négociation que l'on disait assez difficile par les exigences outrées du possesseur; mais l'œuvre, par sa notoriété dans l'histoire de l'école française, lui semblait digne d'être introduite au Louvre. Il eut tout au moins, dans ses derniers mois, le plaisir de saluer l'entrée dans notre musée de l'œuvre exquise et vraiment Corrégienne de Prud'hon, *l'Enlèvement de Psyché par Zéphire*, don magnifique de Mme la duchesse de Sommariva. M. de Sommariva avait acquis cette merveille au salon de 1808. — Puis aussi, le maître tableau de Dumont le Romain, représentant la famille de la nourrice de Louis XV, peinture qu'il connaissait de vieille date, et qui pouvait, par son éclat et son importance, aider à relever la triste moyenne de notre salle du XVIIIe siècle. — Enfin il plaça lui même, à l'extrémité de la seconde galerie française, les *Romains de la décadence* de Couture, que le Luxembourg venait de renvoyer au Louvre.

Je gardais pour la bonne bouche ce volume de 82 dessins par Jacopo Bellini, qui s'en vint en juillet 1884, du fond d'un château de la Guyenne, faire pendant au Louvre au fameux volume des dessins de Léonard et de Pisanello, acquis en 1856 de la maison Vallardi. L'acquisition de cette inestimable série de compositions du père de Gentile et de Giovanni Bellini et du beau-père de Mantegna, fit grand bruit dans le monde des amateurs, et l'on s'empressa de toutes parts à la feuilleter et à l'étudier. Ronchaud, sollicité par les Braun de leur laisser photographier la série des Bellini, et préoccupé d'imiter les Allemands dans leurs publications du musée de Berlin, insista auprès de Tauzia pour qu'il lui écrivît le texte historique et descriptif des 82 dessins qui serait joint aux photographies et dont les Braun paieraient les frais, mais jamais Tauzia n'y voulut consentir; ses travaux appartenaient au Louvre; il n'entendrait jamais se faire l'homme d'une maison de photographes. Et en effet sa description des Bellini, il en a fermement réservé la primeur à son dernier catalogue, où la prendra qui voudra. — Ah! dame, il ne fallait pas demander à Tauzia de favoriser au Louvre ce qu'on pourrait y appeler les idées nouvelles. S'est-il assez moqué de l'école du Louvre et de la prétention de ses fondateurs d'y faire enseigner le goût et la pénétration

des chefs-d'œuvre à des apprentis conservateurs, au moyen de belles phrases redondantes et inutiles, et d'une compétence que pour d'aucuns il préjugeait douteuse, renvoyant d'ailleurs, soit à la bibliothèque nationale, soit au collège de France, les cours de pure archéologie. — Quant à l'idée sans cesse renouvelée des catalogues populaires et de la démocratisation des musées, elle lui répugnait visiblement, comme rabaissant son Louvre, et il ne voulut jamais s'y prêter de sa personne. — Si nous causions entre nous de la glorification des arts décoratifs, et du grand bruit tapageur qu'on en a mené, et de la sorte de prédominance qu'on leur a donnée dans l'éducation du goût public, il riait sans miséricorde de ce qu'il regardait comme la turlutaine enfantine de notre temps et nous eût volontiers traités d'inférieurs ou de dépravés exploités par des politiques. Que voulez-vous? les plus intelligents peuvent manquer d'un sens, et pourtant celui-ci appréciait mieux que personne un beau meuble ou un beau bronze, une belle plaquette ou une belle médaille; le mal c'est qu'il n'y voyait que le beau, sans égard pour l'esthéticien ou le journaliste qui l'exploitent. — Mais ce qui avait, par-dessus tout, le don de l'horripiler, et sa désolation était de chaque jour et à tout propos, c'était de voir les photographes installés en maîtres dans le Louvre; pour lui c'étaient les marchands dans le temple. Il n'admettait pas que le Directeur pût lier par des traités le bon air et la liberté de la maison et laissât se glisser dans les galeries l'apparence du mercantilisme. Il était d'une école et d'une génération, pénétrées jusqu'aux moelles d'un certain respect maniaque qui n'eût jamais permis une telle profanation de ce temple. Je me souviens comme il me reçut le jour où je lui racontai que M. de Ronchaud m'ayant fait l'honneur de me consulter sur le projet de traité déjà formulé, d'accord avec la maison Braun, j'avais cru devoir lui conseiller de garantir du moins l'intérêt du Louvre en exigeant que les clichés de chaque œuvre reproduite appartinssent de droit à bref délai aux musées nationaux, pour y constituer un fonds parallèle et complémentaire à notre chalcographie. — Ne vous vantez pas de votre belle idée, me répondit Tauzia d'une humeur de dogue. Le Directeur l'a adoptée; mais son parti était tellement pris qu'il s'est laissé duper comme à plaisir. Savez-vous à quelle date les photographes ont fait renvoyer la remise de leurs clichés? à trente ans, et dans trente ans que vaudra un cliché actuel, quand leurs procédés se renouvellent chaque jour? Et pendant ce temps, les voilà maîtres chez nous, maitres de nos tableaux, maîtres de nos dessins, maîtres de nos gardiens. Ils déshonorent le Louvre. — Il était inconsolable. Le Louvre, le Louvre, le public ne se doute guère du fanatisme qu'il inspire à ceux qui ont eu l'honneur, durant quelques années, d'être ses serviteurs. Je me souviens que jadis, pendant nos très courtes vacances, dès que nous nous en sentions éloignés de quelques heures, il nous semblait qu'il devait s'y passer les accidents les plus graves, et qu'au retour nous y trouverions toute la maison renversée; à notre rentrée, il fallait bien nous

avouer que rien n'avait bougé dans l'immuable palais : ce n'est pas nous qui manquions au Louvre, c'est le Louvre qui nous manquait. Quand Barbet de Jouy sortit du Louvre, il se jura de n'y remettre jamais les pieds; mais il ne put se défendre de se loger de l'autre côté de la Seine, juste en face de son cher palais; son premier regard du matin était pour le Louvre, son dernier salut du soir encore pour lui; il pouvait croire qu'en cas de nouvelle alarme, il serait encore le premier à courir au secours de ces galeries qui lui appartenaient bien quelque peu. — Tauzia de même, pendant trente ans, n'a guère perdu le Louvre de vue, tant sa présence y fut, sans effort, exacte et quotidienne, tant il s'était abandonné tout entier à la maison, et à ce qui l'y pouvait réclamer, tant il se consacra jalousement à elle par ses études, et ses classements de tableaux et de dessins, et ses travaux de catalogues. Il appartenait au Louvre, il ne se souciait que du Louvre; le reste semblait ne le regarder point; cette régularité était pour lui comme une sorte de point d'honneur. Il n'y vit jamais l'occasion de se faire valoir lui-même autour de sa fonction. Par delà de ce qu'il estimait avec raison devoir par probité à son titre, il repoussait avec de beaux cris et de beaux rires, toute offre d'élucubration qui eût pu mettre, hors du musée, son savoir et son nom en évidence. Ce n'est pas lui qu'on eût vu se livrant, au détriment du Louvre, à une publication de gloriole personnelle; il eût été le dernier à accepter de se dépenser en articles de journaux ou de revues. Quant à nos pauvres sociétés savantes, des grandes et des petites, s'en est-il hélas! assez moqué? Décidément les choses de vanité n'étaient point son lot.

La vanité de Tauzia, c'est un bourgeon qui décidément avait toujours manqué à son épiderme, et qu'on ne put jamais y faire fleurir. A voir de quel œil il regardait nos petites agitations et ambitions du monde administratif, il semblait qu'elles lui parussent indignes d'un homme comme il faut. Et ce qu'on appelait en 48 les hochets de la vanité ne le touchaient pas autrement. Dès juillet 1868, M. de Nieuwerkerke l'avait proposé pour la Légion d'honneur ; le surintendant était revenu, depuis, deux ou trois fois à la charge, sans plus de succès, auprès du maréchal, débordé sans doute par les solliciteurs. Ce n'est que près de dix ans après, en décembre 1877, que je pus obtenir pour lui cette croix si bien méritée et qui, par mon estime pour l'homme, m'avait fait tant de plaisir ; encore avait-il fallu recourir à la réserve de l'excellent Grand Chancelier, le général Vinoy, de qui d'Armaillé avait été l'officier d'ordonnance Le général me savait gré de ce que j'avais fait pour la décoration du Palais de la Grande Chancellerie, et plus d'une fois il vint en aide à ma détresse quand il s'agissait de croix pour les peintres que j'avais employés à ces travaux. Cette fois encore, bien que je n'eusse rien à prétendre sur le fonds de la Légion d'honneur, il céda quand je lui énumérai les titres de l'homme, qui se trouvait par bonne chance, ami de son ami. Tauzia avait été tellement obsédé des proposi-

tions inutiles du surintendant, qu'il n'en voulait plus entendre parler; et je fis bien de taire mes démarches jusqu'après la signature du Président, car je crois bien qu'il m'eût signifié de ne plus me mêler de telle affaire, où il ne vit qu'une bonne accolade à échanger avec un ami. Mais quand je m'avisai de lui envoyer les palmes d'académie, que je ne pouvais m'empêcher de lui faire expédier pour l'appareiller à ses confrères et à mes chefs de bureau ou des services extérieurs, je crois, Dieu me damne, qu'il me fit l'affront d'en donner le ruban au pauvre Michelot, le monteur des dessins du Louvre en ce temps-là. — On lui a de même subrepticement glissé dans ses derniers mois une croix autrichienne, et il en faisait gorges chaudes. Bien que je me pique de n'avoir pas été trop friand de décorations, durant ma carrière administrative, où il faut user en certains cas pareils d'une certaine résistance, je dois avouer que je n'ai pas encore été de cette force-là.

M. Reiset n'avait pas eu à apprendre à Tauzia la noble et harmonieuse symétrie de tableaux qu'il faut pour la décoration d'une salle et comment on compose un panneau. L'élève, depuis qu'il avait passé par les expositions, aurait presque pu, pour la rapidité de la conception et de la mise en branle, en remontrer au maître qui, pourtant, n'était pas facile à se satisfaire lui-même avec son œil méticuleux et son goût raffiné des belles ordonnances. En tout cas Tauzia lui porta bon aide, partout où il y eut, durant quinze ans, un cadre à placer dans l'installation des salles françaises et de la galerie Lacaze, et la galerie des Sept-Mètres, et les salles des dessins, et les remaniements de la Grande Galerie; car M. Reiset dans ses remue-ménages, n'aimant point à travailler seul, ne savait se passer de son lieutenant; on peut dire que les salles de M. Reiset furent des chefs-d'œuvre d'arrangement, et par estime de la besogne bien faite autant que par respect pour son maître, Tauzia, devenu conservateur, se garda toujours d'y toucher le moins possible. Cependant il y fut parfois obligé, le jour par exemple, où il dut prendre le parti de rentrer dans la galerie française du XVIIe siècle, les Batailles d'Alexandre de Le Brun, restées longtemps dans le pavillon Denon. Certes la disposition première, trouvée pour cette salle par M. Reiset, était déjà superbe, et les points principaux n'en ont point bougé. C'était dès lors une glorification admirable de notre école française en son époque la plus saine et la plus florissante, la plus vraiment maîtresse, avec son jeu alterné de Poussin, de Claude, de Lesueur, entremêlés de Le Nain, de Valentin, de S. Vouet, de Le Brun, de Séb. Bourdon, de Jouvenet et d'H. Rigaud. Mais l'introduction de ces Batailles d'Alexandre avec leur tonalité rousse et sombre et leur grande allure monumentale, et je ne sais quels autres menus mouvements dans le groupement des toiles, ont donné à cette salle une unité, une cohésion et une vigueur, qui y font éclater, mieux encore que dans l'étonnante salle des Sept-Cheminées, et avec des titres plus sérieux, l'apothéose du génie français.

Quand Tauzia eut à remanier l'autre galerie voisine, celle du XVIIIe siècle, il se trouva fort empêché. Nous-mêmes, quand nous traversons aujourd'hui cette galerie, notre cœur ne se soulève-t-il pas quelque peu ? Est-ce donc là tout ce que Louis XV et la Pompadour et M. de Marigny ont recueilli de plus excellent dans les *salons* d'un siècle pour représenter leur époque ? Il y avait là autrefois un tableau qui à lui seul était un art et un bouquet de peinture, et voilà que l'*Embarquement pour Cythère* est parti pour le salon Carré. Le reste n'est que misère et néant; il m'est avis que si je voulais trouver au Louvre le XVIIIe siècle, je m'en irais chercher du côté de la galerie Lacaze. Je ne sais si à la place de Tauzia, ne me voyant dans les mains qu'un joli petit Boucher, un amusant Vanloo, trois ou quatre Chardin, autant de Greuze et d'Oudry, et deux ou trois coquets portraits, je n'aurais pas demandé à condamner cette vaste salle, pour cause d'indignité nationale, jusqu'à ce qu'on m'eût fourni des œuvres capables d'y faire illusion à l'Europe sur la vanité de cette période fameuse dans l'histoire du goût français. Et encore pourquoi n'aurions nous pas le courage de crier de suite tout haut et tout franc :

« Assez, assez du XVIIIe siècle; assez de cette faisanderie. Le XVIIIe siècle nous a amollis, il nous a gâtés, il nous a pourris, et finalement il nous a tués. J'entends qu'il a amolli et pourri ceux de son temps, et qu'il a suffi à quelques amateurs d'en reglisser le ferment dans notre goût, dans notre art national, pour nous gâter et nous décomposer à notre tour. Ah ! qu'ils avaient raison, David et la forte légion de ses élèves de le honnir, de le maudire et de le proscrire avec haine et sans pitié et du plus haut de leur dédain ; et qu'il est vraiment temps de nous débarbouiller à notre tour de cette farine, de cette poudre de riz empoisonnée ! l'occasion est excellente. La démonstration crie de soi. Elle est venue d'un hasard bien simple, d'un remaniement de tableaux au Louvre, de la réouverture d'une galerie. Comment, c'est-là ce XVIIIe siècle, que les Goncourt et les Marcille et les Walferdin, et tous nos amateurs depuis trente ans, ceux dans lesquels nous avions le plus de confiance, nous ont représenté comme la seule école française, comme la date d'apogée du vrai génie français ! Le voilà donc, dans sa galerie faisant suite à celle du XVIIe siècle, du siècle vigoureux, aux robustes épaules, l'époque où, d'un bout à l'autre, tous les maîtres, même les tendres, furent des mâles. Le voilà, s'appuyant maintenant sur cette autre galerie monumentale, celle du XIXe siècle, où les nobles génies qui s'appellent David, Prud'hon, Ingres, Delacroix, même les Gros et les Gérard et les Corot, et les Rousseau, sont là pour lui montrer ce que c'est que la poésie et la grandeur et le respect de l'art. Ah ! pauvre XVIIIe siècle, quelle mine piteuse et méritée tu fais entre ces deux fières séries ! »

Mais peut-être cette amère et trop juste impression tient-elle en partie à la façon dont on a compris, dès l'origine, la représentation au Louvre du

xviiie siècle. Jamais on n'eût dû songer à le montrer dans une nef démesurée, aux voussures toutes nues, sous la forme d'insipides et fades tableaux académiques, qu'il n'a jamais été dans son génie de concevoir ni de peindre, et dont pour son malheur il a eu l'ambition et la manie. Le xviiie siècle, il sait du bout de la brosse esquisser un panneau; mais ce panneau fût-il de Boucher ou de Natoire, il faut le laisser fixé au mur où on l'a chantourné au milieu des rinceaux dorés, et où il fait corps avec les glaces et les tapisseries aux tons doux, et les meubles rocailles, et les longs rideaux aux draperies flottantes; au Louvre, dans les vagues espaces d'une sèche et sévère galerie, jamais. Renvoyez les Desportes et les Oudry aux pavillons de chasse de nos anciens rois; renfermez dans notre musée une vingtaine de petites toiles en deux chambrettes coquettes et basses, et vous aurez sauvé, pour ce que nous possédons du xviiie siècle et à son honneur, tout ce qu'on en doit sauver. Si je vous avais ainsi parlé, Tauzia, m'auriez-vous fortement contredit?

Par contre, elle appartient bien en propre à Tauzia, cette ancienne grande salle des États, jadis aménagée par Lefuel pour l'ouverture des chambres au temps de l'empire, et transformée récemment par l'architecte Guillaume en un hall immense destiné aux tableaux des peintres les plus illustres de notre siècle, depuis David jusqu'au pauvre H. Regnault. Il y avait assez longtemps qu'on se lamentait sur l'exil, dangereux, ajoutait-on, au second étage du Louvre, de ces maîtresses toiles revenues du Luxembourg, dont elles firent, de mon temps, l'honneur, et qu'on ne savait par quel escalier atteindre à la suite du musée de marine. On avait bien autrefois pensé à dérouler sur les hautes parois de la salle des États, les grandes toiles des *Mais* de Notre-Dame, déposées au Louvre par Viollet-le-Duc lors de la restauration des chapelles de la Cathédrale, et qui formaient, en effet, à elles seules tout un chapitre fort intéressant de l'histoire de la peinture française. On y renonça avec raison, le jour où l'on sentit que, malgré son immensité, la salle suffirait à peine à contenir les chefs-d'œuvre les plus populaires du dernier demi-siècle; et Tauzia rentrant de l'une de ses vacances de santé, pendant lesquelles il raffermissait pour un temps ses forces au milieu de ses chers rosiers de Parempuyre, improvisa rapidement et quasi sans hésiter, ce magnifique arrangement que nous voyons aujourd'hui, et dont il avait sans doute ruminé quelque chose là-bas en tournant dans ses plates-bandes fleuries. Mais aussi quels matériaux superbes : pour faire face au *Ciel d'Homère* de M. Ingres, les *Croisés à Constantinople* de



Delacroix; pour s'équilibrer auprès des deux portes, donnant, l'une sur la grande galerie, l'autre sur la salle des portraits d'artistes, le *Massacre de Chio,* du même Delacroix, en pendant de la *Naissance d'Henri IV* de Deveria, et la *Mort d'Élisabeth* de Delaroche, en pendant du *Raphaël au Vatican* d'Horace Vernet; sur l'un des pans coupés la *Barque du Dante* surmontée du *Christ*

donnant les clefs à saint Pierre, et la *Barque de Don Juan* sous la *Judith ;* sur les pans coupés de l'autre bout les deux Léopold Robert; enfin sur les deux grandes murailles, s'alternant et encadrés par les meilleurs paysages de Corot, de P. Huet, d'Aligny, de Marilhat, de Th. Rousseau, de Troyon, de Courbet, les merveilles que chacun sait : la *Baigneuse* et le *Cherubini* et *Roger et Angélique*, et les portraits de M. Ingres, la *Joséphine* de Prud'hon, le *Bonaparte à Arcole* de Gros, *Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély* de Gérard, la *Barrière de Clichy* d'Hor. Vernet, et la *Chasse à Ville-d'Avray* de Carle son père, le *Salon de 1824* de Heim, les *Femmes Souliotes* et le *Saint Augustin* de Scheffer, les *Femmes d'Alger* et la *Noce juive* de Delacroix, le *Prim* et la *Mme de Barck* d'Henri Regnault, et j'en oublie et d'excellents.

On retrouve dans les hauteurs de cette salle monumentale quelques tableaux de David (*Les Horaces* et *Les fils de Brutus*), d'autres de Gérard et de Gros, le *Christ en croix* de Prud'hon, le *Vœu à la Madone* de Schnetz, la *Prise de Jérusalem* de Heim, qui reportent naturellement la pensée vers cette autre salle des Sept-Cheminées, si glorieuse pour le commencement de notre siècle, et l'on se demande s'il n'est pas heureux que ces deux salons d'un si grand aspect et dont l'un est la stricte continuation historique de l'autre, se trouvent séparés dans le Louvre par quelque distance. Le salon des Sept-Cheminées offre dans l'ensemble de ses fortes œuvres, même en celles qui cherchent la grâce, un tel caractère d'unité grandiose, austère, mâle, héroïque, convaincue et comme inflexible en ses principes d'étude et de haute ambition morale, que la salle des États s'en trouverait peut-être diminuée par un trop proche voisinage. Ce n'est pas qu'on ne puisse reconnaître en celle-ci des dons de plus séduisante variété, de poésie plus intime et peut-être plus élancée vers des régions plus hautes, une distinction plus raffinée dans la recherche du sentiment et aussi de la pratique, palette plus éclatante et dessin plus subtil, puis encore quelque chose de nouveau et qui n'est point dans l'autre, et qui s'appelle Corot, Delaberge, P. Huet et Rousseau. Mais pourtant on se prend à regretter je ne sais quoi, comme un affaissement dans la santé robuste de notre génie, et l'on songe malgré soi au mot de Gambetta : les temps héroïques sont passés !

Les fonctions d'un conservateur ont trois parts qui s'engrènent : acquérir, exposer, cataloguer; et cataloguer n'était point, dans son métier, ce qui plaisait le plus à Tauzia ; mais il était homme de devoir, et nul n'a été plus exact à fournir au public l'explication des œuvres qu'il avait placées sous ses yeux.

Dès qu'il est nommé conservateur, en 74, il fait transporter au palais de Compiègne et dispose dans les salles de ce palais, qui venaient d'être mises à sa disposition par le ministre des Beaux-Arts, cent quatre-vingt-neuf tableaux des diverses écoles, dont cent vingt-deux français, parmi lesquels toute la série des Don Quichotte par Coypel et Natoire; et aussitôt il en écrit les fiches et en

livre le catalogue. C'est, que je sache, la première œuvre littéraire de cet homme qui n'écrit point par vanité. Plus tard, il remplira de même une galerie de Fontainebleau d'une série assez nombreuse de peintures diverses, et par intérêt pour le jeune attaché de sa conservation, il lui confiera le soin de rédiger ce catalogue nouveau. Dans ce lot de Fontainebleau, Tauzia, s'il m'en souvient, a fait entrer le plus qu'il a pu de ces tableaux secondaires des maîtresses écoles, pouvant intéresser la série chronologique du Louvre, et qu'il craint de voir disséminer sans retour par les sollicitations exigeantes des politiques qui s'adressent toujours impitoyablement aux fameux greniers du Louvre.

Autre besogne et de plus grave importance. Il fallut bien aborder la grosse question et très chatouilleuse de la refonte générale des catalogues de la peinture au Louvre. Ils en étaient restés, depuis 1864, à la dernière édition du travail de Villot. Nombre de tableaux nouveaux avaient été acquis au cours de ces douze années; ceux du musée Napoléon III (collection Campana) avaient été fondus dans les galeries italiennes; d'autres avaient été retirés de la grande galerie pour aller décorer les anciennes résidences. Un numérotage général était devenu indispensable; et les biographies elles-mêmes des artistes, œuvre propre et remarquable de Villot, avaient à subir bien des corrections, par suite des documents retrouvés depuis lors à Florence et dans toutes les archives; les temps avaient marché; l'érudition moderne avait complété ses fouilles obstinées; on n'en était plus aux dates et aux attributions fondées sur les témoignages de Vasari et de Lanzi, ou des historiens anecdotiers du XVIIIe siècle; il fallait bien s'en référer maintenant aux trouvailles concentrées dans la *Nouvelle Histoire de la peinture en Italie* de Crowe et Cavalcaselle et dans le *Cicerone en Italie* de Burckardt, annoté par Von Zahn, Dr Bode, Otto Mundler et Frizzoni. Tauzia lui-même le reconnaissait tout haut. Il pensa toutefois qu'il serait inutile et de mauvais goût de s'approprier purement, en y changeant quelques dates, les laborieuses notices de son prédécesseur. Le travail de Villot avait acquis, avec justice, par l'excellence de son cadre, une autorité européenne; Tauzia entreprit non de le refaire, mais de le compléter; il ouvrit son livret par un « résumé historique de la formation des diverses écoles de peinture en Italie », après quoi il jugea suffisant de formuler en tête de l'œuvre de chaque maître, — avec une biographie très succincte et rectifiée, s'il y avait lieu, — la caractéristique du talent du peintre et d'énumérer les principaux et incontestables ouvrages qui avaient fait sa renommée, et que les curieux pouvaient retrouver dans les monuments publics et les musées de sa patrie et de l'Europe. Faire bref et exact, et dans des livrets plus portatifs, si possible, c'était à quoi il visait, et deux années lui suffirent pour l'exécution de cette « première partie », la *Notice* des *écoles d'Italie et d'Espagne*. Elle était finie en 76; elle fut livrée au public dès le commencement de 77. Et

aussitôt le conservateur pensa à s'attaquer à la partie flamande, hollandaise et allemande.

Mais là, plus encore que dans la partie italienne, qui lui était d'ailleurs plus familière, les documents nouveaux foisonnaient, redressant et complétant le texte de Villot, et il fallait à Tauzia le loisir de les rassembler et de les éclaircir. Entre temps, il crut devoir ne point laisser chômer son bien-aimé département des dessins, qui réclamait bien aussi un supplément au catalogue de M. Reiset, et voilà Tauzia publiant en 1879, sa première « notice supplémentaire des dessins, cartons, etc., exposés depuis 1869, dans les salles du premier étage, au Musée national du Louvre ». — « Je n'ai pas cru, déclarait-il tout d'abord, parlant des deux volumes de M. Reiset, qu'il m'appartînt de modifier un ouvrage aussi parfait que le sien, en y intercalant un supplément de quatre cents dessins; aussi leur ai-je consacré un catalogue spécial. » — Parmi ces quatre cents dessins, où figuraient quantité de feuilles admirables de Prud'hon, d'Ingres, de Delacroix, et les séries si intéressantes des portraits de M. Heim, et un beau don d'écoles diverses offert par M. Gatteaux, le plus grand nombre se composait de dessins d'ornement, remplissant les meubles à écrans de deux salles, et qui étaient vivement réclamés par la curiosité, très favorisée dans ces derniers temps, des dessinateurs ornemanistes; et Tauzia qui les avait empruntés à notre vieux fonds du Louvre, ne manquait pas, pour la paix de sa conscience, d'apprendre à ses lecteurs que « la description technique de ces études et de ces projets d'architecture lui avait été facilitée par le concours de M. A. Armand, dont les amateurs connaissent tous la compétence et le goût. »

J'ai raconté, en parlant de M. de la Salle, la respectueuse et fidèle affection qui conduisait souvent chez lui Tauzia, et quelle part notre ami avait prise aux dernières dispositions du généreux amateur, le jour où celui-ci nous dictait l'inventaire des trois cents dessins qu'il voulait donner au Louvre, enfin de quels soins pieux il fit preuve pour l'exposition et le catalogue de ce legs magnifique. Ce catalogue fut publié en août 1881; et il est l'un de ceux où Tauzia, malgré sa sobriété ordinaire, ait introduit le plus de recherches et de dissertations personnelles. C'est là que l'on trouve son étude très développée et nourrie sur les dessins du Pisanello, une autre sur Ercole Grandi, celle qu'il reprendra et amplifiera plus tard sur Jacopo Bellini, et d'autres plus succinctes et très précieuses sur Mariotto Albertinelli, Fra Beato, Gozzoli, Lorenzetti, Andrea Mantegna, Pollajuollo, sujet d'une autre étude très étendue dans son dernier catalogue, celui de 88; et je ne parle pas de toutes ses notes aux dessins du Poussin; et la tentation avait été grande pour lui de trouver place dans le catalogue de M. de la Salle, à propos de la description des trois dessins de Rubens d'après des peintres italiens, pour un chapitre à coup sûr intéressant, sur les très nombreux dessins de ce grand maître, crayonnés d'après les œuvres

les plus fameuses qu'il rencontrait en Italie, ou même originaux d'anciens artistes italiens retouchés librement par lui.

Tauzia n'avait prévu que trop sûrement le tort inévitable que devait faire aux donations futures l'installation dans deux corridors mesquins et étroits du magnifique legs de M. de La Salle. Il garda toujours rancune au Directeur des Musées de n'avoir pas su lui attribuer une salle plus digne et plus abordable. Je retrouve encore un écho de cet amer regret dans la lettre, la dernière que j'aie reçue de lui, et qu'il m'adressait à Royat, le 7 juillet 88, douze jours avant sa mort : « Voici une nouvelle qui est faite pour vous intéresser, mon cher ami; M. Armand qui est mort, comme vous le savez, avait, dit-on, l'intention de laisser au Louvre sa collection de dessins. Aussi a-t-on été fort étonné dans la maison, à l'exception de votre serviteur, que le testament ne soufflât pas mot du Louvre. C'est Valton qui est légataire universel..., il a tous les objets d'art, à l'exception des photographies qui viennent à la Bibliothèque; la Société de gravure a un legs... Dreyfus hérite d'un très beau bronze du xve siècle. Je ne connais pas tous les détails, n'ayant pas encore vu Valton. — Tout ce que je sais, c'est que M. Armand avait été très froissé de l'emplacement qu'on avait choisi pour la collection de La Salle; de plus, les projets de disséminer les tableaux Lacaze (il veut parler de ce déplorable rêve de Castagnary de cueillir dans toutes les salles les tableaux français du Louvre, pour les substituer, dans la grande Galerie, aux chefs-d'œuvre italiens et flamands), l'avaient aussi choqué. Est-ce à cela qu'il faut attribuer cette mauvaise humeur pour le Louvre ?... »



1881 ; Tauzia était en règle avec le département des dessins ; il allait reprendre sa tâche du catalogue de la peinture flamande, hollandaise et allemande, et en avait déjà rassemblé un assez beau dossier. Ce fut justement l'heure que choisit Ronchaud, pour scinder en deux la conservation de la peinture et des dessins, et offrir l'une des deux parts à son ancien collègue de l'inspection des Beaux-Arts, Anat. Gruyer. J'ai dit comment Tauzia, mortifié à bon droit par un tel procédé et mis en légitime défiance pour la sécurité de son avenir, insista pour se tenir coi dans la garde des dessins, et comment la peinture échut à Gruyer. Aussitôt les paquets de fiches flamandes et allemandes sur lesquelles Tauzia commençait déjà à consulter les souvenirs de voyage de ses amis, en contrôle de ses propres carnets, embryon d'un travail qu'on le jugeait indigne de poursuivre, disparurent, sans un mot et comme par enchantement, au fond du tiroir de celui qu'on venait de blesser si cruellement et au si grand dam du Louvre et depuis lors, je l'avoue, je n'en ai plus oncques entendu parler.

On a vu plus haut quelles acquisitions occupèrent pour le conservateur des dessins, les années qui suivirent, et quel soin un peu hautain et assez motivé il prit de se tenir désormais à l'écart des affaires qui jadis relevaient de lui.

Si au conservatoire, dont il évitait tant qu'il pouvait les séances, il entendait forcément parler de la peinture, il restait obstinément muct sur ce chapitre et se réservait pour son cabinet et la spécialité où on l'avait enfermé. Tauzia n'était pas né fonctionnaire, il était bien trop indépendant pour cela, et la passion de l'ordre dans les paperasses et les discussions administratives ne furent jamais son fait. Son tact excellait dans l'arrangement bien équilibré d'une salle ou d'une galerie, mais il avait horreur de la plume et des classements méthodiques de bureau. Il fut, par son goût délicat, et la pénétration de ses yeux, et la mémoire excellente des choses vues et notées, au cours de ses voyages, dans les collections publiques et privées, et par sa continuation profitable des traditions et des leçons de M. Reiset, l'un des meilleurs conservateurs qu'aura connus le Louvre, et l'un des mieux accrédités, pour la sûreté et la netteté de ses jugements, auprès des amateurs français et étrangers empressés à le consulter. Dans les réunions du conservatoire, il s'emportait parfois, en quelques mots bourrus, car Dieu sait s'il avait l'exécration des parleurs prolixes, contre les propositions d'achat des œuvres médiocres, jugées par lui indignes du Louvre. Il n'admettait pas qu'une médiocrité se vînt inutilement mêler à l'ancien choix admirable de nos collections, fût-elle curieuse par l'un de ces petits côtés qui amusent la manie des bibelotiers d'aujourd'hui. Quand, pour le département si large à lui confié, il ne rencontrait pas d'œuvre qui satisfît pleinement les conditions d'art et de beauté et la haute idée qu'il avait du génie des maîtres, et de la place que cette œuvre devait tenir entre les autres morceaux de ces mêmes maîtres dans notre galerie, jamais il ne se fût prêté à demander à ses collègues une part, si minime qu'elle fût, du budget des musées, furieux d'ailleurs à part lui, de voir s'en aller en broutilles les miettes de ce pauvre budget.

Se trompe fort qui s'imagine que l'on puisse arriver sans études à ce point d'autorité qu'avait conquis Tauzia dans ses dernières années. Bon pour les petits associés d'agent de change, de passer au sortir de la Bourse, par l'hôtel Drouot, comme ils faisaient vers la fin de l'Empire, pour s'y faire adjuger de confiance un tableautin d'artiste renommé; mais le véritable amateur a de plus sérieuses précautions à prendre contre l'ignorance des autres et contre lui-même. Il y faut toute une éducation spéciale, outre le goût inné, qui est un don rare de nature, réclamant une culture quotidienne, voir, encore revoir, se souvenir, comparer, se souvenir perpétuellement et comparer sans cesse. Les esprits distingués peuvent posséder à leur insu le sentiment du beau et ne le développer que plus tard par un certain usage. Les privilégiés sont ceux dans lesquels il éclate de bonne heure et qui rencontrent tôt leur jouissance dans son application discrète et raffinée. Tauzia fut de ceux-ci, savourant les œuvres d'art par l'organe qui leur est propre, c'est-à-dire par les yeux, et non point par les belles paroles et les

phrases pompeusement écrites qui n'en sont que les juges à faux. Il s'était longtemps délecté égoïstement, comme tous les vrais connaisseurs, dans la seule vue des belles œuvres, se rendant compte, par son flair personnel, de l'écartement qu'on devait faire des médiocres. Puis le moment était venu où il avait senti qu'une autre instruction lui était nécessaire, celle des dissertations tiraillées qu'avait pu faire naître entre les plus sûrs experts de notre siècle, l'histoire de ces chefs-d'œuvre et l'histoire aussi de leurs artistes; et comme il était homme de bonne volonté, il s'était, tout grand garçon qu'il fût, remis courageusement à l'école : il parlait aisément l'italien, surtout depuis ses premiers voyages par delà des monts; il avait rappris l'anglais qu'il lisait couramment; et s'acharnait même à se débrouiller dans l'allemand, tout au moins les mots indispensables pour reconnaître dans leurs catalogues ou leurs dictionnaires historiques, une date de naissance d'une date de mort, et le nom d'un maître d'un nom d'élève. Ainsi se trouvait-il en mesure de suivre attentivement les publications de Florence, de Milan, de Venise ou de Bologne et celles de Londres et de Berlin, et toute cette littérature foisonnant depuis trente ans de documents nouveaux, de rééditions annotées, de monographies savantes, dont il connaissait presque tous les auteurs. Il s'était entre autres lié avec Morelli, et faisait grand cas de l'ingéniosité de ses hypothèses, par ce que Morelli était un peu de même école que lui, ne parlant que de ce qu'il avait vu; et pourtant Tauzia en vint parfois à blâmer l'excès de ses hypothéses et surtout le ton impérieux et dur avec lequel le sénateur italien les défendait et les voulait imposer à ses contradicteurs.

Un mouvement de presse, provoqué par certaines restaurations (ces restaurations sont toujours le fatal écueil des conservateurs; il est vrai que Tauzia professant sur ce chapitre les mêmes prudentes réserves que M. Reiset, n'avait pas fourni prise aux critiques), remit, le 30 janvier 1886, les choses en l'état où elles étaient avant le 22 octobre 81, c'est-à-dire que fut rendue à Tauzia la conservation de la peinture réunie à celle des dessins Mais hélas ! sans qu'il s'en doutât encore, sa santé était déjà à tout jamais perdue. Ce qui n'aida pas à la refaire, ce fut la combinaison administrative, imaginée à ce moment sans pudeur ni dissimulation, pour assurer au nouveau conservateur adjoint de ce département la future succession du conservateur, que l'on déclarait hautement vouloir conduire, sans répit et tambour battant, à sa minute réglementaire de retraite. Tauzia n'avait jamais songé à échapper à cette exécution administrative, qu'il pressentait trop naïvement souhaitée par le même directeur qui jadis lui avait scindé ses fonctions, et ne les lui rendait aujourd'hui que pour en fixer le terme. Ces mises à la retraite, guettées dans les bureaux avec une impudence cynique et dont les dates étaient précisées plusieurs années à l'avance, par l'impatience d'affamés sans vergogne, sans se préoccuper jamais des ménagements dus à

certains titres, ni de la valeur encore verte des hommes désignés à l'évincement, ni des services qu'ils pouvaient rendre encore au pays dans le poste qu'ils honoraient par leur expérience, et où parfois, comme en ce cas, ils n'étaient pas remplaçables, sont devenues une tradition courante dans l'administration française dont elles ont abaissé le niveau, et particulièrement dans l'administration des Beaux-arts. Tauzia n'était pas homme à se débattre platement contre ce parti pris, en faisant valoir, comme un pleutre mendiant, les considérations de gêne trop réelles où allait le réduire, et les siens avec lui, cet étranglement pécuniaire sur le tard de sa vie ; mais du procédé bassement faux, mielleusement hypocrite de Ronchaud lui forçant la main par le dégoût, il conçut une colère sourde et permanente, qui pesa désormais sur son humeur et la fit plus aigrie et plus rétive à certains rapports que la vilaine avanie de 1881. Une révolution, quasi insensible tout d'abord, s'était produite dans sa santé depuis trois ou quatre années : sa taille autrefois dégagée et alerte, prenait peu à peu un embonpoint qui ne lui était pas naturel; les bronchites d'automne et de printemps devenaient plus fréquentes et parfois menaçantes; certaines vagues oppressions l'alourdissaient; il ne marchait plus qu'à contre-cœur, lui jadis si actif; une ou deux crises même inquiétèrent ses amis, mais impossible d'obtenir de lui qu'il se soignât avec suite et bon sens. Il prenait plaisir à s'adresser à de vieux médecins plus infirmes que lui, tels que le bon docteur St Germain, l'ami de M. de la Salle, de M. Gatteaux et de M. Armand, et il choisissait pour l'ausculter son voisin d'appartement, l'excellent docteur Debr..., appelé en un jour de crise terrible, et qui l'avait soigné avec un dévouement paternel, mais que sa surdité complète avait contraint d'abandonner dès longtemps l'hospice d'Orléans dont il était l'honneur. Le plus sensé de ses conseillers était le curé de Pioussay, dont les consultations sont fameuses dans tout le Midi, et auprès duquel il s'arrêtait une heure dans ses échappées vers Parempuyre ; les ordonnances du curé de Pioussay n'étaient point pour inquiéter Tauzia, dont sa clairvoyance avait sans doute reconnu la maladie, et qu'il traitait avec les calmants et les réconfortants les plus simples et les moins dangereux. — En 1885, nous nous donnâmes rendez-vous au Mont-Dore, où nous rencontrions Cabanel, et y passâmes, en bons couche-tôt, dans le meilleur sans-souci et dans l'horreur des excursions, les quelques semaines de cure exigée, et consciencieusemeet pratiquée ; mais les années suivantes ne nous y revirent plus. Que pouvaient d'ailleurs les Pyrénées et l'Auvergne contre le mal compliqué et mystérieux qu'on lui dissimulait sous des noms moins terribles !

Très fatigué par la moindre marche que les médecins lui conseillaient quand même, anéanti parfois jusqu'aux sueurs froides, et au quasi évanouissement, par sa perpétuelle oppression de poitrine, ou plutôt par le dérèglement de son cœur, quand il arrivait aux dernières marches de ces escaliers gigantesques du Louvre, par lesquels il gagnait son cabinet, il reprenait de loin en loin quelque force par

un bout de vacance passé soit à Parempuyre dans la saison de ses rosiers, soit à Arcachon dont il avait pris en grand goût le sable sec, l'air demi-salé et parfumé par l'odeur des pins. Alors, il dépensait gaillardement, comme je l'ai dit, ce qu'il rapportait de là dans un arrangement de salle nouvelle, telle que la grande salle des États, ou dans les recherches qu'il lui fallait finir pour son dernier catalogue. Ce catalogue, il y tenait, parce qu'il y avait fait entrer toutes les observations dès longtemps accumulées par lui sur les quelques maîtres qui avaient excité sa curiosité et dont il avait bien fouillé les recoins singuliers. Et c'est dans ce catalogue en effet qu'il a le mieux donné la mesure de son fin et profond savoir; c'est dans ce mince livret, plus bourré de vraie et de juste et déliée érudition que les plus gros livres des dissertateurs étrangers, des docteurs d'Allemagne et d'Italie, que vous trouverez le dernier mot à dire sur Jac. Bellini, sur le Bambaja et ses projets du monument de Gaston de Foix, sur le Pollajuolo, sur Cesare da Sesto, et le Tribolo, et Timoteo Viti, et Stefano da Zevio, et le Pisanello, et le Dosso Dossi, et le Raffaellino del Garbo, et la Vierge avec saint Sébastien et saint Roch de Raphaël, et les dix-neuf crayons de Dumonstier et les trente sanguines de Liotard, sur M. Ingres et ses vingt-quatre dessins.

Ephrussi a pu dire avec raison que les « nombreux petits carnets de Tauzia, couverts de notes d'une minuscule écriture, indéchiffrable pour tout autre que pour lui, avaient été une source inépuisable de renseignements inédits, de rectifications toujours motivées, de comparaisons judicieuses. Et de là sont sortis ces rapports lumineux et ces catalogues pleins de documents indiscutables. Pas de verbiage, pas de littérature inutile, rien qui tendît à rehausser le mérite de la découverte, à parer l'inédit ou le nouveau, ou à dissimuler les ignorances forcées de la critique la plus savante. Les notices dont il a enrichi ses catalogues resteront les modèles du genre, et même à l'étranger elles sont regardées comme ayant toute l'autorité d'arrêts définitifs... Les dessins, car c'était là son champ de bataille favori, comme il savait les acheter aux bons endroits, les encadrer dignement, les mettre en belle lumière et les faire valoir de toutes façons! Grâce à cette fréquentation assidue des dessins, à cette intimité étroite avec les premières pensées des grands maîtres, en les surprenant au moment de l'inspiration naissante, en saisissant le trait initial et l'écriture même de chaque main, en suivant pas à pas le crayon ou la plume à travers leurs évolutions changeantes (et quelle meilleure école pourrait-on imaginer?), Tauzia était arrivé à cette merveilleuse faculté de discernement et de divination qui faisait de lui l'arbitre suprême en certaines questions. »

Interrompu à contre cœur par l'arrangement du salon de portraits d'artistes dont il n'avait pu digérer l'idée et qu'il mena si grand train, malgré tout et malgré lui-même, avec tant d'habileté, dès qu'on lui eut remis les cadres dont il se refusait à faire la battue, il laissait à Lafenestre le soin du livret de ces portraits

et retournait en hâte à son catalogue de dessins. Pour donner à ce travail tout le poids et la conscience qu'il y voulait, il faisait appel à l'adresse paléographique d'Emile Molinier, qui lui transcrivait la table du volume de Jac. Bellini, rédigée au xve siècle en vénitien, après que Tauzia avait obtenu de Villefosse son collègue, la description des monuments antiques qui se trouvent sur nombre de ces dessins de Bellini; il mit en branle tous ses amis, Ephrussi, pour ses allemands, moi pour ses français; il fallut que chacun déchiffrât son grimoire; il avait hâte de voir ses épreuves corrigées, et la correction d'épreuves avait de tout temps été son cauchemar. Ephrussi et Molinier se firent ses correcteurs et aussi ses rédacteurs de tables, ses donneurs de bons à tirer. Il ne tenait plus en place; la villa Minerve l'attendait là-bas; il voulait partir, il partait pour Arcachon; il en revint au bout de deux mois, quelque peu soulagé, semblait-il, et toujours confiant dans les ordonnances de son cher curé de Pioussay; et je ne le revis qu'une heure, le jour où moi-même traversais Paris me rendant à Royat, et je ne devais plus jamais le revoir.

Le bon Dieu a fait à certaines gens le précieux don d'attirer à eux leurs voisins par la bonhomie de leur accueil et l'agrément sans façon de leur causerie. Tauzia était de ces heureux, et même quand il n'était encore que simple attaché au Louvre, c'est avec lui qu'on allait dans le cabinet d'Eug. Daudet, et surtout quand il eut succédé à Daudet comme conservateur adjoint des peintures et dessins, jaser des cancans courants de la ville et du musée et de l'hôtel Drouot, avant d'aller poursuivre l'entretien en termes un peu plus graves autour du bureau de M. Reiset. — Plus tard, quand il fut conservateur en titre, la vaste pièce que venait de lui céder M. Reiset pour occuper ailleurs l'appartement directorial, ce cabinet tout entouré des armoires à dessins, et des casiers aux registres d'inventaires, devint le bon endroit de rendez-vous de ses amis anciens et nouveaux; et, ma foi, il dut faire sans effort la part du feu, et, chaque jour, de deux heures à cinq heures, il ne fut plus question de besogne suivie dans cette salle de travail, où tournant le dos aux tables chargées de dictionnaires d'art et de tous les énormes volumes à figures des galeries européennes, le conservateur ne s'appartenait plus à lui-même, mais au gai bavardage de ses visiteurs. Quelques lignes d'Ephrussi nous y font revivre, comme si nous y étions encore, sur le canapé rouge, brûlant nos semelles au coin de la cheminée, « dans ce cabinet discrètement orné de quelques belles reproductions d'œuvres italiennes du xve siècle, parmi les livres de critique d'art en toutes langues, quand il était assis devant ce bureau surchargé de fiches, de notes, de carnets, de catalogues; c'est là qu'il fallait le voir, inactif et flâneur en apparence, mais toujours occupé de son cher métier, préparant une belle notice, méditant un classement nouveau, comparant mentalement tel dessin et tel autre, dissimulant son activité et son savoir comme d'aucuns leur paresse et

leur ignorance, d'une droiture inflexible, d'une rare sincérité de sentiments, ennemi des compromis et des faiblesses, fuyant la réclame et le bruit, sauvage à l'égard des étrangers ou des importuns, il ne se donnait qu'à ses quelques amis, mais sans réserve, avec un charmant abandon, enjoué et cordial, causeur spirituel et fin, toujours modeste et n'ayant de l'érudit que la science... Que de bonnes heures n'avons-nous point passées dans ces familières et instructives causeries où tout était admis, sauf le pédantisme! que d'utiles choses on y apprenait sans presque s'en douter! que de voyages sans fatigues, en ces bons fauteuils du Louvre, à travers tous les musées d'Europe. » — Il est certain que si on a loué avec raison Tauzia d'être le conservateur du Louvre le plus exact à fournir au public les livrets nécessaires au service de son département, cet homme qui aurait eu en horreur de se montrer en posture de rédacteur laborieux, n'a jamais laissé voir à ses plus intimes la préoccupation d'une tâche à accomplir; aux heures graves de la fonction, quand l'un de ses catalogues était sur le chantier, il en écrivait les fiches, le matin, soit chez lui, soit au Louvre, poursuivant scrupuleusement et avec sa tenacité tranquille et flâneuse, ses recherches et ses griffonnages, — sans un ordre très exemplaire, vous m'entendez bien, — à travers les carnets et les séries de guides et de livrets étrangers dont vient de parler Ephrussi, éparpillés sur son bureau et les tablettes environnantes, et dont son fidèle Proust, l'adroit monteur des dessins du Louvre, interpellé à toute minute, avait mieux le secret que lui-même, faisant appel, sur le moindre doute, à l'érudition de ses confrères; — mais ses visiteurs quotidiens n'y ont jamais perdu une minute de leur libre jabotage.

J'en suis témoin, et je m'en accuse, moi qui lui ai volé le plus de ses heures dans les dix dernières années de sa vie; car depuis le jour où je cessai de monter les escaliers du Palais-Royal, je n'ai guère, durant sept mois chaque an, passé une journée sans prendre comme inconsciemment le chemin de ce cabinet du Louvre où m'attendait ce tue-temps de causerie, devenu, pour Buon et pour moi, le plus impérieux de nos besoins. Notre pauvre Clément de Ris y avait été longtemps et tant que sa santé le lui permit, presque aussi fidèle que nous-mêmes, à ce rendez-vous, où nous rabâchions les souvenirs joyeux des années écoulées au service des expositions et du vieux Louvre, dont le personnel commençait à se raréfier. Daudet, notre vieux camarade, l'ancien bras droit de Villot, y venait aussi dans le cabinet de son successeur, avant de se retirer à la campagne dans les environs de Melun. Se rencontraient dans ce bon endroit, non seulement ses vieux amis que j'ai dits, d'Armaillé, L. Delarue, Chabouillet, de Réau, et ses compatriotes bordelais ou périgourdins, de Canolles, de Savignac, de Gallard, de Verneilh, de Fayolle, qui fut un temps l'attaché zélé à sa conservation; et aussi Emm. Bocher qui comblait Parempuyre des collections de ses rosiers de Biarritz, de Fresne, Eud. Marcille, Armand, Valton,

et Darcel et Villefosse, Em. Michel, et de Champeaux qu'il estimait fort pour le bon esprit de leurs travaux, et Lajolais qu'il affectionnait pour son ardeur et son franc parler et son infatigable bonne volonté, et, les jours d'Institut, Bonnat, Elie Delaunay, Baudry, et le prince Aug. d'Arenberg et Ch. Ephrussi et Gust. Dreyfus. — Jules Buisson, le dessinateur du *Musée des Souverains*, et son collègue du jury des salons, s'était pris pour Tauzia d'une affection sincère ; il connaissait, quand il passait par Paris, le chemin de son cabinet ; aussi m'écrivait-il en apprenant sa mort : « A qui, après ses enfants d'adoption, cette mort sera-t-elle aussi sensible qu'à toi ? C'est le refuge de tes souvenirs du Louvre qui t'échappe, le but quotidien de ton revoyage en ce pays qui gagnait tant à être vôtre. C'était une et presque la seule des provinces qu'ils n'aient pas encore envahie, où la présomptueuse et ignorante et cabotine rép. n'avait pas encore remplacé la courtoisie, la tradition, le savoir vrai et modeste, le charme d'une sorte de famille de gourmets, de délicats, de dilettantes du Louvre... » Ses relations avec Dreyfus et Ephrussi dataient, s'il m'en souvient, de l'exposition de dessins anciens à l'école des Beaux-arts, en 1879. Ils étaient venus prendre conseil auprès de lui pour l'organisation de cette exposition, et il leur fut toujours reconnaissant des actives démarches qu'ils firent peu après pour écarter de Clément de Ris le cruel danger dont il fut menacé un moment dans sa conservation du musée de Versailles. Et leur amitié pour Clément et pour les siens demeura constante jusques par delà sa fin, et j'ajouterai touchante, car ce fut Ch. Ephrussi, un israélite, qui, à l'heure suprême, s'en alla chercher un prêtre pour assister les derniers moments de notre pauvre ami ; cela je ne le saurais oublier ; et le même Ch. Ephrussi assistait, lui sixième, à la cérémonie chrétienne de la levée du corps de Tauzia partant pour Parempuyre ; tout cela est d'un cœur point banal, haut et tendre à la fois.

C'est qu'en effet, une fois attachés à Tauzia, Ephrussi et Dreyfus lui restèrent toujours fidèles, attentifs et dévoués jusqu'au dernier jour ; si toute nouveauté survenant dans le cabinet de Tauzia intéressait leur ardeur à connaître les belles choses et leur bonne volonté d'agir, s'ils prenaient plaisir à se retremper là entre leurs utiles expositions de portraits anciens et leurs visites aux ateliers d'artistes, moi je leur saurai toujours gré de leur préoccupation de couvrir de leur mieux Tauzia contre les attaques possibles de la presse, dans un monde de gouvernants et de critiques, dont il ne s'était jamais soucié et qui passait, à tort ou à raison, pour ne se soucier que médiocrement de lui rendre justice. J'imagine, en outre, que ce fut par eux qu'il se lia plus étroitement avec Bonnat, bien que le peintre et le conservateur du Louvre eussent déjà dû se fréquenter quelque peu dans les jurys des Salons. Mais de cette époque date une intimité qui tint une très large place dans la vie de notre ami. J'ai dit, à propos de M. de la Salle, comment Bonnat avait été pris par la délicieuse et terrible manie

des dessins, et lui-même, dans une réponse qu'il faisait à mes questions, l'a raconté gaiement à nos lecteurs. Cela commence, comme toujours, par deux jolies feuilles de papier, l'une de Watteau, l'autre de Rembrandt, qu'il doit à l'amitié de M. de la Salle, et cela finit par l'une des collections les plus considérables et les plus choisies, la plus choisie à coup sûr, avec celle du duc d'Aumale, que puisse aujourd'hui montrer à l'étranger un amateur français. Mais qui a aidé Bonnat à ce choix? qui lui a contrôlé, l'un après l'autre, ces dessins? qui a, à certains moments, calmé sa fringale, laquelle se serait jetée gloutonnement sur des propositions outrées ou inquiétantes? qui lui a, le plus souvent, indiqué les bons coins? qui a appris le chemin de sa maison à des marchands ou à des héritiers de collections étrangères, désireux d'un bon client? C'est Tauzia, encore Tauzia, toujours Tauzia, Tauzia jamais complaisant aux folles tentations de son ami, et qui le tarabuste à la moindre faiblesse, et met son veto sur ce qu'il juge indigne du noyau déjà formé. Car lui-même y met son plaisir et son orgueil, dans la pureté de cette collection dont il rêve d'écrire le catalogue. Elle ne se grossira plus guère, d'ailleurs, car en elle sont venus se fondre les plus précieux morceaux des ventes les plus célèbres faites en Europe depuis dix ans, et de telles ventes sont de plus en plus rares, et bientôt plus rien ne se rencontrera qui puisse exciter l'appétit d'un vrai curieux. Tout est ou sera dans les musées, et déjà il faut être Bayonne ou plutôt Bonnat pour disputer à Berlin une tête d'Érasme par Albert Durer. — Tauzia et Bonnat sont voisins, de la rue Jean-Goujon à la rue Bassano, ils sont constamment sur la route l'un de l'autre. — Ces deux natures franches et parlant net étaient faites pour s'entendre; et quand ils ne se rencontrent pas, Bonnat grimpe lestement les escaliers du Louvre, ne fût-ce que pour voir quelles montures Proust, le monteur des dessins du musée, imagine pour ses Michel-Ange ou ses Léonard. Tauzia en est venu à s'intéresser passionnément aux peintures de Bonnat, lui qui se livre si peu aux ateliers contemporains; il suit, figure à figure, l'avancement du martyre de saint Denis destiné au Panthéon; il s'échauffe ou s'inquiète pour les portraits qui se succèdent sur le chevalet de l'artiste, lequel un beau jour se donne le plaisir de peindre la tête de son compère (1), et ce n'est point la toile la moins solide et la moins vigou-

(1) Ce portrait par Bonnat était le cadre de famille; c'est celui qui doit rester pour l'orgueil légitime des siens, et le bon souvenir de ses amis; c'est le Tauzia de la meilleure date, le Tauzia de la pleine maturité de savoir et d'autorité. Moi, j'en ai bien un autre de moindre dimension et surtout de moindre talent. Il me l'avait donné, voilà une vingtaine d'années, et je l'ai emporté dans le Perche avec mes autres reliques d'amis. C'est un échantillon sans façon et assez faiblot du pinceau de son maître Tourneux, et il nous montre le jeune habitué de cet atelier d'amateurs, en blouse grise ou plutôt en bourgeron d'apprenti, sa plantureuse barbe châtain, point trop écourtée, se détachant sur le col rabattu à la mode du temps, le teint frais, l'œil riant, et des cheveux semi-courts plus abondants qu'il ne les eut plus tard. On n'y voit point cette fameuse chemise

reuse qu'il ait brossée parmi ses portraits d'amis. Bordeaux a vu cette énergique étude à l'une de ses expositions et Tauzia l'a léguée au Musée de sa ville, en même temps qu'un très beau dessin du même Bonnat d'après le portrait du Masaccio.

Tauzia avait consacré, de toute éternité, ses dimanches à visiter ses anciens amis retenus au coin du feu. Le dimanche 8 juillet, le lendemain du jour où il m'écrivait à Royat, ne me parlant que du testament de M. Armand, du « grand branlebas prochain au Louvre pour l'inauguration du monument Gambetta et de la fermeture ce jour-là du musée, pour éviter les accidents », puis du « temps le plus déplorable qui se pût imaginer, partout le même, sa nièce lui écrivant de Parempuyre que les roses étaient noyées, sans compter les fruits, etc. », — cette température qui quelques jours après allait le frapper de mort, — mais dans toute sa lettre pas un mot de sa santé; — donc le 8 juillet, il était venu voir M. Reiset, « ne se plaignant pas, causant de choses et d'autres pendant une heure », et le quittait pour aller chez Alfred Arago. « Sa parole était libre, son allure entière sentait la force », m'écrivait M. Reiset, — et voilà que quelques jours après, on courait aviser en toute hâte Bonnat, son proche voisin, qu'une nouvelle crise, plus violente encore que celle de l'autre année, venait de saisir tout à coup le malheureux; Ephrussi était prévenu presque aussitôt; Buon arrivait à son tour, et ils se partagèrent la veillée du malade qu'épuisaient des étouffements incessants. Des illusions, Bonnat n'en pouvait avoir, car la veille du départ pour Arcachon, il avait descendu l'escalier de Tauzia avec son nouveau médecin qui ne lui avait pas caché l'état très, très menaçant et certainement incurable de notre ami; Bonnat et Ephrussi appelèrent les docteurs Bergeron et Worms qui s'entendirent sur le traitement à suivre avec le médecin dont les soins étaient très attentifs; mais en même temps on mandait par télégramme le neveu et la nièce de Tauzia; les pauvres désolés purent du moins entourer de leurs soins ses dernières journées, et même il se produisit un jour de fol espoir qui ne devait pas avoir de lendemain. Il reconnaissait encore ses visiteurs et, bien que la parole ne pût guère sortir, il pressait la main de ceux qui lui étaient le plus chers. Le prêtre vint, qui fut reçu sans étonnement, car il était l'un des vicaires de la paroisse où Tauzia faisait dire chaque an la messe commémorative de sa mère. Enfin, après ces quelques jours de râles affreux et de congestions terribles, il s'éteignit le 19 juillet 1888, à huit heures et demie du soir, sans souffrance, sans angoisse; il n'avait que soixante-cinq ans; il était né très robuste, il aurait pu nous rester de longues années encore. Je ne pourrai

rayée qui, dans l'atelier de Catrufo, le fera surnommer le *Zèbre*. C'est chez Tourneux qu'il avait étudié en compagnie de Cluseret, du « général » Cluseret, dont il se rappelait plus tard joyeusement avoir été le digne condisciple, à peu près également doués tous deux, au même degré sans doute que Clément de Ris élève de Lapito.

jamais me défendre de ressentir amèrement les injustices et les ennuis qui en ont avancé la fin.

Il est mort en chrétien, comme il avait vu mourir sa mère chrétienne. Cette mère adorée avait désiré reposer, non à Paris, mais dans le cimetière de Parempuyre, et lui-même l'y avait conduite; il a voulu de même dormir en paix, à côté de sa mère, à l'ombre de son église d'enfance, décorée de quelques tableaux obtenus, sous la Restauration, de la reconnaissance royale. Il tenait tant à sortir de ce Paris, qu'il en a fait l'objet le plus pressant de ses dernières volontés : en sortir et en sortir de suite, et tout droit de sa maison à Parempuyre, sans passer par les banalités, si odieuses pour lui, des regrets douteux et des discours officiels.

Le prêtre a donné l'absoute dans l'appartement même du mort, en présence de deux ou trois intimes, à ce cercueil qui avait hâte de se reposer près du logis de famille. Les paysans de son village qu'il aimait à retrouver là-bas, aux heures de ses courtes vacances, et quelques amis de Bordeaux sont venus rejoindre son neveu et sa nièce pour recevoir et enterrer pieusement ses restes à côté de ceux qui l'avaient précédé là; à Paris, une messe a été dite dans l'église qui avait toujours été la paroisse de sa famille; et là se sont rendus, avec la discrétion qu'il voulait en toute chose, ceux-là seulement dont il prisait l'estime. Je me dis parfois que le plus grand sujet d'orgueil de toute ma vie a été la qualité d'âmes, simples, droites et honnêtes, de ceux dont l'amitié a réjoui ma jeunesse et jusqu'à mon arrière-saison. Tauzia a pu, lui aussi, ressentir cet orgueil; car ses amis de jeunesse et d'âge mur, il les avait choisis à la qualité de leur cœur, et cela s'est bien vu, le 26 juillet 1888, à cette messe de Saint-Pierre de Chaillot; on n'aperçut là que des visages sincèrement émus et recueillis, car ils savaient tous ce que valait celui qui les avait quittés; ils se souvenaient, dans ce religieux et suprême rendez-vous, que Tauzia fut avant tout un homme, un gentilhomme de corps et d'âme, et que rien de bas n'eut jamais sa complaisance. Il avait appliqué à une carrière, où ne sont requis que des instincts de goût et d'intelligence spéciale bien vite acquis par sa délicatesse de nature, les qualités et la conduite du plus galant homme; les gens faux, les maniérés, les infatués lui répugnaient également, fausseté et platitude marchant volontiers de compagnie. Lui, Dieu merci, se tenait droit, dans la bonne attitude simple, ample et sûre de ce qu'on appelait jadis un honnête homme, singulièrement grandi par la notable diminution de la mesure moyenne; et c'est toujours un plaisir sain et fortifiant pour les yeux humains, et qui nous touche infailliblement, de voir non dans les occasions rares de l'héroïsme, mais dans les conditions ordinaires de la vie, un brave homme sachant, sans effort et par tempéramment natif, au milieu de la courbature générale, se tenir droit et debout, haut la tête et haut le cœur.

Le logis paternel de Parempuyre, où il renvoyait peu à peu ses paperasses et ses livres d'amis, et où il accumulait avec passion chaque année autour de ses gazons, des centaines et des centaines encore de ses rosiers adorés, sera gardé pieusement par son neveu et sa nièce comme le rendez-vous de famille. Avec la même piété, son neveu et sa nièce ont voulu conserver dans l'état où sa mort l'avait laissé, ce modeste appartement de Paris, qui, chose invraisemblable, avait été habité par les siens et par lui depuis près de soixante années. Noble exemple du sentiment de famille survivant dans notre temps, où d'autres le renient sans vergogne et sans piété et en secouent l'idée, ne voulant plus songer qu'il y ait honneur et fierté à perpétuer dans ce bas monde, si impuissant désormais à la durée, la trace et le respect du logis des ancêtres. — Et quand quelques amis, fidèles à la mémoire du pauvre Tauzia, voudront s'en rafraîchir la salubre influence auprès des enfants de son affection, ils retrouveront dans les deux pièces de ce bon petit appartement de garçon où l'on s'installait si à l'aise, quelques-uns des cadres accrochés aux mêmes clous où lui-même les avait suspendus, plus au large qu'autrefois, c'est vrai, mais ces cadres montreront encore des œuvres dignes de son goût : ce qu'on y voyait, en ses dernières années, c'était un admirable frottis de Vierge de Mantegna à lui donnée par M. Reiset; c'était une superbe étude de l'Enfant Jésus pour le *vœu de Louis XIII* de M. Ingres, et qu'il tenait de M. de la Salle; c'étaient trois des meilleurs dessins de Bonnat crayonnés en Italie, et du même une charmante ébauche de tête de fillette italienne; c'étaient quatre mythologies esquissées à la détrempe par la Sodoma; c'était un exquis tableautin de l'école florentine, une vierge du XIVe siècle, chez lui apportée un matin par M. de Beurnonville; c'était un croquis et une petite terre cuite de l'*Ève* de son ami Paul Dubois, lequel se faisait un plaisir de donner ses conseils au neveu de Tauzia; et puis c'étaient les quelques meubles et portraits de famille et une vue à l'aquarelle de leur Parempuyre, de la main de son beau-frère. — Quand je reverrai tout cela, je croirai le rencontrer encore au coin de son feu, durant l'une de ces crises qui, en ces derniers temps, le retenaient de loin en loin à la maison, bien qu'il ne fût ni douillet, ni soigneux de sa santé, jadis si résistante, et qu'il n'avait jamais su gouverner; mais les Champs-Élysées étaient glacés; mais les congestions étaient devenues les plus fortes, et il profitait de ces cruels repos pour griffonner affreusement sur son petit bureau, les fiches des dernières notes dont il ait enrichi ses derniers catalogues.

Oui, je retrouverai son vieux fauteuil hospitalier; mais d'ici là, ô terrible égoïsme humain qui ne sait renoncer ni aux visages amis qu'il ne reverra plus, ni aux habitudes quotidiennes des causeries insouciantes et confiantes, je sens, à la recherche de ce qu'a dit et fait celui-là, ma plume plus hésitante, plus divaguante encore, et moins alerte. Que dirait-il, mon pauvre Tauzia, lui qui n'aimait ni les longs discours, ni les longs écrits, s'il me voyait noircissant tant de feuillets

autour de son nom? Il penserait que ceux-là l'ont mieux servi selon son goût, qui l'ont raconté en quatre pages et non en quarante; mais que voulez-vous? La vieillesse arrive, qui se plaît à mâchonner ses souvenirs. Il me semble qu'ayant perdu le compagnon aimable et solide de mon arrière-jeunesse, et avec lequel je redescendais tout doucement le chemin, car l'âge et ses misères nous gagnaient ensemble et côte à côte, il me semble que tout à coup je suis devenu plus vieux.

CHAPITRE IV

FRÉDÉRIC BUON

Ce matin, 26 novembre 1888, enterrement de Frédéric Buon.

O ingrate engeance humaine! où est l'homme en France qui ait obligé plus d'artistes dans leurs menus intérêts de chaque jour, qui se soit montré plus constamment, — comment dirai-je? — leur frère de charité? Et combien assistaient tout à l'heure, dans la pauvre église de N.-D. de Plaisance, à son service funèbre? Pas un par pure amitié, ou du moins pas un notable, — deux par devoir : Bailly comme président de la Société des artistes français, Bouguereau comme président de l'Association Taylor. Puis Vigneron, commissaire des Salons annuels, où Buon le précéda durant trente années; une demi-douzaine de gardiens des Champs-Élysées; une vingtaine de voisins; à droite son fils; à gauche, derrière ses deux filles navrées, le groupe de leurs jeunes élèves; — et voilà tout. — On me dit qu'à ses derniers moments, Buon a recommandé à sa pauvre femme de « ne déranger personne ». Cela ressemble bien en effet à son humeur, ennemie du bruit inutile et banal; mais comment, depuis tant de semaines qu'il était enfermé chez lui par un mal si grave, une pneumonie entée sur une affection du cœur, les artistes ne se sont-ils pas mieux inquiétés de son absence?

Entre les habitants de la grand'ville, personne ne fut jamais moins de Paris ni plus de sa province, et depuis plus de quarante ans qu'il avait quitté son pays du Maine, il n'était pas plus parisien que le premier jour. Cela se reconnaissait à sa mine, à sa mise, à son accent, à sa démarche. Sa tête austère et chagrine, pâle et rasée, ses yeux enfoncés et point caressants, étaient d'un révolutionnaire de l'ancien temps; sa tenue n'avait rien d'un élégant mondain, mais d'un homme de loi de province qui aurait sucé avec le lait l'horreur des tyrans

et la haine des courtisans. M. de Nieuwerkerke, né royaliste, garda longtemps contre Buon une prévention instinctive, parfois cruelle et injuste, la prévention du blanc contre le bleu, du chien contre le chat. Il est certain que Nieuwerkerke avait pressenti juste et que d'apparence, et par ses habitudes et par son éducation, et du fond du cœur, Buon était un bleu, un vrai bleu du Bas-Maine. La faute n'en était pas à lui; dans notre siècle trop divisé, chacun, le plus souvent, chasse selon sa race; et la famille Buon était de celles qui fournissaient de longue date leurs plus actifs et plus influents électeurs aux députés opposants de la Sarthe : Trouvé-Chauvel, Elias Regnault, Hauréau, Ledru-Rollin. Par cette porte, sans doute, il était entré dans les bureaux du ministère de la Guerre, jusqu'au jour où il fut attaché, en 1849, à l'exposition des Beaux-Arts, dans le palais des Tuileries.

Derrière cette enveloppe sévère, quelle nature profondément humaine, et juste, et compatissante, et simple, et accommodante, naïve quoique avec la finesse paysanne, et probe et (comment dire?) vertueuse à l'ancienne mode, ne trouvait-on pas en lui, dès qu'on l'avait pratiqué! Je ne me sais pas d'amis qui n'aient été les siens. M. de Nieuwerkerke lui-même avait reconnu à la longue les qualités droites et solides de cet admirable employé, si bien qu'en 1867, au moment où je quittais, pour quelques jours, le service de l'exposition, par suite de ma querelle avec Tournois, le surintendant ne chercha pas ailleurs un autre lieutenant pour me remplacer; — et Nieuwerkerke eût bien ri de sa propre défiance si plus tard, après la Commune, rencontrant Buon, soit chez A. Arago, soit dans le cabinet de Tauzia, il eût entendu la confession politique nouvelle de celui qui jadis n'admettait d'autre littérature que celle de Jean-Jacques, — car il était capable de déclamer par cœur, l'*Emile*, et le *Vicaire savoyard*, et le *Contrat social*, — et, conséquent en cela avec lui-même, ne proclamait de plus généreuse et de plus puissante et de plus pratique éloquence que celle de Jules Favre et de Delescluze. La Commune, en un jour, avait fait le miracle de souffler sur tout cela : devant les ruines accumulées par ces esprits maudits et leurs idées fatales, le profondément honnête homme qu'était Buon, et tout d'une pièce dans ses systèmes, s'était pris d'une haine implacable, — il ne détestait pas à demi, — pour les révolutions et les révolutionnaires; il s'était réveillé le plus enragé des réactionnaires politiques et religieux. En quoi il était mieux dans sa vraie nature, qui était fort hiérarchique, ordonnée, même absolue; point tant partisan des nouveautés, que j'avais souvent peine à lui faire admettre, bien que celles de notre commun service ne fussent certes pas des plus audacieuses ni des plus subversives.

Mais quel ferme, et net, et clair, et précieux lieutenant c'était que ce Buon! En janvier 1852, M. de Nieuwerkerke m'avait confié le département des expositions annuelles. Le directeur général me donnait là le titre de la charge; en réalité ce

fut Buon qui, du jour au lendemain, m'en apporta la clef. Le matin même de mon entrée en fonction, il était venu chez moi, quai Conti, se mettre à ma disposition; en quelques heures je fus au courant des rouages, personnel et matériel, qui avaient, sous les ordres de Séchan, servi aux Salons de 1849 et 50-51. Je n'étais point tout à fait un novice, puisqu'au Louvre déjà j'avais pris part aux travaux des Salons de 47 et 48. Mais une chose est la besogne du soldat, autre chose la responsabilité du capitaine, et il me fallait connaître les instruments que j'avais en main. Ce fut vite fait avec l'expérience acquise par Buon aux Tuileries et au Palais-Royal. Je renforçai par Clément de Ris et Darcel, les points faibles du haut personnel (placement et catalogue); je remis à Buon lui-même la gestion du matériel et du gardiennage; et sans faire tort aux anciens employés, bridant seulement avec douceur les gênants, — grâce à la bonne confiance de M. de Nieuwerkerke et à l'activité très débrouillarde de l'architecte Chabrol, tout alla à merveille. — Les années qui suivirent, — surtout quand vinrent les accablantes expositions universelles de 1855 et 67, — ne firent que développer le besoin que j'avais de Buon, et multiplier les services qu'il rendait à l'administration et à ce monde des artistes, lesquels s'étaient, avec justice, attachés à sa bonhomie d'un abord toujours facile, complaisante aux petits pour le moins autant qu'aux grands, serviable sans façon, et d'humeur point si triste, malgré son aspect parfois grave et maladif.

Lui-même se sentait porté de préférence, par sympathie d'instinct campagnard, vers les paysagistes, c'est-à-dire vers les cœurs simples et les amoureux de la nature : Coignard (nous allions, à travers la forêt de Fontainebleau, visiter ensemble à Marlotte, la maison rustique et les étables où il élevait ses modèles, ses vaches, son âne, ses moutons et ses poules), Desjobert, Alex. Couder, Français, Busson, Thiollet, Hanoteau et Harpignies, dont son plus grand bonheur était d'attiser à tout propos les amusantes et inoffensives rivalités, — son protégé si bon enfant, Philippe, le pensionnaire de Melun, Berthon le peintre d'Auvergne, — les deux Alsaciens, d'humeur si différente, qu'il rencontrait chez les Braquenié, le protestant et mélancolique Vetter, et le fin et joyeux Jundt, inimitable quand il se grimait tour à tour en Napoléon III et en Victor-Emmanuel, et qui devait mourir de mort si brusque et si violente. Mais le meilleur du cœur de Buon était pour ses compatriotes du Maine. Bien qu'il eût étudié au collège d'Angers, c'est son vrai pays, Le Mans, le vert bocage du Maine qui étaient demeurés sa passion et vers lesquels il retournait toujours. Nos amitiés de province ont, semble-t-il, un épiderme moral plus pur et plus velouté; il est resté, dirait-on, autour de leur souvenir, comme une fleur de printemps. Dès qu'il apprenait que son compère Dugasseau, le conservateur du musée du Mans, l'un des conservateurs les plus insoucieux de France, Dugasseau le fainéant, mettant si rarement à profit l'enseignement qu'il avait pris

jadis dans l'atelier de M. Ingres, et sachant si peu, avec tout l'esprit naturel qu'il avait, se faire honneur de sa fonction, quand Dugasseau devait venir à Paris pour y porter l'un de ses tableaux à l'exposition, ou simplement pour flaner au Salon, c'était fête pour Buon. Et quelle sollicitude n'avait-il pas pour l'admission et le bon placement dans nos galeries des scènes vendéennes de Lucien de Latouche et les modestes tableautins de sa gracieuse fille, — et pour les tableaux de chasse et de vie aristocratique de Clermont-Galerande; et les paysages de Mme Cuirblanc, et les fleurs de Mme Hortensius Saint-Albin. Je ne crois pas faire injure à sa mémoire en pensant que la naissance de L. Coignard à Mayenne, et les peintures de Desjobert aux bords de la Sarthe et dans les environs de La Flèche ne furent pas pour rien dans l'affection fraternelle qu'avait conçue Buon pour ces deux très habiles peintres que je nommais tout à l'heure. Il n'est pas, durant vingt ans, un maire de la ville du Mans qui, connaissant, par tradition, le côté sans résistance de Buon, son amour tendre pour sa ville et sa province, ne se soit cru en droit de venir le solliciter en faveur du musée du Mans; pas un tableau ancien ou nouveau qui ait pris le chemin de ce musée sans la chaude entremise de ce fidèle et toujours attentif patriote; à coup sûr, le Maine perd en lui le plus dévoué de ses enfants. — J'ai dit qu'il était né bleu; il avait toujours gardé une certaine piété pour les antiques habitudes villageoises; il adorait les vieux mobiliers et étoffes et ustensiles et vaisselles de nos chaumières de l'Ouest, et Dieu sait combien de fois il est revenu à la charge, pour que j'organisasse à Paris un musée de costumes et de meubles des anciennes provinces de France. J'en émis bien l'idée à Paris, de ce musée ethnographique de nos provinces, l'idée fixe de Buon, lors de la distribution des récompenses à l'Union centrale des arts en 1876, et je proposais d'en décorer quelques salles du palais de Saint-Germain; mais Buon ne se rendait pas compte de l'inerte résistance administrative qui rend plus difficile à un directeur des Beaux-Arts de rassembler en un coin de château royal, les costumes, les coiffures, les vestes, jupes et fichus, les rouets et les écuelles de Bretagne, de Basse-Normandie, d'Auvergne et des Pyrénées, que de réunir en une aile du Trocadéro, par le zèle de quelques voyageurs, les vêtements, armes, meubles familiers des nations les plus extravagantes, en un mot, tout ce qui pourrait suffire pour écrire l'histoire complète des coutumes et des mœurs, depuis le Groënland jusqu'aux sauvages de l'Océanie.

Buon d'ailleurs n'était point difficile sur la qualité d'art des objets dont il rêvait la collection. La religion qu'il garda si longtemps pour les idées systématiques de Jean-Jacques, le portait, même en art, vers la préférence de l'utile, et dans un tableau ce qu'il observait avant tout, c'était l'élévation et la noblesse du sujet. Les sujets vicieux ou crapuleux, trop fréquents dans nos expositions, lui faisaient horreur; son puritanisme naturel, frotté des préceptes de

Rousseau et de Diderot (souvenez-vous des préoccupations éternelles de Diderot à l'endroit des sujets en peinture), reparaissait là dans toute son énergie. Il n'admettait pas que l'État, appelant à cette fête annuelle toutes les familles françaises, leur offrît un spectacle capable d'offenser les regards des enfants et la pudeur des femmes; il était de ces Spartiates convaincus que l'art doit servir tout d'abord à l'éducation du peuple et à l'exaltation des cœurs.

On a pu voir, en retrouvant son nom à mainte page de ces *Souvenirs*, ce qu'avait été Buon dans le service des expositions. Sauf une certaine vague direction supérieure et d'ensemble, que je me réservais sur la gestion des Salons, reliés, par mon intermédiaire, aux ordres décisifs du directeur général des Musées, devenu bientôt surintendant, sauf mes relations administratives avec les jurys des artistes, et mon inspection incessante et sans morgue du placement dont je prenais ma part personnelle, Buon était tout dans la maison : exactitude, bon choix, discipline des gardiens ; préparation des budgets du Salon, des traités avec les fournisseurs et imprimeurs, surveillance de l'enregistrement des ouvrages déposés par les artistes et apprêts des travaux du jury dans leurs relations avec le catalogue; répartition des cartes aux exposants, à la presse et à tous les ayants droit; relevés sur registres des réclamations des peintres et sculpteurs contre les placements fâcheux; le coup d'épaule, lui aussi, à l'arrangement des galeries; — il était tout, vous dis-je, et sans bruit il suffisait à tout; homme d'ordre par excellence, comptable strict, éloigné de toute avidité exagérée de traitement et de titres par l'extrême simplicité de ses habitudes de famille; sans parler des doléances souvent désespérées de tous les artistes sur les refus des jurys, sur les prétendues injustices des récompenses, sur les acquisitions; il était le maître Jacques de ces solennités annuelles; il était surtout, et beaucoup plus que moi, le grand confident des misères et des vanités des pauvres déshérités. Et il fut cela pendant trente ans, jusqu'en 1869 avec moi; de 72 à 79 comme mon successeur. Sa croix et son titre d'inspecteur des Beaux-Arts, il les avait bien gagnés. Mais voilà que sur un beau caprice de M. Turquet, enchanté de complaire à de tortueuses intrigues qui voulaient faire vide une place aux bureaux de la rue de Valois, et qui guettaient depuis deux ans l'heure possible de la retraite pour cet admirable serviteur, encore plein de vigueur et dont l'expérience pouvait lui être si utile, à lui Turquet, dans la passe difficile que traversait alors sa direction en lutte aiguë avec les artistes, Buon fut congédié brusquement de son poste, et déporté à l'Ile des Cygnes, où il eut la garde du dépôt des marbres. J'ai dit, à propos de l'histoire de l'association des artistes français, la réponse tartufienne qu'en plein Parlement, fit Turquet à l'interpellation de Robert Mitchel, où le nom de Buon se trouva incidemment mêlé. « Si M. Buon, commissaire délégué aux expositions, était mis

à la retraite, c'était pour assurer à sa vieillesse et à sa famille un abri plus tranquille dans ce dépôt des marbres .»

Encore ne voulut-on pas l'endurer là, tant la soif des places à créer sévissait dans cette malheureuse administration des Beaux-Arts, et Buon dut céder son dernier gîte au représentant d'une revue d'art dont on se flattait à tort de s'assurer l'appui plus indépendant. Ils ne se tinrent tout de bon pour satisfaits qu'à l'heure où ils eurent biffé définitivement le nom de Buon du registre de leur personnel. Mais lui, pour remplir utilement le vide de ses journées de choses intéressant son ancienne clientèle de peintres, de sculpteurs et de graveurs vivants, se laissa mêler aux comités de l'association des artistes, l'Association Taylor, dont tous les membres le connaissaient pour avoir été ses obligés ; il se retrouvait ainsi dans un monde qui était le sien, et où ses renseignements sur les vraies misères méritaient tout crédit, et il ne s'épargnait pas pour écarter de cette œuvre utile les ambitieux intrus qui, même là, dans ces groupes de bonnes gens charitables, ne rougissent pas de chercher un escabeau pour hausser leur influence. C'est là, dans cette vieille Association Taylor, dont la présidence était si heureusement échue à Bouguereau, — que sut mettre la main sur Buon la nouvelle société, celle de fraîche création, la Société des artistes français, le jour où elle s'avisa de vouloir faire aussi, dans ses superbes bénéfices, la part des pauvres, la part des confrères maltraités par le destin dans la lutte si rude et inégale de tant de peintres et de statuaires contre la malechance des commandes et les hasards de la renommée. Buon rentrait là de plain pied sur son ancien terrain, dans sa maison d'habitude depuis trente ans, quoique avec des attributions particulièrement circonscrites et délicates, puisque cette société n'était autre, sous un nom nouveau, que l'administration, devenue libre par l'insurrection des artistes contre Turquet, de ces expositions annuelles au service desquelles il avait dépensé sa vie. Là encore il se retrouvait l'homme de la charité, l'homme des secours discrets à la détresse cachée et honteuse d'elle-même, et qu'il avait à découvrir et à consoler dans les froides mansardes. A cette noble mission il fut fidèle jusqu'à la mort, puisque c'est en la remplissant avec une imprudence interdite à notre âge, qu'il gagna, sur l'impériale d'un tramway, le refroidissement qui devait l'emporter en quelques semaines. — Que tous ses amis soient fiers, autant que je le suis, de la vie toute de simplicité et de bienfaisance sans effort, de cet honnête Buon. Elle doit peser, aux yeux de Dieu et des hommes, autant que les carrières les plus brillantes, vouées aux œuvres les plus applaudies de l'art et de l'intelligence. Si vous êtes, comme moi, féru du vrai sentiment de l'égalité humaine dans son essence supérieure, vous tiendrez la généreuse et tenace activité de Buon pour équivalente aux ingéniosités créatrices de la plupart de ses protégés du pinceau et de l'ébauchoir ; vous ne nierez pas qu'il fut, par la solidité de son caractère, la droiture de son bon sens, la

fine observation de son esprit, supérieur à nombre des plus notables auxquels il avait affaire ; son avantage sur nous, c'est que dans les artistes il voyait avant tout des hommes et les pesait, estimait et servait en conséquence. Pour moi, je déclare qu'il a honoré grandement notre monde administratif des Beaux-Arts.

Dans ce monde administratif, mieux vaut, pour la morale, que les artistes vivent de nous que nous d'eux, et qu'ils demeurent nos obligés ; mieux vaut que notre réputation soit supérieure à notre fonction, le désintéressement et la bonne volonté étant tout notre porte-respect; entre eux et nous, dans le partage des lots, qu'ils gardent la ceinture dorée, s'ils l'ont méritée par leurs talents, et nous la bonne renommée ; la bonne renommée, elle restera la richesse du pauvre Buon, la seule qu'il aura laissée à son fils et à ses filles.

Mais la plus régulière de nos occupations, pour Buon comme pour moi, ce fut, dix années durant, notre rencontre de chaque jour au Louvre dans le cabinet de Tauzia. J'ai dit longuement ce qu'était ce cabinet, les belles œuvres qui le traversaient, l'une chassant l'autre, et y appelait les amateurs, mis en appétit d'en avoir l'avant-goût, et les braves gens de toute sorte qui fréquentaient là, auprès de cet homme vrai et sincère, et comme on y commentait au jour le jour et je puis dire à la gauloise, les événements éclos du matin, et de tous les mondes, du politique et du galant, avant tout naturellement ceux du monde des arts. Assis des premiers au coin du feu, Buon et moi, nous voyions défiler toute la procession des visiteurs, et notre venue là était tellement exacte, que si deux jours se passaient sans qu'on nous vît paraître, l'inquiétude amicale s'en mêlait et l'on venait s'assurer au logis s'il n'y avait point pour un manquement si grave raison de sérieuse maladie. Quand nous étions seuls, nous repassions nos historiettes passées ; nous déblatérions en philosophes et sans trop d'amertume contre les sottises et les impuissances du présent, et contre les causes ou les menaces des ennuis dont nous nous sentions entourés. Puis le coup de dent donné, nous revenions à bâtons rompus, vers les souvenirs de bon temps, et l'on en mettait les gros personnages sur la sellette. Je me suis souvent répété, à part moi, que ce Buon, s'il voulait l'écrire, comme il nous le parlait là, avec sa façon de conter bonhomme et narquoise, nous laisserait un dictionnaire bien amusant des petits et des grands artistes contemporains, et des collectionneurs et des critiques et écrivains d'art qui avaient passé par son cabinet au cours des expositions. Il avait la mémoire farcie d'une foule d'anecdotes plaisantes sur chacun d'eux et sur les tics de leurs personnes, et sur leurs jalousies réciproques, et sur leurs prétentions vaniteuses, et sur leurs jugements ridicules et passionnés à propos des ouvrages les plus célèbres. Et le répertoire s'en pouvait d'autant mieux étendre que Buon et moi, nous nous étions faits par l'usage une mémoire spéciale, celle des places occupées aux divers Salons par les peintures et les sculptures, et que je me rappelle encore aujourd'hui le panneau et la

hauteur où étaient suspendus, en 1847, premier Salon auquel j'ai pris part au Louvre, le premier tableau de Gérôme, le *Combat de coqs*, le premier tableau remarqué de J.-Fr. Millet, l'*Œdipe détaché de l'arbre*, et le cadre du premier dessin de Mazerolles, *la Vieille et les deux Servantes*, et dès 1840, les trente dessins à la plume de Penguilly Lharidon sur les scènes du *Roman comique*.

Dix ans, je le répète, nous avons vécu de la sorte dans cette étroite confidence quotidienne, comme on vivrait entre camarades de collège. Et nous n'avions pas assez des heures de bureau : il fut un temps où nous avions organisé, à dates fixes, avec Alfred Arago qui partageait notre amitié cordiale pour Buon et Clément de Ris, des dîners à cinq, des dîners pleins de rires, au cabaret du Père Tranquille, dans un coin du quartier des Halles. Avant de grimper l'escalier du petit salon, nous achetions nous-mêmes, sur l'étal, les coquillages singuliers chers à notre Bordelais, et lui-même s'assurait, auprès de sa bonne grosse fournisseuse d'habitude, de la qualité et de la fraîcheur de la marée. Ah ! Arago nous en racontait de drôles dans le cabinet du Père Tranquille ! Le président de la République lui-même n'eût pas été mieux servi.

Depuis deux ou trois années pourtant, nous étions de loin en loin inquiétés par certaines atteintes subies par la santé de Tauzia ; il n'était plus aussi sûr de sa vigueur qu'autrefois, et plus de deux ans avant sa fin nous avions été fort secoués par une crise terrible qui nous avait retenus, durant de longues semaines, auprès de son lit. Il se remettait cependant et nos appréhensions se relâchaient, et notre tous les jours du Louvre reprenait son ancien train. A l'ordinaire, Buon ne s'accordait, durant l'été, que d'assez courtes vacances pour s'échapper, selon les années, soit vers Honfleur, soit vers le Maine. Aussi, même dans la belle saison, Tauzia et lui continuaient-ils à se voir tous les jours, et dans sa lettre du 7 juillet, le premier me disait que Buon, la veille, « avait déjeuné avec lui, et n'allait pas trop mal. » Mais le 12, Tauzia était pris de ce refroidissement glacial qui allait l'emporter en moins d'une semaine, et Buon commençait auprès de lui, avec Bonnat et Ephrussi, cette veillée d'amis qui ne devaient consentir à partager leurs soins qu'avec le neveu et la nièce de notre pauvre camarade. Le 19, il m'annonçait « avec une grande tristesse, la fatale nouvelle : notre ami est mort. » Et le 23 juillet : « deux ou trois jours avant le moment fatal, nous espérions beaucoup, car d'après les personnes qui entouraient notre ami et même d'après l'avis du médecin, il se trouvait beaucoup mieux, mais toutes nos espérances se sont écroulées le lendemain... Il a eu tous les soins et toutes les consolations possibles... J'ai appris la triste nouvelle à la plupart de ses amis, à M. Delarue, à M. de Lajarte, à M. de Réau, à Arago qui est désolé... Nous perdons tous deux beaucoup en lui, car son amitié était solide, et nous pouvions parler ensemble de toute une période d'hommes et de choses... Son souvenir ne nous quittera pas de sitôt... me voilà tout désorienté maintenant... » D'autres

passages encore dans sa lettre du 1er août : « Je ne puis me consoler de la mort de notre ami. C'est par la comparaison que l'on sent mieux la supériorité de son esprit et de son caractère. Je le voyais tous les jours, et je l'ai soigné dans ses derniers moments (1)... Lui, vous et moi, nous nous comprenions, et nous pouvions dire tout ce qui nous passait par la tête ; nous avons perdu une partie de nous-mêmes... » Il disait vrai : une partie de nous-mêmes; mauvais âge que le nôtre pour une pareille perte, celle d'une intimité de chaque jour. Certainement il en fut atteint plus qu'il ne le pensait, car, par cette rupture d'habitudes quotidiennes, où il se remontait en des souvenirs de son bon temps, sa santé dès longtemps ébranlée n'eut plus de réaction contre son humeur assez naturellement chagrine, et elle céda à la première imprudence. Quatre mois après la mort de notre Tauzia, huit jours après que, rentrant dans Paris, et étonné de son long silence, je l'avais trouvé dans son lit, bien toussaillant, mais non pas le visage trop défait, ni surtout, me semblait-il, hors de toute espérance de guérison prochaine, mon pauvre Buon mourait le 24 novembre, dans les bras de son excellente femme qui, jour et nuit, l'avait veillé deux mois durant. Il était l'aîné de ces trois demeurants d'un autre âge administratif des Beaux-Arts, qu'on appelait les trois anabaptistes ; il avait soixante-dix ans.

CHAPITRE V

LES POÉSIES DE JEUNESSE D'UN PRÉFET

Allons, allons, il faut en finir; plus d'hésitations ni d'ajournements nouveaux. Les années s'en vont, se chassant l'une l'autre, et me chassant devant elles. Il ne faut pas laisser après moi la dette impayée. C'est à moi que le dépôt fut confié, il y a plus de quarante ans; il n'est pas sans m'embarrasser parfois, et sans me troubler dans le compte que j'en dois. Mais une dette de jeunesse semble plus sacrée par sa distance même et par le rayonnement de

(1) Tauzia le pressentait d'avance, car, dans son testament écrit en 87, il avait assuré à Buon un souvenir de sa vieille et reconnaissante amitié. Il lui avait légué une charmante copiette par Bonington d'un jeune garçon de Fragonard; comme à Bonnat sa petite Vierge florentine de M. de Beurnonville; comme à M. de Réau un Tambour, aquarelle de Pils; comme à Delarue les deux éléphants en bronze doré qui décoraient sa cheminée; comme à Lajarte un petit meuble italien; comme à A. Arago et à d'autres vieux amis, diverses poteries et chinoiseries; comme à moi son Vasari.

l'âge confiant où la promesse en fut scellée. D'ailleurs pourquoi l'inquiétude et le respect humain? Mille ans ne séparent-ils pas les Mimi-Pinson de 1847 de celles de 1889, je parle de leurs habitudes de cœur et de toilette; et qu'y a-t-il de moins ressemblant à la prosodie maniérée des Parnassiens d'aujourd'hui, que les vers de mon poète par leur forme libre et point assez serrée, — ces vers faciles et d'une grâce fraîche et portant bien leur âge, qui me touchent par le souvenir de l'homme, mais auxquels je reprocherai moi-même de n'avoir pas été plus relus et châtiés. Ces feuillets sont l'image d'un monde disparu, d'un Paris de l'autre siècle, et l'auteur serait le premier à sourire sans honte en refeuilletant ces fleurettes d'un étudiant en goguette d'amour.

Disons donc que le cahier de jolies rimes, dont je crois de mon devoir de publier presque tous les morceaux, et dont la lecture conviendra particulièrement à de graves antiquaires aussi respectueux d'un fragment inédit de Catulle ou de Properce que d'un cartulaire de Charlemagne, et d'un petit bronze de Pompéi que d'une épée gallo-romaine, est l'œuvre posthume de Théophile Coupier, né à Forcalquier le 10 août 1820, et mort en 1874 d'un horrible accident chirurgical. Coupier avait composé ces poésies pendant qu'il étudiait la médecine à Paris, au sortir de l'école de Montpellier, et il me les confia avant de se livrer aux fonctions publiques, auxquelles l'appela, dès la première heure, la révolution de 1848.

C'est en 1842 que j'avais connu Théophile Coupier. Le 5 mars de cette année-là, le pauvre Ernest Lafontan, le plus tendre ami, le camarade de tous les jours de ma jeunesse, m'écrivait de Montpellier, six mois avant sa mort : « J'ai fait connaissance, par l'intermédiaire du Président (Claparède), d'une dame espagnole, ayant plusieurs enfants, — dont un grand fils de notre âge, — et fort aimable, mais ne voyant que ce qu'il y a d'artistes à Montpellier. Elle reçoit le samedi une dizaine d'hommes et deux ou trois femmes musiciennes. On chante, on cause, et on regarde un tas d'albums qui sont sur une table; j'y vais tous les samedis et y passe fort bien mon temps. J'y ai fait connaissance du conservateur des monuments, qui m'a beaucoup parlé de Florence qu'il estime fort et m'a offert de m'aider si je voulais faire quelques études d'architecture. Je vais deux ou trois fois la semaine, passer quelques heures à faire des bons hommes avec le fils de la maison, et j'ai connu chez lui un étudiant en médecine qui me plaît beaucoup. Il travaille beaucoup, mais surtout à toute autre chose qu'à sa médecine. Je tâcherai de m'arranger pour faire quelque chose avec lui. Il avait quelque idée d'apprendre l'italien; cela m'irait parfaitement. Du reste nos relations ne font que commencer... » Le 12 mars, il reprenait : « Je crois t'avoir parlé dans ma dernière lettre d'un étudiant que j'avais rencontré ici, un brave garçon, piocheur, etc. Il travaille un examen qu'il va passer ce mois-ci; après, il se met à ma disposition. Nous commencerons par l'italien avec la phrénologie; puis nous étudierons notre Toscane à fond. Je le débauche, le garçon, pour y faire

un tour avant de m'en revenir à Paris. On te préviendra pour faire tes paquets et descendre le Rhône, si le cœur t'en dit. C'est un compagnon qui, bien sûr, ne te déplaira pas. Il est très doux, ne voit ici que la famille Marès où je l'ai connu, et s'occupe de tout et d'autre chose encore. Ce sont des gens précieux pour les flâneurs comme il y en a, n'est-ce pas ? Il a surtout étudié la philosophie, et m'en a parlé sans que cela m'ennuyât, ce que je n'aurais pas cru. Il compte après sa médecine s'aller monachaliser en quelque cour d'Allemagne ou d'Italie, y travailler quelques années. Pardon de t'en parler si longtemps, c'est que je voudrais réellement que tu le connusses. Cette famille Marès dont je t'ai mis le nom plus haut, est celle chez laquelle je t'ai dit un jour que je devais aller le soir. Elle se compose d'une Espagnole, veuve, avec pas mal de fortune et quatre enfants dont un grand fils à l'École centrale (1), un autre de notre âge, un troisième et une petite fille. Elle ne voit que peu de femmes, vu qu'elle passe pour une femme supérieure, quelque peu bas-bleu ; en revanche, elle reçoit tout ce qu'il y a d'artistes en tout genre. Cela se compose d'un gros vieux peintre de paysage, dénommé Richard (2), qui aime considérablement les truffes, m'a parlé de Lepre, de la Via Condotti, et m'a appris qu'à Rome, les rapins français se divisaient en *artistes d'en haut* (ceux de la villa Medicis), et *artistes d'en bas* tout le reste ; — du docteur Lallemand, un fameux élève de Dupuytren, plus brutal que lui, ne croyant ni à Dieu, ni à diable, au demeurant grand écrivain, dit-on ; — d'un nommé Laurens (3), autre peintre, musicien, botaniste, etc. ; — de l'inspecteur des monuments du département qui défend vaillamment les remparts d'Agde contre le docteur Lallemand qui les veut détruire sous prétexte de salubrité. Ledit inspecteur nommé Renouvier (4) est fort aimable et me sera utile pour quelques notions d'architecture. Il a vu Florence qu'il adore aussi. Tous

(1) Il s'agit, je crois, ici, du savant et très pratique chimiste qui a rendu de si grands services au Languedoc par ses études obstinées sur les maladies de la vigne.

(2) C'était Théodore Richard, habile paysagiste renommé dès le temps de la Restauration, et maître de Brascassat.

(3) Frère aîné de J. Laurens, paysagiste et voyageur en Perse ; ce J.-B. Laurens, très érudit en musique classique et particulièrement en chant grégorien, a beaucoup dessiné et a lithographié un grand nombre des plus remarquables monuments du Languedoc.

(4) M. Jules Renouvier, dont nous avons vu, depuis, tant d'excellents écrits sur les arts, et qui fut en 1848, membre de l'assemblée constituante. Le 8 décembre 1842, il écrivit dans le journal de Montpellier (*Le Courrier du Midi*), un article où il faisait allusion à l'intimité si courte qui avait uni Lafontan à Coupier. « Nous vîmes bientôt, dit-il en parlant du pauvre enfant de vingt-deux ans qui venait de mourir, son talent, comme miniaturiste, s'exercer avec le plus grand bonheur sur une petite page de vélin, où il embellit des ornements les plus délicats une prière d'asile, poésie composée par un autre jeune étudiant, et dont la grâce méritait bien cette parure. » Inutile de dire que « l'autre jeune étudiant » était Théophile Coupier. — C'est à ce triste moment que je connus moi-même M. Jules Renouvier, en lui reportant les quelques volumes de Vasari qu'il avait prêtés à mon ami. Lisez d'ailleurs sur M. Jules Renouvier la *Notice* que lui a consacrée M. Anat. de Montaiglon en tête de son *Histoire de l'Art pendant la Révolution*, notice qui a été tirée à part. In-8, Paris, Vve J. Renouard, 1863.

les samedis quand nous nous raccrochons, nous recommençons la nomenclature des Fra Angelico (à propos je commence à oublier tout cela ; ne perds pas mon cahier de notes pour me le renvoyer prochainement).

Il y a encore un gentil petit jeune homme qui a vingt-cinq ans et est professeur de chimie à la faculté. Je me suis laissé dire que c'était dans sa partie la troisième chaire de France. Demande donc à Beauchamp (1) si c'est vrai. Ledit professeur avait d'abord essayé de plusieurs états, entre autres maréchal de logis de lanciers et commis voyageur. Il y a bien encore quelques hommes, deux ou trois femmes et une jeune personne du nom de Boyer (le père fut consul à Palerme), qui chante assez bien. Tu vois qu'avec cela, outre Léon Marès qui est un fort bon garçon, et Coupier, mon étudiant, il y a moyen de passer la soirée. Aussi y vais-je régulièrement toutes les semaines... »

Les douces soirées du salon de Mme Marès ne durèrent pas longtemps pour les deux charmantes et délicates intelligences, pleines toutes deux de rêves d'avenir, ne songeant qu'aux plus élégants exercices de l'esprit et si heureuses de s'être rencontrées là. Ernest Lafontan mourait le mercredi 14 septembre 1842. Coupier à ce moment prenait ses vacances d'étudiant. Je ne l'avais pas trouvé à Montpellier, en venant vers le milieu d'août rejoindre celui qui allait finir. Nous ne nous vîmes qu'à la fin de l'automne, alors que Coupier arriva à Paris pour y continuer ses études de médecine. Notre commun chagrin nous fut tout d'abord un lien, et je reconnus aussitôt en lui l'attrait que sa nature toute distinguée avait exercé sur mon ami. Il avait la tête la plus séduisante, la plus fine, la plus belle, l'ovale assez allongé, les yeux ouverts et d'une douceur extrême, les lèvres point épaisses, et d'une ondulation charmante, le teint assez pâle, le front haut et large, les cheveux longs, châtains et rejetés en arrière, la taille haute, élégante, un peu penchée en avant comme celle d'un rêveur, le parler très doux, calme et lent, nul accent de sa province, rien de banal dans son dire, et il portait volontiers l'habit noir, même un peu râpé. J'ai rencontré depuis un homme dont la tête avait avec celle de Coupier une ressemblance singulière, c'était Albert Dumont, le directeur de l'école d'Athènes.

A peine nous étions-nous connus, qu'il se fit dans nos relations une interruption de près de deux années, car, désorienté comme j'étais par la mort de celui qui avait été mon frère, j'avais pris le parti d'aller finir mon droit à Aix en Provence et de m'y tremper dans la vie d'études nourricières de la province, celle justement que venait de quitter Coupier. Chère ville d'Aix, seconde patrie de Malherbe, j'y ai passé vingt mois des meilleurs de ma jeunesse, et j'en rapportai

(1) Evariste Robert de Beauchamp, depuis député de la Vienne au corps législatif sous l'Empire, et sénateur sous la République.

mes *Historiettes baguenaudières* et le gros butin de notes d'où j'allais tirer le premier volume des *Recherches sur les peintres provinciaux*, c'est-à-dire le point de départ de tous mes travaux à venir.

Mais de novembre 42 à novembre 43, une triste année s'était écoulée pour moi, mal remplie, mal gérée, très tiraillée, très écumeuse et inquiète, ne sachant de quel côté chercher mon courant nouveau, une année où, cela va sans dire, l'école de droit ne trouvait jamais son heure, où pourtant, Dieu merci, je connus Jules Buisson, et où mon malaise d'esprit et le chagrin qui me meurtrissait encore se soulagaient de loin en loin par des boutades telles que celle-ci, écrite le 20 juin 1843 dans une petite maison solitaire du coteau de Sèvres :

Le premier jour fleuri de ce printemps qui passe,
Au Luxembourg j'entrai cœur plein et tête basse,
Et marchant je rêvais, sans ma tête lever,
— Car penser au bonheur cela se dit rêver, —
Et je vis à mes pieds, d'un vert si tendre vertes,
A peine en leurs bourgeons les feuilles entr'ouvertes,
Du dernier ouragan, ô cruelle moisson,
Et qui ne devaient pas achever leur saison.
Mon âme de pitié se sentit comme folle ;
Ramassant un bourgeon, verdoyante corolle,
Je dis : de ce qui vit c'est le commun destin;
Pauvre tige, brisée et tombée au matin,
Tu nous aurais donné, fleur, ton parfum céleste,
Tu nous aurais donné, fruit, ta saveur agreste ;
Pourquoi le vent t'abat, frais feuillage d'avril,
Pourquoi la mort t'a pris, ami, Dieu le sait-il ?

Et le deuil d'une amitié si douce et si entière, de la vraie amitié de collège, devenue le lien de chaque heure et de toutes les études et confidences, et espérances de l'avenir, me tourmentait si cruellement qu'à trois jours de date après ces vers, je retrouve encore ceux-ci :

Tu m'as toujours connu bon, simple, aimant, honnête ;
Ne rouvre pas les yeux, et de ta froide tête,
Ami, n'écarte pas ton humide linceul;
Tu ne connaîtrais plus moi, ton frère. Un jour seul
Entre nous a passé, ténébreuse journée !
Et voilà que mon âme est froidie et fanée,
Et je ne sens pour rien qu'en ce monde je vois
Mon cœur se remuer comme il faisait pour toi.

Je souffre, et ma douleur en moi seul se lamente ;
J'éprouve que de tout la haine en moi fermente ;
Où sont-ils ceux que j'aime ?...

Et cette même année 1843, ayant appris que venait de mourir à Beziers, le 23 septembre, le peintre Claude Vaulot, enfant de Paris, élève de Léon Cogniet, et ami de Guillemin, — que j'avais connu à Montpellier, employant son temps de service militaire à peindre des petites revues pour son colonel, et qui, au lendemain de la mort de mon pauvre Ernest, avait exécuté sur mes indications, le portrait assis de mon ami, auquel je remets notre livre des *Contes Normands*, j'écrivais juste un mois après, sur mon carnet de voyage, comme je passais par Vienne en Dauphiné, me rendant de Paris à Aix :

Pauvre peintre soldat! dès qu'il avait sans soin,
Voyant l'aube, coulé blouse et pantalon rouge,
Apprêté sa palette et mis son jour à point,
Son art laborieux illuminait le bouge.
Il gagnait sans orgueil le pain de son besoin,
A pourtraire officiers et parades de troupes;
Puis le soir en guinguette il dessinait le groupe
De ses amis fumant, attablés dans son coin.
Il m'avait, moi dictant, ranimé sur la toile
Mon cher mort relevé de sous son pâle voile;
Quand mes yeux désormais fixeront ce tableau
Qui remonte en mon cœur tant et tant de tristesses,
Où ta main épuisa ses savantes adresses,
Comme aux cadres anciens, souvent, Claude Vaulot,
Il me semblera voir ta tranquille figure
Signer au second plan la funèbre peinture.

D'autres amitiés sont venues, qui ont bien ensoleillé et échauffé ma vie ; mais pas une n'a eu le charme tendre et printanier de celle de mon pauvre Lafontan.

Quand à mon retour de Provence, je retrouvai Coupier à Paris, vers la fin de 1845, je le rencontrai où il devait être fatalement en ce temps-là, dans ce vaste et grouillant marécage de la bohème parisienne, qui comprenait alors tout le monde lettré, depuis les étudiants studieux et d'intelligence ouverte, jusqu'aux plus hautes célébrités poétiques, car, pourrions-nous le nier aujourd'hui? depuis 1840 jusqu'à 1855, toute la littérature française a été bohémienne. Bohèmes, peu ou prou, moralement ou physiquement, nous l'avons tous été. Ainsi de ce salon de Montpellier qu'éclairaient d'une lueur douce, sage, presque

austère, les derniers rayons de la grande beauté de Mme Marès, vraie cour d'amour du temps du roi René, où se distillaient et s'échangeaient à mi-voix les causeries distinguées, discrètes, quasi précieuses d'artistes, d'archéologues, de savants aux formes courtoises, où le dilettantisme généreux, bienveillant, pur, ferme, libéral de M. Renouvier donnait le ton des études de haut goût et des recherches consciencieuses; — de cette ville entièrement consacrée, par ses écoles, ses facultés, son incomparable musée, ses bibliothèques diverses, au tranquille et noble développement des jeunes intelligences, de cette ville où trois ans auparavant Lafontan m'invitait à venir me retremper dans la société profitable de cet étrange abbé Flotte, pur esprit, corps impalpable, exquis philosophe, qui de sa vie n'avait dépassé les dernières maisons de sa ville natale, du docte latiniste M. Guillaume, de M. Fage le fin bibliographe, de M. Laurens, de M. Rastagnol, et de tant d'autres maîtres rares, sans compter le remuant professeur de la Faculté des lettres, Achille Jubinal qui y fondait alors la *Revue du Midi* et y rassemblait des documents nouveaux pour son histoire des tapisseries historiques, — de ces hauteurs éthérées et paisibles, Théophile Coupier était tombé, comme nous tous, dans la diabolique mêlée où chacun, ambitieux selon sa mesure et bien frotté pour la lutte, se préparait, sans fausse honte et gaiement, à la conquête du monde. Presque tous étaient légers d'écus et ne pouvaient imaginer d'autre moyen de monter aux astres que de s'y envoler sur les ailes de la gloire littéraire. Ce fut l'âge d'or des petits journaux, par les premiers essais des Murger, des Champfleury, des Nadar, des La Madeleine, des Vitu, des Pierre Dupont. Et puis, il courait dès lors je ne sais quel vent de révolution prochaine, de craquement monarchique, que tous ces jeunes aspiraient à pleins poumons, inévitable par la vieillesse du roi et qu'ils réclamaient à l'avance comme leur bien, comme leur porte assurée vers toutes les richesses et toutes les grandeurs. Les pressentiments étaient certains, les signes pour eux étaient manifestes et s'en lisaient partout : les prophètes de la démocratie ne manquaient pas; il en courait plein les cafés et les ateliers. On se tenait prêt pour le lendemain de l'émeute fatale; mais en attendant, ce qui bouillonnait de jeunesse dans ces cœurs d'étudiants s'exhalait, comme en tous temps, par la force de l'âge, en fermentations généreuses, en poésies et en amours.

En ce temps-là (1843-48), qui fut et restera une certaine date dans l'histoire de notre art poétique au XIXe siècle, ceux d'entre nous qui se mêlaient de rimer (et j'ose dire qu'alors autant d'étudiants autant de rimeurs, c'était en notre époque la vraie marque de la jeunesse), tous étaient, selon leur tempérament, fortement tiraillés entre deux influences : celle de Hugo et celle de Musset. La troisième génération du romantisme venait d'éclore; Banville et Baudelaire descendaient de Hugo par Th. Gautier. Baudelaire n'avait pas encore publié la moindre *Fleur du mal*, et tout ami du libre paradoxe qu'il se montrât déjà, il

était loin d'être le cruel satanique qu'il se plut à paraître en ses dernières années. Mais sur le canapé de l'appartement de Le Vavasseur et de Buisson, au nº 31 de la rue de Beaune, il nous disait souvent des sonnets d'allure verte, nerveuse, étrange et forte, des vers de poète aristocrate, d'un coloriste et d'un descriptif hors pair, et que nous tenions, dans notre petit cénacle, pour supérieurs à ceux des *Cariatides* et des *Stalactites*, où sa prose d'ailleurs servait parfois de thème aux vers de son ami. C'était déjà un esprit rébellionné, revêche à toute convention bourgeoise, aigri par ses proches et par le souvenir d'un certain demi-voyage aux côtes d'Afrique, route des Indes ; mais il n'avait pas encore à cette heure rompu tout à fait avec le premier Baudelaire, celui des beaux livres et du confort intérieur et des vêtements de bon air ; il lui en resta longtemps l'amour de l'habit noir, que partageaient d'ailleurs avec lui plusieurs de ses amis de la bohème lettrée ; et de cette confrérie de l'habit noir, même râpé, Coupier en était, je m'en souviens. Ces deux-là, Baudelaire et Banville, étaient avant tout des artistes, des payens néo-grecs, ou plutôt néo-latins, de la meilleure décadence, possédant à fond toutes les roueries de la prosodie du XVIe siècle, des arrière-héritiers de Ronsard, des libertins, comme on eût dit au temps de Théophile et de Saint-Amand. Ce fut le moment aussi où furent imprimés les premiers volumes de cet autre groupe, que l'on appela, ne sais pourquoi, « l'école normande », et qui se composait d'un Normand Gustave Le Vavasseur, d'un Picard, Ernest Prarond et d'un Lorrain Auguste Dozon, auxquels, par les eaux-fortes qui illustraient les volumes du Normand et du Picard, se trouva mêlé un Languedocien, Jules Buisson. Les *Vers* sont de 1843, les *Poésies fugitives* de 1846, les *Fables* de 1847, les *Farces et moralités* sont de 1847-48. De tous ces livres, quand on les feuillette, on sent s'exhaler la même bouffée d'air frais et parfumé, la même jeunesse vivace, dansante et cabriolante, le même rythme de joie généreuse et ivre d'elle-même, les mêmes ambitions nobles et fières ; on dirait une fontaine de Jouvence de l'antique Pléiade. Tout au plus y paraît-il la nuance, entre le dernier groupe et le premier, de je ne sais quelle réserve naïve, imprégnée des baumes salubres des champs de sa province, comparée aux inquiétantes odeurs du Paris lubrifié. Les langoureuses harmonies de Lamartine sont en tout cela bien passées de mode. Adieu la vaghesse du sentiment et l'incertain balancement des mots ; et ceux qui, comme Th. Coupier, n'ont qu'un demi-souci de la forme stricte et ne songent qu'à vêtir sans façon et galamment leur pensée légère ou amoureuse, se rattachent plutôt au faire de Musset et de Béranger qu'à celui du grand romantique des *Orientales* et des *Feuilles d'automne*. La langue française s'était perdue vers la fin du XVIIIe siècle ; les romantiques l'ont retrouvée et cela demeurera leur éternel honneur. Mais de même qu'il n'est pas dit qu'Ovide et Tibulle aient jamais cherché, pour traduire leurs propos doucereux ou relâchés, le verbe serré et ferme de Lucrèce et de Perse, de même eût-il été singulier que

les étudiants rimeurs de nos temps empruntassent une plume d'aigle pour écrire leurs billets lascifs aux Cynthies du Quartier-Latin. Il est même bien pédant à moi de réveiller à l'occasion de cette mince pincée d'odelettes et de strophes gaillardes le nom de Béranger et celui de Musset dont l'érotisme cavalier engluait et accaparait dès lors cette faveur de la jeunesse, qui depuis s'en est allée vers lui chaque jour grandissante; mais encore fallait-il indiquer d'où venait le courant facile des rimes de Coupier et le tour sans gêne de ses *amores*. En ce sens, elles portent bien la date de leur fantaisie, et l'auteur les déposant en mains sûres avant de partir pour la grande guerre de la vie, avait raison d'y attacher une juste importance. Ce n'est là ni du Parny, ni du Chénier; elles sont vraiment et sincèrement du licencié amoureux de 1847.

La jeunesse de 1847, l'amour, comme en tous les siècles, était certes sa grande affaire; mais il faut pourtant ajouter qu'en ce moment elle était fort tiraillée par deux autres passions, celles du jeu et de la politique; on jouait fort au *Café Dagnaux* dans la rue de l'Ancienne-Comédie; on causait furieusement politique à l'*Estaminet de l'Europe*, au coin de la rue de l'École-de-Médecine. Je ne sais qui en reparlait ces années dernières à propos de M. de Freycinet qu'on y voyait, paraît-il, les jours de sortie de l'école polytechnique. Cet estaminet fort borgne a été illustré par le triolet de Banville, en ses *Odes funambulesques :*

Connaissez-vous Monsieur Champin
De l'estaminet de l'Europe?
Il a la barbe d'un rapin;
Connaissez-vous Monsieur Champin?
Chevelu comme un vieux sapin,
Il aime la brune et la chope...
Il sait hurler avec les loups
A l'estaminet de l'Europe.
Son esprit pique ainsi qu'un houx,
Il sait hurler avec les loups...

Champin, on n'a jamais su comment, se trouva nommé sous-préfet en 1848 et disparut de Paris à la même heure et par la même porte que Th. Coupier. La République qu'il avait désirée avec ardeur, l'appela si précipitamment à son service qu'elle ne lui laissa pas le temps de me renvoyer le *Dernier homme* de Grainville, que je lui avais prêté quelques mois auparavant. L'estaminet de l'Europe se trouva être ainsi l'une des pépinières des sous-préfets du 24 Février, ce que fut le café de Madrid, vingt-deux ans plus tard pour ceux du 4 Septembre 1870. J'ai connu, et je ne le regrette pas aujourd'hui, presque toute la bohème écriveuse de mon temps, par le *Corsaire-Satan* de Lepoittevin Saint-

Alme et Virmaitre, où m'avaient introduit quelques lignes sympathiques de Baudelaire sur les *Contes Normands* et les *Historiettes baguenaudières*.

C'est aux environs de cette date de 1847 qu'il faudrait placer la publication des premiers vers imprimés de Th. Coupier. E. Prarond a bien voulu les copier pour moi dans un keepsake du temps, *les Bleuets*, édité sous le patronage d'une grande dame dont le salon devait être de toute façon fort intéressant : « Mme la comtesse des Roys, me dit-il, était alors légèrement républicaine, et sa mère, Mme Hoche, l'était restée tout à fait. Mme des Roys avait eu, vers la révolution de Février, la fantaisie de se créer un salon semi-politique, semi-littéraire. M. de Lamartine, en habit boutonné, était son plus illustre hôte. M. et Mme Tastu étaient, si je ne me trompe, des invités de Mme des Roys. Elle avait fort appelé Charles Labitte. Porphyre Labitte, après la mort de son frère, continua à être des invités ordinaires et c'est lui qui introduisit dans le keepsake, Coupier, moi et je crois bien M. de Pongerville, de l'Académie française, qui figure à la page 258. »

REGRET (1)

Moi, démocrate, je regrette
Souvent les choses d'autrefois;
La belle cour des anciens rois
Fait battre mon cœur de poète.

Et cependant, à mon curé
Il me faudrait payer la dîme,
Si, par hasard, l'ancien régime
Jusqu'à mes jours avait duré.

Dans ma famille, — pauvres hères !
Toujours, depuis plus de mille ans,
Le père laisse à ses enfants
Des droits à toutes les misères.

Le bon vieux prêtre qui m'apprit
A lire les pages d'Homère,
Pour m'emmener au presbytère
Dans une chaumière me prit.

(1) Titre du keepsake : *les Bleuets*, à Moulins, chez P.-A. Desrosiers, imprimeur-éditeur (au bas d'une autre page : Moulins, typ. de P.-A. Desrosiers). Sans date, mais probablement en 1847. La pièce de Coupier se trouve à la page 200.

Pourquoi de moi faire un poète,
S'il n'est plus noblesse ni rois,
Si notre époque de bourgeois
N'a point de lauriers pour ma tête ?

. . . .

O mes pères ! l'ancien régime
Vous laissant aux rudes labeurs,
Sur vos lèvres de laboureurs
N'a jamais éveillé la rime.

Et pourtant la Muse aurait dû
Dans votre champ semer ses roses ;
Doux parfums, belles fleurs écloses,
Alors rien n'eût été perdu.

Vous auriez eu les châtelaines
Pour jeter vos vers sous leurs pas ;
Vous auriez chanté les combats
Et les aventures lointaines.

Quand une reine sous vos yeux
Le soir passait dans la prairie,
Au lieu de croire que Marie
Une heure avait quitté les cieux,

Reconnaissant la noble dame,
Vous auriez fait sur ses beaux yeux
Quelque sonnet élogieux
Qui peut-être eût touché son âme.

Lorsque les fêtes au château
Allumaient toutes les ogives,
Vous auriez, poètes convives,
Joué le rôle le plus beau.

Sous votre chanson souveraine
Là, pour en être couronné,
Je vois chaque preux étonné
Incliner sa tête hautaine.

Si l'ambition dans vos cœurs
Avait pu jeter sa chimère,
L'Église, votre bonne mère,
Vous eût prodigué ses faveurs

A votre âge, il n'était pas rare
De voir de pauvres bacheliers
Se mettre en route sans souliers
Pour arriver à la tiare.

Hélas ! les choses d'autrefois
Donnent des regrets au poète;
Oh! que ma mansarde regrette
La belle cour de nos vieux rois !

Depuis cent ans, nos rois et chefs d'État ne savent plus défendre leur pays, le grand pays de France, qui va de Dunkerque aux Pyrénées et de Brest jusqu'aux Alpes; ils le trahissent et le sacrifient niaisement au premier pavé soulevé dans les rues de Paris par une bande d'émeutiers menée par une poignée d'intrigants. Elle éclata donc par la connivence imbécile de la bourgeoisie, cette révolution du 24 Février, bien plus dangereuse à la patrie qu'elle n'en eut l'air tout d'abord, avec ses premières apparences de bonhomie. Ce fut, je l'ai dit, la fête des étudiants. Ils s'envolèrent tous du quartier Latin, comme une nuée de gais pinsons. Ils allaient, avec de bons papiers du gouvernement nouveau, représenter la République, chacun dans sa bourgade, et Coupier, pour sa part, fut chargé de la représenter en sa ville de Sisteron. C'est alors qu'en bouclant sa très légère valise, il me confia les quelques feuillets où il avait transcrit, pour une impression problématique, les jolies pièces, au tour plus que galant, sur lesquelles il fondait ses espérances de poète. Il se jetait de bon cœur dans la fournaise politique, et ne s'y voulait embarrasser d'aucun bagage. Je devais lui garder celui-là jusqu'à ce qu'il me le réclamât ; il n'a jamais eu le temps d'y songer, tant sa vie trop courte avait été entièrement remplie par l'ardente ambition où s'était donné carrière tout son courage. Legs assez gênant, je le répète encore, que celui de tels vers : car aujourd'hui j'éprouve, à les publier, une certaine pruderie involontaire ; mais, dès longtemps et sans relâche, ma conscience me reprochait sévèrement de ne les publier point.

I

Vous souvient-il de ma chambrette ?
On vous nommait encore Annette,

Et vous fumiez sur mes genoux
Votre première cigarette.
Béatrix, vous souvenez-vous
De cette nuit que je regrette ?

Quand vint le moment d'être heureux,
Vous me dîtes : « Ferme les yeux
Pour dénouer mes jarretières. »
Sainte pudeur des amoureux !
Je ne pus tenir mes paupières,
Et nous voilà rouges tous deux.

La pauvre Annette était bien belle,
Mais elle souffla la chandelle,
Et je dus l'aimer sans la voir.
Le jour venu, honteux comme elle,
Je partageai le désespoir
De l'innocente criminelle.

Quand je garde comme une fleur
Le souvenir de sa pudeur,
De sa pudeur de jeune fille,
Vous me jurez sur votre honneur
Effrontément que rien n'habille
Comme le nu ! — Pour mon bonheur,

Béatrix, la lumière inonde
Votre belle nudité blonde,
Et vous dites : « Ouvre les yeux. »
Hélas ! ma tristesse est profonde :
Je vous aime, — mais j'aimais mieux
La pauvre Annette pudibonde.

II

Vous m'aimez certainement,
Devenez donc ma maîtresse,
Car l'amour est un tourment
S'il s'arrête au sentiment
Pour venir à la tendresse.

Je devine tes appas
Sous une robe sévère,
Et je murmure tout bas
Qu'un amour qui n'agit pas
N'est pas un amour sincère...

Mais pardonne au vers maudit
Qui sans doute t'effarouche !
Quand on souffre, l'on écrit
Ce qui tout bas ne se dit
Que la nuit de bouche à bouche.

III

Pourquoi me parlez-vous de gloire ?
Je n'entends plus ce mot menteur,
Je sais bien que la tombe est noire,
Laissez-moi vivre en votre cœur,
Avant de mourir dans l'histoire.

Voyez, j'apportais le plaisir
Dans vos bras blancs, ma bien-aimée,
Mais tous vos grands mots d'avenir
Et d'éclatante renommée, —
Tant pis pour vous, — me font dormir

Ce qu'une caresse peut rendre
Beaucoup mieux que tous les discours,
Ma belle, je puis le comprendre;
Parlez la langue des amours,
Si vous voulez vous faire entendre.

Par un chef-d'œuvre sans rival
Si j'entre au temple de la gloire,
J'en veux faire un salon de bal,
Et je me plais d'avance à croire
Que l'on n'y sera pas plus mal.

J'aime trois choses dans le monde :
La lumière, les fleurs et vous ;
La lumière qui vous inonde,
Et les fleurs dont mes soins jaloux
Couronnent votre tête blonde.

Tout le reste n'est rien. — L'honneur
De laisser mon nom dans l'histoire
N'a jamais tenté mon humeur :
Je me contente de la gloire
De faire battre votre cœur.

IV

Sous les lilas, seul auprès d'elle
Un soir en riant nous causions ;
Je m'aperçus qu'elle était belle,
Je lui dis : Si nous nous aimions !

— Nous aimer ! répondit Adèle,
Moi je hais les longues amours :
Si je jure d'être fidèle,
Je peux l'être pendant huit jours.

Je ne lui cherchai point querelle
De ne pas m'aimer plus longtemps,
D'être ainsi charmante et cruelle...
Le coupable fut le printemps.

Le printemps ! mon ardeur fut telle
A profiter de mes huit jours
Qu'Adèle me resta fidèle,
Hélas ! fidèle pour toujours.

V

Vanité ! Mon seul habit
Déjà sur les coudes rit.
Théo, m'a dit la marquise,
Votre habit est plein de trous;
On ne peut même avec vous
Aller à l'église.

C'est vrai. Le temps pluvieux
Avant l'âge a rendu vieux
Mon feutre qui traîne l'aile;
L'orgueilleuse ne veut plus,
Pauvre chapeau, tes saluts.
Je passe loin d'elle.

J'ai tant marché dans les bois
Où mon orgueil aux abois
Cache ma mise cruelle,
Que mes souliers à la fin
Vont bientôt sur le chemin
Laisser la semelle.

Vive Dieu ! La duègne vient
Me dire qu'on se souvient
De mon cœur chez la marquise;
La duègne, passé minuit,
Viendra m'ouvrir, si la nuit,
Si la nuit est grise.

L'instant du plaisir venu,
Au loqueteux presque nu
La dame ouvrira quand même ;
Qu'est-il besoin d'un habit
Pour se coucher dans le lit
De celle qui m'aime ?

VI

Lorsque j'étais petit enfant
J'aimais l'école buissonnière ;
Un morceau de pain sous la dent,
Ma veste mise en bandoulière,
Le matin, je partais souvent
Pour échapper à la colère
De notre magister pédant :
J'aimais l'école buissonnière
Lorsque j'étais petit enfant.

Sur les buissons cueillir des mûres,
Sous les buissons prendre des nids,
Des eaux écouter les murmures,
Puis à travers les blés jaunis,
Au pied d'un olivier sauvage,
Sur la mousse venir s'asseoir,
Et là, dormir sous le ramage
Des *cardelines* jusqu'au soir,

Quelle heureuse et libre journée !
Il me semble revoir d'ici
Sur mon front la branche inclinée
Que bien souvent j'ai profanée
Des dents et des doigts sans merci.

Il me semble revoir encore
Le grand soleil, en se couchant,
Me dire : adieu, viens, dès l'aurore,
Saluer le soleil levant.
Phébus mettait une caresse
Au bout de son dernier rayon.
A son baiser j'offrais mon front,
En criant : Vive la paresse !

Lorsque j'étais petit enfant,
J'aimais l'école buissonnière ;
Le matin je partais souvent,
Pour échapper à la colère

De notre magister pédant,
Puisque j'étais un fainéant.

VII

Je ne veux plus longtemps me taire sur ce point
Que vous êtes, madame, une admirable rose,
Où le regard surpris volontiers se repose,
Mais hélas ! qu'on ne touche point.

Pourquoi ne point toucher quand le regard admire?
Ce qui charme les yeux fera frémir la main,
La vue et le toucher font le bonheur certain;
Voilà ce que vous allez dire.

Je suis de cet avis que vous parlez fort bien,
Et qu'en disant ceci votre bouche est plus belle ;
Mais vos propos d'amour me laisseront rebelle,
Pourquoi cela? Je n'en sais rien.

La source du plaisir pour moi n'est pas tarie ;
J'adore tes autels, féconde volupté;
Déesse, tu le sais, je n'ai jamais compté
Mes pas sur ta rive fleurie.

Cette strophe hardie écrite pour Vénus
Et que je vous répète avec tant d'assurance
Prouve que vos soupçons seraient très mal venus
A mettre en doute ma vaillance.

. . . . Je dois vous dire enfin
Que je me lève tard, que vous êtes coquette ;
Il faudrait pour ne pas gâter votre toilette
Vous aimer beaucoup trop matin.

VIII

Ma reine, parlons sans détour,
Vous m'aimez et je vous adore ;
Mais je trouve que notre amour
N'en est encor qu'à son aurore,
Et je voudrais en voir le jour.

Je vous aime, mais vous désire.
Votre âme ne me suffit pas,
Votre esprit brille, je l'admire ;
Mais j'admire aussi vos appas,
Et depuis un mois je soupire.

Pourquoi donc me blâmeriez-vous
De vous tenir pareil langage ?
Voyez, je murmure entre nous
Ce qui peut-être vous outrage,
Et je le murmure à genoux.

Si vous devez rester rebelle
A tant d'amour, à tant d'ardeur,
Pourquoi Dieu vous fit-il si belle,
Et pourquoi jeter sur mon cœur
Tout le feu de votre prunelle ?

IX

Quand je suis parti, sa lèvre à la mienne,
            Pour qu'il m'en souvienne,
En baisers d'amour a fait ses adieux;
J'ai le front mouillé des larmes amères
            Des larmes bien chères,
            Tombant de ses yeux.

Mon cœur a gardé — mon cœur est fidèle, —
            Ce qui me vient d'elle,

Caresses et pleurs et serments d'amour.
Je ne veux plus rien que revoir encore
Celle que j'adore,
Ne fût-ce qu'un jour.

Nous nous aimions tant! — C'était une fête
Quand j'avais sa tête
Sur mon sein brûlant, prise dans mes bras,
Souvent son mari rôdait à ma porte;
Le diable l'emporte!
Nous n'y pensions pas!

. . . .
Mais je lui disais, après les caresses,
Lorsque les tristesses
Montaient à son front pour le rembrunir :
« Quand l'amour est vrai, c'est Dieu qui le donne...
Et puis Dieu pardonne
Au lieu de punir. »

X

De ce grabat où la vie abandonne
Mon pauvre corps qui sera froid demain,
Pour implorer une dernière aumône,
Vers vous je tends la main.

Hélas! j'ai peur de la fosse commune,
Car là, madame, il faut encor souffrir;
Chacun des os y compte une infortune
Et je voudrais dormir.

Dormir en paix sous un figuier sauvage
Où tous les miens sont venus reposer
Près de la pauvre église du village
Qui me vit baptiser.

Mais c'est bien loin ! et quoique la misère
Rende légers mes restes amaigris,
Il faut payer pour rejoindre ma mère
Au cimetière du pays.

Et du grabat où la vie abandonne
Mon pauvre corps qui sera froid demain,
Pour implorer une dernière aumône,
Vers vous je tends la main.

XI

La pauvre aïeule des hommes
Est maudite bien souvent
Pour avoir mangé des pommes ;
Aucun ne pense au serpent.

Mais je sais bien que les branches
Du pommier tombaient si bas
Qu'Ève remplit ses mains blanches,
Sans même lever les bras.

Adam fut le seul coupable.
Il devait plein de courroux,
Lui dire de rendre au diable
Tous les fruits qu'il trouva doux.

. . . .
Qu'Ève devait être belle !
Lorsque sa postérité
Pour l'accuser parle d'elle,
Moi, je songe à sa beauté.

XII

Le rosier au bord du ruisseau
Des roses avait la plus belle,
Et la fleur se mirait dans l'eau ;
La brise y vint. « Rose, dit-elle,

« Ces doux parfums que le soleil
A ta corolle épanouie
Rendra demain à son réveil,
Donne-les moi, ma belle amie. »

— « Prends tous mes parfums, si tu veux,
Brise, pour embaumer ton aile,
Mais va jouer dans les cheveux,
Les longs cheveux bouclés de celle

« Qui ce matin en m'admirant
Murmurait : Je serais bien fière
D'être une rose et pour amant
D'avoir un rayon de lumière. »

XIII

Vous m'avez dit : Je suis fort sage
Je le crois et j'écris ces vers
Pour vous dire que c'est dommage,
Aux laides de votre entourage,
Marquise, laissez ce travers.

Si vous perdez votre jeunesse,
Je veux vous faire cet honneur
De croire que votre sagesse
Est sans doute de la paresse
Que vous avez pour le bonheur.

L'amour et ses chaudes étreintes
Demandent des bras vigoureux;
L'amour n'est pas le dieu des plaintes
Moitié timides, moitié saintes;
C'est Hercule le dieu nerveux!

Allons! et devenez vaillante!
Laissez votre pâle langueur
A quelque dévote mourante;
Vous, si belle, soyez amante,
Soyez amante avec ardeur.

Je cherchais une rime exquise
Pleine d'amour respectueux
Qui mît à bien mon entreprise;
Mais on m'a dit que la marquise
Avait plus d'amants que d'aïeux.

XIV

Jeanne viendra. — Quand on mit
De beaux draps blancs à mon lit,
Je vis les amours sourire.

Jeanne vient. — Les draps de lin
Ont séché dans le jardin
Sur mes roses qu'elle admire.

Jeanne est venue, et les draps,
Après la nuit, n'avaient pas
Gardé mémoire des roses.

Sous nos luttes ébranlé
Mon lit par l'amour foulé
Avait pris des airs moroses.

Tu pleures, Jeanne? et pourquoi?
— Vous voyez bien comme moi
Que l'amour a pris la fuite.

— L'amour a fui, m'as-tu dit?
Hé bien! Jeanne, fais le lit
Pour nous mettre à sa poursuite.

Non, vous ne devineriez jamais quel singulier patronage avait choisi Coupier pour ses folles papillonneries. Lisez la coquette dédicace, du plus pur goût du XVIII[e] siècle, qu'il adressait à M. Mignet, au grave M. Mignet, à M. Mignet le secrétaire perpétuel des Sciences « morales » et politiques. C'est que M. Mignet était du pays de Provence, et Coupier devait chercher en lui le protecteur naturel d'un compatriote; et puis, et puis, à ce beau, élégant, ambitieux et amoureux Coupier, je ne sais quoi devait dire que c'était là le patron qui lui convenait entre tous, car ne devait-il pas envier d'instinct les attachements qui avaient paré jadis de leur auréole la belle tête si séduisante de M. Mignet, et peut-être, malgré la sagesse et le bon sens qui gouvernèrent sa vie, n'avaient pas nui à sa fortune de lettré et de politique?

A MONSIEUR MIGNET, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Monsieur, j'ai honte de le dire,
Nous ne sommes que fiancés,
Ma plume et moi. — Mais pour écrire
Tous deux également pressés,
Nous avons fait sans mariage
En mangeant le fruit défendu,
Un petit souper de ménage;
Au dessert était bien perdu
Ce qu'on appelle pucelage.
Voyez où peut mener l'amour;
Surtout ce qui me désespère
C'est que ma plume a mis au jour
Un enfant dont je suis le père.
Avoir un enfant sur les bras,
Et ne pas trop savoir qu'en faire,
Comprenez-vous mon embarras?
Ma plume, bonne et tendre mère,
Jamais ne voudra consentir
Au plus petit infanticide;
Même elle parle de mourir.
Hélas! sa tendresse perfide

Dévoilerait à tous les yeux
Ce péché dont je suis honteux,
Et qui compromet ma jeunesse;
Oui, ma fiancée aurait beau
Y mettre toute sa finesse,
On ne peut cacher un berceau
Rempli de cris et de tendresse.
Puisque vous êtes tout-puissant,
Monsieur, de votre âme si bonne
Laissez tomber sur notre enfant
Un peu de pitié pour aumône.
Dans ses langes il vous sourit :
Ouvrez-lui pour salle d'asile
Le Gymnase qui refleurit
Ou bien le charmant Vaudeville
En sauvant notre pauvre enfant,
Vous ferez charité louable;
Car s'il est né faible et souffrant
Au moins il me paraît viable.
D'un bâtard on ne peut offrir
D'être parrain ; mais bien j'espère
Un jour à ma plume m'unir
Et ça devant monsieur le Maire;
Ce maire est le public malin.
S'il naît alors du mariage
Un autre enfant, soyez parrain
Si vous lui trouvez beau visage.
En ayant un espoir si doux
Ma bonne femme voudra faire
Joli garçon digne de vous,
Et par là l'orgueil de son père.

Sur la carrière politique de Théophile Coupier je me garderai de m'étendre et ne transcrirai ici qu'un court extrait de son dossier d'homme public :

« Son père et son grand-père étaient commerçants; ils furent persécutés en 1815 pour avoir facilité l'entrée dans la place de Sisteron, de l'empereur Napoléon Ier revenant de l'île d'Elbe. (Ce simple détail explique assez pourquoi

et comment Coupier conserva plus tard, avec faveur, les fonctions que lui avait confiées l'émeute populaire de 1848.)

« Après la révolution de Février, M. Coupier, qui venait de terminer ses études de médecine et d'être reçu docteur, fut nommé sous-commissaire de la République à Sisteron, et, le 23 juillet de la même année, maintenu avec le titre de sous-préfet.

« De Sisteron, il passe à Boussac (17 janvier 1850). Dans cet arrondissement où Pierre Leroux, sa famille et ses amis ont mis au service des doctrines socialistes l'influence de leur popularité, M. Coupier lutte avec énergie, et se fait remarquer par la netteté et la vigueur de son attitude.

« 12 septembre 1851. Sous-préfet d'Aubusson.
« 14 mars 1854. — du Vigan.
(Au Vigan il épousa Mlle Sebastiani, qu'il eut le malheur de perdre trop tôt.)
« 24 mars 1862. Sous-préfet de Carpentras.
« 31 juillet 1864. — de Toulon.
« 4 août 1869. Préfet de la Lozère.
« 31 janvier 1870. Préfet des Pyrénées-Orientales.
(Il fut remplacé dans ce dernier poste le 5 septembre 1870.)

« Telles sont les étapes successivement parcourues par M. Coupier. Le 14 août 1862, il recevait la croix de chevalier de la Légion d'honneur (motivée par quatorze ans de service), le 11 novembre 1865, celle d'officier. Cette distinction recompensait particulièrement le dévouement et le courage exceptionnels dont avait fait preuve M. Coupier pendant l'épidémie cholérique (à Toulon). Le préfet du département et l'amiral préfet maritime ont fait de sa conduite, dans ces douloureuses circonstances, le plus vif éloge.

« Il résulte des notes de ce fonctionnaire qu'il avait à un égal degré l'intelligence, la fermeté, la mesure, et que dans tous les postes où il a passé, son concours a été très apprécié. »

Voilà en quelques lignes l'homme officiel, voilà le résumé de cette carrière où se dépensa son ardente ambition, et à laquelle, en vérité, Coupier était né supérieur. Un jour de printemps de 1870, alors qu'il était préfet de Perpignan, je le rencontrai à Paris, au coin de la rue de Madame, et nous échangeâmes en deux ou trois minutes tous nos souvenirs du temps qui nous avait séparés, et il y avait, pour l'un comme pour l'autre, bien des chagrins dans ces souvenirs. Puis je ne le revis plus, et n'en avais plus eu de nouvelles, quand au mois de juillet 1875, j'appris par Ern. Prarond qui, lui aussi, l'avait connu en 1846 et 1847, que le pauvre Coupier était mort l'année précédente, et mort dans les mêmes conditions tragiques que l'Empereur qu'il avait servi. Je donne ici tout simple-

ment la note où Prarond a consigné ce qu'il tenait du docteur Veyne, notre ami commun, le docteur Veyne de Sainte-Beuve et de Gavarni : « Coupier malade de la pierre; les circonstances, les complications de la maladie ou plutôt, je crois, l'irritabilité du malade, rendent la lithotritie impossible. On a recours à la taille et préalablement au chloroforme : soit que l'inhalation ait été trop forte, soit qu'on n'ait pas surveillé assez l'état anesthétique du patient pendant l'œuvre chirurgicale, on ne peut en définitive le rappeler à lui. Il était mort pendant l'opération. Voilà, à peu près, tout ce que m'a dit Veyne. »

Et c'est éternellement la même moralité banale, toute à la gloire des lettres, et qui doit nous engager, quoi qu'il arrive, à ne les jamais trahir. Nul ne me dira que Coupier n'ait été un homme, un mâle. Il a été administrateur remarqué dans une période féconde surtout en grands administrateurs. Nul ne le dépassa en courage civil, bien plus rare que le courage du soldat. Il administra, quand il le fallut, le pistolet au poing, comme à Boussac; il a mérité, sans vantardise, à Toulon, en 1864, la même célébrité de dévouement que mérita à Marseille le chevalier Roze, en 1721. Il a tenu dans sa main ferme, presque serrée, les intérêts d'un million d'âmes. Et de tout cela que reste-t-il aujourd'hui survivant au sous-préfet de Boussac et de Toulon, au préfet de Perpignan? rien; que lui restera-t-il demain? il restera dans le souvenir de quelques centaines de lecteurs desœuvrés, quelques couplets d'étudiant, cachés, — et oubliés par lui peut-être, — au fond du tiroir d'un ami. Et après tant de rêves tourmentés d'ambition, ces couplets d'un étudiant à des grisettes demeureront encore son meilleur lot.

CHAPITRE VI

A M. LE DIRECTEUR DE *L'ARTISTE*

Cher Monsieur,

Vous m'avez dit que l'*Artiste* se proposait de traiter la grosse question des concours, dont l'usage semble depuis trop longtemps déjà et désormais prévaloir dans les commandes des plus intéressants travaux que puissent ambitionner nos peintres et nos sculpteurs. Je ne sais quelle peut être sur un si grave sujet l'opinion de l'*Artiste;* mais la matière m'a toujours paru de telle

importance qu'à propos du Salon de 1880, je n'avais pu me défendre de m'en expliquer tout haut; voulez-vous me permettre de retranscrire ici mon humble avis :

« Puisque je viens de prononcer le mot de concours, dites-moi si les concours organisés dans ces derniers temps par l'État et la Ville de Paris offrent rien d'égal à la sûreté et à la garantie des renseignements du Salon. Ces concours ne sont qu'un leurre au gros sentiment d'égalité du vulgaire. Avec leur apparence banale de justice démocratique et d'appel à tous les talents, ils ne flattent et n'attirent que les médiocres. Ils ont le don de provoquer les incroyables insanités de toutes les pauvres cervelles surexcitées ; et cette surexcitation se ressent jusque dans les projets d'artistes, d'ordinaire plus maîtres d'eux-mêmes. Les forts se défient et se dérobent ; cette mêlée ne leur dit rien ; ils ont ailleurs donné leur mesure ; c'est à qui commande des travaux à la connaître. Depuis le concours de la République en 48 jusqu'à ceux de ces mois derniers, qu'est-il sorti de tout ce beau tapage ? Rien ou presque rien, à peine quelques œuvres de second ordre qui vont s'habituer à usurper dans nos squares ou sur les murs de nos monuments la place des artistes supérieurs. Et pourquoi nos ministres ou nos préfets de la Seine taxent-ils ainsi publiquement leurs hauts fonctionnaires d'ignorance et d'incompétence ? Quel avantage ont-ils à proclamer à son de trompe que ces hauts fonctionnaires seraient incapables de désigner en toute sûreté quel sculpteur est propre à telle statue, quel peintre sied à telle décoration ? Mais ces collaborateurs, vont penser les artistes, ne savent donc pas leur métier ? Sont-ils donc indignes de la confiance que le ministre a mise dans leur discernement ? ou, pis encore, ont-ils peur d'assumer une responsabilité qui est l'honneur même de leurs fonctions ? A quoi bon alors les expositions annuelles, si ce n'est à révéler à nos administrateurs les hommes capables de prendre part aux travaux de l'État ? C'est là qu'en une série d'ouvrages exposés librement et mûrement au jugement public, l'artiste se produit et se développe tout entier sans hasard ni tricherie ; c'est là que vous devez noter son nom sur votre carnet pour l'appliquer avec choix à la tâche qui lui conviendra particulièrement ; c'est là que vous saurez s'il est en état d'exécuter puissamment, savamment, jusqu'au bout, l'esquisse peinte ou le modèle à peine ébauché qui sera l'embryon de l'œuvre définitive à laquelle un élève adroit de l'École des Beaux-Arts ou un modeleur d'industrie peut donner un semblant d'aspect suffisant à tromper un jury, mais dont le victorieux est hors d'état de tirer une œuvre maîtresse. Avec vos concours, je vous le dis, vous cherchez vous-mêmes à être dupés. C'est au Salon, au Salon seulement, que vous reconnaîtrez les artistes dignes de perpétuer dans nos monuments la gloire de l'école française. »

Voilà, Monsieur, ce que je pensais et ce que je pense encore de ces concours ouverts, en dehors de nos expositions nationales, par des administrations timorées ou faussement démocratiques. Mais permettez-moi de vous faire entendre, pour appuyer mon opinion, une voix autrement autorisée que la mienne ; c'est celle de Pradier, le sculpteur célèbre, dont le curieux billet suivant m'est venu par hasard dans les mains ; en homme respectueux des textes d'artistes, je me garderai bien de corriger sa bizarre orthographe :

« Cher Monsieur, vous avez désiré, je crois, voir mes esquisses de la statue de la République mise en concours. La première assise a un œil peint en rose sur la pleinthe, la seconde debout a un petit ancre gravé aussi sur sa pleinthe ; chacune tient d'une main une épée et une branche d'olivier (*la paix ou la guerre*), et de l'autre s'appuye sur un faisceau surmonté d'un bonnet de liberté, etc., etc. Comme vous le voyez, je me ploye sans trop murmurer à cet exigence voulue par les circonstances. A quoi sert donc la réputation du talent obtenue chaque année dans le grand concours de l'exposition du Louvre..... Vous le savez, tel qui par l'aide de son maître ferait une bonne esquisse serait peu capable de l'exécuter en grand. N'importe j'obéis et le destin fera le reste. Que n'êtes-vous le Destin ! vous auriez la barbe un peu blanche, mais aussi vous feriez beaucoup de bien... c'est quelque chose. — Agréez, je vous prie, Monsieur, les salutations de votre tout dévoué. — J. Pradier, membre de l'Institut. — Paris, le 15 mai 1848. »

Pradier a dit là, en deux lignes amères, tout ce qu'un artiste, ayant la conscience de sa valeur, pouvait faire sous-entendre. Depuis 1848, les artistes n'ont point changé, ni l'intérêt de nos monuments, ni les conditions d'enfantement des belles œuvres.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance nouvelle de mes sentiments bien dévoués.

PH. DE CHENNEVIÈRES.

TABLE

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



LE MANS (SARTHE)

L'ARTISTE

REVUE DE PARIS

HISTOIRE DE L'ART CONTEMPORAIN

(59e ANNÉE)

Paraissant tous les mois en un volume in-8° accompagné de gravures et d'eaux-fortes

44, Quai des Orfèvres — Paris

PRIX DE LA SOUSCRIPTION A *L'ARTISTE* :

Paris......................	Un an, 50 francs.
Départements...............	Un an, 52 francs.
Étranger (union postale).....	Un an, 55 francs.

PRIX DE LA LIVRAISON : 5 FRANCS

Il est tiré un très petit nombre d'exemplaires sur papier de Hollande de Van Gelder au lys, ornés d'une double suite des gravures : 1° avant la lettre, sur papier de Chine; 2° avec la lettre sur papier de Hollande. Le prix d'abonnement à cette édition est de 100 FRANCS PAR AN; pour les Départements et l'Étranger, le port en sus.

LE MANS — IMPRIMERIE EDMOND MONNOYER





